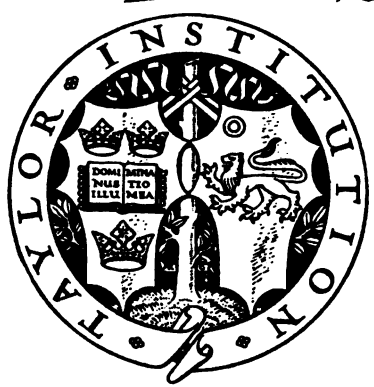



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



5 vol

250

Bought from Picquot

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

I.

A—CIT.

Ladvocat, né à Vaucouleurs, diocèse de toul en 1709, mort à paris en 1765, docteur, professeur et bibliothécaire de Sorbonne, homme érudit. il occupa le premier la chaire fondée par le duc d'orléans pour expliquer l'écriture sainte selon le texte hébreu. son dict^re historique est un abrégé de celui de Moréri, il en est qui le prétendent. Du reste, il est estimé. il a été traduit en italien et en allemand en 1758 et en 1760. — Dans cette nouvelle édition on a fondu le supplément de Leclerc donné en 1789 et qui formait un vol. in-8°.

DE L'IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE.

CONTENANT

L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE TOUTES LES PERSONNES DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEURS TALENS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE; AVEC L'HISTOIRE DES DIEUX DE TOUTES LES MYTHOLOGIES,

ET DANS LEQUEL ON RAPPORTE

LES JUGEMENS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS SUR LE CARACTÈRE, LES MOEURS ET LES OUVRAGES DE CES MÊMES PERSONNES, ET DES CONSIDÉRATIONS SUR L'ACCROISSEMENT, LA DÉCADENCE ET LA CHUTE DES EMPIRES.

PAR LADVOCAT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE, ET OU L'ON A FONDU LE SUPPLÉMENT DE LE CLERC.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, n°. 9.

1822.


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

5 vol
250

Bought from Picquot

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

I.

A—CIT.

L'advocat, né à Vaucouleurs, diocèse de Toul en 1709, mort à Paris en 1765, docteur, professeur et bibliothécaire de Sorbonne, homme érudit. il occupa le premier la chaire fondée par le duc d'Orléans pour expliquer l'écriture sainte selon le texte hébreu. Son dict.re historique est un abrégé de celui de Moréri, il en est qui le prétendent. Du reste, il est estimé. il a été traduit en italien et en allemand en 1758 et en 1761. — Dans cette nouvelle édition on a fondu le supplément de Leclerc donné en 1789 et qui formait un vol. in-8°.

DE L'IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE.

CONTENANT

L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE TOUTES LES PERSONNES DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEURS TALENS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE; AVEC L'HISTOIRE DES DIEUX DE TOUTES LES MYTHOLOGIES,

ET DANS LEQUEL ON RAPPORTE

LES JUGEMENS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS SUR LE CARACTÈRE, LES MŒURS ET LES OUVRAGES DE CES MÊMES PERSONNES, ET DES CONSIDÉRATIONS SUR L'ACCROISSEMENT, LA DÉCADENCE ET LA CHUTE DES EMPIRES.

PAR LADVOCAT.

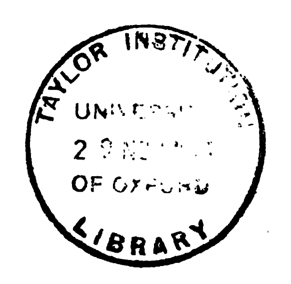
NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE, ET OU L'ON A FONDU LE SUPPLÉMENT DE LE CLERC.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, n°. 9.

1822.



AVERTISSEMENT

SUR CETTE ÉDITION.

LE DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LADVOCAT manque en librairie depuis fort long-temps. La sagesse, le discernement et l'impartialité dont l'auteur a généralement fait preuve en le composant, nous ont engagés à en donner une nouvelle édition, où les supplémens ont été fondus.

Ce *Dictionnaire* se distingue par un mérite qui manque à beaucoup de recueil du même genre. La partie bibliographique a été l'objet d'un soin tout particulier; l'histoire des Dieux de toutes les mythologies, une description exacte des peuples anciens, ce qu'on peut appeler les clefs de l'histoire, y sont traités moins sommairement que dans d'autres dictionnaires beaucoup plus volumineux.

Ce n'est pas, on le pense bien, une réimpression pure et simple que nous offrons du *Dictionnaire de Ladvocat*. Beaucoup d'articles interréssans dont l'omission avait été remarquée, ont été ajoutés; d'autres dont la rédaction laissait à désirer ont été refaits ou améliorés. La Biographie des Femmes célèbres, géné-

ralement négligée dans les Dictionnaires historiques précédens, tient dans le notre une place importante.

Enfin, cette nouvelle édition du *Dictionnaire historique de Ladvocat*, très-bien exécutée et renfermée dans 5 volumes in-8, convient à une infinité de personnes, et surtout aux jeunes gens.

Mais il est une classe de lecteurs à laquelle ce livre DEVIENT INDISPENSABLE, *nous voulons parler des souscripteurs à la Biographie nouvelle des Contemporains, qui ne contient que l'histoire des hommes célèbres, morts ou vivants depuis* 1789. Un Dictionnaire historique depuis les temps les plus reculés jusqu'à cet époque leur est donc nécessaire pour former un tout complet jusqu'à nos jours, et nous pensons que leur choix ne peut mieux tomber que sur celui de Ladvocat.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE.

A.

AA (Pierre Van der), libraire de Leyde et géographe, a donné un Atlas de 200 cartes, faites sur les *Voyages de long cours, depuis* 1246 *jusqu'en* 1696. On les trouve séparément, et jointes avec un grand nombre de figures, représentant des villes, des maisons de campagne, des cérémonies de différens peuples, des plantes, des animaux, etc., sous le titre de *Galerie agréable du Monde*, 66 *vol. in-fol.* qui se relient en 35. Ce grand Recueil n'a de considération que par son immensité. On désirerait, surtout dans les cartes, plus de clarté et d'exactitude. Van der Aa mourut en 1730. Il est encore éditeur de plusieurs ouvrages sur la Botanique, et notamment *du Botanicon parisiense*.

AAGAR (Nicolas et Chrétien) frères, nés à Wybourg, furent professeurs dans l'université de Sora; le premier est mort en 1657, à 45 ans; le second en 1664, à 48 ans. Nicolas a mis au jour: *De optimo genere oratorum, De ignibus subterraneis, De stylo novi testam. De nido Phœnicis, De usu syllogismi in theologia*. Chrétien a fait des poésies latines qu'on trouve dans les *Deliciæ poetarum danorum*, Leyde, 1693, 2 vol. in-12.

AALST (Éverard), né en 1602, mort en 1658, réussissait à peindre les fruits.

AALST (Guillaume), neveu du précédent, surpassa son oncle; il fit un voyage en Italie, et se fixa en Hollande, où ses tableaux sont estimés. Il est mort à Amsterdam en 1679.

AARON, c'est-à-dire *montagne*, ou plutôt *montagne forte*, premier grand pontife des Juifs, né en Egypte trois ans avant Moïse son frère, 1574 avant Jésus-Christ, était de la tribu de Lévi, et eut part à tout ce que fit Moïse, l'accompagnant toujours, et portant la parole pour lui. Pendant que Moïse était sur le mont Sinaï, Aaron eut la faiblesse de se laisser aller aux instances des Israélites, et d'élever un veau d'or, qu'ils adorèrent de son consentement. Mais s'en étant repenti, il fut consacré grand pontife par l'ordre de Dieu, qui fit éclater sa colère sur tous ceux qui s'élevèrent contre cette consécration, et principalement contre Coré, Dathan et Abiron, qui étaient à la tête des rebelles: ils furent engloutis à Cadès-Barné vers 1489 ans avant J.-C. Le sacerdoce fut confirmé à Aaron par un autre miracle. La verge qu'il avait mise dans le tabernacle poussa des feuilles et des amandes, pendant que celle qu'y avait mise chaque chef des douze tribus resta sèche. Il mourut l'an 1452 avant J.-C., âgé de 123 ans, sur la montagne de Hor, après que son fils Eléazar eut été consacré grand pontife pour lui succéder. Il fut privé, comme Moïse, du bonheur d'entrer dans la terre de Chanaan, pour avoir douté, comme lui, des promesses de Dieu,

lorsqu'ils frappèrent la pierre à Cadès pour en faire sortir de l'eau.

AARON AL-RASCHID, 5ᵉ calife de la race des Abassidês, en 786, après son frère Mousa, eut une suite continuelle de prospérités pendant son règne. Ses conquêtes s'étendirent depuis l'Espagne jusqu'aux Indes. L'empereur de Constantinople n'échappa au joug qu'en payant un tribut de 700,000 écus d'or. Il était doux, humain, et ami des gens de lettres. La réputation de Charlemagne lui fit concevoir une haute estime pour ce grand prince. Il lui envoya en 807 des présens magnifiques, entre autres une horloge d'un travail merveilleux et un éléphant. On dit même qu'il lui fit don du saint Sépulcre de Jérusalem, dont le patriarche lui envoya l'étendard et les clefs. Il mourut l'an 809 de J.-C. Ce fut sous son règne que les Arabes commencèrent à aller commercer à la Chine.

AARON BEN ASER, rabbin célèbre qui eut part à l'invention des points et des accens hébreux au 5ᵉ siècle; Basnage le fait vivre au 11ᵉ siècle. Bomberg a donné sa Grammaire hébraïque à Venise en 1515, in-fol., et dans *Biblia Rabbinica*, de 1518, in-fol.

AARON d'Alexandrie, prêtre chrétien et médecin en Egypte vers l'an 622, est le premier qui ait traité de la petite vérole. Ses ouvrages, écrits en langue syrienne, furent traduits en arabe par ordre du calife Mervan.

AARON HARISCON, c'est-à-dire AARON Iᵉʳ, célèbre rabbin caraïte, exerçoit la médecine à Constantinople en 1294. On a de lui un savant commentaire sur le Pentateuque, qui se trouve manuscrit à la Bibliothèque du roi, et qui a été traduit en latin par Jean Danz, Iéna, 1710, in-fol.; une bonne grammaire hébraïque, imprimée à Constantinople en 1581, in-8°, et plusieurs autres ouvrages manuscrits sur la Genèse, Josué, les Juges, Samuel, les Rois, Isaïe, les Psaumes. Il cite souvent les traditions des anciens hébreux, et suit presque partout le sens littéral.

AARON HACHARON, c'est-à-dire *Aaron postérieur*, pour le distinguer du précédent, célèbre rabbin caraïte, né à Nicomédie en 1346. Les Juifs caraïtes font un si grand cas de ses opinions, qu'ils les citent comme des sentences. Ses principaux ouvrages sont *le Jardin d'Eden*, qui renferme la doctrine et les usages des Caraïtes; un Commentaire sur Isaïe, et un Traité sur les fondemens de la Loi, restés manuscrits.

AARON, lévite, juif de Barcelone, mort en 1292. On a de lui un Catéchisme de 613 préceptes de la Loi de Moïse, hébreu, Venise, 1523, in-4°, dont Hottinger s'est beaucoup servi dans son Traité *du Droit des Hébreux*. Bartolocci appelle mal à propos ce rabbin *Aaron Zalaha*.

AARON BEN CHAIM, fameux rabbin, chef des synagogues de Fez et de Maroc au commencement du 17ᵉ siècle. On a de lui un commentaire très-rare sur les Prophètes, intitulé *le Cœur d'Aaron*; un commentaire sur le livre *Siphra*, qui est un ancien commentaire sur le Lévitique; un autre commentaire sur la loi: tous les trois imprimés à Venise en 1609, in-fol.

AARON SCHASCHON, célèbre rabbin, chef de la synagogue de Thessalonique. Ses principaux ouvrages sont, *la Loi de la Vérité*, Venise, 1631, in-fol. (où il répond à 232 questions sur les contrats d'achat et de vente, de prêt et de louage), et *la Lèvre de la Vérité*, où il explique les *Tosephoth* de la Gemare.

AARSENS ou AERSENS (FRANÇOIS), l'un des plus habiles ministres des Provinces-Unies, a laissé des mémoires très-judicieux sur les ambassades de France en 1609 et 1624, et d'Angleterre en 1620 et 1641. Le cardinal de Richelieu disait qu'il n'avait connu que trois grands politiques, dont Aersens était un.

AARSENS *ou plutôt* AERSEN (PIERRE), appelé en italien *Pietro Longo*, à cause de sa grande taille, excellent peintre, né à Amsterdam en 1519, et mort le 2 juin 1585, à 66 ans. Quoiqu'on ait de lui des tableaux d'histoire assez estimés, il excellait plus particulièrement dans ceux destinés à représenter une cuisine avec ses ustensiles; dans les tableaux d'autels, etc.

AARTGEN, fils d'un ouvrier en laine, naquit à Leyde, en 1498; il travailla chez son père jusqu'à l'âge de dix-huit ans, que, se sentant du goût pour la peinture, il se plaça chez Corneille Engelhechtz, où il fit de grands progrès. Sa réputation engagea François Floris de venir à Leyde pour le voir. Il le trouva dans une pauvre mai-

son à demi ruinée, et vivant misérablement; il l'invita à venir à Anvers, où il aurait du bien et un rang convenable à son mérite. Mais Aartgen le refusa, en disant qu'il vivait plus heureux dans sa pauvreté que les autres avec leurs richesses. Il avait la coutume des peintres d'alors, de ne point travailler le lundi, mais de passer ce jour à boire avec ses disciples. Il se promenait la nuit dans les rues, en jouant de la flûte allemande, et, dans une de ses gaillardises, il se noya, en 1564.

ABA, nommé par d'autres ALBOIN, OVO ou OVA, monta sur le trône de Hongrie vers la fin de l'an 1040. Il était beau-frère de saint Etienne, premier roi chrétien de ce royaume. Il défit Pierre, surnommé *l'Allemand*, neveu et successeur de saint Etienne, et l'obligea de se retirer en Bavière. Ce Pierre *l'Allemand* avait été chassé peu de temps auparavant par les Hongrois, à cause de sa mauvaise conduite. Aba, qui avait été élu à sa place par les grands du royaume, répandit beaucoup de sang, et ravagea l'Autriche et la Bavière; mais ayant été défait par l'empereur Henri III, surnommé *le Noir*, il traversa à cheval le Danube à la nage, et fut massacré par ses propres sujets en 1044, dans un village nommé *Schope*.

ABACUC et HABACUC, c'est-à-dire *Lutteur*, le 8e des douze petits prophètes. Ses prophéties ne contiennent que trois chapitres. Il prédit aux Juifs qu'ils seraient emmenés en captivité par les Chaldéens, et ensuite rétablis. Il vivait vers 698 avant Jésus-Christ. Il ne faut pas le confondre avec un autre Abacuc qu'un ange enleva pour lui faire porter de la nourriture à Daniel, alors dans la fosse aux lions.

ABAFFI (Michel), seigneur transylvain, ayant suivi Ragotzki en Pologne, y fut fait prisonnier par les Tartares; et, après s'être racheté, était revenu dans son château d'Ebesfalva, vivre avec sa famille, sans se mêler, en aucune façon, des affaires. L'empereur et la Porte, qui se faisaient la guerre en Hongrie, cherchaient à avoir en Transylvanie un prince de leur parti. Kémini-Yanos avait été élu, et l'empereur l'avait mis dans ses intérêts. Aly-Bassa passa en Transylvanie, convoqua une assemblée pour une nouvelle élection. Les courses des Tartares empêchaient les députés d'arriver. Aly prit ce contre-temps pour une résistance, et proposa à un corroyeur de l'installer prince de Transylvanie. Mais cet homme s'en excusa, parce que, n'étant pas du corps de la noblesse, il ne pourrait jamais être agréable aux grands. Aly vit bien qu'il avait raison. *Donne-moi donc*, lui dit-il, *un de ces grands que je nommerai prince*. Ce corroyeur lui indiqua Abaffi, qui fut aussitôt proclamé prince, et reconnu par les grands. Kémini-Yanos vint avec des troupes impériales, pour chasser son compétiteur; mais il perdit la bataille et la vie, en 1661. Abaffi resta tranquille dans sa principauté. Cependant les infractions que la cour de Vienne faisait tous les jours aux priviléges des grands de la Hongrie, fit naître des mécontens. Abaffi intercéda pour eux; et, ne pouvant rien obtenir, il prit le parti d'entrer en Hongrie à main armée; mais le conseil de l'empereur vint à bout de traiter avec Abaffi le 28 juin 1686. Il fut reconnu prince de Transylvanie par l'empereur, qui s'engagea à le maintenir dans sa principauté. Les Turcs, maltraités par les Autrichiens, depuis la levée du siége de Vienne, ne purent s'opposer à ce traité. Abaffi mourut tranquillement en 1690. Les Turcs nommèrent Tékéli prince de Transylvanie, et le fils d'Abaffi succéda à son père, dans le parti des impériaux. Les Turcs soutinrent mal Tékéli; ils furent obligés de se retirer. La paix de Carlowitz fit renoncer le Turc à toutes ses prétentions sur la Transylvanie. La cour de Vienne engagea Abaffi à renoncer en sa faveur à la principauté; elle lui donna dans les états héréditaires des terres en échange de celles qu'il avait en Transylvanie, et cette province passa ainsi dans le domaine de la maison d'Autriche.

ABAGA, roi des Tartares, envoya des ambassadeurs au second concile général de Lyon en 1274. Ce prince soumit les Perses, et se rendit redoutable aux Chrétiens de la Terre-Sainte.

ABAILARD ou ABÉLARD (Pierre), né d'une famille noble au village de Palais, à quatre lieues de Nantes, enseigna d'abord la philosophie, s'appliquant surtout à la dialectique. Son principal émule était Guillaume de

Champeaux, contre lequel il disputa un jour avec tant de force sur la nature des universaux, qu'il l'obligea d'abandonner son sentiment. Abélard enseigna ensuite la théologie avec réputation. Mais sa passion pour Héloïse, nièce de Fulbert, chanoine de Paris, ayant eclaté, il fut obligé de l'épouser. Craignant que cet engagement ne nuisit à son état, il prenait toutes les précautions possibles pour le tenir secret; ce qui lui attira la haine des parens de ce chanoine, qui crurent qu'il voulait la contraindre à se faire religieuse. Pour se venger, ils entrèrent avec violence dans sa chambre, et le firent eunuque. Cela causa tant de confusion à Abélard, qu'il alla se cacher à l'abbaye de Saint-Denis, où il se fit religieux. Il se retira ensuite à Provins, où il établit une école qui devint très-célèbre. On l'accusa d'enseigner des erreurs, principalement sur la trinité; ce qui le fit condamner dans un concile de Soissons vers 1121, et dans celui de Sens en 1140, à la sollicitation de saint Bernard. Dom Gervaise et quelques autres ont fait son apologie; mais il est impossible de le justifier entièrement. Il soutient, par exemple, dans les écrits qui nous restent de lui, que Dieu ne peut agir autrement qu'il ne fait; d'où il conclut que nos prières ne doivent point être des demandes, mais seulement des actions de grâces. Ses erreurs sur la satisfaction de J.-C. sont encore plus pernicieuses.

Etant revenu à Saint-Denis, les moines le maltraitèrent de nouveau, parce qu'il lui échappa de dire, contre l'opinion de ce temps-là, que saint Denis, évêque de Paris, n'est point l'Aréopagite. Ce qui l'obligea de se retirer encore dans le diocèse de Troyes, où il bâtit un oratoire, qu'il nomma *le Paraclet*. Quelque temps après, les moines de l'Abbaye de Ruys, Diocèse de Vannes, l'élurent supérieur; ce qui arriva fort à propos pour Héloïse; car l'abbé de Saint-Denis voulant mettre des moines dans le monastère d'Argenteuil, où elle s'était retirée, elle fut obligée d'en sortir avec ses compagnes. Abélard lui donna le Paraclet, où elle vécut d'une manière si édifiante, que toute la France admira sa prudence, sa douceur et sa piété. Enfin Abélard, ne pouvant réformer ses religieux de Ruys, voulut aller à Rome se faire relever des condamnations qu'il avoit essuyées en France. En passant à Clugny, il s'y arrêta. Pierre-le-Vénérable, qui en était abbé, l'y reçut très-humainement et le réconcilia avec saint Bernard et avec le pape Innocent II, qui avait approuvé sa condamnation. Telle fut la dernière retraite d'Abélard. Il prit l'habit de Clugny, fit des leçons aux moines, et les édifia par ses austérités. Etant devenu très-infirme, on l'envoya dans le prieuré de Saint-Marcel, lieu agréable sur la Saône, auprès de Châlons: il y mourut le 21 avril 1142, âgé de 63 ans. On y voit encore son cénotaphe. Son corps fut envoyé à Héloïse, qui l'enterra au Paraclet. Héloïse mourut le 17 mai 1163, et fut enterrée à côté de lui. Leurs os, après différentes translations, sont à présent au cimetière du Père-La-chaise, dans un cercueil de plomb, divisé en deux parties, sous un autel, au-dessus duquel sont trois statues de pierre assez semblables, qu'Abélard avait fait sculpter pour représenter le mystère de la sainte Trinité, dont il prétendait n'avoir d'autre sentiment que l'église universelle. Ses œuvres ont été données au public par François d'Amboise, conseiller d'état, en 1616, in-4°, avec les notes d'André du Chêne. Dans le *Thesaurus Anecdotor*, de Martenne, on trouve sa Théologie, son Traité de la Trinité et son Explication de l'*Ouvrage des six jours*. Les lettres d'Héloïse et d'Abélard, qui en font la partie principale, ont été imprimées séparément à Londres en 1718 *in*-8°. La traduction française de ces lettres, avec le texte latin, 1723, 2 vol *in*-12; et la vie d'Abélard, 1720, 2 vol. *in*-12, données par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, sont les seules véritables. Les autres prétendues versions en prose et en vers de ces lettres sont des fruits de l'imagination.

ABANO. *Voyez* Abbano.

ABANTES, peuple originaire de Thrace, qui s'établit par colonies dans la Phocide, l'île d'Eubée et celle de Chio. Ils étaient braves, et ne portaient pas de cheveux sur le front, pour ne pas donner prise à leurs ennemis.

ABARBANEL. *Voyez* Abrabanel.

ABARIS, ambassadeur des Hyper-

boréens à Athènes vers 564 avant J.-C., fut l'un de ces barbares dont la Grèce admira la sagesse et la vertu. On dit qu'il était habile à prédire les tempêtes, les tremblemens de terre, et qu'il parcourait le monde en rendant des oracles.

ABAS (SCHAH) *le Grand*, septième roi de Perse, de la race des Sophis, et l'un des plus grands princes qui aient régné en Perse depuis plusieurs siècles. Ayant succédé à son père *Codabende* en 1585, il rétablit les affaires de l'état, reprit plusieurs provinces sur les Turcs et sur les Tartares, et se rendit maître, avec le secours des Anglais, le 25 avril 1622, de l'île et de la ville d'Ormus, possédées par les Portugais depuis 1507; mais la mort arrêta ses victoires en 1629, après un règne de quarante-quatre ans. Quoique enclin à la cruauté, sa mémoire est dans la plus haute vénération parmi les Persans. Ils le regardent comme le restaurateur de l'état. C'est lui qui fit Hispahan capitale de la Perse.

ABAS (SCHAH), neuvième roi de Perse, de la race des Sophis, et arrière-petit-fils d'Abas-*le-Grand*, succéda à son père *Sefi* en 1642, à l'âge de 13 ans. Il n'en avait que 18 lorsqu'il reprit la ville de Candahar, cédée au Mogol sous le règne de son père. Il la conserva malgré cet empereur qui vint l'assiéger plus d'une fois avec une armée de 300,000 hommes. Abas protégeait ouvertement les chrétiens, ne permettant point qu'on les inquiétât en aucune manière pour leur religion, *parce que*, disait-il, *la conscience des hommes relève de Dieu seul. Quant à moi*, ajoutait-il, *mon devoir est de veiller au gouvernement extérieur de l'état, et d'avoir soin que la justice soit exactement rendue à tous mes sujets, de quelque religion qu'ils soient.* Abas avait dessein d'étendre les limites de son empire du côté du nord. Il amassa à cet effet de grandes sommes d'argent, non en foulant ses sujets, mais en retranchant ses dépenses superflues, et en laissant vacantes plusieurs charges inutiles et de grands revenus. La mort arrêta ses projets, ayant été emporté par la maladie vénérienne en 1666, à l'âge de 37 ans.

ABASGES, peuple du Caucase, qui embrassa la religion chrétienne sous Justinien.

ABASSA se révolta sous Mustapha Ier, sous prétexte de venger la mort du sultan Osman, et fit passer au fil de l'épée un grand nombre de janissaires, qu'il accusait d'en être les auteurs. Mustapha ayant été déposé, Amurat IV s'accommoda avec Abassa, et l'envoya en 1634 contre les Polonais à la tête d'une armée de 60,000 hommes. Il paraît constant qu'il aurait remporté une victoire signalée sans la lâcheté des Moldaves et des Valaques. Cependant les Polonais, vivement pressés par les Russes, envoyèrent un ambassadeur à la Porte, pour demander la paix. Amurat, par le conseil d'Abassa, répondit avec hauteur que tous les princes chrétiens lui devaient tribut, et qu'il fallait que les Polonais en payassent un, s'ils voulaient la paix. Alors les Polonais firent la paix avec la Russie, et déclarèrent la guerre à la Porte, qui venait elle-même de la déclarer à la Perse. Le sultan, pour apaiser les Polonais, sacrifia Abassa aux intérêts de l'état. Il le fit étrangler comme s'il était entré sur les terres des Polonais sans en avoir reçu l'ordre.

ABAUZIT (FIRMIN), naquit à Uzès le 11 novembre 1679, de parens protestans. A la révocation de l'édit de Nantes son père était mort, et sa mère fut persécutée pour faire élever son fils dans la religion catholique; elle trouva cependant le moyen de le faire passer à Genève; en vain on la mit en prison pour la forcer à le faire revenir. Elle y resta jusqu'à ce que son gardien sollicitât lui-même Louis XIV de la faire sortir, pour n'avoir pas la douleur de la voir périr des suites de sa détention. Elle ne mourut à Genève qu'en 1726, justement regrettée de son fils. M. Abauzit choisit un état médiocre et obscur; de tous les emplois qui lui furent offerts il n'accepta que la place de bibliothécaire de Genève. Ses connaissances s'étendaient sur la physique, les mathématiques, l'histoire naturelle: il était sur ces objets en correspondance avec les principaux savans de l'Europe, Newton, Bayle, Jurieu, les Basnages: l'histoire, la géographie ancienne et moderne lui étoient familières. Mais ce qui le rendit cher au corps ecclé-

siastique de Genève, ce sont ses opinions sociniennes, que ces messieurs ont bien voulu croire être mieux appuyées que celles des autres sociniens, qu'Abbadie avait si victorieusement réfutées dans son *Traité de la divinité de Jésus-Christ*. Cependant ce sont les mêmes, et l'on peut y appliquer les mêmes réponses. On a recueilli ce qu'il a écrit sur cela en un volume in-8°, intitulé : *tome Ier, des œuvres diverses de M. Abauzit*, Londres, 1770. Sa mort arriva le 20 mars 1767; il a donné une nouvelle édition de l'*Histoire de Genève* de Spon, 1730, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-12; *trois Dissertations latines sur des inscriptions antiques de Genève*.

ABBADIE (Jacques), célèbre théologien protestant, naquit à Nay en Béarn, l'an 1658; après avoir étudié à Sedan, voyagé en Hollande et en Allemagne, fut ministre de l'église française à Berlin. De là il passa à Londres en 1690, où il exerça le même emploi. Il alla ensuite à Dublin. Il était doyen de Killaloé en Irlande, lorsqu'il mourut à Sainte-Mary-la-Bonne, près de Londres, le 6 novembre 1727, âgé de soixante-neuf ans. Il a publié plusieurs ouvrages très-estimés. Les principaux sont: *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, deux vol. in-12, dont la meilleure édition est de 1688, augmentée; *Traité de la Divinité de Jésus-Christ*, en 1689, qui sert de suite au précédent, in-12; il faut huit chapitres à la sixième section, qui n'en a quelquefois que quatre; *l'Art de se connoître soi-même*, en 1692, in-12. Ouvrages qui lui ont fait beaucoup d'honneur par la force du raisonnement et l'énergie du style. Les autres sont: *la Vérité de la religion chrétienne réformée*, deux vol in-12, rare; *Sermons*, trois vol. in-8°; *La défense de la nation Britannique contre l'auteur de l'Avis aux Réfugiés*, in-12; *Le Triomphe de la Providence et de la Religion dans l'ouverture des sept Sceaux*, quatre vol. in-12 (ouvrage fanatique comme ceux de Jurieu).

ABBANO (Pierre d'), né à Abbano en 1250; fit ses études à Paris et devint professeur de médecine à Padoue. Sa présomption et sa célébrité lui firent des ennemis. Abbano fut accusé de magie, et mourut en 1316, pendant que les inquisiteurs instruisaient son procès. Ils le condamnèrent après sa mort, et ils le firent brûler en effigie à Padoue dans la place publique. Ses principaux ouvrages sont : *Conciliator differentiarum philosophorum et præcipuè medicor.*, Mantoue, 1472, in-fol. rare, et réimprimé plusieurs autres fois. Ce livre lui a fait donner le nom de *Conciliateur*; *In museum additio*, Napoli, 1785, in-fol.; *De Venenis eorumque remediis*, Venise, 1475, in-fol. *Expositio problematum Aristotelis*, 1482, in-fol. *Geomentia*, 1556, in-8°; *Fisionomia*, Padoue, 1474, in-8°; *Heptameron*, qui se trouve à la fin des œuvres d'Agrippa, de 1567. Quelques-uns pensent qu'il était moins coupable de magie que d'incrédulité, rapportant tous les miracles à des effets naturels. Quoi qu'il en soit, suivant l'inscription que la ville de Padoue a fait mettre sur la base de son portrait, il a été absous de l'une et l'autre accusation, ce qui ne s'accorde guères avec l'exécution de la sentence de l'inquisition.

ABBAS, fils d'Abdal-Mothleb, et oncle de Mahomet, fit d'abord la guerre à ce faux prophète, qu'il regardait comme un imposteur; mais ayant été vaincu et fait prisonnier à la bataille de Bedit en 623, il se réconcilia avec lui, et devint un de ses principaux capitaines. C'est à lui qu'on attribue le gain de la bataille de Honain. Il était en si grande vénération parmi les Musulmans, que les califes Othman et Omar ne passaient jamais à cheval devant lui sans mettre pied à terre pour le saluer. Il mourut en 652. Abul-Abbas, un de ses petits-fils, fut proclamé calife cent ans après, et donna le commandement à la dynastie des Abbassides, qui détrônèrent les Ommiades, et qui possédèrent le califat l'espace de cinq cent vingt-quatre ans. Il y a eu trente-sept califes de cette famille. Ils furent détrônés à leur tour par les Tartares.

ABBAT. *Voyez* ABBOT.

ABBATE. *Voyez* NICOLO.

ABBON, ABBO ou ALBO, moine de Fleury, fut un des plus savans et des plus pieux religieux de son temps. Grégoire V suspendit à sa prière l'interdit qu'il voulait lancer sur le roi de France. Les moines doivent à son zèle

la conservation de leurs priviléges. En allant visiter l'abbaye de la Réole, pour y mettre la réforme, il fut massacré, l'an 1004, dans une querelle élevée entre les Français et les Gascons. On a de lui en latin une apologie de sa conduite; des lettres dans le *Codex Canonum* de Pithou; la vie de saint Edmond, roi d'Angleterre, dans Surius; un recueil de canons sur le devoir des rois et des sujets, dans les Analectes de Mabillon.

ABBON, moine de Saint-Germain-des-Prés, a écrit en assez mauvais vers latins le siége de Paris par les Normands en 886 et 887, dont il avait été témoin oculaire. On le trouve dans le recueil des historiens de France, dans le journal de Paris du père Duplessis, 1753, in-4°, et il en a paru depuis une traduction française in-12. On lui attribue aussi quelques sermons dans le spicilége. Il mourut au commencement du onzième siècle.

ABBOT (Robert), frère aîné du suivant, né à Guilfort en 1560, fut docteur d'Oxford, ensuite principal du collége de Bailleul et professeur royal en théologie. Le roi Jacques Ier fut si charmé de son livre latin *de la souveraine puissance des rois*, Londres, 1619, in-4°, contre Bellarmin et Suarez, qu'il le fit évêque de Salisbury. Abbot mourut trois ans après en 1618, laissant une fille. On a encore de lui une réponse à l'apologie du jésuite *Eudæmon Jean*, Londres, 1613, in-4°, et quelques autres ouvrages de controverse. Il y a eu depuis un autre Robert Abbot, natif de Cambridge, qui a été ministre au pays de Kent et à Londres. On a aussi de lui divers livres en anglais.

ABBOT (Georges), éloquent et savant archevêque de Cantorbery, natif de Guilford en 1562, ayant eu le malheur de déplaire au roi Jacques Ier et au duc de Buckingham, pour s'être opposé au mariage du prince de Galles avec l'infante d'Espagne, fut suspendu en 1627 des fonctions de sa primatie, sous prétexte d'avoir refusé son approbation à un sermon sur l'obéissance; sa suspension fut levée en 1628, mais soit qu'il eût l'esprit accablé d'un meurtre involontaire qu'il avait commis, soit que sa réconciliation ne fût qu'apparente, l'évêque de Londres, Laud, qui fut son successeur, continua à remplir la plupart des fonctions de la primatie. M. Abbot se retira quelque temps après au lieu de sa naissance, et ensuite au château de Croyden, où il mourut le 4 août 1633. On a de lui *six questions théologiques* en latin, Oxfort, 1598, in-4°; *des sermons sur le prophète Jonas*, in 4°; *l'histoire du massacre de la Valteline*, à la fin des actes de l'église anglicane de Jean Fox, Londres, 1631, in-fol.; *une géographie*, in-4°; *un traité de la visibilité perpétuelle de la vraie église*, in-4°, etc. Ces quatre derniers ouvrages sont en anglais. Il ne faut pas le confondre avec un autre Georges Abbot, qui vivait en 1640, et dont on a en anglais une paraphrase sur Job, in-4°, de courtes notes sur les psaumes, in 4°.; *Vindiciæ sabbati*, in-4°.

ABBOT (Georges), fils de l'archevêque, entra, en 1624, au collége de Merton, dans lequel il fut admis en 1630; il épousa la fille du colonel Putefoy, et mourut en 1648. On a de lui une *Paraphrase anglaise sur Job*, 1640, in-8°; *Vindiciæ Sabbati*, 1641, in-4°; de courtes notes sur les psaumes en anglais, 1651, in-4°.

ABBOT (Maurice), le plus jeune frère de l'archevêque, prit le parti du commerce, et fut employé dans plusieurs négociations importantes. En 1619, il fit le traité du 7 juillet avec la compagnie des Indes hollandaise, pour le commerce des Moluques. A l'avénement de Charles Ier, il fut créé chevalier. La cité de Londres le nomma son député au parlement, en 1625; il fut shérif en 1627, et mourut le 10 janvier 1638; il avait fait élever à Guilfort un monument en l'honneur de son frère.

ABDALLA, fils de Zobaïr, fut proclamé calife par les Arabes de la Mecque et de Médine, qui s'étaient révoltés contre Yesid, et fut tué dans le temple de la Mecque vers 723, après neuf ans de règne. Abdalla était brave, mais si avare, que les Arabes disaient en proverbe : *La bravoure et la libéralité se trouvent toujours ensemble, excepté dans la personne d'Abdalla, fils de Zobaïr.*

ABDALLA, fils d'Abbas et oncle des deux premiers califes de la race des Abbassides, établit sa maison sur la ruine de celle des Ommiades, dont il

défit le dernier calife en bataille rangée. Il procura par là le califat à son neveu Aboul-Abas. Après la mort de ce prince, il disputa le califat au frère du défunt, Aboul-Giaffar. Celui-ci le vainquit, et feignit de se réconcilier avec lui : mais quelques jours après la chambre d'Abdalla s'écroula, et l'ensevelit sous ses ruines, en 754.

ABDALLA le *Mohavedin*, bérébère, natif de Tenmellet en Barbarie, a donné le nom à la secte des Mohavedins ou Almohades, dont il fut l'auteur. Il rassembla par ses sermons un grand nombre de personnes, et mit à leur tête Abdulmumem, qui détrôna et fit couper la tête à Abraham, roi de Maroc. Abdalla mourut peu de temps après, vers 1148 de Jésus-Christ. *Voyez* ALMAMON.

ABDALMALEC, ABDALMALIC et ABDELMELIC, fils de Mervan et cinquième calife de la race des Ommiades, commença à régner en 684, et fut surnommé *l'écorcheur de pierre*, à cause de son extrême avarice. Il surpassa tous ses prédécesseurs en puissance, conquit les Indes, se rendit maître de la Mecque et de Médine, et pénétra jusqu'en Espagne. Il mourut en 705, après vingt ans de règne.

ABDAMALEK, fils de *Nouls*, neuvième et dernier prince des Samanides, n'avait encore régné que seize mois et dix-sept jours lorsque Mahmoud s'empara de son empire, et fit passer la monarchie des Samanides aux Gasnevides en 999. Ce prince perdit son royaume, la liberté et la vie, pour avoir fait des caresses aux meurtriers de ses frères, confié le gouvernement de ses états à des esclaves et à des flatteurs, fait dépendre sa puissance des secours étrangers, et dépouillé et opprimé ses propres sujets.

ABDALRASCHID, fils du sultan Mahmoud et huitième prince de la dynastie des Gaznevides, fut proclamé sultan après la mort d'Ali son neveu. Il fut détrôné et mis à mort en 1053 par Togrul, gouverneur du Segestan, auquel il avait donné sa confiance. Le perfide Togrul ne jouit pas long-temps des fruits de son ingratitude, ayant été mis à mort peu de temps après par les seigneurs de la cour de Gazna.

ABDALONIME et ABDOLONIME, prince sidonien, issu du sang royal, fut contraint pour vivre de travailler à la journée chez un jardinier. Alexandre-le-Grand, touché de sa bonne mine, le remit sur le trône de Sidon, et ajouta même une des contrées voisines à ses états. Ce conquérant ayant demandé au prince sidonien comment il avait supporté sa misère, Abdolonime lui répondit: *Je prie le ciel que je puisse supporter de même la grandeur. Au reste mes bras ont fourni à tous mes désirs, et je n'ai jamais manqué de rien, tant que je n'ai rien possédé.*

ABDAS, évêque de Perse, sous le règne de Théodose le jeune, fit abattre un temple consacré au feu par les païens. Le roi de Perse, qui jusque-là avait laissé aux chrétiens l'exercice libre de leur religion, ordonna à Abdas de rebâtir le temple ; mais cet évêque ayant cru ne pouvoir obéir sans crime, le roi le fit mettre à mort, rasa toutes les églises, et suscita contre les chrétiens une horrible persécution qui dura plus de trente ans, et qui fut la source d'une longue guerre entre l'empire des Perses et celui des Grecs.

ABDELATIF, grand kan des Tartares, et le dernier de la race des Gengis-Kan, mourut en 1435.

ABDEMELEK. *Voy.* SÉBASTIEN, roi de Portugal.

ABDENAGO ou AZARIAS, ANANIAS *ou* SIDRACH et MISAEL, trois jeunes seigneurs hébreux qui furent jetés dans une fournaise ardente pour avoir refusé d'adorer l'idole de Nabuchodonosor, vers 538 avant J.-C., furent conservés par un ange miraculeusement. L'église de Langres se glorifie d'avoir de leurs reliques.

ABDERAME I[er], surnommé *Abdel* ou *le Juste*, petit-fils du calife Hescham, de la race des Ommiades, après la ruine de sa famille en Asie, fut appelé d'Afrique en Espagne en 754, par les Sarrasins révoltés contre leur roi Joseph. Abderame défit ce dernier dans un combat, et prit le titre de roi de Cordoue, et celui de calife en 762. Il conquit les royaumes de Castille, d'Aragon, de Navarre et de Portugal, prit Tolède, et désola presque toute l'Espagne. Suivant Mariana, Mauregat se ligua avec lui pour détrôner son neveu Alphonse-le-Chaste; et pour acheter ses services, il s'engagea à lui payer un tribut annuel de cent jeunes filles. C'est cet Abderame qui

bâtit la grande mosquée de Cordoue. Il mourut en 790, laissant onze fils et neuf filles. Osman son fils lui succéda. Il y a eu trois autres rois de Cordoue appelés *Abderame*.

ABDERAME et ABDALRAHMAN, gouverneur d'Espagne sous Hescham, calife des Sarrasins au 8e siècle, après avoir soumis toute l'Espagne, entra en France avec une puissante armée, prit Bordeaux, dont il fit brûler toutes les églises, défit Eudes, duc d'Aquitaine, dans un sanglant combat, traversa le Poitou et s'avança jusqu'à Tours. Mais Charles-Martel lui livra bataille et le défit dans un fameux combat. Abderame y perdit la vie avec un nombre prodigieux de Sarrasins. Eudes, duc d'Aquitaine, qui avait eu part au combat, partagea les dépouilles des vaincus avec les Français. Cette bataille se donna en 732.

ABDERAME, usurpateur de la couronne de Maroc sur son neveu Amedin qu'il fit assassiner, régna long-temps, et périt de la même manière. Sa fille ayant eu commerce avec un jeune homme nommé Ali, Abderame, qui en eut connaissance, voulut l'assassiner; et dans ce dessein il lui envoya dire de se trouver à la mosquée un jour de fête. Ali, averti de ce dessein par sa maîtresse, s'y trouva, et poignarda Abderame dans la mosquée en 1505.

ABDÈRE, favori d'Hercule. C'est lui qui a donné le nom à la ville d'Abdère qu'Hercule fit bâtir auprès de son tombeau.

ABDIAS *ou* OBADIAS, c'est-à-dire *Serviteur de Dieu*, le quatrième des petits prophètes, vivait sous le règne d'Ézéchias, vers 726 avant J.-C. Abdias prédit la ruine des Iduméens, qui devaient s'associer avec les Chaldéens pour faire la guerre aux Israélites. Il ne faut pas le confondre avec plusieurs autres Abdias, dont il est parlé dans l'Écriture sainte.

ABDIAS de Babylone, auteur d'une histoire fabuleuse et apocryphe, intitulée *Histoire du combat des Apôtres*. Cet imposteur se vante d'avoir vu J.-C., d'avoir été du nombre des soixante-douze disciples, et d'avoir suivi en Perse saint Simon et saint Jude, par lesquels il prétend avoir été ordonné premier évêque de Babylone. Il cite Hégésipe, qui n'a vécu que cent trente ans après l'Ascension de J.-C., et Jules Africain qui vivait en 221, en quoi sa fourberie est grossière. Wolfgang-Lazius trouva le manuscrit de cet ouvrage dans le monastère d'Ostiach en Carinthie, et le fit imprimer à Bâle en 1551, in-fol. Il y en a eu plusieurs autres éditions. Il est aussi dans la Bibliothèque des Pères.

ABDISSI, ABDISU et ABDIESU, nom du patriarche de Muzal dans l'Assyrie orientale, au-delà de l'Euphrate, qui vint à Rome rendre ses hommages au pape Pie IV, et reçut de lui le *pallium* le 7 mars 1562. Ce patriarche possédait parfaitement le chaldéen, l'arabe, le syriaque, et répondait pertinemment aux questions les plus difficiles. Il envoya sa profession de foi au concile de Trente, session 22. Abraham Ecchellensis a donné son Catalogue des Écrivains chaldéens, Rome, 1653; et Mayence 1655, in-8°.

ABDOLONIME. *Voyez* ABDALONIME.

ABDON, fils d'Hillel, natif de Pharathon, successeur d'Elon, et quinzième juge des Israélites, avait quarante fils et trente petits-fils qui l'accompagnaient toujours montés sur soixante-dix ânons: ce qui marque qu'il était très-opulent. Il mourut dans un âge fort avancé, onze cent cinquante-six ans avant J.-C. Il gouverna les Israélites pendant huit ans.

ABDULMUMEN et MIRAMOLIN, de la secte des Almohades ou Mohavédites, était fils d'un potier de terre, ou selon d'autres du bérébère Abdalla. Il se fit déclarer roi de Maroc en 1148, après avoir pris la ville d'assaut, et l'avoir presque toute réduite en cendres. Il fit couper la tête au roi et étrangla de ses propres mains Isaac, successeur de la couronne. Abdulmumen conquit ensuite les royaumes de Fez, de Tunis et de Tremecen, et se disposait à passer en Espagne lorsqu'il mourut en 1156. Ce dessein fut exécuté par son fils Joseph II. Abdulmumen était brave et cruel.

ABEILLE (GASPARD), poète français, né à Riez en Provence en 1648, vint à Paris, où il embrassa l'état ecclésiastique. Son humeur enjouée, et son goût pour la poésie, lui procurèrent la familiarité du duc de Vendôme, du maréchal de Luxembourg et de M. le prince de Conti, qui lui donnèrent des mar-

ques efficaces de leur estime. Il devint secrétaire général de la province de Normandie, prieur du prieuré de Notre-Dame de la Merci, et fut reçu de l'Académie française en 1704. Il mourut à Paris, dans un âge très-avancé, le 22 mai 1718. On a de lui des odes, des épîtres dans le Recueil de l'Académie française. Les tragédies suivantes : *Argélie*, 1674. C'est dans cette pièce que deux princesses paraissant sur le théâtre, la première dit : *Ma sœur, vous souvient-il du feu roi notre père.* L'actrice qui devait répondre hésitant un peu, un plaisant s'avisa de réciter ce vers du *geôlier de soi-même* de Thomas Corneille : *Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.* Ce qui occasionna de tels éclats de rire, qu'on ne put achever la représentation, et qu'elle ne parut plus. L'abbé Abeille ne laissa pas de donner *Coriolan* en 1676, *Lyncée* en 1681, *Soliman*, *Hercule*, sous le nom de La Tuillerie, et deux opéras, *Hésione* et *Ariane*. Il a encore fait *Silanus* et la *Mort de Caton*, qui n'ont été imprimées ni jouées. Scipion Abeille son frère, mort à Paris le 9 décembre 1697, était habile chirurgien. Il composa une Histoire abrégée des Os, in-12, 1685, qui est estimée, et dans laquelle il inséra des vers de sa façon, dont l'abbé Abeille son frère aurait pu se faire honneur. On a encore de lui le *Parfait Chirurgien d'armée*, in-12, 1696. Son fils a donné en 1712 *la Fille Valet*, *Crispin jaloux*, comédies.

ABEL, en hébreu *Vanité*, second fils d'Adam, et pasteur de troupeaux, appelé par J.-C. le premier *juste* dont le sang a été répandu. Ayant offert au Seigneur les prémices de son troupeau, son offrande fut très-agréable à Dieu. Caïn, irrité de ce que le Seigneur ne regardait pas d'un œil aussi favorable les fruits qu'il lui offrait, s'éleva contre son frère et le tua dans un champ, l'an 129 de la création du monde.

ABEL, roi de Danemarck, monta sur le trône en 1250, après avoir engagé quelques séditieux à tuer le roi Eric, qui étoit son frère aîné; mais il ne jouit pas long-temps de son usurpation, car deux ans après il fut tué lui-même dans la guerre de Frise par des paysans.

ABELA (François), commandeur de Malte, a donné *Maltha illustrata* en italien. Malte, 1647, in-fol. assez rare, qui lui a fait honneur pour les recherches et le style.

ABÉLARD. *Voyez* Abailard.

ABELIN (Jean-Philippe), historien, connu aussi sous le nom de Jean Louis Gottfried, ou Gothofredus, qu'il mit à la tête de plusieurs de ses ouvrages, vivait dans le 17e siècle. Les ouvrages les plus recherchés de cet auteur sont : *Theatrum Europæum*, contenant l'Histoire de l'Europe depuis 1617 jusqu'en 1628 inclusivement, Francfort, dix vol. in-fol., 1643 et suiv.; les tomes 17, 18, 19, 20, du *Mercurius Gallo-Belgicus*, Francfort. *L'Histoire des Indes orientales*, qui doit son douzième et dernier volume à M. Abelin, est extrêmement rare. Il est encore auteur pseudonyme de différens autres ouvrages.

ABELLI (Louis), évêque de Rodez, né dans le Vexin français en 1603, ayant quitté son évêché en 1667, trois ans après y avoir été nommé, il se retira à Saint-Lazare, où il mourut le 4 octobre 1691, âgé de quatre-vingt-huit ans. Ses principaux ouvrages sont, une théologie intitulée *Medulla Theologica*, deux vol. in-12, qui lui a fait donner par M. Boileau le titre de *moelleux Abelli*; 2° Un traité *de la hiérarchie et de l'autorité du pape*, in-4°; *La Tradition de l'Eglise touchant la dévotion à la Sainte Vierge*, in-8°, ouvrage que les protestans ont souvent cité contre M. Bossuet; 4° La vie de M. Renard, in-12; 5° La vie de saint Vincent de Paule, in-4°, dans laquelle il se déclare ouvertement contre les disciples de Jansénius. 6° *Enchiridion sollicitudinis pastoralis*, in-4°; 7° *Meditations pour chaque jour de l'année*, deux vol. in-12. etc.

ABENDANA (Jacob), savant juif espagnol, mourut en 1685, étant *Nasi*, c'est-à-dire préfet de la Synagogue de Londres. On a de lui un spicilége d'explications sur plusieurs endroits choisis de l'Ecriture sainte en hébreu, Amsterdam, 1685, in-fol., et d'autres ouvrages.

ABEN-EZRA (Abraham), célèbre rabbin, natif de Tolède, appelé par les juifs *le Sage* par excellence, *le grand et l'admirable docteur*, mourut à Rhodes vers 1174, âgé d'environ

75 ans. Il était très-habile pour l'interprétation de l'Ecriture sainte, dans la grammaire, la poésie, la philosophie, l'astronomie, et même la médecine. Il savait parfaitement la langue arabe. Ses principaux ouvrages sont des commentaires très-estimés sur l'ancien Testament, imprimés dans les Bibles hébraïques de Bomberg et de Buxtorf. Son style est clair, élégant, serré, et fort approchant de celui de l'Ecriture. Il suit presque toujours le sens littéral, donne moins dans les fables que les autres rabbins, et montre partout beaucoup d'esprit et de génie. Il avance néanmoins des sentimens erronés. Le plus rare de tous ses livres est intitulé *Jesudmora*. C'est un ouvrage de théologie dont le but est d'exhorter à l'étude du Thalmud. On a encore de lui, *Elegantiæ Grammaticæ*, Venise, 1546, in-8°.

ABENGNEFIL, médecin arabe du douzième siècle, dont on a, *de Virtutibus medicinarum et ciborum*, Venise, 1581, in-fol.

ABEN-MELLEK, savant rabbin dont on a un commentaire sur la Bible, intitulé, en hébreu, *Perfection de la Beauté*, Amsterdam, 1661, in-fol. Différentes parties ont été traduites en latin, et imprimées in-4° et in-8° en Allemagne. Ce rabbin suit le sens grammatical, et les opinions de Kimchi.

ABERNETY (JEAN), habile ministre irlandais, né le 19 octobre 1680, se destinait d'abord à la médecine : mais, par le conseil de ses amis, il prit le parti d'entrer dans le ministère. Il fut appelé par les presbytériens d'Antrim, pour l'exercer, et ensuite par ceux de Dublin, où il est mort en décembre 1740. Il avait publié, de son vivant, un volume de sermons en anglais ; et, depuis sa mort, on en a publié deux autres en 1748.

ABGAR, ABGARE et AGBAR, titre commun à plusieurs roi d'Edesse, Arabes d'origine. Le plus célèbre est celui qui vivait du temps de J.-C. On dit que ce prince étant tourmenté de la goutte, ou, selon d'autres, de la lèpre, et ayant entendu parler des prodiges de Jésus-Christ, lui écrivit une lettre pour le prier de le guérir. On ajoute que Notre Seigneur fit réponse à Abgare, et lui envoya son portrait; et enfin que saint Thadée, l'un des disciples, ayant été envoyé par saint Thomas, guérit ce prince miraculeusement. Mais ces faits sont incertains. La lettre d'Abgare, et la réponse qu'on dit que J.-C. y fit, se trouvent dans Eusèbe.

ABIA, ABIAH et ABIAM, roi de Juda et fils de Roboam, remporta la deuxième année de son règne, une grande victoire sur Jéroboam, roi d'Israel, et lui tua cinq cent mille hommes. Abia mourut un an après, laissant de ses quatorze femmes vingt-deux fils et seize filles, neuf cent cinquante-cinq ans avant J.-C.

ABIA, chef de la huitième des vingt-quatre classes des prêtres des Juifs, suivant la division qui en fut faite par David. Chacune de ces classes servit depuis à son tour dans le Temple pendant sept jours d'un sabbat à l'autre, et retint le nom du chef et le même rang qu'elle avait du temps de David. Les tours de ces vingt-quatre classes étaient achevés en cent soixante-huit jours. Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, était de la classe d'Abia.

ABIATHAR, grand-prêtre des juifs et successeur d'Achimelech, échappa à la vengeance de Saül, qui le haïssait à cause de son attachement à David. Il resta fidèle à ce prince durant la révolte d'Absalon. Mais voulant dans la suite mettre Adonias sur le trône de David, Salomon irrité le priva de sa dignité, et l'envoya en exil vers l'an 1014 avant J.-C. Ainsi s'accomplit en sa personne ce que Dieu avait prédit à Héli, que sa postérité serait détruite à cause des crimes de ses deux fils.

ABIGAIL, épouse de Nabal, homme avare, brutal, insensé, dont les biens étaient sur le Carmel. David, qui avait toujours eu de grands égards pour Nabal, étant poursuivi par Saül, et réduit à une extrême nécessité, lui envoya demander quelques rafraîchissemens : Nabal ne répondit que par des paroles offensantes; ce qui fit prendre à David le dessein d'envoyer 400 hommes pour l'exterminer avec toute sa maison. Abigaïl en étant informée, vint au-devant de ce prince, lui apporta des vivres, et calma son ressentiment. David fut si charmé de sa générosité, qu'il l'épousa après la mort de Nabal, qui ne survécut que

dix jours à cet événement, mille cinquante-sept ans avant J.-C.

ABIMELECH, en hébreux *mon père est roi*, nom commun à tous les rois de Gérare : les plus connus sont :

ABIMELECH, roi de Gérare, fit enlever Sara, femme d'Abraham, qui lui avait plu, quoique âgée de 90 ans, et résolut de l'épouser. Mais Dieu lui ordonna, sous peine de mort, de rendre Sara à son mari. Abimelech, qui ne l'avait point touchée, la rendit aussitôt à Abraham, se plaignant de ce qu'il l'avait fait passer pour sa sœur. Ce patriarche s'excusa en disant qu'il avait craint qu'on ne le fît mourir à cause de la beauté de Sara, et que d'ailleurs elle était véritablement sa sœur, mais de différente mère. Abimelech lui fit de grands présens. Dieu, qui avait rendu stériles la femme et les servantes de ce prince, à cause de l'enlèvement de Sara, les guérit à la prière d'Abraham.

ABIMELECH, autre roi de Gérare, dans le royaume duquel Isaac se retira à cause de la famine. Ce patriarche se servit du même artifice qu'Abraham, et fit passer pour sa sœur Rébecca son épouse, qui était d'une très-grande beauté ; mais Abimelech, ayant découvert qu'ils étaient mariés ensemble, fit des reproches à Isaac, et défendit à tous ses sujets sous peine de mort de lui faire aucun tort ni à Rébecca. Isaac devint si puissant que le peuple de Gérare lui portait envie, et qu'Abimelech crut devoir faire alliance avec lui.

ABIMELECH, fils naturel de Gédéon et d'une esclave nommée Druma, après la mort de son père, alla à Sichem, lieu de la naissance de sa mère. Il en revint ensuite avec les plus méchans hommes du pays qu'il avait pris à sa solde, et massacra soixante-dix fils légitimes de son père. Joathan le plus jeune échappa seul au carnage. Alors Abimelech usurpa la domination et l'exerça en tyran. Quelques jours après, le jeune Joathan parut sur le mont Garizim, au pied duquel les Sichimites étaient assemblés, leur reprocha leur ingratitude, se servant de la parabole des arbres qui choisissent l'épine pour roi, et termina son discours en souhaitant que, si Dieu n'approuvait pas leur choix, il sortît des habitans de Sichem un feu qui les dévorât, et Abimelech lui-même. Dieu exauça ses prières; car trois ans après les Sichimites, lassés des cruautés d'Abimelech, le chassèrent de leur ville, et se mirent sous la protection d'un seigneur nommé Gaal. Abimelech surprit ce seigneur, mit son armée en fuite, passa au fil de l'épée les Sichimites, et détruisit la ville de telle sorte, qu'il sema du sel à l'endroit où elle avait été bâtie. Il brûla la tour des habitans de Sichem et le temple de leur Dieu *Berith*, où plus de mille personnes de l'un et de l'autre sexe furent consumées par le feu. Enfin il assiégea une ville nommé *Thèbes*, et voulant mettre le feu à une tour dans laquelle les plus considérables des habitans s'étaient renfermés, une femme lui jeta un morceau d'une meule de moulin sur la tête, et lui fit une blessure mortelle. Abimelech, ne voulant pas qu'il fût dit qu'il était mort de la main d'une femme, commanda à son écuyer de le tuer. Celui-ci obéit, et lui ôta la vie d'un coup d'épée, douze cent trente-cinq ans avant J.-C.

ABIOSI (JEAN), de Naples, médecin et mathématicien célèbre, vers 1494. On a de lui divers ouvrages très-estimés, et un dialogue sur l'astrologie, Venise, 1494, in-4°.

ABIRON. *Voyez* AARON.

ABISAG, nom de cette jeune Sunamite qui fut choisie pour servir David dans sa vieillesse. Après la mort de ce prince, Adonias, l'un de ses fils, voulut épouser Abisag. *Voyez* ADONIAS.

ABISAI, fils de Sarvia, l'un des braves de David, tua lui seul de sa lance 300 hommes, tailla en pièces 18,000 mille Iduméens, et tua un géant philistin nommé Sesbibénoc, dont le fer de la lance pesait 300 sicles. Abisaï est encore célèbre par sa fidélité et son attachement pour David.

ABISSINS, *Voy.* ETHIOPIENS.

ABIU ou ABIHU, fils d'Aaron, avait eu le bonheur de monter sur le mont Sinaï, et d'y être témoin de la gloire de Dieu avec son frère Nadab; mais s'étant servis dans leurs encensemens d'un feu étranger, ils furent frappés de mort dans le Tabernacle, vers l'an 1490 avant J.-C. Quoique tout le peuple pleurât une mort si surprenante, Moïse défendit à Aaron et à ses deux autres fils Eléazar et Ithamar de la pleurer; voulant faire connaître par là qu'étant honorés de la dignité du sa-

cerdoce, la gloire de Dieu devait leur être plus sensible que leur affliction particulière.

ABLANCOURT (d'). *Voyez* PERROT.

ABLAVIUS ou ABLABIUS, préfet du prétoire, et favori de Constantin-le-Grand, depuis 326 jusqu'en 337. Constantin le nomma en mourant pour servir de conseil à Constance, mais cet empereur le déposa aussitôt de sa charge, et le fit mourir.

ABLE ou ABEL (THOMAS), chapelain de la reine Catherine, épouse de Henri VIII, roi d'Angleterre, à laquelle on dit qu'il avait appris la musique et la langue anglaise. Il écrivit en 1530 un traité contre le divorce et le procédé illégitime de ce prince, *De non dissolvendo Henrici et Catharinæ matrimonio*. Quelques années après on l'accusa de crime de lèse-majesté pour avoir pris part à l'affaire de la reine Catherine, et parce qu'il niait la suprématie du roi sur l'église. Il fut pendu et écartelé en 1540.

ABNER, fils de Ner, beau-père de Saül et général de ses armées, servit toujours ce prince avec beaucoup de fidélité et de courage. Saül étant mort, Abner mit sur le trône Isboseth, qui était fils de Saül, et qui régna paisiblement deux ans sur Israël. Quelque temps après, la guerre s'étant émue entre Israël et la tribu de Juda qui avait choisi David pour roi, Abner fut mis en déroute, ce qui donna occasion à Isboseth de le maltraiter, sans aucun égard à sa prudence ni à sa valeur. Abner irrité passa du côté de David, qui le reçut avec tous les témoignages d'affection qu'il pouvait souhaiter; mais comme il s'en retournait pour faire déclarer les Israélites en faveur de David, Joab, qui craignait qu'on ne lui donnât le commandement de l'armée à son désavantage, le suivit, et le tua en trahison, vers 1048 avant Jésus-Christ. David ressentit une extrême douleur de cet assassinat, prit Dieu à témoin qu'il n'y avait eu aucune part, et ordonna un deuil public. Il fit élever à Abner un magnifique tombeau à Hébron, et il y fit graver une épitaphe qu'il avait composée à sa louange, l'an 1048 avant J.-C. On dit même que c'est à cette occasion que David composa le psaume 143. *Seigneur, vous m'avez éprouvé, et vous m'avez connu, etc.*

ABODRITES, tribu de Sclavons que Charlemagne transplanta au-delà de l'Elbe. Quoique soumis aux Français, ils avaient leurs rois, mais dépendans de l'empereur, qui les plaçait et les renvoyait à son gré, comme le Turc place les princes de Moldavie et de Valachie : ces peuples servaient de gardes avancées contre les Danois.

ABOULOLA. *Voyez* ABULOLA.

ABOUHANIFAH, le plus célèbre docteur des musulmans, et chef de la secte des *Hanifites*, était de Coufa, et mourut en prison à Bagdat, vers 757 de J.-C. C'est le Socrate des musulmans. On raconte de lui qu'ayant reçu sans raison un soufflet, il dit à celui qui l'avait ainsi insulté : *Je pourrais vous rendre injure pour injure, et me venger; mais je ne le veux point. Je pourrais aussi vous accuser devant le calife; mais je ne veux pas être un délateur. Je pourrais, dans mes prières à Dieu, me plaindre de l'outrage que vous m'avez fait; mais je m'en garderai avec soin. Enfin je pourrais demander qu'au jour du jugement Dieu me vengeât; mais à Dieu ne plaise que je conçoive cette pensée! au contraire, si ce terrible jour arrivait dans ce moment, et que mon intercession pût être de poids, je ne souhaiterais d'entrer en paradis qu'avec vous.* Exemple admirable d'une âme calme, tranquille et disposée au pardon!

ABRABANEL, ABARBANEL, ou AVRAVANEL (ISAAC), célèbre rabbin, que les juifs font descendre de David, contre le témoignage d'Abraham *Ben Dior*, qui assure qu'après 1154 il ne restait plus en Espagne aucune personne de la race de David. Abarbanel naquit à Lisbonne en 1437; il devint conseiller d'Alphonse V, roi de Portugal, et ensuite de Ferdinand-le-Catholique; mais en 1492 on l'obligea de sortir d'Espagne avec les autres juifs. Enfin, après avoir voyagé à Naples, à Corfou, et en plusieurs villes, il mourut à Venise en 1508, âgé de 71 ans, laissant trois fils, dont l'aîné, nommé Léon ou Juda, est auteur du Dialogue sur l'amour de Léon, hébreu, traduit de l'italien en français par Denis Sauvage, sieur du Parc, et Pontus de Thiard, imprimé plusieurs fois dans le 16e siècle, in-8° et in-16. Abrabanel passe pour l'un des plus savans rabbins, et les juifs lui donnent les

noms de *Sage*, de *prince* et de *grand politique*. On a de lui des commentaires sur tout l'ancien Testament, imprimés plusieurs fois et séparément en Italie, en Allemagne et en Hollande, qui sont fort recherchés : il s'y applique principalement au sens littéral ; son style est clair, mais un peu diffus. Ses autres ouvrages sont : 1° un Traité sur la création du monde, où il réfute Aristote, qui s'imaginait que le monde était éternel, Venise, 1592, in-4° ; 2° Un livre touchant les articles de foi dans l'ouvrage de Maimonides sur le même sujet, traduit en latin par Guillaume Vorstius, 1638, in-4° ; *Sacrificium Paschatis*, Venise, 1545, *in*-4° ; *Dissertationes octo à Joanne Buxtorfio in latinum versæ*, Basilæ, 1662, in-4°, et quelques autres traités moins recherchés. Quoique Abarbanel laisse entrevoir partout une haine implacable contre les chrétiens, il les traite néanmoins en apparence avec beaucoup de douceur et de politesse.

ABRADATE, roi de Suze, célèbre par la tendresse qu'eut pour lui Panthée son épouse. Cette illustre princesse fut faite prisonnière dans la bataille que Cyrus donna aux Assyriens. Ce prince la traita honorablement et la renvoya à son époux. Panthée, charmée de cette générosité, engagea Abradate à se rendre à Cyrus avec ses troupes : mais dans la première bataille, Abradate fut renversé de son char, et tué par les Egyptiens. Panthée, devenue inconsolable, se frappa elle-même d'un poignard, et expira sur le corps de son époux. Cyrus leur fit des funérailles magnifiques, et leur éleva un superbe tombeau, vers 548 avant J.-C.

ABRAHAM, célèbre patriarche et père des croyans, naquit à Ur dans la Chaldée, mille neuf cent quatre-vingt-seize ans avant J.-C. Ayant reconnu le vrai Dieu, il épousa Sara en Chaldée, et vint s'établir à Haran, où Tharé son père mourut âgé de 205 ans, après avoir renoncé aux faux dieux. Abraham sortit de Haran à l'âge de 75 ans par ordre de Dieu, et vint à Sichem avec Lot son neveu. La famine l'obligea d'aller en Égypte, où faisant passer Sara pour sa sœur, Pharaon la lui enleva ; mais ce prince la rendit aussitôt par l'ordre du Seigneur, et enjoignit à Abraham de sortir de l'Egypte, après lui avoir fait de grands présens. Ce patriarche alla de là à Bethel avec Lot son neveu, dont il fut obligé de se séparer, parce que le pays ne pouvait plus les contenir à cause de leurs troupeaux et de leurs grandes richesses. Lot alla à Sodome, et Abraham dans la vallée de Mambré. Quelque temps après, Chodorlahomor, avec trois autres rois, défit les rois de Sodome et de Gomorrhe et emmena Lot prisonnier. Abraham en étant averti, poursuivit ces quatre rois jusqu'à Dan, les surprit, les défit, et ramena Lot avec tous les prisonniers et le butin. Il était encore dans la vallée de Mambré lorsque Dieu lui apparut, et lui promit qu'il aurait un fils qui serait père d'un grand peuple et de plusieurs rois, et que ses descendans, après avoir demeuré quatre cents ans dans une terre étrangère, reviendraient dans le pays où il était, pour le posséder. Il lui ordonna en même temps de se circoncire, lui et toute sa postérité, en signe de l'alliance qu'il venait de contracter avec lui. Trois anges lui confirmèrent cette divine prophétie, et lui annoncèrent la ruine de Sodome et de Gomorrhe, qui furent en effet consumées le jour suivant par le feu du ciel. Abraham fit vers ce temps-là un voyage à Gérare, où il dit encore que Sara était sa sœur, ce qui donna lieu à Abimelech de l'enlever ; mais il fut de même obligé de la rendre par l'ordre de Dieu. *Voyez* Abimelech. L'année suivante naquit Isaac, comme Dieu l'avait promis. Abraham avait alors 100 ans et Sara 90. Environ vingt-cinq ans après, le Seigneur, pour éprouver Abraham, lui ordonna d'immoler Isaac. Ce saint patriarche se mettait en état d'exécuter cet ordre, et était prêt à frapper son fils unique, lorsque Dieu lui arrêta la main par le ministère d'un ange. Abraham immola un bélier au lieu d'Isaac. Il avait un autre fils nommé Ismaël, qu'il avait eu d'Agar sa servante. Après la mort de Sara, il épousa encore Cethura et quelques autres femmes dont il eut plusieurs enfans. Enfin il mourut âgé de 145 ans, et fut enterré avec Sara dans la caverne d'Ephron, vers 1821 avant J.-C. Les juifs lui attribuent un traité intitulé *Jezira*, ou *de la Création* : mais le père Morin prouve clairement que cet ouvrage n'est point d'Abraham. Il a été imprimé à Mantoue en 1562, in-4°. Il y en a une autre édition,

Amsterdam, 1642, in-4°. Postel et Rittangel l'ont traduit en latin; il est vraisemblablement du rabbin Akiba. On montre à Rome dans l'église de Saint-Jacques la pierre sur laquelle, dit-on, Isaac était placé lorsqu'il était sur le point d'être immolé.

ABRAHAM (SIMON), natif de Syrie, fut pris par les Sarrasins, comme il allait en Egypte visiter les anachorètes. Il s'échappa de leurs mains, et vint fonder en Auvergne un monastère dont il fut abbé, et où il mourut vers 472.

ABRAHAM, *Ben Chaiia*, fameux rabbin espagnol, qui se mêlait d'astrologie. Il prédit la naissance du Messie imaginaire attendu par les juifs pour l'année 1358; mais les juifs trouvent eux-mêmes qu'il s'est trompé dans son calcul. On a de lui un Traité sur la figure de la terre, hébreux et latin, Bâle, in-4°. Un Traité *de nativitatibus*, Rome, 1545, in-4°. Il mourut vers 1303.

ABRAHAM GALANTI, rabbin italien, qui vivait au commencement du 16e siècle. Son principal ouvrage est un commentaire sur les lamentations de Jérémie, Venise, 1611, in-4°.

ABRAHAM GEDALIA, rabbin de Jérusalem, qui vivait en 1650, a fait un commentaire sur le *Jalkut*, qui est lui-même un commentaire sur la Bible.

ABRAHAM DE BOTON, rabbin qui vivait au 17e siècle. On a de lui un Commentaire sur le *Iad Chasaka* de Maimonide, Venise, 1611, in-fol., et un autre livre contenant 270 réponses à autant de questions sur différens cas de la loi judaïque.

ABRAHAM DE BAULME, natif de Lecce, et docteur en médecine au 16e siècle, a fait une grammaire hébraïque qu'on a traduite en latin, et qui n'est pas fort estimée, Venise, 1523, in-4°. etc.

ABRAHAM ROPHE, c'est-à-dire, *médecin*, rabbin qui a fait un Traité sur les choses qui étaient dans le Sanctuaire, Mantoue, 1612, in-fol.

ABRAHAM SCHALOM, savant rabbin espagnol, mort en 1593. Il est auteur du fameux Traité intitulé en hébreux *Neve Schalom*, c'est-à-dire, *Habitation de la paix*, Venise, 1565, in-4°. *Médecine de l'âme*, Venise, 1593, in-4°.

ABRAHAM ZACHUT, savant rabbin, auteur du recueil intitulé *le Livre des Familles*, Cracovie, 1541, in-4°. Les noms propres y sont fort défigurés, selon la coutume des rabbins peu habiles dans l'histoire.

ABRAHAM USQUE, juif portugais, auteur de la fameuse Bible espagnole des juifs, imprimée in-fol. à Ferrare en 1553, et réimprimée en Hollande en 1630. Il y en a deux différentes; l'une pour les juifs, 1513, dédiée à Dona Gracia Nacy; l'autre pour les chrétiens espagnols, 1553, dédiée à Hercule d'Est, quatrième duc de Ferrare. Cette Bible, surtout la première édition, qui est la plus recherchée, est remarquable par un grand nombre d'étoiles marquées sur certains mots. Ces étoiles désignent que ces mots sont difficiles à entendre dans la langue hébraïque, et qu'on peut les expliquer en différens sens. Quelques-uns croient que c'est pour les passages apocryphes.

ABRAHAM ECHELLENSIS. *Voy.* ECHELLENSIS.

ABRAHAM (NICOLAS), savant jésuite, né en Lorraine en 1589, entra chez les jésuites en 1606, et mourut professeur de théologie à Pont-à-Mousson le 7 septembre 1655. On a de lui des notes sur Virgile et sur *Nonnus*; un commentaire en 2 vol. in-fol. sur quelques oraisons de Cicéron; un excellent recueil de questions théologiques, intitulé: *Pharus veteris Testamenti*. Paris, 1648, in-fol., et quelques autres ouvrages.

ABSALOM, fils de David et de Maacha, était le prince le plus beau et le mieux fait de son temps. Il avait des cheveux en si grande quantité, que lorsqu'on les lui coupait, ils pesaient 200 sicles, ce qui revient environ à trente onces. Mais ses belles qualités furent effacées par son ambition et par ses déréglemens. Il assassina Ammon son frère dans un festin; et après avoir obtenu son pardon, il conspira contre David son père, qu'il contraignit de s'enfuir de Jérusalem accompagné seulement de quelques soldats. Absalom abusa ensuite des femmes de son père, et osa livrer bataille à son armée dans la forêt d'Ephraïm. Il y fut défait, et ayant pris la fuite, il resta suspendu par les cheveux aux branches d'un chêne. Joab qui le vit en cet état lui perça le cœur

de trois dards, contre la défense expresse de David, mille trente-quatre ans avant J.-C. Ce saint roi pleura amèrement la mort de son fils. Au reste le poids des cheveux d'Absalom est un grand sujet de dispute parmi les savans.

ABSIMARE fut salué empereur d'Orient en 698 par les soldats de Léonce, qu'il confina dans un monastère après lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Il persécuta le pape Jean VI ; mais Justinien le jeune, s'étant rendu maître de Constantinople par le moyen d'un aquéduc, traita Absimare avec ignominie en lui mettant le pied sur la gorge dans l'hippodrome, et lui fit couper la tête en 705.

ABSTEMIUS (LAURENT), natif de Macerata, professeur de belles-lettres à Urbin, et bibliothécaire du duc Guido Ubaldo, sous le pontificat d'Alexandre VI. On a de lui 1° des notes sur les passages les plus difficiles des auteurs anciens dans le tome 1er du *Thesaurus criticus* de Gruter ; 2° un recueil de 200 fables, *Hecatomythium*, dans l'édition des Fables d'Esope, Francfort, 1580, in-8°, dans lequel il y a plusieurs traits satiriques contre le clergé ; 3° une préface à la tête de l'Aurelius Victor, imprimé à Venise en 1505.

ABUBEKER, premier calife, successeur et beau-père de Mahomet, était un prince tempérant, libéral, et protecteur des gens de lettres ; il fut élu calife en 632, préférablement à Ali, à Osmin et à Omar. Les Persans ont sa mémoire en exécration, soutenant que c'est Ali qui devait légitimement succéder à Mahomet. Abubeker établit son siége à Cufa. Il remporta dans la Palestine une victoire contre Théodore Bogaire, frère de l'empereur Héraclius, et mourut en 634. Son corps fut enterré à Médine. C'est ce calife qui rassembla le premier les versets de l'Alcoran, et en composa un certain nombre de chapitres. On a encore de lui un recueil de la doctrine de Mahomet.

ABUCARA (THÉODORE), métropolitain de la province de Carie, au 9e siècle, est auteur de plusieurs traités de controverse contre les Sarrasins et les hérétiques, traduits par Genebrard et Grerser, dans la bibliothèque des pères, Ingolstad, 1606, in-4°. André Arnoldus a publié son traité *De unione et incarnatione*, Paris, 1685. Ce métropolitain avait d'abord embrassé le parti de Photius ; mais il en demanda pardon au concile de Constantinople en 869, et se réconcilia avec saint Ignace. On lui accorda ensuite séance au concile.

ABUDHAER, nom du chef des Karmariens en Arabie, qui profana le temple de la Mecque en 940, amenant son cheval pour faire ses ordures à l'entrée du *Caaba*, et faisant les railleries les plus piquantes contre la religion mahométane. Il mourut paisible possesseur d'un grand état en 953.

ABUL. *Voyez* ABBAS.

ABULFARAGE (GRÉGOIRE), fameux médecin et célèbre historien chrétien, natif de Malasia, proche l'Euphrate. On a de lui une histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à son temps, fort estimée des Orientaux. La partie la plus excellente de cet ouvrage est celle qui concerne les Sarrasins, les Mogols, et les conquêtes de Gengis-Kan. Pocok a traduit cet ouvrage d'arabe en latin, et l'a fait imprimer à Oxford en 1663 et en 1672, 2 vol. in-4°. Abulfarage mourut évêque d'Alep et primat des jacobites en 1286. Il a composé plusieurs autres ouvrages de théologie. Pocok réfute ceux qui ont prétendu que cet auteur avait abjuré le christianisme.

ABULFARAGE est aussi le nom de trois célèbres poètes arabes, et d'un *Vaëz*, ou prédicateur de la même nation, dont les sermons sont très-estimés.

ABULFEDA (ISMAEL), savant et célèbre prince, qui régna à Hama en Syrie, était né en 1273. Lorsque Naser, soudan d'Egypte, fut remonté sur le trône en chassant Bibars, il rendit en 1308 à Abulfeda la principauté de Hama dont sa famille était privée depuis 1298. Ce prince mourut en 1332. Il a composé en arabe une géographie dont John Grave, Anglais, fit imprimer à Londres une partie en 1650, in-4°. Il faut qu'elle soit jointe avec les époques d'Ulugbei, Londres, 1650, in-4°, et les tables des longitudes du même, Oxford, 1665, in 4°. Gagnier a publié une nouvelle édition de la géographie d'Abulfeda en arabe et en latin, Londres 1732, in-fol. Il a encore fait imprimer la vie de Mahomet en arabe et en latin à Lon-

dres, 1723, in-fol., avec des notes. On a encore d'Abulfeda la vie de Saladin, Leyde, 1732, in-fol. M. Kochler a fait imprimer ses tables de Syrie en latin, Leipsick, 1766, in-4°. Abulfeda est fort exact, son style est beau et sublime, ce qui fait que ses ouvrages sont fort estimés. C'est lui qui découvrit en 1320 la vraie longueur de la mer Caspienne, et qui la trouva plus petite que Ptolomée ne l'avait supposé.

ABULOLA AHMED, *Al Maari*, le plus célèbre de tous les poètes arabes, né à Maara en 973; quoique la petite vérole lui ait fait perdre la vue à l'âge de trois ans, ses descriptions sont très-vives et très-agréables : c'est en vain qu'on a voulu l'excuser d'irréligion. Il mourut en 1057.

ABU-MESLEM, grand capitaine musulman, qui fit passer la dignité de calife en 750 de la race des Ommiades à celle des Abassides. Il était gouverneur du Khorasan. On dit qu'il causa par cette révolte la mort à plus de six cent mille hommes. Il fut puni de sa rébellion, et massacré par l'ordre du calife Almansor, en 754.

ABUNDANCE (Jéhan d'), poète français du 16e siècle. Ses écrits se composent de plusieurs petits poëmes, chansons, rondeaux et ballades. La plupart sont très-rares; nous nous bornerons à citer les deux suivans. *Moralité, mystère et figure de la Passion de notre seigneur Jésus-Christ*, nommée *secundùm legem debet mori, à unze personnaiges*, Lyon, in-8°; *Farce nouvelle, très-bonne et très-joyeuse de la cornette à cinq personnaiges*, Lyon, in-8°.

ABUNDIUS, évêque de Côme en Italie, l'un des plus pieux et des plus savans hommes de son temps, mourut le 2 avril 469. Il fut envoyé légat au concile de Constantinople par saint Léon en 450, et fit adopter par les pères de cette assemblée la lettre de saint Léon à Flavien sur les deux natures de Jésus-Christ.

ABYDENE, historien célèbre, dont le temps est incertain, avait composé l'histoire des Chaldéens et des Assyriens. Eusèbe en rapporte un fragment dans le neuvième livre de sa préparation évangélique.

ACACE, *Acacius*, surnommé le borgne, disciple et successeur d'Eusèbe de Césarée en 338, auquel il ne cédait guère en érudition, en éloquence et en crédit, fut déposé au concile de Sardique, et eut grande part au bannissement du pape Libère, et à l'intrusion de l'antipape Félix. C'est lui qui fit déposer saint Cyrille. Il mourut vers 365. Ses sectateurs ariens comme lui eurent le nom d'*Acaciens*. On trouve un fragment de lui dans saint Epiphane.

ACACE, *Acacius*, patriarche de Constantinople, succéda à saint Gennade en 471. Il porta l'empereur Zénon à publier cette formule d'union appelée *Henoticon*, c'est-à-dire, *Édit de pacification favorable aux Eutychéens*, persuadant à ce prince, par les flatteries les plus basses, qu'il pouvait décider les questions de foi. Félix III, indigné des intrigues et des fourberies d'Acace, le condamna comme fauteur d'hérétiques dans un concile tenu à Rome. Cet anathème étant publié en Orient, Acace ne voulut plus reconnaître le pape, persécuta les catholiques, et s'éleva contre le concile de Chalcédoine. Il mourut en 488. Son nom fut ôté des Dyptiques de Constantinople en 519.

ACACE (saint), évêque d'Amide sur le Tigre en 420, illustre par sa piété, son zèle et sa charité, vendit les vases sacrés de son église pour racheter 7000 esclaves perses, qui mouraient de faim et de misère, et il les renvoya dans leur pays avec quelque argent. Véranius leur roi, quoique infidèle, fut si touché de l'action de ce saint évêque, qu'il voulut le voir; cette entrevue procura la paix entre ce prince et Théodose *le jeune*.

ACACE, savant zélé et vertueux, évêque de Berée en Palestine, ami de saint Epiphane et de Flavien, assista au concile de Constantinople en 381. Après la mort de saint Jean Chrysostôme, Acace se repentit de l'avoir persécuté, et se réconcilia avec Innocent Ier. Il mourut vers 432; on a de lui trois lettres, une dans les actes du concile d'Ephèse, et deux dans le recueil du concile d'Ephèse et de Chalcédoine du père Lupus.

ACADÉMIE. *V.* { 1e Platon. 2e Arcésilaus. 3e Carnéades.

ACAMAS, fils de Thésée, l'un des princes grecs qui se renfermèrent dans

le cheval de bois. Il fut député avec Diomède pour redemander Hélène aux Troyens. Durant cette ambassade, il eut un fils de Laodice, fille de Priam. On dit que l'une des tribus d'Athènes fut appelée *Acamantide*, de son nom, et qu'il fonda *Acamantium*, ville de Phrygie.

ACARNANIENS, peuple de la Grèce qui habitait une province de l'Épire: leur gouvernement était monarchique; peu de nations gardaient la foi des traités aussi scrupuleusement que les Acarnaniens. Alliés des Macédoniens lors de la guerre des Romains contre Philippe, et se voyant sur le point d'être accablés par les Etoïens que les Romains avaient envoyés contre eux, ils refusèrent les secours des Épirotes qui ne pouvaient empêcher leur perte, et se contentèrent de leur confier leurs femmes et leurs enfans. Cependant les Etoïens, effrayés de tant de résolution, se retirent dans leur pays. Les Acarnaniens furent dans la suite subjugués par les Romains.

ACASTE, fils de Pélias, roi de Thessalie, et l'un des plus fameux chasseurs de son temps. La reine son épouse s'enflamma d'amour pour Pélée, qui refusa de répondre à sa tendresse. Elle l'accusa près de son mari d'avoir voulu attenter à son honneur. Acaste conduisit Pélée dans une partie de chasse sur le mont Pelion, où il l'abandonna aux centaures et aux bêtes sauvages. Chiron le reçut favorablement, et il se joignit aux Argonautes pour se venger d'Acaste et de sa femme.

ACCIAIOLI (Reinier), d'une noble et ancienne famille de Florence, féconde en grands hommes, se rendit maître d'Athènes, de Corinthe, et d'une partie de la Béotie, dont il se forma une souveraineté au commencement du 15e siècle. Mahomet II en dépossédа son petit-fils l'an 1455.

ACCIAIOLI (Angelo), cardinal, légat et archevêque de Florence, sa patrie, mort en 1407, a composé contre Clément VII un ouvrage en faveur d'Urbain VI.

ACCIAIOLI (Donat), né à Florence en 1428, se rendit célèbre par sa science et par les emplois qu'il exerça dans sa patrie. On a de lui des commentaires latins sur la morale d'Aristote, recueillis des leçons d'Argyrophile son maître, Florence, 1478, in-fol. Acciaioli mourut à Milan au mois d'août, en 1478, à 50 ans. Ses filles furent mariées aux dépens du public, en reconnaissance de ses services. Son épitaphe est d'Ange Politien.

ACCIAIOLI (Zenobio), savant religieux dominicain, né à Florence, et bibliothécaire du Vatican depuis 1518 jusqu'à 1520, qu'il mourut. On a de lui la version latine de quelques ouvrages d'Olympiodore, d'Eusèbe, de Théodoret et de saint Justin; des poëmes et des sermons sur l'Épiphanie; des lettres et des panégyriques qui n'ont point été imprimés, etc.

ACCIUS (Lucius), poète tragique très-estimé des anciens pour la force des expressions, la noblesse des sentimens et la variété des caractères. On trouve quelques fragmens de lui dans le *Corpus poetarum*. Accius composa aussi des annales, et fit des vers à la louange de Décimus Brutus; mais Perse et Martial tournent en ridicule ceux qui imitaient le style de ce poète. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il ne plaidait pas, lui qui réussissait si bien sur le théâtre : *Dans mes tragédies*, répondit-il, *je dis ce qu'il me plaît, au lieu que dans le barreau il me faudrait entendre ce que je ne voudrais pas*. Ce poète était né cent soixante-onze ans avant J.-C. et vécut environ quatre-vingts ans.

ACCIUS ZUCCHUS, poète italien du 16e siècle, a commenté en deux sonnets italiens chacune des fables d'Esope qu'avait mises en vers élégiaques un poète latin du 13e siècle, nommé Romalius, Vérone, 1479; Venise, 1491, in-4°, et in-8°, sans date et sans nom de lieu. Ces fables sont réimprimées avec d'autres fabulistes, à Francfort, 1660, in-8°.

ACCOLTI (Pierre), cardinal, mort en 1532, a laissé quelques traités historiques. Benoît Accolti fut chef d'une conspiration contre le pape Pie IV, et exécuté en 1564.

ACCOLTI (Benoît), natif d'Arrezzo, avocat de Florence, mort en 1466, est auteur d'un livre latin de la guerre de la Terre-Sainte, 1532, in-4°, traduit en français, 1620, in-8°. *De præstantiâ virorum sui ævi*, 1689, in-12. Il laissa un fils, Pierre, qui fut cardinal, et mourut en 1549, âgé de 53 ans, auteur

d'un traité des droits du pape sur le royaume de Naples ; et Bernard, duc de Nepi, auteur de quelques poésies estimées, imprimées à Venise en 1519 et 1553, d'une comédie intitulée *la Virginia*, 1553, in-8°.

ACCOLTI (François), frère du précédent, connu sous le nom d'Aretin, enseigna la jurisprudence à Sienne, à Pise, à Ferrare, avec tant de réputation qu'on disait dans le barreau : *une telle cause a été condamnée par l'Aretin, elle sera donc perdue*. Vers 1443, étant allé à Rome, sous le pontificat de Sixte IV, ce pape eut dessein de le faire cardinal, et se retint pour ne pas priver le public d'un si bon professeur. Il fut décoré de la dignité de chevalier. Il vécut dans le célibat, et mourut vers 1470, laissant de grandes richesses qu'il avait amassées par une épargne sordide. On met au nombre de ses ouvrages la traduction de quelques livres de saint Chrysostôme, des lettres de Phalaris, et un traité *De Balneis Puteolanis*.

ACCORDS (le seigneur des). *Voyez* Tabourot.

ACCURSE, célèbre jurisconsulte, natif de Florence, et professeur en droit à Bologne, en Italie. Ayant quitté sa chaire, il composa une glose continue sur tout le droit, si commode qu'elle fit oublier toutes les précédentes. Elle se trouve dans l'édition du corps de droit, Lyon, 1627, 6 vol. in-fol. Son autorité fut si grande pendant quelque temps, qu'on l'appelait l'*Idole des jurisconsultes*. Il mourut à Bologne en 1245, âgé de 78 ans, et fut enterré dans l'église des Cordeliers. François Accurse, son fils aîné, fut aussi un habile jurisconsulte. Il était reçu docteur à 17 ans.

ACCURSE (Marie-Ange), l'un des plus habiles critiques du 16e siècle, natif d'Amiterne. Ses diatribes sur Ausonne, à la fin desquelles on trouve une fable intitulée *Testudo*, Rome, 1524, in-fol., sont une preuve certaine de son savoir. On lui doit la première édition des œuvres de Cassiodore.

ACEMETES. *V.* Alexandre (Saint).

ACEPHALE. *V.* Alamundar.

ACESE (*Acesius*), évêque novatien, qui assista au concile de Nicée, niait que l'on dût admettre à la pénitence ceux qui étaient tombés depuis le baptême. Comme il soutenait cette opinion ridicule en présence de Constantin, *Acèse*, lui dit cet empereur, *faites une échelle pour vous, et montez tout seul au ciel.*

ACETE, capitaine d'un vaisseau tyrien. Ses matelots ayant trouvé Bacchus endormi, l'emmenèrent à leur bord pour le mettre à rançon. Acete s'y opposa. Le dieu métamorphosa les matelots en dauphins, et fit Acete son grand sacrificateur.

ACHAB, roi d'Israel, succéda à Amri neuf cent dix-huit ans avant J.-C., et surpassa en impiété ses prédécesseurs. Il établit le culte de Baal à Samarie, à la sollicitation de Jézabel son épouse. Le prophète Elie lui prédit une sécheresse qui affligea son pays durant trois ans en punition de ses crimes ; Elie fit encore un grand miracle sur le Carmel ; sa victime fut consumée par le feu du ciel, en présence de huit cent cinquante prophètes de Baal, qui ayant invoqué leur dieu inutilement, furent couverts de confusion, et mis à mort par le peuple. De si grands prodiges ne convertirent point Achab. Il prit, pour agrandir ses jardins, la vigne du pauvre Naboth que Jézabel fit mourir comme blasphémateur ; mais le seigneur mit fin à tant de crimes. Achab fut, selon la prédiction de Michée, tué dans un combat contre Aminadab, roi de Syrie, sur lequel il avait auparavant remporté une grande victoire, vers 897 avant J.-C. Les chiens léchèrent son sang comme ils avaient léché celui de Naboth. Ochosias son fils lui succéda.

ACHAN, fils de Carmi, de la tribu de Juda, cacha à la prise de Jéricho 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate et une règle d'or, contre la défense expresse que Dieu en avait faite. Ce péché fut fatal aux Israélites, qui furent repoussés au siége de Haï. Achan ayant été convaincu par le sort, Josué le fit lapider avec sa femme et ses enfans ; et Haï fut prise.

ACHARD, chanoine régulier, et second abbé de Saint-Victor à Paris, devint évêque d'Avranches, en 1162. Il était dans la faveur de Henri II, roi d'Angleterre, et mourut en 1172, le 29 mars. On trouve quelques-uns de ses ouvrages, en manuscrit, à la bibliothèque de Saint-Victor : *De ten-*

tatione Christi; de divisione animæ et spiritus.

ACHARS DE LA BAUME (Eléazar-François des); né à Avignon, en 1679, de parens nobles, devint prévôt de la cathédrale d'Avignon. Son zèle éclata pendant la peste qui affligea cette ville. Benoît XIII, qui par là eut occasion de le connaître, le fit évêque d'Halicarnasse. Clément XII l'envoya à la Cochinchine pour y apaiser les divisions qui régnaient entre les missionnaires. Il arriva à Macao en 1738. Mais, comme le cardinal de Tournon, il trouva les jésuites qui s'opposèrent à tout le bien qu'il aurait pu faire. Il mourut le 2 avril 1741, victime et martyr de son zèle. L'abbé Fabre a donné une relation de cette mission dans des lettres en trois volumes in-12.

ACHAZ, roi de Juda, succéda à son père Joathan vers 742 avant Jésus-Christ. Il vainquit d'abord Razin, roi de Syrie, selon la prédiction d'Isaïe; mais ayant ensuite sacrifié à toutes sortes d'idoles, fermé les portes du temple, et fait passer ses enfans par le feu, à la façon des Cananéens, Dieu pour le punir permit qu'il fût vaincu par Razin, roi de Syrie, et par Phacée, roi d'Israël. Achaz à cette occasion eut recours à Teglath-Phalazar, roi d'Assyrie, auquel il porta l'or de son trésor, et ce qu'il y avait de plus précieux dans le temple; mais sa mort, arrivée vers sept cent vingt-six ans avant J.-C., mit fin à ses crimes.

ACHÉENS; ce nom a distingué un peuple qui demeurait entre la Thessalie et le Péloponèse, un autre qui occupait Argos dans le Péloponèse, ensuite tout le Péloponèse, puis toutes les villes de la Grèce qui entrèrent dans la ligue achéenne. Elles furent réduites en province romaine, sous le nom d'*Achaïe*, après la défaite de Persée, sous le consulat de Mammius, cent quarante-six ans avant J.-C. *Voy.* Aratus.

ACHELOUS, fils de l'Océan et de Thétys, aima Déjanire, pour laquelle il combattit avec Hercule son rival. Il fut vaincu sous la forme d'homme, sous celle d'un serpent et sous celle d'un taureau, qu'il prit ensuite. Hercule lui arracha une corne. Pour cacher sa honte, il alla se jeter dans le fleuve de Thoas, qui prit le nom d'Acheloüs. Cette corne devint celle d'abondance.

ACHEMÈNES, chef d'une illustre famille qui a régné en Perse jusqu'à Darius Codomanus; ce qui a fait souvent donner l'épithète d'*Acheméniens* aux Perses par les anciens poètes. Achemènes est aussi le nom du fils de Darius Ier, roi de Perse. C'est ce prince qui commanda la flotte d'Égypte dans la fameuse expédition si fatale à la Grèce. Il fut enfin battu et tué par Inarus, chef des Égyptiens révoltés, soutenus des Athéniens, vers 460 avant Jésus-Christ.

ACHERI (Dom Luc d'), vertueux et savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Saint-Quentin en 1609. C'est lui qui a publié l'épître attribuée à saint Barnabé, les œuvres de Lefranc, celles de Guibert, abbé de Nogent, et un recueil de pièces importantes qui étoient jusque-là restées manuscrites, et qu'il a intitulé *Spicilége*, 13 vol. in-4°, réimprimé en 1723, 3 vol. in-fol. On y trouve des préfaces judicieuses, savantes et bien écrites, sur les monumens qu'il contient. Il a encore donné la règle des solitaires en 1653, in-12, et un recueil de livres ascétiques, imprimé en 1648 et 1671, in-4°, etc. Dom Luc d'Acheri passa toute sa vie dans la retraite. Sa vaste érudition l'a fait mettre avec justice au rang des plus savans hommes du 17e siècle. Il mourut à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 29 avril 1685, âgé de 76 ans.

ACHERON, fils du Soleil et de la Terre, fut changé en fleuve et précipité dans les enfers, pour avoir fourni de l'eau aux Titans lorsqu'ils faisaient la guerre à Jupiter. Ses eaux bourbeuses et amères étaient passées sans retour par les ombres.

ACHILLE, fils de Pelée et de Thétys, et l'un des plus grands héros de la Grèce, étoit de *Phtia* en Thessalie. Sa mère le plongea dans le Styx; ce qui, selon la fable, le rendit invulnérable, à l'exception du talon par lequel elle le tenait. Elle le déguisa ensuite en fille, et le mit à la cour du roi Lycomède, dans l'île de Scyros, pour l'empêcher d'aller au siége de Troie, qui ne pouvait être prise sans lui, mais où il devait périr. Ulysse, l'ayant reconnu, l'engagea à suivre les Grecs. Achille se distingua par un grand nombre d'actions héroïques; et s'étant brouillé avec

Agamemnon au sujet de Briseïs, il refusa de combattre les Troyens, jusqu'à la mort de son ami Patrocle. Pour le venger, il combattit Hector, et le tua. Il fut percé d'un coup de flèche au talon par Pâris, comme il était près d'épouser Polyxène. Il mourut de sa blessure, et fut enterré au promontoire de Sigée. On rapporte qu'Alexandre ayant vu son tombeau, l'honora d'une couronne, en s'écriant qu'Achille était heureux d'avoir trouvé dans sa vie un ami comme Patrocle, et après sa mort un poète comme Homère. Achille aimait la musique, la poésie et la médecine. Sa valeur a passé en proverbe.

ACHILLES-TATIUS. *Voyez* TATIUS.

ACHILLINI (ALEXANDRE), célèbre professeur de philosophie et de médecine à Bologne sa patrie, où il mourut en 1512. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise en 1545, in-fol.

ACHILLINI (CLAUDE), petit-fils du précédent, et l'un des plus grands ornemens de Bologne sa patrie, mourut le 1er octobre 1640, à 66 ans. On a de lui des lettres latines et un volume de poésies italiennes, 1662, in-12, qui sont ingénieuses et délicates, et qui lui valurent des gratifications extraordinaires; mais de toutes ses pièces de vers il n'y en eut point de mieux récompensée que le sonnet qu'il fit à la louange de Louis XIII; car le cardinal de Richelieu lui donna pour cette seule pièce mille écus comptant.

ACHIMELECH, grand pontife des Juifs, qui fut tué par les ordres de Saül vers l'an 1061 avant J.-C. pour avoir donné à David les pains de proposition et l'épée de Goliath.

ACHIOR, chef des Ammonites, qui, durant le siége de Béthulie, parla hardiment à Holopherne de la protection de Dieu sur les Juifs. Holopherne le fit attacher à un arbre, se réservant à le punir après la prise de la ville. Les Juifs le détachèrent après la levée du siége, le ramenèrent dans Béthulie, où il embrassa la religion des Juifs, six cent quatre-vingt-huit ans avant J.-C.

ACHIS, roi de Seth, vers lequel David se retira, et qui remporta la grande victoire où Saül périt avec ses fils, vers 1059 avant J.-C.

ACHITOPHEL, conseiller du roi David, et ensuite d'Absalom, se pendit de désespoir, vers 1034 ans avant Jésus-Christ, parce qu'Absalom n'avait pas voulu suivre son conseil.

ACHMET Ier, empereur des Turcs, succéda à son père Mahomet III en 1603, gouverna avec sagesse, et mourut en 1617. C'est ce prince qui fit bâtir la superbe mosquée que l'on voit dans l'hippodrome de Constantinople.

ACHMET II, empereur des Turcs, succéda à son frère Soliman III en 1691. Son grand-visir Oglu-Kiuperli perdit la bataille de Salankemen en Hongrie le 19 août de la même année, et y fut tué. L'armée des impériaux était commandée par le prince Louis de Bade. Le changement perpétuel des ministres sous le règne d'Achmet II jeta une telle confusion dans les affaires de l'état, que tout lui réussit mal. C'était néanmoins un prince d'un bon naturel, qui ne craignait aucun mal, et qui n'en souhaitait aussi à personne. Il était d'une humeur gaie et agréable, bon poète et musicien, et jouait de plusieurs instrumens. Il mourut en 1695.

ACHMET III, empereur des Turcs et fils de Mahomet VI, monta sur le trône en 1703, après la déposition de son frère Mustapha II. Les séditieux qui l'avaient élevé à l'empire l'obligèrent d'abord d'éloigner de sa personne la sultane sa mère, qui leur était suspecte. Mais dans la suite il les fit périr successivement. Il accorda sa protection à Charles XII, roi de Suède, lorsqu'après la bataille de Pultawa ce prince se retira à Bender. Achmet fit la guerre contre les Russes, contre les Persans et contre les Vénitiens, auxquels il enleva la Morée. Mais ses troupes furent toujours battues en Hongrie par le prince Eugène. Etant à Scutari avec ses ministres pour aviser aux moyens de pousser la guerre qu'il avait avec les Persans, il fut déposé par une troupe de séditieux en 1730, et plaça lui-même sur le trône son neveu Mahomet V, en lui disant : « Souvenez-vous que votre » père ne perdit le trône que je vous » cède aujourd'hui, que pour avoir eu » une complaisance trop aveugle pour » le mufti Feizula-Effendi, et que je » ne le perds moi-même que par mon » excès de confiance en Ibrahim-Ba» cha, mon visir. Profitez de ces exem» ples. Ne vous attachez pas trop à vos » ministres, et ne vous reposez sur eux

» qu'avec beaucoup de circonspection. » Si j'avais toujours suivi mon ancienne » politique, de ne jamais laisser trop » long-temps mes ministres en place, ou » de leur faire rendre souvent un compte » exact des affaires de l'empire, j'eusse » peut-être fini mon règne aussi glo- » rieusement que je l'ai commencé. » Adieu : je souhaite que le vôtre soit » plus heureux; et je vous recommande » mes fils, et ma propre personne. » Après ces sages conseils, Achmet alla lui-même s'enfermer dans la prison dont il venait de tirer son neveu. Il y mourut de mort naturelle en 1736, le 23 juin, âgé de 74 ans. On lui reproche d'avoir été avare. Ses enfans ont succédé à son neveu.

ACHMET-GEDUC, l'un des plus grands généraux de l'empire Ottoman, étoit Albanais de naissance. Il prit Otrante en 1480; et après la mort de Mahomet II, arrivée en 1482, il se déclara pour Bajazet II, et l'éleva sur le trône; ce qui contraignit Zizim, frère de Bajazet, de se retirer à Rhodes. Bajazet II, oubliant les obligations qu'il avait à Achmet, le fit mourir quelque temps après.

ACHMET-BACHA, l'un des premiers généraux de Soliman II *le magnifique*, et celui qui contribua le plus à la prise de Rhodes; ayant été envoyé en 1524 en Egypte pour y étouffer une rébellion, et pour en prendre le gouvernement, il s'y conduisit avec beaucoup de valeur et de prudence. Mais lorsqu'il crut son autorité suffisamment affermie, il eut la hardiesse de prendre ouvertement le nom et les ornemens de souverain. Soliman, informé de sa rébellion, envoya aussitôt contre lui son favori Ibrahim, Albanais de naissance, et aussi bon général qu'adroit courtisan. L'armée d'Ibrahim jeta la consternation dans le parti d'Achmet. Il fut étouffé dans le bain, et sa tête fut envoyée au grand seigneur.

ACHMET, fils de Seirim, a composé un traité de l'interprétation des songes, qui a été traduit de l'arabe en grec par un auteur chrétien du 9ᵉ siècle, et que M. Rigault a fait imprimer en grec et en latin avec Artemidore en 1603, in-4°. L'original arabe s'est perdu.

ACIDALIUS (VALENS), homme de grande érudition, natif de Wistock, mourut d'une fièvre chaude à l'âge de 28 ans, en 1595, après avoir embrassé la religion catholique. On a de lui des notes en latin sur Quinte-Curce, qui sont très-estimées; des poésies latines, Francfort, 1612, in-8°, et dans *Deliciæ poetarum germanorum*, et plusieurs autres ouvrages. On lui a faussement attribué un petit livre intitulé, *Mulieres non esse homines*, 1638 ou 1641, in-12. Ce petit livre, qui semble fait pour prouver par l'écriture que les femmes n'ont pas d'âme raisonnable n'est, selon Bayle, qu'une plaisanterie sur la manière dont les Sociniens interprètent l'Ecriture sainte.

ACIER (JACQUES DE CRUSSOL D') fameux chef des huguenots en France, fit la guerre pour eux en Languedoc, en 1567. Après la mort de d'Andelot, colonel-général de l'infanterie, en 1569, les protestans nommérent à cette place d'Acier, et le roi Strozzi. D'Acier fut fait prisonnier la même année, à la bataille de Montcontour, et mourut en 1586.

ACINDYNUS (GRÉGOIRE), moine grec du 14ᵉ siècle, a écrit contre Palamas et les autres moines du mont Athos, qui soutenaient que la lumière qui parut sur le mont Thabor était incréée. Il est dans la *Græcia orthodoxa* d'Allatius. On a encore de lui *De essentiâ et operatione Dei*, grec et latin, 1616, in-4°.

ACOLUTHUS (ANDRÉ), théologien luthérien de Breslau, était de l'académie royale de Berlin, professeur en langues orientales dans le collége d'Elisabeth, et archidiacre. Il est mort à Breslau en 1704. On a de lui la traduction latine de la version arménienne d'Obadias (Abdias), Leipsick, 1680, in-4°; *de Aquis amaris*, Leipsick, 1682, in-4°.

ACOMINATUS. *Voy.* NICETAS.

ACONCE (JACQUES), philosophe, jurisconsulte et théologien, né à Trente, embrassa la religion prétendue réformée, et passa en Angleterre, où il fut bien reçu de la reine Elisabeth, à qui il dédia son livre des stratagèmes de Satan, Bâle, 1565, in-8°. Ce livre, selon M. Dupin, renferme une satyre des mœurs du clergé de ce temps-là, et des principes tendans à la tolérance de toutes sortes de religions. Il a été traduit en français la même année, Bâle, 1565, in-4°, et depuis à Delft, 1611 et 1624, in-8°. Dans l'édition la-

tine d'Amsterdam, 1674, in-8°, on trouve un livre de la méthode d'étudier, et une autre de faire des livres, qui sont aussi imprimées séparément. Aconce vivait encore le 6 juin 1566, date d'une de ses lettres qui se trouve dans *Animadversiones Philologicæ* de Crenius.

ACOSTA (Gabriel d'), chancelier et professeur de théologie à Coimbre, mort en 1616, a laissé des commentaires latins sur une partie de l'ancien Testament, Lyon, 1641, in-fol.

ACOSTA (Joseph), célèbre auteur espagnol, natif de Médina-del-Campo, mourut à Salamanque en 1600, après avoir été provincial des jésuites au Pérou. On a de lui un traité *De procurandâ Indorum salute*, Salamanque, 1588, in-8°; l'histoire naturelle et morale des Indes, imprimée en espagnol en 1591, in-8° qui a été traduite en français, 1600, in-8°; *De Christo revelato*, Romæ, 1590, in-4°; *De verâ Scripturas interpretandi ratione*, dans les commentaires de Menochius, et plusieurs autres ouvrages. On lui attribue encore les décrets du concile de Lima. *Voy.* Costa.

ACOSTA (Uriel), gentilhomme portugais, natif de Porto, fut d'abord élevé dans la religion catholique. Il embrassa ensuite le judaïsme, et se fit circoncire à Amsterdam. Ayant reconnu que les observances des juifs n'étaient pas conformes à la loi de Moïse, il ne put garder le silence, et se fit excommunier par la synagogue. Acosta composa à ce sujet un livre, où il fait voir que les rits et les traditions des Pharisiens sont contraires aux écrits de Moïse. Il embrasse même les erreurs des Sadducéens, sous prétexte que Moïse n'a parlé ni du paradis ni de l'enfer. Un médecin juif l'ayant réfuté en 1623, Acosta répliqua par un ouvrage intitulé : *Examen Traditionum philosophicarum ad Legem scriptam*, dans lequel il combat l'immortalité de l'âme. Il ne s'en tint pas là; il s'imagina que la loi de Moïse n'est qu'une pure invention humaine, et que toutes les religions sont indifférentes. En conséquence, il crut devoir déguiser ses erreurs, et rentrer dans la communion judaïque, rétractant, en apparence, tous ses écrits. Quelque temps après un jeune garçon, son neveu, l'accusa de ne point observer les lois judaïques ni dans son manger ni sur d'autres points. Cette accusation le fit horriblement maltraiter par les juifs, comme il le raconte lui-même dans un petit écrit intitulé : *Exemplar vitæ humanæ*. Pour mettre fin à la persécution, il se laissa persuader d'obtenir son absolution, dont voici les conditions. Il monta en chaire, et y convint de ses fautes. Ensuite il se retira dans un coin de la synagogue, où, nu jusqu'à la ceinture et déchaussé, il reçut du maître chantre trente-neuf coups de fouet, pendant lesquels le prédicateur l'absout. Il reprit ensuite ses habits, et s'alla coucher en travers de la porte de la synagogue, afin que tous les assistans, hommes et femmes, passassent sur lui en sortant. Enfin, voulant tuer son principal ennemi, et le pistolet n'ayant pas pris, il en saisit un autre, et se tua lui-même, vers 1640.

ACRISE, *Acrisius*, roi d'Argos et père de Danaé, vers 1379 avant J.-C., fut changé en pierre à la vue de la tête de Méduse, selon la fable.

ACRON, célèbre médecin d'Agrigente, s'avisa le premier d'allumer de grands feux, et de purifier l'air avec des parfums pour faire cesser la peste qui ravageait Athènes; ce qui réussit. Il vivait environ quatre cent soixante-treize ans avant J.-C.

ACRON, ACRO, ancien scoliaste d'Horace, qui vivait vers le 7e siècle, se trouve dans une édition d'Horace, Bâle, 1527, in-8°.

ACRONIUS (Jean), professeur de médecine et de mathématiques à Bâle, mort en 1563. On a de lui plusieurs ouvrages d'astronomie. Il y a un autre Jean Acronius, successivement ministre à Wesel, à Groningue et à Harlem, au commencement du 17e siècle, théologien inquiet et séditieux, auquel on attribue l'*Elenchus Orthodoxus pseudo-religionis romano-Catholicæ*, Deventer, 1616, in-4°, et le traité de *Studio theologico* ; d'autres donnent ce dernier ouvrage à Jean Acronius, médecin.

ACROPOLITE. *Voy.* Logothète.

ACTÉON, fils d'Aristée et d'Autonoé et petit-fils de Cadmus, fut, selon la fable, déchiré à la chasse par ses chiens, pour avoir regardé Diane dans le bain, ou, selon d'autres, pour avoir épousé Sémélé, amante de Jupiter.

ACTUARIUS, célèbre médecin grec du 13e siècle. C'est le premier auteur grec qui ait donné la description des purgatifs doux, tels que la *casse*, la *manne*, le *séné*, etc. Son traité de *Diæta* a été donné en grec et en latin par Fischer, Leipsick, 1771, in-8°. Ses ouvrages sont imprimés dans *Medicæ Artis Principes*, d'Etienne, 1567, in-fol.

ACUNA (Christophe de) jésuite espagnol, natif de Burgos, qui a donné en 1641 une relation de la rivière des Amazones, Madrid, in-4°, rare. Gomberville l'a traduite en français, 1682, 4 vol. in-12.

ACUSILAS, ACUSILAUS, très-ancien historien grec d'Argos, vivait avant la guerre du Peloponèse. Quelques écrivains l'ont mis au nombre des sept sages. Il est souvent cité par les anciens.

ADALARD ou ADALHARD, célèbre abbé de Corbie, dans le 8e et le 9e siècle, naquit vers l'an 753. Il était fils du comte Bernard, fils de Charles-Martel, et se trouvait par là neveu du roi Pepin-le-Bref, et cousin-germain de Charlemagne. Dès son enfance, il fut élevé à la cour, où il apprit à aimer les lettres et la vertu. Charlemagne ayant répudié Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, Adalard en eut tant de chagrin, qu'il se retira de la cour, et s'en alla dans l'abbaye de Corbie, où il prit l'habit de religieux vers l'an 773. Il alla ensuite au Mont-Cassin. Quelque temps après, il revint en France, et fut fait abbé de Corbie. Mais Charlemagne ayant établi Pepin son fils puiné roi d'Italie, lui donna pour conseiller et premier ministre l'abbé Adalard. Cet abbé se conduisit de manière à mériter l'estime et l'amour des peuples et même des grands. Bernard, roi d'Italie et neveu de l'empereur Louis-le-Débonnaire, s'étant révolté en 817, Wala, prince du sang, qui avait eu beaucoup de part au gouvernement, devint suspect à l'empereur Louis, et fut exilé. Adalard, qui était frère de Wala, fut enveloppé dans sa disgrâce et exilé dans l'île de Héro, aujourd'hui Noirmoutier. Il fut rétabli au bout de sept ans dans son abbaye, en 822. L'empereur le fit même revenir à la cour et le combla de nouveaux honneurs. Adalard parut avec distinction dans l'assemblée des états qui se tint à Compiègne en 823. Il établit la même année la célèbre abbaye de Corwey ou la nouvelle Corbie en Saxe, et mourut le 2 janvier 826, à 72 ans. Il possédait parfaitement les langues latine, tudesque et française. Il avait tant d'éloquence et un si grand attachement pour la doctrine de saint Augustin, qu'on l'appelait l'*Augustin de son temps*. Il ne nous reste guère que des fragmens de ses écrits. Son principal ouvrage est perdu. C'était un *Traité touchant l'ordre ou l'état du Palais et de toute la Monarchie française*. Hincmar en a fait beaucoup d'usage, et l'a comme fondu dans son quatorzième opuscule, intitulé : *Pour l'instruction du roi Carloman*.

ADALBERON, célèbre archevêque de Reims, chancelier de France sous Lothaire, sacra Hugues Capet en 987, et mourut l'année suivante.

ADALBERON ASCELIN, fut ordonné évêque de Laon par le précédent. C'était un prélat intrigant et peu régulier. Il eut la lâcheté de livrer à Hugues Capet, Arnoul, archevêque de Reims, et Charles, duc de Lorraine, compétiteur de Hugues, qui s'étaient réfugiés à Laon. Il mourut en 1030. Il est auteur d'un poëme satyrique dédié au roi Robert, publié par Adrien de Valois à la suite du panégyrique de l'empereur Bérenger, 1663, in-8°, et dans les historiens de France.

ADALBERT (Saint), évêque d'Augsbourg, mort en 921. Il y a un autre saint Adalbert, évêque de Prague, martyrisé en 997.

ADALBERT, imposteur gaulois qui se vantait d'avoir reçu d'un ange des reliques admirables, desquelles il pouvait obtenir tout ce qu'il voulait. Des évêques ignorans lui ayant conféré l'épiscopat, contre toutes les règles, il remettait les péchés sans entendre les confessions, disant qu'il avait le don de les connaître. Le peuple abandonnait les églises, et s'assemblait auprès des petites croix que l'imposteur faisait ériger à la campagne. Saint Boniface le déféra au pape Zacharie, qui le fit condamner au concile de Rome en 748. Il finit ses jours dans la prison où Saint-Boniface le fit confiner par ordre des princes Carloman et Pepin. On trouve dans les capitulaires de Baluse une prétendue lettre envoyée du ciel, que l'on croit être d'Adalbert.

ADALBERT. *Voyez* ALBERT de Mayence.

ADALGISE, fils de Didier, dernier roi des Lombards, s'enferma dans Véronne, pour la défendre contre Charlemagne, qui avait passé les monts pour s'emparer du royaume de Lombardie. Prévoyant qu'il ne pourrait résister aux forces de l'empereur, il se sauva auprès de l'empereur d'Orient, qui l'assista de ses forces. Il descendit en Calabre; mais son neveu, le duc de Bénévent, sur lequel il comptait, l'abandonna. Il fut fait prisonnier, et mis à mort en 788, comme presque tous les princes qui tâchent de recouvrer leurs états, quand ils se laissent prendre, dit Mézeray.

ADAM, nom donné au premier homme, père du genre humain. Dieu le forma le sixième jour de la création, et le mit dans un jardin délicieux, d'où il fut chassé pour avoir mangé, à la sollicitation d'Eve, du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, contre les ordres de Dieu. Adam eut trois fils dont on connaît les noms : Caïn, Abel et Seth. Il mourut âgé de 930 ans.

ADAM DE SAINT-VICTOR, chanoine régulier de Saint-Victor, mourut en 1177, suivant son épitaphe, faite par lui-même, et qui se voit dans le cloître de Saint-Victor. Il a fait quelques traités de dévotion, entre autres une prose en l'honneur de la sainte Vierge, dont on trouve une traduction française dans le *Grant Marial de la Mère de vie*, Paris, 2 vol. in-4° ; le premier gothique et sans date; le second en lettres rondes, et de 1539.

ADAM DE LA HALLE, poète français du 3e siècle, a composé plusieurs vaudevilles, des *Rondeaux*, des *Motets*, des *Chansons*, etc. On a conservé à la bibliothèque les manuscrits de quelques-uns de ses ouvrages. Adam est mort dans un couvent où il s'était retiré sur la fin de ses jours.

ADAM (MELCHIOR), protestant, recteur du collége d'Heidelberg, mort en 1622, publia en 1615 cinq vol. in-8° qui renferment les vies des philosophes, théologiens, jurisconsultes et médecins allemands des 16e et 17e siècles, réimprimés à Francfort, 1706, 2 vol. in-fol.

ADAM (Maître), *Voy.* BILLAUT.

ADAM DE BRÊME, chanoine de Brême, vivait sur la fin du 11e siècle, en 1070. On a de lui une histoire ecclésiastique qu'il composa dans sa jeunesse, et qu'il a divisée en quatre livres. Il y traite de l'origine et de la propagation de la foi dans les pays septentrionaux, et en particulier dans les diocèses de Brême et de Hambourg, depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Henri IV, empereur. Il a mis à la fin un petit traité de la situation du Dannemarck, Leyde, 1595, in-4°. La dernière édition de cette histoire est celle de Helmstad, en 1670, in-4°.

ADAM-ECOSSAIS, fameux docteur de Sorbonne, se fit prémontré en 1158. Saint Norbert l'envoya en Ecosse pour y enseigner l'Ecriture sainte. Il y fut évêque de Withern, et mourut en 1180. Ses œuvres sont imprimées à Anvers, 1659, in-fol.

ADAM (LAMBERT-SIGISBERT), né à Nancy le 10 février 1700, mort le 13 mai 1759. Sculpteur habile, a orné de statues les maisons royales de France. Il en a passé jusqu'à Berlin, où l'on voit de lui en marbre les groupes de la chasse et de la pêche. Ses principaux ouvrages sont *Neptune et Amphytrite* pour le bassin de Versailles, *le Saint-Jerôme des invalides*, *Mars caressé par l'amour*

ADAM (FRANÇOIS-GASPARD), sculpteur, frère du précédent, reçut de son père les premiers principes de sculpture et alla ensuite se perfectionner à Rome. Après plusieurs voyages en Allemagne et en Prusse, il revint à Paris et y mourut en 1759.

ADAM (NICOLAS-SÉBASTIEN), né à Nancy, d'une famille distinguée dans les arts, en 1705, fit bientôt connaître que les talens étaient héréditaires dans sa famille ; il fut reçu de l'académie de peinture et de sculptnre à Paris, et en devint professeur. Ses ouvrages remplissent les cabinets des curieux; mais peu sont exposés aux regards du public. Le mausolée de la reine de Pologne, à Nancy, les bas-reliefs qui sont au-dessus du portail de l'oratoire à Paris, dont l'un représente la naissance, et l'autre l'agonie de J.-C., sont de sa façon. Son morceau de réception, qui est *Prométhée déchiré par le vautour*, est traité avec la force et l'énergie qui lui étaient particulières. Il est mort à Paris le 27 mars 1778.

ADAMITES. *Voy.* PRODICUS.

ADAMSON (PATRICE), né en 1536,

à Perth, fit ses études en France et retourna en Ecosse, où il se maria, et devint archevêque de Saint-André en 1576. Mais quand les presbytériens l'emportèrent sur les épiscopaux, il fut obligé de publier trois rétractations de ce qu'il avait dit en faveur de l'épiscopat. Il survécut peu à cette démarche, et mourut en 1591. Ses poésies latines ont été imprimées à Londres, 1619, in-4°. On a encore de lui *de Sacro Pastoris munere*, Londres, 1619, in-8°. Ses rétractations avec sa vie se trouvent à la suite d'*Amelvini Musæ*, 1620, in-4°.

ADDISSON (Lancelot), né en 1632, embrassa l'état ecclésiastique; il fut d'abord chapelain à Dunkerque en 1662, ensuite à Tanger; à son retour, en 1670, il devint chapelain du roi, doyen de Lichtfield en 1683, et mourut le 20 avril 1703. Son séjour en Barbarie lui a donné lieu de publier en anglais *La barbarie occidentale*, ou *les Révolutions des royaumes de Fez et de Maroc*, Oxford, 1671, in-8°; *L'État des Juifs en Barbarie*, Londres, 1675, in-8°; *Le premier état du mahométisme*, Londres, 1678, in-8°, et des livres de controverse.

ADDISSON (Joseph), l'un des plus excellens écrivains d'Angleterre, né à Milston dans le Wiltshire, en 1671, s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des auteurs grecs et latins, et fit paraître dès lors un grand talent pour la poésie et les belles-lettres. Ses différens emplois ne l'empêchèrent pas de composer plusieurs ouvrages très-estimés. Les principaux sont: *le Mari tendre*, *le Tambour*, comédies; la tragédie de *Caton*, qui est la pièce la plus raisonnable des Anglais, qui ne réussirait pas cependant sur le théâtre français, l'intérêt n'y est pas assez vif; et l'opéra de *Rosamonde*; plusieurs pièces dans le *Spectateur*, et dans le *Guardian* ou *Curateur*, désignées par les lettres du mot *Clio*. Il a aussi travaillé au *Tatler* ou *Babillard* de Richard Steele. Il mourut d'asthme et d'hydropisie à Holland-House, proche de Kinsington, le 17 juin 1719, après s'être démis de sa place de secrétaire d'état, dès l'an 1717. M. Addisson fut enterré à Westminster. Il avait épousé, en 1716, la comtesse de Warwick. Ses ouvrages ont été recueillis en deux volumes in-12, 1722, réimprimés en 1726, trois volumes in-12. Cette édition est augmentée d'une dissertation sur la religion, qui n'avait pas encore paru. M. Desmaiseaux a donné sa vie en anglais, Londres, 1733, in-12. Baskerville a donné, en 1761, une belle édition des œuvres d'Addisson, quatre volumes in-4°, figures.

ADELAIDE, princesse illustre, fille de Raoul, roi de Bourgogne, épousa en premières noces Lotaire, roi d'Italie, fils de Hugues. Bérenger, qui en avait chassé son père, n'avait consenti à laisser le titre de roi d'Italie à Lotaire, qu'à condition qu'il aurait toute l'autorité. Ce jeune prince, ou de douleur ou de poison, tomba en une frénésie dont il mourut le 22 novembre 949. Sa veuve, belle et charmante, avait Pavie en dot, quantité de riches possessions et d'amis. Bérenger lui proposa le mariage de son fils, qu'elle eut le courage de refuser. Bérenger l'assiégea dans Pavie, et l'envoya prisonnière au château de la Garde. Un prêtre lui procura son évasion, et la fit subsister, en lui cherchant des aumônes, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée chez Athon son parent, qui entreprit de la défendre dans son château de Canosse. Il y avait deux ans que le siége durait, et elle prévoyait bien que, faute de munitions, il faudrait se rendre, lorsqu'elle envoya implorer le secours d'Othon, roi de Germanie, qui la délivra et l'épousa en 952. Othon étant mort en 974, elle se fit religieuse, après avoir vu son fils Othon II succéder à son père, et mourut en 999.

ADELARD. *Voyez* Adalard.

ADELBERT. *Voyez* Albert de Mayence.

ADELMAN, clerc de l'église de Liége et évêque de Bresse, mourut vers 1062, écrivit une lettre sur l'eucharistie à Bérenger, pour le ramener à la foi de l'église. Elle a été imprimée avec quelques autres traités sur la même matière en 1551 et 1561, in-8°. On la trouve aussi dans la bibliothèque des Pères.

ADELME, fils de Kentred, et neveu d'Inos, roi des Saxons occidentaux, fut abbé de Malmesburi en 671; ensuite premier évêque de Stirburn. On dit qu'il est le premier des Anglais qui ait écrit en latin, et qui ait porté la poésie en Angleterre. Bede et Cambden parlent de lui avec éloge. Ses œuvres

furent imprimées à Mayence en 1601, in-12, et dans la bibliothèque des Pères.

ADER (Guillaume), célèbre médecin de Toulouse, au commencement du 17e siècle, a donné un livre fort curieux intitulé : *Enarrationes de ægrotis et morbis evangelicis*, Tolosa, 1620, in-8° dans lequel il fait voir que les maladies dont J.-C. a guéri les hommes étoient incurables par l'art de la médecine.

ADHEMAR (Guillaume), gentilhomme provençal, célèbre par son esprit dans le 12e siècle, mérita l'estime et l'amitié de l'empereur Frédéric Barberousse, et de l'impératrice Béatrix son épouse. Il dédia à cette princesse un traité en vers des femmes illustres. Il laissa d'autres pièces de poésie, et mourut vers 1190.

ADHERBAL, fils de Micipsa et roi de la basse Numidie, fut assiégé dans Cirrhe, et mis à mort par Jugurtha, roi de la haute Numidie, vers 113 avant J.-C.

ADIMARI (Alexandre), né à Florence en 1579, s'est distingué par ses poésies italiennes, et est mort en 1649. Sa traduction de *Pindare* est ce qui lui a fait le plus d'honneur ; elle est imprimée à Pise en 1631, in-4°.

ADLERFELDT (Guillaume), né près de Stockholm ; après avoir voyagé dans l'Europe, eut à son retour une place de gentilhomme de la chambre de Charles XII. Il suivit ce prince dans ses campagnes, et fut tué d'un coup de canon à la journée de Pultawa en 1709. Il a laissé des mémoires d'autant plus exacts qu'il était témoin de ce qu'il écrivait. Son fils en a donné une traduction française, Amsterdam, 1740, quatre volumes in-12.

ADMETE, roi de Phérès en Thessalie, auprès duquel, selon la fable, Apollon se réduisit à garder les troupeaux. Ce dieu obtint pour lui, que lorsqu'il toucherait à sa dernière heure, il pût éviter la mort, pourvu que quelqu'un s'offrît à mourir pour lui. Alceste, fille de Pélias, son épouse, eut la générosité de descendre au tombeau en sa place. Mais Proserpine, touchée des larmes de ce prince, ressuscita Alceste; et Hercule la ramena des enfers.

ADOLPHE, comte de Nassau, de la branche de Wisbaden, fut élu roi des Romains le 6 janvier 1292, et couronné à Aix-la-Chapelle, le 25 juin. L'acquisition qu'il fit de la Thuringe, d'Albert le dénaturé, qui voulait en dépouiller ses fils légitimes ; le subside qu'il reçut du roi d'Angleterre, pour faire la guerre à la France, et dont il se servit pour payer la Thuringe, au lieu de le distribuer aux seigneurs allemands, furent cause de son malheur. Ces seigneurs appelèrent Albert d'Autriche, qu'ils reconnurent pour empereur. Adolphe fut tué de la main de son rival, à la bataille de Gelheim, près de Worms, le 2 juillet 1298. Il fut inhumé dans le monastère de Rosenthal. Depuis, Henri VIII le fit transférer dans le caveau de Spire, et le fit mettre à côté de son rival Albert. Les historiens remarquent que tous les chefs de la révolte contre Adolphe périrent misérablement en moins de dix ans. C'est de lui que sont descendus les princes de Nassau-Usingen, de Sarbruck et de Veillbourg.

ADOLPHE FRÉDÉRIC II DE HOLSTEIN-GOTTORP, né le 14 mai 1710, fut élu le 3 juillet 1743 pour succéder à Fréderic Ier, roi de Suède, auquel il succéda en effet le 5 avril 1751. Il eut le chagrin de voir son autorité usurpée par les sénateurs pendant tout son règne, et ses amis sacrifiés à leur sûreté. Il mourut le 12 février 1771, sans avoir pu être utile à son peuple, victime de l'anarchie. Il avait épousé Louise-Ulrique, sœur du roi de Prusse, dont il a eu plusieurs princes, entre autres Gustave, qui lui a succédé, et qui a rétabli l'autorité royale en bornant celle des sénateurs, par une loi d'administration approuvée des états en 1772.

ADOLPHE, prince d'Anhalt et évêque de Mersebourg, naquit en 1458, et mourut en 1526. Il passait pour grand prédicateur et habile théologien. Il fut d'abord très-opposé à Luther ; mais on assure que dans la suite il goûta sa doctrine.

ADON, ADO, célèbre archevêque de Vienne en Dauphiné, mort en 875. On a de lui une chronique universelle depuis Adam jusqu'à son temps, Rome, 1745, in-fol., et dans la bibliothèque des Pères ; et un martyrologe, dont les meilleures éditions sont celles de Rosweide, 1613, in-fol., et Rome, 1745, in-fol.

ADONIAS, fils de David et d'Agith, fut mis à mort par les ordres de Salomon vers 1015 avant J.-C., parce que, sous prétexte de vouloir épouser Abisag, il aspirait à la royauté.

ADONI-BESEC, roi des Cananéens, auquel les Israélites firent couper les extrémités des pieds et des mains après l'avoir vaincu, vers 1424 avant J.-C. *J'ai fait couper*, dit-il alors, *l'extrémité des pieds et des mains à soixante-dix rois qui mangeaient sous ma table les restes de ce qu'on me servait : Dieu m'a traité comme j'ai traité les autres.*

ADONIS, fils de Cyniras, roi de Chypre et de Myrrha, était si beau que Vénus en devint éperdument amoureuse, et fut inconsolable lorsque ce jeune homme eut été tué par un sanglier. Les peuples célébrèrent l'anniversaire de la mort d'Adonis par des lamentations extraordinaires, jusqu'au temps de saint Cyrille d'Alexandrie. Adonis, selon la fable, fut métamorphosé en une fleur rouge nommée *Anémone*. Quelques auteurs ajoutent que Proserpine voulut bien rendre Adonis à Vénus, à condition qu'il resterait six mois avec elle dans les enfers chaque année, ce qui excita bientôt une querelle entre ces déesses. Jupiter la termina en ordonnant qu'Adonis aurait quatre mois à lui, qu'il en donnerait quatre à Vénus et quatre à Proserpine.

ADONISEDEC, roi de Jérusalem, fut vaincu et mis à mort avec quatre autres princes par Josué, vers 1451 avant J.-C. Ce fut dans cette bataille que Josué arrêta le soleil.

ADORNE (FRANÇOIS), jésuite, d'une ancienne famille de Gênes, féconde en grands hommes, fit, à la sollicitation de saint Charles, dont il était confesseur, un traité de la discipline ecclésiastique. Il mourut le 13 janvier 1586, âgé de 56 ans.

ADORNE (JEAN-AUGUSTIN), de la même famille, fondateur de la congrégation des clercs réguliers mineurs, approuvée par Sixte V en 1588, mourut à Naples, en odeur de sainteté, le 29 septembre 1590.

ADRASTE, roi d'Argos, ayant été chassé de son royaume par Amphiarus, se retira à Sicyone chez le roi Polybe, qui lui donna sa fille Amphytée en mariage, et lui laissa ensuite son royaume. Adraste leva une puissante armée pour rétablir Polynice son gendre sur le trône de Thèbes en Béotie, usurpé par Étéocle. C'est cette guerre qu'on nomme l'*Entreprise des sept preux*, parce que l'armée était composée de sept princes, y compris Adraste leur chef. Tous ces rois périrent au siége de Thèbes, vers 1251 avant J.-C., excepté Adraste, qui, étant de retour en son royaume, excita les enfans de ces princes à venger la mort de leurs pères, et assembla une nouvelle armée que l'on nomma des *Épigones*, c'est-à-dire, de ceux qui avaient survécu à leurs pères. Ces princes étaient aussi au nombre de sept. Ils défirent les Thébains, et revinrent tous victorieux, excepté Egialée, fils d'Adraste, qui y fut tué. Ce prince fut si touché de la perte de son fils, qu'il en mourut de douleur.

ADRETS (FRANÇOIS DE BEAUMONT, baron des), gentilhomme dauphinois, du parti des Huguenots, en 1562, était courageux, mais si cruel et si barbare, qu'après un grand carnage des catholiques, on dit qu'il obligea ses deux fils de se baigner dans leur sang, afin de les accoutumer à la cruauté. D'abord il avait été catholique romain ; mais, pour se venger du duc de Guise, qui avait protégé contre lui le seigneur de Pequigny, il embrassa le protestantisme. Ses cruautés firent tant d'horreur à l'amiral de Coligny et au prince de Condé, qu'ils lui ôtèrent le gouvernement du Lyonnais. Il retourna au parti catholique, et mourut en 1587. Il s'était marié en 1544. Ses fils et sa fille ne laissèrent pas de postérité. Celle-ci avait été mariée à César de Vaussete, qu'elle fit son héritier; et c'est du second mariage de César que sont descendus les barons des Adrets du nom de Vaussete. Guy Allard a donné sa vie, Grenoble, 1675, in-12.

ADRIANSEN (CORNELIS), de Dordrecht, entra chez les franciscains à Bruges; son éloquence véhémente contre les chefs huguenots des Pays-Bas et de France, surtout contre le prince de Condé, le força de se retirer à Ypres, où il mourut en 1581. Ses sermons, qui sont imprimés, sont étonnans pour les invectives ; on ne s'attendrait jamais qu'elles aient pu être prononcées en chaire, mais la passion fait tout hasarder, fait tout admirer.

ADRIANI (ADRIEN), *Adrianus ab*

Adriano, jésuite d'Anvers, célèbre par sa piété, mourut à Louvain le 18 octobre 1580.

ADRIANI (Jean-Baptiste), célèbre historien, né à Florence en 1511, et mort dans la même ville en 1579, a composé en italien l'histoire de son temps, depuis l'an 1536, où finit celle de Guichardin, Florence, 1583, in-fol. Cette histoire est fort exacte et très-estimée. On croit que Côme, grand-duc de Toscane, lui avait communiqué ses mémoires. Il fit l'oraison funèbre de ce prince, et des empereurs Charles V et Ferdinand.

ADRICHOMIA (Cornélie), religieuse de l'ordre de saint Augustin, au 16e siècle, illustre par ses poésies sacrées, entre autres par ses psaumes en vers.

ADRICHOMIUS (Christien), savant géographe, né à Delft en 1533, et mort le 19 juin 1585, après avoir été ordonné prêtre en 1561. On a de lui, en latin, *le Théâtre de la Terre-Sainte*, avec des cartes géographiques, et une chronique de l'Ancien et du Nouveau Testament, Cologne, 1682, in-fol. Il a aussi composé la vie de J.-C. en vers, 1578, in-12.

ADRIEN Ier, élu pape le 7 février 772, se distingua par son esprit, par son zèle et par sa charité. Il envoya ses légats au second concile général de Nicée, en 787. Charlemagne le vengea des vexations de Didier, roi des Lombards. Il mourut le 26 décembre 795. On a de lui un grand nombre de lettres.

ADRIEN II, Romain, élu pape le 14 décembre 867, à l'âge de 76 ans. Il avait refusé deux fois le pontificat, et il ne l'accepta qu'avec beaucoup de peine. Il leva l'excommunication portée par son prédécesseur contre Lothaire, roi de Lorraine, qui avait répudié la reine Thietberge pour épouser Valdrade, ce prince l'ayant assuré qu'il avait quitté Valdrade. Mais son parjure ne fut pas long-temps impuni, car il mourut à Plaisance le 8 août 869. Adrien II tint un concile à Rome contre Photius, et envoya deux légats au concile de Constantinople tenu en 869, où Photius fut déposé, et Ignace fut rétabli. Il approuva ce qui se fit dans ce concile; mais il se brouilla ensuite avec l'empereur grec et avec le patriarche Ignace, au sujet de la Bulgarie, qu'il prétendait être de son patriarchat. Il eut aussi quelques différends avec Charles-le-Chauve, au sujet de Hincmar, évêque de Laon, qui avait appelé au saint siége de la sentence prononcée contre lui par le concile de Verberie en 869. Il mourut saintement en 872. On a de lui plusieurs épitres.

ADRIEN III, Romain, fut élu pape en 884. Basile le Macédonien, empereur d'Orient, le sollicita vivement d'annuler ce qui avait été fait contre Photius, et de recevoir ce fameux patriarche à la communion; mais Adrien le refusa: l'on espérait beaucoup de sa vertu, de son zèle et de sa fermeté, lorsqu'il mourut en 885. On lui attribue un décret qui autorise à l'avenir l'ordination du pape faite sans la présence des ambassadeurs de l'empereur.

ADRIEN IV, né en Angleterre, d'une famille très-obscure, étant venu en France pour y étudier, fut d'abord domestique des chanoines réguliers de saint Ruf, puis religieux, et enfin général de cet ordre. Le pape Eugène III le fit cardinal d'Albane, et l'envoya légat en Danemarck et en Norwège. Adrien y travailla avec zèle et avec succès à la conversion des peuples barbares; et à son retour, il fut élu pape d'une voix unanime le 11 décembre 1154. Il eut de grands démêlés avec les Romains au sujet de l'hérétique Arnault de Bresse, avec Guillaume, roi de Sicile, qui avait usurpé les biens de l'église, et avec l'empereur Frédéric Ier. Il mourut à Anagni le 1er septembre 1159, sans avoir enrichi ni élevé sa famille.

ADRIEN V, neveu du pape Innocent IV, était de Gênes, et fut élu souverain pontife le 12 juillet 1276. On dit que le mois suivant, étant sur le point de mourir, il répondit à ses parens, qui le félicitaient sur son élévation: *J'aimerais bien mieux que vous me vissiez cardinal en santé que pape mourant.*

ADRIEN VI, nommé auparavant *Adrien Florent*, né à Utrecht le 2 mars 1459, d'un tisserand, et selon d'autres, d'un brasseur ou d'un faiseur de barques, fut d'abord professeur en théologie à Louvain, doyen de l'église de la même ville, évêque de Tortose, vice-roi en Espagne, ensuite pape le 9 janvier 1522, par la protection de l'empereur Charles V, dont il avait été précepteur. Les

Italiens ne l'aimaient point, parce qu'il voulait réformer les abus de la cour de Rome, et qu'il laissait Charles V le maître à Rome. Adrien avait coutume de dire *qu'il ne voulait point bâtir sur son sang*, c'est-à-dire, avancer ses parens aux dignités ecclésiastiques. Il mourut le 14 septembre 1523, en disant que *le plus grand malheur qu'il eût éprouvé dans le monde, c'était d'avoir été obligé de commander*. On a de lui *Quæstiones quodlibeticæ*, 1531, in-8°, et un commentaire sur le quatrième livre des Sentences, Paris, 1512, in-fol., qu'il fit réimprimer étant pape, sans changer ce qu'il y avait dit, que *le pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi*; *Epistola ad principes Germaniæ*, Wittembergæ, 1538, in-4°. Sa vie a été donnée en latin par Gaspard Burmann, Utrecht, 1727, in-4°.

ADRIEN (ÆLIUS), empereur romain, né à *Italica* l'an 76 de J.-C., fut adopté par Trajan, et monta sur le trône le 11 août 117 de J.-C. Ayant fait la paix avec les Parthes, et remis les dettes du peuple romain, il défit les Parthes, les Alains, les Sarmates et les Daces, et il employa la plus grande partie de son règne à visiter les provinces de l'empire. C'est lui qui fit bâtir un mur de quatre-vingts milles entre l'Écosse et l'Angleterre pour empêcher les courses des barbares. Il apaisa la violente persécution élevée contre les chrétiens; et sur les remontrances de Quadrat et d'Aristide, philosophes chrétiens, il promit de ne faire punir les fidèles que pour des crimes et non pour la religion. Adrien, après avoir vaincu les juifs révoltés, donna à Jérusalem rebâtie le nom d'*Ælia*; fit mettre sur l'une des portes un pourceau de marbre, érigea un temple à Jupiter sur le Calvaire, et plaça une statue d'Adonis sur la crèche de Bethléem. Il mourut à Bayes le 10 juillet 138, à 62 ans : son corps fut enterré à Pouzzoles. Adrien était bien fait, d'une taille dégagée, d'un tempérament sanguin et robuste. Il allait toujours la tête nue, avait la mémoire heureuse, aimait la poésie, les arts et les sciences; mais son attachement aux superstitions du paganisme, et son infâme passion pour Antinoüs, le déshonorèrent. C'est le premier des empereurs romains qui ait porté de la barbe. Il introduisit cette mode pour cacher des porreaux qu'il avait au menton; mais ses successeurs s'en firent un ornement. On lui attribue quelques ouvrages.

ADRIEN, auteur grec, qui florissait en 430, est auteur d'une introduction à l'Écriture Sainte qu'Hæschelius a donnée en grec à Augsbourg, 1602, in-4°. Lollinius l'a traduite en latin; et elle se trouve dans ses opuscules imprimés à Belluno, 1650, in-fol.

ADRIEN *le Chartreux*, flamand, qui a fleuri au commencement du 15e siècle, est auteur d'un livre rare, *De remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4° gothique, que l'on a quelquefois confondu avec celui de Pétrarque sur la même matière; mais cette indication sert à le distinguer : *Per quemdam Adrianum poetam præstantem necnon sanctum Thomatem professorem eximium compilatus.*

ADSON, prit l'habit de Saint Benoît dans l'abbaye de Luxeuil, fut abbé de Montier-en-Der, et mourut en 992, sur mer, en allant visiter les lieux saints; il fut enterré à Stampalie. Il est auteur d'un traité de l'Antéchrist, qui se trouve dans Alcuin, dans saint Augustin et dans Raban; des vies de saint Bercaire, de saint Bastole, de saint Fredberg, de saint Mansuet et de saint Wandalbert, que l'on trouve dans différens recueils des vies des saints.

Nota. Il faut chercher sous la lettre E ce qui ne se trouvera pas sous la lettre Æ.

ÆDON ou ÆDONE, femme de Zéthus, frère d'Amphion, portait envie à sa belle-sœur, parce qu'elle était mère de six princes. Pour satisfaire sa rage, elle tua pendant la nuit son propre fils Hylus, croyant tuer un de ses neveux. S'étant aperçue de l'erreur, elle pleura tant que les dieux touchés de compassion la changèrent en rossignol.

ÆELREDE ET ETHELREDE, célèbre abbé de Reverby, mort vers 1166, a composé plusieurs ouvrages, dont les deux plus excellens sont 1° *le miroir de la Charité*, livre plein de maximes solides sur les vertus chrétiennes, et composé dans le goût de saint Bernard; 2° un traité de l'amitié en forme de dialogues, dans lequel il prouve qu'il ne peut y avoir de vraie amitié qu'entre les personnes vertueu-

ses. Ses œuvres ont été données par le jésuite Gibbon à Douai, 1631, in-fol.

ÆETA, EÉTES, roi de Colchos, était le gardien de la toison d'or, que Phryxus lui avait confiée; elle lui fut enlevée par la trahison de Médée sa fille, dans l'expédition des Argonautes, qui avaient Jason à leur tête, vers 1292 avant J.-C.

ÆGIDIUS, religieux bénédictin, natif d'Athènes, se fit religieux en 700. Il a écrit sur les venins, sur les urines, et sur la connaissance du pouls. On attribue à un autre Ægidius, qu'on fait aussi bénédictin et médecin de Philippe-Auguste, roi de France, un livre en vers hexamètres latins sur les mêmes sujets, Paris, 1528, in-4°; mais il est plus vraisemblable que ce n'est qu'une traduction d'Ægidius, bénédictin grec. Quoi qu'il en soit, ce dernier livre eut tant de vogue qu'on le lisait dans les écoles.

ÆGIDIUS ROMANUS. *Voy.* Colonne (Gilles.)

ÆLIANUS MECCIUS, habile médecin d'Italie, qui le premier, selon Galien, fit prendre de la thériaque contre la peste, ce qui réussit très-bien. *Voy.* Ellien.

ÆMILIUS PROBUS. *Voy.* Nepos.

ÆNEAS GAZÆUS. *Voy.* Enée de Gaze.

ÆNEAS SYLVIUS. *Voy.* Pie II.

ÆQUICOLE. *Voy.* Marius.

ÆRIUS, hérésiarque du 4e siècle, qui, outre les erreurs de l'arianisme, soutenait qu'il n'y avait point de différence entre les évêques et les prêtres, et qui condamnait la prière pour les morts, les jeûnes établis par l'église, et la célébration de la Pâque. Ses disciples furent nommés *Aériens.*

ÆSCHINES. *Voy.* Eschine.

ÆTION, peintre grec, avait fait un excellent tableau de Roxane et d'Alexandre, pour le présenter aux jeux olympiques; c'est celui que nous voyons gravé d'après la description qui nous en est restée. On y voit Roxane, les yeux baissés de confusion, en présence d'Alexandre, qu'Ephestion accompagne. Ce tableau fit un tel honneur à Aétion, que le président des jeux lui donna sa fille en mariage.

ÆTIUS, surnommé *l'Impie*, hérétique du 4e siècle, l'un des plus zélés défenseurs de l'arianisme, après avoir été valet d'un maître de grammaire, fut ordonné diacre, et ensuite évêque par Eudoxe, patriarche de Constantinople sous le règne de Julien *l'Apostat.* Cet hérétique disputait surtout avec impudence, et faisait consister toute la religion dans la foi, ne parlant jamais à ses disciples de jeûnes ni de pénitence, et regardant les actions les plus infâmes comme des nécessités naturelles. Saint Epiphane nous a conservé quarante-sept propositions de cet hérétique contre le mystère de la trinité. Ætius mourut à Constantinople en 367. Ses disciples furent nommés *Aétiens.*

ÆTIUS ou AECE, gouverneur des Gaules, l'un des plus grands capitaines de son temps, défit Théodoric, vainquit les Francs, et remporta deux grandes victoires sur Gondicaire, en 436. Ce fut encore Aétius qui, joint aux Francs et aux Goths, défit Attila (en 452). Mais l'empereur Valentinien III, jaloux du mérite de ce grand homme, le tua de sa propre main en 454, sous prétexte qu'il avait laissé évader les Huns après la défaite d'Attila. Cette mort surprit tout le monde, et jeta l'empire dans une décadence dont il ne put se relever.

ÆTIUS ou AECE, célèbre médecin grec, était natif d'Amide, ville de Mésopotamie sur le Tigre. Il fit ses études à Alexandrie, et il paraît, par divers endroits de ses ouvrages, qu'il suivait la méthode des Egyptiens. Il eut pour maître Lucius, et il excellait dans la pratique de la chirurgie et dans les maladies des yeux. Aèce florissait à Alexandrie sur la fin du 5e siècle, ou au commencement du 6e. C'est le premier médecin chrétien dont nous ayons des écrits sur la médecine. Son ouvrage, qu'on nomme *Tetrabiblos*, est divisé en seize livres, et contient un recueil des écrits des médecins qui avaient vécu avant lui, et surtout de Galien. Il y a aussi des choses neuves dont on doit lui avoir obligation. Il y a plusieurs éditions latines de ce *Tetrabiblos,* que l'on trouve aussi dans le recueil d'Etienne; les huit premiers livres ont été imprimés en grec, Venise, 1534, in-fol. Les huit derniers, qui existent manuscrits dans la bibliothèque de Vienne (Autriche) ont été joints aux précédens

et imprimés à Lyon, 1549, in-fol.; Paris, 1565, 4 vol. in-12, et *idem*, 1567, in-f°.

ÆTIUS *ou* AECE, l'hérétique, surnommé l'*Athée* était aussi médecin, et exerça la médecine avant l'empire de Julien. Cet Aèce était d'Antioche en Syrie, et eut pour maître un certain Sopolis qui courait le pays. C'est de cet Aèce dont Eunome fut disciple.

AFER (Domitius), célèbre orateur, natif de Nîmes, et maître de Quintilien, déshonora ses talens par le rôle infâme de délateur qu'il exerça à Rome contre les personnes les plus qualifiées. Caligula le fit consul. Il mourut l'an 59 de J.-C.

AFFELMAN (Jean), savant théologien allemand, né à Soest en Westphalie en 1588, devint professeur en théologie à Rostock dès l'âge de 21 ans, et y mourut en 1624. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Syntagma Exercit. academ. de articulis fidei inter pontificios et calvinianos controversis*. Rostock, 1623, in-fol; 2° *De Omnipotentiâ Christi secundùm naturam humanam*, 1610, in-4°; 3° *De ferendis hæreticis, non auferendis*; 4° *Anti-calvinisti sillogysmi*, Rostock, 1625, 8°, etc.

AFRANIUS, célèbre poète comique, loué par Cicéron pour la subtilité du génie et l'élégance du style, mais blâmé par Quintilien, pour avoir inséré dans ses comédies des traits capables de corrompre la jeunesse. On en trouve des fragmens dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, Londres, 1713, 2 vol. in-fol. Il vivait environ cent ans avant J.-C. Il ne faut pas le confondre avec Quinctianus Afranius, que Néron fit mourir, parce qu'il était entré dans cette fameuse conspiration qui coûta la vie à Sénèque.

AFRICAIN (Jules), excellent historien du 3e siècle, auteur d'une chronologie très-estimée, dans laquelle il comptait neuf mille cinq cents ans depuis la création du monde jusqu'à J.-C. Cet ouvrage, que nous n'avons plus que dans la chronique d'Eusèbe, finissait à l'an 221 de l'ère vulgaire. Africain écrivit aussi une lettre à Origène, au sujet de l'histoire de Susanne, qu'il regardait comme supposée; mais celui-ci répondit qu'il ne fallait pas rejeter par imprudence ou par ignorance des livres qui étaient reçus dans toute l'église. On a encore d'Africain une lettre à Aristide, dans laquelle il accorde la contradiction apparente qui se trouve entre saint Mathieu et saint Luc sur la généalogie de J.-C. On lui attribue un livre sur l'art militaire, intitulé *les Cestes*, qui est imprimé dans *Mathematici veteres*, Paris, 1693, in-fol., et dont M. Guischard a donné une traduction française dans ses mémoires militaires des Grecs et des Romains, 1774, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, dont la plus grande partie est perdue, s'étendait à beaucoup d'autres matières.

AGABE, AGABUS, un des 72 disciples, prédit la prison de saint Paul, et la famine qui arriva sous l'empereur Claude. Il fut martyrisé à Antioche, suivant les Grecs.

AGAG, roi des Amalécites, que Samuel fit mettre en pièces à Galgala vers 1064 avant J.-C., quoique Saül lui eût fait grâce.

AGAMEMNON, fils d'Atrée et d'Ærope, roi d'Argos et de Mycène, général de l'armée des Grecs au siége de Troie, fut obligé de sacrifier à Diane Iphigénie sa fille, et de rendre à Achille, Briseïs qu'il lui avait enlevée. Il fut assassiné par Egiste, vers 1210 avant J.-C., comme il rentrait dans ses états. Oreste son fils vengea sa mort.

AGANICE, fille de Hegetor, seigneur thessalien, connaissant, dit-on, la raison des éclipses, fit croire aux femmes de son pays que c'était elle qui faisait disparaître la lune du ciel.

AGAPET Ier, élu pape le 3 juin 535, se distingua par sa fermeté: car comme l'empereur Justinien Ier voulait l'obliger de communiquer avec Anthime, patriarche de Constantinople, qui était eutychéen, le menaçant de l'exil: *Je croyais*, répondit Agapet, *avoir trouvé un empereur catholique; mais, à ce que je vois j'ai en tête un Domitien: sachez cependant que je ne crains point vos menaces*. Cette réponse généreuse fut cause de la déposition d'Anthime. Agapet mourut quelques jours après, en 536. On a de lui plusieurs épitres. Ce pape était si pauvre, qu'il fut obligé d'engager les vases sacrés de Saint-Pierre pour faire un voyage à Constantinople.

AGAPET II, devint pape en 946, se distingua par son zèle et par sa vertu, appela à Rome l'empereur Othon contre Bérenger II, qui voulait se faire roi d'Italie, et régla le différend qui était

entre l'église de Lorche et celle de Saltzbourg, touchant le droit de métropole. Il mourut en 956.

AGAPET, diacre de l'église de Constantinople au 6e siècle, est auteur d'une excellente lettre adressée à Justinien, dans laquelle il donne à ce prince des avis salutaires pour régner en prince chrétien, imprimée plusieurs fois in-8°. Elle est dans la bibliothèque des Pères et dans l'*Imperium orientale* de Banduri.

AGAPIUS, moine grec du Mont-Athos, dans le 17e siècle, est auteur d'un livre très-estimé des grecs, intitulé *le Salut des pécheurs;* imprimé à Venise en 1641 et 1664. Il est en grec vulgaire, et l'on y enseigne clairement la transsubstantiation.

AGAR, Egyptienne, servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham; elle fut mère d'Ismaël vers 1910 avant J.-C.

AGARD (Arthur), fameux antiquaire anglais, né à Toston en Derbyshire, en 1540, entra clerc à l'échiquier, et devint receveur des finances. Son inclination pour la recherche des antiquités d'Angleterre lui en a fait faire d'immenses collections, et lui procura l'amitié de sir Robert Cotton, qui le fit entrer dans la société des antiquaires. M. Héarne, qui a publié des essais de cette société, en a inséré quelques-uns de M. Agard. Au reste l'étude particulière de ce dernier se dirigea à expliquer les anciens termes des terriers, et l'origine des offices, en plus de vingt volumes, qu'il légua à son ami Robert Cotton. L'explication des anciens termes a été préservée dans l'incendie de la bibliothèque. Agard mourut le 22 août 1615, et fut enterré à Westminster.

AGASICLES, savant roi de Lacédémone, vers 650 avant J.-C., fit fleurir la paix dans ses états. Quelqu'un lui ayant demandé comment un prince pouvait vivre en sûreté, *C'est,* répondit-il, *en traitant ses sujets comme un père traite ses enfans.*

AGATHARCHIDES, célèbre historien grec, natif de Gnide, vers cent quatre-vingts ans avant J.-C., est le premier qui a donné la description du Rhinocéros. Il ne reste de lui que des citations dans Strabon, Joseph et Photius.

AGATHARQUE, de Samos, peintre célèbre qui, à la sollicitation d'Eschyle, travailla le premier aux embellissemens de la scène, selon les règles de la perspective, vers quatre cent quatre-vingts ans avant J.-C.

AGATHE (Sainte), vierge de Palerme, d'une maison noble et d'une grande beauté, ne voulant point répondre à la passion de Quintien, gouverneur de Sicile, fut si cruellement tourmentée par son ordre, qu'elle mourut en prison vers 251 de J.-C.

AGATHIAS-LE-SCOLASTIQUE, célèbre historien grec de Myrine, exerçait la profession d'avocat à Smyrne au 6e siècle. Ses ouvrages ont été traduits en français par le président Cousin. Le texte grec avec la traduction latine est imprimé à Paris, 1660, in-fol. Son histoire suit celle de Procope. On trouve ses épigrammes en suite de son histoire.

AGATHOCLES, fameux tyran de Sicile, fils d'un potier de terre de Reggio, remporta plusieurs victoires sur les Carthaginois, et fut empoisonné par ordre de son petit-fils Archagate, deux cent quatre-vingt-neuf ans avant J.-C.

AGATHON (Saint), natif de Palerme, religieux bénédictin, fut élu pape le 26 juin 679. Il condamna les Monothélites dans un concile de vingt évêques qu'il avait assemblé; il envoya ses légats au sixième concile de Constantinople, et mourut en 682. C'est lui qui fit cesser le tribut que le saint siége payait aux empereurs à l'élection de chaque pape.

AGATHON, poète grec, tragique et comique, dont Aristote et Athénée citent quelques vers. Sa voix était si belle que les *chansons d'Agathon* étaient passées en proverbe pour désigner quelque chose d'agréable. Ce poète vivait dans la 46e olympiade.

AGAY (Pierre-Antoine-Alexandre d'), né à Baume-les-Moines, le 1er décembre 1707, entra chez les jésuites, et continua, après la destruction de son ordre, à vivre dans la piété et la retraite. Il est mort à Besançon, dont il était chanoine, le 18 avril 1782. Il a donné quelques ouvrages: *Exercices chrétiens des gens de guerre*, 1759, in-12; *Consolation du chrétien dans les fers*, 1759, in-12; *Considérations chrétiennes*, 1758, in-12.

AGELET (Joseph le Paute d'), astronome, né près de Montmédy, le

25 novembre 1751. Il a fait partie de plusieurs expéditions maritimes, et a rapporté de ses voyages un grand nombre d'observations sur les planètes et les étoiles. En 1785 il accompagna le capitaine Lapeyrouse, et mourut dans cette expédition. Il était de l'Académie des sciences de Paris.

AGELLIUS (ANTOINE), chanoine régulier, ensuite évêque d'Acerno, mourut en 1608; a laissé de savans commentaires sur les psaumes, imprimés à Rome, in-fol.; sur Jérémie, in-4°; sur Habacuc, in-8°. Il a travaillé à l'édition de la Bible des septante de Rome, 1587, in-fol.

AGÉSANDRE, Rhodien, célèbre sculpteur, sous Vespasien, fit avec deux autres sculpteurs le fameux groupe de Laocoon, qui est dans le palais Farnèse, et dont il y a de belles copies en France.

AGÉSILAUS II, roi de Sparte, fils d'Archidamus, fut élevé sur le trône au préjudice de Léotychides. Il remporta une célèbre victoire sur Tisapherne, général des Perses, défit les Thébains et leurs alliés à Coronée, vainquit les Acarnaniens, et se rendit maître de Corinthe. Il mourut dans la Cyrénaïque, vers 400 avant J.-C., âgé de 84 ans, après en avoir régné 41. Agésilaüs était petit, boiteux, et de mauvaise mine, mais brave, vigilant, sobre et réglé dans ses mœurs. Il défendit qu'on lui élevât des statues, ne voulant point d'autres monumens de sa gloire que ses belles actions. Cinysca sa sœur dressa elle-même des chevaux, à la sollicitation d'Agesilaüs, entra en lice, et fut la première femme qui remporta le prix aux jeux Olympiques.

AGÉSIPOLIS Ier, roi de Lacédémone, collègue d'Agesilaüs II, ravagea l'Argolide, ruina Mantinée et pilla le pays des Olynthiens. Il mourut dans cette dernière expédition vers 340 avant J.-C., et fut embaumé dans le miel, selon la coutume des Lacédémoniens. Agésipolis II, qui succéda à Cléombrat, est remarquable par ses Apophthegmes.

AGGÉE (en hébreu, *joie*), l'un des douze petits prophètes, prédit aux juifs, vers 520 avant J.-C., que le second temple serait plus illustre que le premier, par où il désignait la venue de J.-C. On lui attribue quelques-uns des psaumes.

AGHVANS, peuple de la province de Schirwan, anciennement la grande Albanie, entre le Caucase et la mer Caspienne. Tamerlan les transporta dans la province de Candahar pour dompter leur indocilité. Ils ont continué d'y vivre de brigandage, à la manière des Tartares; enfin, au milieu des troubles de la Perse, dans le 18e siècle, cette nation s'en est emparée.

AGILÉE *Voy.* AGYLÉE.

AGILULPHE, duc de Turin et roi des Lombards, mourut en 616, après avoir soumis toute l'Italie, à l'exception de Ravenne.

AGIS II, roi de Sparte, ravagea l'Argolide, et se signala dans la guerre du Péloponèse. Il avait coutume de dire *qu'il trouvait les envieux bien malheureux, puisque la félicité des autres les tourmentait comme leur propre infortune*. Un orateur, après une longue harangue, lui ayant demandé quelle réponse il voulait faire à ceux qui l'avaient envoyé : *Dis-leur*, répondit Agis, *que tu as eu bien de la peine à finir et moi à t'entendre*. Il mourut quatre cent vingt-sept ans avant J.-C.

AGIS IV, roi de Sparte, forma le dessein de rétablir l'ancienne discipline de Lacédémone; d'abolir les dettes, et de rendre communs les biens des habitans, selon les lois de Lycurgue : mais les riches, les femmes, et Léonidas son collègue, s'y opposèrent; craignant les entreprises de Léonidas, il se retira dans un temple : trois éphores de ses amis s'offrirent de l'accompagner pour le défendre si on l'attaquait, mais ils le firent entrer dans une prison devant laquelle ils passaient. Léonidas s'y transporta, et le fit étrangler, deux cent quarante ans avant J.-C.

AGLAURE, fille de Cécrops, roi d'Athènes, promit à Mercure de favoriser sa passion pour sa sœur Hersé, moyennant une somme d'argent. Mais Pallas, qui voulait la punir d'avoir découvert la corbeille où était Erichtonius, lui inspira une telle jalousie qu'elle devint contraire à Mercure. Ce Dieu la changea en pierre.

AGNAN (Saint), illustre évêque d'Orléans, implora le secours d'Aétius

contre Attila, qui fut obligé de lever le siége de la ville. Il mourut en 453. On dit qu'au commencement de son épiscopat, ayant guéri le gouverneur de la ville, celui-ci lui accorda la liberté de tous les prisonniers, et que c'est en mémoire de cette action que les évêques d'Orléans ont droit de délivrer tous les criminels le jour de leur entrée. Ce privilége des évêques a été restreint au ressort d'Orléans, et à certains crimes, en 1753.

AGNÈS (Sainte), vierge célèbre, qui, à l'âge de douze à treize ans, souffrit le martyre à Rome, vers 303 de J.-C.

AGNÈS SOREL. *Voy.* SOREL.

AGNODICE, jeune athénienne, ne pouvant suivre son attrait pour la médecine en allant entendre ceux qui l'enseignaient, parce que la loi s'y opposait, prit un habit d'homme, et ainsi déguisée, se fit disciple d'Hiérophile. Un jour, s'étant présentée à une femme près d'accoucher, celle-ci refusa ses services, prenant Agnodice pour un homme à qui la pudeur l'empêchait de se découvrir. Agnodice s'étant fait connaître, ses services furent acceptés, et eurent un heureux succès, ce qui la mit dans un grand crédit auprès des dames; mais les médecins la calomnièrent : ce qui l'obligea de faire connaître son sexe. Alors elle fut déférée à l'aréopage comme coupable, étant défendu aux filles par les lois d'Athènes d'exercer la médecine. Les dames s'intéressèrent tellement en sa faveur, que la loi qui défendait aux filles l'exercice de la médecine fut abrogée.

AGOBARD, archevêque de Lyon, l'un des plus savans prélats du 9e siècle, fut déposé au concile de Thionville en 834, par ordre de Louis-le-Débonnaire, pour avoir pris part à la révolte de Lothaire; mais étant rentré dans ses bonnes grâces, il fut rétabli, et mourut en 840. Agobard écrivit contre Félix d'Urgel, condamna les duels, l'épreuve du feu et de l'eau, et fit un ouvrage pour prouver que ce ne sont point les sorciers qui excitent les tempêtes. Ses écrits furent publiés en 1606 par Pampire Masson, qui les trouva chez un relieur de Lyon prêt à les déchirer. M. Baluze en a donné une meilleure édition en 1666, avec des notes, deux vol. in-8° ; et dans la bibliothèque des Pères.

AGORACRITE, de Paros, célèbre sculpteur, qui fit la belle Vénus de *Rhamnus*, vers 448 avant J.-C.

AGOSTINI (LÉONARD), antiquaire siennois du 17e siècle, a donné les médailles de Sicile qui sont jointes à la Sicile de Paruta ; *Le Gemme antiche figurate*, Rome, 1686, 2 vol. in-4°, redonné par Maffei, 1707, 4 vol. in-4°. Gronovius a traduit cet ouvrage en latin, et l'a fait imprimer à Amsterdam, en 1685, et à Franequer, 1694, in-4°.

AGOULT (GUILLAUME), gentilhomme et poëte provençal au 12e siècle, était l'homme de son temps le mieux fait et le plus spirituel. Outre plusieurs chansons, il avait composé un poëme intitulé *La maniera d'amar dal tems passat*, dans lequel, par une gradation de raisonnemens, il soutient qu'on ne peut être heureux sans être honnête homme; qu'on ne peut être honnête homme sans être amoureux, et qu'on ne sait aimer qu'autant qu'on a soin de l'honneur de sa dame.

AGREDA (MARIE D'), fille de François Coronel, naquit à Agreda. Son père fit un couvent de cordelières de sa maison, sous le titre de l'*Immaculée Conception*. Sa femme et ses filles y firent profession, pendant que de son côté il faisait profession aux cordeliers. Marie devint supérieure de son couvent, et y mourut en 1665, âgée de 63 ans. Elle dit avoir écrit, sur les ordres de Dieu et de la vierge Marie, son fameux livre de la *Mystique cité de Dieu*, qui est une vie de la Vierge. Il a été traduit en français par le père Thomas Crozet, récollet. La Sorbonne en censura la première partie en 1696. Le tout a été imprimé à Bruxelles, 1715, 3 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12.

AGRICOLA (CNÉUS JULIUS), natif de Fréjus, et gouverneur de la Grande-Bretagne pour les Romains, se rendit fameux par ses exploits. Il soumit l'Écosse aux Romains, après avoir vaincu Galgace, général des Anglais, en bataille rangée. L'empereur Domitien, jaloux du mérite de ce grand homme, s'en défit, à ce que l'on croit, par le poison, vers 93 de J.-C. Tacite, gendre d'Agricola, en fait un grand éloge, et déplore sa mort d'une manière très-pathétique. Agricola mourut à 55 ans. Il

était fils de Julius Græcinus, chevalier romain, qui fut élevé par son mérite au rang de sénateur, après avoir été intendant de province, et dont Caligula se défit par haine pour sa vertu. L'esprit et la probité étaient héréditaires dans cette famille. Le père de Julius Græcinus, intendant de province, ne vola et ne foula jamais personne. Son fils et son petit-fils imitèrent son exemple dans les mêmes emplois : ce que l'on regarde comme une chose admirable.

AGRICOLA (Georges), médecin allemand, né à Glauchen en 1994, surpassa tous les anciens dans la connaissance des métaux et des fossiles, et fraya le chemin aux modernes. Il eut beaucoup d'aversion pour les erreurs de Luther, et mourut bon catholique à Chemnitz le 21 novembre 1555. Les éditions de son ouvrage *De re metallicâ*, de Bâle, 1546, 1556, 1558 et 1561, in-fol., sont également estimées. Il faut y joindre le traité *De ortu et causis subterraneorum*, 1558, in-fol., que l'on a joint dans les éditions *De re metallicâ* du 17e siècle, mal exécutées; *De mensuris et ponderibus*, Bâle, 1550, in-fol.

AGRICOLA (Rodolphe), célèbre professeur de philosophie à Worms et à Heidelberg, né à Beflon près de Groningue en 1442, est un de ceux qui firent renaître le goût des belles-lettres en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il voyagea beaucoup, et se fit partout des admirateurs et des amis. Il mourut à Heidelberg en 1485, sans avoir été marié, et fut enterré en habit de cordelier. Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1539, 2 vol. in-4°.

AGRICOLA (Jean), disciple de Luther, né à Isleb, dans le comté de Mansfeld, se sépara de son maître, parce qu'il tirait des principes de Luther, sur la justification, des conclusions que Luther ne tirait pas. Luther disait que nous sommes justifiés par la foi, et que les œuvres ne sont point nécessaires au salut. Donc, concluait Agricola, il n'y a pas de loi pour un homme qui a la foi, parce que s'il n'est pas juste il le deviendra en faisant un acte de foi. Donc il faut prêcher les principes qui nous portent à croire l'évangile, et non la loi de l'évangile. Il eut des sectateurs nommés *Anoméens*, c'est-à-dire sans loi. Agricola fut ministre à Vittemberg et à Berlin, et mourut en 1566, âgé de 74 ans, laissant plusieurs enfans. Il a fait des commentaires sur saint Luc, in-8°; *Historia passionis J.-C.*, 1543, in-fol., et d'autres ouvrages. Il avait travaillé à l'*interim* de Charles V.

AGRICOLE (Saint), *Agræculus*, évêque de Châlons au 6e siècle, se distingua par sa politesse, sa vertu, ses mortifications et son éloquence.

AGRIPPA Ier (Hérode), fils d'Aristobule et de Bérénice, petit-fils d'Hérode-le-Grand, fit à Rome des dépenses si excessives qu'il se trouva accablé de dettes, et s'enfuit en Idumée, où sa femme Cypros lui donna de l'argent : retourné à Rome, Tibère le fit mettre en prison, parce qu'il le soupçonna d'avoir souhaité sa mort; mais il en sortit six mois après par ordre de Caligula, qui lui fit présent d'une chaîne d'or aussi pesante que celle de fer qu'il avait portée dans sa prison, et lui donna le royaume de Judée, l'an 37 de J.-C. Claude lui donna tout ce qu'avait possédé Hérode-le-Grand. Il fit mourir injustement saint Jacques et emprisonner saint Pierre. Il mourut lui-même accablé de douleurs violentes et rongé de vers, la 7e année de son règne, la 54e de son âge, et la 43e de J.-C.

AGRIPPA II, fils du précédent, et dernier roi des Juifs, succéda à son oncle Hérode; mais l'empereur Claude lui ôta son royaume, et lui donna d'autres provinces en échange. Néron y ajouta quatre villes. Les Juifs s'étant révoltés, Agrippa joignit ses forces à celles des Romains, et fut blessé au siége de Gamala. Il se trouva encore au siége de Jérusalem avec Tite, et mourut sous Domitien vers 94 de J.-C. C'est en présence de ce prince et de sa sœur Bérénice, avec laquelle on le soupçonnait d'avoir un commerce incestueux, que saint Paul plaida sa cause à Césarée.

AGRIPPA (Mennius), consul romain, vers 502 avant J.-C., vainquit les Sabins, et apaisa, par l'apologue des membres du corps humain et de l'estomac, le soulèvement du peuple, qui, accablé de dettes et de misère, s'était retiré sur le mont Sacré. Pour engager le peuple à revenir, il lui promit les magistrats populaires

qu'il demandait ; ces magistrats, connus sous le nom de *tribuns du peuple*, élevèrent leur puissance au-dessus de celle du sénat. Les empereurs, pour n'en avoir rien à craindre, réunirent à leur qualité la puissance tribunitienne. Ce consul, malgré ses grands emplois, mourut si pauvre, que le peuple romain fut obligé de faire la dépense de ses funérailles.

AGRIPPA (Marcus Vipsanius), consul romain, favori et gendre d'Auguste, s'éleva par sa valeur aux premières dignités de l'empire. C'était un des plus prudens capitaines de son siècle. Auguste lui devait l'empire du monde par les victoires qu'il remporta sur Marc-Antoine et sur le jeune Pompée. Cet empereur l'ayant consulté, Agrippa lui conseilla de rétablir la république ; mais Mécène, autre ami d'Auguste, fut d'un avis contraire. L'empereur suivit ce dernier conseil, et n'en estima pas moins Agrippa ; il l'obligea de répudier sa femme pour lui donner sa fille Julie, et dans une grande maladie il le désigna pour son successeur. Agrippa passa dans les Gaules, soumit les Germains, défit les Cantabres, et en habile courtisan refusa le triomphe. Il mourut avant Auguste, environ 12 ans avant J.-C. C'est lui qui fit bâtir à Rome le *Panthéon*, aujourd'hui Notre-Dame de la Rotonde, et beaucoup d'autres ouvrages publics. *Voy*. Caïus.

AGRIPPA (Hen. Corneille), né à Cologne, d'une illustre famille, le 14 septembre 1486, s'acquit un grand nom dans la littérature, après s'être signalé dans les armes. Il était savant en théologie, en médecine et en jurisprudence, et passait auprès des sots pour un grand magicien, quoique son extrême pauvreté fit assez voir le contraire. Agrippa écrivait bien et avait de l'érudition ; mais il se plaisait à soutenir des paradoxes. Il composa un *Traité de l'excellence des femmes au-dessus des hommes*, pour s'insinuer dans les bonnes grâces de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, qui lui fit donner le titre d'historiographe de l'empereur son frère. En France il fut emprisonné, pour avoir écrit contre Louise de Savoie, mère de François Ier. Dès qu'il fut élargi, il alla à Grenoble, où il mourut en 1535. Il avait été marié trois fois, et laissa plusieurs enfans. Ses œuvres sont imprimées en 2 vol. in-8°, *apud Beringos fratres*, lettres italiques et sans année. L'opinion la plus extravagante qu'il ait soutenue, c'est que le péché d'Adam n'a été autre chose que le commerce charnel d'Adam avec Ève; ce qu'il dit du serpent séducteur n'est pas moins ridicule. Le plus considérable de ses ouvrages est son *Traité de la vanité des sciences*, dans lequel il entreprend de prouver ce paradoxe, qu'il n'y a rien de plus pernicieux et de plus dangereux pour la vie des hommes et pour le salut de leur âme, que les sciences et les arts. On a traduit sa Philosophie occulte, 1727, 2 vol. in-8° ; la Vanité des sciences et l'honneur du sexe féminin, 1726, 3 vol. in-12 ; cette dernière par Gueudeville ; il y en avait d'anciennes traductions.

AGRIPPINE, fille d'Agrippa et de Julie, épousa Germanicus, qu'elle suivit dans toutes ses expéditions. Après la mort de son mari, elle revint à Rome, portant ses cendres. La douleur fut universelle dans cette capitale. Tibère, jaloux de l'amour du peuple pour Agrippine, l'exila dans une île où elle se laissa mourir de faim, l'an 35 de J.-C. De neuf enfans qu'elle laissa, Caligula et Agrippine sont les plus connus.

AGRIPPINE, fille de la précédente et de Germanicus, sœur de Caligula, mère de Néron, joignit à la beauté un esprit délicat, qualités qu'elle fit servir à ses débauches et à son ambition. Elle fut mariée trois fois ; la dernière à l'empereur Claude, son oncle, qu'elle empoisonna pour faire régner Néron. Comme on l'assurait que ce prince la ferait mourir un jour : *N'importe*, répondit-elle, *qu'il me tue, pourvu qu'il règne*. Ce qu'on lui avait prédit arriva. Néron envoya des gardes pour la poignarder. Et comme le centurion la poursuivait l'épée à la main, Agrippine s'écria en lui montrant son sein : *Frappe d'abord ce sein, puisqu'il a porté le premier un monstre tel que Néron*. C'est cette princesse qui donna son nom à Ubium sur le Rhin, qu'elle fit agrandir, et qu'elle appela la *Colonie d'Agrippine*, parce qu'elle y avait pris naissance. L'assassinat d'Agrippine remonte à l'an 59.

AGUERRE (Christine d'), veuve de Louis d'Agult, comte de Sault, était

à la tête d'une faction en Provence, en 1590. Elle paraissait favoriser la faction du duc de Savoie, espérant par là dominer sur les autres; mais, quand elle vit que le duc de Savoie voulait dominer par lui-même, elle le traversa de toutes ses forces. Le duc, s'en étant aperçu, la fit arrêter avec son fils; elle trouva moyen de se sauver, déguisée en suisse, et son fils en paysan. Elle se retira à Marseille, d'où le duc ne put la faire sortir, ni résister à ses intrigues; il fut obligé de quitter la Provence : Christine se réconcilia avec Henri IV, et mourut en 1611.

AGUESSEAU (Henri-François d'), naquit à Limoges, le 27 novembre 1668, de Henri d'Aguesseau, conseiller d'état, et de Claire Lepicart de Périgny. Son père fut presque son seul maître, et lui donna tant d'ardeur pour les sciences, qu'il parvint à les réunir presque toutes. Il savait la langue française, non par le seul usage, mais par principes; le latin, le grec, l'hébreu et d'autres langues orientales; l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Aussi il disait quelquefois que *c'était un amusement d'apprendre une langue*. La lecture des anciens poètes fut, selon son expression, *une passion de sa jeunesse*. La société de deux grands poètes français, Racine et Boileau, faisait alors ses délices, et il ne s'en permettait point d'autres; lui-même faisait de très-beaux vers, et conserva ce talent jusqu'à ses dernières années. Quoiqu'il le cachât, on le reconnaissait dans sa prose même, qui avait le feu noble et l'harmonie de la poésie. Il fit le premier essai de ses talens dans la charge d'avocat du roi au Châtelet, où il entra à l'âge de 21 ans, ne l'exerça que quelques mois pour aller remplir une troisième charge d'avocat-général au parlement, qui venait d'être créée. Il y parut avec tant l'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, dit *qu'il voudrait finir comme ce jeune homme commençait*. Sur ce que le premier président de Harlay avait dit de son mérite à Louis XIV, il le nomma procureur-général, quoiqu'il n'eût alors que 32 ans. Il ne s'occupa que de l'étendue des devoirs attachés à cette place, et les remplit tous avec une égale supériorité. Il représentait avec autant de candeur que de respect ce qu'il pensait être du devoir indispensable de son ministère, et on le crut menacé d'une disgrâce à la fin du règne de Louis XIV, parce qu'il avait refusé de donner des conclusions pour une déclaration en faveur de la constitution *Unigenitus*. Au commencement de la régence, il fut honoré de la plus grande confiance, même dans les affaires d'état, par M. le duc d'Orléans; et succéda à M. le chancelier Voisin en 1717. Il eut bientôt des orages à essuyer. Sa première disgrâce arriva à la fin de janvier 1718, parce qu'il s'était opposé au système de Law. M. le régent envoya lui redemander les sceaux, et lui ordonna de se retirer dans sa terre de Fresnes. En 1720, il reçut ordre d'en revenir sans l'avoir demandé, et les sceaux lui furent rendus. Ils lui furent ôtés pour la seconde fois, et il retourna à Fresnes au mois de février 1722. Il n'en fut rappelé qu'au mois d'août 1727; mais les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737. Il profita de son loisir pour multiplier ses connaissances et diriger les études de ses enfans. Ses vues sur la législation répondaient à l'élévation et à la maturité de son esprit; elles tendaient à établir une entière uniformité dans l'exécution de chacune des anciennes lois, sans en changer le fond, et à y ajouter ce qui pouvait manquer à leur perfection. Sur chaque matière il prenait les avis des principaux magistrats des compagnies, et de plusieurs personnes du conseil; rédigeait lui-même les décisions, retouchait plusieurs fois ce qu'il avait rédigé, et consultait encore des jurisconsultes et des magistrats distingués, avant que d'y mettre la dernière main. Ainsi chaque loi était l'ouvrage d'une longue méditation, et elle était reçue avec d'autant plus de confiance qu'elle avait été précédée d'un plus grand examen. Les ordonnances sur les donations, les testamens et les substitutions, les ordonnances sur la poursuite du faux et sur les évocations et les règlemens des juges, le règlement du conseil de 1738, la réunion qu'il fit des siéges royaux établis dans les mêmes villes, pour diminuer les degrés de juridiction, et plusieurs déclarations sur les fonctions de différentes compagnies, furent le fruit de ses travaux. Il fit encore travailler à la réformation et à l'autorisation de quelques coutumes qui ne faisaient au-

contort au travail ordinaire de sa charge. Dans le cours de l'année 1750, il se vit obligé, par des infirmités douloureuses, d'interrompre souvent son travail, et résolut de quitter sa place, ne croyant pas devoir garder un emploi dont il ne pouvait plus remplir qu'une partie des fonctions. Il écrivit donc au roi, pour lui demander la permission de donner sa démission. Il la dicta lui-même, en signa l'acte le jour même qu'il finissait sa 82e année, après avoir été revêtu de la dignité de chancelier pendant près de trente-quatre ans. Le lendemain, il le remit au comte de Saint-Florentin, secrétaire d'état; et ses deux fils allèrent avec ce ministre remettre les sceaux au roi, qui lui conserva les honneurs de cette dignité avec 100,000 livres de pension. Il en jouit peu de temps, et ne fut plus occupé qu'à faire usage, dans ses douleurs qui augmentaient de plus en plus, des expressions de l'écriture qui lui étaient toujours présentes, n'ayant passé aucun jour depuis son enfance sans en lire. Il mourut le 9 février 1751. Il avait épousé, en 1694, Anne Lefèvre d'Armesson, qui était morte à Auteuil le 1er décembre 1735. Il voulut être enterré auprès d'elle dans le cimetière de cette paroisse, pour partager, même après sa mort, l'humilité chrétienne d'une femme digne de lui. Ses discours ont paru en 1756, en 2 vol. in-12. Les œuvres complètes de d'Aguesseau forment 13 vol. in-4°, imprimés en 1759-89.

AGUILAR TERRONE DEL CAGNO (François), savant évêque de Léon, en Espagne, était d'Anduxar, et mourut le 13 mars 1613.

AGUILLON, AGUILLONIUS (François), célèbre mathématicien jésuite, natif de Bruxelles, mort le 20 mars 1617, âgé de cinquante ans. On a de lui un traité d'optique, Anvers, 1613, in-fol., qui a été estimé.

AIGUILLON. *Voy.* Plessis-Richelieu.

AGUIRRE (Joseph Saens d'), né à Logrogno le 24 mars 1630, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et devint cardinal en 1686, pour avoir fait *Defensio cathedræ sancti Petri*, contre les propositions du clergé de France, Salamanque, 1683, in-fol. Il avait aussi été partisan du système de la probabilité dans son Traité *de Virtutibus et Viciis*, 1677, in-fol. Mais il le changea dans la seconde édition qu'il donna à Rome en 1697. Il y donna aussi en 1690 une nouvelle édition de ses Commentaires sur la théologie de saint Anselme, archevêque de Cantorbery, 3 vol. in-fol. Mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est sa *Collection des Conciles d'Espagne*, Rome, 1693 et 1694, 4 vol. in-fol., réimprimée en 1753, 6 vol. Il est mort d'apoplexie le 19 août 1699.

AGUIRE (Michel), célèbre jurisconsulte, natif du diocèse de Pampelune, mourut en 1588, est auteur du livre intitulé *de Successione regni Portugaliæ*, Venise, 1581, in-fol.

AGYLÉE, AGYLÆUS (Henri), homme de lettres, natif de Bolduc, très-savant dans la langue grecque, mourut en 1595, âgé de 62 ans. Il a traduit le *Nomocanon* de Photius.

AHIAS et ACHIAS, prophète, natif de Silo, qui prédit à Joroboam son élévation, la mort de son fils Abia, et la désolation de sa maison, vers 964 avant J.-C.

AJALA (Martin Perez de), né à Hieste au diocèse de Carthagène, en 1504, fut envoyé en qualité de théologien au concile de Trente par l'empereur Charles-Quint, qui lui donna l'évêché de Guadix, puis celui de Ségovie, et enfin l'archevêché de Valence. Ajala remplit avec distinction tous les devoirs d'un évêque, tint souvent des synodes, visita exactement son diocèse, et y fit fleurir la vertu et les sciences. Il mourut en 1566. Son ouvrage le plus important est un traité latin *des Traditions apostoliques*, Paris, 1562, in-8°.

AJAX, fils d'Oilée, roi des Locriens, était agile et très-habile à tirer de l'arc. Après le sac de Troie, ayant fait violence à Cassandre dans le temple de Minerve, la déesse, dit la fable, fit périr la flotte de ce prince, et le foudroya. Ajax, sauvé sur un rocher, insultait encore les dieux; Neptune fit tomber le roc dans la mer.

AJAX, fils de Télamon, roi de Salamine, était, après Achille, le plus vaillant et le plus emporté des princes grecs. Il combattit contre Hector, et fit des actions d'un courage extraordinaire. Transporté de fureur de ce que les armes d'Achille avaient été adjugées à Ulysse,

il se jeta sur les troupeaux du camp, et en fit un carnage effroyable, croyant immoler les Grecs à sa vengeance. Mais ensuite, ayant reconnu son erreur, il se perça de l'épée fatale qu'il avait reçue d'Hector. Son sang fut changé en hyacinthe.

AIGNAN (Beauvilliers de Saint). *Voy*. Beauvilliers.

AIGNAUX (Robert et Antoine le chevalier d'). On comprend dans la même notice ces deux frères qui unirent constamment leurs travaux. Robert et Antoine d'Aignaux naquirent à Vire dans le 16e siècle, et étudièrent de bonne heure à Paris le droit et la médecine. Mais se livrant bientôt au goût irrésistible qu'ils ressentaient pour la poésie, ils abandonnèrent leurs premières études, et vinrent dans leur patrie pour y cultiver en liberté leur talent poétique. Messieurs d'Aignaux ont donné en vers français les traductions de Virgile et d'Horace, 1582, in-4°, et plusieurs autres petites pièces en vers.

AIGREMONT (Marguerite de Cambis, baronne d'), native du Languedoc, a traduit de l'italien *les Devoirs du veuvage* de Jean-Georges Trissin, Lyon, 1554, in 8°; *et une lettre de consolation* adressée à Pino de Rossi, exilé par Jean Bocaci, in-8°, Lyon, 1556.

AILHAUD (Jean), docteur en médecine de la faculté d'Aix, et secrétaire du roi, a inventé une poudre purgative qu'il croyait un remède universel; ce qu'il a persuadé à un très-grand nombre de personnes; car cette poudre a mis sa famille au rang de celles qui passent pour riches. dans la province. Il est mort en 1756; ses enfans ont continué d'en distribuer, avec un *Traité de l'origine des maladies*, suivi d'un détail des personnes guéries, en cinq ou six vol. in-12.

AILLY (Pierre d'), naquit à Compiègne en 1350, de parens pauvres, qui ne laissèrent pas de lui donner une bonne éducation. Il fut d'abord boursier au collége de Navarre à Paris, puis docteur de Sorbonne en 1380, ensuite chancelier de l'université, confesseur et aumônier du roi Charles VI, évêque du Puy, et enfin évêque de Cambrai et cardinal. Il prêcha à Gênes en 1405 avec tant de force sur le mystère de la trinité, que l'antipape Benoît XIII, touché de son sermon, en institua la fête à Rome, où elle n'était point encore établie, quoiqu'on la célébrât en un assez grand nombre d'églises depuis plusieurs siècles. Ce fut un des plus savans évêques des conciles de Pise et de Constance. Ce cardinal croyait à l'astrologie judiciaire, et enseignait que la puissance ecclésiastique peut disposer des trônes. Il était légat du saint siége dans la Basse-Allemagne lorsqu'il mourut le 12 octobre 1425. Ses ouvrages sont en manuscrit dans la bibliothèque du collége de Navarre; la plupart sont imprimés à Strasbourg, 1490, in-fol. Il y en a quelques-uns dans les œuvres de Gerson, auquel il succéda en la place de chancelier de l'université, entre autres son *Traité de la réforme de l'église*. Plusieurs sont imprimés séparément : *De Concordiâ Astronomiæ cum Theologiâ*, Ausbourg, 1490, in-4°; *De Animâ*, Parisiis, 1494, in-4°; *De Vitâ Christi*, Parisiis, 1483, in-4°, etc.

AIMAR-VERNAI (Jacques), villageois de Saint-Véran, en Dauphiné, vivait à la fin du 17e siècle, et prétendait découvrir, à l'aide de la baguette divinatoire, les métaux, les eaux souterraines, les voleurs, les maléfices, etc. La réputation que lui acquirent à Lyon quelques succès apparens le fit appeler dans la capitale par le fils du grand Condé, curieux de vérifier les prodiges qu'on lui attribuait. Mais Aimar, arrivé à Paris, n'ayant pu justifier sa célébrité, avoua l'impuissance de sa baguette et fut chassé.

AIMOIN, savant religieux de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, dont on a une histoire de France, dédiée à l'abbé Abbon de Fleury, assassiné en 1004. Elle est imprimée à Paris en 1602, in-fol., et dans les historiens de France.

AIMOIN, moine de Saint-Germain-des-Prés, écolâtre et chancelier de son monastère, mort vers 888, a fait l'histoire de la translation de saint Vincent, qui se trouve avec l'ouvrage du précédent. Dom Mabillon et dom Martène ont aussi publié quelque chose de cet auteur.

AINSWORTH (Henri), théologien anglais, de la secte des brownistes, qui est sortie des puritains. Cette secte ayant déplu à la reine Élisabeth, Ainsworth passa en Hollande, où il fut ministre. Les divisions qui s'élevèrent dans

cette secte le forcèrent de retourner en Angleterre, d'où il passa en Irlande, à Amsterdam, et revint enfin dans sa patrie, où il fut mis en prison. Il a fait un *Commentaire sur le pentateuque, les Psaumes, le Cantique des cantiques*, Londres, 1627, in-fol., réimprimé en 1639. Il a fait aussi plusieurs ouvrages en anglais, relatifs à sa secte, dont le dernier a paru en 1630.

AINSWORTH (ROBERT), né à Woodiale, à quatre milles de Manchester, en septembre 1660, s'occupa de l'éducation de la jeunesse; cet état lui procura de l'aisance, par la réputation qu'il acquit. Il est mort à Londres le 4 avril 1743. Ses ouvrages sont une *Grammaire latine*, 1698, in-8°; *Monumenta vetustatis Kempianæ*, 1729, in-8°; *Isidis delubrium repertum*. 1729, in-8°; *De Clypeo Camilli antiquo*, 1734, in-4°; *Thesaurus linguæ latinæ compendiarius*, 1736, in-4°.

AIMON, prince des Ardennes, fut le père de ces quatre preux qu'on appelle communément *les quatre fils Aimon*. On dit que le prince Renaud, l'aîné de ces quatre fils, après avoir été un grand guerrier sous Charlemagne, se fit moine à Cologne, et mourut martyr.

AIRAUT (PIERRE), lieutenant-criminel d'Angers, où il naquit en 1536, et célèbre avocat de Paris, n'ayant pu réussir à retirer un de ses fils qui s'était fait jésuite à son insu, composa un *Traité de la Puissance paternelle*, in-4°, qui a été imprimé plusieurs fois. On a encore de lui un livre très-curieux intitulé : *Ordre et instruction judiciaire dont les anciens Grecs et Romains ont usé dans les occasions publiques, accommodés à l'usage de France*, Paris, 1598, in-8°. Il mourut le 21 juillet 1601, laissant dix enfans à Angers, où sa famille possède encore la même charge avec honneur. Ménage, son petit-fils, a écrit sa vie en latin, Paris, 1675, in-4°.

AISTULFE ou ASTOLFE, *Aistulphus*, roi des Lombards, assiégea Rome en 750; mais Pepin, roi de France, accouru au secours du pape Étienne III, assiégea Aistulfe lui-même dans Pavie, et le força de rendre au saint siége à perpétuité l'exarchat de Ravenne et la Pentapole romaine. Les clefs en furent envoyées à Rome, et mises sur le tombeau de saint Pierre, *in signum veri et perpetui dominii*. Aistulfe avait dessein de reprendre ces villes; mais il mourut en 756.

AITZEMA (LÉON VAN-), gentilhomme de Frise, né à Dockum en 1600, conseiller des villes anséatiques, et leur résident à la Haie, où il mourut en 1669, était poli, libéral, officieux, habile politique, et savant dans les langues. On a de lui une histoire des Provinces-Unies, avec tous les traités et les pièces qui la concernent, 1671, 15 vol. in-4° ou 7 vol. in-fol. Il y en a eu une continuation en 3 vol. in-fol. qui vient jusqu'en 1692. C'est d'après cet ouvrage qu'est faite l'histoire des Provinces-Unies, 8 vol. in-4°, dont il a paru en 1757 les trois premiers volumes à Paris, et le reste en 1771. Son histoire de la paix de Munster en latin, 1654, in-4°, est estimée.

AKAKIA (MARTIN), de Châlons-sur-Marne, fut médecin de François Ier, et mourut en 1551. Il se nommait Sans-Malice, et prit le nom d'Akakia, qui signifie la même chose en grec.

AKAKIA (MARTIN), fils du précédent, fut professeur royal en chirurgie et médecin d'Henri III. Il mourut en 1588. Nous avons de lui, 1° *Consilia medica*, 1598, in-fol.; 2° *De morbis muliebribus*, dans *Gynæciorum libri* de Spachius, *Argentorati*, 1597, in-fol.

AKAKIA (MARTIN), fils du précédent, fut aussi professeur en chirurgie au collége royal, et docteur en médecine. Il mourut en 1605. C'est de son frère Jean Akakia, médecin de Louis XIII, mort en 1630, que descendaient Charles Akakia, confesseur de Port-Royal, mort en 1670; Nicolas Akakia du Lac, mort en 1712; Jean Akakia de Vaux, mort en 1712.

AKENSIDE (MARC), médecin, né à Newcastle-sur-Tyne, le 9 novembre 1721, fit ses études dans les universités d'Edimbourg et de Leyde, où il prit le degré de docteur en médecine. Il fut depuis admis dans le même degré à Cambridge, et devint médecin de l'hôpital de Saint-Thomas et de celui de la reine; ce qui lui procura le titre de médecin du roi. Il mourut à Londres d'une fièvre putride, le 23 juin 1770, et fut enterré dans l'église de Saint-Jacques de Westminster. On a de lui *De Dysenteria*, 1764, in-8°, et plu-

sieurs pièces dans le premier volume des *Mémoires de médecine*. On a publié, depuis sa mort, ses poésies, in-4° et in-8°, dont il avait paru une partie de son vivant, entre autres *les Plaisirs de l'imagination*, son principal ouvrage, qui avait été publié en 1744.

AKIBA, fameux rabbin du 2ᵉ siècle, et l'un des docteurs du collége de Tibériade, se déclara pour l'imposteur *Barochebas*, fit révolter les juifs, et commit avec eux des cruautés inouïes; mais l'empereur Adrien le fit mourir cruellement avec sa femme et un grand nombre de ses disciples, l'an 135 de J.-C On lui attribue le livre *Jeziria*. *Voy*. ABRAHAM.

ALABASTER (GUILLAUME), chanoine de Saint-Paul de Londres, était de Hadley. Il avait été catholique; mais son esprit inquiet l'avait fait changer. Il était savant dans la langue hébraïque, et entêté des chimères de la cabale, comme on le peut voir dans *Tractatus in revelationem Christi modo cabalistico explicatam*, Antuerpiæ, 1602, in-4°; *tractatus de bestiâ apocalipticâ*, Delphis, 1621, in-12. Il est aussi auteur d'un lexicon hébreu. Il vivait encore en 1633.

ALACOQUE. *Voy*. MARGUERITE.

ALAGON (CLAUDE), médita, avec le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, de faire entrer les Espagnols dans Marseille. Le duc de Guise ayant découvert cette intrigue par le moyen d'un forçat, Alagon fut convaincu de son crime, et décapité à Paris en 1600.

ALAHAMARE, premier roi de Grenade en 1237. Ses successeurs y régnèrent sous le nom d'Alahamare jusqu'en 1492 qu'ils furent détrônés par Ferdinand et Isabelle.

ALAIN DE L'ISLE, *Alanus de Insulis*, savant théologien de l'Université de Paris, appelé *le docteur universel*, et frère lai de Cîteaux, mourut vers 1294. Ses ouvrages ont été imprimés à Anvers en 1653, in-fol.

ALAIN (GUILLAUME), autrement *le cardinal d'Angleterre*, célèbre controversiste, mourut à Rome en 1594, âgé de 63 ans. On a de lui une savante apologie anglaise pour les catholiques persécutés, in-8°; et d'autres ouvrages. Il a été un des réviseurs de la bible de Sixte V.

ALAINS, peuples de Scythie qui se joignirent aux Vandales, et pénétrèrent dans les Gaules et jusqu'en Espagne; leur domination et leur nom s'éteignirent sous le règne de Childéric dans la Gaule, après la prise d'Angers, en 476.

ALAMANNI (LOUIS), né à Florence le 28 octobre 1495, d'une maison distinguée, se réfugia en France pour éviter la colère de Jules de Médicis, depuis Clément VII, qui gouvernait Florence, et contre qui il avait conspiré. Après le sac de Rome, il retourna dans sa patrie, qu'il ne put préserver de sa chute, quoiqu'il y sacrifiât sa fortune. François Iᵉʳ le reçut avec accueil, lui donna le collier de Saint-Michel, et l'envoya ambassadeur auprès de Charles V. Dans une audience qu'il eut de Charles V, il se répandit en louanges emphatiques, dans lesquelles il répétait souvent le mot *Aquila*. Charles V ne lui répondit que :

Aquila grifagna
Che per divorar due becchi porta.

c'étaient deux vers d'une pièce satirique d'Alamanni; mais l'ambassadeur, sans se démonter, lui répondit : Qu'*il était permis aux poètes de mentir, mais non à un ambassadeur*. Charles V, satisfait de sa réponse, lui fit mille amitiés. Il mourut en 1556 à Amboise, où était la cour, laissant plusieurs enfans de deux mariages. On a de lui des élégies, des églogues, des satyres, des hymnes en italien, imprimées à Lyon, 1532 et 1533, deux vol. in-8°; *Girone il cortese*, Paris, 1548, in-4°; *La Coltivazione*, Paris, 1546, in-4°, Padoue, 1718, in-4°; *L'Avarchide*, Florence, 1570, in-4°; *Flora*, comédie, 1556, in-8°. Il ne faut pas le confondre avec un Antoine Alamanni, dont on trouve des sonnets dans le goût de Burchiello avec ceux de ce dernier, Florence, 1552, in-8°.

ALAMOS (BALTHASAR D'), entra au service d'Antonio Pérez, secrétaire d'état de Philippe II, et fut mis en prison, à la disgrâce de son maître. Mais, à l'avénement de Philippe III, il fut remis en liberté, et entra au service du duc d'Olivarès. Il devint avocat-général de la cour criminelle et du conseil de guerre; ensuite conseiller du con-

seil des Indes, et chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Il a fait une traduction espagnole de *Tacite*, sur les marges de laquelle on trouve des aphorismes qui ont été critiqués par M. Amelot de la Houssaye.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, fit des courses dans la Palestine en 509, et y fit mourir plusieurs solitaires. Touché des miracles qu'il leur vit faire, il se fit chrétien. Les acéphales hérétiques, qui confondaient les deux natures de J.-C., voulurent l'attirer dans leur parti. Alamandar feignit d'avoir appris la mort de l'ange Gabriel, et leur demanda ce qu'ils en pensaient. Comme cela leur paraissait incroyable, il leur dit : Si vous croyez qu'un ange ne peut mourir, comment croyez-vous que J.-C. soit mort, puisque, selon vous, il n'a qu'une nature, qui, étant divine, est impassible.

ALARD ou ADELARD, prêtre d'Amsterdam, mourut en 1541, a donné *Selectæ similitudines sive collationes ex bibliis*, Parisiis, 1543, 3 vol. in-8°.

ALARIC Ier, roi des Goths, l'un des plus cruels ennemis de l'empire romain, embrassa le christianisme, et suivit l'arianisme. Il désola plusieurs provinces d'Orient, porta le fer et le feu dans toute l'Italie et saccagea Rome en 409, où il était retourné après avoir été vaincu par Stilicon. Il mourut à Cosence en 410. Ses soldats l'enterrèrent au milieu d'une rivière, pour le soustraire à la vengeance des Romains.

ALARIC II, roi des Visigoths, après avoir régné vingt-trois ans sur tout le pays qui est entre le Rhône et la Garonne, fut tué dans une bataille, de la main de Clovis, en 507, à Vouillé en Poitou. C'est lui qui publia un code de lois qui de son nom fut appelé le *code d'Alaric*. Il était tiré principalement du *code Théodosien*.

ALBA-ESQUIVEL (Diégo), habile canoniste, natif de Victoria, fut évêque d'Astorga, puis d'Avila, et ensuite de Cordoue. Il assista au concile de Trente, et mourut le 14 mars 1562. On a de lui *De Conciliis universalibus, ac de his quæ ad Religionis et christianæ reipublicæ reformationem instituenda videntur*, Grenade, 1582, in-fol.

ALBAN (Saint), premier martyr de la Grande-Bretagne, fut décapité, vers 287 de J.-C.

ALBANE (François l'), l'un des plus savans et des plus agréables peintres d'Italie, était fils d'un marchand de soie, et naquit à Bologne, le 17 mars 1578. Le Guide l'éleva, et l'introduisit dans l'école des Carache, où il devint un grand maître. Ayant une belle femme et de beaux enfans, il prenait plaisir à les peindre. De là vient que Vénus, les amours, les nymphes et les déesses, entrent dans le sujet de la plupart de ses tableaux ; mais par la même raison, n'ayant que sa famille sous les yeux, il n'a pas assez varié ses figures. Il mourut le 4 octobre 1660, âgé de 82 ans. Le roi de France possède plusieurs de ses ouvrages ; il y en a aussi au Palais-Royal ; mais le plus grand nombre est à Rome ou à Bologne.

ALBANI (Jean-Jérome), de Bergame, savant jurisconsulte, très-habile dans les belles-lettres, servit dans les troupes des Vénitiens, et devint premier magistrat de sa patrie. Pie V le fit cardinal après la mort de sa femme, en 1570. Le conclave l'aurait élu pape après Grégoire XIII, s'il n'eût craint qu'il se laissât gouverner par ses enfans. Il mourut le 25 avril 1591. On a de lui, *De immunitate ecclesiarum*, 1553; *De potestate papæ et concilii*, 1558; *De cardinalibus*; et *De donatione Constantini*, 1584, in-fol.

Il y a eu plusieurs autres habiles jurisconsultes de cette famille.

ALBANIE (Jean Stuart, duc d'), était à l'armée de François Ier qui assiégeait Pavie, lorsque ce roi, regardant comme assurée la prise de cette ville, le détacha avec dix mille hommes, pour aller faire la conquête du royaume de Naples. Il n'était encore qu'en Toscane, lorsqu'il apprit la perte de la bataille et la prise du roi. Il fut obligé de licencier ses troupes italiennes, et de repasser en France avec les Français sur les vaisseaux que lui envoyèrent la régente et le pape en 1525. Ce seigneur avait épousé une tante de Catherine de Médicis, et ce fut lui qui l'amena en France pour y épouser le duc d'Orléans, qui devint roi sous le nom de Henri II. Le duc d'Albanie mourut en 1536.

ALBATEGNE, *Albategnius*, savant astronome arabe, de la religion des Sabiens, florissait à Aracte en Syrie vers

880. Il fit ses observations en Mésopotamie en 882. On a de lui un traité *de la Science des Etoiles*, imprimé à Nuremberg en 1537, et à Bologne, en 1545, in-4°, avec des notes de Régiomontanus. C'est une traduction en mauvais latin faite par Plato Triburtinus. L'original arabe se trouve parmi les manuscrits du Vatican, et n'a jamais été imprimé. Albatègne fit des observations importantes sur la précession des équinoxes, et ajouta 11 degrés 30 minutes 20 secondes aux lieux des étoiles, tels qu'ils avaient été déterminés par Ptolomée, comme il le dit lui-même dans son livre de la Science des étoiles, *cap.* 52, *pag.* 202.

ALBE (le duc d'). *Voy.* Tolède.

ALBENAS (Jean Poldo d'), naquit à Nîmes en 1512, d'une famille noble. Il se distingua d'abord au barreau et occupa ensuite à Nîmes la charge de conseiller; ses productions littéraires lui valurent l'estime des savans. On a de lui, 1° une traduction française d'un ouvrage de saint Julien, ayant pour titre : *Prognosticorum sive origine mortis humanæ de futuro sæculo et de futuræ vitæ contemplatione libri tres*; 2° *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nîmes*, Lyon, in-fol., 1557. L'auteur a grossi cette production d'une foule de citations fatigantes; on y trouve cependant des observations utiles et de savantes recherches. D'Albenas est mort en 1563.

ALBÈRE (Erasme), savant théologien, luthérien, prédicateur ordinaire de Joachim II, électeur de Brandebourg, et surintendant des églises de Brandebourg et du Mecklenbourg, était natif de Sprindingen, dans la moyenne Marche, près de Francfort-sur-l'Oder. Il étudia sous Luther dans l'académie de Wittemberg, et s'y fit recevoir docteur en théologie. Il était à Magdebourg pendant le siége de cette ville, en 1551, et il mourut à New-Brandebourg, dans le Mecklenbourg. C'est lui qui est auteur du fameux *Alcoran des Cordeliers*, ouvrage dans lequel il rapporte et il réfute tout ce qu'il y a de plus ridicule, de plus puéril et de plus mauvais dans le *Livre des conformités de saint François avec J.-C.* de Barthelemi Albizi. Érasme Albère nous raconte lui-même dans sa préface ce qui lui donna occasion de composer cet ouvrage. *En faisant*, dit-il, *par ordre de l'électeur, la visite des couvens des franciscains, je ne trouvai nulle part la Bible dans leur réfectoire, mais quelques livres, dont il y en avait qui contenaient les plus horribles blasphèmes. J'ai fait l'extrait de ces livres, et surtout de celui des Conformités, dont les franciscains font autant de cas que les mahométans de leur Alcoran; et quoiqu'il y ait en tout cela des choses horribles*, continue-t-il, *comme elles sont en même temps souverainement ridicules, j'ai cru devoir en faire part au public pour inspirer aux chrétiens une juste horreur, et pour les faire rire de toutes ces légendes.* Erasme Albère traduisit donc tous ces extraits en allemand, et les fit imprimer en 1531, sans nom de ville ni d'imprimeur. Il publia l'ouvrage en latin à Wittemberg, en 1543, in-8°, avec une préface de Luther, sous ce titre : *Alcoranus fanciscanorum*, etc. Conrad Badius, célèbre imprimeur de Genève, le traduisit en français, et y joignit un second livre composé de divers passages du livre des Conformités, qu'Albère n'avait point rapportés dans le premier. Il imprima sa traduction avec le latin à côté à Genève, en 1560, in-8°. Badius en avait déjà fait une édition en 1556 en un vol. in-12. Il y en eut une troisième édition à Genève en 1578. Il y en a eu une nouvelle édition à Amsterdam en 1734, en 2 vol. in-12, fig., à laquelle on a joint la légende dorée, in-12. Il y a eu aussi plusieurs autres éditions du latin. On a encore d'Erasme Albère, *Judicium de spongiâ Erasmi Roterodami*, et plusieurs autres ouvrages en latin et en allemand.

ALBERGOTTI (François), célèbre jurisconsulte, natif d'Arezzo, mort à Florence en 1376. On a de lui des consultations et des commentaires sur le Digeste et sur quelques livres du Code.

ALBERIC, français de nation, vivait dans le 12e siècle. Après avoir été moine dans le monastère de Cluni, il devint prieur de Saint-Martin à Paris, ensuite abbé de Vezelay en 1124, puis cardinal et évêque d'Ostie en 1138. Le pape Innocent II l'envoya en qualité de légat en Angleterre et en Écosse : ce qui déplut au clergé d'Angleterre. Cepen-

dant, après quelques difficultés, Albéric fut reçu et tint un concile national dans l'abbaye de Westminster, le 13 décembre 1138. Albéric retourna en Italie en 1139; il fut ensuite successivement légat en Sicile, en Orient et en France, et mourut en 1147.

ALBERIC, moine de l'abbaye de Trois-Fontaines, au diocèse de Châlons, a laissé quelques poésies, et une chronique, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1241, auquel il vivait. Leibnitz l'a fait imprimer à Leipsick, 1698, in-4°. Elle est en manuscrit à la bibliothèque du roi : M. Gibert, de l'académie des inscriptions, voulait en donner une édition avec les variantes ; mais la mort l'en a empêché.

ALBERIC DE ROSATE ou ROXIATI, de Bergame, ami de Bartole, et l'un des plus savans jurisconsultes du 14e siècle, a fait des commentaires sur le sixième livre des décrétales.

ALBERMALE (ARNOLD-JUSTE DE KEPPEL, milord D'), naquit dans la Gueldre en 1669, d'une famille noble. Il fut d'abord page de Guillaume, prince d'Orange, et s'acquit les bonnes grâces de ce prince. Ayant été naturalisé Anglais en 1688, le même prince, qui était devenu roi d'Angleterre, le fit comte d'Albermale en 1696, vicomte de Bury, baron d'Ashford, son chambellan, chevalier de la Jarretière en 1700, et lui laissa par son testament 200,000 florins, avec la seigneurie de Brevort. La reine Anne le nomma en 1702 commandant de la première compagnie de ses gardes. Les Provinces-Unies l'avaient déclaré l'année précédente colonel-général de leurs troupes suisses. Il fut aussi général de la cavalerie au service des Hollandais, gouverneur de Bois-le-Duc, colonel d'un régiment de carabiniers, et député de la noblesse de Hollande et de West-Frise. C'est lui qui perdit en 1712 la fameuse bataille de Denain, avec le prince Eugène, contre le maréchal de Villars. Il fut fait prisonnier dans cette action, qui sauva la France, et mourut le 30 mai 1718. *Voy*. MONCK.

ALBERONI (JULES), célèbre cardinal du 18e siècle, et premier ministre d'état du roi d'Espagne, naquit le 31 mai 1664 à Firenzuola, dans le Parmesan, où il devint curé. Le poète Campistron ayant été volé dans un voyage qu'il faisait en Italie pour son plaisir, tomba presque nu dans le village d'Alberoni : celui-ci le reçut très-humainement, et lui prêta les habits de son frère, avec quelque argent pour aller à Rome. Telle fut l'occasion de la fortune et de l'élévation d'Alberoni ; car dans la suite Campistron ayant suivi en Italie le duc de Vendôme, dont il était secrétaire, et se trouvant aux environs de la demeure de son bienfaiteur, on eut besoin de quelqu'un du pays qui pût découvrir où les habitans tenaient leurs grains cachés. Le poète saisit cette occasion pour parler d'Alberoni. On le fit venir ; M. de Vendôme l'examina, et il rendit à l'armée française tous les services que ce général en pouvait attendre. Lorsque M. de Vendôme fut rappelé, Alberoni ne pouvant plus rester en sûreté dans sa patrie, s'attacha à lui, et le suivit en France. Il refusa la cure d'Anet, et préféra d'aller à sa suite en Espagne chercher un meilleur établissement. Le duc de Vendôme le choisit pour entretenir sa correspondance avec la princesse des Ursins, toute-puissante à la cour de Madrid, tandis qu'il serait à la tête des armées. Mademoiselle des Ursins goûta fort l'abbé, qui, de son côté, n'oublia rien pour s'assurer d'une aussi puissante protection. Après la mort de M. de Vendôme il se dévoua entièrement au service de cette princesse, eut une très-grande part à sa confiance, et s'aida de sa faveur pour obtenir du duc de Parme le titre de son agent à la cour de Madrid. Alberoni reconnut cette grâce de son souverain, en ménageant pour la princesse de Parme le choix que le roi d'Espagne voulait faire d'une seconde épouse. Il fut chargé d'aller à Parme, où il conclut le mariage. Alberoni ne tarda pas à se ressentir du crédit de la princesse de Parme. On l'admit dans les conseils. Il devint cardinal, et il fut déclaré premier ministre d'état. Il forma alors des projets très-avantageux à l'Espagne, et mit toute l'Europe en mouvement. Mais le duc d'Orléans, régent de France, de concert avec le roi d'Angleterre, contre qui se dirigeaient les opérations du cardinal, déclara la guerre à l'Espagne en 1718, et ne fit la paix qu'à condition qu'il serait exilé. A peine arrivé à

Gênes, il y fut arrêté comme ayant intelligence avec le Turc. S'étant lavé de cette accusation, il alla à Rome, où Innocent XIII fit examiner sa conduite par des cardinaux. Ses confrères l'ayant trouvé coupable de quelques irrégularités, il fut renfermé un an chez les jésuites. Le cardinal Alberoni, malgré sa disgrâce, conserva un grand crédit à la cour d'Espagne. Il mourut le 26 juin 1752, à 87 ans. On a imprimé sous son nom à Lausanne, en 1753, in-12, un *Testament politique*, que l'on prétend avoir été recueilli de ses mémoires, de ses lettres et de ses entretiens; mais il ne faut aucunement compter sur ces sortes d'ouvrages. Jean Rousset a écrit sa vie, un vol. in-12.

ALBERT Ier, fils de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, et premier duc d'Autriche, tua dans une bataille Adolphe, qui lui avait été préféré à l'empire en 1298, et se fit ensuite couronner empereur. Il donna douze batailles et fut tué au passage du Reuss, près de Windisch en Argow, en 1308, par Jean, duc de Souabe, son neveu, dont il retenait les biens. Le duc Jean, qui l'assassina, était accompagné de trois de ses amis. Le duc Jean mourut en prison, et son duché fut confisqué au profit de l'Autriche; un de ses complices périt sur la roue, un autre se déguisa et garda les troupeaux pendant trente-cinq ans.

ALBERT II, duc d'Autriche et marquis de Moravie, fut élu empereur le premier janvier 1438, et mourut le 27 octobre 1439, pour avoir mangé des melons avec excès. C'était un prince doux, libéral, et qui avait des desseins très-avantageux pour l'église et pour l'Empire. Il appuya de son autorité ce qui avait été ordonné au concile de Bâle. Albert II est inhumé à Belgrade, où on lui avait élevé un tombeau, avec une épitaphe, que sans doute les Turcs n'auront pas respectée.

ALBERT LE COURAGEUX, duc de Saxe, gouverneur de Frise en 1494, et père de Georges de Saxe, l'un des plus grands protecteurs de Luther, se rendit illustre par sa prudence et ses exploits sous l'empereur Maximilien Ier. Il mourut le 13 septembre 1500.

ALBERT Ier, *l'ours*, fils d'Othon, prince d'Anhalt, né en 1106, fut chéri des princes d'Allemagne et surtout de l'empereur Conrad III, qui le fit marquis et électeur de Brandebourg vers 1150. Albert fit défricher les forêts de la Marche de Brandebourg, bâtir des villes, des églises et des colléges, et mourut le 18 novembre 1168.

ALBERT VI, duc de Bavière, né en 1584, et mort à Munich en 1666, se distingua par sa piété et par son érudition. On a de lui un livre sur le mariage des prêtres.

ALBERT, archiduc d'Autriche, né en 1559, était le sixième fils de l'empereur Maximilien. Il fut d'abord cardinal et archevêque de Tolède, gouverneur de Portugal, puis des Pays-Bas en 1596. Philippe II, désespérant de faire rentrer les Pays-Bas sous sa domination, les donna en dot à sa fille Isabelle-Claire-Eugénie, qu'il fit épouser à l'archiduc Albert. Ce prince, après plusieurs campagnes, fit une trève avec les états-généraux, et mourut en 1621 sans postérité. Quelques-uns prétendent que lorsque Philippe II maria sa fille, il savait bien qu'elle n'aurait pas d'enfans, et que les Pays-Bas retourneraient à l'Espagne.

ALBERT, que plusieurs écrivains nomment mal *Adalbert*, ou *Adelbert*, était de la maison des comtes de Salbruck. N'étant encore que prêtre, il fut fait secrétaire ou chancelier du prince Henri, fils de l'empereur Henri IV, et fut un des principaux auteurs de la révolte de ce prince contre son père. Henri V étant monté sur le trône, Albert eut beaucoup de crédit auprès de lui. Il alla diverses fois en ambassade vers le pape au sujet des investitures et du couronnement de l'empereur, et succéda à Richard, archevêque de Mayence en 1109, quoiqu'il n'ait été sacré que plusieurs années après. Il suivit l'empereur en Italie, et lui conseilla de mettre le pape en prison; c'était Pascal II, lequel, par ce mauvais traitement, fut obligé d'accorder à l'empereur le droit des investitures. L'année suivante, l'empereur étant retourné en Allemagne, donna à Albert l'investiture de l'archevêché de Mayence par la crosse et l'anneau; mais ce prélat ne l'eut pas plutôt reçue qu'il se ligua contre l'empereur avec plusieurs princes d'Allemagne. Il fut arrêté et mis en prison, où il demeura environ quatre ans, depuis 1112 jusqu'en 1115,

que l'empereur, se trouvant à Mayence, fut obligé de le relâcher par le soulèvement des habitans de cette ville, qui menaçaient l'empereur de le tuer, avec toute sa suite, s'il ne leur rendait leur évêque. Albert se rendit la même année à Cologne, où il fut enfin sacré par Otton, évêque de Bamberg. Calixte II ayant excommunié l'empereur, Albert entra entièrement dans les intérêts du pontife, et prit les armes contre son souverain, jusqu'à ce que ce prince se fut soumis au pape, et eut renoncé au droit des investitures. Albert indisposa contre lui peu de temps après le duc de Thuringe, qu'il eut néanmoins l'adresse d'apaiser. On ne voit point qu'après la mort de Henri V, il ait fait grande figure à la cour de Lothaire son successeur. Albert présida au concile de Mayence tenu en 1131, et mourut le 23 juin 1137. C'était, selon Otton de Frisingue, un prélat riche, puissant, et qui avait beaucoup de prudence mondaine. Albert ou Adelbert II, son neveu, lui succéda.

ALBERT-LE-GRAND, ainsi nommé parce que son nom de famille était *Groot*, qui, en allemand, signifie grand, était de Lawingen; il fut provincial des dominicains, et ensuite évêque de Ratisbonne en 1260. Il quitta cette dignité pour reprendre ses exercices des universités et du cloître, assista au concile général de Lyon en 1274, et mourut à Cologne le 15 novembre 1282. Les œuvres d'Albert-le-Grand ont été imprimées à Lyon en 1651 en 21 vol. in-fol. Ce sont de longs commentaires sur Aristote, sur saint Denis Aréopagite, sur Pierre Lombard. Tout est logique dans ses ouvrages, qui ne servent plus qu'à meubler les grandes bibliothèques. On a publié sous son nom *De secretis mulierum, et Naturæ*, Amsterdam, 1655, in-12. On le croit d'un de ses disciples, Henri de Saxonia, sous le nom duquel il a été imprimé.

ALBERT ou ALBERIC, chanoine et gardien de l'église d'Aix en Provence, n'ayant pu suivre les premiers croisés dans leur expédition, entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations des témoins oculaires. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120, sous le titre de *Chronicon Hierosolimitanum*, Helmstadii, 1584, 2 vol. in-4°, rare, et dans les *Gesta Dei per Francos*, 1611, 2 vol. in-fol.

ALBERT (CHARLES D'), duc de Luynes, pair, connétable et grand fauconnier de France, chevalier des ordres du roi, etc., était fils d'Honoré d'Albert, seigneur de Luynes, d'une illustre maison, établie au Pont-Saint-Esprit dès 1414. Il naquit en 1578, et fut page de la chambre du roi Henri IV, qui le donna ensuite au dauphin. Charles d'Albert gagna aussitôt les bonnes grâces du jeune prince, en dressant des pie-grièches à prendre des moineaux. Après la mort de Henri IV, Louis XIII le fit gentilhomme de sa chambre, gouverneur d'Amboise, capitaine des Tuileries, conseiller d'état, premier commandant des gentilshommes, et grand fauconnier de France. Après la mort tragique du maréchal d'Ancre, Charles d'Albert eut la confiscation de ses biens, et fut mis à la tête des affaires de l'état en 1617. Sa terre de Maillé, près de Tours, fut érigée en duché-pairie le 14 novembre 1619. Il devint connétable de France le 22 avril 1621. Enfin, après avoir été comblé de faveurs par Louis XIII, il mourut d'une fièvre pourprée le 15 décembre 1621, à 43 ans. Sa maison a produit plusieurs autres personnes illustres

ALBERT (JOSEPH D'), de Luynes, prince de Grimberghen, fut ambassadeur de l'empereur Charles VII en France, et mourut en 1758, à 87 ans. Il est auteur du recueil de différentes pièces de littérature, contenant Timandre instruit par son génie, et le songe d'Alcibiade, 1759, in-8°.

ALBERTI (ANDRÉ), auteur d'un traité de *Perspective* très-estimé, et imprimé en latin à Nuremberg en 1670, in-fol.

ALBERTI (JEAN), jurisconsulte allemand, très-savant dans les langues orientales au 16e siècle, était de Widmanstadt. En 1543 il publia à Nuremberg un abrégé de l'Alcoran, avec des notes contre les impostures de Mahomet. L'empereur le fit chancelier d'Autriche et chevalier de Saint-Jacques. En 1556, il fit imprimer in-4° aux dépens de l'empereur Ferdinand Ier, à Vienne, le Nouveau Testament syriaque, à l'usage des jacobites, dans lequel on ne trouve pas la deuxième épître de saint Pierre, la deuxième et troisième de saint Jean, celle de saint Jude ni l'Apocalypse. Il a aussi donné une gram-

maire syriaque dont la préface est fort curieuse.

ALBERTI (Léandre), de Bologne, célèbre provincial des dominicains, mort vers 1552, âgé de 73 ans. Il a donné les éloges des hommes illustres de son ordre, 1517, in-fol., et la *Description de l'Italie,* 1596, in-4°, que Kiriander a traduite en latin: ce dernier ouvrage serait excellent, s'il y avait plus de critique; *l'Histoire de Boulogne*, in-4°.

ALBERTI ou DE ALBERTIS (Léon-Baptiste), célèbre mathématicien de Florence, né en 1398, mort en 1485, a donné trois livres sur la peinture, dans le Vitruve d'Elzevir, 1649, in-fol.. et dix livres d'architecture, Florence, 1485, in-fol. L'édition italienne de 1550, in-fol., est estimée. Ce dernier ouvrage est très-recherché, et passe pour l'un des meilleurs après Vitruve. On a encore de lui un art d'aimer, sous le nom d'*Hécatomphile*, dont la traduction française a paru en 1534, et en 1584; il a été traduit de nouveau dans les *Mélanges de littérature étrangère,* 1785, 5 vol. in-12.

ALBERTINI (François), de Cantazaro, jésuite distingué par sa science et par sa piété, mort le 15 juin 1619. On a de lui une théologie en deux vol. in-fol. et un petit traité *De Angelo custode*, où il enseigne cette opinion étonnante, que les animaux ont des anges gardiens.

ALBI (Henri), né à Bolène, dans le comtat Venaissin, prit l'habit de jésuite en 1606, enseigna la philosophie et la théologie, parvint aux charges de son ordre, et mourut en 1659. Il a donné l'histoire des cardinaux qui ont été employés dans les affaires d'état, 1653, in-4°; l'*Anti-Théophile paroissial*, in-12; quelques vies particulières.

ALBIGNI (Charles de Simiane d'), soutenait le parti de la ligue en Dauphiné contre Lesdiguières. Ce dernier n'omit rien pour le gagner, en lui offrant sa fille en mariage, et l'autorité tout entière après lui, pourvu qu'il voulût la partager avec lui de son vivant; d'Albigni, fidèle à la religion de ses ancêtres, lui résista toujours avec moins de fortune que de vaillance; mais enfin les peuples, las de la guerre, le forcèrent de capituler dans Grenoble, en 1590. Il fut dit qu'il aurait trois mois pour prendre son parti, et que, s'il restait dans le parti du roi, il aurait le gouvernement de la ville. Il aima mieux passer au service du duc de Savoie et demeurer dans le parti où sa religion et sa parole l'avaient engagé; c'était lui qui commandait les Savoyards, en 1602, à l'escalade de Genève, qui réussit si mal par la présomption des chefs et des soldats qui étaient entrés dans la ville. D'Albigni mourut en 1608.

ALBIN (Bernard Sigfried), s'était marié à une jeune fille à l'âge de 73 ans. Il était professeur en médecine à Leyde, et est mort en 1771. Il a donné l'explication des tables anatomiques d'Eustache, Leyde, 1744, in-fol.; les tables du squelette et des muscles, 1749, in-fol.; les tables des os, 1753, in-fol.

ALBIN (Éléazar), a donné une histoire naturelle des oiseaux en 306, estampes coloriées, traduite en français par Derham, La Haie, 1750, 3 vol. in-4°, moins estimée que celle d'Edwards. Albin a aussi donné les Insectes, Londres, 1736, 4 tom. en 2 vol. in-4°.

ALBINOVANUS (C. Pedo), poète latin, surnommé *le Divin*, par Ovide. Il nous reste de lui une élégie sur la mort de Drusus, et une autre sur la mort de Mecenas, Amsterdam, 1703, in-8°, et 1715, in-12.

ALBINUS (Claudius), gouverneur de Bithynie, en fut retiré pour venir réprimer les Frisons dans la Germanie; il y réussit, et fut proclamé empereur par son armée après la mort de Commode. Sévère, après avoir vaincu ses rivaux, passa dans la Gaule pour combattre Albinus. D'abord Lupus, lieutenant de Sévère, fut défait avec son armée par les troupes d'Albinus; celui-ci, moins heureux dans une seconde bataille, la perdit auprès de Lyon, en 199. Albinus se sauva dans une maison près du Rhône, où il attenta à sa vie; mais le coup ne fut pas mortel. Il fut conduit vivant à Sévère qui lui fit trancher la tête, écarteler son corps et jeter ses membres dans le Rhône avec sa femme et ses enfans.

ALBINUS (Pierre), bon poète et célèbre historien du 16e siècle, était natif de Sneeberg, dans la Misnie. Son nom de famille était *Weiss*, c'est-à-dire, *Blanc*, en allemand, mais il le changea en celui d'*Albinus*. Il fut professeur de

poésie et de mathématiques dans l'académie de Wittemberg, puis secrétaire de l'électorat à Dresde, où il donna, en 1589, in-fol., une seconde édition fort augmentée de la Chronique de Misnie, qu'il avait déjà publiée à Wittemberg en 1580, en allemand. Ses poésies latines sont imprimées à Francfort, 1612, in-8°.

ALBIZI ou DE ALBIZIS (Barthélemi), fameux cordelier du 14e siècle, appelé *Barthélemi de Pise*, pour avoir fait profession à Pise, était natif de Rivano en Toscane. Il se distingua par la prédication et par plusieurs ouvrages, dont le plus connu est son livre des *Conformités de saint François avec J.-C.*, qu'il composa en 1389, et qu'il présenta en 1399 au chapitre général de son ordre assemblé à Assise. Ce livre y fut reçu avec de grands applaudissemens : on y accabla l'auteur de louanges ; et pour le récompenser, on lui fit présent de l'habit complet que saint François avait porté pendant sa vie. Cependant Albizi, par un zèle indiscret et peu judicieux, veut élever dans cet ouvrage les actions de saint François au-dessus de celles des autres saints, et même les égaler à celles du fils de Dieu : ce qui est intolérable. Il mourut à Pise dans un âge très-avancé, au couvent des cordeliers, en 1401. La première édition de son *Liber conformitatum sancti Francisci cum Christo*, a été faite à Venise, in-fol., sans date et sans nom d'imprimeur ; la seconde à Milan, en 1510, in fol., en caractères gothiques, de 256 feuillets, avec une préface de François Zeno ou Zeni, vicaire général des franciscains italiens. La troisième, aussi à Milan, avec une préface de Jean Mapelli, cordelier, en 1513, in-fol. Ces trois éditions sont très-rares, et on n'en trouve guère d'exemplaires qui ne soient défectueux. Jérémie Bucchi, aussi cordelier, en donna une nouvelle édition à Bologne, en 1590 ; mais il y fit de grands retranchemens, et il y ajouta à la fin une courte histoire des hommes illustres de l'ordre de saint François. En 1620, on changea les deux premiers feuillets de l'édit de 1590, et on la donna pour une nouvelle édition. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on y a mis l'approbation du chapitre général des franciscains, datée du 2 août 1399. Enfin, ce même livre fut imprimé à Cologne en 1623, in-8°, avec ce titre : *Antiquitates franciscanæ, sive speculum vitæ beati Francisci et sociorum, etc.* On a fait dans cette édition des changemens considérables. Quoique Erasme Albère et plusieurs autres écrivains, tant protestans que catholiques, aient relevé les impertinences de cet ouvrage ridicule d'Albizi, cela n'a pas empêché un récollet, nommé Valentin Marée, de donner au public un ouvrage sur le même sujet, mais plus sage, à Liége, en 1658, in-4°, sous ce titre : *Traité des conformités du disciple avec son maître, c'est-à-dire de saint François avec J.-C., en tous les mystères de sa naissance, vie, passion, mort, etc.*, avec privilége et approbation. On attribue encore à Barthélemi Albizi, *Six livres de la vie et des louanges de la Vierge, ou les conformités de la Vierge avec J.-C.*, Venise, 1596, in-4°. Ce livre peut bien être imaginaire. Des *Sermons pour le carême sur le mépris du monde*, Milan, 1498, in-4°, et Bresse, 1503, in-8°. Enfin, *la Vie du bienheureux Gérard, laïque*, en manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin. *Voy.* Albère (Erasme).

ALBIZZI (François), de Césone, cardinal, habile jurisconsulte, mourut en 1684, âgé de 91 ans. Ce fut lui qui dressa la bulle contre le livre de Jansénius, sous Urbain VIII.

ALBOIN, *Albovinus*, roi des Lombards, qui, s'étant rendu maître de presque toute l'Italie, fut assassiné à Vérone, par Helmiges, en 572.

ALBON (Jacques d'), marquis de Fronsac, seigneur de Saint-André, maréchal de France, et l'un des grands capitaines du 16e siècle, plus connu sous le nom de *maréchal de Saint-André*, descendait d'une illustre et ancienne maison du Lyonnais. Il se fit estimer et aimer du dauphin, lequel, étant parvenu à la couronne sous le nom de Henri II, le combla de biens et d'honneurs, le fit maréchal de France en 1547, et ensuite premier gentilhomme de sa chambre. Le maréchal de Saint-André eut le commandement de l'armée de Champagne en 1552 et en 1554, contribua beaucoup à la prise de Marienbourg, ruina le Cateau-Cambresis, et se couvrit de gloire à la

retraite du Quesnoi. Il se trouva depuis à la bataille de Renti, fut fait prisonnier à celle de Saint-Quentin en 1557, et travailla beaucoup à la paix de Cateau-Cambresis. Dans la suite, il embrassa le parti des Guises, et fut tué par Bobigny de Mézières d'un coup de pistolet, à la bataille de Dreux, en 1562. C'était un gentilhomme brave, bien fait et magnifique. Il était adroit et insinuant, et eut part aux grandes affaires de son temps. Brantôme assure que ce général avait pressenti sa mort avant la bataille de Dreux. Il n'avait eu de son mariage avec Marguerite de Lustrac qu'une fille, morte fort jeune au monastère de Long-Champ, dans le temps qu'on la destinait à épouser Henri de Guise, qui fut depuis tué à Blois. Antoine d'Albon, son parent, fut comme lui gouverneur de Lyon, et s'y distingua par son zèle contre les calvinistes. Il eut plusieurs abbayes, et devint archevêque d'Arles, puis de Lyon. Il mourut le 24 septembre 1574.

ALBON-SAINT-ANDRÉ (Louise de Lustrac, veuve du maréchal d'), était protestante : par amour pour le prince de Condé, ou par gratitude, parce qu'il était chef d'un parti auquel elle était attachée, elle lui fit présent de sa terre de Vallery avec les meubles qui l'ornaient. Mais le prince, qui était devenu veuf en 1564, épousa en 1565 une sœur du duc de Longueville, et la maréchale de Saint-André se remaria à Charles de Caumont, marquis de Castelnau, dont elle eut une fille, mariée d'abord dans la maison d'Escars, et ensuite au comte de Saint-Paul, de la maison de Longueville. Marguerite de Lustrac vivait encore en 1574. La famille d'Albon subsiste dans une branche.

ALBORNOS (Gilles-Alvarez-Carillo), de Cuença, archiduc de Tolède, cardinal, et l'un des plus grands hommes que l'Espagne ait produits, se démit de son archevêché aussitôt qu'il fut cardinal, disant à ceux qui n'approuvaient pas sa démission, *qu'il serait très-blâmable de garder une épouse qu'il ne pouvait pas servir.* Il réduisit toute l'Italie sous l'obéissance du saint siége, fit revenir à Rome Urbain V, et se retira ensuite à Viterbe, où il mourut en 1367, après avoir fondé le magnifique collége des Espagnols à Bologne. On dit qu'Urbain V lui demandant compte des grandes sommes qu'on lui avait fait tenir pour la conquête d'Italie, il présenta au pape un chariot chargé de clefs et de serrures, en lui disant : *Saint père, j'ai dépensé ces sommes à vous rendre maître de toutes les villes dont vous voyez les clefs et les serrures dans ce chariot*; à ces mots, Urbain l'embrassa, et il ne fut plus parlé de comptes.

ALBRET, l'une des plus nobles, des plus illustres et des plus anciennes maisons de France; elle remonte au 11e siècle et est ainsi nommée du pays d'Albret en Gascogne, érigé en duché, en 1556, par le roi Henri II. Charlotte, femme de César Borgia, avait pour frère Jean d'Albret, qui, du chef de sa femme Catherine de Foix, reine de Navarre, devint roi de Navarre. Ferdinand d'Aragon lui en enleva la plus grande partie. Sa petite-fille Jeanne porta ses droits sur le royaume de Navarre à Antoine de Bourbon, père de Henri IV. *Voy.* Jeanne. Les personnes les plus célèbres de cette ancienne maison sont Charles d'Albret, comte de Dreux, vicomte de Tartas, etc., et connétable de France, qui était parent du roi Charles VI, et qui fut tué le 25 octobre 1415 à la bataille d'Azincourt, où il commandait l'avant-garde de l'armée française; Louis d'Albret, célèbre cardinal, évêque de Cahors et d'Aire, lequel, selon le cardinal de Pavie, fut l'amour et les délices de Rome et du sacré collége. Il mourut à Rome le 4 septembre 1465. Il ne faut pas le confondre avec Amanjeu d'Albret, cardinal, mort le 2 septembre 1520, qui était fils d'Alain d'Albret, cardinal de Dreux, et frère de Charlotte d'Albret, dame illustre par son esprit, par sa sagesse et sa piété. Elle épousa César Borgia, duc de Valentinois, et fils du pape Alexandre VI. Elle prit part aux malheurs de son mari, sans s'en prendre à ses désordres ni à sa conduite, et mourut le 11 mars 1514. Louise de Borgia, sa fille unique, épousa Louis de la Trémouille, veuf de Gabrielle de Bourbon, et après la mort de ce seigneur, elle se remaria à Philippe de Bourbon, baron de Busset. Le maréchal d'Albret César Phlebus, que Saint-Evremond et Scarron ont célébré sous le nom de Miosseins qu'il

portait alors, descendait d'Etienne, bâtard d'Albret son bisaïeul, et de Françoise de Béarn, dame de Miosseins, sa femme. Il dut en grande partie sa fortune au service qu'il rendit au cardinal Mazarin en conduisant à Vincennes les trois princes, Condé, Conti et Longueville. Il était gouverneur de Guienne, lorsqu'il mourut à Bordeaux le 3 septembre 1676. Son neveu Charles Amanjeu avait épousé sa fille, et fut tué, en 1678, dans la maison du marquis de Bussi, en Picardie : c'était le dernier mâle de cette maison. Le duché d'Albret fut cédé à Frédéric Maurice de la Tour, duc de Bouillon, et à sa maison, en 1642, en échange de la principauté de Sedan. *Voy.* JEANNE.

ALBRICUS, philosophe et médecin, natif de Londres, dans le 11e siècle, a fait un traité de l'Origine des Dieux, que l'on trouve dans *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°.

ALBUCASSIS. *Voy.* ALSAHARAVIUS.

ALBUMAZAR, savant astronome arabe du 10e siècle, dont les ouvrages sont imprimés en latin, à Venise, 1506, in-4°.

ALBUNÉE, sybille qui rendait ses oracles dans la forêt de Tibur (*Tivoli*). *Voy.* AMALTHÉE.

ALBUQUERQUE (ALPHONSE, DUC D'), nommé vice-roi des Indes orientales par Emmanuel, roi de Portugal, succéda à Alméida. Il conquit Goa, Malaca, Aden dans les Indes, et s'y distingua tellement par sa prudence, par sa conduite et par ses belles actions, qu'il mérita le nom de Grand. Il mourut dans un navire au port de Goa, en revenant de la conquête d'Ormus, en 1515. Blaise d'Albuquerque son fils fut élevé aux premières charges du royaume de Portugal, et publia en langue portuguaise des mémoires de ce que son père avait fait. Ces mémoires furent imprimés à Lisbonne en 1576. Édouard d'Albuquerque-Cuello, marquis de Basto, et comte de Fernambouc dans le Brésil, chevalier du Christ en Portugal et gentilhomme de la chambre du roi Philippe IV, a écrit un journal de la guerre du Brésil, commencée en 1630. Il mourut vers 1658.

ALBY (HIPPOLYTE D'ARAGON, BARONNE D'), tenta de former une conjuration pour faire rentrer Barcelone sous la domination d'Espagne, en 1645. Le duc de Toralto, gouverneur de Tarragone, l'avait concertée par ordre de la cour d'Espagne. La baronne, aussi habile qu'elle était belle, avait ourdi cette trame depuis trois ans, par le moyen de l'abbé Gallicans et d'un bourgeois nommé Onufre-Aquilles. L'armée navale d'Espagne devait paraître devant Barcelone le 8 septembre; elle ne parut pas. Il fallut remettre à un autre jour l'exécution du projet; il s'éventa. Le comte d'Harcourt vint à Barcelone, fit mettre en prison les trois conjurés. Aquilles fut puni de mort ; la baronne fut reléguée, et l'abbé de Gallicans en fut quitte pour la prison. La beauté sauva la première, et le second dut la vie à son caractère. On trouve la relation de cette conjuration dans un petit *Recueil de pièces pour servir à l'histoire, depuis* 1645 *jusqu'en* 1659, Cologne, 1666, pet. in-12.

ALCACAR (LOUIS), célèbre jésuite, né à Séville en 1554, et mort dans la même ville en 1613, a composé un Traité des poids et des mesures, un grand commentaire sur l'Apocalypse, et d'autres ouvrages, Anvers, 1614, 2 vol. in-fol.

ALCAMÈNE, neuvième roi des Lacédémoniens, succéda à son père Télecte, huit cents ans avant J.-C. Quelqu'un lui ayant demandé quel était le moyen le plus sûr de conserver la république, il répondit que c'était de ne rien faire en vue de l'intérêt. Comme on lui demandait pourquoi il vivait si pauvrement, quoiqu'il fût riche, *C'est*, dit-il, *parce qu'un homme riche a plus de gloire en vivant selon la raison, qu'en se laissant aller à sa cupidité.*

ALCAMÈNE, célèbre sculpteur d'Athènes, vers 428 avant J.-C., l'emporta sur Agoracrite au sujet d'une Vénus qu'ils firent en concurrence l'un de l'autre. Tzetzes dit même qu'Alcamène le disputa à Phidias son maître, mais Tzetzes pourrait bien avoir attribué à Phidias ce que les anciens disent d'Agoracrite. Les ouvrages d'Alcamène étaient célèbres dans la Grèce. On admirait surtout sa Vénus et son Vulcain.

ALCAZOVA (SIMON DE), gentilhomme portugais, chevalier de Saint-Jacques, entreprit, en 1534, de conduire une colonie au Pérou. Le 17 janvier 1535 il était sur la côte des Pata-

gons ; craignant d'arriver trop tard au passage du détroit, il négligea de faire de l'eau, ce qui réduisit l'équipage à de grandes extrémités ; pendant cinquante jours tout l'équipage, les chiens, les chats, ne burent que du vin; le temps était si mauvais et si froid que son équipage l'obligea de sortir du détroit, offrant de faire des découvertes par terre ; ils se mirent en marche au nombre de 200 hommes. Alcazova déjà malade ne put les suivre; il revint au campement avec les plus faibles de la troupe ; les autres, s'étant avancés jusqu'à 90 lieues, manquèrent de vivres, et revinrent sur leurs pas au campement, où de nouveaux malheurs les attendaient. Les officiers de la flotte avaient assassiné Alcazova et ceux de son parti; ils avaient pillé les effets de leurs compagnons. Craignant le châtiment qu'ils méritaient, ils refusèrent de les laisser entrer dans le vaisseau, et les laissèrent encore quinze jours sur le bord de la mer à souffrir toutes les horreurs de la famine. Leur situation inspira de la pitié à quelques-uns des moins coupables : à l'aide d'une nouvelle conspiration ils rentrèrent dans le vaisseau. Le lieutenant Rodrigue de Lisle put les attaquer et les faire prisonniers ; il fit couper la tête aux plus coupables, et ramena les autres à Saint-Domingue, où le reste des conjurés fut puni de mort.

ALCÉE, *Alcæus*, de Mitylène, l'un des plus grands poètes lyriques de l'antiquité, ennemi zélé de Pittacus, de Periander et des autres tyrans, est auteur de cette espèce de vers agréables que nous appellons *alcaïques*. Les fragmens qui nous restent de ce poète, dans le Recueil des neuf poètes grecs, Plantin, 1568, in-8°, et dans *Corpus Poetarum*, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol., nous font regretter le reste : nous y voyons qu'il prit la fuite dans une bataille, ce qu'Horace son imitateur fit aussi dans la suite. Alcée vivait du temps de Sapho, vers 604 avant J.-C. ; son dialecte est éolique. Il ne faut pas le confondre avec un autre Alcée, athénien, qui, selon Suidas, fut le premier inventeur de la tragédie.

AL-CENDI (JACQUES), excellent astronome arabe, florissait vers l'an 892 de J.-C.

ALCESTE. *Voyez* ADMÈTE.

ALCIAT (ANDRÉ) de Milan, célèbre jurisconsulte, a professé le droit à Avignon, à Bourges, et dans plusieurs villes d'Italie, qui se le disputaient en lui offrant de plus forts appointemens. Il avait été marié, et mourut à Pavie, en 1550. Il est loué par M. de Thou, pour avoir banni la barbarie qui régnait auparavant dans les écrits des jurisconsultes. Ses *Emblèmes* lui donnent rang parmi les poètes. L'édition de Padoue, 1661, in-4°, a des commentaires, et est la plus recherchée. Il y en a trois traductions françaises du 16e siècle. Ses ouvrages de jurisprudence sont imprimés en 1571, 6 vol. in-fol., et plusieurs fois depuis. On ne trouve pas dans ce recueil *Responsa*, Lugduni, 1561, in-fol.; *Historia Mediolanensis*, in-8°, 1625 ; et dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ* de Grævius, *De formula romani imperii*, 1559, in-8°; *Epigrammata*, 1529, in-8°.

ALCIBIADE, célèbre général athénien, fils de Clinias et disciple de Socrate, était un homme accompli du côté du corps et de l'esprit. Il se signala dans toutes les occasions, et remporta le prix aux jeux olympiques. Ayant été accusé de sacrilége, il se sauva à Thèbes en Béotie, et se jeta dans le parti des Lacédémoniens, auxquels il fit contracter alliance avec le roi de Perse. Il vivait à Lacédémone en Lacédémonien, lui qui était accoutumé au luxe d'Athènes ; néanmoins les généraux spartiates en ayant conçu de la jalousie, Alcibiade se retira vers Tisapherne, général de Darius, et ménagea son rappel à Athènes. Avant que de retourner, il obligea Lacédémone à demander la paix, et prit plusieurs villes sur les frontières d'Asie. A son retour, les Athéniens lui rendirent ses biens, et le comblèrent d'honneurs; quelques années après, Antiochus son lieutenant ayant perdu une bataille contre les Lacédémoniens, Alcibiade fut déposé, ce qui l'obligea de se retirer vers Pharnabaze qui le fit tuer à coups de flèches, à la sollicitation de Lysander, roi de Sparte. Ainsi mourut ce grand homme, vers 404 avant J.-C., à l'âge de 50 ans.

ALCIDAMAS, rhéteur habile, qui vivait vers 424 avant J.-C. On trouve de lui *Liber contradicendi Magistros*, dans *Oratorum et rhetorum Collectio, græcè*, Venise, 1513, 3 vol. in-fol.

ALCIME (*Latinus Alcimus Alethius*), célèbre historien, orateur et poète du 4e siècle, était d'Agen. Il avait composé l'histoire de Julien l'Apostat et de Salluste, consul et préfet des Gaules sous le règne de ce prince. Ausone, saint Jérôme et Sidoine parlent d'Alcime avec éloge. Il ne nous reste de lui qu'une épigramme sur Homère et Virgile, dans *Corpus Poetarum* de Maittaire, Londres, 1713, 2 vol. in-fol.

ALCINOÉ, femme d'Amphiloque, ayant retenu le salaire d'une jeune ouvrière, en fut punie par Diane, qui lui inspira un violent amour pour Xantus. Croyant son amant infidèle, elle se précipita dans la mer.

ALCINOUS, roi des Phéaciens dans l'île de Corcyre, fils de Nausithoüs, et petit-fils de Neptune et de Péribée, immortalisa son nom par la culture de ses jardins, et par la manière polie et affectueuse avec laquelle il reçut Ulysse lorsqu'il fut jeté sur ses côtes. Les Phéaciens étaient habiles à commercer par mer, et vivaient dans les plaisirs et dans la bonne chère.

ALCINOUS, philosophe platonicien, dont il nous reste un Abrégé de la philosophie de Platon, sur lequel Jacques Charpentier a fait un commentaire savant et curieux, Paris, 1573, in-4°. Il se trouve aussi avec Jamblique et Apulée.

ALCION ou ALCIONÉ, géant, secourut les dieux contre Jupiter. Minerve le chassa du globe de la lune, où il s'était posté. Dans la suite, ayant voulu assommer Hercule, il fut tué à coups de flèches. Sept jeunes filles qu'il avait en furent si touchées, qu'elles se précipitèrent dans la mer, où elles furent changées en alcions.

ALCIONE, femme de Ceyx, fut avertie en songe du naufrage de son mari. La mer l'ayant jeté au bord, ils furent changés l'un et l'autre en alcions, oiseaux qui annoncent le calme quand ils font leurs nids.

ALCIONIUS (Pierre), Italien de nation, correcteur de l'imprimerie d'Alde Manuce, et depuis professeur de grec à Florence, mourut en 1527. Quelques écrivains ont dit qu'ayant entre les mains le traité de Cicéron *De Gloriâ*, il brûla ce seul original qu'il y eût au monde, après y avoir pillé tout ce qui lui convenait pour son ouvrage *De Exilio*, Venise, 1522, in-4°. D'autres en ont accusé Philelphe. Mencken en a donné une nouvelle édition sous ce titre, *Analecta de calamitate Litteratorum*, Lipsiæ, 1707, in-12.

ALCIPHRON, auteur grec dont nous avons quelques épîtres, Leipsick, 1715, in-8°.

ALCIPPE, fille de Mars, fut enlevée par Halyrothius, que Mars tua pour venger sa fille. Ce fut pour ce meurtre que Mars fut cité en jugement devant un conseil de douze dieux, qui prit depuis le nom d'Aréopage, quinze cent trente-deux ans avant J.-C.

ALCMAN, poète lyrique, l'un des plus anciens auteurs grecs, est, dit-on, le premier qui a composé des poésies amoureuses, vers 672 avant J.-C. On en trouve quelques fragmens dans Athénée et avec Alcée. Il était ami de Mégalostrate, femme d'esprit, qui faisait très-bien des vers.

ALCMÈNE, fille d'Électrion, roi de Mycène. *Voy.* AMPHITRYON.

ALCOCK (JEAN), naquit à Béverly dans l'Yorkshire, et fut élevé à Cambridge, où il prit des degrés de docteur en droit; il devint, sous le règne de Henri VII, successivement évêque de Rochester en 1471, de Worcester en 1476, et d'Ely en 1486; c'était un prélat de grande érudition et d'éminente piété; il fonda une école à Kingston, et diverses places d'écoliers et de maîtres dans le collége de Jésus à Cambridge. Il fit de sa maison un couvent de religieuses, que Henri VII et le pape Jules II refusèrent de maintenir. Les protestans n'ont pas manqué de dire, dans la suite, que ce couvent était son sérail. Au reste il mourut le premier octobre 1500, et fut enterré dans la chapelle qu'il avait fait bâtir à Kingston-sur-Hull. On distingue parmi ses ouvrages *Mons perfectionis in psalmos pœnitentiales; Homiliæ vulgares; Meditationes piæ.*

ALCUIN, ALCUINUS, FLACCUS ALBINUS, diacre de l'église d'Yorck, et l'un des plus savans hommes du 8e siècle, fut appelé par Charlemagne au concile de Francfort en 794, pour combattre les erreurs de Félix et d'Elipand. Ce prince l'honora de son amitié, l'employa dans les négociations, et lui donna plusieurs abbayes. Il

mourut dans celle de Saint-Martin de Tours, dont il était abbé, le 19 mai 804. Ses Œuvres ont été imprimées à Paris en 1617, in-fol. Le père Chifflet a aussi publié un écrit intitulé la *Confession d'Alcuin*, 1656, in-4°, que le père Mabillon prouve être de cet habile homme. M. Froben, prince abbé de Saint-Emeran de Ratisbonne, a donné une nouvelle édition de ses Œuvres, 1777, 2 vol. in-fol.; chaque volume en deux parties.

ALDEGONDE (sainte). *Voy.* MARNIX.

ALDE-MANUCE. *Voy.* MANUCE.

ALDEGRAFE (ALBERT), de Soest, peintre et graveur célèbre du 16e siècle, dont les tableaux et les dessins sont d'une grande délicatesse. Il mourut pauvre.

ALDERETTE (BERNARD et JOSEPH), nom de deux savans jésuites espagnols, natifs de Malaga, qui florissaient au commencement du 17e siècle. Ils ont donné *les Origines de la langue castillane*, 1606, in-4°; *les Antiquités d'Espagne*, 1614, in-4°.

ALDINI (TOBIE), de Césène, médecin du cardinal Odoard Farnese, est auteur de *Descriptio plantarum horti Farnesiani*, Romæ, in-fol., fig., 1625.

ALDRIC (Saint), évêque du Mans, issu du sang royal, et distingué par sa science et par sa piété, mourut en 856. Il avait composé un excellent recueil des décrets des saints pères et des canons des conciles; mais ce recueil s'est perdu. Il reste de lui trois Testamens et un règlement pour le service divin dans les Analectes de Mabillon, et dans les *Miscellanea* de Baluze.

ALDRICH (HENRI), né à Westminster, en 1647, y fit ses premières études, et les finit à Oxford, dans le collége de Christ, où il prit le degré de maître-ès-arts en 1669, et ensuite de docteur en théologie. Il est mort le 14 décembre 1710. Il a fait quelques ouvrages de controverse en anglais, et donné des éditions de quelques auteurs grecs: *Xenophontis memorabilia*, 1690, in-8°; *Xenophon de Agesilao*, 1691, in-8°; *idem De re equestri*, 1693, in-8°; *Epictetus et Theophrastes*, 1707, in-8°; *Artis logicæ Compendium*.

ALDROVANDUS (ULYSSE), célèbre professeur de philosophie et de médecine à Bologne sa patrie, est un des auteurs qui ont le plus travaillé à l'histoire naturelle; ses travaux sont presque incroyables. Il voyagea dans les pays les plus éloignés pour s'instruire de la nature, et employa à ses propres frais les plus excellens artistes. Il mourut aveugle à l'hôpital de Bologne, en 1605, à 80 ans, après avoir ruiné sa santé et dépensé son bien dans ses recherches. Ses ouvrages ont été imprimés en 13 volumes in-fol., dont la meilleure édition est celle de Bologne. Les Oiseaux ont trois volumes; les Insectes, un; les Animaux qui n'ont point de sang, un; les poissons, un; les Quadrupèdes, trois; les Serpens, un; les Monstres, avec le supplément des animaux, un; les Métaux, un; les Arbres, un. La Description de son cabinet a été imprimée à Bologne, en 1648, in-folio, et réimprimée en italien avec celle du cabinet de Cospéan, Bologne, 1677, in-fol.

ALÉANDRE (JÉRÔME), célèbre cardinal, naquit à la Mothe, sur les confins du Frioul et de l'Istrie, en 1480. Dès l'âge de 15 ans il enseigna les humanités, et se fit admirer de tout le monde. Aléandre fut recteur de l'université de Paris, puis bibliothécaire du Vatican, ensuite nonce en Allemagne, où il parut avec éclat, surtout à la diète de Worms contre Luther, en 1519. Il savait les mathématiques, la physique, la médecine, la théologie, les langues grecque et hébraïque. Clément VII le fit archevêque de Brindes, et l'envoya nonce en France. Il était auprès de François Ier à la bataille de Pavie, et y fut fait prisonnier. Paul III l'honora de la pourpre. Il mourut à Rome le 1er février 1542. On a de lui: *Lexicon græco-lat.*, Paris, 1521, in-fol.; *Grammatica græca*, Argentorati, 1517, in-8°.; une pièce de poésie dans les *Poet. ital. Deliciæ*.

ALÉANDRE (JÉRÔME), petit-neveu du précédent, fameux jurisconsulte, suivit le cardinal Barberin, légat *à latere*, en France, en 1625, et mourut à Rome en 1631. Ses principaux ouvrages sont un Commentaire sur les Institutes de Caïus, Venise, 1600, in-4°.; Quelques Explications d'antiques, imprimées à Paris, 1617, in-4°.

ALECTON. *Voy.* FURIES.

ALECTRION, confident de Mars, faisant un jour sentinelle pendant que ce dieu était avec Vénus, s'endormit, et les laissa surprendre par Vulcain. Mars le changea en coq.

ALEGAMBE (PHILIPPE), célèbre jésuite, né à Bruxelles le 22 janvier 1592, mourut à Rome d'hydropisie le 6 septembre 1651. Il a augmenté et donné la suite de la Bibliothèque des écrivains de sa compagnie, commencée par Ribadeneira; Anvers, 1643, in-fol. Ce qu'on a de lui est assez exact. *Voy*. SOTWEL.

ALÈGRE (YVES D'), chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, descendait de l'illustre et ancienne maison d'Alègre, originaire d'Auvergne. Il suivit à la conquête du royaume de Naples le roi Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate, et le roi Louis XII, qui lui donna le gouvernement du duché de Milan. Il fut gouverneur de Bologne en 1512, et mourut la même année, après avoir eu beaucoup de part à la victoire de Ravenne. La maison d'Alègre a produit plusieurs autres personnes illustres, dont un grand nombre ont été chambellans de nos rois. Yves, marquis d'Alègre, de la même maison, se signala en divers siéges et combats, eut plusieurs charges importantes, et fut fait maréchal de France, le 2 février 1724. Il mourut à Paris le 9 mars 1733, à 80 ans.

ALÈGRE. Maison connue dès le 13e siècle; il y en a eu peu d'aussi malheureuses que celle-là, par inconduite ou par valeur mal entendue. François, petit-fils d'Yves II, fut tué en 1542, à 27 ans; Yves III, son frère, fut assassiné en 1577, dans son château d'Alègre, à l'occasion d'une dame qu'il aimait. Antoine, son frère, fut tué en 1571, par son parent Guillaume Duprat, baron de Witeaux; Yves IV, fils d'Antoine, appela en duel le baron de Witeaux, et le tua derrière les Chartreux; mais il fut assassiné lui-même à Issoire. *Voy*. BABOU. Un de ses oncles, nommé Christophe, mourut cependant tranquillement à Rome en 1580, et continua la postérité.

ALÈGRE, le fils de ce Christophe, nommé de même, fit assassiner, le 22 septembre 1592, François de Montmorenci de Hallot. Ce seigneur avait été blessé au siége de Rouen, et était venu se faire panser à Vernon. D'Alègre vint avec une douzaine de cavaliers à Vernon, et fit demander à Hallot si l'on pouvait le voir. Le blessé s'avance au-devant de lui, appuyé sur deux béquilles: aussitôt il est assassiné par les gens de la suite d'Alègre. Celui-ci se servit du privilége de la fierte Saint-Romain pour obtenir l'abolition de son crime; mais il ne s'y présenta pas directement; il envoya un page qui avait donné le premier coup, et qui leva la fierte. La veuve et la fille de Hallot se pourvurent au conseil contre l'arrêt du parlement de Rouen, qui, en conséquence de la levée de la fierte, prononçait l'abolition du crime. L'affaire évoquée au grand conseil fut soutenue par le chapitre de Rouen; cependant l'arrêt du 16 mars 1608 bannit le page et le condamna en réparations civiles; il fut dit de plus que celui qui aurait levé la fierte serait tenu de prendre lettres d'abolition du grand sceau. Le marquis d'Alègre mourut en 1640; il était l'aïeul du maréchal d'Alègre, mort en 1733.

ALEGRIN (JEAN), d'Abbeville, célèbre cardinal et patriarche de Constantinople sous Grégoire IX, fut ensuite légat *à latere* en Espagne et en Portugal, et mourut en 1237. On a de lui quelques ouvrages.

ALEMAND (LOUIS), connu sous le nom de cardinal d'Arles, naquit en 1390 au château d'Arbent, dans le Bugey. Il fut archevêque d'Arles, cardinal, et président du concile de Bâle: il couronna pape le duc de Savoie sous le nom de Félix V. Eugène IV, son compétiteur, dégrada le cardinal d'Arles; mais Nicolas V le rétablit, et l'envoya légat en Allemagne. Il mourut à Salon en 1450. Il avait les vertus d'un prélat, et les talens d'un négociateur.

ALEMBERT (JEAN LE ROND D'), né le 17 novembre 1717, de parens qui voulurent rester inconnus, reçut le nom de la paroisse de Saint-Jean-le-Rond, auprès de laquelle il fut exposé. Le commissaire chez lequel il fut porté, au lieu de l'envoyer aux Enfans-Trouvés, le donna à nourrir à une ouvrière qu'il connaissait; son état presque mourant lui fit préférer ce parti à celui de l'envoyer aux Enfans-Trouvés. Peu de jours après, le père de d'Alembert répara cet abandon, en fournissant tout

ce qui était nécessaire à son éducation, et en lui assurant 1200 livres de rente. On sait maintenant que d'Alembert était fils de la célèbre madame de Tencin, et d'un commissaire d'artillerie nommé Destouches. Au sortir de ses études, qu'il fit au collége Mazarin, il revint demeurer chez sa nourrice, pour jeter un peu d'aisance dans une famille qu'il regardait comme la sienne. Il y vécut près de 40 années, s'occupant de mathématiques. Les erreurs qu'il releva dans l'*Analyse démontrée du père Regnault*, lui donnèrent entrée à l'académie des sciences, en 1741 : et comme au goût pour les sciences abstraites il joignait celui de la littérature, principalement de l'éloquence, l'académie française le mit au nombre de ses membres en 1754. Il était encore des académies de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Bologne, de Turin et de Norwége. Quelques souverains qui désiraient l'attirer dans leurs états l'en invitèrent inutilement. Il mourut secrétaire perpétuel de l'académie française, le 28 octobre 1783, au Louvre, où il était logé, et fut le premier enterré au cimetière de Saint-Germain-l'Auxerrois, hors Paris. Ses ouvrages de mathématiques sont : *Traité de dynamique*, 1758, in-4°; *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides*, 1744, in-4° ; *Nouvelle théorie de la résistance des fluides*, 1752, in-4° ; *Réflexions sur la cause des vents*, 1747, in-4° ; *Recherches sur la précession des équinoxes*, 1749, in-4° ; *Sur le système du monde*, 1754 et 1756, 3 vol. in-4° ; *Nova tabularum lunarium emendatio*, 1756, in-4° ; *Opuscules mathématiques*, 1761 et suiv., 8 vol. in-4° ; ces ouvrages souvent réimprimés ont tous été favorablement accueillis par les savans ; *Élémens de musique*, 1762, in-8° ; plusieurs fois réimprimés et traduits. Les nombreux articles qu'il a fournis à l'*Encyclopédie* l'en ont fait regarder comme l'éditeur avec Diderot. Ses ouvrages de belles-lettres sont : *Mélanges de littérature et d'histoire*, plusieurs fois imprimés à Lyon, en 5 v. in-12 ; *Sur la destruction des jésuites*, deux parties, in-12 ; des *Éloges de plusieurs savans*, un vol. in-12. Quelque opinion qu'on ait voulu donner de sa religion, il a toujours eu la sagesse de respecter la véritable dans ses écrits.

ALENÇON. La postérité masculine des comtes de ce nom finit en 1219 en la personne de Robert IV, dont la sœur Alix donna le comté d'Alençon à Philippe-Auguste en 1220. Saint Louis donna ce comté à son fils Pierre, qui mourut sans enfans en 1283. Charles de Valois, descendant comme lui de Philippe III, dit le Hardi, fut duc d'Alençon, et mourut en 1346. Jean II, son arrière-petit-fils, favorisant le dauphin contre son père Charles VII, fut condamné à mort en 1456, sous prétexte d'intelligence avec les Anglais. La peine de mort fut commuée en une prison perpétuelle. En 1461, Louis XI, parvenu à la couronne, l'en délivra. Ce duc s'engagea encore avec les Anglais, et fut jugé à mort en 1474. Louis XI commua encore la peine en une prison perpétuelle, où il resta 17 mois. Il venait d'être remis en liberté lorsqu'il mourut en 1476. Son fils René fut aussi condamné en 1482 à passer sa vie en prison, pour avoir voulu vendre son duché au duc de Bourgogne. Charles VIII l'en fit sortir en 1483, et il mourut en 1492. Son fils Charles mourut de honte en 1525, pour avoir fui à la bataille de Pavie. Il n'eut point de postérité, et son duché fut réuni à la couronne. Le duché fut donné au dernier des fils de Henri II. *Voy*. François de France. Le nom en fut donné au fils du duc de Berry, petit-fils de Louis XIV, qui naquit et mourut en 1713. *Voy*. le père Anselme.

ALENIO (Jules), jésuite, né à Bresse, dans la république de Venise, passa, comme mathématicien, dans la Chine; il prêcha dans la province de Xansi, et bâtit plusieurs églises dans celle de Fokien ; il est mort en août 1649. Il a fait plusieurs ouvrages de piété, une *Géométrie pratique*, la *Vie du père Ricci*, celle de *Michel Yam*, chinois converti, une *Cosmographie*.

ALEOTTI (Jean-Baptiste), architecte de Ferrare, mort en 1630, était habile dans l'hydrostatique. Il bâtit la citadelle de Ferrare, des théâtres et des palais à Mantoue, à Modène et à Parme.

ALERIE (Jean, évêque d'). *Voyez* André.

ALES ou HALES (Alexandre de), célèbre théologien anglais de l'ordre

des cordeliers, appelé le *docteur irréfragable*, et *la Fontaine de vie*, enseigna à Paris la philosophie et la théologie, et mourut en 1245. On voit son épitaphe sur son tombeau aux Cordeliers de Paris, entre le chœur et le sanctuaire. Il composa une Somme de théologie, par ordre d'Innocent IV. C'est le seul ouvrage qui soit certainement de lui, Nuremberg, 1484, in-fol., 4 parties, ou Venise, 1575, 4 vol. in-fol.

ALES, *Alesius*, Alexandre, théologien de la confession d'Ausbourg, né à Edimbourg le 23 avril 1500, défendit d'abord la religion catholique contre Patrice Hamilton, qui était luthérien ; mais en voulant convertir ce seigneur, il fut lui-même perverti. Il était marié, et mourut le 27 mars 1565, après avoir professé la théologie en Angleterre et en Allemagne. On a de lui des commentaires sur saint Jean, in-8°, sur les Épîtres à Timothée, 2 vol. in-8°; sur les Psaumes, in-8°, sur l'Épître à Tite, in-8°, sur celle aux Romains, in-8°.

ALESSI (Galéas), né à Pérouse en 1500, se distingua dans l'architecture. Il a fait bâtir plusieurs palais à Gênes qui ont fait donner le nom de *Superbe* à cette ville. C'est sur ses dessins qu'a été bâti l'Escurial. Il est mort en 1572.

ALETHIUS. *Voy.* Alcime.

ALEXANDRE-LE-GRAND, fils de Philippe, roi de Macédoine et d'Olympias, naquit à Pella trois cent cinquante-six ans avant J.-C. Dès sa jeunesse, il dompta le cheval Bucéphale, sauva la vie à Philippe dans une bataille, devint l'admiration des capitaines les plus expérimentés, et gagna l'affection des peuples par ses bons offices et par ses libéralités. Ayant succédé à son père à l'âge de 20 ans, il conquit la Thrace et l'Illyrie, et ruina Thèbes. A la prise de cette ville, il fit conserver la famille et la maison de Pindare, en considération de ses poésies. Il déclara alors la guerre aux Perses, força le passage du Granique, soumit avec une extrême rapidité la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Pamphilie et la Cappadoce. Ensuite, ayant coupé le nœud Gordien, il défit l'armée de Darius auprès d'Issus, s'empara de ses trésors, et fit quantité de prisonniers, parmi lesquels étaient la mère, la femme, le fils et les deux filles de ce prince infortuné. On ne peut trop louer la manière honnête avec laquelle Alexandre en usa à l'égard de ces princesses. Cet endroit est peut-être le plus beau de sa vie. La victoire d'Issus fut suivie de la réduction de plusieurs villes et provinces importantes. Après la prise de Tyr, il marcha contre les Juifs qui l'avaient irrité ; mais Jaddus, grand sacrificateur des Juifs, lui ayant fait voir le livre de Daniel, où il était écrit qu'un prince grec détruirait l'empire des Perses, il en obtint ce qu'il voulut. De là Alexandre alla en Égypte, et y bâtit Alexandrie : ensuite il défit Darius à la bataille d'Arbelles, trois cent trente ans avant J.-C. La mort funeste de Darius, massacré par le traître Bessus, fit verser des larmes à ce conquérant. Enfin, ayant défait le roi Porus, assujetti toute l'Asie et les Indes mêmes, il mourut à Babylone de poison ou par un excès de vin, trois cent vingt-quatre ans avant J.-C., âgé de 32 ans.

Alexandre était d'une taille médiocre, plutôt petit que grand, il avait le cou un peu tendu en avant, les yeux à fleur de tête, le regard élevé. A un désir insatiable de gloire et de conquêtes, il joignit une malheureuse passion pour Bagoas, et une folle vanité de passer pour le fils de Jupiter; ce qui a fait croire à quelques auteurs qu'il n'était point fils de Philippe, mais de *Nectenebo*, mage égyptien, amant d'Olympias. La colère et le vin le poussèrent aussi à des excès dont il eut honte lui-même, surtout lorsqu'il eut mis à mort Clitus. A ces vices près Alexandre était le plus accompli de tous les princes. Il eut une vénération particulière pour les sciences et pour les savans. Il honora toujours Aristote, son précepteur, et le combla de biens. Dans le fort de ses conquêtes, il lui envoya huit cents talens (somme prodigieuse) pour servir aux recherches de l'histoire naturelle. Homère lui était si agréable, qu'il le portait toujours avec lui. Il ne voulut jamais permettre qu'à trois hommes de travailler à son portrait ; à Praxitèle en sculpture, à Lysippe en fonte, et au célèbre Apelles en peinture.

ALEXANDRE, fameux tyran de Phères dans la Thessalie, se rendit redoutable par ses cruautés. Pélopidas,

général des Thébains, que ce tyran avait retenu en prison, l'attaqua à la tête des troupes de sa république, et remporta la victoire ; mais il y perdit la vie, trois cent soixante-quatre ans avant J.-C. Sept ans après, Alexandre de Phères fût assassiné par sa femme aidée de ses frères Tisiphon et Lycophron.

ALEXANDRE JANNEUS, roi des Juifs, frère d'Aristobule, et fils d'Hircàn, fut un prince très-cruel, et mourut d'un excès de vin, soixante-dix-neuf ans avant J.-C. Un jour qu'il faisait un festin à ses concubines, il fit crucifier 800 de ses sujets qui avaient été pris dans une révolte, et fit massacrer leurs femmes et leurs enfans.

ALEXANDRE-SÉVÈRE, empereur romain, en 222, vainquit les Allemands et les Perses, et fut tué par les ordres de Maximin, à Sichlengen près Mayence, en 235. C'était un prince juste, aimable, amateur des arts et des sciences, et dont toutes les occupations tendaient au bonheur des peuples. Un certain Turinus, qui avait sa confiance, exigeait des sommes d'argent des particuliers, en leur faisant croire qu'il leur ménageait de grâces auprès de l'empereur. Alexandre le fit attacher à un pieu, autour duquel on mit de la paille et du bois humide, tandis qu'un héraut criait : « Le vendeur de fumée est puni par la fumée.» Ce prince avait beaucoup de penchant pour la religion chrétienne. On dit même qu'il avait dans son cabinet les portraits de J.-C. et d'Abraham. Il ne voulut jamais permettre qu'on lui donnât les titres de Seigneur, de Dieu, ni les autres noms ambitieux de ses prédécesseurs.

ALEXANDRE I[er] (SAINT), devint pape l'an 108 de J.-C., et mourut l'an 117. On ne sait rien de sa vie, et les épîtres qu'on lui attribue sont supposées.

ALEXANDRE II, milanais, appelé auparavant Anselme, était évêque de Lucques lorsqu'il fut élu pape, en 1061; mais Agnès, femme de l'empereur Henri IV, prévenue par Guibert, gouverneur d'Italie, et sollicitée par les évêques de Lombardie, s'opposa à son élection, et fit élire pape Cadaloüs, évêque de Parme, qui prit le nom d'Honoré II, et qui causa un grand schisme, lequel ne finit qu'à sa mort, en 1064, quoiqu'il eût été condamné en plusieurs conciles. Alexandre II employa avec succès le célèbre Pierre Damien, et fit Hildebrand son légat, lequel, étant assisté des armes de la comtesse Mathilde, reprit les terres usurpées sur le saint siége par les Normands : il favorisa les prétentions de Guillaume, duc de Normandie, qui disputait le royaume d'Angleterre à Harauld, et mourut en odeur de sainteté le 22 avril 1073. On a de lui un grand nombre d'épîtres. Dans celle qu'il écrivit aux évêques de France, il les loue de ne s'être pas prêtés aux meurtres des juifs, qu'une dévotion mal entendue faisait massacrer de toutes parts.

ALEXANDRE III, natif de Sienne, cardinal et chancelier de l'église romaine, fut élu pape le 7 septembre 1159. Les cardinaux Jean Morsen et Gui de Crême, mécontens de son élection, élurent Octavien, de la famille Frescati, qui prit le nom de Victor IV. L'empereur Frédéric *Barberousse* fit reconnaître cet antipape, dans un conciliabule tenu à Pavie le 12 février 1160; ce qui obligea Alexandre de se retirer en France. Victor étant mort en 1164, Gui de Crême fut mis à sa place sous le nom de Pascal III, lequel étant aussi venu à mourir, on lui substitua Jean, abbé de Sturn, sous le titre de Calixte III. Enfin, après de grands troubles, il se réconcilia avec l'empereur à Venise dans une entrevue, et l'antipape Calixte abjura le schisme, ce qui n'empêcha point les schismatiques d'élire encore un antipape, qu'ils nommèrent Innocent III. Alexandre III avait fait long-temps auparavant un voyage en France, où il tint un concile à Tours, et où il fut reçu par le roi Louis-le-Jeune avec de grands honneurs : il célébra le troisième concile général de Latran, accorda au doge de Venise de beaux priviléges honorifiques, et fut auteur de la cérémonie des Vénétiens, d'épouser la mer le jour de l'Ascension : il gouverna saintement l'église, abolit la servitude, triompha des schismatiques, et mourut à Rome le 30 août 1181. Il a laissé plusieurs épîtres. C'est lui qui réserva au seul souverain pontife la canonisation des saints ; car les métropolitains jouissaient de ce droit auparavant : mais depuis

Alexandre III, le pape seul canonise; et la canonisation de saint Gautier, abbé de Pontoise, faite par l'archevêque de Rouen en 1153, est le dernier exemple que l'histoire fournit des saints qui n'ont pas été canonisés par les papes. On a de lui plusieurs lettres dans les conciles du père Labbe, et dans la bibliothèque des pères.

* ALEXANDRE NEWSKI, était fils du grand-duc Jaroslaf, dans le 13e siècle. Lorsque la nation russe était réduite aux dernières extrémités, il repoussa les Suédois et les chevaliers teutoniques, qui s'étaient réunis pour faire la guerre à la Russie. Il blessa même le roi de Suède sur le bord de la Néva, d'où lui vint le nom de Newski. Les preuves extraordinaires de valeur qu'il donna affranchirent son pays du honteux tribut que sa nation payait aux successeurs de Gengis-Kan. Il n'est pas étonnant qu'il soit si vénéré de la nation russe, et que l'empereur Pierre Ier ait établi un ordre de chevalerie en son honneur. L'impératrice Catherine Ire en a revêtu les premiers chevaliers. Ce prince mourut en 1262, à Gorodetz, près du bas Novogorod.

ALEXANDRE IV, cardinal évêque d'Ostie, de la maison des comtes de Segny, et neveu des papes Grégoire IX et Innocent III, succéda à Innocent IV, le 25 décembre 1254: il s'opposa à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, et donna l'investiture du royaume de Sicile à Edmond, fils du roi d'Angleterre. A l'exemple de Grégoire IX son oncle, il prit hautement le parti des religieux mendians contre l'université de Paris, condamna les livres de Guillaume de Saint-Amour, touchant *les périls des derniers temps*, et *l'Evangile éternel*, attribué à Jean de Parme; réunit en un seul corps cinq congrégations d'ermites, savoir, deux de saint Guillaume et trois de saint-Augustin. Et ce qui est beaucoup plus remarquable, il établit en 1255 des inquisiteurs en France, à la prière du roi saint Louis: il envoya l'évêque d'Orviète à Théodore Lascaris, pour la réunion de l'église grecque avec la latine, et résolut de renouveler la guerre contre les infidèles; mais ces projets n'eurent aucun effet: il accorda des dispenses et des priviléges extraordinaires avec une facilité qui a peu d'exemples, et mourut à Viterbe le 25 mai 1261. On a de lui un grand nombre de lettres et de bulles, surtout en faveur des religieux mendians.

ALEXANDRE V, de pauvre mendiant de Candia, village du Milanès, devint cordelier et docteur de Sorbonne, puis évêque de Navarre, ensuite archevêque de Milan et cardinal; enfin il fut élu pape au concile de Pise en 1409. Il avait coutume de dire, *qu'il ne pouvait être tenté, comme ses prédécesseurs, d'agrandir ses parens, puisqu'il n'avait jamais connu ni père ni mère, ni frère ni sœur, ni neveu.* Il mourut en 1410, après avoir confirmé le concile de Pise, auquel il avait présidé.

ALEXANDRE VI, natif de Valence en Espagne, en devint archevêque, succéda au pape Innocent VIII, le 11 août 1492. Son oncle maternel Calixte III l'avait fait cardinal en 1455: il dépensa tout son bien à briguer les suffrages: il avait eu, étant cardinal, quatre fils et une fille de Vanotia, dame romaine, femme de Dominique Arimano. Le second de ses fils (César Borgia) fut cardinal et ensuite duc de Valentinois. Le pape avait tant d'affection pour lui, qu'il renversa toutes les lois divines et humaines pour l'élever, sacrifiant tout à son avarice et à son ambition, usurpant les biens d'autrui, et vendant les bénéfices; ce qui donna lieu à ce distique:

Vendit Alexander claves, altaria, Christum;
Vendere jure potest, emerat ille priùs.

Dieu mit fin à tant de crimes. On dit que ce pape, avec son fils César Borgia, ayant voulu, selon leur coutume, empoisonner quelques cardinaux qui leur déplaisaient, ils s'empoisonnèrent eux-mêmes par la méprise d'un valet. Borgia, s'étant fait mettre dans le ventre d'une mule, réchappa; mais Alexandre, âgé de 72 ans, en mourut le 18 août 1503. Tel est le récit ordinaire des historiens sur la mort d'Alexandre VI; mais il y a lieu de croire que ce pape mourut de maladie naturelle, et sans avoir été empoisonné. Leibnitz a été l'éditeur de sa vie secrète, donnée en latin par J. Burchard, Hanovre, 1697, in-4°. Il y en a une française, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12.

ALEXANDRE (Guillaume), excellent homme d'état et poète écossais, vécut sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier. Il était né en 1580, fit un voyage en France dont les beautés lui donnèrent lieu d'exercer sa verve poétique ; ce qui ne l'empêcha pas de remplir avec honneur la place de secrétaire d'état les 15 dernières années de sa vie, terminée le 12 février 1640. Il est auteur d'un *Poëme de Jonathas*, de *Tragédies*, et de *Poésies fugitives*.

ALEXANDRE VII, savant pape, né à Sienne le 16 février 1599, évêque d'Imola et cardinal, succéda à Innocent X en 1655 : il se signala par son zèle pour la propagation de la foi et pour l'embellissement de la ville de Rome; donna satisfaction au roi de France pour l'insulte faite par les Corses au duc de Créqui son ambassadeur; approuva la bulle d'Innocent X, contre les cinq fameuses propositions de Jansénius; prescrivit le formulaire de 1665, et parut affectionné aux gens de lettres. Il mourut en 1667. Ses poésies ont été imprimées au Louvre, en 1656, in-fol.

ALEXANDRE VIII naquit à Venise, le 10 avril 1610, de Marc Ottoboni, grand chancelier de la république, et de Victoire Tornielli : il fut nommé Pierre Ottoboni, et après avoir fait ses études à Padoue, il alla à Rome, où il se rendit habile dans les affaires ecclésiastiques. Peu de temps après, il eut divers emplois importans, devint évêque de Bresse, cardinal, et pape le 6 octobre 1689 : il donna des sommes considérables à l'empereur Léopold Ier et aux Vénitiens pour faire la guerre aux Turcs, et avança sa famille en peu de temps. Comme on lui représentait qu'il marquait trop d'empressement et de précipitation dans l'avancement de sa famille : *Oh ! Oh!* répondit-il, *il est vingt-trois heures et demie;* voulant marquer par là qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre : il mourut en effet quelques mois après, le 1er février 1691, après avoir publié une bulle contre ce qui s'était fait en 1682 dans l'assemblée du clergé de France.

ALEXANDRE (Saint), évêque de Cappadoce, succéda à Narcisse, évêque de Jérusalem : il fut célèbre par sa piété, par sa science et par ses souffrances, et mourut en prison vers 253 de J.-C. Il défendit Origène contre Démétrius d'Alexandrie, et avait recueilli à Jérusalem une très-belle bibliothèque.

ALEXANDRE (Saint), *le Charbonnier*, célèbre évêque de Comane, vers 248 de J.-C.

ALEXANDRE (Saint), évêque d'Alexandrie, successeur d'Achillas, excommunia Arius, assista au concile de Nicée, et mourut dans un âge fort avancé en 326.

ALEXANDRE (Saint), évêque de Bysance, à la prière duquel Dieu punit Arius en 336. Ce saint évêque mourut l'année suivante.

ALEXANDRE (Saint), mort vers 430, se retira sur les bords du Pont-Euxin, après avoir occupé une charge dans les palais de l'empereur. Il est le fondateur des *Acémètes*, mot grec qui signifie des gens qui ne dorment pas, parce que de six chœurs de solitaires dont sa communauté était composée, il y en avait toujours un occupé à chanter les louanges du Seigneur.

ALEXANDRE. *Voy.* Farnèse.

ALEXANDRE D'APHRODISÉE, le plus fameux interprète d'Aristote, florissait sur la fin du 2e siècle et au commencement du 3e. On a son commentaire sur les météores d'Aristote, Venise, Alde, 1527, in-fol. ; un *Traité de l'ame et du destin*, avec le *Themistius d'Alde*, 1534, in-fol. Le *Traité de l'âme et du destin* est imprimé séparément, Londres, 1658, in-12 ; un *Traité des figures, des sens et des paroles*, avec les *Rhetores græci* d'Alde, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol. Hervet a traduit en latin son *Traité de l'âme*, Bale, 1548, in-8°. Donat l'a aussi traduit, Rostoch, 1618, in-4°.

ALEXANDRE TRALLIEN, *Trallianus*, médecin et philosophe célèbre, au 6e siècle. Ses ouvrages en grec à Paris, 1548, in-fol., et en latin dans Etienne. Il y a plusieurs éditions de la traduction latine de cet auteur. La dernière est de M. Haller, Lausanne, 1748, 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE DE ALES. *Voy.* Ales.

ALEXANDRE DE SAINT-EPILDE, pieux et savant généalogiste des ermites de saint Augustin, en 1312, et archevêque d'Amalfi en 1325. Il composa par l'ordre de Jean XXII un traité *de la Juridiction de l'empire et de*

l'autorité du pape, imprimé à Rimini en 1624.

ALEXANDRE D'IMOLA. *Voy.* TARTAGNI.

ALEXANDRE D'ALEXANDRE, protonotaire du royaume de Naples, célèbre jurisconsulte, mort en 1523 à 62 ans. On a de lui *Genialium dierum libri sex*, sur lesquels André Tiraqueau a fait d'excellentes remarques, in-fol., et réimprimées *cum notis variorum*, Leyde, 1673, 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE (NOEL), dominicain, l'un des plus savans et des plus laborieux théologiens du 17e siècle, né à Rouen le 10 janvier 1639, fut docteur de Sorbonne en 1675, et mourut à Paris le 21 août 1724, à 86 ans. On voit son épitaphe aux Dominicains de la rue Saint-Jacques, à Paris, dans la chapelle de Saint-Thomas. On a de lui, 1° une Histoire ecclésiastique latine, 24 vol. in-8°, réimprimée avec des additions et corrections, Paris, 1699, 8 vol in-fol., qui est estimée, principalement à cause des dissertations et de ses réponses modestes et judicieuses aux inquisiteurs, qui avaient censuré cet ouvrage. L'édition de Paris, 1715, est un peu moins estimée; 2° une théologie dogmatique et morale, Paris, 1693, 11 vol. in-8°, et 1703, 2 vol. in-fol.; 3° des commentaires sur les épîtres de saint Paul, et sur les évangélistes, Paris, 1703 et 1710, 2 vol. in-fol.; 4° une apologie des dominicains missionnaires à la Chine, in-12; 5° sept lettres sur la morale, la prédestination et la grâce, contre le père Daniel, jésuite, in-8°, etc.

ALEXANDRE (NICOLAS), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, mort à Saint-Denis en 1728, est auteur de *la Médecine et chirurgie des pauvres*, in-12; et du *Dictionnaire botanique*, in-8°, l'un et l'autre souvent réimprimés.

ALEXANDRE POLIHISTOR, né à Milet, quatre-vingt-cinq ans avant J.-C., écrivit quarante-deux traités de grammaire, de philosophie et d'histoire, dont il ne reste que des fragmens dans Eusèbe, Pline, Athénée, Plutarque.

ALEXANDRE, *de Paris*, né à Bernay, poète français du 12e siècle, fit avec Lambert Licors de Châteaudun un poème sur Alexandre-le-Grand, en vers de douze syllabes; ce qui a fait donner le nom d'*alexandrins* à ces sortes de vers. Ce roman rimé était passable pour le temps. Il y en a une édition de Paris, in-4°, gothique.

ALEXIS, poète comique grec, vivait du temps d'Alexandre-le-Grand, vers trois cent trente-six ans avant J.-C. Il était oncle de Ménandre. On trouve des fragmens de ce poète dans *Vetustissimorum Græcorum bucolica Gnomica, etc.*, Crispin., 1570, in-16.

ALEXIS (Saint). Nom d'un saint célèbre que l'on conjecture être le même que saint Jean Calybite.

ALEXIS COMNÈNE, empereur de Constantinople, plus remarquable par ses ruses que par ses belles actions, usurpa le trône en 1081, sur Nicéphore Botoniate; il remporta plusieurs victoires sur les Turcs, sur Robert Guiscard, et sur les Scythes : il fit un traité avec les croisés, qui l'accusèrent d'y avoir manqué, et le défirent à la bataille d'Epidamne en 1097. Il se réconcilia avec eux, et mourut en 1118. On a de lui un Rescrit sur les biens d'église dans la bibliothèque des Pères.

ALEXIS DUCAS, surnommé *Mursuphle*, à cause de l'épaisseur de ses sourcils, monta sur le trône de Constantinople en détronant Alexis Lange, qu'il fit étrangler. Les croisés, qui venaient de rétablir Alexis Lange, déclarèrent la guerre à l'usurpateur et s'emparèrent de Constantinople. Théodore Lascaris fut élu empereur par les Grecs, et régna sur quelques provinces d'Asie. Baudouin, comte de Flandres, fut élu empereur de Constantinople par les croisés, qui crevèrent les yeux d'Alexis, et le jetèrent du haut d'un rocher, en 1204, la deuxième année de son usurpation.

ALEXIS-MICHALOWITS, czar de Moscovie, succéda à Michel son père, en 1645, prit Smolensk avec une grande partie de l'Ukraine, en 1654, et mourut en 1676.

ALEXIS PÉTROWITS, fils du czar Pierre-le-Grand, avait des inclinations tout opposées à son père; et les boyards, qui souffraient impatiemment les changemens que le czar faisait dans l'état, soupiraient après l'avénement de son fils au trône, pour voir tout rétabli sur l'ancien pied. Pour prévenir ce changement, le czar, qui voulait que ses établissemens se perpé-

tuassent, le déshérita. Le prince parut peu sensible à ce malheur; mais les boyards ne le prirent pas de même : ils représentèrent au jeune prince que son père avait déjà fait renfermer sa mère dans un couvent, qu'il le déshéritait, et que sa vie n'était pas en sûreté. Il se réfugia à Vienne auprès de l'impératrice, dont il avait épousé la sœur; de là à Naples, où son père lui envoya des députés qui l'engagèrent à revenir. A son arrivée il fut désarmé, et condamné à mort par des juges que son père lui avait choisis. Il mourut dans d'horribles convulsions le 26 juin 1718, et est enterré dans la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul à Pétersbourg, à côté de son épouse, Charlotte-Christine-Sophie de Brunswick, morte en 1715, en partie de la douleur que lui causaient les mauvais traitemens de son mari, en partie des suites d'une couche fâcheuse. Elle était née en 1684, et avait épousé le czar Owits en 1711. Leur fils monta sur le trône après l'impératrice Catherine, sous le nom de Pierre II.

ALEXIS (Guillaume), religieux de l'ordre de Saint-Benoît dans l'abbaye de Lyre, puis prieur de Bussy-au-Perche, vivait encore en 1500. On a de lui différentes poésies, bonnes pour le temps; quatre chants royaux, présentés aux jeux du Puy à Rouen, in-4°, sans date; *Le passe-temps de tout homme et toute femme*, Paris, in-8° et in-4° sans date; c'est un livre de morale sur la misère de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, que l'auteur dit avoir traduit d'un ouvrage d'Innocent III; *Le grant Blason des faulses amours*, in-16 et in-4°, sans date; et dans beaucoup d'éditions, *de la Farce de Pathelin*, et *des quinze Joies du Mariage*. C'est un dialogue sur les maux qu'entraîne l'amour.

ALEYN (Charles), poète anglais sous le règne de Charles Ier, fut précepteur du fils du chevalier Edouard Sherburn, et publia, en 1631, deux poëmes sur les batailles de Crécy et de Poitiers. En 1638 il fit paraître un poëme en l'honneur de Henri VII, et en 1639, il donna la traduction du roman d'*Enéas Sylvius*, intitulé *Euriale et Lucrèce*. On ignore l'année de sa mort, mais il est enterré dans la paroisse de Saint-André, à Holborn.

AL-FARABI, philosophe musulman, se trouvant à la cour du sultan de Syrie, Seifeddoulet, y réduisit au silence par la force de ses argumens tous les philosophes que le sultan avait assemblés. Le sultan ayant fait venir des musiciens, il les accompagna du luth d'une manière admirable; il donna ensuite une pièce de sa façon, qui fit rire tous les assistans, une qui les fit pleurer, et une qui les endormit tous. Le sultan, charmé de ses talens divers, voulait le garder auprès de lui; mais il s'en excusa, et fut tué l'an 954 dans un bois de Syrie.

AL-FARGAN (Ahmed-Ebn-Cothair Al-Farganensis ou Al-Fraganius), célèbre astronome arabe, florissait du temps du calife Al-Maimoun, qui mourut en 833. On a de lui une introduction à l'astronomie dont Albufarage fait un grand éloge. Golius la fit imprimer à Amsterdam en 1669, in-4°, avec des notes très-curieuses.

ALFES ou ALPHES, fameux rabbin, mort en 1103. On a de lui un abrégé du Talmud intitulé *Siphra*, fort estimé des juifs.

ALFINGER, allemand de naissance, prouva que les reproches faits à la nation espagnole auraient pu l'être à toute autre qui se serait trouvée dans le même cas. Les Velsers, riches marchands de Nuremberg, s'étaient fait concéder, par Charles V, le domaine de Vénézuela en Amérique; ils y envoyèrent, en 1529, Alfinger, et lui donnèrent pour lieutenant Barthélemi Sailler avec 400 hommes et 80 chevaux. A leur arrivée, ils ne s'occupèrent qu'à la recherche de l'or, à laquelle ils prodiguaient la vie des Indiens. Le cacique n'évita leur cruauté qu'en fuyant dans les montagnes. Ils avancèrent ensuite dans les terres et pénétrèrent jusque dans le gouvernement de Sainte-Marthe, tuant, saccageant tout pour forcer les Indiens à leur donner de l'or; ces malheureux allaient au-devant d'eux avec de l'or et des rafraîchissemens, et n'en étaient pas mieux traités : réduits au désespoir, ils cherchèrent à se défendre et firent périr une partie des compagnons d'Alfinger. Ce brigand apprit qu'en un certain endroit il y avait une maison d'or; il y dirigea ses pas avec des Indiens enchaînés l'un à l'autre par le col et chargés de vivres. Si l'un de ces malheureux tombait de fatigue,

on ne se donnait pas la peine de détacher la chaîne, on lui coupait la tête. Ce n'est pas sans satisfaction qu'on voit ces monstres périr dans leur expédition. Les Velsers, peu contens de leur acquisition, négligèrent d'y envoyer d'autres gouverneurs. Les Espagnols y nommèrent, et les Indiens virent avec douleur que ce n'était pas un peuple d'Europe, mais les Européens qui avaient l'ame si barbare.

ALFONSE-LE-CATHOLIQUE enleva aux musulmans plus de trente villes, qui agrandirent son royaume des Asturies. Il mourut en 757, redouté des infidèles.

ALFONSE-LE-CHASTE, roi des Asturies, remporta plusieurs victoires sur les musulmans, s'empara de Lisbonne, et mourut en 842, après un règne de cinquante ans.

ALFONSE Ier, roi de Portugal, fils de Henri de Bourgogne, de la maison de France, défit cinq rois maures à la bataille d'Ourique en 1139, et fut couronné la même année. On dit qu'il prit pour armes autant d'écus qu'il avait vaincu de rois : il institua l'ordre d'*Avis*, et mourut à Coïmbre le 9 novembre 1185, à 76 ans.

ALFONSE Ier, roi de Navarre et d'Aragon, prenait le titre d'empereur des Espagnes, et remporta 29 victoires sur les Maures; ce prince, un des plus grands capitaines de son siècle, porta fort loin, au temps des croisades, son zèle et sa dévotion contre les infidèles. Se voyant vieux et sans enfans, il déclara, par un testament solennel, fait en 1131, les hospitaliers de Saint-Jean, les templiers et les chanoines ou chevaliers du Saint-Sépulcre, ses héritiers et successeurs aux couronnes de Navarre et d'Aragon. Ayant attaqué, le 19 juillet 1733, les infidèles proche de Fraga, avec des forces beaucoup inférieures à celles des ennemis, il ne put résister au grand nombre, et périt dans le combat, où son armée fut taillée en pièces. Son testament ne fut pas exécuté, les grands du royaume ayant soutenu que le feu roi n'avait pu disposer de sa couronne au préjudice de ses légitimes héritiers. *Voy*. l'histoire de l'Ordre de Malte, par l'abbé de Vertot, livre premier, année 1133.

ALFONSE II, roi de Portugal, fut excommunié deux fois, la première pour avoir voulu enlever à ses sœurs le château que son père leur avait légué; la seconde pour quelques différends avec l'archevêque de Brague, au sujet des immunités ecclésiastiques; il mourut, sans avoir été relevé de ces dernières censures, le 25 mars 1223, à 38 ans, et fut enterré dans l'abbaye d'Alcobace; il fit la guerre aux Maures avec succès.

ALPHONSE III, roi des Asturies, fit crever les yeux à quatre de ses frères; mais il repeupla des villes et bâtit des églises; ce qui lui a mérité le surnom de Grand. Il mourut en 910, après un règne de quarante-quatre ans.

ALFONSE III, roi de Portugal, prit le titre de procureur et défenseur du royaume par l'autorité du pape, du vivant de son frère Sanche. A la mort de son frère, il faisait le siége de Coïmbre, la seule ville qui fût restée fidèle à Sanche. Dom Martin Fréitas, qui en était gouverneur, ayant appris la mort de son roi, demanda une trève de trente jours, pour vérifier le fait; elle lui fut accordée. Arrivé à Tolède, il alla mettre les clefs de Coïmbre sur le tombeau de Sanche, lui disant qu'il lui remettait le dépôt qui lui avait été confié, et le priait de trouver bon qu'il lui rendît sa place; ayant pris acte de sa démarche par-devant notaire, il revint livrer la ville à Alfonse, et en refusa le gouvernement, que le roi voulait lui continuer. Alfonse reprit les Algarves sur les Maures; il s'attira aussi les censures pour les mêmes motifs que ses prédécesseurs. Mais il fit sa soumission peu avant sa mort, qui arriva le 16 février 1279, à 69 ans; il fut enterré à Alcobace.

ALFONSE IV, roi de Portugal, fit mourir de chagrin son père, par son ambition; il éprouva le même sort de la part de son fils. Car Alfonse ayant fait tuer Agnès de Castro, maîtresse de l'infant dom Pierre, ce prince prit les armes pour s'en venger. La paix se conclut cependant la même année 1355, et Alfonse mourut le 28 mai 1357, à 66 ans; il fut enterré dans la cathédrale de Lisbonne.

ALPHONSE V, roi de Portugal, surnommé l'*Africain*, parce qu'il prit Tanger, Arzile et Alcazar-Ceguer, en 1455. Il mourut le 24 août 1481, à 49

ans. Ce fut sous son règne que les Portugais découvrirent la Guinée, et qu'ils en rapportèrent une grande quantité d'or. Son ambition répandit de l'amertume sur ses jours. Il voulut se servir des droits de Jeanne, fille de Henri IV, roi de Castille, pour usurper ce royaume. Il la fiança dans ce dessein; mais les mauvais succès qu'il éprouva l'y firent renoncer. La malheureuse Jeanne ne fut ni reine de Castille ni reine de Portugal; elle fit profession dans un couvent de Coïmbre, et y mourut en 1530.

ALFONSE IX, roi de Léon et de Castille, surnommé *le Noble et le Bon*, monta sur le trône à l'âge de 4 ans, en 1157. Il reconquit tout ce que ses voisins avaient usurpé sur lui pendant son enfance; mais il fut défait par les Maures, et blessé à la cuisse dans une grande bataille en 1195. Quelque temps après il eut sa revanche, et tua 20,000 Sarrasins. Il gagna encore sur eux en 1212 la bataille de Muradat, où l'on assure qu'ils perdirent près de cent mille hommes d'infanterie et trente mille chevaux. Ce prince mourut en 1214, âgé de 60 ans, fort regretté des Castillans.

ALFONSE X, roi de Léon et de Castille, surnommé le *Sage* et l'*Astronome*, succéda à son père Ferdinand III en 1252: il est auteur des fameuses Tables astronomiques nommées *Alphonsiennes*, à la composition desquelles on dit qu'il dépensa quatre cent mille ducats. Elles furent fixées au 1er de juin, jour de son avénement à la couronne. Alfonse fut moins habile dans la politique qu'il ne l'était dans les sciences; car ayant été élu empereur en 1257, il ne profita point de cette élection, se contentant de protester contre celle de Rodolphe de Hapsbourg; et ayant choisi son fils don Sanche pour son héritier, ce fils dénaturé le détrôna. Alfonse mourut de chagrin le 21 avril 1284. On dit qu'il avait lu quatorze fois la Bible avec ses gloses; et qu'étant attaqué d'une grande maladie, la lecture de Quinte-Curce lui fit tant de plaisir, qu'il en recouvra la santé.

ALFONSE XI, roi de Léon et de Castille, succéda à son père Ferdinand IV en 1312. Il tua avec le roi de Portugal deux cent mille Maures dans une bataille le 31 octobre 1340. On dit que le butin y fut si grand que le prix de l'or en baissa d'un sixième. Il mourut de la peste au siége de Gibraltar, le 27 mars 1350, âgé de 38 ans.

ALFONSE (HENRI), roi de Portugal et des Algarves, succéda à Jean IV son père en 1656. Il remporta de grands avantages sur les Espagnols; fut ensuite relégué, à cause de son incapacité, dans l'île de Tercère, en 1667. De Tercère il fut transféré, quelques années après, au château de Cintra, à sept lieues de Lisbonne, où il mourut d'apoplexie, le 12 septembre 1683. Sa femme épousa son frère don Pèdre, qui lui succéda.

ALFONSE D'ESTE, duc de Ferrare et de Modène, eut pour ennemis implacables Jules II et Léon X. Il épousa en 1501 Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, et mourut le 31 octobre 1534.

ALFONSE DE ZAMORA, savant juif converti, fut employé par le cardinal Ximenès à l'édition de la polyglotte de Complute. Il fit ensuite *Introductiones hebraïcæ Compluti*, 1526, in-4°, et plusieurs autres ouvrages. Il mourut vers 1530. *Voy.* ZAMORA, CASTRO, TOSTAT.

ALFRED ou ALFRED-LE-GRAND, le plus illustre des rois saxons d'Angleterre, succéda à son frère Elthelrède en 872. Il vainquit les Danois, qui étaient descendus sur ses côtes avec une puissante armée, et persuada à un grand nombre de se faire chrétiens. Il fit construire des vaisseaux de guerre plus longs et plus aisés à manier que ceux des Danois, assiégea et prit la ville de Londres, et les Gallois l'ayant reconnu pour leur souverain, il devint monarque de toute l'Angleterre. Alfred ne se distingua pas moins dans le gouvernement civil, qu'il avait fait dans la guerre. Il fit un excellent corps de lois pour établir le bon ordre. Ce fut lui qui établit cette manière excellente et impartiale de juger par les *jurés*. Il encouragea le commerce et fit bâtir un grand nombre de vaisseaux marchands. Il travailla à faire fleurir les arts et les sciences, qui étaient alors entièrement négligées en Angleterre, et on lui attribue même la fondation de l'université d'Oxford. On trouve de lui dans Bède la traduction de l'histoire ecclésiastique de Bède en saxon. Alfred avait

un savoir peu commun, qu'il ne devait en quelque sorte qu'à lui-même, et qui lui servit à policer et à instruire ses peuples encore barbares. Il composa dans ce dessein divers ouvrages en vers et en prose, en saxon et en latin. Il fit aussi un grand nombre de traductions en langue saxonne. On estime surtout celle qu'il fit du livre *Des consolations* de Boëce, publiée à Oxford en 1698, in-8°. Il aimait tant cet ouvrage qu'il le portait toujours avec lui. Enfin Alfred était un prince accompli, pieux, modeste, prenant le conseil de gens éclairés, d'un courage et d'une prudence admirables, d'un esprit judicieux, et si amateur des sciences, qu'aucun homme sans lettres ne pouvait aspirer aux charges de l'état. Il fit fleurir la justice pendant tout son règne. Cet excellent prince mourut en 900 le 28 octobre, et fut enterré à Winchester. Edouard son fils lui succéda. Asserius Menevensis, auteur contemporain, a écrit son histoire ; on la trouve dans *Historiæ Britannicæ scriptores* de Galle, Oxford, 1687 et 1691, 2 vol. in-fol. Spelman a fait imprimer la vie d'Alfred en latin, Oxford, 1678, in-fol.

ALGARDI (Alexandre), ou L'ALGARDE, excellent sculpteur et architecte italien, natif de Bologne, fut disciple de Louis Carache, et se perfectionna à Mantoue sur les ouvrages de Jules Romain, et sur les tableaux des grands maitres. Etant allé à Rome en 1625, il lia amitié avec Le Dominicain, qui le fit connaître. Il mourut à Rome le 10 juin 1654, à 52 ans. Il est enterré dans l'église de Saint-Jean-des-Bolonais, ou l'on voit son tombeau, dont Dominique Guidi à fait le buste. On admire à Rome ce beau bas-relief que le pape Innocent X lui fit faire pour l'église Saint-Pierre du Vatican, et dans lequel est représenté saint Léon qui vient au-devant d'Attila. Le groupe de saint Paul décapité, qui est à Bologne, est encore un des plus excellens morceaux de sculpture qui soient sortis de ses mains.

ALGAROTTI (François), savant poète et philosophe, dont les ouvrages, remplis de vues neuves, se font remarque par une justesse d'expression, une harmonie de style, une clarté et une originalité rares, est né à Venise le 11 décembre 1712. Après avoir successivement étudié sous les meilleurs professeurs de Rome et de Bologne, les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques et la géométrie, il se rendit en France où il acquit bientôt l'estime et l'amitié des savans. Il réunissait à une connaissance étendue de la littérature et des sciences exactes, une politesse et une amabilité qui lui attirèrent pendant toute sa vie la bienveillance des grands et l'affection des gens de lettres ; il composa en 1733 son *Newtonianisme des Dames*, imprimé à Naples en 1737, in-4°. Il fit ensuite un voyage en Russie qui donna lieu à la publication des mémoires intéressans qu'il a laissés sur cette contrée. Lors de l'avénement de Frédéric-le-Grand au trône de Prusse, ce prince, qui avait connu Algarotti à Rheinsberg, le détermina à se fixer à Berlin où il jouit pendant tout le temps qu'il y demeura de la faveur spéciale du monarque ; il fut créé comte, chevalier de l'ordre du Mérite, et élevé à la dignité de chambellan. Il partit de Berlin pour se rendre dans le royaume de Saxe où il fut favorablement accueilli par Auguste III, et revint à Venise après avoir reçu en Italie du pape Benoît XIV et du duc de Parme les témoignages d'estime les plus flatteurs. Algarotti était âgé de 52 ans lorsqu'il mourut à Pise le 3 mars 1764. Il s'était fait lui-même cette épitaphe :

HIC JACET
FRANCISCUS ALGAROTTUS NON OMNIS.

Le roi de Prusse lui fit élever à Pise un riche monument dans le *Campo-Santo*. L'édition la plus complète des œuvres d'Algarotti est en 17 vol. in-8°, Venise, 1791 à 1794. On y remarque ses *Voyages en Russie*, *le Congrès de Cythère*, et ses lettres sur les beaux-arts, la littérature, la philosophie et la politique, qui seules contiennent 7 vol. Elles sont suivies des lettres de ses correspondans, parmi lesquels on remarque, en Angleterre, lord Chesterfield, Taylor, Hervey, lady Montaigu ; en Italie le célèbre professeur François Zanotti, Métastase, Manfrédi; en France, Voltaire, Mme du Bocage. Voltaire, avec lequel il était intimement lié, l'engagea vainement à venir à Ferney pour s'y rétablir d'une

maladie de poitrine à laquelle il dût dans la suite sa mort prématurée. Le *Congrès de Cythère* a été traduit par Duport-Dutertre, in-12, 1749, et par Mlle Menon, in-12, 1748, sous le titre d'*Assemblée de Cythère*. Il existe encore du *Newtonianisme* une traduction par Duperron de Casterra, 2 vol. in-12, 1752. M. de Chastellux a aussi traduit l'*Essai sur l'opéra*, in-8°, 1773, et Pingeron, l'*Essai sur la Peinture*, in-12, 1769.

ALGASIE, dame gauloise du 5e siècle, liée d'amitié avec Hédibie, autre dame gauloise, envoya Apodème à Bethléem, consulter saint Jérôme sur plusieurs passages de l'évangile et de saint Paul.

ALGER, *Algerus*, pieux et savant prêtre, natif de Liége, se retira à Clugny et mourut vers 1131. Il a composé un excellent Traité *du Sacrement du corps et du sang de N. S.*, contre Bérenger, qui se trouve dans un recueil des traités sur l'Eucharistie, 1535, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères; un traité de la Miséricorde de Dieu et de la justice dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne; un Traité du libre arbitre dans le recueil de Pezius, 5 vol. in-fol.

ALHASEN, fameux auteur arabe, qui a composé, vers 1100 de J.-C, un gros volume sur l'optique, et d'autres ouvrages imprimés en latin, à Bâle, 1572, in-fol.

ALI, gendre de Mahomet et mari de Fatime, devait être calife après la mort de Mahomet; mais Homar et Othman s'y étant opposés, il se retira dans l'Arabie, et y fit un recueil de la doctrine de Mahomet, dans laquelle il permettait beaucoup de choses qu'Abubecker condamnait; cette indulgence lui attira beaucoup de prosélytes. Après la mort d'Othman il fut déclaré calife par les Égyptiens, les Mecquois et les Médinois. Il remporta une grande victoire près de Bassora sur un parti qui lui était opposé, mais il fut assassiné en 660 de J.-C. Sa devise était: *J'adore Dieu mon seigneur, d'un cœur sincère*. Les Persans suivent sa doctrine, et ont en horreur Abubecker, Omar et Othman, qui sont suivis par les Turcs.

ALI-BEY, fils d'un prêtre grec nommé David, naquit dans la Natolie en 1728, et fut nommé Joseph. A l'âge de 13 ans, des voleurs l'enlevèrent, le conduirent en Egypte et le vendirent au kiaia des janissaires, qui, l'ayant pris en amitié, le fit circoncire. Il lui fit apprendre le turc, l'arabe, et l'équitation. Ali réussit dans ses études, remplit différens postes dans la maison de son maître, et ensuite fut gouverneur de villes; sa bonne conduite le fit parvenir à la place d'un des 24 beys qui gouvernent l'Egypte, et enfin, en 1763, à celui de scheick elhabad qui est la première dignité de la république. Il aspirait à cette place pour venger son maître qu'Ibrahim le circassien avait fait punir; mais, en satisfaisant sa vengeance, il se fit des ennemis qui le forcèrent à quitter l'Egypte pour conserver sa vie. Ses partisans se virent bientôt persécutés par la faction contraire; ils rappelérent Ali en 1766, et, par le sacrifice de quatre de ses ennemis, il se trouva tranquille dans le poste de chef de la république. Après avoir établi son autorité sur une base qu'il croyait solide, il s'occupa du bonheur des peuples. Les Arabes furent réprimés, les soldats contenus, l'agriculture et le commerce favorisés. Il épousa une esclave de la Russie rouge, nommée *Marie*, et fit venir au Caire son père qui lui amena sa sœur et un neveu. Le vieillard retourna dans son pays comblé de biens. Mais Ali, désirant s'attacher plus particulièrement un ami nommé Mahamet Aboudahab, lui donna sa sœur en mariage: Aboudahah était un traître qui visait à la place de chef de la république, et qui abusa de sa faveur de son beau-frère pour y parvenir. Ali, quoique averti des intentions de son beau-frère, ne put jamais se persuader une pareille ingratitude. Cependant, en 1768, les Russes déclarèrent la guerre à la Porte et pénétrèrent dans la Méditerranée. Ali leva, suivant la coutume, 12,000 hommes pour les envoyer à l'armée du Grand-Seigneur; ses ennemis écrivirent au divan qu'Ali s'entendait avec les Russes, et que les 12,000 hommes qu'il envoyait se tourneraient de leur côté à la première occasion. Aussitôt un capigi fut expédié pour lui couper la tête. Ali, informé de cette résolution, envoie au-devant du capigi et de son escorte, qui sont tués et enterrés sous le sable. Alors il fait rassembler les beys, leur fait lec-

ture du firman lancé contre lui, et leur demande jusqu'à quand ils souffriront les injustices de la cour de Constantinople. Tous conclurent à secouer le joug, et le pacha fut renvoyé. Aboudahab fut chargé de soumettre l'Yemen, les ports de la mer Rouge et la Syrie, à quoi il réussit; mais, quand il se crut sûr de son armée, l'empressement de supplanter son beau-frère le fit renoncer au siége d'Alep, et toutes ses conquêtes se perdirent aussi vite qu'il les avait faites. De retour en Egypte, il lève l'étendard de la révolte; Ali envoye 12,000 hommes contre lui, le général qui les commandait passe du côté de l'ennemi. Contraint de céder à la force, il se retire en Syrie où il implore en vain le secours des Russes pour se rétablir. Abandonné à ses propres ressources, il vint à bout de former un camp de 6,000 hommes avec lesquels il faisait quelques conquêtes en Syrie, lorsqu'il reçut avis des chefs des janissaires, que, s'il retournait en Egypte, ils se déclareraient pour lui. Le désir de se venger de ses ennemis fit prendre ce parti imprudent. Les janissaires ne firent rien pour lui, et Aboudahah envoya 12,000 hommes au-devant de sa petite armée; Ali les taille en pièces, les disperse, et prend la route du grand Caire. Aboudahah fait assembler le peuple, lui insinue qu'Ali, chrétien dans le cœur, ne revient que pour établir sa religion sur la ruine de la leur; tous s'écrient qu'il faut faire punir le perfide, et tout d'un coup il se trouve à la tête de 20,000 hommes qu'il conduit contre son compétiteur; la bataille se donna le 13 avril 1773. Une partie de l'armée d'Ali passa du côté de son compétiteur; lui-même, couvert de blessures, fut conduit prisonnier à la tente de son beau-frère, qui feignit de verser des larmes sur sa disgrâce. Cependant il mourut huit jours après, quelques-uns ont dit de poison. Si les Russes l'eussent secouru, l'Egypte serait aussi florissante que les Turcs désirent qu'elle le soit peu, et ils auraient la meilleure part au commerce immense qu'on y ferait.

ALIBASSA, l'un des plus grands capitaines de l'empire ottoman, se distingua tellement à la guerre de Perse, que l'empereur Amurat IV lui donna une de ses sœurs en mariage. Il mourut en 1663, à 70 ans.

ALIATES, roi de Lydie. *Voyez* ALYATES.

ALIGRE (ÉTIENNE D') était originaire de Chartres. Il s'éleva par son mérite, et devint conseiller au grand conseil, intendant de la maison du comte de Soissons, puis conseiller d'état, et garde des sceaux, le 6 janvier 1624. Louis XIII le nomma chancelier de France la même année, après la mort de M. de Sillery. Deux ans après, ayant quitté les sceaux, il se retira dans sa maison de la Rivière au Perche, où il mourut, le 11 décembre 1635, à 75 ans. Étienne d'Aligre son fils naquit à Chartres le 31 juillet 1592. Il fut successivement conseiller au grand conseil, ambassadeur à Venise, conseiller d'état, surintendant des Finances, et chef du commerce de marine, en 1654. Louis XIV ayant établi en 1661 un conseil royal des finances, Étienne d'Aligre fut le premier des commissaires de ce conseil. Il devint ensuite garde des sceaux, puis chancelier de France, en 1674, et mourut à Versailles le 25 octobre 1677, à 85 ans. On voit le mausolée du père et du fils dans une chapelle à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris.

ALIPE, *Alipius*, évêque de Tagaste, disciple et ami de saint Augustin, embrassa la religion catholique et soutint la cause de l'église contre les donatistes, dans la conférence de Carthage, en 403.

ALIPE, *Alipius*, d'Antioche, géographe, dédia à Julien-l'Apostat une géographie, mais il n'est pas sûr que ce soit celle que Jacques Godefroi a publiée en grec et en latin, Genève, 1628, in-4°. C'est à lui que Julien avait donné la commission de faire rebâtir le temple de Jérusalem.

ALIX DE SAVOIE, épousa en 1114 Louis-le-Gros, et en eut six fils et une fille, qu'elle prit soin d'élever elle-même dans la pratique de la vertu; le premier, Hugues, mourut jeune; le second régna sous le nom de Louis VII; le troisième, Henri, fut archevêque de Reims; le quatrième, Philippe, fut archidiacre de Paris, et en refusa l'évêché, pour y placer Pierre Lombard son précepteur; le cinquième, Robert, fut la tige de la maison de Dreux; et le sixième, Pierre, fit la branche de Courtenay. La fille, Constance, épousa

Eustache de Boulogne, et ensuite Raymond, comte de Toulouse. Le titre de reine de France et de mère de si grands princes n'empêchèrent point Alix d'épouser en secondes noces, en 1138, Mathieu de Montmorenci, connétable, ou grand-écuyer de son premier mari. Elle en eut une fille, nommée comme elle, qui épousa Gaucher de Châtillon. Quinze ans après, elle obtint de son mari la permission de se retirer dans l'abbaye de Montmartre, qu'elle avait fondée. Elle y finit ses jours un an après, en 1154, et y fut enterrée.

ALKMAAR (Henri d'), poète du 15e siècle, est auteur de la célèbre *fable du renard*, poëme bas-saxon, où sont ingénieusement représentés la plupart des défauts des hommes, sous l'image des bêtes et surtout du renard, l'un des principaux personnages. La morale de ce poëme est fort bonne, les pensées et le style d'une naïveté charmante. Aussi a-t-il été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. M. Gottsched en a donné en allemand une magnifique édition enrichie de figures et de quelques dissertations préliminaires sur l'auteur et sur le mérite de cet ouvrage.

ALLADE, *Alladius*, roi des Latins, surnommé *le Sacrilége*, à cause de ses impiétés. On dit qu'il contrefaisait le tonnerre avec des machines de son invention, et qu'il périt par la foudre du ciel, vers 855 avant J.-C.

ALLÆUS. *Voy.* Yves de Paris.

ALLAINVAL (Léonor-Jean-Christine Soulas d'), de Chartres, portait l'habit ecclésiastique, et est mort le 2 mai 1753. Depuis 1725, jusqu'en 1734, il a donné plusieurs comédies; aux Français: *l'École des Bourgeois*, *le Mari Curieux*, *le Temple du goût*; aux Italiens: *l'Embarras des Richesses*, *le Tour de Carnaval*, *l'Hiver*; il en a fait quelques autres qui n'ont pas été imprimées, *la Fausse Comtesse*, *les Réjouissances publiques* ou *le Gratis*, *la Fée Marote*, *Ana*, et *Bigarrures Calotines*, les deux premières aux Français, les trois dernières à l'Opéra-Comique. Il est auteur des *Anecdotes de Russie, sous Pierre Ier*, 1745, in-12; *Connaissance de la Mythologie*, 1762, in-12.

ALLAIS (Denis Vairasse), entra d'abord dans le service militaire, et le quitta ensuite pour étudier le droit. Étant passé en Angleterre, il se trouva en 1665 sur la flotte commandée par le duc d'Yorck. Quelques années après il fut obligé de revenir en France, où, après avoir encore servi quelque temps, il se mit à enseigner l'anglais et le français aux étrangers. On a de lui 1° une Grammaire française méthodique, 1681, in-12; 2° un Abrégé de cette grammaire en anglais, 1683, in-12; 3° la fameuse Histoire des *Sevarambes*, Amsterdam, 1716, 2 vol. in-12. C'est une fiction ingénieuse, mais dangereuse, qui paraît avoir été imaginée pour débiter adroitement un nouveau système de gouvernement politique et de religion. Il ne faut pas confondre cet auteur avec Jean-Baptiste Allais de Beaulieu, qui a publié l'art d'écrire, gravé par Senault, et imprimé à Paris en 1681 et 1688, in-fol. *Voy.* son éloge dans le Journal des Savans de 1681.

ALLARD (Guy), auteur de différens ouvrages sur les principales familles du Dauphiné, est mort en 1715. Le principal est l'*Histoire des maisons du Dauphiné*, 1672 à 1682, 4 vol. in-4°. Le Nobiliaire de Dauphiné, en 1671, in-12.

ALLAZZI, ALLATIUS (Léon), né dans l'île de Chio en 1586, alla en Italie dès son enfance, fut élu grand-vicaire d'Anglona, puis nommé bibliothécaire du cardinal Barberin, et enfin garde de la bibliothèque du Vatican, sous Alexandre VII. Il vécut dans le célibat, sans entrer dans les ordres, et mourut à Rome en janvier 1669, à 83 ans, après s'être acquis l'estime des savans. Il a composé un grand nombre d'ouvrages sur la réunion de l'église grecque, entre autres, *De Ecclesiæ occidentalis et orientalis perpetuâ consensione*, Cologne, 1648, in-4°; *De Purgatorio*, Rome, 1655, in-8°; Sur la patrie d'Homère, Lyon, 1640, in-8°; Sur les livres ecclésiastiques des Grecs, Paris, 1645, in-4°; Sur les temples, Cologne, 1645, in-8°; *Græciæ orthodoxæ scriptores*, Romæ, 1652 et 1659, in-4°, etc.; *Opuscula Græcorum et Latinorum col.*, *Agripp.*, 1653, in-8°.

ALLEGRE (Antoine) fut chanoine à Clermont en Auvergne. On a de lui, 1° *Le mépris de la cour, et la Louange de la vie rustique*, Lyon, Dolet, in-8°,

1545; ouvrage traduit de l'espagnol d'Antoine de Guevare; 2° *Décade contenant les vies de dix empereurs*, Paris, Vascosan, in-4°, 1556.

ALLEMANT (Pierre l'), *Voy* Lallemant.

ALLEN (Guillaume), célèbre théologien anglican, dont les ouvrages ont été imprimés en 1707, in-fol. Ils roulent presque tous sur la défense des articles de l'église anglicane, contre les non-conformistes. Il a paru comme traduction de lui, un traité politique, Lyon, 1658, in-12, où l'on soutient que tuer un tyran n'est pas un meurtre. Ce livre, attribué à M. de Marigny, gentilhomme français, fut ironiquement dédié à Cromwell. Il ne faut pas le confondre avec Thomas Allen, habile mathématicien, natif de Stafford, mort en 1632.

ALLEON-DULAC (Jean-Louis), naquit à Lyon; après avoir exercé la profession d'avocat, il accepta la direction de la poste aux lettres à Saint-Étienne-en-Forez, où ses nombreux loisirs devaient lui permettre de se livrer à l'étude de l'histoire naturelle, pour laquelle il avait toujours eu un goût dominant. Il a laissé : 1° *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des provinces du Lyonnais, du Forez et du Beaujolais*, Lyon, 2 vol. in-8°, 1765; 2° *Mélanges d'histoire naturelle*, 2 vol. in-8°, 1765.

ALLESTRY (Richard), docteur en théologie, d'Oxford, né en 1619, eut à souffrir, dans sa jeunesse, pour son attachement à la cause du roi; mais, à la restauration de Charles II, il fut fait professeur en théologie. En 1665, il fut principal du collége d'Éton, et, après avoir résigné sa chaire, en 1679, il mourut en 1681. Ses sermons furent publiés à Oxford, en 1684.

ALLESTRY (Jacob), fils d'un libraire de Londres, ruiné dans l'incendie de 1666, fit ses études à Oxford, et s'adonna à la poésie dans le genre des pastorales; il est mort le 15 octobre 1686, à trente-trois ans.

ALLETS (Pons-Augustin), avocat, né à Montpellier, amusa les loisirs que lui donnait une petite fortune, par des compilations sans nombre, dont quelques-unes ont été accueillies. Il est mort à Paris, le 7 mars 1785, à 82 ans. Les principaux de ses ouvrages sont : *le Tableau de l'histoire de France*, 2 volumes, *le Dictionnaire théologique*, *le Dictionnaire des conciles*, *les Ornemens de la mémoire*, *Encyclopédie de pensées*, *le Bon Jardinier*, *les Leçons de Thalie*, 3 vol., *Connaissance des poètes français*, 2 vol., *l'Agronome*, ou *Dictionnaire du cultivateur*, 2 vol., *Manuel de l'homme du monde*, *Histoire des singes*, *Selecta à Cicerone præcepta*, et autres livres pour les écoliers, mais qui sont oubliés; *Synopsis doctrinæ Sacræ*, *le Catéchisme de l'âge mûr*, *Abrégé de l'histoire grecque*, *Magasin des adolescens*, *Nouvelles vies des saints*, *les Princes célèbres qui ont régné dans le monde*, 4 vol., *l'Esprit des journalistes de Trévoux*, 4 vol., *les Rêves d'un homme de bien*, *l'Histoire des papes*, 2 vol., *l'Albert moderne*, 2 vol., *Esprit des journalistes de Hollande*, 2 volumes.

ALLEYN (Édouard), né à Londres, le 1er septembre 1566, fut un habile comédien sous le règne de la reine Élisabeth. On raconte que faisant le rôle du diable dans une pièce de Shakespeare, le diable lui apparut, et qu'il en fut si effrayé, qu'il fit vœu de fonder un collége, ce qu'il exécuta en fondant celui de Dulvich, dans la province de Surrey, qui lui coûta 10,000 livres sterling, et qui fut fini en 1607. Il est mort le 15 novembre 1626, et sa femme en 1623. Ils sont enterrés dans la chapelle du collége. La profession de comédien valoit déjà mieux, dans ce siècle, qu'une profession nécessaire.

ALLIACO (Pierre de), *Voy.* Ailli.

ALLIX (Pierre), savant ministre protestant, natif d'Alençon, passa en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, et fut chancelier de Windsor, ensuite trésorier de l'église de Salisbury, où il mourut en 1717, laissant quelques enfans. Les plus estimés de ses ouvrages sont : 1° *Réflexions sur tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament*, Amsterdam, 1687 et 1689, 2 vol. in-8°; 2° *Jugemens de l'ancienne église judaïque contre les Unitaires*, 1699, in-8°, ce dernier ouvrage est en anglais; la traduction de Ratramme, *du corps et du sang de J.-C.*, Rouen, 1672, in-12; *De Messiæ duplici adventu*, 1701, in-12. Alix pré

tend dans cet ouvrage que J.-C. doit revenir en 1730 ou 1736.

ALLOBROGES, anciens peuples de la Gaule; les Grecs les nommaient *Allobriges*. Ils occupaient les pays situés entre l'Isara et le Rhodanus. Les Carthaginois, qui connaissaient leur courage se lièrent avec eux et en reçurent des secours contre les Romains; ceux-ci, devenus vainqueurs des Carthaginois, tournèrent leurs armes contre les Allobroges et les défirent l'an 122 avant J.-C. Leur pays fut après cette guerre réuni à l'empire romain.

ALLOR, peintre florentin, mort en 1607, excella dans le portrait et dans l'histoire.

ALLUCIUS, prince des Celtibériens, en Espagne, que l'ancien Scipion l'Africain vainquit, deux cent dix ans avant J.-C. On amena alors à Scipion une fille d'une beauté extraordinaire, trouvée parmi les prisonniers. Scipion, apprenant qu'elle était fiancée au jeune Allucius, le fit venir avec son amante, et l'ayant pris en particulier, il lui dit: *On vous l'a gardée avec soin, afin qu'on pût vous faire un présent digne de vous et de moi; toute la récompense que je vous demande, est que vous soyez ami de la république.* Ce jeune prince, transporté de joie, prit la main de Scipion, et pria les dieux de récompenser une action si généreuse. Les parens de cette fille ayant forcé Scipion de prendre une somme d'argent pour sa rançon, ce général appela Allucius, et la lui donna encore, en disant: *Recevez cet argent de ma main comme une seconde dot dont je vous fais présent.*

ALMAGRO (Diégo), capitaine espagnol qui accompagna Pizarre à la conquête du Pérou. Almagro s'empara de Cusco, pénétra jusqu'au Chili, et laissa partout des marques de sa cruauté et de sa valeur; s'étant brouillé avec Pizarre, il le fit assassiner. Vaca de Castro, vice-roi du Pérou, lui livra bataille, le fit prisonnier et décapiter en 1542, avec 40 de ses partisans.

ALMIAN (Jacques), de Sens, célèbre docteur de Sorbonne, et professeur de théologie au collége de Navarre, fut choisi pour écrire en faveur de Louis XII, contre le pape Jules II, et pour défendre l'autorité des conciles contre le cardinal Cajetan. Ce qu'il a écrit sur ce sujet se trouve dans Gerson et Goldast. Toutes ses œuvres sont imprimées à Paris, en 1517, in-fol. Il mourut en 1515.

ALMARIUS. *Voyez* Amalaricus.

ALMANON ou Abdalla III, 7e calife Abasside, remporta plusieurs victoires sur les Grecs et s'illustra encore plus par son amour pour les lettres; il fit traduire en arabe les meilleurs philosophes grecs et se forma une bibliothèque à grands frais; il mourut en 833.

ALMANSOR, nom de trois fameux princes mahométans: le premier était roi de Cordoue, et mourut en 1002, après avoir pris Barcelone, et remporté de grands avantages sur les chrétiens. Le second, Joseph Almansor, était roi de Maroc, et fut défait par les chrétiens, en Espagne, l'an 1158 de J.-C. Enfin, le troisième, Jacob Almansor, fils de Joseph, se rendit maître de Maroc, de Fez, de Trémécen et de Tunis, et gagna la fameuse bataille d'Alarcos en Castille. Le pape Innocent III lui adressa un bref en 1199 de J.-C., pour faciliter le rachat des esclaves chrétiens.

ALMEIDA (François), gentilhomme portugais, et le premier gouverneur des Indes orientales, où le roi Emmanuel l'envoya en 1505. Il se distingua par sa prudence, sa sagesse et sa bravoure dans cette expédition.

ALMELOVEEN (Théodore Jansson d'), savant littérateur hollandais, mort à Amsterdam en 1742, après avoir été professeur en histoire, en langue grecque et en médecine, à Harderwick. Il a laissé plusieurs ouvrages curieux et estimés. Les principaux sont, 1° *De vitiis Stephanorum*, Amsterdam, 1683, in-12; 2° *Onomasticon rerum inventarum*, 1684, in-12; 3° *Bibliotheca promissa et latens*, 1692, in-12; 4° *Amœnitates theologico-philologicæ*, 1694, in-8°; 5°, *Plagiariorum syllabus*; 6° *Fasti consulares*, Amsterdam, 1740, in-8°. Il ne faut pas le confondre avec Thomas Jansson d'Almeloveen, médecin, qui a donné la description des plantes du Malabar dans l'*Hortus Malabaricus*, Amsterdam, 1678 et suiv., 12 vol. in-fol., auxquels il faut joindre *Flora Malabarica*, 1696, in-fol.

ALMÉRIC ou ALMARIC, *Voyez* AMALRIC ou AMAURI.

ALMOHADES, nom de la quatrième race des rois de Fez et de Maroc. Le premier auteur de cette race fut Abdalla le Mohavedin.

ALOPA (FRANÇOIS DE), imprimeur vénitien, fut choisi par Jean Lascaris pour imprimer les ouvrages grecs dont il voulait donner les éditions. La première et la plus rare est une *Anthologie grecque*, imprimée tout en lettres capitales, 1494, in-4°; *Callimaque*, imprimé de même, mais sans lieu ni année de l'impression, in-4°.

ALP-ARSLAN, second sultan de la dynastie des Selgiucides, et l'un des plus braves et des plus puissans monarques d'Asie, succéda à Togrul-Beg son oncle, en 1063 de J.-C. Il remporta un grand nombre de victoires et mourut à Méru dans le Khorasan, en 1072, dans son expédition pour la conquête du Turquestan. On lit à Méru cette épitaphe sur son tombeau : *Vous tous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan élevée jusqu'aux cieux, venez à Méru, et vous la verrez ensevelie sous la poussière.*

ALPHONSE, *Voy.* ALFONSE.

ALPINI (PROSPER), savant médecin, né à Marostica dans l'état de Vénise, le 23 novembre 1553, professa la botanique à Padoue avec beaucoup de réputation, et mourut le 7 février 1617, laissant plusieurs enfans. Ses principaux ouvrages sont : *De Rhapontico*, Patavii, 1612, in-4°. Un excellent traité du baume, qui se trouve dans *Medicina Ægyptiorum*, Leidæ, 1718, in-4°; *De plantis Ægypti*, Leidæ, 1735, in-4°; *De præsagiendâ vitâ et morte*, dont Boerhaave a donné une édition, Leyde, 1710, in-4°; *De plantis exoticis*, Venise, 1627, in-4°. Cette édition a quelquefois des titres de 1629 et 1656. *Medicina methodica Patavii*, 1611, in-fol., Leyde, 1719, in-4°.

ALSAHARAVIUS ou ACARARIUS ou ALBUCASSIS, médecin arabe du 11e siècle, du temps de l'empereur Henri IV, vers 1185. Ses ouvrages en latin sont imprimés à Ausbourg, 1519, in-fol. Jean Channing a donné une édition de ses œuvres en arabe et en latin, Oxford, 1778, 2 vol. in-4°.

ALSOP (ANTOINE), maître ès-arts d'Oxford, en 1696, devint chapelain de l'évêque de Winchester, et chanoine de sa cathédrale, et ensuite recteur de Brigthwell, dans le comté de Berck. Un procès qu'il eut en 1717 avec miss Astrey d'Oxford, et par le jugement duquel il fut condamné à lui payer 2000 livres sterling, est vraisemblablement la cause qui le fit s'expatrier; il resta inconnu pendant son long exil, et mourut d'une chute, le 10 juin 1726. Il avait donné un choix de fables d'Ésope, à Oxford, 1698, in-8°. Ses poésies anglaises se trouvent dans différentes collections; et, en 1752, ont paru deux livres de ses *Odes latines*, in-4°.

ALSTEDIUS (JEAN-HENRI), allemand, et fameux écrivain protestant, dont on a un grand nombre de volumes qui marquent son érudition : les principaux sont une Théologie, une Philosophie en plusieurs volumes oubliés, *Encyclopædia*, Lyon, 1640, 2 vol. in-fol.; Herborn, 1620, in-4°; et réimprimés en 1630, 2 vol. in-fol. Alstedius mourut en 1638, âgé de 50 ans. Il avait une fille qui donna dans les sentimens des millenaires, comme lui dans son traité *De mille annis*, 1627, in-8°.

ALT (FRANÇOIS-JOSEPH-NICOLAS, baron d'), né à Fribourg, le 17 février 1689, avoyer du canton en 1737, est mort dans cette ville le 7 décembre 1770. On a de lui l'*Histoire des Helvétiens*, Fribourg, 1749 à 1752, 10 vol. in-8°, peu estimée.

ALTESSERA, *Voyez* HAUTESERRE.

ALTHÉE, femme d'Ænée, reine de Calydon et mère de Méléagre; pour punir ce prince d'avoir tué ses oncles, elle jeta au feu le tison fatal auquel, par le décret des parques, la vie de ce jeune prince était attachée, et se donna ensuite la mort à elle-même.

ALTHÉMÈNE, fils de Catréus, roi de Crète, tua, selon la fable, son père sans le connaître, comme l'oracle l'avait prédit.

ALTHUSIUS (JEAN), jurisconsulte allemand du 16e siècle dont on a quelques ouvrages où il soutient que la souveraineté des états appartient au peuple, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis.

ALTILIUS (GABRIEL), l'un des plus excellens poètes du 15e siècle, précepteur de Ferdinand-le-Jeune, roi de Naples, et ensuite évêque de Buxente,

mourut en 1510. Ses poésies sont dans le premier vol. de *Deliciæ poetarum italorum*, et aussi dans le Sannasar de 1728.

ALTING (Henri), fameux professeur de théologie à Groningue, né à Embden le 17 février 1583, se distingua au synode de Dordrecht où il était député du Palatinat. Lorsque Heidelberg fut pris, un soldat l'arrêta en disant : « Cette hache a fait périr dix hommes aujourd'hui, le docteur Alting serait le onzième, si je savois où il est. » Alting échappa en disant qu'il était régent du collége de Sapience ; il en était directeur ; il professa depuis la théologie à Groningue, jusqu'à sa mort en 1644. On a de lui un grand nombre d'ouvrages presque tous de théologie.

ALTING (Jacques), fils du précédent, né à Heidelberg en 1681, professeur d'hébreu, ensuite de théologie à Groningue, et grand ennemi de Samuel Desmarets son collègue, mourut en 1679. Il s'était marié à l'âge de 30 ans. Ses ouvrages ont été imprimés à Amsterdam en 5 vol. in-fol. en 1687. On lui reproche d'avoir été trop attaché au rabbinisme.

ALTING (Menson), savant bourguemestre de Groningue, mourut le 2 août 1713, âgé de 76 ans. On a de lui une excellente description des Pays-Bas, intitulée : *Descriptio Germaniæ inferioris*. Amsterdam, 1697, in-fol.

ALVA et ASTORGA (Pierre de), Espagnol, prit l'habit de Saint-François au Pérou ; il revint en Espagne, voyagea en différens endroits de l'Europe, et mourut dans les Pays-Bas en 1667 ; le plus singulier de ses ouvrages est une vie de saint François qu'il a intitulée *Naturæ prodigium, gratiæ portentum, etc.*, Madriti, 1651, in-fol. assez rare.

ALVAREZ (Diégo), de Rio-Seco, dans la vieille Castille, savant dominicain, professeur de théologie, ensuite archevêque de Trani, fut choisi avec Lemos pour soutenir la cause des Thomistes contre Molina dans les congrégations *de auxiliis*. On a de lui, *De auxiliis divinæ gratiæ*, Lyon, 1611, in-fol.; *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione*, Lugduni, 1622, in-8°; Commentaire sur Isaïe, 1615, in-fol.; Sur la somme de saint Thomas, in-fol., etc. Il mourut en 1635.

ALVAREZ (Emmanuel), jésuite portugais, naquit dans l'île de Madère le 4 juin 1526. Il devint recteur des colléges de Coïmbre, d'Evora et de Lisbonne, et de la maison professe de Lisbonne. Il mourut au collége d'Evora le 30 décembre 1582. Sa grammaire latine est fort estimée. Elle est intitulée : *De institutione grammaticâ*, 1599, in-4°.

ALVAREZ (François), prêtre portugais, fut chapelain d'Emmanuel, roi de Portugal, et aumônier de l'ambassade que ce prince envoya auprès de David, empereur d'Ethiopie ou d'Abyssinie. Alvarez demeura six ans en Ethiopie, et revint avec des lettres du monarque abyssin pour le roi dom Juan, qui avait succédé à Emmanuel son père, et pour le pape Clément VII, auquel il rendit compte de son voyage en présence de l'empereur Charles-Quint, à Bologne, en 1533, au mois de janvier. Il était revêtu de la qualité d'ambassadeur du roi d'Ethiopie. Il mourut en 1540. On a de lui une relation de son voyage qu'il écrivit en Portugais et qui fut imprimée à Lisbonne en 1540, in-fol. Nous en avons une traduction française intitulée *Description de l'Ethiopie, etc.*, imprimée à Anvers chez Plantin, en 1558, in-8°. Sa relation est estimée, quoique quelques-uns croient qu'Alvarez n'avait pas assez de génie pour faire une bonne relation.

Il y a plusieurs autres *Alvarez* qu'il faut chercher à leurs noms propres.

ALVAREZ ALBORNOS. *Voy.* Albornos.

ALVAROT (Jacques), savant jurisconsulte, professeur en droit à Padoue sa patrie, où il mourut en 1546 à 74 ans, laissant trois fils. Son Traité le plus connu est intitulé *Commentaria in libros feudorum*, Francfort, 1587, in-fol. On l'appelait le jeune pour le distinguer d'un autre mort en 1452.

ALVIANO (Barthélemi), capitaine général des Vénitiens, fut fait prisonnier à la bataille d'Aignadel, perdit la bataille de la Motte, sans déchoir de la réputation qu'il s'était acquise dans ses autres expéditions. Il se distingua à la bataille de Marignan et mourut en 1515, à 60 ans, si pauvre que le sénat fut obligé de faire une pension alimentaire à son fils et de marier ses filles.

ALYATES, roi de Lydie, père de Crésus, succéda à Sadyattes vers 614 avant J.-C. Dans la guerre qu'il eut contre Cyaxare, roi des Mèdes, les deux armées étant près d'en venir aux mains, le combat fut interrompu par une éclipse de soleil dont ils ne connaissaient point la cause : ce qui les porta à faire la paix. Hérodote assure que cette éclipse avait été prédite par Thalès de Milet. Alyates mourut en 557 avant J.-C.

ALYPE (SAINT), d'Andrinople, surnommé le *Stylite*, parce qu'il resta 53 ans sur une colonne, mourut au commencement du 7e siècle.

AMABLE (SAINT), curé de Riom, au 5e siècle, mourut en cette ville en 475, et en est devenu le patron. M. Faydit en a donné la vie, in-12.

AMADEDDULAT, premier sultan de la race des Buides, conquit en fort peu de temps la Perse, l'Itaque et la Karamanie. Il établit son siége à Schiraz en 933, et mourut en 949. C'était un prince brave, généreux, et qui réussit en toutes ses entreprises.

AMADEUS GUIMEMUS. *Voyez* MOYA.

AMAJA (FRANÇOIS), d'Antequera, professeur en droit à Ossuna et à Salamanque, mourut à Valladolid vers 1640. On a de lui des commentaires sur les trois derniers livres du code, Lyon, 1639, in-fol.; et d'autres ouvrages dont on fait cas en Espagne.

AMALAIRE-SYMPHONIUS, prêtre, vivait au commencement du 9e siècle, fut diacre à Metz, et ensuite à Lyon et à Trèves, s'est fait remarquer par plusieurs ouvrages savans sur la liturgie, et notamment par son *Traité des Offices ecclésiastiques*, publié d'abord en 820, puis en 827, avec des changemens. On a encore de lui *l'Ordre de l'Antiphonier, l'Office de la Messe*, etc.

AMALARIC ou AMAURY, roi des Visigoths, fils et successeur d'Alaric II, qui fut tué, en 507, à la bataille de Rouillé. Amalaric, alors âgé de 5 ans, fut conduit en Espagne. Les dissensions survenues parmi les Visigoths furent favorables à Gésalaïc, fils naturel d'Alaric, que le plus grand nombre proclama roi à Narbonne. Cependant Théodoric, roi d'Italie, et aïeul d'Amalaric, fit avancer une puissante armée contre les Francs et les Bourguignons, s'empara de la Provence et du Languedoc, et défit Gésalaïc, qui mourut en combattant. Amalaric fut élu roi en 511. Partisan de l'arianisme, il usa de tant de violence pour obliger la reine Clotilde son épouse à embrasser ses opinions, qu'elle envoya à son frère un voile teint de son sang. Childebert, pour s'en venger, entra dans les états des Visigoths, et défit Amalaric, qui fut tué en 531.

AMALARIUS FORTUNATUS, archevêque de Trèves, l'un des plus illustres prélats du temps de Charlemagne, fut envoyé par ce prince en ambassade vers Michel Curopalate, empereur d'Orient, et mourut à son retour en 814. Il est auteur du livre du sacrement de baptême, imprimé sous le nom d'Alcuin, dans les œuvres de ce dernier.

AMALASONTE ou AMALASUNTE, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, princesse d'un excellent esprit et savante dans les langues grecque et latine, fit élever son fils à la manière des Romains. Ce jeune prince étant mort, elle mit sur le trône son cousin Théodat qui eut la perfidie de la faire mourir en 534; mais Bélisaire vengea sa mort.

AMALECH, fils d'Eliphaz, et petit-fils d'Esaü, fut le père et le chef des Amalécites, peuple de l'Idumée.

AMALRIC (ARNAUD), général de Cîteaux, inquisiteur contre les albigeois, et ensuite archevêque de Narbonne, ami d'Innocent III, se distingua au 13e siècle par son zèle contre les albigeois : il réunit les princes d'Espagne contre les Maures. Ces princes remportèrent une célèbre victoire le 6 juillet 1212, dont Amalric, qui s'y trouva, a donné une relation. Il mourut en 1225.

AMALTHÉE, fille de Melyssus, roi de Crète, prit soin de l'enfance de Jupiter, qu'elle nourrit de lait de chèvre. Ce dieu plaça la chèvre dans le ciel, et donna une de ses cornes aux Nymphes qui avaient eu soin de son enfance : elle avait la vertu de produire ce qu'elles voulaient, et a pris le nom de corne d'abondance.

AMALTHÉE, nom de la sybille de Cumes, qui présenta à Tarquin-le-Superbe, vers 535 avant J.-C., neuf livres sur les destinées de Rome. Tar-

quin les lui marchanda à deux fois, et chaque fois elle en brûla trois; de sorte qu'il en acheta trois le même prix qu'elle avait voulu vendre les neuf. Ces livres étaient en telle vénération à Rome, qu'on créa deux magistrats pour les consulter dans les cas extraordinaires. Servatius Gallæus a donné les Oracles sybillains, avec des dissertations, Amsterdam, 1688 et 1689, 2 vol. in-4°; mais c'est une pieuse fraude. S'il y a quelques oracles des anciennes sybilles, il y en a encore plus faits après coup par les premiers chrétiens.

AMALTHÉE (Jérôme, Jean Baptiste et Corneille), nom de trois célèbres poètes latins d'Italie, au 16e siècle, dont les poésies ont été imprimées à Amsterdam, en 1728, in-8°, dans le *Sannasar variorum*; séparément, Amsterdam, 1689, in-12. La plus belle pièce de ces recueils est une épigramme sur deux enfans d'une grande beauté, mais privés chacun d'un œil.

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro:
Et poterat formâ vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen quod habes concede sorori,
Sic tu cæcus amor, sic erit illa Venus.

C'est Corneille Amalthée qui a mis en latin le catéchisme du concile de Trente. Jean était secrétaire de cardinaux au même concile. Ils moururent l'un et l'autre en 1574.

AMAMA (Sixtinius), de Frise, disciple de Drusius, et fameux professeur d'hébreu à Francker, mourut en 1629. On a de lui un livre contre les traductions de la Bible adoptées par les catholiques, intitulé *Antibarbarus Biblicus*, 1656, in-4°., qui a eu grand cours parmi les protestans; un traité contre la traduction flamande de la Bible, 1623, in-4°, et un autre contre *la Vulgate*, 1618 et 1620, in-4°. Il a laissé des enfans.

AMAN, amalécite et favori d'Assuérus, roi de Perse, irrité de ce que Mardochée ne voulait pas fléchir les genoux devant lui, obtint un ordre d'Assuérus pour faire mourir tous les Juifs dans un même jour: mais Assuérus ayant appris que Mardochée avait découvert une conspiration contre l'empire, et qu'il n'en avait pas été récompensé, ordonna à Aman de le mener par toute la ville, en criant: *C'est ainsi que mérite d'être honoré celui que le roi honore de son estime.* Aman fut ensuite pendu à une potence qu'il avait fait dresser pour Mardochée.

AMAND (Saint), évêque de Bordeaux en 404, et ami de saint Paulin.

AMAND (Saint), évêque de Maestricht, apôtre d'une partie des Pays-Bas, mourut en 679, après avoir fondé l'abbaye d'Elnone près de Tournai. Sa vie par Baudemont se trouve dans Surius, et dans la collection de Martenne.

AMAND (Saint), Marc-Antoine-Gérard-François de), de Rouen, poète français, fils d'un chef d'escadre, fit lui-même plusieurs courses, devint fort sage dans ses dernières années, fut reçu à l'académie française en 1634, et mourut en 1661, de chagrin de ce que Louis XIV n'avait pu supporter la lecture d'un poëme de la Lune, où il louait ce prince de savoir nager. Il est auteur du *Moïse sauvé*, 1660, in-12, que Boileau a critiqué, et de la *Rome ridicule*. Saint-Amand n'avait point étudié, et faisait d'assez mauvais vers, mais il les récitait bien; ce qui donna lieu à cette épigramme de Gombaud:

Tes vers sont beaux quand tu les dis,
Mais ce n'est rien quand je les lis;
Tu ne peux pas toujours en dire,
Fais-en donc que je puisse lire.

Comme on le croyait fils d'un gentilhomme verrier, Maynard fit sur lui cette autre épigramme:

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un prince,
Daphnis, que vous sortez;
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités.

Ses Œuvres forment trois vol. in-4°.

AMASIS, de simple soldat devint roi d'Egypte, vers 569 avant J.-C. Ses sujets le méprisèrent d'abord à cause de la bassesse de son extraction, mais il sut vaincre leur répugnance par sa douceur et par sa politique. On dit qu'il fit une loi, portant que chacun eût tous les ans à rendre compte de la manière dont il subsistait, à un magistrat préposé à cet effet.

AMATE, femme du roi Latinus et mère de Lavinie, se pendit de désespoir de n'avoir pu empêcher le mariage de sa fille avec Enée.

AMATO (MICHEL D'), né à Naples, le 3 octobre 1682, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut le 15 novembre 1729. On a de lui en latin : *Dissertation sur l'espèce de baume qu'on doit employer dans le saint chrême*, 1722, in-8°; *Sur l'usage de manger des oiseaux en carême*, 1723, in-12 ; *Sur le lieu de l'enfer, etc.*, 1728, in-4°.

AMAURI Ier, roi de Jérusalem, après la mort de son frère Baudouin III, fit la guerre en Egypte avec des succès heureux. Son avarice lui fit manquer le Caire qu'il assiégeait. Pendant que le sultan feignait d'amasser l'argent qu'il avait promis, Noradin fit lever le siège. Il manqua aussi Damiette et mourut en 1173. *Voy.* AMALARIC, AMALRIC.

AMAURI II de Lusignan, devint roi de Jérusalem en épousant Isabelle, deuxième fille d'Amauri Ier. Il tenait sa cour à Acre, et ne put jamais rentrer dans Jérusalem, que les Sarrasins occupaient. Il mourut en 1205.

AMAURI de Chartres, hérétique du 13e siècle, né à Bène, village du diocèse de Chartres, était clerc, et professait la philosophie à la fin du douzième siècle; sa principale erreur était de déclarer Dieu la matière première, mais avec toutes les obscurités des commentateurs d'Aristote. Amauri, condamné par l'université, en appela au pape Innocent III qui le condamna aussi. Craignant d'être puni, il se rétracta, et se retira à Saint-Martin-des-Champs à Paris, où il mourut de chagrin et de dépit. Amauri fut déterré et jeté à la voierie ; ses disciples soutenaient *qu'il n'y avait point d'autre paradis que la satisfaction de bien faire, ni d'autre enfer que l'ignorance et le péché; que les sacremens étaient inutiles, et que toutes les actions faites dans un esprit de charité, même l'adultère, ne pouvaient être mauvaises.* Ils furent condamnés dans un concile de Paris en 1210, et on en fit brûler plusieurs.

AMAZIAS, roi de Juda, huit cent trente-neuf ans avant J.-C., vengea d'abord la mort de Joas son père, et défit ensuite les Iduméens : enflé de ce succès, il écrivit à Joas, roi d'Israël, que s'il ne voulait lui obéir avec tout son peuple, il lui déclarait la guerre. Joas lui répondit en ces termes : « Il y » avait autrefois sur le mont Liban un » très-grand cèdre, auquel un chardon » demanda sa fille en mariage pour son » fils; mais en même-temps que le char- » don faisait cette demande, une bête » le foula aux pieds et l'écrasa. Profi- » tez de cet exemple pour n'entrepren- » dre rien au-dessus de vos forces. » Amazias, irrité de cette réponse, déclara la guerre à Joas; mais il fut vaincu. Il périt long-temps après, dans une conspiration, à Lachis, huit cent dix ans avant J.-C.

AMAZONES. Au lieu des fables dont est remplie leur histoire, il paraît cependant qu'il a existé réellement des femmes qui ont fait corps de société sans hommes. Elles étaient le reste d'un peuple de Scythie, qui s'était réfugié dans la Sarmatie asiatique, au-dessus du mont Caucase. Ces peuples se plaisaient plus à faire des incursions chez leurs voisins qu'à cultiver la terre ; mais les peuples, fatigués de ces incursions, se réunirent contre ces pillards, les surprirent et les massacrèrent ; leurs femmes prirent la résolution de se maintenir par elles-mêmes ; se choisirent une reine, et formèrent un peuple de guerrières, qui n'eut rien à redouter de ses voisins, en les laissant tranquilles. Chacun sait comment elles pourvoyaient à la perpétuité de l'espèce, dont elles ne conservaient que les filles. Elles firent d'abord mourir les garçons, ensuite elles les estropièrent, afin qu'ils fussent hors d'état de prendre la supériorité sur elles ; enfin elles les renvoyèrent à leurs pères. Elles faisaient disparaître la mamelle droite par la compression, dès l'enfance, pour n'être point gênées à tirer de l'arc : leurs vêtemens étaient des peaux de bêtes ; l'armure de leur tête, un casque. Non-seulement elles se maintinrent dans leur pays, mais elles reculèrent leurs frontières, et fournirent du secours à leurs alliés : les peuples qu'elles avaient soumis leur fournirent des troupes, avec lesquelles elles résistèrent à Hercule et à Thésée, et pénétrèrent dans l'Asie-Mineure, jusqu'à Smyrne et à Ephèse, où elles firent bâtir un temple à Diane, et y placèrent sa statue. Il est remarquable que, quoique le temple ait été rebâti sept fois, la statue qu'avaient fait faire les Amazones y fut toujours conservée. Deux entreprises malheureuses firent périr la plupart des Amazones, avec leurs reines, et les

mirent hors d'état de rien entreprendre. Depuis la guerre de Troie les historiens ne parlent plus de leurs conquêtes. Il en resta cependant dans quelques cantons. Thalestris, qui fut trouver Alexandre, était de Cappadoce; il y en avait dans l'armée des Albaniens, défaite par Pompée; mais, depuis cette époque, on n'en rencontre plus dans l'histoire; on a cru en trouver en Afrique et en Amérique, parce que des femmes de sauvages, qui vivent de chasse, peuvent, ainsi que leurs maris, s'exercer à tirer de l'arc et paraitre des amazones, mais bien différentes des anciennes amazones, qui formaient un état uniquement de femmes. *Voy.* ORITHIE, PENTHESILÉE.

AMBIGAT, roi de toutes les Gaules du temps de Tarquin l'ancien, vers 590 avant J.-C. Tite-Live en parle comme d'un prince très-puissant.

AMBOISE (GEORGES D') célèbre cardinal, archevêque de Rouen, et ministre d'état sous Louis XII, après avoir été évêque de Montauban et archevêque de Narbonne. C'est par son conseil que Louis XII conquit le Milanais en 1499. On croit qu'après la mort d'Alexandre VI, il eût été élu pape si le cardinal de la Rovère n'eût empêché par artifice cette élection, pour se mettre lui-même la thiare sur la tête. Le cardinal d'Amboise gouverna avec douceur, et n'eut en vue que l'avantage de la religion, la gloire du roi, et le bonheur du peuple. Il fit de grands biens à la ville de Rouen, protégea les gens de lettres, et réforma les religieux en qualité de légat du saint siége. Il ne posséda jamais qu'un bénéfice, dont les deux tiers du revenu étaient employés, selon les canons, à la nourriture des pauvres et à l'entretien des églises. Il mourut à Lyon regretté de toute la France, le 25 mai 1510, âgé de 50 ans. Pendant sa maladie, il disait souvent à un vertueux frère célestin qui le servait : *Frère Jean, je voudrais avoir été toute ma vie frère Jean.* Entre ses belles actions, on rapporte qu'un gentilhomme de Normandie offrant de lui vendre une terre à vil prix pour marier sa fille, le cardinal lui laissa sa terre, et lui donna gratuitement l'argent dont il avait besoin. On a imprimé ses lettres à Louis XII, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12. Sa vie a été donnée par le Gendre, 1721, in-4° ou 2 vol. in-12.

AMBOISE (AIMERY D'), frère du précédent, quarantième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dont la résidence était alors dans l'île de Rhodes, succéda à Pierre d'Aubusson le 10 juillet 1503. Il fut élu absent étant grand-prieur de France, et fit son entrée à Rhodes l'année suivante. Il gagna en 1510 une fameuse bataille navale contre le soudan d'Egypte, sur les confins de la Syrie, proche *Monte-Negro*, où le neveu du soudan fut tué. Il mourut le 13 novembre 1512, fort regretté de tous les chevaliers. L'illustre et ancienne maison d'Amboise tirait son nom de la ville d'Amboise, dont elle posséda la seigneurie. Elle a produit plusieurs autres grands hommes.

AMBOISE (FRANÇOIS D'), fils d'un chirurgien de Charles IX, fut entretenu par la libéralité de ce prince au collége de Navarre, où il enseigna ensuite pendant quelque temps. Il s'attacha depuis au droit, et devint fort bon avocat au parlement de Paris; après quoi il eut une charge de conseiller au parlement de Bretagne; enfin il fut maître des requêtes et conseiller d'état. Il suivit Henri III en Pologne, où il fit la description de ce royaume. On lui attribue la révision et l'édition des OEuvres d'Abélard en 1616, in-4°. Il avait fait plusieurs pièces de théâtre, qu'il fit représenter, mais qu'il ne voulut pas faire imprimer. Ses amis lui dérobèrent cependant une comédie très-facétieuse, intitulée *Les Napolitaines*, et la firent imprimer en 1584, in-12. Il était marié, et est mort vers 1620. Il avait deux frères.

AMBOISE (ADRIEN D'), qui fut curé de Saint-André à Paris et évêque de Tréguier en 1604, mourut à Tréguier en 1616; il est auteur de la tragédie d'Holopherne, 1520, in-8°.

AMBOISE (JACQUES D') docteur en médecine et recteur de l'Université. Ce fut sous son rectorat que l'Université prêta serment à Henri IV, et commença le procès contre les jésuites : il mourut en 1606. On a de lui *Orationes duæ in senatu habitæ pro universis academiæ ordinibus in Claromontenses qui se jesuitas dicunt*, Paris, 1595, in-8°.

AMBOISE (MICHEL D'), sieur de

Chevillon, fils naturel de Michel d'Amboise, amiral de France, mourut en 1511; il était né à Naples. La famille d'Amboise le fit élever, et lui procura les moyens de vivre; mais un mariage fait contre le vœu de cette famille, et un crime auquel il participa, et pour lequel il fut mis en prison, la lui rendit contraire, et le réduisit à la misère. Il vivait encore en 1543. On a de lui en vers, *Contr'Epîtres d'Ovide*, Paris, 1546, in-16; *Les Secrets d'amour*, 1542, in-8°; *Les ris de Démocrite et les pleurs d'Héraclite*, traduit d'Antoine Philéremo Fragoso, 1547, in-8°; *Complaintes de l'esclave fortuné* (c'est le nom qu'il prenait), 1529, in-8°; *La Penthaire, ou lettres et fantaisies*, etc., 1530, in-8°; *Epigrammes*, 1532, in-8°, réimprimé dans le siècle suivant; *Epîtres vénériennes*, 1532, in-8°; *Le Babilon, ou lettres récréatives et joyeuses*, in-8°; *Le Blason de la dent*, dans le recueil intitulé *Blason des parties du corps féminin*, Lyon, 1536, in-16.

AMBOISE (FRANÇOISE D'), épousa Pierre II, duc de Bretagne, dont elle eut à souffrir la jalousie; mais ce prince ayant reconnu son erreur, lui rendit plus de justice. La duchesse étant devenue veuve en 1457, se retira au monastère des Carmélites, qu'elle avait fondé près de Vannes. L'abbé Barrin en a écrit la vie, Bruxelles, 1704, in-12.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie, homme de qualité, riche, considéré, et mari de sainte Marcelle, fut converti à la foi catholique, étant allé par curiosité entendre Origène. Ambroise avait beaucoup d'esprit et d'éloquence; il ne cessa de presser Origène de travailler sur l'Ecriture sainte; entretint quatorze personnes pour écrire sous lui, et l'engagea à réfuter Celse : il confessa généreusement la foi de J.-C. devant Maximin, et mourut vers 250 de J.-C.

AMBROISE (SAINT), archevêque de Milan, docteur de l'Eglise, fils d'Ambroise, préfet du prétoire des Gaules, naquit dans le palais de son père. Anicius Probus, préfet du prétoire, l'envoya en qualité de gouverneur dans la Ligurie, en lui disant: *Allez, et gouvernez-vous plutôt en évêque qu'en juge*. Ce discours fut comme une prédiction de ce qui arriva dans la suite : car Auxence, évêque de Milan, étant mort, il s'éleva entre les ariens et les orthodoxes une grande contestation pour lui donner un successeur. Ambroise alla à l'église pour apaiser le tumulte, et parla avec tant de sagesse, qu'on le proclama évêque d'une commune voix. Cette élection fut confirmée par l'empereur Valentinien, et Ambroise fut sacré le 7 décembre 374 : il s'imposa trois devoirs; de ne passer aucun jour sans célébrer les saints mystères; de prêcher tous les dimanches l'évangile à son peuple; et de n'oublier rien de ce qui pouvait augmenter la religion chrétienne : il convertit saint Augustin, fit condamner les ariens au concile d'Aquilée en 381, et refusa courageusement l'entrée de l'église à l'empereur Théodose, l'obligeant de faire pénitence du massacre de Thessalonique. Saint Ambroise avait une douceur d'expression qui lui a fait mériter le surnom de *doctor mellifluus* : il mourut le 4 avril, veille de Pâques, en 397, âgé de 57 ans. Paulin, prêtre de Milan, qu'il ne faut pas confondre avec saint Paulin, a écrit sa vie, à la prière de saint Augustin. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1686, et 1690 ou 1691, 2 vol. in-fol., donnée par les bénédictins. Ses lettres sont traduites en français, 1741, en 3 vol. in-12; son *Traité de la virginité*, 1729, 1 vol. in-12; son *Traité des offices*, par Bellegarde, 1689, in-12.

AMBROISE LE CAMALDULE, natif de Portico, petite ville de la Romagne, célèbre général de son ordre en 1430, se distingua aux conciles de Bâle, de Ferrare et de Florence, où l'on admira sa facilité à s'énoncer en grec. Tous les savans recherchaient son amitié : *L'étude*, dit Paul Jove, *ne le rendit point farouche, la piété ne le rendit point sévère*. On a de lui *Hodoeporicon*, ou *Visite des monastères de son ordre*, Florence, 1680, in-4°; les traductions de plusieurs livres grecs, et d'autres ouvrages qui se trouvent dans la collection de Martenne. Il mourut le 21 octobre 1439.

AMBROISE DE LOMBEZ (le père), dont le nom était Jean Lapeyrie, né à Lombez, le 20 mars 1718, entra chez les capucins en 1724, passa les charges de son ordre, et mourut en 1778, dans

le Béarn. Il est auteur de *La paix intérieure*, in-12; de *Lettres sur la paix intérieure*, in-12, qui est une suite de l'ouvrage précédent; et de *la Joie de l'Ame*, in-12. Un de ses confrères a donné sa vie en 1782, in-12 : il ne tient pas à lui qu'on ne le croie un saint à miracles.

AMBROSINUS (BARTHÉLEMI), directeur du jardin botanique de Bologne, mort en 1657, a donné *De Capsicorum varietate cum inconibus*, Boloniæ, 1631, in-12, et plusieurs vol. d'Aldrovande.

AMBROSINUS (HIACINTHE), frère du précédent, professeur de botanique à Bologne, a donné *Hortus Boloniensis*, 1657, in-4°; *De Plantis*, t. 1, Bologne, 1666, in-fol. La mort de l'auteur a laissé imparfait cet ouvrage, qui devait avoir plusieurs vol.

AMÉDÉE V, LE GRAND, comte de Savoie en 1285, prince sage et belliqueux, fit trente-deux siéges, et n'entreprit jamais rien sans succès : il maintint en 1311 les chevaliers dans l'île de Rhodes contre les Turcs, et depuis ce temps les ducs de Savoie prirent pour armes la croix de Malte : il mourut à Avignon en 1323, âgé de 74 ans.

AMÉDÉE VI, ou *le Comte Vert*, comte de Savoie en 1373, et l'un des plus grands princes de son temps, alla en Grèce au secours de Jean Paléologue, et fut l'arbitre de l'Italie : il mourut en 1383, après un règne glorieux.

AMÉDÉE VIII, LE PACIFIQUE, succéda à Amédée VII en 1391, et fit ériger la Savoie en duché en 1416 : il fut si sage qu'il fut appelé *le Salomon de son siècle*. Les plus grands princes le prenaient souvent pour arbitre. En 1434, il laissa ses états à son fils, et se retira au prieuré de Ripaille, où il fonda l'ordre militaire de Saint-Maurice : il y goûtait en saint ermite les plaisirs innocens de la campagne, lorsqu'il fut élu pape par le concile de Bâle, le 24 juin 1440, il prit le nom de Félix V; mais en 1449, étant à Lyon, il abdiqua le pontificat, et mit fin au schisme par cette soumission édifiante. Nicolas V, alors pape, le fit doyen du sacré collége. Enfin, il mourut à Genève en odeur de sainteté, le 7 janvier 1450, à 69 ans.

AMÉLINE (CLAUDE), grand chantre et ensuite grand archidiacre de l'église de Paris, naquit vers 1629, d'un procureur au Châtelet. On a de lui 1° *Un Traité de la volonté*. 1684, in-12, Paris; 2° *Traité de l'amour du souverain bien*, 1699, in-12, Paris. Améline est mort en 1714.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (ABRAHAM-NICOLAS), l'un des auteurs qui ont le plus travaillé sur la politique, naquit à Orléans en février 1634, et mourut à Paris le 8 décembre 1716. Ses principaux ouvrages sont, 1° Traduction française de l'homme de cour de Balthasar Gratian; 2° Traduction des annales de Tacite, avec des remarques, 11 vol. in-12 avec la continuation; il n'y a de lui que les 4 premiers; 3° Édition des lettres du cardinal d'Ossat, avec des notes; 4° Traduction de l'histoire du concile de Trente par Fra-Paolo, 1686, in-4°; Histoire du gouvernement de Venise, Amsterdam, 1714, 3 vol. in-12, qui le fit mettre à la Bastille; ses Mémoires, 3 vol. in-12; il avait été secrétaire d'ambassade en Portugal et à Venise. L'auteur du dictionnaire des livres jansénistes voudrait faire soupçonner sa fidélité dans ces emplois; mais son vrai crime aux yeux de ce jésuite est d'avoir traduit trop fidèlement Fra-Paolo.

AMELOTTE (DENIS), pieux prêtre de l'Oratoire, natif de Saintes, et mort à Paris en 1678 à 72 ans. On a de lui une traduction française du Nouveau-Testament, avec des notes, 1666, 4 vol. in-8° ou 1688, 2 vol. in-4°. Daillé le fils et Conrart accommodèrent cette traduction, en se servant de celle de Mons, à leurs opinions, et la firent imprimer à Paris chez Louis Vendôme, 1670, in-12, en petit caractère; mais à peine cette édition parut-elle, qu'elle fut supprimée; ce qui l'a rendue très-rare : un abrégé de théologie, in-4°; la vie du père de Condren, in-8°; et quelques autres ouvrages.

AMENÈCLES, corinthien, fut le premier des Grecs qui bâtit à Corinthe et à Samos des galères à trois rangs de rameurs : ce qui les rendit plus légères.

AMERBACH (JEAN), natif de Reuthlingue en Souabe, savant imprimeur de Bâle au 15e siècle, dont les éditions sont exactes et recherchées : il acheva en 1506 le *Saint-Augustin* qu'il avait commencé en 1495, et fit promettre à ses enfans avant sa mort, arrivée en 1515, qu'ils imprimeraient le *Saint-Jé-*

rôme, ce qu'ils exécutèrent. Boniface fut un fameux jurisconsulte de Bâle, et mourut en 1632.

AMERIC VESPUCE, marchand florentin, né en 1451. Au récit des découvertes de Christophe Colomb, en 1492, Améric, qui connaissait le goût de Ferdinand pour les découvertes, alla lui offrir ses services. Le roi lui donna une petite flotte, commandée par Alfonse d'Ogéda, qui partit au mois de mai 1497. A dix degrés de latitude nord, il découvrit une grande terre, qui s'appelle aujourd'hui la *Nouvelle Andalousie*, dans la Terre-Ferme, à laquelle on s'est à peu près accordé de donner le nom de celui qui l'a découverte. Il rentra dans les ports d'Espagne, le 15 novembre 1498. En 1499, Ferdinand lui donna une nouvelle flotte avec laquelle il reconnut la Guiane, sans passer la ligne. Il était de retour à Cadix au mois de novembre 1500. Vespuce vivait à Séville, à peu près oublié de Ferdinand, lorsque le roi de Portugal, Emmanuel, l'attira à son service; il partit de Lisbonne, le 11 mai 1511, et aborda au Brésil; mais deux hommes qu'il envoya à la découverte furent surpris et mangés avant qu'on en eût connaissance. Un jeune homme se hasarda de descendre pour aller à des femmes qui étaient venues sur le rivage. Pendant qu'elles témoignaient leur surprise, une d'elle vint lui donner un grand coup de pieu, et le jeta roide mort; les autres le traînèrent au haut de la montagne, le coupèrent en quartiers, le firent rôtir, et le mangèrent à la vue des vaisseaux, en faisant entendre qu'elles en avaient fait autant aux deux autres. Le capitaine refusa d'exécuter le projet de vengeance que l'équipage, indigné de cette barbarie, voulait en tirer. A huit degrés de la ligne, il trouva un peuple plus doux : il s'avança jusqu'au tropique du capricorne, et de là jusqu'au cinquante-deuxième parallèle, trouvant des habitans sur toute la côte. Il rentra à Lisbonne, le 7 septembre 1502, avec un vaisseau de moins, qu'il avait été obligé de brûler, parce qu'il était hors d'état de continuer la route. En 1513 le roi de Portugal équippa une nouvelle flotte pour Malaca; mais l'imprudence fit périr quatre vaisseaux de cette flotte. Vespuce en sauva deux, avec lesquels il aborda à la baie de Tous-les-Saints : il y laissa vingt-quatre Portugais pour lesquels il bâtit un fort, et rentra à Lisbonne, le 18 juin 1504. Il était attaché à la marine du roi de Portugal lorsqu'il mourut en 1516.

AMERVAL. *Voy.* Eloy.

AMES (Guillaume), né à Norfolck en 1576, théologien anglais protestant, professeur de théologie à Francker, a écrit en latin des cas de conscience, et plusieurs ouvrages de controverse contre Bellarmin, etc. Amsterdam, 1658, 5 vol. in-12. Ames est mort à Rotterdam en 1634.

AMES (Joseph), célèbre antiquaire anglais, fut secrétaire de la société des antiquaires, et mourut le 7 octobre 1759; sa fille a épousé le capitaine Dampierre, descendant du fameux voyageur de ce nom. Il a donné les *Antiquités typographiques d'Angleterre*, depuis 1741 jusqu'en 1600, avec un supplément jusqu'en 1749, in-4°.

AMHURST (Nicolas), naquit à Marden, dans le comté de Kent. La liberté de ses principes et sa mauvaise conduite le firent chasser du collége de Saint-Jean, à Oxford. Pour s'en venger, il publia une satire contre les membres respectables de ce collége, qu'il intitula *Oculus Britanniæ*, et un autre sous le titre de *Terræ filius*, nom que les anglais substituent à celui de *prévaricateur*. Forcé de quitter Oxford, il vint à Londres faire le métier d'écrivain; il y publia deux volumes de *Mélanges*, consistant en paraphrases, traductions et poésies. Son principal ouvrage littéraire est le *Craftman*, qui a eu un très-grand succès. Milord Bollenbroke, M. Pulteney, et quelques autres membres de l'opposition, y ont eu part : il est mort le 27 avril 1742.

AMILCAR, nom de plusieurs capitaine carthaginois, dont le plus célèbre, Amilcar Barcas, père d'Annibal, ravagea les côtes d'Italie pendant cinq ans, et fut défait avec sa flotte près de Trapani, deux cent quarante-deux ans avant J.-C., ce qui mit fin à la première guerre punique. Amilcar commença la seconde, et passa en Espagne, où il subjugua les nations les plus belliqueuses : il y fut tué en combattant, lorsqu'il se disposait à entrer en Italie, deux cent vingt-huit ans avant J.-C. Il

laissa trois fils, qu'il avait élevés, disait-il, comme trois lions, pour déchirer Rome. C'est lui qui fit jurer à Annibal, son fils aîné, une éternelle inimitié contre les Romains.

AMIOT. *Voy.* Amyot.

AMMANATI, architecte et sculpteur célèbre, naquit à Florence en 1511. Le bâtiment du collége romain est fait d'après ses dessins, du moins pour la façade, qui est imposante, mais dont les détails ne sont pas généralement approuvés. Il bâtit aussi à Florence l'église de Saint-Giovannino à ses dépens, pour les jésuites, et y fut enterré : il est mort en 1592. Il avait épousé Laure Battiféri, née à Urbin en 1513, morte en novembre 1589, qui se distingua dans l'étude de la philosophie et des belles-lettres : les poètes de son temps en font les plus grands éloges, et l'académie des Intronati de Sienne l'admit au nombre de ses membres; mais c'était une femme qu'on connaissait alors, et depuis qu'on ne la connait plus, ses poésies s'oublient : elles ont été cependant imprimées d'abord à Florence, 1552, in-8°, et depuis à Naples, 1694, in-12.

AMMANN (Jean-Conrad), né à Schaffhausen en 1669, mort à Marmund en Hollande, en 1724, est sorti de son obscurité, parce qu'on a voulu le donner pour l'inventeur de faire parler les sourds. Ce médecin a en effet donné deux ouvrages sur le même sujet, l'un intitulé *Surdus loquens*, Harlemii, 1692 in-8°; et l'autre: *Dissertatio de loquelâ, quâ muti et surdi ab incunabulis loqui possint*, Amstelodami, 1700, in-12.

AMMANN (Jean), né à Schaffhausen, le 22 décembre 1707, de la société royale de Londres en 1731, professeur de botanique et d'histoire naturelle à Pétersbourg en 1733, et de l'académie de cette ville, y mourut le 10 janvier 1740. Il a donné la *Description des plantes de Russie*, Pétersbourg, 1739, in-4°, figures, en latin.

AMMANNUS (Paul), de Breslau, était de l'académie des curieux de la nature, et professeur en médecine à Leipsick : il est mort en 1690; il a donné *Enumeratio plantarum horti Lipsiensis*, Lipsiæ, 1675, in-8°; *Character plantarum*, 1676, in-12; *Hortus Bosianus quoad exotica descriptus*, 1686, in-4°, etc.

AMMIEN MARCELLIN, historien, natif d'Antioche, mort vers 390, a composé en un latin assez dur une histoire intéressante, dont il ne nous reste que dix-huit livres : quoique païen, il parle avec modération, et même avec éloge, de la religion chrétienne. Son héros est l'empereur Julien. La meilleure édition de cette histoire est celle de Gronovius, en 1693, in-fol., à Leyde; celle de Paris, 1681, est aussi assez estimée. L'abbé de Marolles l'a traduit en français, 1672, 3 vol. in-12; M. de Moulines en a aussi donné une traduction française à Berlin, 1776, 3 vol. in-12, réimprimée à Lyon.

AMMIRATI ou AMMIRATO, (Scipion), de Lecce, chanoine de Florence, et historien célèbre, né le 27 septembre 1531, se retira à Florence, où le grand-duc le combla de biens. C'est là qu'il composa en italien un Discours sur Tacite, Florence, 1598, in-4°; traduit en français par Laurent Mellie, Lyon. 1619, in-4°; l'Histoire de Florence, 1647, 3 vol. in-fol.; Histoire des familles napolitaines, 1580 et 1651, 2 vol. in-fol.; Histoire des familles florentines, 1615, in-fol.; Opuscules, 1340, 3 vol, in-4°. Il mourut le 30 janvier 1600.

AMMON, chef des Ammonites, fils de Lot et de la plus jeune de ses filles.

AMMON, nom donné à Jupiter à cause des sables de la Lybie, où on l'adorait sous la forme d'un bélier. Ses oracles durèrent jusqu'au temps de Théodose.

AMMONIUS d'Alexandrie, surnommé *Saccas*, parce que son premier métier était de transporter du blé dans des sacs, fut célèbre philosophe, maître d'Origène et de Plotin, auxquels il enseigna la philosophie éclétique ou des nouveaux platoniciens, que Potamon avait enseignée le premier : il avait composé une concorde des quatre évangiles, qui était très-estimée, et qui se trouve dans la bibliothèque des Pères. Quoiqu'il fût chrétien, Plotin, Longin, Porphyre et Hiérocles, qui suivaient ses principes, en font un grand éloge : il enseignait la philosophie à Alexandrie en 243.

AMMONIUS, *Lithotome*, célèbre chirurgien d'Alexandrie, ainsi nommé

parce qu'il inventa l'opération de tirer la pierre de la vessie.

AMMONIUS, fils d'Hermias, philosophe péripatéticien, disciple de Proculus, a fleuri dans le 6e siècle. Son ouvrage *De Differenciâ vocum* se trouve dans un dictionnaire grec imprimé à Venise en 1497, in-fol.; et il est imprimé avec d'autres anciens grammairiens, Leyde, 1739, deux parties, in-4°; *Commentarius in librum Aristotelis de interpretatione, græcè*, Venise, 1546, in-8°.

AMMONIUS (André), natif de Lucques, s'établit en Angleterre, où il devint secrétaire de Henri VIII, auprès duquel Léon X le revêtit d'un caractère public. Il mourut de la suette, en 1517. On a de lui différentes poésies : *Scotici conflictus historiæ. Eclogæ, Epigrammata.*

AMNON, fils aîné de David et d'Achinoan, fit violence à Thamar sa sœur, malgré sa résistance; mais Absalom, frère de Thamar, vengea cette insulte, en faisant tuer Amnon dans un festin, vers 1031 avant J.-C.

AMOLON. *Voy.* Amulon.

AMON, roi de Juda, prince impie, fut assassiné par ses officiers après deux ans de règne, vers 641 avant J.-C.

AMONTONS (Guillaume), habile machiniste, naquit à Paris le 31 août 1663; une surdité qu'il avait contractée dans sa jeunesse à la suite d'une maladie, en le séquestrant du commerce des hommes, avança ses progrès dans les sciences; il s'appliqua de bonne heure aux machines, fut reçu de l'académie des sciences en 1699, et mourut le 11 octobre 1705, à 42 ans. On a de lui un livre sur les baromètres, les thermomètres et les hygromètres, 1695, in-12, et une *théorie des frottemens*, dans les mémoires de l'académie.

AMOS, le troisième des douze petits prophètes, était un simple pasteur de la ville de Thécué : il prophétisa sous Ozias et Jéroboam II, et il prédit la captivité et le rétablissement des dix tribus. Amasias, prêtre de Béthel, le fit mourir vers 785 avant J.-C. Il ne faut pas le confondre avec Amos, père du prophète Isaïe.

AMOUR (Guillaume de S.), fameux docteur de la maison et société de Sorbonne, natif de Saint-Amour en Franche-Comté, et chanoine de Beauvais, défendit avec vigueur les droits de l'Université de Paris, qui l'envoya à Rome à ce sujet. Son livre *Des périls des derniers temps* fut condamné par Alexandre IV, ainsi que l'évangile éternel publié par les religieux franciscains : il fut lui-même exilé à Saint-Amour; mais après la mort de ce pape, Guillaume revint à Paris, et y fut reçu avec applaudissemens. Il mourut le 13 septembre 1272. Ses ouvrages ont été imprimés en 1632, in-4°. Il y soutient que les religieux doivent être soumis aux évêques et aux curés; que ce n'est pas une action de vertu de se réduire volontairement à la mendicité, et qu'on ne doit point donner l'*aumône*, mais *la correction*, aux mendians *valides* : il eut un grand nombre de défenseurs; Jean de Meun, ou Clopinel, dit de lui dans son roman de la Rose :

> Etre banni de ce royaume,
> A tort, comme maître Guillaume
> De Saint-Amour, qu'hypocrisie
> Fit exiler par grande envie.

Saint Thomas et saint Bonaventure écrivirent fortement contre lui; et il n'a pas tenu aux mendians qu'il ne fût taxé d'hérésie.

AMOUR (Louis Gorin de S.), fameux docteur de la maison et société de Sorbonne, et filleul de Louis XIII, fut recteur de l'université de Paris, sa patrie, et envoyé à Rome pour défendre la cause des défenseurs de Jansénius : il fut exclu de la Sorbonne, n'ayant pas souscrit à la condamnation de M. Arnauld, et mourut le 15 novembre 1687. Son journal fut imprimée en 1662, in-fol., et brûlé par arrêt du conseil d'état de 1664.

AMPHIARAUS, fils d'Œcléus, et l'un des plus célèbres devins du paganisme, inventa, selon Pausanias, l'art de la divination par les songes. Il s'était caché de peur d'être contraint d'aller avec Adraste à la guerre de Thèbes, ayant, *dit-on*, prévu par les songes qu'il y périrait; mais Eryphile sa femme, à qui on avait promis un riche collier d'or, montra l'endroit où il s'était caché. Les Oropéens lui élevèrent un temple, dont l'oracle fut très-célèbre.

AMPHICTION, fils de Deucalion,

roi des Thermopyles, institua, en 1522 avant J.-C., les juges nommés *Amphictions*, qui veillaient au bien public de la Grèce, et en formaient le conseil suprême et comme les états-généraux. Ce conseil était composé des députés de douze peuples. Cœlius dit que ce prince apprit le premier aux hommes à tremper leur vin.

AMPHILOQUE (Saint), illustre évêque d'Icone au 4e siècle, et grand défenseur de la foi, assista au premier concile général de Constantinople en 381, et présida au concile de Side. Ce saint évêque, voyant que Théodose écoutait les Ariens, alla au palais de l'empereur, et s'approchant d'Arcadius son fils, lui fit quelques caresses comme à un jeune enfant, mais il ne lui rendit point les respects accoutumés. Théodose irrité, comme d'une injure qu'on lui faisait en la personne de son fils, commanda qu'on chassât cet évêque. Pendant qu'on le poussait pour le faire sortir, il se retourna vers Théodose en s'écriant : « Seigneur, vous » ne pouvez souffrir l'injure qu'on fait » à votre fils, et vous vous emportez » contre ceux qui ne le traitent pas » avec respect : ne doutez pas que le » Dieu de l'univers n'abhorre de même » ceux qui blasphèment contre son fils » unique ». Théodose, comprenant alors la sagesse du saint évêque, le rappela, lui demanda pardon, et publia peu de temps après des lois sévères contre les assemblées des ariens. Saint Amphiloque mourut vers 394. Le père Combesis a publié ses ouvrages, Paris, 1644, in-fol.; ils se trouvent aussi dans la bibliothèque des Pères.

AMPHION DIRCÉEN, fils de Jupiter et d'Antiope, jouait si bien de la lyre, que, suivant les poètes, les rochers le suivaient, et que les pierres, touchées de ses accords, se rangèrent d'elles-mêmes pour former les murailles de Thèbes. Cette fable est fondée sur ce qu'Amphion, par son éloquence, civilisait les hommes les plus farouches : il fut tué à coups de flèches, avec tous ses enfans, par Apollon et Diane : il vivait 1417 ans avant J.-C. Sa mère Antiope avait été répudiée par Licus, roi de Thèbes. Il eut un frère nommé Zétus, qui régna à Thèbes en Béotie : il y a encore Amphion, fils d'Acestor, fameux sculpteur grec dont parle Pausanias, livre 19; et Amphion, affranchi de Quintius Catulus, et homme d'esprit : Pline en parle, histoire naturelle, livre 35, chapitre 18.

AMPHITRITE, déesse de la mer, fille de Nérée ou de l'Océan, et femme de Neptune.

AMPHITRYON, né à Argos, fils d'Alcée et mari d'Alcmène, se rendit maître de la ville de Téléboens par le secours de Cornetho, fille de Pterelaüs. Pendant ce temps-là Jupiter alla voir Alcmène sous la forme d'Amphitryon; elle accoucha de deux jumeaux, dont l'un, fils de Jupiter, fut nommé *Hercule*, et l'autre, fils d'Amphitryon, fut appelé *Iphiclus*. Plaute et Molière ont fait de cette fable le sujet d'une comédie.

AMRI, roi d'Israël, fit bâtir Samarie : il surpassa ses prédécesseurs en impiété, et mourut 918 ans avant J.-C.

AMSDORF (Nicolas), misnien, disciple de Luther, écrivit avec emportement contre les catholiques. Luther le fit évêque de Naumbourg, lui conférant une dignité qu'il n'avait pas lui-même. Amsdorf osa soutenir que *les bonnes œuvres sont pernicieuses au salut*. C'est le titre d'un de ses traités; mais en lisant l'ouvrage on s'aperçoit que la pensée d'Amsdorf est que les bonnes œuvres sont nuisibles au salut, lorsqu'on s'appuie sur elles, et qu'on les regarde comme méritoires : ce qui restreint le titre de son ouvrage, qui est révoltant et contraire aux bonnes mœurs. Il mourut à Magdebourg en 1541. Ses sectateurs furent nommés *Amsdorfiens*.

AMULIUS, roi des Latins, usurpa la couronne sur Numitor son frère, et fit vestale Rhéa Sylvia sa nièce, pour l'empêcher d'être mariée; mais elle accoucha de Rémus et de Romulus, qui tuèrent Amulius, et remirent Numitor sur le trône, vers cent cinquante-quatre ans avant J.-C.

AMULON ou Amolon, *Amolo*, archevêque de Lyon, illustre par son érudition et par sa piété, écrivit contre Gothescalque, et mourut vers 854. Ses œuvres sont imprimées par le père Sirmond, 1645, in-8°, dans l'Agobard de Baluse, et dans la bibliothèque des Pères.

AMURAT Ier, empereur des Turcs, et

l'un des plus grands princes des Ottomans, succéda à son père Orchan en 1359 : il enleva aux Grecs la Thrace, Gallipoli et Andrinople, où il établit le siége de son empire, en 1362. Ce fut lui qui établit la milice des janissaires; il défit le prince des Bulgares, et conquit la basse Mysie, châtia ses bassas rebelles, et fit crever les yeux à son fils : il fut tué dans un combat, en 1389, après avoir gagné trente-sept batailles.

AMURAT II, empereur des Turcs, et l'un des plus grands princes ottomans, monta sur le trône en 1421 : il assiégea en vain Constantinople et Belgrade, mais il prit Thessalonique sur les Vénitiens, et rendit tributaires le prince de Bosnie, et Jean Castriot, prince d'Albanie. Celui-ci fut obligé d'envoyer en otage ses cinq fils, qu'Amurat fit circoncire contre sa promesse. Jean Hunniade défit les troupes d'Amurat, et l'obligea de faire la paix avec les princes chrétiens. Ces princes ayant ensuite rompu la paix, Amurat gagna sur eux la célèbre bataille de Varne, le 10 novembre 1444, où Ladislas, roi de Hongrie, fut tué : il défit ensuite Hunniade, et lui tua plus de 20,000 hommes; mais Georges Castriot, plus connu sous le nom de *Scanderbeg*, s'étant rétabli dans les états de son père, défit plusieurs fois les Turcs, et obligea Amurat de lever le siége devant Croye, capitale d'Albanie. Amurat mourut devant cette ville, qu'il étoit venu assiéger une seconde fois, le 11 février 1451, à 75 ans.

AMURAT III, seizième empereur des Turcs, prince débauché et cruel, succéda à son père Sélim II, en 1574. Il fit étrangler ses cinq frères, et prit Tauris en 1585. Ses troupes furent défaites par les Croates, et par l'armée de l'empereur Rodolphe II. Il mourut en 1595, à 48 ans.

AMURAT IV, empereur des Turcs, succéda à Mustapha en 1623, sut se faire craindre des janissaires, et prit Bagdad en 1638. Il mourut de ses débauches le 8 février 1640, âgé de 42 ans.

AMY, avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, a donné des observations sur les fontaines domestiques, les fontaines filtrantes, l'usage des vaisseaux de cuivre, de plomb et d'étain, 1752, in-12; et sur les eaux de la Marne et de la Seine, 1749, in-12.

AMYMONE, l'une des cinquante danaïdes, tua Encelade son mari la première nuit de ses noces. Pressée de remords, elle se retira dans un bois, où elle blessa un satyre, croyant tuer une biche. Ce satyre la poursuivant, elle implora Neptune, qui la changea en fontaine.

AMYNTAS, roi de Macédoine, succéda à son père Alcetas vers cinq cent quarante-sept ans avant J.-C., et régna environ 50 ans.

AMYNTAS II, roi de Macédoine, père de Philippe, et aïeul d'Alexandre-le-Grand, succéda à Pausanias vers trois cent quatre-vingt-douze avant J.-C. Son armée fut défaite par les Illyriens et les Olyntiens. Il mourut vers trois cent soixante-onze avant Jésus-Christ.

AMYNTOR, roi des Dolopes, tué par Hercule.

AMYOT (Jacques), était fils d'un mercier de Melun, où il naquit le 30 octobre 1513. Il fit ses études à Paris, au collége du cardinal Lemoine, et fut précepteur des enfans de Guillaume de Sassi-Boucherel, alors secrétaire d'état. Il fut ensuite dix ans lecteur public en grec et en latin, dans l'université de Bourges. Pendant ce temps-là il fit sa traduction de Théagène et Chariclée. Cette traduction plut si fort à François Ier, qu'il lui donna l'abbaye de Bellozane, vacante par la mort de Vatable. Amyot suivit en Italie M. de Morvilliers, se fit estimer du cardinal de Tournon, et d'Odet de Selve, ambassadeur à Venise, et prononça au concile de Trente, en 1551, cette protestation si hardie et si judicieuse que l'on trouve dans les actes de ce concile. A son retour d'Italie, Henri II le fit précepteur de ses enfans. Charles IX étant parvenu à la couronne, le nomma grand-aumônier de France, le 6 décembre 1560, et lui donna l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, et l'évêché d'Auxerre. Henri III, dont il avait aussi été précepteur, lui conserva la charge de grand-aumônier, et y ajouta l'ordre du Saint-Esprit à perpétuité, en sa considération. Après les états de Blois, Amyot fut taxé d'avoir des liaisons trop étroites avec les partisans de la ligue, contre

son bienfaiteur et contre Henri IV. Il se retira dans son évêché, où il eut beaucoup à souffrir des habitans et de son clergé. On lui ôta la charge de grand-aumônier en 1591, et il mourut le 6 février 1593, cassé de vieillesse, et encore plus de ses ennuis. Ses traductions de Plutarque et de la Pastorale de Longus passent pour des chefs d'œuvre. La bonne édition de Plutarque est de Vascosan, 1567 et 1574, 13 vol. in-8°, 6 aux Vies et 7 aux Morales, avec la table. Il faut prendre garde si dans le tome 6 des vies, celles d'Annibal et Scipion par l'Ecluse s'y trouvent. On y peut joindre la décade de la vie de dix empereurs, par Antoine Allègre, Paris, Vascosan, 1567, in-8°. Le même Vascosan a donné une édition de Plutarque, 4 vol. in-fol., qui, comme moins commode, est moins chère que l'in-8°, mais n'est pas moins belle. Bastien, libraire à Paris, a aussi donné une nouvelle édition du *Plutarque d'Amyot*, 18 vol. in-8°; Amyot a traduit Diodore de Sicile. Ses œuvres mêlées ont été imprimées à Lyon, 1611, in-8°.

AMYRAULT (MOÏSE), ministre calviniste, et professeur de théologie à Saumur, l'un des plus habiles de sa communion, naquit à Bourgueil en Touraine en 1596, et mourut en 1664, fort estimé de son parti et des plus grands seigneurs catholiques. Il a laissé un fils avocat. On a de lui grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont une paraphrase sur le Nouveau Testament, imprimée séparément en 12 vol. in-8°, et une autre sur les psaumes, in-4°; une Apologie pour sa religion, 1647, in-8°; un Traité du franc-arbitre assez modéré, in-8°; une Morale chrétienne, 1652 et suivantes, 6 vol. in-8°; la Vie de la Noue *Bras-de-fer*, Leyde, 1661, in-4°; un Traité des religions, 1631, in-8°, etc.

AMYTHAON, fils de Crétheus et roi de Pilos, rétablit les jeux olympiques.

ANABAPTISTES. *Voy.* JEAN DE LEYDEN, MUNCER, DAVID-GRÉGOIRE.

ANACHARSIS, fameux philosophe scythe, alla à Athènes, où, par les conférences qu'il eut avec Solon, il se rendit illustre par sa science, par le mépris qu'il faisait des richesses, et par l'austérité de sa vie : au retour de ses voyages, il fut tué par le roi des Scythes, pour avoir voulu introduire les lois des Grecs dans sa patrie. Anacharsis vivait du temps de Crésus, vers 548 avant J.-C. Il disait que *la vigne portait trois sortes de fruits, l'ivresse, la volupté et le repentir; et que celui qui est sobre en son parler, en son manger, et en ses plaisirs, a le caractère d'un parfaitement honnête homme.* On le fait inventeur de la roue des potiers de terre; mais cela ne peut être, car Homère, qui vivait long-temps avant lui, parle de cette invention.

ANACLET, monta sur la chaire de Rome l'an 83 de J.-C. Il fut martyrisé l'an 96. Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Anaclet mort en 1138. *Voy.* INNOCENT II.

ANACRÉON, excellent poète lyrique, natif de Teos, vers 532 avant J.-C. Polycrate, tyran de Samos, le fit venir à sa cour, et voulut qu'il eût part dans ses affaires et à ses plaisirs. On dit qu'il s'étrangla à l'âge de 85 ans, avec un pepin de raisin qu'il ne put avaler. Ce qui nous reste de ses odes a été donné au public par Henri Etienne, 1554, in-4°, qui assure les avoir tirées de l'oubli, au péril de sa vie. Ce ne sont que des fleurs, des grâces : le style en est si délicat, si aisé, qu'il n'y a rien de comparable dans l'antiquité. Son dialecte est ionien; il serait à souhaiter qu'on n'y vît point sa malheureuse passion pour Bathylle. Les meilleures éditions sont celles de Cambridge, 1705, in-12; Londres, 1706, in-8°; Utrecht, 1732, in-4°; Parme, 1785, in-8°. Madame Dacier a traduit les odes d'Anacréon en prose, et MM. de Langepierre et de la Fosse en vers; mais elles n'approchent point de l'original; La Fontaine est le seul qui ait réussi dans la traduction en vers qu'il a faite de quelques-uns.

ANANIAS. *Voyez* NABUCHODONOSOR II.

ANANIAS. *Voyez* ABDENAGO.

ANASTASE Ier, souverain pontife, illustre par sa piété, succéda à Sirice le 9 octobre 399. Il réconcilia les Orientaux avec l'église romaine, condamna les origénistes, et mourut en 401. On trouve deux lettres de lui dans *Epistolæ romanæ pont.*, de Constant, in-fol.

ANASTASE II, élu pape le 24 novembre 496, écrivit à l'empereur Anastase en faveur de religion catholique, et à Clovis, pour le féliciter sur sa conversion. Il mourut le 16 novembre 498.

ANASTASE III, élu pape en 912, gouverna l'église avec sagesse, et ne fut que deux ans sur le saint siége.

ANASTASE IV, fut élu pape le 9 juillet 1153, et se distingua par sa charité dans une grande famine. Il mourut le 4 décembre 1155.

ANASTASE, antipape, *Voy*. BENOIT III.

ANASTASE, élu patriarche d'Antioche en 569; il se prononça fortement contre une secte d'hérétiques protégée par l'empereur Justinien. La mort de ce souverain détourna momentanément les persécutions dont Anastase était menacé, mais Justin le jeune ayant succédé au trône le fit exiler. Il fut rappelé sous l'empereur Maurice. Anastase a fait une traduction en grec du *Pastoral de saint Grégoire*, et un traité contre les *incorruptibles* ses adversaires. On n'a conservé de lui que des discours dont cinq ont été rassemblés par Canisius dans ses *Lectiones antiquæ*.

ANASTASE SINAITE, célèbre moine du mont Sinaï, vivait vers l'an 678. Il s'éleva contre les sévériens, les acéphales et les théodosiens de Syrie. On a de lui plusieurs traités; le principal est intitulé *Contemplationes in Hexameron, græco-latinum*, Londini, 1682, in-4°.

ANASTASE le bibliothécaire, abbé, bibliothécaire de l'église romaine, et l'un des plus savans hommes du IXe siècle, assista en 869 au huitième concile général tenu à Constantinople, dont il traduisit de grec en latin les actes et les canons. Il a composé la vie de plusieurs papes, et d'autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du Vatican, 1798, 4 tom. in-fol. auxquels on joint l'examen de Ciampini en latin, Rome, 1688; in-4°, celle de Paris, 1749, in-fol., fait partie de la Bizantine.

ANASTASE Ier, empereur d'Orient, natif de Durazzo, appelé le *Silentiaire*, parce qu'il fut tiré du nombre des officiers qui faisaient garder le silence dans le palais, monta sur le trône de Constantinople en 499, par les intrigues d'Ariadne, avec laquelle il entretenait un commerce secret. Il donna d'abord des marques de piété, de modération et de justice; mais il se fit ensuite détester par ses violences et son avarice. Il chassa Euphémius du siége patriarcal, persécuta les catholiques et acheta la paix des Perses et des Bulgares à prix d'argent. Il apaisa plusieurs séditions par son hypocrisie, plutôt que par force de courage. Un jour entre autres, il parut au cirque en habit de suppliant, protestant qu'il était prêt de sacrifier ses intérêts à ceux du public; le peuple le pria de reprendre le gouvernement. On dit qu'il envoya des ambassadeurs à Clovis pour lui porter les ornemens impériaux et des lettres de consul. On le trouva mort d'un coup de foudre, le 18 juillet 518, à l'âge de 88 ans Ce fut lui qui abolit ces spectacles, où l'on voyait des bêtes féroces se repaître de sang humain. Il fit aussi construire le pont de Césarée, les aquéducs de la ville de Hiérapolis, et rétablit le phare d'Alexandrie.

ANASTASE II, empereur d'Orient, prince savant, modéré et très-orthodoxe, succéda à Bardanes en 713. Il rétablit la milice, et s'opposa aux musulmans. Ayant mis à la tête des troupes un diacre nommé Jean, les soldats massacrèrent leur général, et élurent pour empereur Théodose, qui le fit renfermer dans un monastère en 714. Ayant ensuite voulu détrôner Léon l'Isaurien, il fut mis à mort en 719.

ANATOLE, *Anatolius*, patriarche de Constantinople, succéda à Flavien en 449, et assista au concile de Calcédoine, où il fit insérer trois canons sur la prééminence de son siége; mais les légats de saint Léon s'y opposèrent. Il mourut en 458.

ANATOLE (SAINT), *Anatolius*, d'Alexandrie, évêque de Laodicée en 269, et l'un des plus savans hommes du 3e siècle, excellait, selon saint Jérôme, dans l'arithmétique, la géométrie, la physique, l'astronomie, la grammaire et la rhétorique. Eusèbe dit qu'il avait fait peu de livres, mais qu'ils étaient excellens. Il nous en reste quelques-uns, entre autres un traité de la Pâque, dans la *Doctrina temporum*, de Bucherius, Antioche, 1634, in-fol.

ANAXAGORE, maître et conseiller de Périclès, et l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, né à Clazo-

mène vers 500 avant J.-C. était disciple d'Anaximènes, et fut surnommé l'*Esprit*, νοῦς, parce qu'il établit que *l'Esprit* (divin) était la cause de cet univers. Il voyagea en Egypte, et s'appliqua entièrement à la recherche de la nature, ne voulant point se mêler des affaires publiques. Il soutenait l'*omæomerie*, c'est-à-dire que tout ce grand monde est composé de parties semblables. Il enseignait aussi que le soleil est une masse de feu plus grande que le Péloponnèse; que la lune est habitée, et que le souverain bonheur de l'homme consiste dans la contemplation. Comme on lui reprochait qu'il n'avait que du mépris pour sa patrie, il répondit en montrant le ciel : *Au contraire, je l'estime infiniment.* Il mourut de misère à Lampsaque vers 428 avant J.-C., ayant, par une indifférence que blâme Aristote, laissé dépérir et perdre son patrimoine. Socrate ne faisait pas grand cas de sa philosophie, parce qu'il avait négligé les causes finales.

ANAXANDRE, roi de Lacédémone, défit les Messéniens, et les chassa du Péloponèse, vers 687 avant J.-C. Comme on lui demandait pourquoi les Lacédémoniens n'avaient point de trésor : *C'est,* répondit-il, *de peur qu'on ne corrompe ceux qui en auraient les clefs.*

ANAXANDRIDE, roi de Sparte, vers 597 avant J.-C., soumit les Tégéates, et fut le premier des Lacédémoniens qui eut deux femmes à la fois.

ANAXANDRIDE, poète comique, qui le premier, selon Suidas, introduisit sur la scène les amours des hommes, vers 376 avant J.-C. S'étant avisé de blâmer le gouvernement d'Athènes, on le condamna à mourir de faim.

ANAXARQUE, fameux philosophe, natif d'Abdère et favori d'Alexandre-le-Grand, supporta avec un courage héroïque les tourmens que Nicocréon lui fit souffrir. Ce tyran de Chypre le fit piler, parce qu'à un repas d'Alexandre il avait dit qu'il y manquait la tête d'un grand seigneur dans un plat, en fixant Nicocréon.

ANAXIDAME, roi de Sparte, vers 690 avant J.-C. Quelqu'un lui demandant *qui avait l'autorité dans Sparte*, il répondit que c'étaient les lois.

ANAXIMANDRE, célèbre philosophe grec, natif de Milet, et disciple de Thalès, fut le premier, selon Pline, qui inventa la sphère, et qui, selon Strabon, dressa des cartes géographiques. Il inventa aussi les horloges, selon Diogène Laerce, et découvrit le premier l'obliquité de l'écliptique, selon Pline, livre 2, chapitre 8. Il florissait vers 547 avant J.-C.

ANAXIMÈNE, de Milet, célèbre philosophe, ami, disciple et successeur d'Anaximandre, admettait l'air pour principe de toutes choses. Pline assure qu'il fit le premier un cadran solaire, et qu'il en fit voir l'expérience à Sparte. C'est une question de savoir s'il croyait que l'air est Dieu?

ANAXIMÈNE, célèbre orateur et historien, natif de Lampsaque, et l'un des précepteurs d'Alexandre-le-Grand, suivit ce prince à la guerre, et l'empêcha de détruire Lampsaque, vers 334 avant J.-C. Alexandre avait dit qu'il ne ferait rien de ce qu'Anaximène demanderait, ce philosophe lui demanda de détruire Lampsaque.

ANCHARANO (PIERRE D'), de Bologne, célèbre jurisconsulte, disciple de Balde, fut choisi en 1409 par le concile de Pise, pour répondre aux ambassadeurs de Robert, duc de Bavière, sur la légitimité du concile; il mourut à Bologne en 1417. On a de lui plusieurs ouvrages: *Consilia*, in-fol., *Quæstiones*, 3 vol. in-fol. *Voyez* PALLADINO.

ANCHISE, prince troyen, fils de Capys, et père d'Enée. Il mourut près de Drepano en Sicile.

ANCILLON (CHARLES), né à Metz, le 29 juillet 1659, mort à Berlin le 5 juillet 1715, à 56 ans, a publié son *Traité des Ennuques*, sous le nom de C. Ollincan, qui est l'anagrame de son nom. Il a publié ce livre à l'occasion d'un eunuque qui voulait se marier.

ANCILLON (DAVID), savant ministre protestant, né à Metz le 18 mars 1617, mort à Berlin le 3 septembre 1692. Charles Ancillon son fils, juge et directeur des Français à Berlin, mort en 1715, a publié *Un mélange critique de littérature, recueilli des conversations de son père*, 1698, 3 tom. in-8°; *La vie de Soliman II*, 1706, in-8°; *Traité des Eunuques*, 1707, in-12; *Mémoires sur plusieurs Gens de let-*

tres, 1709, in-12; *Histoire de l'établissement des Français en Prusse*, 1690, in-8°.

ANCRE (LE MARÉCHAL D') *Voyez* CONCINI.

ANCUS MARCIUS, 4e roi des Romains, succéda à Tullus Hostilius, 640 ans avant J.-C. Il défit les Latins, soumit les Fidenates, vainquit les Sabins, les Volsques et les Veïentins, agrandit Rome, en y joignant le mont Janicule, et fit le port d'Ostie. Il mourut six cent seize ans avant J.-C. Il aimait la paix et les arts.

ANDELAU ou d'ANDLAU (MÉZIÈRES DU CREST, baronne d'), a obtenu quelque célébrité en littérature, par des ouvrages dont plusieurs peuvent servir de règle à la conduite de la jeunesse; elle a publié *le Danger des liaisons, ou Mémoires de la baronne de Belmon*, 1763, 3 vol. in-12; *Mémoires en forme de lettres, de deux jeunes personnes de qualité*, 1765, quatre parties, in-12; *Elémens historiques de géographie*, 1772, in-12.

ANDERLE (FRANÇOIS-JOSEPH), né en 1711, mort en 1788, fils d'un bon brasseur de Podrebrad en Bohème; il avait appris le violon dès son enfance. Après la mort de son père, il exerça quelque temps la même profession que lui; mais bientôt, malgré le gain que ce genre d'industrie lui procurait, l'amour de l'indépendance et l'enthousiasme de la musique l'emportèrent chez lui sur l'intérêt de sa fortune et sur les affections domestiques. En 1762, sans rien dire de son projet à sa famille, il part secrètement de sa maison, et va, son violon en main, parcourir la Hongrie et la Pologne. Il n'avait qu'un peu de linge et quelques ducats; son talent fit le reste. Il charma les magnats, acquit une nouvelle aisance et se fixa dans la Hongrie.

ANDERSON (EDMOND), habile jurisconsulte anglais, sous la reine Elisabeth, qui le fit chef justicier des communs plaidoyers, en 1582. Il mourut le 5 septembre 1605. Ses ouvrages sont les arrêts de la cour du *Communbanc*, 1644, in-fol., et ceux de la cour de Westminster, 1653, in-4°.

ANDERSON (LARZ), chancelier de Suède, et premier ministre de Gustave Wasa, était l'un des plus grands hommes de son temps. Il s'éleva par son mérite seul, étant né de parens obscurs et sans fortune. Ce fut lui qui appuya les propositions de Gustave aux états de Vesteras, qui introduisirent le luthéranisme.

ANDERSON (ADAM), natif d'Ecosse, fut, pendant quarante ans, secrétaire de l'amirauté, et mourut en 1775, le 10 janvier. Il a fait paraître, en 1762, une *Histoire de la navigation et du commerce*, en anglais.

ANDOCIDES, orateur grec, né à Athènes, quatre cent soixante-huit ans avant J.-C. Il fut plusieurs fois exilé, et toujours rappelé. Ses quatre discours se trouvent dans *Oratores græci*, d'Étienne, 1575, in-fol.

ANDOQUE (PIERRE), était conseiller au présidial de Béziers. On a de lui : 1° *Histoire du Languedoc avec l'état des provinces voisines*, in-fol., 1643, Béziers; 2° *Catalogue des évêques de Béziers*, jusqu'en 1650, Béziers, in-4°, 1650.

ANDRADA (DIÉGO DE PAIVA D'), célèbre théologien, natif de Coïmbre, d'une famille illustre, fit sa principale étude de l'Écriture sainte et des pères, et parut avec éclat au concile de Trente. Il mourut en 1578. On a de lui une défense du concile de Trente, contre l'examen de Chemnitius, Lisbonne, 1578, in-4°, plus recherchée que l'édition d'Ingolstad, 1580, in-8°; *Orthodoxæ quæstiones adversus hæreticos*, Venetiis, 1564, in-4°, et plusieurs autres ouvrages. Ses frères, François et Thomas Andrada, furent aussi des hommes de mérite. *Voy.* THOMAS DE JÉSU.

ANDRADA (ANTOINE), jésuite portugais et zélé missionnaire, découvrit en 1624 le pays de Cathay, puis celui de Tibet, dont il a donné une relation. Il mourut en odeur de sainteté en 1634.

ANDRÉ (SAINT), apôtre et frère de saint Pierre, était de Betsaïde. Il fut d'abord disciple de saint Jean-Baptiste, qui lui fit connaître J.-C. en lui disant : *Voilà l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde*. André alla dire à saint Pierre qu'il avait vu le Messie, et l'amena à Jésus. Ils furent les premiers que Notre-Seigneur choisit pour être ses apôtres. On croit que saint André annonça l'évangile dans la Scythie, et qu'il y souffrit le martyre. On le représente d'ordinaire attaché à deux

pièces de bois croisées, ce que l'on appelle *la croix de saint André*; mais cela n'a aucun fondement dans l'antiquité.

ANDRÉ (LE MARÉCHAL DE SAINT-), *Voy* ALBON.

ANDRÉ de Crète, parce qu'il était archevêque de cette île, était de Damas. Il fut aussi appelé le jérosolymitain, parce qu'il était retiré dans un monastère de Jérusalem. Il mourut en 720. Le père Combesis a joint ses ouvrages avec ceux de saint Amphiloque, 1644, in-fol.

ANDRÉ (JEAN), célèbre jurisconsulte du 14e siècle, natif de Mugello, près Florence, enseigna le droit à Padoue et à Bologne, où il mourut le 13 juillet 1348. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres un commentaire sur les Décrétales, intitulé *Novellæ*. Venise, 1581, in-fol. Il l'appela ainsi, parce que sa fille Novella, aussi versée que lui dans la jurisprudence, suppléait à ses leçons, lorsqu'il était trop occupé.

ANDRÉ (JEAN), bibliothécaire du Vatican sous les papes Paul II et Sixte IV, était né sujet du duc de Milan. Le cardinal de Cusa, avec lequel il avait fait ses études, étant parvenu au cardinalat, le fit nommer à l'évêché d'Accia, dans l'île de Corse, et le pape Paul II le transféra ensuite à celui d'Alerie, dans la même île, où il mourut, en 1493. Lorsque Conrad Swengheim, et Arnoul Pannartz, apportèrent à Rome, sous le pontificat de Paul II, l'imprimerie, nouvellement découverte en Allemagne, ce fut Jean André que ce pape chargea du soin des éditions qu'ils devaient imprimer. Il leur fournit la plupart des manuscrits, préparait les éditions, y ajoutait des épîtres dédicatoires et des préfaces, et corrigeait même les épreuves. Outre ses éditions de Tite-Live, d'Aulugelle, de l'an 1469, à Rome, in-fol.; des épîtres de saint Cyprien; des *Heredoti historiæ*, en 1475, des œuvres de saint Léon, de Strabon à Venise, en 1472, in-fol, on a encore de lui une oraison funèbre du cardinal de Cusa, son ami et son bienfaiteur.

ANDRÉ (JEAN), natif de Xativa en Espagne, était fils d'un alfaqui de cette ville. Il fut élevé dans la religion mahométane, et devint alfaqui lui-même; mais il se fit chrétien en 1487, et reçut l'ordre de prêtrise. On a de lui un livre espagnol intitulé la *Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8°, traduit en français par Guy Lefèvre de la Boderie, en 1574, in-8°. Cet ouvrage est assez estimé. C'est là que les écrivains contre la secte mahométane ont pris leurs meilleurs argumens.

ANDRÉ (JEAN), religieux dominicain, du couvent du faubourg Saint-Germain à Paris, était un des meilleurs peintres de ce siècle, comme on peut le voir par les tableaux dont il a orné son couvent, l'hôpital général et Saint-Lazare.

ANDRÉ (JACQUES), chancelier et recteur de l'université de Tubingen, et l'un des plus zélés luthériens, naquit à Waiblinge, dans le duché de Wirtemberg, le 25 mars 1528. Il fut très-estimé de son parti, et les plus grands princes de la confession d'Ausbourg l'employèrent en diverses occasions. Il mourut le 7 janvier 1590, à 60 ans. Le plus considérable de ses ouvrages est le livre *de la Concorde*, 1582, in-4°.

ANDRÉ (VALÈRE), célèbre bibliothécaire de l'université de Louvain, né à Desser, village du Brabant, le 25 novembre 1588, a immortalisé son nom par un grand nombre d'ouvrages. Le plus estimé est sa bibliothèque des écrivains des Pays-Bas, qu'il publia en 1643, et qui a été réimprimée en 1739, 2 vol. in-4° avec des augmentations. Il vivait encore en 1652.

ANDRÉ II, roi de Hongrie en 1205, surnommé *le Jérosolymitain*, se croisa en 1217 pour la Terre-Sainte, où il donna des marques d'une grande bravoure. Il eut diverses guerres à soutenir dont il se tira heureusement, et mourut en 1235. On dit que c'est de lui que les gentilshommes hongrois tiennent la charte de leurs priviléges, laquelle renferme cette clause singulière, *que si lui ou ses successeurs venaient à opprimer ses sujets, et à leur ôter leurs droits, il leur serait permis de prendre les armes pour les recouvrer, sans pouvoir être accusés de trahison.* Mais cette clause prétendue ne peut jamais autoriser des sujets à prendre les armes contre leur souverain.

ANDRÉ de Hongrie, frère de Louis-le-Grand, roi de Hongrie, épousa

Jeanne Ire, reine de Naples. Ce prince voulant se rendre maître, et faire jouir les Hongrois de sa suite des dignités du royaume, les princes du sang, et les autres grands, et peut-être la reine, le firent étrangler en 1345. Son frère vengea sa mort.

ANDRÉ (Yves Marie), né le 22 mai 1665 à Châteaulin en Bretagne, fut jésuite, et remplit la chaire de professeur de mathématiques à Caen jusqu'en 1759. Il mourut le 25 février 1764. Son *Essai sur le Beau* lui a fait honneur. On le trouve séparé et avec ses autres ouvrages, 1763, 2 vol. in-12. On a donné en 1767 une nouvelle édition de ses œuvres, en 5 vol. in-12.

ANDRÉ (le Petit Père). *Voy.* Boulenger.

ANDREHAN, ou ANDENEHAN (Arnoul, sire d'), maréchal de France, vivait dans le 14e siècle. Il se signala plusieurs fois contre les Anglais et les Espagnols sous les règnes de Jean et Charles V, fut emmené deux fois prisonnier en Angleterre, et une troisième fois en Espagne, en 1367; revenu en France il remit à Charles V la charge de maréchal de France que lui avait confiée le roi Jean; mais bientôt, fatigué d'une trop longue inaction, il se rendit en Espagne avec Duguesclin et y mourut en 1370.

ANDREINI (Isabelle), célèbre comédienne, native de Padoue, l'une des plus belles, des plus spirituelles et (si l'on en croit son mari) des plus vertueuses femmes de son siècle, fut agrégée à l'académie des *Intenti* de Padoue, et mourut à Lyon d'une fausse couche en 1604, âgée de 42 ans. Ses vers sont estimés, et ont été imprimés à Milan en 1605. On a de son mari, François Andreini, *le Bravure del Capitan Spavento*, Venise, 1607, in-4°, traduit en français, Paris, 1608, in-12.

ANDRELINUS (Publius-Faustus), poète latin, natif de Forli, mort en 1519. Il reçut la couronne poétique à Rome, et vint professer les belles-lettres et les mathématiques à Paris. Il s'y donnait le titre de poète du roi et de la reine. Ses différentes poésies ont été imprimées in-4° et in-8° séparément, depuis 1490 jusqu'en 1519, et dans *Deliciæ Poetarum italorum*.

ANDREWS (Lancelot), savant évêque anglais, qui, d'évêché en évêché, parvint à celui de Winchester, naquit à Londres en 1565, et mourut à l'hôtel de Winchester, en Southwarck, le 27 septembre 1626. Ses ouvrages sont : *Responsio ad apologiam cardinalis Bellarmini*, 1610, in-4°; *Tortura torti*, 1609, in-4°; *Opuscula posthuma*, Londres, 1629, in-4°; des sermons en anglais, Londres, 1650, in-fol.

ANDRISCUS, homme de basse extraction, se fit passer pour le fils de Persée, roi de Macédoine, auquel il ressemblait de taille et de visage. Il remporta une victoire complète sur Juventius, préteur de Macédoine; mais Quintilius Cécilius Métellus le défit et le fit servir d'ornement à son triomphe, vers 149 avant J.-C.

ANDROGÉE, fils de Minos, roi de Crète, vers 1250 avant J.-C., fut tué par les jeunes gens d'Athènes et de Mégare, fâchés de ce qu'il remportait tous les prix des jeux olympiques. Minos ayant pris Athènes et Mégare, obligea les habitans de lui envoyer tous les ans un tribut de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles, qu'on exposait au Minotaure; mais Thésée les délivra de ce tribut.

ANDROMAQUE, femme d'Hector, mère d'Astyanax, et fille d'Éetion, roi de Thèbes en Cilicie, après le sac de Troie, épousa Pyrrhus, et ensuite Hélénus, avec lequel elle régna sur une partie de l'Épire.

ANDROMAQUE, de Crète, médecin de l'empereur Néron vers 65 de J.-C., inventa la thériaque, dont il fit la description en vers élégiaques, et l'adressa à Néron. Charras en a donné un traité français, Paris, 1668, in-12. C'est cet Andromaque qui prit le nom d'*Archiater*, ou de *premier médecin* des empereurs.

ANDROMÈDE, fille de Céphée et de Cassiope, qui s'était vantée d'être plus belle que les Néréides, fut attachée par elles sur un rocher, pour être dévorée par un monstre marin; mais Persée, l'ayant aperçue, la délia, et la ramena à son père, qui la lui donna en mariage.

ANDRONIC Ier, fit étrangler Alexis II son pupille, et s'empara du trône de Constantinople en 1183; mais le peuple, indigné de ses cruautés, pro-

clama empereur Isaac l'Ange, et mit Andronic dans les fers. On lui creva les yeux, et après l'avoir promené par la ville avec ignomine, on le mutila et on le pendit le 12 septembre 1185.

ANDRONIC, de Cyrrhe, fit élever à Athènes une tour octogone, et fit graver, sur chaque côté, des figures qui représentaient les huit vents principaux. Un triton d'airain tournait sur son pivot au haut de la tour; ce triton tenant une baguette à la main, la posait juste sur le vent qui soufflait. C'est sur ce modèle que l'on a inventé les coqs que l'on met au haut des clochers.

ANDRONIC, *Livius Andronicus*, le plus ancien des poètes comiques latins, dont la première pièce fut représentée deux cent quarante ans avant J.-C. Telle est l'époque fixe de la poésie comique latine. On trouve quelques-uns de ses fragmens avec celles des anciens comiques latins, Lyon, 1603, et Leyde, 1620, et dans le *Corpus poetarum*.

ANDRONIC, de Thessalonique, l'un des savans qui quittèrent la Grèce après la prise de Constantinople, en 1453, passa en Italie, et enseigna le grec à Rome, à Florence et à Paris. Il mourut vers 1478.

ADRONICUS, de Rhodes, philosophe péripatéticien, vivait à Rome du temps de Cicéron, soixante-trois ans avant J.-C. Il fit connaître le premier dans Rome les ouvrages d'Aristote, que Sylla y avait apportés. On trouve *Andronici Rhodii et Ethicorum Nichomacheorum paraphrasis*, grec et latin, Cambridge, 1679, in-8°, qui se joint aux auteurs, *cum notis variorum*.

ANDROUET DU CERCEAU (Jacques), fameux architecte du 16e siècle, était protestant, et aima mieux, en 1585, renoncer à l'amitié du roi et à ses établissemens à Paris, que d'aller à la messe; il a donné les dessins des Tuileries, du pont Neuf, etc. On a de lui son architecture, 1559, in-fol., réimprimée depuis; *Les plus excellens bâtimens de France*, 1576; *Leçons de perspective*, Paris, 1576, in-fol.

ANDRY (Nicolas), professeur de philosophie au collége des Grassins, ensuite au collége royal, et doyen de la faculté de médecine, est mort à Paris en 1742. Il a donné: *Traité des alimens du carême*, 1711, 2 vol. in-12; *Remarques sur la saignée, la purgation et la boisson*, 1710, in-12; *la prééminence de la médecine sur la chirurgie*, in-12, 1728, etc.

ANEAU (Barthélemi), poète latin et français, historien, jurisconsulte et orateur, né à Bourges, fut professeur de rhétorique à Lyon, où il devint principal du collége de la Trinité. En 1565, une pierre ayant été jetée d'une fenêtre de ce collége sur le prêtre qui portait le Saint-Sacrement en procession le jour de la Fête-Dieu, les catholiques, irrités de cette action, entrèrent sur-le-champ dans le collége, et ayant trouvé Aneau, qu'on regardait comme un calviniste secret, ils l'assommèrent et le mirent en pièces. On a de lui des chants royaux, un mystère de la nativité, 1559, in-8°; *Lyon marchand*, satyre française, Lyon, 1542, in-16; Alector ou *le Coq*, 1560, in-8°; et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose.

ANGE de Clavasio, fameux casuiste de l'ordre de Saint-François, a composé une somme de cas de conscience, intitulée *Summa Angelica*, Venetia, 1487, in-fol.; elle a été imprimée dix fois jusqu'en 1499. Il mourut à Coni en 1495.

ANGE DE SAINTE-ROSALIE (François Raffard), naquit à Blois en 1611, et mourut en 1726 à Paris, où il était augustin déchaussé aux Petits-Pères; le père Ange consacra sa vie entière à faire des recherches curieuses dans les archives de l'Histoire de France. Ce fut avec les nombreux renseignemens qu'il en tira, et les matériaux déjà rassemblés par le père Anselme, qu'il rédigea son *Histoire de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, 9 vol. in-fol. Plusieurs historiens ont eu recours à cet ouvrage, et y ont puisé des détails aussi exacts que curieux. Il est encore auteur d'un livre ayant pour titre: *Etat de la France*, 5 vol. in-12 et 6 vol in-12, avec augmentations.

ANGE DE S. JOSEPH. *Voyez* Joseph.

ANGE. *Voy.* Rocca.

ANGEL (Le baron de S.). *Voyez* Baloufeau.

ANGÈLE MERICI ou ANGÈLE DE BRESSE, fondatrice des Ursulines,

était de Dezenzano, sur le lac de Garde. Elle fonda son ordre à Bresse en 1537; Paul III l'approuva en 1544, et elle mourut saintement le 21 mars 1540, âgée de 34 ans. Elle a été béatifiée en 1770. Sa vie est in-12.

ANGELI (Bonaventure), de Ferrare, mourut à Parme en 1576. Il est auteur d'une *Histoire de Parme*, 1591, in-4°, recherchée dans le temps, quand certains passages sur Pierre-Louis Farnese n'avaient pas été cartonnés; mais aujourd'hui on ne songe pas plus au livre qu'aux cartons.

ANGELI (Balde), médecin italien, né dans la Romagne, a donné un traité latin sur les vipères, 1581, in-4°, oublié même avant que celui de l'abbé Fontana parût.

ANGELI (Pierre), *Angelus bergeus*, fameux poète latin, natif de Barges, village de Toscane, défendit vaillamment la ville de Pise avec ses écoliers, contre Pierre Strozzi, qui l'assiégeait, et mourut en 1596, âgé de 79 ans. Son poëme de la chasse est estimé, dans ses poésies, Rome, 1585, in-4°; celui de la Syriade ou conquête de Jérusalem a été imprimé en 1582, in-fol., et réimprimé à Florence en 1591, in-4°. Ses poésies sont aussi imprimées à Florence, en 1568, in-8°.

ANGELIC (Jean), religieux dominicain, natif de Fiesole, s'est immortalisé par sa vertu et par la peinture. Nicolas V lui fit peindre sa chapelle, et lui offrit l'archevêché de Florence; mais Angelic le refusa. Ses tableaux sont des sujets de dévotion. Il mourut à Rome en 1455, âgé de 68 ans.

ANGELIS (Dominique de), né à Lecce, dans le royaume de Naples, le 14 octobre 1675, devint chanoine et grand pénitencier de l'église de Lecce, où il est mort le 9 août 1709. La plupart des académies d'Italie l'inscrivirent au nombre de leurs membres. Lorsque Philippe V fut maître du royaume de Naples, il le nomma historiographe du royaume. On a de lui en italien la vie de M. Caracciolo, évêque d'Aquino et de Lecce, de Scipion Ammirato, d'Antoine Carache, d'André Peschiulli, de Jacques-Antoine Ferral, de Georges Baglivi; *Discorso istorico della citta di Lecce*, 1705; *Vite de' letterati Salentini*, tome Ier, Florence, 1700, tome II, Naples, 1713, in-4°.

ANGELONI (François), né à Terni, et mort à Rome en 1652, a donné une histoire à Auguste, par médailles, depuis Auguste jusqu'à Constantin, Rome, 1685, in-4°; une histoire de Terni, Rome, 1646, in-4°.

ANGELUS (Christophe), né dans le Péloponèse, fut obligé de quitter sa patrie pour cause de religion. L'évêque de Norwich l'accueillit, et le fit entrer au collége de Bailleul, à Oxford, où il rendit de grands services pour l'étude du grec. Il y est mort le premier février 1638. Il a donné la relation des tourmens qu'il a soufferts pour la religion, en anglais et en grec, Oxford, 1607; *De Institutis Græcorum*, grec et latin, 1609, in-4°, réimprimé en 1635, in-8°; Tableau du royaume de la Grande-Bretagne et des deux universités de Cambridge et d'Oxford, en anglais, Oxford, 1609, in-4°; *De apostasiâ Ecclesiæ, et de homine peccati, scilicet Antichristo*, grec et latin, Londres, 1624, in-4°.

ANGENNES, famille qui remonte au 14e siècle, et qui a été divisée en plusieurs branches. C'est de celle qui a possédé Rambouillet, qu'étaient ceux mentionnés dans ce *Dictionnaire*. L'héritière de cette branche a épousé M. le duc de Montansier, *voyez* Sainte-Maure et Rambouillet. Une autre branche possédait Maintenon: Charles-François, qui mourut en 1690, le vendit à Françoise d'Aubigné, veuve de Scarron, qui porta le titre de marquise de Maintenon, et qui fit passer ce marquisat dans la maison de Noailles, par le mariage de sa nièce. Cependant le marquis de Maintenon avait un fils qui porta le titre de comte d'Angennes. Une autre branche porta le titre de du Fargis, *voy.* ce mot. Une autre branche porta le nom de la Loupe; c'est de cette branche qu'étaient la duchesse d'Olonne et la maréchale de la Ferté, *voy.* ces mots.

ANGENNES (Charles d'), évêque du Mans, et très-connu sous le nom de *cardinal de Rambouillet*, était fils de Jacques d'Angennes et d'Elisabeth Cottereau, d'une noble et ancienne maison originaire du Perche. Il naquit le 30 octobre 1530, fut nommé à l'évêché du Mans par le roi Charles IX en 1559, et se trouva à la conclusion du concile de Trente en 1563; ayant

été envoyé en ambassade vers le pape Pie V, ce pape le fit cardinal en 1570. Charles d'Angennes se trouva à l'élection de Sixte V, qui lui donna le gouvernement de Corneto, où il mourut le 23 mars 1587 à 56 ans, non sans soupçon d'avoir été empoisonné. Ce fut sous son épiscopat que les calvinistes prirent la ville du Mans et pillèrent l'église cathédrale de Saint-Julien. Claude d'Angennes son frère, né à Rambouillet le 26 août 1538, devint conseiller-clerc au parlement de Paris en 1565, envoyé trois ans après vers Côme de Médicis, grand-duc de Toscane, puis conseiller d'état, évêque de Noyon en 1577, puis évêque du Mans en 1588. Il y établit un séminaire, et y mourut le 15 mai 1601. On a de lui une lettre contre l'action de Jacques Clément, 1589, in-8°. Elle est jointe à une réponse d'un docteur en théologie, qu'on croit être Jean Boucher.

ANGERONE, déesse du silence, que l'on représentait la bouche fermée, avec un doigt dessus.

ANGILBERT (Saint), issu d'une famille noble de Neustrie, fut élevé à la cour de Charlemagne, où il étudia les lettres avec ce prince et les autres courtisans, sous le docte Alcuin, qui le considéra depuis comme son fils. Charlemagne ayant fait couronner roi d'Italie Pepin son fils, lui donna Angilbert pour primicier de son palais ou pour premier ministre. Il suivit le jeune prince en Italie, et revint en France quelques années après. Charlemagne lui fit alors épouser Berthe sa fille, dont il eut deux fils, Harnid, et l'historien Nitard. Angilbert, devenu par là gendre de Charlemagne, fut fait duc ou gouverneur de la France maritime depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, et le roi le fit outre cela son secrétaire et son principal ministre; mais Alcuin et Adalard, abbé de Corbie, l'engagèrent à se faire moine en 790, au monastère de Centule ou Saint-Riquier, du consentement de sa femme, et avec l'agrément du roi. Malgré son amour pour la retraite, il fut souvent obligé de sortir de son monastère pour se prêter aux besoins de l'église et de l'état. Il fut choisi en 792 pour conduire à Rome Félix, évêque d'Urgel, qui venait d'être condamné à *Reginum* ou Ratisbonne en Bavière. Il y fut encore envoyé quelques années après pour porter au pape Adrien les actes du concile de Francfort avec les livres Carolins. Angilbert y fit un troisième voyage en 796, vers le pape Leon III. Il accompagna en 800 Charlemagne à Rome, où ce prince fut couronné empereur d'Occident. Il était devenu abbé de Centule au plus tard en 794. Il en répara le monastère et les églises. Il fut l'un de ceux qui souscrivirent en 811 au testament de Charlemagne, et mourut vingt jours après ce prince, le 18 février 814. Angilbert cultivait les lettres, et avait tant de talent pour la poésie, que Charlemagne l'appelait son Homère. On en trouve quelques-unes dans le recueil des Histoires de France, dans Alcuin, dans le Spicilége. Dans les actes de Mabillon on trouve l'histoire qu'il a faite de son monastère.

ANGIOLELLO (Jean-Marie), natif de Vicence, a composé en italien et en turc l'histoire de Mahomet II, qui fut bien reçue de ce sultan, à qui il la présenta. Il était esclave du jeune sultan Mustapha, et l'avait suivi en Perse en 1473.

ANGLETERRE (l'), fut soumise aux Romains jusqu'en 409. Alors l'empire inondé de barbares ne put plus donner ses soins à une province si éloignée. Les Anglais, harcelés par les Pictes et les Ecossais, s'adressèrent aux Saxons pour les défendre. Ceux-ci acceptèrent la proposition, mais ce fut en asservissant ceux qu'ils venaient défendre. Ils formèrent dans ce pays sept petits royaumes, qui furent réunis en un seul sous,

* Egbert, qui mourut en. . .	837
* Ethulphe.	857
Etelbald.	860
Ethelbert.	866
Ethelred.	872
* Alfred-le-Grand.	900
* Edouard-l'Ancien.	924
Adelstan.	942
* Edmond Ier.	946
Edred.	955
Edvy.	959
* Edgard.	975
* Saint Edouard, martyr. . .	979
* Ethelred II.	1016
* Edmond II.	1017
* Canut, roi de Danemarck. .	1035

* Harold Ier. 1039
* Canut-le-Hardi. 1041
* Saint Edouard III. 1066
* Harold II. 1066
* Guillaume-le-Conquérant. . 1087
* Guillaume II. 1100
* Henri Ier. 1135
* Etienne Ier. 1154
* Henri II. 1189
* Richard Ier. 1199
* Jean. 1216
* Henri III. 1272
* Edouard Ier. 1307
* Edouard II 1326
* Edouard III 1377
* Richard II 1399
* Henri IV. 1413
* Henri V 1422
* Henri VI. 1461
* Edouard IV. 1483
* Edouard V. 1483
* Richard III. 1485
* Henri VII 1509
* Henri VIII. 1547
* Edouard VI. 1553
* Marie. 1558
* Elisabeth. 1603
* Jacques Ier. 1625
* Charles Ier. 1649
* Olivier Cromwell, protecteur. 1658
* RichardCromwell, protecteur. 1660
* Charles II. 1685
* Jacques II 1688
* Guillaume III, et Marie . . . 1702
* Anne 1714
* Georges Ier. 1727
* Georges II. 1760
Georges III.

Voyez : Histoire des révolutions d'Angleterre du père d'Orléans ; Histoire d'Angleterre de Rappin Toiras ; celle de M. Hume, traduite en français, 7 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12, 1760 et suiv.

ANGLUS (Thomas), dont le nom de famille était White, parcourut diverses contrées d'Europe, et fit ses séjours les plus longs à Rome et à Paris. Comme grand partisan de la philosophie péripatéticienne, il se servait des principes d'Aristote pour expliquer les mystères de la religion, en particulier ceux de la prédestination et de la grâce. Mais M. Baillet dit que ce qu'il a écrit là-dessus est aussi obscur que les anciens oracles de l'antiquité. La congrégation de l'index et les docteurs de Louvain condamnèrent quelques-uns de ses ouvrages. Il mourut dans le temps que Charles II monta sur le trône. Ses ouvrages sont : *De Mundo dialogi tres*, Paris, 1642, in-fol. ; *De medio animarum statu*, Paris, 1653, in-8° ; *Institutiones theologicæ*, 1652, 2 vol. in-8° ; *Sonus Buccinæ, sive de virtutibus fidei et theologiæ, de gratiâ et libero arbitrio*, Col. Agr., 1659, in-8° ; *Euclides physicus*, 1657, in-8°.

ANGOULÊME (les comtes d'). La postérité masculine de ces comtes finit à Aymar, mort en 1218. Isabelle sa fille, morte en 1245, veuve de Jean-sans-Terre, épousa le comte de la Marche, dont l'arrière-petite-fille Marie, héritière de ce comté, le céda Philippe-le-Bel. Il devint le partage de Jean, cinquième fils de Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, qui passa près de trente ans en otage en Angleterre, et mourut en 1467. Son fils Charles, mort en 1495, fut père de François Ier, qui le réunit à la couronne. Henri II le donna à son fils naturel Henri. Celui-ci ayant vu à la fenêtre d'une hôtellerie Altoviti, contre qui il avait du ressentiment, monta dans la chambre, et lui passa son épée au travers du corps. Altoviti, se sentant mortellement blessé, lui plongea son épée dans le corps, et le tua sur la place en 1586. Le bâtard de Charles IX, nommé Charles, eut le comté d'Angoulême, et mourut en 1650, laissant un fils nommé Louis, comte d'Alets, qui mourut sans postérité masculine, en 1653. Charles avait épousé en secondes noces Françoise de Nargonne, qui ne mourut qu'en 1703. De sorte que la bru de Charles IX lui a survécu 139 ans. Son ambassade vers Ferdinand II, en 1620 et 1621 a été imprimée à Paris, 1667, in-fol., et ses mémoires, 1662, in-12.

ANGRIANI ou AYNANI (Michel), célèbre général de l'ordre des carmes en 1381, était de Bologne. Le plus considérable de ses ouvrages est un commentaire sur les Psaumes, intitulé *Incognitus in Psalmos*, 1626, 2 tom. in-fol. Il mourut en 1400 ou 1416.

ANGUIEN. *Voyez* FRANÇOIS.

ANGUIER (François et Michel), habiles sculpteurs. On a de François, mort en 1689, l'autel du Val-de-Grâce, le crucifix du maître-autel de Sorbonne, etc. Michel, mort en 1686, a fait le tombeau du commandeur de Souvré

à Saint-Jean-de-Latran, les ornemens de la porte Saint-Denis, les figures du portail du Val-de-Grâce.

ANGUILLARA (Jean-André), a fait une tragédie d'Œdipe, et des notes sur *Roland furieux* de l'Arioste ; mais il doit principalement sa réputation à sa traduction en vers italiens, des métamorphoses d'Ovide, Venise, 1584, in-4°.

ANHALT-DESSAW (Léopold d'), né le 3 juin 1676, se distingua pendant la guerre de la succession d'Espagne, à la bataille de Cassano, en 1705 ; prit Aire en 1710. Le roi de Prusse le nomma feld-maréchal de ses armées. La prise de Leipsick, et la défaite de l'armée saxonne sur l'Elbe, le 15 décembre 1745, lui assurèrent un nom immortel. Il mourut à Dessaw, le 9 avril 1747, père d'une nombreuse postérité.

ANHALT. *Voyez* Albert.

ANICET (Saint), Syrien, élu pape en 151, conféra avec saint Polycarpe sur le jour qu'on devait célébrer la Pâque. Quoiqu'ils fussent d'un avis différent, ils conservèrent la paix, l'union et la charité. Il mourut en 161.

ANICH (Pierre), fils d'un laboureur qui savait tourner, naquit en 1723, à 3 lieues d'Inspruck. Jusqu'à l'âge de 25 ans, Anich tournait et labourait. Il allait aux champs avant l'aurore, et en revenait fort tard. Son plaisir était d'admirer les astres et leurs révolutions : il ne se doutait nullement qu'il y eût des règles pour les déterminer, lorsqu'il apprit qu'il y avait à Inspruck des gens instruits de toutes ces grandes choses. Il y alla aussitôt, et s'adressa au père Hell, qui, charmé de la sagacité de ses questions et de ses réponses, lui enseigna l'astronomie. En peu de temps, il parvint à composer des globes célestes et terrestres plus parfaits, et des instrumens de mathématiques plus justes que ceux du collége d'Inspruck. L'impératrice-reine, informée du progrès de ses connaissances, lui fit lever la carte du Tyrol, et se disposait à le récompenser, lorsque la mort l'enleva en 1766. Il mourut comme il avait vécu, dans son village, en paysan, habitant la même chaumière. Une épitaphe honore sa mémoire. L'impératrice a donné une pension de 50 florins à sa sœur.

ANICHINI (Louis), célèbre graveur en creux, natif de Ferrare. Ses plus belles médailles sont celles de Paul III et de Henri II.

ANICIUS PROBUS (Sextus), préfet du prétoire, consul romain, l'un des plus illustres magistrats de l'empire en 371, se fit aimer des peuples. Proba Falconia sa femme, qui avait beaucoup d'esprit et de piété, composa la vie de J.-C. en *centons* de Virgile, dans la bibliothèque des Pères, et dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

ANIELLE (Thomas), qu'on nommait, par contraction, *Mazanielle*, était un homme de la plus basse extraction, qui devint le chef des révoltés de Naples. Il n'avait d'autre métier pour vivre que de suivre un marchand de poissons, et de vendre des cornets de papier à ceux qui en achetaient, pour les mettre. Ce malheureux en voulait aux commis pour recevoir les impôts, parce qu'ils avaient saisi sa femme, qui passait en fraude de la farine dans un bas. Il cherchait l'occasion de s'en venger ; elle ne tarda pas à se présenter. L'Espagne soutenait une guerre ruineuse contre la France. Les peuples, accablés d'impôts, s'étaient révoltés en Catalogne et en Portugal ; ceux qui restaient fidèles n'en avaient que de plus grandes charges à soutenir. La France s'était emparée de quelques-unes des places *Degli Presidii*, qui étaient du gouvernement de Naples : le duc d'Arcos, qui en était vice-roi, avait obtenu des états du royaume un million de ducats, et pour en assurer les intérêts aux traitans qui les avançaient, on ne trouva d'autres impôts à mettre que sur les fruits. Dans un pays chaud les fruits sont la nourriture des pauvres, en été ; et les pauvres, qui n'ont rien à perdre, sont souvent les citoyens les plus dangereux. L'édit fut donné au mois de janvier 1647, qui n'est pas le temps des fruits ; cependant les murmures se firent entendre, et ils augmentèrent au temps des fruits. Le peuple brûla le bureau où se percevait le droit. Le vice-roi prit le parti d'assembler les états, pour aviser aux moyens de changer l'impôt. Le peuple, échauffé par quelques mécontens, se choisit Mazanielle pour chef, pendant qu'on délibérait. Enfin, le 7 juillet, des paysans de Pouzzoles apportèrent des fruits, et comme ils disputaient avec les revendeurs à qui paie-

rait l'impôt, un élu du peuple décida que c'était celui qui apportait le fruit qui devait le droit. Un paysan qui n'avait pas d'argent, de dépit jeta ses figues à terre, et trépigna dessus. La foule s'amassa aussitôt autour de lui, en plaignant le paysan, et détestant l'impôt. Mazanielle survient avec des jeunes gens armés de cannes, qui le suivaient; ils chassent les commis, et renversent le bureau ; ils en font autant des autres bureaux, et marchent au palais du vice-roi, où tout en se protestant fidèles sujets du roi, ils demandent la suppression de l'impôt. Le vice-roi, saisi de peur, ne pouvant gagner aucun des châteaux, se retira dans le couvent de Saint-Louis, d'où il fit publier la suppression de l'impôt. Mais une populace mutinée ne s'apaise pas toujours facilement; à mesure qu'on lui accordait ses demandes, elle en faisait de nouvelles. Mazanielle, couvert de quelques haillons, ayant pour trône une échafaud, et pour sceptre une épée, commandait à 150,000 hommes, qui attendaient leur salut de l'obéissance à ses ordres. Enfin, le 13 juillet, se fit une capitulation qui accordait au peuple tout ce qu'il demandait, et lui permettait de rester armé pour la sûreté de la capitulation. Un si grand succès tourna la tête à Mazanielle. Le vice-roi, la vice-reine augmentèrent encore sa vanité, par leurs déférences simulées : il fit tant d'excès, il devint si cruel et si insupportable, que le peuple aposta des gens dans le couvent des carmes, qui l'assassinèrent, le 16 juillet. Le peuple vit sans s'émouvoir sa tête attachée à un poteau, et la rébellion parut apaisée; mais, le lendemain, on eut l'imprudence de diminuer le poids du pain. La rébellion recommença de nouveau, la tête de Mazanielle fut rejointe au tronc, et on lui fit des funérailles comme à un général d'armée. Le duc d'Arcos fut contraint de faire une nouvelle capitulation, plus honteuse que la précédente, et le peuple continuant dans ses méfiances, voulut obliger le vice-roi à lui remettre les châteaux de Naples; sur son refus elle se disposa à les assiéger, et mit à sa tête François Toralto, prince de Massa : celui-ci s'était chargé de l'emploi, de concert avec le vice-roi; sous différens prétextes, il différait l'attaque des châteaux, et donna lieu par là de faire soupçonner son intelligence avec le duc d'Arcos. Le peuple le fit punir du dernier supplice, comme traître. Il prit le nom de république, leva tout-à-fait l'étendard de la révolte, et choisit pour chef Janvier Annèse. *Voy.* ce mot.

ANIEN, célèbre jurisconsulte, mit en abrégé les 16 livres du code théodosien, par ordre d'Alaric, qui les publia en 506.

ANIEN, diacre pélagien, a fait la traduction latine de quelques homélies de saint Chrysostôme.

ANJOU (L') fut donné par Louis-le-Bègue, pour le posséder en comté, au fils de Tertulle, breton, grand chasseur ; c'est par lui que nous commençons la filiation des comtes d'Anjou.

Ingelger, mort en. 888
* Foulques-le-Roux, fils. 938
* Foulques II, le bon, fils. . . . 958
* Geoffroi I, Grisegonnelle, fils, 987
Foulques III, Nerra ou le Noir, fils. 1040
Geoffroi II, Martel, fils. 1060
Ermengade sa sœur épousa Geoffroi de Châteaulandon, dont le fils devint comte d'Anjou.
Geoffroi III, le Barbu, fils. . . . 1096
Geoffroi IV, fils. 1106
* Foulques IV, Réchin, frère. . 1109
Foulques V, frère. 1142
Geoffroi V, fils, nommé Plantagenet. 1150
Il avait épousé Mathilde d'Angleterre, morte en 1167, dont il eut Henri II, roi d'Angleterre, et Geoffroi VI, fils. 1158
Geoffroi VII, neveu, était fils de Henri II, roi d'Angleterre . . 1186

Artus, fils des états duquel Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, son oncle, s'empara, en le faisant mourir, en 1200. Son procès lui fut fait en France et ses états de France furent confisqués par Philippe-Auguste.

L'Anjou fut donné à Charles, fils de Louis VIII, qui fut roi de Naples et de Sicile. *Voyez* Charles de France, et la suite des rois de Naples, Jeanne II termina la postérité de Charles. La petite-fille de Charles, nommée Marguerite, apporta l'Anjou et le Maine en dot à Charles de France, comte de Valois, mort en 1325. Son fils Philippe VI, dit de Valois, réunit ces comtés à la couronne, et le roi Jean donna le duché d'Anjou à son second

fils Louis, adopté par la reine Jeanne Ire de Naples, et qui réussit aussi peu que sa postérité contre les collatéraux de Jeanne, qui se maintinrent sur le trône. Il mourut en 1384. Charles IV, comte du Maine, dernier mâle de cette maison, mort en 1481, institua Louis XI pour son héritier. Deux fils de Louis XIV portèrent successivement ce nom, et moururent jeunes. Philippe V, roi d'Espagne, petit-fils de Louis XIV, l'a porté. Louis XV, et un de ses fils mort en 1733, portèrent le nom de duc d'Anjou. *Voyez* FOULQUES MARGUERITE.

ANISSON (LAURENT), libraire de Lyon, où il fut échevin en 1670, y imprima la *Bibliothèque des Pères*, en 27 vol. in-fol.

ANISSON (JEAN), fils du précédent, continua l'état de son père, et reçut de grands éloges de du Cange, pour s'être chargé de l'impression de son *Glossaire grec*, qu'il prétendit qu'aucun libraire de Paris n'avait voulu imprimer. La vérité était que Bilaine, qui, après avoir imprimé le latin, avait engagé du Cange à faire le grec, s'en était chargé, et avait même commandé deux fontes grecques pour faire les deux volumes à la fois, dans deux imprimeries différentes; mais qu'étant mort sur ces entrefaites, du Cange, sans le proposer à d'autres libraires de Paris, le fit imprimer à Lyon. En 1701 Jean Anisson fut choisi pour être directeur de l'imprimerie royale, et il le méritait par ses connaissances littéraires. Cette place était alors plus honorable qu'utile. Les directeurs de l'imprimerie royale étaient libraires, ils imprimaient pour leur compte, et vendaient leurs livres. Jean Anisson remit sa place à Claude Rigaud, son beau-frère et son associé, qui donna les belles éditions de *Bourdaloue*, in-8° et in-12, de l'*Homère*, de madame Dacier, etc. Jean Anisson fit à Paris les fonctions de député du commerce de la ville de Lyon, jusqu'en 1721, qu'il mourut. Il avait un frère, qui continua la librairie à Lyon, et qui laissa deux fils, Louis-Laurent, qui succéda à Rigaud, en 1723, et Jacques-Louis Laurent, qui obtint la survivance de son frère en 1733. Le fils de ce dernier eut sa survivance; il a fait diverses tentatives pour perfectionner l'imprimerie. Avec toutes les réformes faites aux presses, on n'a peut-être rien fait de plus parfait qu'auparavant, parce que la perfection du tirage dépend plus de l'égale distribution d'encre, que de la forme des presses, qui n'y fait rien. *V.* ce nom, *Biog. des Contemporains.*

ANIUS, roi de Délos, et grand-prêtre d'Apollon, avait trois filles, à qui Bacchus avait donné le don de changer ce qu'elles touchaient, l'une en vin, l'autre en blé, et la troisième en huile. Agamemnon, allant au siége de Troie, voulut les emmener avec lui; mais Bacchus, qu'elles implorèrent, les changea en colombes.

ANNAT (FRANÇOIS), fameux jésuite, né à Rodez le 5 février 1590, enseigna la philosophie et la théologie à Toulouse, fut assistant du général, ensuite provincial, et enfin confesseur de Louis XIV en 1654. Il mourut à Paris le 14 juin 1670. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, Paris, 1666, 3 vol. in-4°; et en français contre les disciples de Jansénius, qui ne méritent pas d'être lus.

ANNE, sœur de Pygmalion, roi de Tyr, se retira à Carthage auprès de sa sœur Didon, environ 888 avant J.-C.

ANNE, mère de Samuel, femme d'Elcana, dont Dieu exauça les prières, en lui donnant un fils, vers 1124 avant J.-C. C'était aussi le nom de la femme de Tobie et de la mère de la Sainte-Vierge.

ANNE COMNÈNE, fille de l'empereur Alexis Comnène l'Ancien, princesse illustre par son savoir et par son esprit, a écrit l'histoire du règne de l'empereur son père, depuis l'an 1105 jusqu'en 1118, dont M. David Hoeschélius a donné une édition avec de savantes notes, au Louvre, 1651, in-fol., qui fait partie de la Bisantine. Le président Cousin l'a traduite en français dans son histoire de Constantinople. Elle avait voulu détrôner son frère, pour mettre sur le trône son mari Nicéphore-Brienne; mais l'indolence de Nicéphore fit échouer l'entreprise.

ANNE de Bretagne, reine de France et duchesse de Bretagne, était fille et héritière du duc François II et de Marguerite de Foix. Elle naquit à Nantes le 26 janvier 1476. Elle avait été promise à Maximilien d'Autriche; mais le duc son père étant mort, elle fut mariée à Charles VIII, roi de

France. Anne avait beaucoup d'esprit, de beauté, de grandeur d'âme et de piété. Elle gouverna très-sagement pendant le voyage que le roi Charles VIII fit en Italie pour la conquête du royaume de Naples. Après la mort de ce prince, elle épousa Louis XII, qui l'avait aimée avant son mariage avec Charles VIII. Elle fit diverses fondations, et mourut le 9 janvier 1514.

ANNE DE HONGRIE, succéda, en 1526, à son frère Louis-le-Jeune. Elle se fit couronner à Albe, en 1527, avec son mari Ferdinand, frère de l'empereur Charles V, qui fit par là l'acquisition de la Hongrie pour sa maison. Cette princesse est morte le 27 janvier 1547, après avoir donné naissance à quinze enfans.

ANNE d'Autriche, reine de France, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, et mère de Louis XIV, fut déclarée régente du royaume le 18 mai 1643, pendant la minorité du roi. C'est cette reine qui a fait bâtir la magnifique église du Val-de-Grâce. Elle mourut d'un cancer à Paris le 20 janvier 1666, âgée de 64 ans. Cette reine était courageuse et pleine de hauteur. Ce n'était que par condescendance pour le cardinal Mazarin qu'elle céda au peuple en différentes occasions. Cependant elle tint ferme pour empêcher le roi d'épouser la nièce de ce ministre. *Si le roi*, dit-elle, *était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de la nation, contre le roi et contre vous.*

ANNE, reine d'Angleterre, était fille puînée de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, et d'Anne Hyde sa première femme. Elle naquit le 6 février 1664, et fut mariée le 17 août 1683, à Georges, prince de Danemarck, duc de Cumberland, comte de Rendalle, etc., dont elle eût plusieurs enfans, morts jeunes. Elle succéda au roi Guillaume-Henri son beau-frère, le 4 mai 1702. Les succès de Marlborough illustrèrent son règne; et la paix d'Utrecht, qu'elle contraignit les alliés d'accepter, mit le sceau à sa gloire. Elle mourut le 12 août 1714. Elle était sœur de la reine Marie d'Angleterre.

ANNE IWANOWA, fille de Jean, empereur de Russie, frère du czar Pierre Ier, épouse du duc de Courlande, succéda au czar Pierre II en 1730. Elle sut, en maintenant les forces de terre et de mer sur un pied respectable, favoriser le commerce de ses sujets, se faire rechercher tour à tour de l'empereur, des Polonais, des Turcs, des Persans et des Chinois, sans prendre part à leurs querelles, excepté la guerre qu'elle eut contre le Grand-seigneur, depuis 1737 jusqu'en 1740. Elle mourut le 28 octobre de la même année, âgée de 47 ans, laissant sa couronne à son petit-neveu Iwan. Anne Iwanowan avait les mœurs douces; cependant on lui reproche la dureté avec laquelle elle a gouverné, par son ministre Biren, qu'elle avait fait duc de Courlande. Cet homme implacable dans ses vengeances avait peine à céder aux prières et aux larmes de l'impératrice, pour soustraire quelques malheureux à la peine qu'il leur avait infligée. Il fut exilé à l'avénement d'Élisabeth au trône, et ne revint que sous le règne suivant.

ANNE, fille aînée du czar Pierre Ier et de Catherine Ire, avait épousé, en 1725, Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp; elle devait devenir reine de Suède après la mort de Charles XII, parce que son mari était fils de la sœur aînée du défunt roi. La sœur cadette Ulrique-Éléonore fut préférée. Après la mort de l'impératrice Catherine, elle fut du conseil de régence, établi pendant la minorité de Pierre II. Mentzicoff ne l'y laissa assister qu'une fois; elle fut chassée de Russie, et obligée de se retirer à Kiel, où elle mourut en 1728, à 22 ans. Elle fut rapportée à Pétersbourg, après sa mort, et enterrée dans la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul : l'infortuné Pierre III était son fils. Cette princesse était digne d'un meilleur sort; elle était belle, instruite, douée d'un jugement pénétrant, de candeur, de bonté, et d'une vertu sans tache.

ANNEBAUT (Claude d'), fit ses premières armes à la défense de Mézières, en 1521, et il fut fait prisonnier à la bataille de Pavie. Il commanda depuis en Piémont et dans les Pays-Bas, ce qui lui procura le bâton de maréchal de France, en 1538. Le 5 février 1543 il fut honoré de la charge d'amiral; c'est en cette qualité qu'il commanda la flotte envoyée contre l'Angleterre, en 1545. Mais sa bravoure n'était pas la

seule qualité qui lui avait mérité l'estime de François Ier. Sa probité lui avait attiré sa confiance. A la disgrâce du connétable de Montmorency, il fut chargé de l'administration des finances, avec le cardinal de Tournon. Bien loin de s'y enrichir, le roi, pour l'indemniser des pertes qu'il avait faites, ordonna, en mourant, qu'il serait gratifié d'une somme considérable. A l'avénement de Henri II, le retour de Montmorency devait naturellement produire la disgrâce d'Annebaut; on lui ôta l'administration des finances, et l'on fit valoir contre lui un édit donné sous son ministère, suivant lequel on ne pouvait posséder deux charges à la fois; il remit celle de maréchal de France; cependant il fut rappelé à la cour peu de temps après, et entra dans le conseil de Catherine de Médicis. Il mourut à la Fère, le 2 novembre 1552, et fut enterré à Annebaut. Il avait un frère, Jacques d'Annebaut, qui fut cardinal, et mourut en 1558. Cette famille, qui remonte jusqu'au quatorzième siècle, finit à la mort de Jacques, fils du maréchal, qui fut tué à la bataille de Dreux, en 1562: le maréchal avait une fille, qui épousa le marquis de Saluces, et ensuite le comte de la Rochepot.

ANNÈSE (Gennare), homme de guerre, mais d'une naissance obscure, fut choisi par les révoltés de Naples en 1647, pour être à leur tête. Ce chef avait un esprit souple, insinuant, rusé, fourbe et hardi dans le crime; d'abord il s'opposa au duc de Guise, à qui le peuple avait déféré le souverain pouvoir, et qui était débarqué à Naples le 15 novembre; mais ne prévoyant pas pouvoir l'emporter sur le duc dans la faveur du peuple, il donna sa démission, moyennant une grande récompense. Peu après il profita des fautes du duc pour aliéner de lui l'esprit du peuple et des grands. Enfin il le trahit, en introduisant des Espagnols dans Naples, le 6 avril 1648. Annèse mourut la même année; c'était le sort ordinaire des criminels d'état, en Espagne, quelques services qu'ils aient rendus à la patrie, en apaisant la révolte dans laquelle ils étaient entrés.

ANNESLEY (Arthur), comte d'Anglesey, et lord-privé du sceau sous le règne de Charles II, était né à Dublin, le 10 juillet 1614. L'insurrection d'Irlande lui causa une disgrâce en 1682. Mais elle cessa sous le règne de Jacques II, qui le nomma à la charge de chancelier d'Angleterre, dont la mort l'empêcha de jouir. Il termina sa vie le 6 avril 1686. Annesley était savant dans l'histoire grecque et romaine; il n'a cependant publié que quelques ouvrages relatifs aux affaires de son temps.

ANNI. *Voy.* Annius.

ANNIBAL-LE-GRAND, général des Carthaginois, et l'un des plus grands capitaines. Amilcar son père lui fit jurer sur les autels de poursuivre les Romains jusqu'à la mort. Annibal, à l'âge de 26 ans, prit le commandement de l'armée des Carthaginois en Espagne, deux cent vingt ans avant J.-C. Il prit Salamanque et Sagonte. De là il entreprit d'aller attaquer les Romains jusque chez eux. Il passa le Rhône, s'ouvrit un chemin au travers des Alpes, et entra en Italie avec une armée de 90 mille hommes de pied et de 12 mille chevaux, deux cent dix-huit ans avant J.-C. Il prit d'abord Turin, défit Cornelius Scipion auprès de Pavie, et Sempronius Longus près de la rivière de Trébia. L'année suivante il remporta une grande victoire sur Cn........ Flaminius, près du lac de Trasimène, où les Romains perdirent 15,000 hommes de pied et 4,000 chevaux. Quintus-Fabius-Maximus, qui avait été créé dictateur, trouva l'art de le lasser par ses délais; mais le temps de la dictature de Fabius étant expiré, le téméraire consul Terentius Varo fut défait à la bataille de Cannes, deux cent seize ans avant J.-C., où son collègue Paul-Emile demeura sur la place avec 40,000 hommes de pied, 2,700 de cavalerie, et la fleur de la noblesse romaine. Annibal envoya à Carthage trois boisseaux remplis d'anneaux de 5,630 chevaliers tués en cette bataille. Tite-Live assure que si Annibal, profitant de cette victoire, eût marché droit à Rome, c'en était fait de la république Romaine; mais Saint-Evremont et M. Rollin en jugent autrement; quoi qu'il en soit, le séjour que fit ce général à Capoue laissa le temps aux Romains de se remettre de leur consternation, et Fabius-Maximus continua de le harceler. Cinq ans après, deux cent onze ans avant J.-C., Annibal alla

camper aux portes de Rome ; les Romains en furent si peu effrayés, qu'ils envoyèrent le même jour un secours considérable en Espagne, et que le champ où la tente d'Annibal était dressée fut vendu toute sa valeur. Les pluies l'obligèrent de lever le siége. Le consul Marcellus lui donna ensuite trois batailles en trois jours consécutifs, mais avec différens succès. Le quatrième jour il présenta encore le combat ; mais Annibal se retira, en disant : *Que faire avec cet homme, qui ne peut demeurer ni victorieux ni vaincu ?* L'année suivante, Marcellus fut tué dans une embuscade. Quelque temps après, Claude-Néron, qui était campé devant Annibal, quitta secrètement son camp avec la meilleure partie de ses troupes pour aller au devant d'Astrubal, frère d'Annibal, auquel il amenait du secours ; il lui livra bataille, et Asdrubal fut tué avec 55,000 hommes. Néron, étant revenu dans son camp, fit jeter dans celui d'Annibal la tête d'Asdrubal ; ce général, en la voyant, dit qu'il ne doutait plus de la ruine de Carthage. Il fut ensuite rappelé en Afrique pour faire tête à Scipion. Il y repassa seize ans après son entrée en Italie, deux cent deux ans avant J.-C. La bataille se donna l'année suivante près de Zama. Annibal la perdit, et se retira d'abord vers Antiochus, et ensuite auprès de Prusias, roi de Bythinie, où, craignant de tomber entre les mains des Romains, il s'empoisonna, cent quatre-vingt-trois ans avant J.-C., à l'âge de 64 ans.

ANNIUS, de Viterbe, ou JEAN NANNI, fameux religieux dominicain, né à Viterbe vers 1432, et maître du sacré palais sous Alexandre VI, fit un grand nombre d'ouvrages et s'acquit beaucoup de réputation par ses dix-sept livres d'antiquités, Rome, 1498, in-fol., 1552, in-8°, où, par une crédulité aveugle, il donne comme vrais des ouvrages supposés des auteurs anciens. Les jeunes gens doivent se prémunir contre les pièces publiées par cet écrivain. Il mourut à Rome le 13 novembre 1502, âgé de 70 ans.

ANNONCIADES. *Voy.* JEANNE DE FRANCE.

ANOMÉENS. *Voy.* AGRICOLA JEAN.

ANSEAUME, né à Paris, fut d'abord souffleur au théâtre Italien, devint ensuite sous-directeur de l'Opéra-Comique de la Foire, et contribua beaucoup au succès de ce nouveau théâtre. Il composa quantité d'opéras-comiques et plusieurs vaudevilles qui eurent du succès. Il a publié son *Théâtre*, en 3 vol. in-8°, Paris, 1766. On remarque parmi ses pièces : *Le Peintre amoureux*, *Les Deux chasseurs et la laitière*, *le Tableau parlant*, *etc.*

ANSEGISE, prêtre du diocèse de Reims, abbé de Saint-Michel, et ensuite archevêque de Sens le 21 juin 871. Charles-le-Chauve l'envoya au pape Jean VIII, qui le fit primat des Gaules et de Germanie ; mais Hincmar et plusieurs autres évêques s'opposèrent à cette nouvelle primatie. Ansegise mourut en 883.

ANSEGISE, célèbre abbé de Lobes, ou plutôt de Fontenelles, selon Baluze, se fit estimer des évêques et des princes de son temps. Il mourut en 833. On a de lui un recueil des Capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, dont Baluze a donné une bonne édition, en 1677, 2 vol. in-fol.

ANSELME (SAINT), archevêque de Cantorbéry, l'un des plus illustres et des plus savans évêques de son siècle, était d'Aoste. Il se fit religieux de Saint-Benoît vers 1060, et fut élu abbé du Bec en 1078, enfin archevêque de Cantorbéry le 6 mars 1093. Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, qui tenait le parti de l'antipape Guibert, exila Anselme, qui regardait Urbain II comme le seul pape légitime. Anselme alla à Rome, où il réfuta les objections des Grecs sur la procession du Saint-Esprit, avec applaudissement, dans le concile de Bari en 1098. Henri Ier le rappela à son avénement à la couronne, et se brouilla ensuite avec lui au sujet des investitures, affaire qui eut de fâcheuses suites. Il se retira en France pendant le feu de ces disputes. Etant enfin retourné à Cantorbéry, il y mourut le 21 avril 1109, âgé de 76 ans. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de dom Gerberon, en 1675, in-fol.

ANSELME, évêque de Lucques, en 1061, était de Mantoue, et mourut le 18 mars 1086. On a de lui un traité contre l'antipape Guibert, et plusieurs autres ouvrages dans la bibliothèque des Pères.

ANSELME de Laon, doyen et archidiacre de cette ville, enseigna avec

réputation dans l'université de Paris, et ensuite dans le diocèse de Laon. Il mourut le 15 juillet 1117. On a de lui une glose interlinéaire sur la Bible, imprimée avec celle de Lira.

ANSELME (le Père), Pierre Guibours, célèbre augustin déchaussé, né à Paris en 1625. Son principal ouvrage est intitulé *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, in-4°, dont la dernière édition, de 1726 et suiv., a 9 vol. in-fol. Il mourut à Paris le 17 janvier 1694, âgé de 69 ans.

ANSELME (Antoine), naquit à l'Ile-Jourdain, dans le comté d'Armagnac, le 13 janvier 1652, d'un père qui était chirurgien. Ses talens pour la prédication le firent connaître du marquis de Montespan, qui lui confia l'éducation du marquis d'Antin son fils, qui n'avait alors que 10 ans, et avec lequel il vint à Paris. Aussitôt que l'éducation de ce jeune seigneur fut finie, l'abbé Anselme reprit le ministère de la prédication, qu'il exerça pendant plus de trente ans avec des applaudissemens universels. Il retourna ensuite auprès de M. le duc d'Antin, qui fit revivre en sa faveur le titre d'*Historiographe des Bâtimens*. L'académie de peinture le mit au rang de ses amateurs honoraires. Il fut nommé en 1710 académicien associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres. L'abbé Anselme avait eu, dès 1699, la riche abbaye de Saint-Sever en Gascogne. Il s'y retira en 1724, après avoir acquis la vétérance dans l'académie des belles lettres, et y mourut le 8 août 1737, à 86 ans. On a de lui 1° Un recueil de ses sermons, panégyriques et oraisons funèbres, imprimé en 7 vol. in-8°; les Sermons, qui forment 4 de ces vol., ont été réimprimés en 6 vol. in-12; 2° Plusieurs dissertations dans les mémoires de l'académie des inscriptions.

ANSON (Georges), fils de Guillaume Anson, écuyer, d'une ancienne famille noble, de la province de Stafford, parvint, par son habileté dans la marine, et par son courage, au grade d'amiral d'Angleterre, et fut l'un des lords de l'amirauté : il fut chargé, en 1739, de porter la guerre sur les possessions des Espagnols en Amérique, et n'en revint qu'en 1744, après avoir essuyé les plus grands revers, quoiqu'il eût pillé la ville de Payta en Amérique, et pris un galion richement chargé. C'est de cette expédition dont il a donné la relation dans son Voyage, traduit en français, Amsterdam, 1749, in-4°. Les officiers du Wager, vaisseau détaché de son escadre, ont donné une relation particulière de leurs malheurs, qui sert de supplément à ce voyage : elle est imprimée à Lyon, in-4° et in-12. M. Anson défit encore avec quatorze vaisseaux M. de Jonquière, qui n'en avait que six, et favorisa la descente des Anglais à Saint-Malo en 1758. Il ramena à Londres les soldats qui purent échapper de leur défaite, et mourut le 6 juin 1762.

ANSTIS (Jean), était né à Saint-Neot en Cornouailles, le 28 septembre 1669. Son père était héraut d'armes; il suivit la même profession. Le bourg de Saint-Germain le députa, en 1702, 1703 et 1704, au parlement, où il se distingua contre le bill de la conformité occasionnelle. Il fut nommé commissaire des prises, premier héraut d'armes du roi sous la reine Anne, et mourut dans cette charge le 4 mars 1743. Il a publié en anglais *La forme de l'installation dans l'ordre de la Jarretière*, 1710, in-8°; *Catalogue des chevaliers de la Jarretière, avec un abrégé de leurs vies*, 1724, in-fol.; *Histoire de l'ordre de la chevalerie du Bain*, 1725, in-4°; son *Traité des sceaux d'Angleterre* a été publié dans le *Recueil d'antiquité de M. Drake*, 1735, 2 vol. in-fol.; il a laissé plusieurs manuscrits; son fils aîné Jean Anstis fut reçu héraut d'armes et généalogiste de l'ordre du Bain, en survivance, et mourut en 1754; son frère Georges lui a succédé, et a possédé une riche collection de manuscrits sur les généalogies.

ANTÉE, géant de Lybie, fils de Neptune et de la Terre, fut étouffé par Hercule en l'air, parce que, quand il touchait à la terre, il reprenait de nouvelles forces.

ANTELMI (Joseph), savant chanoine de Fréjus en Provence, dont nous avons plusieurs dissertations sur l'Histoire ecclésiastique de Fréjus, 1680, in-4°; sur saint Prosper et saint Léon, 1689, in-4°; sur le symbole de saint Athanase, 1693, in-8°; sur saint Martin, 1693, in-8°; sur saint Eucher, 1726,

in-12, qui sont estimées. Il mourut à Fréjus en 1697, âgé de 49 ans.

ANTELMY, professeur de mathématiques à l'école militaire, mort le 7 janvier 1783, est le traducteur des *Fables de Lessing*, 1764, in-12.

ANTENOR, prince troyen, du temps du siége de Troie. On lui attribue faussement la fondation de Padoue.

ANTÈRE (SAINT), *Anteros*, grec de naissance, fut élu pape le 23 novembre 235, et mourut le 3 janvier suivant.

ANTHELME (SAINT), évêque de Bellay, était fils d'Hardouin, d'une famille noble de Savoie : après avoir eu les deux premières dignités des chapitres de Genève et de Bellay, il se fit chartreux, et fut élu prieur de la Grande-Chartreuse en 1141. Pendant le schisme de Victor IV, il fit déclarer tout l'ordre des chartreux en faveur d'Alexandre III. Ce pape l'obligea, en 1163, d'accepter l'évêché de Bellay, où il mourut en 1178, à plus de 70 ans, après avoir levé l'excommunication qu'il avait portée contre le comte Humbert, fils d'Amédée.

ANTHEMIUS, célèbre architecte, habile sculpteur et savant mathématicien, natif de Tralles, florissait sous l'empereur Justinien au 6e siècle. Il inventa, selon Agathias, plusieurs moyens pour imiter les tremblemens de terre, le tonnerre et les éclairs, et construisit, avec Isidore de Milet, le temple de Sainte-Sophie de Constantinople.

ANTIGÈNE, un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, eut le second des prix que ce prince fit distribuer aux huit plus braves capitaines de son armée. Il livra Eumènes à Antigonus vers 315 avant J.-C., mais il reçut bientôt le prix de cette perfidie, car il fut brûlé tout vif dans une cage de fer.

ANTIGONE, fille d'OEdipe et de Jocaste, ayant rendu les derniers devoirs à son frère Polinice, contre la défense de Créon, fut condamnée par ce barbare à mourir de faim dans une tour. Elle s'y étrangla. Hémon, qui devait l'épouser, se tua de désespoir sur son corps.

ANTIGONE, fille de Laomédon, se croyant plus belle que Junon, fut changée en cigogne.

ANTIGONE DE CARYSTE, vivait sous les deux premiers Ptolomées, et a laissé *Historiæ memorabiles*, grec et latin, par J. Meursius, Leyde, 1619, in-4°.

ANTIGONUS, l'un des plus courageux et des plus prudens généraux d'Alexandre-le-Grand, se fit roi d'Asie après la mort de ce conquérant, 324 ans avant J.-C. Il vainquit et fit mourir Eumènes, gagna une grande bataille contre Ptolomée Lagus, 313 avant J.-C., bâtit Antigonie sept ans après, et fut tué dans une bataille contre Cassander, Séleucus et Lysimachus, 301 ans avant J.-C., à l'âge de 80 ans. Comme on s'étonnait de le voir d'une humeur si douce dans sa vieillesse : *C'est*, dit-il, *que j'ai besoin de conserver par la douceur ce que j'ai acquis par la force.* Un poète l'ayant appelé divin : *Mon valet de chambre*, reprit Antigonus, *sait bien le contraire.* Il avait coutume de dire, *que la royauté est une honnête servitude, et que si l'on savait ce que pèse une couronne, on craindrait de la mettre sur sa tête.*

ANTIGONUS, roi des juifs, et fils d'Aristobule II, ayant fait alliance avec le roi des Parthes, prit Jérusalem, et fit couper les oreilles à Hircan son oncle, pour le rendre incapable d'être grand sacrificateur; mais Hérode, qui avait épousé Marianne, petite-fille d'Hircan, ayant repris Jérusalem, envoya Antigonus à Marc-Antoine, qui lui fit couper la tête, 37 ans avant J.-C. Antigonus fut le dernier roi de la race des Asmonéens, qui avait régné 126 ans.

ANTILOGUE, fils de Nestor et d'Euridice, fut tué devant Troie par Memnon, fils de l'Aurore.

ANTIN. *Voy.* PARDAILLAN.

ANTINE (DOM MAUR-FRANÇOIS D'), né à Gouvieux, dans le diocèse de Liége, en 1688, se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, à l'âge de 30 ans, et mourut en 1746. Il a travaillé aux cinq premiers vol. du Glossaire de Ducange de 1736, et à la collection des Histoires de France de dom Bouquer; à l'Art de vérifier les dates, 1750 in-4°, 1770 in-fol.

ANTINOUS, jeune homme d'une grande beauté, originaire de Bythinie, fut l'objet des amours détestables de l'empereur Adrien. On dit qu'il se noya dans le Nil en 129 de J.-C. Adrien le pleura avec toutes les faiblesses d'une femme, et lui consacra des temples. Il

nous reste quelques médailles où il est représenté en Bacchus.

ANTIOCHE, capitale de la Syrie, fut conquise par les premiers croisés, le 3 juin 1098, et donnée à titre de principauté à Bohémond Ier, fils de Robert Guiscard, qui s'était distingué au siége, et qui mourut en 1108.

Bohémond II son fils, mort en 1130
Constance, sa fille, épousa Raymond de Poitiers, second fils de Guillaume VIII, duc d'Aquitaine, qui devint prince d'Antioche, et fut tué en 1148
Bohémond III, son fils, en . . . 1201
Bohémond IV, son fils, en . . . 1233
Bohémond V, son fils en 1251
Bohémond VI, son fils en . . . 1275

Il perdit la principauté d'Antioche, en 1268, et ne laissa que le comté de Tripoli, que Bohémond IV y avait réuni, à

Bohémond VII, son fils. 1287

Il ne laissa pas d'enfans, et sa sœur perdit Tripoli, qui fut pris par les Sarrasins.

ANTHIOCHUS SOTER, c'est-à-dire, Sauveur, roi de Syrie et fils de Séleucus Nicanor, avait épousé Stratonice sa belle-mère, du vivant et du consentement de Séleucus, défit les Bythiniens, les Macédoniens et les Galates, et mourut deux cent soixante-un ans avant J.-C.

ANTHIOCHUS-LE-DIEU, roi de Syrie, succéda à son frère Antiochus Soter, fit la guerre à Ptolomée Philadelphe, et la termina en épousant Bérénice, quoiqu'il eût déjà deux fils de Laodice. Celle-ci, pour s'en venger, empoisonna Antiochus en 246 avant J.-C., et fit mettre sur le trône Séleucus son fils, par l'artifice d'un certain Artemon; ensuite elle fit poignarder Bérénice avec le fils que cette princesse avait eu d'Antiochus; mais sa cruauté ne demeura pas impunie. Elle fut tuée elle-même dans la guerre que Ptolomée Evergète entreprit en faveur de sa sœur Bérénice.

ANTIOCHUS-LE-GRAND, roi de Syrie, succéda à son frère Séleucus Céraune, deux cent vingt-trois ans avant J.-C. Il fut défait dans une sanglante bataille par Ptolomée Philopator, près Raphia, deux cent dix-sept ans avant J.-C. Quelque temps après, il prit Sardes, attaqua les Mèdes et les Parthes, s'empara de la Judée, de la Phénicie et de la Cœlésyrie, et forma le dessein de réduire Smyrne, Lampsaque, et les autres villes de la Grèce asiatique. Ces villes implorèrent le secours des Romains, qui lui envoyèrent des ambassadeurs, pour l'obliger de restituer à Ptolomée Philadelphe le pays qu'il avait conquis sur lui, et laisser en paix les villes libres de la Grèce. Antiochus indigné déclara la guerre aux Romains, cent quatre-vingt-douze ans avant J.-C., à la sollicitation d'Annibal; mais il fut défait par Acilius Glabrion, et perdit une grande bataille près de Magnésie, contre Scipion l'Asiatique; enfin les Romains lui accordèrent la paix à des conditions onéreuses. Il fut tué dans l'Elymaïde, où il était allé pour piller le temple de Bélus, en 187 avant J.-C. Ce prince était favorable aux Juifs.

ANTIOCHUS EPIPHANES, c'est-à-dire l'*Illustre*, usurpa le trône de Syrie sur Démétrius son neveu, en 175 avant J.-C., et voulut enlever l'Égypte à son neveu Ptolomée Philométor; mais il fut repoussé. Il déposa le grand-prêtre Onias, assiégea et prit Jérusalem, en 170 avant J.-C.; profana le temple, y sacrifia à Jupiter Olympien, emporta les vases sacrés, et commit les cruautés les plus inouïes. De retour à Antioche, cent soixante-sept ans avant J.-C., il fit mourir les sept frères Machabées et le sage vieillard Eléazar. Mathathias et Judas Machabée défirent ses armées; lui-même fut mis en déroute par les Elyméens, et obligé de retourner à Babylone, où il fut frappé d'une plaie horrible, qui le fit mourir de désespoir, cent soixante-quatre ans avant J.-C. Antiochus Eupator son fils lui succéda.

ANTIOCHUS EUPATOR, roi de Syrie, l'an 164 avant J.-C., entra en Judée par le conseil de Lysias son général, avec une armée de 80 mille hommes de pied et de 80 éléphans; mais Judas Machabée le défit. Il fut tué par Démétrius son cousin-germain, en 162 avant J.-C.

ANTIOCHUS D'ASCALON, célèbre philosophe stoïcien, disciple de Carnéade, maître de Cicéron, et ami de Lucullus et de Brutus.

ANTIOCHUS, philosophe cynique, qui reçut beaucoup de bienfaits des

empereurs Septime Sévère et Caracalla.

ANTIOCHUS, abbé de Saint-Sabas, vers 616 de J.-C., dont nous avons plusieurs homélies et quelques autres ouvrages dans la bibliothèque des Pères.

ANTIOPE, reine des Amazones, fut vaincue et prise par Hercule, qui la donna à Thésée.

ANTIOPE, fille de Nyctée, qui régnait en Béotie, fut aimée de Jupiter, et devint grosse. Pour éviter la colère de son père, elle se sauva à Sicyone, où elle épousa Epopéus. Nyctée se tua, et ordonna à Licus son frère de punir le crime de sa fille. Sicyone fut prise, Epopéus fut tué, et Antiope mise en une prison, où elle accoucha d'Amphion et de Zéthès. Dans la suite ses enfans lui rendirent la liberté, tuèrent Licus, et attachèrent Dircé sa femme aux cornes d'un taureau furieux. Elle périt dans ce supplice, et fut jetée dans une fontaine qui prit son nom.

ANTIPATER, disciple d'Aristote, et l'un des généraux d'Alexandre-le-Grand, aimait les sciences, et avait de l'esprit. Il mit à la raison les Thraces révoltés, et défit les Lacédémoniens l'an 331 avant J.-C. Alexandre lui ôta le gouvernement de la Macédoine pour plaire à Olympie; c'est ce qui le fit accuser d'avoir fait empoisonner Alexandre. Il mourut en 321 avant J.-C.

ANTIPATER, roi de Macédoine et frère de Philippe, succéda à Cassander, en 298 avant J.-C. Il fit tuer Thessalonice sa mère, et fut mis à mort par Lysimachus en 297.

ANTIPATER, iduméen, et fils d'Antipas, gouverneur de l'Idumée, se rendit illustre par ses richesses, sa prudence, et ses entreprises. Il épousa le parti d'Hircan, et le fit rétablir sur le trône. Antipater eut alors la direction de toutes les affaires, qu'il administra toujours à l'avantage des Romains. Il rendit des services signalés à César dans la guerre d'Égypte, et fut empoisonné l'an 43 avant J.-C. par un nommé Malchus, qui commit en cette occasion la plus noire des ingratitudes. Il avait épousé, en Arabie, Cypros, femme de qualité, dont il eut le fameux Hérode et Salomé.

ANTIPATER, de Sidon, célèbre philosophe stoïcien et poète, vers 136 avant J.-C. On a de lui plusieurs épigrammes dans l'Anthologie.

ANTIPATER (Louis Coelius), écrivit une histoire de la seconde guerre punique, vers 124 avant J.-C. L'empereur Adrien, par un goût dépravé, le préférait à Salluste.

ANTIPHILE, célèbre peintre égyptien, contemporain de Nicias, se fit admirer surtout par le portrait d'un jeune garçon qui, en se baissant, soufflait le feu pour l'allumer.

ANTIPHON, célèbre orateur athénien, surnommé le *Rhamnusien*, parce qu'il était de Rhamnus dans l'Attique. Ce fut le premier qui réduisit l'éloquence en art, en donna des préceptes, et plaida pour de l'argent. Il eut Thucydide pour disciple, et mourut vers 411 avant J.-C. Il nous reste 16 oraisons d'Antiphon, qui se trouvent dans la collection des anciens orateurs grecs d'Étienne, 1575, in-fol.

ANTISTHÈNE, célèbre philosophe athénien, disciple de Socrate, et instituteur de la secte des philosophes cyniques, vers 324 avant J.-C. On dit qu'ayant entendu Socrate, il dit à ses disciples : *Allez, cherchez un maître, pour moi j'en ai trouvé un.* Il fut cause du bannissement d'Anyte, et de la mort de Mélise, les deux plus grands ennemis de ce philosophe. Antisthène ne s'attachait qu'à la morale; quelqu'un lui disant un jour que la guerre emportait les misérables : *Vous vous trompez*, répondit-il, *elle en fait plus qu'elle n'en emporte.* Il disait clairement, que *le peuple révère plusieurs dieux, mais qu'il n'y en a qu'un vrai.* Cicer. de Nat. Deor., lib. I, n° 12. Il eut pour disciple Diogène. Ses lettres sont imprimées avec celles des autres philosophes socratiques, Paris, 1637, in-4°. On trouve des discours d'un Antisthène dans les Orateurs grecs d'Alde, 1513, in-fol.

ANTOINE (Marc), l'*Orateur*, se distingua tellement par son éloquence, qu'au jugement de Cicéron, l'Italie devint alors rivale de la Grèce. Il fut préteur de Sicile, proconsul de Cilicie, consul, puis censeur vers l'an 90 avant J.-C. On le fit mourir pendant les troubles de Marius et de Sylla.

ANTOINE (Marc), fils du précé-

dent, surnommé *Crétique*, à cause de la guerre de Crète, dans laquelle il échoua. Il en mourut de chagrin, et laissa de Julie, sa seconde femme, Marc-Antoine le *Triumvir*.

ANTOINE (MARC), le *Triumvir*, fils du précédent, obscurcit ses belles qualités par ses débauches. Il alla dans la Grèce pour se former dans l'éloquence; il fut ensuite envoyé par Gobinius contre Aristobule, qu'il vainquit et fit prisonnier. De retour à Rome, il embrassa, avec Curion, le parti de César, qui était alors dans les Gaules. Il alla le trouver, et lui conseilla de marcher en Italie. César, s'étant rendu maître de Rome, donna en récompense à Marc-Antoine le gouvernement de l'Italie, et à la bataille de Pharsale, il lui confia l'aile gauche de son armée. L'année suivante, 49 avant J.-C., après la mort de Pompée, César, s'étant fait créer dictateur, fit Marc-Antoine général de la cavalerie, et 5 ans après, son collègue dans le consulat. Un jour qu'on célébrait la fête des Lupercales, Marc-Antoine voulut mettre le diadême sur la tête de César, ce qui fit avancer la mort de ce dernier, qui fut assassiné la même année. Marc-Antoine fit alors assembler le sénat; et montrant au peuple la robe sanglante de César, il harangua avec tant de véhémence, qu'il excita une sédition contre ses assassins. Son pouvoir fit ombrage à Octavien (connu depuis sous le nom d'Auguste). Il eut l'art de persuader au sénat qu'Antoine, qui s'était retiré dans les Gaules, aspirait à la tyrannie. Il fut chargé par le sénat de marcher contre lui avec les consuls Pansa et Hirtius. Antoine les défit devant Modène, et fut défait à son tour. Malgré sa défaite, il sut attirer dans son parti les soldats de Lépide, mit Plancus dans ses intérêts; et ayant levé 6 légions dans les Gaules, il marcha en Italie avec 17 légions et 10,000 chevaux. Octavien, qui avait cherché à l'accabler, voyant qu'il y réussirait difficilement, se ligua avec lui et Lépide. Ainsi fut formé le célèbre *Triumvirat*, qui fut funeste à tant de grands hommes, et entre autres à Cicéron, à la mort duquel Octavien consentit. Marc-Antoine consentit à celle de Lucius César son oncle, et Lépide sacrifia Paul son frère. Les *Triumvirs* ayant suffisamment affermi leur puissance, résolurent la mort de Cassius et de Brutus. Octavien et Antoine marchèrent contre eux en Macédoine. Après leur mort, ils se partagèrent l'empire. Auguste eut l'Europe, Lépide l'Afrique, Marc-Antoine la Grèce et l'Asie, où il se livra à la débauche avec Cléopâtre, reine d'Égypte. Après la mort de sa femme Fulvie, Antoine épousa Octavie, sœur d'Auguste; mais celui-ci, toujours enflammé d'une passion violente pour Cléopâtre, quitta ses enfans et la vertueuse Octavie, pour se rendre en Égypte auprès de Cléopâtre. Octavie partit en vain de Rome pour ramener son mari à son devoir; Antoine lui fit dire de s'arrêter à Athènes. Ce mépris, et d'autres motifs, rallumant la guerre, elle fut terminée par la célèbre bataille navale d'Actium, 31 ans avant J.-C. Cléopâtre, qui avait amené à Antoine 60 vaisseaux, prit la fuite; Antoine la suivit, ce qui lui fit perdre la victoire. L'année suivante, Auguste entra en Égypte, et s'empara d'abord de Péluse. Antoine tomba sur sa cavalerie et la défit; mais il fut ensuite vaincu: Cléopâtre lui ayant fait dire qu'elle s'était tuée, Antoine pria Etos, son affranchi, de lui passer son épée au travers du corps. Celui-ci, au lieu de lui obéir, s'en perça lui-même. Antoine, animé par son exemple, en fit autant, et mourut âgé de 56 ans. Marc-Antoine était brave, excellent général, tendre et généreux ami, clément à l'égard de ses ennemis, éloquent, et capable de supporter les incommodités des saisons; mais ses débauches et sa folle passion pour Cléopâtre furent la cause de tous ses malheurs. Il avait deux frères, Caïus Antonius, que Brutus fit mourir en représailles des proscriptions du Triumvirat; Lucius Antonius, qui fut pris dans Pérouse par Octavien, et un fils Marc-Jules Antoine, qui fut un des premiers que corrompit Julie, fille d'Auguste, qui le fit mourir.

ANTOINE (PRIMUS), surnommé *Becco*, l'un des plus grands capitaines de son siècle, était de Toulouse. Il remporta une grande victoire pour Vespasien sur Vitellius, près de Crémone, l'an 69 de J.-C.

ANTOINE (SAINT), instituteur de l'ordre monastique de ce nom, naquit

au village de Come en Egypte en 251. Son père et sa mère, qu'il perdit à l'âge de 17 ans, lui laissèrent de grands biens. On dit qu'étant un jour entré dans l'église, et ayant entendu lire l'évangile, dans lequel J.-C. dit à un jeune homme qui était riche : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres ; puis venez et me suivez, et vous aurez un trésor dans le ciel*, il prit la résolution de quitter le monde, distribua ses héritages aux voisins, donna le prix de ses meubles aux pauvres, et se retira dans la solitude, vers l'an 270. Il bâtit dans les déserts plusieurs monastères, et fit en 335 un voyage à Alexandrie pour la défense de la foi. Antoine s'appliquait à la prière et à la méditation. On dit même que les démons se présentaient à lui sous différentes formes affreuses, et le chargeaient de coups. Il fit beaucoup de miracles, et anima par ses exemples et par ses discours ceux qui avaient embrassé la vie monastique. Il mourut le 27 janvier 356, âgé de 105 ans. Saint Athanase, à qui il donna à sa mort l'une de ses tuniques, a écrit sa vie, qui a été traduite par Evagre. Quoique saint Antoine n'eût point d'études, il laissa sept lettres que nous avons en latin, avec une règle et des sermons, dans la bibliothèque des Pères.

ANTOINE (ORDRE DE SAINT-). *Voy.* GASTON.

ANTOINE (SAINT), dit de *Padoue*, religieux de l'ordre de saint François, et le *thaumaturge* de son siècle, naquit à Lisbonne en 1195. Il mena dès sa jeunesse une vie austère, et passa ensuite dans l'ordre de saint François, qui vivait encore. S'étant embarqué pour aller convertir les infidèles en Afrique, il fut jeté en Italie, y étudia la théologie, et y prêcha avec réputation. Il enseigna ensuite à Montpellier, à Toulouse et à Padoue. Il s'arrêta dans cette dernière ville, et y mourut le 13 juin 1231, âgé de 36 ans. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de 1641, in-fol. Sa mémoire est en vénération dans le Portugal.

ANTOINE, roi de Navarre, nommé auparavant duc de Vendôme, épousa Jeanne d'Albert, qui lui apporta en dot la principauté de Béarn et le titre de roi de Navarre. Il vint à la cour de France après la mort du roi François II, et fut déclaré lieutenant-général du royaume pendant la jeunesse de Charles IX. Il embrassa alors la religion catholique, et forma avec le duc de Guise et le connétable de Montmorency cette union qui fut appelée par les huguenots, *le Triumvirat*. Il commandait l'armée à la prise de Rouen en 1562, et mourut de ses blessures à Andely le 17 novembre de la même année. Quoique irrésolu et adonné à ses plaisirs, il ne manquait pas de courage. Les Guises ayant fait consentir le roi à se défaire de lui, il entra dans la chambre où ce meurtre se devait commettre. *S'ils me tuent*, dit-il, *portez ma chemise toute sanglante à mon fils et à ma femme, ils verront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger*

ANTOINE, roi titulaire de Portugal, fils de dom Louis de Beja, second fils du roi dom Emmanuel et de Violente de Gomez, voulut faire valoir ses droits au trône de Portugal après la mort de dom Henri. Il prétendait que son père avait épousé sa mère secrètement ; mais Philippe avait soustrait les pièces justificatives de sa naissance, et le traitait de bâtard. Néanmoins le peuple le proclama roi de Portugal. Philippe le contraignit de se réfugier en France, où il mourut en 1595 à 64 ans. Ce prince laissa un fils naturel, nommé Emmanuel, qui, après avoir été novice chez les capucins, épousa la sœur de Maurice, prince d'Orange, et le suivit dans ses expéditions. Après la mort de sa femme, il se retira à Bruxelles, auprès de l'archiduchesse Isabelle, qui lui donna douze mille écus de pension. Il mourut en 1638, à 70 ans, laissant un fils, Louis-Guillaume, qui mourut en 1661 ; ce dernier eut un fils, Emmanuel-Eugène, qui mourut, en 1687, sans postérité. L'abbé de Belgarde a traduit du latin *la Paraphrase des psaumes de la pénitence de dom Antoine*.

ANTOINE de Palerme. *Voy.* PANORMITA.

ANTOINE GALATÉE. *Voy.* GALATÉO.

ANTOINE (NEBRISSENSIS), ou de Lebrixa, ainsi nommé, d'un bourg d'Andalousie, où il naquit en 1444, est l'un de ceux qui ont le plus contribué à la

renaissance des belles-lettres. Après avoir professé à Salamanque l'espace de vingt ans, étant mécontent de cette université, il s'attacha au cardinal Ximenès, qui l'attira dans son université d'Alcala. Antoine de Lebrixa y enseigna jusqu'à sa mort, et travailla à l'édition de la Polyglotte. On a de lui des commentaires sur plusieurs auteurs anciens; des *Lexicons*, Grenade, 1536, in-fol.; l'Histoire de Ferdinand et d'Isabelle, Grenade, 1545, in-fol.; des explications de l'Écriture, imprimées séparément et dans *Critici sacri*. Il mourut le 11 juillet 1522, âgé de 77 ans.

ANTOINE de Messine, appelé aussi ANTONELLO, peintre fameux, natif de Messine, est le premier qui a enseigné en Italie l'art de peindre à l'huile, secret qu'il avait appris de Jean de Bruges. Il florissait vers 1430.

ANTOINE (NICOLAS), né à Brieu en Lorraine, étudia jusqu'à l'âge de vingt ans, chez les jésuites, ce qui ne l'empêcha pas d'embrasser la religion protestante à Metz, ou pour mieux dire il abdiqua toute religion, et son cerveau exalté lui en forma une à sa guise, qui approchait de la juive. Il se déchaîna contre la religion chrétienne à Genève, où il s'était retiré, et fut renfermé comme fou. Son esprit s'étant calmé, il fut remis en liberté; mais, ayant recommencé ses blasphèmes, il fut condamné à être étranglé et brûlé, le 20 avril 1632; ce qui fut exécuté, au grand étonnement des gens sages, qui le jugeaient digne d'être renfermé comme la première fois. Mais Genève, qui s'est tant plaint des rigueurs de la France, contre les protestans, n'était pas plus tolérante.

ANTOINE (PAUL-GABRIEL), jésuite lorrain, mort à Pont-à-mousson, en 1743, est auteur d'une théologie scolastique en 7 vol. in-12, et d'une Théologie morale en 4 vol. in-12, dont il y a quelques propositions parmi les assertions des jésuites, condamnées par le parlement en 1762.

Il y a eu plusieurs autres personnages célèbres nommés *Antoine*, qu'il faut chercher sous leurs noms propres.

ANTOINETTE D'ORLÉANS, fille du duc de Longueville, se fit feuillantine après la mort de son mari, Charles de Gondy, en 1596. Elle fut ensuite nommée coadjutrice de Fontevrault; mais elle quitta cette abbaye pour fonder les filles du Calvaire. Elle mourut en 1618.

ANTONIA, fille de Marc-Antoine et d'Octavie, et l'une des plus belles et des plus vertueuses princesses de son siècle, épousa Drusus, fils de Livie, et frère de Tibère. Elle en eut Germanicus, prince accompli, Claude, qui fut depuis empereur, et Livie, femme de Drusus, fils de Tibère, fameux par ses crimes. Elle perdit son mari dans un âge peu avancé, et ne voulut jamais se remarier, donnant ce bel exemple de continence dans une cour débauchée. Antonia découvrit à Tibère les desseins de Séjan. Elle eut d'abord quelque part aux affaires sous Caligula son petit-fils; mais il lui donna dans la suite tant de chagrin, qu'elle en mourut vers l'an 38 de J.-C. Il y a même apparence que ce prince dénaturé la fit empoisonner.

ANTONIA, fille de Claude, que Néron fit mourir parce qu'elle refusa de l'épouser après la mort de Poppée.

ANTONIANO (SYLVIUS), cardinal, illustre par sa science et par sa chasteté, naquit à Rome en 1540, et mourut en 1603. On a de lui *de Christianâ puerorum Educatione*, et d'autres ouvrages estimés. On dit qu'il eut part au catéchisme du concile de Trente.

ANTONIDES (J. UANDER GOES), célèbre poète de Zélande, mort à la fleur de son âge en 1684. Ses ouvrages ont été imprimés à Amsterdam, 1714, in-4°.

ANTONIN-LE-PIEUX, empereur romain, originaire de Nîmes, mais né à Lanuvium en Italie, l'an 86 de J.-C., était un prince de bonne mine, qui avait beaucoup d'esprit, de savoir et d'éloquence. Il fut consul l'an 120 de J.-C., et succéda à l'empereur Adrien, en 138. Il mit aussitôt en liberté diverses personnes dont on demandait la mort, et s'attira l'estime et l'amour des peuples par sa modération et sa sagesse. Il avait pour ses sujets la tendresse d'un père, répétant souvent ces belles paroles de Scipion l'Africain : *qu'il aimait mieux conserver un citoyen, que de tuer mille ennemis*. Plus attentif à conserver les bornes de son empire qu'à les étendre, il sut éviter la guerre, et les barbares demeurèrent soumis à ses vertus. Ce généreux prince faisait du bien à tout le monde, et ménageait néanmoins avec soin les revenus de

l'empire. Il ne porta point d'édit contre les chrétiens. Il écrivit même quelques-lettres en leur faveur. On en trouve une dans Eusèbe, à la fin de l'apologie de saint Justin. Il mourut regretté de tout le monde le 7 mars 161, âgé de 73 ans. On rapporte plusieurs traits remarquables de sa modération.

ANTONIN (MARC), le philosophe. *Voy.* MARC-AURÈLE.

ANTONIN, auteur de l'itinéraire qui porte son nom, n'est point encore bien connu. Il est imprimé à Amsterdam, 1735, in-4°. Il y a sous le même nom, *Iter britannicum*, Londres 1709, in-4°.

ANTONIN (SAINT), célèbre religieux dominicain et archevêque de Florence, naquit en cette ville en 1389. Il passa par toutes les charges de son ordre, et fut employé en diverses ambassades. Le pape Eugène IV le nomma à l'archevêché de Florence en 1446. Il remplit cette place avec édification et mourut le 2 mai 1459. On a de lui une chronique en latin, Lyon, 1586, in-fol., une *Somme de théologie*, Venise, 1571, 3 vol. in-4°, et plusieurs autres ouvrages.

ANTONIO (NICOLAS), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, et chancelier de Séville, où il naquit en 1617, s'est rendu célèbre par sa bibliothèque des auteurs espagnols, 2 vol in-fol.; pour l'*Hispania vetus*, 1696, deux autres vol.; pour l'*Hispania nova*, 1676; ouvrages solides et généralement estimés. Il mourut en 1684.

ANTONIUS HONORATUS, célèbre évêque de Constantine en Afrique, dont il nous reste une lettre écrite vers 435 à un nommé Arcadius, exilé pour la foi par Genseric, roi des Vandales; dans la bibliothèque des Pères.

ANTONIUS LIBERALIS, auteur grec dont on ne connait que l'ouvrage intitulé *Métamorphoses qui se trouvent dans les mythologues grecs*, Londres, 1676, et Amsterdam, 1688, 2 vol. in-8°, Leyde, 1772, in-8°. Les *Mythologues latins* ont de même 2 vol. in-8°, Amsterdam, 1681, Leyde, 1745, 2 vol. in-4°.

ANVARI ou ANVERI, l'un des plus excellens poètes de Perse, natif de Bedeneh, village du Korasan, et mort à Balke vers 1200 de J.-C.

ANUBIS, dieu des Égyptiens, représenté avec une tête de chien, tenant un sistre égyptien ou une palme d'une main, et un caducée de l'autre.

ANVILLE (JEAN-BAPTISTE BOURGUIGNON D'), né à Paris, le 11 juillet 1697, s'occupa dès sa première jeunesse de l'étude de la géographie, dans laquelle il a surpassé tous ses contemporains. Ses travaux et sa réputation lui méritèrent le titre de *Géographe du roi*, la place de secrétaire de M. le duc d'Orléans, le choix de l'académie des inscriptions, en 1734, celui de la société des antiquaires de Londres, et celui de l'académie des sciences, qui le nomma adjoint géographe. Il se maria en 1730 à Mlle Testard, qu'il perdit au bout de 52 ans, lorsque, lui-même, près de sa fin, n'était plus en état de sentir cette perte. Il en a eu deux filles, l'une religieuse, l'autre mariée à M. de Haute-Clair, trésorier de France. Il est mort le 28 janvier 1782. Outre un grand nombre de *Dissertations géographiques*, qu'on trouve de lui dans le *Recueil de l'académie des inscriptions*, il a fait imprimer séparément: *Proposition d'une mesure de la terre, mesure conjecturale d'un degré sous l'équateur, et une réponse à un mémoire contre cette mesure*, 3 brochures in-12, 1735, 1736 et 1738: *Eclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1741, in-12; *Notice de l'ancienne Gaule*, 1761, in-4°; *Analyse géographique de l'Italie*, 1744, in-4°; *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, 1747, in-8°; *Eclaircissement sur la carte de l'Inde*, 1753, in-4°; *Mémoire pour la carte du Canada*, 1755, in-4°; *Mémoire et analyse pour les côtes de la Grèce et de l'Archipel*, 1757, in-4°; *Géographie ancienne, abrégée*, grand in-fol. ou 3 vol. in-12, 1768. Son *Atlas* est très-estimé et bien gravé; mais comme chaque carte doit être collée à la suite l'une de l'autre, pour former une des quatre parties du monde, cet ensemble n'est pas commode: la manière de Sanson, qui partageait ses cartes, et reportait sur la suivante le limitrophe de la précédente, est infiniment préférable. M. d'Anville avait un frère qui ne s'est pas moins distingué dans la gravure sous le nom de *Gravelot*; l'un et l'autre méprisaient leur nom de *Bourguignon* et s'étaient donné ces surnoms.

ANYTA, nom d'une Grecque dont on trouve des vers dans le recueil intitulé *Carmina novem poetarum feminarum*, Anvers, 1568, in-8°, réimprimé à Hambourg, 1734, in-4°. Dans cette dernière édition il n'y a que huit poètes, parce que Sapho est imprimée séparément, Londres, 1733, in-4°. A ces deux volumes on en joint un troisième, *Mulierum græcarum quæ oratione, prosâ usæ sunt, fragmenta et elogia græca et latina*, Gottingue, 1739, in-4°. Ces trois volumes ont été donnés par Jean Chrétien Wolfius.

ANYTE, rhéteur d'Athènes, ennemi déclaré de Socrate, après la mort duquel il se sauva à Héraclée, où, selon Thémistius, il fut assommé à coups de pierres environ 339 avant J.-C.

AOD, fils de Garcé, de la tribu de Benjamin, jeune homme entreprenant, et si adroit qu'il se servait également des deux mains, tua Eglon, roi des Moabites, vers 1325 avant J.-C., et devint juge des Hébreux.

AON, fils de Neptune, fuyant de l'Apulie, se retira en Béotie sur des montagnes nommées Aoniennes de son nom. Ces montagnes furent consacrées aux muses, d'où vient le nom de Aonides qu'on leur donne. La contrée avait pris elle-même le nom d'Aonie.

APELLES, le plus grand peintre de l'antiquité, environ 300 avant J.-C., était de l'île de Cos, selon Ovide. Ses tableaux étaient des chefs-d'œuvre. On admirait principalement celui de la Fortune, celui d'Antigonus, qu'il fit de profil, pour cacher un défaut de ce prince, qui avait perdu un œil, celui d'un cheval, tiré tellement au naturel, que des chevaux hennirent en le voyant: les plus estimés de tous étaient deux Vénus et un Alexandre. Son assiduité au travail a donné lieu au proverbe: *point de jour sans quelque trait*. Alexandre fit un édit qui permettait au seul Appelles de faire son portrait, persuadé, dit Cicéron, que la gloire d'un si grand peintre transmettrait la sienne à la postérité.

APELLICON, philosophe péripatéticien, natif de Téos, est moins connu par sa science, que pour avoir acheté la bibliothèque de Nélée qui l'avait eue de Théophraste, et celui-ci d'Aristote qui l'avait formée. Les livres étaient gâtés par l'humidité et rongés par les vers. Apellicon en fit faire des copies; mais comme il était plus *philobible*, c'est-à-dire, amateur de livres, que *philosophe* et vrai savant, il rétablit mal les lacunes qui avaient été rongées par les vers, et publia des copies pleines de fautes. Aussitôt après la mort d'Apellicon, Sylla s'empara d'Athènes, et fit transporter sa bibliothèque à Rome. Le grammairien Tyrannion en fit faire de nouvelles copies, mais on ne les revit pas exactement sur les originaux, et on se servit de mauvais copistes. De cette manière les livres d'Aristote furent publiés pleins de fautes. *Voy.* STRABON. Pour en revenir à Apellicon, c'était, selon Athénée, l. 5, cap. 14, un homme inconstant et amateur de nouveautés. Non content d'acheter de tous côtés des livres et des monumens de l'antiquité, il vola les archives de plusieurs villes, et en particulier celles d'Athènes; sur quoi ayant été dénoncé, il n'évita la mort que par la fuite. Dans la suite, s'étant lié d'amitié avec Athénion, tyran d'Athènes, il retourna dans cette ville, et y mourut. Il avait écrit sur l'amitié d'Aristote avec Hermias, tyran d'Atarne; mais cet écrit n'est point parvenu jusqu'à nous. *Voy.* Eusèbe, dans sa Préparation évangélique, l. 15, c. 2.

APER (MARCUS), célèbre orateur latin, Gaulois de nation, naquit vers l'an 10 de J.-C, Il fréquenta le barreau à Rome, et s'y acquit une grande réputation tant par la beauté de son génie que par la force de son éloquence. Quoiqu'il fût étranger, il parvint par son mérite aux premières dignités, et devint sénateur, questeur, tribun et préteur; mais le barreau avait pour lui plus d'attrait que toutes ces places. Aper avait pour maxime que tous nos desseins et toutes nos actions doivent tendre à l'utilité publique. *Ad utilitatem vitæ omnia consilia factaque dirigenda sunt.* Il mourut vers l'an 85 de J.-C. On le croit auteur du *Dialogue des Orateurs*, ou *de la corruption de l'éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, à la fin desquels il se trouve. M. Giry, de l'académie française, a traduit ce dialogue en français. Paris, 1626, in-4°, avec une préface de M. Godeau.

APHTONE, rhéteur d'Antioche au deuxième siècle, dont nous avons une

rhétorique dans les Rhéteurs grecs, Alde, 1508, 1509 et 1523, 3 vol. in-fol; le vol. de 1509 est le plus rare. Aphtone est imprimé séparément à Upsal, 1670, in-8°. Il a fait quelques autres ouvrages, Photius en a fait mention. On trouve des fables de lui dans l'édition de celles d'Esope, Francfort, 1610, in-8°, fig.

APIARIUS, prêtre de Sicea, ville d'Afrique, fut excommunié et dégradé par Urbin, son évêque, comme ayant été mal ordonné. Il en appela au pape Zozime, qui le reçut à la communion, et voulut le rétablir en 418. Ses légats fondaient la légitimité de l'appel d'un simple évêque au pape sur les canons du concile de Sardiques, qu'ils disaient être ceux de Nicée; mais on reconnut que ces canons n'étaient point de ce 1er concile général, et dans la suite Apiarius ayant avoué lui-même les crimes dont on le chargeait, les évêques africains maintinrent le jugement qu'Urbain en avait porté.

APICIUS, nom de trois Romains fameux à cause de leur gourmandise. Le second, qui est le plus connu, vivait sous Auguste et Tibère. Il inventa des gâteaux de son nom, tint à Rome école publique de gourmandise, dépensa des sommes immenses, et s'empoisonna, parce qu'il ne lui restait que deux cent cinquante mille livres, et qu'il ne trouvait pas cette somme suffisante pour s'empêcher de mourir de faim. Il a composé un traité *De Obsoniis et Condimentis, sive De Arte coquinariâ*, liber X, Amsterdam, 1709, in-8°; Pline l'appelle *Nepotum omnium altissimus gurges*. Le troisième, qui vivait sous Trajan, avait un secret admirable pour conserver les huitres dans leur fraîcheur. Il en envoya à Trajan dans le pays des Parthes.

APIEN (Pierre), professeur de mathématique à Ingolstad, y mourut le 21 avril 1552. On a de lui une cosmographie, 1584, in-fol.; et d'autres ouvrages.

APIEN (Philippe), fils du précédent, habile mathématicien et médecin, né à Ingolstad le 14 septembre 1531, et mort à Tubingen en 1589. On a de lui un traité sur les *ombres* ou *cadrans solaires*, et d'autres ouvrages.

APION et non pas APPION, fameux grammairien, natif d'Oasis, ville d'Égypte, fut chef de l'ambassade que les Alexandrins envoyèrent à Caligula pour se plaindre des Juifs, l'an 40 de J.-C. Il avait composé une histoire d'Égypte, qui a été réfutée par Joseph.

APIS, roi d'Argos, fils de Jupiter et de Niobé, régna dans le Péloponèse, à Sycione et à Sinope, vers 1717 avant J.-C. On dit qu'il passa en Egypte, qu'il fut connu sous le nom d'Osiris, qu'il y épousa Isis, et qu'ayant appris aux Égyptiens la manière de planter la vigne, et l'usage de la médecine, ils le revérèrent, après sa mort, comme un dieu, sous la figure d'un bœuf.

APOLLINAIRE (Caïus Sulpicius), célèbre grammairien au 2e siècle, auquel on attribue les vers qui servent d'argumens aux comédies de Térence. Il eut pour successeur dans sa profession Pertinax, qui fut depuis empereur.

APOLLINAIRE (Claude), savant évêque d'Hiraple en Phérygie, présenta, vers 170, à Marc-Aurèle, une excellente apologie pour les chrétiens.

APOLLINAIRE LE JEUNE (ainsi nommé pour le distinguer de son père, appelé *Apollinaire l'ancien*), savant évêque de Laodicée au 4e siècle, fut d'abord ami de saint Athanase et de saint Basile, et grand défenseur de la foi; mais depuis, abusant de ses talens et de sa science, il devint auteur des nouvelles hérésies, et donna le nom à la secte des Apollinaristes, qui croyaient que J.-C. n'avait pas d'autre âme que la divinité. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont un Traité en trente livres, contre Porphyre. Nous avons dans la bibliothèque des Pères son interprétation des Psaumes, et séparément en vers grecs et latins, Paris, 1613, in-8°; on lui attribue la tragédie de *Jésus-Christ souffrant*, qui se trouve dans les œuvres de saint Grégoire de Nazianze. Il mourut vers 380.

APOLLINAIRE SIDONIUS. *Voy.* Sidonius Apollinaris.

APOLLINE ou APOLLONIE, vierge et martyre d'Alexandrie, se jeta d'elle-même dans le feu qu'on lui préparait, vers 248, après qu'on lui eut cassé toutes les dents.

APOLLODORE, d'Athènes, célèbre grammarien, disciple d'Aristarque, vers 104 avant J.-C. Il ne nous reste que trois livres de sa bibliothèque des dieux,

ouvrage utile pour l'intelligence de la mythologie, Rome, 1555, in-8°, et dans *Mythologues, voy.* Antonius Liberalis. Passerat l'a traduit en français, 1605, in-8°.

APOLLODORE, athénien, peintre célèbre, environ 408 avant J.-C., fit choix le premier des plus belles parties des corps, pour les représenter dans les tableaux. Il excellait dans le coloris.

APOLLODORE de Damas, célèbre architecte sous Trajan et Adrien, eut la direction du pont de pierre que Trajan fit construire sur le Danube en 102 de J.-C., et fut employé par ce prince à d'autres ouvrages considérables. Un jour que Trajan s'entretenait avec Apollodore sur quelques bâtimens, Adrien s'ingéra d'en dire son avis ; mais Apollodore, sur son peu de goût : *Allez*, lui dit-il, *mêlez-vous de peindre vos citrouilles* ; genre de peinture qui faisait pour lors une des occupations d'Adrien. Cette raillerie coûta la vie à cet habile architecte, car Adrien étant parvenu à l'empire le fit tuer sous quelques faux prétextes.

APOLLON, fils de Jupiter et de Latone, et frère de Diane, natif de l'île de Délos, selon la plus commune opinion, passait chez les anciens pour l'inventeur et le dieu de l'harmonie, de la lumière, de la médecine, des muses et de la poésie. Il fut chassé du ciel pour avoir tué les Cyclopes qui avaient forgé les foudres de Jupiter, et se retira chez Admète, roi de Thessalie, dont il fut berger. On s'imaginait qu'il rendait des oracles, et on lui éleva des temples à Délos, à Claros, à Ténédos, à Delphes et en plusieurs autres villes. *Voy.* HOR-APOLLON.

APOLLONIUS d'Alexandrie, surnommé Dyscole, a fait quatre livres de construction qui se trouvent en grec dans la grammaire de Théodore d'Alde, 1495, in-fol., et Francfort, 1590, in-4°. On a encore de lui *Historiæ commentitiæ*, grec et latin, données par Meursius, Leyde, 1620, in-4°.

APOLLONIUS, de Perge en Pamphylie, célèbre géomètre sous le règne de Ptolémée Evergète, vers 244 avant J.-C. Il nous reste de lui un excellent traité des Sections coniques en 8 liv. donné par J. Barrow, Londres, 1675, in-4°, dont la meilleure édition est celle d'Oxford, en 1770, in-fol., et quelques autres ouvrages. *Voy.* VIVIANI.

APOLLONIUS de Rhodes, célèbre poète grec, originaire d'Alexandrie, appelé *Rhodien*, parce qu'il enseigna long-temps à Rhodes, était disciple de Callimaque, et vivait sous Ptolomée Evergète, dont il était bibliothécaire, vers 232 avant J.-C. Son poëme sur l'expédition des Argonautes est estimé par Longin ; il a été imprimé à Leyde en 1641, in-8°. M. Shaw en a donné une nouvelle édition, 1777, deux volumes in-4°; la première édition toute grecque, et avec des scholies grecques, est de Florence, 1496, in-4°.

APOLLONIUS, de Tyane, bourg de Cappadoce, célèbre imposteur, né 3 ou 4 ans avant J.-C., faisait profession de la philosophie de Pythagore, renonçant au vin, aux femmes, à l'usage des viandes et du poisson, et menant une vie très-austère. Son adresse le fit prendre pour un dieu, et lui attira grand nombre de disciples. Enfin, après avoir long-temps abusé le monde, il mourut dans un âge fort avancé, vers la fin du premier siècle, sans que personne fût témoin de sa mort, pas même un certain Damis, le plus cher de ses disciples, et le compagnon de ses impostures. Ce Damis écrivit sa vie ; et après lui, Philostrate, ainsi que quelques lettres d'Apollonius. M. Dupin, dans son *Histoire d'Apollonius de Tyane*, prouve, 1° que l'histoire d'Apollonius est destituée de témoins dignes de foi ; 2° que Philostrate n'a fait qu'un roman ; 3° que les miracles attribués à Apollonius ont des caractères visibles de fausseté, et qu'il n'y en a pas un seul qu'on ne puisse attribuer à l'adresse, au hasard ou à la supercherie : 4° enfin, que la doctrine de ce philosophe est contraire à la droite raison ; ce qui doit couvrir de confusion les incrédules ignorans, qui, comme Hiéroclès, osent comparer les impostures d'Apollonius avec les miracles de J.-C. On trouve quelques lettres de lui dans *Epistolæ diversorum Græcorum*, Venise, 1499, in-4°. *Voy.* PHILOSTRATE et BLOUNT.

APOLLONIUS COLLATIUS (PIERRE), prêtre de Novarre au quinzième siècle, a composé un poëme du siége de Jérusalem par Vespasien et

Tite, Milan, 1481, in-4°. Le combat de David et de Goliath, et autres poésies, Milan, 1692, in-8°. M. Dupin le regarde comme un des meilleurs poètes chrétiens, mais d'autres n'en pensent pas de même.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de la ville de Chalcis en Syrie, fut mandé à Rome par l'empereur Antonin-le-Pieux, pour être précepteur de Marc-Aurèle. A peine fut-il arrivé à Rome, que l'empereur l'ayant envoyé chercher il répondit fièrement, que *ce n'était pas au maître d'aller trouver son disciple, mais au disciple d'aller trouver son maître*; sur quoi l'empereur dit en riant : *Apparemment qu'il était plus facile à Apollonius de venir de Chalcis à Rome, qu'il ne lui est facile d'aller de son logis au palais*. Il ne laissa pas néanmoins d'envoyer Marc-Aurèle chez lui. *Voy.* Aurélius Victor, et Julius Capitolinus.

APOLLONIUS, sophiste, né à Alexandrie, ou qui y a vécu dans l'école de Didyme, s'est fait connaître vers la fin de la république romaine, ou sous les premiers empereurs, par son *Lexicon Græcum Iliadis et Odysseæ*, dont M. de Villoison a donné la première édition avec la traduction latine, Paris, 1773, 2 vol. in-4°; ouvrage fort utile pour l'intelligence d'Homère, et qui a beaucoup de rapport à celui d'Hésychius.

APOLLONIUS DE RHODES, célèbre sculpteur, à qui l'on doit le magnifique *groupe* qu'on voit à Rome dans le palais Farnèse, et que pour cela on appelle le *Taureau Farnèse*. Il représente Amphion, Zéthès et Ircé, liés à un taureau; le tout est d'un seul bloc, jusqu'aux cordes.

APOLLOS (Saint), ou APOLLO, juif originaire d'Alexandrie, embrassa le christianisme vers l'an 54 de J.-C. Il s'acquit à Corinthe une si grande réputation qu'on le mettait en parallèle avec saint Pierre et saint Paul, les uns se disant du parti de Paul, et d'autres du parti d'Apollos.

APOMASOR. *Voy.* Achmet, fils de Sélim.

APON, (Pierre). *Voy.* Abrano.

APONIUS, auteur ecclésiastique du septième siècle, dont nous avons un Commentaire estimé sur le Cantique des cantiques. Fribourg, 1538, in-fol., qui est dans la Bibliothèque des pères : c'est une allégorie continuelle des noces de J.-C. et de l'Eglise.

APOSTOLIUS (Michel), savant grec moderne, qui passa en Italie à la prise de Constantinople. Chagrin de ne se voir pas aussi considéré que ses compagnons d'infortune, il se mit à écrire contre eux, ce qui déplut au cardinal Bessarion, qui le faisait vivre. Il se retira dans l'île de Crète, où il vécut misérablement, en instruisant des enfans. Le seul ouvrage qu'on ait imprimé de lui est un *Recueil de proverbes grecs et français*, Leyde, 1653, in-4°.

APPIEN, célèbre historien grec, d'une des meilleures maisons d'Alexandrie, vivait sous Trajan, Adrien et Antonin-le-Pieux, vers 123 de J.-C.; fut gouverneur d'une province. Il composa l'histoire romaine, non de suite, comme celle de Tive-Live, mais par provinces et par nations, rangeant par ordre des temps ce qui concerne une même nation. Il ne nous reste qu'une partie de ce savant ouvrage dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1670, 2 vol. in-8°.

APPION. *Voy.* Apion.

APPIUS CLAUDIUS. *Voy.* Claude.

APRIES, roi d'Égypte, le même que Pharaon Hophra dans Jérémie et Ézéchiel, succéda à son père Psammis, 594 avant J.-C. Il prit Sidon, se rendit maître de l'île de Chypre, et revint chargé de dépouilles : mais ensuite, ayant été battu par les Cyrénéens, Amasis fut élu en sa place, et le fit étrangler vers 569 avant J.-C.

APROSIO (Angelico), savant religieux augustin, né à Vintimille le 29 octobre 1607 : on a de lui *Bibliotheca Aprosiana*, ou catalogue des livres qu'on lui a donnés, avec des remarques sur les auteurs; il n'y a que les trois premières lettres de l'alphabet : imprimée à Bologne, 1657, in-12; Pères, 1733; ce livre est recherché et quelques autres ouvrages en faveur de l'*Adone del Marino*, dont le plus estimé est intitulé *Sferza Poetica di Sapricio Saprici*, Venise, 1643, in-12. Il vivait encore en 1680.

APSINE, il y a eu plusieurs sophistes de ce nom à Athènes dans les troisième et quatrième siècles : de l'un d'eux on

trouve *Præcepta de arte rhetoricâ* dans *Rhetores Græci* d'Alde. *Voy.* APHTONE.

APULÉE (Lucius), célèbre philosophe platonicien, natif de Madaure, vivait au deuxième siècle, sous Antonin et Marc-Aurèle. Il épousa une riche veuve nommée Pudentilla, et fut accusé d'avoir fait mourir Pontianus, fils de cette dame, et de s'être servi de charmes magiques pour s'en faire aimer; mais il se défendit devant le proconsul d'Afrique, par une apologie que nous avons encore, et que saint Augustin appelle un discours éloquent et fleuri. Les païens le regardaient comme un grand magicien, et même quelques-uns osèrent comparer ses prétendus miracles à ceux de J.-C. Outre l'*Âne d'or*, nous avons plusieurs autres ouvrages d'Apulée, dont la plupart traitent de la philosophie platonicienne. Ses œuvres sont imprimées à Rome, 1569, in-fol., à Goude, 1650, in-8°, *ad usum Delphini*, 1688, 2 vol. in-4°. Les éditions de l'Âne d'or en France, de 1623, 1631 et 1648, in-8°, sont estimées à cause des fig. Il en a paru une nouvelle édition, latine et française, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. La traduction italienne d'Agnolo-Firenzuola, Venise, 1557, in-8°, est recherchée.

AQUAPENDENTE. *Voy.* FABRICIUS (Jérôme).

AQUAVIVA (OCTAVIO), célèbre cardinal, était fils de Jean-Jérôme Aquaviva, duc d'Atri, d'une illustre et ancienne maison du royaume de Naples, féconde en personnes de mérite. Il se fit connaître du pape Sixte V, qui le fit référendaire de l'une et de l'autre signature, et vice-légat du patrimoine de Saint-Pierre. Il devint cardinal en 1591, puis légat de la campagne de Rome, et enfin légat d'Avignon. Il s'opposa aux entreprises des protestans, et gouverna avec tant de prudence et de sagesse, qu'il remit le calme et la tranquillité dans la province. Le cardinal Aquaviva aimait et protégeait les gens de lettres, et voulait toujours avoir quelques hommes doctes en sa maison. Ayant été nommé archevêque de Naples, il alla résider en son diocèse et y mourut le 15 décembre 1612, à 52 ans.

AQUAVIVA (CLAUDE), natif de Naples, et fils du duc d'Atri, fut élu général des jésuites en 1581, et gouverna avec beaucoup de douceur et de prudence. Il mourut le 31 janvier 1615, agé de 72 ans. Il a laissé divers ouvrages de piété. Ce fût lui qui fit dresser le fameux *Ratio Studiorum*, Romæ, 1586, in-8°, qui fut supprimé par l'inquisition, et vu d'aussi mauvais œil par les jésuites qui ne voulaient pas être gênés dans leurs opinions, que par les dominicains, qui y trouvèrent que l'on pouvait s'écarter de la doctrine de saint Thomas : il fut réimprimé, mais mutilé en 1591. Aquaviva est encore auteur d'un livre intitulé *Industria ad curandos animi morbos*, 1606, in-12, dont il a paru une traduction française, sous le titre de *Manuel des supérieurs*, Paris, 1776, in-12.

AQUILA, dit *le Pontique*, parce qu'il était de Sinope dans le Pont, se fit baptiser; mais il fut ensuite retranché de l'église, à cause de l'attachement qu'il avait pour l'astrologie; il embrassa le judaïsme; puis ayant apris l'hébreux, il traduisit en grec l'écriture-sainte, vers 129 de J.-C. Sa version était faite mot pour mot sur le texte hébreux, et enrichie de traditions judaïques. Justinien en défendit la lecture aux juifs : il n'en reste que des fragmens.

AQUILA (SÉBASTIEN D'), médecin italien qui florissait au commencement du 16e siècle, est auteur d'un traité *de Morbo gallico*, Papiæ, 1509, in-8°, et dans Luisini, mais moins complet dans ce recueil; *De Febre sanguineâ*, dans la pratique de Gattinaire, in-8°. Ce médecin était attaché aux principes de Gallien.

AQUILANO (SÉRAPHINO), poète napolitain du 15e siècle, fut reçu chevalier de grâce dans l'ordre de Malte par la faveur du duc de Valentinois qui l'aimait, et mourut en 1500 à 34 ans. Ses poésies sont imprimées à Rome, 1503, in-8°.

AQUILIUS-GALLUS, savant jurisconsulte romain, vers 65 avant J.-C.

AQUILIUS-SABINUS, savant jurisconsulte romain, appelé *le Caton de son siècle*, fut consul en 214 et 216 de J.-C.

AQUILUS SÉVÈRUS, ou ACHILIUS et ACILIUS, historien et poète, mourut sous l'empire de Valentinien, vers 370.

AQUILONIUS. *Voy.* Aguillon.

AQUIN (Philippe d') ou MARDOCHÉE, qui est son véritable nom, rabbin de Carpentras. Ses opinions en faveur du christianisme le firent chasser du consistoire d'Avignon en 1610. Il passa en Italie et y prit le nom d'Aquino. Revenu en France après s'être fait baptiser, il fut nommé, sous Louis XIII, professeur au collége de France. Ce savant mourut en 1650. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Dictionarium hebrao-caldao-talmudico-rabbinicum*, Paris, 1629, in-fol. ; *Traduction italienne des apophthegmes des anciens docteurs de l'église judaïque; Racines de la langue sainte*, in-fol., 1620, Paris.

AQUIN (Louis-Claude d'), très-célèbre organiste du roi, né à Paris, au mois de juillet 1698, issu d'une famille noble et ancienne, peut être mis au nombre des enfans célèbres. Il n'eut presque d'autre maitre que son génie. A six ans il toucha du clavecin devant Louis XIV. Le grand dauphin dit, en lui frappant sur l'épaule : « Cet enfant est un prodige ; il deviendra le premier homme de son siècle. » Quelques leçons du fameux Bernier lui suffirent pour composer à huit ans un *beatus vir* à grand chœur et à symphonie. Quand on exécuta ce motet, on mit l'enfant sur une table, pour qu'on lui vit mieux battre la mesure, et Bernier s'écria, transporté de joie : « Messieurs, je n'ai plus rien à lui apprendre. » A l'âge de douze ans il eut l'orgue du Petit-Saint-Antoine, et l'on y courait en foule autant pour l'entendre que pour la singularité du fait. L'orgue de la Sainte-Chapelle de Paris, celui de Saint-Paul, qu'il emporta au concours sur Rameau même, celui de la métropole, des grands cordeliers, de Sainte-Marguerite, et de la chapelle de Versailles, lui donnèrent lieu de se faire admirer. Il fut le seul qui eut les deux mains égales, et qui battit deux cadences à la fois, tant de la droite que de la gauche. Son talent, son génie, son tact unique, sa rapide et brillante exécution ne s'affaiblirent jamais ; et la dernière fois qu'il toucha l'orgue en public, à la réception de l'orgue de la Sainte-Chapelle, dont il était l'arbitre, il enleva et enchanta tous ses auditeurs. Voici une aventure singulière à son sujet. Une nuit de Noël, il imita si parfaitement le chant du rossignol, sans que le couplet dans lequel il le faisait entrer parût gêné en rien de cette ingénieuse et surprenante addition, que l'étonnement fut général. Le trésorier de Saint-Paul envoya le suisse et les bedeaux à la découverte dans les galeries d'en haut, et sur le faite de l'église. Point de rossignol ; d'Aquin l'était seul. Cela occasionna un si grand tumulte, qu'il se promit bien de ne plus répéter ce miracle musical. Ses mœurs étaient simples et pures, son génie brillant. Il ne fut ni intéressé ni intriguant, et ne demanda jamais rien, quoiqu'il eût pu beaucoup obtenir, étant lié avec les grands et les gens riches. Il se contenta de ce qu'il avait, chercha toujours à faire du bien, et eut le plus grand attachement pour la religion. Il est mort très-regretté, le 15 juin 1772. On a gravé de lui un livre de pièces de clavecin, qui sont autant de tableaux, des noëls, avec des variations admirables. (Voyez les premiers volumes de l'année littéraire de Fréron). Une cantatille, intitulée *la Rose*. Il a laissé beaucoup d'ouvrages manuscrits, des symphonies, des quatuors, des trios, et autres morceaux pour l'orgue ; deux messes et plusieurs motets à grand chœur et symphonie, des divertissemens, et autres compositions lyriques, parmi lesquelles se trouve la *Circé* du grand Rousseau.

AQUINO, l'une des plus illustres et des plus anciennes maisons du royaume de Naples, tire son nom de la ville d'Aquino. Cette maison a produit saint Thomas d'Aquin, le cardinal Ladislas d'Aquino, évêque de Venafre et nonce en Suisse, qui mourut en 1621, dans le temps que les cardinaux, assemblés en conclave, le jugeaient digne d'être élu pape; Adinolphe d'Aquino, seigneur de Castillon, général des armées de Robert, roi de Naples, et l'un des plus grands capitaines de son temps, mort vers 1335; Thomas, prince de Castillon, lieutenant-général de Philippe V, dans le royaume de Naples, et capitaine-général de la cavalerie du même royaume, mort à Pampelune le 20 octobre 1721, etc.

AQUITAINE (l'), ou Guienne. Après avoir eu titre de royaume et de duché,

fut donnée en duché héréditaire aux comtes de Poitiers,

Renaud, mort en 843
Bernard Ier, fils. 844
Ranulfe Ier, fils, 866 } furent ducs
Guillaume Ier, fils, 917 } de Guienne.
Ranulfe II, fils, 892 } ne furent que ducs
Ebles, fils, 935 } d'Aquitaine.
Guillaume II, fils, reçut de Louis d'Outremer le duché de Guienne, composé des archevêchés de Bourges, Bordeaux et Auch, qui ne sortit plus de sa famille ; il mourut en . 963
Guillaume III, fils 993
Guillaume IV, fils 1030
Guillaume V, fils 1038
Eudes, frère 1039
Pierre, dit Guillaume VI, frère. 1058
Guy-Geoffroi, dit Guillaume VII, frère 1086
Guillaume VIII, fils 1126
Guillaume IX, fils 1137
* Eléonore ou Aliénor, fille. . . 1202

Par son mariage avec Henri II, roi d'Angleterre, ce duché passa aux rois d'Angleterre, sur qui il fut confisqué en 1370, faute par Edouard III d'être comparu à une citation en qualité de vassal de la couronne de France. *Voy.* l'histoire généalogique du père Anselme.

ARABES. Ces peuples cultivèrent autrefois diverses sciences : on leur doit les chiffres, l'algèbre et les premières connaissances en astronomie et en chimie. Leur origine remonte à des temps fort reculés. Selon l'écriture sainte, ils sont descendans d'Ismaël, fils d'Agar. L'Arabie a toujours été divisée en Arabie heureuse, en Arabie déserte et en Arabie pétrée. Cette dernière contrée est d'une stérilité qui étonne les voyageurs : des plaines immenses sont couvertes de sables qui engloutissent souvent des caravanes entières. L'Arabie Déserte est presque aussi stérile, les Arabes qui l'habitaient, sans demeures fixes, vivaient sous des tentes qu'ils transportaient dans les lieux où leurs troupeaux trouvaient des pâturages abondans. Ils étaient endurcis aux fatigues et au travail, et excellaient dans l'art de dresser leurs chevaux qui ont été fort estimés. Ces Arabes, appelés aujourd'hui Bédouins, étaient et sont restés dans un état d'indépendance qui suppose le mépris des lois ; ils n'exercent d'autre profession que celle de courir après les caravanes et d'aller piller leurs voisins, ceux au contraire qui habitent l'Arabie Heureuse s'occupaient du commerce et l'étendirent fort loin, non-seulement dans toute l'Asie, mais aussi dans presque toute l'Afrique. Entourée de pays déserts, il est probable que les conquêtes des Assyriens et des Perses ne s'étendirent point sur l'Arabie; il fallut des Romains pour oser pénétrer dans un pays comme l'Arabie ; encore ne soumirent-ils les Arabes que pour un temps. Ceux-ci ont toujours depuis conservé les mêmes mœurs et leur indépendance.

ARABLAY (Pierre d'), chancelier en 1317, reçut le serment des seigneurs et communautés pour le roi Philippe-le-Long, à son avénement à la couronne. Tous jurèrent de ne reconnaître d'autre roi que lui et ses descendans mâles, à l'exclusion des filles, ce qui retomba sur les siennes ; car il ne laissa pas d'enfans mâles. Mais il n'avait obtenu le royaume au préjudice de la fille de Louis Hutin, qu'en vertu de la loi salique ; il n'était pas possible de changer la loi pour lui. D'Arablay devint dans la suite cardinal, et mourut en 1346.

ARABSCHAH, célèbre docteur musulman, mort à Damas sa patrie, en 1450, a écrit en arabe l'histoire de Tamerlan, et d'autres ouvrages.

ARAGON (Jeanne d'), femme d'Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzi, au 16e siècle, mérita l'éloge de tous les beaux esprits de son temps, et principalement du philosophe Niphus. Elle se fit admirer par sa beauté, son courage, sa prudence et sa capacité dans les affaires, et mourut en 1577, fort âgée. Les poésies faites en son honneur ont été publiées à Venise, en 1558, sous le titre de *Tempio alla divina signora Aragona*.

ARAMONT (Gabriel de Luetz, baron d'), ambassadeur à Constantinople sous le règne de Henri II, naquit à Nîmes. Envoyé auprès de Soliman II en 1549 pour engager ce prince à envoyer une flotte turque sur la côte d'Italie, il obtint sa demande et revint en France pour rendre compte du succès de son ambassade ; se rendant avec de nouveaux ordres en Turquie, il fut sollicité par le grand-maître de Malte, d'employer son crédit auprès de Dragut pour l'engager à lever le siége de

Tripoli; mais les Turcs refusèrent toute négociation, et d'Aramont ne réussit qu'à sauver quelques Français qui se trouvaient dans la ville. Il fut mal récompensé de ses efforts, on l'accusa même d'avoir secondé les vainqueurs. D'Aramont resta à Constantinople jusqu'en 1553, et s'acquitta habilement des différentes fonctions qui lui furent confiées. Il accompagna aussi l'empereur turc dans une expédition contre les Perses, et voyagea en Syrie et en Égypte; Jean Chesneau son secrétaire a laissé de ses voyages une relation très-intéressante. D'Aramon est mort en Provence, vers 1553.

ARANTHON (JEAN D'), évêque de Genève, très-distingué par sa piété, naquit au château d'Alex dans le Genevois, le 29 septembre 1620, fut évêque de Genève en 1660, et mourut le 4 juillet 1695. Le P. Le Masson, général des Chartreux, a écrit sa vie, in-8°.

ARATOR, secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, puis sous-diacre de l'église romaine au 6e siècle, a mis en vers latins les Actes des Apôtres, qu'il présenta au pape Virgile en 544, et qui se trouvent avec d'autres poëtes latins, Venise, 1502, in-4°, dans la bibliothèque des Pères, et séparément.

ARATUS de Sycione, général des Achéens, et l'un des plus grands capitaines que la Grèce ait produits, contraignit Nicoclès, tyran de Sycione, à sortir de la ville. Ce fut lui qui engagea ses concitoyens à s'unir à la ligue des Achéens, composée de treize villes. Il en devint général, et surprit la forteresse de Corinthe, en chassa le roi de Macédoine, et délivra Argos de ses tyrans. Philippe II, roi de Macédoine, le fit empoisonner vers 214 avant J.-C. Aratus avait écrit l'histoire de Achéens, dont Polybe fait un grand éloge.

ARATUS de Cilicie, poète et astronome célèbre du temps de Ptolomée Philadelphe, 272 ans avant J.-C., a composé en beaux vers grecs un poëme astronomique intitulé *les Phénomènes*, que Cicéron avait traduit en vers latins. La meilleure édition de ce poëme est celle de Grotius, en 1600, in-4°, ou plutôt celle d'Oxford, 1672, in-8°.

ARBACES, gouverneur des Mèdes pour Sardanaple, roi des Assyriens, se révolta contre lui, et se ligua avec Belesis, 770 ans avant J.-C. Trois ans après, Sardanaple se brûla dans son palais, et Arbaces fut proclamé roi des Mèdes.

ARBOGASTE, comte, français de nation, fut envoyé par Théodose dans les Gaules contre Victor, fils de Maxime. Il l'attaqua et le tua vers 389, et fut fait préfet du prétoire. Arbogaste ayant ensuite déplu à Valentinien, cet empereur lui donna l'ordre de quitter ses charges; mais Arbogaste, devenu insolent par le crédit qu'il avait sur les gens de guerre, déchira l'ordre, et Valentinien fut trouvé étranglé dans son lit à Vienne en Dauphiné, 392 de J.-C. Arbogaste, accusé de ce crime, fit Eugène empereur, et voulut l'opposer à Théodose, qu'il vainquit d'abord; mais ayant été vaincu lui-même, et craignant de tomber entre ses mains, il se donna la mort en 394. Il ne faut pas le confondre avec un autre Arbogaste, qui était son petit-fils.

ARBOGASTE (SAINT), évêque de Strasbourg, mort en 678, eut la faveur de Dagobert, roi d'Austrasie.

ARBOUZE (MARGUERITE VENY D'), illustre abbesse et réformatrice du Val-de-Grâce à Paris, morte en odeur de sainteté, le 16 août 1626. M. de Fleury a écrit sa vie, 1685, in-8°.

ARBRISSEL (ROBERT D'), natif d'Arbrissel, au diocèse de Rennes; après avoir été archidiacre de Rennes, il se retira à Angers, où il prêcha avec tant de succès, qu'en peu de temps il fut suivi par une infinité de personnes de l'un et de l'autre sexe. Il leur bâtit des cellules dans les bois de Fontevrault, et devint le fondateur du célèbre monastère et de l'ordre de ce nom, vers 1100. Ses disciples devaient s'appeler pauvres de J.-C. et obéir aux femmes qui en étaient les servantes. Il mourut en 1117 au prieuré d'Orsan. On l'accusa pendant sa vie de coucher avec des femmes, sous prétexte de mortifier la chair, en résistant à la tentation. Ces mauvais bruits portèrent Geoffroi de Vendôme et Marbodus, évêque de Rennes, à lui en écrire. Mais tous les auteurs contemporains l'ont regardé comme un homme irréprochable dans ses mœurs, et ses disciples l'ont bien justifié. *Voyez* Histoire de Fontevrault, par Niquet, 1641, in-4°.

ARBUTHNOT (ALEXANDRE), frère

du baron d'Arbuthnot, dans le comté de Merth, naquit en Ecosse en 1538. Il se fit protestant, et devint principal ou régent du collége du roi à Aberdeen. Il était habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie, le droit, et même la médecine. Il se fit généralement aimer et estimer par sa modération et par ses talens, et il eut part à toutes les affaires ecclésiastiques qui se traitèrent de son temps en Ecosse. Il fut deux fois membre des assemblées générales, et y fut un des principaux défenseurs de la prétendue réformation. Il mourut à Aberdeen en 1583, à 46 ans. On a de lui: *Discours sur l'Origine et l'excellence du Droit*, Edimbourg, 1572, in-4°; c'est lui qui publia l'Histoire d'Ecosse de Buchanan, dont celui-ci lui avait confié la révision, pour la faire imprimer.

ARBUTHNOTH (Jean), fils d'un ecclésiastique d'Ecosse, de la secte des épiscopaux, prit le degré de docteur en médecine dans l'université d'Aberdeen. Son père ayant perdu sa place dans la révolution, Arbuthnoth vint à Londres, et s'y fit connaître par l'*Examen* qu'il publia, en 1695, in-8°, de *l'histoire naturelle de la terre* de Woodward; ses connaissances étendues et sa conversation agréable lui procurèrent beaucoup de pratiques. Il fut même médecin de la reine Anne, en 1709. Il était du club de Scribler, avec Pope, Swift, Gay et Parnell, et fut un de ceux qui fournirent l'idée des mémoires de Martin Scriblérus, qui a fait plus de sensation en Angleterre que la traduction française n'en a fait en France. Les désastres qui suivirent la mort de la reine affectèrent l'esprit d'Arbuthnoth. Il vint à Paris pour voir son frère, qui y était banquier. De retour à Londres, il s'y fixa, et fit paraître, en 1727, les *Tables des anciennes monnaies, poids et mesures*, in-4°, 1732. Il contribua à détruire la charitable corporation que les médecins qui sont fort chers en Angleterre, traitaient de charlatans. La même année, il fit paraître les *Effets de l'air sur le corps humain*, et l'*Essai sur les alimens*, qui ont été traduits l'un et l'autre en français. Il est mort en février 1735.

ARC (Jeanne d') ou du Lys, plus connue sous le nom de *Pucelle d'Orléans*, célèbre héroïne, native de Domremi, fit lever le siége d'Orléans aux Anglais, défit Talbot à la bataille de Patai, et fit sacrer le roi Charles VII à Reims le 17 juillet 1429; mais ayant été prise dans une sortie à Compiègne, les Anglais la firent brûler vive à Rouen, le 30 mai 1431, sous prétexte de sorcellerie, et pour avoir déguisé son sexe en prenant l'habit d'homme. Charles VII ayant ordonné dans la suite qu'on revît son procès, elle fut pleinement justifiée. *Voyez* Viguier (Jérôme).

ARCADIENS, habitans de l'Arcadie, étaient les peuples les plus anciens de la Grèce; ils se rendirent célèbres par leur amour et leur goût pour la musique et le chant. L'origine des Arcadiens est inconnue, les Grecs eux-mêmes l'ignoraient; établis dans un pays montagneux du Péloponèse, ils furent d'abord gouvernés par des rois; mais lassés de leur tyrannie, ils bornèrent leur pouvoir, et bientôt après s'établirent en république. Ce peuple pasteur ne s'occupait point de la culture des terres; on rapporte même que les glands leur servaient primitivement de nourriture. Ces peuples devinrent belliqueux parce qu'ils furent troublés dans la jouissance de leurs biens par des voisins avides qui venaient les piller sans cesse; ils se servaient du javelot avec une adresse extraordinaire. Lycaon fut leur premier législateur; il leur apprit à semer du blé et à se faire des habits; enfin ils arrivèrent à un état social et régulier. Les poëtes dans leurs fictions ont souvent mis en scène les bergers d'Arcadie.

ARCADIUS, empereur d'Orient, fils de Théodose-le-Grand et de Flaccile, fut associé à l'empire en 383, et succéda à Théodose en 395. Honorius son frère fut empereur d'Occident. Rufin, préfet du prétoire, n'ayant pu faire épouser sa fille à Arcadius, appela les barbares, et mit l'Orient dans une étrange confusion; mais il fut enfin tué à Constantinople. Eutrope, favori d'Arcadius, qui lui avait fait épouser Eudoxie, eut le même sort, à la sollicitation de Gaïnas, goth de nation et arien, qui fut lui-même défait et tué en 400. Arcadius confirma ensuite les lois de Théodose, et en publia de nouvelles; mais il ternit la gloire de son règne, en exilant et en persécutant saint Jean-

Chrysostôme, par une lâche complaisance pour Eudoxie. Il mourut le 1er mai 408, âgé de 31 ans.

ARCAS, fils de Jupiter et de Calisto, donna son nom à l'Arcadie. Etant près de tuer sa mère à la chasse, il fut enlevé avec elle dans le ciel, où il fait la constellation de l'Ourse.

ARCÈRE (Louis-Étienne d'), prêtre de l'Oratoire, né à Marseille, secrétaire perpétuel de la société d'agriculture de la Rochelle, est mort en 1781. Il a remporté des prix de poésie à Marseille, à Toulouse et à Pau. Il a fait une *Histoire de la Rochelle*, 1756, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12; *Mémoire sur la nécessité de diminuer le nombre des fêtes*, 1763, in-12; *Journal de la tentative de la flotte anglaise sur la côte d'Aunnis, en* 1757, in-4°.

ARCESILAUS ou Arcesilas, célèbre philosophe grec, vers 300 avant J.-C., était de Pitane. Il succéda à Crantor, et fut auteur de la secte appelée *la seconde Académie*. Il soutenait que tout est incertain, et qu'on ne peut distinguer le faux du vrai. Il était libéral, et généreux ami, et prenait tant de plaisir à la lecture d'Homère, qu'il avait coutume de dire, lorsqu'il l'allait lire, *qu'il allait à ses amours*.

ARCHELAUS Ier, prince cruel, et fils naturel de Perdiccas, monta par ses crimes sur le trône de Macédoine, et s'y conduisit en grand prince. Socrate refusa de le voir à cause de ses inhumanités. Il fut tué par un de ses favoris, vers 399 avant J.-C.

ARCHELAUS, fils d'Archelaüs, pontife de Comane et de Glaphyra, obtint la couronne de Cappadoce, par la faveur de Marc-Antoine, 36 ans avant J.-C., et lui amena des troupes à la bataille d'Actium; il ne laissa pas de se maintenir sous Auguste; mais Tibère, indigné de ce qu'il ne lui avait rendu aucun devoir quand il était à Rhodes, le fit venir à Rome sous d'autres prétextes. Archelaüs s'y rendit, et y mourut en prison, la 16e année de J.-C. Après sa mort, la Cappadoce fut réduite en province.

ARCHELAUS, fils d'Hérode-le-Grand, fut déclaré roi de Judée, l'an 3 de J.-C. Avant que d'aller à Rome pour faire confirmer sa royauté par Auguste, il fit tuer 3000 personnes qui s'étaient révoltées parce qu'il avait fait placer un aigle d'or sur le portail du temple. Cet empereur lui donna la moitié de ce que possédait Hérode; mais sur les plaintes des Juifs, il le relégua ensuite à Vienne dans les Gaules, l'an 6 de J.-C., où il mourut.

ARCHELAUS, célèbre philosophe grec, disciple d'Anaxagore et maître de Socrate, vers 444 avant J.-C., fut surnommé le *physicien*, parce qu'il apporta le premier la physique d'Ionie à Athènes. C'est aussi le premier qui remarqua que la voix est un son formé par l'impulsion de l'air. Il soutenait, selon saint Augustin, que toutes choses se forment par des parties dissemblables, et que ce qui est juste ou injuste, ne l'est que par la coutume.

ARCHELAUS, évêque de Cascar en Mésopotamie, illustre par sa piété et par sa doctrine, entra en conférence avec l'hérésiarque Manès, et le couvrit de confusion, en 277. Nous avons en latin des actes de cette conférence.

ARCHELAUS, fils d'Apollonius, l'un des plus grands sculpteurs de l'antiquité, était de Prienne, ville d'Ionie, et vivait, à ce que l'on croit, du temps de l'empereur Claude. Il fit en marbre l'apothéose d'Homère. Ce chef-d'œuvre de sculpture fut trouvé en 1658, dans un lieu nommé Frattochia, appartenant aux princes Colonnes, et où l'on prétend que l'empereur Claude avait une maison de plaisance. Le père Kircher, Cuper, Spanheim, et plusieurs autres savans antiquaires, ont donné la description et l'explication de cette apothéose.

ARCHEMORUS, fils de Lycurgue, roi de Thrace, ayant été laissé sur l'herbe par sa nourrice, y fut tué par un serpent. On prétend que cet accident, causé par la négligence de cette nourrice, fut cause de l'institution des jeux néméaques ou néméens. C'était un des quatre grands jeux de la Grèce. On les célébrait tous les trois ans à Némée dans le Péloponèse.

ARCHIAS, poète grec que Cicéron défendit avec beaucoup d'éloquence, vers 60 ans avant J.-C. On lui refusait le titre de citoyen romain. Cicéron soutint qu'il l'était, et que, s'il ne l'eût pas été, il méritait qu'on lui en conférât la qualité.

ARCHIDAME, roi de Sparte, et fil

d'Agésilas-le-Grand, monta sur le trône, vers 356 avant J.-C. Il défit les Arcadiens, repoussa Epaminondas, et fut tué en Italie, où il avait abordé avec une flotte, pour secourir les Tarentins.

ARCHILOQUE, célèbre poète grec, natif de Paros, vers 664 avant J.-C., est un des premiers qui ont composé des vers ïambes. Sa poésie, dit Quintilien, est pleine de force, ses pensées vives et brillantes, son style grand et nerveux. Il écrivit contre Lycambe avec tant de fureur, que celui-ci se pendit de désespoir. Archiloque fut tué dans un combat. Il était défendu à Sparte de lire ses vers, comme trop obscènes. On en trouve des fragmens dans les poètes grecs de Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

ARCHIMÈDE de Syracuse, excellent mathématicien, et le premier qui a enseigné l'hydrostatique, disait à Hiéron, roi de Syracuse, son parent et son ami, que s'il trouvait une autre terre pour placer ses machines, il pourrait lever celle que nous habitons. Il fit une sphère de verre dont les cercles suivaient les mouvemens de ceux du ciel, avec une régularité admirable. Archimède découvrit aussi le larcin d'un orfèvre, qui avait mêlé du métal avec de l'or dans la couronne qu'il avait faite pour le roi. Il eut tant de joie de cette découverte, qu'il sortit du bain sans s'apercevoir qu'il était nu, en criant : *Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé*. Par l'invention de ses machines, il prolongea long-temps le siége de Syracuse contre Marcellus : on dit même qu'il trouva le moyen de brûler les vaisseaux de ce général avec des miroirs ardens. Il fut tué à la prise de cette ville par un soldat, qui ne le reconnut point, tandis qu'il était profondément appliqué à l'étude des mathématiques, l'an 208 avant J.-C. Cicéron, étant questeur en Sicile, découvrit son tombeau, sur lequel on voyait un cylindre et une sphère. Il nous reste de ce célèbre mathématicien quelques ouvrages dont la meilleure édition est celle de Paris, 1615, in-fol. Barrow en a donné une à Londres, en 1675, in-4°. *Voy.* MAUROLYCO.

ARCHINTO (OCTAVE), fut créé comte de Batate par Philippe III, roi d'Espagne. C'était un des habiles antiquaires de Milan. On a publié le recueil des antiquités, qu'il avait réunies en un vol. in-fol., sans nom de lieu ni d'année, qui est rare.

ARCHITRENIUS. *Voyez* HANTVILLE.

ARCHON (LOUIS), chapelain de Louis XIV, né à Riom et mort à Rome en 1717, est auteur de l'Histoire de la chapelle des rois de France, 1704 et 1711, 2 vol. in-4°, pleine de recherches curieuses.

ARCHYTAS de Tarente, célèbre philosophe pythagoricien, et savant mathématicien, vers 408 avant J.-C. Il trouva, selon Eutocius, la vis, la poulie, la duplication du cube, et fit servir les mathématiques aux usages de la vie. Il fut jeté dans la mer Adriatique, et trouvé mort sur le rivage de la Pouille.

ARCQ (PHILIPPE-AUGUSTE DE SAINTE-FOY, CHEVALIER D'), né à Paris, fut homme de lettres et se mêla de beaucoup d'affaires, qui le firent exiler à Tulles, où il est mort en 1779. Il a donné deux volumes in-4° de l'*Histoire des guerres*, trop mal accueillie pour la continuer; l'*Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, d'après Huet, 1758, 2 vol. in-12; les *Lettres d'Osman*, trois parties; le *Roman du jour*; le *Palais du silence*; *Mes loisirs*; *la Noblesse militaire opposée à la noblesse commerçante*, *de l'abbé Coyer*, chacun en un volume.

ARCUDIUS (PIERRE), savant prêtre grec, de l'île de Corfou, fit ses études à Rome, et fut envoyé en Russie par Clément VIII, pour terminer les affaires de la religion. Il s'attacha ensuite au cardinal Borghèse, et mourut au collége des Grecs, après 1633, et avant 1637. On a de lui *de concordiâ Ecclesiæ occidentalis et orientalis in septem sacramentorum administratione*, 1672, in-4°; *Utrum detur Purgatorium*, Romæ, 1632, in-4°; *De purgatoriâ igne*, Romæ, 1637, in-4°; *Opuscula de Processione Spiritus-Sancti*, Romæ, 1630, in-4°; et plusieurs autres ouvrages.

ARCY (PATRICE D'), né à Galloway en Irlande, le 27 septembre 1725, de père et mère catholiques; passa, en 1739, en France, où il apprit les mathématiques du père de Claitaut. La profession des armes lui fit conaître l'utilité de ce qu'il savait, et l'engagea à s'y appliquer de plus en plus. Il par-

vint au grade de maréchal de camp, en 1770, épousa sa nièce en 1777, et mourut le 18 octobre 1779. Outre nombre de mémoires curieux donnés à l'académie des sciences, où il avait été reçu en 1749, il a fait imprimer : *Essai d'une nouvelle théorie d'artillerie*, 1760, in-8°; *Réflexions sur la théorie de la lune*, in-8°.

ARDENNE (JEAN-PAUL DE ROME D'), prêtre de l'Oratoire à Marseille, est mort le 5 décembre 1769, dans une campagne auprès de Forcalquier, où il distribuait des remèdes aux pauvres. On a de lui la *Culture des renoncules, des œillets et autres fleurs*, et une *Année champêtre*, ou *Traité d'agriculture*, 3 vol. in-12.

ARDENNE (ESPRIT-JEAN D'), frère du précédent, a donné des fables peu estimées, qui, avec d'autres poésies, forment 4 vol. in-12. Il est mort en 1748.

ARDSCHIR (c'est-à-dire ARTAXERXE), Babegan, premier roi de la dynastie des Sassanides en Perse, du temps de l'empereur Sévère, au commencement du 3e siècle. Il remonta sur le trône de ses ancêtres en 226, et défit Ardavan qui l'avait usurpé. Il mourut en 241. Il possédait toutes les vertus civiles et militaires, et a laissé un journal de sa vie qui peut servir de modèle à tous les princes. Il disait ordinairement, que *quand le roi s'applique à rendre la justice, le peuple s'affectionne à lui rendre obéissance; que le plus méchant de tous les princes est celui que les gens de bien craignent, et duquel les méchans espèrent*. Il ne voulait pas qu'on employât la même punition pour toutes sortes de fautes; et il disait souvent à ses officiers : *N'employez pas l'épée quand la canne suffit*. Il était aussi grand mathématicien et astronome, et passe pour l'inventeur du jeu de trictrac. Ses descendans régnèrent en Perse, jusqu'à la conquête des Arabes.

ARELLI. *Voy.* AURELLI.

ARENA ou DE LA SABLE (ANTOINE), poète provençal, natif de Souliers, diocèse de Toulon, se rendit fameux par ses vers macaroniques. Il mourut en 1544, étant juge de Saint-Remi près d'Arles. Son principal ouvrage est la description de la guerre de Charles V en Provence. L'édition la plus rare est celle d'Avignon, 1537, in-12; la réimpression de 1747 n'en a pas fait diminuer le prix. Il y a encore d'autres poésies macaroniques du même auteur, *de Bragardissima villa de Soleriis*, etc., 1670, in-12, qui sont aussi réimprimées.

ARESI (PAUL), évêque de Tortone, de l'ordre des théatins, se faisait gloire d'être le Mécène des savans. On a de lui un traité des devises sacrées, *Delle sacre imprese*, Milan, 1625, 8 tom. in-4°, et d'autres ouvrages. Il est mort en 1645.

ARETAS, roi des Arabes, était beau-père d'Hérode Antipas, ou le Tétrarque. C'est pendant que le gouverneur de ce roi Arétas faisait garder la ville de Damas, que les fidèles descendirent saint Paul du haut des murailles dans une corbeille, pour le soustraire aux Juifs, l'an 38 de J.-C.

ARETAS, évêque de Césarée en Cappadoce, au 6e siècle, a fait un commentaire sur l'Apocalypse, qui a été imprimé en grec et en latin dans la bibliothèque des Pères.

ARETÆUS de Cappadoce, célèbre médecin grec de la secte des pneumatiques, vivait, selon quelques auteurs, long-temps avant Jules-César; mais il est plus probable qu'il florissait sous le règne de Trajan. Il a laissé divers traités écrits en ionien, sur les maladies aiguës, et autres parties de la médedecine. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Boerhaave en 1735, in-fol., en grec et en latin, avec des notes. Celle de Wigan à Oxford en 1723, in-fol., est aussi fort estimée. Cet excellent médecin n'offre et ne présente sur la production et sur la guérison des maladies que la marche de la nature, et il décrit plutôt ce qui arrivait à ses malades, que ce qu'il pensait de la cause de leurs maladies.

ARETE. *Voy.* ARISTIPPE.

ARETHUSE, fille de Nérée et de Doris, et compagne de Diane, fut changée par cette déesse en une fontaine, pour la soustraire aux poursuites d'Alphée.

ARETIN (GUY), natif d'Arezzo, célèbre religieux, qui a inventé les notes de la musique, vers 1028.

ARETIN (LÉONARD), naquit à Arezzo

vers l'an 1370. Il fut fait secrétaire d'Innocent VII en 1404, à la sollicitation de Pogge son intime ami, et devint secrétaire de Jean XIII en 1413. Il se trouva avec ce pape au concile de Constance, et il était aux environs de cette ville, lorsque Pogge lui écrivit sa fameuse lettre sur le supplice de Jérôme de Prague. Après la fin du concile, Aretin devint chancelier de la république de Florence. Il jouit de cette charge jusqu'en 1444, qu'il mourut à 74 ans. C'était un homme d'un mérite distingué et d'une probité peu commune. On a de Léonard Aretin des lettres latines remplies de faits et de particularités remarquables, 1535, in-8°; 2° la version latine de quelques vies de Plutarque et de la morale d'Aristote; 3° trois livres de la guerre Punique, qu'il a presque tous pris de Polybe, et qui peuvent servir de supplément à quelques-uns de ceux qui nous manquent dans Tite-Live, 1537, in-4°; l'histoire des choses qui se firent en Italie de son temps, ou de la république de Florence, 1610, in-8°: il y en a une traduction italienne, 1476, in-fol.; celle de l'ancienne Grèce fabuleuse et de Rome, sous le titre d'*Aquila volante*, Venise, 1543, in-8°, et celle des Goths, 1470, in-fol. Cette dernière n'est presque qu'une traduction latine du grec de Procope.

ARETIN (Pierre) natif d'Arezzo, écrivain fameux par ses poésies ingénieuses, mordantes et obscènes, mettait à contribution les princes et les grands, qui, pour éviter ses traits de satyre, lui faisaient des présens considérables; c'est ce qui le fit appeler *le fléau des princes*. Il se vantait que ses écrits faisaient plus de bien au monde que les sermons. On condamna la lecture de ses ouvrages impies et déshonnêtes, surtout de ses dialogues, de ses lettres et de ses sonnets sur les seize postures infâmes, gravées par Marc-Antoine en 1525, sur les dessins de Jules-Romain. Il mourut à Venise vers 1556, âgé de soixante-six ans. On dit de lui dans une épitaphe, *que s'il n'a point vomi de blasphèmes contre Dieu, c'est qu'il ne le connaissait pas*. Il a néanmoins composé quelques livres de piété. Voici les titres de ses ouvrages, avec les meilleures éditions *I tre primi canti della Battaglia*, Vinegia, 1537, in-8°; *Due primi canti è le lagrime d'Angelica*, 1538, in-8°. *I tre primi canti de Marfisa*, Venetia, 1544, in-8°; *Ternari in gloria di Giulio III*, 1551, in-8°; *Capitoli*, dans différens recueils; *Comedie sei*, *la Cortigiana*, 1535; *il Marescalco*, 1536; *la Telenta*, 1542; *l'Ipocrito*, 1542; ces quatre comédies ont été réimprimées ensemble en 1588, in-8°. *Il Filosofo*, 1546; *l'Orazia*, 1546, in-8°; *Dialogo della nanna et della Antonia*, 1534, *in*-8°; *Dialogo della Nanna e della Pippa*, 1536. *Voy.* Barthius. *Ragionamento delle Corti*, Novara, 1538, in-8°. *Dialogo del Giuoco*, 1545, *in*-8°. Les dialogues de la *Nanna* ont été réimprimés sous le titre de *Ragionamenti* en 1584, et chez les Elzevirs en 1660, in-8°, avec le *Commento delle Fiche* et le *Ragionamento del Zoppino*. Dans l'édition de 1660, on trouve la *Puttana errante*, dont la première édition est de Venise, 1531, in-12; *Dubbi amorosi con 26 Sonetti*, in-8°; *Tariffa delle Puttane*, 1535, in-8°; *Isalmi penitentiali*; *la Vita della Vergine*, et autres ouvrages de piété in-8°, tombés dans l'oubli. On a encore d'Aretin: *Lettere*, Parigi, 1609, six volumes in-8°. Par une des épitres en vers du chancelier de Lhôpital, sur la liberté des écrivains, où il est question d'Aretin, il paraitrait qu'il a été étranglé.

ARETIN (François), a traduit au 15e siècle quelques ouvrages de saint Chrysostôme. *Voy.* Accolti.

ARFE (Joseph d'), célèbre sculpteur de Séville, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art. On admire de lui les statues d'argent qui ornent le tabernacle de Séville, et les statues de marbre des évangélistes et des docteurs qui ornent la chapelle du saint sacrement dans la même église: elles ont vingt pieds de haut, et sont d'une belle proportion. Il est mort en 1666, à 63 ans.

ARGENS (Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'), né à Aix le 24 juin 1704, prit le parti des armes à l'âge de 15 ans. Il a donné dans ses mémoires l'histoire de son impétueuse jeunesse. De retour de Constantinople, il fut obligé, pour obéir à son père, de suivre le barreau. L'affaire de la Cadière l'en dégoûta; il rentra dans le service militaire en 1733.

Il se trouva au siége de Kell, où il fut blessé légèrement, en 1734. Après le siége de Philipsbourg, il fit une chute de cheval qui le blessa tellement qu'il ne put remonter à cheval, et qu'il fut obligé de renoncer au service. Réduit à l'étroit, il passa en Prusse, où il se maria. Sur la fin de ses jours, il revint en Provence, et mourut à Toulon, en 1771. Sa veuve vit dans une de ses terres. Ses principaux ouvrages sont les Lettres juives, 6 vol, grand in-12 ou 8 en petit in-12; les Lettres chinoises, 5 vol. grand in-12 ou 6 vol. petit in-12; les Lettres cabalistiques, 6 vol. grand in-12 ou 7 vol. petit in-12; la Philosophie du bon sens, 2 vol. grand in-12 ou 3 vol. petit in-12; les Mémoires secrets de la république des lettres, 4 vol. petit in-12 de Hollande, ou 7 de Paris; une édition d'Ocellus Lucanus et du Timée de Locres, avec une traduction et des notes; des romans.

ARGENS (Luc de Boyer d'), chevalier de Malte, frère du marquis, est auteur des *Réflexions politiques sur l'état et le devoir des chevaliers de Malte*, 1739, in-16. Il est mort le 30 mai 1772.

ARGENSON. *Voy.* Voyer.

ARGENTIER, *Argenterius* (Jean), célèbre médecin, natif de Castel-Novo en Piémont, plus habile dans la théorie que dans la pratique, mort à Turin le 13 mai 1572, âgé de 58 ans. Ses ouvrages sont imprimés en 1610, 3 vol. in-fol.

ARGENTINA (Thomas d'), théologien scolastique en 1345. On a de lui des commentaires sur le maître des sens, *Argentinæ*, 1490, in-fol., et d'autres ouvrages.

ARGENTRÉ (Bertrand d'), savant jurisconsulte et l'un des plus habiles hommes de son siècle, était d'une des plus anciennes noblesses de Bretagne. On a de lui des commentaires sur la coutume de Bretagne qui sont estimés, et dont la meilleure édition est celle de Paris, 1621, in-fol.; l'Histoire de Bretagne, in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut le 13 février 1590, à 71 ans, du chagrin que lui causèrent les factions de la ligue.

ARGENTRÉ (Charles du Plessis d') né le 16 mai 1673, au château du Plessis, paroisse d'Argentré, près Vitré en Bretagne, était fils d'Alexis du Plessis d'Argentré, doyen de la noblesse de la province. Il fut reçu de la maison de Sorbonne en 1696, docteur en 1700, aumônier du roi en 1709. Il est le premier à qui cette place a été accordée gratuitement. Son goût pour l'étude le fixa en Sorbonne jusqu'en 1723, qu'il fut nommé évêque de Tulles. Il alla ensuite résider dans son diocèse, où il s'appliqua avec un zèle infatigable à toutes les fonctions du saint ministère. Malgré ses occupations, il étudiait sept heures par jour. Il a publié grand nombre d'ouvrages utiles et intéressans : les principaux sont 1° Élémens de théologie en latin, in-4°; 2° Explications des sacremens, 3 vol. in-12; 3° *Collectio judiciorum S Fac. Par.* Paris, 1728, 3 vol. in-fol. Il mourut le 27 octobre 1740. Sa douceur, sa simplicité et sa charité le firent regretter des gens de bien.

ARGENVILLE. *Voy.* Dezalier.

ARGIE, fille d'Adraste, roi des Argiens, et femme de Polinice, renommée dans l'histoire, à cause de la tendresse qu'elle fit paraître pour son mari, tué au siége de Thèbes, avant la guerre de Troie. Créon la fit mourir, pour avoir voulu rendre les devoirs funèbres à son mari, dont elle avait racheté le corps aux ennemis.

ARGOLI, ARGOLUS (André), célèbre mathématicien, natif de Tagliacozzo, en 1568; fut persécuté par les ignorans de son pays, à cause de sa science dans les mathématiques. Il se retira à Venise, et le sénat le fit professeur de mathématiques à Padoue. Il mourut en 1657. On a de lui *De diebus criticis*, 1652, in-4°; *Ephemerides*, 1620 à 1700, 4 vol. in-4°, et d'autres ouvrages. Jean Argoli son fils, mort en 1660, s'est distingué par ses poésies latines, italiennes, surtout par son *Endymion*, 1626, in-12.

ARGONNE (Noel, et ensuite dom Bonaventure d'), natif de Paris, savant religieux de la Chartreuse de Gaillon, a fait un ouvrage fort utile *de la lecture des Pères de l'Église*, dont la meilleure édition est de 1697, in-12. Il est aussi auteur des *Mélanges d'histoire et de littérature*, sous le nom de Vigneul de Marville, 1725, 3 vol. in-12, et *De l'éducation de Moncade*, in-12. Il mourut en 1704, à 70 ans.

ARGOS, ville du Péloponèse, eut pour premier roi.

* Inachus.	1823 av.J.-C.
Phoronée.	1713
* Apis	1717
Argus.	1713
Criasus ou Pirasus.	1618
Phorbas.	1624
Triopas.	1589
Crotopus	1543
Sténélus	1522
* Gelanor	1511
* Danaüs.	1510
* Lyncée.	1460
Abas	1419
Prœtus	1396
* Acrisius.	1379

Ce prince ayant été tué par son petit-fils Persée, celui-ci ne put se résoudre à demeurer dans une ville où il avait commis un parricide; il alla bâtir Mycène, et Argos s'érigea en république. *Voy.* histoire ancienne de Rollin, histoire des empires et républiques de l'abbé Guyon, et l'histoire universelle d'une société de gens de lettres, 36 vol. in-4°, imprimés en Hollande.

ARGOU (Gabriel), natif du Vivarez, célèbre avocat du parlement de Paris, est auteur d'une *institution au droit français*, fort estimée, 2 vol. in-12. Les dernières éditions ont toujours quelque augmentation qui les fait préférer aux précédentes. Il mourut au commencement du 18e siècle.

ARGOUGES (Jérôme d'), magistrat respectable par son intégrité, ses lumières et ses longs travaux, n'avait que 27 ans lorsqu'il succéda, en 1710, à M. le Camus, dans la charge de lieutenant-civil à Paris. Après plus de cinquante ans de magistrature, il se détermina à donner le reste de ses jours plus particulièrement à Dieu : ce fut le 25 octobre 1762, à l'âge de 79 ans, qu'il cessa de présider la juridiction du Châtelet.

ARGUS, fils d'Aristor, selon la fable, avait cent yeux, dont cinquante étaient toujours ouverts. Junon le chargea de garder Io, que Jupiter aimait; mais il fut endormi et tué par Mercure. Junon mit ses yeux sur la queue du paon.

ARGYRE (Isaac), moine grec, habile dans les mathématiques au 14e siècle.

ARGYROPYLE (Jean), célèbre Grec, natif de Constantinople, passa en Italie après la prise de cette ville par les Turcs en 1453. Il fut bien reçu de Cosme de Médicis, qui le fit précepteur de son fils, et professeur de grec à Florence. Argyropyle marqua sa reconnaissance par la traduction de la morale et de la physique d'Aristote, et par d'autres ouvrages. Il mourut à Rome, âgé de plus de 70 ans, vers 1474.

ARIADNE, fille de Minos, roi de Crète, touchée de la bonne mine de Thésée, lui donna un peloton de fil, par le moyen duquel il pourrait sortir du labyrinthe. Thésée tua le Minotaure, et emmena avec lui Ariadne; mais, par une noire ingratitude, il l'abandonna ensuite dans une île de l'archipel. Elle devint prêtresse de Bacchus.

ARIARATHE, nom de dix rois de Cappadoce, qui ont régné avant J.-C., depuis l'an 330 jusqu'à l'an 36.

ARIAS-MONTANUS (Benoît), l'un des plus savans théologiens d'Espagne, se trouva au concile de Trente, où il s'acquit beaucoup de réputation. Il savait les langues, et fut employé par Philippe II à une nouvelle édition de la bible polyglotte, qu'il fit exécuter glorieusement à Anvers, de 1569 à 1572, 8 vol. in-fol. M. Simon pense le contraire. Il refusa plusieurs évêchés, se contentant d'un pension de 2000 ducats sur des bénéfices, d'une commanderie de Saint-Jacques, et d'une place de chapelain du roi; il mourut à Séville sa patrie en 1598, âgé de 71 ans. On a de lui de savans commentaires sur le Nouveau Testament, Anvers, 1575, in-4°; un psautier en vers latins, in-4°; *Antiquitates Judaicæ*, Leyde, 1596, et plusieurs autres ouvrages.

ARIAS (François), jésuite espagnol, natif de Séville, où il mourut en odeur de sainteté le 23 mai 1605, âgé de 72 ans, a laissé plusieurs livres de piété, dont saint François de Sales recommande la lecture.

ARIEH (Jacob Judas), savant juif espagnol du 17e siècle, et rabbin de la synagogue d'Amsterdam, a fait une description fort estimée du tabernacle. Il y en a plusieurs éditions in-4°, en espagnol, en hébreu, en flamand et en latin.

ARIMANES. *Voy.* Oromaze.

ARIMASE, souverain d'une partie de la Sogdiane, s'étant renfermé dans un château bâti sur un rocher, demanda à Alexandre-le-Grand, qui l'avait sommé de se rendre, *s'il pouvait voler*. Alexandre irrité le fit mourir avec ses parens, vers 328 avant J.-C.

ARION, excellent musicien et poète, natif de Metymne, inventa le dithyrambe, et fut auteur de plusieurs hymnes très-estimées. On dit que s'étant embarqué en Italie avec de grandes richesses, pour retourner à la cour de Périandre dont il était fort aimé, les matelots voulant le voler, il s'élança dans la mer avec ce qu'il avait de meilleur, et qu'un dauphin le porta sur son dos jusqu'au cap de Ténare, vers 616 avant J.-C.

ARIOSTE (Louis l'), l'un des plus grands et des plus excellens poètes italiens, natif de Reggio, d'une famille noble, et alliée aux ducs de Ferrare, à la cour desquels il fut en grande considération. Il fut même chargé de réduire des bandits qui se réfugiaient dans l'Apennin, et en vint à bout. Son poëme de *Roland le furieux* est un chef-d'œuvre, comparable en beaucoup de choses à Homère et à Virgile. L'Arioste y est admirable par la vérité du style. Il en donne des modèles de toutes sortes. Il passe sans cesse du plaisant au grave, du grave au sublime, et se transforme en une infinité de manières. L'édition la plus recherchée est celle de Venise, 1584, in-fol., avec les figures de Potro. Il faut prendre garde si la trente-quatrième planche s'y trouve. Il y en a une fort jolie édition de Paris, 1746, 4 vol. in-12. M. de Mirabeau l'a traduite en français, 4 vol. in-12. Il a fait aussi sept satyres, cinq comédies, et d'autres ouvrages qui ont été réunis en 2 vol. in-fol., Venise, 1730. Il a été fait à Paris une édition de ses *OEuvres diverses*, 1776, 8 vol. petit in-12, qui font une suite à l'*Orlando Furioso*. En 1787, il a paru une nouvelle traduction de l'*Orlando Furioso*, avec le texte italien à côté, par M. Panckoucke, 10 vol. petit in-12, comme le Tasse. On dit qu'ayant dédié au cardinal d'Est son poëme de Roland, ce cardinal lui dit en riant : Messire Louis, où diable avez-vous pris tant de sottises? *dove diavolo, Messer Ludovico, avete pigliate tante coglionerie?* Il mourut en 1533.

ARIOVISTE, roi des Allemands, fut défait par César, 59 ans avant J.-C.

ARISTAGORAS, gendre et cousin d'Histée, qui était souverain de Milet, vers 502 avant J.-C., se révolta contre les Perses, fit soulever les Grecs, brûla Sardes, et fut tué par les Thraces.

ARISTANDRE, fameux interprète des songes, qui suivit Alexandre-le-Grand dans ses conquêtes, et en était fort aimé.

ARISTARQUE de Samos, célèbre philosophe grec, a soutenu des premiers que la terre tourne sur son centre, et qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du soleil. Il vivait avant Archimède. Il ne nous reste de lui que *le Traité de la grandeur et de la distance du soleil et de la lune*, grec et latin, Pesaro, 1572, in-4°, Oxford, 1688, in-8°, et dans le tom. 3 des mathématiques de Walis, 1695 et suiv., 3 vol. in-fol.

ARISTARQUE de Samothrace, l'un des plus fins et des plus excellens critiques de l'antiquité, florissait vers 148 avant J.-C. Ptolomée Philometor lui confia l'éducation de son fils. Il s'appliqua principalement à la révision des poésies d'Homère, et prit le ton d'un sévère critique. De-là vient que ceux qui se mêlent de censurer les ouvrages d'autrui sont appelés *Aristarques*. Désespérant de guérir d'une hydropisie, il se laissa mourir de faim dans l'île de Chypre, âgé de 72 ans.

ARISTÉE, fils d'Apollon et de Cyrène, selon la Fable, naquit en Lybie dans le lieu où l'on bâtit ensuite la ville de Cyrène. Il fut élevé par les nymphes, qui lui apprirent l'art de cailler le lait, celui de préparer les ruches à miel, et la manière de cultiver les oliviers. Il épousa Autonoé, fille de Cadmus, et il en eut Actéon, et une fille nommée Macris, qui eut soin de l'enfance de Bacchus. Aristée devint aussi passionné pour Euridice, femme d'Orphée. Il fut placé après sa mort dans le zodiaque, où il est l'*Aquarius*. Ce que Huet dit pour prouver qu'Aristée est le même que Moïse, est curieux; mais ce n'est qu'une imagination.

ARISTÉE l'ancien, savant géomètre, qui vivait quelque temps avant Euclyde, et dont les ouvrages sont perdus.

ARISTÉE, officier de Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, fut. envoyé, dit-on, par ce prince à Jérusalem, demander au grand-prêtre Eléazar des personnes intelligentes pour traduire la loi des Juifs d'hébreu en grec; ce qui fut exécuté. C'est cette traduction qu'on appelle *la Version des Septante :* on trouve sous son nom, *Historia de 70 s. scripturæ interpretibus*, Oxford, 1692, in-8°, et dans la Bible de Rome, 1471, 2 vol. in-fol. Vandale a donné une dissertation sur cet ouvrage, Amsterdam, 1705, in-4° : mais il est constant, 1° que Ptolomée ne fit traduire que le Pentateuque ; 2° que l'ouvrage qui nous reste sous le nom d'Aristée est un livre fabuleux, composé par un juif helléniste d'Alexandrie, et non par un Aristée, païen, et officier du roi Ptolomée.

ARISTÉE le Proconnésien, poète grec, que Tatien fait mal à propos, plus ancien qu'Homère, vivait du temps de Cyrus et de Crœsus, vers 556 avant J.-C. On lui attribue un poëme épique en trois livres, sur la guerre des *Arimaspes* ou Scythes hyperboréens. Cet ouvrage s'est perdu. Longin en rapporte six vers dans son Traité du Sublime, et Tzetzes six autres. Suidas dit aussi qu'Aristée avait fait un livre en prose sur la Théogonie ou l'origine des dieux. Cet ouvrage est perdu.

ARISTENÈTE, auteur grec, dont nous avons des lettres ingénieuses, Paris, 1610, in-8°. Il y en a une traduction française, par Lesage, Utrecht, grec et latin, 1737, in-12, Zwol, *idem*, 1749, in-8°. Il périt dans un tremblement de terre qui renversa la ville de Nicomédie, l'an 358.

ARISTIDE, célèbre Athénien, surnommé *le Juste*, florissait à Athènes avec Thémistocle son rival; celui-ci le fit exiler par l'ostracisme, 483 ans avant J.-C. On rapporte qu'un paysan, ne le connaissant pas, vint le prier d'écrire sur sa coquille le nom d'Aristide. *Qu'avez-vous à vous plaindre de lui?* lui dit Aristide. *Rien*, répondit le paysan, *mais je suis fatigué de l'entendre toujours appeler le juste*. Aristide écrivit son nom sur la coquille, et la lui rendit. Ayant été rappelé peu de temps après, il ne voulut jamais se joindre aux ennemis de Thémistocle pour le faire bannir à son tour, rien ne pouvant l'écarter des règles de la modération et de la justice. Aristide porta les Grecs à se réunir contre les Perses, et se distingua aux fameuses batailles de Marathon, de Salamine et de Plathée. Il établit ensuite un fonds annuel de 460 talens, pour faire la guerre. Ce grand homme mourut si pauvre, quoiqu'il eût eu le maniement des revenus de la Grèce, que l'état fut obligé de payer ses funérailles et de marier ses filles. Son petit-fils Lysimachus, fils de l'une de ses filles, gagnait sa vie à interpréter des songes dans un carrefour.

ARISTIDE de Milet, auteur des *Milésiaques*, contes romanesques et licencieux, souvent cités par les anciens.

ARISTIDE (Saint), philosophe athénien, présenta à l'empereur Adrien une excellente apologie pour les chrétiens, vers l'an 125 de J.-C.

ARISTIDE (Ælius), célèbre orateur grec, né en Mysie vers 129 de J.-C. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Samuel Jebb, en grec et en latin, Oxford, 1722 et 1730, 2 v. in-4°.

ARISTIDE de Thèbes, peintre célèbre, contemporain d'Appelles, vers 360 avant J.-C. On dit qu'il entreprit le premier de peindre les mouvemens de l'âme, et de représenter les passions. Attale offrit jusqu'à 6000 sesterces d'un de ses tableaux.

ARISTIPPE de Cyrène, appelé *l'Ancien*, fameux philosophe grec, disciple de Socrate, et fondateur de la secte *cyrénaïque*, vers 396 avant J.-C.; faisait consister le bonheur de l'homme dans la volupté, et admettait pour principe des actions la douleur ou le plaisir. Il passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Denys-le-Tyran, qui en faisait grand cas, parce que ce philosophe se connaissait si bien en ragoûts, qu'au rapport de Lucien les cuisiniers du prince venaient prendre l'ordre de lui. Aristippe avait la repartie fine et l'esprit brillant. Un homme le poursuivant avec des injures, et lui criant : *Pourquoi fuis-tu? C'est*, lui répondit Aristippe, *parce que tu es accoutumé à dire du mal, et que je ne le suis pas à en entendre*. Denys-le-Tyran lui ayant reproché qu'on voyait les philosophes à la porte des grands, Aristippe répondit : *Les médecins vont ordinairement chez les malades*. Un jour

Denis lui ayant refusé quelque chose, Aristippe se jeta à ses genoux : et comme il vit que ce procédé surprenait tout le monde, *C'est*, dit-il, *qu'il a les oreilles en cet endroit*. *Voy*. LAÏS. Aristippe-le-Jeune, son petit-fils, fut instruit dans la philosophie cyrénaïque par sa mère Areté, fille du précédent, et en devint un des plus zélés défenseurs, vers 364 avant J.-C.

ARISTODEME, roi des Messéniens, épuisa tellement Lacédémone de citoyens, dans une guerre qu'il eut avec cette république, que les Lacédémoniens prostituèrent leurs femmes et leurs filles à ceux qui n'étaient pas à la guerre. Ceux qui naquirent de ce commerce se bannirent eux-mêmes, et se saisirent de Tarente trente ans après. Aristodème ayant été obligé de sacrifier sa fille pour faire cesser une peste, se tua sur son tombeau, 725 ans avant J.-C.

ARISTOGITON, *Voy*. PISISTRATE.

ARISTOMENE, général des Messéniens, illustre par sa valeur et par sa vertu, souleva son pays contre les Lacédémoniens, et remporta sur eux de grands avantages, vers 685 avant J.-C. Abandonné de ses alliés, il se retira dans une place forte dont il soutint le siége pendant 11 ans; il se retira ensuite à Rhodes, où il fut tué 668 ans avant J.-C. : lorsqu'on ouvrit son corps, on lui trouva, dit-on, le cœur tout velu.

ARISTON, roi de Lacédémone et fils d'Agasiclès, vers 597 ans avant J.-C. Quelqu'un lui ayant dit qu'un roi devait faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis, il répondit, « qu'il était bien plus séant à un roi de conserver ses amis et de savoir s'en faire de ses plus grands ennemis. » On lui demanda un jour combien il y avait de Lacédémoniens : il répondit, « qu'il y en avait autant qu'il en fallait pour repousser leurs ennemis. »

ARISTON, de l'île de Chio, célèbre philosophe, appelé Sirène, fut disciple de Zénon, vers 236 avant J.-C. Il comparait les raisonnemens des logiciens aux toiles d'araignée, « toujours inutiles, disait-il, quoique faites avec beaucoup d'art. »

ARISTON (TITUS), habile jurisconsulte romain, sous Trajan.

ARISTONIQUE, fils d'Eumène et d'une concubine d'Ephèse, se voulut maintenir dans le royaume de Pergame qu'Attale avait donné aux Romains : il défit le consul Lucinius Crassus, 130 ans avant J.-C. La même année le consul Perpenna le prit prisonnier, et l'ayant fait conduire à Rome, il y fut étranglé en prison par ordre du sénat.

ARISTOPHANE, Athénien, l'un des plus célèbres poètes comiques de la Grèce, ennemi de Socrate et d'Euripide, florissait 436 avant J.-C. Les Athéniens lui décernèrent une couronne de l'olivier sacré, parce qu'il reprenait les défauts de ceux qui gouvernaient la république. Il avait composé plus de cinquante comédies, dont il n'en reste que onze remplies de cet esprit fin et délicat, qui caractérise le sel attique. Ludolphe Kuster en a donné une magnifique édition en 1710, in-fol. Celle de Leyde, 1760, 2 vol. in-4°, n'a pas fait diminuer la première : on en trouve l'extrait dans le Théâtre des Grecs du père Brumoi. Boivin a traduit les *Oiseaux*, madame Dacier, *le Plutus* et *les Nuées*.

ARISTOPHANE de Byzance, disciple d'Eratosthène, et célèbre grammairien, vers 220 avant J.-C.

ARISTOTE, né à Stagire 384 avant J.-C., donna d'abord dans le libertinage, et prit le parti des armes ; mais il n'y réussit point; ce qui le détermina à s'appliquer à la philosophie. Il fut disciple, non de Socrate qui était mort long-temps auparavant, mais de Platon. Aristote se livra à l'étude avec tant d'application, au rapport de Diogène-Laërce, que, pour résister à l'accablement du sommeil, il étendait hors du lit une main, dans laquelle il avait une boule d'airain, afin de se réveiller au bruit qu'elle faisait en tombant dans un bassin. Après la mort de Platon, 348 ans avant J.-C., Aristote se retira à Atarnes, où régnait Hermias son ancien ami. Ce prince lui donna sa sœur, ou, selon d'autres, sa fille ou sa petite-fille Pythias en mariage. Aristote fut si transporté d'amour pour elle, qu'il lui offrit des sacrifices. Quelques années après, Philippe le choisit pour être le précepteur d'Alexandre-le-Grand. Aristote fut huit ans auprès de ce prince, et se retira ensuite à Athènes, où il établit sa nouvelle école. Les magistrats lui donnèrent le Lycée, où il philosophait en se promenant avec ses disciples, d'où sa secte fut appelée

la secte des *péripatéticiens*. C'est alors qu'Alexandre lui ordonna de s'appliquer à l'histoire des animaux; il lui envoya, pour fournir à la dépense de cette étude, 800 talens, somme prodigieuse, et lui donna un grand nombre de chasseurs et de pêcheurs pour travailler sous ses ordres; cependant Eurymedon, prêtre de Cérès, accusa Aristote d'impiété. Celui-ci, craignant le même sort que Socrate, se retira à Chalcis, où il mourut 322 ans avant J.-C., à l'âge de 63 ans. Les uns disent qu'il s'empoisonna, d'autres qu'il mourut d'une colique, et d'autres enfin qu'il se précipita dans l'Euripe, de chagrin de n'avoir pu trouver la cause de son flux et reflux, ce qui n'est pas vraisemblable. Il laissa de Pythias une fille qui fut mariée à un petit-fils de Demaratus, roi de Lacédémone. Il eut d'une concubine un fils, nommé Nicomachus comme son père, auquel il adressa ses livres de morale. Aristote eut beaucoup de part dans les intrigues de la cour de Philippe et d'Alexandre. La philosophie ne le rendait point farouche. Il était bien mis, honnête, tendre et généreux ami: quelqu'un lui ayant demandé ce que c'était qu'un bon ami, il répondit que *c'était une âme dans deux corps*. Aristote a composé un grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont sa Dialectique, sa Morale, son Histoire des animaux, sa poétique et sa rhétorique. Cassandre a traduit en français sa rhétorique, in-12, et Dacier sa poétique, in-4°. La meilleure édition de ses ouvrages grecs et latins est celle de Duval, Paris, 1619, 2 vol. in-fol. Le nombre de ses commentateurs anciens et modernes est incroyable. Pour savoir ce qui concerne les ouvrages de ce philosophe, on consultera Launoi, *De variâ Aristotelis fortunâ*, et Patricius dans son livre intitulé *Peripateticæ Discussiones*. *Voy.* Apellicon.

ARISTOTE, architecte célèbre dans le 15ᵉ siècle, était de Bologne, de la famille des Alberti. On rapporte qu'il savait transporter une tour de pierre tout entière d'un lieu à un autre. Il fut appelé en Russie par Jean Basilides qui l'employa à la construction de plusieurs églises.

Il y a eu plus de trente Aristotes, *voy.* Jonsius, *De l'hist. perip.*

ARISTOTIME, tyran d'Elide, après avoir commis de grandes cruautés, fut tué par Hellanicus, vers 260 avant J.-C.

ARISTOXÈNE de Tarente, célèbre philosophe, environ 324 avant J.-C. Il nous reste de lui *des Élémens harmoniques*, que Meursius a fait imprimer avec des remarques, Leyde, 1616, in-4°, et dans les *antiquæ Musicæ Scriptores*, Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4°.

ARIUS, fameux hérésiarque, chef de l'arianisme, était de Lybie, et, selon d'autres, d'Alexandrie. Après la mort d'Achillas, évêque de cette ville, Arius, indigné de n'avoir point été élu pour lui succéder, s'éleva contre la doctrine catholique, et publia que J.-C. n'était pas dieu, mais une pure créature. Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, le condamna; mais Eusèbe, évêque de Nicomédie, prit hautement sa défense. Arius fut encore condamné en plusieurs conciles et dans celui de Nicée en 325. Après deux ans d'exil, il fut rappelé à Constantinople par les intrigues des Eusébiens, et présenta à Constantin une confession de foi, composée avec beaucoup d'artifice, ce qui apaisa l'empereur. De retour à Alexandrie, saint Athanase, qui avait succédé à saint Alexandre, refusa de le recevoir à la communion: Arius se retira et assista en 335 au concile de Tyr tenu contre saint Athanase. Il retourna encore à Alexandrie pendant l'absence de saint Athanase; mais le peuple refusa de le recevoir à la communion; ce qui excita de grands troubles. Constantin en étant averti fit ordonner à Arius de venir à Constantinople. L'empereur lui demanda s'il suivait la foi de Nicée: Arius le lui assura avec serment, et lui présenta une nouvelle confession de foi. Constantin, persuadé que le retour d'Arius était sincère, fit commander à saint Alexandre, évêque de Constantinople, de l'admettre à sa communion: ce saint évêque eut recours à la prière; et, se prosternant au pied des autels, il demanda à Dieu ou de l'ôter du monde, ou d'empêcher que cet hérésiarque ne fût reçu dans l'église. Sa prière fut exaucée, car pendant que les ariens menaient Arius en triomphe à l'église, en passant dans une place de Constantinople, il se sentit tout d'un coup pressé de quelques nécessités naturelles; et entrant dans un lieu écarté

pour se soulager, il y mourut en rendant, dit-on, les intestins, en 335. Telle fut la mort de ce fameux hérésiarque dont les erreurs ont causé de si grands troubles dans l'église. Il avait mis ses erreurs en vers dans une pièce intitulée *Thalie*, nom emprunté d'une pièce de Sotade, poète égyptien, libre et efféminé. L'intention d'Arius était de faire chanter cette pièce impie par les jeunes gens dans les festins : mais elle fut condamnée par l'église.

ARLAUD (Jacques-Antoine), né à Genève en 1668, avait le talent de peindre le portrait en miniature. Il en donna des leçons au duc d'Orléans, régent, qui le logea à Saint-Cloud. Outre la ressemblance, ses portraits expriment les qualités de l'âme. Il mourut à Genève en 1747.

ARLINGTON. *Voy.* Bennet.

ARLOTTO, nom qui signifie jovial, est celui sous lequel est connu un curé de Saint-Just de Florence, nommé *Mainardi*, qui est mort en 1483, à 87 ans. C'était un homme facétieux, dont on a recueilli, après la mort, les bons mots, les tours malins et les saillies, sous le titre de *Facetie, Motti è burle del piovano Arlotto*, Venise, 1520, in-8°, ou Florence, 1568, in-8°.

ARMACH ou ARMACHANUS. *Voy.* Richard d'Armach, Jansénius.

ARMAGNAC (les comtes d'), famille illustre de France, qui remonte à Bernard Ier en 920 : le dernier qui jouit des droits régaliens fut Jean V, qui, ayant épousé sa propre sœur, fut chassé de ses états par Charles VII, à la sollicitation du pape. Il se réfugia en Espagne avec sa sœur, dont on ne parla plus. Louis XI, qui prenait à tâche de défaire tout ce que son père avait fait, retablit le comte d'Armagnac dans ses états ; mais celui-ci étant entré dans la ligue du bien public, le roi, sous de vains prétextes, confisqua ses états, et envoya contre lui le cardinal Joffridi, qui l'assiégea dans Lectoure. Pendant un pourparler, la place fut prise d'assaut et le comte tué dans son palais en 1473. Charles Ier son fils, qu'il avait eu de la sœur du comte de Foix, fut amené prisonnier à Paris en 1483. Il fut rétabli dans ses domaines, mais seulement pour l'utile, et fut privé de la souveraincté. Charles mourut en 1497 sans enfans légitimes. Il institua le duc d'Alençon pour son héritier. En 1525, il mourut sans enfans, et ses possessions furent réunies à la couronne. L'Armagnac passa cependant à Henri d'Albret, roi de Navarre, qui avait épousé la duchesse d'Alençon. Henri était grand-père de Henri IV, roi de France, qui réunit l'Armagnac à la couronne. De la même maison étaient :

ARMAGNAC (Jean d'), cardinal, fils naturel de Jean II, comte d'Armagnac, mort en 1383 ; il était frère de Jean III, mort en 1391, et de Bernard, connétable de France, qui fut massacré à Paris par la faction des Bourguignons, le 12 juin 1418. Il fut fait archevêque d'Auch par le pape Clément VII, en 1391, puis conseiller d'état en 1401 par le roi Charles VI, et enfin cardinal par Pierre de Lune en 1409. Il mourut peu de temps après. Il ne faut pas le confondre avec Georges d'Armagnac, qui était fils de Pierre, bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Ile-en-Jourdain, mort en 1515. Il fut élevé avec soin par le cardinal d'Amboise, son parent, et devint évêque de Rodez, et ambassadeur à Venise, puis à Rome, où le pape Paul III le fit cardinal en 1544. De retour en France, il fut fait conseiller d'état, et se trouva au colloque de Poissy. Il devint ensuite archevêque de Toulouse, puis d'Avignon, où il fonda le couvent des minimes, et où il mourut le 21 juillet 1585, à 85 ans. Il était zélé pour la religion catholique, et grand protecteur des lettres et des savans. Il en avait toujours plusieurs chez lui, et se faisait un vrai plaisir de s'entretenir avec eux, et de les avancer à la cour du roi François Ier.

ARMAGNAC (Jean d'), maréchal de France, seigneur de Gourdon, chevalier et chambellan du roi Louis XI, était fils naturel de Jean IV, comte d'Armagnac. Il fut l'un des principaux favoris de Louis XI, qui lui donna le gouvernement du Dauphiné, et mourut en 1471. Il ne laissa pas d'enfans de Jeanne de Foix, son épouse légitime. Elle était grosse de huit mois quand son mari fut tué. On la mena au château de Busset, où elle accoucha d'un enfant mort. Cet événement fut attribué à un breuvage qu'on lui avait fait prendre, afin qu'il ne restât per-

sonne de la race du comte. Charles Ier son frère fut amené à Paris prisonnier, en 1483. Ce même Jean V avait une sœur, qui épousa Henri d'Albert, grand-père d'Henri IV. *Voy.* GUISE.

ARMAND DE BOURBON, prince de Conti, fils d'Henri II, prince de Condé, et de Charlotte-Marguerite de Montmorenci, naquit à Paris le 11 octobre 1629. Etant destiné par son père à l'état ecclésiastique, il fut élevé avec soin dans les sciences, et on lui donna les abbayes de Saint-Denis, de Clugny, de Lerins et de Molême; mais il quitta dans la suite ces abbayes pour suivre les armes; son inclination pour la duchesse de Longueville le fit d'abord entrer dans le parti de la Fronde; il fut prisonnier à Vincennes, et n'en sortit que pour épouser la nièce du cardinal Mazarin, Marie-Anne Martinozzi, morte en 1672, dont les vertus captivèrent le prince, et le rendirent aussi pieux et aussi vertueux qu'elle. Ce mariage le mit en faveur: il fut fait gouverneur de Guienne en 1654, puis général des armées du roi en Catalogne, où il prit Ville-Franche, Puycerda et Châtillon en 1655. Il devint ensuite grand-maître de la maison du roi, et gouverneur de Languedoc en 1662. Il mourut à Pezenas le 21 février 1666. On a sous son nom: *Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'église*; *Devoirs des Grands, avec son Testament; Devoirs des gouverneurs de province*, Paris, 1667, 3 vol. in-12. Il laissa de Marie Martinozzi son épouse, nièce du cardinal Mazarin, deux fils, savoir: Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, mort de la petite-vérole le 9 novembre 1685, après avoir donné de grandes espérances de son mérite et de sa valeur; il avait épousé une fille de Louis XIV et de Mlle de la Valière; et François-Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, qui prit le nom de prince de Conti, après la mort de son frère. Il marcha glorieusement sur les traces de ses ancêtres, s'acquit beaucoup de réputation au siége du Luxembourg en 1684, dans campagne de Hongrie en 1685, à la bataille de Fleurus en 1690, au combat de Steinkerque en 1692, à la bataille de Nerwinde en 1693. Sa réputation le fit élire roi de Pologne en 1697; mais l'électeur de Saxe l'emporta. Le prince de Conti fut obligé de revenir en France. Il mourut à Paris le 22 février 1709.

ARMAND (FRANÇOIS-ARMAND-HUGUET), né à Richelieu en 1699, débuta sur le théâtre des comédiens français, à Paris, le 2 mars 1723. Pendant quarante ans il a fait l'amusement du public, dans les rôles de valets, qu'il rendait avec une vérité et une intelligence qui lui étaient propres; il se retira le 5 mars 1765, avec une pension, et mourut le 25 décembre suivant. Il est auteur, avec M. Derozée, de l'*Heureux événement, divertissement*, en 1751. Son fils, privilégié du roi pour les spectacles de Fontainebleau, est auteur d'une quantité de petites pièces, qui ne passent pas à d'autres spectacles.

ARMELLE (NICOLE), fille célèbre par sa piété, n'était qu'une simple servante née à Campeneac, diocèse de Saint-Malo, en 1606. Sa vie, composée par une religieuse ursuline de Vannes, a été redonnée au public par M. Poiret en 1704, in 12, sous ce titre, l'*Ecole du pur amour de Dieu.* Cette bonne fille se trouva consumée d'un amour si ardent, qu'elle en tomba malade, et en mourut à Vannes, le 24 octobre 1671.

ARMÉNIE, province de Perse, passa avec ce royaume sous la domination des Macédoniens. Elle eut cependant quelques rois particuliers, entre autres:

* Artaxias Ier, tué 179 ans avant J.-C.
* Tigrane, qui fit sa paix avec les Romains, l'an 69 avant J.-C.
Artabase.
Artaxe.
Artabase II.
Tigrane.
Ariobarsane, mort l'an 10 de J.-C.
Erato, reine.
Tiridate, sous l'empereur Néron, vers 67 de J.-C.
* Arsace, sous Julien, mort en 369.

Du temps des croisades, l'Arménie fut gouvernée par:

N. . . grand seigneur d'Arménie, dit de la Montagne.
Mélich son fils.
Livon Ier, son fils, mort en . . 1219
Isabeau, sa fille, qui épousa Hayton, un de ses parens, qui se fit religieux, et mourut en 1272
Livon II, leur fils. 1272
Hayton II, son fils 1307

Livon III, son fils 1307
Isabeau, fille de Livon II, avait épousé le quatrième fils de Hugues III, roi de Chypre, nommé Amaury, qui eut pour fils :
Hugues. . . . .
Jean, son fils. . . . .
Léon Ier, son frère. . . . . . .
Léon II, son fils. 1344
Léon III, son fils, qui fut chassé de ses états par les Sarrasins, et vint mourir en France, où Charles VI lui fournit de quoi soutenir sa dignité; il mourut sans enfans légitimes à Paris, en 1393, et fut enterré aux Célestins.

ARMENONVILLE. *Voy.* Fleuriau.

ARMINIUS, prince chérusque, qu'Auguste fit citoyen romain et chevalier, pour le mettre dans le parti des Romains. Mais les Germains, se voyant dépouillés par les Romains, en pleine paix, par les procédures de la chicane, se révoltèrent, et Arminius se mit à leur tête. Le premier de ses exploits fut la défaite de Varus. Tibère, étant parvenu au trône, chargea Germanicus de la guerre de Germanie. Ce général, plus heureux ou plus habile, poursuivit Arminius, qui le mit plusieurs fois en danger; mais enfin il fut défait au-delà du Véser : il eut cependant le bonheur d'échapper; sa femme et son fils tombèrent entre les mains du vainqueur, qui en orna son triomphe. Arminius se mit dans la tête de se faire souverain de la Germanie. Son ambition souleva ses compatriotes. Il périt par les embûches de ses plus proches, l'an 20 de J.-C. Après sa mort, ses mauvais desseins s'effacèrent de la mémoire des peuples : on ne se souvint plus que de ses beaux faits, on le chantait comme un héros.

ARMINIUS (Jacques), fameux théologien protestant, chef de la secte des arminiens ou remontrans, naquit à Oude-Water, en 1560. Il lia amitié avec Théodore de Bèze, fut ministre à Amsterdam, et ensuite professeur de théologie à Leyde, en 1603. Il eut un grand nombre d'enfans, dont sept fils et quelques filles lui survécurent. Ses leçons sur la prédestination et le libre-arbitre, qu'il relevait en affaiblissant les opérations de la grâce, excitèrent de grands troubles. Arminius fut cité à la Haye, où il alla rendre raison de sa doctrine; mais les brigues l'accablèrent tellement, qu'il mourut le 19 octobre 1609, laissant un grand nombre de disciples, et plusieurs ouvrages pour défendre sa doctrine, Leyde, 1629, ou Francfort, 1631 ou 1635, in-4°. On trouve de ses lettres dans *Præstantiorum virorum Epistolæ*. Cependant ses défenseurs furent condamnés au synode de Dordrecht; on en fit même mourir quelques-uns; mais on les tolère à présent dans toute la Hollande. Brandt a donné sa vie en latin.

ARMORIQUES. On désignait de ce nom les peuples qui habitaient les bords de la mer, quelquefois même les bords des grands fleuves. La Bretagne a conservé ce nom plus long-temps que les autres provinces, jusqu'à ce que les Bretons, chassés de la Grande-Bretagne par les Anglais, s'y soient établis en si grand nombre que la province prit leur nom.

ARMSTRONG (Jean), né dans la paroisse de Castleton, province de Roxburg en Ecosse, prit tous ses degrés de médecine dans l'université d'Edimbourg, en 1732, et mourut en septembre 1779. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages : en 1732, une thèse de *Tabe Purulentâ*; en 1735, un *Essai sur les moyens d'abréger l'étude de la médecine*; en 1737, un *Abrégé de l'histoire de la guérison des maladies vénériennes*, in-8°, qui fut bientôt suivi d'un *Poëme sur l'économie de l'amour*, qui n'est pas sans mérite, mais aussi licencieux que ceux d'Ovide. Dans un âge plus mûr il en a donné, en 1768, une autre édition, où il a fait disparaître ces imaginations de jeunesse. En 1744, il fit paraître l'*Art de conserver la santé*, écrit agréablement et poétiquement. En 1746, il fut nommé médecin de l'hôpital des soldats invalides; et en 1760, de l'armée d'Allemagne. Il avait publié en 1772 la collection de ses poésies en deux volumes. Il s'y trouve jusqu'à une tragédie, dont le titre est : *Le mariage forcé*.

ARNALD (Richard), né à Londres, fut curé de Turcaston, dans la province de Leichester, et mourut en 1756. Sa veuve lui survécut jusqu'en 1782. Il avait marié sa fille au docteur Wood. Ses ouvrages en anglais sont un *Commentaire sur la sagesse*, en 1744; sur l'*Ecclésiastique*, en 1748; et sur *Tobie*,

en 1752, in-fol. Il est aussi fort distingué dans la prédication. Il a célébré en vers la mort du roi Georges Ier, et la bataille de Culloden, en 1746, sous le titre de la *Fable du Cèdre et du Chardon*.

ARNAUD, de Brescia en Italie, fameux hérétique du 12e siècle, disciple d'Abailard, prit l'habit de moine, et se fit chef de parti, soutenant que les évêques et les moines qui jouissaient de quelques terres ne pouvaient être sauvés, et que les biens ecclésiastiques appartenaient aux princes. Cette nouvelle doctrine lui attira un grand nombre de libertins, qui voulaient s'emparer des biens du clergé. On fut obligé de les repousser par les armes, et on les condamna dans le concile de Latran, sous Innocent II, en 1139. Arnaud se retira dans les montagnes de Suisse, où ses disciples le suivirent. Il alla ensuite à Rome, en 1141, fit chasser le pape et les ecclésiastiques, et voulut faire rétablir le sénat : Eugène III vint à bout de rentrer dans Rome après plusieurs combats. Arnaud se retira auprès de Frédéric, qui le livra à Adrien IV. Ce pape le fit pendre et brûler en 1155.

ARNAUD de Villeneuve, célèbre médecin, apprit les langues grecque, hébraïque et arabe, et n'oublia rien pour se perfectionner dans les sciences. Sa passion pour l'astrologie lui fit publier follement que la fin du monde arriverait vers le milieu du quatorzième siècle. Quelque temps après, il enseigna que les œuvres de miséricorde étaient préférables au sacrifice de la messe, que la nature humaine de J.-C. était égale à sa nature divine, et que c'était une chose blâmable d'établir des ordres religieux; ce qui le fit condamner par l'université de Paris. Arnaud se retira en Sicile, où le roi le reçut très-bien, et le renvoya en France pour traiter avec le pape Clément V. Arnaud mourut sur la côte de Gênes en 1313. Ses ouvrages on été imprimés à Lyon en 1520, et à Bâle en 1585, in-fol. On lui a faussement attribué le livre imaginaire *De tribus Impostoribus*. M. de Haitse a donné sa vie sous le nom de Pierre-Joseph, Aix, 1719, in-12.

ARNAUD (Claude), professait la religion prétendue reformée, était commis des finances sous M. de Sully, et mourut, suivant M. Arnaud d'Andilly, le 21 mai 1602, à 27 ans. On l'enterra dans le cimetière des protestans, qui était alors rue des Cinq-Pères. Contre l'usage de ceux de sa religion, on lui avait élevé une tombe de marbre noir, avec une épitaphe qu'on fut obligé de recouvrir de platre, pour empêcher la populace de la détruire.

ARNAUD (François), abbé de Grand-Champ, de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, né en 1721, à Aubignan, près de Carpentras, est mort à Paris, le 2 décembre 1784, à 63 ans. Ses études s'étaient principalement dirigées sur la connaissance de la langue grecque et de ceux qui l'ont parlée, sur qui l'on trouve de lui des mémoires curieux dans l'académie des inscriptions. Il a aussi travaillé à différens journaux, la Gazette de France, la Gazette littéraire, le Journal étranger. Le seul ouvrage qu'il ait fait imprimer sous son nom est une lettre au comte de Caylus, sur la rhétorique de la musique, in-8°, qui parut en 1754. Cet ouvrage est le fruit d'une imagination féconde en projets, mais dont la vivacité ne lui permettait pas d'en exécuter aucun.

ARNAUD DE MYRVEILH ou MEREUIL, poète provençal, était au service du vicomte de Béziers, qui avait épousé la comtesse de Burlas. Il devint éperdument amoureux de la comtesse, ou il la prit pour l'objet de ses vers, qui ont été publiés sous le titre de *Las recastenas de sa contessa*, ou *Recueil de poésies et de sonnets*. Il mourut en 1220; Pétrarque en fait mention dans ses triomphes, chapitre IV.

ARNAULD (Antoine), fils aîné d'Antoine Arnauld, capitaine de chevau-légers, et ensuite procureur et avocat-général de la reine Catherine de Médicis, né à Paris en 1560, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, où il se distingua par son éloquence et par sa probité. Henri IV et le duc de Savoie voulurent l'entendre dans une cause célèbre. Il s'y agissait d'une mère qui accusait un jeune homme du meurtre de son fils. Arnauld, avocat de la mère, gagna cette cause. Son plaidoyer contre les jésuites en faveur de l'université de Paris, en 1594, et son petit livre intitulé *Le franc et*

véritable discours, contre le rappel des jésuites en France, in-8°, sont très-connus. M. d'Andilly son fils lui attribue encore, dans ses mémoires, l'*Anti-Espagnol*, la *Fleur-de-Lys*, 1593, in-8°; la *Délivrance de la Bretagne*; la *première Savoisienne*, 1601, in-8°; et l'*Avis à Louis XIII pour bien gouverner*, 1615, in-8°. Il eut de Catherine Marion, fille de l'avocat-général, vingt enfans, et mourut le 29 décembre 1619 à 59 ans. Quoique ennemi de la ligue, il n'avait jamais été de la religion prétendue réformée.

ARNAULD d'Andilly (Robert), fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1588, et fut produit fort jeune à la cour, où il s'acquit beaucoup de réputation dans des emplois importans. Jamais homme ne fut plus estimé des grands, et n'employa mieux son crédit. A l'âge de 55 ans, il se retira à Port-Royal-des-Champs. C'est là qu'il fit les excellentes traductions que nous avons de lui. Les plus applaudies sont celles des *Confessions de saint Augustin*, in-12 ou in-8°, latines françaises; de l'*Histoire de Joseph*, 5 vol. in-12, ou 5 vol. in-8°, de Bruxelles, figures; ou d'Amsterdam, in-fol., 1681, figures; des *Œuvres de sainte Thérèse*, in-fol. ou in-4°, et de celles du *B. Jean d'Avila*, in-fol.; de plusieurs *Vies des Pères du désert*, 3 vol. in-8°, ou 2 vol. in-4°; de *saint Jean Climaque*, in-12; ses *Mémoires*, in-12; ses *Lettres*, in-12, etc. Nous avons encore de M. Arnauld d'Andilly quelques ouvrages en vers sur des sujets de piété. Il mourut le 27 septembre 1674, âgé de 86 ans.

ARNAULD (Henri), fils d'Antoine et frère de M. Arnauld d'Andilly, naquit à Paris en 1597. Il fit dans sa jeunesse un voyage à Rome avec le cardinal Bentivoglio : dans ce voyage, il fut pourvu de l'abbaye de Saint-Nicolas; il devint ensuite chanoine, archidiacre et doyen de Toul. Pendant sa résidence en cette ville, le chapitre, qui avait conçu pour lui une grande estime, l'élut tout d'une voix pour son évêque en 1637. Le roi lui donna le même évêché; mais sur les contestations arrivées touchant le droit d'élire, l'abbé de Saint-Nicolas remercia. En 1645, sa majesté l'envoya à Rome, où il s'acquit beaucoup de réputation par ses négociations. Il soutint avec prudence et fermeté les intérêts du roi et ceux de la maison Barberine. A son retour en France il fut nommé à l'évêché d'Angers, en 1649. Il ne sortit qu'une seule fois de son diocèse pour conférer sur la religion avec le prince de Tarente, qu'il eut le bonheur de convertir et de réconcilier avec le duc de la Trémouille son père. En 1652, il calma la reine-mère irritée de la révolte de la ville d'Angers. Il assistait les pauvres avec une charité peu commune. Levé à deux heures du matin, après avoir donné quelque temps à la prière et à la lecture de l'Ecriture-Sainte, il assistait à matines avec ses chanoines. Son travail étant continuel, quelqu'un lui proposa de prendre un jour de la semaine pour se reposer : *Je le veux bien*, répondit-il, *pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas évêque*. Il soutint avec fermeté les droits de la juridiction épiscopale contre les réguliers, et Alexandre VII condamna quelques-unes de leurs propositions. Il fut un des quatre évêques qui, après avoir refusé de signer purement et simplement le Formulaire, déclarèrent ensuite qu'ils y souscrivaient sincèrement, et se réconcilièrent ainsi avec le pape Clément IX, par la médiation de M. d'Etrées, depuis cardinal. Il mourut à Angers le 8 juin 1692, âgé de 95 ans. Ses négociations à la cour de Rome et en différentes cours d'Italie ont été imprimées à Paris, en 1748, en 5 volumes in-12. Il s'y trouve des choses curieuses et intéressantes.

ARNAULD (Antoine), fils d'Antoine Arnauld, naquit à Paris le 6 février 1612. Ayant achevé ses humanités et sa philosophie au collége de Calvi, il prit des leçons sous M. de Lescot, professeur de théologie en Sorbonne, qui dictait le traité de la grâce; mais il s'éleva dès lors contre les sentimens de son professeur. Etant entré en licence sans avoir été reçu de la société de Sorbonne, et ne pouvant plus y être admis, selon les règles ordinaires, la société demanda au cardinal de Richelieu, son proviseur, qu'il y fût reçu extraordinairement, à cause de son rare mérite; ce qui fut accordé dans la suite. Il prit le bonnet de docteur le 19 septembre 1641, et publia la même année le livre *de la fréquente communion*, in-4°, auquel furent

ajoutés un avertissement et une table de matières, et qui fit grand bruit. Les disputes qui s'allumèrent ensuite sur la grâce lui firent produire un grand nombre d'ouvrages, surtout pour la défense de Jansénius, dont il fut toute sa vie un zélé défenseur. Deux lettres qu'il écrivit à M. la duc de Liancourt, sur l'absolution, que lui refusait un prêtre de Saint-Sulpice, parce qu'il n'acceptait pas le Formulaire, excitèrent de nouveaux troubles. Deux propositions, extraites de la seconde de ces lettres, furent déférées en Sorbonne; l'une de droit, que *les pères nous montrent un juste en la personne de saint Pierre, à qui la grâce, sans laquelle on ne peut rien, a manqué dans une occasion, où l'on ne peut pas dire qu'il n'ait point péché.* L'autre de fait, *que l'on peut douter que les cinq propositions condamnées par Innocent X et par Alexandre VII, comme étant de Jansénius, évêque d'Ypres, soient dans le livre de cet auteur.* Ces deux propositions furent censurées en Sorbonne, le dernier janvier 1656; et l'on obligea tous les docteurs qui seraient reçus daus la suite de souscrire à cette censure. M. Arnauld, n'ayant pas voulu la souscrire, fut exclu de la faculté de théologie, et se renferma jusqu'à la paix de Clément IX en 1668. Ce fut durant cette retraite qu'on vit sortir de sa plume ce grand nombre d'ouvrages sur différentes matières: grammaire, géométrie, logique, métaphysique, théologie; car toutes ces sciences étaient de son ressort. Il revint ensuite à Paris, fut présenté au nonce, à Louis XIV et à toute la cour, et se donna tout entier à écrire contre les calvinistes; mais les visites nombreuses qu'il recevait ayant causé de l'ombrage, il sortit du royaume, et se retira dans les Pays-Bas en 1679, où il continua de publier un grand nombre d'écrits. A l'âge de 80 ans, il apprit par cœur les psaumes, afin d'avoir de quoi s'occuper le reste de sa vie, en les méditant et en les récitant, s'il se trouvait hors d'état de continuer ses travaux. Il mourut à Bruxelles dans le faubourg de Loo, le 8 août 1694, après avoir reçu les sacremens de la main de son curé. Santeuil, Racine, Boileau, lui firent chacun une épitaphe. Les ouvrages de M. Arnauld, qui montent à plus de 100 volumes, sont, 1° des livres de belles-lettres et de philosophie, dont les plus estimés sont, la Grammaire générale et raisonnée; les Élémens de la géométrie; l'Art de penser, en partie; Réflexions sur l'éloquence; Objections sur les méditations de M. Descartes; les Traités des vraies et des fausses idées, contre le père Mallebranche, fruit d'une longue dispute qu'il eut avec cet oratorien sur les matières de la grâce. 2° Des ouvrages polémiques contre les calvinistes, dont les plus célèbres sont, *La perpétuité de la foi*, 3 vol. in-4°, qu'on lui attribue en partie, et sur laquelle il reçut des lettres de complimens des papes Clément IX, Clément X, et Innocent XI; l'*Apologie* pour les catholiques d'Angleterre, contre le ministre Jurieu, qui y répondit par l'*Esprit de M. Arnauld*, 2 vol. in-12; le *Renversement de la morale des calvinistes par leur doctrine, touchant la justification*, in-4°. 3° Plusieurs ouvrages sur les matières de la grâce, avec deux apologies pour Jansénius. 4° Deux vol. in-8°, pour la défense du Nouveau-Testament de Mons, contre M. Mallet; un Traité de la lecture de l'Écriture sainte contre le même, avec une dissertation, où il croit prouver géométriquement, que l'on peut employer des termes durs contre certaines personnes. 5° Tradition de l'église sur la pénitence et la communion, in-4°. 6° Enfin, plusieurs vol. de la Morale pratique des jésuites, 8 vol. in-12; et quantité d'écrits contre la morale des casuistes relâchés.

Tous ces ouvrages sont écrits avec feu, esprit et éloquence; le style en est grand et noble, et il paraît dans tous une science et une érudition profondes. Ce qui a fait dire à M. Boileau, en parlant de M. Arnauld, qu'il est *le plus savant mortel qui jamais ait écrit*. On lui reproche néanmoins trop de vivacité dans son style.

ARNAULD (Antoine), abbé de Chaumes, fils aîné de M. d'Andilly, se retira auprès de son oncle l'évêque d'Angers, et mourut en 1698. Il a laisé des mémoires, 1756, 3 vol. in-12.

ARNAULD (Simon), marquis de Pompone, célèbre ministre d'état, était fils de M. Arnaud d'Andilly. Dès l'âge

de 23 ans, il fut employé en diverses négociations. Il conclut en Italie plusieurs traités, fut intendant des armées du roi à Naples et en Catalogne, et ambassadeur extraordinaire en Suède, en 1665. Il fut ensuite envoyé, avec la même qualité, vers les états-généraux des Provinces-Unies. Il retourna en Suède en 1671, et il y conclut un traité important. Le roi le fit revenir la même année, et lui confia l'emploi de ministre et de secrétaire d'état pour les affaires étrangères; mais il fut disgracié pendant quelque temps, et ensuite rétabli. Il mourut le 26 septembre 1699, âgé de 81 ans, après s'être rendu illustre par sa probité, par l'étendue de son génie, et par sa capacité dans les affaires. Il avait épousé en 1660 Catherine Ladvocat, fille de Nicolas Ladvocat, maître des comptes, dont il eut plusieurs enfans distingués, entre autres Henri-Charles, dit l'abbé de Pompone, ambassadeur à Venise, conseiller d'état, de l'académie des inscriptions, mort en 1756, à 87 ans. C'est lui qui a fait mettre en ordre les archives et les portraits des chevaliers du Saint-Esprit aux Grands-Augustins, étant chancelier de cet ordre.

ARNAULD (Angélique), sœur de M. Arnauld le docteur et abbesse de Port-Royal-des-Champs, ordre de Cîteaux, mit la réforme dans son abbaye à l'âge de 17 ans. Elle passait pour un prodige d'esprit, de savoir et de vertu. On la choisit pour réformer l'abbaye de Maubuisson. Elle transfera son monastère des Champs à Paris, et obtint du roi que dorénavant l'abbesse serait élective et triennale. Elle mourut en 1661. Cinq de ses sœurs, outre la mère Agnès, se firent religieuses dans ce monastère, où elles menèrent une vie exemplaire, et refusèrent la signature pure et simple du Formulaire. La mère Agnès, a composé l'*Image de la religieuse parfaite et imparfaite*, imprimé à Paris en 1665, in-12. On lui attribue encore, *le Chapelet secret du saint sacrement*, petit ouvrage imprimé en 1663, in-12, qui fut accusé d'erreur par quelques docteurs, et défendu par l'abbé de Saint-Cyran. Elle mourut en 1671.

ARNAULD (Angélique de Saint Jean), seconde fille de M. Arnauld d'Andilly, né en 1624, fit profession au monastère de Port-Royal en 1644. Ses tantes, la mère Angélique et la mère Agnès, cultivèrent avec succès, depuis l'âge de six ans, le génie heureux qu'elle avait reçu de Dieu; elle fut vingt ans maîtresse des novices, emploi pénible dans un couvent qui a compté jusqu'à quatre-vingts religieuses, mais qui ne coûtait rien à son zèle, et qu'elle rendait plus facile par le bon exemple qu'elle donnait. M. de Péréfixe, archevêque de Paris, ayant fait disperser, en 1664, une partie des religieuses, elle fut renfermée chez les Annonciades ou Filles-Bleues du quartier Saint-Antoine, d'où elle ne revint qu'en 1665. Elle fut élue abbesse en 1678, et remplit dignement cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 29 janvier 1684, à 59 ans. D. Clémencet a fait imprimer ses *Conférences*, 1760, 3 vol. in-12.

ARNDT (Josué), professeur de logique à Rostoch, prédicateur de la cour, et conseiller ecclésiastique du duc de Mecklembourg, est mort à Gustrou, lieu de sa naissance, le 5 avril 1687, à 61 ans. On a de lui, *Miscellanea sacra*, Hafniæ, 1648, in-8°; *Antivallembourg*, Gustrou, 1664, in-4°; *Clavis antiquitatum Judaïcarum*, Leipsick, 1707, in-4°. Ce dernier ouvrage a été donné par son fils Charles Arndt, professeur en poésie et en hébreu dans l'école de Melchin, mort en 1721, dont on a quelques dissertations sur l'usage de la poésie, dans *Miscellanea Lipsiensia*.

ARNDT, *Arndtius* (Jean), célèbre théologien mystique protestant, naquit à Ballenstad dans le duché d'Anhalt, en 1555. Il fut successivement ministre en plusieurs lieux, et ensuite à Brunswick, où ayant essuyé de grandes traverses, il se retira à Isleb. En 1611, Georges, duc de Lunebourg, qui avait une haute idée de sa sainteté, le fit surintendant de toutes les églises de son duché. Arndt mourut le 11 mai 1621. Il a composé en allemand un ouvrage fameux intitulé *Du vrai Christianisme*, qui a été traduit en latin, Londres, 1708, 2 vol. in-8°, en français, par Samuel de Beauval, et en plusieurs autres langues. Il y défend la nécessité des bonnes œuvres. Luc Osiander, théologien de Tubinge, et grand ennemi d'Arndt, a écrit contre lui dans son ouvrage intitulé *Judicium theologicum*.

ARNE (Thomas-Augustin), fameux musicien anglais, que l'université d'Oxford décora du titre de docteur en musique, en 1759, est mort le 5 mars 1778. Il a mis en musique plusieurs opéras anglais, *Artaxerce*, *le Tuteur trompé*, *la Rose*, etc.

ARNGRIMUS. *Voy.* Jonas.

ARNISÆUS (Henningus), natif d'Halberstad, et professeur en médecine dans l'académie de Helmstad, savant philosophe et habile médecin, avait voyagé en France et en Angleterre et mourut en 1633. On a de lui, *de Autoritate principum in populum semper inviolabili*, Francfort, 1612, in-4°; *de Jure majestatis*, 1610, in-4°; *de Jure connubiorum*, 1613, in-4°; *de Subjectione et exemptione clericorum*, in-4°; *Observationes anatomicæ*, 1610, in-4°; *de Lue venerea*, in-4°, etc.

ARNOBE, l'ancien, *Arnobius*, auteur du 3e siècle, professeur de rhétorique à Sicca, vers 297, et maître de Lactance, était africain. Ayant embrassé le christianisme, il composa un ouvrage contre les gentils, Rome, 1542, in-fol., Amsterdam, 1651, in-4°, et dans la bibliothèque des Pères. Son style est véhément et plein d'énergie, comme le style des Africains; mais obscur et embarrassé. Il détruit solidement la religion des païens; mais il n'établit pas si bien celle des chrétiens. Il faut même lui pardonner quelques erreurs, ayant écrit avant son baptême. Trithème lui attribue aussi un commentaire sur les psaumes, mais cela ne peut pas être, puisqu'il y est parlé de l'hérésie de Photin. Ce commentaire, qui se trouve dans la bibliothèque des Pères ou dans les œuvres d'Arnobe l'ancien, est d'Arnobe, le jeune, prêtre français et semi-pélagien, vers 460.

ARNOLD MELCHTAL. *Voy.* Melchtal.

ARNOLD (Godefroi), ministre de Perleberg, fut l'un des plus zélés défenseurs des Piétistes secte protestante d'Allemagne, qui se pique d'une plus grande régularité que les autres. Il a composé en allemand un grand nombre d'ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit est son *Histoire de l'église et des hérésies*. Leipsick, 1700, in-8°. Il mourut en 1714.

ARNOLDUS (Nicolas), célèbre ministre protestant, et professeur de théologie à Francker, né à Lesna en 1618, se distingua par ses prédications. Il avait été marié, et mourut en 1680. On a de lui, *Lux in tenebris seu vendicatio locorum Veterum Veteris et Novi Testamenti quibus sectarii abutuntur ad stabiliendos suos errores*, Leipsick, 1698, in-4°, etc.

ARNOLPHE DE LAPO, né à Florence en 1232, tira l'architecture de la barbarie, comme Cimabué la peinture, dans le même temps. Il ne lui donna pas l'air d'élégance que d'autres artistes lui ont donné depuis; mais il leur a ouvert la carrière. Ses constructions étaient solides, comme on peut le voir dans l'église de Sainte-Marie-del-Flore, à Florence, sur laquelle Brunelleschi a osé élever la grande coupole, qui étonne tous les connaisseurs. Arnolphe a bâti d'autres édifices à Florence, tels que les murs de la ville, l'abbaye et l'église de Sainte-Croix, etc. Il est mort en 1300.

ARNOUL, fils naturel de Carloman, roi de Bavière, fut élu empereur à Tribur, en 887. Il réprima les Esclavons, chassa les Normands de la Lorraine, prit Bergame, puis Rome, où il fut couronné par le pape Formose, en 896. Il fut empoisonné par ordre de la duchesse de Spolette, et mourut de la maladie pédiculaire le 24 novembre 899. Il est enterré à Ratisbonne.

ARNOUL (Saint), évêque de Metz, en 614, après avoir exercé de grands emplois dans le royaume d'Austrasie, quitta la cour et son évêché pour mener une vie solitaire dans les déserts de Vosge, où il mourut en 647. Il fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres près de Metz, et, en 1552, transféré dans la ville. Un de ses amis écrivit sa vie, qui se trouve dans le second siècle du Recueil du père Mabillon. M. Arnauld d'Andilly en a donné une excellente traduction, sur la copie fautive de Surius. Saint-Arnoul avait eu de *Dode* sa femme, Anchise, père de Pépin Héristel, qui fut père de Charles-Martel, dont on dit que les rois de la seconde race sont descendus.

ARNOUL, né en France, fut quelque temps moine à Saint-Lucien de Beauvais. La vie licencieuse des moines lui déplaisait; et, par l'avis de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, il passa à l'abbaye du Bec, dont Lanfranc était prieur. Il invita ensuite de

passer en Angleterre, et le plaça dans le monastère de Cantorbéry, dont il devint prieur, sous l'évêque Anselme; il fut depuis abbé de Péterborough, et, en 1115, évêque de Rochester. Arnoul mourut en mars 1124, âgé de 84 ans. Il a recueilli les priviléges de son évêché sous le titre de *Textus Roffensis*, qu'on trouve dans le Spicilége de D. d'Achery; il a écrit aussi un traité de *Incestis conjugiis, et Epistola solutiones quasdam continens, ad varias Lamberti abbatis Bertiniani* (Munster) *quæstiones, præcipuè de corpore et sanguine Christi*.

ARNOUL, évêque de Lizieux au 12e siècle, prit hautement la défense du pape Alexandre III, et favorisa saint Thomas de Cantorbéry. Il mourut à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, le 31 août 1182. On a de lui des lettres écrites avec beaucoup d'esprit et d'élégance: elles contiennent des particularités remarquables sur l'histoire et la discipline de son temps. Turnèbe en donna une édition à Paris en 1585, in-8°. On les trouve aussi dans la bibliothèque des Pères.

ARNOUL de Lens, ou *Lensei*, médecin ou mathématicien célèbre du 16e siècle, était natif de Belliolane, petit village près d'Ath, dans le Hainaut. Il devint médecin du czar ou grand-duc de Moscovie, et périt à Moscou, lorsque cette ville fut prise et brûlée par les Tartares, en 1575. On a de lui une Introduction aux élémens d'Euclide, en latin. Jean de Lens son frère, docteur de Louvain, s'est rendu célèbre par ses ouvrages de théologie.

ARNOULT (JEAN-BAPTISTE), prêtre de Besançon, est mort dans cette ville en 1753; il est auteur d'un *Traité de la prudence*, 1745, in-12; du *Précepteur*, ou *Huit traités pour l'éducation de la jeunesse*, 1747, in-4°; d'un *Traité de la grâce*, 1749, in-12.

ARNU (NICOLAS), né près Verdun en Lorraine, se fit dominicain en 1664, et mourut à Padoue en 1692. Il est auteur du *Clypeus philosophicus Thomisticæ*, 8 vol. in-8°; d'un Commentaire sur la première partie de la Somme de saint Thomas, 1691, 2 vol. in-fol., et d'un ouvrage sur la ligue de l'empereur et du roi de Pologne, contre les Turcs, Padoue, 1684, rempli de prophéties impertinentes, qui annoncent la ruine de son empire.

ARNULPHE, évêque de Rochester, au 12e siècle. On a de lui un livre sur ce qui concerne son église, appelé *Textus Roffensis*, et quelques autres ouvrages, dans le Spicilége du père d'Acheri. Il mourut en 1124, âgé de 84 ans.

ARON RASCHID. *Voy*. AARON.

ARONCE ou ARUNS, frère de Tarquin-le-Superbe, épousa Tullia, qui le fit mourir. *Voy*. TULLIA. Il y a un autre Aronce, fils de Tarquin-le-Superbe et de la cruelle Tullia, qui fut tué par Brutus environ 500 avant J.-C.

ARONDEL. *Voy*. ARUNDEL.

ARPAJON (LOUIS DOMINIQUE D'), marquis de Séverac, comte de Rodez, général des armées du roi, et ministre d'état, se signala dans plusieurs campagnes par sa valeur. Il alla volontairement au secours de l'île de Malte en 1645, lorsque les Turcs se préparaient à l'attaquer. Il fut élu chef des conseils du grand-maître, et généralissime des armées de la religion. Il pourvut si bien à la sûreté de l'île, que, par reconnaissance, le grand-maître et l'ordre lui accordèrent ce privilége singulier pour lui et ses descendans aînés, qu'un de leur fils, au choix du père, serait chevalier en naissant, et grand-croix à l'âge de 16 ans. Louis d'Arpajon étant retourné en France, fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Pologne. Louis XIV le fit duc en 1651. Il mourut à Séverac en 1679. Ce privilége, après l'extinction des mâles, a été continué à la fille du dernier de cette maison, qui a épousé le comte de Noailles, et sera perpétuel pour les filles au défaut des garçons.

ARPHAXAD, fils de Sem, et petit-fils de Noé, naquit deux ans après le déluge. Les septante lui donnent pour fils Caïnan. Joseph croit qu'il a habité la Chaldée.

ARPINO (JOSEPH), célèbre peintre romain, né en 1560, fut aimé du pape Clément VIII, et mourut en 1640, à 80 ans. Il y a de l'esprit dans ses idées, mais son coloris est froid et ses expressions forcées. Les sujets d'histoire romaine qu'il a peints au Capitole, sont ce qu'il a fait de mieux. Le roi a de lui une Nativité, Diane et Actéon,

l'Enlevément d'Europe. Il est connu sous le nom de Josepin.

ARRAGON. Les comtes de Barcelone conquirent ce royaume sur les Maures, et le premier qui porta le titre de roi d'Arragon, fut :

Ramire, qui mourut en. . 1070
Sanche. 1094
Pierre. 1104
Alfonse. 1134
Ramire II. 1151
Raimond-Berenger. 1162
Raimond-Alfonse II. . . . 1196
Pierre II. 1213
Sanche, régent. 1213
* Jacques, qui unit Valence et Murcie. 1276
Pierre III. 1285
Alfonse III. 1291
* Jacques II. 1327
Alfonse IV. 1336
Pierre IV. 1387
Jean. 1395
Martin. . . . . 1410.
Ferdinand. 1416
Alfonse. 1458
Jean. 1479
* Ferdinand V. 1516
Jeanne, reine de Castille.

Voy. CASTILLE.

Voy. l'Histoire d'Espagne de Marianna, celle de Duport-du-Tertre, 1758, 5 vol. in-12, et les Révolutions d'Espagne du père d'Orléans.

ARRIAGA (RODERIC D'), savant jésuite espagnol, né à Lucrone le 17 janvier 1592, passa en Bohème en 1624, y régenta la théologie, et fut chancelier de l'université. Il mourut à Prague, le 17 juin 1667. Il a publié plusieurs ouvrages ; les principaux sont : 1° *un Cours de philosophie*, Anvers, 1632, in-fol., dans lequel il justifie les nouvelles découvertes en matière de philosophie ; 2° huit vol. in-fol. de théologie. C'est un des plus subtils et en même temps des plus obscurs scolastiques.

ARRIE *Arria*, , dame romaine d'un courage héroïque. Cæcinna Pætus, son mari, s'étant attaché à Scribonien, qui avait soulevé l'Illyrie contre l'empereur Claude, fut pris et mené à Rome par mer. Arrie sachant qu'il n'y avait aucune espérance de sauver la vie à son époux, et voyant qu'il n'avait pas le courage de se tuer, prit un poignard, se l'enfonça dans le sein, et le présenta à son mari : *tiens*, dit-elle, *Pætus, il ne m'a point fait de mal.* Cette action détermina Pætus à se donner aussi la mort. Martial en a fait le sujet d'une belle épigramme.

ARRIEN, poète sous les empereurs Auguste et Tibère.

ARRIEN, célèbre philosophe et historien sous les empereurs Adrien, Antonin et Marc-Aurèle, était de Nicomédie. Sa science et son éloquence le firent regarder comme un second Xénophon, et l'élevèrent aux dignités les plus considérables de l'empire, et même au consulat. Nous avons de lui quatre livres d'observations sur Epictète, dont il avait été disciple, Cologne, 1595, in-8°, Londres, 1739, 2 vol. in-4° ; et sept livres de l'Histoire d'Alexandre-le-Grand, Leyde, 1704, in-fol., Amsterdam 1668, in-8°, *cum notis variorum*, Amsterdam 1757, in-8°. Il y en a une traduction française d'Ablancourt, in-12 ; le Périple du Pont-Euxin ; celui de la mer Rouge, une Tactique et un Traité de la chasse. Ces derniers ouvrages ont été imprimés en grec et latin avec l'Enchiridion d'Epictète, Amsterdam, 1683, et réimprimés en 1750, in-8°. Son *Traité de la pêche* a été traduit en français, par Fermat, Paris, 1690, in-12.

ARRINGHTON. *Voy.* HARRINGHTON.

ARROWSMITH (JEAN), savant anglais de la religion anglicane, et professeur à Cambridge en 1660, est auteur de plusieurs bons ouvrages. On estime surtout sa *Tactique sacrée* en latin, Cambridge, 1647, in-4°.

ARSACES I[er], roi des Parthes, 256 ans avant J.-C. Ses successeurs furent appelés *Arsacides*.

ARSACES, roi catholique d'Arménie, qui mena du secours à Julien l'Apostat contre les Perses. Après la mort de Julien, Arsaces combattit les Perses avec assez de bonheur ; mais Sapor l'attira, sous prétexte d'alliance ; et, lui ayant crevé les yeux, le fit mourir en 369. Arsaces est aussi le nom de quelques généraux d'Alexandre-le-Grand.

ARSACIUS (SAINT), moine de Nicomédie, était persan. Il prédit la ruine de Nicomédie, qui arriva en effet en 358 par un tremblement de terre. Ce saint homme fut trouvé mort de douleur dans une tour de cette ville.

ARSÈNE (Saint), *Arsenius*, diacre de l'église romaine, illustre par sa naissance et par sa piété, fut précepteur d'Arcadius. Théodose, père de ce prince, voyant un jour qu'Arsène faisait debout sa leçon a Arcadius, et que celui-ci était assis, ôta à son fils les ornemens impériaux, contraignit Arsène de s'asseoir en sa place, et ordonna à Arcadius de recevoir ses leçons debout et tête nue, répétant souvent ces belles paroles, *que ses enfans seraient véritablement dignes de l'empire, quand ils sauraient joindre la piété avec la science.* Arsène se retira dans le désert de Scethé à l'âge de 40 ans, et y mourut en 445, à 95 ans.

ARSÈNE, évêque d'Hypsèle, dans la Thébaïde. Les Ariens accusèrent saint Athanase de l'avoir fait mourir, et ensuite de lui avoir fait couper la main; mais ils furent couverts de confusion, lorsque Arsène, qui était rentré dans la communauté de Saint-Athanase, leur fit voir ses deux mains.

ARSÈNE, moine du mont Athos et patriarche de Constantinople en 1257. L'empereur Michel ayant fait crever les yeux du jeune Lascaris son pupille, Arsène l'excommunia, et fut relégué dans une île, après avoir été déposé du patriarchat. On a de lui un *Nomocanon* estimé, et un testament, dans le Recueil de monumens grecs de Cottelier et dans la bibliothèque de Justel.

ARSENS. *Voy.* Aarsens.

ARSES, le plus jeune des fils d'Artaxercès-Ochus, roi de Perse, régna après lui, et fut empoisonné par Bagoas, en 336 avant J.-C. Darius-Codoman lui succéda.

ARSINOÉ. Il y a eu plusieurs princesses de ce nom; une, épouse de Magas, roi de Cyrène; une autre, femme de Lysimachus, roi de Macédoine et de Thrace. Elle épousa ensuite Ptolomée-Céraune, qui la relégua dans l'île de Samothrace, par la plus noire trahison; et en troisièmes noces Ptolomée-Philadelphe son frère. Enfin, Arsinoé, sœur de Cléopâtre, que Marc-Antoine fit tuer pour plaire à cette princesse.

ARSLAN. *Voy.* Alp-Arslan.

ARTABAN, prince persan, illustre par sa sagesse et sa prudence. Il n'était point d'avis que Darius, roi de Perse, son frère, fît la guerre aux Scythes, ni que Xercès entreprît ses fameuses expéditions qui furent si fatales à la Perse. Il ne faut pas le confondre avec Artaban, capitaine des gardes et assassin de Xercès. Il y a eu aussi quatre rois des Parthes appelés *Artaban.*

ARTABASE, fils de Pharnaces, commandant des Parthes dans l'expédition de Xercès, escorta le roi son maître jusqu'à l'Hellespont avec 60,000 hommes d'élite. Après la bataille de Salamine, et après celle de Platée, où Mardonius s'était engagé contre son avis, il fit une belle retraite, et repassa en Asie avec 40,000 hommes qu'il commandait.

ARTABASE, fils de Pharnabaze, et gendre d'Artaxercès Mnémon, fit la guerre à Ochus son roi, environ 356 avant J.-C., et défit une armée de 70,000 hommes. Dans la suite, il obtint sa grâce et revint en Perse, où il servit Darius contre Alexandre-le-Grand. Après la mort de Darius, il se présenta à Alexandre; ce conquérant lui fit beaucoup de caresses, Artabase, alors âgé de 95 ans, avait à ses côtés neuf fils, tous bien faits, qu'il présenta à Alexandre.

ARTALI (Joseph), né à Mazara en Sicile, l'an 1628, se distingua dans la poésie et dans les armes. A peine sorti de ses études, il se battit en duel, et après avoir blessé mortellement son adversaire, il se sauva dans une église, jusqu'à ce que l'affaire fût arrangée. Il passa en Candie dans le temps du siége, où il se distingua tellement par sa bravoure, qu'il fut fait chevalier de l'ordre militaire de Saint-Georges. De retour en Italie, il fut souvent obligé de mettre l'épée à la main, et se tira avec avantage de ces rencontres. Ernest, duc de Brunswick, le fit capitaine de ses gardes; il sut allier les muses avec cette place, et se concilier par là l'amitié de plusieurs souverains, entre autres de l'empereur Léopold; plusieurs académies d'Italie se l'associèrent. Il mourut en 1679, à Naples. Ses ouvrages sont: *Encyclopedia poetica; il Codimarte, storia favoleggiata. Guerra tra vivi è morti tragedia. La pasife, overo l'impossibile fatto possibile, drama.*

ARTAXERCÈS - LONGUEMAIN, 6e roi de Perse, succéda à Xercès son père, environ 464 avant J.-C. Il défit les Bactriens, et prit Thémistocle

sous sa protection. Son armée navale fut défaite par Conon, 462 avant J.-C., et deux ans après, les Grecs remportèrent une grande victoire sur Achemenides, envoyé contre les Égyptiens révoltés. Les Athéniens furent depuis chassés de l'Égypte. C'est ce prince qui permit de rebâtir Jérusalem, et c'est à la 7e et selon d'autres à la 20e année de son règne, qu'il faut commencer à compter les soixante-dix semaines de Daniel. Il mourut 425 avant J.-C. *Voy.* Assuérus.

ARTAXERCÈS - MNÉMON, le 10e, et l'un des plus grands rois de Perse, ainsi nommé, parce qu'il avait une *heureuse mémoire*, succéda à Darius son frère, 405 avant J.-C. Cyrus son frère prit les armes contre lui et fut tué dans une bataille, 401 avant J.-C. Artaxercès fit la guerre aux Grecs par ses généraux, et mourut 361 avant J.-C.

ARTAXERCÈS III *Ochus*, 11e roi de Perse, succéda à son père Artaxercès *Mnémon*, 361 avant J.-C. Il s'établit sur le trône par la mort de ses frères, se défit d'Artabase, reconquit l'Egypte, désola Sidon, la Syrie et la Palestine. Ce prince, odieux par sa cruauté, fut empoisonné par l'eunuque Bagoas, auquel il avait confié toute son autorité, 338 avant J.-C. *Voy.* Ardschir.

ARTAXIAS Ier, général d'Antiochus-le-Grand, s'empara de l'Arménie, du consentement de ce prince, et la partagea avec un autre général. Après la défaite d'Antiochus, Annibal se retira à la Cour d'Artaxias, et lui conseilla de bâtir Artaxate, dont il fit la capitale de son empire. Il fut défait par Antiochus-Epiphanes, 179 avant J.-C. C'était un prince perfide et sans probité. Il y a eu deux autres rois d'Arménie appelés *Artaxias*.

ARTEDI (Pierre), né le 22 février 1705, s'adonna à l'étude de l'histoire naturelle. Avec le secours du roi de Suède, et de quelques autres personnes d'Upsal, où il travaillait, il fit le voyage de Londres et de Hollande; il rencontra à Leyde Linné, son ancien ami, qui lui procura l'entrée de la maison d'Albert Séba; il trouva dans son cabinet de quoi perfectionner le système de l'histoire naturelle des poissons. Mais le 27 septembre 1735, en sortant de souper chez M. Séba, il se noya dans un canal. On a de lui *Ictyologia*, Leyde, 1738, in-4°.

ARTEMIDORE, d'Éphèse, surnommé *Daldien*, par honneur pour sa mère qui était de Daldis, ville de Lydie, vivait sous Antonin-le-Pieux. Il s'est rendu célèbre par son ouvrage sur les Songes, qui, quoique rempli de minuties et d'observations frivoles, contient des choses intéressantes, M. Rigaud en a donné une bonne édition en grec et en latin, avec des notes, en 1603, in-4°.

ARTEMISE, reine de Carie et fille de Ligdamis, marcha en personne dans l'expédition de Xercès contre les Grecs, et fit des merveilles dans le combat naval qu'il perdit auprès de Salamine, 480 avant J.-C. Étant poursuivie par un vaisseau athénien, elle fit ôter le pavillon persan, et attaqua un vaisseau des Perses, monté par Damasithymus, roi de Calynde, son ennemi, et le coula à fond, Les Athéniens croyant qu'elle était de leur parti, cessèrent de la poursuivre. Cette belle action fit dire à Xercès que dans cette bataille les hommes avaient été des femmes, et les femmes des hommes. Elle s'empara de la ville de Latmus, et Xercès lui confia la conduite de ses enfans. La valeur et les autres belles qualités de cette princesse ne la mirent point à l'abri de l'amour. On dit qu'elle aima éperdument un jeune homme d'Abydos, nommé Dardanus, et qu'elle fut si outrée de son mépris, qu'elle lui creva les yeux pendant qu'il dormait: elle se précipita ensuite de regret du haut du rocher de Leucade.

ARTEMISE, reine de Carie, sœur et femme de Mausole, s'est rendue immortelle par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de son époux. Elle lui fit élever en 355 à Halicarnasse ce magnifique tombeau appelé *le Mausolée*, qui a passé pour une des sept merveilles du monde, et qui a donné le nom à tous les ouvrages de cette nature appelés *Mausolées*. Pline et Auguste en ont fait la description. Ce dernier ajoute qu'Artemise détrempait les cendres de son mari dans sa boisson, et qu'elle établit des prix magnifiques pour les savans qui travailleraient le mieux au panégyrique de Mausole. Elle mourut de douleur auprès du tombeau de son époux, 351 ans avant J.-C.

ARTEMON de Clazomène, inventa

le bélier, la tortue et d'autres machine de guerre. Il suivit Périclès au siéges de Samos.

ARTEVELLE (Jacques), fameux brasseur de bierre, natif de Gand, était adroit, entreprenant et grand politique. Il fit soulever presque toute la Flandre, qu'il voulait assujettir au roi d'Angleterre, et fut tué par les Gantois en 1345. Philippe Artevelle, son fils, s'étant mis à la tête des révoltés, fut tué à la bataille de Rosebec en 1382.

ARTHALIN (Claude-François), professeur en médecine à Besançon, mort doyen de l'université, le 15 mai 1782, est auteur de *Institutiones Anatomicæ*, 1753, in-8°; *Lettre à un médecin de province*, au sujet d'un coup reçu à la tête.

ARTIGNY (Antoine-Gachet d') né à Vienne en Dauphiné, le 29 mars 1704, y fut chanoine de l'église primatiale, et y mourut en 1768, le 6 mai. Ses *Mémoires de critique et de littérature*, Paris, 1749 et années suivantes, 7 vol. in-12, lui ont fait honneur, quoique ce ne soient que des compilations. Mais comme parmi des pièces assez communes par l'impression il y a des extraits de manuscrits, son ouvrage a un degré d'intérêt de plus que les compilations ordinaires. Il a encore donné *Relation d'une assemblée tenue au bas du Parnasse*, pour la reforme des belles-lettres, 1739, in-12.

ARTOIS (Robert de France, troisième fils de Louis VIII, comte d'); il fut tué en poursuivant les fuyards à la bataille de la Massoure, le 9 février 1250. Robert II son fils fut tué près de Courtrai par les Flamands qu'il y voulut forcer en 1302. Ce fut lui qui échauffa le plus Philippe-le-Bel contre Boniface VIII. Ce seigneur survécut à ses fils; et comme la représentation n'a pas lieu en Artois, ce fut Mahaud sa fille qui hérita de ce comté au préjudice de ses neveux, et le porta en mariage à Othon, comte de Bourgogne, dont elle eut deux filles, Jeanne, femme de Philippe-le-Long, et Blanche, femme de Charles-le-Bel. Cependant Philippe, fils de Robert II, avait un fils, Robert III, qui disputa le comté d'Artois à sa tante Mahaud, et perdit son procès par deux arrêts rendus en 1302 et 1318. Il voulut faire revivre ce procès en 1329, sous Philippe-de-Valois, à la faveur de prétendus nouveaux titres, qui se trouvèrent faux. Robert fut condamné pour la troisième fois, et fut banni hors du royaume, en 1331. Il se réfugia auprès du roi d'Angleterre, qu'il engagea à se déclarer roi de France : source des guerres cruelles qui ont si long-temps désolé la France. Robert fut blessé au siége de Vannes, en 1342, et mourut de sa blessure en Angleterre. Jean, fils de Robert, eut le comté d'Eu, fut prisonnier à la bataille de Poitiers, en 1356, et mourut en 1387 Son fils Philippe II fut connétable de France, fit la guerre en Afrique et en Hongrie, et mourut prisonnier des Turcs, en 1397. Il eut un fils nommé Charles, qui mourut en 1472 sans postérité.

ARTOIS (Jean Van), célèbre peintre de Bruxelles, né dans cette ville en 1613, a été un des grands paysagistes de son temps. On voit de ses ouvrages à Bruxelles, à Malines, à Gand, et à Dusseldorf, dans la collection de l'électeur. Ses tableaux noircissent; il n'a pas su prévenir ce défaut dans son coloris.

ARTORIUS, cavalier romain, s'étant engagé dans un portique du temple, durant le siége de Jérusalem, pour éviter d'être consumé par les flammes, proposa à Lucius, son ami, de le recevoir dans ses bras lorsqu'il se jetterait du haut en bas, et s'engagea de le faire son héritier. Lucius le reçut dans ses bras, et lui sauva la vie; mais, accablé d'un tel poids, il mourut lui-même à l'instant.

ARTUS, ARTHUS ou ARTUR, fameux roi fabuleux de la Grande-Bretagne, au 6e siècle, dont on raconte un grand nombre de fables, et qu'on fait instituteur des chevaliers de la Table-Ronde.

ARTUS Ier, dernier comte de Bretagne, naquit à Nantes en 1187. Jean-Sans-Terre, son oncle, après plusieurs combats, lui enleva la Bretagne, et le fit tuer en 1202.

ARTUS II, duc de Bretagne, naquit le 25 juillet 1262. Il succéda à Jean II son père, en 1305, et gouverna avec assez de bonheur. Il mourut en 1312.

ARTUS III, dit *le justicier*, duc de Bretagne et de Touraine, pair et connétable de France, naquit au château de Sussinio en 1393. Il donna de

preuves de sa valeur à la bataille d'Azincourt en 1415, battit les Anglais en Normandie et en Poitou, et gagna la bataille de Patai en Beauce en 1429, et celle de Formigni en 1450. Il succéda au duc de Bretagne en 1457, et mourut en 1458 sans laisser d'enfans.

ARTUSÉ (Jean-Marie), Bolonnais, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Sauveur, était habile mathématicien, et s'était surtout attaché à la partie qui concerne l'harmonie. Il a fait paraître en 1586 un *Traité italien sur le contre-point*, qui pourrait être encore utile aux musiciens, malgré les changemens que leur art a éprouvés.

ARVIEUX (Laurent), né à Marseille en 1635, fut emmené à l'âge de 15 ans dans le Levant, où, pendant un séjour de 12 ans, il apprit les langues orientales. En 1668, il procura la liberté à 380 esclaves français à Tunis. Il fut ensuite consul à Alger, puis à Alep en 1679. Innocent XI le nomma à l'évêché de Babylone, qu'il n'accepta pas; il était chevalier de Saint-Lazare, et jouissait de plusieurs pensions. En 1686 il revint à Marseille où il se maria en 1689, et mourut en 1702 à 67 ans. Le père Labat a donné sous son nom des Mémoires sur le Levant, 1735, 6 vol. in-12. Le voyage d'Arabie de La Roque est fait d'après un de ses manuscrits. Sa vie est à la tête.

ARUNDEL (Thomas), fils de Robert, comte d'Arundel, d'une illustre maison d'Angleterre, fut élevé à l'âge de 22 ans sur le siége d'Ely sous Édouard III, puis transféré par le pape en 1388 à l'archevêché d'Yorck : il devint ensuite grand chancelier d'Angleterre, et il posséda cette dignité, jusqu'à ce qu'il passa à l'archevêché de Cantorbéry en 1396. Ce fut le premier qui quitta le siége d'Yorck pour celui de Cantorbéry : mais à peine eut-il pris possession de son siége, qu'il tomba dans la disgrâce du roi Richard II. Ayant été accusé de haute trahison, il fut condamné, sous peine de mort, à sortir du royaume. Arundel alla d'abord en France et de là à Rome, où Boniface IX le reçut très-bien, et le nomma à l'archevêché de Saint-André en Écosse. Ce prélat contribua beaucoup à engager Henri de Bolingbroke, duc de Lancastre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, à envahir l'Angleterre, et à détrôner Richard II. Il prononça un discours public à son installation, et lui procura des secours pour le soutenir sur le trône. Il fit paraître un grand zèle contre Wiclef et contre les Lollards, et en particulier contre le chevalier Jean Oldcastle, lord Cobham. Il mourut le 20 février 1414, et fut enterré à Cantorbéry. C'est peut-être le premier qui ait défendu de traduire les saintes écritures en langue vulgaire. On prétend qu'il voulait seulement que ces traductions fussent approuvées par un synode diocésain, ou par l'évêque.

ARUNDEL (Thomas), comte d'Arundel et de Surrey, maréchal d'Angleterre au commencement du 17e siècle, envoya au Levant Guillaume Pétrée, pour y rechercher les plus curieux monumens de l'antiquité. Il en rapporta les célèbres marbres dits d'Arundel, trouvés dans l'île de Paros. Ils contiennent les principales époques de l'histoire des Athéniens depuis Cécrops, 1582 avant J.-C., et d'autres particularités très-remarquables. Jean Selden, Laydiat, Paulmier de Crente-Mesnil et Humfreix Prideaux en ont donné l'explication. Cette dernière est imprimée à Oxford, 1683, in-fol. Maittaire en a donné une édition, Londres, 1732, in-fol.; mais elles cèdent toutes deux à celle donnée par Chandler, Oxford, 1763, in-fol. Il y a dans l'édition de Maittaire de bons commentaires qui ne sont pas dans l'édition de 1763.

ARUNDEL. De cette famille étaient Richard Fitz-Adam, comte d'Arundel, décapité en 1326, par ordre d'Isabelle, sœur de Charles IV, et femme d'Édouard II, roi d'Angleterre; Richard IV, petit-fils du précédent, qui eut la tête tranchée en 1397, lorsque Richard, roi d'Angleterre, fit décapiter son oncle, le duc de Glocester; Thomas, son arrière petit-neveu, vaillant capitaine, surnommé l'*Achille* des Anglais, qui fut tué en 1434, au combat de Gerberoi, que Saintrailles et la Hire voulaient fortifier, ce qu'Arundel voulait les empêcher de faire.

ARUNS. *Voyez* Aronce.

ASA, roi de Juda, succéda à son père Abia, 955 ans avant J.-C. Il fit abattre les autels érigés aux Idoles, rétablit le culte de Dieu, défit l'armée des Madianites, et avec le secours

de Benadad, roi de Syrie, prit plusieurs villes du royaume d'Israël. Il fit transporter les matériaux de Rama que Baasa, roi d'Israël, avait fait élever, et les employa à bâtir la ville de Gabaa. Le prophète Ananus lui ayant reproché d'avoir appelé un secours étranger, Asa le fit mettre en prison. Il mourut 914 avant J.-C. Josaphat lui succéda.

ASAN III, roi de Bulgarie, avait épousé Irède, fille de l'empereur Michel Paléologue; mais, préférant une vie tranquille aux troubles de son royaume fomentés par un grand nommé Terter, il feignit d'aller faire visite à son beau-père, et emporta tous les trésors à Constantinople, où il vécut en philosophe. Il y donna naissance à une famille dite des Asanites.

ASAPH, fils de Barachias, de la tribu de Lévi, chantre de David, et très-habile musicien. On lui attribue quelques psaumes.

ASAR-ADDON, ou ESAR-ADDON, fils de Sennacherib, succéda à son père, vers 710 avant J.-C., et réunit les royaumes de Ninive et de Babylone. Il se rendit maître d'Asoth et de toute la Syrie, et envoya une colone à Samarie. Ses généraux prirent le roi Manassès, et l'emmenèrent chargé de chaînes à Babylone. Asar-Addon mourut après un règne de 42 ans. Loaduschin lui succéda.

ASCALAPHE, fils de l'Achéron et de la Nuit, fut changé en hibou par Cérès pour avoir déclaré que Proserpine avait mangé sept grains de grenade dans les enfers. Si elle n'y eût rien mangé, elle aurait été rendue à Cérès.

ASCANIUS, fils d'Enée et de Creuse, succéda à son père, roi des Latins, selon la Fable, et défit Mezence, roi des Toscans, qui lui avait refusé la paix. Ensuite il fonda Albe-la-Longue, et mourut environ 1139 avant J.-C.

ASCE. *voyez* ASER.

ASCELIN, moine de Saint-Evroul, en Normandie, au 11e. siècle, dont on a une lettre écrite à Bérenger sur *la Présence réelle*, dans les œuvres de Lanfranc et dans les Conciles du père Labbe.

ASCHAM (ROGER), l'un des plus polis écrivains du 16e siècle, et secrétaire de la reine Elizabeth, était de Kirckbywish dans la province d'Yorck. Il mourut à Londres le 30 décembre 1568, à 53 ans. On a de lui un livre en anglais, intitulé *le Maître d'Ecole*, et des lettres écrites avec beaucoup de pureté; elles ont été imprimées à Oxford, 1703, in-8°.

ASCHARI, l'un des plus célèbres docteurs musulmans, mort à Bagdat vers 940 de J.-C. Il soutenait que Dieu agit toujours par des lois générales, et non par des volontés particulières, ce qui revient au système du père Malebranche : ses disciples soutiennent la prédestination absolue, et sont appelés *Aschariens*.

ASCLEPIADE, célèbre philosophe, natif de Phtie dans le Péloponèse, était disciple de Stilpon, à l'école duquel il attira Menedème. Il contracta avec ce dernier une amitié si étroite, qu'on peut les comparer à Oreste et à Pylade.

ASCLÉPIADE, fameux médecin, natif de Pruse en Bithynie, exerçait la médecine à Rome sous Pompée, 96 ans avant J.-C. Il refusa de se rendre auprès de Mithridate, qui voulait l'attirer à sa cour. Pline, Celse et Galien font souvent mention de ses ouvrages.

Il y a plusieurs autres personnes de ce nom.

ASCLÉPIODORE, excellent peintre estimé d'Apelles. Mnazon, roi d'Élate dans la Grèce, acheta douze portraits des dieux, de ce peintre, 300 mines chacun.

ASCONIUS PEDIANUS, habile grammairien de Padoue, ami intime de Virgile et de Tite-Live. On lui attribue des remarques excellentes sur quelques harangues de Cicéron. Dans l'édition de Cicéron, Leyde, 1692, 2 vol. in-4°, Servius expliquant cet endroit de Virgile :

Dic quibus in terris. . . . . .
Tres pateat Cœli spatium non amplius ulnas.

« Asconius Pedianus, dit-il, assure avoir » ouï dire à Virgile que ces paroles don- » neraient la gêne à tous les gram- » mairiens ».

ASDRUBAL, général des Carthaginois, gendre d'Amilcar, et beau-frère d'Annibal, fut défait par Régulus et par Métellus, et tué par un esclave gaulois dont il avait fait mourir le maître, 224 avant J.-C. C'est lui qui fit bâtir Carthagène en Espagne.

ASDRUBAL BARCA, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, général des Carthaginois, étant sorti d'Espagne pour amener du secours à Annibal en Italie, se laissa surprendre par le consul Claudius Néron, et fut tué avec 55,000 des siens. Sa tête fut jetée ensuite dans le camp d'Annibal, l'an 207 avant J. C.

ASDRUBAL, général des Carthaginois, fils de Giscon, et l'un des plus grands capitaines de son temps, attira dans son parti Syphax, roi des Numides, qui aimait Sophonisbe sa fille. Il fut ensuite défait par Scipion, vers 204 avant J.-C., et mourut deux ans après.

ASDRUBAL, autre général des Carthaginois, ayant rompu la paix avec les Romains, les harcela sans cesse, et en tua un grand nombre. Le jeune Scipion l'assiégea dans Néphère, et ensuite dans Carthage, que Scipion emporta en 146 avant J.-C. Alors Asdrubal se retira dans le temple d'Esculape, où il se défendit quelque temps; mais enfin il se rendit à Scipion, faute de provisions. Sa femme aima mieux égorger ses enfans, et se brûler elle-même dans le temple, que de se rendre aux ennemis.

ASELLIUS (GASPARD), savant médecin du 17e siècle, natif de Crémone, qui le premier a donné la connaissance des veines lactées, dans sa dissertation *De lacteis venis*, imprimé à Bâle en 1627, in-4°; il mourut à Milan le 14 avril 1626.

ASER, célèbre rabbin, mourut en 427, auteur du talmud de Babylone, commenté par un autre Aser, mort en 1328. Le texte du talmud Babylonien est imprimé, Leyde, Elzevir, 1630, in-4°, et avec tous ses commentateurs, Amsterdam, 1644, 12 vol. in-fol.

ASFELD. *Voy*. BIDAL.

ASGILL (JEAN), savant avocat anglais, a beaucoup écrit en faveur de la maison d'Hanovre, contre le prétendant. Il a pu appuyer ses moyens de la convenance, mais non pas des lois. Il est mort en novembre 1738. Il a fait un ouvrage anglais intitulé *De la possibilité d'éviter la mort*, ou *des moyens de passer de cette vie à la vie éternelle, sans passer par la mort*, 1700, in-8°, qui a attiré de fortes critiques à l'auteur, entre autres du docteur Saccheverel.

ASHMOLE (ELIE), perdit plusieurs emplois à cause de son attachement à la famille royale d'Angleterre. Charles II l'en récompensa en le faisant garde de son cabinet des médailles, et héraut d'armes. Il fit présent de son cabinet de curiosités à l'université d'Oxford, et mourut à Lambeth, en 1692, à 75 ans. Il avait été marié trois fois. Outre ses ouvrages sur la chimie et sur la pierre philosophale en anglais, celui qui l'a plus fait connaître est l'Histoire de l'ordre de la Jarretière, Londres, 1672, in-fol., en anglais. On en a fait un abrégé in-8°, 1715.

ASHTON (CHARLES), un des plus savans critiques du 18e siècle, fut élu principal du collége de Jésus, à Cambridge, le 5 juillet 1701, et fut nommé le 14 du même mois à une prébende d'Ely. Ses *Remarques* sur les pères et sur les livres classiques, ont fait sa réputation, et ont été insérées dans les éditions qu'on en a faites de son temps.

ASHTON (THOMAS), fut élevé à Eton, d'où il passa à Cambridge, en 1733. Il fut successivement cure de différentes paroisses, se maria en 1762, et mourut le 1er mars 1775. Ashton était docteur en théologie, il avait prononcé un excellent discours à ce sujet en 1759. Il a publié, en 1770, deux volumes de Sermons, in-8°, et différens ouvrages relatifs au collége d'Eton.

ASINELLI, frères, architectes célèbres, bâtirent la fameuse tour de Bologne, vers l'an 1100; elle passe pour la plus haute tour de l'Italie.

ASINIUS-POLLIO, consul et orateur romain, se distingua sous Auguste par ses exploits et par ses ouvrages. Il est souvent nommé avec éloge dans Horace et dans Virgile. On dit qu'il forma le premier une bibliothèque à Rome, et qu'Auguste ayant fait des vers contre lui, comme on le pressait d'y répondre, il dit en riant, *Qu'il n'avait garde d'écrire contre celui qui était en droit de proscrire*. Il mourut à Frescati, à 80 ans. Son fils Asinius Gallus fut consul, et épousa Agrippine, que Tibère avait répudiée.

ASMONÉE, ou ASSAMONÉE, père de Simon, et chef des Asmonéens, dont la famille régna pendant 126 ans sur les Juifs, jusqu'au règne d'Hérode.

ASOPE, fils de l'Océan et de Thétis, fut changé en fleuve par Jupiter, à qui il voulait faire la guerre, pour se venger de ce qu'il avait abusé d'Egine sa fille.

ASPASIE de Milet, se rendit célèbre à Athènes, par son esprit et par sa beauté. Elle était si habile en éloquence et en politique, que Socrate même prenait de ses leçons. Périclès l'aima éperdument, et quitta sa femme pour l'épouser. On dit qu'elle gouvernoit la république par les conseils qu'elle donnait à son époux, et qu'elle lui fit entreprendre la guerre de Samos et celle de Mégare, d'où naquit celle du Péloponèse. Après la mort de Périclès, arrivée 428 ans avant J.-C., elle s'attacha à un homme de basse naissance, qu'elle éleva par ses intrigues aux premières charges de la république; mais elle se déshonora en entretenant chez elle des courtisanes. On trouve dans le quatrième dialogue d'Eschine le discours (assez curieux) qu'elle tint à Xénophon et à sa femme Philésie sur la manière dont ils vivaient ensemble; il se trouve traduit dans le tome XXII de la *Bibliothèque choisie* de Leclerc. Il ne faut pas la confondre avec une autre Aspasie, qui fut aimée par Cyrus, fils de Darius Notus, roi de Perse. Après la mort de Cyrus, elle fut aimée d'Artaxercès, pendant 37 ans. Au bout de ce temps, il la céda à son fils Darius, qui l'aimait éperdument. Il la lui ôta ensuite pour la faire prêtresse de Vénus.

ASSAS (LOUIS, CHEVALIER D'), d'une ancienne famille de Languedoc, dont la filiation est prouvée depuis le commencement du 4e siècle, fut capitaine au régiment d'Auvergne. Il s'avançait, pour aller à la découverte, lorsqu'il se sentit environné par les Anglais, qui le menaçaient de le tuer, s'il proférait une parole. Un militaire affronte souvent la mort, qui peut ne pas arriver; mais une mort présente, qu'on peut éviter, affecte tellement l'âme, qu'il est rare de ne pas choisir le dernier parti. L'honneur parla plus fortement au cœur du chevalier, que l'amour de la vie: *A moi, Auvergne*, s'écria-t-il, *ce sont les ennemis!* et à l'instant il est percé de mille coups. Cette affaire engagea celle de Clostercamp ou de Rimberg, où les Français eurent l'avantage, le 16 octobre 1760. Louis XVI, voulant perpétuer la mémoire de cette générosité, a créé en 1777 une pension de mille livres héréditaire, qui se partagera dans la famille jusqu'à l'extinction des mâles.

ASSEDI ou ASSADI, poète persan, dont le poëme le plus estimé est celui où il décrit les avantages de la nuit sur le jour. Il vivait du temps du sultan Mahmoud.

ASSELEYN (JEAN), peintre hollandais, fit le voyage de France et d'Italie, pour se perfectionner dans son art. Bamboche, qu'il rencontra en Italie, lui donna des conseils dont il sut profiter. Son genre était les batailles et les paysages qu'il savait adapter à des points d'histoire. Son coloris brillant et son pinceau vrai ne laissent pas soupçonner qu'il avait une main torse et des doigts recourbés. Il est mort à Amsterdam en 1660. Pérelle a gravé, d'après lui, vingt-quatre paysages et des ruines peintes en Italie.

ASSELIN (GILLES-THOMAS), de Vire, docteur de Sorbonne, principal du collége d'Harcourt, mort le 11 décembre 1767, à 85 ans. Il a remporté le prix de poésie à l'académie française, en 1709; trois prix aux jeux floraux, en 1713; ce qui lui avait donné la confiance de faire un Poëme de la religion, qu'il a fait imprimer, avec quelques autres poésies, en 1725, in-8°; mais il est entièrement oublié depuis le poëme de Racine.

ASSERIUS MENEVENSIS, évêque de Salisburi, natif du pays de Galles, conseilla au roi Alfred, dont il avait été précepteur, de fonder l'université d'Oxford. Il mourut vers 909. On a de lui la vie d'Alfred, imprimée en 1575 à Zurich, et dans le recueil des écrivains d'Angleterre, de Galles.

ASSHETON (GUILLAUME), né en 1641, fut docteur en théologie d'Oxford, curé de Middleton, dans la province de Lancastre. Il est mort à Beckenham, dont il était curé, le 17 septembre 1711. Ses écrits en anglais sont dirigés contre les catholiques et les non-conformistes; il a fait aussi des livres de piété.

ASSOUCI (CHARLES COYPEAU, SIEUR D'), musicien et poète français au 17e siècle, était né à Paris en 1604. Il passa la plus grande partie de sa vie à

voyager. A Rome, il fut mis à l'inquisition pour quelques satyres : à Montpellier et à Paris, il fut soupçonné d'un crime infâme, qui pensa lui attirer un châtiment exemplaire. Il est très-connu par son *Ovide en belle humeur*, par plusieurs autres poésies burlesques, et surtout par les plaisanteries de Boileau, de Bachaumont et de Chapelle. Il mourut en 1679. On a ses aventures et celles en Italie, 1678, 3 vol. in-12 ; sa prison et ses pensées dans le Saint-Office, 1678, 1 vol. rare.

ASSUERUS, roi de Perse, ayant répudié Vasthi, épousa Esther, nièce, ou plutôt cousine-germaine de Mardochée. On ne convient pas quel est cet Assuerus. Il y a lieu de croire, avec les Septante, qu'il est le même qu'Artaxercès-Longuemain ; car il est constant qu'Artaxercès vivait du temps de Mardochée, et qu'il fut très-favorable aux Juifs, sans doute en faveur d'Esther. *Voy* Aman, Esther.

ASSUR, fils de Sem, et petit-fils de Noé, naquit un an après le déluge, 2347 avant J.-C. C'est lui qui a donné son nom à l'Assyrie. Il ne faut pas le confondre avec Nemrod ni avec Ninus.

ASSYRIENS. Leur premier empire fut fondé par . . . .

* Assur, fils de Sem, qui bâtit Ninive.
* Nemrod ou Bélus, fils de Chus et petit-fils de Cham, en. 2229
  On ne connait rien de ses successeurs jusqu'à. . .
* Ninus. 2174
* Sémiramis sa femme. 2122
  Ninyas. 2080
  On sait à peine le nom de ses 35 successeurs jusqu'à
* Sardanapale. 787
  L'empire se divisa en nouvel empire des Assyriens ; celui des Mèdes et celui des Babyloniens.
* Phul commence le second empire d'Assyrie. 767
* Theglatphalasar. 747
* Salmanazar. 728
* Sennacherib. 714
* Asar-Addon ou Ezar-Addon. . 710
  Réunit l'empire des Babyloniens à celui de Ninive.
* Saosduchin, qu'on croit être le Nabuchodonosor de Judith. 668
* Chinaladan ou Sarac. 548
* Nabopolassar. 626
* Nabocolassar ou Nabuchodonosor-le-Grand. 605
* Evilmerodac. 562
* Laborosochor avec Neriglissor. 561
  Laborosochor seul. 556
* Nabonide ou Balthasar. 555
* Darius, déjà roi des Mèdes. . . 538

Voy. les mêmes livres que pour Argos.

ASTELL (Marie), fille d'un marchand de Newcastle-sur-Tyne, née en 1668, s'est distinguée par sa piété et ses écrits en faveur de la religion, en anglais. C'est à un de ses oncles, qui était ecclésiastique, et qui avait remarqué son aptitude à apprendre, qu'elle a dû les connaissances dont elle a fait un si bon usage pendant sa vie. Elle est morte en 1731.

ASTER, citoyen d'Olynthe, s'offrit à Philippe, roi de Macédoine, comme un habile tireur, qui ne manquait jamais les oiseaux à la volée. Ce prince lui répondit : *Je vous prendrai à mon service, quand je ferai la guerre aux moineaux*. Piqué de cette réponse, Aster s'enferma dans Mathon, que Philippe assiégeait, et lui tira une flèche qui lui creva l'œil, avec cette inscription : *Aster envoie ce trait à Philippe*. Le roi envoya la même flèche, avec ces mots : *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville*. Et n'y manqua pas.

ASTERIUS, fameux rhéteur, natif de Cappadoce, l'un des plus zélés défenseurs de l'arianisme. Ayant sacrifié aux idoles, sous Maximien-Hercule, vers 304, les ariens n'osèrent jamais l'élever à l'état ecclésiastique. Il avait composé divers ouvrages dans l'un desquels il avançait ce blasphème, *que J.-C. est la vertu du père, comme les chenilles*, selon Moïse, *sont la vertu de Dieu*.

ASTERIUS, savant évêque d'Amasie au 4e siècle, dont nous avons plusieurs homélies dans la bibliothèque des Pères. traduites par Maucroix, 1695, in-12.

ASTERIUS ou ASTURIUS, consul romain en 449. On a sous son nom, en vers latins d'un style assez pur, une *Conférence de l'ancien et du nouveau Testament*. Chaque strophe contient dans le premier vers un fait historique de l'ancien Testament ; et dans le second, une application de ce fait à quelque point du nouveau. Il a aussi revu

et publié l'*Ouvrage paschal* de Sédulius, dans la Bibliothèque des Pères.

ASTESAN, religieux de l'ordre de Saint-François, ainsi nommé, parce qu'il était de la ville d'Ast, publia une somme de cas de conscience, appelée l'*Astesane*, en 1317, Venise, 1478, in-fol., et plusieurs autres fois depuis. Il est mort en 1330.

ASTIOCHUS, amiral de Lacédémone, prit Phocée et Cumes, et vainquit les Athéniens près de Cnide, 411 avant J.-C.; mais il fut rappelé par les artifices d'Alcibiade.

ASTOLFE. *Voy.* AISTULPHE.

ASTRAMPSYCUS, auteur ancien, qui n'est connu que par son traité intitulé *Oneirocriticum*, 1599, in-8°.

ASTRÉE, fille d'Astréus, l'un des Titans, ou selon Ovide, de Jupiter et de Thémis, déesse de la Justice, descendit du ciel pour habiter sur la terre durant le siècle d'or; mais les crimes des mortels la firent remonter au ciel, où elle forme le signe de la Vierge

ASTRUC (JEAN), était fils d'un ministre protestant de Sauve, qui fit abjuration peu de temps avant la révocation de l'édit de Nantes; de sorte que M. Astruc, qui était né en 1684, et qui avait été baptisé dans le temple de Sauve, ne s'était connu que Catholique. Après avoir professé la médecine à Toulouse et à Montpellier, il se détermina à venir à Paris, pour être plus à portée d'y profiter des richesses littéraires de cette capitale. L'électeur de Saxe, roi de Pologne, l'appela auprès de lui en 1729. Il se trouva gêné auprès des grands, et revint à Paris. La ville de Toulouse le nomma capitoul, et le roi son médecin consultant en 1731. Il succéda à M. Geofroi dans la chaire de professeur au collége royal, place qu'il a remplie avec exactitude jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mai 1766. La faculté de Paris l'avait adopté en 1743. On a de lui : 1° *De morbis veneribus*, 1740, 2 vol. in-4°, traduit en français en 4 vol. in-12; 2° le Traité des maladies des femmes, 1761 et suiv., 6 vol, in-12, dont l'Art d'accoucher fait le 7ᵉ; 3° *Theses de phantasiâ, de sensatione, de fistulâ ani, de judicio, de hydrophobiâ;* 4° *De motûs fermentativi causâ*, 1702, in-12; 5° Mémoire sur la digestion, 1714, in-8°; 6° *Tractatus Pathologicus*, 1766, in-8°, et *Tractatus therapeuticus*, 1743, in-8°; 7° Origine de la peste, 1721, in-8°; 8° *De motu musculari*, 1710, in-12; 9° Traité des tumeurs, 1759, 2 vol. in-12; 10° Conjectures sur la Genèse, 1753, in-12; 11° De l'immortalité et immatérialité de l'âme, 1755, in-12; 12° Doutes sur l'inoculation, 1756, in-12; 13° Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc, 1727, in-4°; 14° Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier, 1767, in-4°.

ASTYAGES, fils de Cyaxare, et le dernier roi des Mèdes, selon Hérodote, commença à régner 595 ans avant J.-C. Pendant la grossesse de sa fille Mandane, mariée à Cambyse, il vit en songe une vigne qui sortait de son sein, et qui s'étendait dans toute l'Asie, ce qui, selon les mages, signifiait que cet enfant soumettrait plusieurs rois. Mandane accoucha de Cyrus, et le roi le donna à Harpage son confident pour le faire mourir; mais ce dernier lui sauva la vie; ce qui irrita si fort Astyages, lorsqu'il le sut, qu'il fit manger à Harpage de la chair de son propre fils. Harpage, pour s'en venger, appela Cyrus, qui contraignit son grand-père de l'associer au trône, 559 ans avant J.-C. Tel est le récit d'Hérodote; mais Xénophon rapporte cette histoire différemment. *Voy.* DARIUS le Mède.

ASTYANAX, fils unique d'Hector et d'Andromaque. Après la prise de Troie, il fut précipité du haut des murailles par ordre d'Ulysse et de Calchas, environ 1240 ans avant J.-C.

ATABALIPA, dernier roi du Pérou, de la famille des Incas, fut défait et pris par François Pizarro, général espagnol, et étranglé, contre la foi donnée, vers 1533; le motif fut qu'Atabalipa ayant été pris par les soldats de Pizarro pendant l'absence d'Almagro, ils taxèrent sa rançon à un monceau d'or énorme. Almagro, revenu du Chili, où il était, voulut partager avec les soldats de Pizarro. Ceux-ci ne le voulurent pas. Et comme tout l'or que l'on apportait était toujours censé pour la rançon d'Atabalipa, Almagro et ses gens, pour y avoir part, le firent étrangler, sous prétexte qu'il avait voulu faire massacrer tous les Espagnols. Dieu ne laissa pas cette mort impunie. *Voy.* ALMAGRO, PIZARRO.

ATALANTE, fille de Schenée, roi de Scyros, fut recherchée en mariage par plusieurs jeunes princes. Son père dit qu'il ne la donnerait qu'à celui qui la vaincrait à la course. Hippomène eut seul cet avantage; il jeta, par le conseil de Vénus, trois pommes d'or dans la carrière; Atalante s'étant amusée à les ramasser, Hippomène remporta le prix. Il y a une autre Atalante, fille d'Iasius, roi d'Arcadie, louée par saint Jérome pour sa vertu et sa chasteté. *Voy.* MÉLÉAGRE.

ATAULFE, roi des Goths, successeur d'Alaric, continua ses déprédations. Placidia, sœur de l'empereur Honorius, qui avait été prise dans le sac de Rome, avait plu à ce barbare, soit par sa beauté, soit par la noblesse de son sang. Il la demanda en mariage, et Honorius fut obligé de la lui donner. Les noces s'en célébrèrent à Narbonne en 414. Son mari fut assassiné l'année suivante en Espagne, avec les enfans qu'il avait eus de sa première femme; celui qu'il avait eu de Placidia était mort avant lui, à sept ou huit mois.

ATHALARIC, roi des Ostrogoths, succéda à Théodoric en 526, et mourut de débauche en 534.

ATHALIE, fille d'Achab et de Jésabel, et petite-fille d'Amri, épousa Joram, roi de Juda, et causa la ruine de la maison de ce prince: après la mort de Joram et d'Ochosias son fils, elle fit tuer tous les princes de la maison royale, pour s'emparer du gouvernement. Joas, qui était encore au berceau, échappa seul au carnage, ayant été sauvé par Jocabed, sœur d'Ochosias, et femme du grand-prêtre Joïada. Celui-ci mit Joas sur le trône, et fit mourir Athalie, 878 ans avant J.-C.

ATHANASE (SAINT), docteur de l'église, patriarche d'Alexandrie, et le plus grand défenseur de la foi contre les ariens, était égyptien. Il suivit saint Alexandre au concile de Nicée en 325; n'étant encore que diacre, il disputa avec force contre Arius. L'année suivante il fut mis sur le siége d'Alexandrie. Les ariens, voyant qu'il ne voulait point les recevoir à la communion, publièrent contre lui les calomnies les plus noires, et le déposèrent au concile de Tyr en 335. Ce saint eut recours à Constantin; mais les députés des ariens l'ayant accusé d'empêcher la sortie des blés d'Alexandrie pour Constantinople, l'empereur, sans l'écouter, l'exila à Trèves. Constantin étant malade en 337, ordonna qu'on fit revenir le saint évêque à Alexandrie: à son retour, ses ennemis l'accusèrent de nouveau, et mirent Grégoire de Cappadoce sur son siége; ce qui obligea saint Athanase d'aller à Rome réclamer le pape Jules. Il y fut déclaré innocent dans un concile en 342, et dans celui de Sardique en 347. Deux ans après, il fut rétabli sur son siége, à la sollicitation de l'empereur Constantin; mais après la mort de ce prince, il fut encore exilé par l'empereur Constance; ce qui l'obligea de se retirer dans le désert. Le pape Libère, maltraité dans son exil, pour avoir été le défenseur de saint Athanase, souscrivit enfin sa condamnation. Les ariens mirent Georges à sa place; lequel ayant été tué dans une sédition populaire sous Julien en 360, saint Athanase revint à Alexandrie. Julien l'exila ensuite; il fut rétabli sous Jovien. Il adressa à cet empereur une lettre, où il lui proposa le symbole de Nicée comme la règle de la foi orthodoxe, et condamna ceux qui niaient la divinité du Saint-Esprit. Saint Athanase eut encore à souffrir sous Valens, qui l'exila en 367, le rappela ensuite. Il finit heureusement sa vie, troublée par tant de traverses et de persécutions pour la foi, le 2 mai 373. Saint Grégoire de Nazianze fait de lui cet éloge, que *c'est louer la vertu même, que de louer saint Athanase*. Ses ouvrages contiennent principalement la défense des mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Divinité du Verbe et du Saint-Esprit. Nous en avons trois éditions estimées: celle de Commelin en 1600, de Pierre Nannius en 1627, et enfin celle du père Montfaucon, 1698, 3 vol. in-fol. On y joint ordinairement, *Collectio nova patrum græcorum*, du même père Montfaucon, Paris, 1706, 2 vol. in-fol Saint Athanase n'est point auteur du symbole qui porte son nom. Si on veut connaître plus à fond l'histoire et les ouvrages de ce grand saint, on consultera M. de Tillemont; et l'excellente vie que M. Hermant, docteur de la maison de Sorbonne, en a donnée en français, en 2 vol. in-4°.

ATHANASIE (SAINTE), veuve illus-

tre, native de l'île d'Egine, et abbesse de Timie, morte le 15 août 860.

ATHEAS, roi des Scythes, prince belliqueux, fier et grand politique, fit la guerre aux Triballiens et aux Istriens, et fut tué dans un combat contre Philippe, vers 340 avant J.-C., à l'âge de 90 ans.

ATHENAGORE, philosophe chrétien d'Athènes au 12e siècle, se distingua par son zèle pour la foi, et par sa science. On a de lui une apologie pour les chrétiens, ayant pour titre : *Legatio pro christianis*, Oxford, 1706, in-8°, adressée à Marc-Aurèle et à Commode, et un ouvrage sur la résurrection des morts, Oxford, 1706, in 8°, et dans la Bibliothèque des Pères. Martin de Fumée, de Genillé, s'avisa de mettre sous le nom d'Athénagore son roman du Vrai et parfait amour, concernant les amours de Théagènes et de Chariclée, 1599, in-12; mais cet ouvrage n'a jamais existé avant lui.

ATHÉNÉE, célèbre grammarien grec, natif de Neucrate en Égypte, et l'un des plus savans hommes de son temps, florissait au 2e siècle, sous Marc-Aurèle, et au-delà de Sévère; c'est le Varron ou le Pline des Grecs. Il ne nous reste de lui que *les Diphnosophistes*, c'est-à-dire, *les Sophistes à table*, en 15 liv., dont il nous manque les deux premiers, une partie du troisième, et la plus grande partie du dernier. On y trouve une variété surprenante de faits et de citations qui en rendent la lecture agréable aux amateurs de l'antiquité. Casaubon l'a fait imprimer en grec et en latin, Lyon, 1612, 2 vol. in-fol. La traduction de l'abbé de Marolles, quoique infidèle, est rare, Paris, 1680, in-4°.

ATHÉNÉE, célèbre médecin, né en Cilicie, et contemporain de Pline, pensait que le feu, l'air, l'eau et la terre ne sont pas les vrais élémens; mais le chaud, le froid, le sec et l'humide, auxquels il en ajoutait un cinquième appelé esprit, en grec πνεῦμα; ce qui fit donner à sa secte le nom de *pneumatique*. Il est souvent cité par Galien.

Il y a aussi de ce nom un mathématicien de Cizyque, du temps d'Archimède, dont on a un traité des machines, dans les ouvrages des anciens mathématiciens, imprimés à Paris en 1693, in-fol.; en grec et en latin.

ATHÈNES, fut fondée par son premier roi;

* Cécrops.	1582	av. J.-C.
Cranaüs.	1532	
* Amphyction.	1523	
* Erichtonius.	1513	
* Pandion.	1463	
* Erechtée.	1423	
Cécrops II	1373	
Pandion II.	1333	
* Egée	1308	
* Thésée.	1260	
Menestée.	1230	
Démophoon.	1207	
Oxynthés ou Zinthis.	1174	
Aphydas.	1162	
Thymoëthes. . . .	1161	
Mélanthe.	1153	
* Codrus.	1116	

Ce prince s'étant dévoué pour sa patrie, et ses fils se disputant la royauté, les Athéniens l'abolirent, et mirent en place des archontes perpétuels, dont le premier fut * Medon, fils de Codrus, en 1095. Il eut douze successeurs. Mais les Athéniens voyant que la royauté n'avait changé que de nom, limitèrent à dix ans la durée du pouvoir des archontes. Il y en eut sept. Enfin ils élurent des archontes annuels :

Créon fut le premier.	684	av. J.-C.
* Dracon donne ses lois.	624	
* Solon donne ses lois.	594	
* Pisistrate, tyran.	561	

Les Athéniens entrèrent dans la ligue des Achéens contre les Lacédémoniens, et furent soumis par Sylla aux Romains, l'an 87 avant J.-C. *Voy.* les livres indiqués à Argos.

ATHENODORE, de Pergame, surnommé *Cordilion*, excellent stoïcien, refusa constamment les faveurs que les rois et le généraux voulaient lui faire. Il devint ami intime de Caton, et mourut auprès de lui.

ATHENODORE, de Tarse, fameux philosophe stoïcien, alla à la cour d'Auguste, qui le fit son précepteur. Auguste eut toujours pour lui beaucoup d'estime à cause de sa vertu et de sa probité. Ce philosophe lui parlait avec liberté ; il lui conseilla, pour calmer sa promptitude, de compter les

vingt-quatre lettres de l'alphabet des Grecs, avant que de suivre les mouvemens de sa colère. Il se mit un jour dans la litière qu'Auguste envoyait à une dame qu'il aimait, habillé en femme, armé d'un poignard, pour faire sentir à Auguste combien il était facile à un mari de se venger.

ATHERTON (Jean), fils du curé de Bawdrip, dans la province de Sommerset, naquit en 1598; il parvint à l'évêché de Waterford et Lismore en Irlande; mais ce ne fut que pour mettre ses vices dans un plus grand jour. Il ne mérite pas par lui-même de tenir une place dans ce dictionnaire; mais le caractère dont il a abusé forme une singularité qu'on ne doit pas passer sous silence. Quoiqu'il fût marié à une jeune fille fort aimable, il entretenait jusqu'à soixante concubines; sa maison était remplie de peintures immodestes et de mauvais livres. Encore persécutait-il les papistes et les nonconformistes, avec une cruauté qui faisait abandonner le pays. Mais il fut accusé d'un crime encore plus impardonnable, et finit par être jugé à être pendu; ce qui fut exécuté à Dublin, le 5 décembre 1640.

ATHIAS (Joseph), juif et célèbre imprimeur d'Amsterdam, a donné en 1661 et 1667 deux excellentes éditions de la Bible hébraïque, en 2 vol. in-8°. Les états-généraux lui firent présent d'une chaîne d'or et d'une médaille, pour lui en témoigner leur satisfaction. Ces éditions ont été effacées par celle d'Amsterdam, 1705, 2 vol. in-8°.

ATHLONE (Godard de Réede de Gwinckel, comte d'), fameux général du 17e siecle, était fils de Godard-Adrien de Réede, président du collége des nobles de la province d'Utrecht, et ambassadeur des Provinces-Unies, issu d'une illustre et ancienne maison de Westphalie, mort en 1691. Il se distingua d'abord dans la guerre de 1672, en qualité de colonel de cavalerie, et suivit ensuite Guillaume III, prince d'Orange, dans son expédition d'Angleterre. Après la bataille de la Boyne, le prince d'Orange donna le commandement de son armée d'Irlande à Gwinckel, pour achever de réduire les Irlandais. La fameuse bataille d'Agrim acheva la conquête de toute l'Irlande, et le roi Guillaume, pour le récompenser, lui donna le titre de comte d'Athlone, pour lui et pour ses descendans. Il fut welt-maréchal et général des troupes hollandaises en 1702, fit cette campagne avec le duc de Marlborough, et mourut à Utrecht le 11 février 1703, dans la commanderie de l'ordre Teutonique, dont il était grand-commandeur. Ses quatre fils ont marché sur ses traces, et se sont distingués par leur valeur.

ATKINS (Robert), né en 1621, descendait d'une ancienne famille de la province de Glocester. Au couronnement de Charles II, il fut créé chevalier du Bain. En 1671, il prit les degrés de docteur en droit dans l'université d'Oxford; et en 1672, il fut créé juge de la cour des communs-plaids. Mais en 1679, craignant les événemens d'un temps de trouble, il remit son office, et se retira en son pays. Lorsqu'en 1683 le lord Russel fut arrêté pour conspiration, Atkins écrivit une lettre au roi en sa faveur. A la révolution, Atkins reçut de grandes marques de distinction; il fut créé lord-baron en chef de l'échiquier en 1689. En cette qualité, lorsque le lord-maire de Londres vint prêter serment à l'échiquier en 1693, Atkins prononça un discours éloquent, où il fit une peintre effrayante de desseins de Louis XIV. En 1695, il résigna son office, pour passer le reste de ses jours dans la tranquillité. Il mourut en 1709, à 88 ans. Son fils, de même nom que lui, né en 1646, et mort en 1711, à 64 ans, est auteur de l'*Histoire de la province de Glocester*.

ATLAS, roi de Mauritanie, et célèbre astronome qu'on croit contemporain de Moïse, et inventeur de la sphère. La connaissance qu'il avait des astres a fait dire qu'il soutenait les cieux avec ses épaules. Les poètes ont feint qu'il avait été métamorphosé en montagne pour avoir méprisé Persée: ils le font frère de Prométhée, et fils de Jupiter et de Clymène.

ATOSSE, fille de Cyrus, roi de Perse, sœur de Cambyse, épousa Darius 521 ans avant J.-C., et fut mère d'Artabazane et de Xercès.

ATRÉE, fils de Pélope et d'Hippodamie, et père d'Agamemnon et de Ménélas, fut roi d'Argos et de Micène, vers 1291 avant J.-C. Il chassa de sa cour Thieste son frère, parce qu'il avait un commerce criminel avec Ærope sa

femme, et lui fit ensuite manger les deux enfans nés de ce commerce.

ATROPOS, c'est-à-dire *inflexible*. *Voy*. PARQUES.

ATTA (TITUS-QUINCTIUS), poète latin qui vivait 80 ans avant J.-C., et dont on trouve quelques fragmens dans le *Corpus poetarum*, de Maittaire.

ATTALE Ier, roi de Pergame, prince libéral et courageux, succéda à Eumènes, dompta les Galates, étendit ses conquêtes en Asie jusqu'au mont Taurus, et mourut 197 ans avant J.-C.

ATTALE II, *Philadelphe*, roi de Pergame, ami et allié du peuple romain, repoussa Antiochus, fit plusieurs actions éclatantes, et fonda en Lydie deux villes, *Attalie* et *Philadelphie*. Il mourut 138 ans avant J.-C.

ATTALE III, *Philometor*, roi de Pergame, fils d'Eumènes, abandonna le soin de son royaume pour se donner tout entier au jardinage et à la fonte des métaux. Il entreprit de dresser lui-même un tombeau à sa mère, et mourut d'une fièvre contractée en restant trop long-temps exposé au soleil, 133 ans avant J.-C. Ce fut le dernier roi de Pergame. Il laisa de grandes richesses, et institua le peuple romain son héritier, en ces termes : *Populus Romanus meorum hæres esto*. Ces paroles ne s'entendaient, selon sa pensée, que des meubles de son palais; mais les Romains l'interprétèrent de tout le royaume, et s'en saisirent.

ATTALUS, était un de ces Romains revêtus de la pourpre impériale par les barbares, pour se donner de la considération parmi les peuples qui n'auraient pas voulu obéir à un barbare, et qui obéissaient à un fantôme d'empereur que les barbares créaient et anéantissaient à leur gré. Attalus fut revêtu de la pourpre par Attila. Son successeur Ataulphe l'en revêtit, et l'en dépouilla plusieurs fois, suivant ses intérêts. Enfin, pressé dans Narbonne, par Constantius, habile général romain, et rival d'Ataulphe, parce qu'il avait voulu épouser Placidia, le Goth s'échappa par mer, avec Attalus; ce dernier voulant se séparer des Goths, pour tramer quelques nouvelles brouilleries, fut pris et livré à Honorius, qui en fit l'ornement de son triomphe, en 417, et le relégua dans l'île de Lipari, après lui avoir fait couper le bout des doigts.

ATTERBURY (LOUIS), père de l'évêque de Rochester, naquit en 1631, de François Atterbury, curé de Middleton, qui signa avec d'autres la ligue et le pacte de 1648. Louis fit ses études à Oxford, dans Christ-Church, et prit le degré de docteur en théologie en 1660. La même année, il fut nommé chapelain extraordinaire du duc de Glocester. Dès 1657, il avait eu la cure de son père. Malheureusement il se noya à Londres, au commencement de décembre 1691. Il a publié quelques sermons.

ATTERBURY (LOUIS), fils du précédent, naquit au mois de mai 1656. Il étudia à Oxford, où il prit le degré de docteur en droit civil. Il fut chapelain prédicateur de la reine Anne et du roi Georges Ier. Il eut aussi plusieurs cures successivement, et mourut à Bath, le 20 octobre 1731. Il a publié de son vivant deux volumes de sermons; le premier, en 1699, le second, en 1703; il en a paru un troisième après sa mort, à Londres, 1743. Il a aussi publié, en anglais, des *Lettres sur l'histoire du concile de Trente*, un *Examen des points contestés entre les catholiques et les protestans*; la *Traduction de la vie pénitente de madame de la Vallière*; il avait pour frère le suivant.

ATTERBURY (FRANÇOIS), savant évêque de Rochester, né à Milton, dans la province de Buckingham, le 6 mars 1662 : ayant été reçu docteur en 1687, il prit vivement la défense de Luther contre les catholiques romains ; ensuite il alla à Londres, où il devint chapelain du roi Guillaume et de la reine Marie, puis doyen de Westminster, et évêque de Rochester en 1713 : mais s'étant déclaré pour le prétendant dans les troubles d'Écosse, il fut accusé de haute trahison, renfermé dans la tour de Londres en 1722, et banni l'année suivante. Comme il débarquait à Calais pour passer en France, le lord Bolingbrocke, qui avait obtenu son pardon, s'y embarqua en même temps pour repasser en Angleterre; ce qui fit dire plaisamment à l'évêque de Rochester : *Je vois bien à présent que je ne suis qu'échangé*. Durant tout le temps de son exil, il s'appliqua à l'étude, et se

fit aimer des gens de lettres. C'était un homme érudit, vif, poli, et judicieux. Il mourut à Paris le 15 février 1732. Son corps fut porté en Angleterre, et enterré à l'abbaye de Westminster. On a de lui des sermons en anglais, des lettres latines dans le tome 4 du recueil de pièces de littérature de l'abbé Granet, et d'autres ouvrages estimés.

ATTERSOL (Guillaume), savant anglais du 17e siècle, dont on a un commentaire en anglais sur le livre des nombres, 1618, in-fol., et d'autres ouvrages.

ATTICUS (Titus Pomponius), chevalier romain, et l'un des savans hommes de l'ancienne Rome, durant les guerres civiles de Marius et de Sylla, se retira à Athènes, où il apprit à parler le grec aussi délicatement que le latin : de retour à Rome, il lia une étroite liaison avec Cicéron, Hortensius et les autres savans. Agrippa épousa Pomponie sa fille. Atticus se ménagea si bien durant les guerres civiles de Pompée et de César, de Marc-Antoine et de Brutus, que sans prendre le parti d'aucun, il fut aimé de tous. Il refusa constamment d'être élevé aux charges, préférant l'étude et la vie privée. Il avait composé des annales, et plusieurs autres ouvrages en grec et en latin. Il mourut à l'âge de 77 ans, l'an 721 de Rome. Cicéron lui écrivit un grand nombre de lettres dont M. l'abbé Montgault a donné une excellente traduction française, avec des notes, en 6 vol. in-12.

ATTICUS, préfet de toute l'Asie sous l'empereur Nerva, en 97 de J.-C. Son fils Hérode Atticus fut précepteur de Vérus, et consul en 143. De ce consul naquit cet Atticus, qui eut si peu d'esprit, qu'il ne pouvait apprendre les vingt-quatre lettres de l'alphabet; ce qui obligea son père de lui donner vingt-quatre serviteurs portant chacun le nom d'une des lettres, et en ayant la figure peinte sur l'estomac; à force de les voir et de les appeler, il apprit à lire.

ATTICUS, savant et célèbre patriarche de Constantinople, natif de Sebaste, fut élevé par les solitaires, qui lui inspirèrent les sentimens d'une vraie piété, beaucoup de zèle pour la foi et de charité pour les pauvres. Il fut mis sur le siége de Constantinople quatre mois après la mort d'Arsace, en 406, du vivant de saint Jean Chrysostôme. Cette élection souleva contre lui le pape Innocent Ier, et divers évêques d'Orient. Cependant, après la mort de saint Jean Chrysostôme, Innocent lui accorda la communion. Atticus mourut vers 427. Tous les grands hommes de ce temps-là en font l'éloge.

ATTILA, roi des Huns, l'un des plus fameux conquérans du 5e siècle, surnommé *le fléau de Dieu*, ravagea l'Orient, imposa un tribut à Théodose-le-Jeune, traversa la Pannonie et la Germanie, et entra dans les Gaules en 450, avec une armée de 500,000 hommes; il prit plusieurs places et assiégea Orléans; mais Aëtius, Méroué et Théodoric lui firent lever le siége : peu de temps après, ils lui livrèrent une grande bataille à Méri, petite ville de Champagne, où il perdit plus de 200,000 hommes. De là Attila passa en Italie en 452, où il ruina Aquilée et plusieurs autres villes. Saint Léon vint au-devant de lui, et l'empêcha par ses prières, et en lui promettant un tribut au nom de Valentinien III, de pousser jusqu'à Rome. On dit même qu'il vit à côté du saint pape un homme habillé pontificalement, qui le menaçait de le tuer s'il n'obéissait. On ajoute qu'il s'en retourna en Pannonie avec une armée victorieuse, chargée de richesses, et qu'il mourut la nuit de ses noces d'un saignement de nez, en 454.

ATTILIUS REGULUS (M.), l'un des plus grands hommes de l'ancienne Rome, fut consul avec Julius Libo, 267 ans avant J.-C. Ils soumirent les Salentins, et enlevèrent Brindes, leur capitale, en 256 avant J.-C. Régulus fut consul une seconde fois avec Manlius Vulso. Ils défirent la flotte des Carthaginois, leur coulèrent à fond 32 navires, et en prirent 64 : après cette victoire, Manlius retourna à Rome, et Régulus demeura en Afrique; il défit Amilcar et Asdrubal, prit Clupea et plusieurs autres villes. Les Carthaginois lui opposèrent ensuite un horrible serpent, qu'il fit tuer avec des machines de guerre sur le fleuve Bagrada. La peau de ce monstrueux serpent fut envoyée à Rome; elle avait 120 pieds de long. L'année d'après Régulus défit trois généraux, et prit huit éléphans : alors les Carthaginois lui demandèrent la paix; mais il l'offrit à des conditions si rudes, qu'ils ne voulurent point l'ac-

cepter. Ils armèrent de nouveau; et ayant donné la conduite de leur armée à Xantippe, Lacédémonien, ce nouveau général défit 30,000 Romains, et en fit 15,000 prisonniers, entre lesquels était Régulus. En 251 avant J.-C., les Carthaginois envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour demander la paix; ils voulurent que Régulus les accompagnât, espérant que le désir de se voir libre l'engagerait à la solliciter; mais ce grand homme, étant entré au sénat, s'opposa fortement à la paix; ainsi les ambassadeurs furent renvoyés, et Régulus retourna en Afrique, où les Carthaginois, devenus furieux par ce refus, le firent mourir de la manière la plus cruelle, dans un tonneau garni de pointes de fer. La femme de Régulus obtint du sénat les principaux des prisonniers carthaginois, qu'elle laissa mourir de faim entre des planches garnies de pointes de fer.

ATTIRET (Le frère JEAN-DENIS), peintre et jésuite, naquit à Dôle en 1702 Son père lui donna les premières leçons de peinture; après avoir acquis quelque talent il alla se perfectionner à Rome. De retour en France, sa piété le porta à renoncer au monde, il entra chez les jésuites en qualité de simple frère. Quelque temps après les missionnaires de Pékin demandèrent un peintre français : le frère Attiret, qui avait à cœur la propagation de la religion catholique, sollicita d'être envoyé en Chine, et partit vers 1737. Arrivé à Pékin, il ne fut pas longtemps à s'attirer l'estime de Kien-Long qui régnait alors. Les tableaux qu'il présenta à ce prince furent placés dans les appartemens du palais impérial. Cependant le frère Attiret eut une infinité de contrariétés à essuyer, en se voyant obligé de se conformer presqu'entièrement au goût bizarre des Chinois. Pendant plusieurs années il eut des travaux excessifs. Les nombreuses victoires qui signalèrent le règne brillant de Kien-Long devinrent le sujet d'autant de nouveaux tableaux dont l'exécution fut confiée au frère Attiret, en 1754. L'empereur, voulant lui donner une marque distinguée de son estime, le nomma mandarin; mais le frère Attiret, que le zèle de la religion seul avait conduit dans un pays aussi lointain, refusa cette dignité, et parvint néanmoins à conserver les bonnes graces du monarque. Le frère Attiret mourut en 1768, regretté de tous ceux qui le connaissaient, et principalement de l'empereur, qui donna pour ses funérailles une somme assez considérable. On trouve une lettre du frère Attiret dans le *Recueil des Lettres édifiantes*, tom. 27. Le style en est pur et élégant.

ATYS, jeune homme phrygien, célèbre dans la Fable, fut aimé de Cybèle, qui lui laissa le soin des sacrifices qu'on lui offrait, à condition qu'il ne violerait pas son vœu de chasteté : mais ne lui ayant pas obéi, il se fit eunuque.

AUBAIS (CHARLES DE BASCHI, marquis d'), né au château de Beauvoisin, diocèse de Nîmes, le 20 mars 1686, partagea son temps entre l'exercice des vertus sociales et les sciences. Il était des académies de Marseille et de Nîmes, et mourut dans cette dernière ville, le 5 mars 1777. Il avait réuni une des belles bibliothèques de la province, et fit imprimer, par les soins de M. Ménard, un *Recueil de pièces fugitives sur l'Histoire de France*, Paris, 1759, 3 vol. in-4°. Ces pièces sont d'après des manuscrits relatifs à l'histoire de la ligue dans les provinces méridionales de France. Il avait fait imprimer en 1761 une *Géographie historique*, in-8°, qui n'a pas eu de succès.

AUBERT (PIERRE), né à Lyon en 1642, fut avocat et échevin de Lyon en 1700, et procureur du roi de la Conservation jusqu'à sa mort, arrivée le 19 février 1733. Il a été éditeur du Recueil de factums, 1710, 2 vol. in-4°, et du Dictionnaire de Richelet, 1728, 3 vol. in-fol. Il a légué sa bibliothèque à la ville de Lyon.

AUBERT (JACQUES), musicien de l'académie royale de musique, a composé celle de la *Reine des Péris*, en 1725; celle des *Fêtes champêtres et guerrières*, 1745. Il est mort le 19 mai 1753.

AUBERTIN (EDME), *Albertinus*, savant ministre de Charenton, né à Châlons-sur-Marne en 1595, mort à Paris le 5 avril 1652. On a de lui un ouvrage fameux sur l'eucharistie, intitulé *l'Eucharistie de l'ancienne église*, 1633, in-fol., dont les calvinistes font grand cas. Blondel l'a publié en latin à Deventer, 1654, in-

fol. Il est réfuté dans le livre de *la Perpétuité de la foi.*

AUBERY (JEAN), médecin du duc de Montpensier, natif du Bourbonnais, a mis au jour, en 1599, l'*Antidote d'amour,* Delt, 1663, in-12; les *Bains de Bourbon,* 1604, in-8°; et *Apologia medicinæ*, Paris, 1608, in-8°.

AUBERY (ANTOINE), savant historien du 17e siècle, apprit le latin, le grec et les langues modernes. Il se levait tous les jours à cinq heures, et étudiait jusqu'à six du soir. Il ne faisait presque aucune visite, et en recevait très-peu, préférant le commerce tranquille de ses livres à l'exercice tumultueux du monde. Il mourut en 1695, à 79 ans. On a de lui, 1° l'Histoire des cardinaux, 1642, et suiv., 5 vol. in-4°; 2° un Traité historique de la prééminence des rois de France, 1649, in-4°; 3° l'Histoire du cardinal de Joyeuse, 1654, in-4°; 4° l'Histoire du cardinal de Richelieu, 1660, in-fol., et Cologne, 1666, 2 vol. in-12; 5° Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu, 1660, 2 vol. in-fol., 1667, 5 vol. in-12; 6° celle du cardinal Mazarin, 1695, 3 vol., et 1751, 4 vol. in-12; 7° *un Traité des justes prétentions du roi de France sur l'empire,* 1667, in-4° et in-12, dont les princes d'Allemagne ayant été alarmés, l'auteur fut mis pour quelque temps à la Bastille; 8° *un Traité de la régale*, 1678, in-4°.

AUBERY DU MAURIER (LOUIS), suivit son père dans l'ambassade de Hollande, d'où il passa à Berlin, en Pologne, et à Rome. De retour en France, il acquit la faveur de la reine-mère: mais las de faire le courtisan sans s'avancer, il se retira dans ses terres, où il mourut en 1687. On a de lui: *Relation de l'exécution de Cabrières et de Merindol*, Paris, 1645, in-4°; *Mémoires de Hollande*, 1 vol. in-12, réimprimé en 2. Son petit-fils a donné, en 1737: *Mémoires de Hambourg*, in-12, qui sont aussi de lui.

AUBESPINE (CLAUDE DE L'), baron de Châteauneuf-sur-Cher, et secrétaire d'état, s'est signalé par ses services sous François Ier, Henri II, François II, et Charles IX. La reine Catherine de Médicis prenait son conseil dans toutes les affaires importantes, et alla même le consulter au chevet de son lit le jour de la bataille de Saint-Denys. Il mourut le lendemain, 11 novembre 1567.

AUBESPINE (GABRIEL DE L'), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, chancelier des ordres du roi, conseiller d'état, et frère du garde des sceaux de Châteauneuf, succéda à Jean de l'Aubespine son parent dans l'évêché d'Orléans. Il fut employé en diverses négociations importantes, et mourut le 15 août 1630, à 52 ans. C'est le premier qui ait donné un plan juste de l'ancienne discipline de l'église, dans son livre *de Veteribus ecclesiæ ritibus*, 1622, in-4°, et dans ses notes sur les conciles, sur Tertulien, et sur Optat de Milève. Il fait paraître dans tous ses ouvrages une profonde érudition, et une parfaite connaissance de l'antiquité ecclésiastique.

AUBESPINE (MADELEINE DE L'), épouse de Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroi, fille de Claude, et tante du précédent; femme célèbre par son esprit et par sa beauté; composa divers ouvrages en vers et en prose, et mourut à Villeroi, en 1596. Ronsard en fait un grand éloge.

AUBESPINE (CHARLES DE L'), marquis de Châteauneuf et abbé de Préaux, fut successivement ambassadeur, gouverneur de Touraine et garde des sceaux de Louis XIII. On lui a reproché la conduite qu'il a tenue dans le procès des maréchaux de Marillac et de Montmorency, où il vota la mort des deux accusés. Ce ministre intrigant, tour à tour disgracié et rappelé à la cour, mourut en 1653.

AUBETERRE. *Voy.* LUSSAN.

AUBIGNAC. *Voy.* HÉDELIN.

AUBIGNÉ (THÉODORE AGRIPPA D'), gouverneur d'Oléron et de Maillezais, amiral de Poitou, maréchal de camp, gentilhomme de la chambre, et favori du roi Henri IV, se distingua par ses écrits et par sa valeur. On a de lui, 1° une Histoire universelle, Maillé (Saint-Jean-d'Angeli), 1616, 18 et 20, 3 vol. in-fol., réimprimée en 1626, in-fol., dans laquelle on trouve bien des particularités qu'il ne faut pas toujours croire. Le premier volume fut brûlé par arrêt du parlement du 4 janvier 1617; 2° les Tragiques, 1617, in-4° et in-8°; 3° Petites Œuvres mêlées (poésies), Genève, 1630; 4° on lui attribue les deux satires ingénieuses,

mais trop libres, intitulées la *Confession de Sancy*, dans le journal d'Henri III, *voy.* Etoile; *et le baron de Fæneste*, 1731, in-12; 5° ses mémoires qui se trouvent avec l'*Histoire de madame de Mucy, et les mémoires de M. le duc de Bouillon*, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12. Il mourut protestant à Genève, en 1630, à 80 ans. Son fils Constant d'Aubigné était père de madame de Maintenon.

AUBIGNY (Le maréchal d'). *Voy.* Stuart.

AUBIN (Gabriel de Saint-), peintre, frère de l'habile graveur de ce nom, suivit trop son penchant à tout savoir, et ne s'appliqua pas assez uniquement à la peinture pour s'y faire un nom. Il est mort à Paris en 1780, à 54 ans.

AUBIN (Guedier de Saint-). *Voy.* Guedier.

AUBIJOUX. *Voy.* Amboise, Chaumont.

AUBLET (Jean-Baptiste-Christophe Fusée), botaniste français, né en 1720 à Salon, abandonna la maison paternelle pour aller étudier la botanique à Montpellier. Il voyagea dans différentes colonies, et rassembla à la Guiane un herbier assez considérable. Il se rendit en 1764 à Saint-Domingue, et y fit un grand nombre d'observations intéressantes; de retour à Paris, il publia un ouvrage intitulé *Plantes de la Guiane*, 1775, 4 vol. in-4°, dont les deux derniers ne contiennent que des planches. On a encore de lui: *Genera Plantarum*, 1789.

AUBREY, *Alberieus* (Jean), né en Angleterre, en 1626, peut être mis au nombre des savans malheureux, sa vie n'ayant été qu'une suite de peines et de disgrâces. Il perdit toute sa succession paternelle par les chicanes qu'on lui fit. Il fit naufrage en 1660, en revenant d'Irlande, et pensa perdre la vie. Il se maria l'année suivante avec Jeanne Sonnet, mais ce fut, dit-il, *sous une mauvaise étoile.* Il mourut à Oxford, vers 1700. Ses principaux ouvrages sont, 1° *La vie de Hobbes*, en anglois, et traduite en latin par R. Blackbourn, mort en 1716, imprimée à Charles-Town, 1682, in-4°; 2° *Promenade de la province de Surrey*, en anglais. C'est une histoire naturelle de cette province. 3° *Mélanges sur divers sujets*, 1721, in-8°, comme de la fatalité des jours et des lieux, des présages, des songes, etc. Il y a beaucoup de crédulité et de superstition dans ce livre.

AUBRIET (Claude), excellent dessinateur d'histoire naturelle, qui florissait sur la fin du 17e siècle. C'est d'après ses dessins qu'ont été gravées les planches du *Botanicon parisiense*, de Vaillant. M. Gaignat avait réuni en 4 vol. in-fol. ce qu'il avait fait de mieux en plantes et en papillons.

AUBRIOT (Hugues), bourguignon, intendant des finances, prévôt des marchands de Paris, fit bâtir la Bastille par ordre de Charles V, en 1369: ayant été déclaré impie et hérétique pour s'être déclaré contre le clergé et l'université, il fut condamné à finir ses jours dans la Bastille. Les maillotins l'en retirèrent en 1381; mais il refusa de se mettre à leur tête, et se retira le soir même en Bourgogne, où il mourut en 1382.

AUBRY (Jacques-Charles), célèbre avocat au parlement de Paris, mort en 1739, est auteur de la consultation pour M. de Soanen, évêque de Senez, et de celle des ducs et pairs contre le duc d'Aiguillon, et des mémoires pour Mlle de Kerbabu: il entendait surtout à manier l'ironie. Son second fils prit le parti des armes, et se distingua dans la Louisiane pendant la guerre avec les Anglais, qui le firent prisonnier hors de défense par les blessures qu'il avait reçues: ayant été échangé, il fut nommé commissaire pour régler les limites de la Louisiane. Il remplissait les fonctions de gouverneur, lorsque la cour d'Espagne envoya un gouverneur dans cette colonie, que la France lui avait cédée. Les habitans se refusèrent à cette nouvelle domination. M. Aubry se comporta dans cette occasion délicate de façon à mériter l'approbation des cours de Versailles et de Madrid, et à se conserver l'affection des habitans. Le gouverneur fut sauvé de la fureur des séditieux. Un nouveau gouverneur fut plus heureux que le premier; et M. Aubry, qui n'avait plus rien à faire à la Louisiane, s'en revenait en France, quand son vaisseau fit naufrage à la vue du port en 1770.

AUBRY (Jean), fils d'un procureur de Montpellier, chanoine de cette ville, prêtre et docteur en droit, passa en Orient pour y convertir les infidèles.

Peu content de ses succès, il revint en France dans le dessein d'y trouver un remède qui pût le faire passer pour un homme à miracles par ses grands effets. Il en trouva un en effet dont il distribua beaucoup avec des effets bons et mauvais. Mais il ne retourna pas en Orient, et mourut vers 1657. On a de lui différens ouvrages qui sentent le visionnaire : *La merveille du monde*, ou *la médecine véritable nouvellement ressuscitée*, in-4° ; *le Triomphe de l'Archée*, in-4° ; *Abrégé de l'ordre admirable et des secrets de Raimond Lulle*, in-4°. En 1666, il publia une brochure de huit pages in-4° commençant par ces mots : *Au public, à l'honneur et gloire de Dieu, etc. Je commencerai la trompette de l'évangile, etc.* Il ne faut pas le confondre avec Jean Aubry, médecin du roi en 1608, dont on a l'*Antidote d'amour*, 1663, in-12, etc.

AUBUSSON. La maison des vicomtes d'Aubusson est connue depuis le 9e siècle. Raynaud VII vendit le vicomté d'Aubusson à la maison de Lusignan, vers 1279 ; mais des collatéraux ont subsisté jusqu'à nos jours.

AUBUSSON (Pierre d'), 39e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dont la résidence était alors dans l'île de Rhodes, se signala en Hongrie, se fit aimer de l'empereur Sigismond, et fit paraître beaucoup de valeur au siége de Montereau-Faut-Yonne. Charles VII disait de lui, qu'il était rare de voir ensemble tant de feu et tant de sagesse. Ayant été élu grand-maître après la mort de J.-B. des Ursins, le 17 juin 1476, il fit aussitôt bâtir plusieurs forts pour la sûreté de l'île. C'est lui qui soutint en 1480 ce fameux siége contre les Turcs, qui étaient venus assiéger Rhodes avec une flotte de 160 voiles, et qui furent contraints, deux mois après, de prendre la fuite avec leurs galères. La même année, Mahomet II étant mort, Zisime, un de ses fils, envoya demander un asile à Rhodes ; le grand-maître l'envoya chercher, et lui fit une magnifique réception. Il s'appliqua ensuite à solliciter une croisade contre les Turcs, fit des règlemens très-sages pour l'avantage de l'ordre et de la religion, et mourut à Rhodes le 3 juillet 1503, âgé de plus de 80 ans. Les papes, les princes et les écrivains lui donnèrent les éloges les plus magnifiques. Innocent VIII l'avait honoré de la pourpre. Le père Bouhours a écrit sa vie, in-12.

AUBUSSON (François, vicomte d'), duc de la Feuillade, pair et maréchal de France, se signala à la bataille de Rhétel en 1650, aux siéges de Mouzon, de Valenciennes et de Landrecies, et au fameux combat de Saint-Gothard contre les Turcs. Il attaqua en 1674 le fort de Saint-Etienne, par un chemin presque impraticable, et l'emporta l'épée à la main. C'est lui qui fit élever en 1686 la statue de Louis XIV qui était dans la place des Victoires à Paris. Il mourut subitement en 1691.

AUBUSSON (Georges d'), frère du précédent, second fils de François d'Aubusson, comte de la Feuillade, fut nommé archevêque d'Embrun en 1649, et fut envoyé ambassadeur à Venise en 1659, puis ambassadeur extraordinaire en Espagne en 1661. C'est lui qui fit résoudre le roi d'Espagne d'envoyer en France le marquis de Fuentes, son ambassadeur extraordinaire, pour réparer publiquement l'offense commise le 10 octobre 1661, en la personne du comte d'Estrades, ambassadeur de France en Angleterre, par le baron de Batteville, ambassadeur d'Espagne en cette cour ; ce qu'il exécuta au Louvre le 24 mars 1662, où il déclara, en présence des princes du sang, du nonce du pape, des ambassadeurs et ministres étrangers et de toute la cour, que S. M. catholique avait donné ordre que ses ambassadeurs et ministres en toutes les cours étrangères, cédassent le rang et préséance aux ambassadeurs et ministres de France. L'archevêque d'Embrun fut pourvu de plusieurs abbayes, devint évêque de Metz en 1668, et mourut le 12 mai 1697, à 88 ans.

AUCOURT (Jean Barbier d'). *Voy.* Barbier.

AUDEBERT (Germain), savant jurisconsulte, natif d'Orléans, où il était président de l'élection, mourut en cette ville le 24 décembre 1598, âgé de plus de 80 ans ; on a de lui divers ouvrages en vers latins, Hanovre, 1603, in-8° ; l'Eloge de Venise qui s'y trouve lui valut une chaîne d'or, avec la médaille du doge.

AUDÉE ou AUDIE, chef des Audiens, hérétique du 4e siècle, célébrait

la Pâque à la manière des juifs, et croyait que la ressemblance de l'homme avec Dieu consistait dans le corps; ce qui a donné lieu de croire que lui et ses sectateurs étaient anthropomorphites; mais le père Pétau le justifie sur ce point. Il avait aussi plusieurs erreurs sur l'administration du sacrement de pénitence. Il mourut après l'an 370, dans le pays des Goths.

AUDEN-AERT (Robert Van), peintre flamand, s'adonna surtout à la gravure, d'après Maatte, D. de Volterre, A. Carache, le Dominiquin, Pierre de Cortone, le Cavalier Bernin, etc. Il mourut dans un âge fort avancé, à Gand, à la fin du 18e siècle. Ses pièces les plus estimées sont : *Une descente de croix; une nativité de la Vierge; la chapelle de sainte Bibiane à Rome, en cinq feuilles; une Vierge donnant un rosaire; un Christ sur les genoux de la Vierge; la mort de la Vierge; Eliéser; Betzabée; saint Blaise.*

AUDIFFRET (Hercule), de Carpentras, général de la doctrine chrétienne, oncle et maître de Fléchier, mourut en 1959. On a de lui deux Oraisons funèbres, et des livres de piété.

AUDIFFRET (Jean-Baptiste), gentilhomme de Draguignan en Provence, envoyé extraordinaire à la cour de Mantoue, de Parme, de Modène et de Lorraine, mort à Nancy en 1733. Il a donné une Géographie ancienne, moderne et historique, 1689, 3 vol. in-4°, qui ne contient que quelques parties de l'Europe. On regrette qu'il ne l'ait pas achevée.

AUDIGUIER (Vital), de Clermont-Ferrand, assassiné vers 1630, a donné quantité de traductions de l'Espagnol, et des poésies, 1613, et 1614, 2 vol in-8°; Usage des duels, Paris, 1617, in-8°; et des romans qui sont oubliés.

AUDOENUS. *Voy.* Ouen.

AUDRA, professeur de religion et d'histoire au collége royal de Toulouse, est auteur d'une *Histoire générale depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, 1770, in-12. M. l'archevêque de Toulouse l'a condamnée dans un mandement. Voltaire a parlé de cet ouvrage d'une manière très-flatteuse. L'auteur est mort de désespoir, le 28 août 1771.

AUDRAN (Charles ou Karles), fils de Louis Audran, officier de la louveterie sous Henri IV, naquit à Paris en 1594. Il suivit son goût et son inclination pour la gravure, et fit un voyage en Italie pour s'y perfectionner. Les pièces les plus estimées de lui sont : une *Annonciation*, d'après le Carache, et une *Assomption*, d'après le Dominiquin. Il marquait ses estampes d'un C.; mais son frère Claude les désignant de même, il marqua les siennes d'un K. Ce qui lui a fait donner le nom de Karles.

AUDRAN (Claude Ier), frère du précédent, apprit de lui la gravure; mais il ne l'égala pas. Il était né en 1597, et mourut en 1677, à Lyon, où il s'était établi. Il laissa trois garçons, Gérard, Germain et Claude, qui tous trois suivirent l'état de leur père.

AUDRAN (Germain), né à Lyon en 1631, apprit le dessin et la gravure de son oncle Karles. Il retourna exercer son état à Lyon; ses estampes lui firent honneur, et lui méritèrent une place d'adjoint dans l'académie de peinture de cette ville. Il mourut à Lyon, en 1710, et fut père de quatre artistes.

AUDRAN (Girard), célèbre graveur, natif de Lyon, et mort à Paris en 1703, à 63 ans. Il avait reçu de son père les premières leçons de son art, et s'était perfectionné à Rome. Tous ses ouvrages sont remarquables par la correction du dessin, la force de son burin, et le grand goût de sa manière. Les pièces qui lui ont fait le plus d'honneur sont les batailles d'Alexandre, d'après Lebrun, et le dôme du Val-de-Grâce, d'après Mignard.

AUDRAN (Claude II), né à Lyon, en 1641, reçut des leçons de dessin de son oncle Karles, et suivit son goût pour la peinture, sous la direction de Lebrun, qui l'employa aux ébauches des grands tableaux du passage du Granique et de la bataille d'Arbelles. Il peignit à fresque la chapelle du château de Sceaux, la galerie des Tuileries, le grand escalier de Versailles, qui a été détruit. Il fit de grands tableaux pour le salon de Saverne, qui lui avaient été commandés par le cardinal de Furstemberg. L'académie l'admit en 1675, et le nomma professeur en 1681. Il mourut sans avoir été marié, en 1684, à Paris.

AUDRAN (CLAUDE III), peintre dans le genre des grotesques et des arabesques, fut nommé peintre et dessinateur du roi, qui lui donna la place de concierge du château du Luxembourg, où il est mort, sans avoir été marié, en 1734, à 76 ans, étant né à Lyon, en 1658. On voit de ses ouvrages à Versailles, à Marly, à Trianon et à Meudon.

AUDRAN (BENOIT Ier), né à Lyon, en 1661, apprit les premiers élémens de la gravure de son père, et vint à Paris se perfectionner sous son oncle Gérard. Il fut nommé graveur du roi, avec une pension. L'académie le mit au nombre de ses membres, et le nomma conseiller en 1715. Il mourut en 1721, à Louzouer, diocèse de Sens, où il avait acheté une campagne, du fruit de ses travaux et de la supériorité de ses talens. *Les sept Sacremens* du Poussin; *J.-C. chez Marie et Marthe; Alexandre malade*, d'après Le Sueur; le *Serpent d'airain*, d'après Lebrun; deux *Tableaux de la galerie du Luxembourg*, d'après Rubens, sont les morceaux qui lui ont fait le plus d'honneur.

AUDRAN (LOUIS), né à Lyon en 1670, mourut à la fleur de son âge, en 1712, sans avoir été marié. Il vint à Paris se former à l'école de son père. On distingue ses *Œuvres de miséricorde*, d'après Bourdon; et le *Cadavre*, d'après H[illegible].

AUDRAN (JEAN), né à Lyon, en 1667, dut à son oncle Gérard son talent dans la gravure; quoiqu'il ne l'ait pas égalé, il doit être mis dans la classe des graveurs célèbres. Il fut reçu de l'académie, et nommé graveur du roi; et, en cette qualité, logé aux galeries du Louvre. Il est mort aux Gobelins, en 1756. Les pièces qui lui ont fait le plus d'honneur sont *les Batailles d'Alexandre*, réduites en petit; l'*Esther* et l'*Athalie*, d'après Charles et Antoine Coypel; le *Couronnement de Marie de Médicis*, et le *Départ de Henri IV*, de la galerie du Luxembourg; l'*Enlèvement des Sabines*, d'après le Poussin; la *Pêche*, et la *Résurrection du Lazare*, d'après Jouvenet. Il a eu deux fils, Benoît et Michel, qui suivent.

AUDRAN (BENOIT II), graveur, donna entre autres le portrait du père Montfaucon et celui du père Raynaud, les âges et les élémens, avec Tardieu et Desplaces, d'après Lancret. Il est mort le 8 janvier 1772, sans laisser de postérité de Françoise Lottin, fille d'une libraire.

AUDRAN (MICHEL), fut entrepreneur des tapisseries de la couronne, et eut deux fils, l'un qui lui a succédé dans sa place, et l'autre qui est ancien conseiller au Châtelet.

AUFIDIUS, nom de plusieurs grands hommes d'une illustre famille romaine, dont les plus connus sont, T. Aufidius Oratius, du temps de Sylla; Cneius Aufidius, savant historien, environ 100 ans avant J.-C.; Aufidius Bassus, historien sous Auguste; enfin M. Luco Aufidius, qui trouva la manière d'engraisser des paons; ce qui lui fit un profit très-considérable.

AUGÉ, maîtresse d'Hercule, accoucha de Télèphe dans les bois, et se retira à la cour de Téthras, roi de Mysie, pour éviter la colère de son père. Télèphe, étant devenu grand, obtint du roi d'épouser sa mère, sans la connaître. Augé allait se tuer pour ne pas épouser un aventurier, lorsqu'elle en fut détournée par un serpent; ce qui lui donna occasion de reconnaître son fils.

AUGEART (MATTHIEU), fut reçu avocat au parlement en 1703. M. Chauvelin, qui fut garde-des-sceaux depuis 1727 jusqu'en 1737, le fit secrétaire du sceau. En 1735, il acheta une charge de secrétaire du roi, et mourut en 1751. Il a donné un Recueil d'arrêts des différens tribunaux du royaume, 3 vol. in-4°, réimprimé en 1756, 2 vol. in-fol.

AUGER (EDMOND), célèbre missionnaire et controversiste, jésuite, natif d'Alleman, près Sézanne en Brie, prit l'habit à Rome, sous saint Ignace, vers 1550, et enseigna les humanités en Italie. De retour en France, il s'appliqua à la conversion des hérétiques, et en ramena grand nombre à la foi. Un ministre, touché de son éloquence, et croyant le gagner à son parti, le sauva de la potence, où Des Adrets allait le faire attacher à Valence; mais il n'en fut que plus ardent à convertir les hérétiques. Son zèle se fit admirer à Lyon durant la peste. Ce fut lui qui, en 1563, rétablit la reli-

gion catholique en cette ville. Henri III le prit ensuite pour prédicateur et pour confesseur; et c'est le premier jésuite qui ait été confesseur de nos rois. Il mourut à Côme en 1591. On a de lui des ouvrages de controverse. Le père Dorigny a écrit sa vie, in-12.

AUGIAS, roi d'Elide, convint avec Hercule de lui donner la dixième partie de son bétail, pour nettoyer ses étables, dont le fumier infectait l'air. Hercule détourna le fleuve Alphée pour en venir à bout, et ensuite il tua le roi, qui lui refusoit son salaire. Il donna ses états à Philée son fils.

AUGURELLUS (Jean Aurélius), né à Rimini, et mort à Trévise au commencement du 16e siècle, âgé de 83 ans, était mauvais poète et alchimiste : son poëme intitulé *la Chrysopée* est imprimé à Bâle, 1518, in-4°, ou Anvers, in-8°. Il y débite ce qu'il sait de la pierre philosophale. Il est dédié à Léon X, qui lui fit présent d'une bourse vide, lui disant que ceux qui savent faire de l'or n'ont besoin que d'un endroit pour le mettre. Il mourut pauvre comme ses confrères. Ses autres poésies sont imprimées à Vérone, 1491, in-4°, ou Venise, 1505, in-8°.

AUGUSTE (Caïus Julius-César-Octavianus), empereur romain, et neveu de Jules-César, naquit à Rome l'an 63 avant J.-C.; ayant appris à Apollonie en Grèce la mort funeste de César, qui l'avait adopté, il se rendit en Italie, et s'attira toutes les créatures de son oncle. Marc-Antoine, alors consul, jaloux de l'autorité d'Auguste, arma contre lui; mais celui-ci, avec les consuls Hirtius et Pansa, dégagea Décimus Brutus, qui était assiégé dans Modène, et chassa Antoine de toute l'Italie. Hirtius fut tué à la bataille de Modène : Pansa mourut de ses blessures; mais avant que de mourir, il découvrit à Auguste le secret du sénat, dont le but était d'affaiblir Auguste et Antoine l'un par l'autre, et de remettre ensuite l'autorité entre les mains des partisans de Pompée. Cette déclaration fit résoudre Auguste de se réconcilier avec Marc-Antoine, plus puissant que lui par son union avec Lépide, et qui le menaçait, en cas de refus, de s'unir lui-même avec Brutus et Cassius. Il se fit donc une ligue entre Auguste, Marc-Antoine et Lépide. Telle fut l'origine du Triumvirat. Voy. Antoine. Auguste épousa Clodia, et marcha vers Rome : alors le sénat, qui avait été sur le point de le condamner, l'éleva au-dessus des lois mêmes, et lui permit de prendre le pas sur les consuls. Auguste fit autoriser son adoption par édit public, et condamner Brutus, Cassius, et les autres assassins de Jules-César. Il s'aboucha ensuite, près de Bologne, avec Marc-Antoine et Lépide. Il fut résolu dans cette entrevue qu'ils prendraient le gouvernement de la république pour cinq ans, sous le nom de Triumvirs, et qu'ils nommeraient les magistrats. Ils se partagèrent en même temps le gouvernement; Antoine eut l'Orient, Auguste l'Occident, et Lépide l'Afrique; ensuite Marc-Antoine et Auguste marchèrent contre Brutus et Cassius : après leur mort, Auguste revint en Italie distribuer aux soldats vétérans les terrains qu'on leur avait promis, malgré l'indignation publique; il y apprit que Fulvie remuait contre lui, en faveur d'Antoine son époux; il répudia Clodia; mais après la mort de Fulvie, il se réunit encore avec Antoine, qui épousa Octavie, sœur d'Auguste, et veuve de Marcellus. Auguste vainquit ensuite et chassa de la Sicile le jeune Pompée. Lépide, qui avait eu part à cette victoire, voulut se mettre en possession de la Sicile; mais il fut abandonné de son armée, et Auguste l'envoya en exil, lui laissant seulement le titre de grand-pontife. Enfin la guerre s'étant rallumée entre Auguste et Antoine, sous prétexte du mépris d'Antoine pour sa femme Octavie, la fameuse bataille d'Actium décida du sort de ces deux princes, 31 ans avant J.-C. Antoine fut vaincu; et par sa mort et celle de Cléopâtre, Auguste eut l'empire du monde. De retour à Rome, 29 ans avant J.-C., il conserva son autorité, par l'avis de Mécène, contre celui d'Agrippa, et prit le titre d'empereur : alors, pour affermir sa puissance, il s'appliqua à gagner les armées par ses libéralités, le peuple par l'abondance, et les savans par ses récompenses. Le sénat lui déféra le titre d'*Auguste*, 27 ans avant J.-C. Il voyagea ensuite dans les Gaules, en Espagne, en Sicile, en Grèce et en Asie, et prit encore la charge de grand-pontife, et 8 ans avant J.-C., il

réforma le calendrier, et le mit en l'état où il est resté jusqu'au pape Grégoire XIII. C'est alors qu'il donna son nom au mois d'*août*, appelé auparavant *sextilis*. Enfin il adopta Tibère, et mourut à Nole, âgé de 75 ans. Ce prince était d'une taille avantageuse et bien proportionnée ; il avait l'air doux et le regard modeste. Tandis qu'il aspirait à l'empire, on lui vit un esprit inquiet, remuant et artificieux ; il fut même cruel dans son triumvirat : mais aussitôt qu'il fut paisible possesseur de l'autorité souveraine, ses vices semblèrent être changés en vertus. Il parut juste, affable, libéral et modéré. Il maintint la paix, avança les gens de mérite, fit fleurir les arts et les sciences, qu'il cultiva lui-même, et qu'il porta sous son empire au plus haut degré de perfection. On lui reproche de s'être livré à la volupté, et aux caprices de Livie son épouse, qui le tournait à son gré. Il n'était point naturellement brave ; et devait l'empire et la plupart de ses belles actions, à Mécène et à Agrippa, néanmoins soit politique, soit fruit de son éducation, il conserva l'ancienne simplicité des Romains ; et, pendant qu'il rendait Rome resplendissante par les édifices publics qu'il faisait construire, ses maisons de ville et de campagne n'avaient rien de magnifique ; les particuliers, sous les règnes suivans, auraient rougi des meubles qu'il conserva ; il ne porta presque jamais d'autres habits que ceux que l'impératrice Livie ou sa sœur Octavie lui avaient filés.

AUGUSTE, duc de Brunswick et de Lunébourg, mort en 1666, à 87 ans, fut un des plus sages et des plus savans princes du 17e siècle. On a de lui divers ouvrages, et particulièrement une excellente harmonie évangélique en allemand. Il a donné aussi, sous le nom de Gustave Sélénus, une Stéganographie, Lunébourg, 1624, in-fol., fig., en latin.

AUGUSTIN (SAINT), l'un des plus illustres et des plus savans docteurs de l'église, né à Tagaste le 13 novembre 354, était fils de Patrice et de sainte Monique. Il fit ses études à Tagaste, à Madaure et à Carthage, où il eut, d'un commerce criminel, un fils nommé Adéodat, prodige d'esprit, mort à 16 ans. Il embrassa ensuite le manichéisme, et professa la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome, et enfin à Milan. C'est dans cette ville qu'étant allé entendre les sermons de saint Ambroise par curiosité, il fut si touché, qu'il résolut de se convertir ; les larmes de sainte Monique contribuèrent à sa conversion. Il fut baptisé à Milan par saint Ambroise, en 387, renonça à sa profession de rhéteur, et s'en retourna à Tagaste. Dès qu'il y fut arrivé, il distribua ses biens aux pauvres, et vécut en communauté avec quelques-uns de ses amis. Trois ans après, étant allé à Hippone, pour y convertir un homme de qualité, Valère, qui en était évêque, l'ordonna prêtre, malgré sa répugnance, en 391, et lui permit de prêcher en sa présence, contre la coutume des évêques d'Afrique. Ce fut alors que saint Augustin établit à Hippone une communauté de personnes choisies, qui vivaient en commun, sans rien posséder en propre. En 393, il expliqua le symbole de la Foi dans un concile tenu à Tagaste, avec tant de savoir, que les évêques le jugèrent digne d'une plus grande place. Devenu évêque en 395, il vécut en commun avec les clercs, et remplit tous les devoirs de l'épiscopat. Il combattit les donatistes, les manichéens, les pélagiens et les sémipélagiens ; instruisit son peuple par des prédications continuelles, soulagea les pauvres, et maintint la discipline en plusieurs conciles. Enfin, il mourut à Hippone, durant le siége de cette ville par les Vandales, le 28 août 430, âgé de 76 ans. Ses ouvrages, principalement *la Cité de Dieu*, et ceux en faveur de la grâce de J.-C., lui ont acquis une gloire immortelle. On y voit une vaste étendue de génie, beaucoup de justesse et de pénétration, une force et une énergie admirables, malheureusement infectés de jeux de mots et d'antithèses, vices de son siècle. La meilleure édition est celle des bénédictins, en 11 tom. in-fol., 1679 à 1700, qui se relient en 8 ; l'épître dédicatoire est de dom Mabillon : les 2 premiers vol. ont été réimprimés, avec quelques changemens, ce qui en fait rechercher la première édition. On a imprimé un *Appendix*, Anvers, 1703, in-fol. Eugypius a donné, *Thesaurus ex sancti Augustini operibus*, Basil., 1542, 2 tom. en 1 vol. in-fol., qui

est rare. M. Lambert a traduit en français *la Cité de Dieu*, 2 vol. in-8°, ou 4 vol. in-12. M. Dubois a traduit ses lettres, 6 vol. in-8° ou in-12; ses commentaires sur le Nouveau Testament, 4 vol. in-8°, sur l'épître de saint Jean, 4 vol. in-8°; ses Confessions, in-8°, et in-12; De la doctrine chrétienne, in-8°, De l'ordre et du libre arbitre, in-8°; De l'esprit et de la lettre, in-8°. M. Arnauld a aussi traduit les Confessions, et quelques petits traités; les Psaumes, en 7 vol. in-8° ou 14 in-12.

AUGUSTIN (SAINT), apôtre d'Angleterre, premier archevêque de Cantorbéry, au 6e siècle, était prieur du monastère de Saint-André, ordre de Saint-Benoît, à Rome, lorsqu'il fut envoyé en Angleterre par saint Grégoire-le-Grand, en 596. Il convertit le roi Ethelbert, fut ordonné évêque par Virgile, évêque d'Arles, et baptisa, le jour de Noël, 10,000 personnes. Il fit sa demeure à Cantorbéry, qui devint aussi la métropole d'Angleterre, établit plusieurs évêques dans les villes, et mourut le 26 mai 607.

AUGUSTIN et ANGE de Sienne, frères et architectes du 15e siècle, ont fait divers édifices publics à Sienne, tels que la façade septentrionale de la cathédrale, deux portes de la ville, la grande fontaine, etc. Ils en ont aussi construit à Orviette, Arezzo et Assise: leurs bâtimens sont ornés de sculptures qu'ils faisaient eux-mêmes.

AUGUSTIN, vénitien, élève de Marc-Antoine, gravait au milieu du 16e siècle. On a de lui, d'après Raphaël, le *Sacrifice d'Isaac*, le *Portement de Croix*; *saint Paul devant Sergius*, d'après Jules Romain; l'*Adoration des Bergers*, une *Bataille*, etc. Il a assez suivi la manière de son maître; mais son dessin n'est pas si correct.

AUGUSTIN (ANTOINE), archevêque de Tarragone, et l'un des plus savans hommes de son siècle, était de Saragosse, et fils d'Antoine Augustin, vice-chancelier d'Arragon, et d'Elisabeth, duchesse de Cardonne. Il se rendit très-habile dans le droit civil et canonique, les belles-lettres, l'histoire ecclésiastique, les langues et l'antiquité sacrée et profane, etc. Il fut auditeur de rote, puis évêque d'Alise, ensuite de Lérida, et parut avec éclat, en 1562, au concile de Trente. On lui donna l'archevêché de Tarragone en 1574, où il mourut en 1586, à 70 ans. On a de lui grand nombre d'ouvrages, la plupart très-estimés, dont voici les plus considérables : *La Correction de Gratien*, dont Baluze a donné une excellente édition en 1672, avec des notes, in-8°, et dont la première édition est de Tarragone, 1587, in-4°, rare; *les Constitutions de Tarragone*, 1580, in-4°; *les Canons pénitentiaux*, 1582, in-4°, rares; *Antiquæ Collectiones Decretalium*, Paris, 1621, in-fol.; *Epitome juris pontificis*, tome 1, Tarragonæ, 1587, tom. 2 et 3, Romæ, 1611, in-fol.; *De Propriis nominibus pandectarum florentinarum*, Tarragonæ, 1579, in-fol., très-rare; l'édition qui porte sur le titre Barcinone, 1592, est la même; *Dialog. xj de las Medallas*, Tarragonæ, 1587, in-4°. Il y en a plusieurs traductions italiennes, in-4° et in-fol., et une latine, 1617, in-fol. Il faut prendre la traduction italienne in-4° pour avoir les médailles des Dialogues 3 à 8, parce qu'elles ne sont pas dans l'édition de 1587.

AUGUSTULE, *Augustus-Romulus*, fut surnommé *Augustule*, ou par dérision, ou à cause de sa grande jeunesse. Il était fils d'Oreste, patrice, et général des armées romaines dans les Gaules, et de la fille du comte Romule, que Valentinien envoya en ambassade à Attila vers 449. Oreste son père s'étant révolté, et ayant chassé de Ravenne Julius Nepos, se rendit maître de l'empire, et fit proclamer son fils empereur à Ravenne, le 29 octobre 475. Augustule ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité; car Odoacre ayant soulevé l'armée, fit mourir Oreste, se rendit maître de Rome, et obligea Augustule d'abdiquer l'empire, après avoir régné neuf mois et vingt-quatre jours. Il lui assigna un revenu de 6,000 livres d'or pour le reste de sa vie : ainsi finit l'empire romain en Occident, 507 ans, à quelques jours près, depuis la bataille d'Actium, qui établit la monarchie d'Auguste, et 1229 ans après la fondation de Rome. Il est remarquable que le dernier empereur romain ait porté le nom d'*Auguste*, comme le premier, et celui de Romulus, comme le fondateur de la puissance des Romains.

AULU-GELLE (*Aulus Gellius*, ou *Agellius*), célèbre grammairien latin,

vivait à Rome sous Marc-Aurèle, vers 130 de J.-C. Il a écrit en latin vingt livres *Des Nuits attiques*, qu'il nomma ainsi, parce qu'il les composa à Athènes pendant les longues soirées d'hiver; elles roulent principalement sur la critique. Cet auteur est surtout recherché à cause d'un grand nombre de fragmens des anciens, qui ne se trouvent point ailleurs. La première édition latine est de 1469, in-fol.; celle d'Elzevir, de 1651, in-12; on en a encore publié plusieurs autres éditions, entre autres: celle de Leyde, 1666, in-8°, *cum notis variorum*; celles de 1687 et 1741, aussi in-8°; celle *Ad usum Delphini*, 1681, in-4°; et celle de Gronovius, 1706, in-4°.; il en a paru une traduction française, par l'abbé de Verteuil, à Paris, 3 vol. in-12.

AUMALE (Claude de Lorraine, duc d'), 3e fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, qui vint s'établir en France, fit la guerre aux Huguenots, et mourut en 1573. Son fils Charles fut un des plus entêtés de la ligue. Le parlement le condamna, comme coupable du meurtre d'Henri III, à être écartelé en 1595. Il se retira à Bruxelles, où il mourut en 1631, sans laisser d'enfans mâles. Le duc d'Aumale avait un frère chevalier de Malte, qui fut tué en voulant surprendre Saint-Denis, le 3 janvier 1591, à 23 ans.

AUMONT. La filiation de cette maison remonte au troisième siècle. *Voy.* Villequier.

AUMONT (Jean d'), maréchal de France, l'un des grands capitaines de son temps, se distingua dès sa jeunesse par sa bravoure. Henri III le fit maréchal de France en 1579. Il se signala à la bataille d'Ivri, et mourut le 19 août 1595, âgé de 73 ans.

AUMONT (Antoine d'), pair et maréchal de France, se distingua en divers siéges et combats; eut le commandement de l'aile droite à la bataille de Réthel, en 1650, et fut fait maréchal de France en 1651, gouverneur de Paris en 1662, duc et pair en 1665. Il mourut à Paris en 1669, âgé de 68 ans.

AUNEZ (Saint). *Voy.* Cezelli.

AUNILLON (Pierre-Charles-Fabiot), abbé du Gué de Launay, mort le 10 octobre 1760, à 76 ans, a prononcé une *Oraison funèbre de Louis XIV*, qui est imprimée dans le recueil des oraisons funèbres de ce monarque, 1716, 2 volumes in-12. Il est auteur d'*Azor* ou *le Prince enchanté*, 1750, in-12; la *Force de l'éducation*, 1750, in-12. La récompense qu'il a reçue pour son premier ouvrage ne l'a pas décidé à continuer de travailler dans le même genre.

AUNOY (Marie-Catherine-Jumelle de Berneville, épouse de François de la Motte, comte d'), dame célèbre, morte veuve en 1705, a composé *les Aventures d'Hippolyte, comte de Duglas*, in-12; *des Contes des Fées*, 4 vol. in-12; *le comte de Warwick*, in-12; *Mémoires historiques*, in-12; *Mémoires de la cour d'Espagne*, 2 vol. in-12, etc. Son mari, le comte d'Aunoy, fut accusé de crime de lèse-majesté par trois Normands, et manqua de perdre la tête. Un des accusateurs le déchargea par un remords de conscience.

AURAT, ou plutôt DORAT (Jean), *Auratus*, poète du 16e siècle, natif du Limousin; son nom de famille était Dinemandi; il prit celui de la ville de Dorat. Il était professeur en grec au collége royal à Paris. Sa facilité extrême à faire des vers grecs, latins et français, le fit connaître de Charles IX, qui créa pour lui la place de poète royal. A l'âge d'environ 78 ans, il se remaria à une jeune fille de 19 à 20 ans. Ses amis plaisantant là-dessus, Dorat répondit agréablement, que c'était une licence poétique. Il eut un fils de ce second mariage, et mourut en 1588. Ses poésies ont été imprimées en 1586, 2 vol. in-8°. C'est lui qui a donné cours à l'anagramme, invention ridicule, qui ne peut occuper que des personnes sans goût.

AURE (Sainte), ou AURÉE, de la race des Sarrasins, en Espagne, étant chrétienne, se retira dans un monastère. Elle eut la tête tranchée, le 19 juillet 856, pour avoir confessé généreusement la foi de J.-C.

AURELIEN (*Lucius Domitius*), empereur romain, et l'un des plus grands généraux de l'antiquité, était d'une naissance obscure, et parvint à l'empire par sa valeur, après la mort de Claude, en 270. Il portait la guerre d'Orient en Occident, avec la même facilité, dit Bayle, que nous faisions marcher nos armées d'Alsace en Flandre. Il défit les Goths, les Sarmates, les Mar-

romans et les Vandales. Il vainquit Zénobie, reine des Palmyreniens, et Tetrique, général des Gaulois, et les fit servir à son triomphe en 274. On dit que dans les différentes batailles il avait tué de sa main plus de 900 hommes. Il punissait avec une extrême cruauté; ce qui faisait dire de lui, *qu'il était bon médecin, mais qu'il tirait un peu trop de sang*. Ce prince excita contre les chrétiens une cruelle persécution en 272; mais elle ne fut pas de longue durée. Mnestée, l'un de ses affranchis, le fit assassiner en 275 dans la Thrace, comme il se préparait à entrer dans la Perse avec une grande armée.

AURELIUS-VICTOR (Sextus), historien latin, d'une condition médiocre, s'éleva par son mérite jusqu'aux premières dignités de l'empire. Julien le fit gouverneur de la seconde Pannonie en 361, et en 369 il fut consul avec Valentinien. On a de lui un Abrégé de l'histoire romaine, *ad usum Delph.*, 1681, in-4°, *cum not. varior.* Utrecht, 1696, in-8°, Amsterdam, 1733, in-4°.

AURELLI (Jean Mutio), ou plutôt ARELLI, *Aurelius*, poète latin du 16e siècle, natif de Mantoue, s'efforça d'imiter Catulle; mais on ne trouve dans ses vers rien de libre, ni contre la pudeur. Il mourut vers 1520. Léon X l'avait fait gouverneur d'une ville, dont il opprimait les habitans, qui le tuèrent et le jetèrent dans un puits, avec sa mule. On trouve ses poésies dans les *Deliciæ poetarum Italorum*.

AURENG-ZEB, grand-mogol, emprisonna son père, et s'empara du trône en 1660; fit mourir et chasser ses frères, et se vit paisible possesseur de l'empire en peu de temps : alors il s'imposa une pénitence rigoureuse pour expier ses crimes, ne mangeant que du pain d'orge et des légumes, et ne buvant aucune sorte de liqueur agréable. C'était un prince belliqueux. Il conquit les royaumes de Décan, de Visapour, de Golconde et de Carnate. Il campait presque toujours au milieu de son armée, craignant que ses fils ne lui fissent le même traitement qu'il avait fait à son père Chah-Jehan. Il mourut en 1707, âgé de près de 100 ans. On trouve dans les voyages de Bernier, et dans l'histoire du Mogol par le père Catrou, un beau discours que ce fameux conquérant prononça dans un cercle de savans, sur les défauts de l'éducation qu'il avait reçue, et sur celle qu'on aurait dû lui donner. Ce discours fut distribué dans tous les vastes états de son empire.

AUREOLUS (Pierre). *Voy.* Auriol et Oriol.

AURIA (Vincent), savant italien, né à Palerme en 1625, et mort dans la même ville en 1710. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien, et quelques-uns en latin. Ce sont des relations de fêtes, des Vies des saints, etc.; l'Histoire des vice-rois de Sicile, Palerme, 1697, in-fol.

AURIFICUS ou ORIFICUS BONFILIUS (Nicolas), religieux carme, natif de Sienne, vivait en 1592. Il a laissé, *de Antiquitate et ceremoniis missæ*, Venise, 1572, in-8°; divers ouvrages de morale et de piété. C'est lui qui a publié les œuvres de Thomas Waldensis.

AURIGNY (Gilles d'), naquit à Beauvais, embrassa la profession d'avocat, et fut reçu au parlement de Paris. Il a publié un grand nombre d'ouvrages; les plus estimés sont : 1° *la Généalogie des dieux poétiques*, par l'Innocent Égaré; 2° *Contemplation sur la mort de J.-C.*, in-8°, 1547, Paris; 3° *Le Tuteur d'amour* livre composé d'*épîtres, élégies, complaintes, etc.*, in-8°, 1547, Lyon. Aurigny est mort en 1553.

AURIOL (Blaise d'), né à Castelnaudari, était professeur en droit canon à Toulouse, lorsque François Ier y passa en 1533. Il eut l'honneur de haranguer ce prince au nom de l'université, et d'obtenir pour elle le titre de noble, et pour les professeurs le droit de faire des chevaliers. Auriol reçut l'anneau d'or, l'épée et les éperons dorés de Dastis, professeur émérite; et les professeurs, sans recevoir ces marques d'honneur en cérémonie pendant leur vie, se sont fait enterrer avec. D'Auriol était prêtre et doyen de Pamiers. On ignore le temps de sa mort. Il a fait quelques livres de jurisprudence oubliés, et des poésies qui ne le sont pas moins. On trouve de lui *la Départie d'amours*, à la suite *de la Chasse d'amours*, d'Octavien de Saint-Gelais, Paris, 1533, in-4°; *les joies et douleurs de Notre-Dame*, en vers et en prose, Toulouse, 1520, in-4°. Le premier est fait d'après les poésies de Charles, duc

d'Orléans, père de Louis XII, dont le manuscrit est à la bibliothèque du roi.

AURISPA (Jean), l'un des plus savans hommes du 15e siècle, né à Noto en Sicile, fut secrétaire de Nicolas V, qui le gratifia de deux riches abbayes. On a de lui quelques ouvrages, la traduction d'Archimède et celle d'Hiéroclès.

AUROGALLUS (Matthieu), de Bohème, professeur de langues à Wirtemberg, travailla avec Luther à la traduction allemande de la bible. Il mourut en 1543, après avoir laissé une grammaire hébraïque, Bâle, 1539, in-8°; *de Hebræis urbium, etc., nominibus*, Bâle, 1539, in-8°, et d'autres ouvrages.

AURORE, déesse qui ouvrait les portes du ciel, et précédait le soleil dans un char traîné par deux chevaux. Elle épousa Tithon, dont elle eut Memnon, roi d'Egypte.

AUROUX DES POMMIERS (Matthieu), conseiller-clerc en la sénéchaussée de Bourbonnais, était prêtre. Il a donné un commentaire fort estimé et rare, sur la coutume de Bourbonnais, 1732, deux parties, in-fol. En 1741, il a donné des additions à son ouvrage.

AUSONE (Jules), médecin de Valentinien Ier, fut préfet d'Illyrie et sénateur honoraire de Rome et de Bordeaux, il mourut en 377, à 90 ans. Nous n'avons plus les livres qu'il a écrits sur la médecine.

AUSONE (*Decius Magnus*), l'un des plus célèbres poètes latins du 4e siècle, né à Bordeaux, était fils du précédent et de Emilia Eonia, fille de Cécilius Argicius Arborius, d'une famille considérable dans le pays d'Autun. Après avoir appris les lettres grecques et latines, il enseigna la grammaire, ensuite la rhétorique à Bordeaux. Il s'y acquit une si grande réputation que Valentinien le choisit pour précepteur de Gratien son fils. Il fut élevé aux charges les plus considérables; et ce que dit Juvénal, que quand la fortune favorise, on peut être élevé de la profession de rhéteur à la dignité de consul, arriva à Ausone, car il fut consul en 379. Il écrivit une épître en vers à saint Paulin en 392, et mourut en 394. Les poésies d'Ausone sont écrites avec facilité et avec esprit, mais contraires à la pudeur et au bon goût. Son poëme de la Moselle est le meilleur. Il n'est point vrai qu'il ait été évêque de Bordeaux. Arborius, qui était fameux astrologue, avait tiré l'horoscope de son petit-fils Ausone, et l'on dit que la fortune de celui-ci justifia les prédictions de son grand-père maternel. Les poésies d'Ausone sont imprimées, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1671, in-8°, *ad usum Delphini*, Paris, 1730, in-4°; latin et français, Paris, 1769, 4 vol. in-12.

AUSSUN (Pierre), grand capitaine du 16e siècle, d'une famille noble et ancienne de Bigorre, servit pendant 40 ans avec beaucoup de réputation, et se distingua surtout à la bataille de Cerisoles. Il mourut en 1562.

AUSTREGESILE (Saint), archevêque de Bourges, mourut en 624, après avoir gouverné saintement son église pendant douze ans.

AUSTREMOINE (Saint), l'un des sept illustres missionnaires apostoliques envoyés dans les Gaules par l'église de Rome, vers 250. Il s'arrêta en Auvergne, y annonça l'évangile, et y mourut.

AUTELS (Guillaume des), gentilhomme de Bourgogne, natif de Charolles, vers 1529, et mort en 1576, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages français, tant en vers qu'en prose, dont *Fanfreluche et Gaudichon*, 1574, in-16. Il était marié.

AUTHIER DE SISGAU (Christophe d'), natif de Marseille, institua en 1632 *la Congrégation des prêtres du Saint-Sacrement*, pour la direction des séminaires et pour les missions, qui fut confirmée en 1647 par Innocent X. Il fut fait évêque de Bethléem en 1651, et mourut en 1667. M. Borély a écrit sa vie, Lyon, 1703, in-12.

AUTOLYCUS, philosophe grec, vers 340 avant J.-C. Il nous reste de lui quelques traités d'astronomie.

AUTOLYCUS, fils de Mercure, fameux voleur qui se retirait sur le Parnasse, dans la Phocide.

AUTOMNE (Bernard), avocat au parlement de Bordeaux, s'occupait plus de la composition des livres de jurisprudence, qu'à défendre les parties dans le barreau. Ce choix, qui lui laissait la liberté de traiter les matières qui lui agréaient le plus, le laissa dans l'indigence, et même lui occasionna des traverses qui troublèrent le repos de sa vie. Il avait formé le projet de faire imprimer un *corps de droit*, avec les

notes d'Accurse et les siennes propres. Le roi et M. le chancelier goûtèrent ce projet, et lui firent ordonner 60,000 livres pour l'entreprise, qui furent réduites à 30,000 livres, et enfin à rien. Cependant il avait pris des engagemens, et fut poursuivi pour les tenir. M. Lebret, conseiller d'état, le délivra de ces poursuites. Il mourut vers 1666, laissant deux fils. Il a publié la *Conférence du droit romain* avec le *droit français*, dont la troisième édition est de 1629; elle a été réimprimée en 1644, 2 vol. in-fol.; des notes dans l'édition de la *Pratique d'Imbert*, de 1615, in-4°; *Censura gallica in jus civile romanum*, Paris, 1615, in-8°; un *Commentaire sur la coutume de Bordeaux*, 1621, in-4°, ou 1666. Il n'y a pas de changement à cette édition; mais M. Dupin en donna une nouvelle en 1728, in-fol., qui est préférable.

AUTON (Jean d'), natif de Saintonge, prieur de l'Angle, ordre de saint Benoît, du temps de Louis XII, a écrit la vie de ce prince avec exactitude. Théodore Godefroi en a publié les quatre premières années en 1620, in-4°. Il en avait publié les deux dernières avec l'histoire de Louis XII, de Seyssel, 1615, in-4°. Auton mourut en janvier 1528.

AUTPERT et ANSBERT (Ambroise), moine de l'ordre de Saint-Benoît, et abbé de Saint-Vincent de Voltorne, était de Provence. On a de lui un Commentaire sur l'Apocalypse, et d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque des Pères et dans la collection de Martenne. Il mourut en 778. Il est le premier qui ait demandé au pape l'approbation de ses ouvrages, disant qu'il ne prétendait pas par là nuire à la liberté d'écrire.

AUTREAU (Jacques), peintre et poète, né en 1756, mort à Paris à l'hôpital des Incurables en 1745, à l'âge de 89 ans, est auteur du Port-à-l'Anglais, la première pièce où les comédiens Italiens aient parlé français. Ses œuvres ont été réunies en 4 vol. in-12, Paris, 1749. On y trouve *Démocrite prétendu fou*, *le Cheval de Bayard*, *la Magie de l'amour*, *l'opéra de Platée*, dont Rameau a fait la musique. Le plus connu de ses tableaux est Diogène une lanterne à la main, cherchant un homme, et le trouvant dans le cardinal de Fleury.

AUTREPE (Nicolas d'), mort sur la fin du 18e siècle, était syndic des experts-jurés-écrivains à Paris. Il ne se contenta pourtant pas de vérifier les écrits des autres, et publia *l'Eloge de Colbert*, Genève, 1768; une *Epître à Tronchin*, et une *Ordonnance du Parnasse*, en vers qui ne sont pas d'un expert poète; le *Piloboufi*, tragédie burlesque sans être plaisante; et plusieurs ouvrages estimés sur l'art d'écrire (c'est-à-dire de bien peindre); et la *Vérification des écritures arguées de faux*. Il se rendit utile, quand il ne s'éleva pas au-dessus des théories de sa profession.

AUTRICHE. *Voy.* Albert, Anne, Juan, Marguerite, Marie, et les empereurs de cette maison.

AUVIGNY (Nicolas Castres), du Hainaut, après avoir travaillé quelque temps à l'histoire de Paris, avec l'abbé Desfontaines, entra dans les chevau-légers de la garde, et fut tué au combat d'Ettingen en 1743. On a de lui, *Mémoires de madame de Barneveldt*, 2 vol. in-12; *Abrégé de l'histoire de France et Romaine*, 2 vol. in-12; les huit premiers vol. des Hommes illustres de France, continués par l'abbé Pérau, 25 vol. in-12.

AUVRAY (Jean), naquit vers 1590 en Normandie. Il étudia d'abord la chirurgie, et embrassa ensuite la profession d'avocat. On a de lui quelques poésies qui annoncent de l'esprit, de la facilité; il a souvent excellé dans l'épigramme; il a publié, *Poésies diverses avec un discours funèbre sur la mort de Henri, duc de Montpensier*, 1608, Rouen; *Marfilie*, ou *l'innocence découverte*, tragi-comédie qui a été représentée; *le Trésor sacré de la muse sainte*, in-8°, Rouen, 1613; *le Triomphe de la croix*, in-8°, 1622, Rouen; *Banquet des Muses, et le théâtre, contenant l'Innocence découverte, la Madonte et la Dorinde*, in-8°, Rouen, 1631.

AUXENCE, fameux arien de Cappadoce, usurpa le siége épiscopal de Milan, par la faveur de l'empereur Constance, en 355. Il se porta aux dernières violences contre les catholiques, et mourut en 374. Saint Ambroise lui succéda. Il ne faut pas le confondre avec Auxence-le-Jeune,

autre arien, qui osa défier saint Ambroise à la dispute, vers 386.

AUXILIUS, prêtre du 9e siècle, ayant été ordonné par le pape Formose, fit trois petits traités pour prouver que les ordinations faites par ce pape étaient valides. On en trouve deux dans le père Morin, et dans la Bibliothèque des Pères, mais tous trois se trouvent dans les Analectes de Mabillon, in-fol.

AUZANET (Barthélemi), né en 1591, fut reçu avocat en 1609. Il fut du conseil établi en 1665 pour la réformation de la justice; ce qui lui donna une place de conseiller d'état. Il est mort en 1673, à 84 ans. Ses ouvrages sont imprimés à Paris, 1708, in-fol. Ils contiennent un des bons commentaires de la coutume de Paris. Il n'a laissé qu'une fille.

AUZOLE. *Voy.* Peyre.

AUZOUT (Adrien), de l'académie des sciences, mort en 1691, est auteur du *Traité du micromètre*, imprimé au Louvre en 1693, dans le recueil de l'académie, in-fol.

AVALOS (Ferdinand-François d'), marquis de Pesquaire, l'un des plus célèbres capitaines de l'empereur Charles-Quint, et grand-chambellan du royaume de Naples, était fils d'Alphonse d'Avalos et d'Aquin, d'une illustre et ancienne maison du royaume de Naples, originaire d'Espagne, près de Tolède, et féconde en grands hommes. Il épousa fort jeune Victoria Colonna, dame célèbre par sa beauté, par son esprit et par sa vertu, dont les poésies ont été imprimées en 1548, in-8°. Ce capitaine fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne en 1512; et pendant sa prison, il composa un dialogue ingénieux *de l'Amour*, qu'il dédia à la marquise son épouse: ayant recouvré sa liberté, il prit les armes contre les Français, et rendit de grands services à l'empereur. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de la Bicoque, au recouvrement du Milanez et à la victoire remportée à Pavie sur François Ier, en 1525. On dit que le pape Clément VII, alarmé des progrès de l'empereur, proposa alors au marquis de Pesquaire de lui donner l'investiture du royaume de Naples, s'il voulait entrer dans la ligue qu'il formait contre ce prince, et que ce général goûta d'abord cette proposition; mais que l'empereur ayant eu quelque soupçon, il dit qu'il n'avait affecté d'approuver la ligue que pour en savoir le secret et le découvrir. Quoi qu'il en soit, il mourut peu de temps après à Milan, le 24 novembre 1525, à 32 ans, sans laisser de postérité. Il avait beaucoup d'esprit, aimait les sciences, et protégeait les savans. Il donna ses biens à Alphonse d'Avalos, marquis du Guast, son cousin, lequel fut aussi un très-célèbre capitaine. Il devint lieutenant-général des armées de l'empereur Charles-Quint en Italie et dans l'état de Milan, et chevalier de la Toison-d'Or. Il suivit l'empereur à l'expédition de Tunis, et fut dans la suite ambassadeur à Venise, vers 1540. Il fit assassiner l'année suivante César Frégose, génois, et Antoine Rincon, espagnol, que le roi François Ier envoyait en cette ville, et fit lever le siége de Nice au prince d'Enghien, en 1543: mais il perdit la célèbre bataille de Cerisoles, le 14 avril 1544, et mourut le 31 mars 1546, à 42 ans.

AVANTIN. *Voyez* Aventin.

AVANTIO (Jean-Mario), célèbre jurisconsulte du 17e siècle, se fit admirer à Ferrare, à Rovigo et à Padoue, où il mourut en 1622. On a de lui un poëme dédié à Ferdinand, archiduc d'Autriche, depuis empereur.

AVARES, peuples huns, chassés par les Turcs, s'étaient établis sur les bords du Danube, d'où ils venaient faire des courses jusqu'au milieu de la Germanie.

AVAUX. *Voyez* Mesme.

AVED (Jacques-André-Joseph), né à Douai, le 12 janvier 1702, d'un docteur en médecine, fut élevé par un de ses beaux-frères, qui était capitaine dans les gardes hollandaises; il le destinait à l'état militaire; et, dans cette vue il lui fit apprendre le dessin, par B. Picart. Il surpassa bientôt les espérances de son maître et de son tuteur. Ce dernier voulut l'envoyer à sa destination; mais Aved, se sentant capable de suivre par lui-même ses inclinations, vint à Paris, fut agréé de l'académie en 1729, et en devint membre en 1734. Il se distingua principalement dans le portrait, par la naïveté de l'imitation, et la vérité du coloris. Il est mort à Paris, d'apoplexie, le 4 mars 1766. On remarque son portrait de l'ambassadeur

turc, qui était à Choisi, et celui du maréchal de Clermont-Tonnerre.

AVEIRO (Joseph Mascarenhas, duc d'), ayant perdu, sous Joseph, roi de Portugal, le crédit qu'il avait sous Jean V, médita l'horrible projet d'assassiner ce prince. Les jésuites, qui perdirent leur crédit, s'unirent avec lui, par le moyen du père Malagrida son confesseur. La marquise dona Eléonora de Tavora, belle-sœur du duc, souffrant impatiemment que le titre de duc eût été refusé à son mari, fit entrer dans le complot toute sa famille et leurs domestiques. Le 3 septembre 1758, à 11 heures du soir, furent tirés, sur le derrière du carrosse du roi, deux coups de carabines chargées à mitraille, qui ne causèrent au roi que de légères blessures. Les assassins et leurs complices n'étaient pas connus; le duc d'Aveiro, seulement soupçonné, paraissait à la cour comme à l'ordinaire. Ses propos imprudens découvrirent son crime; il fut arrêté avec ses autres complices, et jugé par une commission le 13 janvier 1759. Le duc d'Aveiro et le marquis de Tavora furent rompus vifs, brûlés, et leurs cendres jetées dans la mer. La marquise de Tavora eut la tête tranchée; les autres complices périrent par différens supplices. Les jésuites furent chassés du royaume comme instigateurs de cet assassinat. Ils en étaient au moins bien informés, car ils osèrent prédire la mort du roi. Quatre ministres ont été chargés de revoir ce procès, en 1778, et ont déclaré qu'il ne paraît pas que le coup de fusil tiré sur le carrosse de sa majesté fût expréssement dirigé contre elle; mais que les conjurés avaient eu en vue de se défaire d'un chambellan de sa majesté, qui était en usage de passer toutes les nuits en carrosse dans le lieu où le coup de fusil a été tiré. En conséquence les marquis de Tavora et d'Atougia doivent être déchargés de l'accusation du crime de régicide, et le fils du duc d'Aveiro sera rétabli dans ses fiefs (*Mercure*, 15 novembre 1778). Tous les accusés morts et vivans ont été déclarés innocens du crime de régicide, dont on les avait accusés, par sentence du 7 avril 1781, et leurs biens ont été rendus à leurs familles. Cependant on a lu dans le *journal politique de Genève*, du 22 février 1783, que le nommé Joseph-Polycarpe de Azévédo, mort à l'hôpital de Lisbonne, en janvier 1783, et déclaré coupable d'avoir tiré sur le roi, a dit en mourant à son confesseur qu'il avait réellement commis le crime dont il avait été accusé, et l'a prié de rendre sa déclaration publique après sa mort.

AVELINE (Pierre), habile graveur français, mort à Paris vers 1760, était de l'académie. Ses morceaux les plus estimés sont la *Mort de Sénèque*, d'après Jordaens, pour le recueil de la galerie de Dresde; la *Naissance de Bacchus*, et l'*Enlèvement d'Europe*, d'après Boucher; le *Chien basset*, d'après Oudry, et autres d'après Jouvenet, Wateau, Natoire.

AVELLANEDA. *Voy.* Cervantes (Miguel).

AVENELLES. *Voy.* Renaudie.

AVENPORT (François d'), savant professeur de théologie à Douai, provincial des récollets d'Angleterre, et chapelain de la reine. On a de lui un excellent ouvrage intitulé *Le Système de la foi ou du concile universel; le Traité de la prédestination*, qu'il donna en 1634; *l'Apologie des évêques*, en 1640, et d'autres ouvrages de controverse.

AVENTIN (Jean), fils d'un cabaretier d'Abensperg, né en 1466, et mort en 1534, s'est rendu célèbre par ses Annales de Bavière, dont la meilleure édition est de 1710, in-fol. Il mourut avant que d'y avoir mis la dernière main. Il avait été marié, et a laissé une fille.

AVENZOAR ou ABENZOAR, c'est-à-dire fils de Zoar, médecin célèbre du 12e siècle, assure qu'il s'était passionnément adonné à la médecine, dans l'espérance d'être utile à lui-même, à ses amis et aux pauvres. Il s'excuse de ce que, contre la coutume de son pays, et l'exemple de son père, il s'était appliqué à la pharmacie et à la chirurgie, qui de son temps n'étaient exercées que par des esclaves et autres personnes ignobles. On a imprimé de lui en latin, *Rectificatio medicationis et regiminis*, Lugduni, 1531, in-8°.

AVERANI (Benoît), savant italien, né à Florence en 1645, fut fait professeur de la langue grecque à Pise en 1676. C'était un homme d'une érudition pro-

digieuse, et si universel, qu'il n'y avait point de science qu'il ne fût en état d'enseigner. Il avait la mémoire si bonne, qu'encore qu'il n'eût fait aucun extrait des auteurs qu'il avait lus, il citait leur autorité par mémoire dans ses discours. Il n'eut jamais de commerce avec les femmes, dont il évitait avec soin la familiarité : aussi a-t-il fait sur le mépris de l'amour une très-belle élégie, qu'on peut comparer aux meilleures pièces des anciens. Il mourut en 1707. Ses principaux ouvrages latins ont été rassemblés et imprimés à Florence, en 1717, en 3 vol. in-fol.

AVERROÈS, l'un des plus subtils philosophes arabes, était de Cordoue, et florissait au milieu du 12e siècle. Il était juge de Maroc, et de toute la Mauritanie; mais il faisait exercer la justice par des subdélégués, pour ne pas quitter Cordoue. Ses ennemis l'accusèrent de n'avoir pas de religion. Manzor l'obligea de faire sa confession à la porte de la mosquée, et de recevoir sur le visage les crachats de ceux qui entreraient. Ce n'était pas à tort, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il appelait la religion chrétienne la religion impossible; celle des juifs, la religion des enfans, et celle des mahométans, la religion des pourceaux. Il traduisit le premier Aristote en arabe : ses commentaires sur ce philosophe, auquel il était très-attaché, le firent surnommer *le Commentateur*. Averroès enseignait aussi la médecine, mais il en savait mieux la théorie que la pratique. Il mourut en 1206. Ses ouvrages sur la médecine sont imprimés à Venise, 1490, in-fol.; ses Commentaires sur Aristote, Venise, 1495, in-fol.

AVERRUNCUS, dieu des Romains, ou nom que l'on donnait aux dieux que l'on priait de détourner les malheurs.

AVICENNE, célèbre philosophe, et savant médecin arabe, naquit à Bochara en 980 de J.-C. Il avait beaucoup d'esprit, et une mémoire prodigieuse. Il apprit les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Il devint ensuite médecin et visir du sultan Cabous, et mourut de ses débauches en 1036 de J.-C., à 56 ans. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés à Rome, en arabe, en 1593, in-fol. Ils ont été traduits en latin, Venise, en 1564, 2 vol. in-fol., de même en 1595 et 1608. Il y en a une traduction de Vopiscus-Fortunatus, Louvain, 1658, in-fol.

AVIENUS (RUFUS-FESTUS), auteur latin du 4e siècle, a mis en vers élégiaques les Fables d'Esope; mais ces vers n'ayant ni la beauté ni la grâce de Phèdre, ne doivent point être mis entre les mains des jeunes gens. On les trouve dans le Phèdre, de Paris, 1747, in-12. Il a traduit en vers les phénomènes d'Aratus, Venise, 1599, in-fol., et la description de la terre, de Denis d'Alexandrie. Il avait mis tout Tite-Live en vers ïambes. Les Fables d'Avienus ont encore été imprimées *cum notis variorum*, Amsterdam, 1731, in-8°.

AVILA (LOUIS D'), gentilhomme espagnol, natif de Plazença, général de la cavalerie pour Charles-Quint, au siége de Metz, a écrit des Mémoires historiques de la guerre de Charles V, contre les protestans d'Allemagne, Venise, 1548, in-8°, et d'autres ouvrages.

AVILA (JEAN D'), surnommé l'*Apôtre de l'Andalousie*, l'un des plus grands maîtres de la vie spirituelle, était d'Almodoar-del-Campo, dans la vieille Castille. C'est aux prédications de ce vertueux prêtre qu'on doit la conversion de saint François de Borgia, de saint Jean de Dieu, et la vocation de sainte Thérèse. Il mourut à Montila en 1569, après de longues maladies. Il a écrit en espagnol des lettres spirituelles, et plusieurs excellens traités de piété, dont M. Arnauld d'Andilly a donné une belle traduction in-fol. Louis de Grenade, et Louis Munnoz, ont écrit sa vie.

AVILA (GILLES GONZALES D'), habile ecclésiastique espagnol, et historien du roi d'Espagne, était d'Avila. Il mourut en 1658, âgé de plus de 80 ans. On a de lui quelques ouvrages.

AVILA (SANCHE D'), né à Avila en Espagne en 1546, de parens nobles, se distingua par sa science et par ses prédications. Il fut confesseur de sainte Thérèse. On lui donna l'évêché de Murcie, puis celui de Jaën, ensuite celui de Siguenza, et enfin celui de Plazença, où il mourut vers 1625. On a de lui divers ouvrages. *Voyez* DAVILA.

AVITUS, fut élu empereur après la mort de Maxime, en 455, et abdiqua l'empire 18 mois après, par la faction

de Ricimer. Il mourut évêque de Plaisance en Lombardie.

AVITUS (Sextus Alcimus), neveu de l'empereur Avitus, et archevêque de Vienne, s'est rendu illustre par sa doctrine et sa piété. Il eut part à la conversion de Clovis, et présida en 517 au concile d'Epaone, puis à celui de Lyon. Il mourut le 5 février 525. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1643, in-8°, avec des notes du père Sirmond, augmentées dans les Œuvres de ce père, et dans la Bibliothèque des Pères.

AVOYE. *Voy.* Hedwige.

AVRIGNY (Hyacinthe Robillard d'), naquit à Caen en 1675, et se fit jésuite à Paris, le 15 septembre 1691. La régence des basses classes ayant altéré sa santé, on l'envoya à Alençon, où il fut procureur du collége. Il mena presque toujours une vie languissante, et mourut dans sa patrie le 24 avril 1719. On a de lui, 1° *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'histoire ecclésiastique, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, *avec des réflexions et des remarques critiques*, 4 vol. in-12; 2° *Mémoires pour servir à l'Histoire universelle de l'Europe, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, *avec des réflexions et des remarques critiques*, Paris, 1725, en 4 vol. in-12, et 1757, 5 vol. in-12; l'exactitude des dates fait le mérite de ces ouvrages; mais l'esprit de parti qui y règne les a fait brûler par arrêt du parlement du 6 mars 1762.

AVRILLON (Jean-Baptiste-Elies), né à Paris en 1652, mort minime à Paris en 1729, s'est fait un nom par ses sermons et grand nombre d'ouvrages de piété; Octaves de la Pentecôte, du Saint-Sacrement et de l'Assomption; Réflexions sur la divine enfance; Conduite pour l'Avent, pour le Carême; la Dignité de l'âme; Amour du prochain; Commentaire sur le psaume *miserere*; Commentaire sur le précepte de l'amour de Dieu; l'Année effective; Retraite de dix jours; Méditations sur la communion; Réflexions sur les attributs de Dieu; les Trente amours sacrés; pensées.

AVRILLOT (Barbe), ou sœur MARIE DE L'INCARNATION, fondatrice des carmélites réformées, en France, après la mort de son mari, se t carmélite en 1614, et mourut à Pontoise en odeur de sainteté en 1618. Duval, docteur et professeur de Sorbonne, Maurice Marin, barnabite, et d'autres, ont écrit sa vie. Son mari, nommé *Acarie*, mourut en 1613; il était maître des comptes, grand ligueur du conseil des quarante, qu'on appelait les *laquais de la ligue*.

AXARETO (Blaise), général des galères de Gênes, gagna en 1435 la fameuse bataille navale de l'Ile-Ponce, où il fit prisonnier Alfonse V, roi d'Aragon, et plusieurs autres princes.

AYBERT (Saint), moine bénédictin, né en 1060 au diocèse de Tournai, fut ordonné prêtre par Burchard, évêque de Cambrai, avec un pouvoir particulier d'administrer dans sa cellule les sacremens de pénitence et d'eucharistie, pouvoir qui lui fut confirmé par Paschal II et Innocent II. Cependant il renvoyait tous les pénitens à leur évêque. Il disait tous les jours deux messes, une pour les vivans et l'autre pour les morts. Il mourut en 1140, âgé de 80 ans.

AYDER-ALI, souverain du Carnate, qui s'est si fort distingué dans la dernière guerre, par son attachement aux Français, était né d'un Français, en 1718. Sa bravoure tenait un peu de la férocité; mais, lorsqu'il faut combattre contre des Marates, et d'autres princes qui se croient tout permis quand ils ont la force en main, il n'est guere possible de mettre dans les opérations de la guerre ces sentimens d'humanité qui ne devraient jamais quitter les hommes. Il est mort le 7 décembre 1782. Il a eu pour successeur son fils, nommé Tippoo-Saïb, qui regarde, comme son père, les Anglais de mauvais œil, parce qu'il les croit auteurs des maux que les Indiens ses compatriotes ont soufferts.

AYDIE (Odet d'), sire de Lescun, dont la famille n'est connue que depuis son aïeul, était du comté d'Armagnac. Le frère de Louis XI ayant eu le duché de Guienne, d'Aydie s'attacha à ce prince, qui lui donna l'Amirauté de Guienne. Après la mort du duc de Guienne, d'Aydie se retira en Bretagne, où, selon Philippe de Comines, *il n'y avait sens ne vertu qui ne procédât de lui*. Louis XI ne voulut pas laisser un si bon conseiller au duc; il le fit revenir en France, à force

de bienfaits, lui donnant entre autres le comté de Comminges et le vicomté de Fronsac, pour lui et ses hoirs mâles. A la mort de Louis XI, il suivit le parti du duc d'Orléans contre la dame de Beaujeu, ce qui le fit destituer de l'Amirauté et du gouvernement de Guienne. Il mourut en 1498, laissant une fille unique, qui épousa le père de Lautrec. *Voy.* FOIX. Mais Odet d'Aydie avait un frère qui a eu de la postérité.

AYGNANI. *Voy.* ANGLIANI.

AYGUEBERE (JEAN-DUMAS D'), conseiller au parlement de Toulouse, sa patrie, a donné deux pièces aux Français : *les Trois spectacles*, 1729; *le Prince de Noisy*, 1730; et aux Italiens, *Colinette*, 1729. Il est mort en 1755.

AYGULFE (SAINT), ou AYEUL, archevêque de Bourges en 811; Théodulphe, évêque d'Orléans, lui donne de grands éloges, et le titre de patriarche. Il mourut en 835.

AYLE ou AGILE (SAINT), fils d'Agnoald, l'un des principaux seigneurs de la cour de Childebert II, roi d'Austrasie, fut élevé dans l'abbaye de Luxeuil où il embrassa la vie religieuse. Quelque temps après les évêques le choisirent pour aller prêcher l'évangile aux infidèles, de de-là les Vosges jusqu'en Bavière : à son retour, il fut élu abbé de Rebais, où il mourut en 650.

AYLMER (JEAN), docteur en théologie d'Oxford, né d'une bonne famille de Norfolck, en 1521, embrassa la religion protestante sous le règne d'Edouard VI. Il fut obligé de s'expatrier, sous le règne de Marie; mais Elisabeth étant montée sur le trône, il parvint à être nommé évêque de Londres. Il se fit un nom par ses prédications, et mourut le 3 juin 1794. C'était un excellent logicien et historien; il possédait à fond la langue hébraïque et les anciens historiens. Il fit imprimer à Strasbourg une *réponse* en anglais *aux assertions de Jean Knox*, qui soutenait qu'il était défendu par la loi de Dieu aux femmes de régner. Sa vie a été écrite en anglais par Jean Strype, et imprimée à Londres, 1701, in-8°.

AYLOFFE (SIR JOSEPH), descendait d'une ancienne famille saxonne, établie dans la province de Sussex, sous le règne de Henri III. Il naquit en 1708, fut chargé de différens départemens; mais il s'illustra principalement par ses ouvrages. Il se maria en 1734, et est mort le 19 août 1781. Il a inséré dans la traduction anglaise de l'*Encyclopédie* quantité d'articles relatifs aux antiquités de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Il y prend les titres d'associé de la société royale et de celle des antiquités de Londres, et d'auteur de la *Bibliothèque universelle*. Il publia en 1772 le *Calendrier des anciennes chartres*, et fut éditeur de plusieurs anciens livres.

AYMAR. *Voy.* AIMAR.

AYMON (JEAN), accompagna en France l'évêque de Maurienne en qualité d'aumônier. Il se retira ensuite en Hollande, où il embrassa le calvinisme. Le dessein qu'il témoigna dans la suite de rentrer dans l'église romaine lui fit obtenir, par le moyen de M. Clément, garde de la bibliothèque du roi, un passe-port pour revenir en France. M. le cardinal de Noailles lui fit avoir une pension du roi, et le mit au séminaire des missions étrangères. Pendant ce temps-là M. Clément lui donna entrée, avec une entière liberté, dans la bibliothèque du roi; mais, par une noire ingratitude pour les services et pour toutes les marques d'amitié qu'il en avait reçues, il vola plusieurs livres, entre autres l'original du Synode de Jérusalem, tenu en 1672, qu'il fit imprimer en Hollande, avec des lettres de Cyrille Lucar, et quelques autres pièces, sous le titre de *Monumens authentiques de la religion des Grecs, et de la fausseté de plusieurs confessions de foi*, Amsterdam, 1718, in-4°. Cet ouvrage a été vivement réfuté par M. Renaudot, qui prouve l'ignorance crasse et la mauvaise foi de l'auteur. On a encore du même Aymon *les Synodes nationaux des églises réformées de France*, imprimés en 1710, 2 vol. in-4°, et une mauvaise traduction des lettres et mémoires du nonce Visconti, 1719, 2 vol. in-12; Tableau de la cour de Rome, 1707, in-12.

AYRAULT. *Voy.* AIRAULT.

AYSCOUGH (GEORGES-EDOUARD), écuyer, lieutenant du premier régiment des gardes, fit, en 1777, un voyage dans le continent, pour le recouvrement de sa santé; il a publié son ouvrage en anglais, sous le titre de

Lettres d'un officier aux gardes à un de ses amis, sur la France et l'Italie, 1778, in-8°. L'air du continent ne le rétablit qu'imparfaitement; et après avoir langui encore quelque temps, il mourut, le 14 octobre 1779. Il est auteur d'une tragédie de *Sémiramis*, et de quelques *poésies* qui se trouvent dans des recueils.

AZARIAS, appelé aussi Ozias, roi de Juda, succéda à son père Amazias en 810 avant J.-C. Il assembla une armée de plus de 300,000 hommes, avec laquelle il vainquit les Philistins, et fit abattre les murs de Geth, de Jamnie et d'Azot. Ce prince aimait l'agriculture. Il se plaisait à cultiver lui-même ses vignes, ses terres et ses jardins; mais la prospérité changea ses mœurs: ayant voulu offrir de l'encens sur l'autel des parfums, il fut frappé de lèpre; ce qui l'obligea de se renfermer le reste de sa vie dans une maison séparée. Il mourut vers 759 avant J.-C., et fut enterré dans le champ où étaient les tombeaux des rois, parce qu'il était lépreux. Joathan son fils lui succéda.

AZARIAS, célèbre rabbin italien, auteur du livre hébreu intitulé *La lumière des yeux*, imprimé à Mantoue en 1574, in-12. Il cite souvent les auteurs chrétiens, et traite plusieurs faits d'histoire et de critique.

AZOLIN (LAURENT), évêque de Narni en 1630, était de Formignano. Il se distingua dans la théologie, la jurisprudence et les belles-lettres. Urbain VIII lui fit quitter son évêché, où il s'attirait l'amour et la vénération des peuples, pour en faire son secrétaire. Il mourut dans un âge peu avancé. Il a laissé sur la luxure une satire qui se trouve au commencement du recueil des *Poésies italiennes de Raglioni*, 1686, in-8°, qui est d'un style vif et sublime. Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Decio Azolin, que la reine Christine de Suède fit son légataire universel en 1689. Il mourut la même année.

AZON, *Azo Portius*, célèbre jurisconsulte du 12e siècle, enseigna la jurisprudence à Bologne et à Montpellier avec tant de réputation, qu'il fut appelé *le maître du droit et la source des lois*. On dit qu'il avait jusqu'à dix mille auditeurs, et que dans la chaleur de la dispute il tua son adversaire en lui jetant un chandelier à la tête. On ajoute que pendant sa prison il s'écriait, *ad bestias, ad bestias*, voulant désigner par là que son absolution était contenue dans la loi *ad bestias, de pœnis*; mais que les juges ignorans s'imaginèrent qu'Azon les insultait, et le condamnèrent à mort vers 1200. Au reste, plusieurs auteurs traitent de fable cette fin tragique d'Azon. On a de lui une *Somme* sur le Code et les Institutes, Spire, 1482, in-fol.

AZOR (JEAN), jésuite de Louca en Espagne, a professé avec réputation à Alcala, à Rome, et ailleurs. Il mourut à Rome en 1603. On a de lui des *Institutions morales*, en latin, Lyon, 1612, in-fol., et d'autres ouvrages.

AZPILCUETA (MARTIN), surnommé *Navarre*, parce qu'il était de Verasoain au royaume de Navarre, prêtre, et l'un des plus savans jurisconsultes du 16e siècle, professa la jurisprudence avec tant de réputation à Toulouse, à Salamanque et à Coimbre, qu'on le consultait comme l'oracle du droit. Il avoue qu'il devait toute sa science à la France. Etant allé à Rome pour défendre son ami Barthélemi Caranza, dominicain, archevêque de Tolède, qui était accusé d'hérésie, le pape le fit pénitencier. Azpilcueta était sobre, et si charitable, que sa mule s'arrêtait, dit-on, ordinairement, quand elle voyait venir quelque pauvre. Il mourut à Rome en 1586, à 95 ans. Ses ouvrages sont en 3 vol. in-fol., Lyon, 1597, et Venise, 1602. Ses conseils sont imprimés à part, Rome, 1602, in-fol.

B.

BAAL ou BEL, en hébreu, seigneur, nom donné à diverses divinités du paganisme. Les Babyloniens et les Chaldéens adoraient leur idole sous le nom de Bel, et les Phéniciens avec les peuples voisins sous le nom de Baal. Ces deux noms ne diffèrent que par la prononciation, et ne se donnent jamais au vrai Dieu dans l'Ecriture. Le nom étant générique, a pu s'appliquer à Belus, à Jupiter, au Soleil, etc., et son idole être regardée comme le premier monument de l'idolâtrie. Les Israélites idolâtres brûlaient leurs fils en holocauste devant Baal. Les prêtres de Baal se faisaient des incisions avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce que le sang en coulât. Baal est aussi le nom d'nn roi de Tyr, qui vivait 592 ans avant J.-C.

BAAN (JEAN DE), né à Harlem en 1633, excella dans les portraits; il n'y a guère de cours dont les grands ne se soient fait peindre par lui. Lorsque Louis XIV était à Utrècht, il manda Baan pour le peindre; mais il s'en excusa, sur ce que cela pourrait lui faire tort dans l'esprit de ses concitoyens. Louis XIV ne l'en estima pas moins, et le fit même consulter sur l'achat de plusieurs tableaux. Le premier peintre de la cour de Frise, outré de voir que le prince avait mandé Baan pour le peindre, alla à la Haye exprès pour le tuer. Baan le reçut comme un artiste qu'il considérait, et, pendant qu'il lui montrait ses tableaux, ce forcené levait le bras pour le frapper d'un coup de poignard, lorsqu'un ami de Baan entra, et empêcha le coup: ce peintre mourut à la Haye, en 1700.

BAASA, fils d'Ahias, et roi d'Israël, fit mourir tous les princes de la maison de Jéroboam, et déclara la guerre à Asa, roi de Juda. Il s'abandonna ensuite à toutes sortes d'impiétés, et fit mourir le prophète Jéhu, qui lui avait annoncé la vengeance divine prête à tomber sur toute sa postérité. Il mourut 930 ans avant J.-C., et fut enseveli à Thersa.

BABEGAN. *Voy.* ARDSCHIR.

BABIN (FRANÇOIS), chanoine, grand-vicaire et docteur d'Angers sa patrie, s'est distingué par le *Recueil des conférences* du diocèse d'Angers, dont il a publié 18 vol. in-12, réimprimés en quatorze; auxquels il en a été ajouté deux en 1775. Cet ouvrage, qui a été continué par M. de la Blandinière, est utile aux directeurs de conscience. M. Babin mourut doyen de la faculté d'Angers, le 19 décembre 1734, à 83 ans. Il était depuis long-temps seul approbateur des livres dans l'Anjou.

BABINGTON (GERVAIS), né dans la province de Nottingham, fut élevé dans le collége de la Trinité à Cambridge, où il prit le degré de docteur en théologie. Il fut successivement évêque de Landaff, en 1591, d'Exeter en 1594, et de Worcester en 1597. Il légua ses livres à la bibliothèque de sa cathédrale, et mourut de la jaunisse en 1610. Ses OEuvres, dont la meilleure édition est de 1637, in-fol., contiennent des commentaires sur le *Pentateuque*, sur le *Symbole et les Commandemens*, et des sermons en anglais.

BABOU DE LA BOURDAISIÈRE (PHILIBERT), fils d'un financier, devint successivement évêque d'Angoulême et d'Auxerre, et cardinal en 1561. Il mourut ambassadeur à Rome, en 1570, à 57 ans. Ce cardinal laissa un bâtard, nommé Alfonse, qu'il institua son héritier universel, en vertu d'une bulle secrète. Ses parens lui laissèrent avec peine les grands biens de son père; mais, par un jugement de la Rote, ils furent obligés de se contenter de 20,000 écus. Il s'est établi à Rome, et y a laissé postérité.

BABOU DE LA BOURDAISIÈRE (JEAN), frère du précédent, fut gouverneur du duc d'Alençon, et maitre-général de l'artillerie. Il exerça cette charge avec intelligence, dans trois batailles consécutives; fut fait conseiller d'état en 1569, et mourut la même année. Sa femme, Françoise Robertet, quoique déjà âgée, épousa, en secondes noces, le maréchal Jean d'Aumont. Suivant Brantôme, elle était encore très-belle, et vivait en 1577. Le petit-fils de Jean termina sa postérité mas-

culine ; mais il eut plusieurs filles mariées, entre autres :

BABOU (Françoise), qui épousa, en 1559, Antoine d'Estrées, et fut mère de la belle Gabrielle. Cette dame avait quitté son mari pour suivre le marquis d'Alègre, Yves IV, à Issoire, dont il était gouverneur. En 1592, dans une émeute, ils furent tués l'un et l'autre, et jetés par la fenêtre. On lira avec étonnement ce qui en est dit dans les *Observations sur le grand Alcandre*, quand on fera réflexion que cette dame avait alors 33 ans de mariage, et avait eu 9 enfans.

BABOU, dame d'ALLUYE (Isabelle), sœur de la précédente, épousa François d'Escoubleau, marquis de Sourdis ; c'était une femme intelligente et rusée, qui sut endoctriner sa nièce Gabrielle d'Estrées, pour lui faire prendre sur le roi l'ascendant qu'elle y avait. Elle sut profiter de la faveur de sa nièce, et de l'amour qu'avait pour elle le chanceller de Chiverni, pour l'avancement de sa famille. Son mari, mort en 1602, fut chevalier du Saint-Esprit, premier écuyer de la grande écurie. Un de ses fils fut cardinal et archevêque de Bordeaux. *Voy.* Sourdis, Estauges ; elle avait une autre sœur, mère de l'abbesse de Montmartre, *voy.* Beauvillier ; de sorte qu'on pourrait dire qu'il n'y a pas de famille où les femmes aient été plus utiles que dans celle-là.

BABOLENUS (Saint), ou BABOLEIN, premier abbé de Saint-Maur-les-Fossés, près de Paris, mort vers l'an 660.

BABYLAS (Saint), évêque d'Antioche, et l'un des plus célèbres martyrs de la primitive église, refusa à l'empereur Philippe, qui se disait chrétien, l'entrée de l'église des chrétiens, à cause de ses crimes, et surtout à cause de l'assassinat de l'empereur Gordien son pupille. Dans la persécution élevée contre les fidèles sous l'empire de Dèce, il fut mis à mort par ordre de ce prince, vers 251 de J.-C.

BABYLONIENS (l'empire des) fut un démembrement du premier empire des Assyriens. *Voy.* Assyriens.

* Belesis contribue à détrôner Sardanapale, et règne sur la Babylonie en. . . 767 av. J.-C.
* Nabonassar *ou* Baladan. 747
* Merodac-Baladan, 721
On ne connaît que les noms de ses successeurs jusqu'à
* Asar-Addon, roi d'Assyrie, qui conquit cet empire en. . . 680 av. J.-C.

Voy. les livres indiqués à Argos.

BACCALAR Y SANNA (Vincent), marquis de Saint-Philippe, s'est fait un nom dans les emplois importans dont il fut chargé par Charles II et Philippe V, roi d'Espagne, dans la Sardaigne, où il était né. Il est mort à Madrid en 1727. Nous avons la traduction française de sa Monarchie des Hébreux, 4 vol. in-12 ; de ses Mémoires de Philippe V, 4 vol in-12.

BACCARELLES (Gille), fameux peintre d'Anvers, excellait dans le paysage ; Guillaume Baccarelles son frère, et plusieurs autres de cette famille, ont été aussi des peintres célèbres.

BACCHIARIUS, philosophe chrétien au 5e siècle, dont nous avons, dans la Bibliothèque des Pères, une savante lettre écrite à l'évêque Januarius, touchant la faute d'un moine qui avait abusé d'une religieuse.

BACCHINI (Bernardin, puis Benoît), l'un des plus savans hommes de son siècle, naquit à Borgo-San-Donnino le 31 août 1651. Il se fit religieux bénédictin, et prêcha avec succès en Italie ; mais la faiblesse de sa santé l'ayant obligé de renoncer à la chaire, il se renferma dans son cabinet, et donna au public un grand nombre d'ouvrages en latin et en italien. Les plus considérables sont, 1° un Journal de littérature, depuis 1686 jusqu'en 1697, 9 vol. in-4° ; 2° *De sistrorum figuris ac differentiâ*, Bologne, 1691, in-4°, réimprimé avec les notes de Tollius, Utrecht, 1696, in-4°, etc. Il mourut à Bologne le premier septembre 1721, à 70 ans.

BACCHUS, fils de Jupiter et de Sémélé. La fable porte que Jupiter, à la mort de Sémélé sa mère, le mit dans sa cuisse, pour achever ses neuf mois. Bacchus remporta de grandes victoires dans les Indes, et enseigna aux hommes l'art de planter la vigne, ce qui lui a fait donner le nom de Dieu du vin. On

dit aussi qu'il inventa l'art de moissonner et de négocier. Les anciens le peignaient jeune, avec un corps tendre et délicat, et le mettaient entre les plus belles divinités. On le représentait dans un char de triomphe, traîné tantôt par des panthères, tantôt par des tigres. Il était accompagné de Silène, courbé sur un âne, et d'une troupe de satyres et de bacchantes. Les Scythes seuls ne voulaient point reconnaître Bacchus, disant que c'était une chose ridicule d'adorer un dieu qui rendait les hommes insensés et furieux. Il punit Panthée, qui voulait s'opposer à ses solennités, et se transforma en lion pour dévorer les géans qui escaladaient le ciel. Les auteurs attribuent ordinairement le thyrse à Bacchus et aux bacchantes. C'était une petite lance ou bâton couvert de feuilles de vigne et de lierre mêlées ensemble, ayant au bout une pointe en forme de pomme de pin. Bochard croit que ce dieu est le même que Nemrod, et qu'il a été nommé Bacchus de *Bar-chus*, qui, en chaldéen, signifie *fils de Chus*. Les bacchanales se célébraient en son honneur, par toutes sortes de débauches. Les Bacchantes couraient vêtues de peaux de tigres, tout échevelées, tenant des thyrses, des torches et des flambeaux; elles poussaient des hurlemens effroyables, pour représenter ces femmes qui suivirent Bacchus à la conquête des Indes, et célébraient ses victoires.

BACCHYLIDE, fameux poète grec, natif de Julis dans l'île de Cée, et le dernier des neuf poètes lyriques, si célèbres dans l'ancienne Grèce. Hiéron, roi de Syracuse, et Julien l'apostat, avaient une estime particulière pour les écrits de ce poète, à cause de l'excellence de ses maximes, et en particulier de celle-ci : *Que la chasteté est le plus grand ornement d'une belle vie.* Bacchylide avait composé des hymnes, des odes et des épigrammes, dont il ne nous reste que des fragmens, avec ceux d'Alcée. Il vivait environ 452 ans avant J.-C.

BACCIO, plus connu sous le nom de frère Barthélemi de Saint-Marc, ou de Savigniano, religieux de Saint-Dominique, et l'un des plus célèbres peintres de son temps, disciple de Roselli, de Léonard de Vinci, et de Raphaël, était ami intime de Jérôme Savonarole. Il excellait surtout pour le coloris, et l'on admire son saint Sébastien. Il mourut le 8 octobre 1517, âgé de 48 ans.

BACCIO et BACCIUS (André), célèbre médecin du 16e siècle, natif de Saint-Elpidio, professait la médecine à Rome avec beaucoup de réputation en 1586, et fut premier médecin du pape Sixte V. Les plus rares et les plus recherchés de ses ouvrages sont, *de Thermis*, Venise, 1571 et 1588, et Padoue, 1711, in-fol.; *De naturali vinorum historiâ*, Rome, 1596, in-fol.; *De venenis et antidotis*, Rome, 1586, in-4°; *De gemmis ac lapidibus pretiosis in S. Script. relatis*, Rome, 1587, in-8°.; *Tabula simplicium medicamentorum*, Rome, 1577, in-4°.

BACCIO. *Voy.* Baldini.

BACHAUMONT (François Lecoigneux de), né à Paris en 1624, d'un président à mortier au parlement, y fut conseiller-clerc. Il se trouva mêlé dans les intrigues du cardinal de Retz; mais il quitta bientôt ce tracas, pour se livrer à une oisiveté voluptueuse, avec les hommes les plus aimables de son siècle. Il ne nous reste de lui que ce voyage célèbre qu'il fit avec Chapelle, in-12. Il mourut en 1702, à 78 ans. Sa vieillesse fut aussi réglée que sa jeunesse avait été dissipée.

BACHAUMONT (Louis Petit de), parisien, s'occupa, dans sa vie, à différentes critiques sur le Louvre, sur l'Opéra, sur la place Louis XV, sur les salles de spectacles, sur la bibliothèque du roi. Il est auteur des *Essais sur la peinture*, 1752, in-8°; mais, après sa mort, arrivée au mois de mai 1771, on a dressé des *Mémoires secrets*, d'après les notes qu'il faisait depuis 1762, sur chaque événement, et sur les objets nouveaux de littérature, qui ont eu le plus grand succès, 1777, 6 vol. in-12; ce qui a engagé à les continuer, et cette continuation a l'intérêt convenable pour la soutenir; il y en a actuellement 24 vol.

BACHELIER (Nicolas), sculpteur et architecte de Toulouse, mais originaire de Lucques, rapporta, de ses voyages d'Italie, le bon goût, qu'il substitua au gothique. On admire encore, dans quelques églises de Toulouse, des sculptures de sa façon, quoique défigurées par la dorure dont

on les a couvertes : il travaillait au milieu du 16e siècle.

BACHERIUS ou BAKERÉ (Pierre), religieux dominicain, natif de Gand, et professeur de théologie à Louvain, mort en 1601, âgé de 84 ans. Les plus curieux de ses ouvrages sont, *Jurgium conjugale contra reformatorum gentem*, Gand, 1585, in-4°.; *Speculum militiæ christianæ*, in-8°.

BACHET (Claude-Gaspard), seigneur de Mesiriac, était de Bourg-en-Bresse, d'une famille noble et ancienne. La faiblesse de sa santé l'obligea de sortir des jésuites. Il savait les belles-lettres et les mathématiques, et fut reçu de l'académie française. Il mourut le 26 février 1638, à 57 ans, laissant plusieurs enfans. Son principal ouvrage est sa Traduction de huit héroïdes d'Ovide, avec de très-savans commentaires, 1715, 2 vol. in-8° ; une traduction de Diophante, 1621, in-fol.

BACHIEVEN (W. R.), professeur d'astronomie et de géographie, et pasteur à Maëstricht, qui a publié des cartes et autres ouvrages relatifs à la géographie, très-estimés, est mort en 1783.

BACHONIUS (Reinier), habile professeur de droit à Heidelberg, sortit de cette ville après que le duc Maximilien de Bavière en eut cassé l'université, en 1622. Il revint ensuite, et s'étant fait catholique après le rétablissement de l'université, sa chaire lui fut rendue. Il mourut vers 1631. On a de lui plusieurs ouvrages sur les matières de jurisprudence.

BACHUISEN, célèbre peintre hollandais dont on estime les dessins et les tableaux. Il était né à Embdem en 1631, et est mort en 1709. Il excelle surtout dans les marines. Son coloris est suave, son dessin correct, et ses compositions pleines de feu. Le roi de Prusse, le grand-duc de Florence, et le czar Pierre, visitèrent ses ateliers, et lui achetèrent des tableaux pour orner leurs palais.

BACHYLIDE. *Voy* BACCHYLIDE.

BACKER (Jacques), né à Harlingen en Frise, en 1608, avait la plus grande facilité à peindre le portrait. Il a fait aussi quelques tableaux d'histoire ; on estime celui du *Jugement dernier*, dans l'église des carmes d'Anvers. Il est mort en 1641. Ce peintre dessinait parfaitement le corps des femmes, et ses dessins sont fort chers.

BACICI (Jean-Baptiste Gauli, surnommé le), célèbre peintre Italien, naquit à Gênes en 1639 : après avoir étudié les principes de la peinture dans sa patrie, il alla à Rome, où il excella dans le portrait. La coupole de Jésus à Rome est de lui, et on ne peut se lasser de l'admirer. Il mourut en cette dernière ville en 1709. Il était bon coloriste, et excellait à rendre les raccourcis. On lui reproche de l'incorrection et du mauvais goût dans les draperies. La vivacité que l'on voit dans ses ouvrages était dans son caractère. Il donna un jour un soufflet à son fils, qui alla se noyer dans le Tibre. Le Bacici en fut inconsolable.

BACOER (Jacques), excellent peintre, natif d'Harlingen, réussissait principalement à faire des portraits.

BACON (Robert), savant théologien anglais, et l'un des plus célèbres professeurs de l'Université d'Oxford, mort en 1248, composa des gloses sur l'Écriture et plusieurs autres ouvrages.

BACON (Roger), célèbre religieux anglais, de l'ordre de Saint-François, au 13e siècle, appelé le *docteur admirable*, s'appliqua principalement à l'astronomie, à la chimie et aux mathématiques. Il lia amitié avec tous les savans de son temps, et découvrit une erreur considérable dans le calendrier, dont il proposa en 1267 la correction au pape Clément IV. Bacon décrivit *la chambre obscure*, et toutes les espèces de miroirs propres à augmenter ou à diminuer les objets. Il fit un grand nombre de miroirs ardens. On prétend même qu'il connaissait le télescope et la poudre à canon, qui ont été regardés comme d'une invention plus moderne. Bacon excellait encore dans la médecine, dans la perspective et dans les mécaniques. Il fit dans toutes ces sciences un grand nombre de découvertes très-utiles. On voit dans son *Grand-œuvre* les progrès qu'il avait faits dans les arts. On dit qu'il fut accusé de magie, et que son général le fit mettre en prison ; mais il en sortit après s'être justifié. Il retourna à Oxford, où il mourut en 1294, âgé de 78 ans. Son *Opus majus* a été imprimé à Londres en 1733, in-fol. Il a été imprimé

à Lyon, 1557, in-12, un recueil de traités d'alchimie en français, parmi lesquels il s'en trouve deux de Roger Bacon.

BACON (Nicolas), chancelier d'Angleterre, sous la reine Élisabeth, était habile dans la jurisprudence et dans la politique. Il mourut le 20 février 1578, à 69 ans.

BACON (François), baron de Verulan, vicomte de Saint-Alban et chancelier d'Angleterre, naquit à Londres en 1560, de Nicolas Bacon dont il vient d'être parlé. C'était un excellent philosophe, un savant théologien, un humble historien, un jurisconsulte profond, un agréable poète, et l'un des plus beaux génies de son siècle. Il était affable, honnête et libéral; mais il ne parvint à la dignité de chancelier que par des bassesses. Fade adulateur des Buckingham et des autres ministres, il scellait sans distinction tous les édits qu'on lui présentait. Sur les plaintes du peuple, le parlement se plaignit de la corruption de la chancellerie. Il fut accusé d'avoir souffert que ses domestiques prissent de l'argent des personnes dont les affaires étaient pendantes devant lui; et ayant avoué une partie des faits, nié les uns, et pallié les autres, il fut privé des sceaux, condamné à une amende de 40,000 livres sterling, et renfermé à la Tour de Londres, d'où il sortit quelque temps après. Réduit à une extrême pauvreté, il écrivit une lettre très-touchante à Jacques Ier, roi d'Angleterre, par laquelle il le priait de le secourir, de peur, dit-il, qu'il ne fût contraint à porter la besace; et que lui qui n'avait souhaité de vivre que pour étudier, ne fût obligé d'étudier pour vivre. Le roi lui remit l'amende, et lui donna des lettres d'abolition. C'est après sa disgrâce qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Il mourut le 9 avril 1626, à 66 ans. Ses *Essais de politique et de morale* ont été traduits en français, et imprimés à Paris en 1734, in-12. Cette traduction est estimée. Le petit Traité de Bacon, intitulé *de Justitiâ universali, sive de fontibus juris*, a été imprimé à Paris en 1752, chez Vincent, in-16. Les Anglais, dont il fait aujourd'hui l'admiration, comme inventeur de la nouvelle philosophie, ne veulent plus entendre parler de ses faiblesses. Il sont donné une magnifique édition de ses ouvrages, tant latin qu'anglais, Londres, 1740, 4 vol. in-fol., et 1765, 5 vol. in-4°. Ses ouvrages de philosophie en latin, ont été imprimés plusieurs fois en 1 vol. in-fol.

BACON (Phanuel), docteur en théologie d'Oxford, fut curé de Balden, et y mourut le 2 janvier 1783. Il est auteur d'un poëme estimé, intitulé *The artificial Kite*, 1718. Il a publié aussi plusieurs pièces dramatiques, *les Taxes*, *les Inutiles*, *l'Oculiste*.

BACONTHORP (Jean de), ainsi appelé du lieu de sa naissance, dans le comté de Norfolk, provincial des carmes en 1329, mort à Londres en 1346. Il fut un savant théologien, distingué par le titre de *Docteur résolu*. On a de lui *Commentarius in IV libros sententiarum*, imprimé très-souvent, mais joint à ses *Quodlibetæ quæstiones*, Cremone, 1618, in-fol; *Compendium legis Christi*, Venise, 1527, in-fol.

BACOUE (Léon), natif de Casteljaloux, après avoir abjuré la religion prétendue réformée, entra dans l'ordre de Saint-François, et fut ensuite évêque de Glandève, puis de Pamiers. Il publia en 1671, in-4°, un poëme latin sur l'éducation d'un prince, et mourut le 13 février 1694, en sa 94e année.

BACQUET (Jean), avocat du roi de la chambre du trésor, à Paris, et savant jurisconsulte du 16e siècle, a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés, sur lesquels Claude de Ferrières a fait des remarques. Il mourut en 1597, du chagrin d'avoir vu rompre en place de Grève son gendre Charpentier, médecin, et fameux ligueur. La dernière édition des œuvres de Bacquet est de Lyon, 1744, 2 vol. in-fol.

BADE (Louis-Guillaume, prince de), général de l'empereur, se distingua à la bataille de Gran, et à toutes celles qu'il livra aux Turcs, en qualité de général dans la Hongrie, pendant les années 1689 et 1691. L'empereur l'opposa ensuite aux Français, contre lesquels il n'eut pas des succès si brillans; mais il ne fut point vaincu. Il sut contenir les Français, et prendre quelques villes en leur présence. Ce

prince mourut avec la réputation d'un habile général, en 1707.

BADIUS (JOSSE), l'un des plus célèbres imprimeurs de Paris, savant dans les belles-lettres, et professeur de grec à Lyon et à Paris, fut surnommé *Ascensius*, parce qu'il était d'Asche, dans le terriroire de Bruxelles. Il mourut à Paris en 1435, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres la Nef des folles, en latin, 1502, in-4°. *Voy.* BRANDT.

BADIUS (CONRAD), fils du précédent, était aussi habile imprimeur et homme de lettres. Son attachement pour la religion prétendue réformée l'engagea à quitter Paris sa patrie, pour se retirer à Genève. Il y donna plusieurs éditions avec Robert Etienne, qui s'y retira aussi trois ans après. Il mourut vers l'an 1566. Son principal ouvrage est la traduction française du premier vol. de l'*Alcoran des cordeliers*; la composition du second vol. et les notes, en 1569, in-8°. *Voy.* ALBÈRE (Erasme).

BADUEL (CLAUDE), naquit vers la fin du 15e siècle. La reine de Navarre, sœur de François Ier, le fit entrer à l'université de Paris, où il ne tarda pas à se distinguer. Baduel fut un de premiers qui embrassèrent le calvinismes. Il a composé plusieurs ouvrages d'éloquence et de littérature, entre autres, 1° *Oratio funebris in funere Florettæ Sarrasiæ habita*; *epitaphia nonnulla de eâdem*, 1542; 2° *De ratione vitæ studiosæ ac litteratæ in matrimonio collocandæ ac degendæ*, in-4°, 1544-77, et in-8°, 1581.

BAGARD (CHARLES), médecin de Nancy, né en 1696, est mort le 7 décembre 1772. Il a écrit sur la thériaque, 1725, sur la petite-vérole, sur les macrobies ou centénaires, in-8°; sur les eaux de Contrexeville, 1760, et de Nancy, 1763, in-8°.

BAGAROTUS, célèbre jurisconsulte de Bologne, enseignait le droit civil et canonique avec réputation, vers 1210.

BAGAUDES. Ce mot n'était pas le nom d'un peuple, mais servait à désigner des paysans, des serfs, des gens de sac et de corde, qui se révoltèrent dans les Gaules, sous Dioclétien.

BAGFORD (JEAN), grand amateur de livres, a fait plusieurs voyages en Hollande pour s'en procurer, et enrichir les bibliothèques de l'évêque d'Ely, et autres seigneurs anglais. Il mourut à Islington, le 15 mai 1716, à 65 ans. En 1707, il avait inséré, dans les *Transactions philosophiques*, le projet d'une *Histoire générale de l'Imprimerie*, qui se trouve en manuscrit dans la collection de Harley, dont le catalogue est imprimé à Londres, 1759, 2 vol. in-fol.

BAGLIVI, BAGLIVUS (GEORGES), très-célèbre médecin italien, natif de Leccé dans le royaume de Naples, fit ses études à Padoue, et y prit le bonnet de docteur en médecine. Il alla ensuite à Rome, où il devint professeur d'anatomie, et où il pratiqua la médecine avec une réputation extraordinaire. Mais ses études continuelles, ses démonstrations anatomiques, et la visite de ses malades, qui étaient en grand nombre, l'accablèrent. Il mourut à Rome en 1706, à 38 ans. Il y a eu plusieurs éditions de ses ouvrages. Les plus complètes sont celles de Paris en 1711, in-4°, ou de Lyon, 1765, in-4°.

BAGNI (JEAN-FRANÇOIS), cardinal, célèbre par les éloges des gens de lettres, dont il fut le protecteur. Il en avait toujours plusieurs dans sa maison, et entre autres Naudé, qui fut son bibliothécaire. Le cardinal Bagni eut des commissions importantes sous les papes Clémen tVIII, Grégoire XV, et Urbain VIII. l mourut le 24 juillet 1641.

BAGNOLI et BAGNIOLI (JULES-CÉSAR), célèbre poète italien, natif de Bagna-Caballo, s'attacha à Michel Perreti, prince de Venafro, qui le combla de biens et d'honneurs. Il mourut vers 1600. Les plus estimés de ses ouvrages sont, la tragédie *des Aragonais*, et le *Jugement de Pâris*. On lui reproche d'avoir affaibli ses écrits, pour avoir voulu trop les limer.

BAGOAS, eunuque égyptien, empoisonna Artaxercès Ochus et Arsès, rois de Perse, et fut ensuite mis à mort par ordre de Darius Codoman, vers 336 avant J.-C. Il ne faut pas le confondre avec Bagoas, eunuque persan, pour lequel Alexandre avait un amour criminel, et qui fut cause de la mort d'Orsines, seigneur persan, lequel l'avait traité de concubine.

BAGOT (JEAN), jésuite français,

natif de Rennes, mourut supérieur de la maison professe à Paris, le 22 août 1664. On a de lui *Apologeticus Fidei*, Parisiis, 1645, 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages qui ont fait du bruit.

BAJAUMONT (Hector-Regnaud de Durfort de), termina une branche de cette maison. Il avait épousé, en 1599, Anne de Gontault, dont il n'eut qu'une fille, mariée dans la maison de Montpezat. C'était un des favoris de la reine Marguerite, chez laquelle il mourut, le 26 octobre 1612.

BAJAZET Ier, cinquième empereur des Turcs, succéda à son père Amurat Ier, en 1389, et fut surnommé l'*Eclair*, à cause de la rapidité de ses conquêtes. Il fit étrangler Jacob son frère aîné, pour prévenir les révolutions que pourrait causer son éloignement de la capitale. En 1391, 1392 et 1393, Bajazet prit sur les chrétiens la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie, et dépouilla de leurs états presque tous les princes asiatiques. Sigismond, roi de Hongrie, proposa une ligue contre lui. Les Français allèrent au secours de Sigismond, ayant à leur tête Jean, comte de Nevers, accompagné de 2000 gentilshommes. Ils remportèrent de grands avantages; mais ensuite ils furent tous tués ou faits prisonniers à la bataille de Nicopolis, en 1395. De là Bajazet alla assiéger Constantinople que le maréchal de Boucicaut délivra. Les princes d'Asie implorèrent le secours de Tamerlan, roi des Tartares, lequel, après avoir subjugué les Parthes, faisait trembler tout l'Orient. Ce Tartare donna bataille à Bajazet, près d'Angoury, en 1402, le fit prisonnier, et l'enferma dans une cage de fer. Ces malheurs ne furent point capables d'abaisser l'orgueil de Bajazet. On dit qu'ennuyé de vivre, il se cassa la tête contre les barreaux de sa cage en 1403, après 15 ans de règne, et 8 mois de servitude; mais Petit de la Croix soutient que Bajazet mourut d'apoplexie, le 23 mars 1413.

BAJAZET II, fut empereur des Turcs après Mahomet II son père, en 1481. Zizim son cadet, qui lui disputait l'empire, périt en Italie en 1495. Bajazet fit plusieurs conquêtes sur les Vénitiens; mais ses armées furent défaites en Egypte. Il fut obligé de céder la couronne à Sélim son fils, qui le fit empoisonner en 1512.

BAIER (Jean-Jacques), célèbre médecin, né à Iéna le 14 juin 1677, pratiqua la médecine dans différentes villes d'Allemagne, entre autres dans Nuremberg, Ratisbonne et Altorf. Il fut professeur dans cette dernière ville, fut reçu de l'académie des Curieux de la nature, en 1720; il en devint président en 1730, et mourut à Altorf le 14 juillet 1735. Il a donné, *Thesaurus gemmarum affabrè sculptarum collectus à J. M. ab Ebermayer*. Nuremberg, 1720, in-fol.; *Horti medici academiæ Altorfiæ Historia*, Altorfii, 1727, in-4°; quantité de dissertations ou thèses sur des plantes particulières, in-4°, depuis 1710 jusqu'en 1721.

BAIF (Lazare), abbé de Charroûx et de Grenetière, conseiller au parlement de Paris, et maître des requêtes, naquit dans la terre des Pins, proche de la Flèche, de parens nobles. Le roi François Ier, qui se faisait un plaisir d'avancer les savans, l'envoya ambassadeur à Venise en 1530, et le chargea ensuite de diverses commissions importantes. Baïf mourut en 1545. Son principal ouvrage est un livre latin sur *les habillemens des anciens*, et sur *l'art de la navigation*, imprimé à Bâle en 1541, in-4°, la tradition française de l'*Hécube* d'Euripide, 1550, in-8°.

BAIF (Jean-Antoine), poète français, fils du précédent, naquit à Venise en 1532, pendant l'ambassade de Lazare Baïf en cette ville: après avoir étudié les langues grecque et latine avec Ronsard, il s'appliqua à la poésie. Il n'avait pour tout bien qu'une maison à Paris, où il avait établi une espèce d'académie de musique. On y faisait ordinairement des concerts, que toutes les personnes de qualité, et même le roi Henri III, honoraient souvent de leur présence. Baïf mourut en 1592, laissant un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, 1572 et 1573, 2 vol. in-8°; les *Mimes, enseignemens et proverbes*, 1597, in-12. Il avait essayé de faire des vers français à la façon des Grecs et des Romains; mais ce dessein ne lui réussit pas. Il ne put même jamais parvenir à être bon rimeur; ce qui faisait dire au cardinal du Perron, que *le Baïf était un fort*

bon homme; mais un très-mauvais poëte.

BAIL (Louis), docteur de Sorbonne, et sous pénitencier de Paris, natif d'Abbeville, publia en 1651, in-8°, un livre *de l'examen des ordinans, des confesseurs et des pénitens*, dans lequel il y a quelques principes peu exacts. Il donna aussi en 1666 une *Bibliothèque des célèbres prédicateurs* en latin, in-4°; *Summa conciliorum*, 1672, 2 vol. in-fol., etc.

BAILE. *Voy.* BAYLE.

BAILLET (Adrien), naquit le 13 juin 1649, au village de la Neuville, de parens pauvres. Il régenta les humanités dans la ville de Beauvais, ce qui le fit connaître à M. Hermant, savant docteur de Sorbonne et chanoine de cette ville. M. Hermant en parla à M. de Lamoignon, qui le fit son bibliothécaire. Baillet entra en 1680 chez cet illustre magistrat, y passa le reste de ses jours, et y mourut le 21 janvier 1706. C'était un homme très-laborieux, d'une vaste et profonde érudition. Ses principaux ouvrages sont, 1° le livre intitulé : *Jugemens des Savans*, Paris, 1722, 7 vol. in-4°; l'*Anti-Baillet* fait le 8e; il est réimprimé en Hollande, et cette édition se partage en 18 vol. in-12; il y a de plus que dans celle de Paris les *Jugemens sur les auteurs de l'éloquence*, *de Gibert*; 2° *La dévotion à la Sainte-Vierge*, in-12; 3° *la Conduite des âmes*, in-12; 4° une Vie de M. Descartes, in-4°; et son abrégé, in-12; 5° les vies des Saints, qu'il a purgées de fables, de faux miracles et d'histoires supposées, en 4 vol in-fol., 10 in-4° ou 17 in-8°; un pour chaque mois, deux pour les fêtes mobiles, un pour la chronologie des saints, un pour la topographie, un pour les saints de l'Ancien Testamment; la Vie de Richer, in-12, celle d'Hermant, in-12; Histoire des démêlés de Philippe-le-Bel, in-12; Histoire de Hollande, sous le nom de la Neuville, 1690, 4 vol. in-12.

BAILLI (Roch le), plus connu sous le nom de *la Rivière*, natif de Falaise. Il suivait les principes de Paracelse, ce qui lui attira des critiques, et l'obligea de faire l'apologie de sa doctrine. Il publia en 1578, in-8°, *Demosterion, sive 300 aphorismi continentes summam doctrinæ Paracelsicæ;* et en 1580, un Traité de la peste. On a encore de lui d'autres ouvrages. Il mourut à Paris le 5 novembre 1605. Il avait été premier médecin de Henri IV.

BAILLOU (Guillaume de), célèbre médecin de Paris, natif du Perche, mourut en 1616 à 78 ans, ayant eu plusieurs enfans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, Genève, 1762, 4 vol. in-4°. C'est l'un de ceux qui ont fait revivre la médecine, et qui l'ont pratiquée selon la vraie méthode.

BAILLY (Jacques), peintre en miniature, né à Graçay en Berry, en 1629, et mort le 2 septembre 1679, peignit avec succès les fleurs, les fruits et les ornemens. Il était de l'académie, et logé aux galeries du Louvre. On prétend qu'il est mort de la violence d'une composition qu'il faisait pour rendre la couleur pénétrante dans le marbre.

BAILLY (Jacques), né à Versailles en 1701, fut garde des tableaux du roi, et mourut le 18 novembre 1768. La même année parut son *Théâtre*, en 2 vol. in-8°; il est composé de *Roland*, *Armide*, *Momus*, le *Triomphe de l'Hymen*, *les Victoires de l'Amour*, *Paéton*, *Omphale*, *Tinonet*, *le Bouquet*, *l'Accident imprévu*, toutes pièces qui n'ont eu que l'occasion, et qui ont été oubliées avec elle.

BAINBRIGGE (Jean), médecin et mathématicien anglais, né dans le comté de Leicester en 1582, professa les mathématiques à Oxford, où il mourut, le 3 novembre 1643. Il a fait un ouvrage sur la comète de 1618, Londres, 1619, in-4°; une *Dissertation sur l'année caniculaire*, qui a paru en 1648, in-8°; la *Sphère de Proclus*, en 1635, à Londres; et des *Observations astronomiques*, qui se trouvent dans l'*Astronomie de Bouillaud*.

BAIUS ou DE BAY (Michel), fameux docteur et chancelier de l'université de Louvain, naquit à Melin en 1513. Il fut choisi, en 1551, pour professer l'Ecriture sainte à Louvain. Baïus, dans ses explications, s'écarta de la route ordinaire, et enseigna des nouveautés sur la grâce. Dix-huit de ses propositions furent déférées en Sorbonne; et la faculté assemblée déclara, le 27 juin 1560, quinze de ces propositions hérétiques, et les autres fausses. Baïus fut choisi quelque temps après

avec Jean Hessels pour aller au concile de Trente. Avant que de partir il fit imprimer une partie de ses opuscules, et le reste à son retour. On déféra au saint siége plusieurs propositions extraites de ses ouvrages, et Pie V, par sa bulle du premier octobre 1567, condamna en gros et respectivement soixante-seize de ces propositions, comme hérétiques, erronées, suspectes, téméraires, scandaleuses, et capables d'offenser les oreilles pieuses. On l'accusait de dire que l'état naturel de l'homme était l'état d'innocence, que Dieu n'a pu le créer dans un autre, que ses mérites en cet état ne peuvent être appelés dons de la grâce, qu'il pouvait alors mériter la vie éternelle par les forces de la nature : que depuis la chute d'Adam les œuvres des hommes faites sans la grâce sont des péchés. Le nom de Baïus fut néanmoins épargné dans la bulle. Le cardinal de Granvelle fit accepter cette bulle par l'université de Louvain. Baïus lui-même s'y soumit; mais il se retrancha à dire que ces propositions n'étaient point de lui, ou qu'elles avaient été dressées frauduleusement. Grégoire XIII confirma la constitution de Pie V. Tolet, porteur de cette bulle, fit signer à Baïus un acte par lequel il reconnaissait qu'il avait soutenu plusieurs de ces soixante-seize propositions, et qu'elles avaient été condamnées dans le sens qu'il leur avait donné. Baïus composa encore des ouvrages de controverse contre Marnix, 1579 et 1582, 2 vol. in-8°, et mourut le 16 septembre 1589. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1696, in-4°. On y trouve un *Traité sur le péché originel*, dans lequel il soutient cette opinion singulière, que si entre les hommes les uns ont des passions plus violentes que les autres, c'est qu'ils participent davantage au péché originel. Il ne faut pas le confondre avec Jacques Baïus son neveu, aussi docteur de Louvain, mort en 1614, après avoir laissé un Traité de l'Eucharistie, Louvain, 1605, in-8°, et un Catéchisme, Cologne, 1620, in-fol.

BAKER (Henri), né à Londres à la fin du 17e ou au commencement du 18e siècle, était fils d'une sage-femme; l'état de son père est inconnu. Il entra de bonne heure chez un libraire, qui, étant mort, le laissa à lui-même. Alors il se tourna du côté de la philosophie, s'étant principalement appliqué à corriger le défaut du bégaiement, et à apprendre à parler aux sourds et aux muets. Il a passé sa vie dans ces exercices, qui eurent un très-grand succès. En 1740, il fut admis dans la société des antiquaires et dans la société royale. Il est mort le 25 novembre 1774. Sa femme, fille du fameux Daniel de Foë, lui donna deux fils qui lui ont survécu. Son principal ouvrage est le *Microscope rendu facile*, et *l'usage du Microscope*, souvent imprimé en anglais, et traduit en français, in-8°. Il avait fait des vers dans sa jeunesse, qui ont été imprimés en deux parties in-8°, 1725 et 1726, et beaucoup de mémoires, qui se trouvent dans les *Transactions philosophiques*.

BAKER (Richard), auteur de la *Chronique des rois d'Angleterre*, dont la dernière édition, continuée jusqu'à Georges Ier, est de Londres, 1730, in-fol., était né en 1568, dans la province de Kent. Il fut créé chevalier par Jacques Ier, en 1603, et devint, en 1620, grand shérif d'Oxford. S'étant marié, il se porta caution pour des dettes de famille, qui le réduisirent à la mendicité. Il mourut en prison, le 18 février 1645. Ses ouvrages sont plusieurs livres de piété, comme des *Explications sur l'oraison dominicale*, 1637, in-4°; sur quelques *Psaumes*; des *Méditations*, des *Soliloques de l'âme*, 1641, in-12; et enfin *Theatrum redivivum*, 1662, in-8°; et *Theatrum triumphans*, 1670, qui sont des ouvrages en faveur du théâtre.

BAKER (Thomas), savant mathématicien, né à Uton en Sommerset, en 1625, prit le degré de bachelier à Oxford, et fut nommé vicaire de Bishops-Nimmel, où il vécut retiré, et où il mourut en 1690. Il est auteur d'une *Clef géométrique*, en latin et en anglais, 1684, in-4°.

BAKER (Thomas), savant antiquaire, était né à Crock, le 14 septembre 1656. Il fit ses études dans l'université de Cambridge, au collége de Saint-Jean, posséda différentes places, et revint au collége de Saint-Jean, où il est mort, le 2 juillet 1740. Il a laissé, en manuscrit, l'*Histoire de l'université de Cambridge*, qu'il vou-

lait faire imprimer sur le plan d'*Athenæ oxonienses.* Son Manuscrit a 39 vol. in-fol. et 3 in-4°. Il a fait imprimer un ouvrage en anglais, sur *La nécessité de la révélation,* dont il y a eu dix éditions.

BAKÈRE. *Voyez* BACHERIUS.

BAKHUISEN. *Voy.* BACHUISEN.

BALAAM, prophète que Balac, roi des Moabites, envoya chercher pour maudire les Israélites. Il dit d'abord aux envoyés du roi, qu'il n'irait pas avec eux; mais ce prince lui ayant fait une seconde députation beaucoup plus nombreuse, et de personnes plus qualifiées, il se mit en chemin avec eux pour aller trouver Balac. Un ange se présenta l'épée à la main au milieu du chemin devant le prophète. Il était monté sur une ânesse, qui parla miraculeusement, et se plaignit des coups que le prophète lui avait donnés. L'ange commanda à Balaam de ne rien dire que ce que le seigneur lui ordonnerait. Le prophète étant arrivé, bénit le peuple de Dieu, contre qui Balac voulait qu'il prononçât des malédictions. Ce prince irrité ne lui donna point les présens qu'il lui destinait. Balaam, recommençant à prophétiser, prédit *qu'il sortirait une étoile de Jacob, et un rejeton d'Israël, qui frapperait les chefs de Moab, et ruinerait les enfans de Seth.* Ce que la tradition des pères entend du Messie. Il prédit ensuite la ruine des Amalécites et des Cinéens. Enfin, avant que de partir, il conseilla à Balac d'envoyer les plus belles filles des Madianites dans le camp des Israélites, afin de corrompre le peuple de Dieu, et d'attirer sur lui la colère du Seigneur. Balac suivit ce pernicieux conseil, ce qui fit tomber dans la fornication et dans l'idolâtrie un grand nombre des enfans d'Israël. Balaam fut tué par l'armée d'Israël, comme il s'en retournait dans son pays. Il y a de grandes disputes parmi les savans sur le lieu de la naissance de Balaam, et pour savoir s'il était un vrai ou faux prophète. On dispute aussi beaucoup sur la manière dont l'ânesse parla.

BALAC, fils de Séphor, est ce roi des Moabites qui envoya chercher le prophète Balaam afin de maudire le peuple de Dieu. Ce prince fut tué dans une bataille par les Israélites, vers 1461 avant J.-C. *Voy.* BALAAM.

BALAD ou BALADAN, roi de Babylone, envoya des ambassadeurs à Ezéchias, roi de Juda, qui fut repris de Dieu pour leur avoir montré ce qu'il avait de plus précieux. On croit que Baladan est le même que Nabonassar.

BALAGNY. *Voy.* MONTLUC.

BALBI (JEAN), religieux dominicain du 13e siècle, illustre par son savoir et par sa piété. On le nomme ordinairement *Januensis* ou *Janua* à cause de Gênes sa patrie. On a imprimé de lui, à Mayence, en 1460, in-fol., *Summa quæ vocatur catholicon*, qui est une grammaire, un dictionnaire et une rhétorique, fort rare de cette édition. Il ne faut pas le confondre avec Jacques de Voragine, auteur de *la Légende dorée,* ni avec Jérôme Balbo, évêque de Gorits, mort à Venise en 1535, auteur de *De rebus turcicis*, Romæ, 1526, in-4°; *De civili et bellica fortitudine*, 1526, in-4°; *De futuris Caroli V, successibus Bononiæ*, 1529, in-4°; *Carmina*, dans *Deliciæ poetarum italorum.*

BALBIN (*Decimus-Cœlius-Balbinus*), empereur romain, ayant été choisi par le sénat en 258 de J.-C., fut massacré par les soldats, qui ne pouvaient goûter les empereurs qui n'avaient été élus que par le sénat. Ce prince était éloquent et faisait assez bien des vers.

BALBOA (VASCO NUGUÈS DE), fameux par ses expéditions en Amérique, avait ramassé une si grande quantité d'or qu'il en envoya 300 marcs au roi d'Espagne pour son quint en 1513. Il découvrit et prit possession de la mer du Sud pour le roi d'Espagne; étant retourné à Sainte-Marie, un gouverneur espagnol, jaloux de son crédit dans la colonie, fit revivre un procès terminé, l'accusa de félonie, et quoiqu'il n'y eût pas de preuves, il lui fit couper la tête en 1517, à 42 ans.

BALBUENA (BERNARD DE), l'un des meilleurs poètes espagnols, natif de Valdepegnas, village du diocèse de Tolède. Ayant été reçu docteur à Salamanque, on l'envoya en Amérique, où il fut évêque de Puerto-Rico en 1620. Il mourut en 1627. Il a laissé plusieurs excellentes pièces de poésies, imprimées à Madrid depuis 1604 jusqu'en 1624.

BALBUS (LUCIUS LUCILIUS), excellent jurisconsulte romain, vers 84 avant J. C. Il ne faut pas le confondre avec Lucius-Cornelius-Balbus Théophanes, auquel Pompée donna le droit de ci-

toyen romain, à cause des services qu'il en avait reçus dans la guerre d'Espagne contre Sertorius. Il fut consul l'an de Rome 714; et c'est le premier étranger à qui cette dignité fut conférée. Il était ami de César, de Pompée, de Crassus et de Cicéron.

BALDE DE UBALDIS (PIERRE), de Pérouse, l'un des plus célèbres jurisconsultes du 14e siècle, enseigna le droit à Pérouse, à Padoue et à Pavie. Il mourut, vers 1400, de la morsure d'un chien enragé. Il voulut être enterré avec l'habit de Saint-François. On a de lui plusieurs ouvrages, 6 tom. en 3 vol. in-fol.

BALDE, BALDI ou BALDO (BERNARDIN), savant mathématicien, naquit à Urbin en 1553. Il fut fait abbé de Guastalle en 1586, et mourut d'un rhume en 1617. On a de lui un grand nombre de traités sur les mécaniques, dont quelques-uns dans le Vitruve d'Amsterdam, 1649, in-f.; *Vers e prose*, Venise, 1590, in-4°. Crescimbeni a mis ses fables en vers italiens, Rome, 1702, in-12.

BALDE (JACQUES), l'un des plus excellens poëtes latins que l'Allemagne ait produits, naquit à Ensishem en 1603. Il se fit jésuite, enseigna la rhétorique, et prêcha ensuite à la cour de Bavière avec applaudissement. Il mourut à Neubourg le 9 août 1668. Ses poésies ont été imprimées à Cologne, in-4° et in-12, en 1645.

BALDERIC, célèbre évêque de Noyon, a donné la chronique des évêques d'Arras et de Cambrai, et celle de Terouane. Il mourut en 1112. Il ne faut pas le confondre avec Balderic, évêque, natif d'Orléans, et élu évêque de Dol en 1114, mort en 1130, qui a composé la vie de Robert d'Arbrissel, 1641, in-4°, traduit en français, 1647, in-8°; une Histoire de la première croisade, dans *Gesta Dei per Francos*, 1611, in-fol., et dans les historiens de France et d'autres ouvrages.

BALDINI (BACCIO), Florentin, était contemporain de Masso Finiguerra, qui trouva le secret de graver les estampes, en 1460. Dès que Baldini les eut vues, il se mit à graver, mais plus parfaitement que l'inventeur, parce qu'il se servit des dessins de Sandro Boticelli.

BALDINUCCI (PHILIPPE), de Florence, mort en 1696, à 72 ans, est auteur d'une Vie des peintres, dont il a donné trois volumes de son vivant, qui ont été suivis de deux autres en 1602 et 1728; mais on estime davantage son traité de la gravure sur cuivre, avec la vie des principaux graveurs, en italien, Florence, 1686, in-4°.

BALDUCCI (FRANÇOIS), né à Palerme, se distingua dans la poésie italienne, et passe pour l'inventeur des *Cantates*. Son génie inconstant l'empêcha de profiter de la bonne volonté de plusieurs seigneurs, qui l'admirent successivement chez eux en qualité de secrétaire. Pour se tirer de la misère, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chapelain de l'hôpital de Saint-Sixte. Il ne s'y maintint pas non plus vraisemblablement, car il mourut en 1642, dans l'hôpital de Saint-Jean-de-Latran à Rome. On a imprimé de lui *Rime*, Venise, 1665, in-12. Elles avaient paru de son vivant, mais moins amples.

BALDUIN ou BAUDOIN (FRÉDÉRIC), fameux théologien luthérien, né à Dresde en 1572, enseigna la théologie à Wirtemberg, et mourut en 1627. On a de lui un commentaire sur les épitres de saint Paul, Francfort, 1691, in-fol., et un Traité des cas de conscience, 1628, in-fol.; des Commentaires sur plusieurs autres livres de la Bible, in-4° et in-8°.

BALDUIN ou BALDUINI RITHOVIUS (MARTIN), premier évêque d'Ypres, en 1559, était de Campen en Brabant. Il se trouva en 1562 au concile de Trente, et présida en 1570 au concile de Malines. Il tint en 1577 un synode à Ypres, dont il publia les ordonnances. Il mourut à Saint-Omer le 9 octobre 1583. On a de lui un Commentaire sur le maître des sentences, et un livre intitulé : *Manuale pastorum*.

BALDWIN, célèbre archevêque de Cantorbéry, surnommé *Devonius*, parce qu'il était de la province de Devon en Angleterre, se fit religieux de l'ordre de Citeaux, d'où il sortit pour être mis sur le siége de Winchester en 1181. Trois ans après, il fut élu archevêque de Cantorbéry. Ce prélat était doux, humain et très-charitable. Il suivit le roi Richard Ier, au voyage de la Terre-Sainte, où il mourut vers 1191. Il a laissé divers ouvrages, *De corpore et sanguine Christi de Sacramento altaris*, dans la Bibliothèque des Pères.

BALECHOU (Nicolas), né à Arles, se distingua dans la gravure, et mourut à Avignon en 1765. La Tempête, le Calme, les Baigneuses, qu'il a gravés d'après Vernet, suffisent pour l'immortaliser; mais son chef-d'œuvre est le portrait du roi de Pologne, et ce portrait empoisonna le reste de ses jours; il en fit tirer des épreuves, contre la parole qu'il avait donnée de ne le pas faire. Madame la dauphine, qui le lui avait fait faire, l'obligea de s'expatrier.

BALÉE, BALE, ou BALEUS (Jean), fameux écrivain anglais, né à Covie, dans le comté de Suffolck, en 1495, quitta l'ordre des carmes où il était religieux, pour embrasser la doctrine de Calvin, et se maria publiquement, quoiqu'il fût prêtre. C'était un esprit inquièt, qui ne s'occupait que de vers et de comédies. Thomas Cromwel fut son protecteur. Balée fut nommé évêque de Kilkenni en Irlande sous le règne d'Édouard VI; mais en 1553 la reine Marie l'obligea de prendre la fuite. Il revint sous le règne d'Elisabeth, et on lui donna une prébende dans la cathédrale de Cantorbéry, où il mourut en 1563. Il a publié treize centuries des illustres écrivains de la Grande-Bretagne, Bâle, 1557, in-fol., en latin, où il n'a fait presque que copier le livre de Jean Leland, et dans lequel il fait paraître beaucoup d'aigreur et d'emportement contre le clergé. *De vitis pontificum romanorum*, Leyde, 1615, in-8°. Il n'y a pas moins de bile dans ce dernier.

BALES (Pierre), né en 1547, se distingua, en Angleterre, par sa belle écriture, par la petitesse de ses caractères, et par l'art tachigraphique, dont il a été l'inventeur. Il est mort en 1610. Il a publié un ouvrage anglais intitulé *Le maître d'écriture*, dont la seconde édition est de 1597; le secrétaire d'état Walfingham l'avait employé, vers 1586, à quelques manœuvres politiques, auxquelles sa facilité d'imiter les autres écritures le rendoit propre.

BALESDENS (Jean), avocat, attaché à M. le chancelier Séguier, lui dut son entrée à l'académie française. Il était prieur de Saint-Germain d'Alluye, et mourut en 1695. On a de lui, *Vies des vierges et martyres*, Paris, 1635, in-8°; *Fables d'Esope*, 1644, in-8°. Il a été éditeur de plusieurs ouvrages.

BALINGHEM (Antoine de), jésuite de Saint-Omer, mort en 1630 à 58 ans, est auteur d'un petit traité de dévotion facétieux assez rare : Les après-dinés et propos de table contre l'excès au boire et au manger, etc., Saint-Omer, 1624, in-8°, et de *Sacra Scriptura in locos communes digesta*, Lyon, 1711, in-fol.

BALEY (Gautier) né à Portsham, dans le comté de Dorset, fut docteur et professeur en médecine à Oxford; il fut aussi médecin de la reine Elisabeth, et mourut le 3 mars 1593, à 63 ans. Il a fait imprimer, en anglais : *Discours sur les trois sortes de poivre qu'on emploie communément*, 1558, in-8°; *Moyen de conserver la vue*, 1616, in-8°; *Direction pour la santé*, avec des remèdes pour tous les maux de l'œil, 1626, in-4°.

BALLANDEN (Jean), chanoine de Ross, et archidiacre de Murray, était fort attaché à l'église romaine, et mourut à Rome en 1550. Il a traduit, par ordre du roi, en écossais, l'*Histoire d'Ecosse*, de Boeis, qui est latine, in-fol. On a aussi de lui : *De tribus luminibus romanorum*, Paris, 1633, in-fol.

BALLARD (Georges), né avec une faible complexion, à Campden en Gloucestershire, fut mis par ses parens chez un tailleur où il apprit la langue saxonne, en étudiant la nuit, pour ne pas faire tort à l'ouvrage du jour. Le Lord Chedvorth, qui passait un mois de la belle saison à Campden, ayant entendu parler de lui, lui offrit généreusement une pension de 100 liv. sterl. Mais il le remercia, et n'en accepta que 60, qui lui suffisaient pour vivre. Il se retira à Oxford pour jouir de la bibliothèque Bodléienne. Il y fut fait clerc du collége de la Madelaine, et ensuite massier de l'université; mais il mourut jeune, en juin 1755. De toutes ses collections on n'en a imprimé qu'une, qui est : *Mémoires des dames anglaises qui se sont distinguées dans la littérature*, 1752, in-4°.

BALLARD (Robert Ier), fut le premier imprimeur qui fit fondre des caractères de musique. Henri II le gratifia, par ses lettres-patentes du 16 février 1552, de la charge de seul imprimeur du roi pour la musique; Charles IX lui conserva les prérogatives et

les gages de sa charge. Henri III et Louis XIII y maintinrent également Pierre Ier Ballard, fils de Robert Ier. Louis XIII donna de nouvelles lettres-patentes pour la même charge, le 24 novembre 1639, à Robert II, fils de Pierre Ier. Christophe, fils de Robert II, en obtint de pareilles, le 11 mai 1673; et Jean-Baptiste-Christophe, son fils, les fit renouveler le 5 octobre 1695. Louis XV en a accordé de semblables, le 6 mai 1750, à Christophe-Jean-François, fils de Jean-Baptiste-Christophe.

BALLARINI (Pierre), prêtre de Vérone, mort vers 1746, est auteur d'une méthode d'étudier de Saint-Augustin, que l'abbé Nicole De la croix a traduite en français, et fait imprimer en 1760, in-12; et d'un livre intitulé *De jure divino et naturali circa usuram*, Bononiæ, 1747, 2 vol. in-4°. Il avait un frère nommé Jérôme qui était prêtre, et ils ont donné ensemble les éditions des ouvrages de saint Paulin, saint Raimond de Penafort, saint Zenon, évêque de Vérone.

BALL (Joseph), chanoine de Bari, natif de Palerme, habile philosophe et théologien scolastique, mort à Padoue en 1640. On a de lui quelques ouvrages: *De fecunditate Dei; De morte corporum naturalium.*

BALLEXSERD (Jacques), citoyen de Genève, né le 3 octobre 1726, est principalement connu par deux ouvrages, *l'Education physiques des enfans*, 1762, in-8°; *Quelles sont les principales causes de la mort d'un aussi grand nombre d'enfans.* Il est mort à Genève en 1774.

BALLIN (Claude), célèbre orfèvre, natif de Paris, a porté la perfection de son art à un degré où personne avant lui n'était parvenu. Il savait le dessin, et imitait ce qu'il y a de plus beau dans l'antiquité. Il y ajoutait de son invention des grâces et des beautés admirables. Le cardinal de Richelieu et ensuite M. Colbert l'employèrent à divers ouvrages qui sont tous d'une beauté singulière, et qui marquent un grand génie et beaucoup de goût. Cet excellent orfèvre mourut à Paris le 22 janvier 1678, à 63 ans. Ses descendans excellent dans le même art.

BALLONIUS *Voy.* Baillou.

BALMIS (Abraham de). *Voy.* Abraham de Baulme.

BALOUFEAU (Jacques), fils d'un avocat de Bordeaux, connu sous le nom de baron de Saint-Angel, fut contraint par ses créanciers de prendre le bonnet vert comme banqueroutier. Il courut ensuite en différens pays et épousa dans chacun une femme; après son quatrième mariage il s'évada des prisons de Dijon, vint à Paris, et reçut 200 écus de récompense pour avoir dénoncé un Génois qui n'existait pas, comme auteur d'une conspiration contre le roi, passa en Angleterre pour suivre le prétendu criminel, escamota 2000 livres au roi de la Grande-Bretagne, revint en France, fut reconnu pour un fourbe, et pendu en 1626.

BALSAC. Cette famille remonte au 14e siècle, et est éteinte. *Voy.* Entragues.

BALSAMON (Théodore), patriarche d'Antioche, du temps de l'empereur Isaac l'Ange, savant canoniste grec, vivait au 12e siècle et mourut vers 1214. Il avait perdu son patriarchat lorsque les Latins perdirent Antioche; cependant il conserva un grand crédit. L'empereur ayant dessein de nommer patriarche de Constantinople Dosithée qui l'était de Jérusalem, et craignant que cette translation ne fit murmurer les prélats, fit une fausse confidence à Balsamon, comme s'il avait dessein de l'y nommer lui-même; celui-ci soutint dans l'assemblée des prélats la canonicité de la translation; mais il fut bien confus, lorsque l'empereur nomma Dosithée. On a de lui des notes sur le *Nomocanon* de Photius, Oxford, 1672, in-fol.; un Recueil d'ordonnances ecclésiastiques, Paris, 1661, in-fol., et plusieurs autres ouvrages estimés dans la Bibliothèque des Pères. Ceux qu'il a écrits contre l'église latine marquent trop d'emportement et de passion pour un homme d'esprit et de science tel qu'était Balsamon.

BALTHAZAR, dernier roi des Babyloniens, commanda dans un grand festin qu'on lui apportât les vases d'or et d'argent que son père Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem; il but dedans avec ses femmes, ses concubines, les grands de sa cour, en louant leurs dieux. Au même instant on vit paraître une main qui

écrivit ces mots sur la muraille de la salle, *Mane, thecel, pharez*, ce qui signifiait que les jours de ce prince étaient accomplis, que ses actions venaient d'être pesées, et que son royaume allait être divisé et donné aux Perses et aux Mèdes. En effet cette même nuit Balthazar fut tué, et Darius, qui était mède, fut mis en sa place, 538 ans avant J.-C. On ne convient pas quel est ce Balthazar : les uns le prennent pour Evilmerodach, et d'autres pour Laborosarchod, ou Nabonide; mais il paraît qu'il est le même que Neriglissore, fils d'Evilmerodach.

BALTHAZARINI, célèbre musicien italien, surnommé *Beaujoyeux*, fut envoyé de Piémont par le maréchal de Brissac, à la cour de Henri III, dont il fit les délices, par son habileté à jouer du violon, et par ses inventions de ballets, de musique, de festins et représentations. Ce prince le fit un de ses valets-de-chambre, charge qu'il eut aussi auprès de la reine.

BALTUS (JEAN-FRANÇOIS), jésuite, et habile théologien natif de Metz. Après avoir rempli divers emplois dans la société, il mourut bibliothécaire des jésuites à Reims, le 9 mars 1743, à 76 ans. On a de lui : 1° *une Réponse à l'histoire des oracles de M. de Fontenelle*, Strasbourg, 1707 et 1708, 2 vol. in-8°; 2° *Défense des saints pères accusés de platonisme*, in-4°; 3° *la Religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophéties*, in-4°; 4° *Défense des prophéties de la religion chrétienne*, 3 vol. in-12, etc.

BALUE (JEAN), fameux cardinal, fils d'un tailleur de Poitiers, ou d'un meunier ou cordonnier de Verdun, ou, selon d'autres, d'un père qui était châtelain du bourg d'Angle en Poitou, parvint par ses intrigues et par ses crimes aux plus hautes dignités, sous le règne de Louis XI, roi de France, s'attacha d'abord à Jean Juvénal des Ursins, évêque de Poitiers, puis à Jean de Beauvau, évêque d'Angers. Balue eut la charge d'intendant des finances, fut évêque d'Évreux en 1465, puis d'Angers en 1467; Paul II le nomma cardinal le 18 septembre 1467, parce qu'il avait fait abolir la pragmatique-sanction. Il avait une telle inclination pour la guerre, qu'il faisait lui-même la revue des troupes, en rochet et en camail : sur quoi le comte de Dammartin, peu content d'un tel procédé, prit un jour la liberté de dire à Louis XI : *Sire, permettez que j'aille à Évreux faire l'examen des clercs et donner les ordres; car voilà l'évêque qui est occupé à passer en revue des gens de guerre.* Balue fit chasser Jean de Beauvau son bienfaiteur, fut cause de la mort de Charles de Melun, et trahit le roi son maître. On l'arrêta pour lors, et on le retint plus d'onze ans en prison, malgré les instances du pape. Cependant le cardinal Julien de la Rovère obtint sa liberté en 1480. Un des motifs de sa disgrâce fut la connaissance qu'eut le roi de ses intrigues pour entretenir la division entre son frère et lui, afin de se rendre nécessaire. Balue se retira à Rome, où par ses intrigues il acquit beaucoup de crédit. Sixte IV l'envoya légat *à latere* en France en 1484; et le pape Innocent VIII le fit évêque d'Albano, puis de Preneste. Il mourut à Ancône en 1491. C'était un homme d'une ignorance crasse, mais d'une impudence et d'une audace à tout entreprendre.

BALUZE (ÉTIENNE), né à Tulles le 24 novembre 1630, fit imprimer en 1652 des remarques contre la *Gallia purpurata* de Frizon. M. de Marca l'attira à Paris en 1656, où M. Colbert le fit son bibliothécaire. Il fut nommé en 1670 professeur en droit canon au collége royal, chaire qu'on érigea en sa faveur. Dans la suite il fut inspecteur au même collége; mais l'Histoire généalogique de la maison d'Auvergne, qu'il donna en 1708, 2 vol in-fol., fut cause de sa disgrâce et de son exil. Il en revint quelque temps après, et mourut à Paris le 28 juillet 1718, à 88 ans. M. Baluze écrivait bien en latin : il était très-versé dans l'histoire ecclésiastique et profane. Il savait le droit canon, et avait bien lu les pères. Avec cela il était doux, agréable, bienfaisant et communicatif, aidant volontiers de ses lumières, de ses mémoires et de ses manuscrits ceux qui travaillaient. Son principal talent était de rechercher de tous côtés les manuscrits des bons auteurs, de les conférer avec les imprimeurs, et d'en donner ensuite de nouvelles éditions avec des

notes pleines de recherches et d'érudition. C'est ce qu'il a fait à l'égard du livre de *la Concorde* de M. de Marca, 1704, in-fol.; du Recueil des capitulaires de nos rois, 1677, 2 vol. in-fol; de Salvien, Vincent de Lérins, Loup de Ferrières, Agobard, Amolon, Leidrade, saint Césaire d'Arles, saint Cyprien, les conciles de la Gaule narbonnaise, 1668, in-8°; Reginon; la Correction de Gratien par Antoine Augustin; Marius Mercator; des épîtres d'Innocent III, 1682, 2 vol. in-fol.; *Marca hispanica*, 1688, in-fol., etc. Outre cela on a de lui 7 vol. in-8° de *Mélanges*, 1678 à 1715; les Vies des papes d'Avignon, 1693, 2 vol. in-4°; un Supplément aux conciles du père Labbe, 1683, in-fol.; *Historia Tutelensis*, 1717, 2 vol. in-4.

BALZAC (JEAN-LOUIS GUEZ, seigneur de), membre distingué de l'académie française, né à Angoulême en 1594, passa pour l'homme de France le plus éloquent, et pour le restaurateur de la langue française. Il s'attacha au cardinal de la Valette, qui le fit connaître à la cour, où il s'acquit l'estime du cardinal de Richelieu. On lui reproche d'avoir écrit dans un goût précieux, et d'un style plein de pointes, d'antithèses, d'hyperboles outrées. *Voy.* GOULU. Il mourut le 8 février 1654 à 60 ans, et fut inhumé à l'hôpital d'Angoulême, auquel il laissa 12,000 livres. Balzac a aussi fondé un prix à l'académie française; c'est la médaille d'or que l'on distribue tous les ans: elle représente d'un côté *saint Louis*, et de l'autre, la devise de l'académie, qui est une couronne de laurier avec ces mots, *à l'Immortalité*. Nous avons diverses éditions de ses œuvres, dont l'une est en deux vol. in-fol, 1665, avec une savante préface de M. l'abbé Cassagne. Entre ses poésies, les épîtres et les élégies sont regardées comme ce qu'il y a de meilleur. On estime sur tout *son Christ victorieux* et son *Amynte*. Ses vers latins sont aussi estimés.

BAMBA ou WAMBA, roi des Visigoths en Espagne, monta sur le trône en 642. Il fit périr la flotte des Arabes, et mourut d'un poison lent en 680, après s'être retiré dans un monastère, et avoir cédé le trône à Ervige.

BAMBOCHE, peintre flamand: *Voy.* LAER.

BANAJAS, capitaine des gardes de David, et l'un des plus vaillans hommes de son temps, coupa la tête à Joab par ordre de Salomon, et fut général des armées de ce prince, vers 1014 avant Jésus-Christ.

BANCHI ou BANQUI (SÉRAPHIM), dominicain de Fiésoli près Florence, et docteur en théologie, s'acquit l'estime et l'affection de Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane, qui l'envoya en France pendant les troubles, afin de lui en rendre compte. Banchi, étant à Lyon en 1593, fut consulté par Pierre Barrière, jeune homme de 27 ans, sur l'horrible dessein qu'il avait d'assassiner Henri IV. Ce religieux, zélé pour la France et pour la maison royale, en donna aussitôt avis à un seigneur de la cour, lui fit connaître le jeune homme, et le pressa de monter au plus vite à cheval, pour aller informer le roi du péril qui le menaçait; le seigneur, ayant été trouver le roi a Melun, y rencontra Barrière qui était déja entré dans le palais pour commettre son crime. On l'arrêta, et il avoua tout à la question. Le roi, pour récompenser Banchi, le nomma à l'évêché d'Angoulême; mais ce religieux s'en démit en 1608, en faveur d'Antoine de la Rochefoucauld, sous la réserve d'une pension modique. Il paraît qu'il passa le reste de sa vie à Paris, dans le couvent de Saint-Jacques. Il vivait encore en 1622. Il fit de grands biens dans le couvent, et entre autres, il acheva à ses frais la belle salle des actes. Il fit aussi du bien au couvent de Fiésoli. On a de lui: 1° *Histoire prodigieuse du parricide de Barrière*, 1594, in-8°, 40 pag.; 2° *Apologie contre les jugemens téméraires de ceux qui ont pensé conserver la religion catholique en faisant assassiner les très-chrétiens rois de France*, Paris, 1596, in-8°; 3° *Le rosaire spirituel de la sacrée vierge Marie*, etc., Paris, 1610, in-12. Le père Banchi se justifie dans cet ouvrage contre quelques historiens, qui l'avaient accusé d'avoir abusé de la confession de Pierre Barrière. Il ne confessa jamais ce jeune homme, et il ne découvrit le détestable projet que par une consultation.

BANCK (Laurent), professeur de droit à Norkoping sa patrie, y mourut en 1662; il a donné plusieurs ouvrages de jurisprudence, entre autres, *Taxa cancellariæ romanæ*, Franequerræ, 1652, in-8°.

BANDELLA (Vincent), général de l'ordre de Saint-Dominique en 1501, mourut en 1506, après avoir composé quelques ouvrages, entre autres, *de Conceptione J.-C.*, Bologne, 1581, in-4°, fort rare, réimprimé depuis, in-12.

BANDELLA (Matthieu), son neveu, était de Castro-Novo dans la Lombardie, et se fit aussi religieux de Saint-Dominique. Il contracta amitié avec Jules Scaliger, fut évêque d'Agen pendant quelques mois. C'est là qu'il publia en italien les histoires ou les nouvelles galantes qui l'ont rendu si fameux. La harangue qu'il prononça à Fermo en 1513 est très-estimée. Quelques-uns attribuent ses nouvelles à un Jean Bandella, lucquois; les trois premières parties parurent à Lucques, 1554, 3 vol. in-4°; et la 4e à Lyon, 1573, in-8°; cette édition est rare et chère; celle de Milan, 1560, 3 vol. in-8°, et de Venise, 1566, 3 vol. in-4°, sont tronquées et peu estimées; mais celle de Londres, 1740, 4 vol. in-4°, est conforme à la première. Boaistuau et Belleforest en ont traduit une partie en français, Lyon, 1616 et suiv., 7 vol. in-16; on a encore de lui deux poëmes rares, l'un intitulé *Canti XI delle lodi de la signora Lucretia Gonzaga*, l'autre, *Le tre Parche*, Agen, 1545, in-8°.

BANDINELLI (Baccio), peintre et célèbre sculpteur de Florence, où il mourut en 1559, à 72 ans. Ses tableaux manquent de coloris, mais son dessin est correct; il excellait davantage dans la sculpture.

BANDINI (David), originaire de la famille illustre des Bandini à Sienne, transférée depuis dans la ville de Césène, entra dans l'ordre de Citeaux, et fut élu évêque de Soana en 1270. Grégoire X le confirma, en 1272. Si ce Bandini est l'auteur des quatre livres des *Sentences*, imprimées à Londres en 1557 et 1577, in-8°; à Louvain et ailleurs plusieurs autres fois, dans le 16e siècle, il serait facile de fixer les opinions des théologiens, dont les uns disent qu'il a copié Pierre Lombard, et d'autres que Pierre Lombard l'a copié, puisque Pierre Lombard vivait un siècle avant celui-ci; mais ce qui pourrait faire douter qu'il en fût l'auteur, c'est qu'il ne prend pas le surnom de David ni aucun autre; et que, s'il eût copié Pierre Lombard, il n'aurait pas omis ce qui concerne les sacremens. Quoi qu'il en soit son livre, si souvent réimprimé, ne laisse pas d'être rare, et peu intéressant; Pierre Lombard remplissant mieux son objet, et plus distinctement.

BANDINI (Sallustio-Antonio), archidiacre de Sienne, mort vers 1760, avait écrit, dès 1737, pour les économistes d'Italie, un petit ouvrage intitulé *Discorso economico*, imprimé plusieurs fois, entre autres à Florence, en 1775, 209 pages. Les économistes de France, qui ne remontent qu'à M. Quesnay, pourraient dater de plus loin; car l'auteur du *Détail de la France* avait les principes qu'ils ont renouvelés. *Voy.* Vauban.

BANDINUS, un des plus anciens théologiens scolastiques, dont les ouvrages ont été imprimés en 1519, in-fol.

BANDURI (Anselme), bénédictin de Raguse, vint en France en 1702; l'académie des inscriptions l'agrégea, et le duc d'Orléans le fit son bibliothécaire en 1724; il mourut en 1743. On a de lui, *Imperium orientale, sive antiquitates Constantinopolitanæ*, 1711, 2 vol. in-fol.; *Numismata imperatorum romanorum à Trajano Decio ad Paleologos Augustos*, 1718, 2 vol. in-fol.

BANGIUS (Thomas), docteur et professeur de théologie à Coppenhague, savait l'hébreu et l'arabe. Il mourut le 27 octobre 1661, après avoir donné au public un grand nombre d'ouvrages: *De antiquis Hebræorum litteris*, 1647, in-4°, etc.

BANIER (Antoine), né dans le diocèse de Clermont en 1673, et membre de l'académie des belles-lettres, fut instituteur des enfans de M. de Nicolaï, président de la chambre des comptes; il s'est distingué par ses ouvrages de mythologie. Il mourut à Paris le 19 novembre 1741, à 69 ans, après avoir publié, 1° une *Explication historique des fables*, 1743, 3 vol. in-12, donnée ensuite sous le titre de Mythologie, 1740, 3 vol. in-4° ou 8 vol.

in-12, etc.; 2° la Traduction des Métamorphoses d'Ovide, 3 vol. in-12. Il y en a une magnifique édition latine-française, 1732, in-fol., avec les figures de Picart. Elle a été effacée par celle de Paris, 1767, 4 vol. in-4°, figures. Il a eu part à l'édition des *Cérémonies des nations*, Paris, 1741, 7 vol. in-fol. *Voy.* PICART.

BANNES (DOMINIQUE), célèbre théologien espagnol, de l'ordre de Saint-Dominique, natif de Mondragon, fut confesseur de sainte Thérèse, et professa la théologie avec réputation à Alcala, à Valladolid et à Salamanque. Il mourut à Médina-del-Campo en 1604, âgé de 77 ans. C'est un des plus illustres défenseurs de la doctrine de saint Thomas, sur la Somme duquel il a composé d'amples commentaires en 2 vol. in-fol.

BANNIER (JEAN), célèbre capitaine suédois, devint, après la mort de Gustave-Adolphe, général des armées de Suède en Allemagne. Il défit deux fois les Saxons, et battit les impériaux : à la mort de sa femme, qui l'avait suivi dans toutes ses expéditions, il parut inconsolable; mais en conduisant ses cendres à Erford, il prit une passion violente pour une jeune princesse de Bade. Oubliant sa gloire, il laissa à des lieutenans la conduite de son armée : il épousa la princesse et mourut quelques mois après, en 1641. Il fut enterré dans l'église de Ritterholm, à Stockolm, lieu de la sépulture des rois de Suède.

BAPTISTIN (JEAN-BAPTISTE STUCK, dit), musicien, né à Florence, a fait connaître en France le violoncelle. Il a fait la musique des opéras de Méléagre, Manto-la-Fée, Polydore, qui ont moins fait sa réputation que ses cantates.

BARACH, fils d'Abinoëm, et quatrième juge des Israélites, gouverna le peuple avec le secours de Débora, et défit le général Sisara, vers 1285 avant J.-C.

BARACHIAS, père du prophète Zacharie. C'est un nom commun à plusieurs autres Juifs : celui dont parle J.-C. dans saint Matthieu, XXIII, 35, est un grand sujet de controverse parmi les savans.

BARAHONA (PIERRE), plus connu sous le nom de *Valdivisio*, savant théologien espagnol, de l'ordre de Saint-François. Nous avons de lui divers ouvrages. Il mourut vers 1606.

BARANZANO (REDEMPTUS), barnabite, savant philosophe et mathématicien, natif de Verceil, professa la philosophie et les mathématiques à Annecı; il vint ensuite à Paris, où il se fit estimer des savans. Il mourut à Montargis en 1622, à 33 ans. On a de lui, 1° *Uranoscopia*, 1617, in-fol.; 2° *De novis opinionibus physicis*, in-8°; 3° *Campus philosophicus*, in-8°.

BARATIER (JEAN-PHILIPPE), mérite de tenir un rang distingué parmi les enfans précoces et illustres par leur sience. Il naquit le 19 janvier 1721, à Schwobach, dans le margraviat de Brandebourg-Anspach, de François Baratier, pasteur de l'église française de cette ville. On assure que dès l'âge de quatre ans il parlait bien les langues latine, française et allemande, qu'il savait le grec à six ans, et si bien l'hébreu entre neuf et dix ans, qu'il pouvait y composer en prose et en vers, et traduire le texte hébreu de la Bible sans points, en latin ou en français, à l'ouverture du livre. Il lut alors (en 1730) la grande Bible rabbinique en 4 vol. in-fol., et en donna une notice exacte dans le tome 26 de la bibliothèque germanique. Il commença l'année suivante la traduction de l'itinéraire du rabbin Benjamin, fils de Jonas de Tudèle, et il y ajouta des notes, ou plutôt des dissertations, dont il forma un second volume. Cet ouvrage, achevé en 1732, fut imprimé à Amsterdam en 1734, en 2 vol. in-8°. De l'étude des rabbins, le jeune Baratier passa à celle des pères et des conciles des quatre premiers siècles. Il apprit la philosophie et les mathématiques, et surtout l'astronomie. En passant par Halle avec son père, en 1735, pour aller à Berlin, M. le chancelier de Ludewig lui offrit de le faire recevoir *gratis* maître-ès-arts, s'il le voulait. La proposition fut acceptée, et Baratier composa sur-le-champ quatorze thèses en présence de quelques professeurs, les fit imprimer la même nuit, et les soutint le lendemain, pendant environ trois heures, dans l'auditoire public, avec un succès extraor-

dinaire. Étant arrivé à Berlin, le roi de Prusse et toute la famille royale, le comblèrent de caresses et de présens. La société royale des siences l'aggrégea solennellement au nombre de ses membres; sa majesté, qui désirait l'avancer, recommanda fortement à M. Baratier le père de l'engager à se jeter dans le droit, et surtout dans le droit public; et pour lui donner le moyen de le faire, le roi attacha M. Baratier à l'église française de Halle. MM. Baratier allèrent donc se domicilier à Halle, en avril 1735. Notre jeune homme continua de se livrer tout entier à l'étude dans cette célèbre université; il s'appliqua au droit, aux antiquités, aux médailles, etc.; mais sa santé s'affaiblit extrêmement sur la fin de 1739. Dès son enfance, il était d'une constitution faible et délicate, qui l'obligeait de passer douze heures au lit à dormir, jusqu'à l'âge de dix ans, et dix heures depuis cet âge. Il avait des rhumes fréquens et d'autres indispositions qui le forçaient quelquefois à interrompre ses études: à l'âge de dix-huit ans il fut attaqué d'une toux, qui, dans le cours d'un an, augmenta par degrés, et produisit une foule d'autres incommodités qui le conduisirent au tombeau le 5 octobre 1740, à l'âge de 19 ans 8 mois et 16 jours. Outre les ouvrages ci-dessus indiqués, nous avons encore de lui, 1° plusieurs lettres et dissertations insérées dans divers vol. de la Bibliothèque germanique; 2° *Anti-artemonius, seu initium sancti Johannis ex antiquitate ecclesiasticâ adversùs Artemonium, vindicatum atque illustratum*, Nuremberg, 1735, in-8° de 526 pag.; 3° *Défense de la monarchie sicilienne, traduite de l'allemand de M. le chancelier de Ludewig*. Il y a ajouté une Histoire abrégée de la controverse entre Clément XI et les rois des deux Siciles, Halle, 1738, in-8°; 4° explication en allemand d'une médaille rare et curieuse de l'empereur Caligula, insérée dans les *Hallische Anzeigen*, 1738; 5° *Disquisitio chronologica de successione antiquissimâ episcoporum romanorum, indè à Petro usque ad Victorem, etc.*, Utrecht, 1740. Il avait aussi entrepris d'écrire la guerre de trente ans en Allemagne, et *Recherches sur les antiquités égyptiennes*. Il avait ramassé bien des matériaux pour cet ouvrage, qui lui tenait fort à cœur, et dont il voulait faire son chef-d'œuvre, mais il n'en eut pas le temps.

BARBA (ALVARE-ALONSO), curé de Saint-Bernard du Potosi, au commencement du 17e siècle, est auteur d'un livre fort rare intitulé *Arte de los metalles*, Madrid, 1640, in-4°. Il a été réimprimé en 1729, in-4°, etc., et on a joint à cette édition le Traité d'Alonso-Carillo Lasso, sur les anciennes mines d'Espagne, imprimé auparavant à Cordoue, en 1624, in-4°. Il y a un abrégé de Barba en français, un vol in-12, 1730, auquel on a joint un recueil d'ouvrages sur la même matière, 1 vol. in-12, qui le font rechercher.

BARBADILLO (ALPHONSE-JÉRÔME DE SALAS), célèbre poète espagnol, natif de Madrid, mort vers 1630. Ses comédies sont très-estimées. Salas avait du génie, de l'éloquence et du savoir. C'est l'un des poètes qui ont le plus contribué à la perfection de la langue espagnole. On a de lui, *Aventuras de don Diego de Noche*, 1624, in-8°.

BARBARO (FRANÇOIS), noble et célèbre Vénitien du 15e siècle, distingué par son esprit et par sa valeur, défendit Bresse contre toutes les forces du duc de Milan, en 1439, et mourut en 1454. On a de lui un traité *De re uxoriâ*, Amsterdam, 1639, in-16, et quelques autres écrits.

BARBARO (HERMOLAUS), petit-fils du précédent, et l'un des plus savans hommes du 15e siècle, naquit à Venise le 21 mai 1454. Il fut auteur dès l'âge de 18 ans. Les Vénitiens le députèrent vers l'empereur Frédéric, et vers Maximilien son fils, roi des Romains, et le chargèrent de négociations importantes, ce qui ne l'empêcha point de cultiver les belles-lettres avec application. Il savait parfaitement bien le grec. Il publia des paraphrases sur Aristote, une traduction de Dioscoride avec des notes, etc. L'ouvrage qui lui acquit le plus de réputation est celui qu'il entreprit sur Pline, 2 parties, Rome, 1492 et 1493, in-fol. Il y corrigea plus de cinq mille endroits, et en rétablit trois cents dans Pomponius

Mela. Le pape Innocent VIII, auprès duquel il était ambassadeur, le nomma au patriarchat d'Aquilée ; ce qu'ayant accepté sans la permission du sénat de Venise, il ne put jamais entrer en possession. Zacharie, son père, en mourut de chagrin. Hermolaüs mourut lui-même à Rome dans une espèce d'exil, en 1493.

BARBARO (DANIEL), Vénitien, et coadjuteur du patriarche d'Aquilée, assista au concile de Trente, et s'y acquit beaucoup de réputation. Il étoit habile mathématicien, et mourut en 1569, âgé de 41 ans. On a de lui des traités de perspective, 1568, in-fol.; des Commentaires sur Vitruve, Elzevir, 1649, in-fol., et d'autres ouvrages. Quelques-uns le distinguent de Daniel Barbaro, qui publia en 1542 des Commentaires sur Porphyre, et ensuite sur la Rhétorique d'Aristote, 1544, in-4°.

BARBATIUS (ANDRÉ), célèbre jurisconsulte du 15e siècle, natif de Noto, et selon d'autres de Messine, professa le droit à Bologne, et mourut en 1482. On a de lui quelques Commentaires sur le droit civil et canonique in-fol.; *De Cardinalibus*, 1584, in-fol.

BARBAULT (ANTOINE-FRANÇOIS), chirurgien, mort à Paris le 14 février 1784, a donné la *Splanchnologie*, l'*Angiologie* et la *Névrologie*, 1739, in-12.

BARBAY (PIERRE), célèbre professeur de philosophie au collége de Beauvais à Paris, né à Abbeville, était zélé partisan de la philosophie d'Aristote, et son *Cours de philosophie* est à peu près ignoré ; mais, quand il enseignait, il avait la plus grande réputation, et ceux qui ont dressé son épitaphe, à Saint-Etienne-du-Mont, n'ont été que l'écho du public de ce temps-là. S'il eût vécu plus tard, il aurait profité des nouvelles découvertes, comme ses successeurs : cent ans après lui, il ne fallait que savoir son *Compendium philosophiæ*, pour être reçu maître-ès-arts. Il mourut le 2 septembre 1664.

BARBAZAN (ARNAUD-GUILLAUME DE), chambellan du roi Charles VII, et général des armées de ce prince, fut appelé *le Chevalier sans reproche*, à cause de ses belles actions. C'est lui qui défit le chevalier de l'Escale, dans le fameux combat singulier qui se donna en 1404, à la tête des armées de France et d'Angleterre. Il défendit Melun contre les Anglais, et mourut en 1432 des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Belleville près de Nanci. Son corps fut porté à Saint-Denis, et enterré auprès de nos rois.

BARBAZAN (ETIENNE), né à Saint-Fargeau en Puisaie, diocèse d'Auxerre, a donné, en 1756, 3 vol. de *Fabliaux et Contes*, tirés de nos anciens poëtes, avec un *Glossaire* ; l'*Ordène de chevalerie*, 1759, in-12; le *Castoiement d'un père à son fils*, 1760, in-8°. Ce sont d'anciennes poésies, également avec un glossaire et des dissertations. Il a été éditeur, avec l'abbé de la Porte, des *Recueils alphabétiques*, depuis *C.* jusqu'à *etc*, où l'on trouve des pièces rares. Il est mort en 1770.

BARBE (SAINTE), vierge célèbre de la ville de Nicomédie, était fille de Dioscore. Ce père barbare lui trancha lui-même la tête, n'ayant pu, ni par caresses ni par menaces, lui faire abandonner la foi de J.-C. Ce fut, comme l'on croit, vers 240.

BARBEAU DE LA BRUYÈRE (JEAN-LOUIS), né à Paris le 29 juin 1710, était fils d'un marchand de bois carré. Au lieu de suivre l'état de son père, il prit du goût pour la littérature, embrassa l'état ecclésiastique, et le quitta pour passer en Hollande, où il resta 15 ans. Il en revint avec des cartes peu connues en France, qui n'ont pas peu servi à M. Buache, chez qu'il a demeuré 23 ans. La nécessité le contraignit ensuite à corriger les épreuves de différens livres, tels que les *Tablettes de Lenglet*, la *Géographie de Lacroix*, auxquels il ajoutait quelque chose du sien, principalement en chronologie et en géographie, dont il avait fait une étude particulière. Il est mort d'apoplexie, le 20 novembre 1781, deux ans après s'être marié. Nous n'avons de lui qu'une traduction de la *Description de l'empire de Russie*, de Strahlemberg, 1757, 2 vol. in-12 ; et sa *Mappemonde historique*, sur laquelle on voit, en la développant, la fin de toutes les anciennes monarchies, et la naissance des nouvelles, 1750. C'est

une idée fort ingénieuse, qui devait s'étendre par des cartes particulières, qui n'ont pas eu lieu. Il a travaillé à l'édition de la *Bibliothèque historique de la France* ; qu'avait entreprise M. de Fontette.

BARBERIN (François), né à Barberino en 1264, fit ses études à Florence, sous Brunetto Latini. Clément V lui donna un bref spécial de docteur en droit, quoiqu'il ne s'occupât que d'éloquence et de poésie. Il en fit cependant les fonctions à Avignon, et mourut en avril 1348. Il nous reste de lui un poëme intitulé *Documenti d'amore*, *in Roma*, 1640, in-4°, qui est un ouvrage de morale, propre à inspirer l'amour de la gloire et de la vertu. C'est de ce Barberin qu'est descendue la maison des Barberins ; au moins elle le prétendait, et c'est pour leur faire la cour que l'édition de 1640 a été faite.

BARBERIN (François), cardinal et neveu du pape Urbain VIII, naquit le 23 septembre 1597, d'une maison noble et ancienne, originaire de Toscane. Il fut fait cardinal en 1623; et après avoir été légat en France et en Espagne, il devint vice-chancelier de l'église, et mourut étant doyen des cardinaux, le 10 décembre 1679, à 83 ans. Il fit de grands biens aux pauvres, et protégea les savans. Antoine Barberin son frère avait été destiné à l'ordre de Malte, et fut fait grand-prieur de Rome, lorsque son oncle fut élu pape. Il devint cardinal en 1627, fut légat d'Avignon et d'Urbin, et camerlingue de l'église romaine : ayant été envoyé en 1629 en Piémont légat *à latere*, pour les affaires du Montferrat, il sut si bien ménager les esprits et les intérêts de divers princes, qu'il procura la paix à l'Italie. Louis XIII lui donna en 1633 la protection des affaires de France. Il eut ensuite diverses légations, et fut nommé généralissime de l'armée de l'église contre les princes ligués; mais, après la mort du pape Urbain VIII son oncle, Innocent X qui lui succéda, ne pouvant souffrir les Barberins, ce cardinal fut obligé de se réfugier en France, où il attira toute sa famille. On le réconcilia avec le pape Innocent X, en 1653, et le roi le fit, cette même année, grand aumônier de France. Il lui donna ensuite l'évêché de Poitiers, et le nomma à l'archevêché de Reims en 1657. Le cardinal Antoine Barberin mourut dans son château de Nemi, à 6 lieues de Rome, le 3 août 1671, à 64 ans. Il avait un frère dont le petit-fils a terminé la postérité en 1722.

BARBEROUSSE Ier (Aruch), pirate fameux par ses brigandages et par sa valeur, se rendit maître d'Alger, et se mit sur le trône. Il vainquit le roi de Tunis, remporta plusieurs victoires, et fut tué en 1518, dans un embuscade, à huit lieues de Tremecen, par le marquis de Comares, gouverneur d'Oran.

BARBEROUSSE II (Chérédin), succéda à son frère au royaume d'Alger, et fut général des armées navales de Soliman II, empereur des Turcs. Il prit Tunis en 1535, ravagea la Sicile, et se distingua par ses expéditions ; il ravagea Corfou, et manqua Nice, qu'il assiégeait avec les Français, en 1543. Il mourut de ses débauches en 1547, à 80 ans.

BARBEU DU BOURG (Jacques), né à Mayenne, le 15 février 1709, embrassa l'état ecclésiastique. Pour étudier la théologie dans ses sources, il apprit l'hébreu et plusieurs langues vivantes, entre autres l'anglais et l'italien. Ayant renoncé à l'état ecclésiastique, il embrassa celui de la médecine, que ses études dans la physique et l'histoire naturelle lui avaient ouvert. Il devint médecin de la faculté de Paris, membre de la société royale de médecine, de celles de Montpellier et de Londres, de l'académie de Stockholm, et de la société philosophique de Philadelphie. Du Bourg avait abandonné la pratique de la médecine pour le cabinet, lorsque la mort le surprit, le 15 décembre 1779. Il a traduit les *Lettres de Bolingbrocke sur l'histoire*, 2 vol. in-13 ; les *Œuvres de Francklin*, 2 vol. in-4°. Il est auteur d'une Chronographie, in-12, accompagnée d'une grande carte, sur laquelle on voit la naissance et l'anéantissement des différens empires, royaumes et souverainetés ; du *Code de la raison humaine*, in-12 ; du *Botaniste français*, in-12.

BARBEYRAC (Charles), l'un des plus célèbres et des plus savans médecins du 17e siècle, était de Céreste, petite ville de Provence. Il mourut en

1699. Il ne faut pas le confondre avec Jean Barbeyrac son neveu, né à Béziers le 15 mars 1674, professeur en droit et en histoire à Lausanne, et ensuite à Groningue, connu par ses traductions de Grotius, de Cumberland, de Puffendorf et de Tillotson; par un *Traité du jeu*, 3 vol. in-8°; par *l'histoire des anciens Traités..... répandus dans les auteurs grecs et latins, etc., jusqu'à Charlemagne* (inclusivement), Amsterdam, 1739, in-fol., 2 parties; *Traité de la morale des Pères*, 1728, in-4°. Il est mort en 1729.

BARBIER (Louis), plus connu sous le nom d'*abbé de la Rivière*, fils d'un tailleur d'habits d'Etampes, fut mis auprès de Gaston, duc d'Orléans, par l'abbé de Valençay, en qualité de sous-précepteur. Il gagna la confiance de son maître par des bassesses, et en lui répétant des contes de Rabelais. Gaston le fit son aumônier, et le cardinal Mazarin, évêque de Langres, pour avoir trahi le secret de son maître. Il avait même obtenu une nomination au cardinalat, qui fut révoquée quand on n'eut plus à faire de lui. Il mourut en 1670, et laissa cent écus à celui qui lui ferait une épitaphe. La Monnoye lui fit celle-ci :

Ci gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage.
Je n'en dirai pas davantage;
C'est trop mentir pour cent écus.

BARBIER D'AUCOUR (Jean), natif de Langres, avocat au parlement de Paris, et l'un des meilleurs écrivains du 17e siècle, fut précepteur d'un fils de M. Colbert, contrôleur des bâtimens du roi, et reçu de l'académie française à la place de Mézerai en 1683. Il mourut le 15 septembre 1694, à 53 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Le plus connu est intitulé *Sentimens de Cléanthe sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, in-12. C'est une critique délicate et ingénieuse contre le père Bouhours. Ses *Gaudinettes*, et ses *trois Lettres à M. Chamillard*, sont en faveur des religieux de Port-Royal, et contre le Formulaire. *Son onguent pour la brûlure*, in-4° et in-12, est une satire d'environ 1800 vers, en faveur des disciples de Jansénius. Sa haine contre les jésuites venait, dit-on, de ce que, se trouvant un jour dans leur église, et voulant y expliquer l'énigme proposée, il usa de quelques termes peu modestes. Les jésuites l'ayant averti qu'il était dans un lieu sacré, il répondit brusquement: *Si locus est sacrus quare exponitis.* Toute l'assemblée rit de ce barbarisme, et le nom d'avocat *sacrus* lui demeura.

BARBIER (Marie-Anne), demoiselle, née à Orléans, s'appliqua aux belles-lettres et à la poésie, et vint demeurer à Paris, où elle mourut en 1745, dans un âge avancé, après avoir publié plusieurs tragédies et quelques opéras, en 1 vol. in-12, auxquels on a cru que l'abbé Pellegrin avait bonne part.

BARBIERI. *Voy.* Guerchin.

BARBOSA (Arius), natif d'Aveiro, fut l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres en Espagne. Il étudia sous Ange Politien, apprit le grec, et enseigna 20 ans à Salamanque. Il fut ensuite précepteur des princes Alfonse et Henri, fils d'Emmanuel, roi de Portugal, et mourut en 1540. On a de lui divers ouvrages en prose et en vers. Ses poésies font un petit vol. in-8°.

BARBOSA (Pierre), célèbre jurisconsulte et chancelier de Portugal au 16e siècle, était de Viane, petite ville de Portugal. Il mourut vers 1596. On a de lui divers ouvrages sur le droit, qui sont estimés : *De legatis*, in-fol.; *De judiciis*, in fol.; *De dote*, 2 tom. in-fol.

BARBOSA (Emmanuel), autre célèbre jurisconsulte portugais, natif de Guimaraens, fut avocat du roi de Portugal, et mourut en 1638, à 90 ans. On a de lui, *De potestate episcopi*, et d'autres ouvrages.

BARBOSA (Augustin), fils du précédent et fameux jurisconsulte, fut trésorier de Guimaraens sa patrie. Il étudia à Rome, et alla ensuite à Madrid, où Philippe IV le nomma à l'évêché d'Urgento, dans la terre d'Otrante, en 1648. Il mourut l'année suivante. C'était un homme très-laborieux, dont on a, *Remissiones doctorum super varia loca concilii Tridentini; De officio episcopi*, et un grand

nombre d'autres ouvrages, Lyon, 1716 et suivantes, in-fol., 16 tom.

BARCLAY (GUILLAUME), gentilhomme écossais, natif d'Aberdeen, fut professeur en droit à Pont-à-Mousson, conseiller d'état et maître des requêtes en Lorraine; mais ayant été desservi auprès du duc de Lorraine, il retourna en Angleterre, en 1603, où le roi Jacques I[er] le fit conseiller d'état. Son attachement à la religion catholique le fit revenir en France. On lui donna une chaire de professeur royal dans l'université d'Angers, où il mourut en 1605. On a de lui, *De potestate papæ*, Rome, 1610, in-8°; il y en a deux traductions françaises; la dernière est de 1688, in-12; *De regno et regali potestate adversùs monarchomachas*, Paris, 1600, in 4°, etc.

BARCLAY (JEAN), fils du précédent, naquit à Pont-à-Mousson en 1582. Il suivit son père en Angleterre en 1603, et publia un poëme sur le couronnement du roi Jacques, auquel il dédia la première partie de son *Euphormion*. Ce prince, charmé de son esprit, le voulait retenir; mais son père le ramena avec lui en France. Après la mort de son père, il retourna en Angleterre où le roi Jacques lui donna des emplois considérables. Il y publia son *Icon animorum*, Londres, 1614, in-8°; l'Histoire de la Foucade d'Angleterre, dans l'*Euphormion*; un traité intitulé, *Pietas*, in-4°, contre Bellarmin, qui avait combattu le traité de son père, sur la puissance du pape. Peu satisfait de son séjour en Angleterre, il revint en France, et alla ensuite à Rome, où il mourut en 1621. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Argenis*, Leyde, Elzevir, 1630, in-12, *cum notis variorum*, Lugd.-Batav., 1664 et 1669, 2 vol. in-8°; 2° un Recueil de poésies, en 2 livres, in-4°; 3° *Satyricon Euphormionis*, Leyde, Elzevir, 1627, in-12, *cum notis variorum*, Lugd.-Batav., 1674, in-8°. Il y a plusieurs traductions françaises de l'un et de l'autre. La meilleure de celles de l'*Argenis* est celle de l'abbé Josse, 1732, 3 vol. in-12, etc. Sa prose est plus estimée que sa poésie. Il fait paraître dans tous ses ouvrages beaucoup d'esprit et de génie. Il affecte d'imiter Pétrone. Sa veuve lui a survécu. Son *Euphormion* a été traduit par Drouet de Maupertuy. *Voy.* MAUPERTUY.

BARCLAY (ROBERT), gentilhomme écossais, et l'un des plus célèbres écrivains de la secte des quakers ou trembleurs, naquit à Edimbourg en 1648. Il fut élevé à Paris sous la tutelle de son oncle. A son retour en Ecosse, il embrassa la secte des quakers, en 1667. Fils respectueux, bon mari, père tendre et soigneux, maître commode, voisin honnête et bon ami, il était fait pour faire respecter sa secte. Versé dans les langues savantes, dans les écrits des pères et des écrivains ecclésiastiques; d'un jugement solide, d'un génie supérieur, d'un commerce affable et agréable, quoique grave; admirable pour pacifier les querelles; pratiquant avec une vraie piété ce qu'il professait: il était fait pour la propager. Il est mort le 3 octobre 1690. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont le plus fameux est une apologie latine pour la religion des quakers, dédiée à Charles II, roi d'Angleterre, 1676, in-4°, traduite en français, Londres, 1702, in-8°; *Epistola ad legatos Noviomagi congressos*, 1678, in-4°; un Catéchisme dont il serait trop long d'analyser les dogmes, mais où l'on trouve les particularités suivantes dans la morale, 1° de ne jamais donner à des hommes des titres flatteurs, comme, *votre sainteté*, *vôtre majesté*, *votre grandeur*, *votre seigneurie*, etc., ni de se servir des discours appelés complimens; 2° il n'est pas permis à un chrétien de se mettre à genoux, de se prosterner, de se courber ou de se découvrir la tête devant un homme; 3° d'user d'aucune superfluité dans les habits, ni de se servir de jeux ou de comédies pour délassemens; 4° de jurer, même devant les magistrats; 5° de résister au mal, de faire la guerre ou de combattre dans aucun cas. M. Reiser a donné, *Anti-Barclayus*, Hambourg, 1683, in-8°.

BARCLAY (ALEXANDRE), poète anglais du 16[e] siècle, après avoir fait ses études à Oxford, voyagea en Hollande, en Allemagne, en Italie et en France, dont il apprit les différentes langues. A son retour il fut chapelain de l'évêque de Tyne. Cet évêque étant mort, Barclay entra chez les bénédictins, et ensuite chez les cordeliers; mais le couvent ayant été dissous, il eut le vica-

riat de Vokey, et mourut en juin 1552, à Croydon, fort avancé en âge. Ses *Cinq églogues sur les misères des courtisans*, celles qu'il a traduites de Virgile, et autres traductions qu'il a faites, entre autres de *Navis stultifera*, 1509, in-fol., et 1570, in-4°, l'ont fait regarder comme un des écrivains anglais les plus polis.

BARCLAY (GUILLAUME), fils d'un évêque de Saint-David, mort en 1625, a publié plusieurs ouvrages en anglais sur la navigation et sur la boussole, qu'il a perfectionnée.

BARCOCHEBAS ou plutôt BARCOCHAB, c'est-à-dire *fils de l'étoile*, fameux imposteur, qui, du temps de l'empereur Adrien, se donnait pour le Messie, et se faisait appeler *fils de l'étoile*, par allusion à une prophétie de Balaam. Il fit rebâtir Jérusalem, fortifia Bitter, autrement Bethoron, se rendit maître d'un grand nombre de forteresses, et fit un massacre horrible des chrétiens et des Romains. Rufus, gouverneur de Judée, n'ayant pu apaiser cette sédition, Adrien envoya Julius Sévérus, célèbre capitaine, qui fut rappelé d'Angleterre pour cette expédition. Ce général coupa les vivres aux Juifs, les attaqua séparément, et les resserra dans la ville de Bitter, qui fut emportée après un siége de plus de trois ans, 134 de J.-C. Barcochebas y fut tué avec ses sectateurs. Plus de 50,000 Juifs périrent misérablement durant cette rébellion.

BARCOS (MARTIN DE), était natif de Bayonne, d'une des premières familles de la ville, et fut élevé par le célèbre abbé de Saint-Cyran, son oncle maternel. Il l'envoya à Louvain étudier sous le fameux Jansénius, et quelques années après, il lui confia l'éducation du fils de M. Arnauld d'Andilly. Dans la suite M. de Barcos retourna avec l'abbé de Saint-Cyran, qui s'en servait comme de secrétaire; il n'entreprenait rien sans le consulter. Il partageait avec lui ses études et son travail, et ils composèrent ensemble le livre intitulé, *Petrus Aurelius*. Ce fut alors que l'abbé de Barcos lia une étroite amitié avec M. Arnauld le docteur, avec lequel il fut depuis enveloppé dans l'affaire de la fréquente communion. Après la mort de l'abbé de Saint-Cyran, la reine-mère donna cette abbaye à l'abbé de Barcos. Il en prit possession le 9 mai 1644, y alla demeurer, la fit rétablir, et y introduisit la réforme. Il y retint néanmoins toujours son habit ecclésiastique, et ne fit aucuns vœux solennels. Il y mourut le 22 août 1678. On a de lui, 1° une Censure du *Predestinatus* du père Sirmond, in-8°; 2° *La grandeur de l'église romaine, établie sur l'autorité de saint Pierre et de saint Paul, etc.* in-4°; 3° Traité de l'autorité de saint Pierre et de saint Paul, qui réside dans le pape, successeur de ces deux apôtres, 1645, in-4°; 4° Eclaircissemens de quelques objections que l'on a formées contre la grandeur de l'église romaine, 1646, in-4°. Ces trois derniers ouvrages furent composés par l'abbé de Barcos, pour défendre la proposition suivante censurée par la Sorbonne: *Saint Pierre et saint Paul sont deux chefs de l'église romaine qui n'en font qu'un.* L'abbé de Barcos avait inséré cette proposition dans la préface du livre *de la Fréquente communion* de M. Arnauld, sans l'aveu de ce docteur. On a encore de l'abbé de Barcos, *De la foi, de l'espérance et de la charité*, 2 vol in-12; *Exposition de la foi de l'église romaine touchant la grâce et la prédestination*, in-8° ou in-12, et plusieurs autres ouvrages anonymes.

BARDANE, surnommé *le Turc*, général des troupes d'Irène, se fit proclamer empereur par l'armée qu'il commandait, dans le temps que Nicéphore en faisait autant à Constantinople. Son concurrent ayant le dessus, il obtint son pardon, en offrant de se faire moine; mais quelque temps après Nicéphore lui fit crever les yeux, en 803.

BARDAS, frère de l'impératrice Théodora, et oncle du fameux Photius; il n'avait d'autre belle qualité que celle d'aimer les sciences et les belles-lettres, qu'il rétablit dans l'empire. Il était fourbe, cruel et ambitieux. Il assassina, en 856, Théoctiste, général des troupes de l'empereur Michel, et fut mis à sa place. Il causa ensuite la disgrâce de l'impératrice Théodora, fit déposer saint Ignace, patriarche de Constantinople, qui lui reprochait ses déréglemens, pour mettre à sa place Photius, en 858; mais il fut assassiné par Basile le Macédonien, en 866.

BARDESANES, fameux hérésiarque syrien au 2° siècle, sectateur de Valentin, qu'il réfuta ensuite, mais

dont il garda toujours quelques erreurs.

BARDET (PIERRE), né à Montagnat en Bourbonnais en 1591, mort à Moulins en 1685, à 94 ans, avec la réputation d'un bon avocat. On a de lui un recueil d'arrêts fort estimés, Paris, 1690, 2 vol in-fol., et depuis, Avignon, 1773.

BARDIN (PIERRE), natif de Rouen, fut reçu de l'académie française, et s'adonna à la philosophie, aux mathématiques et à la poésie. Il se noya en 1637, voulant sauver M. d'Humières, dont il avait été gouverneur. Il a laissé, *Le grand chambellan de France*, 1623, in-fol.; *Pensées morales sur l'Ecclésiaste*, 1629, in-8°; *Le lycée*, ou *de l'honnête homme*, 2 vol. in-8°.

BARENT (THIERRY), peintre flamand, né à Amsterdam en 1534, se perfectionna dans son art, sous les leçons du Titien; il se maria à Amsterdam, et y mourut en 1592. Il peignait avec succès les tableaux d'histoire.

BARIER (FRANÇOIS-JULIEN), graveur ordinaire du roi en pierres fines, mourut à Paris en 1746, à 66 ans. On voit de lui des figures presque imperceptibles et cependant très-distinctes.

BARIN, MARQUIS DE LA GALISSONNIÈRE (ROLAND-MICHEL), né à Rochefort en 1693, descendait d'une famille de Bretagne qui s'était distinguée dans la robe. Il entra au service en 1710, en qualité de garde-marine, et devint capitaine de vaisseau en 1738. En 1747, il fut nommé gouverneur du Canada. Un courage actif et raisonné, des connaissances étendues réparaient les disgrâces que la nature avait répandues sur sa personne. Les sauvages, devant qui il parut, n'eurent pas d'abord une grande idée de lui; mais, quand ils l'eurent entendu, leur chef ne put s'empêcher de lui dire: «Quand nous t'avons vu nous t'avons cru autant au-dessous des autres hommes, que les hommes sont au-dessous du soleil; mais depuis que nous t'avons entendu, nous te jugeons autant au-dessus des hommes, que le soleil est au-dessus de toi.» Il vit avec peine l'extension que les Anglais prenaient sur son gouvernement, et il se promit de ne leur pas laisser franchir les limites de la péninsule d'Acadie, ni les montagnes des Apalaches. Pour les resserrer dans ces bornes, lui et son successeur bâtirent des forts qui déplurent aux Anglais. Les cours de Versailles et de Londres convinrent de faire régler les limites par des commissaires; mais les commissaires des deux nations, dont étaient pour la France M. de la Galissonnière et M. de Silhouette, ne voulurent rien céder des prétentions réciproques de leurs nations. Il s'ensuivit une guerre, pendant laquelle M. de la Galissonnière, qui avait été fait chef d'escadre en 1749, fut nommé lieutenant-général des armées navales, en novembre 1755. Il eut le commandement de l'escadre destinée à protéger le siége du fort Saint-Philippe dans l'île Minorque. L'amiral Byngh tâcha inutilement d'y porter du secours en livrant bataille à la flotte française. Quoiqu'avec des forces supérieures, il fut contraint d'abandonner le champ de bataille, le 20 mai 1756, le canon des Français ayant maltraité ses agrès et fait périr beaucoup de monde sur ses vaisseaux. M. de la Galissonnière eut la satisfaction d'avoir protégé un siége qui finit par la reddition de la place, le 28 juin suivant. Débarqué à Toulon, M. de la Galissonnière remit le commandement, et venait à Fontainebleau recevoir du roi la récompense de ses services, lorsque l'hydropisie qui le tourmentait termina sa vie à Nemours, le 17 octobre 1756. Le roi, touché de cette perte, dit qu'il n'attendait que son arrivée pour lui donner le bâton de maréchal de France. Les officiers qu'il avait commandés, et ceux avec qui il avait vécu, le regrettèrent sincèrement. Chacun s'empressait de jouir de sa conversation, qui avait toujours pour objet des faits militaires. Il se plaisait à interroger les jeunes gens sur la manière dont ils auraient conduit une action, et il développait, dans ses détails, des vues si étendues et si justes, qu'il agrandissait, pour ainsi dire, l'intelligence de ses auditeurs, et leur indiquait les moyens de se décider sur le parti à prendre dans l'occasion.

BARLAAM, moine grec de Saint-Basile, et depuis abbé de Saint-Sauveur à Constantinople, au 14e siècle, s'opposa à Georges Palamas, lequel soutenait que la lumière qui apparut sur le Thabor était une lumière incréée. Il fut envoyé en 1339 en Occident, par Andronic le jeune, pour demander du secours, et pour proposer la réunion de

l'église grecque. Ses lettres à ce sujet sont imprimées à Ingolstadt, 1604, in-4°. De retour en Orient, les sectateurs de Palamas le firent condamner ; ce qui l'obligea de revenir en Occident. il embrassa la foi orthodoxe, et mourut évêque de Gieraci. On a de lui quelques ouvrages, entre autres, *De principatu papæ*, Hanoviæ, 1608, in-8°.

BARLÆUS ou DE BARLE (GASPARD), poète latin du 17e siècle, et grand défenseur d'Arminius, naquit à Anvers en 1584. Il professa la philosophie à Amsterdam, et mourut en 1648. Ses poésies ont été imprimées à Leyde en 1628 et 1631, in-8° ; ses lettres à Amsterdam, 1667, 2 vol. in-12 ; son Histoire du Brésil, Amsterdam, 1647, in-fol.

BARLÆUS (LAMBERT), frère de Gaspard, naquit à Bommel en Gueldres, l'an 1595. Après avoir été chapelain du baron de Langerac, ambassadeur de Hollande en France, il fut appelé à Leyde, pour y être professeur en grec, et y publia entre autres bons ouvrages, *le Timon de Lucien*, avec des notes, et surtout un excellent *Commentaire sur la théogonie d'Hésiode*. Ce fut aussi lui qui, conjointement avec Jacques Revius, pasteur de Deventer, traduisit en grec, par ordre des états, la confession de foi des églises réformées des Pays-Bas. Il parlait le grec aussi facilement que sa langue maternelle. Il mourut en 1655.

BARLANDE (ADRIEN), professeur d'éloquence à Louvain, mort en 1542, est auteur, *De litteratis urbis Romæ principibus*, in-4° ; 2° *Dialogi ad profligandam scholæ barbariem*, in-8° ; 3°. des notes sur différens auteurs anciens ; 4° un Abrégé de l'histoire universelle, depuis J.-C. jusqu'en 1532, 1603, in-8° ; 5° la Chronique de Brabant, traduite en français, 1603, in-fol., figures. La plupart de ses ouvrages sont réunis sous le titre d'*Historica*, Cologne, 1603, in-8°.

BARLET (GABRIEL), fameux prédicateur dominicain du 15e siècle, ainsi appelé de Barleta, lieu de sa naissance, qui est un bourg du royaume de Naples. Les sermons qu'on lui attribue sont remplis de quolibets et de plaisanteries, plus propres à scandaliser qu'à édifier les fidèles, Rouen, 1515, in-8°. La plus belle est de Venise, 1577, 2 vol. in-8°.

BARLOW (THOMAS), savant théologien anglais, fut nommé évêque de Lincoln, sous Charles II, roi d'Angleterre, en 1675. Il publia en 1678 plusieurs traités contre les catholiques romains, et mourut vers 1690. On a de lui quelques ouvrages sur la liberté de conscience, et un livre traduit en français sous ce titre : *Traité historique sur le sujet de l'excommunication et de la déposition des rois*, à Paris, chez Claude Barbin. Il y prouve que le pape ne peut déposer les souverains, ni donner leurs états à d'autres. Il ne faut pas le confondre avec Guillaume Barlow, évêque de Chichester, sous Henri VIII.

BARNABÉ (JOSE ou JOSEPH, SAINT), c'est-à-dire *fils du prophète*, apôtre, et l'un des principaux prédicateurs de l'évangile, était de l'île de Chypre, et de la tribu de Lévi. On croit qu'il alla à Jérusalem, et qu'il étudia sous Gamaliel avec saint Paul. Ayant embrassé la foi de J.-C., il vendit une terre qu'il avait, et en rapporta le prix aux pieds des apôtres. Il fut déclaré apôtre des gentils avec saint Paul, voyagea avec lui, et s'en alla avec saint Marc dans l'île de Chypre. On dit qu'il y fut martyrisé, après avoir fondé l'église de Milan, et que son corps fut trouvé en 488, avec l'évangile de saint Mathieu sur sa poitrine. On lui attribue une épître que dom Luc d'Achery a publiée en 1645, in-4°, et qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères et dans les *Patres Apostolici*, de Cotelier.

BARNABITES. *Voyez* FERRARI, MARINIS.

BARNÈS (JEAN), né en Angleterre, supérieur des bénédictins de Douai, se retira en France pour éviter les poursuites de l'inquisition, après la publication de son *Catholico-romanus pacificus*, qui se trouve dans le *Fasciculus rerum expetendarum*, de Gratius. Ses confrères le firent cependant arrêter en 1626, et conduire à Rome, où il mourut dans les prisons de l'inquisition, 30 ans après. Il a donné un Traité latin contre les équivoques, Paris, 1625, in-8°, imprimé en français la même année.

BARNÈS (JOSUÉ), né à Londres le 10 janvier 1654, savant professeur en langue grecque à Cambridge, a donné

une édition d'Homère, d'Euripide, d'Anacréon, et plusieurs autres ouvrages. On y voit que Barnès était savant grammairien, et qu'il entendait le grec; mais sans goût. C'est le jugement qu'en portent les habiles critiques. Cependant on a de lui, l'*Histoire d'Esther*, en vers grecs, avec la version latine, Londres, 1679, in-8°; *Anacreon christianus*, Cambrai, 1705, in-12; *la Création du monde* et *le Cantique des cantiques*, en vers anglais, in-8°; *Vie d'Edouard III*, qui a paru en 1688. Il est mort en 1712.

BARNEVELDT (JEAN D'OLDEN), avocat-général, et l'un des plus célèbres ministres des états de Hollande, rendit de grands services à sa patrie, par ses négociations, par ses ambassades, et par son habileté dans les affaires. Il était opposé à Maurice, prince d'Orange, et à ses partisans. Dans les démêlés qui survinrent entre Arminius et Gomar, au sujet de la prédestination et de la grâce, Barneveldt se déclara pour le premier, et le prince d'Orange pour le dernier. Ce prince fit tenir en 1618 et 1619 le synode de Dordrecht, où les arminiens furent condamnés. Barneveldt eut ensuite la tête tranchée, à l'âge de 72 ans, le 13 mai 1619, sous prétexte d'avoir voulu livrer le pays aux Espagnols. Il écrivit à sa femme et à ses enfans, avant d'être conduit au supplice, une lettre qui se trouve dans *Præstantium virorum epistolæ*. Ses deux fils, René et Guillaume, entrèrent dans une conspiration pour venger la mort de leur père. Guillaume prit la fuite; René fut pris et condamné à mort. Sa mère demanda sa grâce au prince Maurice, qui lui répondit : *Il me paraît étrange que vous fassiez pour votre fils ce que vous n'avez pas fait pour votre mari.* Cette digne épouse de Barneveldt lui répondit avec indignation : *Je n'ai pas demandé grâce pour mon mari parce qu'il était innocent; mais je la demande pour mon fils parce qu'il est coupable.*

BARO (BALTHAZAR), poète français, natif de Valence en Dauphiné, fit *la conclusion* du roman d'*Astrée*, et plusieurs pièces dramatiques, dont on estime surtout celle qui est intitulée *Partenie*. Il fut reçu de l'académie française, en 1633, et mourut en 1649, à 50 ans.

BAROCHE (FRÉDÉRIC), peintre célèbre, natif d'Urbin, où il mourut en 1612, à 84 ans. Il excellait surtout dans les sujets de dévotion. Il peignait ses Vierges sur la figure de sa sœur, et l'enfant Jésus sur l'enfant de cette même sœur.

BARON (EGUINARD), célèbre jurisconsulte, natif de Saint-Pol-de-Léon, professa le droit à Bourges avec François Duaren son émule. Il mourut le 22 août 1550, à 55 ans. On a de lui quelques ouvrages, Paris, 1562, in-fol.

BARON (FRANÇOIS), né à Marseille en 1620, rétablit le commerce du Levant pendant son consulat à Alep. M. de Colbert, voulant procurer le même avantage au commerce des Indes orientales, l'envoya à Surate en 1671; et pendant douze ans d'administration, il réussit comme à Alep. Il y mourut en 1683, honoré et respecté des chrétiens, des gentils et des mahométans. C'est lui qui procura à M. Nicole toutes les pièces justificatives de la foi des églises syriennes sur l'Eucharistie, qu'il a insérées dans sa *Perpétuité de la foi*.

BARON (HYACINTHE THÉODORE), ancien professeur et doyen de la faculté de médecine de Paris, mourut dans cette ville le 29 juillet 1758, à 72 ans. Il a rédigé la Pharmocopée de 1732, in-4°. Il a aussi donné en 1739, *An senibus chocolatæ potus*.

BARON (MICHEL), comédien de l'hôtel de Bourgogne, réussissait dans les rôles de rois et de paysans. S'étant blessé au pied de l'épée qu'il laissait tomber, et qu'il repoussait du pied en faisant le role de don Diègue, dans le Cid, la gangrène y vint; il ne voulut jamais souffrir qu'on lui coupât la jambe, disant : *Un roi de théâtre se ferait huer avec une jambe de bois.* Il aima mieux attendre doucement la mort, en 1660.

BARON (MICHEL), excellent comédien de Paris, fils du précédent, natif d'Issoudun, s'associa à Molière, et se fit admirer sur le théâtre français. Il mourut à Paris le 22 décembre 1729, à 77 ans. Son vrai nom était Boyron. Il a fait quelques poésies, et surtout diverses pièces de théâtre, qui ont été rassemblées en 1760, 3 vol. petit in-12. C'était l'homme du monde le plus vain, et jamais on n'a poussé plus loin la bonne opinion de soi-même. Un jour son cocher et son laquais furent battus par

ceux du marquis de Biran, avec lequel Baron vivait dans cette familiarité que la plupart des jeunes seigneurs permettent aux comédiens. « M. le marquis, lui dit-il, vos gens ont maltraité les miens, je vous en demande justice. » Il revint plusieurs fois à la charge, se servant toujours du même terme *de vos gens et des miens*. M. de Biran, choqué du parallèle, lui répondit : *Mon pauvre baron, que diable veux-tu que je te dise, pourquoi as-tu des gens ?*

BARON (Théodore), fils d'Hyacinthe Théodore, docteur et professeur de médecine à Paris, de l'académie des sciences, était né à Paris le 17 juin 1715, et est mort le 10 mars 1768. Il a donné la nouvelle édition de la *Chimie de Lémery*, 1756, in-4° ; et celle de la *Pharmacopée latine* de Feller, 1768, in-12.

BARONIUS (César), pieux et savant cardinal, naquit à Sora en 1538. Il acheva ses études à Rome, et se mit sous la discipline de saint Philippe de Néri. En 1593, il fut fait général de la congrégation de l'oratoire, par la démission volontaire du saint fondateur Philippe de Néri. Le pape Clément VIII le prit pour confesseur, et le créa cardinal, le 5 juin 1596. Il fut ensuite bibliothécaire du Vatican, et mourut le 30 juin 1607, à 69 ans. On a de lui les *Annales ecclésiastiques*, en latin, Rome, 1593 et suivantes, 12 vol. in-fol., On y a joint la Continuation de Raynaldi, Rome 1646 et suiv., 10 vol. in-fol. ; l'Abrégé du même, Rome, 1667, in-fol. ; la Continuation, de Laderchis, Rome, 1728, 3 vol. in-fol. ; la Critique, de Pagi, 4 vol. in-fol., 1705 ; et *Apparatus*, Lucæ, 1740, in-fol. ; la Continuation, de Sponde, 3 vol., in-fol., n'est pas estimée, ni celle de Bzovius, en 9. On a traduit en français l'abrégé de Baronius qu'a donné Sponde, 2 vol. in-fol. ; et la continuation de Sponde, en 3 vol. in-fol. Cet ouvrage célèbre de Baronius contient l'histoire ecclésiastique depuis la naissance de J.-C. jusqu'en 1198. Baronius entreprit cet ouvrage dès l'âge de 30 ans, pour réfuter les Centuriateurs de Magdebourg. Il est clair, méthodique et intéressant ; mais le style n'en est ni pur ni élégant : d'ailleurs le peu de connaissance que ce célèbre cardinal avait de la langue grecque lui a fait commettre beaucoup de fautes. Elles ont été corrigées par le père Pagi, le cardinal Noris, Tillemont, Isaac Casaubon, et d'autres savans. Léonard Venturini, imprimeur de Lucques, a donné une nouvelle édition des Annales de Baronius, avec les corrections des savans au bas des pages, 28 tom. in-fol. Elle n'acquiert pas de crédit. Il est encore auteur d'un *Martyrologe romain*, Rome, 1586, in-fol., et Venise, 1587, in-4°. Ce livre est peu important, mais ces éditions contiennent des bévues que Barionius a corrigées dans les suivantes, et qui lui ont fait supprimer, autant qu'il a pu, ces éditions, ce qui les a rendues rares. Une des principales bévues est d'avoir mis au 24 janvier une sainte Xynoride, d'après saint Christophe et saint Jérôme, qui ont voulu parler, l'un de deux martyrs, l'autre de deux martyres, dont la fête arrivait ce jour, et qu'ils désignaient par Xynoris, qui signifie *couple* ou *paire*.

BARONIUS (Robert), écossais, est auteur d'un livre intitulé *Philosophia theologiæ ancillans*, 1621, in-8°.

BAROZZIO. *Voy.* Vignole.

BARRADAS ou BARRADIUS (Sébastien), jésuite et célèbre théologien portugais, naquit à Lisbonne en 1542. Il enseigna long-temps à Coïmbre et ailleurs, et s'étant adonné à la prédication, il mérita le titre d'apôtre de Portugal. Il mourut en odeur de sainteté en 1615. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1628, en 4 vol. in-fol. On estime surtout son *Itinerarium filiorum Israel ex Ægypto in terram repromissionis*, Paris, 1620, in-fol.

BARRAL (Pierre), de Grenoble, entra dans l'état ecclésiastique, et suivit les principes des disciples de Jansénius, dont la morale avait plus d'analogie avec l'austérité de ses mœurs. Il est mort à Paris en 1772. Son *Dictionnaire historique*, 1758, 4 ou 6 vol. in-8°, n'est autre chose que celui de l'abbé Ladvocat, avec des additions qui flattaient ses opinions particulières. Il a encore donné le *Sevigniana*, 1756, petit in-12 ; *Dictionnaire portatif de la Bible*, 1758, 2 vol. in-8° ; la traduction du *Dictionnaire des antiquités de Pitiscus*, 1766, 3 vol. in-8° ; 9

Lettres sur les querelles littéraires, 1762; *Recueil sur M. de Visé*, 1763, in-12.

BARRE (François Poullain de la), naquit à Paris au mois de juillet 1647. Il s'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte et de la tradition, et conçut tant de mépris pour la scolastique qu'il renonça au dessein qu'il avait eu d'être docteur de Sorbonne. Il devint curé de la Flamingrie, au diocèse de Laon, en 1680; mais ayant donné dans les erreurs des protestans, et craignant d'être arrêté à cause des sentimens qu'il débitait dans ses prônes et dans ses conversations, il vint à Paris en 1688, et se sauva ensuite à Genève, où il se maria en 1690. Il y enseigna d'abord la langue française à la noblesse étrangère, fut ensuite déclaré citoyen, et eut une des premières classes du collége de Genève. Il mourut en cette ville au mois de mai 1723. Les meilleurs de ses ouvrages sont ceux qu'il publia en France avant que de se retirer à Genève, savoir; 1° un *Traité de l'égalité des deux sexes*, 1673, in-12; 2° *Traité de l'éducation des dames, pour la conduite de l'esprit dans les sciences et dans les mœurs*, in-12; 3° *De l'excellence des hommes contre l'égalité des sexes*, in-12; 4° *Rapports de la langue latine à la française*, in-12. Jean-Jacques de la Barre son fils est auteur de *Pensées philosophiques et théologiques*, 1714 et 1717, 2 vol. in-8°; ce sont des thèses.

BARRE (Joseph), chanoine régulier de Sainte-Geneviève et chancelier de l'université de Paris, y est mort le 23 juin 1764, à 72 ans. Il est auteur de, 1° *Vindiciæ librorum deutero-canonicorum veteris Testamenti*, 1730, in-12; 2° Examen des défauts théologiques, en 1744, 2 vol. in-12; 3° l'Histoire d'Allemagne, 10 tomes en 11 vol. in-4°; quelquefois inexacte, et rarement élégante, et cependant ce qu'il y a de mieux sur l'Allemagne; 4° la Vie de Fabert, 1752, 2 vol. in-12; 5° l'Histoire des lois et tribunaux du royaume, 1755, in-4°; 6° Notes dans l'édition de Van-Espen de 1753. Son *Histoire d'Allemagne* est ce que nous avons de mieux en français sur cet empire.

BARRE (Louis-François-Joseph de la), de l'académie des inscriptions, naquit à Tournai, et mourut à Paris en 1738. Il a travaillé avec le père Banduri aux ouvrages qui ont paru sous le nom de ce dernier; il a donné l'édition du Spicilége de Dachery, 3 vol. in-fol; le Moreri de 1725; Mémoires pour servir à l'Histoire de France et de Bourgogne, in-4°; le Secrétaire de la cour et celui du cabinet.

BARRE (Michel de la), musicien, le plus excellent joueur de flûte de son temps, mort pensionnaire de l'académie de musique de Paris en 1744. Il est auteur de la musique du Triomphe des arts, et de la Vénitienne.

BARREAUX (Jacques Vallée, seigneur des), conseiller au parlement de Paris, où il naquit en 1602, quitta sa charge pour se livrer à la bonne chère, aux plaisirs et au libertinage. Il se rendit fameux par ses vers, ses chansons et sa belle humeur. Il était affable, libéral et généreux ami; mais ses belles qualités étaient flétries par un esprit d'irréligion. Il se convertit quelques années avant sa mort, et se retira à Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1673. Le beau et pieux sonnet qu'il fit à sa conversion est connu de tout le monde.

BARREIROS (Gaspard), savant portugais, ministre du tribunal de l'inquisition, chanoine à Evora, où il mourut en 1610, a fait différens ouvrages de critique sur Berose, Manethon, etc., imprimés à Coïmbre, 1561, in-4°.

BARRELIER (Jacques), dominicain, mort en 1673, à 67 ans, est auteur d'un livre intitulé *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ*, Parisiis, 1714, in-fol.

BARRÊME (François), célèbre arithméticien, mort à Paris en 1703, est auteur d'un excellent Traité d'arithmétique, in-12; d'un livre utile et d'un grand usage, intitulé les *Comptes faits*, in-12; des *Changes étrangers*, 2 vol. in-8°, et de plusieurs autres livres d'arithmétique qui sont estimés.

BARRÈRE (Pierre), médecin de Perpignan, mort en 1755, a donné, *Relation et Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, 1748, in-12; *Dissertation sur la couleur des nègres*, 1741, in-4°; *Observations sur la cause et l'origine des pierres*

figurées, 1746, in-8° ; *Ornithologiæ specimen*, 1745, in-4°.

BARRI (PAUL DE), provincial des jésuites de la province de Lyon, mort a Avignon en 1661, publia plusieurs livres de piété pleins d'inepties, qui seraient absolument ignorés, si Paschal ne les avait ridiculisés. Son *Pensez-y bien*, se distribue cependant encore chez quelques dévots ignorans. *Voy.* CEZELLI.

BARRIERE (JEAN DE LA), instituteur de la congrégation de Notre-Dame-des-Feuillans, naquit en 1544 à Saint-Séré en Quercy. Il fut nommé abbé des Feuillans, diocèse de Rieux, en 1565, et mit la réforme dans son abbaye. Sa vie fut une suite continuelle de pénitence et de mortifications. Il eut le chagrin de voir plusieurs de ses religieux embrasser le parti de la ligue et assembler un chapitre général à Rome, où il fut suspendu de dire la messe, avec défenses de sortir de Rome. Clément VIII, instruit de cette injustice, le fit absoudre, et l'engagea de rester à Rome, où il mourut en odeur de sainteté, entre les bras du cardinal d'Ossat, son intime ami, le 25 avril 1600. On lit dans l'*Histoire dogmatique et morale du Jeûne*, imprimée à Paris chez Lottin en 1741, page 92, que *les premiers feuillans réformés pour se mortifier, se servaient de crânes humains dans leurs repas au lieu de tasses*. J.-B. de Sainte-Anne (Pradillon) abbé des Feuillans, mort en 1701, l'a justifié contre ce qu'en avait dit M. Lelaboureur dans ses additions aux Mémoires de Castelnau, dans son livre intitulé *Conduite de dom Jean de la Barrière pendant la ligue*, 1689, in-12.

BARRIERE (PIERRE), natif d'Orléans, de matelot devenu soldat, conçut l'horrible projet d'assassiner Henri IV. Le jésuite Varade, et d'autres de ses confrères, deux prêtres et un capucin, furent accusés de l'avoir fortifié dans son dessein; mais Banchi, dominicain italien, à qui il s'en ouvrit, n'ayant pu le détourner de son dessein, en fit avertir le roi. Barrière fut arrêté à Melun, tenaillé et rompu vif, le 26 août 1593. *Voy.* BANCHI.

BARRINGTON (JEAN-SHUTE), fils d'un négociant, naquit en 1678, dans la province de Leicester. Il fit ses études à Utrecht, où il prononça un discours, *De studio philosophiæ conjungendo, cum studio juris romani*, qui a été imprimé à Utrecht, 1698, in-4°. De retour en Angleterre, il publia en 1701, en anglais : *Essai sur les intérêts de l'Angleterre, relativement aux non-conformistes*, in-4° ; et *les Droits des non-conformistes*, en 2 parties, in-4°. La reine Anne l'employa dans la réunion des deux royaumes; mais, en 1711, il fut éloigné du ministère. Son mariage lui procura les nom et armes de Barrington, dont il fut créé baron en 1720. Alors il était rentré à la cour; et en 1722, il fut député de Berwick au parlement. En 1725 il publia un vol. in-8° des *Miscellanea sacra*, qui ont été réimprimés par les soins d'un de ses fils, en 1770, en 3 vol. C'est un extrait de l'*Histoire des Apôtres*, sur la propagation du christianisme. Il publia, la même année, 1 vol. in-8°, en anglais, contre Collins, intitulé : *Essai sur l'économie de Dieu sur le genre humain*, ou *Système abrégé de la Religion naturelle et révélée*. Il fit encore d'autres ouvrages relatifs aux affaires de son temps, et mourut à Becket, le 4 décembre 1734, laissant plusieurs enfans, dont un, nommé Daines, du nom de sa mère, a fait plusieurs ouvrages, entre autres le *Journal du naturaliste*, 1767, in-4° ; la *Manière de recueillir les objets d'histoire naturelle*, 1772, in-4°; divers traités relatifs à la probabilité de pouvoir atteindre le pole du nord, 1775, in-4°.

BARROIS (JACQUES-MARIE), libraire de Paris, a poussé la connaissance des livres plus loin qu'aucun de ses confrères; il en connaissait non-seulement les éditions et le prix, mais leur contenu. Il a redigé habilement les catalogues de nombre de bibliothèques de son temps, et est mort en 1769.

BARROS ou de BARROS (JEAN), né à Viséo en 1496, fut élevé à la cour du roi Emmanuel auprès des infans. L'infant Jean auquel il s'était attaché, et dont il était précepteur, ayant succédé au roi son père, en 1521, de Barros eut une charge dans la maison de ce prince, et devint, en 1522, gouverneur de Saint-Georges de la Mine sur les côtes de Guinée en Afrique. Trois ans après le roi, l'ayant rappelé à la

cour, le fit trésorier des Indes : cette charge lui inspira la pensée d'en écrire l'histoire ; pour l'achever il se retira à Pompal où il mourut en 1570, laissant divers enfans de Marie d'Alméide son épouse. De Barros a divisé son *Histoire de l'Asie et des Indes* en décades. Il publia la première décade en 1552, la seconde en 1553, et la troisième en 1563. Cette histoire est en portugais. Possevin et M. de Thou en font de grands éloges ; mais le sieur de la Boulaye-le-Goux n'en pense pas de même. Cette histoire a été continuée par Diégo de Couto et autres, jusqu'au nombre de 13 décades, 9 vol. in-fol.; la 11e et la 13e sont restées manuscrites. Il y en a une nouvelle édition, Lisbonne, 1736, 3 vol. in-fol.

BARROW (Isaac), né à Londres en 1630, voyagea en France, en Italie, et alla à Constantinople. De retour en Angleterre, il fut professeur en grec à Cambridge, et ensuite professeur de géométrie. Il mourut en 1677. Il a publié des éditions d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius et de *Théodosis Sphærica*, Londres, 1675, in-4°, et un grand nombre d'ouvrages en anglais, dont Tillotson a donné une édition en 4 vol. in-fol., 1683 et 1687. On estime principalement ses élémens de géométrie, ses leçons d'optique et ses sermons. Le quatrième volume de ses œuvres contient des ouvrages de mathématiques latines, qui avaient paru séparement.

BARTAS (Guillaume de Saluste du), poète français au 16e siècle, fut employé par Henri IV en Angleterre, en Dannemarck et en Ecosse, et commanda une compagnie de cavalerie en Gascogne, sous le maréchal de Marignon. Il était calviniste, et mourut en 1590, à 46 ans. On a de lui un grand nombre de poëmes, 1611, in-fol., dont les plus connus sont, *la Semaine* ou *la Création du Monde*, en 7 livres ; le poëme de *Judith*, et *la bataille d'Ivri*, gagnée par Henri IV en 1590. Le style de du Bartas est empoulé, et l'on ne trouve dans ses ouvrages ni invention, ni disposition, ni vrai génie poétique.

BARTH (Jean), natif de Dunkerque, fameux chef d'escadre, qui de simple pêcheur parvint à cette dignité par son habileté dans la marine, sa valeur et ses belles actions. Il était robuste, haut de taille, mais d'un air farouche et grossier. Le chevalier de Forbin l'amena à la cour en 1691 : Jean Barth y fut très-bien reçu. Son air grossier faisait dire aux plaisans : *Allons voir le chevalier de Forbin qui mène l'ours*. Il remporta souvent de grands avantages sur les flottes anglaises et hollandaises, soit en convoyant des vaisseaux français, soit en enlevant des convois ennemis; il était intrépide, et capable d'une action hardie; mais il n'aurait pas été propre à un projet étendu et suivi. Il mourut le 27 avril 1702, à 51 ans, et fut enterré à Dunkerque. Une des filles de Jean Barth épousa M. de Ligni, lieutenant-colonel du régiment d'Agenois, de qui l'on tient l'anecdote suivante : Jean Barth passait pour avare, et craignait que cette réputation ne lui nuisit à la cour. Il crut éviter ce reproche en se présentant à Versailles, avec un habit, veste et culotte de drap d'or, doublés de drap d'argent. Il fit remarquer à Louis XIV la doublure de drap d'argent à sa culotte, ce qui divertit un peu le roi et les courtisans, et qui obligea M. Barth à marcher les jambes écartées, tant cette doublure lui écorchait le derrière. Sa vie a été imprimée en 1 vol. in-12.

BARTHE (Paul de la), connu sous le nom de Maréchal de Thermes, était natif de Conserans, d'une famile noble et ancienne, mais peu avantagée des biens de la fortune. Il servit sous les rois François Ier, Henri II et François II. Il se distingua dans les guerres d'Italie, dès l'an 1528; contribua beaucoup au gain de la bataille de Cerisoles, en 1544, où combattant vaillamment en qualité de colonel-général de la cavalerie légère, il fut fait prisonnier, son cheval ayant été tué sous lui; il fut échangé avec Raymond de Cardonne, Charles de Gonzague, et le colonel Alisprand Madrucci, frère du cardinal de Trente, ce qui prouve l'estime que l'on avait pour le seigneur de Thermes. Il prit en 1547 le marquisat de Saluces et le château de Ravel, l'une des plus fortes places du Piémont. Deux ans après, il fut envoyé commander en Ecosse, et contraignit les Anglais de consentir à la paix. Etant allé à Rome en 1550, en qualité d'ambassadeur vers Jules III, pour le porter à faire la paix avec les Farnèses, et n'ayant pu rien obtenir de ce pape, il commanda les troupes françaises en Italie, y fit de grands exploits,

surtout dans l'île de Corse, et continua de se signaler jusqu'en 1558, qu'il fut fait maréchal de France. Il prit Dunkerque la même année, et perdit la bataille de Gravelines, où il fut blessé et fait prisonnier le 14 juillet. Il recouvra sa liberté à la paix de Cateau-Cambresis en 1559, servit dans la suite contre les huguenots, et mourut à Paris, le 6 mai 1562, sans laisser de postérité. Il institua son héritier Roger de Saint-Lary, seigneur de Bellegarde, son neveu, qui fut depuis maréchal de France.

BARTHE (Nicolas-Thomas), né à Marseille, fut avocat en parlement, des académies de Marseille, Lyon, etc. Il a fait quelques poëmes, tels que le *Temple de l'hymen, la Réunion de la Provence à la couronne*, 1755; des *Odes sur la ruine de Lisbonne, sur la prise de Minorque*, en 1756; des *Epîtres sur divers sujets*, 1762; la *Lettre de l'abbé de Rancé*, 1765; l'*Amateur*, 1764; les *Fausses infidélités*, 1768; la *Mère jalouse*, 1772. Ces trois comédies sont en vers, les deux premières en un acte, la dernière en trois actes. Les comédiens avaient reçu une autre comédie de lui, en cinq actes et en vers, intitulée *L'Homme personnel*, qui a paru en 1778; mais elle n'a pas plus réussi que l'*Egoïsme* de M. Cailhava, qui est le même sujet : il faut croire que ce caractère n'est pas propre au théâtre. M. Barthe, qui jouissait d'une fortune honnête, se livrait aux sociétés, dont il faisait les délices. Au sortir d'un repas, un étranglement d'hernie qui se fit sentir le conduisit au tombeau, le 15 juin 1785, à 51 ans.

BARTHÉLEMI (Saint), c'est-à-dire *fils de celui qui suspend les eaux*, l'un des douze apôtres de J.-C. On dit qu'il est le même que Nathanaël; qu'il prêcha l'évangile dans les Indes, dans l'Ethiopie et dans la Lycaonie, et qu'il souffrit le martyre en Arménie, où il fut écorché. Eusèbe rapporte que Pantène étant allé dans les Indes, y trouva l'évangile de saint Matthieu écrit en hébreu, que saint Barthélemi avait laissé; mais ce fait est incertain. L'église de Rome et celle de Bénévent se glorifient d'avoir ses reliques.

BARTHÉLEMI ALBIZI. *Voy.* Albizi.

BARTHELEMI des martyrs, pieux et savant religieux dominicain, né à Lisbonne en 1514, fut précepteur de don Antonio, neveu de Jean III, roi de Portugal. La reine l'ayant nommé à l'archevêché de Prague par le conseil du père de Grenade, il fut sacré en 1559. Il se distingua au concile de Trente sous Pie IV, et lia une étroite amitié avec saint Charles Borromée. Enfin, ayant obtenu la démission de son archevêché sous Grégoire XIII, il se retira à Viane, où il mourut en odeur de sainteté le 16 juillet 1590, à 76 ans. Ses diocésains se souvinrent long-temps de sa charité; pendant la famine de 1567 et la peste qui la suivit, ses chanoines l'abandonnèrent, mais aucun des curés n'abandonna ses paroissiens. Il a été béatifié par Clément XIV, en 1773. On a de lui un livre excellent intitulé *Stimulus pastorum*, in-12, et plusieurs autres ouvrages dont le recueil a été donné par Inguimberti à Rome, en 2 vol. in-fol. M. Lemaître de Saci a écrit sa vie, in-4° et in-12.

BARTHELEMI di san Marco. *Voy.* Baccio.

BARTHELEMI (Nicolas), bénédictin du 15e siècle, né à Loches, a fait des poésies latines, difficiles à trouver : *Epigrammata*, *Momiæ*, *Enneæ*, in-8°; les deux premiers sans date; le troisième, de 1531, contient des pièces qui roulent sur des sujets de dévotion : *De vitâ activâ et contemplativâ*, 1523, in-8° en prose; *Christus xylonicus*, tragédie en 4 actes, 1531, in-8°.

BARTHIUS (Gaspard), né à Custrin en 1587, se fit admirer dans son enfance. Dès l'âge de 12 ans il traduisit en vers latins les psaumes qui se trouvent dans ses *Juvenilia*, 1607, in-8°. Ses autres poésies sont imprimées à Hanovre en 1612, in-8°, et Francfort, 1623, in-8°. Il mourut à Leipsick en 1658, à 71 ans, après avoir été marié deux fois. On estime surtout ses *Adversaria*, Francfort, 1624 ou 1648, in-fol., et ses Commentaires sur Stace, Leipsick, 1660, in-4°, et sur Claudien, Francfort, 1650, in 4°. Il a traduit en latin le 3e dialogue de la 3e partie des Entretiens d'Aretin sous le titre de *Pornodidascalus*, Cyneæ, 1660, in-8°; il est rendu honnêtement en latin; la *Célestine*, sous celui de

Pornoboscodidascalus, Francfort, 1624, in-8°, et la *Diane* de Gil Polo sous celui de *Erotodidascalus*, Hanoviæ, 1625, in-8°.

BARTHOLE, célèbre jurisconsulte et professeur en droit, natif de Sassoferrato en Ombrie, mort en 1356. On a de lui divers ouvrages, Lyon, 1545, 10 vol. in-fol.

BARTHOLE. *Voy*. Palladino.

BARTHOLIN (Gaspard), savant médecin et anatomiste du 17e siècle, natif de Malmoë, mort en 1629, à 45 ans, a donné une anatomie, Leyde, 1673, in-8°.

BARTHOLIN (Thomas), autre savant médecin, fils de Gaspard, est né à Copenhague, le 10 octobre 1616; il a fait des découvertes sur les veines lactées et sur les vaisseaux lymphatiques, et a publié en 1661 un ouvrage sur l'usage de la neige, in-8° ; des ouvrages d'anatomie; *De morbis biblicis*, Francfort, 1672, in-8° ; *Paralitici Novi Test.*, Hafniæ, 1653, in-8°; *Dissertatio de passione Christi*, Amst., 1670, in-12; *Epistolæ medicinales, et de insolitis partûs viis*, La Haye, 1740, 5 vol. in-8°; *De usu flagrorum in re venereâ*, Francfort, 1670, in-12. Il mourut le 4 décembre 1680, à 64 ans, ayant eu cinq fils et quatre filles.

BARTHOLIN (Thomas), fils du précédent, étudia la jurisprudence dans plusieurs universités de l'Europe. De retour à Copenhague sa patrie, il y fut professeur en histoire et en droit, assesseur du consistoire, secrétaire, antiquaire, et archiviste du roi; et mourut en 1690. Nous avons de lui, *De Holgero Dano*, 1677, in-8°; de *Longobardis*, 1676, in-4° *De origine equestris Ordinis Daneborgici*, in-fol., *Antiquitates Danicæ*, 1689, in-4°.

BARTHOLIN (Erasme), frère de Thomas, était né à Roschildi. Il fut successivement professeur en géométrie et en médecine à Copenhague, et mourut en 1698, à 73 ans, laissant un fils et une fille. Il était parvenu à la charge de conseiller d'état. Il a donné plusieurs livres de mathématiques et de médecine, *Experimenta chrystalli issandici*, Hafniæ, 1670, in-4° ; *De aere Hafniensi*, Francfort, 1679, in-8°, etc.

BARTHOLOMÉ BREENBERG, célèbre peintre et graveur, naquit à Utrecht vers 1620. Il alla en Italie pour se perfectionner, et il y dessina des paysages qui se font admirer des connaisseurs. Il excella aussi à peindre et à dessiner les animaux. Il peignait ordinairement en petit. Il mourut en 1660.

BARTOLET FLAMEEL, habile peintre, né à Liége en 1612, vint à Paris, où il fut élu académicien et professeur. C'est lui qui a peint l'enlèvement d'Élie, que l'on voit dans le dôme des Carmes-Déchaussés à Paris, l'Adoration des rois, qui est dans la sacristie des Grands-Augustins, et un beau plafond aux Tuileries. Il mourut à Liége en 1675, étant chanoine de la collégiale de Saint-Paul.

BARTOLI (Daniel), né à Ferrare en 1608, entra chez les jésuites en 1623. Son inclination le portant à écrire, ses supérieurs le fixèrent à Rome, où il ne manquait pas de ressources. Il y mourut dans la maison professe, le 13 janvier 1685. Le plus considérable de ses ouvrages est une histoire de son ordre, en italien, 3 vol., pour l'Asie, Rome, 1667; cette édition vaut mieux que les précédentes; deux pour l'Europe, 1673 et 1677; un pour l'Angleterre; cette histoire a été traduite en latin et imprimée à Rome et à Lyon. *Vita di sancto Ignacio*, Roma, 1659, in-fol.; *Di Bellarmino*, 1678, in-4°. Il est encore auteur d'un Traité *Del ghiaccio e della coagulatione*, 1681, in-4°, etc.

BARTOLOCCI (Jules), savant religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Celeno en 1613, était habile dans l'hébreu et dans la philosophie. Il professa l'hébreu à Rome, et fut abbé dans son ordre. Il mourut le 1er novembre 1687. On a de lui une excellente Bibliothèque rabbinique, Rome, 1675, 4 vol in-fol., qui a été continuée par Imbonati son disciple, Rome, 1694, in-fol.

BARTON (Élisabeth), appelée communément la *Sainte Fille*, servit à une imposture religieuse, lors du divorce de Henri VIII. Elle fut accusée de haute trahison, et exécutée à Tyburn, le 20 avril 1534, après avoir avoué son imposture.

BARUCH, c'est-à-dire *Béni*, prophète, fils de Néri, était d'une naissance distinguée, et très-habile dans

la langue de son pays, selon l'historien Josephe. On croit qu'il était frère de Saraias, qui fut envoyé à Babylone par Sédécias, la 4e année du règne de ce prince. La naissance illustre de Baruch ne l'empêcha pas de se faire disciple et secrétaire de Jérémie, et de s'exposer aux mêmes dangers que ce saint prophète. Les interprètes ne sont pas d'accord sur le temps où Baruch a écrit son livre : les uns pensent que c'est dans la 5e année de Sédécias, d'autres, la 5e année après la ruine de Jérusalem sous Sédécias. Suivant cette dernière opinion, qui paraît être la plus vraisemblable, Baruch demeura dans la Judée avec Jérémie, jusqu'à la ruine de Jérusalem. Cette ville ayant été assiégée pour la troisième fois par Nabuchodonosor, Jérémie et Baruch furent mis en prison; mais, après la ruine de Jérusalem, Nabuzardan leur ayant rendu la liberté, selon l'historien Josephe, Baruch fut emmené en Égypte avec Jérémie, qui y mourut. Après la mort de ce prophète, Baruch se retira à Babylone, où il écrivit le livre qui porte son nom, et le lut devant Jéchonias et devant toute la multitude des captifs, en la 5e année depuis que les Chaldéens eurent pris Jérusalem, et l'eurent brûlée, c'est-à-dire, 583 ans avant Jésus-Christ. Telle est l'époque placée à la tête du livre de Baruch, chapitre 1er, volume 2. On ignore ce que devint ce prophète, après qu'il eut écrit et lu son livre au milieu des juifs captifs à Babylone. La plupart des rabbins soutiennent qu'il mourut dans ce pays. Le livre de Baruch contient cinq chapitres. Les fréquens hébraïsmes qui s'y trouvent ne permettent pas de douter qu'il n'ait été écrit en hébreu; mais l'original hébreu s'est perdu. Il ne nous reste plus que la version grecque, qui nous fait juger que le style de Baruch était noble, grand et élevé. Il y déplore les malheurs des Juifs, fait voir qu'ils avaient été prédits par Moïse, et qu'ils étaient une suite de leurs déréglemens. Il les exhorte à implorer la miséricorde de Dieu, et leur promet qu'ils seront délivrés de leur captivité, et qu'ils reviendront avec gloire dans leur patrie. Il parle aussi de la venue du Messie. Les juifs et les protestans ne reconnaissent point l'ouvrage de Baruch pour un livre canonique. Les juifs n'en apportent point d'autres raisons, si ce n'est qu'il n'est point en hébreu, et qu'il ne se trouve pas dans leur Bible. A l'égard des protestans, ils se fondent; 1. sur ce *qu'il n'est point dans le catalogue des livres sacrés, d'Origène, de Meliton, de saint Hilaire, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Jérôme et de Rufin.* Les mêmes pères qui ne citent pas Baruch au nombre des livres canoniques, en citent des passages, comme de Jérémie, d'où il est aisé de conclure qu'ils le comprenaient au nombre des livres canoniques sous le nom de Jérémie; cela est si vrai, que la leçon du livre de Baruch, qui se lit la veille de la Pentecôte, est intitulée : *Lectio Jeremiæ prophetæ.* 2 Les protestans se fondent sur ce qu'il y a dans le livre de Baruch, à ce qu'ils prétendent, beaucoup de faits contraires à l'histoire sainte, des livres des Rois et de Jérémie. 1° *Après la ruine de Jérusalem sous Sédécias, il y demeura encore un souverain sacrificateur.* Baruch dit seulement que les offrandes des Juifs de Babylone furent envoyées avec son livre à *Joakim ... prêtre.* Il ne le nomme pas *grand-prêtre*, et il était resté ou revenu des prêtres dans la Judée. 2° *On offrait des sacrifices dans Jérusalem après la ruine du temple*; cela n'est point contraire aux autres livres canoniques. On offrait alors des sacrifices, non-seulement dans Jérusalem, mais *dans la maison du Seigneur*, dans le temple même, c'est-à-dire, au milieu de ses ruines. *Voy. Jérémie, chapitre* 41, 5. 3° *Qu'on y célébrait encore des fêtes et des solennités.* On y lit seulement que les Juifs de Babylone exhortèrent ceux de Jérusalem à lire le livre de Baruch *au jour solennel*, ou selon l'expression du grec, *au jour de fête* : ἐν ἡμέρᾳ ἑορτῆς, c'est-à-dire, à l'une des trois grandes fêtes de l'année. La ruine du temple ne changeait rien à l'ordre des temps; les fêtes arrivaient aux jours marqués par la loi. Il n'est pas étonnant que les prêtres et les juifs qui étaient restés dans la Judée, ou qui étaient revenus des pays voisins depuis le départ des Chaldéens, se rassemblassent les jours des trois grandes fêtes de l'année, dans l'emplacement du

temple, non pour célébrer ces fêtes avec réjouissances, car les fêtes étaient alors changées en deuil et en larmes; mais pour y implorer la miséricorde de Dieu, et pour y offrir des sacrifices sur les ruines mêmes du temple. 4° Que *les vases du temple, qui avaient été emportés à Babylone, en furent en ce temps-là rapportés à Jérusalem*. Baruch ne parle que *des vases d'argent que le roi Sédécias avait fait faire*, après que Nabuchodonosor eut emmené Jéchonias en captivité. Baruch 1, 8, et suiv. Qu'y a-t-il de surprenant que Baruch, disciple et secrétaire de Jérémie, qui, comme son maître, était en grande estime et en grande vénération auprès du roi et des ministres de Babylone, en ait obtenu *les vases d'argent que Sédecias avait fait faire?* Ces vases ne devaient pas être d'un fort grand prix, vu les tributs que Sédécias était obligé de payer pendant son règne, et la misère du peuple juif en ce temps-là. 5° Que *Balthazar, fils* ou *petit-fils de Nabuchodonosor: régnait dès lors*. On y voit seulement que les Juifs de Babylone recommandent à ceux de Jérusalem de prier Dieu pour la vie de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et pour la vie de Balthasar son fils. *Orate pro vitâ Nabuchodonosor, regis Babylonis, et pro vitâ filii ejus*. Baruch 1, 11. Ce texte ne dit pas que Balthazar régnait alors: il dit précisément tout le contraire, puisqu'il porte que c'était Nabuchodonosor, qui pour lors était roi. Il est vrai que le fils et le successeur immédiat de Nabuchodonosor fut Évilmerodac, et non pas Balthazar; mais on croit qu'Évilmerodac était disgracié du temps de Baruch, et que Balthazar, fils d'Évilmerodac, et petit-fils de Nabuchodonosor, était regardé comme l'héritier présomptif de la couronne. Cette supposition n'a rien de contraire aux livres reconnus pour canoniques par les protestans, et l'on ne prouvera jamais que Balthazar, soit qu'il fût fils ou petit-fils de Nabuchodonosor, n'était point encore né dans le temps où l'on suppose que le livre de Baruch avait été écrit, c'est-à-dire, en la 5e année depuis la ruine de Jérusalem sous Sédécias. L'anonyme qui a donne en Hollande une édition de ce petit dictionnaire, se trompe lorsqu'il dit qu'*il est fort vraisemblable que l'auteur, quel qu'il soit, de ce livre* (de Baruch), *l'a écrit peu après la destruction de Jérusalem par les Romains*. Nous avons lu et relu plusieurs fois, tant en grec qu'en latin, le livre de Baruch, avec beaucoup d'attention, et nous n'y avons rien remarqué qui désigne en aucune sorte le temps de la ruine de Jérusalem par les Romains, ni qui donne la moindre vraisemblance à cette opinion de l'anonyme dont nous parlons. Il dit au contraire que la captivité des Juifs ne sera pas longue. Que la puissance qui a détruit la monarchie des Juifs sera détruite elle-même. Que leur libérateur viendra de l'Orient. Tous ces caractères ne peuvent convenir aux temps de la ruine de Jérusalem par les Romains.

BAS (Jacques-Philippe le), né à Paris en 1707, annonça, dès son enfance son goût pour le dessin et la gravure. Un artiste peu connu nommé Hérisset lui en donna les premières leçons; mais bientôt il choisit lui-même pour maître les gravures de G. Audran, dont il imita les beautés mâles et fières. La *Prédication de saint Jean*, d'après Mole, est la première de ses estampes, où il s'élève à la hauteur de son modèle. Il a gravé d'après Téniers, Berghem, Wouvermans, Ostade, Lancret, Chardin, MM. Vernet, etc., et a toujours conservé le style et le caractère distinctif de chacun de ces maîtres. Le Bas répara une éducation négligée par la lecture des traductions des auteurs de l'antiquité. L'académie royale de peinture l'admit au nombre de ses membres, en 1743, sur une gravure d'après Lancret, ayant pour titre *La conversation galante*. Celle de Rouen l'avait admis comme associé régnicole, en 1748. En 1771, il obtint une pension du roi, et mourut à Paris, le 14 avril 1783.

BASCHI (Matthieu), religieux de Saint-François, natif du duché de Spolète, et fondateur des capucins, mourut à Venise en 1552. Sa congrégation avait été approuvée par Clément VII en 1528.

BASILE, le Macédonien, de simple soldat d'une famille obscure de Macédoine, devint empereur des Grecs en 868; car ayant plu à l'empereur

Michel par son adresse à dresser les chevaux, il devint le premier écuyer de ce prince, puis son grand chambellan; il assassina ensuite le fameux Bardas, et fut associé à l'empire en 866. Basile fit des efforts inutiles pour retirer l'empereur Michel de ses désordres. Ce prince, ennuyé de ses remontrances, voulut faire mourir son censeur; mais Basile le prévint, et lui ôta la vie en 867, fit tenir à Constantinople le VIIIe concile général, chassa Photius du siége patriarcal, le rétablit en 878, et se déclara contre les papes. Il fit la guerre avec succès en Orient, et reprit plusieurs villes en Sicile sur les Sarrasins. Il mourut en 886. C'est sous son règne que les Russes embrassèrent le christianisme et la doctrine de l'église grecque. On a de lui quelques lettres dans la collection des conciles et dans la Bibliothèque des Pères. Le père Banduri a inséré dans son *Imperium orientale* les avis de Basile à son fils Léon. Il ne faut pas le confondre avec Basile le jeune, qui succéda à Zimiscès en 975, et qui mourut en 1025, après un règne glorieux de 50 ans. On peut cependant lui reprocher un trait d'inhumanité singulière en 1013: il défit les Bulgares, en tua 5000, et en fit 11000 prisonniers. Il partagea ces hommes par bandes de cent, fit crever les yeux à 99, et n'en laissa qu'un au centième pour les conduire. Leur roi mourut deux jours après avoir vu ces malheureux.

BASILE (Saint), le Grand, l'un des plus savans et des plus éloquens docteurs de l'église, naquit à Césarée en Cappadoce vers 328. Il alla achever ses études à Athènes, où il lia une étroite amitié avec saint Grégoire de Nazianze. Il se retira ensuite dans la solitude, et fut le premier instituteur de la vie monastique, dans le Pont et dans la Cappadoce. Ayant été élu évêque de Césarée en 369, l'empereur Valens voulut lui faire embrasser la doctrine des ariens, et envoya Modeste, préfet d'Orient, pour l'effrayer et l'obliger de céder. Modeste étant arrivé à Césarée, employa les caresses et les menaces pour le faire condescendre aux volontés de l'empereur; mais il n'en put rien obtenir. Alors surpris et irrité de la fermeté de saint Basile, il s'écria que personne n'avait jamais osé lui parler avec tant de hardiesse. *C'est*, lui répondit Basile, *que vous n'avez peut-être jamais rencontré d'évêque*. Cette réponse magnanime déconcerta Modeste, qui alla trouver l'empereur, et lui dit: *Seigneur, nous sommes vaincus; cet évêque est insensible à toutes les promesses et à toutes les menaces*. Quelque temps après, Valens voulut exiler saint Basile; mais on dit que trois plumes se rompirent l'une après l'autre entre ses doigts; et que, saisi de crainte, il laissa en repos le saint évêque. Saint Basile travailla ensuite à la réunion des églises d'Orient et d'Occident, qui étaient alors en division au sujet de Mélèce et de Paulin, deux évêques d'Antioche. Il érigea un évêché à Zazime, et le donna à son ami saint Grégoire de Nazianze. Il écrivit contre Apollinaire et contre Eustache de Sebaste, et mourut en 379. La meilleure édition de ses ouvrages est celle du père Garnier, 1721 et suivantes, 3 vol. in-fol. en grec et en latin. On y trouve des homélies très-éloquentes, d'excellens commentaires sur l'Écriture sainte, et des lettres très-instructives sur la discipline ecclésiastique. Le style de saint Basile est pur et élégant, ses expressions grandes et sublimes, ses pensées nobles et pleines de majesté. Il excelle dans les panégyriques, ses raisonnemens sont pleins de force, sa doctrine profonde, tous ses ouvrages remplis d'érudition; ce qui a porté Érasme à l'égaler aux plus grands orateurs de l'antiquité. M. Herman, docteur de la maison et société de Sorbonne, en a écrit la vie, 1674, 2 vol. in-4°. Ses lettres ont été traduites en français par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1693, in-8°.

BASILE (Saint), évêque de Séleucie en Isaurie, vivait du temps de saint Chrysostôme; il eut la faiblesse de souscrire le faux concile d'Éphèse; mais il s'en repentit dans la suite, et fut admis à la communion des catholiques. Ses ouvrages ont été imprimés avec ceux de saint Grégoire Thaumaturge, en 1626, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères.

BASILIDE, fameux hérésiarque natif d'Alexandrie, et disciple de Simon le magicien, mort sous l'empire

d'Adrien, vers 130 de J.-C. Il y a tout lieu de croire que c'est ce Basilide qui, après un voyage de Perse, introduisit le premier le manichéisme parmi les chrétiens, comme il paraît par les fragmens qui nous restent de ses ouvrages.

BASILISQUE, frère de l'impératrice Vérina, fut chargé, par l'empereur Léon, en 468, de faire la guerre à Genséric, qui s'était emparé de l'Afrique. Mais Genséric avait à sa cour des ariens, qui craignaient de voir détruire la puissance de Genséric, qui était aussi arien. Ils mirent dans leurs intérêts Basilisque, qui d'ailleurs était eutychien, en lui promettant l'empire à son retour. Basilisque, par une surséance mal placée, donna le temps à Genséric d'amasser des troupes et une flotte, qui mit le feu à celle des Romains, en coula une partie à fond, et mit le reste en fuite. Basilisque se sauva sur son amiral à Constantinople, et se cacha dans une église, jusqu'à ce que sa sœur eut obtenu son pardon. Après la mort de Léon, en 474, et de son petit-fils qui lui avait succédé, Zénon, l'Isaurien, son gendre, fut fait empereur; mais Vérina, se déclarant pour son frère contre son gendre, fit proclamer Basilisque empereur. Cette même femme, irritée contre son frère, qui avait tué son amant, rappela Zénon, dix-huit mois après. Basilisque fut relégué avec sa femme et ses enfans dans la Cappadoce, pays montueux et froid, où ils périrent de misère en 476, parce qu'on était dans l'hiver, et qu'il était défendu de les assister de vivres et de vêtemens.

BASKERVILLE (Jean), naquit en 1706, à Wolverley, dans le comté de Worcester. Tout son patrimoine consistait en une petite terre qui rapportait 60 livres sterling de rente, qu'il améliora pendant le cours de cinquante années, jusqu'à en rapporter 90. Ses parens ne le destinèrent à aucun état; mais, comme il avait une belle main, il prit celui de maître écrivain à Birmingham, en 1726. Il tenait encore école en 1737. Son talent naturel le menait à la peinture. Il prit l'état de vernisseur, dans le genre du Japon. En 1745, il transporta sa manufacture sur un terrain de huit arpens, qu'il acheta auprès de Birmingham, et dont il fit un paradis terrestre. Les habitans mirent bientôt ce terrain dans la ville, en bâtissant autour de lui. Sa voiture présentait, dans chaque panneau, un tableau séparé, et lui servait d'échantillons. En 1750, il tourna ses vues du côté de l'imprimerie, encore plus analogue à l'écriture que la peinture, et dépensa bien de l'argent avant d'avoir un caractère qui lui plût. Enfin parut son Virgile, en 1756. *Voy.* Virgile. Il fondait ses caractères, faisait son papier et son encre, avec un air de secret qui faisait penser qu'il n'y avait que lui qui pût faire aussi bien; mais, en examinant de près, le contour de ses caratères n'est pas plus beau que celui des nôtres. Son encre paraît avoir plus de brillant que la nôtre; son papier est plus fort, et a un velouté que nous ne donnions pas au nôtre; mais si nous eussions passé du papier aussi fort que le sien à la presse, avant et après l'impression, notre encre aurait acquis le même brillant, et notre papier le même velouté. Quant au tirage, il n'est égal et beau que dans sa *Bible*, et dans la première édition de son *Virgile*; mais on peut juger du soin avec lequel ces ouvrages ont été faits, et du nombre de feuilles qui ont été mises au rebut, quand on compare ces éditions avec l'*Horace*, et encore plus avec le *Juvenal*, le *Térence* et le *Catule*, imprimés avec le même papier, le même caractère, et du même format. Quant à ses éditions in-12, il s'en faut bien qu'elles égalent la beauté des in-4°. L'*Horace* est assez beau, mais rempli de défauts de tirage blanc et noir. Son *Térence*, son *Virgile*, son *Catule* sont médiocres, par la raison que le tirage du petit caractère est plus difficile que celui du gros. Sa dernière production est l'*Orlando Furioso*, en 4 vol. in-8°, dont quelques exemplaires sont tirés in-4° : la grosseur des caractères en a favorisé l'exécution. Il chercha à vendre en France son imprimerie, en 1765; mais le docteur Franklin, à qui il s'était adressé pour cette négociation, lui répondit que les Français étaient trop épuisés pour se livrer à des spéculations de goût. Il garda donc son imprimerie jusqu'à sa mort, arrivée le 18 janvier 1775. N'attendant rien d'une religion qu'il cherchait à ridiculiser (disent

les auteurs du *Dictionnaire Biographique* anglais), il se fit construire un mausolée dans ses terres, pour n'être pas enterré avec des chrétiens. Après sa mort, ses compatriotes, qui avaient toujours eu moins d'enthousiasme pour ses impressions que les étrangers, négligèrent son imprimerie. La proposition de l'acquérir en fut faite à un ministre de France, qui ne s'éloignait pas de faire cette acquisition; mais des imprimeurs français lui firent connaître que nous avions d'aussi beaux caractères que ceux-là; qu'on pouvait faire en France d'aussi beau papier, l'apprêter de même, et faire de plus belles éditions que cet imprimeur. L'état n'en fit point l'acquisition; mais elle est passée à une société littéraire de Français, qui l'acquit, en 1779, moyennant 3700 livres sterling, et l'établit à Kehl. Les imprimeurs de Paris ont tenu leur parole; non-seulement les caractères français égalaient ceux de Baskerville, mais ils en ont fondu de nouveaux qui leur sont préférables. On en fond même actuellement en Angleterre, qui sont plus beaux que ceux de Baskerville. Les imprimeurs de Paris ont fait faire du papier qui l'emporte de beaucoup sur celui de Baskerville, et qui est peut-être trop beau; son grand blanc fatigue la vue: mais en quoi ils ont surpassé Baskerville, c'est dans l'égalité du tirage, qui approche beaucoup de la perfection. Les imprimeurs français qui ont voulu exceller ont presque aussi bien réussi dans les petits que dans les gros caractères. Il faut convenir cependant que ces éditions si soignées sont plutôt des objets de curiosité que de commerce. Le temps qu'on met à les imprimer, les feuilles mal tirées qu'il faut sacrifier, les rendent d'un prix exorbitant, sans augmenter beaucoup la fortune de l'imprimeur. Mais, si Baskerville n'a pas porté l'imprimerie a une plus grande perfection, c'est qu'elle ne s'acquiert qu'avec le temps: car il n'a épargné ni soins ni dépenses pour y atteindre; il a tenté tout ce que son goût pour les arts lui a suggéré: enfin il a excité l'émulation de ses confrères, qui ont cherché principalement à perfectionner la presse. Toutes celles qu'ils ont imaginées ne font pas mieux ni plus proprement que les autres. Il fallait chercher le moyen de distribuer l'encre également, l'ouvrier saurait bientôt prendre le degré de pression égal, pour tirer également, comme on faisait dans l'origine de l'imprimerie.

BASMAISON (Jean), savant avocat, natif de Vic-le-Comte, et non de Riom, auteur d'une paraphrase estimée sur la coutume d'Auvergne, in-4°, et d'un Discours sur les fiefs et arrière-fiefs. Il mourut vers 1600.

BASNAGE (Benjamin), ministre protestant au 17e siècle, mourut en 1652, à 72 ans, après avoir publié quelques ouvrages de controverse.

BASNAGE (Henri), fils de Benjamin, et l'un des plus célèbres avocats du parlement de Rouen, fut chargé de commissions importantes, et mourut à Rouen en 1695, à 80 ans. On a de lui un Traité des hypothèques, in-4° ou in-12; Des Commentaires sur la Coutume de Normandie, Rouen, 1681, 1694, 1609, 2 vol in-fol. Le Traité des hypothèques est dans cette dernière édition. Il ne faut pas le confondre avec Henri Basnage de Beauval, son fils, mort à La Haye en 1710, à 53 ans. C'est ce dernier qui a donné l'*Histoire des ouvrages des savans*, septembre 1687 à juin 1709, 24 vol. in-12; Tolérance des Religions, 1684, in-12; et une édition de Furetière, 1701, 3 vol. in-fol.

BASNAGE (Jacques), fils d'Henri, et petit-fils de Benjamin, naquit à Rouen en 1653, où il fut ministre jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Alors il se retira à Rotterdam, et fut ministre à La Haye en 1710. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont, 1° l'*Histoire de l'Église* en français, 1699, 2 vol. in-fol., dans laquelle se trouve l'Histoire des Églises réformées, qui est aussi imprimée séparément, 1725, 2 vol. in-4°; 2° *Histoire de la Bible*, Amsterdam, 1705, 2 tom. en 1 vol. in-fol., figures: la réimpression in-4° de 1706 est moins estimée; 3° *Histoire des Juifs*, 1716, 15 vol. in-12; 4° plusieurs traités de controverse; un Traité de la Conscience, 2 vol. in-8°, et 2 vol de sermons; 5° La république des Hébreux, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8°; Les Antiquités judaïques, 1713, 2 vol in-8°; 6° Dissertation sur les duels et la chevalerie, 1720, in-8°;

Les Annales des Provinces-Unies, en 2 vol. in-fol, etc. Il a donné aussi une édition de *Canisius*. Il mourut le 22 décembre 1723, laissant une fille mariée.

BASNAGE (SAMUEL), de Flottemanville, cousin du précédent, fut ministre protestant à Bayeux, et ensuite à Zutphen. Il publia en 1706 des Annales ecclésiastiques en latin, *Annales politico-ecclesiastici*, en 3 vol in-fol. C'est une critique des Annales de Baronius, dont il avait déjà donné un Essai in 4°. Ses *Annales* sont imprimées à Rotterdam, 1706. Son traité *de Rebus ecclesiasticis* est imprimé à Utrecht en 1692, in-4°.

BASSAN (JACQUES DUPONT, dit Le), du nom de la ville où il était né, en 1510, était fils d'un peintre de Vicence, qui avait transporté son domicile à Bassano, à cause de la beauté du lieu. Le Bassan fut beaucoup employé à Venise; mais, à la mort de son père, il revint dans sa patrie. C'est là que, dans une campagne délicieuse, il s'occupait à peindre la nature, en quoi il a mieux réussi qu'à peindre l'histoire, parce qu'il n'avait pas étudié d'après l'antique, ni vu les tableaux de Rome. L'imitation de la nature le fit réussir dans le portrait; il fit ceux d'Arioste et du Tasse. Le coloris et la distribution des jours l'emportent dans ses tableaux sur le costume et les draperies. Comme il avait amassé beaucoup de bien, il partageait son temps entre la lecture, la musique et la peinture; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de ses tableaux, parce qu'il était laborieux. Peut-être aussi ses enfans ont-ils donné pour originaux des copies qu'ils avaient faites des tableaux de leur père. Le Bassan mourut à Venise en 1592, laissant quatre fils peintres : François et Léandre qni avaient hérité de leur mère des terreurs paniques. Léandre qui croyait toujours qu'on voulait l'empoisonner. Son goût pour la musique suspendit les effets de son humeur mélancolique. Il mourut à Venise, en 1623, à 63 ans. Le doge de Venise, qu'il avait peint, lui avait donné le collier de Saint-Marc, d'où vient qu'on l'appelle quelquefois *le chevalier Léandre*.

François croyait qu'on voulait l'arrêter; et, un jour qu'il s'imagina qu'on enfonçait sa porte pour le prendre, il se jeta par la fenêtre; la blessure qu'il se fit à la tête en tombant termina ses jours peu après à Venise, en 1594, à 44 ans. Il a travaillé à Venise, en concurrence avec Paul Véronèse et le Tintoret.

Jean-Baptiste, mort en 1613, à 60 ans, et Jérôme, mort en 1622, à 62 ans, se sont beaucoup occupés à faire des copies des tableaux de leur père.

BASSANTIN (JACQUES), mathématicien et astronome écossais, mort en 1568, dont on a *Astronomia*, Genève, 1599, in-fol.; *Super mathematica Genethliaca*; car il se mêlait d'astrologie, et avait prédit la captivité et la mort de Marie Stuart, comme on peut le voir dans les *Mémoires de Melvil*.

BASSELIN (OLIVIER), foulon de Vire, bourg de Normandie, passe pour l'inventeur des *Vaudevilles*, sorte de chansons appelées autrefois *Vaux de Vire*, parce qu'on s'assemblait pour les chanter en dansant dans le *vau* ou *la vallée* de Vire.

BASSEPORTE (MADELAINE-FRANÇOISE), née en 1701, resta orpheline de son père, sans fortune. Sa mère lui fit cependant donner les premiers élémens du dessin, et elle eut le bonheur d'être reçue dans l'atelier que M. le cardinal de Rohan avait donné dans son palais à M. Robert, habile peintre. De l'hôtel de Soubise elle se procura l'entrée du Palais-Royal, où elle étudia les ouvrages des grands maîtres qui y sont. D'abord elle fit avec beaucoup de succès des portraits au pastel, ce qui la mit en état de soulager l'indigence de sa mère. Puis, réfléchissant sur les inconvéniens qui devaient naître pour une jeune et jolie fille de la nécessité de changer souvent de connaissances, elle prit le parti de dessiner et de peindre les plantes; son talent, dans cette partie, la fit nommer pour succéder à M. Obriette, dans la place de peintre des plantes du Jardin du Roi, en 1732; et, depuis cette époque, elle n'a cessé de donner, chaque année, à la bibliothèque du roi, douze morceaux, qui soutiennent aisément le parallèle avec ceux du fameux Robert. Ces morceaux étaient payés 800 liv.; et, pendant huit ans, ce fut toute sa ressource, parce qu'elle

avait abandonné, pendant ces huit années, à M. Obriette, le fixe de la place, qui était de 400 liv. En 1744 Louis XV avait reçu des oiseaux et des singes singuliers. Mlle Basseporte eut ordre de venir à Versailles pour les peindre, le roi fut si content de son travail, qu'il se plaisait acec elle, et la dispensa de toute étiquette avec lui, voulant qu'elle répondit à ses questions comme elle aurait fait à un autre. Depuis ce temps, elle était souvent mandée à la cour pour ces sortes d'ouvrages, mais sans aucune indemnité, de sorte qu'elle ne pouvait suffire à ses dépenses. Elle obtint cependant une gratification annuelle de 300 liv., et, en 1774, Louis XVI fit monter sa pension à 1000 liv. sans retenue. Il est inconcevable qu'avec si peu de moyens elle ait pu faire tant de bien qu'elle a fait. Quand elle connaissait quelque talent dans un sujet, elle venait à bout de l'y pousser par elle-même, où par ses amis, qu'elle avait en grand nombre. M. Larchevêque, peintre du roi de Suède, et M. Rouelle, fameux chimiste, lui ont dû leur état. Mlle Bicheton, si fameuse par ses anatomies artificielles, a dû à Mlle Basseporte la perfection de son talent. Elle élevait auprès d'elle toujours deux jeunes demoiselles, à qui elle donnait gratuitement des leçons de peinture; mais ce qui étonnera davantage dans son désir d'être utile, c'est que, ne voyant pas de disposition dans une de ses élèves pour la peinture, et lui voulant du bien, elle étudia elle-même la grammaire, la géographie et l'histoire, pour les lui apprendre, et elle en a fait une personne distinguée dans ces sortes d'enseignemens. Enfin Mlle Basseporte a terminé une carrière si honorable et si bien remplie, dans le mois d'octobre 1780, à 79 ans.

BASSI (Laure), fille savante de Bologne, épousa le docteur Joseph Vérati; ses vastes connaissances dans la littérature grecque, latine, française et italienne, lui méritèrent le bonnet de docteur, qu'elle prit à Bologne, le 10 mai 1732, en présence de plusieurs cardinaux, parmi lesquels se trouvèrent Prosper Lambertini (depuis Benoît XIV) et le cardinal de Polignac. Elle donnait depuis quarante-cinq ans des leçons publiques de physique expérimentale, lorsqu'elle est morte à Bologne, le 20 février 1778. Ses mœurs et sa charité envers les pauvres et les orphelins ne firent pas moins d'honneur à sa patrie que sa science.

BASSI (Ange). *Voy.* Politien.

BASSOLIS (Jean), savant théologien scolastique de l'ordre de Saint-François, au 14e siècle, fut appelé *le Docteur très-ordonné*. On a de lui des Commentaires sur les Sentences, 1516, in-fol.

BASSOMPIERRE (François de), colonel-général des Suisses et maréchal de France, naquit en Lorraine en 1579 d'une famille noble et ancienne. Il s'attacha à la France et se distingua par sa valeur et par ses belles actions. Le roi le fit maréchal de France le 29 août 1622. Le maréchal de Bassompierre continua de se distinguer, mais il fut mis à la Bastille en 1631 par ordre du roi, et n'en sortit qu'après la mort du cardinal de Richelieu. Ses liaisons avec le duc de Guise et la princesse de Conti, ennemis du cardinal de Richelieu, furent cause de sa disgrâce. Dans la journée des dupes, il avait conclu à l'emprisonnement du cardinal, et subit le même sort qu'il lui avait destiné. Ce maréchal fut marié secrètement avec la princesse de Conti, Louise de Lorraine, *voy.* Louise, dont il eut un fils, mort peu après son père. Il eut un bâtard de Marie de Balsac, sœur de la marquise de Verneuil, nommé Louis, évêque de Xaintes, mort le 1er décembre 1676, et enterré à Saint-Lazare à Paris. Un des frères du maréchal continua la maison de Bassompierre, qui subsiste. Quoique les anecdotes soient souvent faites après coup, celle-ci paraît trop naturelle pour être passée sous silence; elle fait d'ailleurs connaître que la galanterie de M. de Bassompierre était quelquefois en défaut. Mlle de Balsac se faisait appeler Mme de Bassompierre. Un jour la reine, la rencontrant, dit à Bassompierre, nouvellement sorti de la Bastille : *M. le maréchal, voilà madame de Bassompierre.*—*Madame*, reprit-il, *ce n'est qu'un nom de guerre.* Mlle de Balsac, qui l'entendit, lui dit aussitôt qu'il était un sot. *Il n'a pas tenu à vous, madame*, reprit-il en la saluant, *que je ne le fusse.*

Il mourut le 12 octobre 1646. On a de lui des mémoires qu'il composa pendant sa prison, 1723, 4 vol in-12 ; une relation de ses ambassades, 1665 et 1668, 2 vol. in-12, et des Remarques sur l'histoire de Louis XIII composée par Dupleix, in-12.

BASSUS (CESIUS), poète latin du temps de Néron, à qui Perse adressa sa 6e satire, où l'on connaîtra les occupations de Bassus. On trouve quelques fragmens de lui dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

BASTA (GEORGES), né à la Rocca près Tarente, fameux général du 16e siècle, servit d'abord sous le duc de Parme, et passa ensuite au service de l'empereur. Il se signala par sa valeur et par sa conduite, et mourut en 1607. On a de lui deux excellens Traités sur la discipline militaire, *il Mastro di campo generale*, Venise, 1606, *in-4°.*; *Governo della cavaleria legiera*, Bruxelles, 1624, in-4°.

BASTARD (THOMAS), poète et curé d'Angleterre, se maria trois fois, s'endetta, et mourut dans les prisons de Dorchester, le 19 avril 1618. On a de lui des sermons, un poëme latin intitulé *Magna Britannia*, Londres, 1605, in-4°.

BASTWICK (JEAN), médecin anglais, né à Writtle, province d'Essex, en 1593, a plus écrit contre la religion romaine, que de livres de son état. *Elenchus religionis papisticæ, in quo probatur neque apostolicam, neque catholicam, neque Romanam esse*, Leyde, 1624, in-8°; *Flagellum pontificis et episcoporum*, Londres, 1641, in-8°; *Apologeticus, ad præsides anglicanos, criminum ecclesiasticorum in curiâ celsæ commissionis*, 1636, in-8°. Pour ce livre il fut condamné à 5000 liv. d'amende, et relégué dans l'île de Scilly; mais la sentence fut réformée en 1640, et il fut déchargé de l'amende : il vivait encore en 1648.

BATAVES, peuple germain, qui vint s'établir sur les rives du Bas-Rhin. Leur pays faisait partie de l'empire ; mais entourés de marécages, ils n'étaient pas accablés de son joug, parce qu'ils n'étaient tenus qu'à leur contingent d'hommes et d'armes

BATE (GEORGES), médecin anglais, né à Maid'smorton, en 1608, prit ses dégrés dans l'université d'Oxford, et mourut en 1669. Il était premier médecin de Charles II. Son principal ouvrage est *Pharmacopea bateana*, Londres, 1700, in-12, dont il y a eu grand nombre d'éditions; *De Rachitide*, 1650, in-8°. C'est un autre Georges Bate qui est auteur de la *Vie, actions et exécution des auteurs du parricide commis en la personne de Charles Ier*, Londres, 1661, in-8°.

BATE (JULES), curé de Sutton, a publié grand nombre d'ouvrages philologiques-hébraïques ; le principal est un dictionnaire hébreu sans points, 1767, in-4° ; et une traduction en anglais du *Peutateuque et des Livres historiques de l'ancien Testament*, 1737, in-4°. Il est mort le 7 avril 1771.

BATES (GUILLAUME), né en 1625, docteur en théologie, non-conformiste, de l'université de Cambridge, chapelain de Charles II, et ministre de Saint-Dunstan, eut part à la rédaction du livre des *Communes prières*, et mourut le 14 juillet 1699. Il a publié *Vitæ selectorum aliquot virorum qui doctrinâ, dignitate aut pietate claruêre*, Londres, 1681, in-4°.

BATHURST (RALPH), poète latin, médecin et théologien, né en 1620, fut reçu de la société royale, en 1664, et devint président du collége de la Trinité à Oxford, où il mourut en 1704. On a imprimé de lui des poésies latines dans *Musarum anglicanarum analecta*, et des poésies anglaises dans différens recueils.

BATHYLLE, fameux pantomime, natif d'Alexandrie, alla à Rome sous le règne d'Auguste, et fut affranchi de Mécène. Il introduisit avec Pylade une nouvelle manière de danse, où l'on représentait par des postures étudiées et par des gestes ingénieux toutes sortes de sujets tragiques, comiques, et satyriques. Pylade excellait dans la représentation des sujets tragiques et majestueux; mais Bathylle réussissait mieux dans les sujets comiques ou satyriques : ce qui leur donna occasion de se séparer, et de faire deux bandes.

BATILDE (SAINTE), reine de France, illustre par sa sagesse et par sa piété, épousa Clovis II, et gouverna le royaume pendant la minorité de Clotaire III son fils. Elle fonda les abbayes de Chelles et de Corbie, prit l'habit de religieux dans la première,

et y mourut vers 685. Ce fut elle qui abolit l'usage des esclaves, et qui supprima des exactions qui réduisaient les particuliers à la nécessité de vendre leurs enfans. M. Arnauld d'Andilly a donné une belle traduction de sa vie., écrite par un auteur ancien.

BATISTIN (Jean-Baptiste-Strück, dit), musicien, né à Florence, se fit admirer en France par la manière supérieure dont il jouait du violoncelle, qu'il y fit connaître. Il obtint une pension de 500 liv. sur l'opéra, pendant tout le temps qu'il resterait en France, en considération de ses talens pour la musique du théâtre. Il est mort vers 1740. On a de lui trois opéras, *Méléagre*, *Mantola-Fée*, *Polydore*, la cantate de *Démocrite et Héraclite*, qui renferme des beautés supérieures.

BATTAGLINI (Marc), évêque de Nocera, et ensuite de Césène, mort en 1717, à 71 ans, est auteur d'une histoire universelle des conciles, 1686, in-fol., et des Annales du 17e siècle, 1701 à 1711, 4 vol. in-fol.

BATTEUX (Charles), né en 1713, au village d'Allendhuy, dans l'élection de Reims, entra dans l'état ecclésiastique. Après avoir professé la rhétorique à Reims, il vint à Paris en 1740, où il professa les humanités et la rhétorique aux colléges de Lisieux et de Navarre. Il devint professeur en philosophie grecque et latine, au collége royal, et en fut le dernier professeur; car cette chaire a été supprimée par les derniers réglemens du collége royal. Il fut reçu de l'académie des inscriptions en 1754, et de l'académie française en 1761. M. l'abbé Batteux est mort le 14 juillet 1780, à Paris, et est enterré dans l'église de Saint-André-des-Arcs, où on lui a élevé un monument. Il est auteur des *Beaux-Arts réduits à un même principe*, 1 vol.; d'un *Cours de belles-lettres*, en 3 vol.; et de la *Construction oratoire*, 1 vol.; réimprimés sous le titre de *Principes de littérature*, en 5 vol. in-12, 1765, ouvrage estimé; d'une *Traduction d'Horace*, fort en usage dans les colléges, 2 vol in-12; de la *Morale d'Epicure*, 1758, in-12; de l'*Histoire des causes premières*, avec la traduction d'*Ocellus Lucanus*, 1769, in-8°; des quatre *Poétiques d'Aristote*, *d'Horace*, *de Vida* et *de Boileau*, avec la traduction et des remarques, 1771, 2 vol. in-8°, fort bien imprimés. Il avait aussi été chargé de faire des livres élémentaires pour les écoles royales militaires. Il les a faits; mais ils n'ont pas été adoptés : ils le sont dans d'autres maisons d'institution.

BATTIE (Guillaume), médecin anglais, né en Devonshire en 1704, s'annonça dans le monde par l'édition d'*Isocrates*, qu'il publia à Cambridge, 1729, 1749, 2 vol. in-8°. Il fit paraître en 1751, *de Principiis animalibus*, en trois parties; en 1762; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis ad principia animalia accommodati*. Il mourut de paralysie, le 13 juin 1776.

BATTISTE *Voyez* Monnoyer.

BATTORI. *Voy.* Etienne.

BATTORI (Sigismond), neveu d'Etienne, fut prince de Transilvanie, et chassa honteusement le grand-visir Sinan, en 1595. Depuis, ayant pris le parti des Turcs, l'empereur le força à renoncer à sa principauté, qu'il échangea contre une baronnie en Bohême: il mourut en 1613. *Voyez* Etienne.

BATTUS, fils de Polymneste, tirait son origine d'Euphème, l'un des argonautes qui avaient accompagné Jason dans la Colchide. Battus fut ainsi nommé parce qu'il était bègue, ou qu'il affectait de le paraître pour mieux couvrir ses grands desseins. Son véritable nom était Aristotèles. Par ordre de l'oracle de Delphes, il partit de l'île de Thera sa patrie (aujourd'hui nommée Santoriné) avec une colonie, et il se rendit en Lybie, où il fonda la ville de Cyrène, dans l'endroit où était né Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène.

BATTUS, berger qui promit à Mercure de ne pas découvrir le vol que ce dieu avait fait des bœufs d'Apollon, moyennant une vache de présent; mais Mercure, étant venu sous une autre forme, lui offrit un bœuf et une vache s'il lui indiquait où avaient été conduits les bœufs volés; il les lui indiqua; Mercure, pour le punir de sa perfidie, le changea en pierre ponce.

BAUCHER. *Voy.* Banchi.

BAUCHET (Nicolas), amiral de France sous Philippe VI, fit de grands dégâts sur les côtes d'Angleterre, en 1336. Il était un des commandans de

la flotte destinée à empêcher l'Anglais de faire une descente en Flandre, en 1340; mais sa mésintelligence avec son collègue fit perdre la bataille : 4000 Anglais, et plus de 20,000 Français y périrent. Bauchet fut pris et pendu par les Anglais, en représailles des ravages qu'il avait faits, contre le droit des gens, en Angleterre.

BAUCIS, nom d'une pauvre vieille femme de Phrygie, où elle vivait dans une cabane avec Philémon son mari. Selon la fable, Jupiter et Mercure en ayant été bien reçus, les préservèrent d'un déluge, et changèrent leur cabane en un temple dont Philémon et Baucis furent les ministres. Ils y passèrent le reste de leur vie dans une étroite union, et furent changés en arbres à la porte du temple.

BAUDELOT (Charles-César), de Dairval, savant avocat au parlement de Paris sa patrie, se distingua par son habileté dans les monumens antiques, et fut reçu de l'académie des belles-lettres en 1705. Il mourut le 27 juin 1722, à 74 ans. On de lui un *Traité de l'utilité des voyages*, 1727, 2 vol. in-12; plusieurs lettres et dissertations sur les médailles.

BAUDERON. *Voy.* Senecé.

BAUDET (Etienne), habile graveur au burin, a gravé en Italie et en France, d'après de grands maitres. Il était né à Blois, et est mort en 1671, à 73 ans. Ses pièces les plus estimées sont : *Le Martyre de saint-Etienne*, d'après le Carache; l'*Histoire de Vénus*, en quatre pièces, d'après l'Albane; les *Quatre Elémens*, d'après le même; *Adam et Eve après leur péché*, d'après le Dominiquin; *Moïse foulant aux pieds la couronne de Pharaon*, *le Frappement de rocher*, *les Israélites dansant autour du veau d'or*, d'après le Poussin; le *Denier de César*, d'après le Valentin, etc.

BAUDIUS (Dominique), savant jurisconsulte et professeur d'éloquence à Leyde, naquit à Lille en 1561. Il fut avocat à la Haye en 1587, et vint ensuite à Paris, où il demeura dix ans. Il avait été marié deux fois, et était professeur à Lille, lorsqu'il mourut le 22 août 1613, à 52 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages latins, en vers et en prose. On estime principalement ses lettres, Leyde, 1650, in-12, et ses vers ïambes, 1607, in-8°. On a une satyre contre lui intitulée *D. Baudii amores*, Elzevir, 1638, in-12.

BAUDORI. *Voy.* Bodori.

BAUDOT DE JULLY (Nicolas), né à Vendôme en 1678, fut subdélégué de l'intendant à Sarlat, et mourut en 1759, à 81 ans. Il publia en 1696, Histoire de Catherine de France, reine d'Angleterre; en 1701, Germaine de Foix; en 1706, Histoire secrète du connétable de Bourbon; en 1722, l'invasion de l'Espagne par les Maures; ouvrages qui tiennent du roman. Les suivans sont des histoires passablement écrites, mais qui n'ont pas coûté grandes recherches. Histoire de la conquête d'Angleterre, 1701, in-12; de Philippe-Auguste, 1702, 2 vol. in-12; de Charles VII, 1697, 2 vol. in-12; réimprimés en 1754. Les suivans ont été donnés sous le nom de Mlle de Lussan : Histoire de Charles VI, 9 vol. in-12; de Louis XI, 6 vol in-12, des révolutions de Naples, 4 vol. in-12.

BAUDOUIN Ier, comte de Flandres, s'étant croisé pour la Terre-Sainte, fut élu empereur de Constantinople après la prise de cette ville en 1204; le nouvel empereur marcha vers Andrinople pour en faire le siége; mais il fut vaincu par le roi des Bulgares qui le fit mourir cruellement en 1206. Il mourut à 35 ans. Son frère Henri lui succéda dans l'empire de Constantinople. Vingt ans après un ermite, nommé Bertrand de Rains, osa se présenter en Flandres, pour le comte Baudouin, auquel il ressemblait; le peuple le suivit, et peu s'en fallut qu'il ne se saisit de la comtesse Jeanne. Louis VIII envoya un sauf-conduit au prétendu comte; il se rendit auprès de lui. L'évêque de Senlis lui demanda où il avait fait hommage au roi Philippe, par qui il avait été armé chevalier, et quel jour il s'était marié. Il demanda trois jours pour répondre à ces questions. Le roi indigné ne lui donna que trois jours pour sortir de ses états : il se réfugia à Valenciennes, où il fut abandonné de ceux qu'il avait trompés, et contraint de se sauver. Il fut pris en Bourgogne; la comtesse lui fit faire son procès à Lille; il avoua l'imposture et fut pendu, en 1324.

BAUDOUIN II, succéda à son frère, Pierre de Courtenay, en 1228. Il fut obligé de céder l'empire, alors réduit à la capitale, à son concurrent Paléologue, qui la surprit, en 1261, pendant qu'il faisait le siége de Daphnisi. Il se retira en Occident, où il mourut, en 1273, à 55 ans, laissant ses droits à son fils Philippe, mort en 1285, dont la fille Catherine porta les droits de l'empire à son mari Charles, comte de Valois. La fille de celui-ci, nommée Catherine, les porta à Philippe, prince de Tarente, dont le fils, nommé Robert, mourut en 1364, sans postérité : ainsi finit la transmission du titre d'empereur de Constantinople parmi les Français.

BAUDOUIN (BENOÎT), savant théologien, natif d'Amiens, a donné en latin un excellent Traité de la chaussure des anciens; *Calceus antiquus et mysticus*, 1615, in-8°. Il n'y a aucune vraisemblance qu'il ait été cordonnier, comme quelques auteurs l'ont assuré.

BAUDOUIN (FRANÇOIS), savant jurisconsulte, naquit à Arras en 1520. Il enseigna le droit avec réputation à Bourges, à Angers, à Paris, et en plusieurs autres villes. D'abord, il avait fait amitié avec Calvin; mais la lecture de Georges Cassander l'empêcha de prendre son parti : s'étant même brouillé avec lui, ils écrivirent l'un contre l'autre. Baudouin s'acquit l'estime du cardinal de Lorraine, et fut envoyé au concile de Trente, par Antoine de Bourbon, roi de Navarre : mais la mort de ce prince, arrivée en 1562, ruina la fortune de Baudouin, qui était alors au concile de Trente. Il revint en France, et Henri III le fit conseiller d'état. Il mourut en 1573, à 54 ans, entre les bras du père Maldonat, jésuite, laissant une fille unique. On a de lui plusieurs ouvrages de droit civil en latin, et d'autres livres d'histoire, de théologie et de controverse. Il était savant, non-seulement dans la jurisprudence, mais aussi dans la théologie et dans l'antiquité ecclésiastique.

BAUDOUIN (JEAN), de l'académie française, natif de Pradelle en Vivarais, fut lecteur de la reine Marguerite, et mourut à Paris en 1650. Il a traduit en français Davilla, Dion Cassius, *la Jérusalem* du Tasse, etc. Il a fait une histoire de Malte, 1659, in-fol.; Emblèmes, 3 vol. in-8°, et 3 vol. in-12; *Iconologie de Ripa*, 1636, in-fol., 1643, in-4°.

BAUDRAND (MICHEL-ANTOINE), prieur de Rouvres, et célèbre géographe, naquit à Paris en 1633. Il voyagea en Italie, en Allemagne et en Angleterre, et mourut à Paris le 29 mai 1700, à 67 ans. On a de lui un dictionnaire géographique en latin, 1682, 2 vol. in-fol., et en français, 1705, peu estimé; l'abrégé qu'en a donné Mary, en 1712, in-4°, l'est davantage. Il a fait aussi des notes sur les rivières de France, de Papire-Masson.

BAUDRICOURT (JEAN DE) maréchal de France, et gouverneur de Bourgogne, contribua beaucoup à la victoire de Saint-Aubin-de-Cormier en 1488. Il suivit Charles VIII à la conquête du royaume de Naples en 1495, et mourut à son retour en 1499.

BAUDRICOURT (ROBERT DE), capitaine de Vaucouleurs, envoya la Pucelle d'Orléans à Charles VII : il mourut au mois de novembre 1464.

BAUDRICOURT (JEAN DE), fils du précédent, mourut sans postérité. On ne connaît cette famille que depuis le père de Robert, et elle finit à Jean.

BAUHIN (JEAN), célèbre médecin du 16e siècle, était natif d'Amiens. Il exerça la médecine et la chirurgie à Bâle avec réputation, et mourut en 1582, à 71 ans; Jean Bauhin son fils aîné naquit à Bâle en 1541, fut médecin du duc de Wirtemberg, et mourut en 1613, à 73 ans; il se distingua par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, Histoire de la rage des loups, 1591, in-8o; un Traité des bains d'eaux minérales, 1605, in-4o et in-12, et une Histoire des plantes en latin, Ebroduni, 1650 et suiv., 3 vol. in-fol. Gaspard Bauhin, second fils de Jean, naquit le 17 janvier 1560, fut premier médecin du même prince, et professa la médecine et la botanique à Bâle, où il mourut en 1624, à 65 ans. On a de lui les Institutions anatomiques, 2 vol. in-8o; le Prodrome du théâtre botanique, Bâle, 1671, in-4o; un Traité des hermaphrodites en latin, 1614, in-8o; *Pinax theatri botanici*, Francfort, 1671, in-4o; *Theatrum botanicum Basileæ*, 1663, in-fol., et d'autres ouvrages. Gaspard laissa un fils nommé

Jean Gaspard, qui fut aussi un habile médecin.

BAUHIN (Jean), fils du précédent, né à Bâle, le 26 février 1637, professeur d'anatomie et de botanique dans l'université de Bâle, y mourut le 23 janvier 1667. Il avait donné, en 1664, à Bâle, l'*Herbier de Jacques Théodore Tabernamontanus*, in-fol.

BAULOT. *Voy.* Jacques.

BAUME (Nicolas-Auguste de la), marquis de Montrevel, maréchal de France et chevalier des ordres du roi, était fils de Ferdinand de la Baume, comte de Montrevel, d'une ancienne et illustre maison de Bresse, féconde en personnes de mérite. Il se distingua en divers siéges et combats, et mourut à Paris le 11 octobre 1716, à 70 ans. Pierre de la Baume, archevêque de Besançon et cardinal, mort le 4 mai 1544, était de la même maison. Il avait été évêque de Genève en 1523, et s'y était opposé avec zèle aux calvinistes; mais ils le chassèrent deux fois de la ville. Claude de la Baume, son neveu, lui succéda dans l'archevêché de Besançon, où il fit recevoir le concile de Trente. Il préserva le comté de Bourgogne des erreurs de Calvin, protégea les gens de lettres, et fut fait cardinal par Grégoire XIII, en 1578. Il mourut à Arbois le 14 juin 1584, comme il allait prendre possession de la charge de vidame d'Amiens.

BAUME (Jacques-François de la), chanoine d'Avignon, né à Carpentras en 1705, et mort en 1756, est auteur d'un poëme en prose intitulé *la Christiade*, 1753, 6 vol. in-12, que le parlement a flétri par un arrêt. Cet auteur avait travaillé au *Courrier* d'Avignon, et donné l'*Eloge de la paix* dédié à l'académie française; *Les Saturnales françaises*, 1736, 2 vol. in-12.

BAUNE (Jacques de la), né à Paris le 15 avril 1649, professa les humanités chez les jésuites, chez qui il était entré en 1665, et mourut le 21 octobre 1725. Il a été l'éditeur des *OEuvres du père Sirmond*, 1696, cinq volumes in-fol.; des *Panegyrici veteres*, 1676, in-4°. Il a composé des poésies et des harangues latines, entre autres l'*Eloge du parlement de Paris*, 1685, in-4°, qui a été réimprimé depuis en latin et en français, in-12; *Symbola Heroica*, 1672, in-4°; d'autres poésies, dans *Coll. Par. Soc. Jesu Festi plausus ad nuptias Delphini*. 1680, in-fol.

BAUR (Jean-Guillaume), peintre célèbre, natif de Strasbourg, a principalement réussi dans le paysage et dans l'architecture. Il mourut à Vienne en 1640. On a de lui un recueil d'estampes sous le titre d'*Iconographie*, Ausbourg, 1682; *des batailles*, 1635; *des Jardins*, 1636; *des Métamorphoses*, Vienne, 1641, in-fol.

BAURANS, de Toulouse, se distingua dans la poésie et la peinture. C'est à lui qu'on doit la révolution du goût français pour la musique italienne. Il adapta la musique de la *Serva Padrona* de Pergolèse, à des paroles françaises; elle eut le plus grand succès. Il en fit autant pour le *Maître de musique*. Etant tombé en paralysie, il se fit transporter à Toulouse, où il mourut peu après, en 1764, à 54 ans.

BAUT. *Voyez* Both.

BAUTRU (Guillaume), comte de Nogent, mourut en 1661; il s'était rendu fameux par ses bons mots; mais on ne peut mieux le faire connaître qu'en copiant Mme de Motteville. « Dans ce mois de septembre mourut Nogent, ce grand parleur, qui, par ses bouffonneries, avait acquis plus de cent mille livres de rente. Ce mauvais plaisant, qui avait tant parlé pendant sa vie, ne fit parler personne après sa mort. Elle arriva lorsqu'on ne pensait qu'à célébrer la disgrâce de Fouquet, si bien que le silence fut la seule récompense des paroles superflues qu'il avait dites dans le cabinet, où n'étant ni estimé ni haï, il fut aisément enseveli dans l'oubli. » Son fils, le comte de Séran, mort en 1665, se mêlait aussi de dire des bons mots.

BAUVIN (Jean-Grégoire), avocat, ancien professeur à l'école royale militaire, étoit un littérateur de profession, qui travaillait à différens journaux. Sa tragédie d'*Arminius* a reparu sous le titre des *Chérusques*. La faiblesse des vers et les scènes de remplissage ont éclipsé ce qu'il y a de bon. Il est mort à Arras sa patrie, le 7 janvier 1776. Ses compatriotes l'avaient admis dans leur société littéraire. Il a traduit en vers français les Sentences de Publius Syrus.

BAVIERE. *Voy.* Albert, Charles VII.

BAVAROIS, peuple de la Germanie, s'étaient établis sur les bords du Danube, dans le pays qui a pris leur nom, mais qui s'étendait jusqu'à la Pannonie, l'Italie et la Souabe.

BAXTER (Richard), savant théologien anglais de la secte des presbytériens, né à Rowton dans le Shropshire, le 12 novembre 1615, se fit admirer dès sa jeunesse par sa piété et par ses talens. Il était opposé à Cromwel, et fut chapelain du roi Charles II. Ce prince lui offrit l'évêché d'Hereford; mais Baxter le refusa, aimant mieux continuer d'être ministre de Kidderminster. Ses sermons et sa *Paraphrase sur le Nouveau Testament*, Londres, 1685, in-4°, lui attirèrent des affaires. Il fut mis en prison en 1684, sous le règne de Jacques II, et n'en sortit que deux ans après. Il mourut le 8 décembre 1691. On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits avec feu, en anglais.

BAXTER (Guillaume), neveu du précédent, mort en 1723, a donné des notes sur différens auteurs grecs et latins, un dictionnaire latin d'antiquités britanniques, Londres, 1733, in-8°, latin. Il a donné de plus, en latin, un *Dictionnaire d'antiquités romaines*, Londres, 1733, in-8°.

BAXTER (André), savant écossais, né au Vieux-Aberdeen en 1686 ou 1687, employa sa vie à l'éducation de jeunes seigneurs, qu'il accompagnait dans leurs voyages. Il se maria en 1724, et mourut le 23 avril 1750. Son principal ouvrage est : *Recherches sur la nature de l'âme, dans lesquelles son immortalité est prouvée par les principes de la raison et de la philosophie*; la première édition est in-4°, la dernière est de 1745, 2 vol. in-8°, fort augmentée.

BAYARD (Pierre du Terrail de), l'un des plus braves, des plus sages et des plus vertueux capitaines de son temps, sortait d'une noble et ancienne famille du Dauphiné. Le roi Charles VIII le mena à la conquête du royaume de Naples. Il y donna des marques distinguées de sa valeur, surtout à la bataille de Fournoue. En 1501, il soutint seul, sur le pont de Naples, l'effort de 200 chevaliers. Il fut dangereusement blessé à la prise de la ville de Bresse. C'est là qu'il remit aux filles de son hôte 2000 pistoles que leur mère lui fit présenter par elles, afin de racheter le pillage de sa maison : action qui a été célébrée par tous les historiens. A son retour en France, il fut fait lieutenant-général au gouvernement du Dauphiné. Le chevalier Bayard servit à côté du roi François Ier, à la bataille de Marignan. Ce prince voulut ensuite être fait chevalier de sa main, à la manière des anciens chevaliers. Bayard défendit Mézières pendant six semaines contre l'armée de Charles V, et fut comblé d'honneurs. Le conseil du roi voulait brûler cette place qui ne paraissait pas en état de soutenir un siége ; Bayard s'y opposa, disant à François Ier: *Il n'y a pas de place faible là où il y a des gens de cœur pour la défendre.* Il suivit en 1523 l'amiral de Bonnivet en Italie. L'année suivante il reçut, à la retraite de Biagras, un coup de mousquet qui lui perça le dos. Se sentant blessé, *Jésus*, dit-il, *hélas, mon Dieu ! je suis mort.* Il se recommanda aussitôt à Dieu avec une grande contrition, baisant la croix de son épée, et priant Dieu à haute voix. Il se fit ensuite coucher sous un arbre, le visage tourné contre l'ennemi : car, dit-il, *n'ayant jamais tourné le dos devant l'ennemi, je ne veux pas commencer à la fin de ma vie.* Le connétable Charles de Bourbon, qui poursuivait l'armée française, l'ayant trouvé : *Ha ! capitaine Bayard*, lui dit-il, *que je suis marri et déplaisant de vous voir en cet état ! Je vous ai toujours aimé, par la grande prouesse et sagesse qui est en vous ! Monseigneur*, répondit Bayard, *je vous remercie, il n'y a point de pitié en moi, qui meurs en homme de bien, servant mon roi : il faut avoir pitié de vous, qui portez les armes contre votre prince, votre patrie et votre serment.* Bayard l'exhorta en même temps d'une voix mourante à se réconcilier avec le roi. Il expira quelque temps après, âgé de 50 ans, selon le président d'Expilly. Jamais capitaine ne fut plus estimé ni plus regretté. On lui avait donné le nom de *Chevalier sans peur* et de *Chevalier sans reproche.* Symphorien Champier en a écrit la vie, Paris, 1525, in-4°. Un de ses secrétaires l'a écrite aussi, 1619, in-4°, avec des notes de Théodore Godefroy. Lazare Bocquilot, prieur de Lonval, en a donné une, 1702, in-12; Guyart de Berville une autre

en 1760, in-12. Le chevalier Bayard est enterré à Grenoble, dans l'église des Minimes, que Laurent des Allemands, évêque de Grenoble, son oncle, avait fait bâtir.

BAYE (François-Berthelot, marquis de), maréchal des camps et armées du roi, a donné la *Campagne intéressante du maréchal de Créqui en* 1677, 1761, in-12 : il est mort le 3 septembre 1776.

BAYER (Théophile-Sigefroi), savant du 18e siècle, était petit-fils de Jean Bayer, habile mathématicien. Il naquit le 6 janvier 1694, fit ses études à Konigsberg, et apprit plusieurs langues : ce goût pour l'étude des langues le porta à apprendre même le Chinois. Il alla ensuite à Dantzick, à Berlin, à Halle, à Leipsick, et en plusieurs autres villes d'Allemagne. Bayer fit partout des connaissances utiles, et se fit estimer des savans. De retour à Konigsberg en 1717, il en fut fait bibliothécaire. Il fut appelé en 1726 à Pétersbourg, où on le fit professeur des antiquités grecques et romaines. Il était sur le point de retourner à Konigsberg, lorsqu'il mourut à Pétersbourg, le 21 février 1738. On a de lui un grand nombre de dissertations savantes et curieuses, et quelques ouvrages très-estimés. On estime surtout son *Musæum sinicum*, imprimé en 1730, 2 vol. in-8°; *Historia Osrhoena et Edessana*, Petropoli, 1734, in-4°; *Historia regni Bactriani*, 1738, in-4°.

BAYLE (Pierre), fameux professeur de philosophie et célèbre critique du 17e siècle, naquit au Carlat, le 18 novembre 1647. Il fit paraître dès son bas âge une passion extrême pour les belles-lettres et pour les sciences, et fut converti à 22 ans à la religion catholique; mais il retourna 17 mois après à la religion protestante. La chaire de philosophie de Sedan étant venue à vaquer en 1675, Bayle alla la disputer et l'emporta. Il fut dépouillé de cet emploi en 1681; ce qui l'obligea de se réfugier en Hollande, où il fut élu professeur en philosophie et en histoire à Roterdam. Bayle fut encore privé de cette chaire quelques années après, par les intrigues du ministre Jurieu, qui présenta en 1696 au consistoire ce qu'il y avait de répréhensible dans son dictionnaire, pour se venger d'une intrigue que l'on prétend que Bayle avait eue avec sa femme. Il mourut le 28 décembre 1706. Ses principaux ouvrages recueillis en 4 vol. in-fol. en Hollande, 1727, sont : 1° *Pensées diverses sur la comète qui parut en* 1680, 4 vol. in-12; 2° *Les nouvelles de la république des lettres*, depuis le mois de mars 1684, jusqu'au même mois 1687; 3° *Commentaires philosophiques*, sur ces paroles de l'évangile: *Contrains-les d'entrer*, 2 vol. in-12; 4° *Réponses aux questions d'un provincial*, 5 vol. in-12; 5° *Dictionnaire historique et critique*, in-fol., dont les meilleures éditions sont de 1720 et 1740, 4 vol. in-fol. ; 6° Trois volumes de lettres, dont la meilleure édition est de 1729, , etc. Voici le portrait de Bayle, donné par M. Saurin, dans son sermon sur l'*Accord de la religion avec la politique*.

C'était un de ces hommes contradictoires, que la plus grande pénétration ne saurait concilier avec lui-même, et dont les qualités opposées nous laissent toujours en suspens si nous le devons placer ou dans une extrémité ou dans l'extrémité opposée. D'un côté, grand philosophe, sachant démêler le vrai d'avec le faux, voir l'enchainure d'un principe, et suivre une conséquence; d'un autre côté, grand sophiste, prenant à tâche de confondre le faux avec le vrai, de tordre un principe, de renverser une conséquence. D'un côté, plein d'érudition et de lumière, ayant lu tout ce qu'on peut lire, et retenu tout ce qu'on peut retenir ; d'un autre côté, ignorant, du moins feignant d'ignorer, les choses les plus communes, avançant des difficultés qu'on a mille fois réfutées, proposant des objections que les plus novices de l'école n'oseraient alléguer sans rougir. D'un côté, attaquant les plus grands hommes, ouvrant un vaste champ à leurs travaux, et les conduisant par des routes difficiles et par des sentiers raboteux, et sinon les surmontant, du moins leur donnant toujours de la peine à vaincre; d'un autre côté, s'aidant des plus petits esprits, leur prodiguant son encens, et salissant ses écrits de ces noms que des bouches doctes n'avaient jamais prononcés. D'un côté, exempt, du moins en apparence, de toute passion contraire à l'esprit de l'Évangile, chaste dans ses mœurs,

grave dans ses discours, sobre dans ses alimens, austère dans son genre de vie ; d'un autre côté, employant toute la pointe de son génie à combattre les bonnes mœurs, à attaquer la chasteté, la modestie, toutes les vertus chrétiennes. D'un côté, appelant au tribunal de l'orthodoxie la plus sévère, puisant dans les sources les plus pures, empruntant les argumens des docteurs les moins suspects ; d'un autre côté, suivant la route des hérétiques, ramenant les objections des anciens hérésiarques, leur prêtant des armes nouvelles, et réunissant, dans notre siècle, toutes les erreurs des siècles passés. Puisse cet homme, qui fut doué de tant de talens, avoir été absous devant Dieu du mauvais usage qu'on lui en vit faire ! Puisse ce Jésus, qu'il attaqua tant de fois, avoir expié tous ses crimes !

BAYLE (François), savant médecin et habile philosophe, était de Boulogne, espèce de bourg à sept lieues d'Auch. Il professa la médecine dans l'université de Toulouse, avec une réputation extraordinaire, et y mourut le 24 septembre 1709, à 87 ans. On a de lui plusieurs traités sur la médecine qui sont estimés, et une physique en 3 vol. in-4° *Voy* Manget, *bibl. script. med.* tom. 1, p. 253.

BAYLY (Louis), né à Caermarthen, dans le pays de Galles, devint évêque de Bangot, en 1616, et mourut en 1632. On a de lui une *Pratique de piété*, fort estimée en Angleterre, et dont une des dernières éditions est de 1734, in-8°.

BAYLY (Thomas), attaché au parti de Charles Ier, publia différens ouvrages, pour lesquels il fut mis en prison à Newgate. S'en étant échappé, il passa à Douai, où il fit paraître, en anglais, un livre de *Controverse entre un catholique romain et un protestant*, 1654, in-4°. Il est mort en Italie, les uns disent au service du cardinal Ottobon, d'autres à l'hôpital, vers 1659.

BAZIN. *Voy.* Bezons.

BAZIN, médecin de Strasbourg, mort au mois de mai 1754, est auteur de plusieurs livres qui lui ont fait honneur. *Observations sur les plantes*, 1741, in-8° ; *Traité de l'accroissement des plantes*, 1743, in-8° ; *Histoire des abeilles*, Paris, 1744, 2 vol. in-12, qu'on joint souvent à son *Abrégé de l'histoire des insectes*, 1747, 2 vol. in-12 ; *Lettres au sujet des animaux appelés Polypes*, 1745, in-12.

BÉ (Guillaume le), habile fondeur de caractères d'imprimerie, né à Troyes en Champagne en 1525, et mort à Paris en 1598, exerçait son art avant l'an 1540. François Ier lui fit faire ces beaux caractères de langues orientales dont s'est servi Robert Étienne, et Philippe II, ceux qui ont servi à imprimer sa Bible d'Anvers. Son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils, de même nom que lui, se distinguèrent dans le même art ; le dernier mourut en 1685.

BEALE (Marie), née à Suffolk en 1632, morte le 28 décembre 1697, épousa un ministre, et se distingua dans la peinture en portraits. Elle a traduit aussi quelques psaumes en vers.

BEATON ou BETON (David), né en 1494, d'une des plus nobles familles d'Écosse, fit ses études dans l'université de Saint-André. Le roi Jacques V l'envoya, en 1534, vers François Ier, qui le fit évêque de Mirepoix, et lui procura le chapeau de cardinal en 1538. Il était venu chercher en France la princesse Marie de Lorraine, seconde femme de Jacques V. Cette princesse lui donna toute sa confiance, après la mort du roi, pendant la minorité de la reine Marie. Il était alors légat du saint-siége en Ecosse, et archevêque de Saint-André. Son attachement à la religion catholique lui fit user de tout son pouvoir pour la maintenir. Plusieurs des partisans des nouvelles opinions furent obligés de s'expatrier ; d'autres périrent dans les derniers supplices, entre autres Georges Wishard, fameux prédicateur protestant, qui mourut avec beaucoup de résignation au milieu des flammes, en 1546. Le cardinal fut assassiné la même année, le 29 mai, en sortant de son lit. Ce coup fut regardé comme la suite d'une violente querelle qu'il avait eue avec le comte Lesley. Son corps, revêtu de ses habits de cardinal, fut pendu à une fenêtre de son palais : funeste effet des querelles de religion !

BEATON (Jacques), de la même famille que le précédent, fut le dernier archevêque de Glascow. Voyant le progrès de l'hérésie dans son pays,

il se retira en France, où il fut revêtu, pendant quarante ans, du titre d'ambassadeur de la reine Marie ou du roi Jacques. Il a fondé une seconde fois le collége des Écossais, et est mort à Paris, le 24 avril 1603; à 68 ans : il est enterré à Saint-Jean-de-Latran.

BEATRIX, fille de Renaud, comte de Boulogne, épousa l'empereur Frédéric Ier en 1156. Etant à Milan, les habitans, fâchés d'avoir perdu leur liberté, l'outragèrent indignement; ils la promenèrent dans toute la ville, montée sur une anesse, le visage du côté de la queue, qu'ils lui donnèrent en main au lieu de bride. L'empereur vengea cette insulte en rasant leur ville en 1163 : il conserva les églises, et sema du sel sur le reste. On prétend que ceux qui firent pris ne rachetèrent leur vie qu'en tirant du cul de l'ânesse une figue avec les dents, et que c'est de là qu'est venue cette injure italienne, de mettre un doigt entre deux autres, en disant : *Voilà la figue*. La promenade de l'impératrice, et la punition personnelle des Milanais, est avec raison regardée comme une fable.

BEAU (Charles le), né à Paris le 15 octobre 1701, n'avait que 26 ans, lorsqu'il eut la chaire de seconde au collége du Plessis. La mort de sa mère, qui lui laissait deux frères et deux sœurs en bas âge, et un père infirme, l'aurait empêché de se livrer tout entier à l'éducation de ses élèves. Son cœur aurait trop souffert s'il eût manqué à sa famille, qui avait besoin de lui. Il imagina un moyen de pourvoir à sa piété filiale et à son devoir; ce fut de se marier, en 1736. Les constitutions du collége du Plessis ne souffrent dans ses chaires que des hommes libres; il passa à la chaire de rhétorique au collége des Grassins. Cette place donnant plus d'étendue à l'exercice de son génie, le fit connaître; M. l'abbé de Rothelin le chargea de remplir les lacunes de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, et l'on peut dire qu'il l'a fait de manière à ne pas reconnaître les vers qu'il a intercalés. En 1748, il fut associé à l'académie des inscriptions, et en 1752, il succéda à M. Piat, dans la place de professeur d'éloquence au collége royal. Il eut encore une chaire de grec, qui fut fondée au collége des Grassins pour lui. Ce savant professeur est mort le 13 mars 1778. Indépendament des *Mémoires* qu'il a fournis dans ceux de l'académie des inscriptions, on a de lui l'*Histoire du Bas-Empire*, dont les premiers volumes parurent en 1757 : les tomes XXI et XXII étaient prêts à paraître, quand la mort l'a enlevé. M. l'abbé Ameilhon s'est chargé de la continuer. M. Le Beau n'avait qu'une fille, mariée à M. Chuppin, conseiller au Châtelet, qui lui a donné deux petits-fils, de l'éducation desquels il s'occupait quand il est mort. M. Thierriat a publié en 1782, en 3 vol. in-8°, sous le titre d'*Opera latina*, ses discours publics, et les compositions qu'il dictait à ses écoliers.

BEAU (Jean-Louis le), frère puîné du précédent, professeur de rhétorique au collége des Grassins, de l'académie des inscriptions, était né à Paris, le 8 mars 1721, et est mort le 12 mars 1766. Il a été éditeur d'un *Homère*, des *Oraisons de Cicéron*, et a publié quelques *Poésies latines*.

BEAUCAIRE DE PÉGUILLON (François), savant évêque de Metz, se distingua par sa science et par son goût pour les belles-lettres; ce qui le fit choisir pour être le précepteur du célèbre cardinal Charles de Lorraine, qu'il suivit à Rome, et qui lui céda l'évêché de Metz. Beaucaire accompagna encore le cardinal de Lorraine au concile de Trente, où il opina avec liberté. Il se démit dans la suite de son évêché, et mourut en 1591. On a de lui une Histoire de son temps, depuis 1460 jusqu'en 1567, Lyon, 1625, in-fol., qui est estimée; une harangue prononcée au concile de Trente, au sujet de la bataille de Dreux; et un traité des *Enfans morts dans le sein de leur mère*, imprimé en 1555 et en 1567, in-8°, contre les calvinistes.

BEAUCHAMP (Richard), comte de Warwick, né en 1381, se signala par son courage et par sa valeur. Il fit le voyage de la Terre-Sainte, fut envoyé au concile de Constance, gagna contre les Français plusieurs batailles, et vainquit à Shrewsbury les deux Pierces. Il mourut à Rouen le 30 avril 1439.

BEAUCHAMPS (Pierre-François Godard de), né à Paris, et mort en 1761, à 72 ans, est auteur des Re-

cherches sur les théâtres, 1735, in-4°., ou 3 vol. in-8°; de romans et de comédies. Il a traduit *Ismène et Ismenias*, 1743 in-8°. *Rhodante et Dosiclès*, 1746; in-12. *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, en vers, 1737, in-8°.

BEAUCHATEAU (François-Matthieu Chatelet de), poète français, né à Paris en 1645, était fils d'un comédien. Il fit paraître dès son enfance des talens si extraordinaires pour la poésie et les belles-lettres, que la reine mère de Louis XIV, le cardinal Mazarin, le chancelier Séguier, et les premières personnes de la cour, prenaient un plaisir extrême à s'entretenir avec lui et à exercer son talent. Il n'avait que 11 ans lorsqu'il publia un recueil de ses poésies, intitulé *La Lyre du jeune Apollon*, ou la *muse naissante du petit Beauchâteau*, 1657, in-4°, dans lequel il fait l'éloge des personnes les plus illustres de son temps. Deux ans après il passa en Angleterre, où Cromwel le retint quelque tems; de là il alla en Perse: et depuis ce temps on n'a su ce qu'il était devenu.

BEAUFILS (Guillaume), jésuite, né à Saint-Flour le 5 février 1674, mort le 30 novembre 1757. Il a prononcé les oraisons funèbres de M. de la Berchère, 1709; de M. Colbert, archevêque de Toulouse, 1710; du dauphin, 1711. Il a donné une *Lettre sur le gouvernement des maisons religieuses*, 1740, in-12; *Vie de madame de Lestonac*; *Vie de madame de Chantal*.

BEAUFORT (Henri), célèbre cardinal, fils de Jean, duc de Lancastre, et frère de Henri IV, roi d'Angleterre, fut évêque de Lincoln en 1397, et de Winchester en 1404; chancelier d'Angleterre et ambassadeur en France. Martin V lui donna le chapeau de cardinal en 1426, et l'envoya quelque temps après légat en Allemagne. En 1431, le cardinal de Winchester couronna Henri VI, roi d'Angleterre, dans l'église de Notre-Dame de Paris. Il mourut à Winchester en 1447, après y avoir fondé un hôpital. *Voy.* Vendôme.

BEAUFORT (Jacques-Antoine), peintre du roi, et conseiller en son académie royale de peinture et de sculpture, ancien professeur de l'académie de peinture, sculpture et architecture de Marseille, est mort à Ruelle, en juillet 1784.

BEAUFORT (François de Vendôme, duc de), fils de César, duc de Vendôme, naquit en 1616. Il se distingua dans sa jeunesse à la bataille d'Avein en 1635, aux siéges de Corbie en 1636, de Hesdin en 1639, et d'Arras en 1640. Sous la minorité de Louis XIV, il fut toujours dans le parti opposé à la cour; aussi le menu peuple l'adorait-il, et les seigneurs de la cour l'appelaient *le Roi des halles*. Étant rentré en grâce, avec la survivance de la charge d'amiral, il forma l'entreprise de Gigeri, qui ne lui réussit pas; mais en 1665, il défit les vaisseaux turcs à la hauteur de Tunis. En 1669, il conduisit du secours à Candie, et périt dans une sortie.

BEAUJEU. *Voy.* Quiqueran.

BEAUJEU (Pierre II de Bourbon, sire de), pendant la vie de son frère Jean, connétable de France, qui mourut en 1488, et auquel il succéda dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, qui finit en lui, fut régent sous Charles VIII; mais dans le vrai, c'était Anne, fille de Louis XI, qui avait l'autorité. Pierre mourut en 1503, et sa femme Anne en 1522. Ils sont enterrés dans le prieuré de Souvigny. Louis XII, n'étant que duc d'Orléans, eut beaucoup à souffrir d'elle, n'ayant pas voulu, dit-on, répondre à son amour.

BEAUJEU (Humbert V de), descendait d'une famille connue dès le 10e siècle. A son retour de Constantinople, où il avait accompagné Baudouin II de Courtenay, il reçut l'épée de connétable en 1241, et mourut vers 1250. Son fils termina sa postérité masculine. Une de ses filles porta la sirie de Beaujeu dans la maison des comtes de Forez; mais il avait un frère, dont le fils Humbert de Beaujeu reçut aussi l'épée de connétable des mains de saint Louis, qu'il accompagna dans ses deux voyages d'outre-mer. Il mourut en 1285, sans laisser d'enfans mâles; un de ses frères continua encore la postérité jusqu'en 1312, que finit cette ancienne maison de Beaujeu.

BEAUJEU (Edouard, sire de), et de Dombes, était de la maison des comtes de Forez, qui était elle-même une branche cadette de l'ancienne mai-

son des comtes d'Albon, depuis Dauphins. Renaud Ier, comte de Forez, avait épousé Isabeau de Beaujeu, fille d'Humbert V de Beaujeu, dont le fils puiné, Louis, porta le nom de Beaujeu. Edouard, petit-fils de Louis, naquit le 11 avril 1316, assista à la bataille de Crécy, en 1346, fut fait maréchal de France en 1347, et fut tué au combat d'Ardres, en 1351. Son fils ne laissa point de postérité; mais le fils de son frère, aussi nommé Edouard, ayant fait jeter par les fenêtres un huissier qui lui apportait un ajournement, pour un crime de rapt dont il était accusé, fut conduit en prison à Paris. Pour obtenir sa liberté, il fut obligé de céder, en 1400, ses terres de Beaujolais et de Dombes à Louis II, duc de Bourbon. Il mourut le 11 août suivant. Edouard, maréchal de France, avait un autre frère, dont la postérité masculine finit en 1541.

BEAUJON (NICOLAS), conseiller d'état, receveur-général des finances de la généralité de Rouen, et ancien banquier de la cour, est mort le 21 décembre 1786, laissant une fortune immense. On peut dire à sa louange, qu'il a fait un bon usage de ses richesses, par plusieurs fondations pour les pauvres, dans le faubourg du Roule, à Paris, et pour le bien particulier qu'il a fait des gens de lettres.

BEAUJOYEULX. *Voy.* BALTHAZARINI.

BEAULIEU (LOUIS LE BLANC, Seigneur de), savant ministre, professeur de théologie à Sedan, né au Plessis-Marli, où son père était ministre en 1614. Il s'acquit l'estime du maréchal de Fabert, et fit soutenir à Sedan un grand nombre de thèses de théologie, qui ont été imprimées sous le titre de *Theses sedanenses*, 1683, in-fol. Il mourut en 1675, à 61 ans.

BEAULIEU. *Voy.* JACQUES PONTAULT.

BEAUMANOIR (JEAN DE), marquis de Lavardin, et maréchal de France, plus connu sous le nom de *maréchal de Lavardin*, était fils de Charles de Beaumanoir, seigneur de Lavardin, d'une ancienne maison du Maine. Il fut élevé auprès de Henri IV, qui n'était alors que roi de Navarre, et se trouva en 1569 au siége de Poitiers, dans l'armée des huguenots. Il devint colonel de l'infanterie française en 1580, et eut le commandement de l'armée en 1586. Le roi, pour récompenser ses services, lui donna en 1595 le gouvernement du Maine, avec le collier de ses ordres, le fit maréchal de France, et érigea sa terre de Lavardin en marquisat. Le maréchal de Lavardin eut le commandement de l'armée en Bourgogne l'an 1602, et fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1612. Il mourut à Paris en 1614. Il avait été élevé dans la religion protestante, mais il se fit catholique après la mort de son père, qui était l'un des plus zélés partisans du calvinisme; il avait été massacré à la Saint-Barthélemi, en 1572. La filiation de sa maison remonte au 13e siècle; et le dernier mâle de sa postérité masculine, Emmanuel-Henri, a été tué à la bataille de Spire, en 1703.

BEAUMANOIR (PHILIBERT-EMMANUEL DE), fameux évêque du Mans, mort en 1671, était petit-fils du précédent. *Voyez* MASSILLON.

BEAUMANOIR (PHILIPPE DE), conseiller de Robert, comte de Clermont, fils de saint-Louis, était aussi bailli de Clermont. C'est à lui qu'est dû le Recueil des *coutumes de Beauvoisis*, qu'il fit en 1283, et dont la Thaumassière a donné une bonne édition, Bourges, 1690, in-fol. Il a été plus loin que des Fontaines, et a servi de modèle à Boutilier et autres auteurs qui sont venus après lui.

BEAUMELLE (LAURENT-ANGLIVIEL DE LA), né à Vallerangue en Languedoc, le 28 janvier 1727, était encore fort jeune lorsqu'il fut appelé à Copenhague, pour y remplir une chaire d'histoire et de littérature française. Il y publia *Mes Pensées*, ou *Qu'en dira-t-on*, in-12. Cette production fit du bruit; il crut même qu'on voulait lui en faire un crime, et en prit le prétexte pour quitter le Danemarck. Le roi lui donna une gratification qu'il n'attendait pas, et lui fit dire qu'il pourrait venir reprendre son poste quand il le voudrait. En quittant Copenhague, M. de la Beaumelle vint, en 1751, à Berlin, où était M. de Voltaire. Le *Qu'en dira-t-on* y était encore peu connu. M. de Voltaire le lui em-

prunta; mais il y puisa le sujet de sa haine contre M. de la Beaumelle, parce qu'il y lut : *Il y a eu de plus grands poètes que Voltaire ; il n'y en eut jamais de si bien récompensés, etc.* Voltaire causa tant de dégoûts à M. de la Beaumelle, qu'il fut obligé de quitter Berlin, en 1752. Mais sa haine le poursuivit jusqu'en France ; il eut le secret, par de faux mémoires, de le faire renfermer à la Bastille, où il resta six mois, en 1753. Il est vrai que M. de la Baumelle l'avait offensé grièvement dans les notes qu'il avait jointes au *Siècle de Louis XIV*, qui fut imprimé en 1752, à Francfort. Il s'occupa ensuite de l'édition des *Lettres de Mme de Maintenon*, et des *Mémoires* qui l'accompagnent, qui parurent en 1756, en 15 vol. in-12, 6 vol. aux *Mémoires*, et 9 aux *Lettres*. Cet ouvrage eut un succès proportionné à son intérêt, et au développement de faits inconnus ou obscurs de l'Histoire de France, qui s'y trouvent en grand nombre. M. de la Beaumelle était protestant, et avait épousé la sœur de M. Lavaysse de Toulouse, qui fut impliqué dans la malheureuse affaire de Calas, et dont il a laissé un fils et une fille à sa mort, arrivée à Paris le 17 novembre 1773. Depuis sa mort, on a publié son *Commentaire critique sur la Henriade*, 1775, in-4°, ou 2 vol. in-8°, qui ne diminuera pas le nombre des lecteurs de ce poëme. Il avait travaillé aussi à la *Spectatrice danoise*, 1749, 2 vol. in-12 ; aux *Pensées de Sénèque*, in-12.

BEAUMONT DES ADRETS. *Voy.* ADRETS.

BEAUMONT DE PÉRÉFIXE. *Voy.* PÉRÉFIXE.

BEAUMONT (FRANÇOIS), très-célèbre poète anglais, était fils de François Beaumont, un des juges des plaidoyers communs sous la reine Élisabeth, d'une noble et ancienne famille de ce nom, établie à Gracedieu, dans le comté de Leicester. Il naquit vers l'an 1585. Il travailla avec Fletcher, son intime ami, pour le théâtre anglais. Il était très-judicieux, avait de l'esprit, du feu et de l'invention. Lui et Fletcher, quoique poètes, furent toujours unis d'une sincère et tendre amitié. Ils firent ensemble des tragédies et des comédies qui furent représentées avec de grands applaudissemens. Beaumont mourut à la fleur de son âge en 1615, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster. Ses ouvrages ont été imprimés avec ceux de Fletcher, 1711, 7 vol. in-8°. Jean Beaumont son frère est auteur du poëme sur la bataille de Bosworth, et de plusieurs autres pièces. Il mourut en 1628.

BEAUMONT (GUILLAUME-ROBERT-PHILIPPE-JOSEPH GÉAS DE), curé de Saint-Nicolas de Rouen, sa patrie, est mort en septembre 1761, après avoir publié des ouvrages de piété qui ont beaucoup de cours : l'*Imitation de la Vierge*, *Pratique de la dévotion au divin cœur de Jésus*, *Vie des Saints*, *Conduite des écoles chrétiennes*, *Pratiques chrétiennes*, *Méditations pour tous les jours de l'année*, *etc.*

BEAUMONT (CHRISTOPHE DE), né au château de la Roque, au diocèse de Sarlat, en 1703, fut chanoine de Lyon, évêque de Bayonne en 1741, archevêque de Vienne en 1745, et de Paris l'année suivante. Il est mort au mois de décembre 1781. On a fait l'éloge de ses vertus, de son zèle et de sa charité. Sa morgue sur sa noblesse, et trop peu de lumières pour discerner la justesse des opinions qu'il embrassait et qu'il soutenait opiniâtrément, ont donné lieu à des troubles qu'un prélat plus éclairé aurait su éviter.

BEAUNE (RENAUD DE), célèbre archevêque de Bourges, était fils de Guillaume de Beaune, baron de Samblançai, et naquit à Tours en 1527. Il fut successivement conseiller et président des enquêtes au parlement de Paris, maître des requêtes et chancelier de François, duc d'Anjou, frère unique du roi Henri III. Il devint ensuite évêque de Mende, puis archevêque de Bourges en 1581. Il donna des marques de sa capacité dans les assemblées du clergé de France, et présida aux états de Blois en 1588. Il prit hautement le parti du roi Henri IV à la conférence de Surennes, contribua beaucoup à sa conversion, et lui donna publiquement l'absolution dans l'église de Saint-Denis. Le pape Clément VIII, piqué de ce que Renaud de Beaune avait fait toutes ces démarches sans la participation de Rome, et de ce qu'il avait même proposé de faire un patriarche en France, refusa de lui accorder ses bulles pour l'archevêché

de Sens, auquel il avait été nommé en 1596. Renaud de Beaune les obtint néanmoins en 1602. Il devint ensuite grand-aumônier de France et commandeur des ordres du roi, et mourut à Paris en 1606, à 79 ans. Il a traduit le Psautier en français, Paris, 1586, in-4°. Il a fait les oraisons funèbres de Marie Stuart, du cardinal de Birague, de Catherine de Médicis et du duc d'Alençon, qui sont bien éloignées du génie actuel de ces ouvrages. Il était de la même famille que Jacques de Beaune, baron de Samblançai, surintendant des finances sous le règne de François Ier, lequel fut condamné à mort en 1527, à la sollicitation de la mère de ce prince.

BEAUNE (Florimond de), petit-fils de Renaud, naquit à Blois le 7 octobre 1601. Il fut conseiller au présidial de Blois, intime ami de Descartes, et habile mathématicien. Il inventa plusieurs instrumens d'astronomie, entre autres des lunettes d'un artifice admirable. Sur la fin de ses jours, il fut accablé d'infirmités; il fallut lui couper la jambe; il perdit la vue, et mourut en 1652.

BEAUNE (Jacques de), baron de Samblançai, était fils d'un bourgeois de Tours. Parvenu, sous François Ier, jusqu'au grade de surintendant des finances, il fut accusé d'avoir détourné l'argent destiné pour les armées d'Italie, et d'avoir été cause de la perte du Milanez et de Gênes. Samblançai soutint que Madame, mère du roi, avait diverti ces fonds à d'autres usages; mais cette princesse avait eu le secret de faire retirer ses quittances par Gentil, commis de Samblançai, qui fut pendu dix ans après. François Ier donna des commissaires à ce grave vieillard, qu'il appelait *son père*, et qui, ne pouvant justifier de l'emploi desdites sommes, fut pendu le 12 août 1527. Il avait eu tort, sans doute, de préférer la faveur de la mère du roi à son devoir. Mais quel tort cette princesse n'eut-elle pas de l'avoir exigé, et d'avoir poursuivi sa mort pour se venger de l'accusation. Au reste le jugement, qui est du 9 août 1527, le condamne pour crime de péculat, et ne fait aucune mention de l'argent détourné, pour lequel il avait été arrêté en 1523; ce qui a fait croire qu'Amelot de la Houssaye avait hasardé cette anecdote.

BEAUNE (Guillaume de), seigneur de Samblançai, et vicomte de Tours, général des finances en 1521, fut condamné au bannissement par le même jugement qui fit perdre la vie à son père. Mais, en 1529, il obtint des lettres qui le rétablirent en tous ses biens et honneurs. Il était mort en 1534. Le fameux Renaud de Beaune était son fils; sa postérité masculine se termina dans son petit-fils.

BEAURAIN (Jean de), né en 1697 à Aix en Issart, dans le comté d'Artois, tirait son origine des anciens châtelains de Beaurain, qui n'en est éloigné que de trois quarts de lieue. Dès l'âge de 19 ans il vint à Paris, et s'appliqua à la géographie sous le célèbre Pierre Moulart-Samson, géographe du roi. Ses progrès furent si rapides qu'à l'âge de 25 ans il fut décoré du même titre. Un calendrier perpétuel qu'il inventa, et dont Louis XV s'est amusé pendant une vingtaine d'années, lui procura l'honneur d'être connu de Sa Majesté, pour qui il fit nombre de plans et de cartes, dont l'énumération serait ici superflue. Mais ce qui mit le sceau à sa réputation, fut la description topographique et militaire des campagnes de Luxembourg, depuis 1690 jusqu'en 1694, Paris, 1756, 3 vol. in-fol. L'honneur qu'il eut de contribuer à l'éducation de M. le Dauphin lui procura une pension en 1756. Indépendamment de ses talens dans la géographie, il en avait pour les négociations. Le cardinal de Fleuri, et M. Amelot, eurent plus d'une fois lieu de s'applaudir de l'avoir choisi dans des occasions délicates. Attaqué d'une rétention d'urine en 1761, à Versailles, il fut si heureusement secouru par les médecins et chirurgiens du roi, que ce monarque lui envoya, que cette première attaque ne lui fut pas funeste; mais la cause du mal n'était pas détruite. Il en mourut à Paris le 11 février 1771, à 75 ans, et fut enterré à Saint-Médard. Son fils marcha sur ses traces. Il fit paraître la campagne du prince de Condé en 1674, Paris, 1775, in-fol.

BEAUREGARD. *Voy.* Berigard.

BEAUSOBRE (Isaac de), savant

ministre de la religion prétendue réformée, natif de Niort, sortit de France pour se soustraire à une sentence qui le condamnait à faire une amende honorable, pour avoir rompu les sceaux du roi apposés sur la porte d'un temple, après la défense de professer publiquement la religion prétendue réformée. Il se retira en Hollande et de là à Berlin, où il fut chapelain du roi de Prusse, et conseiller du consistoire royal : il avait du talent pour la prédication. Il mourut le 5 juin 1738, à 79 ans, laissant des enfans de deux mariages. Ses principaux ouvrages sont : 1° Défense de la doctrine des réformés ; 2° Traduction du Nouveau Testament, avec des notes en français, 1718, et réimprimées en 1741, 2 vol. in-4°, faites avec M. Lenfant ; 3° Dissertation sur les Adamites de Bohème ; 4° Histoire critique de Manichée et du manichéisme, 1734 et 1739, 2 vol. in-4°; 5° des sermons, Genève, 4 vol. in-8°, etc. Tous ces ouvrages sont écrits avec feu, et remplis d'érudition.

BEAUSOLEIL (Jean du Chatelet, baron de), et sa femme Martine Bortereau, tous les deux entêtés de la baguette divinatoire, passèrent de Hongrie en France, faisant le métier de trouver de l'eau et des mines avec des baguettes. En Bretagne ils furent traités de sorciers ; mais à Paris le baron finit par être enfermé à la Bastille, et la baronne à Vincennes, vers 1641.

BEAUVAIS (Vincent de). *Voy.* Vincent.

BEAUVAIS (Nicolas-Dauphin de), célèbre graveur, élève de Gérard Audran, était né à Paris en 1668. Après la mort de son maître, il le substitua dans toutes ses grandes entreprises, dans les gravures du sacre de Louis XV, du cabinet de Crozat, de la galerie de Dresde. Son burin est correct et rend bien l'esprit de la peinture qu'il copie. Il est mort à Paris en 1763, non reçu à l'académie, quoiqu'il en fût digne. On a encore de lui le *Triomphe de Bacchus* et d'*Ariane*, d'après le Poussin, et autres pièces d'après le Brun, le Sueur, etc.

BEAUVAIS (Guillaume), né à Dunkerque en 1698, fut de l'académie de Cortone, et de la société littéraire d'Orléans; il est mort à Orléans, le 29 septembre 1773. Son principal ouvrage est une *Histoire des empereurs romains, par médailles*, 1767, 3 vol. in-12. Cet ouvrage n'a que le degré de mérite qu'il annonce. *Dissertation sur la marque des médailles*, in-4°; *Manière de discerner les médailles antiques*, 1739, in-4°, et des *Dissertations* sur des médailles particulières dans le *Mercure*.

BEAUVAIS (Philippe de), sculpteur habile, né à Paris en 1739, n'était encore à Rome que pour s'y perfectionner, lorsque l'impératrice de Russie lui demanda une statue de l'*immortalité*. Il en exécuta une qui remplit parfaitement les grandes vues de cette souveraine. Le marquis Spinola l'appela à Gênes, et se félicita de l'avoir chargé des sculptures du principal salon de son palais. A son retour en France, il fit le bas-relief du portail de Sainte-Geneviève, représentant cette sainte distribuant du pain aux pauvres : il travaillait à une statue de Mars en repos, pour sa réception à l'académie, lorsqu'il mourut le 31 octobre 1781.

BEAUVAU (Henri II, marquis de), d'une ancienne maison, connue dès le 11e siècle, qui fut toujours attachée aux ducs d'Anjou des première et seconde race, issus de la maison de France. C'est par une suite de cet attachement que le duc René étant devenu duc de Lorraine, la branche aînée de cette maison est restée au service des ducs de Lorraine. Les malheurs qui affligèrent cette province sous le duc Charles IV pénétrèrent le marquis de Beauvau, qui en fait une fidèle peinture dans ses *Mémoires*, Cologne, 1690, in-12. On doit y trouver l'histoire de l'emprisonnement de Charles IV, qui y manque souvent. Le duc François le choisit pour gouverneur de son fils, qui fut depuis Charles V. Il le fut ensuite d'Emmanuel, qui fut électeur de Bavière : il est mort en 1684. Son petit-fils, Marc de Beauvau, avait épousé Anne-Marguerite de Ligneville ; ils ont été connus l'un et l'autre par leur faveur auprès du duc Léopold, sous le nom de M. et de Mme de Craon. M. de Beauvau est mort en 1754 ; c'est son fils aîné qui porte le nom de prince de Beauvau, et qui est l'un des capitaines des gardes du corps du roi de France.

BEAUVILLIERS (Marie de), d'une maison dont la filiation connue remonte au 13e siècle, était née en 1574. Elle fut religieuse à Beaumont-lès-Tours, où Henri IV eut lieu de la connaître. Le prince, pour la rapprocher de lui, la nomma abbesse de Montmartre, en 1597. Elle n'est morte qu'en 1656. Sa mère, Marie Babou, était tante de Gabrielle d'Estrées. Elle était tante de François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan.

BEAUVILLIERS (Paul-Hippolyte de), duc de Saint-Aignan, troisième fils de Paul, né le 25 novembre 1684, devint le chef de sa famille, par la mort de son frère aîné sans enfans. Il fut ambassadeur extraordinaire en Espagne, à l'occasion du second mariage de Philippe V. Quelques intrigues du cardinal Albéroni le forcèrent de se retirer; mais, en 1729, il fut chargé de l'ambassade de Rome, d'où il ne revint qu'en 1741. Dès 1727 ses talens littéraires l'avaient fait recevoir de l'académie française, et en 1732, de celle des inscriptions. Il s'était trouvé dans sa jeunesse à la bataille de Malplaquet, où il avait été blessé, et à celle d'Oudenarde, où il avait été fait prisonnier. Il parvint à son rang au grade de lieutenant-général, fut honoré des colliers des ordres du roi, et mourut à Paris le 22 janvier 1776. Il a été marié deux fois, la première à Mlle de Montlézun de Besmeaux; la seconde, le 9 novembre 1757, à la fille de M. Turgot, prévôt des marchands, et a laissé des enfans. Ses amusemens littéraires ont été recueillis. On trouve de lui, dans le tom. 17e de l'académie des inscriptions, un *Mémoire sur la cession d'André Paléologue, despote d'Achaïe, à Charles VIII, de ses droits sur l'empire de Constantinople et de Trébisonde, et autres terres et seigneuries qu'il possédait*, dont il avait trouvé l'original dans les archives du Capitole.

BEAUVILLIERS (François de), duc de Saint-Aignan, de l'académie française, de celle des Ricovrati de Padoue, et protecteur de celle d'Arles, naquit en 1607. Il se distingua par sa valeur et par son esprit, et remporta le prix fondé à Caen, sur l'immaculée Conception. Il fut nommé, quoique dans un âge avancé, un des commandeurs du carrousel qui fut donné en 1685, et à la tête duquel était monseigneur le Dauphin. Il mourut le 16 juin 1687. On a de ce seigneur quelques petites pièces de vers répandues en différens recueils. Paul, duc de Beauvilliers, son fils aîné, fut gouverneur de monseigneur le duc de Bourgogne, et mourut en 1714; l'autre, François-Honorat de Beauvilliers, devint évêque de Beauvais, et fut obligé de se démettre de son évêché. Il mourut en 1751, dans l'abbaye de Prémontré. On a de lui quelques livres de piété, et un long commentaire sur la Bible, en français, in-4°, qui n'est pas fini.

BEAUXAMIS (Thomas), savant docteur de Sorbonne, de l'ordre des carmes, était natif de Melun, et mourut en 1589. On a de lui des commentaires sur l'harmonie évangelique, Paris, 1650, 3 tom. in-fol., et d'autres ouvrages.

BEBELE (Henri), poète et jurisconsulte du 16e siècle, était natif de Justin, village de Souabe. Il s'éleva par son esprit et par son mérite, et reçut la couronne poétique de la main de l'empereur Maximilien Ier. Il devint professeur d'éloquence dans l'université de Tubinge, et mourut au commencement du 16e siècle. On a de lui des dissertations érudites sur différens sujets, et des poésies latines, dans lesquelles il fait paraître une imagination vive, brillante et enjouée. Ses œuvres furent imprimées à Strasbourg en 1512, in-4°, sous le titre d'*Opuscula Bebeliana*. *De animarum statu post solutionem à corpore*, dans le recueil latin sur cette matière, Francof., 1692, 2 vol. in-8°.

BECAN (Martin), savant jésuite, professeur de théologie, natif d'Hilvarenbec, village du Brabant, fut confesseur de Ferdinand II, et mourut en 1624, à 63 ans. On a de lui une Somme de théologie in-fol., le Manuel des controverses, et plusieurs autres ouvrages. Ils sont du nombre de ceux que le parlement condamna en 1762. Ce jésuite portait si haut l'autorité du pape, que Paul V fut obligé de faire condamner quelques-unes de ses assertions par le Saint-Office, en 1613.

BECCAFUMI (Dominique), peintre célèbre au 16e siècle, était de Sienne. Il quitta son nom de Mecherino ou Micarin, et mourut en 1549, à 65 ans. On admire principalement son saint

Sébastien, au palais Borghèse. Outre la peinture, il professait la sculpture, la gravure, et savait couler les métaux. Il a laissé à Gênes des preuves de son industrie dans chacun de ces arts.

BECCARI (Agostino), poète italien du 16e siècle, est le premier poète de sa nation qui ait fait des pastorales. Baillet s'est trompé en disant que le Tasse en est l'inventeur; car l'*Amynte* du Tasse n'est que de 1573, au lieu que la pastorale de Beccari, intitulée *Il sacrificio, favola pastorale*, parut en 1555, in-12.

BECCARIA (B.), né le 2 octobre 1716, a vécu 48 ans clerc des écoles pies, et a professé la physique expérimentale à Turin pendant 33 ans, jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mai 1781. Il a publié, en 1757, *Elettricismo artificiale e naturale*; c'est dans cet ouvrage qu'on trouve la première idée de l'électrophore, que M. le chevalier de Volta a perfectionné. Il a aussi publié, en 1774, *la Mesure d'un degré de la terre*.

BECERRA (Gaspard), peintre et sculpteur espagnol, né à Bacca, mort à Madrid, en 1570, à 50 ans; était disciple de Michel-Ange et de Raphaël. On voit à Madrid une belle statue de la Vierge, que lui commanda la reine Isabelle de Valois. Il a peint aussi à fresque.

BECHER (Jean-Joachim), célèbre chimiste, médecin et philosophe, naquit à Spire en 1645. L'empereur, les électeurs de Mayence et de Bavière, et le cardinal de Saltzbourg, lui fournirent les moyens nécessaires pour les expériences de mathématiques, de physique, de médecine et de chimie, qu'il avait intention de faire. Comme il avait des pensées fort judicieuses et peu communes par rapport à l'économie et aux finances, il fut appelé à Vienne, où il contribua beaucoup à l'établissement de plusieurs manufactures, d'une chambre de commerce, et d'une compagnie des Indes. Mais la jalousie de quelques ministres causa sa disgrâce et sa ruine. Il ne fut pas moins malheureux à Mayence, à Munich et à Wurtzbourg. Ce qui le détermina d'aller à Harlem, où il inventa une machine par le moyen de laquelle on dévidait une grande quantité de soie en peu de temps et avec très-peu de monde. De nouveaux malheurs le conduisirent en Angleterre, où il mourut à Londres en 1685. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux, et ceux qui ont fait le plus de bruit, sont, 1° *Physica subterranea*, Francfort, 1669, in-8°, réimprimée à Leipsick en 1703 et en 1759, in-8°; 2° *Experimentum chimicum novum*, Francfort, 1671, in-8°; 3° *Character pro notitiâ linguarum universali*. Il prétendait y fournir une langue universelle, par le moyen de laquelle toutes les nations s'entendraient facilement; 4° *Institutiones chimicæ, seu manuductio ad philosophiam hermeticam*, Mogunt., 1662, in-4°; 5° *Institutiones chimicæ prodromæ*, Francfort, 1664, et Amsterdam, 1665, in-12; 6° *Experimentum novum ac curiosum de minerâ arenariâ perpetuâ*, Francfort, 1680, in-8°; 7° *Epistolæ chimicæ*, Amsterdam, 1673, in-8°.

BECKER. *Voy.* Bekker.

BECKER (Daniel), savant médecin natif de Konigsberg, fut premier médecin de l'électeur de Brandebourg, et mourut à Konigsberg en 1670, à 43 ans. Il a publié, *Commentarius de theriacâ*, *Medicus microcosmus*, Londres, 1660, in-8°; *De cultrivoro Prussiaco*, Leyde, 1638, in-8°, et d'autres ouvrages.

BECMAN (Chrétien), savant théologien protestant d'Allemagne, mourut en 1648, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des Allemands.

BECQUET. *Voy.* Saint-Thomas de Cantorbéry.

BECQUET (Antoine), célestin, bibliothécaire de la maison de Paris, mort en 1730, à 76 ans, publia l'histoire des célestins de la congrégation de France, en 1721, in-4°.

BEDA (Noel), fameux docteur de Sorbonne, principal du collége de Montaigu, et syndic de la faculté de Paris, était picard. Il écrivit *Annotationes*, contre Erasme et contre le Fèvre d'Estaples, 1526, in-fol. Ce fut lui qui empêcha la conclusion de la faculté de théologie qui passait à la pluralité des voix, en faveur du divorce d'Henri VIII, roi d'Angleterre. On l'obligea, en 1536, à faire amende honorable, pour avoir parlé contre le roi. Il fut ensuite relégué à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, où il mourut en prison, le 8 février 1537. Il nous reste de lui, *De unicâ Magdalenâ*, Paris, 1519, in-4°, etc. On n'y trouve ni goût, ni politesse, ni l'esprit d'une saine critique.

BEDE (Le vénérable), prêtre anglais, et l'un des plus savans hommes de son temps, naquit en 673. Il s'appliqua à l'étude des sciences sacrées et profanes, et y fit beaucoup de progrès. Il était doux, humble, affable, et grand observateur de la discipline ecclésiastique. Il mourut en 735, à 63 ans. Ses ouvrages ont été imprimés à Bâle et à Cologne, 1612, en 8 vol. in-fol. Le principal est l'*Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, Cambridge, 1644, in-fol. Ses commentaires ne sont que des passages des Pères, recueillis et liés ensemble. On trouve dans le *Thesaurus* du père Martenne le commencement du commentaire sur la Genèse, celui sur Habacuc, et des Homélies. Le style de Bede est clair et facile; mais il n'y a ni élégance ni élévation. Il était né à Wermouth, dans l'évêché de Durham, et fut enterré dans son monastère de Jarrow, d'où il a été transféré dans la cathédrale de Durham.

BEDELL (Guillaume), né à Black-Notley, dans le comté d'Essex, en 1570, prit le degré de bachelier en théologie dans l'université de Cambridge. Il suivit Henri Votton, ambassadeur à Venise, en qualité de chapelain; ce qui lui donna lieu de lier amitié avec Fra-Paolo et l'archevêque de Spalatro. De retour en Angleterre, il fut nommé aux évêchés de Kilmore et d'Ardrach, qui étaient dans un grand désordre, et dont il réforma les abus, par la régularité de ses mœurs, et l'exactitude de sa résidence. Il ne persécutait point les catholiques, et désapprouvait les termes injurieux dont on usait à leur égard. Il mourut le 7 février 1641. Pendant son séjour à Venise, il avait appris l'hébreu de Léon; ce qui lui donna lieu de revoir les traductions de la Bible, en vieux langage irlandais, qu'on n'entendait plus. Il traduisit aussi le *Livre de communes prières*, et fit imprimer sa traduction anglaise de l'*Histoire du concile de Trente*, de Fra-Paolo.

BEDFORD (Elies), né à Londres, le 23 juillet 1663, fit ses études dans l'université de Cambridge, et nuisit à son avancement, pour n'avoir pas voulu prêter serment à la révolution, ce qui l'obligea de tenir une pension à Westminster. En 1713, il fit paraître un livre anglais intitulé *Le droit héréditaire de la couronne d'Angleterre défendu*, in-fol, pour lequel il fut condamné à une amende de mille marcs, et tenu en prison pendant trois ans. Il a aussi traduit l'*Histoire des Oracles*, et celle du duc de Berwick. Il est mort le 26 novembre 1724.

BEDFORD (Thomas), second fils du précédent, fit ses études en l'université de Cambridge, où il ne put pas prendre de degrés, faute de vouloir prêter le serment ordinaire. Il mourut en février 1773, chapelain de Jean Cotton. Il a traduit en anglais le *Catéchisme historique* de Fleury, et il a fait imprimer *Simeonis monachi libellus de exordio et procursu Dunhelmensis ecclesiæ*, avec une continuation, 1732, in-8°.

BEDFORD (Jean duc de), troisième fils de Henri IV, roi d'Angleterre, fut un prince illustre. Il défit la flotte française près de Southampton, prit Crotoi, entra dans Paris avec ses troupes, fit sacrer roi de France à Notre-Dame son pupille Henri VI, roi d'Angleterre, vainquit le duc d'Alençon, et fit trembler toute la France. Il mourut à Rouen en 1435. On dit que Charles VIII, roi de France, voyant son tombeau à Rouen, quelques gentilshommes de sa suite lui conseillèrent de le détruire; mais qu'il leur répondit: *Laissez reposer en paix, maintenant qu'il est mort, celui qui faisait trembler tous les Français quand il vivait.* Le duc de Bedford est enterré dans la cathédrale de Rouen; son épouse, Jeanne de Bourgogne, morte le 14 novembre 1432, fut enterrée aux Célestins à Paris.

BEDMAR. *Voyez* Cueva, Ossonne.

BEDOS DE CELLES (Dom François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, de l'accadémie de Bordeaux, est auteur de *l'Art du facteur d'orgues*, en 4 parties in-fol., qui est un de ceux de l'académie, et d'une excellente Gnomonique, 1760, réimprimée en 1780, augmentée, in-8°. Dom Bédos est mort le 25 novembre 1779.

BEEK (David), né en 1621, peignait avec la plus grande facilité. Beek, lui dit un jour Charles Ier, qui se faisait peindre, *je crois que vous peindriez un cheval qui courrait la poste.*

BEERINGS (Vitus), habile marin danois au service de Russie, avait déjà fait quelques voyages dans la mer de Kamchatka, lorsque Pierre Ier, voulant savoir si la Tartarie était contiguë au

continent de l'Amérique, le choisit pour cette expédition. C'est à la fin de janvier 1725 qu'il en reçut les ordres, qui lui furent confirmés en plein sénat, le 5 février, huit jours après la mort de Pierre-le-Grand, par l'impératrice Catherine. Beerings employa 5 ans à son expédition, parce qu'il lui fallut se rendre par terre au Kamchatka avec tout son monde, et y faire transporter tout ce qui était nécessaire à la construction des deux bâtimens qu'il lui fallait pour cette découverte. Il ne fut en état de partir qu'en 1728, et s'avança au nord jusqu'au 67e degré. Dans ces parages il vit un cap, au-delà duquel les côtes s'étendaient à l'ouest; il crut être parvenu à l'extrémité de l'Asie nord-est, et jugea sa mission remplie; comme il était au mois d'août, il craignit de se perdre dans les brumes et dans les glaces, et revint au Kamchatka passer l'hiver. En 1729, il tenta de découvrir les côtes de l'Amérique, à l'Est de l'Asie; mais les brumes lui en dérobèrent le rivage, il revint à Ochostk en Sibérie, d'où il était de retour à Pétersbourg en 1730. Sous le règne de l'impératrice Anne, Beerings proposa un second voyage pour faire la découverte des côtes de l'Amérique, et de ce qui est au midi du Kamchatka, vers le Japon. On lui donna trois savans pour l'accompagner, M. Gmelin pour l'histoire naturelle, M. Muller pour l'histoire civile, et M. Delile de la Croyère pour l'astronomie, avec des arpenteurs, des interprètes et des dessinateurs. Beerings partit d'Ochostk le 4 septembre 1740, et alla hiverner au Kamchatka, dans le port d'Awatcha. Il en partit le 4 juin 1741. A 58 degrés 28 minutes de latitude, il aperçut le continent de l'Amérique. Il était alors à 60 degrés de longitude du port d'Awatcha, et 236 de l'île-de-Fer. A son retour, il fut accueilli d'une tempête qui dura 18 jours; les matelots étaient malades, Beerings l'était grièvement; le service ne se faisait plus; on était au commencement d'octobre; le jour n'était presque plus sensible, par sa brièveté et par les brumes. Il aborda à une terre inconnue, qui se trouva une île déserte, à deux journées du port d'Awatcha; mais il ne savait pas en être si près. Beerings, consumé par les ans, la douleur et le désespoir de revoir le continent, mourut le 8 décembre 1741. Ceux de l'équipage qui survécurent donnèrent son nom à l'île où il était mort; et ayant construit un petit bâtiment des bois de leur vaisseau, ils rentrèrent au port d'Awatcha après neuf jours de navigation, le 26 août 1742.

BEGA (Corneille), peintre et graveur d'Harlem, mort en 1664, ne traitait guères que des sujets de taverne: ses estampes réunies forment un œuvre considérable.

BEGARELLI (Antoine), surnommé Il Madona, né à Modène, n'eut d'autre maître que son goût naturel dans la sculpture; il excellait dans les ouvrages en terre cuite, plusieurs de ses ouvrages sont déposés, dans les églises de Modène, excitent encore l'admiration. Il mourut en 1555.

BEGAT (Jean), avocat, conseiller, et ensuite président au parlement de Dijon, mourut en cette ville en 1572, à 49 ans, laissant 3 fils et une fille. On a de lui des remontrances à Charles IX, contre son édition de 1561, qui accordait aux protestans le libre exercice de leur religion; et des mémoires sur l'Histoire de Bourgogne, imprimés au-devant de la Coutume de Bourgogne, Châlons, 1665, in-4°.

BEGER (Laurent), savant littérateur et antiquaire, naquit à Heidelberg en 1653. Après la mort de Charles-Louis et de Charles, électeur palatin, dont il avait été bibliothécaire, il devint conseiller et garde de la bibliothèque et des médailles de Fréderic-Guillaume, électeur de Brandebourg. Il exerça ces emplois jusqu'à sa mort, arrivée à Berlin en 1705, sans laisser d'enfans de deux mariages. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, 1°. *Considérations sur le mariage, par Daphnæus Arcanus*, en allemand, in-4°. Il avait fait ce livre pour autoriser la polygamie, à la sollicitation de l'électeur Charles-Louis, qui, dégoûté de son épouse, voulait épouser la baronne de Degenfeld. Mais ensuite Beger réfuta son propre ouvrage pour se justifier dans l'esprit de l'électeur Charles, qui avait succédé à son père. Cette réfutation n'a pas été publiée. 2° *Thesaurus ex Thesauro Palatino selectus, sive Gemmæ, etc.*, 1685, in-fol.; 3° *Spicilegium antiquitatis, sive fasciculi variarum antiquitatum, etc.*, 1692, in-fol;

4° *Thesaurus reg. elec. Brandeburgicus selectus, sive gemmæ, numismata, etc.*, 1696 à 1701, 3 vol. in-fol ; 5° *Regum et imperatorum roman. numismata à Rubénio edita*, 1700, in-fol. ; 6° *De nummis Cretensium serpentiferis*, 1702 in-fol.; 7° *Lucernæ sepulchrales Bellorii*, 1702, in-fol.; 8° *Numismata pontificum romanorum*, 1703, in-fol.; 9° *Excidium Trojanum Berolini*, 1699, in-4°; etc.

BEGON (Michel), né à Blois en 1638, d'une famille des plus considérables du pays, se distingua d'abord à Blois dans les principales charges de la robe : le marquis de Seignelai, son parent, le fit ensuite entrer dans la marine en 1677. Il fut intendant des îles françaises de l'Amérique en 1682, des galères en 1685. Il fut intendant du Hâvre, du Canada, et réunit l'intendance de Rochefort et de la Rochelle jusqu'à sa mort, arrivée à Rochefort le 14 mars 1710. Jamais intendant ne fut plus désintéressé, plus attentif à remplir ses devoirs, plus zélé pour le bien public, plus universellement chéri et estimé du peuple. Il aimait avec passion les belles-lettres et les sciences, honorait les savans, et se faisait un plaisir de leur communiquer sa bibliothèque et son riche cabinet de médailles, de monumens antiques, d'estampes et de curiosités. Il fit graver les portraits des Français qui ont excellé au 17e siècle, et c'est en partie sur les mémoires qu'il avait rassemblés touchant leurs vies, que M. Perrault a composé ses *Hommes illustres*. Michel Begon laissa huit enfans, trois fils et cinq filles. Ils ont tous marché sur ses traces. Scipion Jérôme, évêque de Toul, fut en évêque ce que Michel Begon son pere était en intendant. Il fit fleurir dans son diocèse la science et la piété, protégea les gens de bien, soulagea les pauvres, récompensa le mérite, anima les études, et fit observer avec zèle la discipline ecclésiastique. Il est mort en 1754.

BEGUINES. *Voy.* Lambert.

BEHN (Aphra ou Astrea), dame anglaise, fille de Johnson, étant encore jeune, fit le voyage de Surinam. De retour à Londres, elle épousa M. Behn, riche marchand hollandais. Charles II, roi d'Angleterre, l'employa en diverses négociations importantes. Elle se rendit célèbre par ses poésies et ses autres ouvrages, et mourut le 16 avril 1689. Elle fut enterrée dans le cloître de Westminster parmi les tombeaux des rois. Il y a plusieurs éditions de ses ouvrages. Ils sont estimés. Son *Oronoko*, qu'elle lut à Charles II, a été traduit en français par M. de la Place, 175[illegible], in-12. Son père avait été lieutenant-général de Surinam ; elle le suivit dans cette colonie. Ses Poésies ont trois volumes in-8° ; son Théâtre 1734, a 4 volumes in-8° ; ses Histoires et nouvelles, 2 vol. in-8°, souvent réimprimées.

BEICH (Joachim-François), né à Ravensbourg en 1665, reçut de son père quelques principes de géométrie qu'il appliqua à la peinture. Il s'attacha à la cour de Munich, peignit les batailles de l'électeur Maximilien-François en Hongrie ; il en grava aussi plusieurs, et mourut à Munich en 1748. Ses tableaux sont mieux coloriés après son voyage d'Italie qu'avant ; ses sites sont pittoresques.

BEIER (Hartman), fameux théologien natif de Francfort-sur-le-Mein, au 16e siècle, fut disciple et ami de Luther. Il mourut en 1577, à 61 ans, et a laissé des commentaires sur la Bible, et d'autres ouvrages.

BEIERLINCK (Laurent), archidiacre d'Anvers, sa patrie, fut employé dans les prédications et la direction des âmes, et mourut en 1627, à 49 ans. On a de lui une édition corrigée et considérablement augmentée du *Magnum theatrum vitæ humanæ*, de Zwinger, en 7 vol. in-fol. ; et un grand nombre d'autres ouvrages.

BEJART (Armande-Grésinde-Claire-Elisabeth), épousa Molière en premières noces. Faite pour plaire, jouant supérieurement dans le comique noble, chantant avec grâce, il n'est pas étonnant qu'elle ait inspiré une violente passion au prince de nos poètes comiques ; mais elle n'a pas assez senti l'honneur qu'elle avait de porter le nom de Molière, en se remariant au comédien Detriché. Elle quitta le théâtre en 1694, et mourut en 1700.

BEK (David), peintre, célèbre natif de Delft, disciple de Van-Dyck réussissait principalement dans les portraits. Il mourut à la Haye en 1656.

BEKKER ou BECKER (Balthasar),

l'un des plus fameux théologiens hollandais, auteur du livre intitulé le *Monde enchanté*, Amsterdam, 1694, 4 vol. in-12, dans lequel il soutient que les diables n'ont aucun pouvoir sur les hommes. Cet ouvrage lui suscita des affaires, et on le déposa de son emploi de ministre; mais les magistrats d'Amsterdam lui conservèrent sa pension. Benjamin Binet réfuta cet ouvrage dans son Traité des dieux du paganisme, in-12, que l'on joint souvent à l'ouvrage de Bekker. Il mourut en 1698, à 64 ans. Il a fait d'autres ouvrages en flamand.

BEL (MATHIAS), hongrois, ministre luthérien à Presbourg, et historiographe de l'empereur Charles VI, est célèbre par plusieurs bons ouvrages, surtout par son excellente notice de Hongrie, 1735, 4 vol. in-fol., qui lui valut des lettres de noblesse de la part de l'empereur, et tout luthérien qu'il était, de celle du pape, le portrait de sa sainteté, qu'elle lui envoya en 1736, avec plusieurs grandes médailles d'or. Il était membre des académie de Berlin, de Londres et de Pétersbourg, et mourut en 1749, à 66 ans. On a encore de lui *Scriptores rerum hungaricarum*, 1746, 3 vol. in-fol.; *De litteraturâ hunno scithicâ*, Lipsiæ, 1718, in-8°. et in-4°. Il est encore auteur de *Prodromus Hungariæ antiquæ et novæ*, Norimbergæ 1723 in-fol., fig.

BEL (LE), ministre de l'ordre de la Trinité, de Fontainebleau, a donné une relation de la mort de Monaldeschi, à laquelle il avait assisté, imprimée avec plusieurs autres pièces curieuses, à Cologne, en 1664, in-12.

BEL (JEAN-JACQUES LE), conseiller au parlement de Bordeaux, et membre de l'académie de cette ville, mort à Paris en 1738, à 45 ans, est auteur du Dictionnaire néologique, que l'abbé Desfontaines a augmenté.

BELESIS, roi d'Assyrie, contribua à détrôner Sardanapale, et se fit souverain de Babylone, vers 767 avant J.-C.

BELHOMME (DOM HUMBERT), savant bénédictin, né à Bar-le-Duc le 23 décembre 1653, se distingua par ses prédications, et se fit estimer à la cour de Lorraine. Il fut ensuite abbé de Moyenmoutier. C'est lui qui fit rebâtir cette abbaye, et qui l'enrichit de la belle bibliothèque qu'elle possède aujourd'hui. Il mourut le 12 décembre 1727. On a de lui l'Histoire de son abbaye, en latin 1724, in-4°, et d'autres ouvrages.

BELIDOR (BERNARD FOREST DE), se fit connaître de bonne heure par son talent pour les mathématiques. Il était professeur d'artillerie à La Fère, brigadier d'infanterie, et inspecteur de l'arsenal de Paris. Il mourut en 1761. Il est auteur d'un Cours de mathématiques, 1757, in-4°; *Science des ingénieurs*, 1729, in-4°; *Bombardier français*, 1731, in-4°; *Architecture hydraulique*, 1737 et suivantes, 4 vol. in-4°; *Dictionnaire de l'ingénieur*, 1768, in-8°.

* BÉLISAIRE, général des armées de l'empereur Justinien, et l'un des plus grands capitaines de son siècle, marcha en 529 contre Cabades, roi de Perse, le contraignit en 532 à conclure un Traité de paix. L'année suivante, il commanda l'armée navale destinée pour la conquête d'Afrique, composée de 500 vaisseaux, prit Carthage, et soumit en 534 Gilimer, qui avait usurpé la couronne des Vandales. Gilimer fut pris et mené à Constantinople. Bélisaire traversa la ville à pied pour aller recevoir les honneurs du triomphe. Ainsi l'Afrique fut réunie à l'empire. Alors Justinien ayant résolu de délivrer l'Italie de la tyrannie des Goths, Bélisaire passa en Sicile en 535, prit Catane, Syracuse, Palerme, etc., assiégea Naples, et fut reçu dans Rome en 536. Les Goths ayant fait mourir Théodat leur roi, Vitigès se mit sur le trône, et alla assiéger Rome; mais il fut pris deux ans après dans Ravenne avec toute sa famille. Bélisaire le conduisit à Constantinople, et refusa la couronne que les Goths lui offrirent. Quelque temps après, Totila fut élu roi des Goths, ravagea l'Italie, prit Rome, la pilla, et en renversa les murailles, en 546. Bélisaire retourna à Rome, et en rétablit les murs. Ensuite il fut rappelé en Orient contre les Perses. Il repoussa en 558 les Huns, qui avaient fait une irruption dans l'empire. Enfin, on dit qu'en 561 ce grand homme ayant été accusé de conspirer contre Justinien, ce prince lui fit crever les yeux; mais d'autres disent qu'il fut rétabli dans ses digni-

tés, et qu'il mourut en paix à Constantinople en 565.

BELLARMIN (Robert), savant jésuite, et l'un des plus excellens controversistes de son siècle, naquit à Montepulciano en 1542. Après avoir prêché et enseigné dans les Pays-Bas, il retourna à Rome en 1576, où il fut employé par Grégoire XIII, pour enseigner la controverse contre les protestans, dans le nouveau collége que ce pape avait fondé. Il s'en acquitta avec tant de succès, que Sixte V, envoyant un légat en France en 1590, lui donna Bellarmin pour être théologien de la légation. De retour à Rome, Bellarmin eut diverses charges dans son ordre et à la cour du pape. Enfin Clément VIII le fit cardinal en 1599, et archevêque de Capoue en 1601. Il se démit de son archevêché, parce que Paul V voulut le retenir auprès de lui, et il mourut à Rome le 17 septembre 1621, à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont: 1° un corps de controverse, dont la meilleure édition est de Prague, 1721, 4 vol. in-fol; 2° un Commentaire sur les psaumes, in-4°; 3° un Traité des écrivains ecclésiastiques, 1663, in-4°; des sermons, et plusieurs livres de piété, dont le plus estimé est le Traité des devoirs des évêques, un Catéchisme, etc., réunis en 3 vol. in-fol., imprimés avec les Controverses, Cologne, 1619, 7 vol. in-fol.; 5° une Grammaire hébraïque, Rome, 1578, in-8; 6° *De potestate papæ*, Rome, 1610, in-8°, etc. Jacques Fuligati a écrit sa vie, traduite en français, Paris, 1625, in-8°.

Il est constant qu'aucun jésuite n'a été plus honoré dans son ordre que le cardinal Bellarmin, et qu'aucun auteur n'a mieux défendu que lui la cause de l'église et celle du pape. Les protestans l'ont si bien reconnu, qu'il n'y a eu parmi eux aucun théologien de quelque réputation, qui n'ait choisi les livres de Bellarmin pour le sujet de ses controverses. Son style est serré, net et précis. Il ne dissimule point les difficultés des hérétiques, et y répond exactement. Quoiqu'on ne trouve dans ses ouvrages ni la pureté de la langue latine ni les ornemens du discours, ils n'ont cependant ni la sécheresse, ni l'obscurité, ni la barbarie de plusieurs théologiens scolastiques; mais il ne distingue point toujours assez les opinions des théologiens, de la doctrine de l'église; se sert quelquefois de textes apocryphes, et se montre partout extrêmement prévenu en faveur du pouvoir des papes. Ayant pris un sentiment mitoyen touchant ce prétendu pouvoir sur le temporel des rois, il ne plut ni à Rome ni en France.

BELLAY (Guillaume du), seigneur de Langey, célèbre capitaine, se signala par son courage et par sa conduite sous le règne de François Ier, qui l'envoya en Piémont en qualité de vice-roi. Personne ne sut jamais mieux que lui ce qui se passait dans les cours des princes. Il était informé par ses espions des conseils les plus secrets. Il mourut en 1543. On a de lui des mémoires in-8° réimprimés en 1753 en 7 vol. in-12; un Traité de l'art militaire; un épitome de l'Histoire des Gaules, avec ses opuscules, 1556, in-4°, et d'autres ouvrages estimés.

BELLAY (Jean du), frère du précédent, et savant cardinal, né en 1492, se distingua par sa science et par ses talens. François Ier lui confia les emplois et les négociations les plus importantes. Il était ami de Budée, auquel il se joignit pour engager François Ier à fonder le collége royal. Du Bellay fut nommé évêque de Paris en 1532. L'année suivante, l'affaire de Henri VIII, roi d'Angleterre, commençant à faire craindre un schisme, du Bellay lui fut envoyé, et le porta à un accommodement. Il alla aussitôt à Rome en rendre compte au pape, en obtint un délai, et envoya un courrier à Henri VIII, pour avoir la procuration que ce prince avait promise; mais le courrier n'ayant pu être de retour au jour fixé, Clément VII, à la sollicitation des agens de Charles-Quint, fulmina l'excommunication contre Henri VIII, et l'interdit sur son état, malgré les protestations de du Bellay, qui assurait que le courrier arriverait incessamment. Il arriva en effet deux jours après avec les procurations. On se repentit de ne l'avoir pas attendu; mais il n'était plus temps de remédier au schisme après l'éclat qu'on venait de faire. Du Bellay fut fait cardinal en 1535, évêque de Limoges en 1541, archevêque de Bordeaux en 1544, puis évêque du Mans en 1546; mais

après la mort de François Ier, en 1547, le cardinal du Bellay ayant été privé de son rang et de son crédit, se retira à Rome, où il mourut le 16 février 1560, à 68 ans. Il a laissé des poésies, 1546, in-8°, et d'autres ouvrages en latin, dont MM. de Thou et de Sainte-Marthe font l'éloge. Rabelais avait été son domestique.

BELLAY (Martin du), frère des précédens, gouverneur de Normandie et prince d'Yvetot, eut de grands emplois sous François Ier, et fut estimé de ce prince. Il se distingua dans les armées et dans ses ambassades, et mourut en 1559. On a de lui des mémoires historiques depuis 1513, jusqu'au temps de Henri II, avec ceux de son frère Guillaume.

BELLAY (Joachim du), poète français de la même famille, fut chanoine de Paris, et mourut en 1560, à 35 ans. Le cardinal du Bellay, son oncle, voulait se démettre en sa faveur de l'archevêché de Bordeaux. Ses poésies françaises ont été imprimées en 1561, in-4°, et 1597 in-12. Il y fait paraître beaucoup d'esprit et de probité, mais elles sont un peu licencieuses. Ses poésies latines, 1569, in-4°.

BELLE (Etienne de la), célèbre graveur, natif de Florence, se forma sur les dessins de Callot, et mourut en 1664, après avoir été comblé d'honneurs par le grand duc; il avait 54 ans quand il est mort. On a imprimé sa vie à la tête du catalogue de ses ouvrages, Paris, 1772, in-8°.

BELLE (Alexis-Simon), parisien, se distingua dans la peinture des portraits; il était élève de Troy, et mourut en 1734, à 60 ans.

BELLEAU (Remi), célèbre poète français, natif de Nogent-le-Rotrou, s'attacha à René de Lorraine, marquis d'Elbœuf, et général des galères de France. Ce prince le chargea de la conduite de Charles de Lorraine son fils, qui fut premier duc d'Elbœuf et grand écuyer de France. Il mourut à Paris, en 1577, à 50 ans. Il a si bien réussi dans les pastorales, que Ronsard l'appelait *le peintre de la nature*. Cependant son poëme de la nature et de la diversité des pierres précieuses, passe pour son meilleur ouvrage, ce qui a fait dire de lui qu'il s'était bâti un tombeau de pierres précieuses. Il a fait aussi une traduction d'Anacréon en vers français; *la Reconnue*, comédie, et d'autres ouvrages, Rouen, 1604, 2 vol. in-12.

BELLEFONDS. *Voy*. Gigaut.

BELLEFOREST (François de), gentilhomme du comté de Comminges, et l'un des plus laborieux écrivains du 16e siècle, naquit près de Samaran en 1530, et mourut à Paris le 1er janvier 1583, à 53 ans. On a de lui une Cosmographie, 3 vol. in-fol.; les Annales de France, 2 vol. in-fol.; l'Histoire des neuf rois de France qui ont eu le nom de Charles, in-fol.; les Histoires tragiques, 1616 et suivantes, 7 vol. in-16; les Histoires prodigieuses, Lyon, 1598, 7 vol. in-16, et d'autres ouvrages en grand nombre, qui ne sont point estimés; car n'ayant d'autre bien que sa plume, il travaillait à la hâte, et songeait plutôt à avoir de quoi vivre, qu'à mériter l'estime des savans et du public.

BELLEGARDE (Roger de Saint-Lary, seigneur de), après s'être signalé en plusieurs campagnes, fut fait maréchal de France par Henri III en 1574, et reçut de ce prince tant de bienfaits, qu'on l'appelait à la cour *le torrent de la faveur*; mais son crédit ne dura pas long-temps, ce qui l'obligea de se retirer en Piémont, où il se rendit maître du marquisat de Saluces, et en chassa le gouverneur. Cette affaire fit grand bruit à la cour: cependant la reine Catherine de Médicis étant allée à Lyon en 1579, feignit de goûter les raisons du maréchal, et lui confirma le gouvernement de Saluces, qu'elle ne pouvait lui ôter. Bellegarde épousa Marguerite de Saluces, veuve du maréchal de Termes, son grand-oncle. Il l'avait aimée passionnément durant la vie de son mari; mais après son mariage, il ne la traita pas bien; ce qui fit dire à la cour, qu'il accomplissait le proverbe: *Amour et mariages qui se font par amourettes, finissent par noisettes*. Il mourut en 1579. Il ne faut pas le confondre avec Roger de Bellegarde, duc et pair, et grand écuyer de France, qui fut comblé de biens et d'honneurs par les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII, mort en 1646.

BELLEGARDE (Roger II de saint Lary, duc de), grand écuyer de France,

neveu du précédent, jouit d'une faveur égale, par un principe bien différent. La bravoure avait poussé le premier: les agrémens du corps et de l'esprit firent rechercher celui-ci. Il était l'amant de Gabrielle d'Estrées, quand, sur le récit qu'il fit à Henri IV des beautés de sa maitresse, ce prince voulut la voir, et en devint amoureux. Gabriel ne renonça qu'avec peine à l'espoir d'épouser son amant. Bellegarde, plus attaché à sa fortune, reçut l'ordre de se marier, et le fit. Il épousa, en 1596, Anne de Bueil, fille d'un frère aîné de M. de Racan. *Voy.* Racan. Le roi, qui l'avait exilé, sur une lettre écrite à Gabrielle, que Béringen (dit Armagnac), son valet-de-chambre, avait surprise, ne lui laissa que cette voie pour revenir à la cour. Il tenta fortune auprès de la marquise de Verneuil, et n'en fut pas écouté : ce qui fit soupçonner à la marquise qu'il avait donné au roi le conseil d'épouser la princesse de Florence. Elle en conçut un tel dépit, qu'elle le fit attaquer par le prince de Joinville, depuis duc de Chevreuse, que la marquise aimait. Bellegarde fut blessé; mais ses gens se jetèrent sur le prince de Joinville, qui aurait été tué, sans le marquis de Rambouillet, père de la duchesse de Montausier, qui le débarrassa, en recevant nombre de blessures, dont il eut peine à revenir. Bellegarde mourut sans enfans légitimes, en 1646, à 83 ans, dernier de sa branche, dont l'héritage est passé dans la maison de Gondrin, par sa sœur.

BELLEGARDE (Jean-Baptiste Morvan de), connu par la multitude de ses traductions et autres ouvrages, naquit à Pihyriac, diocèse de Nantes, en 1648. On dit qu'il sortit des jésuites à cause de son attachement au cartésianisme. Il mourut à Paris dans la communauté de saint François de Sales, le 26 avril 1734. Les principaux ouvrages de cet abbé sont les traductions de quelques ouvrages des pères de l'église; les Vies des hommes illustres de France, Paris, 1726, 2 vol. in-12, fig.; les Règles de la vie civile; Réflexions sur ce qui peut plaire et déplaire dans le monde; Réflexions sur le ridicule; Modèles de conversation, et autres ouvrages de morale, qui forment 14 petits vol. imprimés en Hollande. Ses traductions ne sont point estimées; à peine l'importance de l'ouvrage de Barthélemi de Las Casas, sur la *Destruction des Indes*, qu'il a traduit, en un volume in-12, l'a-t-elle préservé de l'oubli.

BELLE-ISLE. *Voyez* Foucquet.

BELLENGER (François), habile docteur de Sorbonne, mort à Paris le 12 avril 1749, à 61 ans, s'appliqua principalement à l'étude de la langue grecque. On a de lui une traduction française des œuvres de Denys d'Halicarnasse, faite sur le grec, Paris, 1723, 2 vol. in-4°; une Critique des ouvrages de M. Rollin, 2 vol. in-12, et un Commentaire sur les psaumes en latin, in-12. Il avait aussi traduit en français Hérodote, mais il est mort avant de publier cette traduction.

BELLERE (Jean), célèbre imprimeur d'Anvers, mort en 1595.

BELLEROPHON, fils de Glaucus, roi d'Epire ou de Corinthe, après avoir tué son frère par mégarde, se retira chez Prœtus, roi d'Argos. Sténobée, femme de ce prince, devint amoureuse de Bellérophon, lequel n'ayant point répondu à sa passion, cette princesse irritée l'accusa auprès de son mari, comme s'il eût attenté à son honneur. Prœtus, ne voulant point violer le droit des gens, l'envoya à Iobates, roi de Lycie, et père de Sténobée, avec des lettres qui lui mandaient de le faire mourir. Iobates exposa Bellérophon aux plus grands dangers; mais il les surmonta par sa prudence et par son courage. Il défit les Solymes, les Amazones et les Lyciens: ensuite étant monté sur le cheval Pégase, il mit à mort la Chimère, c'est-à-dire un pirate qui avait sa retraite dans les montagnes de ce nom. Iobates, reconnaissant alors la protection des dieux sur Bellérophon, lui donna Philonoë sa fille en mariage, et le déclara successeur de son royaume,

BELLET (Charles), bénéficier de la cathédrale de Montauban, de l'académie de cette ville, était né en Quercy, et mourut à Paris le 20 novembre 1771. Il a remporté des prix dans plusieurs académies, et a donné l'*adoration chrétienne dans la dévotion du rosaire*, 1754, in-12; les *Droits de la religion sur le cœur de l'homme*, 1764, 2 vol.; *Première lettre aux protestans, sur leurs assemblées*, 1746, in-4°.

BELLIÈVRE (Pompone de), célèbre chancelier de France, était fils de Claude de Bellièvre, premier président au parlement de Grenoble, d'une famille originaire de Lyon, féconde en hommes illustres. Il naquit à Lyon en 1529, et fit ses études à Toulouse et à Padoue. Il se rendit habile dans les belles-lettres et dans la jurisprudence, et devint conseiller au sénat de Chambéry, puis surintendant des finances, et président au parlement de Paris en 1579. Il rendit de grands services à l'état dans ses ambassades et dans les divers emplois dont il fut chargé sous les rois Charles IX, Henri III et Henri IV, chez les Grisons, en Allemagne, en Pologne, en Italie, et surtout à la paix de Vervins. Henri IV le fit chancelier de France en 1599, et eut en lui une confiance particulière. Le chancelier de Bellièvre assista à la conférence de Fontainebleau, entre du Perron et du Plessis-Mornai, et fit, par ordre du roi, la relation de ce qui s'était passé en cette dispute. Il quitta les sceaux en 1605, et demeura chef du conseil. Il mourut le 7 septembre 1607, à 78 ans. Il aimait et protégeait les sciences. Il eut de Marie Prunier, fille de Jean Prunier, seigneur de Grignon, 14 enfans, 3 fils et 11 filles. Nicolas de Bellièvre, l'aîné, fut conseiller, puis procureur-général, ensuite président à mortier au parlement de Paris, et mourut à Paris le 8 juillet 1650, étant doyen des conseillers d'état; Albert de Bellièvre, second fils du chancelier, était habile dans les belles lettres, et surtout dans le grec. Il fut archevêque de Lyon, et ayant ensuite cédé cet archevêché à son frère, il se retira dans son abbaye de Jouy, où il mourut en 1621; enfin, Claude de Bellièvre, dernier fils du chancelier, fut archevêque de Lyon, sur la démission de son frère : c'était un habile prélat, qui aimait les gens de lettres, et qui savait les langues, surtout l'hébreu. Il présida à l'assemblée du clergé de France, et mourut le 19 avril 1612. Pompone de Bellièvre, fils de Nicolas, et petit-fils du chancelier, devint conseiller au parlement, puis maître des requêtes et conseiller d'état. Il fit paraître beaucoup de prudence et de capacité dans ses ambassades d'Italie et d'Angleterre, et fut élevé par Louis XIV à la dignité de premier président au parlement de Paris. Il mourut regretté de tout le monde le 13 mars 1657, sans laisser de postérité. C'est lui qui entreprit l'établissement de l'hôpital-général de Paris.

BELLIN (Jacques), fameux peintre de Venise, au 15e siècle, eut deux fils, Gentil et Jean, habiles peintres, qui travaillèrent à ces excellens tableaux qui sont dans la salle du conseil à Venise. Mahomet II, empereur des Turcs, ayant vu quelques tableaux de Gentil, en fut si charmé, qu'il écrivit à la république de Venise pour la prier de lui envoyer ce peintre. Bellin alla à Constantinople et fit plusieurs beaux tableaux pour le Grand-Seigneur, entre autres une Décolation de saint Jean-Baptiste. Mahomet admira la disposition et le coloris de ce dernier ouvrage; mais il trouva que le cou était trop long et trop large; et pour prouver la réalité de ce defaut, il appela un esclave, et lui fit couper la tête en présence de Bellin, auquel il fit remarquer que le cou séparé de la tête se rétrécissait extrêmement. Bellin fut saisi d'une frayeur mortelle à la vue d'un tel objet, et n'eut pas un moment de repos qu'il n'eût obtenu son congé. Le Grand-Seigneur lui fit de riches présens, lui mit lui-même une chaine d'or de grand prix au cou, et le renvoya à Venise avec des lettres de recommandation pour la république, qui lui fit une pension. Il mourut à Venise en 1501, à 80 ans. Jean Bellin, son frère, qui peignait avec plus d'art et de douceur que lui, mourut en 1512, à 90 ans. Il fut l'un des premiers qui peignirent en huile.

BELLIN (Nicolas), ingénieur-géographe de la marine, était né à Paris, et est mort en 1772, à 67 ans. Personne n'a mieux rempli les fonctions de son état. Il a mis au jour une suite de cartes marines, dont le nombre monte à 80; Essais géographiques sur les îles Britanniques, in-4°; sur la Guiane, in-4°; Le petit Atlas maritime, 4 vol. in-4°.

BELLINI (Laurent), célèbre médecin natif de Florence, où il mourut le 8 janvier 1703, à 60 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Venise en 1732 en 2 vol. in-4°; *Exercitationes anatomicæ*, Leyde, 1726, in-4°; *Opuscula de mortu Cordis*, etc., Leyde, 1737, in-4°, fig.

BELLOCQ (Pierre), poète français, mort à Paris, le 4 octobre 1704, à

59 ans, était ami de Molière et de Racine. On estime surtout sa satyre des *Petits-Maîtres*, celle des *Nouvellistes*, et son poëme sur l'hôtel des Invalides. On trouve plusieurs pièces de lui dans le recueil de poésies, La Haye, 1715, 2 vol. in-12.

BELLORI (Jean-Pierre), célèbre antiquaire de Rome, garde de la bibliothèque et du cabinet de curiosités de la reine de Suède, mort en 1696, âgé de 80 ans, a donné la seconde édition de l'*Historia Augusta*, d'Angeloni; Rome, 1685, in fol.; *Fragmenta vestigii veteris Romæ*, 1673, in-fol.; *La colonna Antoniniana*, in-fol. oblong, *Pitture del sepolcro de Nasoni*, 1680, in-fol., traduit en latin, Rome, 1738, in-fol.; *Gli antichi sepolcri*, 1699, in-fol., ou Leyde, 1728, in-fol.; *Le antiche Lucerne sepolcrali*, 1691, in-fol. Ducker a traduit ces deux ouvrages en latin, Leyde, 1702, in-fol.; *Veteres Arcus Augustorum*, Leyde, 1690, in-fol.; *Vitte de Pittori*, Leyde, 1672, in-4°; *Admiranda Romæ antiquæ vestigia*, Roma, 1693, in-fol. oblong. Il est encore auteur des *Imagines veterum philosophorum*, Romæ, 1685, in-fol.

BELLOY (Pierre), savant jurisconsulte, natif de Montauban, grand ennemi des ligueurs, quoique catholique, publia en 1505, in-8°, un livre intitulé, *Apologie catholique contre les libelles, déclarations.... publiés par les ligués*. M. de Thou assure que le Breton, auteur de cet ouvrage, fut pendu en 1586; mais Duplessis-Mornai reconnait Belloy pour le vrai auteur de l'*Apologie catholique*. Henri III le fit mettre en prison en 1587; mais Henri IV, pour récompenser sa fidélité, le fit avocat-général au parlement de Toulouse. On a de lui plusieurs ouvrages. *Voyez* Dictionnaire de Bayle.

BELLOY (Pierre-Laurent Buyrette de), doit toute sa réputation au choix du sujet qu'il a exposé sur la scène dans le siége de Calais en 1765. L'enthousiasme de la nation française pour l'action d'un Français, a passé jusqu'à la pièce et à l'auteur. Les habitans de Calais lui ont envoyé des lettres de bourgeoisie; l'académie française se l'est associé en 1771, et il est mort en 1775, le 5 mars. Outre le Siége de Calais, il a donné *Titus*, 1760; *Zelmire*, 1762; *Gaston et Bayard*, 1770, avec des changemens, 1771; *Gabrielle de Vergy*, 1770: celles-ci imprimées, et plusieurs autres qui n'ont pas été reçues par les comédiens.

BELON (Pierre), savant médecin, né au hameau de la Soulletière, dans le Maine, vers 1518, s'acquit l'amitié du cardinal de Tournon, et l'estime de Henri II et de Charles IX. Le cardinal de Tournon le mit en état de voyager dans le Levant et en Italie. Il partit en 1547, et revint en France en 1550. Il fut tué près de Paris, par un de ses ennemis, en 1564. On a de lui un vol. des observations qu'il avait faites dans ses voyages en Judée, en Egypte, en Arabie, dans la Grèce, 1555, in-4°; *De Arboribus coniferis*, Paris, 1553, in-4° figures; Histoire des oiseaux, 1555, in-fol.; Portraits d'oiseaux, 1557, in-4°; Histoire des poissons, 1551, in-4°, figures; De la Nature et Diversité des poissons, 1555, in-8° oblong, le même en latin, 1553, in-8° oblong, etc., et d'autres ouvrages sur l'histoire naturelle. Ils sont tous savans, exacts et curieux.

BELSUNCE (Henri-François-Xavier de), jésuite, devint évêque de Marseille en 1709. Sa charité pour son troupeau pendant la peste qui l'affligea en 1720 et 1721, le lui rendit si cher, qu'il remercia le roi, qui l'avait nommé à l'évêché de Laon en 1723. Le pape l'honora du *pallium*, et il mourut saintement en 1755. Il fonda un collége de son nom à Marseille. Le seul reproche qu'on lui peut faire, est de s'être laissé trop gouverner par sa société. Il a paru plusieurs livres de dévotion sous son nom.

BELUS, qu'on croit être le même que le Nembroth de l'Ecriture, fut, dit-on, le premier roi d'Assyrie, et commença à régner à Babylone, 1322 ans avant J.-C. C'est le premier, selon saint Cyrille, qui prit le nom de *Dieu*, et qui introduisit l'idolâtrie. *Voy.* Baal.

BEMBO (Pierre), noble vénitien, naquit à Venise en 1470. L'amour échauffa sa verve. Il eut trois fils et une fille d'une femme qui était sa maîtresse et sa muse, et qui mourut en 1535. Léon X le choisit pour son secrétaire, et Paul III le créa cardinal en 1538. Ce pape lui donna ensuite l'évêché d'Eugubio, puis celui de Bergame. Bembo,

revenu des erreurs de sa jeunesse, remplit avec distinction les devoirs épiscopaux, et mourut en 1547, à 76 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages en vers et en prose, en italien et en latin. L'Histoire de Venise, 1561, in-fol., est le principal de ses ouvrages latins. Elle est écrite avec élégance. Les Azolains, ou Entretiens sur l'amour, ont de la réputation. Le poëme sur la mort de Charles, son frère, renferme de grandes beautés, et passe pour la meilleure de ses pièces italiennes. Ses ouvrages ont été réunis en 4 vol. in-fol., Venise, 1729. Jean de la Casa a écrit la vie de ce cardinal. Elle est à la tête de son Histoire de Venise, de l'édition de 1718.

BÈME, ainsi appelé parce qu'il était de Bohême, et dont le vrai nom était Charles Dianowitz, domestique de la maison de Guise, fut l'assassin de l'amiral de Coligni, et jeta son corps par la fenêtre. Le cardinal de Lorraine le récompensa en le mariant à une de ses bâtardes. En 1575, il fut pris par les protestans en Saintonge. Les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il s'échappa de prison. Berteauville, gouverneur de Bouteville, où il était enfermé, courut après lui et l'atteignit. Bème lui tira un coup de pistolet et le manqua; mais Berteauville lui passa son épée au travers du corps.

BENADAD, nom de deux rois de Syrie, dont le premier commença à régner 940 ans avant J.-C. Il se rendit redoutable aux princes voisins, et tua Achab dans une bataille. Benadad II succéda à Hazaël son père, 836 ans avant J.-C., et fut vaincu en trois batailles par Joas.

BENAVIDIUS ou BENAVITUS (Marcus Mantua), célèbre jurisconsulte, enseigna la jurisprudence avec réputation pendant 60 ans à Padoue sa patrie. Il fut fait trois fois chevalier; en 1545, par l'empereur Charles V; en 1561, par Ferdinand Ier, et en 1564, par Pie IV; et mourut le 28 mars 1582, à 93 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Collectanea super Jus cæsareum*, Venise, 1584, in-fol.; 2° *Vitæ virorum illustrium*, Paris, 1565, in-4°, etc.

BENCE (Jean), pieux et savant docteur de la maison et société de Sorbonne, natif de Rouen, se joignit au cardinal de Berulle, et fut un des premiers instituteurs de la congrégation de l'Oratoire de France. Il mourut à Lyon en odeur de sainteté, le 24 avril 1642, à 74 ans. On a de lui un Manuel sur les Evangiles, et sur les Epîtres de saint Paul, et Canoniques, in-12.

BENDLOWES (Edouard), gentilhomme de 700 à 1000 liv. sterling de rente, trouva le moyen de manger son bien par ses libéralités à des prêtres, à des flatteurs et à des poëtes. Il fut mis en prison pour dettes, en sortit, et mourut le 15 décembre 1676, à 73 ans. On a de lui un poëme intitulé *Théophile*, ou le *Sacrifice de l'amour*, Londres, 1652, in-fol.; *Sphinx theologica seu musica templi, ubi discordia concors*, Cambridge, 1626, in-8°; beaucoup de pièces de poésies, qui ont été imprimées séparément.

BENEDETTE (le), ou BENOIT CASTIGLIONE, peintre et graveur célèbre du 17e siècle, naquit à Gênes en 1616, fut disciple de Pagi, de Ferrari et de Van-Dyck, et n'oublia rien pour s'acquérir, dans son art, une réputation immortelle. Le duc de Mantoue l'attira à sa cour, où il lui entretenait un carrosse, et lui faisait une pension considérable. Le Benedette excelle surtout dans les pastorales, les marchés, les animaux et le clair-obscur. Ses tableaux et ses dessins en ce genre sont d'un très-grand prix. On en voit la plupart à Gênes. Le roi, M. le duc d'Orléans, en possèdent aussi plusieurs. Il mourut à Mantoue en 1670. Ses deux fils, François et Salvator Castiglione, furent ses disciples.

BENEFIELD (Sébastien), docteur en théologie d'Oxford, naquit à Prestbury en Gloucestershire, en 1559. Il adoptait les dogmes de Calvin sur la prédestination, et a composé plusieurs ouvrages de théologie, et beaucoup de sermons. Il est mort à Meysey-Hampton, en 1630.

BENEZET (Saint), architecte, mort en 1184, bâtit, à ce que l'on croit, le fameux pont d'Avignon. Son corps, qui était dans une chapelle sur un des éperons du pont, a été transféré chez les célestins, en 1674.

BENI (Paul), natif de Candie, célèbre professeur de belles-lettres à Padoue, avait quitté les jésuites, parce que les supérieurs lui refusèrent de faire

imprimer un commentaire licencieux sur le Festin de Platon. Il se fit des affaires par sa critique du Dictionnaire de l'académie de la Crusca, et prit hautement la défense du Tasse, qu'il préférait à Virgile et à Homère : ce qui ne fait point d'honneur à son goût. Il mourut le 12 février 1625. Ses principaux ouvrages sont des commentaires sur la Poétique et sur la Rhétorique d'Aristote, 1625, in-fol.; sur les six premiers livres de l'Énéide, et sur Salluste; un Traité sur l'histoire, Venise, 1611, in-4°; une Dissertation sur les Annales de Baronius, une Théologie, tirées des écrits de Platon et d'Aristote, Paris, 1624, in-fol.

BENIGNE (SAINT), apôtre de Bourgogne, fut, dit-on, disciple de saint Polycarpe, vint en France sous le règne de Marc-Aurèle, et souffrit le martyre à Dijon.

BENITI. *Voyez* PHILIPPE.

BENIVIENI (JÉROME), Florentin, ami intime de Jean Pic de la Mirandole, a donné des poésies qui se ressentent un peu de la corruption de son siècle, mais dans lesquelles il a répandu des idées philosophiques qu'il tenait de son ami. Il mourut en 1542, à 79 ans. L'édition de ses œuvres imprimée à Florence en 1500, in-fol., est fort rare. Elles ont été réimprimées en 1519 et 1522, in-8°. L'édition de Lucques, 1713, in-8°, n'est pas estimée.

BENJAMIN, c'est-à-dire, *fils de la droite*, douzième et dernier fils de Jacob, et frère puîné de Joseph, naquit auprès de Bethléem, vers 1729 avant J.-C. Rachel, en le mettant au monde, le nomma *Benoni*, c'est-à-dire, *fils de ma douleur*. Il fut mené en Egypte, et devint chef de la tribu de son nom, laquelle posséda les terres qui étaient entre celles de Juda et de Joseph; mais elle fut presque exterminée, à cause de la violence faite à la femme d'un lévite dans la ville de Gabaa.

BENJAMIN de Tudèle, fils de Jonas, célèbre rabbin, mort en 1173, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dans la Navarre, visita presque toutes les synagogues du monde, pour connaître à fond les mœurs et les coutumes des juifs. Il en donna une relation abrégée, laquelle a été imprimée à Constantinople en 1543, in-8°. Renaudot regarde cette édition comme la moins fautive, et prétend que les relations de ce rabbin sont véritables. Il assure que les reproches qu'on lui fait ne tombent que sur les versions peu correctes d'Arias Montanus, Anvers, 1575, et de Constantin l'empereur, Leyde, 1633, in-24. Jean-Philippe Baratier publia en 1734 une traduction française des voyages de ce rabbin, en 2 vol. in-8°.

BENNET (HENRI), comte d'Arlington, d'une ancienne famille de Midlesex, se distingua par son mérite et par sa science. Il se signala par sa valeur sous Charles Ier, et rendit de grands services à l'état par son habileté dans les affaires. Il fut fait premier secrétaire d'état, chevalier et pair du royaume sous Charles II, et devint grand chambellan de la maison du roi. Il mourut dans sa maison du parc de Saint-James, le 28 juillet 1685, à 67 ans. Jacques II l'avait continué dans la charge de grand chambellan. Ses lettres à Guillaume Temple ont été traduites d'anglais en français, Utrecht, 1701, in-12.

BENNET (THOMAS), fameux théologien anglais, naquit à Salisbury, le 7 mai 1673, et se distingua par ses écrits, surtout en matière de controverse. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut sa *Réponse aux raisons des non-conformistes pour autoriser leur séparation*, à Cambridge, 1699, in-8°. Ce livre fut si bien reçu, que dès 1701 on en donna une troisième édition. Bennet devint recteur de Colchester peu de temps après la publication de son livre. Il remplit ce bénéfice avec beaucoup d'applaudissemens, et ses sermons lui firent beaucoup d'honneur. Vers 1715, il fut fait sous-chapelain de l'hôpital de Chelsea à Londres, sous le directeur Cannon, et en 1716 curé de Saint-Gilles-Cripple-Gate. Il mourut à Londres le 9 octobre 1728, à 55 ans. Les Anglais estiment, entre les écrits de ce théologien, 1° *sa Réfutation du papisme*, Cambridge, 1700, in-8°; 2° son *Traité du schisme*, 1702, in8°, et les écrits faits pour la défense de ce traité; 3° sa *Réfutation du quakérisme*, 1705, in-8°; l'*Histoire abrégée de l'usage public des formulaires de prières*, 1708, in-8°, et son *Discours sur les prières publiques ou communes*, imprimé la même an-

née; 4° *Les droits du clergé de l'église chrétienne* Londres, 1711, in-8°; 5° *Essais sur les 39 artic es arrétés en 1562, et revus en* 1571, Londres, 1715. Bennet était un des plus grands adversaires des non-conformistes. Il doutait de la validité du baptême administré par les laïques; et entre autres projets utiles, il aurait voulu qu'un certain nombre des ecclésiastiques les plus distingués de Londres assistassent tour à tour les criminels condamnés à mort. Il est aussi auteur d'une Grammaire hébraïque, 1726, in-8°.

BENNET (Christophe), médecin anglais, mort en avril 1655, à 38 ans, est auteur du *Theatrum tabidorum, seu exercitationes quibus alimentorum et sanguinis vitia deteguntur in plerisque morbis*, Lond., 1654, in-8°.

BENOIST (Saint), l'un des premier instituteurs de la vie monastique en Occident, naquit dans le territoire de Nursie, au duché de Spolette, en 480. Il se retira dans le désert de Sublaco, où il bâtit en peu de temps douze monastères. En 529, il alla au Mont-Cassin, y détruisit un temple d'Apollon, et y jeta les fondemens d'un célèbre monastère C'est là qu'il composa sa règle, qui, au jugement de saint Grégoire, est la mieux écrite et la plus parfaite de toutes les règles monastiques L'ordre de saint Benoît se répandit en peu de temps dans toute l'Europe, et donna à l'église un grand nombre de saints et de savans hommes. Saint Benoist mourut au Mont-Cassin, vers 543. On trouve ses ouvrages dans la Bibliothèque des Pères. Sa vie a été écrite par saint Grégoire.

BENOIST (Saint), abbé d'Aniane au Languedoc, fut établi par Louis-le-Débonnaire, chef et général de tous les monastères de France. Il assista au concile d'Aix-la-Chapelle en 817, et mourut le 11 février 821. On a de lui *le Code des règles*, Rome, 1661, 2 vol. in-4°. Sa vie, écrite par Ardon Smaragdus, se trouve à la tête de la Concorde des règles du même saint Benoist, que D. Hugues Menard fit imprimer avec des notes, en 1638, in-4°.

BENOIST (Guillaume), savant professeur en droit à Cahors, fut conseiller au parlement de Bordeaux, puis en celui de Toulouse. Il mourut vers 1520. Il a laissé un Traité sur les testamens, 1582, in-fol.

BENOIST (René), fameux docteur de Sorbonne, natif d'Anjou, et curé de Saint-Eustache à Paris, fut confesseur de Marie, reine d'Ecosse, et ensuite professeur de théologie au collége de Navarre. Il contribua beaucoup à la conversion d'Henri IV, et en fut le confesseur. Ce prince le nomma à l'évêché de Troyes; mais la cour de Rome ayant refusé d'accorder les bulles, Benoist jouit seulement du temporel de cet évêché. Il mourut doyen de la faculté de théologie de Paris en 1608, à 87 ans. On a de lui une version française de la Bible, 1566, in-fol., 1568, 2 vol. in-4°, peu différente de celle de Genève. Cette version fut censurée en Sorbonne, et condamnée par Grégoire XIII en 1575. René Benoist, après avoir long-temps tergiversé, souscrivit enfin à sa condamnation en 1598, et rentra dans la faculté de théologie. Tous ses autres écrits, qui sont en grand nombre, sont catholiques. Pour avoir publié sa Bible en français, et des Heures en français, il fut exclus de la faculté en 1575. Il est mort le 10 mars.

BENOIST (Elie), célèbre théologien français de la religion prétendue réformée, naquit à Paris le 20 janvier 1640. Son père et sa mère étant morts peu après qu'il eût fait ses études, il se fit précepteur; il exerça ensuite le ministère en Beausse pendant environ 9 mois; de là il passa à Alençon, où il fut ministre pendant 20 ans, et où il essuya bien des traverses. Après la révocation de l'édit de Nantes en 1685, il se réfugia en Hollande, et devint l'un des pasteurs de l'église de Delft, jusqu'à sa mort arrivée le 15 novembre 1728. Il avait près de 89 ans, quoiqu'il eût été toute sa vie d'un tempérament délicat et d'une faible santé. On a de lui plusieurs ouvrages qui sont estimés, et dont les principaux sont: 1° deux lettres sur les circonstances du temps, qui parurent en 1666, sous ce titre: *Lettre d'un pasteur banni de son pays, à une église qui n'a pas fait son devoir dans la dernière persécution*; *Lettre à un gentilhomme prisonnier pour la religion*; 2° *Histoire et apologie de la retraite des pasteurs, à cause de la persécution de France*, avec la

défense, 1688, in-12; 3°. *Histoire de l'édit de Nantes*, Delft, 1693, 5 vol. in-4°; 4° *Mélanges de remarque critiques, historiques, philosophiques et théologiques, sur deux Dissertations de M. Toland*, 1712, in-8°, *etc.* M. Benoist pensait que le fruit que Ruben apporta à sa mère n'était point des *mandragores*, mais des *fraises*. Il ne fut point heureux dans son domestique, et il fait un portrait très-désavantageux de sa femme. *Avara procax, jurgiosa, inconstans et varia, indefessa contradicendi libidine, per annos 47 miserum conjugem omnibus diris affecit.*

BENOIST Ier, romain, appelé aussi Bonose, succéda au pape Jean III en 574, fit paraître beaucoup de zèle et de charité pendant que la famine et les Lombards affligeaient Rome, et mourut le 25 juillet 578.

BENOIST II, romain, succéda au pape Léon II, le 26 juin 684, et mourut le 8 mai 685. C'était un pieux et savant pape, fort appliqué à l'étude de l'Ecriture sainte. Constantin Porphyrogenète respecta tant sa vertu, qu'il permit au clergé d'élire les papes sans l'intervention de l'exarque ou de l'empereur.

BENOIST III, romain, fut élu pape le 1er septembre 855, et malgré sa résistance, il fut sacré le 29 septembre suivant. Il était doux, humble, pieux, et souffrit avec une patience admirable les indignités de l'antipape Anastase, que ses propres partisans chassèrent. Il mourut le 10 mars 858.

BENOIST IV, romain, fut élu pape en 900, eut un soin particulier des pauvres, et gouverna avec sagesse. Il mourut en 904.

BENOIST V, ayant été élu pape durant le schisme de l'antipape. Léon VIII, l'empereur Othon prit Rome, et emmena Benoist en 964 à Hambourg, où il mourut le 5 juillet 965.

BENOIST VI, romain, fut élu pape le 22 septembre 972. Le cardinal Boniface le fit étrangler en prison en 974, et se mit ensuite sur le saint siége.

BENOIST VII, évêque de Sutri, succéda au pape Benoist VI, en 975. Il gouverna sagement l'église, et mourut le 10 juillet 984.

BENOIST VIII, évêque de Porto, fut élu pape le 7 juin 1012. Il implora le secours de l'empereur Henri II, contre l'antipape Grégoire, défit les Sarrasins en Italie, et fit la guerre aux Grecs dans la Pouille. Henri s'étant venu faire couronner, Benoist changea la formule, en lui demandant, sur les degrés de l'église de Saint-Pierre : *Voulez-vous garder à moi, et aux papes mes successeurs, la fidélité en tout?* L'opinion du tems était qu'on ne pouvait prendre le titre d'empereur si le pape ne le conférait. Il mourut le 10 juillet 1024, après avoir tenu un concile à Pavie.

BENOIST IX, fils d'Alberic, comte de Frescati, succéda au pape Jean XIX, son oncle, en 1033. Sa jeunesse et son ignorance l'entraînèrent à des vices scandaleux, qui le firent chasser en 1044, et suscitèrent des schismes; mais il fut rétabli par la faveur des comtes de Frescati, et mourut en 1048. Quelques écrivains ne le mettent point au nombre des papes.

BENOIST X évêque de Veletri, fut élu pape, et s'opposa à Nicolas II, en 1058; mais il se soumit, et mourut quelques mois après. Pierre Damien et d'autres auteurs ne le comptent point au nombre des papes.

BENOIST XI, était fils d'un berger, ou, selon d'autres, d'un greffier de Treviso, et s'appelait Nicolas Bocasin. Il fut élu général des dominicains en 1296. Boniface VIII le fit cardinal deux ans après, et le chargea d'affaires importantes. Enfin on l'élut pape le 22 octobre 1303. Aussitôt après son élection, il annulla les bulles de Boniface VIII contre Philippe-le-Bel, et révoqua la condamnation des Colonnes. La mère de ce pontife étant venue dans son palais en habits magnifiques, Benoist refusa de la voir et de la reconnaître; mais aussitôt qu'elle eut changé d'habits, et qu'elle eut repris ses vieux haillons, le pape la reconnut pour sa mère, et la reçut avec joie en présence de toute la cour romaine. Benoist XI gouverna l'église avec sagesse, et mourut de poison à Pérouse, le 6 juillet 1304. Il a laissé des commentaires sur une partie de l'Ecriture, et d'autres ouvrages. Il a été béatifié.

BENOIST XII, pieux et savant pape, natif de Saverdun, où son père était meunier, se fit religieux dans l'ordre de Citeaux On l'appelait frère Jacques Fournier, ou Dufour. Il devint docteur

de Sorbonne, abbé de Fond-Froide, évêque de Pamiers, puis évêque de Mirepoix, ensuite cardinal en 1327. On l'appeloit alors le cardinal blanc, par allusion à son habit de religieux. Enfin il fut élu pape à Avignon le 20 décembre 1334. Il confirma les censures portées contre Louis de Bavière, et condamna les Fratricelles. Ce pontife se fit admirer dans la collation des bénéfices, préférant toujours les personnes savantes et vertueuses. Il avait coutume de dire que les papes devaient être des Melchisedechs, répétant souvent ces paroles du psalmiste: *Si les miens ne me dominent point, je serai sans tache, et je serai purifié d'un très-grand crime.* Il réforma les ordres religieux, donna une constitution sur l'état des âmes après la mort, le 22 février 1336, dans laquelle il dit que les âmes des bienheureux sont dans le paradis après leur mort, avant la réunion à leurs corps et le jugement général, et qu'elles voient Dieu face à face. Il mourut à Avignon en odeur de sainteté le 25 avril 1342. On a de lui quelques ouvrages.

BENOIST XIII, pape illustre par sa naissance et par sa piété, naquit le 2 février 1649 de Ferdinand des Ursins. Il prit l'habit de dominicain à Venise, le 12 août 1667; et après avoir achevé ses études, il fut nommé cardinal en 1672, archevêque de Manfredoria en 1675, de Césène en 1680, puis de Bénévent en 1685, enfin pape le 29 mai 1724. Ce pontife était doux, humble, charitable, et animé d'une vraie piété. Il s'acquitta en saint évêque de tous les devoirs de l'épiscopat, tint souvent, dans les divers diocèses qu'il gouverna, des synodes et des conciles. Son assiduité à la prière, ses jeûnes, ses abstinences, ses mortifications, son zèle pour la saine doctrine et pour la pureté de la morale, son application à faire observer la discipline ecclésiastique, ont édifié toute l'église. Il tint un concile à Rome en 1725, où il confirma la bulle *Unigenitus*. Il approuva ensuite la doctrine des thomistes sur la grâce et la prédestination, et mourut le 21 février 1730, à 81 ans. Ses sermons sont imprimés à Florence, 1728, in-fol.

BENOIST XIV (PROSPERT LAMBERTINI), naquit à Bologne en 1675. Il devint chanoine de la basilique de Saint-Pierre, puis successivement archevêque de Théodosie, et évêque d'Ancône; il reçut le chapeau de cardinal en 1728, fut la même année député de la congrégation du saint-office, devint archevêque de Bologne en 1731, et succéda au pape Clément XII le 17 aout 1740. Il prit le nom de Benoît XIV, et marqua beaucoup de zèle pour calmer les dissentions qui se sont élevées dans l'église, protégea les arts et les sciences, fonda à Rome plusieurs académies, et se déclara ouvertement pour la doctrine des thomistes. Il vengea la mémoire du célèbre cardinal Noris; donna la bulle *omnium sollicitudinum* contre les cérémonies chinoises, et adressa un bref au cardinal Saldanha, pour la réformation des jésuites, principe de leur destruction. Il avait aussi établi une congrégation pour composer un corps de doctrine capable de pacifier les troubles de l'église. Il était très-habile canoniste, et très-versé dans l'histoire et les antiquités ecclésiastiques. Quoiqu'il gouvernât l'église avec sagesse, et qu'il eût beaucoup de zèle pour la religion, il était gai dans la conversation, et prenait plaisir à dire des bons mots. Il mourut en 1758, à 83 ans. Ses ouvrages ont été imprimés avant sa mort en 16 vol. in-fol., dont les quatre derniers contiennent ses brefs, ses bulles, etc. Les 5 premiers sont, *Traité de la béatification et de la canonisation des saints*, 1764. La matière y est épuisée, et on en a donné un abrégé en français, en 1759, in-12. Le sixième contient les actes des saints qu'il a canonisés. Les deux suivans renferment de supplémens et des remarques sur les volumes précédens. Le 9ᵉ traite *du sacrifice de la messe*, et le 10ᵉ *des fêtes instituées en l'honneur de J.-C. et de la sainte Vierge.* Le 11ᵉ a pour titre *Institutions ecclésiastiques*, ouvrage excellent, qui contient ses instructions, ses mandemens, ses lettres, etc pendant qu'il était évêque d'Ancône, puis archevêque de Bologne. Enfin le 12ᵉ est un très-bon *Traité des synodes diocésains.* Tous ces ouvrages sont en latin. On nous promet les autres ouvrages que ce savant pape a faits depuis l'impression de ces 16 vol.

BENOIST, fameux antipape espa-

gnol, appelé Pierre de Lune, quitta l'étude de la jurisprudence pour embrasser le métier des armes. Quelques années après, il reprit ses études, et enseigna le droit à Montpellier avec réputation. Il fut archidiacre de Sarragoce, puis prévôt de Valence en Espagne, ensuite cardinal le 20 décembre 1375. Grégoire XI le consultait sur toutes les affaires importantes. Clément VII l'envoya légat en Espagne, puis en France, où il se faisait presque toujours accompagner par saint Vincent Ferrier, affectant de parler continuellement contre le schisme causé par la pluralité des papes, et protestant que s'il était à leur place, aucune considération humaine ne pourrait l'empêcher de réunir les fidèles sous un même chef. Cependant ayant été élu pape après la mort de Clément VII, le 28 septembre 1394, il prit le nom de Benoît XIII, et oublia aussitôt sa promesse, et l'acte par lequel tous les cardinaux s'étaient obligés, avant l'élection, de renoncer au pontificat, lorsqu'ils en seraient requis par le sacré collége; car étant sollicité par les princes chrétiens, par les cardinaux et les évêques, de donner sa démission, il demeura inflexible. On l'arrêta à Avignon, mais il trouva les moyens de s'évader. Il fut déclaré schismatique aux conciles de Pise et de Constance, et persista toujours dans son opiniâtreté; ce qui faisait dire à Gerson, *qu'il n'y avait qu'une éclipse de Lune qui pût donner la paix à l'église.* Il mourut à Paniscola, petite ville du royaume de Valence, le 23 mai 1423, âgé de 90 ans.

BENOIST (Jean), né à Verneuil en 1483, fut reçu à Paris docteur en théologie de la maison de Navarre; il mourut curé des Saints-Innocens, le 19 février 1573: il a fait des notes marginales sur la Bible en latin, Paris, 1541, in-fol. On appelle cette Bible *de Benedicti*; elle a été souvent réimprimée. Il a fini les Scholies de Jean de Gagny sur les Evangiles et les Actes des Apôtres, 1563, in-8°.

BENOIST (Jean Baptiste), célèbre mathématicien natif de Florence, vivait vers 1490. C'est lui, selon M. de Thou, qui a rétabli la gnomonique en Europe.

BENOIST (le père), savant maronite, naquit à Gusta en Phénicie, en 1663, de parens nobles. Il fut envoyé à Rome dans le collége des maronites à l'âge de 9 ans, et y fit de grands progrès dans les langues orientales. Il retourna ensuite en Orient, où il s'appliqua à la prédication de l'Évangile; les maronites d'Antioche le renvoyèrent à Rome en qualité de député de leur église. Cosme III, grand duc de Toscane, l'attira à Florence, le combla d'honneurs et de bienfaits, et le fit professeur d'hébreu à Pise. Le père Benoît se fit jésuite à l'âge de 40 ans. Sa douceur, sa probité et sa profonde érudition dans les langues orientales, lui attirèrent l'estime des savans. Il mourut à Rome, le 22 septembre 1742, à 80 ans. C'est lui qui a donné les premiers tomes de l'excellente édition de Saint-Ephrem, continuée et achevée par M. Assemani.

BENOIST DE TOUL. *Voy.* Picard.

BENOIT (Jean), curé des Saints-Innocens, résigna, pendant une maladie, sa cure à son vicaire. Revenu en santé, il se trouva réduit à la mendicité; car son vicaire l'avait chassé de sa cure. On ne connaissait pas alors la jurisprudence des regrès; il l'assigna au Châtelet, qui renvoya les parties au parlement, et celui-ci au conseil. Henri II trouva la chose si neuve et si importante, qu'il convoqua les grands du royaume, les premiers présidens et les procureurs-généraux, et là fut rendu ce fameux arrêt du 25 avril 1558, qui réintègre le curé dans son bénéfice, à la satisfaction de tout Paris, qui était indigné contre le vicaire. Celui-ci s'exila lui-même, pour se soustraire à la honte des reproches.

BENSERADE (Isaac de), poète français, natif de Lions, près Rouen, se distingua, dès son enfance, par ses réparties et par son esprit. Le cardinal de Richelieu lui donna une pension. Le cardinal Mazarin et la reine-mère lui donnèrent aussi des marques de leur estime. Son sonnet sur Job, et celui d'Uranie, composé par Voiture, partagèrent toute la cour en deux partis, dont l'un fut appelé des *Jobelins*, et l'autre des *Uraniens*. Un grand prince était pour Benserade, mais madame

de Longueville était pour Voiture; ce qui fit dire à un bel esprit :

> Le destin de Job est étrange,
> D'être toujours persécuté,
> Tantôt par un démon et tantôt par un ange.

Benserade réussissait, surtout dans les ballets qu'il fit pour la cour. Il est original en ce genre, et personne ne l'a surpassé en cette espèce de vers. Il avait coutume d'égayer ses discours de railleries innocentes, ce qui lui attirait l'amitié et l'estime de tout le monde. Une demoiselle, qui avait une fort belle voix, mais l'haleine un peu forte, ayant chanté en sa présence, il répondit à ceux qui lui en demandaient son avis, que *les paroles et la voix étaient fort belles, mais que l'air n'en valait rien*. Benserade fut reçu de l'académie française en 1674, à la place de Chapelain. Quelque temps avant sa mort, il se livra tout entier à la piété, ne prenant d'autres amusemens que celui d'orner son jardin. Il mourut le 19 octobre 1691, à 80 ans, d'une saignée qu'il s'était fait faire pour se préparer à l'opération de la taille. Ses poésies ont été recueillies en 1698, 2 vol. in-12. Ses rondeaux sur les Métamorphoses d'Ovide, 1678, in-4°, sont de toutes ses pièces celles qui ont eu le moins de succès. Il a fait plusieurs tragédies: *Cléopâtre, la mort d'Achille, Iphis, Gustave, Méléagre, la Pucelle d'Orléans*.

BENSI (Jules), architecte et peintre, dessinait avec succès le nu, les estampes, le relief et la perspective : il fit beaucoup de tableaux pour l'Allemagne, et mourut à Gênes en 1668.

BENSON (Georges), docteur presbytérien, né à Great-Salkeld, dans la province de Cumberland, en 1699, mort en 1763, a composé en anglais des *Explications sur les Epîtres de saint Paul et sur les Epîtres catholiques*, des *Sermons*, la *Vie de Jésus-Christ*; la *Religion chrétienne, conforme à la raison*, 2 vol. in-8°; l'*Etablissement du christianisme*, 1735, 2 vol. in-4°.

BENTHAM (Edouard), chanoine et professeur en théologie d'Oxford, mort le 1er août 1776, à soixante-neuf ans, a composé un *Cours de théologie*, qu'il distribuait gratuitement à ses auditeurs.

BENTIVOGLIO (Hercule), né à Milan en 1510, commanda quelque temps une compagnie pendant les troubles de Florence, mais sa principale occupation eut pour objet les belles-lettres. Sa femme, et une fille qu'il en avait eue, moururent avant lui. Il mourut lui-même en 1572. On a imprimé à Paris, 1719, in-12. *Opere poetiche del sig. Bentivoglio*, qui contiennent six satires, deux comédies, etc.

BENTIVOGLIO (Gui), célèbre cardinal, né à Ferrare en 1579, d'une maison ancienne et féconde en grands hommes. Après avoir été nonce en Flandre et en France, Paul V le créa cardinal en 1621. Bentivoglio était savant, sage, affable, prudent et vertueux. Urbain VIII avait en lui un ami fidèle et désintéressé. Il était aimé et estimé de tous les gens de bien, et l'on ne doutait point qu'il ne fût élu pape, lorsqu'il mourut le 7 septembre 1644, à 65 ans. Il a laissé, 1° l'*Histoire des guerres civiles de Flandre*, Cologne, 3 vol. in-4° ou in-8°; 2° *Relation de la Flandre*, in-12; 3° des Lettres in-12; des Mémoires in-12, etc. Tous ces ouvrages sont estimés, et traduits en français.

BENTIVOGLIO (Charles), grand archidiacre de Bologne, de la même famille que ceux du dictionnaire, a fait une pastorale intitulée *Il Corindo*, 1640; *il Mida*, 1647, sous le nom de *Giulio Contralbo*. Il mourut en 1661.

BENTIVOGLIO D'ARAGONE (Hippolyte), né à Ferrare, a donné trois opéras: l'*Annibali in Capua*, la *Filli di Tracia*, l'*Achille in Sciro*. Il imagina aussi des machines qui ajoutèrent à la beauté du spectacle, et mourut en 1685.

BENTLEY (Richard), l'un des plus savans hommes et des plus grands littérateurs que l'Angleterre ait produits, naquit dans le comté d'Yorck en 1662. M. Boyle, ayant légué une somme annuelle de 50 livres sterling pour être donnée tous les ans à quelques théologiens qui, dans huit sermons prononcés dans le cours d'une année, défendront, contre les incrédules la religion tant naturelle que révélée, les exécuteurs testamentaires nommèrent pour premier prédicateur M. Bentoley. Il ouvrit glorieusement cette brillante carrière, et les huit sermons qu'il fit contre l'athéisme

furent imprimés ensemble, et ont été traduits en plusieurs langues. Il succéda en 1693 à M. Justel, dans la charge de bibliothécaire du roi, et en 1700, on lui donna la direction du collége de la Trinité à Cambridge, emploi qui rapporte, dit-on, environ 1000 livres sterling par an. Il mourut en 1742. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, et il a donné plusieurs éditions d'auteurs grecs et latins, avec des notes. On estime surtout, 1° sa Lettre latine sur Jean Malala, historien grec, imprimée pour la première fois à Oxford en 1691 ; 2° sa Réfutation, sous le nom supposé de Phileleuthère de Leipsick, du fameux discours de Collins sur la liberté de penser. Cette excellente réfutation a été traduite en français sous le titre de *Friponnerie laïque*, *etc.*, 1738, in-8°. Il publia en 1710, sous le même nom supposé, des remarques critiques sur les fragmens de Ménandre et de Philémon.

BENZELIUS (Erric), archevêque d'Upsal, né en Suède d'une famille obscure, se distingua par son mérite et par sa science : il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande et en Angleterre, et se fit estimer des savans. Il mourut en 1709, à 67 ans. On a de lui une traduction de la Bible en suédois, Stockolm, 1703, in-fol., et plusieurs autres ouvrages. Son fils Jacques, garde de la bibliothèque d'Upsal, a donné *Palæstina*, Upsaliæ, 1703, in-8°.

BENZI (Maximilien Soldani), peintre et sculpteur, né à Florence en 1658, d'une famille noble, fit en médailles les portraits de Christine, d'Innocent XI, de plusieurs cardinaux, d'autres personnes illustres, et celui de Louis XIV.

BEOLCUS, ou LERUZANTES (Ange), bourgeois de Padoue, poète italien, qui a excellé dans les farces rustiques. Il mourut en 1542, à 43 ans. Toutes ses pièces ont été réunies à Venise, 1584, in-12.

BERAULD (Nicolas), savant du 16e siècle, natif d'Orléans, fut précepteur de MM. de Coligni, et enseigna le droit à Orléans. Il était principal du collége de Montargis en 1571. On a de lui une édition des OEuvres de Guillaume, évêque de Paris ; *Enarratio psalm.* 71 et 130, Paris, 1529, in-4°, et d'autres ouvrages. Il était fort aimé d'Étienne Poncher, évêque de Paris. Erasme en fait l'éloge.

BERCHEM (Nicolas). *Voyez* Berghem.

BERCHOIRE *ou* Bercheur, *Berchorius* ou *Berthorius* (Pierre), bénédictin français, natif de Saint-Pierre-du-Chemin, village situé à 3 lieues de Poitiers, fut prieur de Saint-Éloi à Paris, et mourut en 1362. C'est lui qui fit, par ordre du roi Jean, la traduction française de Tite-Live, dont il y a un beau manuscrit en Sorbonne. Il est encore auteur de deux ouvrages fameux : *le Réductoire moral*, *et le Répertoire*, ou Dictionnaire moral de la Bible, en latin, Deventer, 1477, in-fol., et plusieurs fois depuis, entre autres à Cologne, 1650. Il composa ce dernier ouvrage dans la tour qui termine le jardin de Saint-Victor, vis-à-vis de la Pitié. Il y avait été mis, parce qu'on ne croyait pas qu'il eût des sentimens bien orthodoxes sur la religion. Cette rigueur le corrigea, et il n'infecta pas ses compatriotes d'une mauvaise doctrine. Berchoire fut enterré dans l'église de Saint-Éloi.

BÉRENGER, trésorier et écolâtre de Saint-Martin-de-Tours, puis archidiacre d'Angers, au 11e siècle, osa nier la transsubstantiation, et soutint que le sacrement de l'Eucharistie ne contient point le corps et le sang de Jésus-Christ, mais seulement la figure. Il entraina dans ses erreurs Brunon, évêque d'Angers, et plusieurs autres personnes. Il fut condamné dans les conciles de Rome, de Verceil et de Paris en 1050. Il se rétracta au concile de Tours, et promit avec serment de professer désormais la foi de l'église ; mais quelque temps après, ayant recommencé à dogmatiser, on lui fit faire une profession de foi dans le concile de Rome, composé de 113 évêques, en 1059. On l'y obligea même d'y brûler ses écrits et ceux de Jean Scot. Bérenger se rétracta encore au concile de Rouen, en 1063 ; de Poitiers en 1075, de Rome en 1078, et enfin en celui de Bordeaux, en 1080. Il se retira ensuite dans l'île de Saint-Côme, près de Tours, où il mourut en 1088. Toutes ses rechutes et ses rétractations ont fait douter de la sincérité de sa conversion. Il nous reste de lui une Lettre à Ascelin, une autre à Richard, trois professions de foi, et une partie

de son Traité contre la seconde profession de foi, qu'on l'avait obligé de faire, dans le *Thesaurus anecdotorum*, de Martenne, dans les Œuvres de Lanfranc.

BÉRENGER (PIERRE), natif de Poitiers, et disciple d'Abailard, fit une apologie mordante en faveur de son maître contre saint Bernard. Elle se trouve dans les Œuvres d'Abailard, avec deux lettres du même Berenger, dont l'une est une invective contre les chartreux.

BERENGER Ier, fils d'un duc de Frioul, épousa Gisèle, fille de Louis-le-Débonnaire, et fut proclamé roi d'Italie en 888. Il se fit couronner empereur en 902; mais Lambert, qui avait été couronné en 894, lui en disputa toujours le titre, et le força de se contenter de la Lombardie. Il mourut en 925.

BERENGER II, fils du marquis d'Ivrée, et d'une fille de Bérenger Ier, se fit reconnaître roi d'Italie en 947; il fut vaincu par Othon Ier, en 952, parce que l'un et l'autre voulaient épouser Adelaïde, veuve de Lothaire, roi d'Italie. Othon fut le vainqueur, mais il rendit à Bérenger ses états. Cet ingrat osa conspirer contre son bienfaiteur, qui le chassa d'Italie en 960; et, l'ayant pris dans un château fort, en 964, il l'envoya à Bamberg, où il mourut, en 966.

BÉRÉNICE, fille de Ptolomée Auletes, roi d'Égypte, lui succéda avant sa mort. Ce prince, qui avait été chassé par ses sujets, implora le secours des Romains. Bénérice, pour se maintenir sur le trône, épousa Séleucus, et le fit ensuite étrangler pour épouser Archélaüs. Celui-ci marcha contre les Romains, et fut tué dans un combat. Ptolomée ayant été rétabli par le secours de Pompée, s'empara d'Alexandrie, et y fit mourir Bénérice sa fille, 55 ans avant J.-C. *Voyez* ANTIOCHUS-le-Dieu.

BÉRÉNICE, fille de Costobare et de Salomé, sœur d'Hérode-le-Grand, épousa Aristobule, fils de ce prince et de Marianne. Elle vécut mal avec lui, et ne contribua pas peu à sa mort par ses plaintes et par ses intrigues. Elle se remaria à Theudion, oncle d'Antipater, fils d'Hérode, après la mort duquel elle alla à Rome, où elle fut aimée d'Antonia, femme de Drusus. Bérénice mourut quelque temps après. Son fils Agrippa fit un voyage à Rome, l'an 36 de J.-C., où il reçut de grands services d'Antonia.

BÉRÉNICE, petite-fille de la précédente, et sœur aînée d'Agrippa-le-Jeune, roi des Juifs, avait été destinée en mariage par l'empereur Claude, à Marc, fils d'Alexandre Lysimachus Alabarche; mais ce prince étant mort avant la célébration des noces, elle fut mariée à Hérode son oncle, que l'empereur Claude fit roi de Chalcide, en considération de ce mariage. Après la mort d'Hérode, le bruit courut que Bérénice avait un commerce incestueux avec Agrippa son frère. Pour dissiper ce bruit, elle fit proposer à Polémon, roi de Cilicie, de l'épouser, pourvu qu'il embrassât la religion juive. Polémon accepta les offres de Bénéfice, se fit circoncire et l'épousa; mais elle le quitta aussitôt pour retourner à ses anciennes inclinations. Polémon, de son côté, abandonna le judaïsme, et reprit sa première religion. Elle était avec son frère Agrippa, l'an 55 de J.-C., lorsque saint Paul plaida sa cause en leur présence et en celle du proconsul Portius Festus. On dit qu'elle conseilla aux Juifs de prévenir leur ruine, en se soumettant aux Romains, mais que n'ayant pu rien obtenir sur leur esprit, elle se rendit auprès de Tite et de Vespasien, dont elle eut l'art de se faire aimer par ses richesses et par sa beauté. On ajoute même que Tite l'aurait fait déclarer impératrice, sans les murmures du peuple romain. Ses intrigues ont paru sur le théâtre français, par Corneille et Racine.

BERETIN (PIERRE), appelé communément Pierre de Cortonne, du lieu de sa naissance, peintre et architecte célèbre du 17e siècle. Ses tableaux expriment la fécondité de son génie, la grandeur et la noblesse de ses pensées, les grâces et la vivacité de son imagination. Il réussissait surtout dans la peinture à fresque et dans les grands sujets. Cependant son dessin est peu correct, et ses draperies peu régulières. Il mourut en 1669, à 73 ans. On a gravé, d'après ses dessins, des tables anatomiques, qui ont été imprimées à Rome, 1741, in-fol., avec les notes de Cajetan-Petrioli.

BERGAME (JACQUES-PHILIPPE DE). *Voyez* FORESTA.

BERGER (CHRISTOPHE-HENRI), con-

seiller aulique de l'électeur de Saxe, et ensuite conseiller aulique impérial, mort à Vienne le 15 juillet 1737, est auteur d'un bon traité, *de Personis seu Larvis*, Francfort, 1723, in-4°, fig.

BERGHEM (Nicolas), peintre et graveur célèbre de Hollande, naquit à Amsterdam en 1624, et se nommait Klaasse; mais s'étant trouvé dans un grand danger, ses amis se disaient l'un à l'autre, *berghem*, c'est-à-dire en hollandais, *sauve-le*, et ce sobriquet lui demeura. Il passa la plus grande partie de sa vie dans le château de Benthem, qu'il a peint au naturel avec ses vues agréables et variées. Berghem était d'un caractère doux et timide, et sa femme, par une avarice extrême, le laissait à peine respirer. Elle se mettait dans une chambre au-dessous de lui, et frappait souvent au plancher pour l'empêcher de s'endormir, et l'animer au travail. Il excella surtout dans les paysages et les animaux. Il mourut à Harlem en 1683, à 59 ans. Le roi a deux de ses tableaux.

BERGIER (Nicolas), professeur dans l'université de Reims sa patrie, ensuite avocat distingué, mourut au château de Grignon, appartenant à M. de Bellièvre, le 15 septembre 1623, à 66 ans, laissant un fils. Le plus estimé de ses ouvrages est l'*Histoire des grands chemins de l'empire*, réimprimé à Bruxelles, 1729, 2 vol. in-4°, *Antiquités de Reims*, 1635, in-4°.

BERGLER (Etienne), savant du 18e siècle, mena une vie assez errante à Leipsick, à Amsterdam et à Hambourg, et fut presque toujours aux gages des libraires. Une traduction qu'il fit du Traité des offices, de Maurocordato, despote de Moldavie, lui concilia la bienveillance de ce prince. Il se rendit à sa cour; mais l'ayant trouvé mort il passa en Turquie, où il apostasia, et où il mourut misérablement. Nous avons de lui des notes sur Aristophanes, insérées dans l'édition de Burmann, 1760, 2 vol. in-4°.

BERGMAN, savant professeur de chimie à Upsal, a succédé à Walérius, en 1767. Le principal de ses ouvrages est sa *Scragraphia Mineralis*, qui a été traduite en français, in-8°.

BÉRIGARD, dont le vrai nom français était Claude Guillermet de Beauregard, subtil philosophe, né à Moulins le 15 août 1578, enseigna la philosophie avec réputation à Pise et à Padoue. On a de lui, *Circulus Pisanus, de veteri et peripatetica philosophiâ*, Patavii, 1661, in-4°, et *Dubitationes in dialogum Galilæi pro terræ immobilitate*, Florentiæ, 1632, in-4°; ouvrages qui l'ont fait accuser de pyrrhonisme et de matérialisme. Il mourut à Padoue d'une hernie ombilicale en 1663, à 85 ans.

BERKEIDEN (Job et Gérard), frères, et peintres, nés à Harlem, étaient d'abord destinés à apprendre la reliure, mais l'inclination de Job pour la peinture engagea ses parens à changer cette destination; Gérard, par émulation, suivit l'exemple de son frère. Job s'adonna au paysage et au portrait. Il tomba dans un canal, où il se noya, en 1658, à 70 ans. Gérard peignait des villes, des perspectives, des palais, des églises, et mourut en 1693.

BERKELEY (Georges), évêque de Cloyne ou de Meath en Irlande, en 1733, s'est rendu fameux en soutenant ce paradoxe, qu'il n'y a que des esprits et point de corps. Il est mort en 1738. L'ouvrage dans lequel il soutient ce paradoxe a été traduit en français sous ce titre : *Dialogues entre Hylas et Philonoüs*, etc. in-12. Il est encore auteur d'*Alciphron*, ou *le petit Philosophe*, 1734, 2 vol. in-12; et du *Traité de l'eau de Goudron*, in-12. On ne parle ici que des traductions.

BERKENHEAD (Jean), secrétaire de l'archevêque de Cantorbéri, est auteur du *Mercure de la cour* qui commença le 1er janvier 1642, lorsque la cour se fut retirée à Oxford, pendant les troubles. Il y avait beaucoup d'esprit et de plaisanteries dans ce *Mercure*, qui nuisirent à son auteur, quand le parti du parlement l'eut emporté. Il souffrit plusieurs fois la prison pour la cause royale; mais, à la restauration, il devint docteur en droit civil, député de Vilton au parlement, maître des requêtes, et membre de la société royale. Il mourut à Westminster, le 4 décembre 1679. Il est aussi auteur de différentes pièces fugitives, qui ont été imprimées dans le temps, et qui n'ont pas été réunies.

BERNARD (Saint), premier abbé de Clairvaux, et le dernier des saints pères, naquit au village de Fontaine en Bourgogne, en 1091, de parens

nobles et pieux. A l'âge de 23 ans, il prit l'habit religieux à Cîteaux, d'où il fut envoyé à l'abbaye de Clairvaux, qui venait d'être fondée en 1115, pour en être le premier abbé. En peu de temps il eut jusqu'à 700 novices, et fit prendre dans son monastère un pape, six cardinaux, plus de trente évêques, et un grand nombre d'excellens hommes. Il s'acquit une si grande réputation de capacité, de prudence et de sainteté, que le pape, les évêques, les rois et les princes s'estimaient heureux de le choisir pour arbitre de leurs différends. On le consultait dans toutes les affaires importantes. Innocent II fut reconnu souverain pontife par son avis; et ce fut lui qui éteignit le schisme, en faisant faire une abdication volontaire à l'antipape Victor. Saint Bernard écrivit contre Abailard, réfuta les erreurs de Pierre de Bruis, s'opposa au moine Raoul, qui prêchait qu'il fallait tuer tous les juifs, poursuivit les sectateurs d'Arnaud de Bresse, s'éleva contre Gilbert de la Porée et Eon de l'Etoile, donna des règles aux templiers, et prêcha, sous Louis-le-Jeune, la croisade qui n'eut point le succès qu'on en espérait. Enfin, après avoir fondé cent soixante monastères, et opéré un grand nombre de miracles, il mourut le 20 août 1153, à 63 ans. M. Le Maître a donné en français une belle traduction de sa vie. La meilleure édition des œuvres de saint Bernard est celle qui a été donnée par le père Mabillon, 1690, en 2 vol. in-fol. On la préfère à celle de 1719. Il y en a une édition au Louvre, 1642, 6 vol in-fol. Dom Antoine de Saint-Gabriel, feuillant, a traduit le tout en français, Paris, 1678, 13 vol. in-8°. Le style de saint Bernard est vif, fleuri, ses pensées nobles et ingénieuses, son imagination brillante et féconde en allégories. Il est plein d'onction et de tendresse; il gagne d'abord l'esprit par des manières insinuantes et délicates, ensuite il touche le cœur avec force et véhémence. L'Ecriture sainte lui est si familière, qu'il en emploie presque à chaque période et à chaque phrase les paroles et les expressions. Les sermons de saint Bernard passent pour des chefs-d'œuvre de sentiment et de force. Henri de Valois les préférait à tous ceux des anciens, tant grecs que latins. Il paraît qu'il prononçait ses sermons en français, que des religieux sans lettres assistaient à ses conférences, et que le latin n'était plus alors entendu du peuple. D'ailleurs ses sermons se trouvent en vieux français dans la bibliothèque des pères feuillans de la rue Saint-Honoré à Paris, dans un manuscrit qui approche bien du temps de saint Bernard. Enfin, le concile de Tours, en 813, ordonnait aux évêques quand ils prêcheraient des homélies des pères, de les traduire du latin en langue romance, afin d'être entendus du peuple. Ce qui prouve que l'on prêchait en français long-temps avant saint Bernard.

BERNARD de Bruxelles, excellent peintre du 16e siècle, estimé de Charles-Quint, qu'il a peint avec tous les seigneurs de sa cour, dans ses tableaux de chasse. Il a aussi peint le jugement dernier qui est à Anvers. Avant de mettre les couleurs à ce tableau, il en dora le champ, pour donner plus de naturel à l'embrasement du ciel.

BERNARD (Catherine), native de Rouen, étant venue s'établir à Paris, remporta plusieurs fois le prix de l'académie française, et fut reçue de l'académie des Ricovrati de Padoue : elle composa avec M. de Fontenelle deux tragédies pour le Théâtre français : *Brutus*, 1691, in-12, et *Laodamie*, in-12 : la dernière n'eut point de succès. Dans la suite, madame la chancelière de Pontchartrain, qui avait une affection particulière pour mademoiselle Bernard, et qui lui faisait une pension, la détourna de travailler pour le théâtre. Mademoiselle Bernard se rendit à ses avis, et supprima même plusieurs pièces de poésies dont on lui offrait une somme considérable pour les imprimer. Elle mourut à Paris en 1712, et fut enterrée dans la paroisse de Saint-Paul. *Le Comte d'Amboise*, in-12, et *Inès de Cordoue*, in-12, sont des romans de sa composition. On trouve dans différens recueils de poésies, de très-jolis vers de sa façon, et le père Bouhours, dans son Recueil des vers choisis, a fait imprimer le *Placet au roi*, par lequel cette demoiselle demande à ce monarque de lui faire toucher les 200 écus de pension qu'il lui faisait.

BERNARD (Claude), appelé le père Bernard ou le pauvre prêtre, naquit à

Dijon le 16 décembre 1588, d'Etienne Bernard, lieutenant-général de Châlons-sur-Saône. Il avait beaucoup d'esprit et d'imagination, ce qui, joint à son humeur enjouée, le faisait souhaiter dans toutes les belles compagnies. Étant venu à Paris avec M. de Bellegarde, gouverneur de Dijon, il se livra aux spectacles et aux vanités du siècle, s'appliquant à représenter des comédies pour le divertissement des personnes de qualité dont il était connu; mais enfin Dieu toucha son cœur, il se dégoûta du monde, et se dévoua tout entier au soulagement des pauvres. Il les assista par ses charités et par ses exhortations, avec une ferveur incroyable, jusqu'à la fin de sa vie, s'abaissant et s'humiliant pour leur rendre les services les plus vils, et qui répugnent le plus à la nature. Le père Bernard refusa constamment les bénéfices que la cour lui offrit. Un jour le cardinal de Richelieu lui dit qu'il voulait absolument qu'il lui demandât quelque chose, et le laissa seul pour y penser. Le cardinal étant revenu une demi-heure après, « monseigneur, lui dit le prêtre Bernard, après avoir bien rêvé, j'ai enfin trouvé une grâce à vous demander : lorsque je vais conduire les patiens à la potence, pour les assister à la mort, les planches de la charrette sur laquelle on nous mène, sont si mauvaises, que nous courons risque à chaque instant de tomber à terre. Ordonnez donc, je vous prie, monseigneur, que l'on mette de meilleures planches à la charrette. » Le cardinal de Richelieu rit beaucoup de cette demande, et ordonna aussitôt que l'on mît la charrette en bon état. Le prêtre Bernard rendait volontiers ses bons offices aux malheureux. Ayant un jour présenté, à ce sujet, un placet à une personne en place, qui était très-vive, cette personne entra en colère, et vomit mille injures contre celui pour lequel le père Bernard s'intéressait. Enfin, celui-ci insistant toujours, le seigneur, irrité, lui donna un soufflet. Sur-le-champ, le prêtre Bernard se jeta à ses genoux, et lui dit, en lui présentant l'autre : *Monseigneur, donnez-moi encore un bon soufflet sur celle-ci, et accordez-moi ma demande.* Le seigneur fut si touché de cette action d'humilité, que le prêtre Bernard en obtint ce qu'il voulut. Ce saint et vertueux prêtre mourut en odeur de sainteté le 23 mars 1641, et fut enterré à l'hôpital de la Charité, où l'on voit son tombeau. C'est lui qui a établi le séminaire des Trente-Trois à Paris. M. Le Gauffre en a écrit la vie, in-12.

BERNARD (Edouard), né à Worcester, savait les langues orientales, et fut professeur d'astronomie à Oxford en 1673. Il a publié *de Mensuris et Ponderibus*, Oxford, 1688, in-8° ; *Litteratura à charactere samaritano deducta* ; des notes sur Joseph, insérées dans l'édition d'Oxford, 1700, in-fol. ; quelques livres d'astronomie, qui sont estimés. Il mourut en 1696, à 59 ans, après avoir été marié.

BERNARD (Jacques), savant critique protestant, natif de Nions en Dauphiné, passa en Suisse après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut ministre à Leyde, où il professa la philosophie. Il y mourut le 27 avril 1718, laissant un fils et deux filles. On a de lui la continuation des Nouvelles de la république des lettres, commencées par Bayle, depuis 1699 jusqu'à la fin de 1710, et depuis 1716 jusqu'en 1718, et d'autres ouvrages estimés, entre autres *l'Excellence de la religion chrétienne*, 1714, 2 vol. in-8° ; *Traité de la repentance tardive*, 1712, in-8° ; *Recueil de traités de paix*, La Haye, 1700, 4 vol. in-fol. Il a traduit en français le Théâtre de Savoie, La Haye, 1700, 2 vol. in-fol., etc.

BERNARD, fils de Pepin, fils aîné de Charlemagne, fut institué roi d'Italie par son grand'père, sous la suzeraineté de Louis-le-Débonnaire. Le jeune prince se mit dans l'esprit qu'il pouvait détrôner son oncle : son complot fut découvert ; et, comme les troupes de l'empereur furent plus tôt prêtes que les siennes, il prit le mauvais parti de se rendre à Châlons, pour se jeter aux pieds de son oncle, et lui demander pardon. Il fut arrêté prisonnier avec tous les seigneurs de sa suite. L'empereur leur fit faire leur procès à Aix. Les séculiers furent condamnés à mort, les évêques dégradés et confinés dans des monastères : quelques-uns des premiers subirent leur sentence, d'autres furent aveuglés. Bernard mourut trois jours après avoir été aveuglé, en 818, à l'âge de 19 ans. Louis en eut de cuisans re-

mords toute sa vie, et les Français ne lui pardonnèrent pas cette cruauté. Il laissa un fils, d'où sortit la première branche de Vermandois.

BERNARD, né au château de Menton, dans le Genevois, en 922, entra dans l'état ecclésiastique, et s'occupa à faire des missions dans les Alpes. Il fut si touché des fréquens malheurs qui arrivaient aux pélerins de France et d'Allemagne qui passaient les Alpes pour aller à Rome visiter les tombeaux des saints apôtres, qu'il bâtit deux hôpitaux sur deux de ces montagnes, qui, de son nom, s'appellent *le Grand et le Petit Saint-Bernard*. Les ecclésiastiques qui desservent ces retraites ont des chiens qui vont à la quête des voyageurs, pour les conduire à l'hospice; et, s'ils sont enfoncés dans la neige, d'où ils ne puissent se retirer seuls, ils savent faire connaître ce qu'ils ont vu, et y conduire du secours. Bernard, ce bienfaiteur des hommes, mourut le 28 mai 1008. Sa piété et la reconnaissance des hommes l'ont fait mettre au nombre des Saints.

BERNARD (SALOMON, OU LE PETIT), peintre et graveur en bois, florissait au milieu du 16e siècle : sa gravure est belle, mais manque de clair-obscur. *Voy* SALOMON.

BERNARD (SAMUEL), peintre et graveur, se distingua par ses ouvrages en miniature et à gouache : un de ses plus beaux ouvrages est l'*histoire d'Attila*, d'après Raphael. Il est mort en 1687. Le fameux financier Samuel Bernard était son fils; ce dernier est mort en 1739, à 88 ans.

BERNARD (JEAN-BAPTISTE), né à Paris en 1710, se distingua dans l'éloquence et la poésie. Il était chanoine régulier de Sainte-Geneviève, et est mort le 23 avril 1772. Il est auteur d'une *Ode sur le prix de sagesse*, que le duc d'Orléans se proposait de fonder à Nanterre, en 1741; d'une autre sur *la reconstruction de l'église Sainte-Geneviève*, 1755; des *Oraisons funèbres du duc d'Orléans*, 1752; du *Prince de Condé*, 1764; et d'un *Panégyrique de Saint-Louis*, 1756.

BERNARD (PIERRE-JOSEPH), né en Dauphiné en 1710, fut toute sa vie attaché à la maison de Coigni, qui lui donna la place de secrétaire général des dragons. Ce fut aussi par son moyen qu'il devint garde des livres du cabinet du roi à Choisy. Il est mort le 1er novembre 1775, après deux années d'une espèce d'enfance occasionnée par l'abus des plaisirs, plus que par l'excès du travail. Ses talens agréables et sa modestie le faisaient rechercher dans les sociétés, même de gens de lettres : il n'avait rien fait imprimer. Ce n'est que depuis qu'il n'avait plus de volonté, qu'on vit paraître son *Art d'aimer*, *Phrosine et Mélidor*, ses *Poésies diverses* : il avait donné à l'Opéra *Castor et Pollux*, les *Surprises de l'amour*, qu'il avait composés des actes de l'enlèvement d'*Adonis*, *Linus et Anacréon*.

BERNARD DE BIBIENA, du nom du lieu de sa naissance, dut sa fortune à Léon X, qui le fit cardinal au mois de septembre 1513, et l'envoya légat en France, en 1518, pour engager François Ier à une croisade contre les Turcs. Ce prince crut voir, dans la cour de Rome, des défiances, qui lui firent prendre un parti contraire. Le cardinal de Bibiena s'en plaignit fortement à la cour de Rome, et mourut à son retour, le 9 novembre 1520, à 50 ans. On soupçonna que Paul Jove l'avait empoisonné dans des œufs frais : il était évêque de Coutances lorsqu'on réunit au nom de Bernard ceux de Tarlatti, de Divitio et de Bibiéna. Il se trouve l'auteur de la première comédie italienne, en prose, intitulée *La Calandra*, imprimée à Rome en 1524, in-12; et depuis a Florence, chez les Giunti, 1559, in-8°; et à Venise, chez Giolito, 1562, in-12, qui porte pour nom d'auteur, Bernardo da Bibiéna, sans parler de sa qualité de cardinal.

BERNARDI (JEAN), célèbre graveur en creux, natif de Castel-Bolognèse, était aussi grand architecte, et fut l'un des premiers qui firent des ouvrages comparables à ceux des anciens. Plusieurs princes lui firent des présens considérables, et le cardinal Alexandre Farnèse fut l'un de ses plus zélés protecteurs. Bernardi travailla à de grands sujets; et mourut à Faenza en 1555, à 60 ans.

BERNARDIN (SAINT), célèbre religieux, vicaire-général de l'étroite Ob-

servance de saint François, en Italie, naquit à Massa-Carrera en 1383, d'une famille noble et ancienne, passa la plus grande partie de sa vie à Sienne, d'où était son père, ce qui le fit nommer saint Bernardin de Sienne. Son humilité, sa patience, ses prédications, son zèle pour le soulagement des pestiférés, ses grandes austérités et ses miracles, lui ont acquis une gloire immortelle. Il mit la réforme dans l'étroite observance de saint François, établit près de trois cents monastères, et refusa les évêchés de Sienne, de Ferrare et d'Urbin. Il mourut à Aquila, le 10 mai 1444, à 61 ans. Nicolas V le canonisa six ans après. Cet exemple, et un grand nombre d'autres, font voir l'ignorance de ceux qui s'imaginent qu'on ne canonise les saints que cent ans après leur mort. La meilleure édition des ouvrages de saint Bernardin de Sienne, est celle qui a été donnée en 1636, en 2 vol. in-fol., par le père Jean de la Haye. Ce sont presque tous des traités de piété.

BERNARDIN-LE-BIENHEUREUX, de Feltri, de l'ordre des frères mineurs, célèbre par ses prédications et par la sainteté de sa vie, persuada aux habitans de Padoue d'établir un mont-de-piété, pour s'affranchir des usures que les juifs exerçaient en prêtant à vingt pour cent par année. Cet établissement fut commencé le 26 juillet 1491, et achevé le premier août de la même année. Les règlemens de ce mont-de-piété furent réformés et perfectionnés en 1520.

BERNARDIN de Pecquigny, capucin, mort à Paris en 1709, à 76 ans, a donné un bon commentaire sur saint Paul, Paris, 1703, in-fol. : la traduction française, 1714, 4 vol. in-12, n'est pas recherchée.

BERNARDONI (Pierre-Antoine), né à Vignola, dans le Modénois, était poète de la cour impériale. Il a donné plusieurs Drames, qui ont été mis en musique, et des fêtes théâtrales. Il mourut en 1714, à 42 ans.

BERNAZZANO, peintre célèbre, natif de Milan, excellait dans le paysage et les animaux. Ayant peint à fresque des fraises sur une muraille, les paons allèrent si souvent les becqueter, qu'ils rompirent l'enduit.

BERNEGGER (Mathias), habile critique, professeur en histoire à Strasbourg, se maria en 1611, et mourut en 1640, à 58 ans. Il est auteur de *Observationes Miscellaneæ*, Strasbourg, 1669, in-8° ; *De Idolo lauretano*, 1619, in-4°.

BERNI (François), professeur en l'université de Ferrare, sa patrie, a fait plusieurs Drames, qui sont recueillis en un volume, à Ferrare. Le comte Berni est mort en 1673, à 63 ans : il avait eu sept femmes.

BERNIA ou BERNI (François), poète italien, natif de Lamporecchio en Toscane, et chanoine de Florence, mort en 1543, était un satyrique fort mordant, et avait un talent particulier pour la poésie burlesque. On a de lui en ce genre des poésies italiennes, jointes à celles de Casa, Varchi, etc., dont la bonne édition est de Florence, chez les juntes, en 1548, in-8°, pour le tome premier, et de 1555 pour le tome 2. Rolli en a donné une belle édition à Londres, en 1721 et 1724, 2 vol. in-8°. L'édition d'Utrecht, 1726, 3 vol. in-8°, est fautive. *L'Orlando inamorato de Boiardo*, en octaves ou stances de huit vers, Venise, 1545, in-4°. Il y en a une jolie édition de Paris, 1768, 4 vol. in-12, et quelques autres ouvrages, sans parler de diverses poésies latines. Ménage le regarde comme le meilleur poète burlesque qu'il y ait eu en Italie.

BERNIER (François), natif d'Angers, voyagea dans les Indes, où il fut médecin du grand Mogol. A son retour en France, il donna une relation de ses voyages, Amsterdam, 1699, 2 vol. in-12, figures, qui est estimée, et un judicieux abrégé de la philosophie de Gassendi, 7 vol. in-12, dont il était un zélé défenseur. Il mourut à Paris le 22 septembre 1668.

BERNIER (Nicolas), célèbre musicien, né à Mantes-sur-Seine en 1664, mort à Paris en 1734. On a de lui un grand nombre de motets, cinq livres de cantates, et d'autres pièces de musique.

BERNIER (Jean), médecin à Blois sa patrie, et ensuite à Paris, où il eut le titre de médecin de Madame, mourut en 1698. Nous avons de lui *Histoire de Blois*, Paris, 1682, in-4° ; *Essais de médecine*, 1689, in-4° ; *Antimenagiana*, 1693, in-12 ; *Jugement sur*

les œuvres de Rabelais, Paris, 1697, in-12.

BERNIN (Pierre), né à Sesto en Toscane en 1562, s'adonna d'abord à la peinture, et peignit une tempête par ordre du cardinal Farnèse, pour son chateau de Caprarole. Cependant il sacrifia la carrière de la peinture à celle de la sculpture. On admire à Rome les ouvrages dont il a été chargé, dans les grandes églises, par Paul V et Urbain VIII. Il est mort en 1629.

BERNINI ou BERNIN (Jean-Laurent), appelé le chevalier Bernin, était de Naples, et se fit admirer au 17e siècle par la connaissance qu'il avait de la peinture, de la sculpture, de l'architecture et des forces mouvantes. Il fut estimé des papes et de Louis XIV, qui le fit venir à Paris, pour concourir au dessin du Louvre. Il eut son voyage payé, 5 louis par jour pendant huit mois qu'il resta à Paris et une pension de 2000 écus. Il vit sans jalousie préférer le dessin du Louvre de Perrault au sien, en disant que, quand on avait de tels hommes chez soi, il ne fallait pas en aller chercher ailleurs. En reconnaissance des bienfaits de Louis XIV, il travailla 15 ans à sa statue équestre en marbre; mais comme elle était peu ressemblante, on la plaça dans le parc de Versailles, sous le nom de Marcus-Curtius. Les chevaux ailés des Tuileries sont de sa façon. On montre à Rome, et surtout dans saint Pierre, un grand nombre d'ouvrages de son invention, qui éterniseront sa mémoire. Il y mourut le 29 novembre 1680, à 82 ans. On admira son génie, pour avoir su tirer d'un seul bloc de marbre un sujet aussi grand que celui de Marcus-Curtius; mais Coizevox, en exécutant ses chevaux ailés, qui sont aux Tuileries, avec un seul bloc de marbre, fit voir que le génie des artistes français pouvoir le disputer à celui des artistes étrangers. La vierge qu'on admire aux Carmes déchaussés, à Paris, a été faite sur le dessin de Bernini.

BERNON, fondateur et premier abbé de l'abbaye de Cluny, mort en odeur de sainteté le 1er janvier 927.

BERNOUILLI (Jacques), célèbre mathématicien du 17e siècle, né à Bâle le 27 décembre 1654, où il fut professeur de mathématiques en 1687. Il pubail en 1682 un nouveau système des comètes, et une dissertation sur la pesanteur de l'air. M. Leibnitz ayant publié vers le même temps, dans les journaux de Leipsick, un essai sur le *calcul différentiel*, ou *des infiniment petits*, sans en communiquer la méthode, Bernouilli, avec Jean, son frère, tâchèrent de découvrir la réalité de ce calcul, ce qu'ils firent avec tant de succès, que M. Leibnitz déclara qu'ils avaient autant de part que lui à cette invention. Bernouilli fut agrégé à l'académie des sciences de Paris en 1699, et à celle de Berlin en 1701. Il mourut le 16 août 1705, à 51 ans, laissant un fils et une fille. Il fit graver sur son tombeau, à l'imitation d'Archimède, une ligne courbe spirale de son invention, avec cette devise; *Eâdem mutatâ resurgo*, par allusion à l'espérance de la résurrection, représentée en quelque sorte par les propriétés de cette courbe. Sa famille se distingue encore aujourd'hui dans la science des mathématiques. Son Traité intitulé *Ars conjectandi*, 1713, in-4°, est très-estimé: il a été imprimé avec les ouvrages de son frère. Il a été depuis réimprimé dans le Recueil de ses ouvrages, à Genève, 2 vol. in-4°. On trouve encore quelque chose de lui dans *Joannis Bernouilli et Leibnitzii Commercium epistolicum*, Genevæ, 2 vol. in-4°.

BERNOUILLI (Jean), frère du précédent, et aussi distingué dans les mathématiques, naquit à Bale en 1667, fut professeur de mathématiques à Groningue, et mourut à Bâle en 1748. Ses ouvrages ont été imprimés à Lausanne, 1742, 4 vol. in-4°. Deux de ses fils, Nicolas et Daniel, furent appelés à Saint-Pétersbourg lors de la fondation de l'académie. Ils y arrivèrent en 1725. Nicolas y mourut en 1726. La czarine voulut faire les frais de son enterrement. Daniel, et son autre frère Jean, n'ont pas fait moins d'honneur à leur patrie qu'à leur père.

BERNOUILLI (Nicolas), né à Bâle le 10 octobre 1687, a été professeur de mathématiques à Padoue, en 1716, ensuite professeur en droit dans l'université de Bâle, dont il fut cinq fois recteur, et où il est mort, le 29 novembre 1759. Il était des académies des sciences de Londres, de Berlin et de l'institut de Bologne. Ses ouvrages de mathématiques, imprimés séparé-

ment, n'ont pas encore été réunis. Il était frère puîné de Jacques et de Jean, qui sont dans le Dictionnaire.

BERNOUILLI (Daniel), fils de Jean, docteur en médecine, et professeur à Bâle, y était né le 4 février 1700. A l'étude de la médecine il joignit celle des mathématiques, et c'est de cette dernière science qu'il nous reste de lui des écrits, la plupart, pour concourir à des prix proposés. Il en remporta plusieurs à l'académie des sciences de Paris, sur la construction des clepsidres, sur l'inclinaison mutuelle de l'orbite des planètes, sur la construction des ancres, sur celle de la boussole, sur le flux et reflux de la mer, sur la méthode de trouver en mer le rapport du temps, sur la théorie de l'aimant, sur la théorie des courans, sur la manière de suppléer l'action du vent, sur celle de diminuer le roulis et le tangage des vaisseaux. Pierre-le-Grand le fit venir, en 1726, à Pétersbourg, avec ses frères, pour y remplir des places dans l'académie de Pétersbourg, qu'il venait de fonder. Des raisons de santé lui firent quitter Pétersbourg en 1733. Il revint dans sa patrie y remplir une chaire de botanique et d'anatomie, qu'il échangea contre celle de physique, plus conforme à son goût pour les mathématiques. Ses travaux l'occupèrent jusqu'à sa mort, arrivée le 17 mars 1782. Indépendamment des ouvrages cités ci-dessus, il a fait imprimer, en 1738, à Strasbourg, son *Hydrodinamique*, ou *Commentaire sur la force et le m uvement des fluides*.

BEROALD (Matthieu), natif de Paris, de catholique devint ministre protestant. Il avait été précepteur de Théodore Agrippa d'Aubigné, et était mort en 1584. On a de lui une chronologie en latin, 1575, in-fol.

BEROALD (François), fils du précédent, seigneur de Verville et chanoine de Saint-Gatien de Tours, en 1593, a composé le *Moyen de parvenir*, ouvrage licencieux et impie, qui amusait plus qu'à présent, dans le temps qu'il a été composé, par la connaissance que l'on avait alors des faits auxquels il fait allusion, mais dont la naïveté a toujours de quoi plaire. Les premières éditions n'ont point de date; elles sont in-24, et leur beauté fait soupçonner qu'elles sont de Hollande: l'une a 439 pag., une autre, plus gros caractère, 617, mais ce livre a été réimprimé bien des fois, entre autres en 1732 et 1754, 2 vol. in-16. Ce livre a été aussi imprimé sous ce titre: *Le Salmigondis*, Liége, 1698, in-12; le *Coupecu de la mélancolie*, Parme, 1698, in-12. Ce sont deux titres à la même édition. Beroald a fait grand nombre d'autres livres qui sont oubliés: les *Appréhensions spirituelles*, et la *Recherche de la pierre philosophale*, poëmes, 1584, in-12; *Aventures de Floride*, en 4 parties in-12; le *Cabinet de Minerve*, 1601, in-12; *Voyage des princes fortunés*, 1610, in-8°, etc.

BEROALDE (Philippe), célèbre professeur de belles-lettres à Bologne sa patrie, mourut le 27 juillet 1505, à 52 ans, laissant un fils; il a fait des Commentaires sur Apulée, Venise, 1501, in-fol., et sur d'autres auteurs, et d'autres ouvrages, 1507 et 1513, 2 vol. in-4°. Sa vie a été donnée en latin par Jean Pins, Bologne, 1505, in-4°. Bianchini en a donné une autre à la tête du Suétone de Beroalde, Lyon, 1548, in-fol.

BEROALDE (Philippe), neveu du précédent, mort en 1518, à 40 ans, fut bibliothécaire du Vatican sous Léon X. On a de lui plusieurs pièces de vers estimées, dans *Deliciæ poetarum italorum*.

BEROSE, prêtre du temple de Bélus à Babylone, du temps de Ptolomée. Philadelphe, écrivit l'histoire de Chaldée, que les anciens ont souvent citée, et dont Josephe nous a conservé des fragmens curieux. Il donnait à sa nation une antiquité imaginaire, et mêlait ses relations d'astrologie. Ce sont ses prédictions qui engagèrent les Athéniens, au rapport de Pline, à faire placer sa statue avec une langue dorée, dans leur gymnase. On a imprimé sous son nom cinq livres d'antiquités, Anvers, 1545, in-8°.

BERQUEM (Louis), né à Bruges, était encore fort jeune, lorsqu'il trouva l'art de tailler des diamans, vers 1476. S'étant aperçu que le diamant frotté contre un autre l'entamait, cela lui donna lieu d'inventer des roues qui pulvérisent les diamans, et avec cette poudre il parvint à polir les autres.

BERQUIN (Louis), gentilhomme artésien, déclama contre les moines, qui le taxèrent d'irréligion, et le firent mettre en prison. François Ier, à son retour d'Espagne, lui rendit la liberté; mais ayant été repris une seconde fois pour le même sujet, il fut condamné à être étranglé et brûlé, le 22 avril 1529, âgé d'environ 40 ans; supplice horrible, si l'on a voulu punir sa façon de penser; trop rigoureux, mais non pas injuste, s'il était considéré comme perturbateur du repos public. En renfermant simplement ces premiers prédicans, l'Europe se serait épargné bien des malheurs; et l'on aurait étouffé leur doctrine dans sa naissance, si les ministres de la religion eussent eu alors une conduite convenable à leur état. Les nouveautés des prédicans, isolées des idées de réforme, n'auraient pas fait fortune; mais malheureusement leurs nouveautés ne paraissaient que l'accessoire d'une réforme, que tout le monde désirait; parce qu'on se permet des écarts, mais on ne veut pas les voir dans la conduite de ceux qu'on ne perd jamais de vue. Berquin avait traduit quelques ouvrages d'Erasme auxquels il ajoutait du sien, le *Panégyrique du Mariage*, le *Manuel du Soldat chrétien*, la *Complainte du soldat chrétien*.).

BERRETINI (Pierre *Voy*. Beretin.

BERRIMAN (Guillaume), né le 24 septembre 1688, fut chapelain de l'évêque de Londres, et prévôt du collége d'Eton. Il est mort le 5 février 1750. On a de lui des *Sermons*, 1733, 2 volumes in-8°.

BERRIN (Louis), dessinateur habile pour les carrousels, pompes funèbres, fêtes galantes, habits et décorations de théâtre, mort à Paris, en 1711; il est enterré à Saint Germain-l'Auxerrois.

BERROYER (Claude), avocat au parlement de Paris, mort en 1735, laissant deux fils et deux filles, a donné les Arrêts de Bardet, 2 vol. in-fol.; la Coutume de Paris de Duplessis, 1709, in-fol.; la Bibliothèque des coutumes, in-4°..

BERRUGETE (Alonzo), peintre, sculpteur et architecte espagnol, mort à Madrid en 1545, a détruit en Espagne le goût barbare qui y régnait dans les beaux arts, en y introduisant le goût qu'il s'était formé en Italie. Il était peintre du cabinet de Charles V. On regarde comme un chef-d'œuvre une statue de marbre de sa façon, qu'on voit à Valladolid.

BERRUYER (Joseph-Isaac), très-célèbre écrivain jésuite, né à Rouen le 7 novembre 1681, d'une famille noble de cette ville, entra dans la société des jésuites à l'âge de 16 ans. La faiblesse de sa complexion lui épargna dans sa jeunesse une partie des travaux de la régence, et dans un âge plus avancé, ne lui permit pas de prêcher, ce qu'il aurait fait avec la plus grande distinction, à en juger par quelques sermons qu'il prononça à Rouen. On lui confia dans cette ville l'administration du séminaire de Joyeuse, où il forma le plan d'un grand ouvrage sur les divines écritures, dont il vint, en 1728, faire imprimer à Paris la première partie, sous le titre d'*Histoire du peuple de Dieu depuis son origine jusqu'à la naissance du Messie*, en 7 tom., qui se partagent en 8 vol. in-4° auxquels on joint un supplément. Il la fit réimprimer en 1733 en 8 vol. in-4° et 10 vol. in-12, avec des corrections annoncées dans le journal de Trevoux, 1729. L'ordre et l'enchaînement des faits, la noblesse et la vivacité des images et l'élégance du style, qui tiennent du roman, donnèrent un grand cours à cet ouvrage; mais les choses répréhensibles qui s'y trouvèrent le firent condamner par M. Colbert, évêque de Montpellier, en 1731, à Rome en 1734 et 1757, et supprimer par arrêt du parlement du 9 avril 1756. La seconde partie, qui parut en 1753, sous le titre d'*Histoire du peuple de Dieu, depuis la naissance du Messie*, 4 vol. in-4°, et 8 vol. in-12, parut encore plus répréhensible, en ce qu'il y renouvelait toutes les erreurs de son confrère le père Hardouin. Les supérieurs des jésuites l'improuvèrent publiquement le 22 octobre 1753. L'archevêque de Paris en défendit la lecture. Le père Berruyer adressa sa rétractation à la Sorbonne; elle y fut lue dans l'assemblée du 2 janvier 1754. Le parlement lui en fit donner une autre deux ans après, mais il y a lieu de soupçonner que toutes ces rétracta-

tions n'étaient pas sincères; car en 1758 on vit paraître la troisième partie, sous le titre d'*Histoire du peuple de Dieu*, ou *paraphrase littérale des Epîtres des apôtres*, 2 vol. in-4°, ou 5 vol. in-12, contenant les mêmes erreurs que les précédentes. Très-certainement elle ne vit le jour que par la connivence du père Berruyer ou de ses supérieurs. Ceux qui ont connu le père Berruyer sont persuadés que ce sont ses supérieurs qui l'ont contraint de la donner. Cette troisième partie fut condamnée en 1758 par Clément XIII, qui renouvela les censures portées par Benoît XIV contre la première et la seconde partie, en 1757 Le père Berruyer est mort à Paris, dans la maison professe des jésuites, le 18 février 1758, à 77 ans, après avoir soumis ses opinions au jugement des évêques. Il a trouvé des contradicteurs jusque parmi ses confrères, surtout dans le savant père Tournemine; mais personne ne l'a plus solidement combattu que l'abbé Gautier, en 3 vol. in-12. M. de Fitz-James, évêque de Soissons, dans son Instruction patorales, 2 vol. in-4°, le réfute d'une manière lumineuse. La Sorbonne, après six ans d'examen et de travail, en a fait une censure détaillée et motivée, qui a paru en 1764.

BERRY. Le nom de ce duché a été donné à plusieurs princes, entre autres à Charles, petit-fils de Louis XIV, mort en 1714, sans enfans. *Voy*. JEAN, duc de Berry.

BERRYAT (J.), médecin ordinaire du roi, intendant des eaux minérales de France, correspondant de l'académie des sciences, mort en 1754, a donné les deux premiers volumes de la *Collection académique*, in-4°; *Observations sur les eaux minérales d'Epoigny, et autres des environs d'Auxerre*, 1752, in-12.

BERRYER (NICOLAS-RÉNÉ). Après avoir été président du grand-conseil, et intendant de Poitiers, fut nommé lieutenant de police de Paris, en 1747. Il sut, dans une place aussi délicate, où il faut toujours réprimer l'effervescence, se concilier l'estime des citoyens. Il aimait la liberté, mais il voulait connaître ce qu'on se permettait. Quelquefois il a été trop loin pour prévenir le mal, ou pour mieux dire, ceux qu'il en avait chargés en avaient abusé indignement. En 1750 il avait ordonné de mettre en prison les enfans qui passaient leur temps à jouer dans les rues, pour prévenir les vices de l'oisiveté, mais ceux qui étaient chargés d'exécuter ses ordres en firent un commerce en arrêtant indistinctement de pauvres enfans qu'ils rendaient à leurs parens pour de l'argent. Cela excita une révolte dans Paris, qui dura plusieurs jours. Trois malheureux furent punis de mort, mais les gens de police qui y avaient donné lieu en furent quittes pour des peines de correction, ce qui ne parut pas juste au public équitable. Au reste ce n'est pas M. Berryer qui les jugea. Ce magistrat quitta la police en 1757, fut nommé ministre, puis secrétaire d'état en 1758, et enfin garde-des-sceaux en 1761. De fréquentes attaques d'apoplexie le conduisirent au tombeau, le 15 août 1762, après avoir marié sa fille à M. de Lamoignon de Bâville, garde-des-sceaux, en avril 1787.

BERSABÉE. *Voy*. BETHSABÉE.

BERTANO (JEAN-BAPTISTE), architecte de Mantoue dans le 16e siècle, se forma le goût en Italie, et s'acquit la confiance de Guillaume III, duc de Mantoue, qui lui confia la direction des édifices publics. On admire surtout la construction de l'église de Sainte-Barbe et de son haut clocher, décoré de quatre ordres d'architecture. Il a publié: *Gli oscuri e difficili passi dell' opera ionica di Vitruvio alla chiara intelligenza tradotti, Mantoua*, 1558, in-fol.

BERTAUT (JEAN), poète français, natif de Caen, premier aumônier de la reine Catherine de Médecis, abbé d'Aulnai en 1594, puis évêque de Séez en 1606, contribua beaucoup à la conversion d'Henri IV, et mourut le 8 juin 1611, à 59 ans. Il était ami de Ronsard et de Desportes, et les surpassa dans ses poésies, 1620, in-8°, qui roulent presque toutes sur des sujets de piété. Le cardinal du Perron les trouvait polies et ingénieuses, quoiqu'il s'y trouve un grand nombre de pointes dans le goût de Sénèque.

BERTERA (BARTHÉLEMI-ANTOINE), italien, établi à Paris, où il avait le titre d'interprète du roi, y est mort en novembre 1782. Il avait donné des *Méthodes pour apprendre la langue*

italienne, in-12; l'*espagnole*, in-12; la *française*, 1773, in-12. Il avait aussi composé un *Dictionnaire espagnol*, latin, italien et français, qui n'a pas été imprimé.

BERTHAULT (Pierre), chancelier et archidiacre de Chartres, natif de Sens, mort le 19 octobre 1681, est auteur d'un Traité *de Ará*, imprimé à Nantes en 1636, et rempli d'érudition. Il a publié le *Florus gallicus*, et le *Florus francicus*, in-12.

BERTHEAU (Charles), né en 1660, d'un ministre de Montpellier, devint lui-même ministre à Charenton. En 1685 il se retira à Londres, où il fut ministre de l'église française, jusqu'à sa mort, arrivée le 25 décembre 1732. On a de lui 2 volumes de *Sermons* dont le premier vaut mieux que le second, parce que les éditeurs de ce dernier n'en ont pas assez soigné l'édition.

BERTHELET (Grégoire), né à Bérain, dans le Barrois, le 20 janvier 1680, est mort bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, le 31 mars 1754. Il est auteur d'un *Traité historique et moral de l'abstinence des viandes*, 1731, in-4°.

BERTHIER (Jean), sculpteur, fut chargé par Louis XIV de faire en relief toutes les places fortifiées de France, pour l'instruction des princes ses petit-fils. On les avait placées dans la grande galerie du Louvre, d'où elles ont été transportées aux Invalides.

BERTHIER (Guillaume-François), né à Issoudun le 7 avril 1704, entra chez les jésuites en 1722. Son caractère laborieux, intelligent et critique le fit charger par ses confrères de la continuation de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, commencée par le père Longueval. Il en donna les six derniers volumes, qui conduisent cette Histoire jusqu'en 1529. Il était déjà chargé, depuis 1745, de la rédaction du *Journal de Trévoux*, qui fut généralement estimé des savans, pendant les dix-sept années qu'il le dirigea. Une critique sage et exacte instruisait les lecteurs; elle était tirée du fond de la chose, et n'était pas faite pour amuser la malignité des lecteurs sans leur rien apprendre. A la destruction des jésuites, il fut adjoint à l'éducation des enfans de France, sous le titre de garde de la bibliothèque du roi, avec une pension de 4000 livres; mais il perdit cet emploi en 1764, qu'il fut obligé de sortir du royaume. Il se retira à Offembourg, petite ville d'Allemagne, impériale et catholique, à cinq lieues de Strasbourg. Ce fut là qu'il s'occupa d'un *Commentaire sur les Psaumes*, qui a paru en 8 vol. in-12, en 1786. Cet ouvrage fait honneur à l'érudition et à la piété de l'auteur. Le texte est éclairci par les différentes traductions, et par les commentaires des pères et des interprètes. Ses réflexions sont pleines d'onction, et pénètrent un cœur droit. En 1776, il revint en France, et choisit pour sa retraite la ville de Bourges, où il avait un frère chanoine. Il y est mort le 15 décembre 1782, des suites d'une chute. Il est enterré dans une chapelle de la cathédrale, où l'abbé Brottier, son confrère lui a fait mettre une épitaphe.

BERTHOLDE-LE-NOIR. *Voy.* Schwart.

BERTHOLDE, BERNOLDE ou BERNALD, prêtre de Constance dans le 11e siècle, continua la chronique d'Hermannus-Contractus, depuis l'an 1054 jusqu'en 1064, et y ajouta l'histoire de son temps jusqu'à l'année 1100, qu'on croit être celle de sa mort. Outre cette chronique de Bertholde, on a de lui des opuscules en faveur de Grégoire VII, dont il était grand partisan, aussi bien que du saint siége. Il a encore composé la Vie d'Hermannus, qui est en manuscrit dans l'abbaye de Muri, en Suisse.

BERTI (Jean-Laurent), né le 28 mai 1696, à Serravezza, petit village de Toscane, dans le Capitanat de Pietra-Santa, entra dès sa jeunesse dans l'ordre des augustins, et fit successivement ses études de philosophie et de théologie à Florence et à Rome, où il ne tarda pas à faire paraître ses beaux talens pour la littérature et les sciences. On le décora, dans son ordre, du titre d'assistant général d'Italie, et de celui de préfet de la célèbre bibliothèque angélique. Il était très-versé dans la connaissance des langues savantes. C'est à Rome qu'il fit imprimer pour la première fois son *Cours complet de théologie*, en 8 vol. in-4°, qu'il dédia au pape Benoit XIV. Dès que cet ouvrage parut, les jésuites l'attaquèrent, d'abord par eux-mêmes, et ne tardè-

rent pas à lui susciter des adversaires étrangers, entre autres deux célèbres archevêques de France (MM. Languet et de Saleon), qui écrivirent à Benoît XIV, pour se plaindre de ce que le père Berti renouvelait les erreurs de Jansénius. Ce savant pape, au lieu de répondre aux deux prélats, engagea le théologien à donner au public l'apologie de sa doctrine, ce qu'il fit par le moyen de 2 vol. in-4°, qui font une suite des 8 premiers, et dans lesquels il établit, avec autant de solidité que de clarté et d'érudition, la différence de la doctrine des augustins et de celle des jansénistes. François Ier, grand-duc de Toscane, et depuis empereur, instruit du rare mérite du père Berti, voulut le récompenser et l'encourager. Il le rappela dans ses états, lui assigna une pension très-considérable, lui donna une chaire de professeur dans la célèbre université de Pise, avec le titre de théologien impérial. Ce fut dans cette ville que le père Berti mourut, le 26 mai 1766, après y avoir donné au public un grand nombre d'ouvrages, tels que des *Dissertations*, des *Dialogues*, des *Réponses*, des *Discours académiques*, des *Panégyriques*, une *Histoire ecclésiastique*, 7 vol. in-4° ; un *Abrégé de la même*, 2 tomes en 1 vol. in-8° ; un *Traité des œuvres de saint Augustin*, quelques *Pièces de vers italiens*, etc., etc. Tous ces écrits ont été imprimés à Rome, à Naples, à Florence, à Pise, à Livourne, à Cologne, enfin à Venise, où ils sont recueillis dans l'édition in-fol.

BERTIER (Joseph-Étienne), né en 1710, à Aix en Provence, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa la philosophie. Lorsque l'âge et les infirmités ne lui permirent plus l'enseignement, il se retira dans la maison de l'Oratoire, à Paris, rue Saint-Honoré. C'est dans cette maison, qui sert de retraite aux sujets qui ont rendu à la congrégation des services longs et assidus, qu'il mourut le 15 novembre 1783. Il était de l'académie d'Angers, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, et membre de la société royale de Londres. La physique fixa surtout son attention : attaché à Descartes, il suivait constamment le système de ce grand homme. Son zèle pour obliger le conduisait quelquefois à la cour; il y était connu de Louis XV, qui ne l'appellait que l'homme aux tourbillons. Ses ouvrages sont : *Dissertation, où l'on examine si l'air passe dans le sang des hommes*, 1739, in-12; *Physique des comètes*, 1760, in-12; *Physique des corps animés*, 1755, in-12.

BERTIN (Nicolas), habile peintre, né à Paris en 1664, remporta à l'âge de 18 ans le premier prix de peinture. Comme tous les jeunes peintres, il alla chercher à Rome de beaux modèles pour se perfectionner dans son art. Il y aurait même été directeur de l'académie romaine, si une aventure galante qui lui arriva dans cette ville ne l'eût empêché de l'accepter. Sa manière était pleine de grâce et de force. Il réussit principalement dans les petits tableaux. Il mourut à Paris en 1736. On voit de lui de grands tableaux d'histoire dans le château de Meudon, et à Paris, dans Saint-Leu et dans Saint-Germain-des-Prés.

BERTIN (Exupère-Joseph), fils d'un médecin du Tremblai, diocèse de Rennes, où il naquit en 1712. La mort de son père qu'il perdit fort jeune ne l'empêcha pas de s'adonner à la médecine. Il fut reçu docteur à Rennes, en 1737, et à Paris, en 1741. Il fut ensuite appelé en Valaquie, pour y être médecin du hospodar. A son arrivée, ce despote le força d'assister au supplice de celui qu'il venait remplacer. Sa timidité naturelle fut encore augmentée par ce spectacle, et il saisit l'occasion d'un voyage que le hospodar fit à Constantinople, pour revenir en France. Il essuya à Paris, une maladie qui fit juger que ses facultés intellectuelles étaient dérangées. Il en revint cependant au bout d'un an, et se retira dans sa patrie, d'où il continua d'envoyer des mémoires à l'académie des sciences, dont il était membre. Il y mourut au mois de février 1781. Son loisir était rempli par la composition d'un *Cours complet d'anatomie* dont il a publié l'*Ostéologie*, 1753, 4 vol. in-12.

BERTINAZZI (Charles-Antoine), dit Carlin, naquit à Turin en 1713, d'un officier dans les troupes du roi de Sardaigne, nommé Félix Bertinazzi, qui fit soigner son éducation : il réussit principalement à la danse et à tirer des armes. A l'âge de 14 ans il était porte-

enseigne dans un régiment. La mort de son père et de sa mère, qui le laissaient sans fortune, l'obligea de quitter les armes pour donner des leçons de danse et d'armes : alors son génie se manifesta en s'amusant à jouer la comédie en particulier avec ses écoliers. Un événement singulier le fit devenir acteur public. Il était à Bologne, bien accueilli de la noblesse, qui cherchait à lui faire un sort, pour le retenir dans la ville, lorsque l'arlequin qui jouait dans la troupe qui était alors à Bologne ayant eu un démêlé avec les directeurs, s'en alla, et laissa la troupe dans le plus grand embarras. Carlin s'offrit aux directeurs ; il fut habillé dans le plus grand secret, joua en acteur consommé, et ne fut reconnu qu'à la quatrième représentation. Il jouait dans les différentes villes d'Italie, quand Thomassin, qui faisait les rôles d'arlequin à la comédie italienne de Paris, mourut : ceux qui se proposèrent de le remplacer ne furent pas du goût du public ; Carlin fut mandé en 1741 ; il eut quelques difficultés à vaincre pour apprendre le français, qu'il ignorait absolument, et pour faire oublier la taille fine de Thomassin, son jeu délicat et vif. Ses succès dans la danse lui concilièrent les spectateurs ; son naturel comique, sa prestesse incroyable, ses grâces inimitables le firent admirer. Il joignait à ses talens toutes les qualités du cœur qui constituent l'honnête homme, l'ami fidèle, le père excellent. L'amour de l'ordre devait lui assurer une fortune honnête, des faillites et un vol lui ont emporté plus de 100,000 liv. : cette situation a empoisonné la fin de ses jours, qui ont été terminés le 7 septembre 1783. Le cabinet d'histoire naturelle qu'il a laissé, fait connaître que les occupations de sa profession n'absorbaient pas tous ses momens. Il est auteur d'une comédie à canevas, en trois actes, intitulée *les Métamorphoses d'Arlequin*, dont il était le sujet, l'auteur, l'acteur et le spectacle. Elle est du 27 novembre 1763.

BERTIUS (Pierre), né à Bièvre ou Beveren, en Flandre, le 14 novembre 1565, devint régent du collége des états à Leyde, et ensuite professeur en philosophie dans la même ville ; mais ayant embrassé les opinions des arminiens, il s'attira la haine des gomaristes, et après le synode de Dordrecht il fut dépouillé de son emploi en 1619. L'année suivante, ne pouvant plus faire subsister sa nombreuse famille, il vint en France. Les ministres de Charenton refusèrent de l'admettre à la participation de la Cène, ce qui le détermina à abjurer le protestantisme, le 15 juin 1620. On le nomma peu de temps après professeur en éloquence au collége de Boncourt, où il commença ses fonctions le 2 d'octobre par un discours qu'il prononça sur les motifs de son abjuration. Bertius fut ensuite historiographe du roi et professeur royal surnuméraire en mathématiques. Il mourut le 3 octobre 1629, à 64 ans. Sa femme et ses enfans, qu'il avait fait venir en France, embrassèrent, à son exemple, la religion catholique. Il avait quatre fils. Les trois aînés se firent carmes deschaux, et le quatrième bénédictin. Bertius était fort laborieux. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, 1° l'Oraison funèbre d'Arminius, qu'il fit le 22 octobre 1609, in-4°, et à la tête des *Disputationes* d'Arminius, 1614, in-8°, et un livre sur la persévérance des saints, intitulé *Hymenæus desertor, sive de sanctorum perseverantiâ et apostasiâ*, Lugd. Bat. 1610, in-4°, réimprimé à Leyde en 1615, avec quelques autres écrits sur la même matière. Ce sont ces deux ouvrages qui lui attirèrent la haine et les persécutions des gomaristes ; 2° plusieurs ouvrages de géographie, que Bertius possédait très-bien, savoir : *Commentariorum rerum germanicarum libri tres*; Amsterdam, 1616, in-4°, et 1635, in-12 ; *Theatrum geographiæ veteris*, Amsterdam, 1618 et 1619, 2 tom. in-fol. ; *Notitia chorographica episcopatuum Galliæ*, Paris, 1625, in-fol. ; *Introductio in universam geographiam*, in-12 ; *Imperium Caroli magni et vicinæ regiones*, dans l'atlas de Hondius, etc. ; 3° plusieurs harangues et pièces de vers en latin.

BERTRAM (Corneille - Bonaventure) natif de Thouars, savant ministre et professeur d'hébreu à Genève et à Lausanne, avait épousé la nièce de la première femme de Théodose de Beze, et mourut en 1594, à 63 ans. On a de lui, 1° une République des hébreux, Leyde, 1641, in-8°, qui est courte et méthodique ; 2° un Parallèle

de la langue hébraïque avec la syriaque, 1574, in-4°; 3° une révision de la bible française de Genève, faite sur le texte hébreu. Nouvelle édit. du trésor de Pagnin, etc.

BERTRAND (PIERRE), savant canoniste, après avoir enseigné le droit avec réputation, fut évêque de Nevers, puis d'Autun, ensuite cardinal. Il défendit si bien le droit du clergé sur les choses temporelles, contre Pierre de Cugnières, avocat-général, que le roi prononça en sa faveur. Son ouvrage est imprimé à Paris, 1495, in-4°, et dans les Libertés de l'église gallicane, Lyon, 1770, 5 vol. in-4°. C'est lui qui a fondé le collége d'Autun à Paris. Il mourut à Avignon en 1348. On a encore de lui un Traité *De origine et usu jurisdictionum*, Venise, 1584, in-fol. Il ne faut pas le confondre avec Pierre Bertrand de Colombier, son neveu, qui fut aussi cardinal, évêque de Nevers et d'Arras, mort en 1356.

BERTRAND (JEAN-BAPTISTE), médecin de l'académie de Marseille, né à Martigues le 12 juillet 1670, et mort le 10 septembre 1752. Il a donné la *Relation historique de la peste de Marseille*, 1721, in-12; *Dissertation sur l'air maritime*, 1724, in-4°.

BERTRAND (FRANÇOIS-SÉRAPHIQUE), avocat au parlement de Bretagne, né à Nantes le 30 octobre 1702, mort le 15 juillet 1752, est auteur de *Ruris deliciæ*, 1756, in-12; *Poésies diverses*, 1749, in-12.

BERTRAND (PHILIPPE), sculpteur, né à Paris, y a sculpté saint Satyre aux Invalides, l'Air à Trianon, Jésus-Christ à la Samaritaine, etc. Il mourut de la gravelle à Paris, en 1724, à 60 ans.

BERTRAND (BERNARD-NICOLAS), médecin, mort le 29 septembre 1780, a commencé le *Journal de médecine*, dont il a donné les deux premiers volumes. Il a publié aussi des *Élémens de physiologie*, 1756, in-12, assez estimés quand ils ont paru; mais, dans cette science de compilation, un nouveau livre chasse l'ancien. Une *Réponse à M. Dibon*, 1754, in-12.

BERTRANDI (JEAN), premier président au parlement de Paris, eut les sceaux en 1550, lorsque Diane de Poitiers les fit ôter au chancelier Olivier, qui ne voulait pas se prêter à ses désirs: il sut profiter de sa faveur pour devenir, après la mort de sa femme, cardinal et archevêque de Sens; mais quand les Guises, tout puissans sous François II, voulurent donner une bonne idée de leur gouvernement, ils lui ôtèrent les sceaux, et les rendirent au chancelier Olivier. Il mourut à Venise le 4 décembre 1560.

BERTRAND DU GUESCLIN. *Voy.* GUESCLIN.

BÉRULLE (PIERRE), naquit le 14 février 1575, d'une famille noble et originaire de Champagne. Il se distingua par ses vertus et par sa science. Il était ami de saint François-de-Sales, et du bienheureux César de Bus. Ce fut lui qui amena les carmélites d'Espagne, et qui fonda la congrégation de l'Oratoire de France, différente de celle de Rome. Il en fut le premier général, et l'ordre fut approuvé par Paul V, en 1613. Urbain VIII le fit cardinal en 1627. Il mourut en disant la messe, le 2 octobre 1629, à 55 ans. On a de lui divers ouvrages, Paris, 1644, in-fol., réimprimés en 1657. M. Habert de Cerisi, et M. Gouget, ont écrit sa vie; le premier, in-4°, le second, in-12.

BERWICK. *Voy.* FITZ-JAMES.

BESLER (BASILE), apothicaire de Nuremberg, né en 1561, a donné *Hortus eystettensis*, 1613, in-fol., fig., la réimpression de 1640 est moins belle; celle de 1750 encore pire. Il y a 366 planches. *Icones florum et herbarum*, 1616, in-4°, et la continuation, 1622, in-fol. Le *Gazophilacium rerum naturalium*, Norimbergæ, 1642, in-fol., est de Michel-Robert Befler, 1716, in-fol., qui est recherché. Ce livre est réimprimé en 1716, mais moins estimé de cette édition que de la précédente. Lochner a donné la Description du cabinet de Basile et de M.-R. Besler.

BESLY (JEAN), avocat du roi à Fontenay-le-Comte en Poitou, sa patrie, fut marié deux fois, et mourut en 1644, à 72 ans. Son Histoire de Poitou, Paris, 1647, in-fol., est estimée; *les Evéques de Poitiers*, 1647, in-4°.

BESOGNE (JÉRÔME), docteur de Sorbonne, mort en 1763, à 77 ans, se distingua par ses vertus et son savoir. Il a donné: *Principes de la perfection chrétienne*, 1748, *in-12*; *Principes de la pénitence*, 1762, *in-12*; *Principes de la justice chrétienne*, 1762,

in-12 ; *Concorde des livres de la sagesse*, 1737, in-12 ; des ouvrages sur les affaires du temps, dans lesquelles il était entré avec assez de feu, contre les jésuites et leurs adhérens.

BESOIGNE (Jérôme), prêtre et docteur de Sorbonne, naquit à Paris en 1686, d'une ancienne famille de la librairie. Il fut co-adjuteur de M. Durieux, principal du Plessis, jusqu'en 1722, que ses sentimens pour la cause de Port-Royal l'en firent écarter. Libre de tout emploi, il s'occupa de différens ouvrages, et mourut le 25 janvier 1763, à 76 ans. On a de lui : *Concorde des livres de la sagesse*, ou *morale du Saint-Esprit*, 1737, in-12; *Concorde des Épîtres de saint Paul, et des Épîtres canoniques*, ou *morale des apôtres*, 1747, in-12; *Principes de perfection chrétienne et religieuse*, 1738, in-12, et souvent réimprimés depuis. *Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, 1752, 6 vol. in-12, à laquelle il joignit pour supplément les *Vies des quatre évêques engagés dans la cause de Port-Royal*, 1765, 2 vol. in-12; *Prières en forme de litanies*, 1757, in-12; *Principes de la pénitence et de la justice*, 1762, 2 vol. in-12; *Réflexions théologiques sur les Lettres de l'abbé de Villefroi, et les Principes discutés, relativement à la conduite de Dieu sur son église*, 1752, in-12, et quelques ouvrages sur les *affaires ecclésiastiques du temps*.

BESOLDE (Christophe), né à Tubinge en 1577, y fut professeur de droit. Il abjura la religion protestante en 1635, et mourut en 1638. Sa femme abjura aussi la religion protestante après sa mort. On a de lui, *Dissertationes philologicæ*, 1642, in-4° ; *Documenta monasteriorum ducatûs Wurtemb.*, 1636, in-4° ; *Virginum sacrarum monumenta*, Wirtemb., 1636, in-4°; *Synopsis rerum ab orbe condito gestarum*, Franequer, 1698, in-8°.

BESSARION, savant cardinal, patriarche de Constantinople et archevêque de Nicée au 15e siècle, était de Trébisonde. Jean Paléologue l'ayant envoyé en Italie pour travailler à la réunion de l'église grecque, il harangua les pères du concile de Florence. Ce discours se trouve dans les actes de ce concile. Mais s'étant attiré l'inimitié des Grecs, il resta en Italie, et Eugène IV le fit cardinal en 1439. De là il s'établit à Rome, où son mérite était si connu, qu'on pensa l'élever sur la chaire de saint Pierre. Plusieurs papes en firent leur légat : mais sa légation en France lui coûta la vie ; car Louis XI l'ayant très-mál reçu, parce qu'il avait rendu visite au duc de Bourgogne avant lui, ou parce qu'il lui avait demandé la liberté du cardinal de la Balue, il en eut tant de chagrin, qu'il mourut à Ravenne, en s'en retournant à Rome, le 18 novembre 1472, à 77 ans. Cet illustre cardinal mérite des éloges éternels, par l'amour qu'il eut pour les lettres. Sa maison était toujours remplie de savans. On a de lui une Défense de la doctrine de Platon, dont l'édition, sans date, mais de 1470, in-fol., est rare; des lettres imprimées en Sorbonne, in-4°; *Oratione contra il Turcho*, 1471, in-4°, et d'autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères et dans Arcudius.

BESSÉ (Henri de), sieur de la Chapelle-Milon, inspecteur des beaux-arts sous le marquis de Villacerf, et contrôleur des bâtimens, lorsque M. Colbert fut nommé, en 1683, surintendant des bâtimens. Il fut académicien et secrétaire de l'académie des inscriptions et des médailles, et mourut en 1693. On a de lui une excellente Relation des campagnes de Rocroi et de Fribourg en 1643 et 1644, in-12, et dans des recueils.

BESSIN (dom Guillaume), savant bénédictin, né à Gros-la-Ferrière, au diocèse d'Évreux le 27 mars 1654, et mort à Rouen le 18 octobre 1726, est auteur d'une édition des conciles de Normandie, 1717, in-fol., et de quelques autres ouvrages. Il régenta avec succès la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de son ordre.

BESSON (Jacques), ingénieur et mathématicien, né en Dauphiné, a inventé plusieurs machines que Paschalis a publiées après sa mort sous le titre de *Theatrum machinarum*, Lyon, 1582, fig., in-fol. Besson avait publié lui-même : *De ratione extrahendi olea et aquas è medicamentis simplicibus*, *Tiguri*, 1559, in-8°; le *Cosmolabe*, Paris, 1567, in-4°; *Usage du compas d'Euclide*, Paris, 1571, in-4°.

BETHENCOURT (Jean de), gentil-

homme français, ayant eu connaissance de l'existence des Canaries, par quelque marin que la tempête avait jeté sur les côtes de ces îles, en entreprit la conquête à ses propres frais, et avec l'ordre de Henri III, roi de Castille. Il soumit Lancerote, Fortaventura et l'Ile-de-Fer; laissa dans ces îles un de ses neveux, nommé Maciot de Béthencourt, et revint en France chercher de nouvelles forces pour achever la conquête de ces iles. Maciot joignit Gomère aux trois autres, en attendant son oncle, qui ne revint point, soit que l'âge ou les affaires l'en aient empêché. Maciot, déconcerté par le retard de son oncle, et hors d'état de conserver sa conquête, en traita, en 1424, avec l'infant don Henri de Portugal, qui lui donna en échange les fabriques de savon de l'île de Madère, et d'autres revenus, dont il fut content. La fille unique de Béthencourt épousa Ruy Gonzales de Camera, fils de celui qui avait découvert Madère, qui devint la tige d'une grande maison.

BETHSABÉE, femme d'Urie, et mère de Salomon, épousa David après la mort de son époux. Ce prince avait auparavant commis avec elle un adultère dont il fit pénitence.

BÉTHUNE (MAXIMILIEN DE), duc de Sully, pair, grand-maître de l'artillerie, et maréchal de France, prince souverain d'Enrichemont et de Bois-Belle, marquis de Rosny, et l'un des plus grands hommes que la France ait produits, naquit à Rosny en 1559, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, qui tire son nom de Béthune, ville d'Artois, à six lieues de Lille. Il s'attacha dès sa plus tendre jeunesse à Henri de Bourbon, alors roi de Navarre, qui fut depuis le roi Henri IV, et mérita ses bonnes grâces par ses services et par sa fidélité. Ce grand prince le fit d'abord son chambellan, et l'employa à la bataille de Coutras, au combat d'Arques, à la bataille d'Ivri, aux siéges de Paris, de Noyon, de Rouen, de Laon, de Montmélian, en 1600, et dans toutes les occasions de quelque importance. Maximilien de Béthune devint grand-voyer de France en 1597, et surintendant des finances l'année suivante. Quoiqu'il ne se fût appliqué jusqu'alors qu'à se signaler dans les armées, il rétablit si bien les finances du roi son maître, qu'il paya 200 millions de dettes en dix ans, et qu'il remit de grandes sommes dans les trésors du roi. Il devint grand-maître de l'artillerie en 1601, gouverneur de la Bastille en 1602, puis surintendant des fortifications. Il fut ensuite envoyé en Angleterre en qualité d'ambassadeur extraordinaire, et eut à son retour le gouvernement de Poitou. Enfin, le roi Henri IV érigea en sa faveur, en 1606, la terre de Sully-sur-Loire en duché-pairie, et le fit grand-maître des ports et hâvres de France. Après la mort funeste de ce grand monarque, arrivée en 1610, le duc de Sully se retira dans une de ses maisons, où il mena une vie privée. On lui donna le bâton de maréchal de France le 18 septembre 1634, pour avoir sa démission de la charge de grand-maître de l'artillerie. Il mourut en son château de Villebon, au pays Chartrain, le 21 décembre 1641, à 82 ans, après avoir été regardé de toute la France comme un homme droit, sincère, sage, discret, d'une capacité extraordinaire dans les affaires, et d'une fidélité inviolable à tenir ses promesses. Il était protestant, et voulut toujours l'être, quoiqu'il eût conseillé à Henri IV de rentrer dans la religion catholique. *Il est bon*, disait-il, *que vous soyez papiste, et que je sois calviniste.* On a de lui d'excellens mémoires, intitulés *Economies royales*, Amsterdam, 2 vol. in-fol., avec un fleuron qui représente deux W verts. Il faut y joindre les tomes 3 et 4, Paris, 1662. Ils sont réimprimés à Trévoux, 1725, 12 vol. in-12. M. l'abbé de l'Écluse les a mis dans un nouvel ordre, 1745, 3 vol. in-4° ou 8 vol. in-12. La maison de Béthune a produit un grand nombre d'autres personnes illustres.

BETHUNE (PHILIPPE, comte de), gentilhomme de la chambre du roi, et successivement son ambassadeur en Écosse, à Rome, en Allemagne, mourut en 1649, à 88 ans. Son ambassade en Allemagne a été imprimée à Paris, 1667, in-fol., par les soins de son petit-fils Henri, comte de Béthune, mort en 1690. Ils descendaient d'un frère du duc de Sully.

BÉTIS, gouverneur de Gaza pour Darius, défendit cette place avec va-

leur contre Alexandre-le-Grand ; mais ce conquérant ayant été blessé au premier assaut, fit mourir cruellement Bétis, après la prise de la ville, en le faisant attacher par les talons à son char, vers 332 ans avant J.-C.

BETLEM GABOR, c'est-à-dire Gabriel, fameux prince de Transylvanie, naquit dans ce pays d'une maison noble et ancienne, mais très-pauvre. Il fut élevé dans les erreurs du calvinisme, et se mit bien dans l'esprit de Gabriel Battori, prince de Transylvanie. Quelque temps après, il passa à Constantinople, où il se fit aimer des Turcs par son courage. Avec leur secours, il se mit à la tête des Hongrois, qui ne suivaient pas la religion romaine, et à qui on disputait le libre exercice de leur religion, défit en 1613 Gabriel Battori, son bienfaiteur, et se fit proclamer prince de Transylvanie. Il vainquit en 1620 les comtes de Dampierre et de Bucquoi, reprit plusieurs fois les armes, et eut divers désavantages qui le contraignirent, en 1624, à faire sa paix à condition que la Transylvanie resterait à la maison d'Autriche après la mort de Gabor. Il mourut d'hydropisie le 15 novembre 1629, après avoir fait des legs considérables à l'empereur et à d'autres princes.

BETTERTON (THOMAS), fameux acteur anglais, né en 1635, mort en 1710, est aussi auteur des pièces suivantes : *la Femme juge*, comédie ; *le Juge injuste*, ou *Appius et Virginie*, tragédie de Webster, qu'il a corrigée; *la Veuve amoureuse*, comédie, imitée de *Georges Dandin*.

BÉTULÉE, *Betuleius* (SIXTE), habile grammairien, bon poète latin et philosophe du 16e siècle, naquit à Memmingen en 1500. Son vrai nom était Birck. Il enseigna les belles-lettres et la philosophie avec réputation, et devint principal du collége d'Augsbourg, où il mourut le 19 juin 1554, laissant plusieurs enfans. On a de lui divers ouvrages en prose. Ses pièces dramatiques de Suzanne, de Judith et de Joseph, dans *Dramata sacra*, Basileæ, 1547, 2 vol. in-8°, sont estimées. Il a fait une concordance grecque du Nouveau Testament, Bâle, 1546, in-fol.

BEUCKELIN. *Voy.* BUCKELDIUS.

BEUF (JEAN LE), né à Auxerre en 1687, associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres, chanoine-honoraire de la cathédrale d'Auxerre, mort en 1760, a donné l'Histoire du diocèse de Paris, 15 vol. in-12 ; l'Histoire d'Auxerre, 2 vol in-4° ; Traité du chant ecclésiastique, 1741, in-8° ; Recueil de dissertations sur l'histoire de France, 3 vol. in-12. Ces ouvrages sont pesamment écrits, mais pleins de recherches.

BEUNINGUE (GIRARD VAN), était capitaine d'un vaisseau de la flotte que les Hollandais envoyèrent par le détroit de Magellan dans la mer du Sud, en 1598, pour y faire la guerre aux Espagnols. La flotte partit le 27 juin, et ne sortit du détroit que le 3 septembre de l'année suivante, pour essuyer les plus violentes tempêtes. Beuningue se vit séparé de la flotte ; il rejoignit cependant le vaisseau de Cordes, qui lui donna Williams Adams, anglais, pour lui servir de pilote. Il en fut bientôt séparé de nouveau, et atteignit le Japon le 19 avril 1600. Le bâtiment fut aussitôt saisi par les Japonnais, et les Hollandais furent mis en prison. Beuningue envoya à la cour le pilote Adams, dont la faveur devint si grande, que l'empereur lui déclara qu'il ne fallait pas qu'il songeât au retour. Il garda aussi les Hollandais pendant cinq ans, parce qu'il crut que ces gens industrieux pourraient apprendre quelque chose d'utile à ses sujets. Adams mourut à Firando, en 1620. Beuningue partit au bout de cinq ans pour les Moluques sur une jonque japonnaise: on lui donna le commandement d'un vaisseau de la flotte hollandaise, sur lequel il fut tué peu après, dans un combat livré aux Portugais près de Malaca.

BEURRIER (LOUIS), né à Chartres, fit profession chez les célestins de Paris, le 28 août 1613, et mourut le 8 avril 1645. Son meilleur ouvrage est une *Histoire du monastère des célestins de Paris*, 1634, in-4°. Il publia la même année le *Sommaire des vies des fondateurs d'ordres*, et deux livres de piété, en 1631 et 1632 ; *Traité des sacremens; Analogies de l'incarnation du fils de Dieu*.

BEUVE (DE SAINTE). *Voy.* SAINTE-BEUVE.

BEVERIDGE (GUILLAUME), Be-

veregius, savant théologien anglais, né en 1638, se distingua par sa probité et par sa connaissance des langues orientales. Il fut nommé évêque de Saint-Asaph en 1705, et s'attira l'estime et la vénération de toute l'Angleterre. Il mourut à l'abbaye de Westminster, le 5 mars 1708, à 71 ans. Il a publié, 1° des notes latines sur les anciens canons des conciles, Oxford, 1672, 2 vol. in-fol.; 2° des Pensées secrètes sur la religion et la vie chrétienne, traduites en français, 2 vol. in-12, etc., ouvrages écrits avec tant de noblesse, de majesté, de sience et d'humilité, que Beveridge passe avec raison pour un des plus grands et des plus savans hommes que l'Angleterre ait produits. Il était en commerce de lettres avec M. Bossuet.

BEVERLAND (Adrien), fameux écrivain protestant du 17e siècle, natif de Middelbourg, a écrit dans le goût d'Ovide, de Catule et de Pétrone. Son livre sur le Péché originel, 1678, in-8°, dont la traduction française est préférée de l'édition de 1714, in-12, à celle de 1740, fit beaucoup de bruit, et fut condamné au feu. Il y soutient sur la nature de ce péché, l'opinion ridicule de Corneille Agrippa. Celui *De stolatæ virginitatis jure*, Lugd. Batav., 1680, in-8°, ne vaut pas mieux. Il abusa de son esprit et de ses talens dans ses écrits licencieux. On dit qu'il quitta sa vie scandaleuse avant la fin de ses jours, et que c'est pour cette raison qu'il publia son Traité *De Fornicatione cavendâ*, en 1697, in-8°. Il mourut vers 1712, dans la misère. *Voy.* Catule.

BEVEROVICIUS (Jean), né à Dordrecht en 1594, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue, et exerça cette profession dans sa patrie, où il mourut en 1647. Il avait été professeur en médecine, président du conseil, bourgmestre, président de l'université et administrateur de l'hôpital des orphelins. Parmi ses ouvrages on distingue celui *De Calculo*, Leyde, 1638, in-12; *De Termino vitæ fatali an mobili*, 3 part., 1651, in-4°.

BEYRUS. *Voy.* Beier.

BEYS (Gilles), fameux imprimeur de Paris au 16e siècle, est le premier imprimeur qui, dans ses éditions, a distingué l'*j* et l'*v* consonnes d'avec l'*i* et l'*u* voyelles. Il mourut en 1595. Il ne faut pas le confondre avec Charles de Beys, poète français, mort en 1659, dont nous avons plusieurs pièces de théâtre et des Œuvres poétiques, 1651, in-4°. Scarron en fait tant de cas, qu'il le propose pour modèle.

BEZE ou BES-ZE (Théodore de), né à Vezelai le 24 juin 1519, fut amené à Paris, auprès de Nicolas de Bèze son oncle, conseiller au parlement, qui prit soin de son éducation. Il l'envoya étudier à Orléans, et ensuite à Bourges, sous Melchior Wolmar, qui lui apprit le grec et le latin, et lui inspira du goût pour la nouvelle doctrine. Bèze avait du penchant pour la poésie. Il composa dans sa jeunesse des épigrammes et d'autres pièces, qui lui acquirent la réputation de bon et d'agréable poète. Ses vers sont tendres et délicats, mais trop licencieux. Ils ont été publiés sous le titre de *Juvenilia Bezæ*, 1548, in-4°, dont Barbou a donné une nouvelle édition in-12, 1757. Ayant quitté son prieuré de Longjumeau, il se retira à Genève, et de là à Lausanne, où il enseigna le grec. Calvin le rappela à Genève, et l'en fit ministre. En 1561, il harangua avec éloquence au colloque de Poissi; mais ayant osé dire que J.-C. était aussi éloigné de l'eucharistie, que le ciel l'est de la terre, il scandalisa l'assemblée, et déplut à la cour. La guerre civile s'étant allumée, Bèze suivit le prince de Condé, et se trouva avec lui à la bataille de Dreux. De retour à Genève, il succéda à Calvin, et fut l'âme des synodes et des assemblées des calvinistes. Ayant perdu sa femme dans un âge très-avancé, il en prit une seconde fort jeune, qu'il appeloit sa Sunamite. Il mourut à Genève, le 13 octobre 1605, à plus de 86 ans. Outre ses *Juvenilia*, il a écrit en vers français la comédie du *Pape malade*; *voyez* Naogeorge: la tragédie du *Sacrifice d'Abraham; Caton le censeur; le Cantique des cantiques* et les *Psaumes*, que Marot n'avait pu achever, etc. Ses principaux ouvrages en prose sont une traduction latine du Nouveau Testament avec des notes; un Traité du droit que les magistrats ont de punir les hérétiques, traduit en français par Colladon, Genève, 1560, in-8°. Ce livre, fait au sujet du supplice de Servet, est plus rare en français qu'en latin; *Confessio*

christianæ fidei, 1560, in-8° ; la *Mappemonde papistique*, 1567, in-4° ; *Histoire des églises réformées*, 1580, 3 vol. in-8° ; le *Réveil matin des Français*, 1574, in-8°. *Voyez* Bolsec, etc. Beze était savant; il fait paraître dans ses écrits beaucoup d'esprit et de génie, mais il a trop d'emportement dans ses traités en prose. L'édition de ses *Juvenilia*, donnée par Barbou, contient aussi les poésies de Muret et de Jean Second. Ce fameux ministre avait eu deux femmes, dont la seconde lui survécut. On peut ajouter à ses ouvrages *Icones virorum illustrium*, 1580, in-4°. On trouve dans la première édition de ses *Juvenilia*, la fameuse épigramme *Abest Candida, Beza quid moraris?* et qui a été retranchée dans les suivantes.

BEZE (Nicolas de), oncle de Théodore, fut conseiller au parlement. Ce magistrat était né à Vézelay le 17 novembre 1483. Il était archidiacre d'Etampes, et prieur de Saint-Éloi-de Longjumeau. Il mourut le 29 novembre 1543, à Paris, sur la paroisse Saint-Côme, où il est enterré. Le fameux Théodore de Bèze a consacré à sa mémoire trois épitaphes, l'une latine, la deuxième grecque, et la troisième française, elles ont été inscrites sur un parchemin monté dans un cadre, pour les conserver. On les a copiées dans le tome 4 du *Mernagiana*, et dans les *Poésies de Bèze*, de 1562, où il a fait quelques corrections. L'orthographe de son nom était Besze.

BÉZON (Scipion), né à Remiremont, au mois de mars 1748, embrassa l'état ecclésiastique. Il s'est fait connaître par deux ouvrages qui ont paru en 1773 : le *Système de la fertilisation*, imprimé à Nanci, et le *Catéchisme d'agriculture*, imprimé à Paris en 1777. Il fit paraître le 1er vol. de l'Histoire de Lorraine. La reine, pour le récompenser de son travail, lui procura la place de grand-chantre à la Sainte-Chapelle de Paris. M. de Buffon, qui le regardait comme un savant naturaliste, l'associa à ses travaux. Une mort précipitée, qui l'enleva le 15 février 1784, ne nous a laissé qu'un petit nombre de fruits de ses connaissances.

BEZONS (Jacques Bazin, comte de), maréchal de France, fils de Claude Bazin, seigneur de Bezons, conseiller d'état ordinaire. Il commença à servir en Portugal sous le comte de Schomberg en 1667, et se signala ensuite en un grand nombre de siéges et combats jusqu'à l'an 1709, qu'il fut fait maréchal de France. Il prit Landau en 1713, fut conseiller au conseil de la régence après la mort de Louis XIV, et mourut à Paris le 22 mai 1733, à 88 ans.

BEZOUT, censeur royal, de l'académie des sciences, mort en 1783, est auteur d'un *Cours de mathématiques*, pour les gardes du pavillon de la marine, composé d'une arithmétique, algèbre, géométrie, navigation et mécanique, 6 vol. in-8°, parce que la mécanique en a deux. Il a fait un autre *Cours de mathématiques*, à l'usage de l'artillerie, 4 vol. in-8° ; *Théorie des équations algébriques*, 1779, in-4°.

BIANCHI (Pierre), excellent peintre italien, né à Rome en 1694, réussit dans presque tous les genres, et mourut à Rome en 1739. Il se distingua par la vivacité de son coloris et la correction de son dessin. C'est à lui que l'on doit la perfection des figures d'anatomie en cire coloriée.

BIANCHINI (François), l'un des plus savans hommes de son temps, naquit à Vérone le 13 décembre 1662, d'une famille noble et ancienne. Son goût pour la physique et les mathématiques lui fit établir l'académie des Aletofili, ou amateurs de la vérité, à Vérone. Il alla ensuite à Rome en 1684 : il y fut bibliothécaire du cardinal Ottoboni, depuis pape sous le nom d'Alexandre VIII, chanoine de Sainte-Marie de la Rotonde, et ensuite de Saint-Laurent *in Damaso*. Les papes Clément XI, Innocent XIII et Benoît XIII lui donnèrent des marques publiques de leur estime. Bianchini fut estimé des savans, et associé à un grand nombre d'académies. Il mourut le 2 mars 1729, à 67 ans. On a de lui plusieurs savantes dissertations; une édition d'Anastase-le-Bibliothécaire ; une Histoire universelle en italien, 1697, in-4° ; *Palazzo de Césari*, Vérone, 1738, in-fol., fig.; *Inscrizioni sepolcrali della casa di Augusto*, Roma, 1727, in-fol.; et d'autres ouvrages. *Voy*. James.

BIANCOLELLI (Pierre-François), plus connu sous le nom de Dominique, était fils du célèbre Dominique,

de l'ancien théâtre Italien. Il naquit à Paris en 1681, et se destina aux mêmes rôles que son père, dans lesquels il excellait, surtout dans celui de Trivelin. Son père cachait sous l'habit d'arlequin celui d'un philosophe. Lorsque les comédiens français voulurent empêcher les comédiens italiens de parler français, le roi fit venir devant lui Baron et Dominique, pour entendre les raisons de part et d'autre. Baron parla le premier pour les comédiens français; et quand il eut cessé, Dominique dit au roi: « Sire, comment parlerai-je? » *Parle comme tu voudras*, répondit le roi. Il n'en faut pas davantage, reprit Dominique; j'ai gagné ma cause. Depuis ce temps les comédiens italiens parlent français. Biancolelli mourut en 1734. Il a composé plusieurs pièces de théâtre.

BIARD (PIERRE), élève de Michel-Ange, fut un des plus habiles sculpteurs de son temps: il fut chargé par le prévôt des marchands Miron, de faire, en 1605, la statue équestre de Henri IV, qu'on voit au-dessus de la porte de l'Hôtel-de-ville, en bas-relief, sur un fond de marbre noir. On prétend que c'est le portrait le plus ressemblant que nous ayons de ce prince. Il ne faut pas attribuer à Biard le défaut des figures qui sont derrière, ni celui de la jambe du montoir. Le 4 juillet 1652 une troupe de séditieux voulant brûler l'Hôtel-de-ville et ceux qui étaient dedans, mit le feu aux portes. Le bas-relief fut endommagé: le fils de Biard voulut le raccommoder, et le gâta davantage. C'est ce dernier Biard qui a fait la statue de Louis XIII qui est à la place Royale, mais non pas le cheval, qui est beaucoup plus parfait que la figure. Le crucifix qui est au-dessus du jubé de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris, est de Biard le père, qui est mort le 17 septembre 1609, à 50 ans, et est enterré à Saint-Paul, où l'on voit son épitaphe, qu'on trouve aussi dans Sauval.

BIAS, célèbre philosophe et l'un des sept sages de la Grèce, vers 608 avant J.-C., avait coutume de dire, que *c'est une maladie d'esprit, de souhaiter des choses impossibles*. Durant le siége de Priene, sa patrie, quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il était le seul qui se retirait de la ville sans rien emporter, il répondit: *Je porte tout avec moi*, faisant entendre que la science et la vertu sont les seuls biens qu'on ne peut nous enlever. Dans un naufrage, voyant des impies qui invoquaient tous les dieux: *Taisez-vous*, leur dit-il, *de peur qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes ici*. Il expira en plaidant pour un de ses amis.

BIBIENA (FERDINAND GALLI), savant peintre et architecte, naquit à Bologne en 1657, et fut surnommé Bibiena, d'une terre de ce nom en Toscane, où son père avait pris naissance. Il s'acquit une si grande réputation par son talent pour l'architecture, pour les décorations de théâtre et pour la perspective, que le duc de Parme voulut l'avoir à sa cour, et lui donna le titre et la pension de son premier peintre et de son architecte. Bibiena passa ensuite à la cour de l'empereur, où il eut les mêmes honneurs et les mêmes avantages. Il est mort en 1738, à Bologne, à plus de 80 ans. On a de lui deux livres d'architecture. Ses fils ont cultivé avec succès le même talent.

BIBIENA (FRANÇOIS), frère du précédent, né à Bologne en 1659, fut aussi peintre et architecte. Le théâtre qu'il construisit à Vérone, sous la direction du marquis Maffei, est plus parfait que celui qu'il construisit depuis à Rome. Il enseignait à Bologne les mathématiques relatives à l'art de l'architecture. *Voy.* BERNARD.

BIBLIANDER (THÉODORE), savant professeur de théologie à Zurich au 16e siècle, était habile dans les langues orientales. Il mourut de peste à Zurich, le 24 septembre 1564. Il a donné un recueil d'anciens écrits sur le mahométisme, 1543, in-fol.; *Muhammedis testamentum*, Rostochii, 1638, in-4°; des Commentaires sur plusieurs livres de l'Écriture; l'édition de la Bible commencée par Léon de Juda, Zurich, 1543, in-fol. Il était né à Bischops-Zell: il avait dans la connaissance des langues un esprit systématique qui lui faisait chercher le rapport commun entre toutes les langues et les lettres en usage dans le monde. Ses recherches à ce sujet sont consignées dans un ouvrage intitulé *De ratione communi linguarum et litterarum omnium*, Tiguri, 1548, in-4°. Postérieurement à lui, nombre

de savans se sont exercés sur la même matière.

BIDAL D'ASFELD (Claude-François), maréchal de France, dont le père avait été élevé à la dignité de baron par la reine Christine, après s'être signalé en diverses occasions, fut fait lieutenant-général des armées du roi en 1704, et envoyé en Espagne. Il y contribua beaucoup au gain de la bataille d'Almenza en 1707, prit d'assaut la ville de Xativa et celle de Denia, et se rendit maître d'Alicante en 1709. Il continua de se signaler jusqu'en 1715, qu'il fut créé chevalier de la Toison d'Or. Il devint la même année directeur général des fortifications de France, et conseiller aux conseils de guerre et de la marine. Il commanda en chef l'armée d'Allemagne en 1734, après la mort du maréchal de Berwick, et se rendit maître de Philisbourg le 18 juillet de la même année. Il avait été déclaré maréchal de France le 14 juin précédent. Il eut peu de temps après le gouvernement de Strasbourg, et mourut à Paris au mois de mars 1743. Joseph - Vincent Bidal d'Asfeld, l'un de ses frères, abbé de la Vieuville, dont il se démit en 1706, et célèbre docteur de Sorbonne, mourut à Paris le 25 mai 1745. On a de lui plusieurs ouvrages très-bien écrits en français, qu'il a faits avec M. Duguet. Son attachement à la cause des jansénistes lui attira une lettre de cachet en 1721.

BIDDLE (Jean), l'un des plus célèbres écrivains anglais parmi les sociniens, naquit le 14 janvier 1615, dans le comté de Glocester. Son exacte probité lui mérita la confiance des magistrats de Glocester, qui lui confièrent l'éducation de la jeunesse; mais, ayant été accusé d'hérésie sur la trinité, il fut mis en prison, où il mourut le 22 septembre 1662. Fatrington a publié sa vie en latin, Londres, 1682, in-8°. Biddle a fait imprimer, en 1654, in-8°, un *Double catéchisme pour les enfans et pour les adultes*. Il prétend n'avoir consulté que l'écriture pour les dogmes qu'il contient; mais il l'interprétait suivant sa façon de penser, et non suivant celle des pères, qui le valaient bien.

BIDLOO (Godefroi), célèbre médecin né à Amstertam en 1649, fut professeur d'anatomie à La Haye, et médecin de Guillaume III, roi d'Angleterre. Il mourut à Leyde en 1713, à 64 ans, laissant un fils nommé comme lui. Il a publié *Anatomia humani corporis*, Amsterdam, 1685, in-fol., avec de belles planches de Lairesse. Il a été réimprimé en 1739 et 1750, avec un supplément par Cowper, grand in-fol., et d'autres ouvrages estimés, entre autres des poésies hollandaises.

BIET (René), chanoine régulier de la congrégation de France, abbé de Saint-Léger de Soissons, mort le 29 octobre 1767, a donné une *Dissertation sur l'établissement des Francs dans les Gaules*, in-12; l'*Eloge du maréchal d'Estrées*, in-8°.

BIEZ (Oudard de), maréchal de France, fameux par ses disgrâces, descendait d'une illustre et ancienne maison originaire d'Artois. Après avoir servi avec distinction en Italie et ailleurs, il devint maréchal de France (vers 1543. Il commanda ensuite en Picardie avec succès contre les Anglais; mais ayant encouru la disgrâce du roi Henri II, il fut condamné à perdre la tête, comme complice de la réddition de Boulogne. Cette peine fut changée en celle d'une prison perpétuelle; et après avoir été privé de l'ordre de Saint-Michel, il fut envoyé au château de Loches. Dans la suite, on lui permit de revenir à Paris, où il mourut de douleur à son retour, en 1553. La sentence portée contre lui fut cassée, et sa mémoire rétablie en 1575, parce qu'il avait été jugé par commissaires.

BIGNE (Marguerin de la), né à Bernières-le-Patry, dans le Doyenné de Vire, vers 1546, d'une famille noble et ancienne de Normandie, était issu, par sa mère, de la maison des barons d'Ingrande en Anjou, surnommés du Parc. La Croix du Maine le qualifie seigneur de Lambougne. Après avoir étudié à Caen, il vint achever ses études à Paris. Il fut prieur de Sorbonne en 1567, puis docteur en 1572. Il devint chanoine, scolastique et théologal de Bayeux, puis grand-doyen de l'église du Mans, après la mort de François du Parc, son oncle maternel. La Bigne fut député aux états de Blois en 1576, et s'y fit beaucoup d'honneur. Il assista aussi, en

qualité de député du chapitre de Bayeux, au concile de Rouen, en 1581. On croit qu'il mourut à Paris en 1589, à 43 ans. C'est le premier qui ait entrepris une bibliothèque complète des ouvrages des pères, dont il n'y avait pas d'éditions particulières. Il en donna la première édition en 1575, en 8 vol. in-fol., et un tome 9e en 1579; la seconde édition, en 1589, en 9 vol. in-fol. Cet ouvrage a eu depuis plusieurs éditions, augmentées jusqu'à l'an 1677, qu'on en publia une édition à Lyon en 27 vol. in-fol., à laquelle on joint *Index locorum Scripturæ sacræ*, Gênes, 1707, in-fol., et *l'Apparat* de le Nourry, Paris, 1703 et 1715, 2 vol. in-fol.: telle est l'édition la plus complète. La Bigne se distingua aussi par ses harangues et par ses sermons. Il donna un Recueil de statuts synodaux en 1578, in-8°; et une édition d'Isidore de Séville en 1580, in-fol.

BIGNON (Jérôme), né à Paris en 1590, fut élevé par son père, Roland Bignon, homme consommé en toutes sortes de sciences. Ayant fini ses études à un âge où l'on a coutume d'envoyer les enfans au collége, il publia *Description de la Terre-Sainte*, 1600; un Traité des *antiquités romaines*, 1604, in-8°, et un autre de *l'Élection des papes*, 1605, in-8°. Il n'avait alors que 15 ans. Ces ouvrages donnèrent une si haute idée de ses talens, que Henri IV le plaça en qualité d'enfant d'honneur auprès du Dauphin, depuis Louis XIII. M. Bignon se fit admirer à la cour par sa politesse et ses manières aisées. Il publia en ce temps-là le Traité *de l'excellence des rois et du royaume de France*, 1610, in-8°, qu'il dédia à Henri IV, et qui fut reçu avec applaudissemens. Trois ans après il donna au public l'édition des *Formules de Marculphe*, avec de savantes notes, réimprimées en 1666, in-4°, et qui se trouvent dans les Capitulaires de Baluse. Il voyagea ensuite en Italie. Paul V lui donna des marques singulières de son estime; et Fra Paolo, charmé de sa conversation, le retint quelque temps à Venise. M. Bignon fut fait avocat-général du grand conseil en 1620. Il remplit cette charge avec tant de réputation que le roi le nomma quelque temps après conseiller d'état, et enfin avocat-général au parlement de Paris en 1626. Il se démit de cette place en 1641, et l'année suivante il fut nommé bibliothécaire du roi. Mais en 1645 on lui fit reprendre la charge d'avocat-général, qu'il exerça avec un applaudissement universel jusqu'à sa mort. La cour le chargea souvent des affaires les plus importantes de l'état. Enfin cet illustre et savant magistrat, qui avait toujours pris la religion comme la base de ses vertus, mourut avec de grands sentimens de piété, le 7 avril 1656. Ses descendans ont rempli jusqu'ici avec honneur la place de bibliothécaire du roi. M. l'abbé Perrault, licencié de Sorbonne, a écrit sa vie, 1757, in-12.

BIGNON (Jean-Paul), abbé de Saint-Quentin, bibliothécaire du roi, membre de l'académie française, et des académies des sciences et des belles-lettres, avait fait un lieu de délices de l'Ile-Belle, sous Meulan, qui est sorti de sa famille, et qui a été détruit en 1774. Il y mourut le 14 mars 1743, à 81 ans. Il a donné la Vie du père Fr. Lévêque, de l'Oratoire, Paris, 1684, in-12. Il avait laissé un roman intitulé *Abdalla, fils d'Hanif*, qui n'était pas achevé, et qui cependant a été imprimé en un vol. in-12. Un éditeur moderne l'a fini et fait imprimer en 1773, 2 vol. in-12.

BIGOT (Emeri), né à Rouen en 1626, fit son unique occupation des belles-lettres, et mourut d'apoplexie en 1689. Il a fait imprimer la Vie de saint Chrysostôme, par Pallade, Paris, 1680, in-4°. Il avait laissé une bibliothèque considérable, qu'il substitua dans sa famille, mais qui fut cependant vendue en 1706. Le catalogue en a été fait, 1706, in-12.

BILDERBEK (Christophe-Laurent), célèbre jurisconsulte hanovrien, et conseiller à Zell, mort en 1749, à 67 ans, a traduit en allemand l'excellent ouvrage d'Abbadie sur la Vérité de la religion chrétienne, et y a fait des additions fort considérables. On a aussi de lui, 1° *Resolutionum juridicarum decas*; 2° *Bibliotheca juris publici*, et plusieurs autres ouvrages de droit.

BILFINGER (Georges-Bernard), l'un des plus savans hommes du 18e siècle, naquit à Canstadt en 1693. Il étudia à Halle, sous le célèbre Wolf, et devint grand partisan de la philoso-

phie wolfienne et leibnitienne. Après avoir été quelque temps pasteur à Tubinge, il fut fait professeur en philosophie et en morale, qu'il alla professer en 1725 à Pétersbourg. Cinq ans après, de retour à Tubinge, il y fut fait professeur en théologie, et décoré du titre de conseiller et de plusieurs autres dignités, avec des pensions assez considérables. M. Bilfinger fut membre des académies de Pétersbourg et de Berlin. La cour de Russie lui continua une pension de 400 florins jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. Les principaux de ses ouvrages sont, 1° *De harmoniâ animæ et corporis humani maximè præstabilitâ*, *commentatio hypothetica*; 2° *De origine et permissione mali*, 3° *Dilucidationes philosophicæ de Deo, animâ humanâ, mundo et generalibus rerum affectionibus*. Ce dernier ouvrage est très-estimé. On assure que toutes les personnes de cette famille naissent avec douze doigts et douze orteils, ce qui est exprimé par leur nom, qui dérive, par un changement très-léger, du mot allemand *Vielfinger*.

BILLAINE (Louis), savant imprimeur de Paris, ne le céda pas de beaucoup aux Etiennes en érudition. Il a fait imprimer le *Glossaire latin de Du Cange*, et avait engagé ce savant à faire le grec, pour l'impression duquel il avait commandé deux fontes grecques quand il est mort. Il a encore fait imprimer les *Familles bizantines*, du même; la *Diplomatique de Mabillon*. Sa boutique était le rendez-vous des gens de lettres dont il imprimait les ouvrages. Il est mort le 15 août 1681, laissant un fonds considérable de librairie.

BILLARD (Pierre), né dans le Maine, en 1653, entra dans l'Oratoire en 1671, et mourut en 1727. Il est auteur d'une satire contre les jésuites, intitulée *la Bête à sept têtes*, in-12. Cet ouvrage le fit renfermer à la Bastille, de là à Saint-Lazare. Il fut enfin relégué à Saint-Victor.

BILLAUT (Adam), poète français, menuisier à Nevers, plus connu sous le nom de *Maître Adam*, fit beaucoup parler de lui sous le ministère du cardinal de Richelieu, qui lui donna une pension; mais ses *Chevilles*, in-4°, son *Rabot* et son *Vilebrequin*, in-12 (car tels sont les titres de ses divers recueils de poésies), ne sont plus si estimés. Il mourut en 1662. On l'appelait communément *le Virgile au rabot*.

BILLI (Jacques de), abbé de Saint-Michel-en-l'Erm, et l'un des plus savans hommes du 16e siècle, naquit à Guise, où son père était gouverneur pour François Ier. Jean de Billi, son frère, homme d'un rare mérite, voulant se faire chartreux, se démit en sa faveur de l'abbaye de Saint-Michel en l'Erm. Jacques de Billi traduisit de grec en latin les ouvrages de saint Grégoire de Nazianze, de saint Isidore de Peluse, de saint Jean-Damascène, etc., et composa quelques poésies françaises, 1576, in-8°, et *Observationes sacræ*, 1585, in-fol., qui rendront son nom immortel. Il mourut à Paris chez Genebrard, son ami intime, le 25 décembre 1581, à 47 ans. Depuis la renaissance des lettres, peu de savans ont eu une connaissance aussi parfaite de la langue grecque que cet habile homme. Sa vie a été écrite en latin par Chatard, Paris, 1582, in-4°.

BILLI (Jacques de), jésuite, natif de Compiègne, mort à Dijon en 1679, à 77 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages de mathématiques, dont *Opus astronomicon*, Paris, 1661, in-4°.

BILSON (Thomas), savant évêque de Winchester, mort en 1618. Jacques Ier le chargea de la révision de la traduction de la Bible en anglais, Londres, 1612, in-fol. Bilson est auteur de quelques autres ouvrages.

BINET (Etienne), jésuite, natif de Dijon, fut recteur en différentes maisons de son ordre, et mourut le 4 juillet 1639, à 71 ans, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages de piété, et un Essai des merveilles de la nature, in-4°, sous le nom de René François.

BINET (François), disciple de saint François de Paule, et second général des minimes, mort à Rome en odeur de sainteté, en 1520.

BINGHAM (Joseph), savant anglais, né à Wakefield en 1668, est auteur des *Origines ecclésiastiques*, en anglais, 6 vol. in-8°, traduit en latin, Halle, 1724 et suiv., 10 vol. in-4°. Il est mort le 17 août 1723, et a fait quelques autres ouvrages en anglais. *Apologie des réformés de France*, 1706, in-8°; *Pratique de l'église dans le sacrement de baptême*, 1712, 2 parties in-8°; *Ser-*

mons sur la miséricorde de Dieu envers les pénitens. Tous ses ouvrages sont réunis en 2 vol. in-fol.

BINI (Séverin), *Binius*, docteur et chanoine de Cologne, natif de Rangeraidt, publia en 1606 une édition des conciles en 4 tom. in-fol.; une autre en 1618, 9 vol.; une autre en 1638, 10 vol. Elles ont été effacées par celles de Labbe et de Hardouin. *Voy.* ces deux noms.

BINSFELD (Pierre), canoniste des Pays-Bas, après avoir étudié à Rome, fut chanoine et grand-vicaire de Trèves, et mourut vers 1606. On a de lui, *Enchirion theologiæ pastoralis*, in-8°, et d'autres ouvrages de droit canon.

BION, célèbre poète bucolique, natif de Smyrne, dont il nous reste quelques idylles d'un goût exquis. Il vivait vers 288 avant J.-C., et fut empoisonné, au rapport de Moschus, son disciple. Il n'y en a pas de meilleure édition que celle de Commelin, 1604, in-4°, avec Théocrite, ou l'édition donnée par Longepierre, avec la traduction françoise, 1686, in-12. On estime principalement l'édition de ce poète réuni avec Moschus, Oxford, 1748, in-8°.

BION-LE-BORYSTHÉNITE, ainsi nommé parce qu'il était de Borysthène en Scythie, ancien philosophe, qui avait beaucoup d'esprit et de talens, mais très-peu de religion, ou peut-être point du tout, puisqu'il a passé pour athée. Il disait, en dissuadant le mariage, *que la laide faisait mal au cœur, et la belle à la tête.* Etant sur mer avec des pirates qui disaient qu'ils étaient perdus si on les reconnaissait : *Et moi aussi*, leur répondit-il, *si on ne me connaît pas.* Ayant rencontré un envieux extrêmement triste : *On ne sait*, dit-il, *s'il lui est arrivé du mal, ou du bien aux autres.* On dit qu'étant tombé dangereusement malade, il reconnut ses crimes, et en demanda pardon aux dieux. Il vivait vers 276 avant J.-C. Il ne faut pas le confondre avec un autre Bion, de la secte de Démocrite, et mathématicien d'Abdère, qui conjectura le premier, selon Diogène Laerce, qu'en certaines régions les jours et les nuits duraient six mois.

BION (Nicolas), fameux ingénieur pour la construction des instrumens de mathématiques et des globes, joignait la théorie à la mécanique de cette construction. Il est mort à Paris, en 1733, à 81 ans. On a de lui deux excellens *Traités*, l'un de la construction et des usages des instrumens de mathématiques, dont la dernière édition, donnée par son fils, est de 1752, in-4°. L'autre est l'usage des globes et des sphères, dont la dernière édition, aussi donnée par son fils, est de 1751, grand in-8°.

BIONDI. *Voy.* Blondus.

BIRAGUE (Clément), habile graveur en pierres fines, était de Milan, et florissait en Espagne à la cour de Philippe II. On dit que c'est le premier qui trouva le moyen de graver sur le diamant, qui jusqu'alors avait résisté à toutes sortes d'outils. Il avait gravé la tête de don Carlos sur un diamant, et les armes d'Espagne sur un autre, pour lui servir de cachet.

BIRAGUE (René), né à Milan, se retira en France, où François Ier le fit conseiller au parlement de Paris, puis surintendant de justice. Charles IX lui donna les sceaux en 1570, et le fit chancelier en 1573. Il fut un de ceux qui conseillèrent la Saint-Barthélemi, avec les Gondi, les Guises et Catherine de Médicis, tous étrangers, qui ont imprimé cette tache au nom français. Grégoire XIII lui donna le chapeau de cardinal, à la prière de Henri III, qui lui ôta les sceaux. Il avait été marié avant son entrée dans l'état ecclésiastique. Il disait ordinairement qu'il était cardinal sans titre, prêtre sans bénéfice, et chancelier sans sceaux. Il mourut le 24 novembre 1583, à 78 ans, et fut enterré dans l'église de Sainte-Catherine de la Culture, où le chancelier de Chéverny lui fit élever un tombeau qui a été transporté dans l'église de Saint-Louis, avec celui de Valentine Baldianne, épouse de Birague, morte en décembre 1562, à 53 ans et demi. Ce chancelier était assez entendu aux affaires d'état, fort peu en la justice; au reste, libéral, voluptueux, homme du temps, tout dévoué aux volontés du roi, se disant chancelier du roi de France, et non de France. Il est mort pauvre pour avoir trop dépensé; car c'est à tort qu'il se disait prêtre sans bénéfice. Il était évêque de Lavaut, abbé de Flavigny, de Longpont, de Saint-Pierre-de-Sens, et prieur de Souvigny. Il avait un frère et un oncle qui ont laissé de la posté-

rité qui subsiste. Pour lui, il ne laissa qu'une fille, qui a été mariée trois fois.

BIRCH (THOMAS), né à Londres, de parens quakers, le 23 novembre 1705, posséda plusieurs places ecclésiastiques, entre autres celle de chapelain du lord Kilmarnok, qui fut exécuté en 1746, pour rébellion. La société royale et celle des antiquités l'admirent en 1735. Il devint secrétaire de la société royale en 1752. Le collége d'Aberdeen lui donna, en 1753, le degré de docteur en théologie. Quand il est mort, le 9 janvier 1766, il était curé de Depden, dans la province d'Essex. Son principal ouvrage est un *Dictionnaire historique et critique*, en anglais, 1734 à 1741, 10 vol. in-fol. Il avait pour coopérateurs M. Bernard, M. Lokman, et M. Sale pour les articles de *l'Histoire orientale*. Il est encore auteur de la *Vie de Boyle*, 1744, in-8°; *Portrait des personnes illustres de la Grande-Bretagne*, gravés par Houbraken, avec leurs vies et leurs caractères, 1747 à 1752, 2 vol. in-fol. *Mémoires sur le règne de la reine Elisabeth*, 1754, 2 vol. in-4°; *Histoire de la société royale de Londres*, avec un *Supplément aux Transactions philosophiques*, 1756, 4 vol. in-4°.

BIREN (JEAN-ERNEST), petit-fils d'un piqueur des écuries de Jacques III, duc de Courlande, était gentilhomme de la chambre, et favori de la princesse Anne, fille du czar Iwan V, frère aîné de Pierre Ier, qui était veuve du duc de Courlande, lorsque les députés de l'assemblée du haut conseil, du sénat et des généraux vinrent apporter à Anne les conditions auxquelles on lui offrait l'empire. Une de ces conditions était qu'elle n'amenerait pas Biren, mais il arriva quelques jours après elle à Pétersbourg. Cet homme farouche, qui, malgré la protection de la duchesse, malgré la grande alliance qu'il avait faite, n'avait jamais pu obtenir d'être agréé au corps de la noblesse de son pays, obtint à Pétersbourg le titre de comte, fut décoré du cordon de Saint-André, et devint même duc de Courlande en 1737, à la mort du dernier prince de la maison de Kettler. L'âme atroce de ce ministre se vengea bien sur les malheureux Russes de l'exclusion qu'ils lui avaient donnée. On ne peut compter le nombre des infortunés qui périrent dans les supplices, ou qui furent relégués dans les exils les plus rigoureux : le nombre de ces derniers monta à plus de vingt mille. L'impératrice, d'une humeur douce, était si subjuguée par cet homme sanguinaire, qu'elle avait peine à obtenir, par ses prières et par ses larmes, la grâce de ceux qu'il avait proscrits. Il exigea d'elle encore qu'elle désignât, pour lui succéder, Iwan VI, au lieu de sa mère, pour prolonger son empire odieux; mais il fut exilé en Sibérie, d'où il fut rappelé sous Pierre III et sous l'impératrice Catherine II. Il rentra dans le duché de Courlande, dont un prince saxon fut évincé. Il a depuis cédé son duché à son fils.

BIRKENHEAD (JEAN), né en 1615, fit ses études dans l'université d'Oxford. Son attachement à la cause du roi Charles Ier lui fit produire diverses *Pièces satiriques*, pour lesquelles il fut mis en prison à différentes fois; mais, au rétablissement de Charles II, il recueillit le fruit de sa loyauté, et fut créé docteur en droit civil de l'université d'Oxford, membre du parlement pour Vilton, chevalier en 1662, et maître des requêtes. Il mourut à Westminster le 4 décembre 1679.

BIRON (ARMAND DE GONTAULT, seigneur de), maréchal de France et célèbre capitaine du 16e siècle, se signala en divers siéges et combats par sa valeur et par sa conduite. Il fut fait grand-maître de l'artillerie en 1569, et personne n'osa l'attaquer au massacre de la Saint-Barthélemi. Le maréchal de Biron se déclara le premier pour Henri IV, lui soumit une partie de la Normandie, et le dissuada de se retirer en Angleterre ou à la Rochelle. Il fut tué d'un coup de canon au siége d'Epernai, le 26 juillet 1592. Ce grand homme était savant, même dans la langue grecque, mais il évitait de le paraître. Sa maison est connue dès le douzième siècle. Henri IV l'avait chargé de la fonction de chancelier et de garde-des-sceaux. Il eut un autre fils que celui qui va suivre, qui a continué la postérité. Le père du maréchal Charles-Armand de Gontaut, duc de Biron, qui était aussi maréchal de France, est mort en 1756, et est enterré à l'Institution.

BIRON (CHARLES DE GONTAULT, duc de), fils du précédent, pair, amiral

et maréchal de France, se rendit célèbre par sa valeur et par ses services. Henri IV l'honora de sa confiance, érigea la baronnie de Biron en duché-pairie, et le combla de bienfaits; mais Biron, ingrat envers son prince, traita avec le duc de Savoie et les Espagnols, qui lui promettaient la souveraineté de la Bourgogne et de la Franche-Comté, pour dot d'une fille du roi d'Espagne, qu'il aurait épousée : ne voulant point avouer son crime au roi, il fut remis entre les mains de la justice, convaincu du crime de lèse-majesté, et condamné à avoir la tête tranchée ; ce qui fut exécuté dans la cour de la Bastille le 31 juillet 1602. Il était alors âgé de 40 ans.

BIRR (Antoine), né à Bâle le 20 avril 1693, y fut professeur en grec de l'université, et y est mort le 29 mars 1762. Il est éditeur du *Thesaurus linguæ latinæ Roberti Stephani*, Basiliæ, 1741, 4 vol. in-fol.; et auteur de *Subitarius in historiam Helveticam excursus*, 1730, in-4°.

BISCAINO. *Voy.* Castelli.

BISSY. *Voy.* Thiard.

BITHYNIE, royaume de l'Asie mineure, dont on connaît les rois suivans :

Doedabsus ou Dydabsus	383 av. J.-C.
Botiras	
Bias	378
Zipoethes	328
Lysimaque, roi de Macédoine	297
* Nicomède Ier, frère de Zipoethes	281
Zélas	246
Prusias Ier	230
* Prusias II	190
* Nicomède II	149
* Nicomède III	92

Ce prince étant mort sans enfans, légua son royaume aux Romains, qui l'érigèrent en province romaine en 77. *Voy.* les livres indiqués à Argos.

BITON, mathématicien, qui vivait vers 335 avant J.-C., a composé un Traité des machines de guerre, que l'on trouve dans *Mathematici veteres*, Paris, 1693, in-fol.

BIZOT (Pierre), chanoine de Saint-Sauveur d'Hérisson, mort en 1696, à 66 ans, est auteur de l'Histoire métallique des Pays-Bas, 1687, in-fol., et 1688, 3 vol. in-8°. Elle a été effacée par celle de Vanloom, 1732, 5 vol. in-fol.

BLACKALL (Offspring), théologien anglais, né à Londres en 1654, fut évêque d'Excester, et se fit généralement estimer en Angleterre par sa candeur, sa probité, et par ses sermons : ils roulent tous sur des sujets les plus importans de la religion. Blackall mourut à Excester le 29 novembre 1716. Il passe pour un des plus excellens prédicateurs de son siècle. Ses sermons ont été imprimés en 2 vol. in-fol.

BLACKMORE (Richard), médecin anglais, le fut du roi Guillaume, et reçut de ce prince le titre de chevalier. Il eut le même poste sous la reine Anne, et mourut le 9 octobre 1729. Il a écrit des traités sur la consomption, la goutte, l'hydropisie, la petite-vérole, le mal de rate, la peste.

BLACKSTONE (Guillaume), chevalier, docteur et professeur en droit, naquit à Londres le 10 juillet 1723; il se maria en 1761, et mourut le 6 février 1780. Il a publié en anglais les *Arrêts des cours de Westminster*, depuis 1746 jusqu'en 1779, 2 vol. in-fol.; *Commentaire sur les lois d'Angleterre*, qui a été traduit en français, 1776, 6 vol. in-8°. L'abbé Coyer a traduit son *Code criminel*, en 2 vol. in-8°, qui devait avoir le plus grand succès, et qui n'en a pas eu parce que nos légistes n'achètent pas tous les livres qui leur seraient utiles, encore moins ceux dont ils peuvent se passer. Nos anglomans élèvent sur les nues les lois criminelles des anglais, qu'ils ne voudraient pas lire. Les gens raisonnables n'admirent pas des lois qui multiplient les crimes par l'espérance de l'impunité. Ils voient exécuter quatre fois plus de criminels en Angleterre qu'en France. Ils voient que le gouvernement, pour n'avoir pas continuellement la main dans le sang des hommes, est contraint de commuer le supplice en déportation. Et ils respectent les lois de la France, qui savent contenir un peuple infiniment plus nombreux, avec moins de peines.

BLACKWAL (Antoine), se fit connaître, en 1706, par une édition de *Theognide*, in-8°. Il était alors maître de l'école de Derby, sa patrie. Il le fut ensuite à Bosworth, dans le comté de Leicester, et mourut le 5 juillet 1730,

à 56 ans. Son principal ouvrage, en anglais, en 2 vol. in-4°, a été traduit en latin, sous ce titre : *Autores sacri classici defensi et illustrati, seu critica sacra Novi Testamenti*, Lipsiæ, 1736. Il a fait aussi une Grammaire latine, et autres livres d'éducation.

BLACKWEL (Thomas), écossais, professeur en grec à Aberdeen, mort à Edimbourg le 8 mars 1757, à 56 ans, a publié en anglais : *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Homère*, 1737, in-8°; *Lettres sur la mythologie*, 1748, in-8°; *Mémoires de la cour d'Auguste*, 1752, 1755 et 1764, 3 vol. in-4° : le premier volume a été traduit en français par M. Palissot, 4 parties in-12, et joint à ses Œuvres. L'accueil que lui ont fait les Français n'a pas encouragé l'auteur à en continuer la traduction : les journalistes l'ont cependant bien prôné.

BLACWEL (Alexandre), fils d'un marchand d'Aberdeen, étudia la médecine à Leyde, sous Boerhaave, et y prit le degré de docteur en médecine. Une connaissance qu'il y fit avec un gentilhomme suédois qui avait épousé une fille d'Aberdeen, le détermina dans la suite à aller exercer sa profession en Suède : il y arriva en 1740. Il y forma le projet de saigner des marais, et il obtint du roi une pension, et mille hommes pour y faire travailler. Son projet réussit; mais malheureusement pour lui il fut soupçonné d'avoir trempé dans la conjuration du comte de Tessin. Il fut mis à la torture, et décapité le 9 août 1748. On a de lui, en anglais, l'*Herbier curieux*, ou *Description des plantes les plus usitées en médecine*, gravées d'après le naturel, par Elisabeth Blackwell 1739, 2 vol. in-fol.

BLACKWEL (Georges), fit ses études à Oxford; et, quoiqu'il fût parvenu à être membre perpétuel du collége de la Trinité, il aima mieux y renoncer, et suivre la foi catholique romaine. Il devint supérieur du clergé anglais, sous la qualité d'archiprêtre. Les jésuites écrivirent contre son autorité; il furent déclarés à Rome schismatiques. Cependant, ayant été mis en prison, on lui donna un successeur, parce qu'il ne pouvait plus exercer ses fonctions. Pour recouvrer sa liberté, il fut obligé de prêter le serment de fidélité. Sur cela il parut des écrits pour et contre ce serment, qu'il soutint qu'on pouvait faire, en restant catholique romain. Il est mort le 10 janvier 1612, qu'on compterait 1613.

BLACKWEL (Elisabeth), habile dessinatrice anglaise, a dessiné et gravé 252 plantes, qu'elle a mises au jour à Londres, 1737, in-fol. Elle en a enluminé quelques exemplaires, qui sont fort recherchés.

BLACWOOD (Adam), écossais conseiller au présidial de Poitiers par la nomination de Marie-Stuart, à qui cette ville était engagée pour son douaire, y est mort en 1613, à 74 ans. Il est l'auteur du Martyre de Marie-Stuart, in-12, et de quelques poésies latines, etc., réunies en un vol. in-4°, 1644.

BLADEN (Martin), gentilhomme du comté d'Essex, et lieutenant-colonel sous le règne de la reine Anne, a traduit en anglais les *Commentaires de César*, et fait plusieurs pièces dramatiques, *Orphée et Eurydice*, et *Solon*, tragi-comédies. Ce gentilhomme a été membre de cinq parlemens, contrôleur de la monnaie, et l'un des lords commissaires du commerce et des plantations. Il est mort en 1746.

BLAEU ou JANSSON (Guillaume), *Janssonius Cæsius*, célèbre et savant imprimeur d'Amsterdam, ami et disciple de Ticho-Brahé, mourut le 21 octobre 1638, à 67 ans On a de lui un Atlas, 1638, 3 vol. in-fol., réimprimé en 1663 en 4 vol. in-fol., y compris le maritime et le céleste, chacun en un vol. D'après les dessins de son fils, nommé Jean, on a imprimé *Nouveau théâtre d'Italie*, Amsterdam, 1704, 4 vol. in-fol., fig. C'est lui et son frère Corneille qui avaient achevé l'Atlas de leur père.

BLAGRAVE (Jean), célèbre mathematicien anglais, mort le 9 août 1611, a composé en anglais divers ouvrages de mathématiques : *Astrolabium Uranicum generale*, 1596, in-4°; le *Bijou mathématique*, 1582, in-4°; une Gnomonique, 1609, in-4°, en 2 parties.

BLAIR (Jacques), écossais, se distingua dans les fonctions du ministère de l'église, et fut missionnaire en Virginie, où il devint curé de Williamsbourg et président de l'assemblée de cette colonie, sous le roi Guillaume et la reine Marie. Il est mort en 1743.

après 60 années de ministère, et 50 de présidence. Ses sermons sont imprimés à Londres, 1742, 4 vol. in-8°. On en a traduit plusieurs en français, 1785 et 1786, 3 vol. in-8°.

BLAIR (JEAN), fit ses études à Edimbourg, et vint à Londres avec M. André Henderson. Il fut élu en 1755, membre de la société royale, et en 1761, de celle des antiquités. La princesse douairière de Galles le fit son chapelain, et le nomma maître de mathématiques du duc d'Iorck, avec lequel il fit le voyage d'Italie et d'Espagne, d'où il revint en 1764. En récompense de ses services il eut différens bénéfices, et mourut le 24 juin 1782. Il est auteur des *Tables chronologiques de l'histoire universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1753, LVI tables, avec des explications et des cartes de géographie, 1768.

BLAISE (SAINT), fut, à ce que l'on croit, évêque de Sébaste, où il souffrit le martyre vers 316.

BLAKE (ROBERT), naquit au mois d'août 1599 à Bridgewater, dans la province de Sommerset, d'un marchand qui soigna son éducation. Cependant il était inconnu lorsqu'en 1640 il fut député par son bourg à la chambre des communes. Les différends entre le roi et le parlement ayant excité la guerre, Blake leva une compagnie de dragons pour le service du parlement. En 1649, il fut nommé l'un des commissaires de la flotte pour poursuivre le duc d'Ormond, qui faisait la guerre en Irlande pour Charles II. Au mois de mars 1652 il fut nommé amiral en chef, et au mois de mai suivant il combattit l'amiral Tromp aux Dunes, et au mois de septembre les amiraux Witt et Ruiter. Au mois de février 1653 il battit l'amiral Tromp, et au mois de juin de la même année il remporta une victoire complète sur les Hollandais. Au mois de novembre 1654 il passa dans la Méditerranée. Il entra en 1655 dans le port de Tunis, brûla les vaisseaux corsaires, et força tous les pirates de la Barbarie à lui rendre les Anglais qu'ils avaient en esclavage. Il vint en faire autant à Tripoli, et termina sa carrière glorieuse par la victoire qu'il remporta sur les Espagnols devant Santa-Cruz, en 1657. A son retour en Angleterre il tomba malade, et mourut la même année, le 17 août : il fut enterré à Westminster.

BLAMONT (FRANÇOIS-COLIN DE), surintendant de la musique du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, mort à Versailles en 1760, à 71 ans, s'est distingué dans ses compositions, qui ne laissent rien à désirer pour ce que l'on appelle *galant*. *Didon*, *les Fêtes grecques et romaines*, sont de lui.

BLAMPIN (THOMAS), né à Noyon en 1640, se fit bénédictin en 1665. Il fut visiteur de la province de Bourgogne en 1708, et mourut à Saint-Benoît-sur Loire en 1710. Il est l'éditeur du Saint-Augustin.

BLANC (CLAUDE LE), secrétaire d'état au département de la guerre en 1718, fut mis à la Bastille en 1723, et taxé à une somme de près de huit millions. Il en fut déchargé en 1725, rentra dans la place de secrétaire d'état, et fut ministre de la marine. Il mourut en 1728.

BLANC (FRANÇOIS LE), dauphinais, fut chargé de travailler à l'Histoire des monnaies de France, qu'il donna en 1690, in-4°. Il y faut joindre sa dissertation sur les monnaies de Charlemagne et de ses successeurs, frappées dans Rome, qu'il avait fait paraître l'année précédente. L'une et l'autre ont été réimprimées à Amsterdam, 1692, in-4°. mais cette édition est moins estimée que celle de Paris. M. Le Blanc était choisi pour enseigner l'Histoire aux enfans de France, quand il mourut subitement à Versailles en 1698.

BLANC (JEAN), était premier consul de Perpignan, lorsque les Français en firent le siége en 1474. Son fils ayant été pris dans une sortie, il aima mieux le voir massacrer à ses yeux, que de trahir son prince en livrant la ville. Le roi d'Aragon Jean II lui permit d'ouvrir la porte aux Français plutôt que de se laisser réduire aux dernières extrémités. Il tint cependant encore huit mois, pendant lesquels on souffrit tout ce que la faim a de plus cruel.

BLANC (l'abbé JEAN-BERNARD LE), né à Dijon le 3 décembre 1707, fut reçu dans différentes académies d'Italie, et dans celle de Dijon. Il eut la place d'historiographe des bâtimens du roi, et est mort en 1781. Ses principaux ouvrages sont ses *Lettres d'un*

Français sur les Anglais, dont la quatrième édition est de 1758, 3 vol. in-12; *Dialogues sur les mœurs des Anglais*, 1765, in-12; *Abensaïd*, tragédie, 1736; *Poëme sur les gens de lettres de Bourgogne*, 1726, in-8°; *Elégies*, 1731, in-8°; *Observations sur les ouvrages de peinture et de sculpture de l'académie* en 1747 et en 1753, in-12; *Discours politiques de Hume*: sa traduction est de 1754, 2 vol. in-12, réimprimée en 1755, 2 vol. in-8°; la traduction de Mauvillon est de 1753, en 1 vol. in-8°; le *Patriote anglais*, 1756, in-12; la traduction de la lettre de Milton sur l'éducation des princes, 1746, in-12.

BLANCHART (GUILLAUME), avocat au parlement de Paris, mort en 1724, laissant un fils avocat comme lui, a donné la Compilation chronologique des ordonnances des rois de France, depuis 897 jusqu'en 1715, Paris, 1715, 2 vol. in-fol. Il était fils de François Blanchard, qui a donné les Eloges des premiers présidens à mortier, et des conseillers au parlement de Paris, 1645, in-fol. Il a donné aussi les Maîtres des requêtes en 1647, in-fol. Ce livre n'a pas été fini.

BLANCHART (JACQUES), habile peintre, natif de Paris, mort en 1638, excellait dans le coloris. Son meilleur tableau est celui de la descente du Saint-Esprit, que l'on voit à Notre-Dame.

BLANCHE de Castille, reine de France, illustre par sa prudence et par sa piété, était fille d'Alfonse IX, roi de Castille. Elle épousa Louis VIII, dit le Lion, et fut mère de neuf fils et de deux filles. Cette sage princesse inspira à saint Louis, son fils, des sentimens d'une grande piété, lui répétant souvent qu'elle aimerait mieux le voir mort que de le savoir en péché mortel. Elle fut régente du royaume pendant la minorité de son fils; et pendant la croisade de ce prince, elle se conduisit avec beaucoup de prudence et de politique, et mourut le premier décembre 1252, après avoir fondé plusieurs monastères.

BLANCHET (THOMAS), peintre, né à Paris en 1617, se rendit habile dans son art par une étude assidue, et par les conseils du Poussin et d'André Sacchi. Il passa la plus grande partie de sa vie à Lyon, qu'il embellit par son pinceau, et y mourut en 1689. Il excellait dans le dessin et dans le coloris. La plupart de ses tableaux se voient à Lyon et à Paris.

BLANCHET (PIERRE), né à Poitiers en 1459, entra dans l'état ecclésiastique à l'âge de 40 ans, après avoir suivi le barreau dans sa jeunesse. On lui attribue la *Farce de Patelin*, que Brueys a remise au théâtre en 1706, et qui y est restée comme une pièce fort agréable. Cette farce se jouait du temps de Charles VIII. Blanchet est mort en 1519.

BLANCHET (FRANÇOIS), né à Angerville, le 26 janvier 1707, de parens peu fortunés, reçut cependant une éducation qui le mit en état de figurer parmi les savans. D'abord il fut tenté d'entrer chez les jésuites, qui avaient été ses maîtres à Paris; mais né avec un caractère indépendant, il y renonça. Suivant ce même principe, quoiqu'il portât l'habit d'abbé, il n'entra jamais dans les ordres, et renonça à différens bénéfices qui lui furent offerts. Il s'occupa d'éducations publiques et particulières, qui lui procurèrent des amis avec lesquels il aurait pu passer agréablement sa vie, sans un naturel mélancolique et une santé faible qui en troublaient le repos. Il ne laissait pas d'être recherché dans les sociétés, pour son caractère bienfaisant et ses conversations utiles et enjouées. Son ami, M. du Saulx, l'a tiré de l'obscurité où il avait voulu vivre et mourir, en publiant après sa mort 2 volumes in-12 de *Vérités morales et amusantes*, et un vol. in-8° d'*Apologues orientaux*, suivis de quelques *Opuscules*. L'abbé Blanchet mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 29 janvier 1784.

BLANCHINI. *Voy.* BIANCHINI.

BLANES (HENRI-BARTHÉLEMI DE), de la province d'Auvergne, est mort mestre de camp de cavalerie, le 27 février 1754, à 47 ans. Il est auteur d'un roman qui a eu assez de succès, intitulé *Nérair et Melhoé*, 2 vol. in-12.

BLANKHOFF (ANTOINE), peintre, né à Alcmaer en 1628, fit plusieurs voyages à Rome: enfin il s'embarqua pour Candie, ce qui lui donna lieu de peindre des vaisseaux, des tempêtes et autres marines, en quoi il a excellé, ainsi que pour le coloris. Il est mort en 1670.

BLARU (Pierre de), en latin *Petrus de Blarrorivo*, chanoine de Saint-Diez, étoit de Pàris, abbaye de Cîteaux, à 4 lieues de Saint-Diez. Il y naquit en 1437, devint habile dans la science du droit civil et canonique, et se rendit recommandable par ses talens dans la poésie. Il mourut en 1505. Nous avons de lui un poëme sur la guerre de Nancy et la mort du duc de Bourgogne, en six livres, composé sur les mémoires de René, duc de Lorraine. Il est intitulé *Nanceidos opus*, in pago S.-Nicolaï de Portu, 1518, in-fol., figures en bois, rare.

BLASTARÈS (Matthieu), moine grec de l'ordre de Saint-Basile, au 14e siècle, est auteur d'un recueil de Constitutions ecclésiastiques grec et latin, Oxford, 1672, in-fol.; *Questiones matrimoniales*, dans le *Jus Græco-romanum* de Leunclavius.

BLAVET, musicien, natif de Besançon, se maria à 18 ans. Son talent à jouer de la flûte fit sa réputation. Il vint à Paris à 23 ans, et mourut surintendant de la musique de M. le comte de Clermont, en 1768. Il a fait la musique de quelques ballets particuliers.

BLAURER (Ambroise), né à Contance en 1492, embrassa la doctrine de Luther, et la prêcha dans sa ville maternelle. Ensuite il travailla avec Œcolampade et Bucer à introduire le luthéranisme dans la ville d'Ulm, et enfin avec Brentius et deux autres protestans, pour l'introduire dans le duché de Wirtemberg. Il mourut en 1567, laissant quelques traités de dévotion. Calvin lui a donné de grands éloges.

BLESSEBOIS. *Voy.* Corneille.

BLETTERIE (Jean-Baptiste-René de la), né à Rennes le 26 février 1696, entra chez MM. de l'Oratoire, où il professa successivement les différentes classes de belles-lettres, de philosophie et d'histoire. Un décret de discipline dressé dans une assemblée de sa congrégation l'en fit sortir, avec plusieurs autres. Il était sans fortune, mais la *Vie de Julien* l'avait fait connaître. Des amis puissans lui offrirent des asiles; il accepta de présider à l'éducation des fils de M. Thomé. L'académie des inscriptions le choisit pour un de ses membres, en 1742. Il fut aussi désigné pour être élu de l'académie française, avec M. Racine. La cour voulut décider, et finit par leur donner l'exclusion à tous les deux. L'école où avait enseigné l'abbé de la Bletterie fut la cause de son exclusion, comme s'il fallait plus d'orthodoxie pour être de l'une que de l'autre académie. Il fut nommé en 1746, professeur d'éloquence au collége royal, et conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 1er juin 1772. On a de lui la Vie de Julien, in-12; celle de Jovien, 2 vol. in-12; Traduction de quelques ouvrages de Tacite, 2 vol. in-12; Annales de Tacite, 3 vol. in-12; tous ouvrages estimés.

BLEVILLE (Jean-Baptiste-Thomas de), né à Abbeville le 11 novembre 1692, a donné différens ouvrages de calcul: *Traité du toisé*, 1758, in-12; le *Banquier*, ou *Négociant universel*, 1760, 2 vol. in-4°; *Traité des changes en comptes faits*, 1754, in-8°. Il est mort le 2 juillet 1783.

BLOCK (Jeanne Koerthen), née à Amsterdam en 1650, y est morte en 1715. La variété de ses talens l'ont rendue illustre; elle réunissait à la musique l'art de modeler en cire, de graver sur le diamant, le crystal et le verre; de peindre à gouache, et de découper. Ses découpures posées sur un fond noir formaient une estampe à peu près dans le goût de la gravure de Melian.

BLOEMEN (Jean-François Van), connu sous le nom d'Horisson, né à Anvers en 1636, est mort fort âgé à Rome, où il faisait son séjour. Il a peint des vues de Tivoli, des chutes d'eau, des vapeurs d'eau, des arcs-en-ciel, des pluies fines, etc.

BLOEMEN (Pierre Van), frère du précédent, connu sous le nom de Standaert, revint à Anvers après son séjour en Italie. Il fut directeur de l'académie en 1699. Ses tableaux ont pour objet des batailles, des caravanes, des fêtes de Rome, etc. Le dessin est correct et le coloris agréable.

BLOIS (Charles de), était de l'illustre maison de Châtillon-sur-Marne, de la branche des comtes de Blois, qui s'éteignit dans son petit-neveu, en 1397. Charles, l'un des beaux princes de son temps, pieux, modeste, vaillant, épousa Jeanne de Bretagne, fille de Guy, comte de Penthièvre, frère de Jean III, duc

de Bretagne. Il était dit, par le contrat, que, si le duc Jean mourait sans enfans, Charles succéderait au duché de Bretagne, à cause de sa femme. Son droit fut reconnu, après la mort du duc Jean, par les pairs de France, et il fit hommage du duché à Philippe de Valois. Cependant Jean, comte de Montfort, fils, comme le duc Jean et le comte Guy, d'Artus II, duc de Bretagne, mais d'un autre lit, prétendit au duché, et en fit hommage au roi d'Angleterre. La victoire favorisa d'abord le duc Charles, il fit prisonnier le duc de Montfort; mais il le fut lui-même à la bataille de la Rochederien, en 1347. Il fut conduit en Angleterre, où il eut beaucoup à souffrir. Ayant été remis en liberté, il perdit la bataille d'Auray, avec la vie et son état, le 29 septembre 1364, et fut enterré dans l'église des cordeliers de Guingamp, où il est révéré comme un saint. Sa veuve continua la guerre, et fut obligée d'abandonner le duché à son concurrent. Un de ses fils, qui continua la postérité, fut 36 ans prisonnier en Angleterre : il n'en sortit qu'en payant une grosse rançon, et mourut en 1403. Le fils de ce dernier, nommé Charles, mort en 1434, ne laissa qu'une fille, qui épousa Jean de Brosse.

BLOMART, ou plutôt BLOEMART (Abraham), peintre célèbre, surtout dans le paysage, natif de Gorcum, excellait dans le clair-obscur, et mourut en 1647, à 80 ans. Corneille Blemart, excellent graveur, était le plus jeune de ses trois fils. On a de lui un nombre prodigieux d'estampes gravées au burin. Frédéric Bloemart, de la même famille, fut aussi un excellent graveur, mais inférieur à Corneille.

BLOND (Jean le), seigneur de Branville, né à Évreux en Normandie, fut un des poètes adversaires de Marot. On trouve les Epîtres qu'il a faites contre lui, dans son Recueil de poésies qu'il a fait imprimer sous ce titre : *Le Printemps de l'humble espérant*, Paris, 1536, in-16. On y trouve une épître où il fait l'aveu d'avoir été attaqué de la maladie vénérienne, et une description du temple de Diane, dont les chiens sont les chanoines, les cloches et l'orgue les sons de la trompette, l'encens, l'odeur des bêtes fauves, et ainsi des autres choses qui se voient dans les temples chrétiens.

BLOND (Jacques-Christophe le), né à Francfort-sur le-Mein en 1670, s'est exercé dans la gravure en manière noire, et passe pour avoir inventé le tirage des estampes en plusieurs couleurs, sur quoi il a donné un traité en un volume in-8°. Il est mort en 1741. Cette impression est bonne pour amuser les yeux des ignorans.

BLOND (Jean-Baptiste-Alexandre le), architecte, né à Paris en 1679, est mort en Russie en 1719. On a de lui la *Théorie et pratique du jardinage*, relativement à la décoration, 1 vol. in-4° ; des augmentations sur le *Cours et le dictionnaire d'architecture de Davilers*.

BLOND (Guillaume le), né à Paris au mois de février 1704, s'appliqua d'abord aux mathématiques, dont il ne put pas faire son unique occupation, à cause de son peu de fortune. Il accepta un emploi, pour suivre son goût dans les momens qu'il avait de libres. Enfin il traita, en 1736, de la charge de professeur des pages de la grande écurie du roi. Cette jeune noblesse, principalement destinée à suivre le parti militaire, décida son professeur à s'appliquer aux mathématiques militaires. En 1751, il fut donné pour maître de mathématiques aux enfans de France. Une hydropisie de poitrine l'enleva de ce monde le 24 mai 1781. Son neveu lui a succédé dans ses places. On a de l'oncle l'*Arithmétique et la géométrie de l'officier*, un vol. in-8° ; l'*Abrégé de ce livre*, en 1 vol. in-12 ; l'*Algèbre*, in-8° ; *Elémens de fortifications*, in-8° ; l'*Abrégé*, in-12 ; *Elémens de la guerre des siéges*, 3 vol. in-8° ; *Artillerie raisonnée*, in-8° ; l'*Attaque des places*, in-8° ; la *Défense des places*, in-8° ; *Elémens de tactique*, in-4° ; *Essai sur la castramétation*, in-8°.

BLONDEAU DE CHARNAGE (Claude-François), ancien lieutenant d'infanterie, né à Châtelblanc en Franche-Comté, mort au mois de janvier 1777, est auteur des ouvrages suivans : *La Bruyère moderne*, ou *œuvres du chevalier Blondeau*, 1745, 2 vol in-12 ; *Essai sur le point d'honneur*, 1748, in-12 ; la *Fortune* ou *usage des richesses*, in-12 ; la *Réputation*, 1748, in-8° ; le *Philosophe babillard*, 1748, in-12 ; *Dictionnaire des titres originaux*, 1764, in-12.

BLONDEAU (Claude), fut reçu

avocat en 1659. Il fit avec Gueret le Journal du palais, qui va jusqu'en 1700, 12 vol. in-4°, et qui a été réimprimé plusieurs fois en 2 vol. in-fol. : la dernière est de 1755. Il avait donné en 1689 des notes sur la Somme bénéficiale de Bouchel, sous le titre de *Bibliothèque canonique*, 2 vol. in-fol.

BLONDEL (David), savant ministre protestant, natif de Châlons-sur-Marne, apprit les langues et la théologie, et se rendit habile dans l'histoire ecclésiastique et civile. En 1650, on lui proposa une chaire d'histoire à Amsterdam. Il l'accepta et quitta la France; mais son assiduité au travail et l'air d'Amsterdam lui causèrent une fluxion sur les yeux qui lui fit perdre la vue. Il mourut le 6 avril 1655, à 64 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° Histoire du calendrier romain, La Haye, 1684, in-12; 2° *Pseudo-Isidorus, et Turrianus vapulantes*, in-4°, ouvrage dans lequel il prouve la supposition des décrétales attribuées aux anciens papes; 3° *Apologia pro sententiâ sancti Hieronymi de presbyteris et episcopis*, in-4°; 4° de la Primauté de l'église, Genève, 1641, in-fol.; 5° un Traité sur les sibylles, Paris, 1649, in-4°; 6° un autre contre la fable de la papesse Jeanne, Amsterdam, 1647, in-8°; 7° *Assertio genealogiæ francicæ*, 1655, in-fol., contre Chifflet, qui faisait descendre les 2e et 3e races de nos rois de Bitilde, fille de Clotaire Ier; en quoi l'on croyait trouver alors le renversement de la loi salique, qui exclut les femmes du royaume, etc.

BLONDEL (François), savant professeur royal de mathématiques et d'architecture, fut employé en quelques négociations, et devint maréchal de camp. Il fut membre de l'académie des sciences à Paris, et directeur de l'académie d'architecture. Il mourut à Paris le 22 janvier 1686, à 68 ans. On a de lui des notes sur l'Architecture de Savot; un Cours d'architecture en 3 parties, 1698, in-fol.; l'Art de jeter les bombes, 1690, in-12; Résolution des quatre principaux problèmes d'architecture, au Louvre, 1673, in-fol.; Manière de fortifier les places, 1683, in-4°. C'est sur ses dessins que les portes Saint-Antoine et Saint-Denis, à Paris, ont été élevées.

BLONDEL (Jean-François), né à Rouen en 1705, était d'une famille si distinguée dans l'architecture, qu'elle semblait lui indiquer le choix d'un état. Il s'y disposa par la connaissance des belles-lettres, des mathématiques et du dessin. Les leçons de son oncle l'instruisirent dans la pratique de son art, dont il donna des leçons publiques dès l'âge de 35 ans. L'académie d'architecture se l'associa en 1755, et le choisit ensuite pour professer. Il est mort le 9 janvier 1774. Il a publié deux parties de son Cours d'architecture, in-8° : la Décoration et la Distribution, la première en 1771, la seconde en 1773. M. Patte a mis en ordre la troisième, qui traite de la Construction. Il avait disposé et gravé une partie des planches de l'architecture française, dont il a paru 4 vol. in-fol., et qui devait en avoir 8. C'est lui qui a fourni tous les articles relatifs à l'architecture qui se trouvent dans l'Encyclopédie. De la Décoration des édifices, 1738, 2 vol in-4°; Discours sur l'architecture, in-12; l'Architecture moderne, 1764, 2 vol. in-4°, se joint à la Décoration, mais n'est pas de lui. La troisième partie de son *Architecture* a paru en 1777; chacune des trois parties a deux volumes de discours et un de planches.

BLONDEL (Laurent), auteur d'une Vie des Saints, in-fol., et de quelques ouvrages de piété, est mort en 1740.

BLONDUS (Flavius), historien, natif de Forli, secrétaire d'Eugène IV et de quelques autres papes, est loué pour son exactitude. Il mourut à Rome le 4 juin 1463, à 75 ans. Son histoire, qui finit à l'an 1440, se trouve avec ses autres ouvrages, Bâle, 153., in-fol. L'édition originale de son *Italia illustrata*, est de Rome, 1474, in-fol.

BLOSIUS ou DE BLOIS (Louis), abbé de Liesse, illustre par sa naissance et par ses vertus, refusa l'archevêché de Cambrai, et mit la réforme dans son abbaye. Il mourut en odeur de sainteté le 7 janvier 1566, à 59 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, que Jacques Frojus, son disciple, a publiés avec sa vie, 1571, in-fol., et plusieurs fois depuis. Ses Entretiens sont traduits en français, Valenciennes, 1741, in-12.

BLOTLING, ou plutôt BLOET-

4 NG, excellent graveur au burin, et
n des plus célèbres artistes de Hol-
nde, a surtout réussi dans la ma-
ière de graver en noir.

BLOUNT, noble et ancienne mai-
on d'Angleterre, qui descend de le Blound, seigneur de Guisnes en Normandie, dont les deux fils Robert et Guillaume passèrent en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant. Robert, l'aîné, était général de la cavalerie, et Guillaume son frère était général de l'infanterie de ce prince. Cette famille a produit plusieurs personnes illustres, entre autres, Charles Blount, comte de Devonshire, gouverneur de Portsmouth, et vice-roi d'Irlande. Il avait été créé chevalier en 1586 et honoré de l'ordre de la Jarretière en 1597. C'était un des principaux favoris de la reine Élisabeth, et en 1603 le roi Jacques le nomma pour être de son conseil privé. Charles Blount mourut comblé de biens et d'honneurs, le 3 avril 1606, à 43 ans. Thomas Blount, habile jurisconsulte, mort à Orleton le 26 décembre 1679, à 61 ans, a donné plusieurs ouvrages dont les principaux sont: 1° *Académie d'éloquence, contenant une rhétorique anglaise complète*; 2° *Glossographia*, ou dictionnaire de mots difficiles, hébreux, grecs, latins, italiens, etc., à présent en usage dans la langue anglaise; 3° *Dictionnaire juridique, où l'on explique les termes obscurs et difficiles qu'on trouve dans les lois anciennes et modernes*, dont la meilleure édition est de 1691, in-fol.

BLOUNT (Henri), chevalier, se distingua par sa vertu et par ses talens, et eut diverses commissions importantes. Il fut grand-shérif du comté de Hertford, et mourut le 9 octobre 1682, à 80 ans moins deux mois. On a de lui une *Relation anglaise de son voyage au levant*, Londres, 1636, in-4°, et quelques autres ouvrages. Deux de ses fils sont connus dans la république des lettres. Nous en parlons dans les deux articles suivans.

BLOUNT (Thomas-Pope), fils aîné du précédent, naquit le 12 septembre 1649, à Upper-Halloway, dans la province de Middlesex. Il fut créé baronnet, du vivant de son père, fut plusieurs fois député au parlement; et pendant les trois dernières années de

sa vie, la chambre des communes le nomma commissaire des comptes. Il mourut à Tittenhanger, dans le comté de Hertford, le 30 juin 1697, laissant une nombreuse postérité. Son principal ouvrage est sa *Censura celebriorum autorum cujusque seculi*, Londres, 1690, in-fol., et Genève, 1694 et 1710, in-4°. Dans les éditions de Venise, on a traduit en latin les passages des auteurs que le chevalier Blount avait donnés dans les langues modernes dans lesquelles ils étaient écrits. On a encore de Thomas-Pope Blount une *Histoire naturelle*, in-4°, et des *Essais sur différens sujets*, in-8°, en anglais.

BLOUNT (Charles), frère du précédent, et fameux écrivain anglais, naquit à Upper-Halloway, dans la province de Middlesex, le 27 avril 1654, et mourut au mois d'août 1693, s'étant tué de désespoir, parce qu'il ne pouvait obtenir une dispense pour épouser la veuve d'un de ses frères, dont il était devenu amoureux. Il avait épousé en 1672 Éléonore Tyrrel, dont il eut le lieutenant-colonel Henri Blount, son fils aîné, et d'autres enfans. On a de lui plusieurs ouvrages en anglais, dont quelques-uns ont fait beaucoup de bruit. Les principaux sont: 1° *Anima mundi*, ou *Histoire des opinions des anciens touchant l'état des âmes des hommes après la mort*, Londres, 1679, in-8°; 2° *la grande Diane des Éphésiens, ou l'origine de l'idolâtrie, avec l'institution politique des sacrifices du paganisme*, 1680, in-8°; 3° une Traduction en anglais des deux premiers livres de la vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate, 1680, in-fol., avec des notes tirées la plupart des manuscrits du baron Herbert, qui ne tendent qu'à tourner la religion en ridicule, et à rendre l'Écriture sainte méprisable. Ce livre fut supprimé en 1693, et il ne s'en répandit qu'un petit nombr
d'exemplaires. Il en a paru une tradu
tion française à Berlin, 1774, 4 v
in-12, par un de nos prétendus espr
forts; 4° *Janua scientiarum*, ou I
troduction abrégée à la géograph
la chronologie, la politique, l'
toire, la philosophie, et toutes s
de belles-lettres, Londres, 1
in-8°; 5° Il est le principal auteu

livre intitulé *les Oracles de la raison*, Londres, 1693, in-8°, réimprimé en 1695, avec d'autres pièces, sous le titre *d'OEuvres diverses de Charles Blount, écuyer*. Charles Gildon, éditeur de ces diverses pièces, rétracta depuis les opinions pyrrhoniennes qu'elles renferment, par un livre qu'il publia à Londres en 1705, sous ce titre: *Manuel des déistes*. Jean Bradley, ministre d'Alrewas, a aussi réfuté le livre *des Oracles de la raison*, dans son Traité imprimé à Londres en 1699, in-12, qui a pour titre: *Idée impartiale de la vérité de la religion chrétienne, avec l'histoire de la vie et des miracles d'Apollonius de Tyane, et.* 6° *Religio laïci*, Londres, 1683, in-12. Il paraît que cet ouvrage est de lui, par un témoignage de la propre main du chevalier Thomas-Pope Blount, son frère.

BLOW (Jean), fameux musicien anglais, né à Collingham en 1648, reçut le degré de docteur en musique de l'archevêque Sancrost. Il était maître des enfans de cœur de la chapelle du roi, et maître de musique de Saint-Paul. Il est mort le 1er octobre 1708, et est enterré à Westminster, où l'on voit son épitaphe.

BLUTEAU (Raphael), théatin, né à Londres de parens français en 1638, passa en France, où il se distingua comme savant et comme prédicateur. Il se rendit ensuite à Lisbonne, où il mourut en 1734, âgé de 96 ans. Il a donné un Dictionnaire portugais et latin en 8 vol. in-fol., Coïmbre, 1712 à 1721, avec un supplément, Lisbonne, 1727 et 1728, 2 vol. in-fol.

BOAISTUAU (Pierre), natif de Rennes, est mort à Paris en 1566. Il a traduit des Nouvelles de Bandel avec Belleforet, Lyon, 1616, 7 vol. in-16; *Histoires prodigieuses extraites de différens auteurs*, Paris, 1598, 6 vol. in-16; *Théâtre du monde*.

BOBRUN (Henri et Charles), peintres en portraits, qui ont été fort à la mode à la cour de Louis XIV, étaient d'Amboise, et cousins: Henri est mort en 1677.

BOCACE (Jean), l'un des plus polis et des plus savans écrivains de son siècle, naquit à Certaldo en 1313. Son père le mit d'abord avec un marchand; au bout de six ans, comme on lui voyait des dispositions pour l'étude, on lui fit apprendre le droit canon. Après la mort de son père, se trouvant libre, il suivit son goût, et se livra tout entier à la poésie et aux belles-lettres. Pétrarque, son maître, lui ayant persuadé de quitter Florence, à cause des troubles et des factions dont cette ville était alors agitée, il parcourut toute l'Italie, demeura assez longtemps à la cour de Naples, où il fut bien reçu du roi Robert, et eut beaucoup de part aux bonnes grâces de la reine Jeanne. Bocace retourna ensuite à Florence, d'où il se retira à Certaldo; mais son extrême application à l'étude lui causa une maladie dont il mourut le 21 décembre 1375, à 62 ans. Il a publié un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, qui ont immortalisé son nom. Les principaux sont, 1° de la Généalogie des dieux, Venise, 1472, in-fol; 2° un Traité des fleuves, des montagne et des lacs, Venise, 1473, in-fol.; 3° un Abrégé de l'histoire de Rome; 4° *le Philocope;* 5° *la Fiammette*; 6° le Labyrinthe d'amour; il a paru d'une édition ancienne, sans date, sous le titre de *Invettiva contra una malvagia donna*, in-4°; sous celui de *Laberinto d'amore*, Florence, 1516, in-8°; sous celui d'*Il Corbaccio*, Paris, 1579, in-8°, et plusieurs fois depuis sous le même. Il a été traduit sous le titre de *Labyrinthe d'amour, par Belforêt*, Paris, 1571, et sous celui du *Songe de Bocace*, 1698, in-12; mais cette dernière traduction a des retranchemens et des additions: ce n'est plus l'ouvrage de Bocace. 7° *Opera jucundissima cive l'Urbano;* 8° *la Théséide*. Les plus anciennes éditions de ces romans sont les plus recherchées, uniquement pour leur antiquité. Celles qui ont été données dans le 16e siècle sont aussi amples, 9° La Vie du Dante, en italien, Rome, 1544, in-8°, réimprimée à Florence en 1576, in-8°; 10° *De claris hominibus*, Ulmæ, 1473, in-fol., etc. Le plus connu de tous est son *Decameron*, qui est un recueil de contes. L'édition la plus recherchée est celle de Florence, 1527, petit in-4° ou même in-8°. Elle a été contrefaite à Venise, mais il est facile de la distinguer; les caractères et le papier en sont beaux, ce qui n'est pas à l'originale. On en a

imprimé une à Lyon, 1555, in-16, qui est fort jolie; Amsterdam, Elzevir, 1665, in-12; Londres, 1727, in-4°, et 2 vol. in-12; les éditions de Paris, 1757, 5 vol. in-8°, figures, sont recherchées : il y en a une française et une italienne. Il y a encore une jolie édition du texte italien de son *Decameron*, Paris, 1768, 3 vol. in-12. On a commencé à Florence, 1723 et 1724, une collection des Œuvres de Bocace, 6 vol. in-6°; elle n'a pas été continuée. Bocace excella dans la prose italienne, comme Pétrarque dans la poésie. *Voy.* Marguerite de Valois.

BOCCALINI (Trajan), célèbre écrivain satirique, natif de Rome, se fit admirer des savans de toute l'Italie, au commencement du 17e siècle, par sa critique fine et délicate. Les princes mêmes n'échappaient point aux traits de sa satire. Les cardinaux Borghèse et Gaëtan s'étant déclarés ses protecteurs, il publia les *Ragguagli di Parnasso*, Amsterdam, 1669, 2 vol. in-12, et la *Secretaria di Apollo*, Amsterdam, 1653, in-12, qui en est la suite. Ces deux ouvrages furent reçus du public avec un applaudissement extraordinaire. Il y feint qu'Apollon, tenant sa cour sur le Parnasse, entend les plaintes de tout l'univers, et rend à chacun justice, selon l'exigence des cas. On prétend qu'il fut assassiné en 1613. Ce qui vient à l'appui de cette assertion, est le registre mortuaire de la paroisse de Sainte-Marie de Venise, où il a été enterré, sur lequel on trouve qu'il était mort d'une colique accompagnée de fièvre. Si l'on n'eût pas eu dessein de déguiser le crime, on n'eût pas mis ce qui ne se met sur aucun registre mortuaire. Il fit imprimer ensuite sa *Pietra di parangone*, 1664, in-32, contre la cour d'Espagne, à Venise. On a encore de lui *la Bilancia politica di tutte le opere di Tacito*, Castellana, 1678, 2 vol. in-4°.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, s'unit avec Jugurtha son gendre, contre les Romains, et fut deux fois vaincu par Marius, 108 et 107 ans avant J.-C. Ensuite, pour faire la paix avec les Romains, il livra Jugurtha à Sylla. Il eut une partie du royaume de Jugurtha pour prix de sa trahison.

BOCCONI (Sylvio-Paul), savant naturaliste, né à Palerme le 24 avril 1633, est auteur de plusieurs ouvrages curieux et intéressans. Il mourut le 22 décembre 1704, dans un monastère près de Palerme, après être entré dans l'ordre de Citeaux. Outre ses Observations naturelles, traduites en français, Amsterdam, 1674, in-12, il y a son *Museo di Fisica*, Venetia, 1697, in-4°, fig; *Icones plantarum*, Oxford, 1674, in-4°, fig.; *Museo di Piante*, Venetia, 1967, in-4°.

BOCCORIS, roi d'Egypte, selon Trogue-Pompée et Tacite, ayant consulté l'oracle d'Hammon, sur la ladrerie qui infectait l'Egypte, chassa, par l'avis de cet oracle, les Juifs de son pays, comme une multitude inutile et odieuse à la divinité; mais Moïse nous apprend d'une manière certaine, pourquoi et comment les Juifs sortirent de l'Egypte. On peut inférer de leurs témoignages, que Boccoris est le Pharaon dont il est parlé dans le Pentateuque.

BOCH, BOCHIUS ou BOCQUI (Jean), poète latin, né à Bruxelles en 1555, voyagea en Italie, en Allemagne, en Pologne et en Moscovie; en allant à Moscou, il eut les pieds gelés, et on délibérait si on lui ferait l'amputation. Le quartier des Livoniens, où il était, fut surpris; la peur lui rendit les pieds. A son retour, le duc de Parme le fit secrétaire de la maison de ville d'Anvers. Il mourut le 13 janvier 1609, laissant une fille. Les critiques des Pays-Bas font un si grand cas de ses poésies, Cologne, 1615, qu'ils lui ont donné le nom de *Virgile belgique*.

BOCHART (Samuel), ministre de la religion prétendue réformée, et l'un des plus savans hommes du 17e siècle, naquit à Rouen en 1599, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite. Il savait le grec, l'hébreu, l'arabe, l'éthiopien, et plusieurs autres langues. Bochart s'acquit l'estime des savans, et l'amitié des personnes les plus illustres de l'église catholique. La reine de Suède l'engagea en 1652, à faire un voyage à Stockholm, où elle lui donna des marques publiques de son estime. De retour à Caen, il reprit les fonctions de ministre, et fut reçu de l'académie de cette ville. Il y mourut subitement en parlant dans la même

académie contre M. Huet, le 16 mai 1667, à 68 ans, laissant une fille. On a de lui, 1° une Géographie sacrée, divisée en deux parties, qu'il a intitulée *Phaleg et Canaan*; 2° l'Histoire des animaux dont il est parlé dans l'Écriture, intitulée *Hierozoicon*, le tout imprimé à Leyde, 1712, 3 vol. in-fol. Ces ouvrages, remplis d'une érudition immense, rendront sa mémoire immortelle. Il ne faut pas le confondre avec Mathieu Bochart son parent, et savant ministre à Alençon, qui a publié plusieurs ouvrages de controverse.

BOCHEL ou BOUCHEL (LAURENT), savant jurisconsulte du 17e siècle, avocat au parlement de Paris, dont on a, 1° les Décrets de l'église gallicane, en latin, Paris, 1609, in-fol.; 2° Bibliothèque du droit français, dont la bonne édition est celle de Bechefer, 1671 3 vol. in-fol.; 3° Bibliothèque canonique, donnée par Blondeau, 1689, 2 vol. in-fol.; 4° Coutume de Senlis, donnée par Saint-Leu, 1703, in-4°. Ces ouvrages sont estimés. Il mourut le 29 avril 1629.

BOCHIUS (JEAN), né à Bruxelles en 1555, voyagea en Italie, Pologne et en Russie, où il eut beaucoup à souffrir du froid, qui lui occasionna une opération douloureuse. A son retour, le duc de Parme le nomma secrétaire d'Anvers. Il est mort le 13 juin 1609: ses poésies latines sont imprimées à Cologne, en 1615.

BOCQUILLOT (LAZARE-ANDRÉ), savant rubricaire, né à Avalon d'une famille obscure, suivit en 1670 M. de Nointel à Constantinople. De retour en France, il fut reçu avocat à Dijon. Quelque temps après, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut fait curé de Chatelux, directeur des ursulines d'Avalon, chanoine de Notre-Dame de Montréal, et enfin chanoine d'Avalon, où il mourut le 22 septembre 1728, à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° un Traité sur la Liturgie, imprimé à Paris en 1701, in-8°, ouvrage estimé; 2° 8 vol. d'Homélies in-12; 3° un vol. de Lettres; 4° Histoire du chevalier Bayard, sous le nom de Lonval, in-12.

BODERIE (ANTOINE DE LA). *Voy.* LEFEVRE (GUI).

BODESTIN (ADAM), fameux médecin allemand, natif de Carlostadt, fut grand partisan de la doctrine de Paracelse, qu'il traduisit, et sur laquelle il fit des commentaires qui ont été estimés des médecins de sa secte. Il mourut à Bâle en 1577.

BODIN (JEAN), natif d'Angers, après avoir fait ses études à Toulouse, et y avoir enseigné, vint à Paris où il se fit recevoir avocat. Bodin fut en si grande considération auprès du roi Henri III, que ce prince fit emprisonner Michel de la Serre, pour avoir fait un écrit injurieux contre Bodin, et qu'il lui fit défendre, sur peine de la vie, de publier cet écrit; mais cette faveur n'ayant pas continué, le duc d'Alençon lui donna divers emplois, et l'emmena avec lui en Angleterre, où Bodin eut le plaisir et la gloire de voir enseigner publiquement, dans l'université de Cambridge, ses livres de *la République*, qui avoient été traduits en latin par les Anglais. Cela le détermina à les traduire lui-même de français en latin en 1583. Il se déclara avec force contre ceux qui prétendaient que l'autorité des rois est illimitée; mais, d'un autre côté, il avança des principes qui déplurent aux républicains: ce qui prouve qu'il n'avait sur ce point aucun système fixe. Enfin, il mourut de peste à Laon, où il était procureur du roi, en 1596, à 67 ans. Il avait été marié, et avait eu trois enfans. Gui Patin dit qu'il est mort juif. Il n'avait pris aucune précaution pour se garantir de la peste, sur cette persuasion ridicule qu'on ne peut être attaqué de cette maladie contagieuse après l'âge de 60 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° *la Demonomanie*, ou Traité des sorciers, in-4°; 2° sa *République*, in-fol. ou in-8°, dont il a fait un abrégé, 1755, en 2 vol. in-12; 3° *Heptaplomeres de abditis rerum sublimium arcanis*. On voit dans ce dernier ouvrage, qui a fait grand bruit, et qui se trouve manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne, que Bodin donnait en des superstitions et des contes pitoyables, tandis qu'il rejetait les vérités les plus constantes. Sa méthode pour étudier l'Histoire, Paris, 1566, in-4°, est assez estimée. Son *Universæ naturæ theatrum*, Lyon, 1596, in-8°, n'est pas commun, et est singulier; il a été traduit par de Fougerolles, Lyon, 1597, in-8°.

BODLEY (THOMAS), célèbre gentil-

homme anglais, né à Excester en 1544, fut élevé à Genève, où il avait été obligé de se retirer sous le règne de la reine Marie, qui faisait punir les protestans. Elisabeth étant montée sur le trône, Bodley revint en Angleterre et fut chargé par cette princesse de diverses négociations importantes auprès des princes d'Allemagne et des Hollandais. Dans la suite, il ne voulut plus se mêler des affaires d'état, et s'appliqua uniquement au progrès des sciences. Il mourut en 1612. C'est lui qui a légué à l'université d'Oxford, la magnifique bibliothèque appelée, de son nom, *Bodleyenne*. Hidde en a publié le Catalogue, 1674, in-fol.

BODORI (le père JOSEPH), jésuite, est auteur de plusieurs petits ouvrages écrits avec beaucoup de pureté, d'élégance et de jugement. Ils ont été imprimés après sa mort, arrivée en 1749, à Paris, chez Bordelet, en 1750, in-12.

BODREAU (JULIEN), avocat au présidial du Mans, a donné en 1645 un commentaire sur la coutume du Maine, in-fol.; les Illustrations et Remarques sur la même Coutume, 1658, 2 volumes in-16, estimés.

BOËCE (ANICIUS-MANLIUS-TORQUATUS-SEVERINUS-BOETIUS), naquit à Pavie au 5e siècle d'une des plus nobles familles de Rome. Il fit ses études à Athènes, où il suivit les sentimens d'Aristote. De retour à Rome, il fut élevé aux charges de sénateur et de patricien, et même au consulat en 487. Boëce fit en 500, au nom du sénat, le panégyrique de Théodoric, roi des Goths, sur son entrée dans Rome. Il fut consul derechef en 510 et en 511; mais en 523, ayant fait des remontrances contre les violences de Théodoric, il fut accusé auprès de ce prince de vouloir conspirer avec l'empereur Justin contre les Goths. Il fut arrêté avec son beau-père Symmaque, et conduit à Pavie, d'où il fut envoyé dans une autre prison, dans le territoire de Calvence, à 150 lieues de Rome. Théodoric l'avait fait condamner à mort par le juge de Pavie; mais il ne fit exécuter la sentence que long-temps après, et le fit d'une manière cruelle; on lui serra tellement la tête avec une corde, que les yeux en sortirent, et on l'acheva à coups de bâton. Son corps fut rapporté à Pavie, où l'on voit son tombeau dans l'église de Saint-Augustin. On y fait mémoire de Boëce au 23 d'octobre, comme d'un martyr. La première édition de ses ouvrages est de 1476, Nuremberg, in-fol. Boëce a été marié deux fois, la première, avant son premier consulat, en 487, avec Elpis, *voy.* ce nom; la seconde fois avec Rusticienne, fille de Symmaque; celle-ci le suivit dans sa disgrâce, et le rendit père de deux fils, qui devinrent consuls, en mémoire du mérite de leur père. Rusticienne n'ayant pu être la compagne de son mari à la mort, distribua tout son bien aux pauvres, et vécut dans une grande pauvreté. Vingt ans après, Totila fut sollicité de lui ôter la vie, parce que, disait-on, elle excitait le sénat à faire abattre les statues de Théodoric; mais il n'en voulut rien faire, par respect pour sa vertu, et par le souvenir de celles de son père et de son mari. Il nous reste de lui, 1° cinq livres de la *Consolation de la philosophie*, qu'il composa pour adoucir la rigueur de sa prison; 2° un Traité des deux natures en Jésus-Christ et un Traité de la Trinité, dont les meilleures éditions sont celles de Bâle, 1570, in-fol., celle *cum notis variorum*, Leyde, 1671, in-8°, et celle *ad usum Delphini*, 1680, in-4°. La *Consolation* est traduite en français par M. de Francheville, Paris 1744, 2 vol. in-12, et par un nouveau traducteur en 1771, in-12. On lui attribue encore d'autres ouvrages.

BOECLER (JEAN-HENRI), savant antiquaire, naquit à Cronheim dans la Franconie en 1611. Il devint conseiller de l'empereur et de l'électeur de Mayence, historiographe de Suède, et professeur en histoire à Strasbourg. La reine Christine l'appela en 1648 à Upsal, pour y être professeur en éloquence; mais le climat de la Suède étant contraire à la santé de Boecler, il obtint son congé, avec une pension viagère de 800 florins. L'empereur lui accorda le titre de comte palatin, avec le privilége qu'il serait héréditaire dans sa famille, et que le fils aîné en jouirait à perpétuité. Boecler fut aussi du nombre des savans d'Allemagne que Louis XIV pensionna à cause de leur érudition. Il mourut en 1692. Ses principaux ouvrages sont 1° *Notitia Romani imperii*, 1681, in-8°; 2° *Bellum Succo-Danicum*, 1679, in-4°; 3° *Commentaria in Grotii libris de jure*

belli et pacis, Strasbourg, 1712, in-4°; 4° *Bibliographia critica*, 1715, in 8°; 5° 3 vol. de Dissertations, Rostoch, 1710, in-4°; 6° des Commentaires sur plusieurs auteurs anciens, etc.

BOEHM (Jacob), fameux fanatique allemand, naquit en 1575, dans un bourg de la haute Lusace. Ses parens, qui étaient de simples paysans, lui firent apprendre le métier de cordonnier, et il fut reçu maître dans cette profession en 1594. Six ans après, il tomba dans une extase de sept jours. Il eut d'autres extases dans la suite, et mourut en 1624. On a de lui un livre intitulé l'*Aurore*, qu'il composa en 1612, et qui est d'une obscurité impénétrable, aussi bien que tous ses autres ouvrages, qui sont en assez grand nombre, et qui ont souvent été imprimés ensemble. Il a donné son nom à la secte des *Boehmistes*, dont le nombre est encore fort considérable en Allemagne.

BOERHAAVE (Herman), l'un des plus savans médecins qui aient paru depuis Hypocrate, naquit à Voorhout, près de Leyde, en 1668. Il professa la médecine, la chimie et la botanique, avec une réputation extraordinaire, et fut associé aux académies des sciences de Paris et de Londres. Boerhaave amassa de grandes richesses, et mourut le 23 septembre 1738. On lui a élevé un monument dans l'église de Saint-Pierre de Leyde. Ses ouvrages sont, 1° *Institutiones medicæ*, Leyde, 1713, in-8°; 2° *Methodus discendi medicinam*, Londres, 1726, in-8°; 3° *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, Leyde, 715, in-12; Van-Swieten l'a commenté et il en paraît 5 vol. in-4°; 4° *De viribus medicamentorum*, 1740, in-12; 5° *Institutiones et experimenta chimiæ*, Paris, 1733, 2 vol. in-4°; 6° *De morbis nervorum*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8°; 7° *De morbis oculorum*, Paris, 1748, in-12; 8° *De lue venereá*, Franeker, 1751, in-12; 9° *Historia plantarum horti Lugd. Batav*, 1727, 2 vol. in-4°, et Venise, 1766, in-4°; 10° *Elementa, chimiæ*, Paris, 1733 2 vol. in-4°, traduits en français en 6 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont estimés, et ont été imprimés à Venise, 1735, in-4°; quelques-uns sont traduits en français.

BOERIUS ou BOYER (Nicolas), successivement avocat à Bordeaux, conseiller au grand conseil et président au parlement de Bordeaux, est mort en 1539, à 70 ans. Il a commenté les coutumes de Berry, Tours et Orléans, Francfort, 1598, in-fol. Ses décisions ont eu une grande réputation, Lyon, 1560, in-fol. etc.

BOÉTIE (Etienne de la), natif de Sarlat, habile conseiller du parlement de Bordeaux, mourut le 18 août 15‹6›3, à 33 ans. Il laissa des vers latins et français, un Traité intitulé *La servitude volontaire*. et d'autres ouvrages, Paris, 1571, in-8°; Montagne, son ami intime, en fait un grand éloge.

BOETIUS EPO, célèbre jurisconsulte des Pays-Bas, né à Roorda en 1529, enseigna les belles-lettres en plusieurs villes, et le droit à Douai, avec réputation. Il mourut le 16 novembre 1599, laissant dix enfans. On a de lui un grand nombre de traités sur les matières de droit, et d'autres ouvrages.

BOETIUS (Hector), savant historien écossais au 16e siècle, né à Dundée d'une famille noble, est auteur d'*Historia Scotorum*, Paris, 1575, in-f°. Erasme en parle avec éloge. *Voy* Boodt.

BOFFRAND (Germain), architecte, fils d'un sculpteur et d'une sœur du célèbre Quinault, naquit à Nantes en 1667. Il était élève d'Hardouin Mansart, qui lui confiait la conduite de ses plus grands ouvrages. Il fut reçu de l'académie d'architecture en 1709, et fit élever quantité de palais en Allemagne, et quantité de canaux, d'écluses et de ponts en France, en qualité d'ingénieur et d'inspecteur des ponts-et-chaussées. Il mourut à Paris en 1755. Il a donné un livre d'architecture, in-fol., qui, aux principes généraux de son art, en joint l'application aux édifices qu'il a fait construire, et dont il donne les profils et élévations. Parmi ces édifices, on distingue les palais de Nancy, de Lunéville, de la Malgrange, de Vurlsbourg; le portail de la Mercy à Paris, les Enfans-Trouvés, rue Notre-Dame, le puits de Bicêtre, etc. Boffrand a encore donné la description de ce qui a été pratiqué pour fondre d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV, 1 vol. in-fol.

BOGORIS, roi des Bulgares, voyant que Théodora gouvernait l'empire pour Michel son fils, crut pouvoir profiter de cette circonstance pour étendre son

royaume et lui déclarer la guerre en 841 ; mais cette princesse lui fit une réponse sage, qui lui fit changer de dessein. Il renvoya ses ambassadeurs pour lui demander la continuation de la paix, dont l'une des conditions fut que Théodora rendrait la sœur du roi des Bulgares, qui était prisonnière à Constantinople, où elle avait embrassé la religion chrétienne. Cette dernière princesse donna à Bogoris les premières impressions du christianisme. Ensuite il se fit instruire et baptiser par un savant évêque que Théodora lui avait envoyé, et prit le nom de Michel par considération pour son fils. Enfin il résolut de faire embrasser la religion chrétienne à tout son peuple, qui se révolta, et prit les armes pour le détrôner. Bogoris marcha contre les séditieux avec une poignée de sujets fidèles, et les fit rentrer dans le devoir sans répandre de sang : car, épouvantés à la vûe de la croix qu'il avait fait peindre sur ses enseignes, ils demandèrent le baptême, et n'eurent plus qu'une même foi.

BOHÊME (LA) fut d'abord habitée par les Boïens, qui lui donnèrent leur nom, ensuite par les Marcomans, puis par les Esclavons. Zeuo vint du Bosphore Cimmerien, vers 550, avec une puissante armée, habiter et défricher la Bohême. Vers 632, la princesse Libusse, qui descendait de lui, épousa Primislas, simple laboureur. Ses successeurs portèrent le titre de duc jusqu'en 1086, Wratislas fut proclamé roi. Ce prince mourut en 1095. Ses successeurs figurent peu dans l'Histoire de l'Allemagne jusqu'à

Primislas ou Ottocare Ier, mort en. 1230
Wenceslas Ier. 1253
* Primislas ou Ottocare II. . . 1278
Interrègne jusqu'en. 1284
Wenceslas II. 1305
Wenceslas III. 1306
Rodolphe Usurp. 1306
Henri. 1307
* Jean de Luxembourg, depuis 1311 jusqu'en. 1346
* Charles IV, empereur. . . . 1376
* Wenceslas IV. 1418
* Sigismond. 1437
* Albert d'Autriche. 1439
Ladislas. 1458
Georges-Podebrac. 1471
Uladislas. 1517
* Louis. 1526
* Ferdinand Ier, empereur. . . 1564

Ce royaume est resté depuis ce temps dans la maison d'Autriche à titre d'élection, et depuis 1648 à titre d'hérédité. *Voy*. Empire romain pour les successeurs de Ferdinand. Après Charles VI, le royaume fut dévolu à Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de l'empereur François Ier. *Voy*. l'Histoire de l'Empire, de Heiss., celle du père Barre, et l'Histoire universelle de Pufendorf.

BOIARDO (MATTEO-MARIA), de Ferrare, comte de Scandiano, est très-connu par ses poésies italiennes. Son principal ouvrage est son poème d'*Orlando inamorato*, des *Amours de Roland et d'Angélique*, Venise, 1500, ou 1532, ou 1539, ou 1544, in-4°. *Voy*. BERNI. DOMENICHI. Il mourut en 1414. On estime surtout ses dix églogues latines, Reggio, 1500, in 4°, et ses Sonnets, imprimés in-4°. Il a traduit en italien Hérodote et Apulée. Il a fait un autre poëme, *Amore di Hier. Benevini*, Vinegia, 1535, in-8°. Ses Sonnets et chansons italiennes sont imprimés à Reggio, 1499, et à Venise, 1501.

BOILEAU (GILLES), payeur des rentes de l'Hôtel-de-ville, l'un des 40 de l'académie française, et frère aîné du célèbre Boileau-Despréaux, mourut contrôleur de l'argenterie du roi en 1669, à 38 ans. Il n'était guère d'accord avec son frère, dont il blâmait la rigidité. Il ne dédaignait pas de faire sa cour à Chapelain, et de louer la *Pucelle*, pour être inscrit sur le catalogue des gens de lettres à récompenser. C'est à quoi son frère fait allusion dans ces vers retranchés de la première satire :

Enfin je ne saurais, pour faire un juste gain,
Aller bas et rampant fléchir sous Chapelain;
Cependant, pour flatter ce rimeur tutélaire,
Le frère, en un besoin, va renier son frère.

Linière avait fait une épigramme sur ce différend :

Vous demandez pour quelle affaire,
Boileau, le rentier aujourd'hui,
En veut à Despréaux, son frère ;
C'est qu'il fait des vers mieux que lui.

On a de Gilles Boileau la Vie et la traduction d'Épictète et de Cébes, 1657, in-12, celle de Diogène Laerce, 1668,

2 vol. in-12; deux Dissertations contre Ménage, 1656, in-4°, et Costar, 1659, in-4°; Œuvres posthumes, 1670, in-12, et quelques autres ouvrages.

BOILEAU (Jacques), frère du précédent, savant docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris le 16 mars 1635; après avoir été doyen et grand-vicaire de Sens sous M. de Gondrin, en 1667, revint à Paris en 1694, et fut chanoine de la Sainte-Chapelle. Il mourut doyen de la faculté de théologie, le 1er août 1716. Il a publié un grand nombre d'ouvrages remplis de traits singuliers et curieux. Les principaux sont, 1° un Écrit sur la décrétale, *Super specula de magistris*, 1677, in-8°; 2° *De antiquo jure presbyterorum, in regimine ecclesiastico*, 1678, in-8°; 3° *De antiquis et majoribus episcoporum causis*, 1678, in-4°; 4° l'Histoire de la confession auriculaire en latin, 1683, in-8°; 6° le Traité de Ratramne; *De corpore et sanguine Domini*, avec des notes, 1712, in-12. Il en avait donné une traduction française en 1686, in-12; 7° *De sanguine corporis Christi post resurrectionem*, 1681, in-8°; 8° Traduction des empêchemens de mariage, 1691, in-8°; 9° *Historia flagellantium*, 1700, in-12, traduit en français, 1701; 10° *De re vestiariâ hominis sacri*, 1704, in-12; 11° *De librorum circa res theologicas approbatione*, 1708, in-16; 12° *De re beneficiariâ*, 1710, in-8°; 13° *Marcelli Ancyrani disquisitiones de residentiâ canonicorum*, 1695, in-8°; ouvrage curieux, parce qu'on y trouve *Tractatus de tactibus impudicis, an sint peccata mortalia vel venialia*, contre les casuistes relâchés, *cum colloquio critico de sphalmatis* (Bévues) *virorum in re litterariâ illustrium*, etc. Boileau le docteur avait beaucoup d'esprit. On lui attribue un grand nombre de bons mots. Il était ami et grand partisan de M. Arnauld, et des autres MM. de Port-Royal.

BOILEAU (Nicolas), surnommé *Despréaux*, frère puiné des précédens, et l'un des plus célèbres poètes français, était fils de Gilles Boileau, greffier de la chambre du parlement. Il naquit en 1636, non à Paris, comme on l'a dit communément, mais à Crône. Après avoir achevé ses études d'humanités et de philosophie, il étudia en droit, et ensuite en théologie; mais ces sortes d'études ne lui plaisant point, il résolut enfin de suivre son goût. Il se livra tout entier à la poésie et aux belles lettres, et s'acquit par ses ouvrages une gloire immortelle. Louis XIV l'écoutait volontiers, et le chargea d'écrire son histoire avec Racine. Il garda à la cour une franchise qui semblait n'être permise qu'à lui seul. Au reste, son inclination à la satire ne diminuait rien de la bonté de son cœur. Patru se voyant obligé de vendre sa bibliothèque, Boileau la lui acheta un tiers plus que sa valeur, et lui en laissa l'usage sa vie durant. Boileau fut reçu de l'acamédie française en 1684, et mourut le 11 mars 1711. Il est enterré à la Sainte-Chapelle du Palais à Paris. Ses principaux ouvrages sont, des Satires, des Épîtres, le Lutrin, l'Art Poétique, et la traduction du Traité du Sublime de Longin. Il règne dans tous un goût exquis et une critique judicieuse. Les meilleures éditions de ses ouvrages sont d'Amsterdam, 1718, 2 vol., et 1722, 4 vol. in-12, avec les figures de Picart : de Paris, 1740, 2 vol. in-4° ou in-fol, et 1747, 5 vol. in-8° avec les figures de Cochin.

BOILEAU (Charles), abbé de Beaulieu, prieur de Faye, prédicateur ordinaire du roi, fut reçu de l'académie française en 1694, et mourut en 1704; M. Richard, avocat, a donné son *Carême*, Paris, 1720, 2 vol. in-12; ses *Panégyriques* forment un autre volume. Il n'était pas de la même famille que l'abbé Boileau, frère du poète.

BOILEAU (Jean-Jacques), savant chanoine de l'église Saint-Honoré à Paris, était du diocèse d'Agen. M. Mascaron, alors évêque de cette ville, lui en donna la principale cure; mais M. Boileau la quitta à cause de la faiblesse de sa santé, et vint à Paris, où il se fit estimer du cardinal de Noailles et de plusieurs savans. Il mourut le 10 mars 1735, à 86 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° des *Lettres sur différens sujets de morale et de piété*, 2 vol. in-12; 2° la Vie de madame la duchesse de Liancourt, et celle de madame Combé, institutrice de la maison du Bon Pasteur.

BOINDIN (Nicolas), naquit à Paris

en 1676, d'un procureur du roi au bureau des finances. En 1696, la faiblesse de sa santé lui fit quitter le service. Il fut reçu en 1706 à l'académie des inscriptions, et l'aurait été à l'académie française s'il n'eût été connu publiquement pour n'avoir pas de religion. Il mourut d'une fistule à l'anus en 1751. On lui refusa les honneurs de la sépulture. Il fut enterré sans pompe à trois heures du matin. Ses ouvrages ont été imprimés en 1753, 2 vol. in-12. On y trouve quatre comédies, dont *le Port de mer* est la meilleure.

BOIS (FRANÇOIS DU). *Voy.* SYLVIUS.

BOIS (JEAN DU), *Joannes à Bosco*, né à Paris, fut d'abord célestin; mais ayant obtenu la permission d'en sortir, il prit le parti des armes, et s'y distingua tellement que Henri III ne l'appelait que l'empereur des moines. Après l'extinction de la ligue, il rentra dans son ordre, devint prédicateur ordinaire d'Henri IV, et mérita la bienveillance du cardinal Olivier, qui lui permit de porter son nom et ses armes, et lui procura l'abbaye de Beaulieu. Après la mort d'Henri IV, il se déchaina dans ses sermons contre les jésuites, qu'il en croyait les auteurs, et qui surent bien l'en punir; car étant allé à Rome en 1612, il y fut renfermé dans le château Saint-Ange, où il mourut en 1626. Il a fait imprimer *Bibliotheca Floriacensis*, Lugduni, 1605, in-8°. Ce sont de petits traités d'anciens auteurs ecclésiastiques, tirés de manuscrits de la bibliothèque du monastère de Fleury-sur-Loire. La 3ᵉ partie seulement, contient quelques opuscules de l'auteur. *Le portrait royal d'Henri IV* (c'est son oraison funèbre), 1616, in-8°.

BOIS (PHILIPPE DU), en latin *Sylvius*, né à Chouain dans le diocèse de Caen, se fit recevoir docteur de Sorbonne, fut clerc de la chapelle du roi et bibliothécaire de M. Le Tellier, dont il a dressé le catalogue, 1693, in-fol. Il a donné Catule, Tibule et Properce, *ad usum Delphini*, 1685, 2 tom. in-4°. Il est mort en 1703.

BOIS (PHILIPPE GOIBAUD, sieur du), de l'académie française, était de Poitiers. Il se distingua par ses traductions françaises de plusieurs ouvrages de saint Augustin, des Offices, des Traités de l'Amitié, de la Vieillesse et des Paradoxes de Cicéron. Il mourut le premier juillet 1694, à 68 ans. Il avait été gouverneur du duc de Guise, mort en 1671.

BOIS (GÉRARD DU), prêtre de l'Oratoire, natif d'Orléans, habile dans l'histoire, mourut à Paris le 15 juillet 1696, à 67 ans. On a de lui l'Histoire de l'église de Paris, qu'il composa à la prière de M. de Harlai, archevêque de Paris, 1690 et 1710, 2 vol. in-fol.

BOIS (GUILLAUME DU), fils d'un chirurgien de Brive-la-Gaillarde, sut se faire aimer du duc d'Orléans, dans le temps qu'il était son sous-précepteur. Ce prince étant devenu régent, l'employa en quelques négociations en Hollande et en Angleterre en 1717 et 1718. A son retour, il fut fait secrétaire d'état pour les affaires étrangères, archevêque de Cambrai en 1720, cardinal en 1721, et principal ministre en 1722. Il mourut l'année suivante le 10 août, âgé de 66 ans. Il était capable de servir l'état; mais ses mœurs étaient bien opposées à son caractère. Il a été enterré à Saint-Honoré, à Paris.

BOIS-DANNEMETS (DANIEL DU), gentilhomme normand, premier maréchal-de-logis de Gaston, duc d'Orléans, fut tué en duel à Venise en 1627, par Juvigni. Il est auteur des Mémoires d'un favori du duc d'Orléans, in-12.

BOISDAUPHIN. *Voy.* LAVAL.

BOISGUILLEBERT. *Voy.* VAUBAN.

BOISMONT (NICOLAS THYREL DE), prêtre, se distingua dans l'éloquence de la chaire; il fut prédicateur du roi, chanoine honoraire de Rouen, abbé de Crestain, l'un des 40 de l'académie française, et mourut le 20 décembre 1786. Il a prononcé le panégyrique de saint Louis, l'oraison funèbre de Louis XV, celle du Dauphin, en 1766, de l'impératrice Marie-Thérèse, un sermon dans une assemblée de charité, à l'occasion d'un établissement en faveur des ecclésiastiques et des militaires malades. On aimerait à trouver dans les discours d'un théologien de la maison de Navarre, le langage simple de la religion, plutôt qu'une pompe oratoire peu intelligible.

BOISMORTIER, musicien, mort en 1755, a donné la musique de plusieurs opéras, les *Voyages de l'amour*, *Don Quichotte chez la duchesse*, *Daphnis et Chloé*.

BOISROBERT (François le Metel de), natif de Caen, abbé de Châtillon-sur-Seine conseiller d'état, et l'un des quarante de l'académie-française, se fit aimer du cardinal de Richelieu par son esprit; naturellement tourné à la plaisanterie Il raillait agréablement, et délassait l'esprit du cardinal en lui rapportant toutes les petites nouvelles de la cour et de la ville. Ce divertissement était si utile à cette éminence, que son médecin avait coutume de lui dire : *Monseigneur, toutes nos drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez une dragme de Boisrobert*. Il mourut en 1662. On a de lui diverses poésies : la 1re partie, 1647, in-4°; la 2e 1659, in-8°; des Lettres dans le recueil de Faret, in-8°, des Tragédies, des Comédies, qui portent le nom de son frère Antoine Le Metel, sieur d'Ouville; des Contes, de même, en 4 vol. et en 2 in-12; Histoire indienne d'Anaxandre et d'Otasie, 1629, in-8°; Nouvelles héroïques, 1627, in-8°.

BOISSARD (Jean-Jacques), savant antiquaire, né à Besançon en 1528, voyagea en Italie, dans la Grèce et en Allemagne, pour recueillir des monumens antiques. Il mourut à Metz le 30 octobre 1602. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Topographia urbis Romæ :* les 3 1res parties en 1597, la 4e en 1598, la 5e en 1600, et la 6e en 1602, in-fol, enrichie d'estampes gravées par Théodore de Bry et par ses deux fils; 2° *Theatrum vitæ humanæ*, qui contient la vie de 198 personnes illustres, avec leurs figures en taille-douce, 1592 à 1598, 4 parties in-4°; il a été continué jusqu'à neuf; 3° un Traité *De divinatione et magicis præstigiis*, Oppeinhemii, in-fol. Ces ouvrages sont rares et estimés des antiquaires; *Poemata*, in-8°; *Emblemata*, in-4°; *Parnassus biceps*, Francfort, 1627, in-fol.

BOISSAT (Pierre de), de Vienne en Dauphiné, prit successivement le collet et l'épée, et quitta l'un et l'autre. Des coups de bâton reçus pour avoir tenu des propos libres à la comtesse de Sault le firent rentrer en lui-même. Il négligea ses cheveux, laissa croître sa barbe, s'habilla grossièrement, catéchisa dans les carrefours, et fit des pélerinages. Il mourut en 1662, à 58 ans. Il avait été reçu de l'académie française, et est auteur de l'Histoire négrepontique, 1631, in-8°, et de pièces en prose et en vers, imprimées sur des feuilles volantes, dont on a réuni quelques exemplaires en 1 vol. in-fol. Leur rareté fait leur seul mérite. Il a donné l'Histoire de Malte de son père, dont la meilleure édition est de 1659, in-fol.

BOISSI (Louis de), célèbre poète comique français, natif de Vic en Auvergne, a travaillé au Mercure de France avec applaudissement. Il était de l'académie française, et mourut au mois d'avril 1758. Ses OEuvres de théâtre ont été imprimées en 9 vol. in-8°.

BOISSIERE (Jacques de la Fontaine de la), prêtre de l'Oratoire, né à Dieppe en 1649, et mort à Paris en 1732, est connu par ses sermons, 1730 et 1731, 6 vol in-12.

BOISSIEU (Denis de Salvaing, seigneur de), premier président en la chambre des comptes de Dauphiné, était fils de Charles Salvaing, seigneur de Boissieu, homme très-profond dans la connaissance de la langue grecque. Il accompagna le maréchal de Créqui dans son ambassade de Rome, en qualité d'orateur du roi Louis XIII, en 1633, et il y fit une harangue éloquente et judicieuse, qui plut également au pape et au roi. Il mourut en 1683, à 83 ans, ayant été marié deux fois. On a de lui plusieurs ouvrages dont le plus important est son Traité de l'usage des fiefs et autres droits seigneuriaux dans le Dauphiné, Grenoble, 1731, in-fol. Les autres en prose et en vers sont imprimés sous le titre de *Miscella*, Lyon, 1662, in-8°.

BOISY. *Voy.* Goufier.

BOIVIN (Jean), professeur en grec au collége royal, garde de la bibliothèque du roi, et membre de l'académie française et de l'académie des belles-lettres, était de Montreuil-l'Argilé. Son frère aîné Louis Boivin, mort en 1724, membre de l'académie des belles-lettres, le fit venir à Paris, et l'instruisit avec soin. Jean Boivin se fit estimer et aimer des savans, par sa douceur, sa probité et sa profonde érudition. Il mourut à Paris le 29 octobre 1726, à 64 ans, laissant deux filles et un garçon. Ses principaux ouvrages sont 1° l'Apologie d'Homère et le Bouclier d'Achille, in-12; 2° Traduction française de l'*OEdipe* de Sophocle, et des *Oiseaux* d'Aristophane, in-12; 3° La

Batrachomyomachie, en vers français, etc.; 4° Des vers grecs, qui se trouvent dans un recueil de l'abbé d'Olivet; 5° la Traduction latine de Nicéphore; 6° l'édition des *Mathematici veteres*, 1693, in-fol.

BOIZARD (Jean), conseiller en la cour des monnaies de Paris, chargé en 1663 et 1664 d'instruire et de juger des monnaies, mourut à la fin du 17e siècle. Il a donné un Traité des monnaies, dont la bonne édition est de 1711, 2 vol in-12. Il y a des titres de 1714; mais c'est la même édition, qui a de plus que celle de 1692 un Traité d'alliage.

BOL (Jean), célèbre peintre, natif de Malines, excellait à peindre en détrempe, en miniature et dans le paysage. Il mourut en 1593, à 60 ans.

BOLESLAS, premier roi de Pologne, succéda en 969 à son père Micislas. L'empereur Othon III lui donna le titre de roi, et affranchit, en 1001, son pays de la dépendance de l'empire. Boleslas avait de grandes qualités. Il vainquit les peuples de Moravie, et se les rendit tributaires. Il n'avait en vue que la religion et le bien de ses états. Il mourut en 1025.

BOLEYN ou BOLEN. *Voy.* Boulen.

BOLINGBROKE (Henri de Saint-Jean, comte de), sécrétaire d'état sous la reine Anne, eut beaucoup de part aux révolutions arrivées dans les dernières années du règne de cette princesse. Ce fut lui qui consomma la négociation de la paix à Paris. Elle était si désirée, qu'il y fut regardé comme un ange tutélaire, et que lorsqu'il vint à l'Opéra, chacun se leva pour lui faire honneur. Après la mort de la reine, il participa à la disgrâce de ses ministres, et se retira de la cour, s'occupant de l'étude et des plaisirs. Il passa même en France pour éviter la puissance de ses ennemis, qui l'avaient fait exclure du parlement, et s'y remaria avec madame de Vilette, nièce de madame de Maintenon. Il avait choisi pour son séjour en France une habitation charmante à la source du Loiret et à une lieue d'Orléans. Enfin il se retira à Battesea, patrimoine de ses ancêtres, où une bibliothèque considérable et la société de quelques gens de lettres lui firent couler des jours heureux jusqu'à sa mort, arrivée le 25 novembre 1751, à 79 ans. Il a laissé des Lettres sur l'histoire, des Mémoires, in-8°, et quantité d'ouvrages contre le ministère qui lui a succédé, Londres, 1754, 5 vol. in-4° en anglais. Ses Lettres, 2 vol. in-8° et ses Mémoires, in-8°, sont traduits en français.

BOISSIÈRE (Simon Hervieu de la), né à Bernay le 21 juin 1707, prit l'ordre de prêtrise à Lisieux, et fit les fonctions du saint ministère chez le curé de Saint-Germain à Corbeil, pendant 30 ans. Il est mort à Paris le 21 août 1777. On a de lui les *Contradictions du livre intitulé* La philosophie de la nature, 1775, in-12; *Traité des miracles*, 1763, 2 vol. in-12, qui a déplu à bien des personnes, et pour lequel il a publié une défense.

BOLLANDUS (Jean), célèbre jésuite, né à Tillemont le 13 août 1596, fut choisi pour exécuter le grand dessein que le père Rosweide avait eu de recueillir tout ce qui pourrait servir aux vies des saints. Bollandus entreprit cet ouvrage, sous le titre de *Acta sanctorum*, et en publia 5 vol. in-fol. Il travaillait au sixième lorsqu'il mourut le 2 septembre 1665, à 70 ans. On donne aux continuateurs de ce grand ouvrage le surnom de Bollandistes. Il y en a actuellement 46 vol. jusqu'au 30 septembre, et un premier vol. d'octobre, savoir, janvier, février, mars, chacun en 3 vol., mai, 6 vol., auxquels on joint pour 7e le *Propyleum ad acta sanctorum*, qui est une Histoire des papes; juin, juillet, chacun 7 vol.; août 6 vol.; septembre 8 vol. On y joint le Martyrologe d'Usuard, Anvers, 1714, in-fol.

BOLOGNE (Jean de), habile sculpteur du 16e siècle, natif de Douai, et disciple de Michel-Ange. C'est lui qui a fait l'enlèvement d'une Sabine que l'on voit dans la place de Florence, et le cheval d'Henri IV, qui est placé au milieu du pont Neuf à Paris. Il mourut à Florence vers 1600.

BOLOGNE (Laurentin de), peintre et graveur, mort en 1677, travailla à Rome pour Grégoire XIII, qui le fit surintendant de la peinture. Il a aussi travaillé pour Bologne sa patrie. Parmi ses gravures on distingue le *saint Michel* qui est chez les Augustins de Bologne.

BOLOGNESE (LE). *Voy.* GRIMALDI.

BOLSEC (JÉRÔME HERMES), médecin de Lyon, suivit Calvin à Genève; mais il rentra dans le sein de l'église catholique. Il a fait la vie de Calvin, Paris, 1577, in-8°, et celle de Bèze, Paris, 1582, in-8°, que les protestans traitent de satires. Il était mort en 1585, et était marié. Les protestans ont cru venger leurs réformateurs en disant bien du mal de Bolsec.

BOLSWERT (SCHELDT), excellent graveur au burin, natif des Pays-Bas, a travaillé d'après les ouvrages de Rubens, de Van-dyck et de Jordans, dont il a parfaitement rendu le goût et le dessein. Adam et Boèce Bolswert étaient d'habiles graveurs, mais beaucoup inférieurs à Scheldt.

BOLTON ou BOULTON (EDMOND), savant antiquaire anglais du 17e siècle, dont l'ouvrage principal est *Nero Cesar* ou la *Monarchie corrompue*, Londres, 1624, in-fol., avec des médailles; *Elémens des armoiries*, 1610, in-4°.

BOLZANUS. *Voy.* URBAIN.

BOMBERG (DANIEL), célèbre imprimeur, natif d'Anvers, alla s'établir à Venise, et s'acquit une réputation immortelle par ses éditions hébraïques de la Bible et des rabbins. Il commença en 1511, et les continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1549. C'est lui qui imprima le Talmud en 11 vol. in-fol., commencé en 1520; la Bible hébraïque, avec le Commentaire des rabbins, dont il y a eu trois éditions; mais la meilleure et de 1549, 4 vol in-fol; elle est quelquefois reliée en 2 vol., et d'autres fois en cinq.

BOMILCAR, général des Carthaginois, fut si alarmé des exploits d'Agathoclès, qu'il résolut de lui livrer Carthage, espérant par là s'emparer de l'autorité; mais les Carthaginois indignés pendirent ce perfide au milieu de la grande place, vers 308 avant J.-C.

BONA (JEAN), pieux et savant cardinal, naquit à Mondovi le 10 octobre 1609, d'une famille noble et ancienne. Il se fit religieux dans l'ordre des feuillans, et en fut élu général en 1651. Bona se démit de cette charge, avec la permission d'Alexandre VII, qui le retint à Rome, et lui donna divers emplois. Clément IX les lui continua, et le créa cardinal, le 20 novembre 1669. Ce pontife étant mort peu de temps après, les gens de bien souhaitaient de voir Bona son successeur: sur quoi le père Daugières, jésuite, fit cette épigramme en réponse à la pasquinade *Papa bona sarebbe un solecismo.*

Grammaticæ leges plerumque ecclesia spernit:
Forte erit ut liceat dicere papa Bona.
Vana solœcismi ne te conturbet imago:
Esset papa bonus, si Bona papa foret.

Cependant Bona ne fut point élu; ce fut Altieri qui prit le nom de Clément X. Le cardinal Bona employait à l'étude et à la prière le temps qui lui restait de ses affaires. Il était en commerce de lettres avec les savans de l'Europe. Il mourut à Rome avec des grands sentimens de piété, le 27 octobre 1674, à 65 ans. On a de lui, 1° plusieurs ouvrages de piété; 2° un Traité de la psalmodie; 3° un livre sur la liturgie. Ils sont tous estimés, et ont été réunis à Paris, 1678, 3 vol. in-8°, et à Anvers, un vol. in-fol. Il y en a une nouvelle édition, Turin, 1747 à 1753, 4 vol. in-fol. La plupart sont traduits en français.

BONAC (JEAN-LOUIS D'USSON, marquis de), est fameux par ses ambassades auprès de Charles XII en 1701, et ensuite auprès de Stanislas en 1711. Il fut envoyé en Espagne, et en 1716 à Constantinople. Il fut depuis envoyé en Suisse, où il resta peu, et mourut en 1738, à 66 ans. Pendant son ambassade de Constantinople, il eut l'honneur d'être choisi pour médiateur entre le Czar et la Porte, au sujet des invasions du Czar dans la Perse, et il eut le bonheur de terminer ce différend à la satisfaction des deux partis, qui le comblèrent d'honneur.

BONACINA (MARTIN), célèbre canoniste de Milan, mort en 1631, a laissé, 1° une Théologie morale; 2° un Traité de l'élection des papes, et un autre des bénéfices; le tout imprimés à Venise, 1754, 3 vol. in-fol.

BONAMICI (CASTRUCCIO), officier italien, mort en 1764, servit avec distinction dans les troupes du roi de Naples. On peut juger de ses talens littéraires par sa relation latine de l'affaire de Velletri, et de la guerre d'Italie, terminée par le traité d'Aix-la-

Chapelle en 1748, in-4°; elle a été réimprimée en latin et en français dans les campagnes de Maillebois, par M. le marquis de Pezay, Paris, imprimerie royale, 1775, 3 vol. in-4°, fig. L'esprit adulateur de sa nation se manifeste dans cette histoire, et les récompenses qu'il en a reçues l'entretiendra. Aux dons utiles s'est joint le titre honorable de comte, avec lequel il est mort. Il fit paraître d'abord *Commentarius de rebus ad velitras gestis, anno* 1744, Lugd. Batav. (Neapoli), 1745, in-4°. Le roi de Naples, depuis roi d'Espagne, y était, et sa modestie n'y est pas ménagée. Il donna ensuite *Commentariorum de bello italico libri III*, auxquels on joignit le précédent, et qui furent toujours imprimés à Naples, sous le nom de Leyde, en 1750 et 1752, 3 vol. in-4°. Le duc de Parme et le sénat de Gênes y sont également encensés; c'est le duc de Parme qui a payé cette fumée du titre de comte.

BONANNI (François), prince de Rocca-Fiorita, et duc de Montealbano en Sicile, fit paraître, en 1624, in-4°, à Messine, l'*Antiqua Syracusa illustrata*; joint au *Recueil des antiquités de Syracuse*, réimprimé à Palerme en 1717, 2 volumes in-fol., sous le titre *Delle antiche Syracuse*.

BONANNI (Philippe), jésuite de Rome, mort en 1725, à 87 ans, est auteur d'un recueil de coquillages intitulé *Recreatio mentis et corporis*, Roma, 1684, in-4°; l'édition italienne est de 1681; *Observationes citra viventia in non viventibus*, 1691, in-4°; *Numismata summorum pontificum*, 1699, 2 vol. in-fol.; *Numismata templi Vaticani*, 1715, in-fol.; *Musæum Kircherianum*, 1709, in-fol.; *Catalogus ordinum religiosorum*, 1714, 4 tom. in-4°; *Ordinum equestrium*, 1712, 2 vol. in-4°; un Traité des vernis, traduit de l'italien, Paris, 1723, in-12; *Gabinetto armonico*, 1723, in-4°.

BONARELLI (Gui-Ubaldo), naquit à Urbin le 25 décembre 1563, d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de la ville d'Ancône. Il fut envoyé en France, âgé de 15 ans, pour y être élevé conformément à sa naissance et aux usages de ce temps-là. A 19 ans, on lui offrit une chaire de philosophie en Sorbonne, dans le collège de Calvi; mais son père l'ayant alors rappelé, il se contenta d'avoir mérité cet emploi, et il s'excusa de l'accepter. Il s'attacha pendant quelque temps au cardinal Frédéric Borromée, neveu de saint Charles-Borromée, qui aimait les hommes de lettres, et qui fonda la fameuse Bibliothèque Ambrosienne à Milan. Il se rendit à Modène, où son père s'était transféré. Après sa mort, le duc Alfonse, connaissant le mérite de Gui-Ubaldo Bonarelli, le chargea de plusieurs ambassades importantes. Le succès de ses négociations en accréditèrent le mérite. Il composa une pastorale, intitulée *Filli di sciro*, dans laquelle le génie, l'esprit et la délicatesse brillent à l'envi, et dont la plus jolie édition est celle d'Elzevir, 1678, in-24, fig. de Le Clerc, ou celle de Glasgou, 1763, in-8°. Il allait à Rome dans l'espérance de recouvrer le marquisat d'Orciano, dont son père avait été dépouillé; mais une attaque de goutte l'obligea de s'arrêter à Fano, où il mourut le 8 janvier 1608, à 45 ans, laissant après lui la réputation d'habile politique, de très-bel esprit, et de bon philosophe pour le siècle où il vivait.

BONAROTA, BUONAROTI, ou MICHEL ANGE, peintre, sculpteur et architecte très-célèbre, naquit à Chiusi, château du pays d'Arezzo, en 1474, d'une famille noble et ancienne, qui descendait des comtes de Canoffe. Les papes, les rois, les grands, Soliman même, empereur des Turcs, lui donnèrent des marques publiques de leur estime. Il avait un goût admirable pour le dessin. Son tableau le plus célèbre, qui est à fresque, est celui du Jugement dernier, qu'il peignit à Rome. Son habileté dans la sculpture et dans l'architecture éclate dans les statues et dans les édifices qu'il fit à Florence et à Rome. C'est lui qui traça le dessin de l'église de Saint-Pierre de Rome, qu'il exécuta, excepté le frontispice, qui pour cette raison est bien inférieur au reste. Son pinceau est fier, terrible et sublime; ce qui lui a fait manquer les grâces. Ses airs de tête sont trop fiers, son coloris trop triste. C'est de lui qu'on a fait le conte d'un homme qu'il avait tué sur une croix, pour peindre le Christ mourant. Ce grand homme mourut à Rome en 1564,

à 89 ans. Le grand-duc Cosme de Médicis le fit déterrer la nuit, et emporter à Florence, où il lui fit de magnifiques obsèques dans l'église de Sainte-Croix. On y voit son tombeau, composé de trois figures, qui représentent la peinture, la sculpture et l'architecture. Ascanio Condivi, son élève, a donné sa vie en italien, dont la dernière édition est de Florence, 1746, in-fol., figures.

BONAVENTURE (SAINT), célèbre docteur de l'église, et cardinal, appelé auparavant Jean Fidauze, naquit à Bagnarea en 1221. Il prit l'habit de religieux dans l'ordre de Saint-François en 1243, et eut pour maître Alexandre de Alès. Il fut docteur de Paris en 1255, et général de son ordre l'année suivante. Il gouverna avec zèle et avec prudence, et refusa l'archevêché d'Yorck. Après la mort de Clément IV, les cardinaux ne pouvaut s'accorder sur le choix de son successeur, s'engagèrent par un compromis solennel d'élire celui que Bonaventure nommerait, quand ce serait lui-même. Il nomma Thibaut, archidiacre de Liége, qui était alors dans la Terre-Sainte, et qui prit le nom de Grégoire X. Ce pape le fit cardinal et évêque d'Albe en 1272, et lui ordonna d'assister au second concile général de Lyon. Saint Bonaventure y mourut le 14 juillet 1274. On dit qu'il introduisit le premier l'usage d'adresser une prière à la Sainte-Vierge après complies. Luther le regardait comme un excellent homme. *Bonaventura præstantissimus vir*, Bellarmin, comme un docteur *chéri de Dieu et des hommes :* Alexandre de Alès avait coutume de dire, qu'il semblait qu'Adam n'eût point péché dans le frère Bonaventure: *In fratre Bonaventurâ Adam peccasse non videtur.* Ses ouvrages lui ont mérité le nom de *Docteur séraphique.* Ils ont été imprimés à Rome, en 1588, 7 tomes en 6 vol. in-fol., et réimprimés à Venise, 1751 à 1756, 14 vol. in-4°. Ce sont des commentaires sur le Maître des sentences, ou des livres de piété. Gerson en recommandait la lecture, et les regardait comme la plus excellente théologie qui eût paru jusqu'à son temps.

BONBELLES (HENRI-FRANÇOIS, comte de), commissaire des guerres, ensuite lieutenant-général des armées du roi, et commandant sur la frontière de la Lorraine allemande, mourut en 1760 à 80 ans. On a de lui, *Mémoires sur le service de l'infanterie*, 1719, 2 vol. in-12; *Traité des évolutions militaires*, in-8°.

BOND (JEAN), né dans le comté de Sommerset en 1550, maître-ès-arts de l'université d'Oxford, fut maître d'école à Taunton, dans sa province, où il mourut le 3 août 1612: alors il professait la médecine. Il a commenté Horace, Perse et Juvénal. *Voy.* HORACE.

BONET (THÉOPHILE), médecin de Genève, né en 1610, mort en 1789, à 69 ans, est auteur de plusieurs ouvrages imprimés à Genève : *Thesaurus medicinæ practicæ*, 1691, 3 vol. in-fol.; *Medicina septentrionalis*, 1684 et 1686, 2 vol. in-fol.; *Sepulchretum sive anatomia practica*, 1700, 3 vol. in-fol.; *Mercurius compitalitius*, 1682, in-fol. C'est un Recueil de remèdes et observations de médecine, etc.

BONFADIO (JACQUES), natif de Salo, près du lac de Genève, se rendit célèbre par ses écrits; mais la corruption de ses mœurs ternit sa réputation, et il eut la tête tranchée à Gênes pour un crime infâme, en 1560. On a de lui: 1° l'Histoire de Gênes, ou *Annales genuensium ab anno* 1528, *ubi desinit folieta, ad annum* 1550, Papiae, 1586, in-4°. Cette histoire de Gênes est estimée, et passe pour exacte et très-fidèle: elle avait indisposé contre lui plusieurs des premières familles de Gênes, et fut en partie cause de son malheur; 2° des Lettres et des Poésies latines et italiennes, dont on a donné un recueil à Bresse: les Lettres avec la vie, 1746; les Poésies, 1747, in-8°.

BONFINIUS (ANTOINE), savant historien, natif d'Ascoli au 15e siècle, dont on a une histoire de Hongrie, continuée par Sambuc, 1606, in-fol., et d'autres ouvrages.

BONFRÉRIUS (JACQUES), savant jésuite, né à Dinant en 1573, et mort à Tournai le 9 mai 1643, à 70 ans. On a de lui d'excellens Commentaires sur le Pentateuque, Anvers, 1625, in-fol., et de savantes Notes sur l'*Onomasticon* des lieux et des villes dont il est parlé dans l'Écriture sainte, Amsterdam, 1707, in-fol.

BONGARS (JACQUES), savant criti-

que calviniste, natif d'Orléans, conseiller de Henri IV, qui l'employa en plusieurs négociations importantes. Il avait pensé se marier à une demoiselle française, qui mourut le propre jour destiné à son mariage, en 1597, et il parait qu'il mourut sans avoir été marié, à Paris, le 29 juillet 1612, à 58 ans. Il a laissé d'excellens ouvrages, entre autres des lettres traduites du latin en français par M. l'abbé de Brianville, dont la meilleure édition est celle de La Haie en 1695, in-12. On trouve dans ses *Lettres* du latin, *prætereàque nihil*. Cette sécheresse dans un politique et un protestant entêté, ferait croire que toutes ses lettres ne sont pas dans le recueil, ou qu'on les a tronquées. C'est à lui que l'on doit l'édition de *gesta Dei, per Francos*, 1611, in-fol.

BONIFACE, comte de l'empire romain au 5e siècle, ami de saint Augustin, avait promis d'embrasser la vie monastique ; mais le saint docteur lui persuada de mener plutôt une vie chrétienne dans le monde, où il pourrait rendre de grands services à l'église par ses richesses et par son autorité. Il fut chassé d'Afrique par les Vandales, et mourut en 432 des blessures qu'il avait reçues dans un combat contre Aëtius.

BONIFACE (Saint), premier archevêque de Mayence au 8e siècle, après avoir enseigné l'Écriture sainte au monastère d'Escancastre en Angleterre, résolut d'aller prêcher l'Evangile aux nations barbares. Grégoire II l'envoya en 719 en Allemagne. Il prêcha dans la Thuringe, le pays de Hesse, la Frise et la Saxe, et il y convertit plusieurs milliers de personnes. Boniface fit alors un voyage à Rome, où il fut sacré évêque en 723, par Grégoire II, qui le renvoya en Allemagne. Il continua d'y prêcher, convertit les peuples de Bavière, et reçut le pallium de Grégoire III, avec permission d'ériger des évêchés dans les pays nouvellement convertis. Après avoir fait un troisième voyage à Rome, il retourna promptement en Allemagne, y établit une coutume uniforme dans la discipline, abolit les superstitions, et érigea des siéges épiscopaux à Saltzbourg, Freizingen, Ratisbonne, Passaw, Herfurt, Burabour, Wirtsbourg et Eichstat. Il tint alors un concile en Allemagne, un autre à Lestine, et un autre à Soissons. Pepin et les seigneurs français le firent ensuite nommer à l'évêché de Mayence, qui fut érigé en métropole. Saint Boniface se démit bientôt de cette dignité en faveur de Lulle son disciple, et alla prêcher l'Évangile dans la Frise, où il fut massacré par les païens le 5 juin 754. Serrarius a publié les lettres de cet illustre martyr, 1629, in-4°, et dans la Bibliothèque des Pères. Ses sermons sont dans la collection de dom Martenne ; le style en est dur et barbare, mais on y voit un grand attachement au saint Siége, un zèle ardent pour la correction des mœurs et pour la conversion des infidèles, et plusieurs choses importantes sur la discipline ecclésiastique.

BONIFACE Ier (Saint), romain, succéda au pape Zozime en 418. On lui opposa Eulalius, antipape, que l'empereur Honorius fit chasser. Il mourut le 4 septembre 422. C'est à ce saint pape Boniface que saint Augustin dédia ses 4 livres contre les deux épîtres des pélagiens.

BONIFACE II, romain, fut élu pape le 28 septembre 530. On lui opposa l'antipape Dioscore, qui mourut quelque temps après. Il désigna, dans un synode, en 531, le diacre Vigile pour son successeur ; mais cette nouveauté, contraire aux canons, fut révoquée dans un autre synode. Il mourut le 8 novembre 532, après avoir écrit une lettre à Césaire d'Arles, et tenu un concile à Rome l'année précédente. On trouve ses lettres dans *Epist. rom. pont.* de Constant, in-fol.

BONIFACE III, romain, succéda au pape Sabinien le 9 janvier 607, et mourut le 20 octobre suivant. C'est lui qui obtint de l'empereur Phocas que le titre d'*Evêque universel* ne serait donné qu'à celui de Rome. Il condamna dans un synode la pratique des évêques qui se nommaient des successeurs.

BONIFACE IV, fils d'un médecin de Valeria, fut élu pape après Boniface III, le 23 août 608. Il obtint de l'empereur Phocas le Panthéon, temple célèbre bâti par Agrippa, et le convertit en église. C'est aujourd'hui Notre-Dame de la Rotonde. Il mourut le 7

mai 615. Les ouvrages qu'on attribue à Boniface paraissent supposés.

BONIFACE V, napolitain, succéda au pape Deus-dedit, le 24 décembre 618, et mourut le 25 octobre 624. Il maintint les priviléges des asiles dans les églises.

BONIFACE VI, romain, fut élu pape le 11 avril 896, et chassé 15 jours après, son élection n'étant pas canonique, selon Baronius. Il avait été dégradé de la prêtrise avant d'avoir la thiare.

BONIFACE VII, antipape, surnommé Francon, fit étrangler Benoît VI en prison en 974, et après l'élection de Benoît VII, emporta à Constantinople les trésors de l'église. Il revint ensuite, et fit mourir Jean XIV, successeur de Benoît; mais il mourut lui-même en 985, et fut traîné par les pieds après sa mort.

BONIFACE VIII, fameux pape, natif d'Anagnie, fut élevé avec beaucoup de soin, et devint habile dans la jurisprudence civile et canonique. Il fut d'abord avocat consistorial, protonataire apostolique, et chanoine de Lyon. Martin II le créa cardinal le 23 mars 1281. On le nomma alors le cardinal Cajetan. Enfin Célestin V ayant fait à Naples, à sa sollicitation, une abdication volontaire du pontificat, le cardinal Cajetan fut élu pape le 24 décembre 1294, prit le nom de Boniface VIII, et fit enfermer Célestin dans un château, où ce saint homme mourut quelque temps après. Tout le monde sait les démêlés que Boniface VIII eut avec les Colonne et l'empereur; mais ceux qui éclatèrent le plus furent ceux qu'il eut avec Philippe-le-Bel, au sujet de la croisade projetée par ce pape, de l'érection de l'évêché de Pamiez, et de la collation des bénéfices. Ils s'écrivirent mutuellement des lettres piquantes, le pape pour élever la puissance spirituelle au-dessus de la temporelle, et le roi pour défendre celle-ci contre les prétentions du pape; Boniface fut arrêté à Anagnie par Sciarra Colonne, et par Nogaret, et délivré par le peuple quatre jours après. Cet affront causa tant de chagrin à Boniface VIII qu'il en tomba malade, et mourut d'une fièvre chaude le 12 octobre 1303. C'est lui qui canonisa saint Louis en 1297, qui institua le Jubilé de siècle en siècle en 1300, et qui fit recueillir le sixième livre des Décretales en 1298, appelé *le Sexte*. Il y en a une édition très-rare, Mayence, 1465, in-fol. Il est joint au Corps de droit canon. *Voy.* GRATIEN.

BONIFACE IX, noble napolitain, de pauvre ecclésiastique étant devenu cardinal en 1381, fut élu pape le 2 novembre 1389, dans le temps du schisme. C'est lui qui institua les annates des bénéfices. Les historiens font un grand éloge de sa chasteté. Ils rapportent qu'il préféra la mort à un remède qui choquait cette vertu; mais ils lui reprochent un désir infatigable d'amasser des richesses, et une complaisance criminelle aux déréglemens de sa famille. Il mourut le premier octobre 1404.

BONIFACE (HYACINTHE), avocat au parlement d'Aix, mort dans un âge avancé, a donné, 1670 à 1689, 5 vol. in-fol. d'arrêts rendus au parlement de Provence, qui sont recherchés. M. Eyriez en a donné un 6e vol. qui n'est pas estimé.

BONIFACIO (BALTHASAR), archidiacre de Trévise et évêque de Capo-d'Istria, mort en 1659, à 75 ans, a laissé beaucoup de Poésies latines, 1619, in-16; *Historia Trevigiana*, in-4°; *Historia ludicra*, 1656, in-4°. Ce sont des histoires et des points d'érudition rassemblés sous certains chefs.

BONNECORSE, poète français et latin, né à Marseille, consul de la nation française au grand Caire et à Seyde, est auteur de plusieurs pièces, dont celle qui est intitulée *la Montre d'amour* a été mise par Boileau au nombre des livres qui servent au combat des chanoines dans le 5e chant du Lutrin. Bonnecorse, pour se venger de ce trait satirique, publia contre Boileau un poème intitulé *le Litrigot*; mais Boileau, pour toute réponse, fit l'épigramme qni commence ainsi :

Venez, Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force, etc.

Bonnecorse mourut en 1706. Ses poésies sont imprimées à Leyde, 1710, in-12.

BONNEFONS (AMABLE), jésuite, natif de Riom, est auteur d'un grand nombre de livres de piété : l'*Année chrétienne*, 2 vol. in-12; *la Vie des*

saints, 2 vol. in-8°, etc. Il mourut à Paris le 19 mars 1653.

BONNEFONS (JEAN), poète latin, naquit à Clermont en Auvergne l'an 1554. Il fut lieutenant-général de Bar-sur-Seine, et s'acquit beaucoup de réputation par sa *Pancharis* et par ses autres poésies, Londres, Tonson, 1720, in-12; 1727, in-12, latin et français. Barbou en a donné une édition avec Bèse, 1757, in-12. Il mourut en 1614. Son fils Jean Bonnefons a fait aussi des poésies latines imprimées à Paris, in-8°, 1613 à 1619.

*BONNER (EDMOND), fils naturel d'un curé, qui l'était lui-même d'un chevalier de la Jarretière, entra dans l'état ecclésiastique, et devint chapelain d'Henri VIII. Pour reconnaître la faveur de son maître, il s'employa de tout son pouvoir à faire réussir le divorce du roi avec la reine Catherine. Il fut envoyé à Rome, en France, à Marseille, pour cet objet. Peut-être eût-ce été un bien de céder à ses sollicitations pressantes; mais il ne put empêcher l'excommunication. Le roi, pour le récompenser de son zèle, le fit évêque de Londres pendant une de ses ambassades, en 1539. Henri VIII, quoique excommunié, ne s'était pas séparé de l'église catholique; mais Édouard VI rompit l'espérance de se réunir. On vit bientôt la peine que Bonner avait à renoncer à la communion avec l'évêque de Rome : il avait été forcé de travailler au livre des *Communes Prières*. On lui ordonna de prêcher sur la réformation; il le fit, mais il passa l'article de la suprématie, et refusa de prêter le serment. Il fut dépossédé de son évêché. Marie le rétablit : alors il devint à son tour persécuteur. Mais, sous la reine Élisabeth, il aima mieux être dépossédé une seconde fois, en 1559, que de faire le serment de suprématie et d'allégeance. Il mourut dans l'exil, au bout de 10 ans, le 5 septembre 1569. On a publié, sous son nom, différens ouvrages en anglais relatifs aux circonstances dans lesquelles il s'est trouvé, et des Instructions, entre autres : *Exposition de la foi, des sacremens et des commandemens*, Londres, 1555, in-4°.

BONNEVAL (CLAUDE-ALEXANDRE, comte de), ayant mécontenté le ministre Chamillard, fut condamné à avoir la tête tranchée le 24 janvier 1707. Du service de France il passa à celui de l'empereur en 1706. Il se distingua en Italie et en Hongrie, surtout à la bataille de Peterwaradin; mais en 1720, s'étant échappé en discours peu mesurés sur le compte de quelques dames de Bruxelles, au nombre desquelles était la femme du marquis de Prié, commandant-général des Pays-Bas autrichiens, il fut arrêté à Bruxelles, et condamné en Moravie à un an de prison, et à la perte de tous ses emplois. Ayant été mis en liberté, il passa en Turquie, où il fut fait pacha, et souvent consulté par le ministère turc, jusqu'à sa mort, arrivée à Constantinople, où il fut enterré dans un couvent de moines turcs. On lit sur la pierre qui le couvre l'épitaphe suivante en turc : « Bonneval-Ahmet, pacha, connu » par tout l'univers, a abandonné sa » femme et son pays pour la foi musulmane; jouissant d'une grande réputation dans sa patrie, il est venu » chercher parmi les fidèles la gloire » et l'éternité. Il fut compté dans le » petit nombre des sages sur la terre, » où il éprouva la grandeur et la nullité des choses de ce monde; il connut le bon et le mauvais, le beau » et le laid. Convaincu de l'instabilité » de la vie humaine, il saisit un instant opportun pour passer à l'éternité, en buvant dans la coupe de la » mort, la nuit du vendredi qui était » celle de la naissance du plus glorieux des prophètes. Il choisit ce » moment heureux pour recourir à la » miséricorde, et passa avec fermeté » dans l'autre vie. Que le Paradis soit » l'endroit du repos de Bonneval-Ahmet, pacha, mort le 12 de la lune » de Rébiéwel, 1160 (le 23 mars » 1747). » En 1781, un de ses petits-fils était inspecteur des bombardiers en Turquie.

Il avait alors le titre de topigi-bachi, dont hérita le fils qu'il laissa, nommé Soliman-Aga. Sa femme, de la maison de Biron, est morte en France en 1741, sans enfans. Ses mémoires véritables, et ses nouveaux mémoires romanesques, ont été imprimés à Londres, 1755, 5 vol. in-12.

BONNEVAL (RENÉ DE), né au Mans, est mort en janvier 1760. Il a critiqué

la *Henriade et les Lettres philosophiques*, ces dernières avec plus de bonne volonté que de capacité: il a fait aussi les *Élémens de l'education*, 1743, in-12; *Momus au cercle des dieux*, 1717, in-12; *Épître à Gresset; Tontine de l'amour*, etc.

BONNEVAL (Michel de), ancien intendant des Menus-Plaisirs du roi, mort en 1766, a donné le *Ballet des Romans; Jupiter vainqueur des Titans; Les caractères de l'Amour; Le langage de la nature*, épître.

BONNIVET. *Voyez* Gouffier.

BONOSE, fils d'un rhéteur, et l'un des plus grands buveurs de son temps, se fit proclamer empereur dans les Gaules, où il était lieutenant; mais il fut défait par Probus, et ensuite pendu vers 280 de J.-C. Procule, autre lieutenant de Probus en Germanie, fit sur la mort de Bonose cette épitaphe :

Ici pend une bouteille, et non un homme.

Il ne faut pas le confondre avec Bonose, capitaine romain que l'empereur Julien fit mourir cruellement pour avoir refusé d'ôter du *labarum* la croix que Constantin y avait fait peindre. *Voyez* Benoist Ier.

BONRECUEIL (Joseph Duranty de), provençal, né à Aix, prêtre de l'Oratoire, mort en 1756, à 93 ans, a traduit les Lettres de saint Ambroise, 3 vol. in-12, et les Psaumes de saint Jean-Chrysostôme, 1741, 7 vol. in-12.

BONTEKOE (Corneille), célèbre médecin, natif d'Alkmaer, après s'être perfectionné à Leyde dans la médecine et la chirurgie, étudia à fond la philosophie de Descartes. De là il alla à la Haye, puis à Amsterdam, ensuite à Hambourg, et enfin à Berlin, où il fut médecin de l'électeur de Brandebourg, qui lui donna une chaire de professeur à Francfort-sur-l'Oder. Il mourut peu de temps après, âgé de 38 ans. On a de lui, 1° un Traité sur le thé; 2° un autre sur l'année climathérique, etc. Ils ont été traduits en français, et imprimés à Paris en 1699, 2 vol. in-12. Ils sont estimés. Toutes ses Œuvres ont été imprimées à Amsterdam, 1689, in-4°.

BONTEMS (Madame), épouse du gouverneur des Tuileries, était née à Paris le 24 janvier 1718. Ses talens, son goût pour la littérature, l'avaient rendue chère à tous les gens de lettres de son temps; mais la traduction des *Saisons de Thompson* qu'elle a donnée en 1759, in-8°, perpétuera sa mémoire. Elle est morte le 18 avril 1768.

BOODT (Anselme de), en latin *Toetius*, médecin de l'empereur Rodolphe, vivait encore en 1654. Il a publié en 1609 un Traité *De gemmis et lapidibus*, in-8°. André Toll a fait des notes sur ce traité et l'a fait paraître à Leyde, en 1636 et 1647, in-8°. Jean Bachou l'a traduit en français, sous le titre de *Parfait joaillier*, Lyon, 1644, in-8°.

BOOTH (Barthon), fameux acteur anglais, excellait dans la tragédie: il était né dans le comté de Lancastre en 1681, et est mort d'une complication de maladies, le 10 mai 1733.

BOOTH (Henri), comte de Warrington, se distingua, sous Charles II, par ses propositions dans les parlemens pour exclure le duc d'Yorck de la couronne. Son zèle inconsidéré lui valut la prison, dont il sortit à l'avénement de Jacques II, mais qui fut changée en exil. La révolution le mit en faveur; il devint chancelier, et vice-trésorier de l'échiquier, lord-lieutenant du comté de Chester, conseiller privé, et créé comte de Warrington le 17 avril 1690, avec 2000 livres de pension. Il en jouit peu, étant mort le 2 janvier 1693. On a imprimé à Londres, en un vol. in-8°, ses ouvrages, qui consistent principalement dans les discours qu'il a prononcés dans le parlement.

BOOZ, fils de Salomon, épousa Ruth vers 1254 avant J.-C., et en eut Obed, grand-père de David. *Voy.* Noemi.

BORDE (Louis), mécanicien de Lyon, où il était né le 4 novembre 1700, a rendu de grands services à sa patrie, par les machines qu'il a inventées, surtout par les moulins à vis ou à queue sur le Rhône, dont il a donné l'idée. Son cabestan est un des meilleurs que nous ayons. Il est mort le 22 novembre 1747. Sa femme, Marie-Catherine Sabat, dont il n'a pas eu d'enfans, l'aidait dans ses travaux, et est morte en 1750, à 49 ans. Elle a remi en état toutes les machines du cabine

de son mari, qui ont été données à l'académie de Lyon.

BORDE (VIVIEN DE LA), prêtre de l'Oratoire, né à Toulouse, était fils d'un professeur en droit de cette ville. Il fut supérieur de Saint-Magloire, et mourut en 1748, à 68 ans. Il a donné plusieurs écrits contre la constitution *Unigenitus*; du *Témoignage de la vérité dans l'église*, 1714, in-12; *Principes sur la distinction des deux puissances spirituelle et temporelle*, 1753, in-12; *Retraite de dix jours*, 1750, in-12.

BORDE (CHARLES), de l'académie de Lyon, sa patrie, s'est fait connaître par deux Discours sur les avantages des Sciences et Arts, 1752, in-8°, et par quelques poésies: le tout a été recueilli en 4 vol. in-8°, Lyon, 1783. On y trouve *Blanche de Bourbon*, tragédie, et quelques comédies fort médiocres. L'auteur est mort en 1781.

BORDEAUX, intendant des finances, sous le nom duquel Gatien de Courtils a publié des Mémoires en 4 vol. in-12, était, selon Guy Patin, un méchant et dangereux partisan, qui a fait banqueroute trois fois. Il mourut le 3 octobre 1660. Son fils Antoine, maître des requêtes, chancelier de la reine, et ambassadeur en Angleterre, est mort à Paris le 7 septembre 1660.

RORDELON (LAURENT), naquit à Bourges en 1653. Il y prit le bonnet de docteur, et vint ensuite à Paris, où il fut précepteur de M. de Lebert, président de la troisième des enquêtes. L'abbé Bordelon donna plusieurs pièces au théâtre; et se reprochant ensuite d'avoir travaillé à des ouvrages peu convenables à son état, il s'appliqua à donner au public des livres plus sérieux. Il mourut chez M. de Lubert le 6 avril 1730. Ses principaux ouvrages sont, 1° un Entretien curieux *de* l'Astrologie judiciaire, in-12; 2° *Le théâtre philosophique*, in-12; 3° *La belle éducation*, in-12; 4° *Les diversités*, en 10 vol. in-12; 5° *La véritable religion cherchée et trouvée*, in-12; 6° *Mital*, in-12; 7° *Gongam*, 2 vol. in-12; 8° *Les imaginations de M. Oufle*, 2 vol in-12. On peut voir le catalogue de tous ses ouvrages dans le 14e de ses *Dialogues des vivans*, in-12.

BORDENAVE (TOUSSAINT), fils d'un chirurgien, naquit le 10 avril 1728, et embrassa l'état de son père. Ses succès lui procurèrent de la considération dans son corps, qui le nomma professeur et directeur de l'académie de chirurgie. Mais son ambition ne se borna pas là; l'académie des sciences eut ordre de l'admettre; et, en 1774, elle lui donna la place d'associé vétéran. Il se mit, comme notable, sur les rangs d'aspirant à l'échevinage, et il fut le premier chirurgien qui parvint à la place d'échevin. La naissance d'un dauphin lui procura le cordon de Saint-Michel; mais aussitôt la mort mit fin à tous ces honneurs. Il mourut échevin, le 12 mars 1782, laissant deux filles, l'une mariée à M. Vallencourt, l'autre à M. Sorbec. Il a donné un Traité de physiologie, in-12, 2 vol., et des Mémoires de l'académie.

BORDEU (THÉOPHILE DE), naquit à Iseste, dans la vallée d'Ossau, en Bearn, le 22 février 1722, d'un père qui professait la médecine. Après avoir fait ses études à Pau et à Lescar, il alla étudier en médecine à Montpellier, et revint à Pau en 1743. Il retourna en 1745 professer à Montpellier, et l'année suivante il vint à Paris, où il suivit les meilleurs maîtres, en visitant les malades avec eux. Au bout de trois ans, il retourna dans sa patrie avec le brevet d'intendant des eaux minérales de l'Aquitaine, dont il augmenta la réputation par les savantes analyses qu'il en fit; ce qui lui en valut la surintendance. Enfin il vint se fixer à Paris. Les auteurs de l'Encyclopédie le chargèrent en 1753 du mot *Crise*. La même année il recommença sa licence à Paris, et s'y fit recevoir docteur en médecine en 1755. Il fut nommé médecin de la Charité, et mourut d'apoplexie le 24 novembre 1776. De tous ses ouvrages aucun ne lui a fait plus d'honneur que ses *Recherches sur le pouls, par rapport aux crises*, dont il a donné 4 vol. in-12. La mort l'a empêché de continuer le *Traité des maladies chroniques*, dont il fit paraître le premier volume en 1775, in-8°. On a encore de lui: *Recherches sur le tissu muqueux, et sur quelques maladies de poitrine*, avec la *Dissertation sur les eaux de Barége, par rapport aux écrouelles*, 1767, in-12; *Chilificationis historia*,

1751, in-12; *Recherches sur les glandes*, 1751, in-12.

BORDIGNÉ. *Voy.* BOURDIGNÉ.

BORDONE (PARIS), excellent peintre italien, natif de Trévise, d'une famille noble, était disciple du Titien. Il vint en France à la cour de François Ier. et peignit ce prince, etc. On estime surtout son tableau de l'aventure du pêcheur. Il mourut à Venise en 1587.

BORÉE, fils d'*Astræus*, et le dieu des vents, selon la fable, enleva Orithye, fille d'Erechtée, roi d'Athènes, vers 1397 avant J.-C. S'étant transformé en cheval, il eut, des cavales de Dardanus, douze poulains d'une vitesse et d'une légèreté merveilleuse. Dans la tour octogone des Vents, bâtie à Athènes par Andronic, Borée est représenté sous la figure d'un enfant ailé qui passe d'un vol rapide; il a des brodequins, et se couvre la face d'un manteau, comme pour se garantir de la rigueur du froid. Au reste, Borée est aussi la bise ou le vent du nord.

BOREL (PIERRE), savant médecin, naquit à Castres vers 1620, de Jacques Borel, dont on a quelques pièces de poésie imprimées. Il s'appliqua à la médecine, s'y fit recevoir docteur, et pratiqua ensuite la médecine avec honneur dans la ville de Castres dès l'an 1641. Il vint à Paris sur la fin de 1653, et il y fut fait quelque temps après médecin ordinaire du roi. Il fut reçu en 1674 de l'académie des sciences en qualité de chimiste. Il mourut en 1689. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns sont estimés des connaisseurs. Les principaux sont, 1° *Les antiquités de la ville de Castres, etc.*, Castres, 1649, in-8°; 2° *Historiarum et observationum medico-physicarum Centuriæ quinque*, Paris, 1676, in-8°; 3° *Bibliotheca chimica*, Paris, 1654, in-12; 4° *De vero telescopii inventore, cum brevi omnium conspiscillorum historiâ*, à La Haie, 1655, in-4°; 5° *Trésor des recherches et antiquités gauloises*, Paris, 1655, in-4°. C'est une espèce de dictionnaire des vieux mots et des vieilles phrases de la langue française.

BORELLI (JEAN-ALPHONSE), célèbre professeur de philosophie et de mathématiques, né à Naples en 1608, enseigna avec réputation à Florence et à Pise, et mourut à Rome le dernier décembre 1679. On a de lui un excellent Traité *De motu animalium*, Rome, 1680 et 1681, 2 vol. in-4°; La Haie, 1740, in-4°; un autre *De vi percussionis*, Leyde, 1686, in-4°, etc.

BORGHESE (PAUL-GUIDOTTO), peintre et poète italien, avait 14 talens ou métiers, et n'en mourut pas moins de faim vers le milieu du 17e siècle. L'envie le tourmentait encore plus que l'indigence. Il crut faire tomber la *Jérusalem délivrée* en se servant de la mesure, du nombre et des rimes de ce poëme, mais il n'y mit pas le génie dans sa Jérusalem ruinée, non imprimée.

BORGHINI (VINCENT), issu d'une famille noble de Florence, prononça ses vœux chez les bénédictins du monastère de Notre-Dame de la même ville, et mourut le 15 août 1580. On a de lui *Discorsi istorici*, Fiorenza, 1542, 3 vol. in-4°, réimprimés plusieurs fois depuis sa mort. Ils roulent sur les antiquités de la Toscane, et sont dédiés à François Ier. Il fut l'un des commissaires de la révision du Décaméron de Boccace, ordonnée par le concile de Trente. L'édition est de Florence, 1573, in-4°, et les notes de 1574, in-4°.

BORGHINI (RAFFAELE), écrivain du même siècle, et vraisemblablement de la même famille, est auteur de plusieurs comédies: l'*Amante furioso*, la *Donna constante*, *Diana pietosa*, et d'un ouvrage sur la peinture intitulé *Il Riposo*, Firenze, 1584, in-8°, magnifiquement réimprimé à Florence, en 1730, in-4°.

BORGIA (CÉSAR), fils naturel du pape Alexandre VI, archevêque de Valence en Espagne et cardinal, fut accusé d'avoir fait mourir son frère aîné, Jean Borgia, duc de Candie, qu'on trouva mort dans le Tibre, et percé de neuf coups d'épée, en 1497. César quitta ensuite l'état ecclésiastique, et se ligua avec Louis XII pour la conquête du Milanez: Ce prince le fit duc de Valentinois, et lui fit épouser Charlotte d'Albret. César Borgia, avec le secours de Louis XII, prit les meilleures places de la Romandiole, s'empara d'Imola, de Forbi, de Faïence, de Pesaro, etc., etc., traita avec rigueur les princes d'Italie. La plupart des historiens racontent qu'ayant voulu empoisonner le cardinal Adrien de Cornette, il s'empoisonna

lui-même avec Alexandre VI, par la méprise d'un valet; mais ce fait n'est pas sans difficulté. Quoi qu'il en soit, l'autorité de Borgia s'affaiblit sous Pie III, et de tant de villes envahies, il ne lui en resta que quatre. Jules II le fit emprisonner à Ostie, jusqu'à ce qu'il les lui eût rendues. Borgia fut encore mis en prison en Espagne, mais il s'évada, et s'étant réfugié vers Jean d'Albret, roi de Navarre, frère de sa femme, lequel était en guerre avec Louis de Beaumont son vassal, il alla assiéger le château de Viane. Il fut tué à ce siége le 12 mars 1507. César Borgia ne laissa qu'une fille; mais il avait plusieurs frères, bâtards, comme lui, d'Alexandre VI, qui ont continué la famille Borgia. C'était le père d'Alexandre VI qui s'était enté sur cette famille en épousant l'héritière de cette maison, sœur de Calixte III. Il avait pris pour devise ces paroles : *Aut Cesar aut nihil*, ce qui donna lieu à cette épigramme :

Borgia Cæsar erat, factis et nomine Cæsar;
Aut nihil, aut Cæsar dixit, utrumque fuit.

BORGIA, *Voyez*. ALBRET, FRANÇOIS,

BORIS-GUDENOU, grand-écuyer de Moscovie et beau-frère du grand-duc, fut régent de l'état pendant le règne de Fedor, dont il fit tuer le frère Démétrius, pour s'assurer une voie au trone. En effet, après la mort de Fedor, les peuples le prièrent d'accepter la souveraineté ; mais un jeune moine nommé Griska, échappé de son couvent pour éviter les châtimens qu'il avait mérités, se donna pour le prince Démétrius, et, avec le secours des Polonais, il attaqua Boris, qui en mourut de chagrin en 1605. Son fils fut reconnu grand-duc, mais il fut vaincu par le faux Démétrius, qui le fit massacrer avec sa mère en 1605.

BORICHIUS (OLAUS), savant médecin danois, professeur au collége de Copenhague, mourut de la pierre le 3 octobre 1690, à 64 ans, après avoir publié, *Dissertationes de somniferis*, 1680, in-4°; *De usu plantarum indigenarum*, 1688, in-8°, et beaucoup de pièces dans *Acta hafniensia*.

BORLACE (EDMOND), docteur en médecine de l'université de Leyde et de celle d'Oxford, pratiqua cette science à Chester avec une grande réputation, et y mourut en 1682. Il est auteur d'une *Histoire de la réunion de l'Irlande à l'Angleterre*, Londres, 1675, in-8°; *Histoire de la rébellion d'Irlande*, en 1641, Londres, 1680, in-fol. : le tout en anglais.

BORLASE (GUILLAUME), naquit à Pendéen en Cornouailles, le 2 février 1696, après avoir été curé de Ludgvan, puis vicaire de Saint-Just, en 1750 : il fut admis dans la société royale, et mourut le 31 août 1772. Il est auteur des *Antiquités de Cornouailles*. Londres, 1769, in-fol.; *Histoire naturelle de la même province*, Oxford, 1758, in-fol.; *Observations sur l'état ancien et présent des îles de Scilly*, Oxford, 1756, in-4°.

BORNIER (PHILIPPE), habile jurisconsulte, et lieutenant particulier au présidial de Montpellier, naquit en cette ville le 13 janvier 1634, d'une bonne famille de robe. Il fut employé par la cour en des affaires importantes, et mourut à Montpellier le 22 juillet 1711, à 78 ans. Son principal ouvrage est : *Conférence des nouvelles ordonnances du roi Louis XIV, avec celles des rois prédécesseurs de sa majesté*, 1755, 2 vol. in-4°.

BORREL (JEAN), plus connu sous le nom de Buteo, savant mathématicien du 16e siècle, naquit à Charpey, près de Romans, en 1492, d'une famille illustre de Dauphiné. Il entra dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Antoine, et vint à Paris se perfectionner dans les sciences. Il eut ensuite des emplois importans dans son ordre, et mourut à Cenar, bourg voisin de Romans, en 1572. On a de lui plusieurs ouvrages estimés dont il donna le recueil en latin à Lyon, 1554, in-4°.

BORRI (JOSEPH-FRANÇOIS), milanais, enthousiaste, chimiste, hérésiarque et prophète, se servit de tous ces moyens pour se faire des partisans dont il n'enviait que l'argent. Ses intrigues découvertes le firent chasser de Rome, de Milan, de Strasbourg, d'Amsterdam. Retiré à Hambourg, il attrapa de l'argent à la reine Christine et au roi de Danemarck, comme possesseur du secret de la pierre philosophale. Il se sauva en Hongrie, où le nonce du pape le réclama, et le fit conduire à Rome. Il y mourut en pri

son au château Saint-Ange en 1695. Ses prétendus secrets sont consignés dans un ouvrage de sa composition, intitulé *La chiave del Gabinetto*, 1681, in-12. C'est le fondement du conte de Gabalis.

BORROMÉE (Saint Charles), cardinal, archevêque de Milan, et l'un des plus grands hommes du 16e siècle, naquit dans le château d'Arone le 2 octobre 1538, d'une maison illustre et féconde en personnes de mérite. Il donna dès son enfance des marques de ses belles qualités, et de son inclination à la vertu. Pie IV, son oncle maternel, le fit cardinal en 1560, ensuite archevêque de Milan, grand-pénitencier, légat de Bologne, de la Romagne, et de la Marche d'Ancône. Charles Borromée remplit toutes ces dignités avec distinction, et s'acquit l'estime et la vénération de tout le monde Pendant le pontificat de son oncle, il gouverna l'église avec lui, protégea et avança les personnes de mérite, et fit conclure heureusement le concile de Trente. Depuis, s'étant retiré dans son église de Milan, il tint six conciles provinciaux et onze synodes, qui renferment tous les réglemens nécessaires pour le parfait gouvernement d'un diocèse. Il édifia l'église par ses vertus, et donna à son clergé des Instructions qui ont été adoptées par le clergé de France. Il mourut saintement le 11 novembre 1584, à 47 ans, et fut canonisé en 1610. M. Godeau, évêque de Vence, a écrit sa vie. Outre les Actes des conciles et des synodes de Milan, et les Instructions dont nous avons parlé, saint Charles Borromée a laissé un grand nombre d'écrits dont la partie la plus considérable a été imprimée à Milan en 1747, 5 vol. in-fol. On y trouve un grand nombre d'Homélies et de Sermons; car, malgré les occupations et le gouvernement d'un diocèse si considérable, ce saint évêque ne se croyait point dispensé de prêcher par lui-même la parole de Dieu à son peuple. On estime l'édition des *Acta ecclesiæ mediolanensis*, Milan, 1599, in-fol. Il ne faut pas le confondre avec Frédéric Borromée son cousin germain, aussi cardinal et archevêque de Milan, illustre par sa science et par sa piété, qui célébra le 7e concile de Milan, fonda la célèbre bibliothèque ambroisienne, et mourut en 1632, laissant *Ragionamenti Synodali*; Milano, 1632, 3 vol. in-4°, et divers ouvrages de piété.

BORROMINI (François), savant architecte italien, né à Bissone, dans le diocèse de Côme, étudia sous Charles Maderno, auquel il succéda dans le titre d'architecte de Saint-Pierre de Rome. La réputation du Bernin l'offusquait; et, pour l'emporter sur lui, il s'écarta des bonnes règles de l'architecture. Comme il fascinait les yeux des ignorans, cela lui réussit, et il fut beaucoup plus employé que le Bernin. L'église du collége de la Sapience, celle de Saint-Charles, celle de la Propagande, le portail de Sainte-Agnès sont de ses ouvrages; le dernier est le plus parfait. Mais, comme il n'y a de beau que ce qui est simple et naturel, la réputation du Bernin l'emporta à la fin. Borromini en conçut une mélancolie qui approchait de la fureur. On crut y remédier, en ne le laissant jamais seul, et en lui ôtant les moyens de s'appliquer au travail. Cette contrainte augmenta son mal, et il se tua d'un coup d'épée, à Rome, en 1667.

BORZONI (Luciano), peintre célèbre du 17e siècle, naquit à Gênes en 1590, et fit paraître dès son enfance beaucoup de goût et d'inclination pour la peinture. Il excellait également dans le portrait et dans le genre historique. Tous ses tableaux marquent beaucoup de génie et de talent. Il mourut à Milan en 1645, laissant trois fils, Jean-Baptiste, Carlo, et François-Marie, dont les deux premiers moururent jeunes, après avoir fait paraître de grands talens pour la peinture. François-Marie naquit à Gênes en 1625. Il excella principalement à peindre le paysage, les marines et les tempêtes, et mourut à Gênes en 1679.

BOS. *Voy.* Dubos.

BOS (Jérôme), né à Bois-le-Duc, est un des premiers peintres à l'huile; mais on remarque que sa manière est moins dure, et ses draperies mieux entendues que celles de ses contemporains du 15e siècle. Il aimait à peindre d'imagination, comme il a fait dans son tableau de la *Tentation de saint Antoine*, dont Callot a bien pu avoir connaissance, quand il a gravé le même sujet.

BOS (Lambert), célèbre humaniste et littérateur du 18e siècle, naquit à Worcum le 23 novembre 1670, de Jacques Bos, recteur et premier régent des écoles. Il se livra tout entier à l'étude du grec, devint professeur en cette langue à Franequer, en 1704, et en remplit les devoirs avec assiduité et distinction jusqu'à sa mort arrivée le 6 janvier 1717. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages estimés sur l'étude de la langue grecque; mais ce qui l'a le plus fait connaître est l'édition qu'il donna de la Bible des Septante, Franequer, 1709, in 4°; *Observationes in Novum Testamentum*, 1707, in-8°; *In quosdam autores græcos*, 1715, in-8°. Lagrange a traduit ses *Antiquités de la Grèce* avec les notes de Leisner, Paris, 1769, in-12.

BOSC (Jacques du), célèbre cordelier, mort en 1692, s'est distingué par un grand nombre d'ouvrages, surtout par son livre intitulé *L'honnête femme*, in-12, ouvrage estimé, et dont la préface est de M. d'Ablancourt, ami intime du père du Bosc. Ce religieux sortit pendant quelque temps de son couvent, et y rentra dans la suite. Il a beaucoup écrit contre les disciples de Jansénius, mais ses adversaires ne l'ont pas jugé digne de réponse.

BOSC (Pierre du), ministre français de la religion prétendue réformée, et l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps, était fils de Guillaume du Bosc, avocat au parlement de Rouen. Il naquit à Bayeux en 1623, et dès l'âge de 23 ans il fut ministre à Caen. Louis XIV ayant donné en 1666 une déclaration accablante contre les calvinistes, ils députèrent de toutes parts, pour faire de très-humbles remontrances à sa majesté; mais de tous les députés, il n'y eut que Pierre du Bosc qui fut admis à l'audience; et il harangua le roi avec tant d'éloquence, que ce monarque dit qu'il venait d'entendre *le plus beau parleur de son royaume*. Après la révocation de l'édit de Nantes, Pierre du Bosc se retira en Hollande, et fut ministre de l'église de Rotterdam jusqu'à sa mort, arrivée en 1692. Il avait été marié deux fois, et a laissé deux filles. On a de lui, 1° quatre volumes de Sermons sur des textes détachés; 2° trois autres volumes sur les trois premiers chapitres de l'Épître aux Ephésiens; 3° un recueil de pièces diverses imprimées après sa mort.

BOSCAGER (Jean), célèbre jurisconsulte né à Béziers le 23 août 1601, enseigna le droit à Paris avec réputation, et mourut d'une chute dans un fossé dont il ne fut retiré que le lendemain matin, 14 septembre 1687, à 87 ans. On a de lui un livre intitulé *Institution au droit français et au droit romain*, avec les remarques de Launay, 1686, in-4°; *De justitiâ et jure*, 1689, in-12.

BOSCAN (Jean), poète espagnol natif de Barcelone, mort en 1543, était ami de Garcilasso de la Vega, autre poète espagnol. Ce sont les premiers qui ont perfectionné la poésie espagnole en y introduisant l'ordre et le bon goût. Leurs pièces ont été imprimées ensemble, Medina, 1544, in-4°; Salamanca, 1547, in-8°. Boscan réussit principalement dans les sonnets.

BOSCHAERTS (Thomas Vuillebos), célèbre peintre flamand, naquit à Berg en 1613, et s'établit ensuite à Anvers, où il se fit admirer des connaisseurs par ses tableaux. Le prince d'Orange en fut si frappé, qu'il les enleva tous, et fit venir Boschaerts à La Haie, où ce prince l'occupa à embellir son palais. Il se distinguait dans l'allégorie et par le coloris.

BOSCO. *Voy*. Bois.

BOSCOWICH (Joseph-Roger), né à Raguse le 18 mai 1711, fit ses études chez les jésuites de cette ville, et embrassa leur institut le 1er octobre 1725, à Rome. Son inclination pour les mathématiques fut contrariée par la nécessité où il fut de professer les humanités pendant cinq ans, et de faire quatre années de théologie. Cependant ses supérieurs, habiles connaisseurs du génie de leurs sujets, le destinèrent à professer les mathématiques en 1740. Il s'était déjà fait connaître par des leçons particulières, et par la publication de quelques dissertations. Ses leçons au collége romain lui donnèrent occasion d'en publier d'autres sur le problème de la rotation du soleil, qu'il résolut le premier, sur la lumière, sur le flux et reflux de la mer, sur l'atmosphère de la lune, sur les infiniment petits, sur les comètes, dans laquelle il corrige une erreur de Newton. En

1750, il fut chargé de mesurer un degré de la terre en Italie. Son ouvrage a été traduit en français sous le titre de *Voyage astronomique dans l'état de l'Église*, et imprimé en 1770, in-4°. Son *Traité de l'attraction considérée comme loi universelle* a été imprimé en 1758 et 1763. De Rome, le père Boscowich professa à Paris et à Milan. En 1773, lors de la suppression des jésuites, M. de Vergennes et M. de Boynes l'engagèrent à venir à Paris, et lui procurèrent le titre de directeur de l'optique de la marine, avec 8000 livres de pension qui devaient être remplacées par un bénéfice, et il obtint des lettres de naturalité. Ce nouvel emploi lui donna occasion de travailler sur l'optique, et de perfectionner les lunettes acromatiques; ses ouvrages à ce sujet occupent un tiers des cinq volumes qu'il a publiés en 1785. Les calculs n'effacèrent pas de son esprit la littérature qu'il avait cultivée dans sa jeunesse. Son poëme latin des *Eclipses* est remarquable par la difficulté vaincue de pouvoir rendre en vers harmonieux de la théorie et des calculs astronomiques. Il a été traduit en français et publié avec le latin, in-4°. Quoique sorti de sa patrie dans sa jeunesse, il ne l'oublia pas. Il se chargea pour elle d'affaires importantes et délicates, qu'il eut le bonheur de faire réussir par la considération qu'il s'était acquise. Des désagrémens qu'il éprouva en France de la part de quelques savans lui firent quitter Paris en 1783, pour aller faire imprimer ses ouvrages à Milan. L'empereur l'avait chargé de l'inspection de la mesure du degré en Lombardie, et d'une carte qu'on devait y lever, lorsqu'une attaque d'apoplexie le mit hors d'état d'y travailler, le 12 février 1787.

BOSIO (Jacques), chevalier-servant et agent de la religion de Malte à Rome, s'attacha au cardinal Petrochini, et mourut au commencement du 17e siècle. Il a fait une histoire de Malte, 1621, 1629 et 1684, 3 vol. in-fol.

BOSIO (Antoine), de Milan, neveu du précédent, et agent de l'ordre de Malte au 16e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus connu est le livre intitulé *Roma sotteranea*, qui fut imprimé après sa mort, Rome, 1632, in-fol. Paul Aringhi, prêtre de l'oratoire de Rome, l'a traduit en 1651, 2 vol. in-fol.

BOSQUET (François), évêque de Lodève en 1648, puis de Montpellier en 1655, était un des plus savans hommes du 17e siècle. Il mourut le 24 juin 1676, à 71 ans. On a de lui, *Ecclesiæ gallicanæ historia*, 1636, in-4°; les Vies des papes d'Avignon, 1632, in-8°, dont Baluze a donné une nouvelle édition, 1693, 2 vol. in-4°, etc.

BOSSE (Abraham), habile graveur, natif de Tours, dont les estampes sont très-agréables. Il était savant dans la perspective et dans l'architecture, et l'on a de lui un Traité estimé sur la manière de dessiner les ordres d'architecture, 1684, in-fol., sur la gravure, 1645, in-8°, sur la perspective, 1653, in-8°. Il est mort vers 1660.

BOSSU (René le), célèbre religieux de Sainte-Geneviève, né à Paris le 16 mars 1631, de Jean le Bossu, conseiller du roi et avocat-général à la cour des aides. Après avoir professé les humanités en différentes maisons de son ordre, il vint demeurer à Sainte-Geneviève, et fut ensuite supérieur à l'abbaye de Saint-Jean de Chartres, où il mourut le 14 mars 1680. Le père le Bossu avait un esprit étendu et pénétrant, un jugement solide, la mémoire heureuse, une imagination vive, un cœur droit, et beaucoup de douceur dans le caractère. On a de lui 1° *Parallèle de la philosophie de Descartes et d'Aristote*, Paris, 1674, in-12; 2° un Traité du poëme épique, La Haie, 1714, in-12, ouvrage excellent, dont il devait donner une suite qui n'a point paru; 3° un petit écrit en faveur de Despréaux contre Saint-Sorlin.

BOSSUET (Jacques-Benigne), évêque de Meaux, naquit à Dijon le 27 septembre 1627, d'une famille noble et ancienne. Il vint à Paris en 1642, se fit admirer par ses talens, entra dans la maison et société royale de Navarre, et fut reçu docteur de Sorbonne le 16 mai 1652. Il alla ensuite à Metz, où il était chanoine, et où il fut depuis grand-archidiacre et doyen; il s'y distingua par son zèle pour les missions, et par son application à instruire et à convertir les protestans. Il revint ensuite à Paris pour y prêcher. Ses sermons lui attirèrent aussitôt un grand

nombre d'auditeurs distingués. La reine mère l'allait entendre partout, et le nomma pour prêcher l'avant devant le roi en 1661, et le carême en 1662. Sa majesté le redemanda plusieurs fois dans la suite, le nomma à l'évêché de Condom le 13 septembre 1669, précepteur de M. le Dauphin le 11 septembre de l'année suivante, premier aumônier de madame la Dauphine en 1680, évêque de Meaux en 1681, conseiller-d'état en 1697, et premier aumônier de madame la duchesse de Bourgogne, l'année suivante. Il avait été reçu de l'académie française en 1671, et les docteurs de la maison de Navarre l'avaient choisi en 1695 pour leur supérieur. M. Bossuet remplit toutes ces places avec une supériorité de talens qui le fit admirer et respecter. Il convertit un grand nombre de protestans, entr'autres M. de Turenne et M[lle] de Duras, combattit le quiétisme, et mourut à Paris le 12 avril 1704, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Discours sur l'histoire universelle*, 1682, in-4°, livre excellent et le meilleur des écrits de ce savant évêque; 2° *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferri, ministre à Metz*; 3° *Exposition de la Doctrine de l'église catholique sur les matières de controverse*; 4° *Traité de la Communion sous les deux espèces*; 5° *Lettre pastorale aux nouveaux catholiques*; 6° *Histoire des variations des églises protestantes*, 1688, 2 vol. in-4°, avec la *Défense* de cet ouvrage contenue en 6 Avertissemens contre les critiques des ministres, 1689 à 1691, in-4°. Il y a une défense particulière contre Basnage, 1701, in-12. 7° *Explication de l'Apocalypse*, 1689, in-8°; 8° plusieurs Oraisons funèbres, 1762, in-12; 9° Politique tirée des paroles de l'Ecriture sainte, livre composé par ordre de Louis XIV, 1709, in-4°; 10° *Méditations sur les Evangiles*, 4 vol. in-12; 11° *Elévations sur les mystères*, 2 vol. in-12; 12° *Defensio cleri gallicani*, 1745, 2 vol. in-4°; le même en français, 1745, 3 vol. in-4°, etc. Tous ces ouvrages sont écrits avec un art, une éloquence et une force inexprimables. L'exposition de la foi, le discours sur l'Histoire universelle, les oraisons funèbres, et les six avertissemens sont des chefs-d'œuvre. Tous les écrits de M. Bossuet ont été recueillis par son neveu Jacques-Benigne Bossuet, évêque de Troyes, mort en 1743, à 82 ans, et imprimés à Paris en 12 vol. in-4°, 1743 et suiv. La Défense du clergé, latin et français, 5 vol., et les OEuvres posthumes, 3 vol., forment en tout 20 vol. in-4°. On a en fait une réimpression qui contient 9 volumes in-12 de sermons. Les ouvrages latins de M. Bossuet sont écrits d'un style assez dur; mais les français ne le cèdent à aucun de ceux de nos meilleurs écrivains.

BOSSUS (MATTHIEU), de Vérone, chanoine régulier de Saint-Jean de Latran, mort à Padoue en 1502, à 75 ans, a donné une partie de ses ouvrages sous le titre de *Recuperationes fesulanæ*, Bononiæ, 1493, in-fol.; *Epistolæ*, différentes de celles qui se trouvent dans le précédent, Mantoue, 1498, in-fol.; *Epistolæ*, encore différentes, avec six discours, Venise, 1502, in-4°; *Opera varia*, Strasbourg, 1509, in-4°, Bologne, 1627, in-fol. Les lettres imprimées en 1502 ne s'y trouvent pas. Le tout roule sur des points de morale.

BOTAL, *Botallus* (LÉONARD), célèbre médecin du 16[e] siècle, natif d'Asti, fut médecin de François, duc d'Alençon, et de Henri III. C'est lui qui introduisit à Paris la pratique de la fréquente saignée. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Leyde, 1660, in-8°.

BOTEREIUS. *Voy.* BOUTHRAYS.

BOTERO (JEAN), secrétaire de saint Charles et précepteur des enfans du duc de Savoie, mort en 1608, a fait plusieurs ouvrages de politique, tels que *Della ragione distato*, in-8°; *Principi*, in-8°, *etc.*

BOTH (JEAN et HENRI), frères, et peintres célèbres natifs d'Anvers, et disciples de Blomart. Le premier mort dans la même ville en 1650 à 40 ans; le second mort à Venise dans la même année. Ils travaillaient ensemble aux mêmes tableaux, chacun selon son talent. Henri faisait le paysage, et Jean les figures et les animaux. On aurait cru néanmoins que tout l'ouvrage était d'une même main. Leurs tableaux sont recherchés pour la chaleur de la composition, le coloris et les grâces.

BOTHWEL. *Voy.* HESBURN.

BOTICELLI (ALEXANDRE), peintre et graveur né à Florence en 1437, fut employé par Sixte IV, qui le récompensa magnifiquement ; mais il ne sut pas mettre à profit ce qu'il avait gagné. Il mourut de misère en 1515. Il avait gravé une partie des figures de l'Enfer du Dante : elles ont été mises dans l'édition de Florence, 1481, in-fol. Celles qui n'étaient pas gravées sont restées en blanc.

BOTT (THOMAS), né à Derby, où son père était mercier, en 1688, entra dans l'état ecclésiastique, et fut successivement curé de différentes paroisses jusqu'à sa mort, arrivée à Norwich le 23 septembre 1754. Il s'était marié en 1739, et a laissé un fils. On a de lui plusieurs Sermons, des Remarques sur le sixième chapitre de l'*Analogie de la religion* de Butler, concernant la nécessité, 1730, in-8°; une Critique de Wollaston, etc.

BOUÇAN (WOLFART DE BORSELLE, comte de), chambellan du roi, était maréchal de France en 1464. Il fut créé chevalier de la Toison d'Or en 1478, et mourut à Gand, en 1487, dernier mâle de sa famille, d'origine hollandaise, qui remonte au 14e siècle. *Voy.* STUART.

BOUCHARDON (EDME), fils d'un architecte, naquit à Chaumont en Bassigni en 1698. Bouchardon s'appliqua à la sculpture, et devint l'élève de Coustou le jeune. En 1722 il remporta le prix de l'académie, et fut envoyé à Rome. A son retour, il orna Paris de ses ouvrages, qui lui méritèrent une place à l'académie en 1744, et une de professeur en 1746. Il est mort en 1762.

BOUCHE (HONORÉ), docteur en théologie, prévôt de Saint-Jacques-les-Barrême, diocèse de Senez, né en 1598, et mort à Aix le 25 mars 1671, est auteur d'une histoire de Provence, 1664, 2 vol. in-fol., recherchée pour les Chartes qui s'y trouvent.

BOUCHEL. *Voy.* BOCHEL.

BOUCHER (JEAN), parisien, fameux ligueur, fut recteur de l'université de Paris, et prieur de Sorbonne en 1580, ensuite docteur, et curé de Saint-Benoît à Paris. On ne peut douter qu'il n'eût des talens; mais un faux zèle le rendit un des plus séditieux prédicateurs de la ligue. C'est dans une chambre qu'il avait au collége de Fortet, que les ligueurs tinrent leur première assemblée en 1585. Il déclamait en chaire contre Henri III et contre Henri IV, même après la conversion de ce grand monarque. Boucher se retira en Flandre en 1594. Il fut chanoine et doyen de Tournai, où il mourut en 1644, après avoir changé de sentiment. On a de lui, 1° un Livre séditieux intitulé *De justâ Henrici III abdicatione*, 1589, in-8°; 2° *Sermons de la simulée conversion et nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon, prince de Bearn*, Paris, 1594, in-8°. Prenez garde qu'il n'y ait sur le titre, *jouxte la Copie*, qui désigne la contrefaçon. On lui attribue encore l'*Apologie de Jean Chatel*, sous le nom supposé de *François de Vérone Constantin*, 1575, in-8°, et dans le tome 6 des mémoires de Condé, in-4°. Il est enterré dans la cathédrale de Tournai, où se voit son épitaphe. Il a prononcé, dans cette cathédrale, l'oraison funèbre de Philippe II, qui a été imprimée.

BOUCHER DARGIS (ANTOINE-GASPARD), né à Paris en 1708, fut reçu avocat en 1727 et conseiller au conseil souverain de Dombes en 1753. Il a fait des notes sur tous les ouvrages de jurisprudence dont il a donné un *Traité des gains nuptiaux*, Lyon, 1738, in-4°; *Traité de la crue des meubles*, 1741, in-12; *Règles pour former un avocat*, in-12, etc.

BOUCHER (FRANÇOIS), naquit à Paris en 1704; le Moine, son maître, n'eut pas de peine à seconder en lui la nature, qui lui avait donné la plus grande facilité pour tous les genres de peinture, surtout pour l'agréable. Ses compositions sont caractérisées par une touche spirituelle et fine, des airs de tête gracieux, etc. On peut l'appeler le peintre des grâces, et l'Anacréon de la peinture. Il est mort en 1770, à 66 ans, laissant deux filles, qui avaient épousé Deshayes et Baudouin, autres fameux peintres. C'est de Boucher que sont les dessins des figures du *Molière*, in-4°.

BOUCHER (ÉLIE-MARCOUL), né à Compiègne, fut docteur de Sorbonne, et l'un des cent docteurs qui en furent

exclus, relativement aux affaires de la constitution *Unigenitus*. Il souffrit quelques persécutions, et fut souvent obligé de se cacher, jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1754. On a de lui la *Relation des assemblées de Sorbonne*, 7 vol. in-12, dont les deux premiers sont de M. Wuitasse. Il a travaillé aux *Nouvelles ecclésiastiques*, depuis 1713 jusqu'en 1735.

BOUCHERAT (Louis), chancelier de France et garde des sceaux en 1685, mourut comblé d'honneurs le 2 septembre 1699, à 83 ans. Il était fils de Jean Boucherat, maître des comptes. Ils se distinguèrent l'un et l'autre par leur rare mérite, leur probité et leur amour pour le peuple.

BOUCHERS (la faction des), s'éleva en 1411, sous Charles VI, par les pratiques du duc de Bourgogne. Il y avait alors une association de plusieurs bouchers, dont un des principaux était Le Goix, qui durait depuis 1260, et qui n'a fini que sous Louis XV. Ils se chargeaient de fournir Paris de grosses chairs, étaient maitres de tous les étaux, qu'ils louaient aux bouchers détaillans; avaient une juridiction sur eux, et en disposaient, par conséquent, à leur gré. Tels étaient les chefs et les ministres de cette faction. Ces gens firent mille maux dans Paris, étendant leur vengeance sur leurs ennemis particuliers, sous prétexte qu'ils étaient partisans du duc d'Orléans. Cette faction prit, en 1413, le nom de Cabochiens, du nom de Simon Caboche, qui avait succédé à Le Goix, après sa mort, en 1411. Ce séditieux avait été tué dans une action, et le duc de Bourgogne lui avait fait l'honneur d'assister à ses funérailles. Caboche avait un compagnon nommé Jean de Troyes, chirurgien; ils firent mettre en prison toute la cour du Dauphin, qu'ils soupçonnaient contraire au duc de Bourgogne. Des Essarts fut condamné à être décapité, ainsi que la Rivière et du Mesnil, par des jugemens qu'ils contraignirent de rendre. La Rivière prévint son exécution, en se tuant dans la prison. Il fut traîné sur la claie; les autres furent exécutés. Mais enfin les princes s'étant réunis, le duc de Bourgogne prit le parti de se retirer en Flandre, et sa faction fut dissipée pour un temps.

BOUCHET (Jean), savant procureur de Poitiers sa patrie, né en 1476, et mort vers 1550, s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages. On a de lui des Annales d'Aquitaine, Poitiers, 1644, in-fol., et plusieurs pièces de poésie, dont la plus curieuse est intitulée *le Chapelet des princes*, dans ses opuscules, 1525, in-4°; *les Regnards traversant les voies périlleuses*, Paris, Verard, in-fol. sans date; *les Triomphes de la noble et amoureuse dame*, 1537, in-8°, etc.

BOUCHET (Henri du), conseiller au parlement de Paris, mort en 1654, a légué à l'abbaye de Saint-Victor de Paris sa riche bibliothèque, et un revenu considérable pour la fournir des livres nouveaux, à condition que cette bibliothèque serait rendue publique.

BOUCHET (Guillaume du), sieur de Brocourt, né en 1526, était libraire, fut créé juge-consul à Poitiers, en 1584, ce qui lui donna occasion de dédier aux marchands de cette ville son premier tome des *Serées*, discours remplis de plaisanteries et de quolibets, qu'il suppose tenus par des personnes qui passaient le soir ensemble. Quand le 3e tome de ses *Serées* parut en 1607, il était mort. Elles ont été réimprimées à Paris, 1608, 3 vol. in-12.

BOUCHEUL (Jean-Joseph), avocat au Dorat dans la Basse-Marche, mort en 1720, est auteur d'un bon Commentaire sur la coutume de Poitou, 1727, 2 vol. in-fol.; *Traité des conventions de succéder*, in-4°.

BOUCICAUT, ou Jean le Meingre, célèbre maréchal de France, comte de Beaufort, et vicomte de Turenne, était fils aîné de Jean Boucicaut, ou le Meingre, autre célèbre maréchal de France, mort à Dijon le 15 mars 1367. Il porta les armes dès l'âge de 10 ans, combattit à côté du roi Charles VI, à la bataille de Rosebec, en 1382, et fut envoyé à Gênes pour contenir la ville, qui s'était soumise au roi. Boucicaut s'y comporta avec beaucoup de prudence; il monta la flotte des Gênois, combattit les Turcs, et détruisit Baruth, et autres ports de Syrie, où les Vénitiens, ennemis des Gênois, avaient des comptoirs. Les troubles de Gênes ayant recommencé, il fut obligé de se retirer, et le marquis de Monferrat fut mis en sa place. Il se distingua ensuite contre les

Anglais; mais ayant été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, en 1415, où il commandait l'avant-garde, il fut mené en Angleterre, et y mourut en 1421. Son corps fut rapporté en France, et enterré à Saint-Martin-de-Tours, où se voit son épitaphe. Sa prospérité fut terminée par son petit-fils, vers 1485.

BOUDET (CLAUDE), fils d'un libraire de Lyon, chanoine régulier de Saint-Antoine, mort à Paris le 25 décembre 1774, est auteur d'un *Mémoire sur les droits des abbés de Saint-Antoine*; de *La vraie sagesse*, traduit de l'italien de Ségnéri, in-18; de la *Vie de M. Rossillon de Bernex*, in-12.

BOUDIER (RENÉ), natif de Trelly, village voisin de Coutance, est auteur de quelques pièces de vers, sous le règne de Louis XIV. Il fit en mourant son épitaphe, à 90 ans, par ces vers:

> J'étais poète, historien,
> Et maintenant je ne suis rien.

Il mourut en 1723 à Mantes. On a de lui une histoire romaine manuscrite.

BOUDON (HENRI-MARIE), grand-archidiacre d'Evreux, naquit en 1624 à la Fère, et se fit un nom par plusieurs petits ouvrages de piété. Il est plus sûr que Boudon eut une vertu qui ne se démentit jamais, qu'il ne l'est qu'il ait fait tous les miracles que son panégyrique lui attribue, dans la vie qui en a été donnée en 1754, 2 vol. in-12. Il est mort en 1702.

BOUDOT (Jean), libraire de Paris, imprimeur du roi et de l'académie des sciences, mort en 1706, est connu surtout par son petit Dictionnaire latin, extrait d'un grand Dictionnaire en 14 vol. in-4°, qu'il avait composé, et qui est resté manuscrit. Son fils, Jean Boudot, aussi libraire imprimeur à Paris, né en 1685, mort en 1754, s'est plu dans la connaissance des anciens livres, dont il a dressé des catalogues raisonnés, qui lui font honneur. Les connaisseurs estiment les premières années de l'académie des sciences, depuis 1699, qui sont sorties de l'imprimerie de Boudot, beaucoup au-dessus des réimpressions.

Un des fils du dernier, Pierre-Jean, qui portait l'habit ecclésiastique, et qui est mort à Paris le 6 novembre 1771, avait une place à la bibliothèque du roi, pour travailler au catalogue. Il a dressé celui de la bibliothèque du grand-conseil, et a pris la défense du président Hénault, dans un Examen de quelques objections qui lui avaient été faites, 1764, in-8°.

BOUELLES ou BOVILLUS (CHARLES DE), chanoine de Noyon, et mathématicien, mort vers 1553. Le recueil de ses ouvrages est imprimé à Paris, 1510, in-fol. Les titres et la matière en sont assez singuliers: *De intellectu, De sensu, De nihilo, De generatione, etc.* Il y a encore de lui plusieurs Traités qui n'y sont pas compris, et des ouvrages de théologie qui sont oubliés.

BOUETTE DE BLEMUR (JACQUELINE), née le 8 janvier 1618, de parens nobles, fut envoyée dès l'âge de cinq ans à l'abbaye royale de la Sainte-Trinité de Caen, dont elle devint ensuite prieure. La réputation qu'elle s'acquit par sa vertu et par ses talens la fit demander par la duchesse de Mecklembourg pour l'aider dans l'établissement des religieuses bénédictines du Saint-Sacrement à Châtillon. La mère Bouette, quoique âgée de 60 ans, se réduisit dans cette nouvelle abbaye à l'humble état de novice, et y fit profession. Elle refusa constamment une abbaye qui lui fut offerte, et mourut en odeur de sainteté le 24 mars 1696. Elle a laissé plusieurs ouvrages, savoir: *Les grandeurs de la Sainte-Vierge*; *La vie du père Fourier de Matincourt*; *Les exercices de la mort*; *L'année bénédictine*, 7 vol. in-4°; et *La vie de tous les saints*, 2 vol. in-fol.

BOUFLERS (LOUIS-FRANÇOIS, duc de), pair et maréchal de France, naquit le 10 janvier 1644, d'une famille noble et ancienne. Il se distingua par sa valeur et par sa conduite en plusieurs siéges et batailles, surtout par la défense de Lille, en 1708. Par son esprit de patriotisme, il voulut servir en 1709, sous les ordres du maréchal de Villars, et eut le commandement de l'aile droite à la sanglante bataille de Malplaquet. Il fit une si bonne retraite, qu'il ne laissa ni canon ni prisonniers. Il mourut à Fontainebleau le 22 août 1711, à 68 ans.

BOUFLERS (JOSEPH-MARIE, duc de), fils du précédent, succéda à son père dans le gouvernement de Flandre,

quoiqu'il n'eût que cinq ans. Les Génois ayant chassé les Autrichiens, qui s'étaient emparés de leur ville, dans la guerre qui suivit la mort de l'empereur Charles VI, Boufiers fut envoyé dans cette ville, avec la dignité de maréchal de France, pour la défendre contre les Autrichiens, qui étaient revenus pour l'assiéger. Il y mourut le 2 juillet 1747, le même jour que les Autrichiens levèrent le siége.

BOUGAINVILLE (Jean-Pierre de), né à Paris en 1722, devint pensionnaire et secrétaire de l'académie des inscriptions, membre de l'académie française, garde de la salle des antiques du Louvre, et secrétaire du duc d'Orléans. Il mourut au château de Loches en 1763. Il est auteur de la traduction de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, 2 vol. in-8o ou in-12, et d'un parallèle de l'expédition de Thamas Koulikan et d'Alexandre dans les Indes.

BOUGEANT (Guillaume-Hyacinthe), célèbre jésuite, né à Quimper, le 4 novembre 1690, après avoir enseigné les humanités à Caen et à Nevers, vint demeurer au collége de Louis-le-Grand à Paris, où il s'est occupé à composer divers ouvrages, dont les principaux sont : 1o Recueil d'observations physiques, tirées des meilleurs écrivains, 4 vol. in-12 : d'autres les attribuent au père Grozellier, prêtre de l'Oratoire ; 2o Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le Traité de Westphalie ; 3o Histoire du traité de Westphalie. Ces deux histoires sont très estimées, et contiennent 3 vol. in-4o, ou 6 volumes in-12. 4o Réfutation du père Le Brun, sur la forme de la consécration de l'eucharistie ; 5o *Exposition de la doctrine chrétienne*, ou Catéchisme, in-4o, ou 4 vol. in-12 ; 6o *La femme docteur*, *Le saint déniché*, et *Les quakers français*, trois mauvaises comédies, qui ne sont lues que par les partisans de la Constitution ; 7o *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, in-12, débauche d'imagination qui lui causa bien du chagrin. Il fut obligé d'en témoigner son repentir dans une lettre à l'abbé Savalette, qui fut rendue publique, *Voyage de Fanferedin dans la Romancie*, in-12, etc. Il mourut à Paris le 7 janvier 1743.

BOUGEREL (Joseph), prêtre de l'Oratoire d'Aix, mort à Paris en 1753, est auteur de la Vie de Gassendi, in-12 ; d'un autre vol. in-12 de Mémoires sur les hommes illustres de Provence ; et de l'*Idée géographique de la France*, 1747, 2 vol. in-12.

BOUGOUINC (Simon), poète français et valet de chambre de Louis XII, est auteur de la *Moralité de l'Homme juste et de l'Homme pécheur*, Paris, 1508, in-4o ; *L'Epinette du jeune prince*, Paris, 1508 et 1514, in-fol.

BOUGUER (Pierre), naquit au Croisic en 1698, d'un professeur royal d'hydrographie. L'académie des sciences couronna en 1727 son Mémoire de la mâture des vaisseaux, et se l'associa en 1731. Il alla en 1736 avec MM. Godin et de la Condamine au Pérou, pour déterminer la figure de la terre, et mourut à Paris en 1758. On a de lui *la Construction du navire*, 1746, in-4o ; *la Figure de la terre*, 1749, in-4o ; *Traité d'optique*, 1760, in-4o ; *la Manœuvre des vaisseaux*, 1757, in-4o ; *Traité de la navigation* 1753, in-4o, donné depuis par M. de la Caille, 1761, in-8o, etc.

BOUHIER (Jean), savant président à mortier au parlement de Dijon, et l'un des quarante de l'académie française, naquit à Dijon le 16 mars 1673. Il fit paraître dès son enfance de grandes dispositions pour les lettres, apprit les langues et la jurisprudence, et devint un grand magistrat, un savant distingué, et l'un des meilleurs écrivains. Il mourut entre les bras du savant père Oudin, jésuite, son intime ami, le 17 mars 1746, à 73 ans. On a de lui des Lettres sur les Thérapeutes, 1712, in-12 ; des Dissertations sur Hérodote, avec des Mémoires sur la Vie du président Bouhier, Dijon, 1746, in-4o ; des Remarques sur plusieurs livres de Cicéron ; un Commentaire sur la coutume de Bourgogne, 1742, 2 vol. in-fol. ; Dissolution du mariage pour cause d'impuissance, in-8o, et un grand nombre d'autres ouvrages.

BOUHOURS (Dominique), célèbre jésuite et l'un des meilleurs écrivains de notre langue, enseigna d'abord les humanités à Paris ; mais les fréquens maux de tête dont il fut tourmenté jusqu'à la mort lui firent quitter sa régence. On lui confia l'éducation des

deux jeunes princes de Longueville, et M. Colbert le chargea dans la suite du soin des études du marquis de Seignelay son fils. Il mourut à Paris le 27 mai 1702, à 75 ans. On a de lui, 1° Relation de la mort chrétienne et édifiante du prince de Longueville ; 2° *Les entretiens d'Ariste et d'Eugène*, in-12, dont Barbier d'Aucour a fait une critique qui passe pour un chef-d'œuvre ; 3° *Remarques*, 2 vol. in-12, et *Doutes sur la langue française*, in-12 ; 4° *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, in-12 ; 5° l'Histoire du grand-maître d'Aubusson, in-12 ; 6° La vie de saint Ignace, in-12 ; celle de saint François-Xavier, 2 vol. in-12 ; et celle de madame de Bellefond ; 7° *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*, in-12 ; 8° *Pensées ingénieuses des pères de l'église*, in-12 ; 9° Nouveau Testament, 2 vol. in-12, etc.

BOUILLARD (Dom Jacques), bénédictin de saint Maur, naquit à Meulan en 1669, et mourut à Saint-Germain-des-Prés en 1726. Il a publié le martyrologe d'Usuard et l'histoire de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, in-fol.

BOUILLAUD (Ismael), savant distingué, né à Loudun le 28 septembre 1605, fit abjuration de la religion prétendue réformée, et embrassa l'état ecclésiastique. Il se rendit habile dans les belles-lettres, l'histoire, les mathématiques, le droit et la théologie. Bouillaud était en commerce de lettres avec les savans de son temps. Il voyagea en Italie, en Allemagne, en Pologne et au Levant. Il mourut à Paris le 25 novembre 1694. Il a publié *Opus novum ad arithmeticam infinitorum*, 1682, in-fol ; *Astronomia philolaïca*, 1645, in-fol. ; *De lineis spiralibus*, 1657, in-4° ; et un grand nombre d'autres ouvrages estimés des savans.

BOUILLET (Jean), né à Servian, le 6 mars 1690, fut médecin à Béziers, où il est mort en août 1777 ; il était secrétaire de l'académie de Béziers. On a de lui *Dissertation sur la cause de la pesanteur, et sur la multiplication des fermens*, 1720, in-12 ; *Mémoire sur le traitement de la petite-vérole*, 1736, in-4° ; *sur l'Huile de Pétrole*, 1752, in-4° ; *sur les Maladies de Béziers ; Remèdes contre la peste*, 1721, in-8° ; *Lettre sur la rhubarbe ; Élémens de médecine pratique*, 1744 et 1746, 2 vol. in-4° ; *Observations sur l'Anasarque*, 1765, in-8°.

BOUILLON (Emmanuel-Théodose de la Tour d'Auvergne, dit le cardinal de), abbé de Clugny, et grand-aumônier de France, tomba dans la disgrâce pour avoir favorisé M. de Fénélon à Rome, dans l'affaire des *Maximes des saints*, et pour n'avoir pas assez vivement sollicité un bref d'éligibilité pour l'évêché de Strasbourg en faveur de l'abbé d'Auvergne, son neveu. Quoiqu'il eût reçu ordre de repasser en France, il s'obstina à rester à Rome, pour y prendre possession de la place de doyen du sacré collége. Il revint cependant en France, et obtint la levée de la saisie de son temporel ; mais las de vivre dans l'exil, il sortit de France, en écrivant au roi, qu'en remettant la charge de grand-aumônier et celle de commandeur des ordres, il reprenait la liberté que lui donnait sa naissance, et sa qualité de prince étranger. Cette lettre le fit juger au parlement coupable de désobéissance au souverain, de désertion et de félonie : ses effets furent saisis et ses revenus confisqués. Des Pays-Bas où il s'était retiré d'abord, il passa en Allemagne, et de là à Rome où il mourut en 1715, à 72 ans, après avoir écrit une lettre de soumission au roi. Il avait été désapprouvé de Rome même, qui avait déclaré nulle son élection pour l'abbaye de Saint-Amand. *Voy*. Marck, Boulogne, Tour d'Auvergne.

BOULAINVILLIERS (Henri de), comte de Saint-Saire, naquit à Saint-Saire le 21 octobre 1658, d'une famille noble et ancienne. Il fut élevé à Juilli, chez les pères de l'Oratoire, et donna, dès son enfance, des marques de son esprit et de ses talens. Sa principale étude fut l'histoire qu'il cultiva dans la suite avec beaucoup d'assiduité. Il mourut à Paris le 23 janvier 1722, à 64 ans. Il avait été marié deux fois, et n'a laissé que des filles. On a de lui, une Histoire des Arabes et de Mahomet, in-12 ; Mémoires sur l'ancien gouvernement de France, ou 14 lettres sur les anciens parlemens de France, 3 vol. in-12 ; une Histoire de France jusqu'à Charles VIII, 3 vol. in-12 ; et l'état de la France, en 6 vol. in-12, édition de Hollande, et 8 de l'édition

de Trévoux; Mémoire présenté à M. le duc d'Orléans, sur l'administration des finances, 2 vol. in-12. Tout ce qu'il a écrit sur l'Histoire de France a été recueilli en 3 vol. in-fol., *écrits*, dit M. de Montesquieu, *avec cette simplicité et cette franchise de l'ancienne noblesse dont il sortait*. Histoire de la pairie de France, in-12; Dissertation sur la noblesse de France, in-12. On a encore de M. Boulainvilliers quelques autres ouvrages manuscrits, connus des savans, dans lesquels on s'étonne avec raison de voir qu'il y révoque en doute les dogmes les plus incontestables de la religion, tandis qu'il croit aveuglément les rêveries de l'astrologie judiciaire : inconséquence commune à plusieurs autres incrédules.

BOULANGER (Claude-François-Félix), né à Amiens en 1724, fut quelque temps conseiller au bailliage, vint ensuite exercer la profession d'avocat à Paris, et fut ensuite pourvu de la charge de lieutenant particulier civil au bailliage d'Amiens, où il mourut en 1758. On a de lui un Traité des phénomènes de l'électricité, 2 parties, in-8o; Apologie de l'*Esprit des lois*, in-12; Recherches sur les mimes et pantomimes, in-12; Momus philosophe, comédie; Fables et contes, in-12.

BOULANGER (Nicolas-Antoine), fils d'un marchand de Paris, y naquit le 11 novembre 1722. Il fit avec peu de succès ses études au collége de Beauvais; mais il réussit mieux dans les mathématiques; ce qui lui donna occasion d'entrer dans les ponts-et-chaussées en 1745. Il fit construire le pont de Vaucouleurs et celui de Foulain près Langres, et fut aussi employé en Touraine et sur la route d'Orléans; mais des travaux au-dessus de ses forces l'obligèrent de demander sa retraite, qui lui fut accordée en 1758, avec le brevet d'ingénieur. Il mourut le 16 septembre 1759. Son esprit, naturellement philosophe, le porta à considérer ce qu'avait été le monde, par ce qu'il était aujourd'hui, et l'on peut dire qu'il sacrifia sa vie à cette idée. Il sentit qu'il avait besoin de connaître les auteurs latins et grecs; il apprit leur langue, et en tira peu de lumières, selon lui : mais le vrai est que, s'étant formé un système singulier, il ne trouvait de raisonnable que ce qui pouvait s'y appliquer. Ses Recherches sur le despotisme oriental, in-12; sa Dissertation sur Elie et Enoch, in-12; son Antiquité dévoilée, Amsterdam, 1766, 3 vol. in-12, sont un vrai délire de l'esprit humain. Il faut avoir l'esprit bien préoccupé, pour appliquer à un système unique des choses qui en sont si éloignées. On lui attribue aussi le christianisme dévoilé, 2 vol. in-12.

BOULARD (Nicolas), était un de ces hommes rares qui, par leur générosité et leur industrie, méritent que leur mémoire soit conservée. Ce n'était qu'un marchand aisé, qui demeurait rue de la Vannerie, nommée aujourd'hui Saint-Jacques-de-la-Boucherie, où pendait pour enseigne *la Chaise*, qui est restée jusqu'à la suppression des enseignes. Charles VI ayant assemblé une armée pour aller contre les Anglais, en 1383, et ne sachant comment la pourvoir de vivres, Boulard s'offrit d'en fournir pour cent mille hommes pendant quatre mois; ce qui fut accepté, sous la promesse de le payer. En 1388 les vivres devenant rares à Paris, il envoya vers le Rhin, et en fit venir abondamment. Il avait aussi contribué au bâtiment de Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Ce respectable citoyen mourut le 28 juillet 1399, et fut enterré dans la chapelle Saint-Nicolas, qu'il avait fondée dans sa paroisse.

BOULAY (César Egasse du), natif de Saint-Ellier, village du Maine, célèbre professeur d'humanités au collége de Navarre, greffier, recteur et historiographe de l'université de Paris, mourut le 16 octobre 1678, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : l'Histoire de l'université de Paris, en latin, 6 vol. in-fol., où l'on trouve des pièces importantes; et le Trésor des antiquités romaines, en un vol. in-fol.

BOULAY (Charles-Nicolas Maillet du), né à Rouen le 6 février 1729, occupa une place dans la cour des comptes, aides et finances de Normandie, et fut de l'académie de Rouen et de Caen. Il se distingua dans les fonctions de la magistrature; sa cour avait la plus grande confiance en lui, et le chargea de dresser les remontrances qu'elle se proposait de faire, en

1763 et 1766, et celles sur les mauvais projets de répartition de la taille, en 1768; ainsi que la lettre au roi, sur le même sujet. Il est mort le 13 septembre 1769.

BOULE (André-Charles), ébéniste célèbre, naquit en 1642, également propre à tous les beaux-arts. Son père, qui était ébéniste, lui fit embrasser son état. Il l'ennoblit par le dessin, par le goût et par la perfection qu'il donna à ses ouvrages. Louis XIV, pour lequel il travailla, lui donna un logement au Louvre; dans le brevet qu'il lui accorda, il est traité d'architecte, peintre, sculpteur en mosaïque, artiste, ébéniste, inventeur de chiffres et graveur ordinaire des sceaux royaux. Boule a encore établi des meubles en marqueterie, ornés de bronze, qui sont d'un dessin, d'une solidité et d'un goût qui ne vieillit point. Il aimait tant les dessins, qu'il contractait souvent des engagemens difficiles à remplir, pour acquérir ce qu'il trouvait d'intéressant aux ventes publiques. Un incendie consuma cette immense collection de dessins, acquis avec le produit de son talent. Il mourut fort pauvre, le 22 février 1732, à 90 ans. On remarque qu'il est assez étonnant qu'on n'ait pas gravé son œuvre.

BOULEN, BOLEYN ou BULLEN (Anne de), fille de Thomas Boulen, selon Sanderus; maîtresse, puis femme de Henri VIII, roi d'Angleterre; vint en France avec Marie, femme de Louis XII. Elle retourna ensuite en Angleterre, et fut dame d'honneur de Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII. Ce prince en étant devenu amoureux, elle prit un tel ascendant sur son esprit, qu'elle l'engagea à ce fameux divorce qui a fait tant de bruit. Henri VIII, qui s'était séparé de l'église, épousa secrètement Anne de Boulen, à laquelle il avait fait prendre la qualité de marquise de Pembrock, le 14 novembre 1532. Puis s'apercevant qu'elle était grosse, il rendit son mariage public, et déclara Anne de Boulen reine d'Angleterre, le 2 juin 1533. Ce prince continua de l'aimer quelque temps; mais ayant conçu une violente passion pour Jeanne Seimour, il fit mettre en prison Anne de Boulen, et lui fit trancher la tête le 19 mai 1536. Son mariage fut déclaré nul, ayant avoué elle-même qu'elle était déjà mariée à milord Perci, lorsque le roi l'épousa. Tel est le récit de la plupart des écrivains protestans anglais; mais d'autres accusent Anne de Boulen d'inceste, d'adultère et d'un libertinage continuel, depuis son arrivée en France jusqu'à sa mort. Quoi qu'il en soit, cette malheureuse fut punie dès cette vie de tous les crimes qu'elle avait fait commettre à Henri VIII. Il est constant que c'est elle qui fit introduire le schisme et la religion protestante en Angleterre. La reine Elisabeth était sa fille.

BOULENGER (André), né à Paris en 1582, fameux prédicateur du 17e siècle; plus connu sous le nom de petit père André; augustin réformé, mort à Paris en 1657, eut une grande foule d'auditeurs par la singularité de ses sermons, et par les saillies vives et spirituelles qu'il savait y répandre.

BOULLAY (Edmond du), héraut d'armes du duc de Lorraine, vivait au milieu du 16e siècle. Nous avons de lui une moralité en vers, intitulée *le Combat de la chair et de l'esprit*, Paris, 1549, in-8°. Il a aussi composé la généalogie du duc de Lorraine; la vie et le trépas des ducs de Lorraine Antoine Ier et François Ier, Metz, 1547, in-4°; le voyage du duc Antoine vers l'empereur en 1543, pour traiter de la paix avec François Ier, in-8°.

BOULLENOIS (Louis), avocat au parlement de Paris, mort en 1762, à 84 ans, a donné des questions sur les démissions de bien, 1747, in-8°; Dissertation sur les questions qui naissent de la contrariété des lois, 1734, in-4°. Ce dernier ouvrage est comme l'essai de son Traité de la personnalité et de la réalité des lois, coutumes et statuts, qui a été imprimé à Paris, 1766, 2 vol. in-4°. Il est mort le 23 décembre 1762. Ses enfans lui ont fait élever un magnifique mausolée, en 1786, dans l'église des carmes de la place Maubert, à Paris.

BOULLIER (David-Renaud), né à Utrecht le 24 mars 1699, fut ministre à Amsterdam et ensuite à Londres, et mourut le 24 septembre 1749. Il a laissé plusieurs ouvrages contre l'église romaine, remplis des préjugés de sa secte; 1° des Sermons, 1748, in-8°; 2° Lettres sur les vrais principes de la

religion, 1741, 2 vol. in-12; 5° Pensées philosophiques et littéraires, 1759, in-12; 4° Le pyrrhonisme de l'église romaine, 1757, in-8°; 5° Pièces philosophiques et littéraires, 1759, in-12; 6° Recherches sur l'eau de goudron, traduit de l'anglais de Berkeley, 1745, in-12. Mais il n'y en a pas qui lui aient fait plus d'honneur que son Essai sur l'âme des bêtes, 1728, in-12, et 1737, 2 vol. in-8°.

BOULLONGNE (Louis), peintre du roi, et professeur de l'académie de peinture, se distingua dans son art, et mourut à Paris en 1674, à 65 ans. On voit trois de ses tableaux dans l'église Notre-Dame. Il laissa deux fils et deux filles, qui suivirent ses traces, et qui se firent aussi admirer par leurs talens dans la peinture. L'aîné, qui est très-connu sous le nom de Bon-Boullongne, naquit à Paris en 1649, et fut d'abord élève de son père; il alla ensuite se perfectionner en Italie, en qualité de pensionnaire du roi, et à son retour, il fut professeur de l'académie de peinture. Louis XIV l'employa à décorer plusieurs de ses palais, et l'on voit à Paris un grand nombre de ses tableaux. Il mourut en cette ville en 1717. Geneviève et Magdelaine, ses sœurs, mortes en 1710, furent de l'académie de peinture. Louis Boullongne, son frère puîné, naquit à Paris en 1654. Après avoir eu son père pour maître, il remporta un prix à l'âge de 18 ans; ce qui lui mérita la pension du roi. Il partit pour l'Italie dans le temps que son frère en revenait, et il s'y rendit très-habile, surtout dans le dessin et dans le coloris: à son retour à Paris il fut très-employé. Il devint dans la suite directeur de l'académie de peinture, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et premier peintre du roi. Louis XIV lui donna plusieurs pensions, et lui accorda la noblesse pour lui et sa postérité. Louis Boullongne embellit par son pinceau l'église des Invalides, la chapelle de Versailles, etc. Il mourut à Paris en 1753, laissant de grands biens et quatre fils, dont l'aîné est devenu conseiller d'état, et intendant des finances et des ordres du roi.

BOULOGNE (Godefroi de), évêque de Paris, et chancelier de France, depuis 1074 jusqu'en 1087, était arrière-petit-fils du premier comte de Boulogne de sa famille, et oncle du fameux Godefroi de Boulogne ou Bouillon. *Voy.* Godefroi de Bouillon. Le frère de ce dernier, Baudouin Ier, lui succéda au royaume de Jérusalem. Ces deux frères avaient un aîné, Eustache, qui fut comte de Boulogne, dont la fille, Mathilde, épousa Étienne de Blois, roi d'Angleterre. *Voy.* Étienne.

BOUQUET (dom Martin) bénédictin de Saint-Maur, né en 1685, mourut à Paris en 1754, à donné la collection des historiens de France jusqu'au 8e vol. in-fol. il y en a 12.

BOURBON (Nicolas), poète latin, né à Vandeuvre, près de Langres, en 1503, était fils d'un riche maître de forges. Marguerite de Valois le donna pour précepteur à Jeanne d'Albret de Navarre sa fille, et mère de Henri IV. Il se retira ensuite à Candé, où il avait un bénéfice, et y mourut vers 1550. Il a laissé huit livres d'épigrammes et un poëme de la Forge, qu'il a intitulé *Ferraria*, 1533, in-8°; *De puerorum moribus*, Lyon, 1536, in-4°. Ce sont des distiques moraux, avec un commentataire de Jean des Caures. Il avait une grande connaissance de l'antiquité et de la langue grecque. Erasme fait l'éloge de ses épigrammes.

BOURBON (Nicolas), célèbre poète grec et latin, petit-neveu du précédent, était fils d'un médecin. Il enseigna la rhétorique dans plusieurs colléges de Paris, et le cardinal du Perron le fit nommer professeur d'éloquence au collége royal. Il fut aussi chanoine de Langres, et l'un des quarante de l'académie française. Enfin, il se retira chez les prêtres de l'oratoire, où il mourut le 7 août 1644, à 70 ans. Il passe avec raison pour un des plus grands poètes latins que la France ait produits. Ses poésies furent imprimées à Paris en 1651, in-12. *L'imprécation contre le parricide de Henri IV* est son chef-d'œuvre. C'est lui qui est auteur de ces deux beaux vers qui sont sur la porte de l'arsenal de Paris, et qu'il fit en l'honneur de Henri-le-Grand.

> Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat,
> Tela Giganteos debellatura furores.

BOURBON (Robert de France, Sei-

gneur de), sixième fils de saint Louis et de Marguerite de Provence, né en 1256, épousa Béatrix de Bourgogne, fille et héritière d'Agnès de Bourbon. Il mourut en 1317; Louis Ier, son fils, en 1341; Pierre Ier, son fils, en 1356; Louis II, son fils, en 1410; Jean Ier, son fils, en 1433; Charles Ier, son fils, en 1456; Jean II, son fils, mort en 1488, sans postérité masculine légitime; et Pierre II, son frère, mort en 1503, termina cette branche aînée. *Voy.* BEAUJEU.

Charles 1er eut un frère nommé Louis, qui fut la tige d'une première branche de Montpensier, et qui mourut en 1486. Gilbert, son fils, mourut en 1496; Charles, son fils, fut connétable, et ne laissa pas de postérité. *Voy.* CHARLES, GABRIELLE.

Louis Ier eut un autre fils, nommé Jacques, qui fut tige de la branche de la Marche, et mourut en 1361, son fils Jean mourut en 1412, laissant Jacques II, mort sans postérité légitime en 1438, et Louis, qui prit le nom de Vendôme, et mourut en 1446; Jean, son fils, mourut en 1477; François, son fils, mourut en 1495; Charles, son fils, mourut en 1537; Antoine, son fils, mort en 1562, fut roi de Navarre, et père de Henri IV. *Voy.* ANTOINE, FRANÇOIS.

Antoine eut un frère nommé Louis Ier qui fut la tige de la maison de Condé, et mourut en 1569. *Voy.* Louis Ier, Henri Ier, son fils, mourut en 1588; Henri II son fils, mourut en 1646; Louis II, son fils. *Voy.* Louis II. Henri-Jules son fils, mourut en 1709; Louis son fils, mourut en 1710. *Voy.* Louis. Louis-Henri, son fils, mort en 1740, est père de Louis-Joseph, prince de Condé. Louis Ier eut un frère cardinal. *Voy.* CHARLES.

Henri II, prince de Condé, eut un second fils, Armand, prince de Conti, mort en 1666. *Voy.* ARMAND. François-Louis, son fils, mourut en 1709; François-Armand, son fils, mort en 1727, est père de Louis-François, prince de Conti.

Louis Ier, prince de Condé, eut un second fils, Charles, comte de Soissons, mort en 1612: son fils, Louis II, mourut sans postérité en 1641. *Voy.* LOUIS. Il y eut une seconde branche de Montpensier, qui a commencé par Louis, fils de Jean, comte de Vendôme, mort vers 1520; son fils Louis mourut en 1583. *Voy.* LOUIS. Son fils François mourut en 1592. *Voy.* FRANÇOIS. Henri, son fils, mourut en 1608. Sa fille Marie eut de Gaston, duc d'Orléans, Anne, princesse de Montpensier. *Voy.* MONTPENSIER. *Voy.* l'histoire généalogique du père Anselme.

BOURCHENU DE VALBONAIS, (JEAN-PIERRE), naquit à Grenoble en 1651. Il fit plusieurs voyages dans sa jeunesse, et se trouva sur la flotte d'Angleterre à la bataille de Solbaye. Il devint premier président de la chambre des comptes du Dauphiné, et mourut en 1730. On a de lui une bonne histoire du Dauphiné, 1722, 2 vol. in-fol. Il la composa dans le temps qu'il était aveugle, et sur les lectures qu'on lui faisait. Sa mémoire est chère à Grenoble par les biens qu'il y fit, et aux gens de lettres par ses grandes libéralités.

BOURCHIER (THOMAS), célèbre cardinal, archevêque de Cantorbéri, et frère de Henri, comte d'Essex; couronna Edouard IV, Richard III et Henri VII, rois d'Angleterre, tint plusieurs conciles, condamna les wicléfites, et mourut à Cantorbéri le 30 mars 1486.

BOURCIER DE MONTUREUX (JEAN-LOUIS), né à Luxembourg le 12 mai 1687, fut procureur-général au conseil souverain de Nancy, et mourut le 14 mars 1751. Il a donné le *Recueil des ordonnances publiées par le duc Léopold*, 1733, 4 vol. in-4°; *Instruction pour mon fils aîné, qui prend le parti de la guerre*, 1740, in-4°.

BOURDALOUE (LOUIS), jésuite, né à Bourges le 20 août 1632. Après avoir prêché en province, il vint à Paris en 1669, et y parut aussitôt avec tant d'éclat, que le roi voulut l'entendre. Il prêcha l'avent à la cour, en 1670, et le carême, en 1672. On l'y entendit avec une satisfaction nouvelle dans plusieurs avents et carêmes. Toutes les chaires de Paris retentirent aussi de ses sermons. En 1686, le roi l'envoya en Languedoc, pour faire goûter la religion catholique aux nouveaux convertis. Le père Bourdaloue prêcha à Montpellier, et y fit des fruits merveilleux. Il joignait aux fonctions

pénibles de la chaire, l'assiduité au tribunal de la confession, menant les âmes à la vertu par les routes les plus sûres et les plus conformes à l'évangile. Il assistait les malades, visitait les prisons et les hôpitaux, et se trouvait souvent aux assemblées de charité, où, par ses discours pathétiques et ses manières insinuantes, il faisait faire d'amples aumônes. Il mourut à Paris le 13 mai 1704. Le père Bretonneau, jésuite, a publié ses sermons en 1707. La meilleure édition est celle de Rigaud, 16 vol. in-8°, et 18 vol in-12, y compris les Pensées; Avent, 1 vol.; Carême, 3 vol.; Dominic., 4 vol.; Exhortations, 2 vol.; Mystères, 2 vol.; Panégyriques, 2 vol.; Retraites, 1 vol.; Pensées, 3 vol. Dans l'édition in-8° les exhortations et la retraite ne font que 2 vol., et les pensées 2 vol.

Le père Bourdaloue avait un un génie grand et élevé, un esprit vif et pénétrant, une connaissance exacte de tout ce qu'il devait savoir. Jamais prédicateur ne donna à ses discours plus de majesté, de noblesse, de force, de grandeur. Tous ses sermons sont une suite, un enchaînement continuel de preuves et de raisonnemens solides, qui convainquent l'esprit, ravissent le consentement, et rendent la religion respectable aux impies mêmes et aux libertins.

BOURDEILLE (Pierre), plus connu sous le nom de Brantôme, dont il était abbé, était issu d'une noble et ancienne maison. Il se distingua dans les cours de l'Europe par son esprit et par ses talens. Il passa une grande partie de sa vie à voyager; fut baron de Richemont, gentilhomme de la chambre des rois Charles IX et Henri III, et chambellan du duc d'Alençon. Il mourut le 5 juillet 1614, à 87 ans. Ses mémoires contiennent des choses curieuses, et ont été imprimés en dix vol. in-12 : 4 des capitaines français, 2 des capitaines étrangers, 2 des femmes galantes, 1 des femmes illustres, 1 des duels : la dernière édition est de La Haye, 1741, et a 15 vol. in-12, à cause du supplément qui a 5 vol. Il ne faut pas le confondre avec Claude de Bourdeille, comte de Montrésor, son petit-neveu, qui fit beaucoup parler de lui sous les cardinaux de Richelieu et Mazarin, et dont on a des mémoires sous le nom de *Montrésor*, 2 vol. in-12. Il mourut à Paris le 2 juillet 1663.

BOURDELOT (Jean), savant avocat au parlement de Paris, et maître des requêtes de la reine Marie de Médicis, mort à Paris en 1638, dont on a des notes estimées sur Lucien, sur Héliodore et sur Pétrone. Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Bourdelot son neveu, autrement Pierre Michon, célèbre médecin, que la reine Christine appela en 1651 auprès d'elle, et qui obtint pour lui l'abbaye de Massay. Il est mort à Paris le 9 février 1685, à 76 ans. On a de lui un Traité de la vipère, 1671, in-12, et plusieurs autres ouvrages restés manuscrits.

BOURDIGNÉ (Charles), prêtre, natif d'Angers, vivait en 1531. Il est auteur de la légende de Pierre Faifeu, en vers, Angers, 1532, in-4°, Paris, 1723, in-12. C'est un récit de toutes les espiégleries que Faifeu, jeune homme débauché, met en usage pour parvenir à ses fins. Il était frère de Jean Bourdigné, chanoine d'Angers, mort en 1555, dont on a l'Histoire d'Anjou et du Maine, Angers, 1529, in-fol., dans laquelle il y a bien des fables.

BOURDILLON. *Voy.* Platrière.

BOURDIN (Maurice), antipape, sous le nom de Grégoire VIII, était auparavant archevêque de Brague : excommunié dans un concile, il se retira à Sutri, dont les habitans le livrèrent à l'armée du pape Calixte II, en 1121. Il mourut fort âgé.

BOURDOISE (Adrien), vertueux prêtre, instituteur du séminaire de Saint Nicolas-du-Chardonnet à Paris, naquit au Perche en 1584. Il édifia les fidèles par ses catéchismes, ses missions, ses conférences et son zèle ardent pour l'établissement des séminaires, et pour la perfection des clercs, et mourut saintement en 1655, à 71 ans. Sa vie a été publiée in-4°.

BOURDON (Sébastien), peintre, natif de Montpellier, et recteur de l'académie de peinture à Paris, né en 1616, mort en 1671. Son pinceau, peu correct, a un feu et une liberté que l'on trouve rarement. Il réussissait surtout dans le paysage. Le plus estimé de

ses tableaux est le martyre de saint Pierre, dans l'église cathédrale de Paris.

BOURDON (Amé), fils de Gilles Bourdon, ingénieur du roi d'Espagne, naquit à Cambrai en 1638. Avec les talens de son père pour les mathématiques, le dessin et la physique, il ne laissa pas d'entrer dans la magistrature, et de posséder la charge de trésorier du Cambrésis ; mais enfin, entraîné par son goût pour ces sciences, il s'occupa tellement de l'anatomie et de la médecine, qu'à l'âge de 36 ans, et père de 12 enfans vivans, il se détermina à prendre ses degrés en médecine dans l'université de Douai, en 1673. Il fit paraître, en 1678, pour l'instruction d'un fils qu'il destinait à cette profession, ses Tables anatomiques, in-fol., avec la description anatomique du corps humain, in-12, qui a été souvent réimprimée, parce que c'était alors un des ouvrages les plus parfaits dans ce genre. Quoiqu'il eût une grande connaissance de la chimie, sur laquelle il avait fait de grandes recherches, il employait peu de compositions recherchées et dues à l'art : il aimait mieux aider la nature que la forcer. C'est en suivant ce système qu'il a passé pour un grand praticien dans sa profession, qu'il a exercée jusqu'à sa mort, arrivée à Cambrai le 21 décembre 1706. Sa famille y subsiste honorablement.

BOURDONNAYE (Bertrand-François Mahé de la), naquit à Saint-Malo, en 1699, d'une famille noble, originaire de Normandie, qui n'avait été décorée d'aucune de ces places que la faveur et l'importunité arrachent plus souvent du dispensateur des grâces, que le mérite ne l'obtient. Il semble qu'on ne puisse naître à Saint-Malo, sans se sentir une forte inclination pour la vie de marin. Le jeune la Bourdonnaye n'avait que dix ans lorsqu'il s'embarqua, pour la première fois, sur un vaisseau qui allait parcourir la mer du Sud. Son intelligence, dénuée de toute science acquise, laissa entrevoir à ses supérieurs ce qu'il serait un jour. A son retour, il fut nommé second enseigne sur un vaisseau chargé pour les Indes orientales et les Philippines; il n'avait que quatorze ans. Cependant il eut le bonheur de se lier avec un jésuite qui faisait la traversée, et de recevoir de lui les premiers principes de mathématiques, qu'il sut bien étendre et mettre à profit dans la suite. La compagnie des Indes, détruite en 1712, renaquit des ruines du système de Law. M. de la Bourdonnaye fut un des premiers marins qu'elle s'attacha, par différens grades, jusqu'à celui de capitaine, en 1724. Ce fut dans un voyage de cette année que M. Didier, ingénieur du roi, qui se trouvait sur le même vaisseau, lui enseigna les fortifications et la tactique, qu'il eut bientôt occasion d'employer, à la prise de Mahé, sous les ordres de M. de Pardaillan, qui y commandait. En 1734, il fut nommé gouverneur des Iles de France et de Bourbon, qu'il tira du néant par son activité; il en fit une colonie florissante, et l'impulsion qu'il a donnée aux habitans dure encore. La mort de sa première femme, Mlle Le Brun de la Franquerie, qu'il avait épousée en 1733, l'obligea de repasser en France, en 1740. Au lieu d'y être accueilli comme le restaurateur ou le créateur d'une colonie florissante, il lui fallut se défendre, et faire son apologie contre la compagnie, qui l'accusait de concussion et de dureté dans le gouvernement. Le cardinal de Fleury, M. de Maurepas et M. Orry se rendirent juges de cette affaire, et le déchargèrent de l'accusation. La compagnie des Indes ne put refuser un glorieux témoignage à son intégrité, mais son animosité suspendue ne se manifesta que trop dans la suite. Il fut renvoyé dans l'Inde en 1741, avec le commandement de cinq vaisseaux. Son équipage et ses soldats n'étaient nullement aguerris; il sut cependant les dresser, de façon qu'à son arrivée il fit lever le siége de Mahé au souverain qui l'avait autrefois sous son obéissance. La guerre étant déclarée avec l'Angleterre, il croyait se mesurer avec ces fiers rivaux de la France, lorsque, sur une opinion de neutralité dans l'Inde, la compagnie lui envoya ordre de désarmer, et de renvoyer ses vaisseaux en France. Cependant les Anglais se prévalurent de la sécurité des Français; il fallut que M. de la Bourdonnaye s'opposât à eux avec les seules forces de l'Inde. Enfin une escadre lui arriva, en 1746. Il s'en servit pour prendre Madras, dont il ne fut pas le maître de faire exécuter la capitulation.

Il fut renvoyé en France, où une prison de trois ans et demi à la Bastille fut la récompense de ses services. A la fin son innocence fut reconnue, il sortit avec tous les honneurs; mais il portait le germe de la mort dans son sein ; il lui paya le tribut en 1754. De sa seconde femme, Elisabeth de Combaut d'Auteuil, qu'il avait épousée en 1741, et qui est morte en 1787, il a laissé un fils et deux filles. Les Mémoires produits pendant son procès ont un volume in-4°, ou 4 vol. in-12.

BOURÉE (Edme-Bernard), prêtre de l'Oratoire, né à Dijon en 1652, et mort dans cette ville en 1722, est auteur des conférences de Langres, 1693, 3 vol. in-12, et de 16 vol. in-12 de sermons.

BOURDOT DE RICHEBOURG (Charles-Antoine), avocat à Paris en 1689, mort dans cette ville le 11 décembre 1735, a donné un Coutumier général, avec des notes, Paris, 1724, 4 vol. in-fol.

BOURG (Antoine du), après avoir servi François Ier en différentes négociations, et dans son parlement, fut nommé chancelier en 1535. Il jouit peu de cette place; car ayant suivi le roi en Picardie en 1538, l'affluence du peuple à l'entrée de ce prince dans la ville de Laon fit tomber le chancelier de sa mule; il se blessa, et mourut de sa blessure. Sa postérité finit vers 1680; mais il avait un frère, dont le suivant était le fils, et qui avait un autre frère, dont la postérité s'éteignit en même temps que celle du chancelier : leur généalogie ne remonte qu'au père du chancelier.

BOURG (Anne du), de Riom, fameux conseiller-clerc du parlement de Paris en 1557, neveu du chancelier, se distingua par sa science dans le droit, et par son érudition. Henri II, voulant faire exécuter son édit de Châteaubriand contre les calvinistes, en avait donné l'ordre au premier président Le Maître. Pendant qu'on délibérait sur cet ordre, le roi survint, d'après l'avis de Le Maître à ce qu'on a cru; il y avait encore trois opinans à parler. Du Bourg en était un, et il n'hésita pas à donner un avis contraire à celui du roi. Non content de cela, il fit l'apologie des dogmes de la nouvelle réforme. Le roi se fit représenter le cahier des opinions, et envoya en prison ceux qui avaient conclu à l'adoucissement des peines. Sous le règne suivant le procès de du Bourg fut continué. Il eut le courage de se déclarer calviniste, à la sollicitation de ceux de sa secte, qui croyaient que sa qualité le sauverait, et que par là finirait la rigueur des supplices pour les autres. Mais il en arriva tout autrement ; l'assassinat du président Minard, que du Bourg avait menacé, pour n'avoir pas déféré à sa récusation, hâta sa condamnation ; il fut jugé, comme hérétique, à être dégradé de prêtrise, et ensuite pendu et brûlé; ce qui fut exécuté le 13 décembre 1559, à l'âge de 38 ans. Son érudition, ses connaissances dans la jurisprudence, ses vertus morales, sa jeunesse lui attirèrent la compassion de tous les honnêtes gens, et inspirèrent de la vénération pour sa secte. Si Henri II ne l'eût fait emprisonner que pour avoir fait devant lui l'apologie des dogmes calvinistes, il n'y aurait pas de reproche à lui faire, parce qu'alors il n'aurait puni que la prédication, et non la liberté de l'avis ; mais il fit emprisonner les autres conseillers, qui avaient été de même avis, sans faire l'apologie des dogmes calvinistes, en quoi il commit un abus d'autorité nuisible à l'état ; car, si les avis ne doivent pas être libres, à quoi bon les demander ? Le supplice de du Bourg fut trop rigoureux, sans doute, d'autant plus qu'il paraît qu'on voulut punir sa façon de penser plutôt que la publicité qu'il lui donnait. Mais si l'on se fût borné à la prison, ou au bannissement hors du royaume, et en cas de violation de ban, à la peine qui en suit, tout aurait été conforme aux lois ; parce que tout souverain a droit d'éloigner de ses états ceux qu'il croit capables de les troubler, et surtout des gens qui prêchent des dogmes nouveaux, sans prouver la divinité de leur mission.

BOURG (Léonor-Marie du Maine, comte du), naquit le 14 septembre 1655, d'une famille dont la filiation remonte à la fin du quinzième siècle, après s'être distingué en plusieurs occasions. Il commanda en chef l'armée du Rhin, en 1709, et gagna une bataille à Rumersheim, le 24 août, sur les troupes impériales. Il fut fait maréchal de France en 1724, et mou-

rut en 1739, laissant un fils qui a eu de la postérité.

BOURGELAT (CLAUDE), directeur et inspecteur-général des écoles vétérinaires, qui lui doivent leur institution, commissaire des haras, correspondant de l'académie des sciences et de celle de Berlin, mort le 3 janvier 1779, est auteur des *Élémens d'Hippiatrique*, 1750, 3 vol in-8°; du *nouveau Newcastle*, 1747, in-12; de l'*Essai sur la ferrure*, in-8°; d'une *Matière médicale raisonnée, à l'usage des écoles vétérinaires*, 1771, in-8°.

BOURGEOIS, musicien, né dans le Hainaut, avait une haute-contre agréable, qui le fit recevoir à l'Opéra. Il est mort en janvier 1750, âgé d'environ 75 ans. Il a fait la musique des ballets des *Amours déguisés* et des *Plaisirs de la paix*. Il a donné aussi des Cantates.

BOURGEOIS (LOUIS LE) d'Héauville, abbé de Chantemerle, mort en 1680, est auteur d'un catéchisme en vers, pour l'instruction de Mgr. le Dauphin, qui parut en 1669. L'édition de 1684, faite après la mort de l'auteur, contient quelques autres poésies chrétiennes. Il y faut plus rechercher l'onction et l'instruction, que la beauté de la poésie.

BOURGEOIS. *Voy.* BURGENSIS.

BOURGET (DOM JEAN), né au village de Beaumains, près de Falaise, en 1724, entra chez les bénédictins de Séès; il posséda plusieurs dignités dans son ordre, et fut élu membre honoraire de la société royale de Londres, en 1765, à cause des recherches importantes qu'il a faites sur les abbayes de Normandie, principalement sur l'abbaye du Bec, dans lesquelles se trouvent plusieurs notices importantes pour l'*Histoire d'Angleterre*. Il mourut d'une chute, le 1er janvier 1776.

BOURGFONTAINE. *Voy.* FILLEAU.

BOURGOGNE. Ce nom fut donné à la Gaule orientale lorsque les Bourguignons s'emparèrent de ces provinces. Ils y eurent pour rois ;

Gundicaire, mort en. 435
Gundioche. 474
Godemar. 476
Chilpéric. 476
Godegisile. 500
* Gondebaud. 516
* Sigismond. 524
Gondemar. 534

Les rois français ayant détruit ce royaume, le partagèrent et le possédèrent jusqu'à ce que Boson, beau-frère de Charles-le-Chauve, se fit couronner roi de Bourgogne, le 11 octobre. 879

Son fils Louis, l'aveugle, lui succéda, et mourut en 933

Cependant Charles le-Simple donna le duché de Bourgogne, en 888, à

Richard, mort en. 941
Hugues-le-Noir. 952
qui la partagea avec son frère. . . . .
* Raoul, roi de France. 936
* Hugues-le-Blanc. 956
Othon, frère de Hugues Capet. 965
Eudes, dit Henri. 1001
* Robert, roi de France, l'unit à la couronne, et le donna en apanage à son fils Robert, mort en. 1075
Hugues Ier. 1092
Othon ou Eudes Ier. 1103
Hugues II. 1141
Eudes II. 1162
Hugues III. 1192
Eudes III. 1218
Hugues IV. 1272
Robert II. 1309
Eudes IV. 1344
Philippe. 1361

Celui-ci n'ayant pas laissé de postérité, son duché fut donné au fils du roi Jean

* Philippe, mort en. 1404
* Jean. 1419
Philippe. 1467
* Charles. 1477
* Marie. 1482

Lorsque Louis XI s'empara de la Bourgogne, faute d'héritiers mâles, il entendait en ligne directe; car il existait un duc de Nevers, qui descendait de mâle en mâle de Philippe II, et qui aurait dû hériter du duché, suivant la succession salique; au reste, ce duc de Nevers, en mourant, en 1491, ne laissa que des filles, et alors le duché eût été réuni de droit à la couronne.

Mais il paraît que les souverains se croyaient en droit de réunir ces fiefs par le défaut de la ligne directe ; car, lorque le roi Jean l'avait réuni, il restait également des branches collatérales de la première race des ducs, qui ne s'éteignirent qu'en 1470.

BOURGOGNE (le comté de), fut distrait du duché, lorsque le roi Robert réunit cette province à la couronne, comme héritier du duc Henri son oncle. Otte-Guillaume, qui prétendait le duché et le comté, pour avoir été adopté par le duc Henri, fut obligé de se contenter du comté. Il était fils d'Adelbert, duc de Lombardie, et de Gerberge, comtesse de Dijon, qui s'était remariée au duc Henri de Bourgogne : indépendamment du comté de Bourgogne, il eut de sa mère le comté de Dijon, qui est dans le duché, et mourut en . . 1027.

Renaud Ier, fils 1057
Guillaume Ier, fils 1087
Renaud II, fils . . . .
Guillaume III, fils 1127
Guillaume IV, fils d'Étienne, frère de Renaud II. 1156
Étienne II, fils . . . . . après 1173
Étienne III, fils 1240
Jean Ier, fils 1267
Othon IV, petit-fils 1310
Robert, fils. 1315
Jeanne, fille, mariée à Philippe-le-Long, morte en 1329

Sa fille, Jeanne, épousa Eudes, duc de Bourgogne, et mourut en 1347, ce qui a réuni le comté avec le duché de Bourgogne.

Cette maison se divisa en plusieurs branches, des comtes d'Auxerre et de Tonnerre, et des princes d'Orange, qui toutes sont éteintes.

BOURGOING (François), docteur de Sorbonne, et 3e général de l'oratoire de France, né à Paris le 18 mars 1585, mourut le 26 octobre 1662, après avoir gouverné avec une sagesse admirable. On a de lui quelques ouvrages de piété.

BOURGOING (Edmond), prieur des jacobins de Paris pendant la ligue. Ayant été pris à l'assaut d'un des faubourgs de Paris, armé en soldat, il fut conduit à Tours, où était le parlement. Il fut convaincu d'avoir fait dans ses sermons le panégyrique de frère Jacques Clément, assassin de Henri III ; et comme criminel de lèse-majesté, il fut tiré à quatre chevaux en 1590. Il était même soupçonné de l'avoir induit à ce meurtre, et de s'être porté à cet excès pour plaire à la duchesse de Montpensier, sœur des Guises.

BOURGUET (Louis), né à Nîmes en 1678, se fit un nom par ses connaissances dans l'histoire naturelle. La révocation de l'édit de Nantes força sa famille d'aller chercher une retraite en Suisse. Zurich lui fut redevable des manufactures de bas, mousselines et autres étoffes. Le jeune Bourguet y fit ses études ; il se maria à Berne, et alla s'établir à Neuchâtel, où il devint professeur de philosophie et de mathématiques. Il mourut le 31 décembre 1742. On a de lui, *Lettre sur la formation des sels et des cristaux*, Amsterdam, 1729, in-12 ; la *Bibliothèque italique*, 16 vol. in-8° ; quantité de pièces dans le Mercure suisse, ou Journal Hélvétique, où l'on trouve son éloge.

BOURGUEVILLE (Charles de), lieutenant-général de Caen, mort en 1593, est auteur des Recherches et Antiquités de la Neustrie, Caen, 1588, in-4°, estimé.

BOURGUIGNON (le). *Voyez* Courtois.

BOURIGNON (Antoinette), fameuse dévote qui prétendait être conduite par une inspiration particulière, naquit à Lille en 1616, de parens catholiques, et mourut à Franeker en 1680. La singularité de ses sentimens et son nouveau système de piété lui attirèrent beaucoup de traverses. Ses œuvres ont été imprimées à Amsterdam, 1686, 21 vol. in-8°. Le Catalogue de ses ouvrages se trouve dans le 21e. On a donné un recueil de témoignages en sa faveur, Amsterdam, 1680, in-12.

BOURLIE. *Voy.* Guiscard.

BOURNE (Vincent), poëte anglais agréable, refusa, par principe de conscience, son avancement dans l'état ecclésiastique, et mourut le 2 décembre 1747. La meilleure édition de ses poésies est de 1772, in-4°.

BOUROTTE (François-Nicolas), né en 1710, entra chez les bénédic-

tins de la congrégation de Saint-Maur en 1727; il est mort le 12 juin 1784. Il était chargé de continuer l'*Histoire de Languedoc*; ce qui lui a donné lieu de publier : *Mémoire sur la description du Languedoc*, 1759, in-4°; *Droit public de Languedoc, en matière de nobilité et de roture des terres*, *Arrêts et décisions sur la propriété du Rhône*, 1765, in-4°.

BOURSAULT (Edme), poète français, né à Mussi-l'Évêque en 1638, vint à Paris en 1651, et s'y distingua par ses talens naturels, sans étude. Il fit, par ordre de Louis XIV, un ouvrage pour servir à l'éducation de Mgr. le Dauphin, intitulé *La véritable étude des souverains*, 1671, in-12, et ensuite une gazette en vers, qui plut à la cour, mais qui fut supprimée, pour quelques traits de satire contre les franciscains. Il mourut à Montluçon le 15 septembre 1701, à 63 ans, laissant deux fils et une fille. L'édition la plus ample de ses pièces de théâtre est celle de 1746, 3 vol in-12. Ses lettres ont 3 vol. et ses romans 4 parties. Son corps fut rapporté aux Théatins de Paris, où il avait un fils religieux, le père Edme-Chrysostôme Boursault, prédicateur du roi, mort le 13 mars 1737.

BOURSIER (Laurent-François), prêtre, docteur en théologie, né à Rouen en 1679, fut obligé de sortir de Sorbonne en 1721, pour avoir réappelé de la constitution *Unigenitus*. Depuis 1735, il vécut dans une retraite forcée, et mourut à Paris en 1749. Il est auteur du traité *De l'action de Dieu sur les créatures, ou de la prémotion physique*, 2 vol. in-4° ou 6 vol. in-12. C'est lui qui fit le mémoire de la Sorbonne, présenté au czar Pierre, sur la réunion de l'église grecque à la latine.

BOURSIER (Philippe), né à Paris le 13 septembre 1693, entra dans l'état ecclésiastique; mais il ne prit que l'ordre du diaconat, et mourut le 3 janvier 1768. Il est un des premiers auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*, en 1727, et des *Discours* qui sont à la tête de chaque année; de l'*Analyse de l'épître aux Hébreux*, etc.

BOURVALAIS (Paul Poisson, connu sous le nom de), fameux financier, qui, ayant abusé des nécessités de l'état dans la guerre de la succession d'Espagne, fut taxé par la chambre de justice, à 4,400,000 livres; mais lui et sa femme abandonnèrent leurs biens, à la charge de payer leurs créanciers. Il mourut en 1719. C'est sa maison qui est aujourd'hui l'hôtel de la chancellerie.

BOURZEIS (Amable de), abbé de Saint-Martin-de-Cores, et l'un des quarante de l'académie française; naquit à Volvic, près de Riom, le 6 avril 1606, de parens catholiques. Il se distingua sous les ministères de Richelieu, de Mazarin et de Colbert, par sa science et par son érudition. Il avait d'abord défendu avec zèle la cause de Jansénius; mais la Constitution d'Innocent X étant intervenue en 1653, il se rétracta et n'hésita point à signer le Formulaire en 1661. L'abbé de Bourzeis fut employé en diverses affaires importantes, et mourut à Paris le 2 août 1672. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse et sur la grâce, et 2 vol. in-8° de sermons, 1672.

BOUSSAC. *Voy.* Brosse.

BOUSSARD (Geoffroi), docteur en théologie, doyen de la faculté de Paris, et chancelier de l'université, place qui lui donna occasion de faire briller son éloquence et la solidité de ses raisonnemens. Vers 1518, il permuta sa chancellerie pour un bénéfice dans le Maine; ce qui le fit retirer au Mans, où il mourut vers 1520. On a de lui un traité assez rare, *De continentiâ sacerdotum*, Paris, 1505, in-4°, et quelques ouvrages de théologie.

BOUSSEAU (Jacques), sculpteur habile, élève de Coustou l'aîné, né à Paris en 1681, s'est distingué par le tombeau de M. d'Argenson, à la Magdeleine de Trainel. Saint Louis, saint Maurice et un bas-relief dans la chapelle de Noailles, à Notre-Dame, mirent le comble à sa gloire. Philippe V, roi d'Espagne, lui offrit la place de son sculpteur en chef, qu'il accepta; mais la mort le surprit trop tôt pour en profiter. Il mourut à Madrid en 1740.

BOUSSET (Jean-Baptiste du), musicien français, natif de Dijon, avait non-seulement le talent de la composition, mais aussi du goût, et une voix gracieuse. On a de lui un grand nombre de livres, d'airs et de

motets, en 9 recueils, qui sont estimés. Il mourut en 1725, à 63 ans.

BOUSSET (René Drouard du), mort organiste de Saint-André-des-Arts à Paris en 1760, à 57 ans, peut marcher après les Daquin et les Calvière, pour la composition et l'exécution.

BOUSSONET, peintre. *Voyez* Stella.

BOUTARIC (François de), professeur de droit français dans l'université de Toulouse, naquit à Figeac en 1672, et mourut à Toulouse en 1733. Il a donné les Institutes de Justinien, 1740, in-4°; Traité des droits seigneuriaux, 1751, in-4°; Explication des ordonnances de Blois, et des ordonnances civiles, criminelles et du commerce, 2 vol. in-4°; Traité des libertés de l'église gallicane, et explication du concordat, in-4°.

BOUTAUD (Michel), né à Paris, se fit jésuite, et mourut à Pontoise en 1688, âgé de 81 ans. On lui attribue *les Conseils de la Sagesse*, Paris, 1736, in-12. La première partie est attribuée à M. Fouquet. *Le Théologien dans sa conversion*, in-12; *Méthode pour converser avec Dieu*, in-24.

BOUTEROUE (Claude), savant antiquaire de Paris, mort vers 1690, a donné des *Recherches sur les monnaies*, Paris, 1666, in-fol, fort recherchées.

BOUTHILLIER (Claude le), célèbre surintendant des finances et secrétaire d'état, était fils de Denys-Le-Bouthillier, seigneur de Fouilletourte et du Petit-Thouars, d'une famille noble et ancienne. Il fut conseiller au parlement de Paris en 1613, s'acquit l'estime et l'amitié du cardinal de Richelieu, qui lui procura la charge de secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis, puis celle de secrétaire d'état en 1628. Il fut employé dans les affaires d'Italie, et devint surintendant des finances en 1632. Après la mort de Louis XIII, ayant été disgrâcié, il se retira dans sa maison de Pont-sur-Seine, où il mourut le 21 mai 1652, à 71 ans. Léon-Le-Bouthillier, son fils, comte de Chavigny et de Busançois, fut conseiller au parlement de Paris, puis ministre et secrétaire d'état, etc. Il avait une grande capacité pour les affaires; mais dans la suite il fut disgrâcié, et mourut à Paris le 11 octobre 1652, à 44 ans. La maison de Bouthillier a produit un grand nombre d'autres hommes illustres. *Voyez* Rancé.

BOUTHRAIS (Raoul), en latin, *Botereius*, né à Châteaudun en 1552, fut avocat au grand-conseil, et mourut en 1630. Il a donné en latin un recueil du grand-conseil, Paris, 1606, in-8°; *De rebus in Galliâ gestis ab anno 1594 ad 1610*, 2 vol. in-8°; *Henrici Magni vita*, 1611, in-8°; *Lutetia*, 1612, in-8°; Panégyriques de la ville d'Orléans, 1615, in-8°. Ces deux derniers sont des poésies latines. *Musa pontificia*, 1618, in-4°, etc.

BOUTIÈRES (Guigues Guiffrey de), gentilhomme du Dauphiné, fit ses premières campagnes sous le chevalier Bayard, qui sut lui inspirer son intrépidité. Il n'avait que 16 ans que, comme un autre David, il osa combattre seul à seul un Albanais de l'armée ennemie, et le vainquit. Il servit dans toutes les guerres d'Italie, et fut nommé gouverneur de Turin en 1537. Il y soutint assez bien les affaires des Français, mais le roi ayant appris qu'il était mal obéi, lui envoya le duc d'Enguien pour successeur. Boutières vit son arrivée avec déplaisir, et se retira chez lui. Cependant, quand il eut lieu de croire que le prince cherchait à donner bataille, il vola en Italie. Le duc d'Enguien lui donna le commandement de l'avant-garde, et il fut un de ceux qui contribuèrent le plus au gain de la bataille de Cérisolles, en 1544. Il eut, en 1547, un commandement sur la flotte de l'amiral d'Annebaut. Depuis cela, l'histoire ne fait plus mention de lui.

BOUTILLIER (Jean), est auteur de la *Somme rurale*, ouvrage de droit fort estimé, qui renferme les principes de nos coutumes; il le fit en 1400.

BOUVART (Michel-Philippe), docteur et professeur en médecine de la faculté de Paris, fut reçu de l'académie des sciences en 1743, et est mort le 19 janvier 1787. Il a publié un Examen du livre de M. Tronchin, *De colicâ pictorum*, 1758, in-8°; *Consultation sur une naissance tardive*, 1765, in-8°; *Réponse à M. Petit, sur le même sujet; Mémoire au sujet de l'honoraire des médecins*, 1768, in-4°.

BOVERIUS (ZACHARIE), capucin, né à Saluces, et mort à Gènes en 1638, à 70 ans, est auteur de quelques ouvrages de controverse, et de l'Histoire des capucins, en latin, 1632 et 1639, 2 vol. in-fol., traduite en français, 1675, in-fol. Il y en a un 2e vol. par le père Marcelin de Pise, 1676, in-fol.

BOUVIER (GILLES LE), plus connu sous le nom de Berri sa patrie, est auteur de la chronique du roi Charles VII, depuis 1402 jusqu'en 1461. Elle a été donnée par Duchesne, sous le nom d'Alain Chartier, en 1617, in-4°. et réimprimée dans les histoires de Charles VI et Charles VII, imprimées au Louvre en 1653 et 1661, in-fol. Il fut héraut d'armes de Charles VII en 1420.

BOUVOT (JEAN), avocat au parlement de Bourgogne, né à Châlons, était de la religion prétendue réformée, et mourut en 1636, à 78 ans. Il a laissé un recueil d'arrêts du parlement de Dijon, 1623 et 1628, 2 vol. in-4°, rare, le tome second plus que le premier; un Commentaire sur la coutume de Bourgogne, in-4°, peu recherché.

BOUWER (ADRIEN), habile peintre hollandais, né à Harlem en 1608, réussissait à peindre des cabarets, des tabagies, et autres choses du même genre. Il est mort en 1638.

BOUX (GUILLAUME LE), naquit dans la paroisse de Souzé en Anjou, près de Saumur, le 30 juin 1621. Son peu de fortune et son peu de goût pour l'étude le déterminèrent à suivre les conseils que lui donnèrent ses régens, d'entrer dans la congrégation de l'Oratoire. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il fit l'Oraison funèbre de Louis XIII à Riom en Auvergne, où il professait la rhétorique. Il devint ensuite curé de Souzé, sa patrie; mais ses supérieurs crurent devoir l'appeler à Paris, et y faire connaître son talent pour la prédication. M. de Harlay lui fit prêcher un avent et un carême, dans sa cathédrale. Le carême suivant, il prêcha devant Louis XIV, qui lui donna, en 1658, l'évêché d'Acqs, et dix ans après, celui de Périgueux. Après 37 années d'épiscopat il mourut, le 6 août 1693, regretté de ses curés et de ses diocésains. Il avait vecu avec les premiers, comme avec ses frères, et avec les derniers, comme avec ses enfans. On a de lui les *Conférences de Périgueux*, 3 vol. in-12, et 2 vol. in-12 de Sermons, Rouen, 1766.

BOWYER (GUILLAUME), habile imprimeur anglais, naquit à Londres le 17 décembre 1699; il se maria en 1728, mais, ayant perdu sa femme en 1731, il en épousa une seconde en 1747, qu'il perdit en 1771. Il mourut lui-même en 1777, le 18 novembre. Il était de la société des antiquaires, imprimeur de la société royale et de la chambre des pairs. Ses compositions sont des Préfaces, pour plusieurs des livres qu'il a imprimés, et une Histoire de l'origine de l'imprimerie, en anglais, en 1774. Il a imprimé les OEuvres de Selden, 3 vol. in-fol., 1722 à 1726; un Nouveau Testament grec, 1763, 2 vol. in-12, etc.

BOXHORN (MARC-ZUERIUS), savant critique, né à Berg-op-zoom en 1612, fut professeur d'éloquence à Leyde, et ensuite de politique et d'histoire, à la place de Heinsius. Il mourut le 3 octobre 1653, à 41 ans, n'ayant eu que deux filles. Il a publié, *Poemata*, 1620, in-12; *Theatrum urbium Hollandiæ*, in-4°; *Scriptores latini minores historiæ augustæ, cum notis*, Leyde, 1632, 4 vol. in-12; *Poetæ satyrici minores, cum commentariis*, 1632, in-8°; des Notes sur Justin, sur Tacite; *Historia universalis*, Leipsick, 1675, in-4°; *Obsidio Bredana*, 1640, in-fol.; *Virorum illustrium elogia*, 1638, in-fol.; *Chronologia sacra*, Budissæ, 1677, in-fol., et un grand nombre d'autres ouvrages.

BOYD (MARC-ALEXANDRE), écossais, né en Galloway en 1562, quitta l'étude des lois pour celle de la poésie latine, dans laquelle il se distingua. Il mourut en 1601. Ses poésies se trouvent dans *Deliciæ poetarum scotorum*, Amsterdam, 1637, 2 vol. in-12.

BOYER (ABEL), de Castres, né en 1664, après la révocation de l'édit de Nantes, alla à Genève, puis à Franeker, où il acheva ses études, et ensuite en Angleterre. Il y apprit si bien la langue anglaise qu'il la possédait comme les naturels du pays; il mourut à Chelsey le 16 novembre 1729, à 65 ans. On a de lui, 1° un excellent Dictionnaire anglais-français et français-anglais, dont la meilleure édition est celle de Londres, 1774, 2 vol. in-4°; 2° une

Grammaire anglaise; 3° l'État politique de la Grande-Bretagne, ouvrage rempli de pièces curieuses; 4° l'Histoire du roi Guillaume, 3 vol., et celle de la reine Anne, 11 vol. in-8°, etc.

BOYER (PIERRE), prêtre de l'Oratoire, né à Arlanc le 12 octobre 1677, se distingua par ses prédications. Les jésuites, dont il ne suivait pas les sentimens, en prirent de l'ombrage, et lui procurèrent un interdit, en 1729. Il n'en resta pas moins attaché à sa cause, et éprouva plusieurs détentions au mont Saint-Michel, et enfin à Vincennes, où il mourut, au bout de 14 ans, le 18 janvier 1755. Il est auteur du *quatrième gémissement sur la destruction de Port-Royal*, 1714, in-12; de *Maximes et avis sur la pénitence*, 1734, in-16; la *Solide dévotion du rosaire*, 1727, in-16; du *Parallèle de la doctrine des païens et de celle des jésuites*, in-8°; de la *Vie de M. Pâris*, in-12, et de quelque autres livres de parti.

BOYER (CLAUDE), poète français, natif d'Albi, et l'un des quarante de l'académie française, mort le 22 juillet 1698, à 80 ans, est auteur de *Judith* et *Jephté*, tragédies saintes, et autres pièces. Sa *Judith*, après avoir été applaudie pendant un carême entier, fut sifflée à la rentrée. La Chammelé en demandant la raison, un plaisant lui répondit: *Les sifflets étaient à Versailles, aux sermons de l'abbé Boileau. Voy.* BOERIUS.

BOYER (JEAN-BAPTISTE-NICOLAS), né à Marseille en 1693, s'appliqua à la médecine, et eut occasion de montrer son zèle et ses talens dans la peste de 1720. Il vint à Paris, fut élu doyen de la faculté en 1756, donna une nouvelle édition du *Codex medicamentarius*, in-4°, et mourut en 1768.

BOYER D'AGUILLES (JEAN-BAPTISTE), procureur-général au parlement de Provence, s'était composé un cabinet précieux de tableaux. Son fils, conseiller au même parlement, et nommé aussi Jean-Baptiste, les fit graver par Jacques Cœlmans, d'Anvers. Cet ouvrage fut fini en 1709; mais il n'a paru qu'en 1744, in-fol. *Voy.* ARGENS.

BOYLE (ROBERT), célèbre physicien du 17e siècle, fils de Richard Boyle, comte de Corke, naquit à Lismore en Irlande, le 25 janvier 1627. Il voyagea en Hollande, en France et en Italie, et se fit estimer par sa probité et par sa science. C'est à lui que l'on doit l'établissement de la société royale de Londres, en 1666. Charles II, le roi Jacques et le roi Guillaume, prenaient un grand plaisir à s'entretenir souvent avec lui. Il n'avait pas moins de zèle pour la religion que pour la physique; il donna de l'argent pour la propagation de la foi en Amérique et dans les Indes, et fonda des sermons sur la vérité de la religion chrétienne; il mourut à Londres le 30 décembre 1691, à 65 ans. Les Anglais ont donné à Londres, en 1744, une magnifique édition de ses ouvrages en 5 vol. in-fol. Son discours sur la profonde vénération que l'esprit humain doit à Dieu, est le plus estimé de ses traités théologiques.

BOYLE (ROGER), frère du précédent, comte d'Orrery, naquit à Lismore en 1621. Il suivit Cromwel contre Charles Ier; mais il s'attacha à Charles II après la mort de l'usurpateur; il fut conseiller du conseil privé, et mourut en 1679. On a de lui, *Parthenice*, roman anglais, 3 vol. in-4° ou in-fol.; Histoire de Henri V; *le Prince Noir*, *Mustapha*, *Triphon*, tragédies; *l'Art de la guerre*, etc.

BOYLE (CHARLES), comte d'Orrery, petit-fils du précédent, né en août 1676, fut accusé de complots contre l'état, et renfermé à la tour de Londres en 1722. On ne put pas cependant l'en convaincre; mais une maladie qu'il avait contractée dans la prison le conduisit au tombeau, en 1731. Il a inventé l'instrument astronomique appelé l'Orrery, si utile pour entendre le système solaire; on a encore de lui une traduction latine des Épîtres de Phalaris, 1695, in-8°. Sa comédie intitulée *Comme il vous plaira* est imprimée avec celles de Roger.

BOYLE (JEAN), comte de Cork et d'Orrery, fils de Charles, naquit le 2 janvier 1707; il épousa successivement Henriette Hamilton, en 1728, et Marguerite Hamilton, en 1738. En 1743 il reçut le degré de docteur ès lois en l'université d'Oxford, et fut agrégé à la société royale. Il perdit sa seconde femme en 1758, et mourut lui-même le 16 novembre 1762. Ses ouvrages sont une Traduction des lettres de Pline, 1751, 2 vol. in-4°, avec une

Vie de Pline, et des observations ; des Remarques sur la Vie de Swift ; des Lettres sur l'Italie, où il avait resté long-temps, et qui ont été publiées après sa mort. Il a aussi travaillé à plusieurs ouvrages périodiques, qui ont paru de son temps.

BOYLESVE (Etienne), chevalier, célèbre prévôt de Paris, et grand homme d'état, sous le règne de saint Louis ; était d'Angers, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite. Sous le règne de Saint-Louis le parlement n'étant pas encore sédentaire, le prévôt de Paris, outre ses fonctions militaires, avait une très-grande autorité dans l'administration de la justice, et il l'exerçait seul dans la capitale. Saint Louis, qui connaissait l'importance de cette charge, ne voulut plus qu'elle fût vénale. Etienne Boylesve fut celui que le roi choisit. Il justifia un choix si honorable par une intégrité à toute épreuve, par une juste sévérité, par un zèle infatigable pour le bien public, et par tous les talens qui caractérisent les grands magistrats ; il fit revivre les lois, réprima les désordres, pourvut à la sûreté et à la tranquillité publique, en mettant une bonne police dans Paris, et distribua les artisans en différentes classes ou communautés, auxquelles il donna des statuts si sages et si équitables, qu'ils ont servi de modèles dans la suite. *Voy.* le Traité de la police de La Mare, tome 1. Etienne Boylesve suivit saint Louis en Egypte. Il tenait un rang si considéré dans l'armée chrétienne, qu'ayant été pris au siége de Damiette les infidèles exigèrent de lui, pour sa rançon, deux cents livres d'or, somme très-considérable pour ce temps-là ; il est mort entre 1267 et 1270 ; il avait épousé, en 1225, Marguerite de la Guefle ; il en eut un fils, dont les descendans subsistent encore en Anjou et en Bretagne, et soutiennent avec distinction la gloire de leurs ancêtres. Il y a dans la bibliothèque de Sorbonne un exemplaire des Règlemens d'Etienne Boylesve, que l'on nomme vulgairement le *Livre des métiers*, ou le *Livre des établissemens des métiers de Paris*, parce que la première partie, qui est la plus étendue, contient les statuts des arts et métiers. Ce manuscrit, écrit de son temps, est authentique. Il y en a aussi un au Châtelet. M. le commissaire Dupré a conféré ensemble trois manuscrits du Livre d'Etienne Boylesve, en a marqué avec soin les variantes, et en a pris une copie exacte. Il serait à souhaiter qu'il fît imprimer cet ouvrage, et le public lui en aurait beaucoup d'obligation, puisque ce sont les premiers et les plus anciens règlemens de police que nous ayons en France, et par conséquent le plus précieux monument qui nous reste en ce genre.

BOYSE (Joseph), ministre anglais, non conformiste, naquit à Léeds en Yorkshire, le 14 janvier 1660 ; il est mort en 1728. Ses sermons ont été publiés en 2 vol. in-fol.

BOYSE (Samuel), fils du précédent, né en 1708, donna beaucoup de chagrin à son père par ses prodigalités, qui le réduisirent à l'indigence ; cependant son génie poétique lui procura des amis. En 1731 il en publia un volume ; il fit paraître une ode sur la bataille de Dettingen, intitulée *le Triomphe d'Albion*, en 1743 ; l'*Histoire des transactions de l'Europe, depuis le commencement de la guerre d'Espagne*, en 1739, *jusqu'à l'insurrection d'Écosse*, en 1745, 1747, 2 vol. in-8°. Boyse mourut dans un pauvre logement, en mai 1749. La collection de ses poésies devait avoir six petits volumes, dont deux ont paru ; mais son *Poëme de la Divinité* a été souvent réimprimé : la troisième édition est de 1752, in-8°.

BOZE (Claude Gros de), naquit à Lyon le 28 janvier 1680. Son goût pour les antiquités se déclara dès le temps de ses premières études, qu'il commença à Lyon, et qu'il vint achever à Paris, où il s'acquit l'estime de M. Vaillant et du père Hardouin. Il devint auteur dès l'âge de 22 ans, et fut chéri de M. le chancelier de Pontchartrain et de M. l'abbé Bignon. Quelques ouvrages ingénieux sur des médailles et sur d'autres monumens le firent recevoir de l'académie des incriptions, en 1705. Il fut nommé l'année suivante secrétaire perpétuel de cette académie, dont il rédigea les mémoires. M. de Boze fut élu de l'académie française en 1715, pour succéder à M. de Fénélon, et eut la garde du cabinet des médailles du roi, en 1719. Dans la vue de faire d'importantes acquisitions

pour ce cabinet, il alla en Hollande en 1720, où il lia une étroite amitié avec Gronovius le fils. Quelques mois après il revint à Paris, où il reprit ses exercices ordinaires, et partagea son temps entre l'académie des belles-lettres, dont il ne quitta le secrétariat qu'à la fin de 1742, l'académie française, le cabinet des médailles, et le Journal des savans. Il mourut le 10 septembre 1753, à 74 ans. On a de lui, 1° l'édition des quinze premiers vol. des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres; 2° la seconde édition de l'Histoire métallique de Louis XIV, publiée en 1723, in-fol.; 3° les Eloges d'un grand nombre d'académiciens, ses collègues; 4° il a eu beaucoup de part aux médailles frappées sur les principaux événemens du règne de Louis XV; 5° on a de lui plusieurs Dissertations sur les médailles antiques, etc. M. de Boze avait rassemblé les livres les plus rares et les plus curieux. Le catalogue en a été donné au public, 1745, in-fol.

BRACCIOLINI (François), poète italien, natif de Pistoye, et ami du pape Urbain VIII, mourut vers 1644, à 80 ans. Il est auteur, 1° d'un poème épique intitulé *La croix reconquise*, sous l'empereur Héraclius, Paris, 1605, in-12; 2° d'un poème héroï-comique intitulé *La moquerie*, ou *Raillerie des dieux du paganisme*, Rome, 1626, in-12; 3° *L'élection du pape Urbain VIII*, en 23 livres, Rome, 1628, in-4°. Ce poème plut si fort à ce pape, qu'il lui donna le surnom de Bracciolini-des-Abeilles, faisant allusion aux abeilles des armes de la famille de Barberin; 4° des tragédies et des comédies. Ses ouvrages ne sont pas sans génie, mais ils sont négligés, et se sentent de la hâte avec laquelle Bracciolini travaillait.

BRACHET DE LA MILLETIÈRE. *Voy.* MILLETIÈRE.

BRACTON, savant jurisconsulte anglais, au 13e siècle, fut mis par Henri II, en 1244, au nombre des juges ambulans. Il était docteur en droit de l'université d'Oxford, et a laissé un excellent livre, *De consuetudinibus Angliæ*, 1569, in-fol., et 1640, in-4°.

BRADLEY (Jacques), naquit en 1692, à Shireborn, dans le comté de Glocester. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il eut plusieurs bénéfices, qu'il résigna, afin de suivre uniquement son goût pour les mathématiques. En 1721 il remplaça le célèbre Keill, dans la chaire d'astronomie de Savill, à Oxford. Sa *Théorie de l'aberration des étoiles* parut en 1727. M. Clairaut donna un Mémoire sur les règles nécessaires pour la mettre en pratique. Trois ans après il fut nommé professeur d'astronomie et de physique expérimentale à Oxford. Ce fut alors qu'il découvrit que l'inclinaison de l'axe de la terre sur l'écliptique n'est pas toujours la même. Il publia ses observations et son système sur ce point important d'astronomie, en 1737. La mort de M. Halley laissait vacante la place de professeur d'astronomie à Gréenvick. M. Bradley l'obtint, par le crédit de lord Maclesfield. L'université d'Oxford, informée de cette nomination, lui envoya le diplôme de docteur en théologie; peu de temps après, il fut admis dans le conseil de la société royale, dont il était membre depuis 1752. Il fut aussi admis dans les académies de Paris, en 1748, de Berlin, de Pétersbourg en 1754, de Bologne en 1757. Le roi lui fit une pension de 250 liv. sterling, un don de 1000 liv. sterling pour fournir l'observatoire de Gréenvick de tous les instrumens nécessaires. Une rétention d'urine mit fin à ses jours, le 12 juillet 1762, à Chalford, dans le comté de Glocester. Il n'a laissé qu'une fille, de Suzanne Péach, qu'il avait épousée en 1744.

BRADWARDIN (Thomas), confesseur d'Edouard III, qu'il suivit en France, fut sacré archevêque de Cantorbéry, et mourut 40 jours après, en 1348. L'ouvrage qui l'a plus fait connaître est *De causâ Dei contra pelagianos*, Londres, 1618, in-fol., où il ne s'éloigne pas beaucoup des sentimens qu'ont eus depuis les protestans.

BRADY (Nicolas), docteur en théologie, et ministre en Angleterre, était né à Bandon, dans le comté de Corck, le 28 octobre 1659. Il fut favorable à la révolution; et, se trouvant en Irlande dans ce temps, il fut député au parlement à Londres, pour représenter ce que le peuple avait souffert pendant le séjour du roi Jacques

en Irlande. Brady fut ministre de différens endroits, et mourut le 20 mai 1726. Il a publié une traduction de l'Enéide de Virgile, et 3 vol. in-8° de ses Sermons.

BRAGADIN (Marc-Antoine), noble vénitien, était capitaine d'armes de Famagouste, lorsque Mustapha y mit le siége en 1570. Bragadin rendit la ville en 1571 à des conditions honorables; mais le Turc les viola. Après avoir fait massacrer plusieurs officiers et chrétiens qui avaient défendu la place, il lui fit couper le nez et les oreilles, le fit traîner dans la place les pieds et les mains liées, et là le fit écorcher vif. Le barbare fit remplir sa peau de foin, et l'attacha à sa capitane, menant ainsi avec lui le monument de sa perfidie et de sa cruauté.

BRAHÉ. *Voy.* Ticho-Brahé.

BRAMA, passe pour le premier qui poliça les Indes, et qui en fut le législateur. Il partagea ses peuples en quatre castes ou tribus; savoir, des brachmanes, des rageputes, des banianes, et des artisans. La caste des brachmanes est composée de prêtres, qui sont en même temps les juges, les maîtres et les docteurs des Indiens. Celle des rageputes comprend les guerriers et les militaires. Les banianes sont destinés au négoce. Ce sont eux qui font travailler les artisans, et qui débitent leurs ouvrages en gros et en détail. Brama donna des lois générales à toutes les castes, dont les principales sont qu'une caste ne pourrait jamais s'allier avec une autre; qu'un même homme ne pourrait jamais exercer deux professions, ni passer de l'une à l'autre; qu'un laboureur, par exemple, un tisserand, un orfèvre, ne fît jamais apprendre à son fils un métier différent du sien, et ne mariât jamais ses enfans à d'autres personnes d'une autre profession que la sienne. L'adultère, la simple fornication, le vol, le mensonge et l'homicide sont défendus par une loi générale. Brama, imbu du système de la métempsycose, défendit même d'ôter la vie aux animaux, et ordonna à ses peuples d'avoir une grande vénération pour les vaches. Il fit des lois particulières pour chaque caste, dont celle des brachmanes est la plus noble et la plus respectée. Il est en si grande vénération dans les Indes et surtout dans le Mogol, qu'il y est adoré comme un dieu.

BRAMANTE D'URBIN. *Voy.* Urbin.

BRAMHALL (Jean), savant archevêque d'Armagh, primat d'Irlande, naquit à Pontefract, dans le comté d'Yorck, en 1593, d'une famille noble et ancienne. Les affaires que ses ennemis lui suscitèrent sous Cromwel l'obligèrent de s'expatrier; mais, au rétablissement de Charles II, il revint en Angleterre et fut nommé le 18 janvier 1661 à l'archevêché d'Armagh. Il éprouva, sur la fin de 1663, une troisième attaque de paralysie qui le conduisit au tombeau. Bramhall avait beaucoup de force dans le raisonnement, était habile dans la controverse et dans la politique, et avait un courage proportionné à son caractère et à ses principes. Il se rendit célèbre par sa distinction entre les articles de paix et les articles de foi. Ses ouvrages ont été imprimés in-fol.

BRANCAS ou BRANCACIO (François-Marie de), illustre cardinal de la noble et ancienne maison de Brancas ou Brancacio, au royaume de Naples, fut évêque de Capacio, puis cardinal sous Urbain VIII en 1634. On le proposa en 1670 dans le conclave, pour être mis sur le siége pontifical; mais les Espagnols lui donnèrent l'exclusion. Il mourut le 9 janvier 1675, à 84 ans. C'était un homme de mérite, et ami des gens de lettres. Il a composé plusieurs ouvrages, Rome, 1672, in-fol., et en particulier un Traité du chocolat, Rome, 1666, in-4°, dans lequel il soutient que le chocolat ne rompt pas le jeûne; et il le soutint avec tant de force, que Caldera, médecin espagnol, qui avait avancé le contraire, fut contraint de renoncer à son sentiment, si l'on en croit Silvain du Four, dans son Traité du chocolat.

BRANCAS (Louis, marquis de Céreste), né le 19 janvier 1672, a commencé à servir dès 1689, et fut, par ancienneté de service, élevé, en 1741, au grade de maréchal de France; il n'a pas commandé depuis, et est mort le 9 août 1750. Il avait aussi servi sur mer, et avait été envoyé ambassadeur en Espagne, en 1714 et en 1727. Comme lieutenant-général de Provence, il avait présidé les états en 1720. Il était aussi gouverneur de Nantes.

BRANCAS-VILLENEUVE (André-François de), abbé d'Aulnay, s'est appliqué à la physique et à l'astronomie, sur lesquelles il a publié plusieurs ouvrages mal digérés, et qui auraient pu être utiles, si les idées en eussent été mieux présentées. *Explication du flux et reflux de la mer*, 1739, in-4° ; *Lettres sur la cosmographie*, in-4° ; *Système de cosmographie et de physique*, 1747, in-4° ; *Histoire du royaume de Gala*, traduit de l'anglais, 1754, in-12, avec des lettres pour y servir de suite. Il était du comtat d'Avignon. Il est mort en 1758.

BRANCATI. *Voy.* Lauria.

BRAND (Chrétien Hulfgott), peintre, né à Francfort-sur-l'Oder en 1695, s'établit en 1720, à Vienne, où il fut regardé comme un des meilleurs paysagistes. Il est mort vers 1760.

BRANDAMO. *Voy.* Brito.

BRANDEBOURG. *Voy.* Albert, Prusse.

BRANDI (Hyacinthe), peintre, naquit à Poli près Rome en 1633. Il se perfectionna dans l'école de Lanfranc. Il y a de l'imagination et de la facilité dans ses productions, mais un coloris faible et un dessein incorrect. Il mourut en 1691, prince de l'académie de Saint-Luc et chevalier de l'ordre de Christ.

BRANDMULLER (Jean), fameux théologien, natif de Biberac, et ministre à Bâle, était grand partisan d'OEcolampade. Il mourut en 1596, à 63 ans. On a de lui un grand nombre de sermons. Il ne faut pas le confondre avec Jacques Brandmuller son fils, professeur d'humanités, mort en 1629, qui a donné *Analysis typica libri Vet. et Novi Testamenti*, 3 vol. in-4°, Bâle, 1621 et 1622 ; ni avec un autre Jacques Brandmuller, petit-fils de Jean, et habile jurisconsulte, mort en 1677, auteur de quelques livres de droit, et de quelques poésies médiocres.

BRANDT (Gérard), savant théologien de la religion prétendue reformée, habile historien et bon poète, naquit à Amsterdam en 1626. Il fut successivement ministre à Nieukoop, à Hoorn et à Amsterdam, et mourut à Rotterdam en 1685. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont l'*Histoire de la réformation des Pays-Bas*, 4 vol. in-4°, abrégé en français, 3 vol. in-12, 1730, et la *Vie de l'amiral Ruiter*, traduit en français par Aubin, Amsterdam, 1698, in-fol. Ces deux ouvrages sont écrits en flamand. Gaspard Brandt, l'un de ses fils, fut ministre de plusieurs églises arméniennes, puis de celle d'Amsterdam. Il mourut en 1696. On a de lui la *Vie d'Arminius* en latin, et plusieurs Sermons en flamand. Gérard Brandt, frère de Gaspard, et autre fils de Gérard Brandt, fut ministre de deux églises remontrantes, puis de celle de Rotterdam où il mourut fort jeune en 1683. On a de lui un vol. de sermons en flamand et d'autres ouvrages.

BRANDT (Sébastien), né à Strasbourg en 1458, fut professeur en droit à Bâle et à Strasbourg, conseiller et chancelier de cette dernière ville, dans laquelle il mourut le 10 mai 1521. Sa postérité subsistait en 1680 ; il est auteur d'un poëme allemand, que Jean Locher a traduit en latin, intitulé, *Navis stultifera mortalium, impressa per Jacobum Zachoni de Romano*, 1488, in-4°. On prétend que c'est une faute de date, et que cette édition est de 1497. Quoi qu'il en soit, elle est moins belle que celle de Paris, 1498, in-4°. Il y en a une traduction en vers français, par Pierre Rivière, Paris, 1497, in-fol. et une autre par Jean Droyn, Lyon, 1498, in-fol. Mais si la première édition latine est de 1497, comment y en a-t-il déja une traduction française en 1497, et une autre en 1498 ; elles auront donc été faites sur l'allemand. *Voy.* Badius, pour la *Nef des Folles*.

BRANKER (Thomas), célèbre mathématicien anglais, ministre et ensuite régent à Macclesfield, où il est mort en novembre 1676, a publié *Doctrinæ Sphericæ adumbratio, et usus globorum artificialium*, Oxford, 1662, in-fol. Il a traduit de l'allemand en anglais l'Algèbre de Rhonius, Londres, 1668, in-4°.

BRANTOME. *Voy.* Bourdeille.

BRASAVOLUS (Antoine-Musa), médecin et professeur de philosophie à Ferrare, mort en 1554, dont on a des commentaires estimés sur les aphorismes d'Hippocrate, in-fol. ; *De morbo gallico; De usu rad cis Chinæ*, dans le recueil de Luifini ; *Examen medicamentorum*, Venise, 1539 à 1555.

BRASEY. *Voy.* Moreau.

BRASIDAS, célèbre général des Lacédémoniens, vers 420 avant J.-C. défit les Athéniens sur mer et sur terre, prit plusieurs places, et rendit sa patrie redoutable à tous ses ennemis. Il vainquit les Athéniens, qui voulaient surprendre Amphipolis, et mourut des blessures qu'il avait reçues dans le combat, 422 ans avant J.-C. Les Lacédémoniens lui élevèrent un tombeau dans la place publique.

BRAUN (GEORGES), savant écrivain du 16e siècle, archidiacre de Dortmund, et doyen de Notre-Dame *in gradibus*, à Cologne, est auteur d'une harangue latine contre les prêtres concubinaires; d'un Traité de controverse contre les luthériens, Cologne, 1605, in-fol.; mais le principal ouvrage de Braun est son *Theatrum urbium*, en plusieurs vol. in-fol.

BRAUNBOM (FRÉDÉRIC), auteur protestant d'Allemagne, publia en 1613, in-4°, avec grande ostentation, un livre intitulé *Florum flaminiorum romanensium papalium decas*, rempli de nouvelles découvertes, qu'il s'imaginait avoir faites relativement aux prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il fixe chaque période du règne de l'antechrist, sa naissance, sa jeunesse, son adolescence, son âge décrépit, etc. Selon cet auteur, la fin du monde devait arriver en 1711. Au reste, il applique au pape tout ce qu'il trouve sur l'antechrist dans l'Ecriture: ce qui prouve son peu de jugement.

BRAWER, **BRAUR** ou **BROWER**, (ADRIEN), excellent peintre, natif d'Oudenarde, réussissait surtout dans le grotesque et les figures en petit. Il mourut à Anvers en 1640, à 32 ans, consumé de débauches, et réduit à une extrême pauvreté. Ses ouvrages sont rares et chers; ils représentent des querelles de cabaret, où il faisait son séjour ordinaire, des filous jouant aux cartes, des fumeurs, des noces de village. La nature y est rendue avec vérité.

BRAY (THOMAS), né à Marton en Shropshire, en 1656, fit ses études à Oxford, pour prendre l'état ecclésiastique, et parvint au degré de docteur en théologie. Son zèle pour l'instruction des fidèles lui fit distribuer des livres, et envoyer des missionnaires en Amérique et dans les contrées d'Afrique. Il alla lui-même dans le Maryland en 1700, et, à son retour, il procura aux prisonniers un état plus supportable, et les instruisait lui même. C'est par des actes de charité qu'il s'est distingué jusqu'à sa mort, arrivée le 15 février 1730. Il a fait quelques ouvrages relatifs à sa façon d'agir: *Bibliotheca parochialis; La nature et l'excellence de la charité apostolique*; Martyrologe, 1712, in-fol.; *Directorium missionarium et Bibliothecaria primordia.*

BRÉBEUF (GUILLAUME), fameux poète français, natif de Rouen, mort en 1661, à 43 ans. Sa traduction en vers de la Pharsale de Lucain, Elzevir, 1658, in-12, eut d'abord un grand succès auprès des personnes sans goût, qui se laissent éblouir à la pompe des vers, et qui confondent le faux brillant et les vers ampoulés avec le beau et le sublime. Brébeuf est auteur des *Entretiens solitaires*, in-12, des *Éloges poétiques*, in-12.; d'Œuvres diverses, 1664, 2 vol. in-12; son *Lucain travesti* passe pour une satire ingénieuse des grands et de ceux qui flattent leurs vices. C'est sa meilleure pièce. Outre ses poëmes, on a de lui une *Défense de l'église romaine*, 1671, in-12.

BREBIETTE (PIERRE), peintre et graveur, né à Mantes-sur-Seine, dans le 17e siècle, est plus connu par les estampes de son invention et remplies d'intelligence, qu'il a gravées à l'eau-forte, que par ses peintures. Plusieurs graveurs ont gravé, d'après ses dessins, des frises, des bachanales, des sujets de dévotion et d'enfans.

BRECOURT (GUILLAUME MARCOUREAU, sieur de), poète dramatique français, représentait lui-même ses pièces sur le théâtre, et passait pour un excellent acteur, principalement dans les rôles de roi et de héros, dans les tragédies, et dans ceux à manteau, dans les comédies. Son jeu était vif et intéressant, mais tellement animé, qu'il se rompit une veine, en voulant trop faire valoir sa comédie de Timon. Cet accident fut cause de sa mort, arrivée à Paris en 1685. On a de lui plusieurs pièces dramatiques, et qui ont eu peu de succès: *L'ombre de Molière; La mort de Jodelet; La noce de village; Le jaloux invisible*. Sa femme n'est morte qu'en 1713.

BREDENBACH (MATTHIAS), natif de Kerpen, et principal du collége d'Emeric, dans le pays de Clèves, au 16e siècle, a fait d'excellens commentaires sur les 69 premiers psaumes et sur saint Mathieu, 1560, in-fol.; et divers ouvrages contre les protestans. Il mourut en 1559, à 70 ans. Ses deux fils Thierri et Tilman Bredenbach furent aussi des hommes de lettres. On a de ce dernier, *Sacræ collectiones*, in-8°; *Insinuationes divinæ pietatis*, in-8°; *Historia belli livonici*, 1600, in-fol.

BREENBERG. *Voy*. BARTHOMÉ.

BREGY (CHARLOTTE SAUMAISE DE CHAZAN, épouse de M. de Flecelles, comte de), l'une des plus belles et des plus spirituelles dames de son temps, dont on a un recueil de lettres et de vers, 1688, in-12, était dame d'honneur de la reine d'Autriche, et mourut à Paris le 13 avril 1693, à 74 ans. Elle était nièce de Saumaise.

BREITINGER (JEAN-JACQUES), né à Zurich le 15 mars 1701, fut chanoine du Grand-Moutier de Zurich, professeur en hébreu, célèbre philologue et antiquaire. Il est mort à Zurich le 15 décembre 1776. Ses principaux ouvrages, en allemand, sont des Traités sur la poésie, sur la peinture et sur les antiquités de Zurich. Il a mis, dans sa *Poétique*, une finesse de goût et une délicatesse qui manquait à sa nation. On a encore de lui un Ancien Testament, de la version des Septante, 1730 à 1732, 4 vol. in-4°; une édition des Poésies d'Opitz et des Troubadours.

BREMOND (FRANÇOIS DE), fils d'un avocat, naquit à Paris en 1713, et y mourut en 1742. Il était associé de l'académie des sciences, et secrétaire de la société royale de Londres. Il a traduit en 4 vol. in-4° les Transactions philosophiques de cette société, depuis 1731 jusqu'en 1736, avec la table de toutes les transactions depuis 1665 jusqu'en 1730, 1 vol. in-4°. Il a recueilli les pièces publiées en Angleterre, sur le remède de mademoiselle Stephens. Il a traduit les expériences de Hales, sur la manière de dessaler l'eau de la mer, in-12, et les expériences d'Haucksbée, 2 vol. in-12.

BREMONT (ANTONIN), général des dominicains, né à Cassis en Provence, mort le 11 juin 1755, à 64 ans, a publié: *Bullarium ordinis dominicanorum*, 1729, 8 vol. in-fol.; *De stirpe sancti Dominici*, 1740, in-4°.

BRENIUS (DANIEL), disciple d'Episcopius, et l'un des plus fameux auteurs arminiens. Ses principaux ouvrages sont: 1° Des Commentaires abrégés sur la Bible, dans lesquels il est socinien; 2° *De regno ecclesiæ glorioso, per Christum in terris erigendo*, où il veut prouver par les prophéties, que J.-C. régnera sur la terre d'une manière temporelle, en qualité de Messie, en quoi Brenius est opposé à Socin, et appuie l'erreur des juifs. Ses ouvrages font un vol. de la Bibliothèque des frères Polonais. *Voy*. SOCIN.

BRENT (NATHANAEL), né à Litlle, dans le comté de Warwick, en 1573, prit le degré de docteur en droit de l'université d'Oxford. Étant allé à Venise en 1618, il se procura une copie de l'Histoire du concile de Trente, qu'il traduisit en anglais et en latin, et qu'il fit imprimer à Londres en 1620, in-fol. Il est mort le 6 novembre 1652.

BRENNUS, célèbre capitaine gaulois, entra en Italie vers 391 avant J.-C. avec une puissante armée, y fit de grandes conquêtes, et assiégea Clusium en Toscane. Les habitans demandèrent du secours aux Romains; mais les Gaulois irrités allèrent au-devant des Romains, les vainquirent près de l'Allia, assiégèrent Rome, la prirent et la pillèrent, 388 ans avant J.-C. Ils furent ensuite chassés par Camille de devant le Capitole et de toute l'Italie. Il ne faut pas le confondre avec Brennus, autre capitaine gaulois, qui se tua, avec une partie de ses troupes, de désespoir de n'avoir pu piller le temple de Delphes, vers 278 avant J.-C.

BRENTIUS ou BRENTZEEN (JEAN), fameux ministre luthérien, né à Wil en Souabe en 1499, fut chanoine de Wittemberg, et se fit ordonner prêtre; mais la lecture des livres de Luther, et les conversations qu'il eut avec lui, le firent changer; il embrassa et enseigna publiquement les nouveautés de Luther, sans néanmoins le suivre en tout. Brentius fut ensuite professeur de théologie à Tubinge, se maria, et fut conseiller ordinaire du duc de Wittemberg, qui le combla de biens. Brentius fut accusé d'avoir contribué aux guerres d'Allema-

gne. Il eut part à toutes les grandes affaires de son temps, dont la religion était ou le motif ou le prétexte; fut comme le chef du parti luthérien, après Luther. Sa femme étant morte vers 1550, il en épousa une autre jeune et fort belle, dont il eut douze enfans. Il mourut le 10 septembre 1570, à 72 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés en 8 vol. in-fol. Il a ajouté plusieurs erreurs à celles de Luther. C'est lui qui a soutenu le premier que J.-C. depuis l'Ascension est partout; ce qui a fait donner le nom d'*ubiquetaires* et d'*ubiquistes*, à ceux qui suivent cette opinion ridicule.

BREREWOOD (Edouard), savant mathématicien et antiquaire anglais, né à Chester en 1565, et mort à Londres le 7 novembre 1613, à 48 ans. Le plus curieux de ses ouvrages a été traduit d'anglais en français, sous ce titre : *Recherches sur la diversité des langues et des religions, dans les principales parties du monde*, par J. de la Montagne, Paris, 1663, in-8°; *De ponderibus et pretiis nummorum*, 1614, in 4°; *Logica*, Oxford, 1614, in-8°; *Ethica Aristotelis*, 1640, in-4°; *Traité du sabbat*, 1632, in-4°.

BRET (Cardin le), avocat-général au parlement de Paris, et conseiller d'état, fut chargé de plusieurs commissions importantes par la cour, et mourut doyen des conseillers d'état, le 24 janvier 1655, à 97 ans. Le principal de ses ouvrages est un savant *Traité de la souveraineté du roi*, réuni à ses ouvrages, in-fol., 1643.

BRETAGNE. Quand les Bretons, chassés de l'île d'Albion, se réfugièrent dans l'Armorique, ils lui communiquèrent leur nom. Cette province eut des rois, tels que * Conan, * Artus, et fut divisée ensuite en comtés de Vannes, de Rennes, de Nantes, de Cornouailles, etc. Le premier qui porta le titre de comte de Bretagne fut :

Alain II, Barbetorte 952
Ses enfans et son frère ne prirent que le titre de comtes de Nantes; mais Conan Ier, comte de Rennes, ayant pris Nantes, se qualifia comte de Bretagne, et mourut en. 992
Geofroi Ier, fils. 1008
Alain III, fils 1040
Conan II, fils. 1066
Havoise, sœur 1072
épouse de Hoel, comte de Cornouailles, mort en 1084
Alain IV, Fergent, fils. 1119
Conan III, fils. 1148
Berthe, fille. 1163
épouse d'Alain-le-Noir, comte de Richemont, arrière-petit-fils de Geofroi Ier, mort en . 1146
Conan IV, fils. 1170
Constance fille. 1201
elle épousa en premières noces Geofroi, fils de Henri II, roi d'Angleterre, dont elle eut * Artus Ier, que son oncle Jean, roi d'Angleterre, assassina lui-même en 1203; mais Constance avait épousé, en troisième noces, Guy de Thouars, mort en 1213 dont elle eut :
Alix, fille. 1221
épouse de Pierre de Dreux, surnommé *Mauclerc*, arrière-petit-fils de Louis-le-Gros, qui prit indistinctement le titre de comte ou de duc, et mourut en. 1250
Jean Ier, fils 1286
Jean II, fils 1305
* Artus II, fils 1312
Jean III, fils 1341
Jeanne, nièce, morte en . . . 1384
épouse de Charles de Blois, qui avait été déclaré duc de Bretagne, du chef de sa femme, par arrêt des pairs de France, du 7 septembre 1341; ils trouvèrent un concurrent en Jean IV, dit de Montfort, fils d'un second mariage d'Artus II, qui mourut en 1345
de chagrin de n'avoir pu prendre Quimper; mais son fils, * Jean V, défit à la bataille d'Auray, en 1364, Charles de Blois, qui y fut tué. Sa veuve céda ses droits, en 1365, à Jean V, qui mourut en 1399
* Jean VI, fils 1442
François Ier, fils 1450
Pierre II, frère 1457
* Artus III, oncle paternel . . . 1458
François II, neveu 1488
Anne, fille 1514
elle avait épousé en premières noces Charles VIII, roi de France, dont elle n'eut pas d'enfans; elle épousa en se-

condes noces Louis XII, dont elle eut Claude, femme de François Ier, de qui elle eut François, dauphin, couronné duc de Bretagne à Rennes en 1532. La même année la Bretagne fut réunie à la France. Le dauphin François étant mort en 1536, François Ier donna la Bretagne, en 1539, à son second fils Henri. Deux fils du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV., ont porté le titre de duc de Bretagne.

Alain-le-Noir, mari de Berthe, avait un frère qui forma la branche de Penthièvre et d'Avaugour, dont la postérité masculine finit en 1531

BRETEUIL. *Voy*. CHASTELLET.

BRETON (FRANÇOIS LE), avocat, natif de Poitiers, fut pendu, le 22 novembre 1586, pour avoir fait un libelle contre Henri III. Cet écrit roulait sur trois chefs, l'hypocrisie du roi, le peu de justice qui se rendait sous son règne, et son peu d'autorité. Jean du Carroy, imprimeur, et Gilles Martin, son correcteur, furent fustigés et bannis. Le livre était intitulé *Le Salutaire*, 1586, in-8°; il n'était pas achevé, et fut brûlé.

BRETON (GUILLAUME LE), auteur de la Vie de Philippe-Auguste, et d'un poëme latin sur les expéditions de ce prince, qui se trouve dans la collection des histoires de France, et séparément, Leipsick, 1658, in-4°; Le Breton était chapelain du roi, et le suivit dans la plupart de ses campagnes; il fut même chargé de l'éducation de son fils naturel, qui mourut évêque de Noyon en 1249.

BRETONNEAU (FRANÇOIS), né à Tours en 1660, jésuite en 1675, mort à Paris en 1741. On a de lui 7 vol. de Sermons, publiés en 1743 par le père Berruyer; des Réflexions chrétiennes, in-12; un Abrégé de la vie de Jacques II, in-12. Il a été l'éditeur des Sermons des pères Bourdaloue, Larue, Cheminais, Giroust, et des Œuvres du père Le Valois.

BRETONNIER (BARTHÉLEMI-JOSEPH), né d'un médecin à Montrattier, près de Lyon, plaida et écrivit avec succès en qualité d'avocat au parlement de Paris. Il mourut en 1727. Il a donné des notes sur Henrys; mais son principal ouvrage est un Recueil des principales questions de droit écrit, par ordre alphabétique, dont la dernière édition est de 1756, 2 vol. in-12. Il l'avait fait pour remplir les vues du chancelier d'Aguesseau, qui étaient de rendre la jurisprudence uniforme. Les principes du droit écrit et des coutumes y sont renfermés avec autant de netteté que de précision. M. Boucher d'Argis a fait un volume in-4°, en 1785, des *Questions de droit* de Bretonnier.

BRETTEVILLE (ETIENNE DUBOIS DE), né à Bretteville, à 3 lieues de Caen, en 1650, s'engagea dans la compagnie de Jésus, qu'il quitta au bout d'onze ans. Il est mort en 1688, laissant un livre de l'Éloquence de la chaire, in-12; 4 vol. in-8° d'Essais de sermons; pour le carême, 3 vol.; pour les dominicales, 1 vol. L'abbé Dujarry en a donné une suite en 5 vol.; Panégyriques, 2 vol.; Dominicales et Mystères, 2 vol.; Avent, 1 vol.

BREUGEL, que l'on prononce Breugle (Pierre), peintre célèbre, surnommé Breugel-le-vieux, pour le distinguer de Pierre Breugel, l'un de ses fils; naquit à Breugel, village près de Breda, en 1565. Il aimait le caractère et les mœurs des paysans, et se plaisait à être de leurs divertissemens, de leurs danses et de leurs noces. C'est aussi ce qu'il a représenté dans ses tableaux avec une naïveté admirable, et il y a joint des paysages gracieux. Ses autres sujets ordinaires sont des marches d'armée, des attaques de coches, etc. Il laissa deux fils, Jean et Pierre. Jean, que l'on nomme Breugel de *velours*, parce qu'il avait coutume de s'habiller de cette étoffe, était aussi un excellent peintre. On admire ses fleurs, ses fruits, ses vues de mer, ses paysages et ses sujets d'histoire. Il mourut en 1642, à 67 ans. Pierre Breugel son frère, que l'on nomme Breugel-le-jeune, prenait pour sujets ordinaires de ses tableaux, des incendies, des feux, des siéges, des tours de magiciens et des diables. C'est de ce genre de peinture, dans lequel il excellait, qu'il fut aussi surnommé Breugel *d'enfer*.

BREUL (JACQUES DU), bénédictin,

entra à Saint-Germain-des-Prés en 1549, et mourut en 1614, âgé de 86 ans. Il a joint des notes à plusieurs écrivains ecclésiastiques, dont il a fait paraître les ouvrages. Son Théâtre des antiquités de Paris est plus estimé de l'édition de Paris, 1612, in-4°, que de celle qu'a donnée Malingre en 1639; mais cependant il faut joindre à la première le supplément que le père du Breul a donné lui-même en 1614. Il ne faut pas le confondre avec le père du Breuil, jésuite, auteur d'une perspective estimée, Paris, 1642, 1647 et 1648, 3 vol. in-4°; ou sous des titres de 1679.

BREVAL (Jean Durant de), fit ses études à Cambridge, et apprit les langues française et allemande. Le duc de Marlborough lui donna le rang de capitaine, et l'employa en diverses négociations en Allemagne. Il mourut le 9 janvier 1738. On a de lui quatre volumes de Voyages, dont les deux premiers ont paru en 1723 et 1725, et les troisième et quatrième en 1738. Il est encore auteur de quelques *Poésies et Pièces de théâtre*.

BREVINT (Daniel), docteur en théologie d'Oxford, et doyen de Lincoln, mort le 5 mai 1695, était né à Jersai en 1616, et a écrit sur la Messe, 1672, in-8°, et sur les Sacremens, 1673, in-8°.

BREYNIUS (Jacques), de Dantzick, originaire des Pays-Bas, mort en 1697, âgé de 60 ans, a donné, *Plantarum exoticarum centuria I*, Sedan, 1678, in-fol., fig., *Fasciculus I et II plantarum rariorum*, 1680, et 1689, in-4°.

BREZÉ (Pierre de), entra dans le maniement des affaires en 1444, ce qui fournit à ses ennemis l'occasion de l'accuser de malversations. Il fut privé de ses gouvernemens, et éloigné de la cour. S'étant purgé des accusations, il revint à la cour, suivit le roi dans toutes ses conquêtes, passa deux fois en Angleterre, à la tête d'un corps de troupes, et y prit la ville de Sandwich. Néanmoins Louis XI le fit constituer prisonnier au château de Loches; et, pour en sortir, il lui fallut promettre d'aller servir le duc d'Anjou au royaume de Naples, et consentir au mariage de son fils avec une bâtarde de Charles VII. Il fut tué à la journée de Montlhéry, le 16 juillet 1465.

BREZÉ (Jacques de), comte de Maulévrier, maréchal de Normandie, fut obligé d'épouser Charlotte, bâtarde de Charles VII et d'Agnès Sorel, pour procurer la liberté à son père. Ayant surpris sa femme en adultère avec Pierre La Vergne, son veneur, il la tua, le 16 juin 1470. Louis XI le fit poursuivre en justice. Il fut condamné à 100,000 écus d'amende envers le roi, à qui il abandonna toutes ses terres, pour sortir de prison; mais, en 1484, il se pourvut au parlement, et obtint arrêt en sa faveur. Il mourut en 1494, et est enterré avec sa femme dans l'abbaye de Coulombs, où se voit leur épitaphe: c'est son fils, Louis de Brezé, mort en 1531, qui avait épousé la fameuse duchesse de Valentinois, dont il n'eut que deux filles, mariées. Un de ses neveux, Louis, grand-aumônier et évêque de Meaux, mort en 1589, a fini cette famille.

BREZÉ. *Voy.* Maillé.

BREZILLAC (Jean-François de), né à Fanjaux le 12 avril 1710, fit profession chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en 1727, et est mort à Paris le 11 juin 1780. Il avait conçu avec dom Jacques Martin le projet d'une *Histoire des Gaules et des conquêtes des Gaulois*, dont il n'a paru que les deux premiers volumes, Paris, 1752, 2 vol. in-4°; il a traduit avec dom Pernery le *Cours de mathématiques* de Wolf, Paris, 1747, 3 vol. in-8°.

BRIANVILLE (Oronce Finée de), abbé de Saint-Benoît de Quincy, mort en 1675, a donné une Histoire de France, 1664, in-12, dont les têtes des rois sont joliment gravées; une Histoire sacrée, 3 vol. in-12, avec des figures de Le Clerc: le tome Ier est de 1670, le 2e de 1671, et le 3e de 1675. La réimpression de 1693 est moins estimée.

BRIARD, peintre, mort en 1777, à 52 ans, fut élève de Natoire. Il a peint le plafond de la chapelle des Morts à Sainte-Marguerite à Paris, celui de la salle des spectacles à la cour, de l'hôtel Mazarin, de Luciennes, etc.

BRIARD (Jean), savant docteur et vice-chancelier de l'université de Lou-

vain, mort le 8 janvier 1520. On a de lui un Traité sur la loterie, et d'autres ouvrages en latin.

BRIARÉE, fils de Titan, et l'un des géans qui attaquèrent le ciel, selon la fable, avait 100 mains et 50 têtes. Il était appelé Egeon par les hommes, et Briarée par les dieux, selon Homère.

BRICE (SAINT), évêque de Tours, et successeur immédiat de saint Martin en 397, fut accusé d'avoir eu un commerce criminel avec une religieuse, et d'en avoir eu un enfant; ce qui le fit chasser par le peuple qui mit un autre évêque à sa place. Saint Brice se retira à Rome où son innocence ayant été reconnue, il revint sept ans après dans son diocèse, et fut reçu avec joie. Il mourut le 13 novembre 444. Dans le temps que saint Brice n'était encore que diacre, saint Martin lui avait prédit qu'il serait son successeur, et qu'il essuierait beaucoup de traverses.

BRICE (GERMAIN), né à Paris en 1653, mort en 1727, est auteur d'une Description de Paris, 1752, 4 vol. in-12.

BRICE (DOM ETIENNE-GABRIEL), neveu du précédent, était né en 1697, et est mort 1755, bénédictin de Saint-Germain-des-Prés. Il est un des auteurs du *Gallia christiana*, 12 vol. in-fol.

BRIÇONNET (GUILLAUME), illustre cardinal, d'une famille féconde en personnes de mérite, fut évêque de Saint-Malo et de Nîmes, puis archevêque de Reims, après son frère Robert Briçonnet, en 1497, ensuite archevêque de Narbonne en 1507. Alexandre VI l'avait fait cardinal en 1495. On l'appelait le cardinal de Saint-Malo. Il eut beaucoup de part aux bonnes grâces de Charles VIII et de Louis XII, et se signala dans le ministère. C'est principalement à sa persuasion que Charles VIII entreprit la conquête du royaume de Naples. Briçonnet se distingua aussi au concile de Pise contre Jules II. C'était un homme de mérite, ami des savans, et zélé pour la gloire de la France, aussi bien que son frère Robert Briçonnet, qui fut archevêque de Reims, et chancelier de France. Guillaume mourut le 4 décembre 1514. Il avait épousé, avant que d'entrer dans les ordres sacrés, Raoulette de Beaune, dont il eut deux fils, Guillaume Briçonnet, abbé de Saint-Germain-des-Prés, évêque de Lodève, puis de Meaux, en 1516; et Denis Briçonnet, évêque de Toulon, puis de Lodève, et ensuite de Saint-Malo, en 1514. Ces deux évêques étaient aussi des personnes de mérite. On remarque que Guillaume Briçonnet leur père, officiant pontificalement, ils lui servirent la messe, l'un en qualité de diacre, et l'autre comme sous-diacre.

BRICHANTEAU. *Voy.* NANGIS.

BRIDAULT (JEAN-PIERRE), maître de pension, mort à Paris le 24 octobre 1761, a publié : *Phrases et Sentences tirées des comédies de Térence*, 1745, in-12; *Mœurs et Coutumes des Romains*, 1757, 2 vol. in-12. Ce dernier ouvrage est estimé.

BRIDGE (HENRI), mathématicien, né dans le comté d'Yorck en 1560, professa à Cambridge et à Londres; et enfin il eut, en 1619, la chaire de géométrie fondée par Henri Savil, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 26 avril 1629. Il a composé et fait imprimer à Goude, par le moyen d'Ulacq, l'*Arithmétique logarithmique*, en 1628, in-fol.; et la *Trigonométrie britannique*, qui a paru également à Goude, en 1633, in-fol., suppléée par Gellibrand.

BRIE, *Brixius* (GERMAIN DE), savant écrivain du 16e siècle, natif d'Auxerre, savait les langues, et surtout la grecque. Il mourut près de Chartres, en 1538, de chagrin d'avoir été volé. On a de lui une traduction latine du *Traité du Sacerdoce*, de saint Chrysostôme; un recueil de lettres et de poésies, 1531, in-4°, et d'autres ouvrages estimés.

BRIENNE, maison illustre et féconde en grands hommes, dont les plus connus sont : Gautier de Brienne, qui signala son courage à la défense de la ville d'Acre, contre les Sarrasins, en 1188. Il fut ensuite roi de Sicile et duc de la Pouille, par son mariage avec Marie Alberic, et mourut d'une blessure qu'il avait reçue en défendant les droits de sa femme, en 1205. Gautier-le-Grand, son fils, fut comte de Brienne et de Japhe; il passa dans la Terre-Sainte, où il signala son courage contre les Sarrasins; mais ceux-ci l'ayant fait prisonnier, ils le firent mourir cruellement en 1251, selon Mathieu Paris.

Gautier, son arrière-petit-fils, fut élevé à la cour de Robert-le-Bon, roi de Naples et de Sicile. Il se rendit maître de Florence; mais en ayant été chassé, il se réfugia en France, où ses services lui firent obtenir la charge de connétable, en 1356; il fut tué à la bataille de Poitiers, le 19 septembre de la même année. Il y a eu deux autres connétables en France, et plusieurs grands officiers de la couronne, issus de la même maison.

BRIENNE (Jean de), mort en 1237, laissa de sa femme Marie de Montférat, reine de Jérusalem, une fille Yolande, qui hérita du royaume de Jérusalem. *Voy.* Jérusalem. Mais il se remaria à Bérengère de Castille, dont il eut plusieurs enfans; la branche aînée porta le titre de comte d'Eu et de Guines; l'arrière-petit-fils de son fils aîné, nommé Raoul, fut connétable de France, et mourut en 1344, d'un coup de lance qu'il reçut à un tournoi fait aux noces de Philippe de France, duc d'Orléans. Son fils Raoul de Brienne, comte d'Eu et de Guines, fut créé connétable en 1344. Il fut fait prisonnier à la prise de Caen par les Anglais, et resta trois ans en Angleterre. Depuis son retour, il fut accusé de félonie, et condamné à perdre la tête, par sentence du prévôt de Paris; ce qui fut exécuté dans l'hôtel de Néelle, le 19 novembre 1350; il fut enterré dans la petite cour qui est devant le portail de l'église des Grands-Augustins. Ce seigneur n'avait pas d'enfans.

BRIENNE. *Voy.* Lomenie.

BRIET (Philippe), jésuite et savant géographe, né à Abbeville en 1600, et mort le 9 décembre 1668, a laissé en latin, 1° Parallèles de la géographie ancienne et moderne de toute l'Europe, 1648 et 1649, 3 vol. in-4°; 2° les Parallèles géographiques de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, ouvrage qui n'est point encore imprimé; 3° une chronologie latine, Venise, 1693, 7 vol. in-12; 4° *Concordia chronologica*, 5 vol. in-fol., et d'autres ouvrages. Ils sont tous estimés.

BRIEU (Saint-), *Briocus*, disciple de Saint-Germain, évêque d'Irlande, au 7e siècle, alla se réfugier en Bretagne, où il bâtit un monastère. Ce lieu devint si célèbre qu'on y vit bientôt une ville bâtie de son nom, érigée depuis en évêché.

BRIEUX. *Voy.* Moisant.

BRIGGS (Henri), l'un des plus grands mathématiciens du 17e siècle, natif de Warley-Wood, hameau obscur de la paroisse de Halifax, dans la province d'Yorck, fut professeur de mathématiques à Londres dans le collége de Gresham, en 1596, et de géométrie à Oxford, en 1619. Il mourut à Oxford dans le collége de Metton, le 26 janvier 1631, à 70 ans; il contribua beaucoup à perfectionner la méthode des logarithmes inventée par Neper. On a de lui, 1° une Table qu'il publia en 1602, à la fin du livre de Thomas Blondeville, qui traite de la construction, de la description, et de l'usage de deux instrumens inventés par M. Gilbert pour trouver la latitude de quelque lieu que ce soit, dans la nuit la plus obscure, par la seule déclinaison de l'aiguille de la boussole. La Table de Briggs est fondée uniquement sur la doctrine des triangles, pour déterminer la hauteur du pôle par le moyen de la même déclinaison; 2° *Traité du passage dans la mer Pacifique par le nord-ouest du continent de la Virginie*. Purchas inséra ce traité en 1625, dans le 3e tome de ses Voyages, page 852; 3° une bonne édition des six premiers livres d'Euclide; 4° *Arithmetica logarithmica*, Londres, 1624, in fol. Adrien Vlacq poussa plus loin le travail de Briggs, comme celui-ci avait perfectionné celui de Neper.

BRIGGS (Guillaume), excellent médecin, natif de Norwich, après avoir voyagé en différens pays, s'établit à Londres, où il se fit estimer des savans. Il devint membre de la société royale de Londres et médecin ordinaire du roi Guillaume III, et de l'hôpital de Saint-Thomas dans Southwark. Il mourut le 4 septembre 1704, à 62 ans: il avait fait une étude particulière de l'œil, et c'est le premier qui a bien fait connaître le nerf optique, la rétine et les conduits lymphatiques. On a de lui deux excellens Traités sur l'œil, dont l'un est intitulé *Ophthalmographia*; et l'autre, *Nova theoria visionis*, imprimés ensemble en 1685, in-4°.

BRIGIDE (Sainte), vierge illustre par sa naissance et par sa piété, fut ab-

besse de Kildare en Irlande, au 5e siècle. Elle fonda plusieurs monastères, et mourut vers 523. Ses miracles lui firent donner le surnom de Thaumaturge.

BRIGITTE ou BIRGITTE (Sainte), princesse de Suède, au 14e siècle, épousa Ulfon, dont elle eut huit enfans que l'on regarde tous comme bienheureux. Son époux s'étant fait religieux dans l'ordre de Cîteaux, elle s'établit à Rome où elle fonda l'ordre religieux de Saint-Sauveur, assez semblable à celui de Fontevrauld, qui fut confirmé par Urbain V en 1370. Elle alla visiter les lieux saints, et revint à Rome où elle mourut le 13 juillet 1373. On lui attribue des Révélations en huit livres, qui auraient été censurées au concile de Bâle, sans Jean de Turrecremata, qui, par son rapport, en sauva la censure. Elles sont imprimées à Nuremberg, 1521, in-fol.; et Rome, 1557, in-fol. La première gothique, datée de 1521, et qui est de 1500, est plus rare que la seconde, qui est plus d'usage à cause du caractère. *Voy.* Escobar.

BRILL (Paul et Matthieu), excellens peintres de paysages, étaient frères; Matthieu, né en 1550, fut employé par Grégoire XIII à peindre les galeries du Vatican, et mourut en 1584. Paul, né en 1554, travailla avec son frère, et mourut à Rome en 1626. Ses dessins sont fort recherchés.

BRILLON (Pierre-Jacques), célèbre avocat au parlement de Paris où il naquit le 15 janvier 1671, fut substitut du procureur-général du grand conseil, et échevin de Paris. Il se distingua par sa science et par ses talens, et mourut le 29 juillet 1736, à 66 ans: il est auteur des *Portraits sérieux, galans et critiques*; de l'*Ouvrage dans le goût des caractères de Théophraste*; de la Critique de la Bruyère, et de son Apologie; mais son principal ouvrage est, le *Dictionnaire des arrêts*, ou la *Jurisprudence des parlemens de France*, dont la meilleure édition est de 1727, 6 vol. in-fol.

BRINDLEY (Jacques), excellent mécanicien, né en 1716 à Tunstède, dans le comté de Dorset, rendit de grands services à sa patrie pour la navigation intérieure et la distribution des eaux dans les fabriques. Il fut employé par le duc de Bridgewater et plusieurs autres seigneurs, dans leurs terres. Ce qu'il a fait pour le duc de Bridgewater a été imprimé. Il est mort le 23 septembre 1772.

BRINVILLIERS (Marguerite d'Aubrai, épouse de N. Gobelin, marquis de), était fille du lieutenant-civil. Elle avait été mariée en 1651. La fortune de son mari était de 30,000 liv. de rente; elle avait eu en mariage 200,000 livres, sans l'espérance de sa portion héréditaire dans la succession paternelle. Aux avantages de la fortune elle joignait les grâces personnelles. Tout semblait leur annoncer un sort heureux; mais le marquis de Brinvilliers, qui était mestre-de-camp du régiment de Normandie, avait connu à la guerre un sieur Godin de Sainte-Croix qu'il introduisit dans sa maison, et qui en fit le malheur. Sainte-Croix sut inspirer à la marquise une violente passion pour lui. L'éclat qu'elle fit, et auquel le marquis parut insensible, détermina M. d'Aubrai à faire arrêter, sur une lettre de cachet, Sainte-Croix, qui fut mené à la Bastille où il resta un an. Il y fit connaissance avec un Italien nommé Exili, qui lui enseigna l'art pernicieux de composer des poisons. Quand il eut obtenu la liberté, il renoua avec la marquise, mais ils devinrent plus circonspects; la marquise était même rentrée en grâce avec son père: ils n'en formèrent pas moins l'horrible dessein de se servir des connaissances que Sainte-Croix avait acquises pour se défaire de son père et de ses deux frères, pour joindre à la liberté l'aisance d'une succession immense. La marquise réussit dans ses projets en 1670; sur son père, par elle-même; sur ses frères, par un domestique, sans qu'on la soupçonnât d'un si grand crime, parce que de pareilles noirceurs ne se présument pas. Sainte-Croix, qui méditait de nouveaux crimes, fabriquait continuellement de quoi les commettre. Un jour qu'il s'y appliquait, son masque de verre tomba, et il fut étouffé par la vapeur du poison. En faisant son inventaire, on trouva une cassette dans laquelle se trouvait un billet par lequel il priait de la remettre à la marquise de Brinvilliers. On l'examina; elle était pleine de différens poisons. La marquise, qui

eut connaissance de cet accident, se sauva à Liége, où elle fut arrêtée et conduite à Paris. Elle y fut condamnée à être décapitée et jetée au feu; ce qui fut exécuté le 17 juillet 1676.

BRION. *Voy.* CHABOT.

BRIOT (NICOLAS), tailleur-général des monnaies, à qui on est redevable du balancier. Cette invention fut approuvée en Angleterre comme elle le méritait; mais en France il fallut que M. Séguier employât toute son autorité pour la faire recevoir.

BRIQUEMAUT. *Voy.* COLIGNY.

BRIQUEVILLE (FRANÇOIS DE), baron de Colombières, excellent capitaine du 16e siècle, d'une maison noble et ancienne de Normandie, se signala par sa valeur dans le parti des calvinistes. Il mourut les armes à la main en 1574 sur la brèche de Saint-Lô, pour sacrifier, disait-il, tout son sang à la vérité évangélique. Il avait épousé Gabrielle, dame de Luzerne, dont il eut Paul et Gabriel de Briqueville, qui se signalèrent en plusieurs occasions. Leurs descendans se sont pareillement distingués jusqu'aujourd'hui.

BRISEIS, ou HIPPODAMIE, fille de Brisès et femme de Mynes, roi de Lyrnesse, après la prise de cette ville par Achille, devint sa captive et s'en fit aimer: cependant Agamemnon la lui enleva; ce qui mit Achille dans une telle fureur, qu'il se retira dans sa tente, et ne voulut plus combattre contre les Troyens jusqu'à la mort de Patrocle. C'est la colère de ce prince qui fait le sujet de l'Iliade d'Homère.

BRISEUX (CHARLES-ÉTIENNE), architecte, mort en 1754, est auteur de deux livres sur l'architecture, fort estimés: *Architecture moderne*, 1728, 2 vol. in-4°; l'*Art de bâtir les maisons de campagne*, 1743, 2 vol in-4°, fig.

BRISSAC. *Voy.* COSSÉ.

BRISSON (BARNABÉ), célèbre et savant magistrat au parlement de Paris, plut tellement à Henri III, par son éloquence et par son savoir, que ce prince le fit avocat-général, puis conseiller d'état, et enfin président à mortier en 1580. Il fut employé en diverses négociations importantes par Henri III, qui l'envoya en ambassade en Angleterre. Paris s'étant soulevé en 1589, au lieu de suivre ses confrères, qui sortirent de la ville, il y resta, et fut fait premier président par la ligue. Mais lorsque Henri IV assiégeait Paris, Brisson ayant remontré contre les ligueurs, que, sous prétexte d'une sainte ligue, ils détruisaient l'autorité royale, la faction des Seize le fit pendre au Petit-Châtelet d'une manière indigne, le 15 novembre 1591. Le lendemain de sa mort il fut attaché à une potence à la Grève, où il resta toute la journée du 17, avec cet écriteau: *Barnabé Brisson, chef des hérétiques et des politiques*. Son corps est enterré dans l'église de Sainte Croix de-la-Bretonnerie. On lui a reproché de recevoir ou d'extorquer des présens pour rendre la justice; peut-être ce reproche n'était-il pas fondé, mais des reproches mieux fondés sont les violences qu'il avait fomentées contre les fidèles sujets du roi, dont il avait condamné plusieurs uniquement parce qu'ils étaient bons serviteurs du roi; son ménagement pour une populace effrénée en restant à Paris, lorsqu'il aurait dû suivre ses confrères; l'imprudence qu'il eut de vouloir soutenir l'autorité royale au milieu de gens qui ne la reconnaissaient plus, et qu'il avait méprisée lui-même en restant à Paris: c'était, par ce dernier trait, s'exposer au malheur qui lui est arrivé. Crome, conseiller au grand-conseil, fit les fonctions de juge sans procès préalable. Il fut pris à neuf heures du matin, confessé à dix, et pendu à onze. Sa veuve, celle de M. Tardif, et la mère de la femme de M. Larcher, ses compagnons de malheur, poursuivirent leurs assassins par-devant le parlement, lorsqu'il fut rassemblé à Paris, après le retour du roi; et tous ceux qui y avaient eu part, tels que Crome, Hamilton, Bussi-le-Clerc, etc., au nombre de seize, furent roués en effigie, parce qu'ils étaient fugitifs: le geôlier, le bourreau, un huissier et un prêtre furent pendus réellement, neuf autres furent condamnés aux galères. On a de Barnabé Brisson un Recueil des ordonnances de Henri III, in-fol.; *De formulis et solemnibus populi romani verbis*, 1583, in-fol.; *Opera varia*, 1606, in-4°.; *De verborum significatione*, Leipsick, 1721, in-fol.; *De Persarum regio principatu*, Argentorati, 1710, in-8°, et d'autres ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec

Pierre Brisson son frère, dont on a aussi quelques ouvrages.

BRISSOT (Pierre), habile médecin du 15e siècle, né à Fontenai-le-Comte en 1478, fut grand partisan d'Hippocrate et de Gallien, et mourut en Portugal en 1522 sans avoir été marié. Il a laissé un Traité latin de la saignée dans la pleurésie, Paris, 1611, in-8°, avec les notes de R. Moreau. Son opinion est qu'il faut saigner du côté où on sent le mal.

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claude et de Messaline, fut éloigné de l'empire lorsque son père eut épousé Agrippine. Cette princesse mit sur le trône Néron son fils, qui fit empoisonner Britannicus l'an 55 de J.-C.

BRITANNICUS (Jean), habile professeur d'humanités à Palazzola sa patrie, publia de savantes notes sur Perse, Juvénal, Térence, Stace, Ovide, et mourut en 1510.

BRITO (Bernard de), religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Alméida en 1569, mort en 1617. Il employa sa qualité d'historiographe de Portugal, à faire paraître en portugais les deux premiers vol. de *Monarchia lusitana*, 1597 et 1609, 2 vol. in-fol. Antoine Brandamo, son confrère, mort en 1637, en publia les tomes 3 et 4 en 1632. François Brandamo, aussi son confrère, mort en 1683, à 65 ans, en a publié le 5e en 1650, et le 6e en 1672. Enfin le père Raphaël de Jésus en a donné le tome 7e et dernier en 1683. Il ne faut pas le confondre avec François de Brito, qui a donné *Nova lusitanio historia da guerra Brasilica*, Lisboa, 1675, 2 vol. in-fol.

BRITTON (Thomas), s'est fait un nom en Angleterre par l'adjonction d'états assez opposés, étant en même temps musicien, marchand de charbon de terre et chimiste, et par le beau cabinet de musique et d'histoire naturelle qu'il a laissé en mourant, en septembre 1714.

BROCARD (Jacques), visionnaire de Vénise, croyait trouver dans l'Ecriture les prédictions des événemens futurs, et les appliquait au prince d'Orange, à Philippe II, à la reine Elisabeth, à l'Empereur. Il avait embrassé le protestantisme; et les catholiques l'ayant accusé en France, où il était, d'être l'auteur des troubles, il se retira à Nuremberg où il finit ses jours. Bongars parle de lui dans deux de ses Lettres datées de 1591 et 1593. M. de Pardaillan, de qui il avait su se faire bien venir, fit la dépense de l'impression de ses ouvrages, *Mystica et prophetica interpretatio Geneseos*; Lugd. Bat., 1584, in-4°.; Levitici, 1580, in-8°.

BRODEAU (Julien), excellent avocat au parlement de Paris, originaire de Tours, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite, mourut le 19 avril 1635. On a de lui des Notes sur les arrêts de Louet; la Vie de Charles du Moulin; des Commentaires sur la Coutume de Paris, 1669, 2 vol. in-fol.; et d'autres ouvrages.

BRODEAU (Jean), célèbre écrivain du 16e siècle et chanoine de Tours sa patrie, fut ami de Pierre Danés et de plusieurs autres savans hommes de son temps. Il se distingua par sa science dans les belles-lettres et dans les mathématiques, et mourut à Tours vers 1563, après avoir publié, *Miscellanea*, 1604, in-8°, 2 parties, et des Notes sur Euripide, Martial, etc.

BROGLIE (Victor-Maurice de), d'une famille originaire de Piémont, établie dans le Querci dès le quatorzième siècle, se distingua dans l'état militaire qu'il embrassa fort jeune. Le roi, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus dans les différens grades par lesquels il avait passé, le fit maréchal de France en 1724. Il mourut le 4 août 1727, âgé d'environ quatre-vingts ans.

BROGLIE (François-Marie), fils du précédent, né le 11 janvier 1671, se distingua dans les campagnes d'Italie pendant la guerre terminée en 1736. Il reçut le bâton de maréchal en 1734, et mourut le 20 mai 1745. Son fils, Victor-François, né le 19 octobre 1718, a été nommé maréchal de France le 16 décembre 1759.

BROGNIER ou de BROGNI (Jean), plus connu sous le nom de cardinal de Viviers, du nom de son premier évêché, était fils de Jean Fraçon, pauvre paysan de Brogni, près d'Anneci. Il était porcher lorsque des religieux, croyant remarquer en lui de l'intelligence, le conduisirent à Rome pour y faire ses études. Ayant fait d'assez grands progrès, il

revint dans sa patrie, et embrassa l'ordre des Chartreux; Philippe-le-Hardi l'en tira, pour rendre utiles à l'église sa science et ses belles qualités. L'antipape Clément VII le fit évêque de Viviers, et cardinal en 1383. Benoit XIII le fit cardinal, évêque d'Ostie en 1398, et par conséquent vice-chancelier de l'église romaine. Le cardinal de Viviers ne laissa pas de venir au concile de Pise, où ce pape fut déposé en 1410. Il fut fait archevêque d'Arles, et en 1420 il eut l'administration de l'évêché de Genève. Jean XXIII le députa au concile de Constance qu'il présida ordinairement; et c'est lui qui consacra Martin V. Prévoyant l'intention des pères au sujet de Jean Hus, il fit tout son possible pour les faire rétracter; mais n'ayant pu y réussir, il refusa de signer sa sentence. Il est mort à Rome le 26 février 1426.

BROHON (Jacqueline-Aimée), morte à Paris le 18 octobre 1778, a donné *Les amans philosophes*, 1755, in-12.

BROKESBY (François), anglais, né à Slocke, curé de Rowley, est auteur d'une Vie de J.-C. et de l'*Histoire de la primitive Eglise*, Cambridge, 1712, in-8°. M. Nelson le prit pour son coopérateur dans sa Compilation des *Fastes de l'église d'Angleterre*. Il est encore auteur d'un livre intitulé *De l'éducation, avec une grammaire à l'usage des universités*, 1710, in-8°. Sa mort suivit de près la publication de la *Vie de Dodwel*, en 1715.

BROME (Alexandre), poète anglais du temps de Charles Ier, né en 1600, mort en 1666, est auteur d'un volume in-8° de Poésies, d'une traduction d'Horace, d'une comédie, *La ruse d'amour*.

BROME (Richard), autre auteur de comédies anglaises du temps de Charles Ier, mort en 1652, a donné *La fille du Nord* et *La bande joyeuse*.

BRONCHORST (Everard), l'un des plus célèbres jurisconsultes des Pays-Bas, natif de Deventer, enseigna le droit à Wittemberg, à Erfort et a Leyde. Il mourut en cette dernière ville en 1627, à 73 ans. On a de lui divers ouvrages de jurisprudence, dont la plupart sont imprimés à Leyde, 1621, in-4°. Il ne faut pas le confondre avec son père Jean Bronchorst, savant mathématicien, natif de Nimègue, mort à Cologne en 1570, dont nous avons plusieurs ouvrages.

BRONTÈS, l'un des cyclopes qui travaillaient dans la forge de Vulcain, fut ainsi nommé parce que, selon la fable, il forgeait la foudre de Jupiter; car *brontè*, en grec, signifie le tonnerre ou la foudre.

BRONZINO (Agnolo), habile peintre italien, mort à Florence vers 1570, excellait surtout dans le portrait. On l'appelle communément le Bronzin.

BROOME (Guillaume), né dans le comté de Chester, traducteur de l'*Iliade* en prose, a aidé Pope dans la Traduction de l'*Odyssée*. Il fut successivement curé de différentes paroisses, car les ecclésiastiques anglais ne sont pas plus attachés à leurs bénéfices que ceux des autres communions, et ils n'en permutent pas un d'un plus fort revenu contre un moindre. Il est mort le 16 novembre 1745.

BROSSARD (Sébastien de), savant musicien français, dont on a un Dictionnaire de musique in-fol., et une seconde édition in-8°; une Dissertation sur la nouvelle méthode d'écrire le plain-chant et la musique; deux livres de motets; neuf leçons de ténèbres, et un recueil d'airs à chanter. Il mourut en 1730, âgé d'environ 70 ans.

BROSSE (Guy de la), médecin de Louis XIII, obtint de ce roi en 1626 des lettres-patentes pour l'établissement d'un jardin royal des plantes médicinales, dont il donna la description en 1636, in-4°. Il avait donné, en 1628, un vol. in-8°, sur les vertus et l'utilité des plantes. Il est mort en 1641. Il n'était pas ami de Guy-Patin, qui en parle en mauvaise part.

BROSSE (Jacques de), célèbre architecte français, florissait sous la régence de Marie de Médicis. C'est lui qui donna les dessins du palais du Luxembourg, de l'aquéduc d'Arcueil et du portail de Saint-Gervais, à Paris.

BROSSE (Jean de), chambellan et maréchal de France, rendit de grands services au roi Charles VII. Il se distingua au siége d'Orléans et à la bataille de Patay en 1429, et mourut en 1433. Il était seigneur de Sainte-Sévère, de Boussac et autres lieux; et

descendait d'une noble et ancienne famille.

BROSSE (JEAN II DE), fils du précédent, rendit aussi de grands services à Charles VII, qui le fit son conseiller et son chambellan. Son mariage avec Nicole de Blois, fille unique de Charles de Blois, dit de Bretagne, baron d'Avaugour, lui procura le duché de Penthièvre, dont elle devint l'héritière, et qui fit joindre à son fils le nom de Bretagne à celui de Brosse. Jean avait suivi le parti du roi Louis XI, dans la guerre du bien public, ce qui donna lieu au duc de Bretagne de s'emparer du duché de Penthièvre. Il ne put y rentrer de sa vie, et prit le parti de céder au roi, en 1479, tous les droits qu'il avait de sa femme sur le duché de Bretagne. Son fils, Jean III, et son petit-fils René, ne furent pas plus heureux que lui, quoique la Bretagne fût venue à la France. René, de déplaisir, avait suivi le connétable de Bourbon et avait été tué à la bataille de Pavie, en 1524. Jean IV son fils ne trouva pas de meilleur moyen, pour rentrer dans ses terres de Bretagne, que d'épouser Anne de Pisseleu (*voyez* Pisseleu), maîtresse de François Ier, qui fut depuis duchesse d'Etampes. Ce moyen lui réussit. A la mort de François Ier, il perdit le duché d'Estampes, que Henri II donna à sa maîtresse la duchesse de Valentinois; mais Charles IX le lui rendit; il le garda jusqu'à sa mort, sans enfans, en 1565, qu'il fut réuni à la couronne, et donné depuis au duc de Vendôme; sa sœur Charlotte fit passer les biens de sa maison dans celle de Luxembourg..

BROSSE (JOSEPH DE LA), carme-déchaux, connu sous le nom du père Ange de Saint-Joseph, s'appliqua aux langues orientales et fut employé dans les missions du Levant et d'Angleterre. A son retour il se retira à Toulouse sa patrie, et mourut à Perpignan en 1697, à 61 ans. On a de lui *Pharmacopea persica*, 1681, in-8°; *Gazophilacium linguæ Persarum*, 1684, in-fol.

BROSSE (PIERRE DE LA), barbier de saint Louis, devint chambellan et favori de Philippe-le-Hardi. Craignant que l'ascendant que la reine Marie prenait sur le roi son époux ne lui fût contraire, il empoisonna Louis, fils aîné de Philippe du premier lit, et en accusa la reine. Une béguine de Nivelle en Flandre, qu'on alla consulter, découvrit l'auteur du crime. La Brosse fut pendu en 1276.

BROSSES (CHARLES DE), né à Dijon en 1709, allia les soins et les études propres à la magistrature, à celles de la littérature. L'académie de Dijon, fondée en 1740, et celle de Lyon, le choisirent pour un de leurs membres. Celle de sa patrie lui doit de savantes dissertations. Il souffrit constamment le bouleversement de la magistrature, en 1701. Son goût pour les lettres le consola. C'est ce temps de loisir pour lui qu'il choisit pour achever son *Salluste*, qu'il avait, depuis vingt-cinq ans, entrepris de traduire et de suppléer. En 1777, il fit un voyage à Paris, pour y voir sa fille, qui y était mariée. Il y est mort au mois de mai de ladite année, et fut enterré à Saint-André-des-Arcs, où l'on voit son épitaphe. Ses ouvrages sont: *Lettres sur la découverte d'Herculanum*, 1750, in-8°; *Du culte des dieux fétiches, ou parallèle de l'ancienne idolâtrie avec celle des peuples de Nigritie*, 1760, in-12, ouvrage estimé; *Histoire des navigations aux terres australes*, 1756, 2 vol. in-4°, peu recherché, depuis les nouveaux voyages que M. de Bougainville et des Anglais ont faits dans cette partie du monde; mais son ouvrage le plus considérable est son *Salluste français*, Dijon, 1777, 3 volumes in-4°, grand papier; il l'a intitulé *Histoire romaine du 7e siècle de Rome*, parce qu'il a refait l'Histoire que Salluste avait composée, et que nous avons perdue, de ce qui s'est passé depuis la guerre de Jugurtha jusqu'à la conjuration de Catilina, en insérant dans sa composition, d'une manière ingénieuse, les fragmens de cette histoire qui sont épars dans différens auteurs, et la faisant précéder de l'Histoire de Jugurtha, et suivre celle de Catilina; ce qui compose en effet l'*Histoire du 7e siècle de Rome*. Il a disposé une édition latine de cet auteur; mais elle n'a pas encore paru.

BROSSETTE (CLAUDE), né à Lyon en 1671, s'attacha au barreau, et mourut en 1743. Il a contribué à l'établissement de l'académie de Lyon, et à y former une bibliothèque publique.

en joignant la sienne à celle de M. Aubert, qui en avait fait présent à la ville; il en jouit cependant toujours en qualité de bibliothécaire. Il a donné le procès-verbal de l'ordonnance criminelle en 1700, et en 1703, les Titres du droit civil et canonique; en 1711, l'Éloge historique de la ville de Lyon. Ses Notes sur Boileau et sur Regnier lui ont fait honneur.

BROSSIER (MARTHE), fille d'un tisserand de Romorantin, se fit passer pour possédée sous le règne de Henri IV, et fit grand bruit à Paris et ailleurs; mais le parlement la fit reconduire à Romorantin, par arrêt du 24 mai 1599, avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle. Un abbé de Saint-Martin, du nom de La Rochefoucault, l'enleva et la mena à Rome. Le pape les renvoya l'un et l'autre. Duret, et quelques autres médecins qui avaient été gagnés par les ligueurs, déclarèrent qu'elle était véritablement possédée; mais Marescot, avec tous les autres, furent d'un avis contraire.

BROUE (PIERRE DE LA), fameux évêque de Mirepoix, si connu par son opposition à la bulle *Unigenitus*, dont il interjeta appel avec trois autres prélats, le premier mars 1717, a donné un livre intitulé *Défense de la grâce efficace par elle-même*, in-12; et quelques autres écrits. Il mourut à Bellestat, village de son diocèse, le 20 septembre 1720, à 77 ans.

BROUGHTON (HUGUES), savant écrivain et théologien anglais, mourut en 1612, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages en anglais, Londres, 1662, 4 tom. in-fol. Il était ennemi déclaré des presbytériens et de Théodore de Bèze.

BROUGHTON (THOMAS), né à Londres le 5 juillet 1704, est l'auteur de *Biographia Britannica*. Il était fils d'un curé, et le devint lui-même. Il était marié, et laissa six enfans quand il est mort, le 21 décembre 1774. On a encore de lui: *Bibliotheca Historica Sacra*, ou *Dictionnaire historique de la religion*, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, 1756, 2 vol. in-fol.; des Sermons et autres ouvrages.

BROUKHUSIUS (JEAN), né à Amsterdam en 1649, fut capitaine dans le régiment de Van-Wede, et mourut en 1707, à 58 ans. On a donné une belle édition de ses poésies latines en 1711, in-4°, et des hollandaises en 1712, in-4°. Il a donné un Commentaire sur Properce en 1702, in-4°, et sur Tibulle en 1708, in-4°.

BROUSSON (CLAUDE), fameux avocat protestant, né à Nîmes en 1647, plaida à Toulouse avec réputation jusqu'en 1683, qu'il reçut chez lui les députés des églises prétendues réformées. C'est dans cette assemblée qu'on dressa le projet qui a tant fait de bruit, et par lequel on résolut que l'on continuerait de s'assembler, quoiqu'on vînt à démolir les temples. Brousson se retira pour lors à Nîmes, où, craignant d'être arrêté, il s'en alla à Genève, et de là à Lausanne. Depuis ce temps il ne cessa de voyager de ville en ville, et de province en province, tantôt en France, tantôt en Hollande ou en Allemagne, répandant partout des écrits, même séditieux, pour soutenir son parti; mais il fut enfin arrêté à Oleron le 19 septembre 1698, et transféré à Montpellier, où il fut rompu vif le 4 novembre suivant. Il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure cause. On a de lui *Observations sur la traduction du Nouveau Testament du père Amelotte*, Delft, 1697, in-12; et un grand nombre d'ouvrages en faveur des calvinistes. On a de la peine à comprendre qu'ayant passé presque toute sa vie à voyager, il ait pu composer tant d'ouvrages; mais il était laborieux et, il avait beaucoup de facilité et de talens.

BROWER (CHRISTOPHE), savant jésuite, natif d'Arnhein, se fit estimer du cardinal Baronius et de plusieurs autres savans. Il mourut à Trèves le 11 juin 1617, à 58 ans. On a de lui, 1° les Antiquités de Fulde, in-fol; 2° Les Annales de Trèves, dont l'édition de 1626 est rare, parce qu'elle a été supprimée. Il y en a une autre édition, Liége, 1670, 2 vol in-fol; 3° une édition de Venantius Fortunatus, et des notes sur quelques pièces de Raban Maure.

BROWN (EDOUARD), théologien du 17e siècle. *Voy.* GRATIUS.

BROWN (THOMAS), fameux médecin et antiquaire anglais du 17e siècle, natif de Londres, voyagea en France et en Italie, prit le degré de docteur en médecine à Leyde, et, en 1637, à Ox-

ford. Il se maria en 1641. Charles II le fit chevalier en 1671. Il est très-connu par son livre intitulé *Religio medici*, dont il y a eu un grand nombre d'éditions en anglais; en latin, 1644, in-12; en français, 1668, in-12. Ses ouvrages sont réunis en un vol. in-fol. L'abbé Souchay en a traduit les Erreurs populaires, 1733, 2 vol. in-12. Le reste traite des plantes dont il est parlé dans l'Écriture; des poissons dont J.-C. mangea avec ses disciples, et d'autres antiquités. Guy Patin dit (à l'occasion du livre intitulé : *Religio medici*) : L'auteur est un mélancolique agréable, qui cherche maître, en fait de religion, comme beaucoup d'autres, et qui peut-être enfin n'en trouvera aucun. Il est mort le 19 octobre 1682. C'est un nommé Merryweather, maître d'école de Gainsborough qui a traduit la *Religion du médecin* en latin. Il mourut à Norwic en 1680.

BROWN (Ulysse-Maximilien de), d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons d'Irlande, féconde en personnes de mérite, naquit à Bâle le 24 octobre 1705. Il fut appelé en Hongrie en 1715 par le comte Georges de Brown son oncle, membre du conseil aulique de guerre, et colonel d'un régiment d'infanterie. Il fut présent au fameux siége de Belgrade en 1717; et sur la fin de 1723, il devint capitaine dans le régiment de son oncle, puis lieutenant-colonel en 1725. Il passa en Corse en 1730, avec un bataillon de son régiment, et contribua beaucoup à la prise de Callansara, où il reçut à la cuisse une blessure considérable. Il fut nommé chambellan de l'empereur en 1732, fut fait colonel en 1734, et se distingua tellement dans la guerre d'Italie, surtout aux batailles de Parme et de Guastalla, et en brûlant en présence de l'armée française le pont que le maréchal de Noailles avait fait jeter sur l'Adige, qu'il fut fait général de bataille en 1736. L'année suivante, il favorisa la retraite par une savante manœuvre, et sauva tous les bagages à la malheureuse journée de Banjaluca en Bosnie du 3 août 1737. Il ne se distingua pas moins au combat de Cornea en Hongrie le 4 juillet 1738. De retour à Vienne en 1739, l'empereur Charles VI l'éleva à la dignité de général-feld-maréchal-lieutenant, et le fit conseiller dans le conseil-aulique de guerre. Après la mort de ce prince, il défendit la Silésie contre le roi de Prusse. Il suivit en 1744 le prince de Lobkowitz en Italie, prit la ville de Vėletri le 4 août, chassa les Espagnols du Milanez en 1746, et s'étant joint à l'armée du prince de Lichtenstein, il commanda l'aile gauche de l'armée autrichienne à la bataille de Plaisance le 15 juin 1746, et défit l'aile droite de l'armée ennemie commandée par le maréchal de Maillebois. Après cette célèbre bataille, dont le gain lui fut dû, il s'empara de Gênes, passa le Var le 30 novembre malgré les troupes françaises, entra en Provence, y prit les îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat, et pensait à se rendre maître d'une plus grande partie de la Provence, lorsque la révolution de Gênes, et l'armée du maréchal de Belle-Isle, l'obligèrent de faire cette belle retraite, qui lui attira l'admiration et l'estime de tous les connaisseurs. L'impératrice reine de Hongrie, pour récompenser ses services, le fit gouverneur de Transilvanie en 1749. Il eut en 1752 le gouvernement de la ville de Prague, avec le commandement général des troupes dans la Bohème, et le roi de Pologne électeur de Saxe l'honora, en 1753, de l'ordre de l'Aigle blanc. Enfin il fut déclaré feld-maréchal en 1754. Le roi de Prusse ayant envahi la Saxe en 1756, et attaqué la Bohème, le comte de Brown marcha contre lui; il repoussa ce prince à la bataille de Lobositz. Sept jours après cette bataille, il entreprit cette fameuse marche en Saxe, pour y délivrer les troupes saxonnes enfermées entre Pirna et Komgstein, action digne des plus grands capitaines anciens et modernes. Il obligea ensuite les Prussiens à se retirer de la Bohème; ce qui lui valut le collier de la Toison d'or, dont l'empereur l'honora en 1757. Peu de temps après, le comte de Brown passa en Bohème, où il ramassa des troupes à la hâte, pour résister au roi de Prusse, qui avait pénétré de nouveau à la tête de toutes ses forces. Le 6 mai se donna la fameuse bataille de Potschernitz ou de Prague, dans laquelle le comte de Brown fut dangereusement blessé, et obligé de se retirer à Prague, où il mourut de ses blessures le 26 juin 1757 à 52 ans. Il y a tout lieu de croire que sans sa blessure, il au-

rait remporté la victoire, d'autant plus qu'il avait enfoncé les Prussiens, et que le comte de Schwerin, leur plus grand général, y avait été tué. Le comte de Brown n'était pas seulement grand général, il était aussi habile négociateur, et très-versé dans la politique. Il a laissé deux fils au service de l'empereur.

BROWNCKER (Guillaume), né en Irlande en 1620, fut un des premiers membres de la société royale de Londres, et son président pendant quinze ans. Il mourut le 5 avril 1684. On a publié sa Correspondance avec Wallis, sur les mathématiques, sous le titre de *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4°. Il y a beaucoup de mémoires de lui dans les Transactions philosophiques.

BROWNE (Edouard), médecin, et fils de Thomas le médecin, voyagea en Allemagne, Hongrie et Turquie. De retour à Londres, il fut médecin de Charles II, et ensuite de l'hôpital de Saint-Barthélemi. Il est mort au mois d'août 1708, laissant un fils et une fille. C'est à lui qu'on doit la traduction anglaise des *Vies de Plutarque*.

BROWNE (Simon), ministre non-conformiste, né en 1680, fut fait pasteur à Portsmouth; mais la mort de sa femme et de son fils lui fit abandonner sa place, pour s'occuper à traduire des livres grecs et latins de l'antiquité, et à faire d'autres livres pour l'instruction des enfans. Il mourut de mélancolie en 1732. On a encore imprimé de lui des Sermons, des Hymnes, et des Chansons spirituelles.

BROWNE (Isaac Hawkins), poète anglais, né à Burton le 21 janvier 1706, se maria en 1744, et mourut le 14 février 1760. Ses Poésies ont été imprimées en 1768, in-8°; mais son principal ouvrage est celui : *De animæ immortalitate*, 1754, en deux livres.

BROWNE (Robert), fameux schismatique anglais, dont le nom a été donné à la secte des brownistes. Ils ne sont ni épiscopaux ni presbytériens; c'est une espèce d'hérétiques, dont le gouvernement ecclésiastique est démocratique. Il abjura cependant ses erreurs et fut reçu à la communion de l'église anglicane en 1590. Après quoi il obtint une cure dans le comté de Northampton. Il est mort en 1630. On a de lui un livre anglais intitulé *Différence des mœurs des chrétiens d'avec celles des turcs, papistes et païens*, qu'il fit imprimer à Middelbourg en 1582, in-4°.

BROWNE (Georges), docteur en théologie, fut promu à l'archevêché de Dublin en 1535. Il est le premier prélat qui ait embrassé la réformation en Irlande; c'est lui qui a détruit toutes les dévotions superstitieuses de saint Patrice et les couvens d'Irlande. Il est mort en 1556.

BROWNE (Thomas), de facétieuse mémoire, fit ses études à Oxford, et apprit les langues française, italienne et espagnole. Les irrégularités de sa vie le contraignirent à quitter l'université, et à retourner chez son père, qui l'envoya chercher fortune à Londres. Il manqua d'y mourir de misère; mais enfin il trouva moyen d'entrer dans le collége d'Upton. Cette vie n'était pas faite pour lui plaire; il retourna à Londres, et se mit à écrire avec d'autres compagnons pour gagner de quoi vivre. Des Dialogues, des Lettres, des Poésies qu'il publia ne découvrirent pas en lui beaucoup d'érudition, mais beaucoup de gaité. Il est mort en 1704. Ses œuvres ont été imprimées en 1707, 4 vol. in-8°.

BROWNE (Guillaume), médecin, mort en 1754, à 82 ans, a traduit en anglais la *Dioptrique* et la *Catoptrique* de Grégory. Il est auteur de différentes Poésies, de *Opuscula varia medicorum*, 1765, in-4°, avec un Appendix, qui a paru en 1768.

BROWNE (Jean), ingénieux écrivain anglais, né à Rothbury le 5 novembre 1715, devint chanoine de Carlisle, docteur en théologie, et servit volontaire au siége de cette ville dans la rébellion de 1745. Il est mort le 23 septembre 1766. Il a donné, en 1751, un *Essai sur les caractères de Shaftsbury*, qui fut fort applaudi, et qui fut réimprimé pour la cinquième fois en 1764, in-8°; *Essai sur la musique*, 1751; les tragédies de *Barberousse* et d'*Adelstan*, *Jugement sur les mœurs du temps*, 1757, in-8°, 2 vol.; l'*Histoire de la poésie*, 1764, in-8°; des Sermons; car les ecclésiastiques d'Angleterre allient le théâtre avec la prédication;

c'est, selon eux, deux manières d'instruire.

BROWNE (Guillaume), poète anglais, né en 1590, d'une bonne famille, s'est acquis beaucoup de réputation au 17e siècle par ses poésies, qui consistent, 1° en des Pastorales imprimées en 1625, en 2 tom. in-8°; 2° *La flûte du berger*, en sept églogues, Londres, 1614, in-8°; 3° *Elégie sur la perte irréparable du prince Henri, fils aîné du roi Jacques Ier*. Ses œuvres ont été imprimées en 1772, 3 vol. in-12.

BROWNE (Pierre), irlandais, fut évêque de Kork, et mourut dans son palais épiscopal en 1735. Une réfutation du premier ouvrage de Toland, dans lequel cet audacieux écrivain s'efforçait de détruire les mystères de la religion chrétienne, fit sa fortune. On a encore de lui des sermons anglais.

BROWNRIG (Ralph), docteur en théologie d'Oxford, né en 1592, et nommé, en 1641, à l'évêché d'Exeter, dont il fut privé en 1645, pour quelques assertions dans un de ses sermons qui avaient déplu au parlement. Il avait eu le courage de dire à Olivier Cromwel, qu'il devait rétablir Charles II dans ses justes droits; ce qui ne l'empêcha pas de prêcher à Londres. Il y fit son dernier sermon un an avant qu'une hydropisie l'enlevât de ce monde, en 1659. Ses sermons sont imprimés en 1674, 3 vol. in-fol. Il fut marié une fois, et eut un enfant.

BRUCCIOLI (Antonio), florentin, qui vivait en 1550, et n'était pas dans les ordres sacrés, a fait une version italienne de la Bible, imprimée à Venise, in-4°, sans date, mais dont la meilleure édition, avec des notes, est celle de Venise, 1546 et 1548, 7 tom. in-fol., qui se relient en 3 ou 4. Cette version a été mise à l'*Index*, parce qu'ayant traduit sur la version de Pagnin, qui n'est pas claire, il a fait plusieurs fautes. On a encore de lui, *Dialoghi philosophici*, Venise, 1526, in-fol., ou 1537, in-4°. Cet auteur a fait aussi des notes sur plusieurs ouvrages italiens, comme ceux de Pétrarque, Bocace, etc.

BRUCOURT (Charles-François-Olivier-Rosette de), chevalier de Saint-Louis, né à Grosville près Valogne, mort le 16 novembre 1755, a donné un *Essai sur l'éducation de la Noblesse*, 1747, 2 vol. in-12.

BRUCTERES, peuple germain, qui habitait sur les bords du Rhin, vers Cologne, fut détruit en partie par les peuples circonvoisins, qui, selon Tacite, en firent périr soixante mille par spectacle, comme un jeu de gladiateurs à outrance. Constantin surprit les restes de ce peuple au dépourvu. Il en tua ou prit un grand nombre, brûla leurs villages; et, à son retour, il exposa aux bêtes féroces, dans les arènes, tous ceux qui étaient capables de porter les armes.

BRUERE (Charles Le Clerc de la), secrétaire d'ambassade à Rome pour M. le duc de Nivernois, eut le privilége du Mercure depuis 1744 jusqu'à sa mort, arrivée en 1754, lorsqu'il était âgé de 39 ans. Il est auteur de plusieurs opéras: *Les voyages de l'Amour*, *Dardanus*, *Le prince de Noisi*; d'une comédie intitulée *Les Mécontens*, et d'une Histoire de Charlemagne, 2 vol. in-12.

BRUEYS (David-Augustin), naquit à Aix en 1640, fut élevé dans la religion protestante, et fit d'abord une réponse à l'*Exposition de la foi de l'Église*, par M. Bossuet. Cet habile prélat, au lieu de réplique, entreprit la conversion de Brueys, qui fit en effet abjuration peu de temps après. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages en faveur de l'église, entre autres l'*Histoire du fanatisme de notre temps*, ou *des Cévennes*, 1733, 3 vol. in-12, et mourut à Montpellier le 25 novembre 1723, à 84 ans. Il est moins connu par ses ouvrages en faveur de l'église que par ses pièces de théâtre, dont il fit la plupart avec Palaprat, et qui ont été recueillies en 1735, 3 vol. in-8°. On estime surtout *le Grondeur* et *le Muet*. C'est lui qui a corrigé l'ancienne farce de *Patelin*, que l'on joue souvent.

BRUGES (Jean de), célèbre peintre flamand, inventa le premier la manière de peindre à l'huile, ayant reconnu par plusieurs essais et diverses expériences de chimie (science à laquelle il s'appliquait aussi), qu'en broyant des couleurs avec de l'huile de noix ou de lin, il s'en faisait un corps solide qui résistait à l'eau et qui n'avait pas besoin de vernis, comme les peintures en détrempe ou à fresque. Il présenta le premier tableau peint de cette façon

à Alfonse Ier, roi de Naples, qui en fut très-content. *Voy.* Eick et Antoine de Messine.

BRUGIANTINO (Vincent), poète italien de Ferrare, dont nous avons deux ouvrages rares, *Angelica inamorata*, Venise, 1553, in-4°; *Le cento novelle in ottava rima*, Venise, 1554, in-4°.

BRUGLE. *Voy.* Breugel.

BRUHIER D'ABLAINCOURT (Jean-Jacques), né à Beauvais, était de l'académie d'Angers, et exerçait la médecine à Paris. Il y est mort en 1756. Il a traduit plusieurs ouvrages d'Hoffman: *Médecine raisonnée*, 1739, 9 vol. in-12; *Traité des fièvres*, 1746, 3 vol. in-12; *Politique du médecin*, 1751, in-12. Il a fait, *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, 1749, 2 vol. in-12, etc.

BRUIERE. *Voy.* Bruyère.

BRULART (Pierre) secrétaire d'état en 1569, d'une famille noble, ancienne, et féconde en personnes de mérite, était secrétaire des commandemens de la reine Catherine de Médicis dès 1564, et fut employé en diverses affaires importantes; mais le roi Henri III, en allant aux états de Blois, lui donna ordre de ne plus exercer sa charge de secrétaire d'état. Il mourut en 1608. Son fils Nicolas Brulart, seigneur de Sillery, de Puisieulx et de Berni, président au parlement de Paris, mourut chancelier de France, le premier octobre 1624: Pierre Brulart son fils, vicomte de Puisieulx et de Sillery, secrétaire d'état sous Henri IV et sous Louis XIII, fut disgracié, et mourut le 22 avril 1640.

BRULEFER (Etienne), théologien scolastique natif de Saint-Malo, entra dans l'ordre des frères mineurs, et fut docteur de Sorbonne au 15e siècle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre lesquels se trouve une dissertation assez curieuse contre ceux qui font des peintures immodestes de la sainte Trinité.

BRUMOY (Pierre), savant jésuite, né à Rouen en 1688, se distingua dans sa jeunesse par ses talens pour les belles-lettres, et se fit aimer toute sa vie par sa probité, sa vertu, et les qualités de son cœur. Il mourut à Paris le 17 avril 1742. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; le plus considérable est son Théâtre des Grecs, en 3 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. On estime encore ses poëmes des passions, et de la Verrerie, qui se trouvent dans ses œuvres latines et françaises, 4 vol. in-8°.

BRUN (Antoine), fils de Claude Brun, conseiller au parlement de Dole, d'une famille noble et ancienne, naquit à Dole en 1600, fut ambassadeur de Philippe IV, roi d'Espagne, aux conférences de Munster en 1643, où il conclut la paix entre l'Espagne et la Hollande. Il avait de grands talens pour les négociations, et fut ensuite ambassadeur en Hollande. Il mourut à La Haie en 1654, laissant plusieurs enfans. C'était aussi un homme de lettres, dont on a quelques poésies dans les *Délices de la poésie française*, 1620, in-8°.

BRUN (Charles le), premier peintre du roi, directeur des manufactures des Gobelins, directeur chancelier et recteur de l'académie royale de peinture et de sculpture, naquit à Paris en 1618, d'un père qui était sculpteur. Il fut disciple de Vouet. Le chancelier Seguier l'envoya à Rome, où il l'entretint pendant quelques années. Le Brun avait un génie vaste et universel; il excellait surtout dans le dessin. Il y a peu de peintres dont on voie à Paris un si grand nombre de tableaux. Les passions y sont exprimées d'une manière admirable; il pèche néanmoins dans le coloris. Louis XIV lui fit présent de son portrait enrichi de diamans, et lui donna des lettres de noblesse. Les princes et les grands lui donnèrent aussi des marques de leur estime. Il mourut à Paris le 12 janvier 1690, à 72 ans; sa veuve est morte en 1699. Il a fait un Traité des passions composées, et un autre de physionomie, in-12. Ses tableaux des batailles d'Alexandre ont été gravés par Audran, et les ont immortalisés l'un et l'autre.

BRUN (Pierre le), savant prêtre de l'Oratoire, natif de Brignoles, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages estimés. Les principaux sont, 1° Histoire critique des pratiques superstitieuses, 4 vol. in-12; 2° Explication littérale, historique et dogmatique des cérémonies de la messe, etc., 4 vol. in-8°; 3° Lettres pour prouver l'illusion des philosophes sur la baguette

divinatoire, in-12 ; 4° un discours sur la comédie, pour prouver qu'elle n'est point permise aux chrétiens, 1731, in-12, etc. Le père Le Brun mourut le 6 janvier 1729, à 67 ans.

BRUN DESMARETTES (Jean-Baptiste le), fils d'un libraire de Rouen, conserva toute sa vie une étroite liaison avec les solitaires et les amis de Port-Royal-des-Champs, où il avait étudié. Il fut en grande estime auprès de M. Colbert, archevêque de Rouen, et auprès du cardinal de Coislin, évêque d'Orléans, et contribua à plusieurs établissemens dans ces diocèses. Son attachement à MM. de Port-Royal l'enveloppa dans leur disgrâce. On se saisit de ses papiers, et on l'enferma à la Bastille, où il demeura cinq ans. Il mourut à Orléans dans un âge très-avancé, le 19 mars 1731. C'est lui qui est l'auteur des bréviaires d'Orléans et de Nevers. On a encore de lui, 1° *Voyages liturgiques de France*, sous le nom du sieur de Moléon, in-8°. Cet ouvrage est rempli de recherches très-curieuses. 2° Il avait achevé une édition des œuvres de Lactance, que l'abbé Lenglet du Fresnoy a publiée ; 3° une édition de Saint-Paulin ; 4° *Concorde des Livres des Rois et des Paralipomènes*, en latin, Paris, 1691, in 4°.

BRUN (Antoine-Louis le), poète français, mourut à Paris en 1743, à 63 ans. On a de lui *Aventures d'Apollonius de Tyr*, 1710, in-12 ; celles *de Calliope*, 1710, in-12 ; des épigrammes, etc., 1714, in-8° ; des odes, 1719, in-12 ; des fables, 1722, in-12 ; un Théâtre lyrique, qui n'a pas été mis en musique, 1712, in-12.

BRUN (Guillaume le), jésuite, mort en 1768, à 84 ans, est auteur d'un Dictionnaire français-latin fort estimé, dont la 3e édition est de 1770, in-4°.

BRUN (Denis le), reçu avocat au parlement de Paris en 1659, a donné un Traité des Successions, Paris, 1775, in-fol. ; un Traité de la communauté, 1754, in-fol.

BRUNEHAUD ou BRUNICHILDE, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths en Espagne, épousa Sigebert Ier, roi d'Austrasie, en 568, et fut mère de Childebert II, d'Ingonde et de Clodesinde. Saint Grégoire-le-Grand, et saint Germain de Paris, donnent de grands éloges à cette princesse, qui apparemment parut d'abord vertueuse ; mais les autres écrivains en font un portrait horrible, et la représentent comme une femme cruelle, ambitieuse, avare, impudique, et capable des derniers excès. Dans une assemblée des Français, Clotaire II déclama contre ses crimes, et l'accusa même d'avoir fait mourir dix rois. On lui fit subir une mort cruelle, en l'attachant à la queue d'une cavale indomptée en 613. Néanmoins M. de Cordemoy, dans son histoire de France, tâche de la justifier sur la plupart des crimes qu'on lui impute. On voit son tombeau dans l'église de l'abbaye de Saint-Martin-les-Autun.

BRUNELESCHI (Philippe), célèbre architecte, réformateur de l'architecture à Florence, donna le dessin, et bâtit le dôme de la superbe cathédrale de Florence, appelée Notre-Dame *Delli fiori*. Michel-Ange de Bonarota admirait beaucoup ce dôme. C'est un ouvrage octogone, dont la hauteur est de 150 brasses, sans y comprendre le chapiteau ou la tourelle qui est au-dessus, à laquelle on en donne encore 36. On y va par un escalier qui a 520 degrés. Il mourut en 1440, à 63 ans. S'il n'avait que 63 ans quand il est mort, il n'en avait que 17 quand il a donné son dessin de la cathédrale de Florence. Il peut, en ce cas, être mis au rang des enfans célèbres. Ce qui est sûr, c'est que le bâtiment a commencé en 1396.

BRUNET (Jean-Louis), reçu avocat en parlement en 1717, a donné *le Parfait Notaire apostolique*, Paris, 1730, 2 vol. in-4° ; *Histoire du droit canonique*, in-12, 1720, imprimée plusieurs fois depuis. On préfère les éditions où se trouve la dissertation de du Tillet sur le même objet.

BRUNET (Pierre-Nicolas), né en 1733, est auteur du poëme de *Minorque conquise*, et de quelques comédies. *Les noms changés, ou l'indifférent corrigé*, *Les faux Devins*, *La rentrée des Théâtres*, *La fausse Turque*, *Le Rival favorable*, *Hippomène et Aréthuse*. L'opéra de *Théagène et Chariclée*, et l'acte d'*Apollon et Daphné* sont de lui. Il a travaillé avec son père à l'*Abrégé chronologique de l'histoire des grands fiefs de la couronne*, 1759, in-8°. Il est mort le 4 novembre 1771.

BRUNETTO-LATINI, poète florentin, petit-fils de Latino, et fils de Buonacorsi, fut le maître de Cavalcanti et du Dante. Il n'illustra pas moins sa patrie par ses ambassades que par ses ouvrages, et mourut en 1294. On a imprimé de lui *Il Tesoro*, Trévise, 1474, in-fol., rare; *Vinegia*, 1533, in-8°, moins recherchée. C'est un livre de morale.

BRUNI (Antoine), fameux poète italien, natif de Casal-Nuovo, fut conseiller et secrétaire d'état du duc d'Urbin, et associé à un grand nombre d'académies d'Italie. Il mourut le 24 septembre 1635. On a de lui *Epistole Eroïche*, Venise, 1636, in-12.

BRUNO-LE-GRAND, archevêque de Cologne et duc de Lorraine, fils de l'empereur Henri l'Oiseleur, et frère de l'empereur Othon, eut beaucoup de part aux affaires de son temps. Il savait le grec et le latin, et attira à Cologne les gens de lettres. Il mourut à Reims le 11 octobre 965.

BRUNO (Saint), évêque et apôtre de la Prusse, où il fut martyrisé le 14 février 1008.

BRUNO *Herbipolensis*, savant évêque de Wirtzbourg, mort en Hongrie le 17 mai 1045, était fils de Conrad II, duc de Carinthie, et oncle de l'empereur Conrad. On a de lui divers ouvrages dans la Bibliothèque des Pères.

BRUNO (Saint), fondateur de l'ordre des Chartreux, natif de Cologne, fut chanoine de Saint-Cunibert de Cologne, et écolâtre ou théologal de Reims. On dit que Raimond Diocrès, chanoine de Paris, que l'on croyait mort en odeur de sainteté, mit la tête hors de la bière pendant qu'on chantait pour lui l'office des morts, et cria tout haut : *Je suis accusé, je suis jugé, je suis condamné*. On ajoute que saint Bruno fut si touché de ce prodige, qu'il se retira auprès de saint Hugues, évêque de Grenoble, et qu'il s'établit avec ses compagnons dans l'affreuse solitude de la Chartreuse en Dauphiné, laquelle a donné le nom à l'ordre célèbre fondé par saint Bruno; mais M. de Launoi et d'autres savans rejettent ce prodige. Gerson est le premier qui ait parlé, comme par ouï-dire, (*dicitur*), de la fable du chanoine Diocrès, sans dire qu'il fût chanoine, ni en quel lieu. C'est saint Antonin qui, 50 ans après, a transféré la scène à Paris, en présence de tous les suppôts de l'université, sans dire que ce fût un chanoine, ni à Notre-Dame; mais les auteurs contemporains de saint Bruno n'en ont point parlé, quoiqu'ils aient cherché à décorer de miracles l'origine des chartreux. Quoi qu'il en soit, Urbain II, disciple et ami de saint Bruno, l'appela en Italie vers 1089, et lui offrit l'archevêché de Reggio; mais saint Bruno le refusa, et alla fonder un monastère dans la Calabre, où il mourut le 6 octobre 1101. Sa canonisation est de 1514. On a de lui deux lettres écrites de Calabre, l'une à Raoul-le-Verd, et l'autre à ses religieux de la grande Chartreuse. Les commentaires et les traités qu'on lui attribue sont de Brunon de Signi. Le tout imprimé à Cologne, 1643, 3 tomes en un vol. in-fol. *Voyez* Guigues.

BRUNO (Saint), ou Brunon de Signi ou Seigni, était de Soleria, diocèse d'Ast, ce qui l'a fait nommer *Bruno Astensis*. Il disputa contre Bérenger au concile de Rome en 1079, et fut ensuite évêque de Seigni ou Signi, ce qui le fit appeler *Bruno Signensis*. Brunon fut ensuite abbé du Mont-Cassin; mais le pape, à la sollicitation du peuple, lui ordonna de reprendre la conduite de son diocèse; ce qu'il fit. Il gouverna avec beaucoup de sagesse et de prudence, et mourut le 31 août 1125. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise, en 1651, 2 tom. en un vol. in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères.

BRUNSFELS (Othon), fils d'un tonnelier, se fit d'abord chartreux, suivit ensuite le luthéranisme, fut médecin à Strasbourg, et mourut en 1534. Il a donné, *Herbarum vivæ icones*, Argentorati, 1530 et 1531, 2 tom. en un vol. in-fol., imprimé à Strasbourg en 1540, 3 vol. in-fol.

BRUNSWICK (Maximilien-Jules-Léopold de), né le 20 octobre 1752, avait reçu la meilleure éducation, qu'il avait perfectionnée par les voyages, lorsqu'il entra au service militaire chez son oncle le roi de Prusse, qui le fit colonel en 1776. Il eut part aux actions militaires de la guerre de Bohème en 1778 et 1779. Son régiment, qui était en garnison à Francfort-sur-l'Oder, lui fit fixer son séjour dans cette ville, où il se distin-

orientales, 1718, 2 vol. in-fol. Il faut avoir soin que les trois vol. soient de grand papier : le dernier ne se trouve pas facilement de ce format. Ces voyages ont été réimprimés à Rouen en 1725, 5 vol. in-4°. Ils ont l'avantage d'avoir été retouchés dans le style par l'abbé Banier, mais la beauté des figures fait toujours donner la préférence à l'édition in-fol.

BRUYS (François), né à Serrières, village du Mâconnais, le 7 février 1708, embrassa le calvinisme à La Haie en 1728, et rentra dans l'église catholique en 1736. Il s'était marié à Emmerick en 1731, et mourut à Dijon en 1738. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, 1° *Critique désintéressée des journaux littéraires*, 3 vol. in-12 ; 2° *Histoire des papes*, La Haie, 1732, en 5 vol. in-4°. Ce dernier ouvrage est peu exact, rempli d'injures et de satires indécentes contre l'église et la religion, et l'un de ceux que M. Bruys détestait le plus après sa conversion ; 3° *Mémoires historiques et critiques*, 2 vol. in-12 ; 4° Les 6 derniers vol. du Tacite d'Amelot de la Houssaye.

BRUYS (Pierre de), hérésiarque du 12e siècle, natif des montagnes du Dauphiné, enseignait que le baptême est inutile avant l'âge de puberté ; que le sacrifice de la messe n'est rien ; que les prières des vivans ne soulagent point les morts, etc., erreurs qui ont été renouvelées par les hérétiques modernes. Il avait surtout les croix en abomination, disant qu'il fallait les brûler, et les brûlait lui-même. Pierre de Bruys fut brûlé dans la ville de Saint-Gilles, vers 1126, à la sollicitation de Pierre de Clugny. Ses disciples furent appelés Pétrobusiens.

BRUYS (Henri), ermite du 12e siècle, adopta les erreurs de Pierre de Bruys, et usa de persuasion pour répandre sa doctrine, au lieu de la violence dont avait usé Pierre. Avec un dehors austère il sut se faire passer pour un saint. Le chapitre du Mans l'invita de venir prêcher et ne tarda pas à s'en repentir ; car l'effet de ses prédications fut un soulèvement général du peuple contre le clergé. L'évêque du Mans, un légat et saint Bernard, l'obligèrent de s'enfuir ; il fut arrêté, et mourut dans les prisons de Toulouse. Les henriciens ses disciples se répandirent dans les provinces méridionales, où ils donnèrent des scènes scandaleuses. Austères en public, ils se livraient, dit-on, à des débauches horribles.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE, (Antoine-Augustin), né à Dieppe, fut élevé sous les yeux de son oncle Richard Simon. Il s'attacha successivement au duc de Meckelbourg, au duc de Parme, et enfin au roi des Deux-Siciles qui le nomma son secrétaire, avec 1200 écus d'appointemens. S'étant ensuite retiré à La Haie, il y donna son grand Dictionnaire géographique en 10 vol. in-fol., réimprimé depuis à Dijon et à Paris, 1768, 6 vol. in-fol. Il le dédia au roi d'Espagne, qui lui donna le titre de son premier géographe. La Martinière mourut à La Haie en 1748, âgé de 83 ans, après avoir été marié trois fois. C'était un homme poli, libéral, prompt, mais pardonnant aisément. Il partageait son temps entre la bonne chère et l'étude. Il est encore éditeur de l'Histoire universelle de Pufendorf, 1743, 11 vol. in-12 ; des Lettres de Simon ; de Traités géographiques et historiques pour l'intelligence de l'Écriture sainte, 1730, 1 vol. in-12 ; d'un *Recueil des épigrammatistes français*, Amsterdam, 1710, 1 vol. in-12. Il a continué l'histoire de Louis XIV de Liniers, mais n'a eu aucune part à celle de La Hode, 5 vol. in-4° avec médailles, quoique son nom y soit.

BRY (Théodore de), dessinateur et graveur, a surtout excellé dans le portrait. Il a aussi gravé l'histoire et l'ornement. Les estampes qu'il a réduites d'après d'autres graveurs sont souvent plus estimées que les originaux. Il y a de la netteté dans son burin, mais un peu de sécheresse. Il est mort à Francfort en 1598. Il a gravé les caractères dont se sont servis tous les peuples du monde, Francfort, 1596, in-4° oblong. Il a gravé la plus grande partie des figures qui se trouvent dans la collection que l'on appelle Grands et petits Voyages, Francfort, 1590 à 1634, 7 vol. in-fol., qui contiennent 13 parties pour les grands et 11 pour les petits, et celles du *Proscenium sive emblemata vitæ humanæ*, 1627, in-4°.

BRYENNE, *Bryennius* (Nicéphore), qui eut la qualité de César et d'Auguste par son alliance avec Alexis

gée en république, 509 ans avant J.-C. Brutus fut fait consul avec Collatinus, mari de Lucrèce, mais il ne jouit pas long-temps de cette dignité ; car avant que l'année de son consulat fût expirée, ayant attaqué dans un combat le fils de Tarquin, ils se chargèrent avec tant de fureur, qu'ils se tuèrent l'un et l'autre. Les dames romaines portèrent le deuil de sa mort un an entier, comme du vengeur de leur pudicité. Quelque temps auparavant, ses deux fils ayant conspiré pour rétablir les Tarquins, il les fit mourir en sa présence dans la place publique.

BRUTUS (Marcus-Junius), célèbre Romain, fils de Junius-Brutus et de Servilie, sœur de Caton, suivit le parti de Pompée durant la guerre civile, et après sa mort fut aimé de César qui lui fit de grands biens. Les idées de liberté décrites avec tant de pompe par les orateurs grecs et romains firent une telle impression sur son esprit, que ni les obligations qu'il avait à César, ni les espérances qu'il avait de s'agrandir sous ce nouveau maître ne purent contrebalancer le désir de rétablir le gouvernement républicain. Il crut donc devoir conspirer contre César avec plusieurs autres Romains. Leur complot fut si bien conduit qu'ils l'assassinèrent en plein sénat le 15 mars, 44 ans avant J.-C. César, remarquant Brutus au nombre des conjurés, lui dit : *Tu quoque, mi Brute*, comme pour lui reprocher son ingratitude. Le peuple applaudit d'abord à la mort de ce grand homme, mais il s'éleva ensuite contre les meurtriers, à la sollicitation de Marc-Antoine et d'Octavien, lesquels marchèrent contre Brutus dans la Macédoine, où, après avoir été vaincu, il se fit donner la mort par Strabon son ami. Brutus était doué de très-belles qualités. Il était libéral, vertueux, excellent orateur et grand philosophe. Ciceron fait souvent son éloge. *Voy.* Languet (Hubert).

BRUTUS (Jean-Michel), savant écrivain du 16e siècle, natif de Venise, passa la plus grande partie de sa vie à voyager ; ce qui ne l'empêcha point de devenir savant ni de composer plusieurs livres estimés qui sont rares, principalement son Histoire de Florence, 1562, in-4°, qui fut supprimée par ordre du grand-duc ; mais elle a été réimprimée à Venise, 1764, in-4°. Ses autres ouvrages ont été publiés en 1690, in-8°. Brutus mourut vers 1590.

BRUYÈRE (Jean de la), célèbre écrivain français natif d'un village voisin de Dourdan, fut mis par M. Bossuet auprès de M. le duc pour lui enseigner l'histoire, et y passa le reste de ses jours en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension. Il fut reçu de l'académie française en 1693, et mourut le 10 mai 1696, à 57 ans. La Bruyère avait beaucoup d'esprit, de jugement et de délicatesse. Son excellent ouvrage des *Caractères de Théophraste traduits du grec, avec les mœurs ou caractères de ce siècle*, fut imprimé à Paris en 1687, in-12, réimprimé à Amsterdam en 1741, ou à Paris, 1750, 2 vol. in-12, et en un vol. in-4°., Paris, 1765. On a encore de lui des Dialogues sur le quiétisme, que M. Dupin fit imprimer en 1699, après les avoir mis en ordre, in-12.

BRUYÈRE (Pierre de la). *Voyez* Tuchins.

BRUYN (Nicolas de), fameux graveur au burin au commencement du 16e siècle. On a de lui plusieurs morceaux d'un travail immense qui sont finis avec soin, mais froids.

BRUYN (Abraham), dessinateur et graveur d'Anvers, vivait sur la fin du 16e siècle. Entre autres gravures, il a fait celles qu'on voit dans un livre de sa composition intitulé *Diversarum gentium armatura equestris*, in-4°, latin et allemand.

BRUYN (Jean de), professeur en philosophie à Utrecht, était né à Gorcum en 1620. Il épousa en 1655 une sœur de Daniel Elzevir, fameux imprimeur d'Amsterdam, et mourut en 1675. On a de lui, *Epistola ad Isaacum Vossium de proprietate lucis*, Amsterdam, 1663, in-4° ; plusieurs Dissertations, *De vi altrice ; De corporum levitate et gravitate ; De cognitione Dei naturali ; De lucis causâ et origine*, etc. ; une Apologie de la philosophie de Descartes.

BRUYN (Corneille le), peintre, né à La Haie, voyagea dans le Levant depuis 1674 jusqu'en 1708. Il s'est plu à dessiner tout ce qu'il a vu de remarquable ; il a fait graver ses dessins, dont il a rempli ses voyages ; l'un dans le Levant, Amsterdam, 1714, in-fol ; l'autre en Moscovie, Perse et Indes

genta à Bordeaux l'espace de trois ans. C'est là qu'il composa ses quatre tragédies. Buchanan revint encore à Paris ; il y était en 1544. C'est en ce temps-là qu'il régenta au collége du Cardinal-Le-Moine. En 1547 il suivit André Govea en Portugal, pour régenter dans l'université qui venait d'être érigée à Coïmbre ; mais l'année suivante, Govea étant mort, on fit toutes sortes de mauvais traitemens aux savans qui l'avoient suivi, et à Buchanan en particulier. Ses ennemis le firent renfermer dans un couvent sous prétexte de le mieux instruire de la religion. C'est dans cette prison qu'il entreprit sa Paraphrase en vers sur les Psaumes, ouvrage excellent, et la meilleure de toutes les paraphrases des Psaumes. Buchanan repassa en Angleterre, et revint à Paris en 1552, où quelque temps après il fut précepteur de Timoléon de Cossé, fils du maréchal de Brissac. Il demeura cinq ans auprès de lui, tantôt en France, tantôt en Italie, et le quitta en 1563 pour retourner en Ecosse. A son arrivée, il y trouva les troubles apaisés; alors il professa publiquement la religion prétendue réformée. Il fut précepteur de Jacques VI, roi d'Ecosse, en 1565. Buchanan composa alors l'Histoire d'Ecosse, en 22 livres, remplie d'injures et de railleries indécentes contre les catholiques, et contre la reine Marie Stuart sa bienfaitrice. Il mourut à Edimbourg le 28 septembre 1582, à 77 ans. Ses ouvrages en prose sont écrits avec élégance. Elzevir a donné en 1628 une belle édition de ses OEuvres poétiques, in-24. Tous les ouvrages de Buchanan ont été imprimés en 1715, 2 vol. in-fol.; et à Leyde, 1725, 2 vol. in-4°.

BUCHE (Henri-Michel), cordonnier du duché de Luxembourg, mort en 1666, a institué les sociétés des frères cordonniers et des frères tailleurs. Renti, gentilhomme normand, et Coquerel, docteur de Sorbonne, ont dressé les règles qu'ils observent.

BUCHNER (Auguste), bon poète, et excellent humaniste, naquit à Dresde en 1591, d'une famille noble et ancienne. Il professa la poésie et l'éloquence dans l'académie de Wittemberg, et s'y acquit une grande réputation. La reine Christine l'invita à passer en Suède; mais il refusa les offres de cette princesse. Il mourut à Wittemberg en 1661. On a de lui un traité *De exercitatione styli*, un autre *De commutatâ dicendi ratione*, un Recueil d'oraisons funèbres et de panégyriques, quelques poésies latines, et des notes sur plusieurs auteurs anciens.

BUCHOLTZER (Abraham), célèbre chronologiste et théologien protestant, né à Schonauw près de Wirtemberg en 1529, fut pasteur de plusieurs églises, et enfin de celle de Freistad en Silésie, où il mourut en 1584. Son principal ouvrage est un *Index chronologicus utriusque Testamenti*, 1616, in-8°, qui est fort estimé, et des Fastes consulaires.

BUCKELDIUS ou BEUCKLIN, (Guillaume), natif de Volder, s'est immortalisé par l'invention et le secret de saupoudrer de sel les harengs et de les encaquer, vers 1416. Il mourut à Biervliet en 1447 ou en 1449, selon le P. Fournier. Les Hollandais lui élevèrent un tombeau pour éterniser sa mémoire.

BUCKINGHAM (Georges de Villiers, duc de), né à Londres en 1592, était l'homme le mieux fait et le plus vain de son temps. Envoyé en Espagne pour y négocier le mariage de l'infante avec le prince de Galles, il manqua sa négociation, parce que le duc d'Olivarès crut s'apercevoir qu'il courtisait sa femme. Buckingham s'en vengea en faisant déclarer la guerre à l'Espagne en 1625. Il vint en France pour conduire en Angleterre la princesse Henriette, femme de Charles Ier, et tâcha vainement d'inspirer de l'amour à la reine Anne d'Autriche. A son retour, il engagea son maître à prendre le parti des Rochellois; il conduisit lui-même deux flottes à leur secours, sans succès. On prétend que son retour précipité fut dû à une lettre que le cardinal de Richelieu lui fit écrire par la reine. Buckingham fut assassiné par Felton, en 1628, haï des Anglais comme tous les favoris de leurs maîtres.

BUCKINGHAM (Georges de Villiers, duc de), naquit à Londres en 1627, fut ambassadeur en France en 1671, et mourut en 1687. *Voyez* Sheffield.

BUCQUET (Jean-Baptiste), docteur

en médecine de la faculté de Paris, consacra son temps à l'enseignement. L'excès du travail le fit tomber en phthisie; il crut en vain réparer ses forces par un usage immodéré d'éther et de laudanum. Il y trouva sa fin, le 25 janvier 1780, âgé de 33 ans, laissant un fils en bas âge. Il s'était beaucoup appliqué à l'histoire naturelle et à la chimie, et il avait donné une *Introduction à la connaissance des corps naturels du règne végétal*, 1773, 2 vol. in-12. L'académie des sciences lui avait donné une place dans son corps, en 1778.

BUCY (SIMON DE), fut le premier honoré du titre de premier président du parlement de Paris, par ordonnance de Philippe de Valois, en 1344. Il fut employé au traité de Bretigny, et mourut en 1368.

BUDDÆUS (JEAN-FRANÇOIS), célèbre théologien luthérien, naquit en 1667 à Anclam, ville de Poméranie, où son père était ministre. Il fut d'abord professeur en grec et en latin à Cobourg, en 1692, puis professeur de morale et de politique dans l'université de Hall, et enfin professeur de théologie à Jéna en 1705, où il se fixa, et où il est mort en 1729, laissant deux fils et une fille. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages qui sont estimés. Les principaux sont : 1° *Elementa philosophiæ praticæ instrumentalis et theoreticæ*, 3 vol in-8°. Il y en a un grand nombre d'éditions, parce que dans la plupart des universités d'Allemagne, les professeurs prennent cet ouvrage pour le texte de leurs leçons; 2° *Historia ecclesiastica Veteris Testamenti*, 1718, 3 vol. in-4°; 3° *Selecta juris naturæ et gentium*, in-8°; 4° *Miscellanea sacra*, 3 vol. in-4°; 5° *Isagoge historico-theologica ad theologiam universam, singulasque ejus partes*, 2 vol. in-4°. Les luthériens font un grand cas de cet ouvrage; 6° *un Traité de l'athéisme et de la superstition*, Jenæ, 1717, in-8°, qui a été traduit en français, Amsterdam, 1740, in-8°. C'est aussi Buddæus qui a donné le grand Dictionnaire historique allemand, imprimé plusieurs fois à Leipsick et à Bâle, 2 vol. in-fol.

BUDÉ (GUILLAUME), naquit à Paris en 1467. Il passa sa jeunesse à la chasse et dans les plaisirs, la barbarie qui régnait alors dans les colléges l'ayant dégoûté de l'étude; mais lorsque le feu de la jeunesse eut commencé à se ralentir en lui, il fut saisi tout à coup d'une passion si violente pour les sciences, qu'il renonça aussitôt aux amusemens frivoles, s'éloigna des affaires, et se livra tout entier à l'étude. Il fit en peu de temps de grands progrès dans la langue latine et dans la langue grecque. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Europe, avec ses écrits. Son Traité *De asse*, Venise, 1522, in-8°, sur les anciennes monnaies, lui fit tant d'honneur, qu'Érasme même, qui nomme Budé *le prodige de la France*, en conçut de la jalousie. Budé n'était pas seulement érudit, il avait beaucoup de sagesse et de probité; il était modeste, honnête, libéral et ami des gens de lettres. C'est à sa persuasion et à celle de du Bellay, que François Ier fonda le collége royal. Ce prince prenait plaisir à s'entretenir avec lui. Il l'envoya en ambassade auprès de Léon X, et lui donna une charge de maître des requêtes. Budé fut aussi prévôt des marchands. Il eut d'illustres amis, et se fit estimer des savans. Il mourut à Paris le 23 août 1540, à 73 ans. Il fut porté en terre à Saint-Nicolas-des-Champs, comme il l'avait ordonné par testament, de nuit et sans semonce, à une torche ou à deux seulement, sans proclamation à l'église ni à la ville, ni alors qu'il serait inhumé, ni le lendemain, n'approuvant point la coutume des cérémonies lugubres et pompes funèbres; ce qui le fit soupçonner de calvinisme. Louis Le Roi écrivit sa vie. Ses ouvrages ont été imprimés à Bâle en 1557, 4 vol. in-fol. Les Commentaires de la langue grecque sont un des meilleurs, Paris, 1548, in-fol. On voit encore à Hières, à 4 lieues de Paris, dans une maison qui lui a appartenu, une fontaine charmante qui retient son nom. La famille de Budé a produit plusieurs personnes illustres. Sa femme et deux de ses fils ayant embrassé le calvinisme se retirèrent à Genève, où leurs descendans tiennent encore un rang distingué.

BUDGELL (EUSTACHE), né en 1685, à Saint-Thomas, près Excester, fit ses études à Oxford, et vint à Londres, où il contracta une intime amitié avec Addisson son cousin. Il travailla avec

lui au *Tutler*, au *Spectateur*, au *Guardian*, au *Craftman*, à l'*Abeille*, dont il fit 8 vol. in-8°. Addisson lui procura différentes places, entre autres celle de controleur-général des revenus d'Irlande. En 1720, des pertes qu'il essuya le ruinèrent. Plusieurs seigneurs le secoururent. Tindal, en mourant, lui laissa 2,000 liv. Cependant il se noya en 1736, laissant une fille naturelle; il n'était pas marié. Outre les livres dont on a parlé, il est auteur de quelques pamphlets. C'est un écrivain agréable, qui réussissait à merveille dans la manière de narrer.

BUEIL (Jean du), conseiller et chambellan du roi et du duc d'Anjou, maître des arbalétriers de France, descendait d'une famille noble et ancienne. il se distingua par sa valeur, et fut tué à la bataille d'Azincourt en 1415. Sa famille n'est connue que depuis le 14e siècle. Son fils Jean, appelé le Fléau des Anglais, vivait encore en 1474. Il a laissé un fils aîné, Antoine, qui avait épousé Jeanne, fille naturelle de Charles VII. Sa postérité finit en Jean VIII, dont le père avait vendu Sancerre, en 1637, au prince de Condé. Jean VIII fut grand-échanson de France, et mourut en 1665. Il avait pour cousine germaine Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, qui eut, de Henri IV, le comte de Moret, et se remaria au marquis de Vardes. *Voy*. Chevreuse, Vardes. Le grand-maître des arbalétriers avait eu un autre fils, dont la postérité masculine fut terminée dans la personne d'Honorat, marquis de Bueil, tué à la bataille de Malplaquet, en 1709. il était petit-fils de M. Racan. *Voy*. Racan.

BUFFARD (Gabriel-Charles), professeur de théologie en l'université de Caen, chanoine de Bayeux, était né en 1683, et mourut le 7 décembre 1763. Il a traduit du latin la *Défense de la déclaration du clergé*, par M. Bossuet, 1736, in-4°; *Dissertation où l'on fait voir l'inutilité des nouveaux formulaires*, 1738, in-4°.

BUFFIER (Claude), laborieux écrivain jésuite, né en Pologne, de parens français, le 25 mai 1661, fut élevé à Rouen et demeura à Paris, où il mourut le 17 mai 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les meilleurs sont 1° une Grammaire française; 2° *La pratique de la mémoire artificielle*, 2 vol. in-12; 3° *l'Histoire du dernier siècle*, in-12; 4° *Géographie, avec le traité de la Sphère*, in-12; 5° *Origine du royaume de Naples et de Sicile*, in-12; la plupart renfermés dans son Cours des sciences, 1732, in-fol.

BUGENHAGEN (Jean), fameux théologien protestant, né à Wollin le 23 juin 1485, entra dans l'ordre de prêtrise et s'opposa d'abord aux erreurs de Luther; mais ensuite il se maria, et introduisit la réforme luthérienne dans une grande partie de l'Allemagne. Il fut ministre de Wirtemberg, et y mourut le 24 avril 1557, à 73 ans. On a de lui des Commentaires sur presque tous les livres de la Bible, chacun in-8°; une Histoire de Poméranie, 1728, in-4°, et d'autres ouvrages. On y trouve beaucoup de modération et d'érudition.

BUGNYON (Philibert), avocat du roi en l'élection de Lyon, mort vers 1590, a donné quelques poésies, et un livre intitulé *Leges abrogatæ*, dont la meilleure édition est de Bruxelles, 1702, in-fol., réimprimée en 1717.

BUINI (Joseph-Marie), Bolonais, célèbre compositeur de musique et poète burlesque, a fait plusieurs opéras dans l'idiome bolonais. Il est mort en 1739.

BUISTER (Philippe), célèbre sculpteur, natif de Bruxelles, vint en France vers le 17e siècle, y fit le tombeau du cardinal de la Rochefoucault, que l'on voit dans une chapelle de Sainte-Geneviève. Le parc de Versailles renferme plusieurs autres de ses ouvrages qui sont estimés. Il mourut en 1688.

BULGARES, peuples de la Sarmatie, le long du Volga, dont une partie s'établit sur les bords occidentaux du Pont-Euxin, dans une contrée qui porte encore le nom de Bulgarie. La Pannonie a eu beaucoup à souffrir de leurs courses, comme tous les pays que les Tartares environnent. Ces peuples aiment mieux piller leurs voisins que de cultiver les terres. Aussi, quand les voisins se trouvent en force, ils les exterminent comme des voleurs; ce qui est arrivé à différentes tribus de Bulgares, entre autres à celle que détruisit Dagobert en 631. Il les avait dispersés en Bavière, et, sur la résolution des états, ils furent tous égorgés

en une nuit. D'autres peuplades pénétrèrent jusqu'en Bourgogne et en Italie dans le 10e siècle, terme de leurs courses et de leur existence sous leur nom.

BULL (Jean), musicien célèbre, né dans le comté de Sommerset en 1563, prit le degré de bachelier en musique à Oxford. Il fut organiste de la chapelle de la reine Elisabeth en 1591. En 1613 il quitta l'Angleterre, et alla mourir à Hambourg ou à Lubeck. Ses compositions sont restées manuscrites.

BULL (Georges), savant théologien anglais, né à Wels dans le Sommerset le 25 mars 1634, fut évêque de Saint-David en 1705, et mourut le 17 février 1710 à 76 ans. Il a laissé un fils et une fille. On a de lui plusieurs ouvrages où il prouve solidement la foi des anciens pères de l'église sur le mystère de la Trinité, à quoi il employa la plus grande partie de sa vie. On en a fait le Recueil, Londres, 1703, in-fol. Le principal est, *Defensio fidei Nicænæ*, qui était imprimé à Oxford, 1685, in-4o. Sa vie par Robert Nelson a été imprimée en anglais, Londres, 1713, in-8o.

BULLET (Jean-Baptiste), professeur en théologie dans l'université de Besançon depuis 1728, et doyen de cette université, des académies de Besançon, Lyon et Dijon, et correspondant de celle des inscriptions, est mort à Besançon le 6 septembre 1775, à 76 ans. Son génie vaste mettait toutes les sciences dans son ressort, mais il s'attachait surtout à l'histoire, et à combattre les ennemis de la religion chrétienne. Ses ouvrages sont : *De apostolicâ ecclesiæ gallicanæ origine*, 1752, in-12; *Mémoire sur la langue celtique*, 1754 à 1759, 3 vol. in-fol; *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, 1757, in-8o; *Dissertation sur l'histoire de France*, 1759, in-8o; *Histoire de l'établissement du christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens*, 1764, in-4o; *l'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, 2 vol. in-8o; *Réponse aux difficultés des incrédules contre divers endroits des livres saints*, 3 vol. in-12.

BULLET (Pierre), habile architecte qui commença à exercer son art sous François Blondel. Il a bâti la porte Saint-Martin et partie de l'église des jacobins du faubourg Saint-Germain à Paris. Son *Architecture pratique*, 1691, in-8o, a souvent été réimprimée et améliorée. Il est mort au commencement du 18e siècle.

BULLEYN (Guillaume), habile médecin et botaniste anglais, né au commencement du règne de Henri VIII, fit plusieurs voyages en Italie, en Ecosse et en Angleterre, pendant lesquels il acquit beaucoup de connaissances dans l'histoire naturelle. Il pratiqua la médecine à Durham avec grande réputation. En 1560 il vint à Londres, où il ne fut pas peu surpris de se voir accusé d'avoir assassiné la femme du baron d'Hilton. Il fut mis en prison où il resta long-temps, et où il composa la plupart de ses écrits. Il mourut en 1576. Ses ouvrages sont : un Traité de la peste, 1558, in-8o; de la pleurésie, 1561, in-8o; des maladies des yeux; des plaies, etc., 1562, in-fol.

BULLINGER (Henri), né à Bremgarten le 18 juillet 1504, forma le dessein de se faire chartreux; mais la lecture de Mélanchton et des autres prétendus réformateurs lui fit changer de résolution. Il alla enseigner à Zurich, où ayant lié amitié avec Zuingle, il embrassa et défendit ses sentimens jusqu'à la mort. Bullinger fut un des principaux chefs de la prétendue réforme. Il fut employé dans les négociations, et eut part aux troubles excités dans l'église par les prétendus réformateurs. Il mourut le 17 septembre 1575, à 71 ans, ayant eu onze enfans. Ses ouvrages qui forment 10 volumes sont imprimés séparément, excepté son Histoire de Suisse, qui est restée manuscrite. Elle est assez estimée pour les temps antérieurs à Zuingle; mais les démêlés de religion y sont décrits avec trop de partialité.

BULLION (Claude de), surintendant des finances, mourut d'apoplexie à Paris le 22 décembre 1640, à 72 ans, et est enterré aux Cordeliers. Il fut employé en diverses négociations, et fut un des juges du maréchal de Marillac. On lisait son nom dans l'inscription qui était sur la grille de la statue équestre de Henri IV, sur le pont Neuf.

BULLIOUD, capitaine de carabiniers, chevalier de Saint-Louis, mort à 22 ans en 1763, voulut se distinguer dans la littérature comme

dans l'art militaire, en publiant le poëme de *la Pétrissée*, ou *Voyage de sire Pierre en Dunois*, 1763, in-12; mais il augmenta la liste des littérateurs inconnus.

BULTEAU (Louis), savant écrivain du 17e siècle, naquit à Rouen en 1625. Après avoir exercé la charge de secrétaire du roi pendant 14 ans, il s'en démit en faveur de son frère, et passa le reste de ses jours chez les bénédictins. Il mourut d'apoplexie le 13 avril 1693, à 68 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages anonymes. Les principaux sont, 1° Essai de l'histoire monastique; Paris, 1680, in-8°; 2° Abrégé de l'histoire de l'ordre de saint Benoît, 1684, 2 vol. in-4°; 3° Traduction des Dialogues de saint Grégoire-le-Grand, avec de savantes notes, 1689, in-12, etc. Tous ces ouvrages sont bien écrits. Il ne faut pas le confondre avec Charles Bulteau son frère, mort doyen des secrétaires du roi en 1710, auteur d'un Traité sur la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne, 1674, in-4°.

BULTEAU. *Voy.* Bluteau.

BUNEL (Pierre), natif de Toulouse, conduisait le fils du président Pierre du Four en Italie en qualité de gouverneur, lorsqu'il mourut à Turin en 1546, à 47 ans. On a de lui des Lettres latines écrites avec beaucoup de pureté et d'élégance, imprimées chez Etienne en 1581, in-8°, et à Toulouse en 1687, avec les notes de Graverol. Il y en a de manuscrites à la bibliothèque du roi. Les capitouls de Toulouse lui ont fait faire un buste de marbre qu'ils ont placé dans la maison-de-ville. Il ne faut pas le confondre avec Guillaume Bunel, savant professeur de médecine à Toulouse, au commencement du 16e siècle, qui publia un Traité de la peste en 1513, in-4°, à Toulouse; ni avec Bunel, fameux peintre du temps de Henri IV.

BUNEL (Jacob), peintre habile, né en 1558, fut si affectionné de Henri IV, que ce roi le nomma son premier peintre. Sa femme le surpassa dans l'art de la peinture. On voit de lui l'*Assomption* au maître-autel des pères Feuillans, et la *Pentecôte* aux Grands-Augustins.

BUNON (Robert), très-habile chirurgien dentiste à Paris, naquit à Châlons en Champagne le 1er mai 1702, et mourut à Paris d'une fluxion de poitrine, le 25 janvier 1748, à 46 ans. M. Bunon est auteur de trois ouvrages savans et très-curieux, dont le premier est une *Dissertation sur les dents des femmes grosses*; le second, un *Essai sur les maladies des dents*; et le troisième, un Recueil raisonné d'expériences et de démonstrations faites par lui-même à la Salpétrière et à Saint-Côme à Paris. Ce dernier ouvrage est un vol. in-12.

BUNYAN (Jean), né à Elstow en 1628, se fit recevoir dans la congrégation des anabaptistes de Bedfort en 1655, et fut choisi pour prédicateur. En 1660, il fut banni pour avoir tenu des assemblées illicites. L'évêque de Lincoln obtint la liberté de son retour, dont il profita pour visiter ses frères; ce qui lui fit donner le nom de l'évêque Bunyan. Lorsque Jacques II accorda la liberté de conscience, il prêcha publiquement à Bedfort, et mourut à Londres en 1688. Ses œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-fol., à Londres, 1736 et 1737.

BUONACORSI ou PERRIN DEL VAGUE, peintre italien fort célèbre, mourut à Rome en 1547, à 47 ans. Il excelle surtout dans les ornemens et les draperies.

BUONACORTI. *Voy.* Esperiente.

BUONAMICO (Lazare), natif de Bassano, florissait dans le 16e siècle. Il enseigna avec réputation à Rome, à Bologne et à Padoue, et laissa des vers latins, Venise, 1553, in-8°. Ses poésies se trouvent aussi dans différens recueils, entre autres dans *Deliciæ poetarum italorum*, de Gruter.

BUONAROTI. *Voy.* Bonarota.

BUONO, architecte et sculpteur, qui bâtit, en 1154, la fameuse tour de Saint-Marc, à Venise, qui a trois-cent trente pieds de hauteur, le château de l'Œuf à Naples, etc.

BUONO (Paul del), machiniste de Florence, né en 1625, mort à Vienne en Autriche en 1662, a inventé l'instrument qui fait voir que l'eau est incompressible. Candido del Buono, son frère, mort en 1670, à 52 ans, a inventé deux instrumens, l'un pour peser les fluides, l'autre pour peser les vapeurs qui s'en élèvent.

BUPALUS, célèbre sculpteur, natif

de l'île de Chio, fils, petit-fils, et arrière-petit-fils de sculpteurs, travaillait conjointement avec son frère Athénis, vers 540 avant J.-C., et vivait du temps d'Hipponax, poète d'une figure méprisable, et semblable à un squelette. Nos deux sculpteurs égayèrent leur imagination sur lui et le représentèrent sous une forme ridicule ; mais le poète irrité lâcha contre eux une satire si violente, que, selon quelques écrivains, ils se pendirent de dépit. Pline ne tombe pas d'accord de ce fait ; il assure au contraire que ces deux frères firent de très-belles statues après qu'Hipponax se fut vengé, et en particulier la Diane de Chio, qui paraissait triste et refrognée quand on entrait dans le lieu où elle était, mais qui avait un air gracieux et souriant quand on en sortait.

BUQUOY (CHARLES DE LONGUEVAL, comte de), étudia la guerre dans les Pays-Bas, sous le duc de Parme, qui l'aimait à cause de son père à qui il avait été attaché, et qui, pour lui continuer la même marque d'affection, le mit à la tête du régiment des Vallons, en 1581, lorsqu'il n'avait encore que douze ans. Ses talens et sa fidélité lui firent confier le commandement des armées par Philippe III et Ferdinand II. En 1619 il fut envoyé en Bohème contre l'électeur palatin, qui avait été appelé par les mécontens ; il commença par y défaire le comte de Mansfeld ; et, ayant joint l'armée de la ligue catholique, il contribua au gain de la bataille de Prague, qui ruina sans ressource les affaires de l'électeur, le 18 novembre 1620. Les mécontens de Hongrie avaient suivi l'exemple de ceux de Bohème ; ils avaient mis à leur tête Betlem Gabor, prince de Transilvanie, qui se trouvait à la tête de 60,000 hommes. Le comte de Buquoy n'en avait que 20,000 ; et, malgré cette inégalité, Gabor fut battu, Presbourg et toute la Moravie fut réduite sous l'obéissance de l'empereur. Buquoy fut tué le 12 juillet 1621, à la tête d'un détachement de cavalerie. On peut dire que son ardeur et son courage lui firent faire une imprudence : ce n'était pas à un général de commander un détachement.

BURCHARD, évêque de Worms, natif de la Bassée, s'est rendu célèbre par son Recueil de canons, 1549, in-fol., qu'il composa au 11e siècle. Il mourut en 1026. Il avait été bénédictin et précepteur de l'empereur Conrad.

BURCHIELLO, poète italien qui florissait en 1430, et qui vivait encore à Florence en 1480, a fait des poésies d'un style burlesque qui a pris son nom. Ses Sonnets sont imprimés pour la première fois à Venise, 1477, in-4°. Les autres éditions sont estimées, excepté celle de Vicence, 1597, que l'on croit tronquée.

BUREAU (LAURENT), religieux carme, avait été confesseur de Charles VIII et de Louis XII, puis évêque de Sisteron. Louis XII, voyant les Vaudois des vallées du Dauphiné poursuivis par les gentilshommes, plutôt pour avoir leurs biens que par zèle pour leur conversion, les connaissant d'ailleurs pour gens simples et de mœurs irréprochables, commit l'évêque de Sisteron et Thomas Pascal pour prendre connaissance de cette affaire et l'évoquer à son conseil. L'évêque, sachant combien ses actions de clémence étaient agréables à ce bon prince, se fit apporter toutes les informations qu'on avait faites contre eux au parlement de Grenoble et aux officialités de Gap et d'Embrun ; et, les ayant assemblés, il les prêcha fort charitablement, puis il leur proposa distinctement les articles de foi qu'ils contestaient, auxquels ayant répondu tout d'une voix *Credo*, et protesté de mourir dans cette croyance, il les laissa en paix ; puis, se dérobant de Grenoble, il apporta toutes ces procédures au chancelier. A quelques années de là, les prédications de Luther et de Calvin les firent changer, et ils s'attirèrent par là des vexations horribles. Mais Bureau était mort en 1504, et Louis XII ne vivait plus.

BURETTE (JEAN-PIERRE), né à Paris en 1665, y fut reçu docteur en médecine à 25 ans. En 1710, il fut nommé à la chaire de professeur en médecine au collége royal. Son temps était partagé entre les leçons qu'il y donnait, la direction de l'hôpital de la Charité et les belles-lettres. L'académie des inscriptions l'admit en 1705, et il enrichit ses mémoires de la traduction du Traité de Plutarque sur la musique, avec des remarques qui sont répandues dans plusieurs volumes de cette académie. Il en a été tiré quelques exemplaires séparé-

ment, qui forment un vol. in 4°, 1735, rare. Sa bibliothèque était des mieux composées. Le catalogue en a été donné en 1748, 3 vol. in-12. Il était mort le 19 mai 1747.

BURGENSIS (Louis), ou BOURGEOIS, natif de Blois, premier médecin de François Ier, contribua beaucoup à la délivrance de ce prince, qui était prisonnier à Madrid ; car François Ier étant tombé malade, Bourgeois fit croire à l'empereur Charles-Quint qu'il n'y avait pas lieu d'espérer sa guérison, parce que l'air du pays lui était tout-à-fait contraire. Cet artifice obligea Charles-Quint de traiter promptement avec François Ier à des conditions moins dures. Bourgeois fut récompensé au retour du roi, et fut aussi premier médecin de Henri II

BURGENSIS (Jérôme), fils de Louis, fut évêque de Châlons, où il fonda un collége et un séminaire. Il mourut le 4 juin 1573.

BURGH (Jacques), né à Madderty, dans le comté de Perth, en 1714, s'adonna à l'éducation de la jeunesse ; il se maria en 1751, et mourut le 26 août 1775. C'était un écrivain ingénieux, qui fit paraître plusieurs pièces sur les affaires présentes, qui ont toujours du succès, mais un succès momentané. Il en a fait d'autres, qui dureront plus long-temps, une *Hymne au créateur du monde*, 1750, in-8°; *Dignité de la nature humaine*, 1754, in-4°, ou 1767, 2 vol. in-8°; *Relation d'un peuple de l'Amérique méridionale*, dans le goût de l'Utopie, 1760, in-8°; l'*Art de parler*, dont la cinquième édition a paru en 1782, in-8°; *Recherches politiques*, 3 vol. in-8°, etc.

BURIDAN (Jean), fameux philosophe, natif de Béthune, fut recteur de l'université de Paris, au 13e siècle. C'est de lui qu'est venu le proverbe l'*âne de Buridan*, si fameux dans les écoles. Voici, selon Bayle, sur quoi il était fondé : Buridan supposait un âne bien affamé entre deux mesures d'avoine parfaitement égales ; ou un âne, autant pressé de la soif que de la faim, entre une mesure d'avoine et un sceau d'eau qui agissaient également sur ses organes. Ayant fait cette supposition, il demandait : *Que fera cet âne ?* Si on lui répondait : *Il restera immobile.* — *Donc*, concluait-il, *il mourra de faim entre deux mesures d'avoine. Il mourra de faim et de soif, ayant tout auprès de soi de quoi boire et de quoi manger.* Cela paraissait absurde, et mettait les rieurs de son côté, mais si on lui répondait: *Cet âne ne sera pas assez bête pour se laisser mourir de faim ou de soif dans une telle situation.* — *Donc*, concluait-il, *cet âne a le franc arbitre : ou bien il peut arriver que de deux poids en équilibre, l'un fasse remuer l'autre.* Ces deux conséquence paraissaient absurdes. Ainsi Buridan, par ce sophisme, embarrassait les philosophes, et son *âne* devint fameux dans les écoles. Partisan de la secte des nominaux, il fut persécuté par les partisans des réaux, et fut obligé de se retirer en Allemagne, où il fonda l'université de Vienne, suivant Aventin.

BURIDAN (Jean-Baptiste), né à Guise, exerça la profession d'avocat à Reims, et mourut en 1633. Il a donné un Commentaire sur la coutume de Vermandois, 1631, in-4°, et dans le Recueil des commentateurs de la coutume de Vermandois, deux vol. in-fol. Son Commentaire sur la coutume de Reims n'a paru qu'après sa mort, en 1665, in-fol.

BURIEL (André-Marc), jésuite espagnol, fut chargé, sous Ferdinand VI, de faire copier les manuscrits de la bibliothèque de Tolède, qui pouvaient servir à éclaircir l'histoire de la nation. Une des plus importantes copies est la Liturgie mosarabe, dont les manuscrits forment 11 vol. in-fol. et diffèrent, selon lui, des Bréviaire et Missel mosarabes, que le cardinal Ximenès fit imprimer en 1500 et 1502, in-fol. Le P. Burriel occupait la chaire de théologie morale, dans le collége impérial à Madrid, lorsqu'il est mort, au mois de juin 1762. *Voy.* Ortilz.

BURIGNY (Jean l'Évêque de), né à Reims au mois de septembre 1692, ne trouva d'autre plaisir en sa vie que de cultiver l'amitié de gens aussi honnêtes, aussi vrais, aussi simples que lui, et d'étendre par l'étude les connaissances de son esprit. Les langues savantes, l'histoire de tous les temps et de tous les pays, la philosophie ancienne, la théologie et les sciences ecclésiastiques l'occupèrent tour à tour. Il est mort le

8 septembre 1785. Indépendamment des mémoires qu'il a fournis à l'académie des inscriptions, dont il était membre, il a fait imprimer un *Traité de l'autorité des papes*, 1720, 4 vol. in-12; *Histoire de la théologie païenne*, 1754, 2 vol. in-12, publiée en 1724, sous le titre d'*Histoire de la philosophie païenne*; *Histoire des révolutions de l'empire de Constantinople*, 1750, 3 vol. in-12; les Vies d'Érasme, 1757, 2 vol. in-12; de Grotius, 1754, 2 vol. in-12; de Bossuet, 1761, in-12; du cardinal du Perron, 1768, in-12; *Histoire générale de Sicile*, 1745, 2 vol. in-4°; la traduction de Porphire, *De l'abstinence des viandes*, 1747, in-12.

BURKITT (Guillaume), né à Hitcham le 25 juillet 1650, vicaire de Dedham, mort en octobre 1703, a fait un Commentaire sur le Nouveau Testament.

BURLAMAQUI (Jean-Jacques), originaire de Lucques, naquit à Genève en 1694. Il y professa le droit, et eut l'honneur de l'enseigner au prince de Hesse-Cassel, avec qui il fit le voyage de Cassel. De retour à Genève, il fut nommé conseiller d'état, et mourut en 1748. Il s'est fait un nom avec ses *Principes du droit naturel et politique*, dont la dernière édition est celle de Genève, 1764, 3 vol. in-12 ou un in-4°

BURLEY (Gautier), prêtre et théologien anglais, qui vivait en 1337, a laissé des Commentaires sur Aristote, imprimés dans le 15e siècle, et un livre, *De vitâ et moribus philosophorum*, qui se trouve avec Honorius, *De imagine mundi*, Cologne, 1472, in-4°, édition rare.

BURMAN (François), ministre de l'église prétendue réformée et savant professeur de théologie à Utrecht, naquit à Leyde en 1628, et mourut le 10 novembre 1679, après avoir publié, *Dissertation sur la Bible*, etc., Rotterdam, 1688, 2 vol. in-4°; un Cours de théologie en 2 vol. in-4°, et d'autres ouvrages. Sa famille s'est fait estimer jusqu'ici en Hollande par les personnes de mérite qu'elle a produites. Il ne faut pas le confondre avec François Burman son fils, professeur de théologie à Utrecht, mort en 1719, qui a donné quelques ouvrages de théologie, in-4°; ni avec Pierre Burman, laborieux commentateur de Phèdre, de Lucain, de Pétrone, et autres auteurs profanes, mort en 1741. Il a donné 5 vol. in-4° de lettres de savans, Leyde, 1727; *De vectigalibus populi romani*, Utrecht, 1694, in-4°.

BURMAN (Jean), professeur de botanique et médecin à Amsterdam, a donné deux ouvrages de botanique fort estimés, l'un intitulé *Rariorum africanarum plantarum decades X*, Amsterdam, 1738, 1739, in-4°, fig.; l'autre, *Thesaurus Zeylanicus*, Amsterdam, 1737, in-4°, fig.

BURNET (Gilbert), né à Edimbourg le 13 septembre 1643, d'une famille noble et ancienne, s'appliqua avec zèle à la prédication, menant une vie austère et retirée; mais ce genre de vie lui ayant causé une grande maladie, il devint homme de société. En 1669, on lui donna la chaire de professeur en théologie à Glascow, et en 1672, il se maria à Marguerite Kennedy, fille du comte de Cassils. Il aima mieux refuser deux évêchés, que de renoncer à ses sentimens pour suivre ceux de la cour. La mort du roi Charles lui donna occasion de voyager. Il alla en France, en Italie, en Allemagne et en Hollande. Le prince et la princesse d'Orange le reçurent dans leur conseil, et il contribua beaucoup à faire réussir les desseins du prince contre le roi Jacques et la religion catholique. Il suivit le prince d'Orange en Angleterre en qualité de chapelain; il se maria une seconde fois en Hollande à une demoiselle hollandaise, nommée Marie Scott, qui lui donna cinq fils et deux filles. Il fut ensuite précepteur du duc de Glocester, et mourut le 17 mai 1715, à 72 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages anglais. Les principaux sont 1° Dialogue entre un conformiste et un non-conformiste; 2° Défense des lois d'Écosse; 3° des Sermons; 4° Histoire de la réformation de l'église d'Angleterre, traduite en français par Rosemond, Amsterdam, 1687, 4 vol. in-12, où il y a beaucoup d'emportement contre l'église romaine; 5° Critique de l'histoire des variations; 6° Histoire de la dernière révolution d'Angleterre, traduite en français, 4 vol. in-4° ou 7 vol. in-12; 7° Voyage de Suisse et d'I-

talie, en français, in-12; 8° Mémoire touchant le comté de Rochester, in-8°, etc.

BURNET (Thomas), écossais, né en 1635, fut maître de l'hôpital de Stutton à Londres, entra dans le clergé, et fut contraire au roi Jacques. Sa théorie de la terre, *Telluris theoria sacra*, Londres, 1681, in-4°, fut universellement estimée pour la pureté du style et l'invention; elle a été réimprimée à Amsterdam, 1699, in-4°. Le roi Charles la fit traduire en anglais. Plusieurs écrivains attaquèrent néanmoins cet ouvrage. Burnet publia en 1692 son *Archæologia philosophica*, qu'il dédia au roi Guillaume. Elle est jointe avec le précédent dans l'édition d'Amsterdam, 1699, in-4°; il mourut le 27 septembre 1715. On a publié après sa mort son livre, *De statu mortuorum et resurgentium*, Londres, 1726, in-8°, inséré dans le *Fasciculus variorum scriptorum de immortalitate animæ*, Francfort, 1692, 2 vol. in-8°, rares. Il a été traduit en français par Bion, 1731, in-12; et son Traité, *De fide et officiis christianorum*, 1727, in-8°. Il y a dans ces deux ouvrages beaucoup de choses contraires aux sentimens communément reçus dans le christianisme.

BURRHUS (Afranius), avait commandé les gardes prétoriennes sous Claude et sous Néron, dont il avait été gouverneur. La rigidité de ses mœurs parut un censeur trop sévère de la licence de Néron. Cet empereur le fit mourir, l'an 62 de J.-C.

BURROW (Jacques), président de la société royale de Londres, mort le 5 novembre 1782, a publié 4 vol de Rapports, un de Décisions de la cour du banc du roi; Essai de ponctuation, in-4°; Anecdotes de Cromwel et de sa famille.

BURTIN (Paul-Denis), d'Aix en Provence, mort en juin 1755, à 51 ans, est éditeur des *Négociations de Henri Arnaud*, évêque d'Angers, et de celles de M. de la Boderie.

BURTON (Guillaume), né à Londres en 1575, se servit des connaissances qu'il avait dans la langue grecque et dans les langues orientales pour instruire la jeunesse dans l'école de Kingston. Il mourut en 1645. Il a publié une belle Description du comté de Leicester, Londres, 1622, in-fol., fig.; un Commentaire sur ce qui est dit de la Grande-Bretagne dans l'itinéraire d'Antonin, en anglais, 1658, in-fol., etc. *Λείψανα Veteris linguæ persicæ, cum notis J. H.* à Seelen, Lubec, 1720, in-8°. *Græcæ linguæ Historia*, Londini, 1657, in-8°, avec le précédent.

BURTON (Robert), frère de Guillaume, surnommé le jeune Démocrite, naquit à Lindley le 15 février 1576. Il fut curé de Ségrave, et mourut le 25 janvier 1639. Il est auteur de l'*Anatomie de la mélancolie*, Oxford, 1628, in-fol. Ce livre a eu un grand succès; il avait un grand entêtement pour les prédictions astrologiques par les nativités, et l'on prétend que, ayant prédit sa mort, il se tua lui-même dans sa chambre, pour la gloire de l'astrologie.

BURTON (Henri), né à Birsall en 1579, et curé de Saint-Mathieu à Londres, fut privé de son bénéfice, mis en prison, et condamné à une prison perpétuelle, pour avoir prêché des sermons séditieux, en 1640. La sentence fut cassée par la chambre des communes, et il fut rétabli dans son bénéfice, dans lequel il est mort en 1648. Il a publié plusieurs ouvrages.

BURTON (Jean), docteur en théologie, anglais, né en 1696, à Wembwoth en Devonshire, où son père était curé, fit ses études à Oxford, et y enseigna. Il fut ensuite curé de Worplesdon, et mourut le 11 février 1771. On a de lui *Opuscula metrico-prosaïca*, et d'autres ouvrages en latin, tels que des Sermons et des Discours prononcés à l'université.

BUS (César de), instituteur des prêtres de la doctrine chrétienne, naquit à Cavaillon le 3 février 1544, d'une famille noble. Il s'adonna d'abord à la poésie profane, et se livra aux plaisirs du siècle; mais étant rentré en lui-même, il se convertit, et mena dans la suite une vie très édifiante. Il prit les ordres sacrés et s'employa à confesser et à catéchiser. Son zèle lui attira plusieurs disciples. Il en forma une compagnie, dont le principal devoir serait d'enseigner la doctrine chrétienne. Il en fut nommé général en 1598, après que Clément VIII eut approuvé son institution. C'est lui qui a établi aussi les ursulines en France. César de Bus perdit la vue 13 ou 14 ans avant sa mort, et mourut à

Avignon le 15 avril 1607. On a de lui des instructions familières, 1666, in-8°. Sa vie a été donnée par Jacques Beauvais, in-4°.

BUSBEC (AUGER GISLEN), écrivain illustre par sa naissance, par son mérite et par ses ambassades, naquit à Commines en 1522. Il fut très-bien élevé, et passa quelque temps en Angleterre à la suite de l'ambassadeur de Ferdinand, roi des Romains. De là il fut envoyé ambassadeur à Constantinople, et ensuite en France, et ailleurs. On lui confia aussi l'éducation des jeunes princes, fils de Maximilien II. Il mourut en Normandie, en 1592, à 70 ans. Nous avons de lui en latin des relations de ses voyages, des lettres et d'autres ouvrages bien écrits et estimés, 1633 et 1660, in-24. Ses lettres ont été traduites en français avec des notes, par l'abbé de Foy, 3 volumes in-12; mais elles sont bien au-dessous de l'original. Les lettres de Busbec peuvent servir de modèles aux ambassadeurs. On ne trouve nulle part tant de faits historiques en si peu de discours. Les grands mouvemens, comme la conspiration d'Amboise, et les petites intrigues de cour, y sont également bien marqués; les attitudes dans lesquelles il met les rois et les grands, en découvrent à coup sûr le fort et le faible, le bon et le mauvais.

BUSBY (RICHARD), savant maître de l'école de Westminster, était né à Lutton le 22 septembre 1606. Il eut une prébende de Westminster en 1660, et mourut le 6 avril 1695. Il a composé différens ouvrages à l'usage de son école.

BUSCHIUS (HERMAN), né à Sassembourg, dans le diocèse de Munster, en 1468, professa les belles-lettres en différentes villes d'Allemagne, où son mérite fit souvent ombrage aux autres professeurs. Il se maria en 1527, et mourut en 1534. Ses poésies latines sont imprimées in-4° en plusieurs vol. Il a aussi commenté plusieurs auteurs classiques.

BUSÉE (JEAN), pieux jésuite, natif de Nimègue, et mort à Mayence le 30 mai 1611, à 64 ans, dont on a des méditations en français, 2 vol. in-12, et plusieurs ouvrages de controverse, écrits avec beaucoup de modération.

BUSEMBAUM (HERMAN), jésuite, né à Nottelen en Westphalie, et mort en 1668, est auteur d'une petite théologie morale, in-12. Son confrère La Croix l'a augmentée jusqu'à 2 vol. in-fol., dont la dernière édition est de 1757. L'on y trouve le comble du délire sur l'autorité des papes, même sur la personne des rois; aussi les tribunaux séculiers se sont-ils réunis pour la condamner. Le parlement de Paris l'a fait brûler en 1761.

BUSI (NICOLAS), sculpteur italien, mort à Valence en Espagne, en 1709, a fait beaucoup d'ouvrages estimés des Espagnols, qui les payaient bien cher. Il a sculpté en buste Philippe IV et la reine sa mère.

BUSIRIS, selon la fable, roi d'Egypte, fils de Neptune et de Lybie, immolait les étrangers, et usait envers eux de grandes cruautés. Hercule, sur le point d'être immolé, sacrifia Busiris, son fils, et le prêtre ministre de ces abominations.

BUSLEIDEN (JÉRÔME), natif d'Arlon, maître des requêtes, et conseiller au conseil souverain de Malines, se rendit célèbre par son esprit, par ses ouvrages, dont il n'y a d'imprimé qu'une lettre à Thom Morus, à la tête de l'*Utopie*, et par ses ambassades. Il mourut à Bordeaux le 26 août 1517, après avoir fondé à Louvain le collége des trois langues, qui porte son nom.

BUSQUETTO DE DULICHIO, fut chargé en 1016 de bâtir la cathédrale de Pise. Quoique grec, il n'apporta pas le bon goût de l'architecture; cependant si les ornemens n'offusquaient pas l'ouvrage, il serait préférable à celui du même temps.

BUSSI D'AMBOISE (LOUIS DE CLERMONT, dit), de la maison de Clermont Gallerande, en Anjou, devint favori du duc d'Alençon. Une espèce de point d'honneur, né de l'infériorité de son maître à son frère Henri III, lui faisait faire de fréquentes bravades à ses favoris. Son adresse et son courage étaient connus; peu de personnes auraient osé se mesurer avec lui à forces égales. Les favoris du roi aimèrent mieux le faire assassiner, que de l'attaquer bravement; mais il échappa aux coups qui lui furent tirés. Enfin il périt dans une intrigue galante avec la femme de Charles de Chambre, comte de Montsoreau, grand-veneur du duc d'Alençon,

Cet avantageux ayant écrit au duc d'Alençon qu'il avait fait tomber dans ses rets la biche du grand-veneur, ce prince s'en divertit avec le roi, qui garda la lettre; et, comme il en voulait à Bussi, il la montra au comte de Monsoreau. Celui-ci obligea sa femme de donner un rendez-vous à Bussi. Il fut assailli à son arrivée par dix ou douze hommes apostés, qui ne lui ôtèrent la vie, le 19 août 1579, qu'après une défense vigoureuse, et après qu'il eut mis trois ou quatre de ses assassins hors de combat; il n'avait alors que 30 ans. Il avait été agréable à la reine Marguerite, dans les Mémoires de laquelle on trouve la fortune de Bussi d'Amboise. Son ton important et avantageux l'avait rendu insupportable à son maître même, qu'on prétend avoir su le parti qu'on lui préparait, et y avoir consenti; ce qui fit ressouvenir du proverbe : *Très-heureux qui ne connaît pas les princes, malheureux qui les sert, et pire qui les offense.*

BUSSIERES (Jean de), jésuite, a composé plusieurs poésies latines, Lyon, 1675, in-8°, qui lui font honneur. Il mourut en 1678. Il est auteur d'un Abrégé d'histoire de France, et du *Parterre historique*.

BUSSON (Julien), né à Dinan, fut docteur en médecine, et mourut le 7 janvier 1781. Il a été un des coopérateurs du *Dictionnaire de médecine*, 1746, 6 vol. in-fol. Diderot, Toussaint et Eidous l'avaient traduit de l'anglais, et M. de Busson l'avait augmenté.

BUSSY (le marquis de), passa dans l'Inde à l'âge de vingt ans, et commença par faire connaître son intrépidité dans la guerre de 1741. La confiance du ministère et des troupes, dans ses talens lui fit donner la commission de rétablir sur le trône de Golconde Mouza Phersingue, l'allié des Français; non-seulement il y réussit, mais, ce prince ayant été tué dans une bataille que M. de Bussy gagna, les chefs mogols et indiens lui déférèrent le choix de son successeur. Il désigna Salabetzingue, qui reconnut ce service par de grandes concessions, que M. de Bussy remit à la compagnie des Indes. Dans la dernière guerre, quoiqu'il n'eût ni appointemens ni traitement, le commandement des troupes lui fut déféré, et il sut tellement en imposer aux Anglais, supérieurs en nombre, qu'il n'hésita pas de détacher de sa petite armée douze cents hommes qui passèrent sur les vaisseaux de M. de Suffren. Les Anglais, qui étaient déjà informés de la paix, ne voulurent pas tenter de nouveaux hasards, et la publièrent. Ce brave homme est mort d'une goutte remontée, le 8 janvier 1785, à 64 ans 11 mois. M. de Bussy, soldat intrépide, habile général, négociateur éclairé, patriote zélé, désintéressé par caractère, ne laissait qu'une sœur, à qui le roi a accordé une pension de 8,000 liv. Il laissa aussi une nièce, madame de Folleville, fille de son frère, le chevalier de Bussy, tué à la bataille de....

BUSSY. *Voy.* Rabutin.

BUTEO. *Voy.* Borrel.

BUTERFIELD, ingénieur du roi pour les instrumens de mathématiques, est mort à Paris en 1724 : on estime surtout ses grands quarts de cercle.

BUTINI (Pierre), né à Genève le 8 février 1678, desservit une église française à Leipsick, et ensuite une autre dans la campagne de Genève, où il mourut en 1706. On a imprimé de lui une Vie de J.-C., Genève, 1710, 1 vol. in-4°, ou 2 vol. in-8°; Sermons, 1736, 2 vol.

BUTKENS (Christophe), né à Anvers, fut religieux de l'ordre de Cîteaux, puis abbé de Saint-Sauveur, et mourut en 1650. On a de lui, *les Trophées sacrés et profanes du duc de Brabant*, dont la dernière édition est de La Haie, 1724, 4 vol. in-fol. figures; *Généalogie de la maison de Lynden*, Anvers, 1626, in-fol.

BUTLER (Samuel), célèbre poète anglais, naquit dans le comté de Vorcester en 1612, et mourut en 1680. Il a été secrétaire de plusieurs seigneurs, qui l'honoraient de leurs bienfaits. Il était marié. C'est lui qui est auteur du fameux poëme intitulé *Hudibras*, qui contient une satyre ingénieuse et délicate de l'interrègne de Cromwel, et du fanatisme des presbytériens de ce temps-là. Les Anglais ont peu de livres où il y ait tant d'esprit et de fines plaisanteries. Il a été traduit en français et imprimé avec le texte anglais à Paris, en 3 volumes in-12; ses œuvres posthumes forment 3 vol.

BUTLER (Joseph), né en 1692, d'un père qui était presbytérien, se dis-

tingua par son savoir et sa piété. Son habileté le convainquit qu'il valait mieux embrasser la religion anglicane que de rester presbytérien. Il fut même profiter de ce discernement; car il devint évêque de Bristol en 1738, et, en 1750, de Durham. Il mourut à Bath le 16 juin 1752, et fut enterré à Bristol. Il a publié des Sermons et une *Analogie de la religion naturelle et révélée, avec la constitution et le cours de la nature*, 1736, in-8°.

BUXTORF (Jean), savant professeur d'hébreu à Bâle, était de Westphalie. Il s'acquit une gloire immortelle par la connaissance qu'il avait des langues hébraïque et chaldaïque, et mourut en 1629, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° une petite Grammaire hébraïque qui est excellente, et dont la meilleure édition est celle de Leyde, en 1701 et 1707, in-12, revue par Leusden; 2° un Trésor de la grammaire hébraïque, in-8°; 3° une Concordance hébraïque, Bâle, 1632, in-fol., et plusieurs Lexicons hébreux, in-8°; 4° *Biblia rabbinica*, Basileæ, 1618 et 1619, 4 vol. in-fol.; 5° *Tiberias seu tractatus Masoreticus*, Bâle, 1665, in-4°; 6° *Institutio epistolaris hebraïca*, 1629, in-8°; 7° *De abbreviaturis hebræorum*, 1640, in-8°; 8° *Synagoga Judæorum*, 1682, in-8°, etc. Ces ouvrages sont estimés.

BUXTORF (Jean), fils du précédent, et savant professeur des langues orientales à Bâle, s'est distingué, comme son père, par sa connaissance de la langue hébraïque, et par son érudition rabbinique. Il mourut à Bâle en 1664, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° sa traduction du *More nevochim*, 1629, in-4°; et du *Cozri*, 1660, in-4°; 2° Un Lexicon chaldaïque et syriaque, 1622, in-4°; 3° Lexicon chaldaïque, thalmudique et rabbinique, 1639, in-fol.; 4° une Anti-Critique contre Cappel, 1653, in-4°; 5° un Traité sur les points et accens hébreux, contre le même, 1648, in-4°; 6° *Exercitationes ad Historiam Sacram pertinentes*, 1659, in-4°; 7° *Exercitationes philologico-criticæ*, 1662, in-4°; 8° *De sponsalibus*, 1652, in-4°. Cette famille a continué de produire des savans du même genre, entre autres son fils Jean-Jacques, mort en 1704, et Jean son petit-fils, mort en 1732.

BUYER (Barthélemi), premier imprimeur de Lyon, et conseiller de ville en 1482, a imprimé, en 1476, la Légende dorée; le *Speculum vitæ humanæ*, en 1477, par Guillaume Le Roy, qui demeurait chez lui.

BUZANVAL (Nicolas Choart de), né à Paris en 1611, fut successivement conseiller au parlement de Bretagne, conseiller au grand conseil, maître des requêtes et conseiller d'état. Il fut sacré évêque de Beauvais en 1652 et quitta alors le nom de Cnicheray, qu'il portait, pour celui de Buzanval. Ses vertus le firent admirer, et le rendirent cher à son troupeau. Son humilité lui rendait à charge les honneurs attachés à sa dignité. Il fut un des quatre évêques qui ne signèrent le Formulaire qu'aux conditions de la paix de Clément IX. Il mourut en 1679.

BYNÆUS (Antoine), savant théologien protestant, né à Utrecht, le 6 août 1654, fut ministre et professeur en théologie et en langues orientales à Deventer, et mourut dans cette ville le 8 novembre 1698. Les principaux de ses ouvrages sont, 1° *De calceis Hebræorum*, Dordrecht, 1695, in-4°; 2° *Christus crucifixus*, Amsterdam, in-4°, *liber II*, 1696, *liber III*, 1698; *Sepultura*, Dordrecht, 1688 : le tout in-4°; 3° *Explicatio historiæ evangelicæ de nativitate Christi*, Amsterdam, 1689, in-4°. Ces ouvrages sont estimés.

BYNG (Jean), amiral anglais, après s'être distingué en plusieurs expéditions, fut chargé de faire lever le siége de Port-Mahon, assiégé par les Français en 1756. N'ayant pu vaincre l'escadre de M. de la Galissonière, il retourna à Londres sans remplir sa mission. Il y fut accusé de lâcheté et de haute trahison et en conséquence condamné par la cour martiale à avoir la tête tranchée. La sentence, confirmée par le conseil du roi, fut exécutée le 14 mars 1757. Il était fils du fameux amiral Byng, mort en 1733, à 70 ans, dont on a imprimé l'expédition en Sicile dans les années 1718-19 et 20, petit vol. in-12.

BYRGE (Juste), artiste et astronome, a observé à Cassel jusqu'en 1597; de là il est passé au service de l'empereur. Il est inventeur du compas de proportion.

BZOVIUS (Abraham), dominicain polonais, et l'un des plus laborieux écrivains du 17e siècle, est auteur d'un

grand nombre d'ouvrages. Le principal est la continuation des Annales de Baronius, en 9 vol. in-fol. Compilation mal digérée, qui est plutôt les annales des dominicains que celles de l'église. Il alla de Pologne à Rome, où le pape le reçut avec bonté et lui donna un appartement au Vatican. Il mourut en 1637, à 70 ans.

C.

CAAB, rabbin, commença par faire des satires contre Mahomet, et chercha ensuite à gagner ses bonnes grâces. Il l'aida à composer l'Alcoran, et mourut en 622.

CABADE, roi de Perse, perdit la couronne en 497, parce qu'il voulait que les femmes fussent communes dans ses états, et qu'il usait de cette loi envers celles qui lui plaisaient; mais 4 ans après il remonta sur le trône. Sa femme, pour lui procurer sa liberté, se livra à la passion du gouverneur de la prison où il était renfermé. Elle trouv amoyen de lui faire passer ses habits, et il sortit déguisé en femme. Il persécuta d'abord les chrétiens, et les toléra dans la suite, à cause des miracles opérés par un saint évêque. Il fit la guerre à l'empereur Anastase, prit Amide en 502, et conclut ensuite la paix avec cet empereur et avec Justin son successeur. Justinien remporta de grands avantages sur Cabade, par la conduite de Bélisaire. Il mourut en 531.

CABALLO (Emmanuel), illustre Génois, immortalisa son nom en 1513 par ses belles actions, et fut cause que les Français levèrent le siége de Gênes, en faisant entrer un vaisseau chargé de vivres dans la ville qui allait se rendre par famine; ce qui le fit appeler le libérateur de la patrie.

CABANE (Robert de), fils de la Catanoise, fut arrêté avec sa mère après l'assassinat d'André de Hongrie, mari de Jeanne Ire, reine de Naples. On leur donna la question. La mère mourut dans les tourmens. Le fils fut tenaillé.

CABASILAS (Nicolas), savant archevêque de Thessalonique au 14e siècle, dont on a deux traités contre les latins; une exposition de la liturgie grecque, et d'autres ouvrages remplis d'érudition et écrits avec beaucoup d'ordre et de clarté, dans la Bibliothèque des Pères.

CABASSUT (Jean), célèbre prêtre de l'Oratoire, natif d'Aix, enseigna le droit canon à Avignon, et mourut à Aix le 25 septembre 1685, à 81 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Juris canonici theoria et praxis*, dont M. Gibert a donné une nouvelle édition, 1738, in-fol., avec des notes; 2° la Notice de l'histoire ecclésiastique des conciles et des canons, en latin, dont la meilleure édition est de 1680, in-fol. Il y a dans l'édition de 1670, in-8°, quelques dissertations qui ne se retrouvent pas dans celle de 1680.

CABESTAN (Guillaume de), gentilhomme et poète provençal du 13e siècle, chanta différentes dames, suivant l'usage de son temps. Sa dernière maîtresse fut Trieline Carbonel. Le mari de cette dame, jaloux du poète, le tua, lui arracha le cœur, et le fit manger à sa femme. Trieline en mourut de douleur en 1213

CABOCHIENS. *Voy*. Bouchers.

CABOT (Sébastien), naquit à Bristol en 1467, de Jean Cabot, vénitien, établi dans cette ville; son père lui apprit les mathématiques, principalement la cosmographie. A vingt ans il avait fait plusieurs voyages, et avait déjà de l'expérience dans la navigation. Son père accepta la commission de Henri VII, pour lui et pour ses fils, d'aller découvrir un passage au nord-ouest. Ils partirent, en 1497, au mois de juin. La première terre qu'ils découvrirent reçut d'eux le nom de *Prima Vista*, une île qu'ils aperçurent le jour de la fête de saint Jean fut appelée du nom de ce saint. Ils s'avancèrent jusqu'au cap

de la Floride, et revinrent en Angleterre, où ils reçurent un bon accueil. Il est probable que Cabot fit d'autres voyages, pour compléter sa découverte; mais il n'en existe point de relation. Cependant Purchas dit que l'Amérique, qui a pris le prénom de Vespuce, comme l'ayant découverte le premier, aurait dû s'appeler Cabotienne ou Sébastienne, comme ayant été découverte en premier par notre navigateur. Quelques désagrémens qu'il essuya lui firent quitter l'Angleterre, et offrir ses services au roi d'Espagne, qui lui donna le titre de chef d'escadre. Sa capacité, son intégrité engagèrent plusieurs marchands à lui faire entreprendre un voyage aux Moluques, par le détroit de Magellan. Il s'avança, en 1525, jusqu'au cap de Saint-Augustin. La mutinerie éclata alors parmi son monde, qui refusa de passer le détroit. Ils descendirent sur la rivière de la Plata au Paraguay, et y érigèrent des forts pour découvrir le pays. Il dépêcha en Espagne, pour en donner avis et demander du renfort, qui ne vint pas. Au bout de cinq ans qu'il était resté en Amérique, il retourna en Espagne, où il fut mal accueilli. Les marchands surtout se plaignirent de ce qu'il n'avait pas été aux îles des épiceries. Cet événement lui parut favorable pour retourner en Angleterre. Edouard montait sur le trône; Cabot fut introduit auprès du duc de Sommersêt, lord protecteur. Il eut une longue conversation avec lui et le jeune monarque, et l'on érigea pour lui une charge de gouverneur des compagnies de marchands, et des domaines à découvrir, avec une pension de 166 liv. 13 s. 4 d. ster. En 1552, par le conseil de Cabot, se fit le premier voyage des Anglais à Archangel, en Russie, où l'on fit un traité de commerce avantageux. Le projet était de passer aux Indes par le nord; mais l'on n'alla pas plus loin. Cabot ne survécut pas long-temps à cette expédition.

CABRAL ou CAPRAL (Pierre-Alvarès), seigneur portugais, distingué par sa naissance et par son courage, avait reçu d'Emmanuel, roi de Portugal, l'ordre d'aller aux Indes, pour y suivre le succès de la découverte de Vasco de Gama. Il partit au mois de mars de l'an 1500, avec douze vaisseaux. La tempête l'assaillit autour des îles du cap Vert; sa flotte fut dispersée, et il perdit un vaisseau. Ensuite il continua sa route; mais, pour éviter les calmes des mers d'Afrique, il prit tellement le large, que le 24 avril il se trouva à la vue d'une terre inconnue, dont il nomma le port *Porto Seguro*, et la terre Sainte-Croix, qui fut changé depuis en celui de Brésil, du nom du bois qu'on en rapporte. Il en prit possession au nom du roi de Portugal, et envoya un de ses vaisseaux, avec un naturel du pays, en porter la nouvelle. Pour lui, il continua sa route aux Indes. Il eut le malheur de perdre quatre vaisseaux en route. Barthélemi Diaz, qui avait découvert le cap de Bonne-Espérance, en commandait un, et périt avec lui. Cabral, avec les six vaisseaux qui lui restaient, fit alliance avec quelques princes d'Afrique et des Indes, et mourut à Lisbonne le 23 juin 1501.

CACCIALUPI (Jean-Baptiste), célèbre jurisconsulte du 15e siècle, natif de San-Severino. On a de lui plusieurs ouvrages. Il avait été professeur à Sienne en 1464.

CACUS, fameux brigand, ainsi nommé du mot κακος, qui en grec signifie méchant, fut tué par Hercule, auquel il avait volé des bœufs.

CADALOUS. *Voy.* Alexandre II.

CADMUS, roi de Thèbes, fils d'Agenor, roi de Phénicie, et frère de Phénix et de Cilix, porta dans la Grèce, en 1519 avant J.-C., les seize lettres simples de l'alphabet grec, et y bâtit Thèbes en Béotie. Les poètes feignent qu'il sortit de son pays pour chercher sa sœur Europe que Jupiter avait enlevée; et qu'étant arrivé en Béotie, ses compagnons furent dévorés par un serpent. Cadmus ayant tué ce monstre, en sema les dents dans une terre, d'où sortirent des soldats armés, qui s'entretuèrent l'un l'autre, excepté cinq, qui lui aidèrent à bâtir la ville de Thèbes, où il régna.

CADMUS de Milet, célèbre historien grec du temps d'Alyattes, roi de Lydie, est, selon Pline, le premier des Grecs qui a écrit l'histoire en prose.

CADRY (Jean-Baptiste), ancien vicaire de Saint-Paul, et théologien de M. de Caylus, évêque d'Auxerre, était né à Trez, dans le diocèse d'Aix en Provence. Il est mort à Savigni près

Paris en 1756, à 76 ans. Son vrai nom était Darcy. Il a fait l'Apologie et la Défense des chartreux retirés en Hollande, in-4°; *Témoignage des chartreux sur la constitution*, in-12; *Histoire de la condamnation de M. Soanan, évêque de Senez*, 1728, in-4°; les tomes 2, 3 et 4 de l'*Histoire des réflexions morales sur le Nouveau Testament*, in-4°; *Observations sur le livre du père Berruyer*, 1755 et 1756, 3 vol. in-12.

CÆCILIUS-BASSUS. *Voy.* BASSUS.

CÆCILIUS-STATIUS, poète comique, affranchi, contemporain d'Ennius. On trouve quelques-uns de ses fragmens dans le *Corpus poetarum*, Londres, 1714, 2 vol. in-fol.

CÆCULUS. *Voyez* METELLUS.

CÆLIUS AURELIANUS (LUCIUS), ancien médecin de la secte des méthodistes, était de Sicca, ville de Numidie en Afrique, et vivait probablement avant Galien, ou du moins de son temps, et après Soranus. Il a laissé un ouvrage, *De celeribus et tardis passionibus*, Amsterdam, 1722, in-4°. Cet ouvrage est aussi plus anciennement imprimé, et se trouve dans les recueils d'anciens médecins.

CÆNEUS, ayant été fille sous le nom de Cænis, avait obtenu de Neptune d'être changée en homme invulnérable.

CÆSAR. *Voyez* CÉSAR.

CAFFA (MELCHIOR), habile sculpteur (connu sous le nom de Maltois, parce qu'il était né à Malte, en 1631), fut élève du cavalier Bernin, qu'on lui compare pour l'habileté. Il mourut à Rome en 1687. On voit de ses ouvrages à Rome, entre autres, le groupe de saint Thomas de Villeneuve, dans l'église des augustins.

CAFFIAUX (PHILIPPE-JOSEPH), né à Valenciennes en 1712, fit profession dans la congrégation de Saint-Maur, en 1731, et mourut subitement le 26 décembre 1777. Il travaillait alors à l'Histoire de Picardie, avec dom Grenier; mais il avait donné un *Essai d'une histoire de la musique*, in-4°, et le premier vol. d'un *Trésor généalogique*, 1777, in-4°. On lui a attribué : *Recherches historiques sur l'honneur du sexe féminin*, 4 vol. in-12, qu'on ne peut lire sans s'armer de courage.

CAFFIERI (PHILIPPE), sculpteur, né à Rome en 1634, vint en France en 1660. M. de Colbert le logea aux Gobelins, et l'employa à divers travaux dans les maisons royales. M. de Seignelay le nomma sculpteur de la marine à Dunkerque. Il mourut en 1716.

CAFFIERI (JACQUES), fils du précédent, naquit aux Gobelins, en 1678. Il suivit l'état de son père. On a de lui plusieurs bustes en bronze, que l'on conserve précieusement pour la beauté de l'exécution. Il mourut en 1755, laissant des enfans qui ont suivi la même carrière.

CAGNACCI (GUIDO CAULASSI), peintre italien surnommé *Cagnacci*, à cause de la difformité de son corps, était natif de Castel-Durante. Il fut disciple du Guide à Bologne, et mourut à Vienne, à 80 ans. Ses premiers tableaux passent pour les meilleurs.

CAHAGNES (JACQUES), docteur et professeur en médecine à Caen, mort en 1612, à 64 ans, a fait les statuts de la faculté de médecine, qui s'observent encore à Caen. Il est auteur des livres suivans : *De aquâ fontis hebevecronii*, 1612, in-8°; *De academiarum institutione*, 1584, in-4° ; *Elogiorum civium cadomensium centuria prima*, 1583, in-4°, réimprimé en 1609. S'il eût continué cet ouvrage, il eût prévenu la plainte de M. de Segrais, qui dit qu'il aurait pu faire un meilleur choix. *Oratio funebris N. Michaelis*, 1597, in-4°; *Oratio funebris J. Ruxelli*, 1586, in-4°. On s'est donné la peine de traduire cette dernière en français. *Methodus curandarum febrium*, 1616, in-8° ; *Methodus curandorum capitis affectuum*, 1618, in-8°.

CAHUSAC (LOUIS DE), né à Montauban, se fit passer avocat à Toulouse, et fut secrétaire de l'intendance à Montauban. Il vint à Paris pour jouir du succès de *Pharamond*, tragédie médiocre. Le cardinal de Clermont le fit secrétaire de ses commandemens. Il profita du loisir que lui donnait cette place, pour s'occuper à travailler pour l'Opéra, où il réussit. Il mourut frénétique en 1759. On a de lui, *Grigri*, in-12; l'*Histoire de la danse*, 3 petits vol. in-12; *Pharamond*, *le comte de Warwick*, tragédies; *Zénéide* et *l'Algérien*, comédies; *les fêtes de Polymnie*, *les fêtes de l'Hymen*, *Zaïs*, *Naïs*, *Zoroastre*,

Osiris, *Anacréon*, *les Amours de Tempé*, opéras.

CAIBONS, peuple vandale, qui habitait sur les côtes de la mer Baltique.

CAIET (Pierre-Victor-Palma), né en 1525 à Montrichard, fut d'abord ministre protestant, mais ayant été accusé de magie, il fut déposé dans un synode. Cette condamnation lui fit faire abjuration à Paris en 1595. Il mourut en 1610, docteur de Sorbonne et professeur en hébreu au collége royal. Il est principalement connu par sa Chronologie novenaire, Paris, 1608, 3 vol. in-8°; et sa Chronologie septenaire, 1606, in-8°, que l'on met à la tête du Mercure Français, 25 vol. in-8°. Il cherchait la pierre philosophale, et est auteur de la Vie et mort épouvantable du docteur Fauste, 1604, in-12.

CAILLE (Nicolas-Louis de la), né à Rumigny, diocèse de Reims, le 15 mars 1713, fameux astronome, travailla avec M. Cassini à la méridienne de Paris, qui traverse l'Observatoire. A 25 ans il fut nommé professeur de mathématiques au collége Mazarin, et admis à l'académie des sciences en 1741. Il fit un voyage au cap de Bonne-Espérance en 1750, 51 et 52, pendant lequel il observa 9800 étoiles jusqu'alors inconnues. Il en faisait imprimer le catalogue, quand une fièvre maligne l'emporta le 21 mars 1762. Il a donné des élémens d'algèbre et de géométrie, in-8°; des leçons d'astronomie, d'optique et de perspective, 1755, in-8°; Leçons de mécanique, 1743, in-8°; les Éphémérides de vingt années, 1745 à 1775; *Fundamenta astronomiæ*, 1757; in-4°; Tables des logarithmes, 1760, in-8°; Traité de navigation de Bouguert, 1761, in-8°; *Cœlum australe*, 1763, in-4°; *Tabulæ solares*, 1758, in-4°; Observations faites au cap de Bonne-Espérance, in-4°; Journal de son voyage au Cap, in-12.

CAILLIERES. *Voy.* Callières, qui est son vrai nom.

CAILLY (le chevalier Jacques de), poète français, natif d'Orléans, connu aussi sous le nom d'Aceilly, qui est son anagramme, s'est distingué sous le ministère de M. Colbert, par ses épigrammes. Le style en est simple et naïf, les pensées fines et délicates. On les a imprimées en 1714, avec plusieurs autres pièces, et avec le Voyage de Bachaumont. Il est mort en 1674, chevalier de l'ordre de Saint-Michel.

CAIN, c'est-à-dire *acquisition*, fils aîné d'Adam et d'Eve, naquit la seconde année du monde, et laboura le premier la terre. Il tua son frère Abel l'an 130 du monde; ce qui le fit maudire de Dieu et condamner à être vagabond. Il se retira ensuite dans le pays de Nod, à l'orient d'Eden, où il bâtit une ville qu'il nomma Enoch où Enochie, du nom de son fils aîné. C'est la première ville bâtie.

CAINAN, fils d'Enos, et père de Malaléel, mourut 2800 avant J.-C., à 910 ans. Il ne faut pas le confondre avec un autre Caïnan, fils d'Arphaxad et père de Sala, né en 1694 du monde. Le nom de ce second Caïnan ne se trouve que dans la version des Septante et dans la généalogie de J.-C. par saint Luc. De là vient qu'il est un grand sujet de dispute parmi les savans.

CAIPHE, grand-prêtre des Juifs après Simon, était de la secte des sadducéens. Il condamna à mort N. S. J.-C., et fut privé de sa dignité par Vitellius. On dit que cette disgrâce lui causa tant de chagrin, qu'il se tua de désespoir.

CAIT-BEI, originaire de Circassie, était né esclave. Les Mameluc l'élurent pour leur souverain en Egypte. Il défit l'armée de Bajazet, soumit les Arabes, et mourut en 1449.

CAIUS-AGRIPPA, fils puîné d'Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, fut adopté par cet empereur, avec Lucius Agrippa son frère. A l'âge de 14 à 15 ans, le peuple romain leur offrit le consulat; mais Auguste voulut qu'ils eussent seulement le nom de *consuls désignés*, à cause de leur jeunesse. Ils moururent jeunes l'un et l'autre.

CAIUS, célèbre entre les auteurs ecclésiastiques, florissait à Rome au commencement du 3e siècle, sous le pontificat de Zéphirin, et sous l'empire d'Antonin Caracalla, en 217. Il avait été disciple de saint Irénée, ce qui ne l'empêcha pas de rejetter absolument l'opinion des millenaires. Un anonyme cité par Photius dit positivement que Caïus était prêtre, et qu'il demeurait à Rome. Photius ajoute qu'on tenait encore qu'il avait même été ordonné *évêque des nations*; c'est-à-dire, qu'il avait été ordonné évêque pour aller

porter la foi dans des pays infidèles, sans avoir aucun peuple, ni aucun diocèse limité : ce qui est assez remarquable. Caïus eut une fameuse dispute à Rome contre Procle ou Procule, l'un des principaux chefs des montanistes et la mit par écrit dans un dialogue que nous n'avons plus, mais dont il reste des fragmens dans Eusèbe. On y trouve aussi quelques fragmens d'autres ouvrages de Caïus.

CAIUS ou KAYE (JEAN), né à Norwich en 1510, fut successivement médecin du roi Edouard VI, de la reine Marie, et enfin de la reine Elisabeth. Il fit rebâtir presque à ses frais l'ancien collége de Gonvil, nommé depuis ce temps-là le collége de Gonvil et de Caïus, et y fonda 23 places d'étudians. Il mourut en 1573, à 63 ans, et fut enterré dans la chapelle de son collége, sous une tombe unie, avec cette seule inscription, *fui Caïus*. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il suit les principes de Gallien et de Montanus son maître. Son Traité de la sueur anglaise, maladie qui ne durait qu'un jour et qui fit périr beaucoup de monde en Angleterre en 1551, est intitulé *de Ephemera Britannica*. La meilleure édition est celle de Londres en 1721, in-8°. Il a fait aussi un livre en latin, *De l'antiquité de l'université de Cambridge*, Londres, 1574, in-4° ; *De canibus Britannicis*, 1570 et 1728, in-8° ; *Stirpium historia*, Londres, 1570, in-12.

CAIUS (SAINT), originaire de Dalmatie et parent de l'empereur Dioclétien, fut élu pape en 283 de J.-C., et mourut en 295. On dit qu'il ordonna que les clercs passeraient par tous les sept ordres inférieurs de l'église, avant que de pouvoir être ordonnés évêques.

CAJADO (HENRI), ou HERMIO GAJADO, poète latin, natif de Portugal, dont nous avons des églogues, des sylves, et des épigrammes, Bologne, 1501, in-4°, en latin pur et élégant. Il y a beaucoup de sel et d'agrément dans ses épigrammes. Il mourut en 1508 d'un excès de vin.

CAJETAN. *Voy*. VIO.

CAJETAN (HENRI), de l'illustre maison de Cajetan, qui remonte au 13e siècle, fut patriarche d'Alexandrie, légat de Bologne, et cardinal, en 1585, par Sixte V, qui l'envoya légat en France, auprès du duc de Mayenne. Il arriva dans ce royaume tout plein d'une grande opinion de sa puissance, et croyant voir à ses genoux tous les prétendans à la couronne, pour avoir son suffrage. Ses instructions portaient de faire pourvoir la France d'un roi pieux, catholique, et agréable aux Français, sans en excepter le roi de Navarre, s'il donnait espérance de se réconcilier à l'église. Mais il n'eut guère lieu de s'applaudir que de la faction espagnole. Lorsqu'il entra au parlement, il se voulut asseoir dans la place du roi; mais le chef de cette compagnie, qui avait enregistré ses bulles sans aucune modification, le tira doucement par la main comme pour lui faire honneur, et le fit asseoir sur le banc au-dessous de lui. Il eut lieu de voir par là qu'il n'était pas aussi près qu'il le pensait de prendre possession de l'autorité souveraine, jusqu'à ce que le roi fût choisi. Il fut depuis envoyé en Pologne, camerlingue de la sainte église, et mourut le 13 décembre 1599, à 49 ans.

CAJETAN (CONSTANTIN), né à Syracuse en 1560, entra dans l'ordre de Saint-Benoît en 1586, fut bibliothécaire du Vatican, et mourut à Rome le 17 septembre 1650. Il a été l'éditeur des *Œuvres de Pierre Damien*, Rome, 1606 à 1640, 4 vol. in-fol. Il a fait aussi la vie de quelques saints et de quelques savans, dans la vue d'en faire autant de bénédictins. Il n'y a pas, jusqu'à saint Ignace de Loyola, qu'il a voulu faire bénédictin.

CAJOT (JOSEPH), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, mort à Châlons en 1765, a donné les *Antiquités de Metz*, 1760, in-8°; *les Plagiats de Rousseau*, 1765, in-12. Il n'avait pas une grande vénération pour ce philosophe.

CALABER (QUINTUS), nom donné à un poète anonyme, natif de Smyrne, parce que son poëme grec intitulé *les Paralipomènes d'Homère*, fut trouvé en Calabre par le cardinal Bessarion. C'est ce qui lui fit donner le nom de *Calaber*. Vossius conjecture que ce poète vivait sous l'empereur Anastase, vers 491. La meilleure édition de Quintus Calaber est celle de Paw, Leyde, 1734, in-8°.

CALABRE (EDME), prêtre de l'Oratoire, né à Troyes, était directeur du

séminaire de Soissons, et mourut en 1710. On a de lui une paraphrase du psaume *Miserere*, estimée.

CALABROIS (Mathias Préti, surnommé le), peintre célèbre, né en 1643 dans la terre de la Taverne en Calabre, se fit admirer par ses ouvrages, surtout par ceux qu'il fit à Malte, dans l'église cathédrale de Saint-Jean. Il représenta dans le plafond la vie de l'apôtre, morceau superbe, qui le fit combler d'honneurs et de biens. On le nomma chevalier de la grâce, et on lui donna la commanderie de Syracuse, avec une pension considérable. Le Calabrois mourut à Malte en 1699. Son nom était Préti, Ses principaux ouvrages sont à Modène, à Naples et à Malte. On voyait au Palais-Royal son martyre de saint Pierre, de grandeur naturelle. On estime son coloris, le relief de ses figures, la variété des inventions, l'art des ajustemens, et on lui reproche une touche dure et un dessin incorrect. *Voy.* Gioachino.

CALAIS et ZETHES, fils de Borée et d'Orithie, firent le voyage de la Colchide avec les Argonautes, et chassèrent les harpies de la Thrace. Ils avaient les épaules couvertes d'écailles dorées, des ailes aux pieds et une longue chevelure.

CALAMY (Edmond), fameux théologien presbytérien, né au mois de février 1600, à Londres, fut curé dans cette ville; il y prêcha devant le long parlement et fit tout son possible pour empêcher la perte du roi. Du temps de Cromwel il parut peu en public; mais il eut la satisfaction de prêcher devant le parlement, le jour qu'il avait conclu le rappel du roi, et d'être un des théologiens qu'on lui députa. Ses sentimens presbytériens le firent chasser de sa cure. Il mourut en octobre 1666. On a imprimé plusieurs de ses Sermons séparement; mais il y en a un Recueil de cinq, sous le titre de l'*Arche de l'homme de bien*, in-12, qui en 1683 était réimprimé pour la huitième fois. Il a fait aussi quelques ouvrages sur les affaires de son temps. Ses fils et petit-fils ont été aussi ministres et prédicateurs. Les Sermons de son petit-fils Edmond, mort le 3 juin 1732, sont en grand nombre.

CALANDRA (Jean-Baptiste), peintre en mosaïque de Verceil, a exécuté dans le dernier siècle à Rome quatre docteurs de l'église et un saint Michel pour l'église de Saint-Pierre; le saint Michel surtout paraît moins une mosaïque qu'une belle peinture.

CALANUS, philosophe indien, suivit Alexandre-le-Grand dans son expédition des Indes. Il vécut 83 ans sans aucune incommodité, et fut enfin tourmenté d'une colique. Alors il pria Alexandre de commander qu'on lui dressât un bûcher pour ses funérailles. Ce prince le lui accorda avec répugnance; et pour orner sa pompe funèbre, il fit mettre son armée en bataille, ordonnant de répandre de riches parfums sur le bûcher, où Calanus s'était placé en habits magnifiques. Ce philosophe ne donna aucun signe de douleur, lorsque le feu prit au bûcher; et comme on lui demandait s'il ne voulait rien dire à Alexandre, qui n'avait point voulu assister à ce terrible spectacle, il répondit que non, parce qu'il comptait, dit-il, le revoir dans peu à Babylone. Ces paroles furent regardées comme la prédiction de la mort d'Alexandre, arrivée en effet trois mois après à Babylone.

CALAS (Jean), marchand à Toulouse, fut accusé d'avoir étranglé Marc-Antoine, l'un de ses fils, âgé de 29 ans, le 13 octobre 1761, en haine du projet qu'avait ce fils de quitter la religion protestante pour embrasser la catholique. Lorsque ce malheur arriva, il y avait encore dans la maison Anne-Rose Cabibel, épouse de Jean Calas; Jean-Pierre Calas, fils puîné de Jean Calas; Alexandre Gaubert la Vaysse, fils d'un avocat de Toulouse, et Jeanne Viguière, servante de Jean Calas. Toutes les personnes susdites furent conduites en prison, et d'après les interrogatoires, jugées, le 9 mars 1762; Jean Calas à être rompu vif, comme homicide de son fils; Jean-Pierre Calas, banni à perpétuité; la dame Calas, la Vaysse et la servante, hors de cour. Cet arrêt prononcé, Jean Calas endura son supplice avec toute la résignation et la fermeté d'un innocent: il le souffrit en expiation de ses péchés, persistant à déclarer qu'il n'était pas coupable du crime pour lequel on le condamnait. Le public ignorait le motif des juges; mais il parut inconséquent que Jean Calas, âgé de 63 ans,

eût été jugé seul assassin de son fils, âgé de 29 ans, sans la participation d'aucun de ceux qui étaient alors dans la maison : que si Jean-Pierre Calas était coupable, il n'était pas assez puni par un bannissement : enfin, que si les autres étaient aussi coupables que Jean-Pierre, en n'empêchant pas le crime, ils auraient dû avoir la même punition. M. de Voltaire écrivit en faveur de cette famille malheureuse. Le roi nomma une commission qui revit le procès, et déclara les accusés innocens, le 9 mars 1765. Cet arrêt n'eut pas d'exécution dans le parlement de Toulouse, parce qu'il fut rendu contre les formes. Le conseil devait décider s'il y avait lieu à révision du procès ; et dans ce cas, le renvoyer à un autre parlement; mais il prit sur lui de juger par commission; et cette infraction aux règles a laissé du louche dans cette affaire. Plusieurs ont pensé que cet arrêt n'avait été rendu que pour tranquilliser les protestans du royaume, qui étaient persuadés que l'arrêt contre Calas avait été rendu en haine de leur religion. Quoi qu'il en soit, Louis XV prit soin de réparer les malheurs de cette famille par ses bienfaits. *Voyez* le tome 4 de la continuation des causes célèbres de M. de la Ville, où sont les interrogatoires et les dépositions des témoins.

CALASIO (MARIUS DE), savant franciscain, professeur d'hébreu à Rome, est auteur d'une excellente Concordance hébraïque de la Bible, imprimée à Rome en 1621, en 4 tomes in-fol., et réimprimée à Londres, 1747 et suivantes, 4 vol. in-fol. avec des augmentations.

CALCAGNINI (CELIO), fils naturel d'un ecclésiastique de Ferrare, servit dans les troupes de l'empereur et de Jules II. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, devint protonotaire apostolique, et mourut à Ferrare en 1540. Ses ouvrages latins ont été imprimés à Bâle, 1544, in-fol. Ils roulent sur des matières de grammaire et de morale.

CALCAR (JEAN DE), peintre célèbre, natif de Calcar, fut disciple du Titien, et acheva de se former le goût sur Raphaël. Il mourut à Naples en 1546, à la fleur de son âge. C'est lui qui a dessiné les figures anatomiques de Vesal, et les portraits des peintres du Vasari.

CALCEOLARIUS (FRANÇOIS), apothicaire de Vérone, avait un fort beau cabinet, dont la description a été imprimée à Vérone, 1622, in-fol., figures. On a de lui le voyage du mont Balde, dans le Véronais, imprimé à Venise en 1566, in-4°, et en latin, en 1571. Cet ouvrage a entièrement rapport à la botanique.

CALCHAS, fameux devin, fils de Testor, suivit l'armée des Grecs au siége de Troie. Il prédit que le siége durerait dix ans, et que la flotte grecque ne sortirait point du port d'Aulide, où elle était retenue par les vents contraires, jusqu'à ce que Agamemnon eût sacrifié Iphigénie sa fille à Diane. On dit qu'après la prise de Troie il alla à Colophon, où il mourut de chagrin de n'avoir pu deviner ce que Mopsus, autre devin, avait deviné.

CALDERINUS (DOMITIUS), célèbre grammairien du 15e siècle, natif de Torri, diocèse de Vérone, fut produit à Rome par le cardinal Bessarion, et y enseigna les belles-lettres avec réputation. Il mourut en 1477. Il a donné des notes sur plusieurs auteurs anciens.

CALDERON DE LA BARCA (DON PEDRO), célèbre poète comique espagnol du 17e siècle, était chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, et servit avec honneur dans les armées. Dans la suite, il se fit prêtre, et devint chanoine de Tolède. Philippe IV, roi d'Espagne, prenait un grand plaisir à la représentation des comédies de Calderon. Il passe, après Lopez de Véga, pour le plus grand poète comique espagnol. Ses comédies ont été imprimées à Madrid en 1689, en 9 vol. in-4°. Ses *Autos sacramentales* ont été ajoutés en 6 vol. in-4°. On a encore de lui en prose, l'Histoire de Notre-Dame d'Almudena. Villaroes a écrit sa vie à la tête du premier volume de ses comédies.

CALDERWOOD (DAVID), théologien presbytérien écossais, résista de tout son pouvoir à l'épiscopat. Il eut à souffrir des persécutions à ce sujet et se retira en Hollande où il fit paraître *Altare Damascenum, seu ecclesiæ anglicanæ politia, ecclesiæ scoticanæ obtrusa*, Amsterdam, 1623, in-4°. Ce livre fit beaucoup de bruit, et, parce qu'il était déguisé sous le nom d'Edouard Didoclavius, on fut quelque temps à le connaître. Il retourna cependant en Ecosse, où il était ministre de Pencai-

thland près d'Edimbourg en 1638. On ignore l'année de sa mort.

CALEB, l'un des députés du peuple juif, qui allèrent reconnaître le pays de Canaan, rassura les Israélites épouvantés, et fut le seul avec Josué, qui, après la sortie d'Egypte, entra dans la terre de Canaan. Caleb eut en partage les montagnes et la ville d'Hébron, dont il chassa trois rois. Othoniel, son neveu, ayant pris la ville de Debir, Caleb lui donna en mariage Hacsa sa fille, et mourut à l'âge de 114 ans.

CALENDARIO (Philippe), sculpteur et architecte, au milieu du 14e siècle, éleva ces magnifiques portiques, soutenus par des colonnes de marbre, qui font le circuit de la place de Saint-Marc à Venise, et fit plusieurs morceaux de sculpture qui lui attirèrent l'estime du public, les bienfaits et l'alliance du doge de Venise.

CALENTIUS (Elisius), poète latin du 15e siècle, natif du royaume de Naples, fut précepteur de Frédéric, fils de Ferdinand Ier, roi de Naples, et mourut en 1503; ses ouvrages ont été imprimés à Rome, 1503, in fol. Pontanus et Sannasar font un grand cas de ses élégies et de son poème du combat des rats et des grenouilles.

CALEPIN (Ambroise), religieux augustin, natif de Calepio, bourg d'Italie, d'où il a tiré son nom, s'est rendu célèbre par son Dictionnaire, augmenté par Passerat, Lyon, 1681, 2 vol. in-fol., et par d'autres ouvrages. Il mourut le 29 octobre 1510.

CALIARI ou CAGLIARI (Paul), peintre célèbre plus connu sous le nom de Paul Véronèse, naquit à Vérone en 1537. Son père qui était sculpteur fut son premier maître, avec son oncle Antoine Badile, qui était peintre. Il réussissait principalement à donner de la majesté et de la vivacité à ses airs de tête, de l'élégance dans ses figures de femmes, et de la fraîcheur dans son coloris. Il mourut en 1588, à 51 ans, laissant deux fils, qui furent aussi de bons peintres; Charles, mort en 1596, à 26 ans, avait des talens supérieurs, et l'on croit même qu'il eût surpassé son père, s'il eût vécu plus long-temps; Gabriel, mort en 1631, à 63 ans, ne s'appliqua à la peinture que par amusement (le commerce étant sa principale occupation); il finit cependant plusieurs tableaux de son père, aidé par Benoît Caliari son oncle. Celui-ci était frère de Paul Véronèse, mort en 1598, à 60 ans. Quoique bon peintre et bon sculpteur, il laissait jouir son frère de la réputation qu'il aurait pu s'acquérir, en se déclarant l'auteur de certains tableaux. Sa manière, semblable à celle de Paul, faisait souvent confondre leurs ouvrages. Benoît réussissait surtout à peindre l'architecture; et les belles fabriques qui ornent le fond de certains tableaux de Véronèse sont de sa main.

CALIFES. Les Arabes, soumis aux Romains, avaient tenté inutilement de secouer leur joug jusqu'en 625, que Mahomet, en leur faisant adopter ses dogmes, fit révolter l'Arabie. Leur empire s'étendit sur une grande partie de l'Asie, de l'Afrique, et jusqu'en Espagne. Le chef de leur empire se nommait calife, et réunissait l'autorité spirituelle et temporelle.

* Mahomet	632
* Abubecher	634
* Omar	645
* Othman ou Osman	655
Mavia en Egypte	679
* Ali en Arabie	660
Hazen ou Chazan	660
Mavia seul	680
* Gezid ou Izid	683
* Abdalmelec	705
Ulid ou Walid	715
* Abdalla	715
Soliman ou Zulima	717
* Omar II	720
Gezid II	724
* Hiscam ou Isa	743
Walid II	744
Gezid III	744
Ibrahim	744
Marvan ou Mavian	749
* Abul-Abbas	754
Abufajar-Almansor	775
* Mahadi	785
Musa ou Mosès	786
* Aaron-Raschid	809
* Muhamid-Amin-Ben-Haroun	813
* Almamon	833
Muhamed-Mustasi	841
Haron-Wacie-Billa	847
Almontaser	862
Almatadadi-Bellahi	866
Almotazzo-Bellahi	869
Almotamedo-Bellahi	892
Mutaled-Billa	902

Mustasis-Billa. 908
Muctarid-Billa. 932
Cadir-Billa. 934
Alradi-Bellahi. 940
Moctasis-Billa. 944
Mutius-Silla. 974
Taius-Lilla. 991
Cadir-Billa. 1031
Caüin-Bianvilla. 1074
Muctadinus-Billa. 1118
Almostahed. 1136
Rached. 1139
Almoctasi. 1161
* Mostang-Billah. 1172
Almontasi. 1180
Nacerladin. 1226
* Genghiscan, s'empare de la Perse. . . . .
Dhaher ou Altaher. 1226
Mostanser ou Almostazen. . . 1227
Mostaasem ou Abdula. 1242

Depuis Alradi, l'empire des califes était tombé dans une anarchie universelle; chacun de ses lieutenans s'était fait souverain dans son gouvernement; de sorte qu'il ne restait plus au calife que l'honneur de ce titre, et le droit des investitures, qu'il ne refusait jamais au plus fort. Après Abdula, on n'en fait plus mention. *Voyez* l'Histoire des révolutions de l'empire des Arabes, de l'abbé de Marigny; l'Histoire des Sarrasins, traduite d'Ockley, par Jault, 1748, 2 vol. in-12; l'Histoire de l'empire ottoman, par l'abbé Mignot, 1771, 4 vol. in-12.

CALIGNON (Soffrey de), né à Saint-Jean, près de Voiron en Dauphiné, fut secrétaire de M. de Lesdiguières, et ministre de la religion prétendue réformée, puis chancelier de Navarre. Henri IV avait une estime particulière pour lui, et l'employa dans les affaires les plus importantes. C'est Calignon qui rédigea, avec M. de Thou, l'édit de Nantes. Il mourut à Paris au mois de septembre 1606, à 56 ans, et fut fort regretté. C'était un très-savant homme, qui était habile dans les affaires. On a de lui une satyre intitulée *Le mépris des Dames*, que du Verdier-Vauprivas nous a conservée. On lui attribue aussi l'Histoire des choses plus remarquables advenues en France ès années 1587, 1588 et 1589, par S. C., imprimée en 1590, in-8°. Sa vie a été écrite par Gui-Allard, avec celle du baron des Adrets et de Dupuy-Monbrun, Grenoble, 16[illegible]5, in-12.

CALIGULA (Caïus César), quatrième empereur romain, succéda à Tibère l'an 37 de J.-C. Il était fils de Germanicus et d'Agrippine; mais il dégénéra d'une si horrible manière, qu'il fit regretter le règne de son prédécesseur, ce qui fait dire à Sénèque que la nature fit paraître en Caligula ce qu'elle pouvait de plus pour le mal. La corruption de son cœur se fit remarquer de bonne heure; car avant qu'il eût la robe virile, on le surprit dans un inceste avec une de ses sœurs. Il les débaucha même toutes, et vécut dans un commerce public avec l'une d'elles. Ses impiétés et ses blasphèmes furent portés à leur comble. Il eut la folie de se faire adorer comme un Dieu, affectant de représenter en sa personne tous les dieux et toutes les déesses, et portant tantôt un trident comme Nuptune, tantôt un caducée comme Mercure, et tantôt une lyre comme Apollon, ou les autres attributs des divinités païennes. Il disait même qu'il couchait avec la Lune. Caligula joignait à tant d'impiétés des débauches infâmes, une cruauté inouïe, et tous les défauts de l'humanité. Il fit mourir un grand nombre de personnes, et même ses plus proches parens, sous de vains prétextes. Il accabla le peuple par ses exactions, et se rendit ridicule et méprisable par ses folies et ses extravagances. Il voulait faire un pont sur la mer, et dépensa à ce projet insensé des sommes immenses. Sa folie n'éclata pas moins à l'égard de son cheval. Il l'invitait à souper, lui faisait servir de l'orge dorée, et présenter du vin dans des vases d'or. Il lui avait fait faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre, un collier de perles. Il lui avait même donné une maison, des domestiques et des meubles, pour recevoir magnifiquement ceux qui seraient priés de sa part à souper. Il jurait par sa vie et par sa fortune, le déclara pontife, et promettait de le faire consul : promesse qu'il eût peut-être exécutée, s'il n'eût été tué peu de temps après par Cassius Chæreas, capitaine de ses gardes, et par d'autres conjurés, l'an 41 de J.-C., à l'âge de 29 ans, après en avoir régné près de quatre.

CALISTO, fille de Lycaon et nymphe

de Diane, fut séduite par Jupiter sous la figure de cette déesse. Elle accoucha d'un fils nommé Arcas. Junon la changea en ourse. Son fils était prêt de la percer à la chasse, quand Jupiter les enleva l'un et l'autre dans le ciel, où ils forment les constellations de la grande et de la petite Ourse.

CALIXTE (GEORGES), savant théologien luthérien, né à Madelbuy dans le Holstein, le 14 décembre 1586, fut professeur de théologie à Helmstad en 1614, et mourut le 18 mars 1656, laissant des enfans. On a de lui un Traité latin contre le célibat des clercs, 1631, in-4°, et d'autres ouvrages de controverse, dont *Anti-Moguntinus*, 1644, in-4°. C'est de lui qu'une secte luthérienne a pris le nom de calixtins ou syncrétiques, qui voulaient réunir les différentes sectes luthériennes.

CALLIACHI (NICOLAS), grec de Candie, y naquit en 1645. Il professa les belles-lettres et la philosophie à Padoue où il mourut en 1707. On a de lui *De ludis scenicis*, Patavii, 1713, in-4°, et dans le Recueil de Sallengre.

CALLICRATIDAS, général des Lacédémoniens, prit Métymne, et assiégea dans Mitylène Conon, général des Athéniens: ceux-ci accoururent et livrèrent un combat naval dans lequel Callicratidas fut défait. Il fut noyé l'année suivante, 405 avant J.-C.

CALLICRETE, fille célébrée par des vers d'Anacréon, qui sont perdus; elle était savante dans la politique, et se mêlait de l'enseigner. Platon en parle dans son *Théages*; cette fille était de Cyane.

CALLIERES (FRANÇOIS DE) natif de Torigni, d'une famille noble, né le 14 mai 1646, fut reçu de l'académie française en 1689, et fut ensuite employé par Louis XIV en différentes ambassades. Il fit particulièrement éclater sa prudence dans les traités secrets entre la France et la Hollande, immédiatement avant la paix de Riswik, ce qui le fit nommer plénipotentiaire à ce dernier congrès, et Louis XIV lui donna une gratification de 10,000 liv. avec la place de secrétaire de son cabinet. Callières remplit cette place avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mars 1717, à 72 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont: 1° *Traité de la manière de négocier avec les souverains*, 2 vol. in-12; 2° *De la science du monde, et des connaissances utiles à la conduite de la vie*, in-12, etc. Ces deux ouvrages sont excellens. 3° *Du bel esprit*; 4° *Des bons mots et des bons contes*. Il ne faut pas le confondre avec Jean de Callières, son père, auteur de la vie du duc de Joyeuse, capucin, et de celle du maréchal Jacques de Matignon.

CALLIMAQUE, célèbre capitaine athénien, fut choisi général dans un conseil de guerre avant la bataille de Marathon, 490 ans avant J.-C., et après le combat contre les Perses, on le trouva debout tout percé de flèches.

CALLIMAQUE, célèbre poète grec, natif de Cyrène, florissait sous Ptolomée Philadelphe et sous Ptolomée Evergète, roi d'Egypte, vers 280 avant J.-C. Il passait, selon Quintilien, pour le prince des poètes élégiaques parmi les Grecs. Son style est élégant, délicat et plein de force. Il avait écrit un grand nombre de petits poëmes, dont il ne nous reste que des hymnes et des épigrammes. Catule l'a beaucoup imité, et a traduit en vers latins son petit poëme *de la Chevelure de Bérénice*. Callimaque était aussi bon grammairien et savant critique. Il avait coutume de dire *qu'un grand livre est un grand mal*. Il y a une édition de ses ouvrages donnée par Mlle Le Fèvre, Paris, 1675, in-4°, qui se joint aux auteurs *ad usum Delphini*; une d'Utrecht, 1697, 2 vol. in-8°, se joint aux auteurs *cum notis variorum*: elle a été réimprimée en 1661, 2 vol. in-8°. M. de la Porte du Theil a donné une nouvelle édition du texte grec avec la traduction française, Paris, imprimerie royale, 1775, in-8°.

CALLIMAQUE, célèbre architecte, peintre et sculpteur grec, natif de Corinthe, ayant vu par hasard un vase autour duquel une plante d'acanthe avait négligemment élevé son feuillage et ses tiges, conçut l'idée du chapiteau corinthien, qui est regardé avec raison comme l'une des plus admirables inventions de l'architecture. Les anciens assurent que Callimaque travaillait le marbre avec une délicatesse merveilleuse. Il vivait vers 540 avant J.-C.

CALLINIQUE, *Callinicus*, d'Héliopolis en Syrie, inventa, en 670, le feu grégeois, que l'eau ne pouvait éteindre, et que Constantin Pogonat employa avec succès pour brûler les vaisseaux sarrasins.

CALLINUS, ancien poète grec d'Éphèse, qu'on croit avoir vécu vers 776 ans avant J.-C., passa pour l'inventeur des vers élégiaques. Stobée nous a conservé quelques-uns de ses vers.

CALLIOPE, muse qui préside à l'éloquence et à la poésie héroïque. On la représente sous la figure d'une jeune fille couronnée de lauriers, ornée de guirlandes, tenant de la main droite une trompette, et de la gauche un livre.

CALLIRHOÉ, jeune fille de Calydon, fut aimée de Consus, prêtre de Bacchus. Ce pontife ne l'ayant pu toucher, s'adressa à Bacchus pour le venger de cette insensibilité. Le dieu rendit furieux les Calydoniens, qui envoyèrent consulter l'Oracle, dont ils reçurent pour réponse que leur mal ne finirait qu'en lui sacrifiant Callirhoé. Consus, la voyant conduire à l'autel parée comme une victime, au lieu de tourner le couteau contre elle, se perça lui-même. Callirhoé, pour apaiser ses mânes, se donna la mort.

CALLIRHOÉ, fille du fleuve Achelоüs, selon la fable, épousa Alcméon, qui avait tué sa mère Eriphyle. Ce prince était mari d'une autre femme, à laquelle il avait donné le fameux collier d'or d'Hermione, dont on avait fait présent à Eriphyle, afin qu'elle indiquât où son mari Amphiaraüs s'était caché, de peur d'aller à l'expédition de Thèbes. Callirhoé demanda ce collier à Alcméon, et refusa de lui laisser consommer le mariage, jusqu'à ce qu'il le lui eût donné. Alcméon alla le demander à Phégeus, père de son autre femme, sous prétexte de le consacrer au temple de Delphes. Phégeus le lui livra; mais ayant appris qu'il était destiné à Callirhoé, il ordonna à ses deux fils d'assassiner Alcméon; ce qu'ils firent. Callirhoé, indignée de ce meurtre, eut recours à Jupiter, lequel fit croître en un instant Amphoterus et Acarnas, deux fils que Callirhoé avait eus d'Alcméon. Ils vengèrent la mort de leur père, tuèrent les assassins, et firent mourir Phégeus et son épouse. Ils consacrèrent ensuite le collier et la robe d'Eriphyle au temple de Delphes, et fondèrent en Epire la colonie Acarnanienne.

CALLISTHENES, d'Olynthe, célèbre philosophe et historien, disciple et parent d'Aristote, suivit Alexandre dans ses conquêtes. Aristote l'avait mis auprès de son élève, pour modérer la fougue de ses passions; mais il ne sut pas lui faire aimer la vertu. Il fut mis à mort, ayant été accusé d'avoir voulu conspirer contre ce prince. Il avait coutume de dire *que ce n'était point le mérite et la sagesse, mais la fortune qui gouvernait la vie*. Ses ouvrages sont perdus.

CALLISTRATE, excellent orateur d'Athènes, fut banni, selon l'usage, parce qu'il s'était acquis trop d'autorité dans le gouvernement. Démosthènes fut si touché de son éloquence et de la gloire qu'elle lui procurait, qu'il abandonna Platon, et se livra tout entier à l'éloquence.

CALLIXTE (SAINT) ou CALIXTE Ier, succéda au pape Zéphyrin en 217, et mourut le 14 octobre 222. C'est lui qui fit construire le célèbre cimetière de la voie Appienne.

CALLIXTE II (GUY, fils du comte de Bourgogne), l'un des plus illustres et des plus grands papes que l'église ait eus, fut archevêque de Vienne en 1083, et pape en 1119. Il fit enfermer l'antipape Grégoire (Maurice Bourdin), et tint le premier concile général de Latran en 1123. Il mourut le 13 décembre 1124. On a de lui quelques Sermons dans la Bibliothèque des Pères.

CALLIXTE III, natif de Xativa, diocèse de Valence en Espagne, se distingua par sa science et par son mérite. Il fut élu pape le 8 avril 1455, et mourut le 6 août 1458. Son nom était Alfonse de Borgia. *Voy.* ALEXANDRE III.

CALLOT (JACQUES), célèbre graveur, né à Nancy en 1593, d'une famille noble, alla à Rome dans sa jeunesse, pour apprendre le dessin et la gravure. De là il passa à Florence, où le grand duc l'employa à son service. Après la mort de ce prince, Callot retourna en son pays. Henri, duc de Lorraine, le reçut très-bien, et lui donna une pension considérable. Sa réputation s'étant bientôt répandue dans toute l'Europe, l'infante des Pays-Bas l'attira à Bruxelles, où il grava le siége de Breda.

Louis XIII lui fit aussi dessiner le siége de la Rochelle et celui de l'île de Rhé. De retour en Lorraine, il continua de travailler avec tant d'application, qu'on vit sortir de sa main ce grand nombre d'excellentes estampes qui font l'admiration des connaisseurs. Le roi ayant pris Nancy en 1631, proposa à Callot de représenter cette nouvelle conquête, comme il avait fait la prise de la Rochelle; mais Callot supplia Sa Majesté de vouloir l'en dispenser : quelques courtisans voulant l'y obliger, il répondit qu'il se couperait plutôt le pouce, que de rien faire contre l'honneur de son prince et de sa patrie. Le roi reçut son excuse, et dit que le duc de Lorraine était heureux d'avoir des sujets si fidèles et si affectionnés. Il offrit ensuite à Callot mille écus de pension, s'il voulait quitter le lieu de sa naissance pour s'attacher à son service; mais Callot témoigna qu'il ne pouvait sortir de son pays. Il mourut à Nancy le 28 mars 1635, à 42 ans. Il a presque toujours gravé à l'eau forte. C'est le premier qui employa le vernis des faiseurs de luths dans cette espèce de gravure. Personne n'a su mieux que lui réunir dans un petit espace un aussi grand nombre de sujets, et exprimer en deux ou trois coups de burin la démarche, l'action et le caractère de chaque personnage.

CALLY (Pierre), savant philosophe carthésien, professa l'éloquence et la philosophie à Caen avec réputation, et mourut en 1709. Le plus connu de ses ouvrages est intitulé, *Durand commenté, ou l'accord de la philosophie avec la théologie touchant la transsubstantiation*, in-12, ouvrage qu'il publia en 1700, et qui fit grand bruit parce qu'il renouvelait le sentiment du célèbre Durand, qui disait que si l'église décidait qu'il y avait une transsubstantiation dans l'eucharistie, il fallait qu'il restât quelque chose de ce qui était pain, pour mettre de la différence entre la création et la production d'une chose qui n'était pas, et l'annihilation ou une chose réduite au néant. L'évêque de Bayeux s'éleva contre ce sentiment, et Cally se rétracta. C'est lui qui a commenté le Boece *ad usum Delphini*. Il a aussi donné une philosophie, 1695, 4 vol. in-4°.

CALMET (dom Augustin), naquit à Mesnil-la-Horgne, village du diocèse de Toul, à une lieue de Commerci, le 26 février 1672. Il prit l'habit de bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hydulphe, dans l'abbaye de Saint-Mansui près de Toul, le 17 octobre 1688. Le père Calmet fut chargé d'enseigner la philosophie et la théologie aux jeunes religieux de son ordre dans l'abbaye de Moyen-Moutier, depuis 1698 jusqu'en 1704, qu'il fut renvoyé dans l'abbaye de Munster, où il avait appris le grec et l'hébreu. Il vint à Paris en 1706, où, par les conseils du père Mabillon et de M. Duguet, il se détermina à faire imprimer ses Commentaires sur l'Ecriture sainte en français plutôt qu'en latin. De retour en Lorraine, il fut fait prieur titulaire de Saint-Clou de Lay en 1715, et fut nommé abbé de Saint-Léopold de Nancy en 1718. Il en était abbé pour la seconde fois lorsqu'il fut élu abbé de Senones le 9 juillet 1728. Le père Calmet fut aussi plusieurs fois président de sa congrégation. Il refusa un évêché *in partibus* que le pape Benoît XIII lui offrit, et mourut dans l'abbaye de Senones le 25 octobre 1757, après s'être distingué par sa science, par sa vertu et par sa bonne administration. Nous avons de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, 1° Commentaire sur la Bible, imprimé à Paris depuis 1707 jusqu'en 1716, en 23 vol. in-4°. Il y en a une seconde édition en 26 vol. in-4°, réimprimée depuis 1724 jusqu'en 1726, en 9 vol. in-fol. Les dissertations et les préfaces de ces Commentaires furent réimprimées séparément à Paris en 1720, avec 19 nouvelles dissertations en 3 vol. in-4°. Enfin on a donné un Abrégé de ce Commentaire avec les dissertations retouchées et de nouvelles dissertations depuis 1748 jusqu'en 1750, à Paris, en 14 vol. in-4°, et en 1772, en 17 vol. in-4°; 2° Réponse aux lettres de M. Fourmont l'aîné contre le Commentaire sur l'Écriture sainte, en 1710; 3° *Histoire de l'ancien et du Nouveau Testament et des Juifs, pour servir d'introduction à l'histoire ecclésiastique de M. l'abbé Fleury*, 1718, 2 vol. in-4°, réimprimée en 1725 en 7 vol. in-12, et depuis en 4 vol. in-4°, et 5 vol. in-12. Cet ouvrage est estimé.

4° *Dictionnaire historique, critique et chronologique de la Bible*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1730, en 4 vol. in-fol.; 5° *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine*, Nancy, 1728, en 3 vol. in-fol., réimprimée en 1757, 6 vol. in-fol. Il a fait aussi un Abrégé de cette Histoire de Lorraine, qui a été imprimé à Nancy, in-12. 6° *La vie de Jésus-Christ*, in-12; 7° *Dissertation sur les grands chemins de Lorraine*, Nancy, 1727, in-4°; 8° *Histoire universelle, sacrée et profane*, à Strasbourg, en 11 vol. in-4°; 9° *Commentaire littéral, historique et moral sur la règle de saint Benoît*, in-4°; 10° *Histoire de la maison de Salles, originaire de Béarn*, Nancy, 1716, in-fol.; 11° *Histoire généalogique de la maison du Châtelet*, Nancy, 1741, in-fol.; 12° *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons et des esprits, et sur les revenans et vampires de Hongrie, etc.*, in-12, réimprimées en 2 vol.; mais il y a dans cette seconde édition des retranchemens qui font rechercher l'ancienne. 13° *Bibliothèque des écrivains de Lorraine*, in-fol. Le père Calmet a laissé outre cela plusieurs ouvrages qui ne sont pas encore imprimés.

CALMO (André), comédien et auteur vénitien, mort en 1571. On a de lui *Rime Pescatorie*, Vinegia, 1559, in-8°; comédie *Il Saltuzza*, 1551; la *Pozione*, 1552; la *Spagnolas (sotto nome di Scarpella Bergamasco)*, 1559; *Il Travaglia*, 1601; la *Rodiana, sotto nome di Ruzzante*. Ces comédies sont en langage du bas peuple de Venise et de quelques autres lieux; il y a même des rôles en grec vulgaire, à l'imitation du *Pœnulus* de Plaute; *lettere Piacevoli*, Vinegia, 1550, in-8°, en jargon vénitien.

CALO-JEAN, ou BEAU-JEAN, ou JOANNITZ, roi des Bulgares, se soumit à l'Église romaine sous Innocent III en 1202. Il fit prisonnier l'empereur Baudouin, et le fit mourir en 1206 après un an de prison. Il mourut lui-même peu après.

CALOVIUS (Abraham), savant théologien luthérien au 17e siècle, dont on a plusieurs ouvrages sur l'Écriture sainte, imprimés à Wittemberg, in-4°, par parties séparées. Il était chef d'une secte luthérienne opposée à celle des calixtins ou syncrétiques.

CALPRENEDE (Gautier de Costes, seigneur de la), gentilhomme de Périgord, connu par ses romans de *Silvandre*, de *Cléopâtre*, 1656, 12 vol. in-8°; *Cassandre*, 1642, 10 vol. in-8°, et *Pharamond*, 1661, 12 vol. in-8°, etc. Il mourut au grand Andély le 20 août 1663. On a aussi de lui plusieurs tragédies qui ne sont point estimées. Sa veuve mourut en 1668.

CALPURNIA, femme de Jules-César, et fille de Pison, rêva, dit-on, la veille de la mort de César, qu'on le poignardait. On ajoute que les portes de sa chambre s'ouvrirent d'elles-mêmes. Elle ne put l'empêcher d'aller au sénat.

CALPURNIUS (Titus), poète latin, natif de Sicile au 3e siècle, dont il nous reste sept églogues bien inférieures à celles de Virgile. On les trouve dans les *Poetæ rei venaticæ*, Leyde, 1728 in-4°, et dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°. Il a été traduit par Mairaut, in-12. Il faut bien se garder de les mettre entre les mains des jeunes gens, comme on faisait du temps d'Hincmar, crainte de leur gâter le goût.

CALVAIRE (les filles du). *Voy.* Antoinette d'Orléans, le père Joseph, Marie de Médicis.

CALVAIRE (les prêtres du). *Voy.* Charpentier.

CALVART (Denis), peintre célèbre, naquit à Anvers en 1552, et eut pour maîtres Prospero Fontana et Lorenzo Sabbatini. Il s'acquit par ses talens l'admiration de l'Italie, et ouvrit à Bologne une école qui devint célèbre et d'où sortirent le Guide, le Dominicain, l'Albane, etc. Calvart était aussi très-habile dans l'architecture, la perspective et l'anatomie. Il regardait ces sciences comme nécessaires à un peintre, et il les enseignait à ses élèves. Ses dessins sont, les uns à la sangnine, lavés au bistre ou à l'encre de la Chine; d'autres à la pierre noire. Ses principaux ouvrages sont à Bologne, à Rome et à Reggio. On les estime pour la disposition, la noblesse et le coloris. Il mourut à Bologne en 1619. Gilles Sadeler et Augustin ont gravé d'après lui.

CALVERT (Georges), né à Kypling

près de Richemont, dans la province d'Yorck, après avoir voyagé, fut secrétaire de Robert Cecil, et devint secrétaire d'état en 1618, charge dont il se démit volontairement, s'étant fait catholique : cela n'empêcha point qu'on ne l'employât ; on le fit même lord Baltimore, et il obtint de Charles Ier, roi d'Angleterre, une patente pour lui et ses descendans, qui lui permettait d'établir des colonies dans le Maryland, au nord de la Virginie. Il n'était point d'avis, comme le juge Paphon, qu'on exterminât les Indiens. Il voulait qu'on les convertit par la douceur, et qu'on ne peuplât les nouvelles plantations que de personnes de mérite et de bonnes mœurs. Il mourut à Londres en 1632, à 52 ans. Sa modération et ses belles qualités le firent estimer des catholiques et des protestans.

CALVI (Lazaro), fameux peintre de Gênes au 16e siècle.

CALVIN (Jean), naquit à Noyon le 10 juillet 1509 ; son père était secrétaire de l'évêque. Calvin étudia à Paris, à Orléans et à Bourges. Après la mort de son père il retourna à Noyon, où il se défit de deux bénéfices, quoique simple tonsuré ; ensuite il revint à Paris, et se mit sous la protection de la reine de Navarre, sœur de François Ier : mais ses erreurs ayant fait du bruit, et craignant d'être arrêté, il se sauva à Angoulême et prit le nom d'*Happeville*. Il y enseigna la langue grecque. De là il se retira à Poitiers, où il pervertit un grand nombre de personnes. Calvin revint encore à Paris en 1534 ; mais voyant qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui en France, il alla à Bâle, où il acheva son *Institution*, ouvrage fameux, qu'il dédia à François Ier. Après plusieurs voyages, Calvin fut fait professeur de théologie à Genève en 1536. Il en fut chassé en 1538, avec Guillaume Faret et Pierre Viret, à la sollicitation des Bernois, et passa à Strasbourg, ou il enseigna ses erreurs et se maria. Il assista en 1540 à la conférence de Worms, et ensuite à celle de Ratisbonne. L'année suivante il retourna à Genève, où il fut rappelé avec honneur, et il y dressa un formulaire de confession de foi, de discipline ecclésiastique et de catéchisme, qu'il fit passer en forme de loi avec beaucoup de difficulté le 20 novembre 1541. Calvin finit le reste de ses jours en cette ville, et s'y acquit tant d'autorité, qu'on l'appeloit *le pape de Genève*. Il y dénonça Michel Servet aux magistrats, qui le firent brûler en 1553. Calvin composa à cette occasion un Traité pour prouver qu'on peut faire mourir les hérétiques. Il a été imprimé en latin en 1554, in-8° ; et en français la même année, in-8°. Son humeur chagrine, triste, et même quelquefois emportée, lui attira un grand nombre d'ennemis. Il mourut à Genève après avoir été tourmenté pendant 7 ans de diverses maladies, et y avoir enseigné 23 ans, le 27 mai 1564, à 55 ans. On voit encore à Noyon la maison de Calvin, que les protestans, grands ennemis des reliques, ne visitent pas sans en gratter les murailles, pour en emporter du plâtre. Il s'était marié à l'âge de 30 ans, et n'avait eu qu'un fils mort avant lui. Sa femme mourut en 1549. Ses ouvrages ont été imprimés à Amsterdam en 1667, avec un titre de 1671, 9 vol. in-fol. Les principaux sont. 1° ses *Institutions* en latin, dont la meilleure édition est celle de Robert Etienne en 1553, in-fol. ; 2° des Commentaires sur l'Écriture sainte ; 3° un Traité singulier pour prouver que les âmes ne dorment pas jusqu'au jour du jugement, Paris, 1558, in-8°. On ne peut nier que Calvin n'eût de grands talens, un beau génie, une pénétration d'esprit admirable, une grande délicatesse, une érudition profonde, et un style grave et poli. Il était d'ailleurs assez réglé dans ses mœurs, sobre, chaste, laborieux et désintéressé ; mais toutes ces belles qualités étoient flétries par un esprit d'orgueil et d'ambition, par une opiniatreté inflexible, et par une aigreur et un emportement indignes d'un homme de probité. Tels furent les défauts qui le portèrent à s'élever contre la doctrine catholique, et qui le précipitèrent en des erreurs monstrueuses. Cependant ses sectateurs ont toujours fait un grand cas de ses ouvrages ; ils n'entreprenaient rien de considérable pendant sa vie sans le consulter, et après sa mort, ils l'ont révéré comme un saint. Quelques auteurs on dit, d'après Bolsec, que Calvin dans sa jeunesse avait été banni de Noyon pour ses débauches infâmes; mais Florimond de Raymond,

Varillas, et plusieurs autres auteurs très-zélés catholiques ont rejeté ce fait comme une calomnie, et Mainbourg lui-même avoue qu'après des informations très-exactes faites à Noyon, et l'examen des registres de l'église cathédrale, on n'a rien trouvé qui favorisât le moins du monde cette horrible accusation. Ses principales erreurs sont de nier la présence réelle du corps de J.-C. dans l'Eucharistie, de nier le libre arbitre, de supprimer le culte extérieur, l'invocation des saints, la prière pour les morts, etc. *Voy.* Bolsec.

CALVISIUS (Sethon), né le 21 février 1556, savant chronologiste allemand, natif de Grosleb, dans la Thuringe, mourut en 1615. On a de lui en latin une Chronologie, 1685, in-fol.; une Critique du calendrier grégorien, Heidelberg, 1612, in-4°; *Enodatio duarum quæstionum circa annum nativitatis et ministerii J.-C.*, Oxford, 1610, in-4°.

CALVO (Jean-Sauveur de), nommé aussi François, nom qu'il prit à sa confirmation, baptisé le 28 juillet 1625, était au service de l'Espagne, lorsque les Catalans se donnèrent à la France, en 1641. Il passa alors au service de la France, qu'il ne quitta plus. A la paix des Pyrénées, son régiment fut licencié; on lui conserva sa compagnie de mestre de-camp, avec laquelle il servit en Italie et en Hongrie, où il se trouva à la bataille de Saint-Gothard. Son régiment fut rétabli, et il continua de servir en Flandre. Investi dans Mastricht le 7 juillet 1676, il dit aux ingénieurs : « Messieurs, je n'entends rien à la défense d'une place, tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas me rendre. » Au bout de cinquante jours le prince d'Orange fut obligé de lever le siége. La même année il fut créé lieutenant-général et chevalier des ordres du roi le 31 décembre 1688. Il commandait un corps séparé, sous les ordres du maréchal de Luxembourg, lorsqu'il mourut à Deinse le 29 mai 1690.

CALVUS (Cornelius Licinius), célèbre orateur romain, était ami de Catule, et florissait 64 ans avant J.-C. Catule, Ovide et Horace parlent de lui.

CALYPSO, fille du Jour ou de l'Océan, et de Thétis, habitait l'île d'Ogygie, où elle reçut favorablement Ulysse, qu'une tempête y avait jeté : elle l'aima, et vécut sept ans avec lui; mais ce héros préféra sa patrie et Pénélope à l'immortalité qu'elle lui promettait.

CAMALDULES. *Voy.* Romuald, Ambroise.

CAMARGO (Alfonse de), fut choisi pour commander les trois vaisseaux que Guttières de Carvajal, évêque de Plaisance, avait armés pour aller au Pérou par la mer du Sud. Il partit de Séville au mois d'août 1539; au 20 janvier 1540 il était à l'entrée du détroit de Magellan. Le principal vaisseau de l'escadre fut brisé; l'équipage se sauva à terre; le troisième eut le même sort. Il n'y eut que celui de Camargo qui arriva à Aréquipa au Pérou en assez mauvais état. On croit que les équipages de ces vaisseaux laissés sur cette côte ont formé un peuple qui est dans les terres vers le quarante-quatrième degré de latitude, et que les Chilois appellent Césaréens; mais il est bien plus vraisemblable qu'ils ont été tués sur cette côte par les naturels du pays, ou qu'ils y sont morts de misère et de froid. Camargo refusa leurs instantes prières de les prendre sur son bord : il n'avait pas de vivres.

CAMARGO (Marie-Anne Cuppi, dite), du nom de sa grand'mère, qui était espagnole et d'une famille noble. Elle crut s'illustrer en prenant le nom de cette famille. Elle n'a fait qu'avilir ce nom en le joignant à la qualité de danseuse de l'Opéra. Elle était née à Bruxelles en 1710, se retira de l'Opéra en 1751 et mourut en 1770. Lancret a fait d'elle un tableau plein de grâces, en la représentant dansant. Cars l'a gravé en grand et en petit : la grande estampe ne dément pas le tableau.

CAMBDEN (Guillaume), savant auteur anglais, naquit à Londres le 2 mai 1552. Il s'appliqua dès sa jeunesse à la recherche des antiquités britanniques, pour lesquelles il eut toute sa vie une forte inclination. Il fut aimé et protégé des savans d'Angleterre, qui lui procurèrent une chaire de régent au collége de Westminster. Il mourut le 9 novembre 1623, à 73 ans,

sans avoir été marié, et après avoir fondé deux ans auparavant une chaire dans l'université d'Oxford. Ses principaux ouvrages sont, 1° un Recueil des historiens d'Angleterre, 1602, in-fol.; 2° une excellente Description des îles britanniques, intitulée *Britannia*, dont la meilleure édition en latin est celle de 1607, et en anglais de 1722, in-fol.; 3° les Annales du règne de la reine Elisabeth, 1615 et 1627, 2 vol. in-fol; ou Oxford, 1717, 3 vol. in-8°. Elles ont été traduites en français par Paul de Bellegent, Paris, 1627, in-4°, etc. Ces ouvrages le firent appeler le *Strabon*, le *Varron*, et le *Pausanias* d'Angleterre. M. Smith a donné sa vie à la tête de ses lettres, Londres, 1691, in-4°.

CAMBERT, musicien français, se fit d'abord admirer par la manière dont il touchait l'orgue, et devint surintendant de la musique de la reine-mère Anne d'Autriche. L'abbé Perrin l'associa au privilége qu'il avait obtenu de sa majesté pour l'Opéra en 1669, et Cambert mit en musique deux pastorales dont l'une est intitulée *Pomone*. Ainsi il fut le premier qui donna en France des opéras. Son *Ariadne*, sa pièce intitulée *Les peines et les plaisirs de l'amour, etc.*, furent très-goûtées du public. Cependant Lully obtint le privilége de l'Opéra en 1672, et se fit une réputation supérieure à celle de Cambert; ce qui obligea celui-ci de passer en Angleterre, où il fut surintendant de la musique du roi Charles II, et où il mourut en 1677.

CAMBIASI, peintre. *Voy.* CANGIAGE.

CAMBIS-VELLERON (JOSEPH-LOUIS-DOMINIQUE, marquis de), né à Avignon au mois de novembre 1706, d'une ancienne famille du Comtat-Vénaissin, fut capitaine de dragons et colonel-général de l'infanterie de la ville d'Avignon et du Comtat-Vénaissin, qualités qui lui laissèrent tout le loisir d'amasser une belle bibliothèque, de faire le Catalogue raisonné de ses manuscrits, in-4°, et de publier un *Supplément à la vie de M. de Bellegarde*, 1767, in-12. Il est mort en 1772. Il est encore auteur des *Réflexions sur le panégyrique de saint Agricole*; de la Traduction de la Relation d'une grâce miraculeuse obtenue, à Rome en 1742 par l'intercession de saint François-Xavier, in-18.

CAMBOLAS (JEAN DE), conseiller et ensuite président au parlement de Toulouse, est auteur d'un bon ouvrage intitulé *Décisions notables sur diverses questions de droit, jugées par plusieurs arrêts de la cour du parlement de Toulouse*. Cet ouvrage a été donné au public par François de Cambolas son fils, plusieurs années après la mort de son père. La première édition, in-fol., est de 1659; on y voit le portrait de l'auteur, avec l'anagramme de son nom, *mala nescio, sed bona*. La dernière édition, imprimée à Toulouse en 1735, est in-4°.

CAMBYSE, fils de Cyrus, et second roi de Perse, 529 ans avant J.-C., soumit l'Egypte, et fut un prince cruel. Il fit mourir son frère dans sa frénésie, et mourut lui-même, 523 avant J.-C., d'une blessure qu'il s'était faite à la cuisse. Smerdis régna après lui. Il ne faut pas le confondre avec Cambyse, son aïeul, qui fut père de Cyrus, et mari de Mandane, fille d'Astyages, roi des Mèdes. *Voy.* ASTYAGES.

CAMDEN. *Voyez* CAMBDEN.

CAMERARIUS (JOACHIM), né à Bamberg le 12 avril 1500, gagna l'estime de Charles-Quint, de Maximilien II et de plusieurs autres princes. Il enseigna avec réputation à Nuremberg et à Leipsick, et mourut le 17 avril 1574, laissant huit enfans. Il a donné un grand nombre de traductions latines des auteurs grecs.

CAMERARIUS (JOACHIM), fils du précédent, et savant médecin, naquit à Nuremberg le 6 novembre 1534. Plusieurs princes voulurent l'avoir auprès d'eux, mais il préféra ses livres et l'étude de la chimie et de la botanique à leur santé. Il mourut le 11 octobre 1598. On a de lui, *Hortus medicus*, Norimb., 1654, in-4°; *De re rusticâ*, 1577, in-4°; *Epitome de plantis*, 1586, in-4°; *Symbola ex re herbariâ desumpta*, Francfort, 1661, in-4°; et d'autres ouvrages. Il y a eu plusieurs autres savans de cette famille, entre autres Philippe, frère du précédent, qui a donné un ouvrage sur la physique, intitulé *Horæ subcisivæ*, 1614, 3 vol. in-4°.

CAMERON (JEAN), savant théologien de la religion prétendue réformée, était de Glascow. Il enseigna à Sedan et à

Saumur, et fut ministre à Bordeaux. Il mourut à Montauban vers 1625, à 46 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels il se rapproche beaucoup de la doctrine catholique sur la grace et la prédestination. *Voyez* sa *Defensio de gratiâ*, Salmurii, 1624, in-8°. Ses Remarques sur le Nouveau Testament sont savantes et judicieuses, Saumur, 1677, 3 vol. in-4°; *Lectiones theologicæ*, Salmurii, 1626 et 1628, 3 vol. in-4°; ou Genevæ, 1659, in-fol. Il avait été marié deux fois.

CAMILLE, du pays des Volsques, et fille de Metabe et de Camille, fut consacrée à Diane, selon la fable, et alla au secours de Turnus et des Latins contre Enée. Elle s'y signala par sa valeur, et fut tuée en trahison par Aruns. Elle est célèbre dans Virgile.

CAMILLE (M. Furius), l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, triompha quatre fois, fut cinq fois dictateur, six fois tribun militaire, et une fois censeur. Après la prise de Veïes, 396 avant J.-C., Lucius Apuleïus, l'un des tribuns, lui ayant voulu faire rendre compte du butin qui avait été distribué aux soldats, Camille prévint sa condamnation, s'exila de lui-même, et fut condamné à une grosse amende. Durant son exil, le Capitole ayant été assiégé par les Gaulois, les Romains le créèrent dictateur. Camille, bien loin de tirer vengeance de son exil, marcha à la défense de sa patrie, et chassa les Gaulois d'Italie. Cette victoire et un grand nombre d'autres belles actions lui méritèrent le nom de second Romulus, et de restaurateur de sa patrie. Il refusa la souveraineté, qui lui était offerte par un parti puissant, et mourut 365 avant J.-C. à 80 ans, après avoir acquis toute la gloire qu'un citoyen peut acquérir dans sa patrie. Les Romains lui élevèrent une statue équestre dans le marché de Rome. Camille son fils fut consul et dictateur.

CAMILLE (Jacoma-Antonia Véronèse, connue sous le nom de), était fille du Pantalon de la comédie italienne; elle débuta sur ce théâtre dès l'âge de neuf ans, dans la danse, le 21 mai 1744. A l'âge de 12 ans, elle débuta dans les *Sœurs rivales* comme actrice le premier juillet 1747. Elle a depuis soutenu ses succès dans l'un et l'autre art. Camille était née à Venise en 1735, et mourut à Paris en 1768.

CAMILLIANI (François), sculpteur florentin du 16e siècle, orna les jardins de Louis de Tolède, à Florence, de statues, de fontaines et de figures de fleuves, au nombre desquelles celles de l'Arno et de Mugnon passent pour des chefs-d'œuvre.

CAMILLO (François), fils d'un Florentin, naquit à Madrid, s'y distingua dans la peinture, et y mourut en 1671. On voit de lui, dans l'église des capucins de Alcala de Hénares, l'histoire de Sainte-Marie-Égyptienne, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre.

CAMILLY (le chevalier de), après avoir long-temps servi dans la marine, fut nommé ambassadeur de la religion de Malte, dont il était chevalier, aux congrès de Bade et de Cambrai en 1714 et 1723, et ambassadeur de France à Copenhague depuis 1726 jusqu'en 1728. Ces emplois n'avaient pas arrêté ses promotions à tous les grades de la marine jusqu'à celui de vice-amiral en 1751. Il avait quitté l'ordre de Malte, avait pris le nom de comte de Camilly, et était grand-croix de l'ordre de Saint-Louis lorsqu'il mourut en 1753, âgé de 87 ans. Au commencement du 18e siècle, il avait passé quelque temps en Portugal, d'où il avait rapporté les *Lettres d'une religieuse portugaise*, qu'il fit mettre au jour par un secrétaire nommé Guilleragues. Elles se trouvent dans les *Amours d'Abeilard et d'Héloïse*, de Dubois, in-12, souvent réimprimé.

CAMOENS (Louis de), célèbre poète portugais, né à Lisbonne vers 1524, d'une famille noble, prit d'abord le parti des armes, et perdit un œil dans un combat contre les Maures. Il passa aux Indes en 1553, où son talent pour la poésie lui acquit des amis puissans; mais ayant offensé par ses satires le vice-roi François Barreto, il fut exilé de Goa à Macao. Pendant le cours de sa navigation son vaisseau ayant fait naufrage, il eut l'esprit assez présent pour sauver son poëme de la *Lusiade*, en le tenant de la main gauche tandis qu'il nageait de la droite. Il retourna quelque temps après à Goa, et s'embarqua pour le Portugal. Il arriva à Lisbonne en 1569, où il mourut assez misérablement dans un hôpital en 1579, sans alliance. Un

esclave qu'il avait amené des Indes, plus sensible à son indigence que les courtisans et ses compatriotes, allait mendier le soir pour le faire vivre, et ne le quitta qu'à la mort. Le sujet de sa *Lusiade* est la conquête des Indes orientales par les Portugais : le héros est Vasco de Gama. Ce poëme contient de grandes beautés; mais le Camoëns n'y suit point les règles du poëme épique, et s'abandonne à son génie; ce qui n'a point empêché les Portugais de l'appeler le Virgile du Portugal. Son poëme a été imprimé à Lisbonne, 1572, in-fol., et à Paris en 1759, 3 vol. in-12. M. du Perron de Castra en a donné une traduction française en 3 vol. in-12.

CAMPANELLA (Thomas), dominicain, né à Stilo en Calabre, le 5 septembre 1568 fit beaucoup de bruit par ses ouvrages de philosophie. Un vieux professeur fâché d'avoir été embarrassé dans une dispute par Campanella, l'accusa d'avoir voulu livrer Naples aux ennemis, et d'avoir des sentimens erronés. Il fut mis en prison à Naples, en 1599, d'où il sortit au bout de 27 ans, après y avoir souffert de grands tourmens. Etant venu à Paris, le cardinal de Richelieu lui fit du bien. Il y mourut en 1639, à 71 ans. On a de lui, *Atheismus triomphatus*, Romæ, 1631, in-fol., Paris, 1636, in-4°, plus ample; *Astrologia*, Francfort, 1630, in-4°; *Monarchia hispanica*, Amsterdam, 1653, in-12; et d'autres ouvrages, où il y a beaucoup d'esprit, mais peu de jugement et de solidité.

CAMPANI (Mathieu), très-célèbre artiste italien, né dans le diocèse de Spolète au 17e siècle, enseigna dans un écrit estimé la manière de bien tailler les verres de lunettes. Il est aussi l'inventeur des pendules muettes, appelées ainsi parce que leur mouvement ne fait aucun bruit. Il y ajouta cette lanterne que l'on a employée depuis dans ce qui est connu sous le nom de lanterne magique, par le moyen de laquelle, sans jeter les yeux sur la montre, où l'on ne peut rien observer pendant la nuit, l'heure paraît peinte fort nettement sur un drap. Il inventa aussi une pendule double, par le moyen de laquelle il a corrigé cette inégalité de vibrations à laquelle M. Huygens avait déjà remédié en partie par la figure cycloïde qu'il leur faisait faire. Campani imagina encore des pendules que l'on pût suspendre de telle sorte que malgré les mouvemens d'un vaisseau les vibrations de la pendule ne reçussent aucune altération. Il enfermait ces pendules dans des boites de cristal, afin que l'air n'y pût entrer, et il pensait que l'on pouvait s'en servir pour trouver les longitudes dans les longs voyages sur mer. Mathieu Campani est auteur de plusieurs autres inventions utiles. Il était curé dans la ville de Rome, et il avait une modestie singulière. Joseph Campani, son frère puiné et son disciple, était aussi très-habile dans les mécaniques et la physique. Il exécutait avec adresse les inventions de son frère. Ils vivaient encore tous les deux en 1678.

CAMPANUS (Jean-Antoine), un des plus doctes prélats et des plus beaux esprits du 15e siècle, était fils d'un paysan, et naquit en 1427, près de Cavelli, village du district de Capoue, sous un laurier, à la campagne; ce qui lui fit donner le nom de Campani ou Campanus. Il fit connaissance avec Jacques Picolomini, depuis cardinal de Pavie, qui lui procura la faveur de Calixte III et de Pie II. Ce dernier pape le nomma évêque de Crotone, puis de Teramo, et l'aurait fait cardinal, si la mort ne l'avait prévenu. Campani fut envoyé en Allemagne par Paul II en 1471, pour l'engager à faire la guerre aux Turcs, et il harangua avec beaucoup d'éloquence à la diette de Ratisbonne. Dans la suite il encourut la disgrâce de Sixte IV, et fut exilé par ce pape. Il mourut à Sienne en 1477. On a de lui plusieurs ouvrages écrits avec beaucoup de politesse et d'agrément, mais quelquefois un peu licencieux. Les principaux sont: 1° *Epistolæ et poemata*, Lipsiæ, 1707, in-8°; 2° *Andreæ Brachii, ducis clarissimi Perusini vita*. La traduction italienne de cette Vie par Pellini fut imprimée à Venise, 1572, in-4°; 3° *Pii II oratio funebris*; 4° *Titi Livii decades ex edit. Campani*; 5° *Opera varia*, Rome, 1495, in-fol., rare. On trouve quelque chose de lui dans la Bibliothèque des Pères.

CAMPANUS, savant mathématicien de Lombardie, dans le 11e siècle, dont on a *Euclidis data*, Venetia, 1482, in-fol.; *Elementa*, Basil. 1546, in-fol.

CAMPBELL (Jean), né à Edimbourg

le 8 mars 1708, passa toute sa vie à composer des ouvrages curieux et utiles ; il fut cependant agent de la province de Géorgie en 1765. Quoique d'une complexion délicate, sa sobriété le laissa jouir d'une assez bonne santé qui lui permettait même de recevoir les personnes les plus distinguées. Il s'était marié en 1756 et est mort le 28 décembre 1775. Il a travaillé à la partie de l'Histoire moderne, de l'*Histoire universelle*, et il est auteur de l'*Histoire militaire du prince Eugène et du duc de Marlborough*, 1736, 2 vol. in-fol. avec les plans et cartes de Dubosc. En 1739 il mit au jour les *Voyages et aventures d'Edouard Brown*, in-8°, et les *Mémoires du duc de Riperda*, in-8°, ce dernier réimprimé en 1740, avec des changemens; *Histoire abrégée de l'Amérique espagnole*, 1741, in-8° ; la *Vie des amiraux anglais*, 1744, 2 vol. in-fol.; *Hermippus redivivus*, ou l'*Art de prolonger la vie et la vigueur de l'esprit*, 1749, in-8°; 2 vol. in-fol.; des Recueils de voyages sur le plan de celui d'Harris; *Biographia Britannica*, 1745 à 1748, 2 vol. in-fol.

CAMPEGGE (LAURENT), bolonais, cardinal de la création de Léon X, avait été marié avant que d'entrer dans l'état ecclésiastique. Avec toutes les qualités d'un bon négociateur, il ne put réussir, ni à la diète de Nuremberg contre Luther en 1524, ni empêcher le schisme qu'a occasionné en Angleterre le divorce de Henri VIII. Ce prince et Catherine d'Aragon ne voulurent rien céder. Il revint à Rome, et y mourut en 1539.

CAMPEN (JACQUES VAN), fameux architecte, né à Harlem, à son retour d'Italie bâtit l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, qui avait été incendié : c'est le plus beau bâtiment de la Hollande. Il est mort en 1638.

CAMPI (PIERRE-MARIE), ecclésiastique de Plaisance, a donné une histoire de cette ville et de quelques autres d'Italie jusqu'à l'année 1435, 1651 et 1662, 3 vol. in-fol.

CAMPI (ANTOINE), peintre crémonais, a fait une histoire de cette ville dont la première édition de Crémone, 1585, in-fol., figures d'Auguste Carache, est rare ; la réimpression de Milan, 1645, in-4°, lui est fort inférieure.

CAMPIAN (EDMOND), natif de Londres, étudia à Oxford, et prit le diaconat selon le rit d'Angleterre. Il embrassa ensuite la religion catholique, et il se fit jésuite en 1573. Après divers voyages il retourna en Angleterre en 1580. Il y fut accusé de haute trahison, sur sa correspondance avec le pape, ennemi de la reine, et comme perturbateur du repos public; il fut condamné à être écartelé, et fut exécuté le 1er décembre 1581. Cette accusation était bien vague pour une telle peine : d'autres prêtres qui n'étaient pas plus coupables souffrirent le même supplice. On a de lui une Chronique universelle ; un Traité contre les protestans d'Angleterre, et d'autres ouvrages. Sa Vie, écrite par Paul Bombino, jésuite, est très-rare. Elle est recherchée à cause de ces paroles qui la terminent : *Deo laus B. Q. V. M., et beatissimo nostrorum martyrum anglorum principi Edmundo Campiano*.

CAMPISTRON (JEAN GALBERT DE), poète français, secrétaire du duc de Vendôme et secrétaire-général des galères, naquit à Toulouse en 1656. Il se distingua dans la république des lettres. Il accompagnait à la bataille de Steinkerque le duc de Vendôme, qui y signalait son intrépidité suivant sa coutume. Le prince, l'ayant aperçu, lui dit : « Que faites-vous ici ? » Le poète lui répondit froidement : « J'attends, monsieur, que vous vouliez vous en aller. » Il fut reçu de l'académie française en 1701, et mourut d'apoplexie à Toulouse, le 11 mai 1723. Il avait épousé Mlle de Maniban, sœur de l'archevêque de Toulouse. On a de lui sept tragédies, une comédie et trois opéras. Son style est négligé, et ses expressions peu heureuses ; ce qui n'empêche point qu'on ne lise ses ouvrages, dont la meilleure édition est de 1750, 3 vol. petit in-12. Louis Campistron son frère, jésuite, était aussi de la cour du duc de Vendôme, et mourut en 1733, à 77 ans.

CAMPRA (ANDRÉ), célèbre musicien français, né à Aix le 4 décembre 1660, s'acquit d'abord une grande réputation par ses motets, qui lui méritèrent la place de maître de musique de la cathédrale de Paris. Il travailla ensuite pour l'académie royale de mu-

sique, où il donna un grand nombre d'opéras qui eurent beaucoup de succès, entre autres, *l'Europe galante*, *le Carnaval de Venise*, *les Fêtes Vénitiennes*, *les Ages*, *les Fragmens de Lulli*, ballets; *Hésione*, *Alcide*, *Telephe*, *Camille* et *Tancrède*, tragédies. Il a aussi travaillé à l'Iphigénie de Desmarets, et ses Cantates, mêlées de symphonie, sont fort estimées. Il mourut à Versailles le 29 juillet 1744, à 84 ans.

CAMPS (François de), fils d'un clincaillier d'Amiens, où il naquit le 31 janvier 1643, fut élevé par les soins de M. Serroni, alors évêque d'Orange, et depuis évêque de Mende. Il lui donna le prieuré de Florac, lui fit avoir l'abbaye de Saint-Marcel, puis la coadjutorerie de Glandève, et ensuite l'évêché de Pamiers en 1685; mais n'ayant pu obtenir ses bulles de Rome, on lui donna pour le dédommager l'abbaye de Signi, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 15 août 1723, à près de 81 ans. L'abbé de Camps était versé dans la connaissance des médailles et de l'Histoire de France, et l'on a de lui plusieurs écrits en ce genre dans les Mercures.

CAMPSON-GAURI, élevé sur le trône des mameluces en Égypte, presque malgré lui, gouverna avec sagesse, et devint l'arbitre entre Ismaël, roi de Perse, et Sélim, empereur des Turcs. Ce dernier ayant profité de la trahison de Caitbei, seigneur égyptien, qui lui promit de passer de son côté s'il attaquait Campson, défit l'armée égyptienne. Campson tomba de cheval dans la mêlée, et fut écrasé, en 1516. Sélim s'empara de l'Égypte.

CAMUS (Jean-Pierre), natif de Paris, d'une famille noble, se distingua par sa vertu et ses prédications. Il était ami intime de saint François de Sales, qui le sacra évêque de Belley en 1609. Il mourut à Paris à l'hôpital des Incurables, le 26 avril 1652, à 70 ans, après s'être démis de son évêché en 1629. On a de lui des sermons, des romans spirituels, et un très-grand nombre d'ouvrages dans lesquels il paraît ennemi des religieux mendians. L'Apocalypse de Méliton, 1668, in-12, est l'abrégé de son saint Augustin, *De l'ouvrage des Moines*, 1633, in-8°: elle est d'un minime apostat nommé Pistois, mort à Sedan en 1676.

CAMUS (Étienne le), né à Paris en 1632, d'une ancienne famille de robe, vécut quelque temps à la cour avec la charge d'aumônier du roi. Sa vie dissipée fit dire plus de mal de lui qu'il n'en avait fait; mais ayant été nommé évêque de Grenoble en 1671, il joignit aux austérités d'un pénitent les travaux d'un évêque. Innocent XI le revêtit de la pourpre, uniquement pour récompenser sa vertu. Il mourut en 1707. C'est lui qui fit faire par M. Genest la théologie morale de Grenoble, 8 vol. in-12.

CAMUS (Charles-Étienne-Louis), professeur de l'académie royale d'architecture, était de l'académie des sciences de Paris, et de celle de Londres. Il est mort en 1768, à 68 ans. Il a fait un Cours de mathématiques, 1749 à 1752, 4 vol. in-8°, fort estimé.

CAMUS (Jean le), s'est principalement distingué dans la charge de lieutenant-civil, qu'il a exercée pendant près de 40 ans: sa science, son intégrité ont répandu sur cette place un nouveau lustre que ses successeurs n'ont pas démenti. Quelque occupé qu'il fût des fonctions de sa place, il trouva encore le moyen d'écrire sur toutes les parties du droit civil et du droit coutumier. Ses Observations ont été insérées dans le *Commentaire sur la coutume de Paris*, de Ferrière, 4 volumes in-fol.; et elles n'en font pas le moindre ornement. On a encore imprimé, in-4°, les *Actes de notoriété* que M. Le Camus a donnés en différentes occasions, et dont M. Denisart a donné une nouvelle édition. Ce respectable magistrat est mort le 28 juillet 1710, à 74 ans. On voyait son tombeau élevé dans l'église des Blancs-Manteaux, à Paris, par sa veuve, Catherine du Jardin.

CAMUS (Antoine le), docteur en médecine de la faculté de Paris, mort en 1772, à 40 ans, a donné *La médecine de l'esprit*, 1753, 2 vol. in-12, ou un in-4°; *Abdeker, ou l'art de conserver la beauté*, 1768, 4 vol. petit in-12; *Amphitheatrum medicum*, 1745, in-4°; Mémoire sur divers sujets de médecine, in-8°; Médecine Pratique, 3 v. in-12, ou un in-4°; Projet d'anéantir la petite-vérole, in-12.

CAMUSAT (Jean), célèbre impri-

meur de Paris dans le 17e siècle, n'imprimait que de bons livres, et passait pour le plus habile des libraires de Paris. L'académie française le choisit pour son imprimeur, et lui fit faire un service à sa mort, en 1639.

CAMUSAT (Nicolas), chanoine de Troyes en Champagne, mort en 1655, à 80 ans, est auteur d'un livre latin sur les antiquités du diocèse de Troyes intitulé *Promptuarium antiquitatum tricassinæ diœcesis*, 1610, in-8°, à la fin duquel se doit trouver un *auctuarium* de 40 feuillets; et d'un vol. de Mélanges relatifs à l'histoire de France, 1619, in-8°; *hist. Albigensium*, 1615, in-8°.

CAMUSAT (Denis-François), petit-neveu du précédent, né à Besançon en 1697, mort à Amsterdam en 1732, où il travaillait à des journaux pour subvenir à l'indigence dans laquelle il était tombé par sa faute en quittant le poste de secrétaire du maréchal d'Étrées, et en se mariant sans fortune. On a de lui, 1° une *Histoire critique des journaux qui s'impriment en France*, 2 vol. in-12; 2° *Bibliothèque des livres nouveaux*, dont il n'a paru que 2 vol; 3° les quatre premiers vol. de la *Biblothèque française*, dont il y a 34 vol.; 4° Des Mélanges de littérature tirés des lettres manuscrites de Chapelain, etc., in-12.

CANACÉE, fille d'Éole, eut un fils de son frère Macarée. Eole, instruit de cet inceste par les cris de son petit-fils, le fit exposer, et envoya un poignard à sa fille pour se faire mourir. Macarée se sauva à Delphes, où il se fit prêtre d'Apollon.

CANAYE (Philippe de la), seigneur du Fresne, conseiller d'état, naquit à Paris en 1551, et fut élevé avec soin par Jacques de la Canaye son père, célèbre avocat. Dès l'âge de 15 ans, s'étant déclaré pour le calvinisme, il alla voyager en Allemagne, en Italie et à Constantinople. Il publia la relation de ce dernier voyage sous le nom d'Éphémérides. Il brilla ensuite dans le barreau, et il eut une charge de conseiller d'état sous Henri III. Il fut envoyé par Henri IV en ambassade en Angleterre, en Allemagne et à Venise. Il assista en 1600 à la fameuse conférence de Fontainebleau, entre le cardinal du Perron et Duplessis-Mornay, et se fit ensuite catholique. L'année suivante il fut envoyé ambassadeur à Venise, où il contribua beaucoup à terminer les différends de cette république avec le pape Paul V. De retour à Paris, il y mourut le 27 février 1610. On a publié 3 vol. in-fol. de ses ambassades, 1635. Sa vie est à la tête du premier tome.

CANDAULE, dernier roi de Lydie, de la famille des Héraclides, fut si touché de la beauté de sa femme, qu'il eut l'imprudence de la faire voir toute nue à Gigès son favori, tandis qu'elle était au bain. La reine, indignée de cette action qui la rendait infâme selon les mœurs des Lydiens, contraignit Gygès de tuer Candaule. Après la mort de ce prince, elle épousa Gygès, vers 718 avant J.-C. C'est lui qui commença la race des Mernades qui dura jusqu'à la défaite de Crésus.

CANDITO (Pierre), peintre, né à Munich, fut employé par Maximilien, duc de Bavière, pour orner son palais. Il mourut au commencement du 16e siècle. Raphaël, Jean et Gilles Sadeler ont gravé d'après lui.

CANGE (du). *Voy.* Fresne.

CANGIAGE ou CAMBIASI (Lucas), habile peintre et sculpteur, naquit à Moneglia, dans les états de Gênes, en 1527. Cambiasi son père, et son maître dans la peinture, ne l'habillait qu'à demi, afin que le jeune homme fût obligé de garder la maison et de travailler. Cangiage fit paraître des dispositions si extraordinaires, qu'on l'employa dès l'âge de 17 ans à plusieurs grands ouvrages publics. Etant devenu veuf, il eut un amour violent pour sa belle-sœur, et voulut l'épouser; mais n'ayant pu en obtenir la dispense de Grégoire XIII, ni engager le roi d'Espagne, qui l'avait fait venir à sa cour, à se mêler de cette affaire, il tomba dans une espèce de délire qui lui causa une maladie dont il mourut peu de temps après à l'Escurial en 1585, à 58 ans. Il nous reste de lui un grand nombre de dessins et plusieurs tableaux, par lesquels on voit qu'il excellait dans les raccourcis, mais que ses ouvrages n'avaient ni assez de grâces ni assez de légèreté. Ce peintre avait une facilité prodigieuse; il peignait des deux mains, et expédiait lui seul plus que n'au-

raient fait beaucoup de peintres ensemble.

CANINEFATES, peuple batave qui habitait les bords de l'Issel; quoiqu'ils fissent partie de l'empire romain, entourés d'eau comme ils étaient, ils surent se défendre des vexations des gouverneurs.

CANINI (Jean-Ange et Marc-Antoine), étaient romains et frères, et se distinguèrent par leur goût pour l'antiquité. Jean, élève du Dominiquain, excellait à dessiner les pierres gravées, et Marc les gravait. Ils composèrent ensemble les images des héros et des grands hommes de l'antiquité avec des explications que Marc publia à Rome en italien en 1669, in-fol., après la mort de son frère. On a réimprimé ce Recueil en 1731, in-4°, en français à Amsterdam, in-4°.

CANISIUS (Pierre), savant provincial des jésuites, natif de Nimègue, se distingua au concile de Trente, par sa science et par ses talens. Il mourut à Fribourg en Suisse, le 21 décembre 1597, à 77 ans. On a de lui, *Somma doctrinæ christianæ*, et d'autres ouvrages

CANISIUS (Henri), de Nimègue, neveu du précédent, professa le droit canon à Ingolstad avec réputation, et mourut en 1609. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1° *Somma juris canonici*; 2° *Antiquæ lectiones*, en 7 vol. in-4°, réimprimées en 1725, 7 tomes en 4 vol. in-fol, par les soins de Jacques Basnage. C'est un recueil recherché, et très-important.

CANITZ (le baron de), poète allemand et homme d'état, naquit à Berlin en 1654, d'une famille illustre, et mourut en 1699. Il prit Horace pour modèle, et passa pour le poète le plus correct et le moins diffus de l'Allemagne. Ses poésies sont en petit nombre. Elles ont été réimprimées pour la dixième fois en 1750, in-8°. Le baron de Canitz a été employé en diverses négociations par Frédéric II et Frédéric III.

CANO (Sébastien), natif de Guétaria, accompagna Magellan dans la découverte que ce fameux navigateur fit du détroit qui porte son nom. Ce fut lui qui, après la mort de Magellan, ramena son vaisseau en Espagne. Cano fut magnifiquement récompensé, et repartit en 1525 sur la flotte de Garcie de Loaise, qui était chargé de faire le même voyage. Loaise mourut dans la mer Pacifique, à la fin de juillet 1526, et Cano, qui lui succéda, mourut quatre jours après.

CANO (Allonzo), peintre, sculpteur et architecte espagnol, né à Grenade en 1600, se distingua surtout dans la sculpture. La vierge et les statues de saint Pierre et de saint Paul, qu'il fit pour l'église de Nébrija, firent sa réputation. Le duc d'Olivarès le fit nommer, en 1638, directeur des ouvrages royaux. Il mourut en 1676.

CANO. *Voy.* Canus.

CANONISATION. *Voy.* Jean XVI.

CANOPE, divinité égyptienne, dont les prêtres passaient pour magiciens. On l'adorait sous la forme d'un vase surmonté d'une tête humaine.

CANTA-GALLINA (Remi), graveur, peintre et ingénieur, mort à Florence en 1624, fut le maître de Callot, et a gravé d'après ses propres dessins et d'après ceux d'autres maîtres, des vues, des paysages, des fêtes, des décorations théâtrales.

CANTACUZÈNE. *Voy.* Jean.

CANTARINI (Simon), né en 1612, peintre fameux appelé le *Pezarese* parce qu'il était de Pesaro, fut disciple et imitateur du Guide, et mourut à Vérone en 1648.

CANTEMIR (Démétrius), naquit en 1673 d'une famille illustre de Tartarie. Son père, de gouverneur de trois cantons de Moldavie, en devint prince en 1664. Démétrius se flattait de lui succéder, il fut même envoyé en Moldavie en 1710, pour la défendre contre le czar Pierre; mais il la lui livra. Le czar ayant eu du dessous, Cantemir suivit son nouveau maître, qui le fit prince de l'empire, et lui donna des terres et une autorité entière sur les Moldaves qui l'avaient suivi. Il mourut en 1723. Il est auteur d'une Histoire des Turcs en latin, traduite en français par Jonquières, 1743, en 4 vol. in-12, ou un in-4°; d'un Système de la religion mahométane en langue russe; d'un état de la Moldavie, en latin.

CANTEMIR (Antiochus), dernier des fils de Démétrius, s'appliqua à l'étude comme son père. L'académie de Saint-Pétersbourg le choisit pour un de ses membres, et le ministère l'initia dans

les affaires d'état. Il fut successivement ambassadeur à Londres et à Paris, et mourut en 1744, à 34 ans. Il a laissé des Satires, des Fables et des Odes, en langue russe, qui ont été traduites en français par l'abbé de Guesco, in-12. Ce prince a traduit en langue russe la *Pluralité des mondes*, les *Lettres persanes*, et *le Newtonianisme des dames*, d'Algarotti.

CANTENAC. *Voyez* CORNEILLE (Pierre).

CANTERUS (GUILLAUME et THÉODORE), deux frères célèbres par leur science et par leur vertu, au 16e siècle. Ils étaient d'Utrecht, et ont laissé divers ouvrages sur les auteurs anciens, et des traductions. Guillaume est mort en 1575, et Théodore en 1612.

CANTET (PIERRE-JOSEPH), jésuite, du diocèse de Rouen, se fit jésuite en 1664, et mourut en 1679, âgé de 34 ans. Il a donné Justin et Valère-Maxime *ad usum Delphini*; *De romanâ republicâ*, Utrecht, 1707, in-12, etc.

CANTON (JEAN), né à Stroud en Glocestershire le 31 juillet 1718, s'appliqua à la philosophie naturelle, dans laquelle il a fait des expériences utiles en astronomie et en électricité. En 1745, il découvrit la fameuse bouteille de Leyde, et en 1750 il présenta à la société royale une *Méthode de faire des aimans artificiels supérieurs à tous les autres*. Il fut reçu la même année dans cette société, qu'il ne cessa d'enrichir de ses découvertes jusqu'à sa mort arrivée le 22 mars 1772. Il a publié quelques ouvrages sur l'électricité, la toutmaline, la lumière de la mer, la variation de l'aiguille aimantée, la compressibilité de l'eau.

CANTWEL (ANDRÉ), médecin irlandais, de la société royale de Londres, mort en 1764 à Paris, a fait différentes Dissertations sur la médecine, et le Tableau de la petite-vérole, 1758, in-12. Il a aussi travaillé sur l'inoculation.

CANULEIUS, tribun du peuple romain, se fit aimer des républicains par son opposition aux notables. Il fut auteur d'une sédition vers 445 avant J.-C., et obtint que les plébéiens pourraient s'allier avec les patriciens.

CANUS (MELCHIOR), religieux dominicain, était de Tarançon, au diocèse de Tolède. Il fut disciple et successeur de François Victoria dans la chaire de théologie à Salamanque, et y enseigna avec réputation. Canus parut avec éclat au concile de Trente sous Paul III, et fut évêque des Canaries en 1552. Il se démit ensuite de son évêché, et fut provincial de la province de Castille. Il mourut à Tolède en 1560. Son Traité des lieux théologiques, en latin, Padoue, 1727, in-4°, est écrit avec élégance, et passe avec raison pour un chef-d'œuvre. On lui attribue aussi *Prælectiones de Pœnitentiâ*.

CANUS (SÉBASTIEN). *Voy.* CANO.

CANUT, nom de plusieurs rois de Danemarck, dont deux régnèrent en Angleterre avant la conquête par Guillaume-le-Bâtard.

CANUTI (DOMINIQUE), peintre, né à Bologne en 1623, est l'un des meilleurs disciples du Guide; on remarque dans ses ouvrages de l'intelligence et de la facilité. Il mourut en 1684. Il a aussi gravé quelques estampes à l'eau forte.

CAOURSIN (GUILLAUME), né à Rhodes, fut toujours attaché à l'ordre de ce nom en qualité de secrétaire et de vice-chancelier, sans y être reçu. Il était marié, et est mort en 1501. Ses ouvrages, qui concernent l'ordre de Rhodes, sont imprimés à Ulm en 1466, in-fol., et sont assez rares.

CAPACCIO (JULES-CÉSAR), secrétaire de la ville de Naples, et gentilhomme du duc d'Urbin, mort en 1631, s'est fait connaître par ses Apologues ou Fables en vers italiens, 1619, in-4°, figures, et d'autres ouvrages.

CAPANÉE, célèbre capitaine argien, fut tué au siége de Thèbes en escaladant le premier les murailles; ce qui a donné lieu aux poètes de feindre qu'il avoit fait la guerre à Jupiter, et qu'il en avait été foudroyé.

CAPECE (SCIPION), *Capycius*, célèbre poëte latin au 16e siècle, né à Naples d'une famille noble, s'acquit une grande réputation par ses ouvrages, et surtout par son poëme des *Principes des choses*, Francfort, 1631, in-8°, où il affecte d'imiter Lucrèce. Il en a été donné une nouvelle édition avec la traduction italienne, Venise, 1754, in-8°.

* CAPEL (ARTHUR), baron d'Hansdem, était gouverneur de Glocester lorsque Fairfax l'assiégea pour les parlementaires. Capel, fidèle à son roi, refusa

de se rendre, quoiqu'on le fit craindre pour la vie de son fils; mais ayant été forcé de capituler, il fut jugé par les mêmes juges que Charles Ier, et périt du même supplice en 1649.

CAPELLA, (MARCIANUS-MINEUS-FELIX), poète latin, vivait vers 490. On croit qu'il était africain et proconsul. Boëce le cite. C'est un poète assez médiocre, dont on a un poëme mêlé de prose, intitulé *De nuptiis Philologiæ et Mercurii, et de septem artibus liberalibus*. Grotius n'étant encore qu'un enfant, et à l'âge seulement de 14 ans, en donna une bonne édition en 1599, in-8o, avec des notes et des corrections par lesquelles il rétablit une infinité d'endroits corrompus, avec une sagacité et un jugement admirables dans un enfant de son âge. Ce qui concerne la musique se trouve avec les autres musiciens anciens, Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4o.

CAPET. *Voyez* HUGUES CAPET.

CAPILUPI (CAMILLE), natif de Mantoue, s'est rendu fameux par son libelle intitulé *Les stratagèmes de Charles IX contre les huguenots*, qu'il publia en italien à Rome, en 1572, in-4o, et dont la traduction française est imprimée en 1574, in-8o. Il y décrit le massacre de la Saint-Barthélemy, et rapporte des choses fort singulières sur les motifs et les suites de cette violence; mais ce libelle est rempli de faussetés.

CAPILUPI (LELIO), de Mantoue, frère du précédent, poète célèbre du 16e siècle, s'est acquis beaucoup de réputation par ses centons de Virgile, dans lesquels il applique les expressions de ce grand poète à la vie des moines et aux affaires de son temps. Son centon contre les femmes, Venise, 1550, in-8o, est rempli d'esprit, mais il est trop satirique. Les poésies de Capilupi sont insérées en partie dans les *Deliciæ poetarum italorum*, tome Ier, et imprimées séparément, 1600, in-4o. Il mourut en 1560, à 62 ans. Il ne faut pas le confondre avec ses frères Hyppolite et Jules Capilupi, autres poètes latins. Toutes leurs poésies sont réunies en un volume in-4o, imprimé à Rome en 1590, excepté le *Cento Virgilianus de monachis*, qui est proscrit à Rome, et qui se trouve à la fin du *Regnum papisticum* de Naogeorge.

CAPISTRAN (SAINT-JEAN), né à Capistran dans l'Abruzze en 1385, d'un gentilhomme angevin, étudia d'abord le droit à Pérouse, et s'y maria. Il se fit ensuite religieux de saint François en 1415, et fut employé en diverses négociations importantes. Capistran se distingua tellement par son éloquence et par ses prédications, qu'il convertit à la foi orthodoxe un grand nombre d'hérétiques, et fut avec Hunniade le principal auteur de la levée du siége de Belgrade en 1456, et de la victoire des chrétiens sur les Turcs. Il fit brûler les juifs en Silésie, et mourut le 23 octobre 1456 à 71 ans. Alexandre VIII le canonisa en 1690. Il est auteur de quelques ouvrages de théologie.

CAPISUCCHI (BLAISE), marquis de Monterio, célèbre capitaine, d'une famille illustre de Rome, se signala par son courage et par son intelligence dans l'art militaire. Les protestans ayant assiégé Poitiers en 1569, et jeté un pont sur la rivière pour donner l'assaut, Capisucchi sauta dans l'eau avec deux autres, et coupa les câbles du pont. Il servit ensuite avec distinction sous le duc de Parme en 1584, et fut général des armées du pape à Avignon et dans le comtat Venaissin.

CAPISUCCHI (PAUL), chanoine du Vatican, auditeur de Rote, et évêque de Neocastro, se rendit célèbre au 16e siècle par sa prudence et son habileté dans les diverses négociations dont les papes Clément VII et Paul III le chargèrent. Il se déclara contre le divorce de Henri VIII, et publia plusieurs constitutions très-utiles touchant les troubles de Pérouse et d'Avignon, et concernant le gouvernement de l'Ombrie, dont il était vice-légat. Il mourut à Rome en 1539, à 60 ans.

Il y a plusieurs autres personnes de mérite du même nom: Camille, frère de Blaise et aussi bon guerrier que lui, commandant les troupes du pape en Hongrie; Raimond, de la même famille, de dominicain devenu cardinal, mort en 1691, auteur de plusieurs ouvrages de théologie.

CAPITEFONTIUM (CHR. A) *Voy.* CHEFFONTAINES.

CAPITOLINUS (CORNELIUS et JULIUS), nom de deux historiens latins du 3e siècle, auteurs de plusieurs Vies d'empereurs romains avec Spartien.

CAPITON (Wolphang-Fabrice), fameux théologien luthérien, natif d'Haguenau, mort en 1542, à 63 ans. Sa première femme était veuve d'OEcolampade; la seconde se piquait de bel esprit, et se mêlait de prêcher quand son mari était malade. On a de lui une grammaire hébraïque et d'autres ouvrages.

CAPNION. *Voyez* Reuchlin.

ÇAPONI (Pierre), magistrat de Florence, fut député vers Charles VIII pour traiter des conditions que le roi exigerait des Florentins. Les propositions lui paraissant exorbitantes, il arracha le papier des mains du secrétaire qui les lisait, en disant : « Faites » battre vos tambours, nous ferons » sonner nos cloches. Voilà ma ré» ponse. » Charles VIII, qui ne voulait pas être arrêté et qui craignait qu'il n'eût les moyens de le faire, accorda des conditions plus raisonnables.

CAPORALI (César), natif de Pérouse, fut gouverneur d'Atri, au royaume de Naples, et mourut à Castiglione près Pérouse, en 1601. Il s'est fait connaître par des Poésies burlesques, imprimées en 1656, in-12. Il a donné aussi la comédie du *Fou*, et celle de *la Berceuse*.

CAPPADOCE. *Voyez* Archelaus, Ariarathe.

CAPPEL (Louis), savant ministre de la religion prétendue réformée, et professeur d'hébreu à Saumur, né le 14 octobre 1585, se distingua par son érudition dans la critique, et par ses excellens ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Arcanum punctuationis revelatum*, Leyde, 1624, in-4°, où il prouve la nouveauté des points et des accens hébreux contre les deux Buxtorf; 2° *Critica sacra*, 1650, in-fol.; 3° Des Commentaires sur l'Ancien Testament imprimés à Amsterdam avec l'*Arcanum*, 1689, in-fol.; 4° *Historia apostolica*, 1634, in-4°. Il y a dans tous ces ouvrages une critique solide, beaucoup de jugement, et une profonde érudition. Cappel mourut à Saumur le 16 juin 1658. Sa famille a produit plusieurs autres personnes de mérite, entre autres Jacques, son frère aîné, ministre de Sedan, mort en 1624 à 54 ans, dont on a plusieurs ouvrages de controverse.

CAPPELL (Edouard), gentilhomme anglais qui s'est fait une réputation en préparant pendant vingt ans une édition de *Shakespeare*, dont il a paru 3 gros volumes in-4° en 1783. Il est mort le 24 janvier 1781. Il avait été éditeur d'anciennes poésies anglaises.

CAPPELLI (Marc-Antoine), cordelier, né à Este, écrivit d'abord en faveur de Venise, dans son différend avec Paul V, *Parere delle controversie, etc.*, 1606, in-4°; puis s'étant retracté, il employa sa plume contre les ennemis de l'autorité du pape, *De summopontificatu beati Petri*, 1621, in-4°; *De cœnâ Christi supremâ*, 1625, in-4°. Il passa par les charges de son ordre, et mourut à Rome en 1625.

CAPPEREL (Henri), prévôt de Paris, fameux par un genre d'injustice qui n'est pas ordinaire. Il fit pendre un pauvre innocent en place d'un riche coupable qui avait été condamné à mort pour ses crimes. Un arrêt du parlement le fit attacher au même gibet, en 1310.

CAPPERONNIER (Claude), naquit à Montdidier en Picardie le 1er mai 1671. Il vint à Paris, et s'y rendit si habile dans la langue grecque, qu'il passa avec raison pour l'un des hommes de son temps qui entendaient le mieux les auteurs grecs. Il se chargea en 1710 de l'éducation de trois fils de M. Crozat, qui lui fit une pension viagère de cent pistoles, et il fut nommé en 1722 professeur en grec au collége royal. Il remplit cette place avec beaucoup d'assiduité et de réputation, et mourut à Paris, chez M. Crozat, où il demeurait depuis 1711, le 24 juillet 1744. On a de lui une édition de Quintilien, 1725, in-fol.; celle des anciens rhéteurs, Strasbourg, in-4°, et plusieurs autres ouvrages. Son fils lui succéda dans sa chaire de grec et mourut garde de la bibliothèque du roi en 1775. Il était de l'académie des inscriptions.

CAPPERONNIER (Jean), neveu de l'abbé, de l'académie des inscriptions, lui succéda dans sa chaire de grec, et mourut garde de la bibliothèque du roi, le 31 mai 1775. Il laissait un fils déjà attaché à la bibliothèque du roi, et qui se rendait digne de la place que son père avait occupée; mais, le 3 décembre 1780, ayant fait une partie de plaisir à Saint-Cloud, avec quelques amis,

il s'embarqua, pour en revenir, dans une petite galiote qui périt en quittant le port, et l'ensevelit sous les flots.

CAPRA (Benoit), célèbre jurisconsulte, natif de Pérouse, sur la fin du 14e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages estimés.

CAPREOLE (Jean), célèbre théologien, de l'ordre de Saint-Dominique, natif d'un village voisin de Rhodez, assista au concile de Bâle, enseigna à Paris avec réputation au 15e siècle, et fut l'un des plus zélés défenseurs des sentimens de saint Thomas. On a de lui des Commentaires sur le Maître des sentences, 1588, in-fol., et une défense de saint Thomas.

CAPRÉOLE (Elie), excellent jurisconsulte, et savant historien, natif de Bresse, mort en 1519, a laissé l'Histoire de Bresse, qui se trouve dans le tome IX de la collection des Histoires d'Italie de Grævius, et d'autres ouvrages.

CAPRIATA (Pierre-Jean), citoyen et historien de Gênes au 17e siècle, a donné plusieurs Mémoires historiques sur les affaires de son temps depuis 1613 jusqu'en 1634, Genève, 1638, 3 vol. in-4°. Ils sont très-estimés à cause de la candeur, de la sincérité et de la liberté avec laquelle ils sont écrits.

CAPTAL DE BUCH. *Voy.* Grailly.

CAPUCINS. *Voy.* Baschi.

CARA-MUSTAPHA, neveu du grand-visir Coprogli, ayant plu à la sultane, mère de Mahomet IV, s'éleva par le crédit de cette princesse jusqu'à la place de grand visir. Cette même sultane, à qui il avait déplu, parvint à le faire proscrire : la levée du siége de Vienne et la prise de Gran en furent les motifs. Il fut étranglé à Belgrade en 1683.

CARACALLA (Marc-Aurèle Antonin), empereur romain après son père Septinius Sévère, naquit à Lyon le 4 avril 188 de J.-C. Il fut proclamé empereur avec son frère Geta le 4 février 211, près de Vimi. En quittant l'Angleterre, il fit mourir les médecins qui n'avaient pas voulu abréger la vie de son père, tua son frère Geta entre les bras de sa mère, et fit mourir le célèbre jurisconsulte Papinien, parce qu'il n'avait voulu ni défendre ni excuser son parricide. Caracalla alla ensuite en Orient, remplit Alexandrie de meurtres et de carnage, trompa indignement ses alliés, et fut cruel et inhumain envers ses sujets; mais ses crimes ne demeurèrent pas impunis, car étant devenu l'exécration de l'univers, il fut assassiné le 8 avril 217, par ordre de Macrin, qui lui succéda. Cet empereur prit le nom de Caracalla, d'une sorte d'habit qu'il avait porté dans les Gaules. Quoiqu'il n'eût rien fait que d'infâme, il prenait les noms de Germanique, de Parthique et d'Arabique, ce qui fit dire à Helvius Pertinax, fils de l'empereur de ce nom, qu'il y fallait encore ajouter celui de Gétique : cette allusion lui coûta la vie. Caracalla fut un prince dissimulé, fourbe, abandonné aux femmes, superstitieux, et si cruel que plus de 20,000 personnes innocentes furent massacrées par son ordre; ce qui le rendit l'opprobre et l'exécration du genre humain.

CARACCIOLI (Jean), d'une famille de Naples noble, ancienne, et féconde en grands hommes, plut par sa bonne mine à Jeanne, reine de Naples, et répondit à sa passion. Cette princesse le fit grand-sénéchal de Naples; mais s'en étant ensuite dégoûtée, elle le fit assassiner en 1432. Jean Caraccioli, de la même famille, prince de Melphes et maréchal de France, se signala sous François Ier, et mourut à Suze en 1550. Jean-Antoine Caraccioli son fils fut le dernier abbé régulier de Saint-Victor à Paris, et ensuite évêque de Troyes. Il cultivait les sciences avec succès, mais s'étant fait calviniste après le colloque de Poissi, il fut chassé de son diocèse, et mourut à Châteauneuf-sur-Loire en 1569. On a de lui : *Miroir de la vraie religion*, Paris, 1544, in-16.

CARACHE (Louis, Augustin et Annibal), trois peintres très-célèbres, natifs de Bologne; le premier né en 1555, le second en 1557, et le troisième en 1560. Louis avait plus de feu, plus de grandeur, plus de grâce et plus d'onction. Il s'appliqua principalement aux sujets de dévotion, et mourut en 1618, à 64 ans, du chagrin d'une injuste critique. Augustin, cousin de Louis, et frère d'Annibal, avait plus de délicatesse et de dessin; il était habile graveur, et savant dans les belles-lettres, dans les arts et dans les mathématiques. Il peignit quelque temps la gale-

rie du palais Farnèse à Rome, avec les deux autres; mais s'étant brouillés, il se retira à Parme, où il mourut en 1605, à 45 ans. Annibal Carache l'emporta sur les deux autres: il avait plus d'élévation et de génie, plus de profondeur dans le dessin, plus de vivacité dans l'expression, plus de majesté dans l'exécution. C'est lui qui peignit la plus grande partie du palais Farnèse; ouvrage admirable, dont il fut mal récompensé, après y avoir employé huit années entières. Il mourut de débauches en 1609, à 49 ans. Ces trois habiles peintres travaillaient en commun, et se communiquaient leurs pensées et leurs découvertes. Ils s'acquirent une réputation immortelle et formèrent une école célèbre, dont sortirent un grand nombre de peintres fameux. Augustin laissa un fils naturel nommé Antoine, mort à 35 ans, lequel, à en juger par ses tableaux, aurait surpassé les trois autres, s'il eût vécu plus long-temps.

CARAFFE (Jean), comte de Montorio, et le cardinal Charles Caraffe son frère, abusèrent à Rome de la qualité de neveux de Paul IV. Ce saint père souffrait impatiemment qu'ils voulussent le tenir en tutelle. Le 25 janvier 1559, il les chassa de Rome, et leur ôta tous leurs emplois. Pie IV, qui lui succéda, en prit occasion de leur faire faire leur procès. Une congrégation de huit cardinaux les déclarèrent criminels de lèse-majesté, dissipateurs du trésor de l'église, perturbateurs du repos de la chrétienté, et, comme tels, les abandonna aux juges séculiers. Le cardinal fut étranglé dans le château Saint-Ange; son frère fut décapité, et son corps exposé sur le Ponte-Mole. Leçon écrite en lettres de sang, dit Mézeray, pour apprendre à leurs semblables à user plus modérément d'une puissance si caduque et si fragile. Le cardinal avait été légat en France; il s'y était montré cavalier parmi la noblesse, galant parmi les dames, et d'une humeur gaie parmi les plus gaillards. Au reste, il réussit à faire déclarer la guerre à Philippe II, roi d'Espagne, qui était le but de sa légation. La reine le favorisa dans sa demande, pour avoir occasion d'employer dans une guerre d'Italie son parent Strozzi. C'est ainsi qu'un misérable intérêt attira sur la France une guerre ruineuse, où l'on gagna beaucoup de villes et de provinces, dont il ne resta rien à la paix.

CARAFFE (Antoine), cardinal, mort en 1591, fut mis par Sixte V à la tête des éditeurs de la Bible des Septante, imprimée à Rome en 1587, in-fol. Cette Bible fut traduite en latin, et parut à Rome en 1588, in-fol. L'une et l'autre sont rares. Le père Morin en a donné une nouvelle édition à Paris en 1628, en 3 vol. in-fol. Il y a joint le Nouveau Testament en grec et en latin.

CARAGLIO (Jean-Jacques), graveur en pierres fines, originaire de Vérone, réussit aussi à faire des médailles. Sigismond Ier, roi de Pologne, l'attira à sa cour, l'honora de sa protection, et le combla de ses bienfaits.

CARAMUEL DE LOBKOWITS (Jean), fameux casuiste et zélé défenseur du système de la probabilité, naquit à Madrid en 1606. Il prit l'habit dans l'ordre de Cîteaux, fut abbé de Melrose, puis de Dissembourg, suffragant de Mayence, et grand-vicaire de Prague. Il se fit ensuite soldat, et devint ingénieur et intendant des fortifications en Bohème. Ayant repris l'état ecclésiastique, il fut évêque de Konigsgretz, puis de Campagna, et enfin de Vigevano, où il mourut en 1682. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dans lesquels il fait paraître beaucoup d'esprit, mais très-peu de jugement et de solidité; *Trithemii Steganographia vindicata*, Norimbergæ, 1721, in-4°; une Théologie latine, 7 vol. in-fol., etc.

CARANUS, premier roi de Macédoine et le septième des Héraclides, depuis Hercule, selon la fable, chassa Midas, fonda sa monarchie vers 807 avant J.-C. Depuis lui jusqu'à Alexandre-le-Grand, on compte ordinairement 23 rois.

CARAUSE, né dans la Flandre d'une famille obscure, parvint aux premières dignités de la marine. Sa réputation le rendit suspect à Maximien Hercule, qui ordonna qu'on le fît mourir. A cette nouvelle, Carause prit le titre d'Auguste en 287, passa dans la Grande-Bretagne avec la flotte, et contraignit Dioclétien de le reconnaître empereur. Au bout de six ou sept ans, il fut assassiné par Alectus, qui jouit de la pourpre trois ans.

CARAVAGE (Michel-Ange), fa-

meux peintre italien, dont le vrai nom était Amerigi. Il s'acquit beaucoup de réputation, quoiqu'il peignît dans un mauvais goût; car il imitait la nature telle qu'il la voyait, la copiant dans ce qu'elle a de pl[illegible]s et de plus laid, au lieu de la p[illegible]re dans son beau; mais les Caraches s'opposèrent à ce mauvais goût, et firent voir que la peinture consiste dans l'imitation de la belle nature. Caravage mourut en 1609, à 40 ans.

CARCADO. *Voy*. Sénéchal.

CARCAVI (Pierre de), natif de Lyon, fut conseiller au parlement de Toulouse, puis conseiller au grand-conseil à Paris, et garde de la bibliothèque du roi. Il s'appliqua aux mathématiques, et fut ami de M. de Fermat, de Descartes, de Pascal, et de M. de Roberval. Carcavi se brouilla ensuite avec Descartes, et mourut à Paris en 1684. On trouve plusieurs de ses lettres dans le recueil de celles de Descartes.

CARDAN (Jérôme), fameux médecin et mathématicien, fils de Facio Cardan, médecin et jurisconsulte mort en 1524, naquit à Pavie le 24 septembre 1501. Sa mère l'ayant eu hors de mariage, tenta inutilement de perdre son fruit par des breuvages. Cardan étudia à Milan, à Pavie et à Bologne. Il fit plusieurs voyages et professa les mathématiques et la médecine à Milan, à Pavie et à Bologne. De là il passa à Rome, où il eut une pension du pape, et où il se laissa, dit-on, mourir de faim pour accomplir son horoscope, le 21 septemhre 1576, à 75 ans. Ses ouvrages ont été imprimés en 1663, en 10 vol. in-fol. Le principal est celui de la Subtilité, dont l'édition la plus recherchée est celle de Nuremberg, 1550, in-fol. La traduction française de Richard Le Blanc, 1556, in-4°, est assez estimée. Jules Scaliger a écrit fortement contre ce livre. L'édition de l'ouvrage du même auteur, intitulé *De rerum varietate*, Basileæ, 1557, in-fol., est la meilleure; les autres ont été tronquées. On voit dans les ouvrages de Cardan beaucoup d'esprit, de science et d'érudition; mais un jugement peu solide, une folle vanité, qui lui faisait dire qu'il avait un démon familier comme Socrate; un entêtement ridicule pour l'astrologie judiciaire, et une crédulité inconcevable pour des choses clairement fausses et imaginaires, tandis qu'il révoquait en doute les vérités constantes de la religion. Son fils aîné, J.-B. Cardan, médecin comme lui, fut décapité en 1560 à l'âge de 26 ans, pour avoir empoisonné sa femme, jeune personne sans bien, dont il s'était dégoûté après le mariage. Il y a quelques ouvrages de lui imprimés avec ceux de son père. Cardan avait un second fils qui lui donna beaucoup de chagrin par son inconduite, et une fille qui fut mariée et n'eut point d'enfans.

CARDI, peintre. *Voy*. Civoli.

CARDINAL (Pierre), poète provençal du 14ᵉ siècle, naquit près de Beaucaire, de parens pauvres qui, cependant, prirent un si grand soin de ses études, qu'il devint très-savant en toute sorte de littérature, et réussit surtout en poésie, faisant bien des vers dans toutes les langues vivantes. S'étant établi à Tarascon, les principaux habitans de cette ville furent charmés de son esprit, et lui donnèrent des appointement considérables sur les deniers publics, pour instruire leurs enfans. Ils firent sous un si bon maître de si grands progrès, que Robert, duc de Calabre, passant par Tarascon, s'y arrêta pour admirer un si bel établissement; et lorsqu'il partit pour Naples avec le roi Charles son père, il en obtint, outre la confirmation des priviléges de cette ville, une exemption de tous les subsides pendant dix ans, à condition d'entretenir Cardinal. On a de lui un poëme intitulé *Las lauzours de la dama d'Argensa*.

CARDONNE (Dominique), avait passé sa jeunesse dans le Levant. A son retour il fut secrétaire-interprète du roi, garde des manuscrits de sa bibliothèque, censeur et professeur royal pour les langues turque et persane. Il est mort à Paris le 25 décembre 1783. Ses ouvrages font un volume de Contes et Fables indiennes, joints à ceux de Petits de La Croix, qui en ont fait 3 vol. in-12; un *Mélange de littérature orientale*, 2 vol. in-12; la Traduction de l'arabe, d'une Histoire d'Afrique et de l'Espagne, Paris, 1765, 3 vol. in-12.

CARDUCHO (Vincent), gentilhomme florentin, fut peintre des rois Philippe III et IV. Il a peint les ga-

leries du château de Prado, et fait beaucoup de tableaux. Il mourut à Madrid en 1638, à 70 ans.

CAREL (Jacques), mauvais poète français connu sous le nom de Lerac, qui est l'inversion de son nom, est auteur du poëme intitulé *Les Sarrasins chassés de France*, dont Boileau s'est moqué dans son art poétique, à cause du nom de Childebrand, héros du poëme. Il était prêtre, et est mort vers 1684.

CAREW (Georges), gentilhomme anglais, né en 1557, dans la province de Dévon, se distingua dans la carrière militaire et littéraire. Il servit en Irlande pendant la rébellion sous la reine Elisabeth. Sous le roi Jacques, il fut gouverneur de Guernesey, et mourut à Londres en 1629. On a imprimé après sa mort son *Histoire des guerres d'Irlande*, sous le titre de *Peccata hibernia*, Londres, 1633, in-fol.

CAREW (Thomas), fut élevé à Oxford. Au retour de ses voyages, il fut fait gentilhomme de la chambre du roi Charles I[er], et mourut en 1639. Il fut célébré par les poètes de son temps, et a laissé quelques Poésies.

CAREW (Richard), né en 1555, fit ses études à Oxford, et passa en France, où il apprit la langue française. A son retour, il fut juge de paix, shérif du comté de Cornouailles. Il se maria en 1577, et mourut le 6 novembre 1620. Il a donné une Description de Cornouailles, fort estimée. La dernière édition est de Londres, 1769, in-4°.

CAREW (Georges), frère du précédent, fit aussi ses études à Oxford; fut ambassadeur en Pologne en 1597; et sous le règne suivant, il fut employé à l'union de l'Ecosse à l'Angleterre. En 1605, il fut envoyé ambassadeur en France, jusqu'en 1609, et mourut en 1613. A son retour de France, il avait dressé au roi Jacques une relation de l'état de la France, avec le caractère de Henri IV et des principaux personnages de sa cour.

CAREY (Henri), poète distingué et habile musicien anglais, mort en 1744. On a imprimé de lui un petit volume in-4° d'ouvrages dramatiques, en 1743; la *Centaine musicale* en cent vaudevilles anglais, 1740. Parmi ses pièces dramatiques, se trouvent des farces pour tourner en ridicule les bouffons italiens, qu'il ne pouvait souffrir: ses poésies ressentent la satire.

CARIGNAN. *Voyez* Savoie.

CARIN (Marc-Aurèle), fils de l'empereur Carus, qui le nomma César en 282, et l'env[illegible]ans les Gaules. Carin s'y souilla de [illegible]mes et de débauches, et s'opposa à Dioclétien; mais après plusieurs combats, il fut tué en Mésie en 285, par un tribun dont il avait séduit la femme.

CARLE. *Voyez* Cavalier.

CARLEMADERNE, célèbre architecte, mort en 1629, exécuta le superbe dôme de Saint-Pierre de Rome, sur le dessin de Michel-Ange.

CARLETON (sire Dudley), né le 10 mars 1573, fut ambassadeur à Venise, en Savoie, auprès des Provinces-Unies et de Louis XIII; il est mort le 15 février 1632. On a imprimé ses Négociations en français, 3 vol. in-12. Elles sont traduites sur l'original anglais, publié par milord Royston.

CARLETON (Georges), docteur en théologie de l'université d'Oxford, évêque de Landaff en 1617, et ensuite de Chichester en 1619, est mort en 1628, à 69 ans. Il a écrit quelques ouvrages de controverse: *Heroici characteres*, la Vie de Gilpin son maître, des Sermons.

CARLIERUS. *Voy.* Charlier.

CARLIN. *Voy.* Bertinazzi.

CARLOMAN, fils aîné de Charles-Martel, et frère de Pépin-le-Bref, avec lequel il fut toujours uni, gouverna en souverain l'Austrasie, l'Allemagne et la Thuringe. Après s'être distingué en plusieurs combats avec Pepin, il quitta ses états, et alla à Rome en 746, où il embrassa la vie religieuse. Il fut moine du Mont-Cassin, édifia par sa vie humble et pénitente, et mourut à Vienne en Dauphiné le 17 août 755. Son corps fut transporté au Mont-Cassin, où il a été trouvé en 1628.

CARLOMAN, fils de Pépin-le Bref et frère de Charlemagne, fut roi d'Austrasie, de Bourgogne, et d'une partie d'Aquitaine, en 768. Il mourut en 771. Par sa mort Charlemagne devint maître de toute la monarchie française.

CARLOMAN, fils de Louis-le-Bègue, et frère de Louis III, eut l'Aquitaine et la Bourgogne en partage, en 879. Ces deux princes vécurent en bonne union, et battirent souvent les Nor-

mands. Louis III étant mort en 882, Carloman devint seul roi de France, et mourut lui-même le 6 décembre 884, ayant été blessé à la chasse par un sanglier.

CARLOMAN, fils de Louis-le-Germanique, partagea le royaume de Bavière avec ses frères Louis et Charles, il fut encore roi d'Italie et empereur. Il mourut en 880. Charles-le-Gros, son frère, lui succéda.

CARLONE (Jean), célèbre peintre italien, né à Gênes en 1590, excellait surtout dans les raccourcis. Le plafond de l'Annonciade, église de Gênes, où il a représenté l'histoire de la Vierge, passe pour un chef-d'œuvre. Il mourut à Milan en 1630. Jean-Baptiste Carlone, son frère, mort en 1659, était aussi un habile peintre, et il y a eu plusieurs autres bons peintres et sculpteurs de ce nom et de cette famille.

CARLOS (Don), fils de Philippe II, roi d'Espagne, et de sa première femme Marie de Portugal, mourut en 1568. On croit que c'est par les ordres de son père qui redoutait son ambition, ou qui était jaloux de son amour pour la reine Elisabeth de France, qui lui avait été destinée et que le père avait épousée. Don Carlos avait de l'esprit, mais plein de bizarreries. Philippe II, pour rejeter sur son fils le blâme de sa cruauté en le faisant mourir, dit que c'était pour délivrer ses peuples d'un pareil maître. L'abbé de Saint-Réal a bâti sur cet événement un joli roman sous le nom de don Carlos, in-12, et dans ses œuvres.

CARMAGNOLE (François), colonel-général de Philippe Visconti, duc de Milan, parvint à cette dignité, quoiqu'il ne fût que le fils d'un paysan. Il épousa une parente du duc, et se signala par sa valeur et ses belles actions; mais se voyant sur le point d'être disgracié, il passa chez les Vénitiens, qui lui donnèrent le commandement de leur armée. Il battit les troupes du duc de Milan; ensuite ayant été battu dans un combat naval, les Vénitiens lui firent trancher la tête à Venise en 1432. Il fut accusé d'avoir intelligence avec les ennemis, mais son crime était d'avoir traité les grands d'orgueilleux dans la paix, et de lâches dans la guerre.

CARMELITES. *Voy*. Amboise (Françoise d'); Avrillot.

CARMES DECHAUSSÉS. *Voy*. Jean de La Croix.

CARNEADES, fameux philosophe grec, natif de Cyrène, et fondateur de la troisième académie. Il ne soutenait pas, comme Arcesilas, que tout est incertain; mais que nous manquions du discernement nécessaire pour discerner le vrai d'avec le faux. Il combattait ce principe commun, que les choses qui sont égales à une troisième sont égales entre elles. Son application à l'étude était surprenante. Il s'attacha avec ardeur à réfuter les stoïciens et les ouvrages de Chrysippe. Les Athéniens ayant été condamnés à payer 500 talens pour avoir pillé la ville d'Orope, Carneades fut envoyé en ambassade à Rome avec Diogène, stoïcien, et Critolaüs, péripatéticien. Il harangua avec tant d'éloquence, que Caton-le-Censeur fut d'avis qu'on les renvoyât au plus tôt, parce qu'ils éblouissaient tellement les esprits, qu'il était impossible de distinguer le vrai d'avec le faux. Carneades avait coutume de répéter souvent cette maxime digne du christianisme: « Si l'on savait qu'un ennemi, ou une autre personne, à la mort duquel on aurait intérêt, viendra s'asseoir sur de l'herbe sous laquelle il y aurait un aspic caché, il faudrait l'en avertir, quand même on ne pourrait être repris d'avoir gardé le silence en cette occasion. » Comme on vint lui annoncer qu'Antipater, son antagoniste, s'était empoisonné: «Donnez-moi donc aussi, » dit-il. «Hé quoi, » lui dit-on? « Du vin doux, » répondit-il; ce qui prouve qu'il était bien éloigné de se détruire lui même, comme quelques écrivains l'ont avancé. Il mourut vers 129 ans avant J.-C., à 90 ans, selon Cicéron.

CARNEAU (Etienne), né à Chartres, entra chez les célestins de Paris en 1630, et y mourut le 17 septembre 1671. Il avait du talent pour la poésie française et latine. Il possédait les langues latine, grecque, italienne et espagnole. On a de lui un poëme français intitulé *l'Economie du petit monde, ou les merveilles de Dieu dans le corps humain*; un poëme sur l'usage de l'émétique, intitulé *Stimmimachie*, imprimé séparément, et dans les muses illustres de Colletet; et un poëme de la correction et de la grâce, qui est resté manuscrit.

CARO (Annibal), célèbre poète italien, né en 1507, était de Citta-Nova en Istrie. Etant allé à Rome, il devint secrétaire de quelques évêques, puis du duc de Parme, et enfin du cardinal Farnèse, qui le fit entrer dans l'ordre de Malte, dont il fut commandeur. Il mourut à Rome en 1566. On a de lui, 1° une traduction de l'Enéide de Virgile en vers italiens, qui est fort estimée, tant pour la pureté du style que pour sa fidélité et le choix des expressions. La plus belle édition est celle de Paris, 1765, 2 vol. in-8°, figures; 2° plusieurs autres poésies imprimées à Venise en 1584, in-4°. On estime surtout ses Sonnets, dont le plus beau est celui de *la belle matineuse*; 3° des Discours; 4° des Lettres, Venise, 1582, in-4°; la Traduction de la Pastorale de Longus, en prose, qui a été imprimée pour la première fois par Bodoni, fameux imprimeur de Parme, en 1786, in-4°, de 245 pages. M. le marquis de Breme, ambassadeur du roi de Sardaigne à Naples et ensuite à Vienne, possesseur de ce manuscrit, n'en a fait tirer que 56 exemplaires, pour en faire des présens; mais cette édition a déjà été contrefaite in-8°. *Voy.* Castelvetro, Molza.

CAROLSTAD (André-Rudolphe), dont le véritable nom était Bodenstein, chanoine, archidiacre, et professeur de théologie à Wittemberg, donna le bonnet de docteur à Luther, et se lia d'amitié avec lui. Il écrivit sur la présence réelle la plus grande des absurdités, en disant que ces paroles de J.-C. dans la Cène, *Ceci est mon corps*, ne se rapportaient pas à ce qu'il donnait, mais qu'il voulait seulement se montrer assis à table. C'était un fanatique bouillant et singulier. Il persuadait à ses écoliers de mépriser les sciences, de ne s'attacher qu'à la Bible, et d'apprendre quelque métier. Il leur en donna l'exemple en se faisant laboureur. Il fut le premier ecclésiastique d'Allemagne qui se maria publiquement. Ses disciples prophanèrent cette cérémonie par des oraisons propres pour ce mariage, dont la première commençait ainsi : « O Dieu! qui, après l'extrême aveuglement de vos prêtres, avez daigné faire la grâce au bienheureux André Carolstad d'être le premier qui ait osé prendre femme sans avoir égard aux lois du papisme, nous prions, etc. » Au reste, Carolstad passa sa vie à errer de ville en ville, et mourut dans la misère à Bâle en 1541. Il a laissé des ouvrages de controverse peu estimés des protestans.

CARON. *Voy.* Charon.

CARONDELET (Jean), maître des requêtes des ducs de Bourgogne Philippe-le-Bon et Charles-le-Téméraire, fut commis à la rédaction de la Coutume de Bourgogne. L'archiduc Maximilien le fit chancelier de Bourgogne en 1478. Après la catastrophe du chancelier Hugonnet, à la mort de Marie de Bourgogne, il soutint les prétentions de l'archiduc à la tutelle du prince Philippe, et son zèle pensa lui faire subir le sort de son prédécesseur. Il fut même mis en prison; mais il tint ferme, et l'orage se calma. Il est dangereux d'avoir trop mérité la reconnaissance d'un prince. Maximilien écouta les ennemis de Carondelet, et il lui parut plus agréable de lui ôter ses emplois, que d'avoir toujours devant les yeux un sujet à qui il se sentait obligé. Il est vrai que le prétexte était le besoin qu'il avait de repos. Il se retira à Dole en 1496, et mourut en 1501, laissant dix enfans.

CARONDELET (François de), de la même famille que le précédent, haut doyen de l'église de Cambrai, envoyé de l'infante Isabelle en Angleterre, refusa en 1626 l'évêché de Saint-Omer, que cette princesse lui offrit. A l'occasion de la reine-mère, qui s'était retirée dans les Pays-Bas, il fut envoyé, en 1631, en qualité d'ambassadeur du roi d'Espagne à la cour de France, vers le roi Louis XIII. Il y fut bien accueilli, et le roi lui fit présent, à son départ, d'une croix de diamans de deux mille écus. Montrésor et plusieurs autres historiens voudraient bien insinuer que le cardinal de Richelieu, pour l'engager à faire révolter les Pays-Bas, lui avait promis le chapeau de cardinal, et qu'en conséquence ce doyen de Cambrai avait pris des mesures avec Georges de Carondelet son frère, baron de Noyelle, gouverneur de Bouchain, et le conseil de guerre de sa majesté, mais que la correspondance ayant été découverte, le gouverneur avait été tué en se défendant vaillamment, et en protestant de son innocence, de même que le

haut doyen de Cambrai, qui mourut dans le château d'Anvers en 1635. Mais le contraire est très-bien prouvé dans l'Histoire de Cambrai par Carpentier, revue par Dupont, 3 volumes in-12, et dans les lettres que sa famille conserve, où son souverain les déclarent entièrement innocens.

CAROUAGUS (BERNARDIN), horloger du seizième siècle, avait appris son art à Paris. Il avait inventé une horloge dont le marteau, en frappant l'heure sur la cloche, faisait sortir d'une pierre une étincelle qui allumait du soufre, et se communiquait jusqu'à une lampe qui s'allumait.

CARPENTIER (JEAN LE), né à Abscons en Ostrevant, était chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Aubert à Cambrai, lorsqu'il se retira en Hollande avec une fille dont il eut plusieurs enfans (suivant Foppens, dans sa Bibliothèque belgique). Il y mourut vers 1670, assez avancé en âge. Il gagnait sa vie à faire des Généalogies qui se trouvent dans son Histoire de Cambrai et du Cambresis, Leyde, 1664, 2 vol. in-4°. Il ne faut pas trop s'y fier. Il n'y a qu'une édition de ce livre; cependant il y a des titres de 1668: dans les exemplaires qui ont cette date on trouve un petit supplément qui continue la 3e partie de ce livre jusqu'à la page 1110, au lieu de 1096 où elle finissait. On y trouve aussi la figure des états du Cambresis, et quelques généalogies séparées, dont les familles ont fait la dépense.

CARPENTIER (PIERRE LE), né à Charleville en 1697, se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et devint prieur de Donchery. Il est mort en 1767. Il a travaillé au Glossaire de du Cange, 6 vol. in-fol., en a donné seul le Supplément en 4 vol. in-fol. Il est auteur de *Alphabetum Tironianum*, 1747, in-fol., pour lire les anciens titres.

CARPENTIER (ANTOINE-MATHIEU), né à Rouen en 1709, se distingua dans l'architecture, et mourut en 1772. C'est lui qui a bâti, en 1718, l'arsenal, les augmentations du Palais-Bourbon, etc.

CARPI (JACQUES), du nom de la ville où il était né, mais dont le vrai nom était Bérenger, fut un fameux chirurgien à Bologne. On l'accusa d'avoir disséqué deux Espagnols en vie, ce qui l'obligea de prendre la fuite, et le fit condamner au bannissement. *Voy.* CLIFTON, p. 30.

CARPI (HUGUES), peintre et graveur italien, vivait en 1500; il passe pour un des inventeurs de la gravure en clair-obscur, à trois planches, l'une pour le profil, la seconde pour la détrempe, la troisième pour l'ombre. On a de lui David combattant Goliath, Enée sauvant son père, Diogène assis auprès de son tonneau.

CARPIONI (JULES), peintre et graveur, né à Venise en 1611, s'est distingué par des sujets de caprice, qu'il exécutait en petit, comme des bacchanales, des danses d'enfans, des sacrifices, etc. Il mourut à Vérone en 1674. Il a gravé à l'eau-forte un Christ au jardin des Olives, un Repos en Egypte.

CARPZOVIUS (BENOIT), fils de Simon le consul, naquit dans le marquisat de Brandebourg en 1565. Il se rendit très-habile dans la jurisprudence, et fut d'abord professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller de l'électeur de Saxe. Il mourut en 1624, laissant quatre fils: Conrad, professeur en droit dans l'université de Wittemberg; Benoît, qui succéda à son père dans ses emplois, et se retira sur la fin de ses jours à Leipsick, où il s'occupa de de la lecture de la Bible. Il mourut en 1666. David-Benoît, ministre luthérien qui a laissé un Traité des vêtemens sacrés des Hébreux, 1655, in-4°.

CARPZOVIUS (JEAN-BENOIT), frère des deux derniers et ministre luthérien, a écrit quelques ouvrages de controverse, et une Dissertation *De Ninivitarum pœnitentiâ*, imprimée à Leipsick en 1640, in-4°. Il mourut en 1657 à Leipsick, où il avait été professeur en théologie. Il laissa plusieurs enfans, entre autres Jean-Benoît, professeur en théologie à Leipsick, mort en 1699 à 60 ans. On a de lui des Traductions de livres des rabbins, et des Dissertations sur l'Écriture sainte; et Frédéric-Benoît, conseiller de Leipsick, mort en 1699, à 50 ans, qui a contribué aux *Acta leipsiensia*. *Voy.* MENCKE.

CARRACHE. *Voy.* CARACHE.

CARRANZA (BARTHÉLEMI), dominicain, natif de Miranda dans la Navarre, parut avec éclat au concile de Trente, où il composa un Traité de la résidence des évêques, qu'il tenait avec raison de droit divin, traitant l'opinion

contraire de diabolique. Philippe II, roi d'Espagne, ayant épousé la reine Marie, mena avec lui Carranza en Angleterre, qui y travailla à rétablir la religion catholique. Philippe en fut si charmé, qu'il le nomma à l'archevêché de Tolède en 1557. Cependant cet illustre prélat fut déféré à l'inquisition en 1559, et conduit à Rome comme un hérétique. Il y fut mis en prison, et y souffrit beaucoup pendant près de 10 ans, malgré les sollicitations de Navarre, son ami, qui prit hautement sa défense. Enfin l'inquisition porta la sentence en 1576, par laquelle elle déclara qu'il n'y avait aucune preuve certaine que Carranza fût hérétique. Elle le condamna néanmoins à faire abjuration des erreurs qui lui étaient imputées, et le relégua à la Minerve, monastère de son ordre, où il mourut la même année à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° une Somme des conciles en latin, qui est estimée, 1681, in-4°; 2° un Traité de la résidence des évêques, 1547, in-4°; 3° un Catéchisme en espagnol, 1558, in-fol.; censuré par l'inquisition d'Espagne, mais justifié au concile de Trente en 1563.

CARRANZA (Jérôme), natif de Séville et chevalier de l'ordre de Christ en Espagne, était gouverneur de la province de Honduras en Amérique en 1589. Il a donné un livre de la pratique des armes, sous le titre de *Filosofia de las armas*, Saint-Lucar, 1582, in-4°, qui est recherché parce qu'il est rare.

CARRARE, famille illustre d'Italie, qui s'était emparée de la souveraineté de Padoue, et fut obligée de la céder à Mastin de l'Escale, seigneur de Vérone. Celui-ci envoya pour gouverner sa nouvelle conquête son frère Albert, qui indigna les citoyens par ses débauches outrées. Il les étendit même jusqu'à la femme d'Ubertin Carrare, ancien seigneur de Padoue qu'il affectait au reste de bien traiter, et à qui, par manière de confidence, il faisait le récit de ses débauches nocturnes. Ubertin dissimulait, mais il nourrissait dans son cœur un violent désir de se venger. De concert avec son frère Marsile Carrare, ils firent perdre la tête à Mastin de l'Escale, à force d'exalter sa puissance. Ce seigneur crut pouvoir disputer aux Vénitiens le droit qu'ils s'attribuaient de fabriquer seuls du sel dans les lagunes. Ces fiers républicains ne laissèrent pas son entreprise impunie. Ils lui déclarèrent la guerre, s'emparèrent de presque toutes ses places, et rendirent Padoue aux Carrares en 1338. Ce procédé généreux devait leur attacher inviolablement les Carrares. Cependant François Carrare, fils de Jacques-le-Grand, favorisa le roi de Hongrie dans ses différends avec la république. Le roi de Hongrie se servait de lui quand il était utile à ses desseins, mais il le contraignait de s'accommoder avec les Vénitiens quand il pouvait s'en passer. En 1370 il lui fit faire une trève, et en 1374 une paix désavantageuse. Il avait attenté inutilement à la vie du doge et des principaux sénateurs; ses émissaires avaient été découverts et punis. Comptant peu sur le roi de Hongrie, il chercha d'autres alliés pour satisfaire la malignité de son cœur. Secondé du duc d'Autriche, du patriarche d'Aquilée et des Génois, il déclara la guerre aux Vénitiens, et s'empara de Chiozza, après une vigoureuse résistance. Pour se venger de la perte qu'il avait faite devant cette place, il fit passer par la main du bourreau deux des officiers qui s'étaient le plus distingués à la défense de la ville. Il reçut enfin la peine due à sa perfidie; enfermé dans Vicence, il fut obligé de se rendre prisonnier, et finit ses jours dans le château de Côme. Son fils François eut le bonheur de s'évader, rentra dans Padoue en 1390 et se réconcilia avec les Vénitiens, à qui il jura une amitié éternelle qu'il ne tarda pas à rompre. Les Vénitiens eurent le dessus. Son fils Jacques fut fait prisonnier dans Vérone. Lui-même fut obligé de se rendre à Galéas, général des Vénitiens, à cause du soulèvement des Padouans contre lui. Ils furent amenés l'un et l'autre à Venise avec un autre de ses fils nommé François, qui avait aussi été fait prisonnier. Les Vénitiens, sans examiner trop le droit qu'ils en avaient, mais consultant au moins l'intérêt qu'ils avaient de se défaire de pareils ennemis, les firent condamner à mort et décapiter dans la prison en 1405. Les deux François moururent dans le plus grand désespoir, et les bourreaux furent obligés de les assommer, pour se défendre de leur fureur. Jacques mourut dans de

grands sentimens de piété. François avait encore deux autres fils en Toscane, Ubertin, mort à Florence sans postérité ; et Marsèle, qui se maria à Gênes, et fit des efforts inutiles pour rentrer dans le bien de ses ancêtres, qui demeura aux Vénitiens.

CARRÉ (Louis), mathématicien, de l'académie des sciences, naquit le 26 juillet 1663 à Clofontaine près de Nangis en Brie. Il fut disciple du père Mallebranche ; et fit une étude particulière de la métaphysique. Il mourut le 11 avril 1711. On a de lui un ouvrage sur le calcul intégral, intitulé *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides, leur centre de pesanteur, de percussion et d'oscillation*, imprimé en 1700, in-4°.

CARRELET, docteur en théologie et curé de Dijon, est mort en 1766. On a imprimé de lui des Œuvres spirituelles, en 7 vol. in-12, qui sont recherchées.

CARRERA (Pierre), prêtre sicilien, mort à Messine en 1647, à 76 ans, était fort habile au jeu des échecs, dont il a donné un traité italien, 1617, in-4°. Il a aussi donné une Histoire de Catane en italien, 1639 et 1641, 2 vol. in-fol.

CARREY (Jacques), né à Troyes en 1646, eut Le Brun pour maître dans l'art de la peinture. Il suivit M. de Nointel à Constantinople; il y peignit l'audience que donna le grand-visir à M. de Nointel, l'entrée de l'ambassadeur français à Jérusalem, et la cérémonie du feu sacré dans l'église du Saint-Sépulcre. On voit ces trois tableaux dans le château de Bercy, près de Paris. A son retour en France, Le Brun lui fit avoir une pension, et le fit travailler à la galerie de Versailles. A la mort de Le Brun, il se retira dans sa patrie, où il peignit, en six tableaux, l'histoire de saint Pantaléon, pour l'église de ce nom. Il est mort à Troyes en 1726.

CARRIERA. *Voyez* Rosa Alba.

CARRIÈRES (Louis des), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, né à Angers, et mort en 1717, est auteur d'un Commentaire utile et ingénieux sur la Bible. Il s'est servi de la traduction de M. de Sacy, dans laquelle il a intercalé des mots ou de courtes phrases qui éclaircissent le texte; mais ce qui est de lui est en lettres italiques, et le texte en lettres romaines : de sorte qu'en lisant les mots imprimés en romain, on lit le texte de la Bible, et en lisant le romain et l'italique, on lit le texte avec l'explication qui lui convient. Le père Calmet s'est servi de la Bible du père des Carrières pour la joindre à ses Commentaires. C'est elle aussi qui se trouve dans la Bible qui porte le nom de l'abbé de Vence. La première édition de la Bible du père des Carrières a paru successivement depuis 1709, en 24 vol. in-12. Elle a été réimprimée en 6 vol. in-4°, 10 vol. in-18, et 5 vol. in-12.

CARS (Laurent), fils d'un graveur de Lyon, naquit dans cette ville en 1701. Il vint à Paris fort jeune, pour y apprendre la peinture ; mais son goût dominant le porta à la gravure. Il fut reçu de l'académie en 1733, et mourut sans avoir été marié en 1771. Il a gravé, d'après Le Moine, l'Annonciation, Hercule filant, Persée, Europe, etc. ; d'après Boucher, les figures de l'édition de Molière, in-4°.

CARSUGHI (Rainier), jésuite, né à Citerna en Toscane l'an 1647, est auteur d'un poème latin intitulé *Ars benè scribendi*, 1709, in-8°, qui est estimé, tant pour l'élégance du style, que pour les préceptes excellens qu'il renferme. On a aussi de Carsughi de bonnes épigrammes avec son poëme. Il mourut en 1709.

CARTE (Thomas), fils d'un vicaire de Clifton, fut baptisé le 23 août 1686. Attaché à la maison des Stuarts, il ne put voir d'un œil tranquille une maison allemande monter sur le trône; et, pour éviter la persécution, il passa en France. La reine Caroline, qui favorisait les gens de lettres, ayant vu son projet de l'édition de l'Histoire de M. de Thou, ménagea son retour. Il est mort à Caldecothouse en Berckshire, le 2 avril 1754. Outre l'édition de M. de Thou, il a publié en anglais une Vie du duc d'Ormond, 1735 et 1736, 3 vol. in-fol.; une Histoire d'Angleterre où il relève nombre de fautes de Rymer et de Rapin de Thoyras, 4 vol. in-fol., 1747 à 1755; elle est terminée à l'année 1654.

CARTER (François), mort le 1er août 1783, était de la société des antiquaires de Londres. Il est auteur du Voyage de Malaga à Gibraltar, 1776, 2 vol. in-8°, en anglais, avec les planches séparées, réimprimé en 1778.

CARTES (René des). *Voyez* Descartes.

CARTIER (Jacques), célèbre navigateur, natif de Saint-Malo, alla au Canada en 1534, et donna une Description exacte des îles, des côtes, des détroits, et des autres lieux qu'il avait reconnus, Rouen, 1598, in-8°.

CARTWRIGHT (Christophe), né à Yorck en 1602, y fut ministre jusqu'à sa mort, arrivée en 1658. Le principal de ses ouvrages est intitulé *Electa targunico-rabbinica in Genesim*, Londres, 1648, in-8°, *et in Exodum*, 1653, in-8°. Ce livre donne une grande idée de sa capacité dans l'intelligence des livres des hébreux, et de la solidité de son jugement.

CARTWRIGHT (Thomas), célèbre théologien presbytérien anglais, fut pendant quelque temps professeur en théologie à Cambridge; mais ayant épousé la querelle presbytérienne avec trop de chaleur, on le priva de sa place. Il se retira à Genève, et fut successivement pasteur à Anvers et à Middelbourg. Il retourna ensuite en Angleterre, où il eut la cure de Warwick, et où il mourut en 1623. Ses principaux ouvrages sont: *Commentaria in proverbia*, Leyde, 1617, in-4°; *in Ecclesiasten*, Londres, 1604, in-4°; *in Epist. ad Coloss.*, en anglais, Londres, 1612, in-4°; et *Confutation of the rhemith translation on the New Testament*, 1618, in-fol.

CARTWRIGHT (Guillaume), né à Northway en Glocestershire en 1611, sous-chantre de l'église de Salisbury, et prédicateur célèbre, est mort en 1643. Il a fait des poésies grecques, latines et anglaises, outre des sermons. Ses poésies, parmi lesquelles il y a des comédies et tragi-comédies, sont imprimées à Londres en 1651, in-8°.

CARUS (Marcus-Aurelius), natif de Narbonne, se distingua par sa conduite, et fut élu empereur après la mort de Probus, en 282. Il défit les Sarmates et les Perses, et nomma Césars ses deux fils, Carin et Numérien. Il mourut frappé de la foudre à Ctesiphonte, après seize mois de règne. On trouve des fragmens de ses lettres et harangues dans Vopisque.

CARVAJAL, maison illustre en Espagne, qui a produit plusieurs grands hommes, entre autres le cardinal Jean de Carvajal, évêque de Placentia, qui acquit une grande réputation par son habileté et par ses succès dans vingt-deux légations, et qui mourut à Rome le 6 décembre 1469, à 70 ans. Bernardin de Carvajal son neveu fut successivement évêque d'Astorga, de Badajos, de Carthagène, de Siguença et de Placentia. Alexandre VI le fit cardinal en 1493. Il fut envoyé en Espagne et en Allemagne, et mourut étant évêque d'Ostie et doyen du sacré collége, le 16 décembre 1522, à 67 ans. Laurent de Carvajal, conseiller du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, mourut du temps de Charles-Quint. On a de lui des Mémoires de la vie de Ferdinand et d'Isabelle, en espagnol.

CARVAJAL (François de), fameux capitaine espagnol, naquit à Ragama, près d'Arevala, d'une famille de gabeleurs. Il servit en Italie, se trouva à la bataille de Pavie, s'y maria avec une fille de bonne famille, et retourna en Espagne. Il passa ensuite dans la Nouvelle-Espagne, d'où le vice-roi le fit passer au Pérou pour y conduire du secours aux Espagnols contre les Indiens qui s'étaient révoltés. François Pizarre lui donna un établissement, et il était près de retourner en Espagne avec une fortune assez considérable, lorsque l'inflexibilité du vice-roi Vaca de Castro fit révolter les Espagnols contre lui. Gonzale Pizarre se mit à la tête des rebelles, et choisit pour son mestre-de-camp Carvajal. Il avait alors 80 ans, mais c'était encore un homme infatigable, cruel, et sévère observateur de la discipline militaire. Il défit Centeno et Mendoza, partisans du vice-roi; mais à l'arrivée du président de la Gasca, tous le pays se déclara pour l'autorité royale, Pizarre fut vaincu, et Carvajal pris et écartelé en avril 1548.

CARVALHO D'ACOSTA (Antoine), né à Lisbonne en 1650, donna une description topographique du Portugal, en 3 vol. in-fol., 1706 à 1712. Il visita tout le Portugal, pour ne rien mettre que d'exact dans son livre, qui est le meilleur qu'il y ait sur ce royaume. Il a encore donné un Abrégé de géographie et une Méthode d'astronomie. Il mourut en 1715 dans une extrême pauvreté.

CARVILIUS-MAXIMUS (Spurius), célèbre capitaine romain, fut consul avec Papirius-Cursor, 293 ans avant J.-C. Il prit Amiterne, tua 2800 hommes, fit 4000 prisonniers, et se rendit maître de

Cominium, Palumbi, Herculanum, et d'autres places. A son retour à Rome il eut les honneurs du triomphe. On dit que Carvilius son fils, qui fut aussi consul, est le premier Romain qui répudia sa femme, vers 231 avant J.-C. D'autres attribuent cette innovation à Carvilius Ruga.

CARY (Robert), naquit à Cookinton, dans le comté de Devon, en 1615. Quoique presbytérien, il fut pourvu de l'archidiaconé d'Excester, quand Charles II remonta sur le trône; mais en 1664 il en fut privé, sous prétexte d'infirmité, et réduit à une grande pauvreté. Il obtint cependant la cure de Portlemouth, et mourut en 1688, à 73 ans. Il a publié *Palæologia Chronica*.

CARY (Lucius), lord Falkland, né en 1610, devint riche de bonne heure, par la transmission que son aïeul lui fit de son bien, sans le laisser à son père. Il devint membre du parlement dans les temps orageux de Charles Ier, en 1640. La justice et la raison étaient la règle de sa conduite. D'abord opposé à la cour, quand il vit que le parlement portait ses prétentions trop loin, il s'opposa de tout son pouvoir à ses entreprises, de sorte qu'on ne l'appelait que l'avocat du roi. Ce prince désira s'attacher le lord Falkland, et eut bien de la peine à le décider à accepter la place de secrétaire d'état. Le motif qui détermina le lord à accepter la place, fut la crainte qu'on ne prît l'idée qu'il méprisait la cour, ou qu'il la regardait comme trop corrompue pour la servir. Ce généreux sujet périt à la bataille de Newbury le 27 septembre 1643. Ce fut un bonheur pour lui et un malheur pour le roi; le triste état de la cour lui donnait un profond chagrin, qui paraissait jusque dans son habillement, qu'il négligeait. S'il eût vécu, peut-être aurait-il prévenu le dernier malheur du roi; ou s'il n'eût pu l'empêcher, il n'y aurait pas survécu. Il était fils d'une mère catholique, qui attira plusieurs de ses frères et sœurs à la religion catholique romaine; ce qu'il souffrit impatiemment, et lui fit mettre au jour: *De l'Infaillibilité de l'Église romaine*, Oxford, 1645, in-4°, et autres livres de controverse, en anglais. Il a fait aussi quelques poésies dans sa jeunesse. L'un de ses fils, nommé comme lui, ou son père même, est auteur d'une pièce de théâtre intitulée *The marriage night*, 1664, in-4°.

CARY (Félix), académicien de Marseille, sa patrie, est mort en 1754, à 55 ans. Il est auteur d'une Dissertation sur la fondation de la ville de Marseille, 1744, in-12; Histoire des rois de Thrace et du Bosphore cimmerien, 1752, in-4°.

CARYLL (Jean), était catholique et secrétaire de la reine Anne, femme de Jacques II. Il suivit la fortune de ses maîtres, qui le récompensèrent par des titres de chevalier et de comte, baron de Dartfort. Il retourna cependant en Angleterre sous le règne de la reine Anne. Il est auteur de deux pièces de théâtre, *La princesse d'Angleterre*, ou *La mort de Richard III*, 1667; *Sir Salomon*, ou *Le fat circonspect*, 1671. En 1700 il publia une Traduction anglaise du Psautier faite sur la Vulgate, in-12. Il vivait encore en 1717.

CASA (Jean de la), s'étant fait connaître par ses poésies, alla à Rome, où il mena une vie plus réglée qu'il n'avait fait jusque-là. Paul III l'honora de son amitié, lui donna l'archevêché de Bénévent, et l'envoya nonce à Venise. Après la mort du pape, il se retira à Venise, d'où Paul IV le fit revenir pour remplir la charge de secrétaire d'état. Il y mourut en 1556, à 54 ans. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Florence, 1707, 3 tomes in-4°, et depuis à Venise, 1728 et 1729, 5 vol. in-4°, et à Naples, 1733, 6 vol. in-4°. Ce sont des poésies, dans lesquelles on ne trouve plus *Le capitolo del Forno*, ni ceux de *gli baci et sopra il nome di Giovanni*; on les trouve dans le *Berni*: des lettres, *Il Galateo*, etc. On l'accusait à tort d'avoir fait un livre *De laudibus pederastiæ*: on voulait parler du *Capitolo del Forno*, où il y a quatre tercets qui en font mention.

CASA-NOVA (Marc-Antoine), poète latin, natif de Rome, a réussi dans le genre épigrammatique par son style enjoué, vif, plaisant et satirique. On estime aussi les vers qu'il a composés pour les hommes illustres de l'ancienne Rome. Il mourut en 1527. On trouve ses poésies dans les *Deliciæ poetarum italorum*.

CASALANZIO (Joseph de), né à Péralte, dans le royaume d'Aragon,

en 1556, d'une famille noble, embrassa tard l'état ecclésiastique ; il s'adonna principalement à l'éducation des enfans. Quelques ecclésiastiques se joignirent à lui pour le même objet, et Paul V érigea cet institut en congrégation, en 1617, sous le nom de congrégation Pauline. Grégoire XV leur permit de faire des vœux, et leur donna le nom de clercs réguliers des écoles pies. Ils devinrent par là les émules des jésuites, et eurent nombre de colléges en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Pologne et en Hongrie. Le fondateur prit le nom de frère Joseph de la Mère de Dieu, et mourut à Rome le 25 août 1648. Clément XIII l'a canonisé en 1757.

CASALI (Ubertin de), de l'ordre des frères mineurs, fut du parti des spirituels contre les frères de communauté, sur la dispute de la pauvreté. Ce qu'il en a écrit en 1321 se trouve dans *Miscellanea* de Baluse. Il est auteur d'un livre extrêmement rare et singulier, intitulé, *Arbor vitæ crucifixæ Jesu*, Venise, 1485, in-fol. Ce livre est fait pour exalter l'ordre de Saint-François, dont il ne serait pas fâché que l'on crût que J.-C. était l'instituteur. Il y a bien autant de rêveries, mais moins d'impiétés, que dans le livre des *Conformités* d'Albizzi.

CASAS (Barthélemi de las), né à Séville en 1474, suivit son père, qui passa en Amérique avec Christophe Colomb en 1493. De retour en Espagne, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut curé dans l'île de Cuba. Il quitta sa cure quelque temps après, pour travailler à la liberté des Indiens, qu'il voyait traiter par les Espagnols de la manière la plus cruelle et la plus barbare ; ce qui leur donnait une aversion insurmontable pour le christianisme. Barthélemi de las Casas employa cinquante ans avec un zèle extrême à persuader aux Espagnols qu'il fallait traiter les Indiens avec douceur, avec désintéressement, et leur montrer bon exemple; mais il essuya lui-même des persécutions infinies de la part des Espagnols, et l'on peut dire qu'il fut le martyr de la liberté des Indiens. Il obtint néanmoins de l'empereur Charles-Quint le pouvoir d'informer contre les gouverneurs des Indes. Il se fit alors dominicain, et procura aux religieux de son ordre plusieurs établissemens au Pérou. Etant revenu en Espagne en 1543, la cour, touchée de ses remontrances continuelles, fit des lois particulières pour les Indiens, avec ordre aux gouverneurs de les suivre et de les faire exécuter. Barthélemi de las Casas, après avoir refusé plusieurs évêchés dans l'Amérique, fut contraint d'accepter celui de Chiapa en 1544. Il y résida jusqu'en 1551, qu'il fut obligé de retourner en Espagne à cause de la faiblesse de sa santé. Il se démit de son évêché, et mourut à Madrid en 1566, à 92 ans. On a de lui plusieurs ouvrages qui ne respirent que la vertu ; on y voit un jugement solide, une droiture du cœur qui plaît, une vraie piété, et une profonde érudition. Les principaux sont, 1° une Relation de la destruction des Indes, traduite en latin, Opeinheim, 1598, in-4°, fig.; et en français par l'abbé de Bellegarde, 1697, in-12 ; 2° plusieurs Traités en faveur des Indiens, contre le docteur Sepulveda, qui avait fait un livre latin, imprimé à Rome, pour justifier les violences et la barbarie des Espagnols envers les Indiens. L'édition espagnole de Séville, 1551, 5 parties en 1 vol. in-4°, caractères gothiques, plus estimée que les éditions suivantes en caractères ordinaires ; 3° un ouvrage latin très-curieux, mais rare, imprimé à Tubinge en 1625, petit in-4° de 47 pages sur cette question : « Si les rois ou les princes peuvent en conscience, par quelque droit, ou en vertu de quelque titre, aliéner de la couronne leurs citoyens et leurs sujets, et les soumettre à la domination de quelque autre seigneur particulier. »

CASATI (Paul), savant jésuite italien, né à Plaisance en 1617, entra chez les jésuites de bonne heure ; et après avoir enseigné à Rome les mathématiques et la théologie, il fut envoyé en Suède à la reine Christine, qu'il acheva de déterminer à embrasser la religion catholique. Il mourut à Parme en 1707, à l'âge de 91 ans. Il est auteur des ouvrages suivans : *Vacuum proscriptum; Terra machinis mota*, Rome, 1658, in-4°; *Mechan. libri octo*, 1684, in-4°; *De igne dissertationes*, 1686 et 1695, 2 parties in-4°. Ce traité est fort estimé. *De angelis disputatio theologica; Hydrostaticæ dissertationes; Opticæ disputationes*. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il fit ce traité d'optique à 88

ans, étant déjà aveugle. On a aussi de lui divers livres italiens.

CASAUBON (Isaac), né à Genève le 8 février 1559, fut élevé dans la religion prétendue réformée, et enseigna les belles-lettres à Genève et à Paris. Henri IV lui donna des marques de son estime, et le choisit garde de sa bibliothèque en 1603. Après la mort de ce prince, Casaubon alla en Angleterre, où Jacques Ier le reçut très-bien. Il mourut en 1614, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. Il avait épousé Florence Étienne, fille de Henri Étienne. Casaubon était excellent critique, et savait bien le grec. Il s'acquit l'estime des savans, non-seulement par ses excellens Commentaires sur Théophraste, Athénée, Strabon, Polybe, etc., mais aussi par sa modestie, sa candeur et sa probité. Outre ses Commentaires, il a laissé *De libertate ecclesiasticâ*, 1607, in-8°, imprimé jusqu'à la page 264, parce que le différend avec Venise ayant été accordé, Henri IV en fit discontinuer l'impression. Ce fragment se trouve avec ses lettres, Rotterdam, 1709, in-fol. Une mauvaise critique des Annales de Baronius; *Casauboniana*, 1710, in-4°.

CASAUBON (Méric), fils du précédent, né à Genève en 1599, fut élevé à Oxford. Jacques Ier et Charles Ier, rois d'Angleterre, lui donnèrent des marques publiques de leur estime. Olivier Cromwel lui offrit une pension pour écrire l'histoire de son temps, mais il la refusa. Il fut chanoine de Cantorbéry, et mourut le 14 juillet 1671, à 72 ans. On a de lui des notes sur Optat, sur Diogène Laerce, etc., et d'autres ouvrages remplis d'érudition, mais écrits d'un style dur et désagréable.

CASAUX (Charles de), reçut de l'argent du duc de Savoie, pour lui faire des partisans dans Marseille; mais il travailla pour lui-même, et parvint à se rendre maître absolu dans la ville, en sorte qu'il y faisait les consuls. Le duc de Savoie, qui avait été appelé par les catholiques, devint suspect aux Marseillais; Casaux leur persuada que le duc voulait les réduire en servitude, et les brider par deux citadelles. Il les décida à ne le pas recevoir, mais à conserver la ville pour un roi catholique qui serait élu, disant qu'il avait ordre du duc de Mayenne d'y pourvoir. Le duc de Savoie tenta inutilement d'entrer dans Marseille; il en fut repoussé à coups de canon. Le duc de Guise fut plus heureux; il ne dut cependant son bonheur qu'à une trahison, dans laquelle Casaux fut tué, en 1596, le 17 février. Libertat, corse d'origine, à qui Casaux avait confié la garde de la porte Royale, y introduisit le duc de Guise.

CASE. *Voy.* Casa.

CASÉARIUS (Jean), missionnaire de Cochin, a fait la description des plantes de l'*Hortus malabaricus*, 1678 et suivantes, 12 vol. in-fol., auxquels il faut joindre l'*Index* de Commelin, 1696.

CASEL (Jean), né à Gottinghen en 1533, professa la philosophie et l'éloquence à Rostoc et à Helmstat. Il faisait grand cas des Pères grecs, et mourut à Helmstat le 19 avril 1613, à 80 ans. On a de lui plusieurs ouvrages et un Recueil de lettres latines, Sedini, 1604, in-8°.

CASENEUVE (Pierre de), né à Toulouse en 1591, eut une prébende dans l'église de Saint-Étienne de la même ville, et mourut en 1652. On a de lui les *Origines* ou *Etymologies françaises*, dans le dictionnaire étymologique de Ménage; le *Franc-Alleu de Languedoc*, Toulouse, 1645, in-fol; *La Catalogne française*, 1644, in-4°; *La Caritée*, roman, in-8°; *Vie de saint Edmond*, in-8°, et d'autres ouvrages.

CASES (Pierre-Jacques), peintre, né à Paris en 1676, fut élève de Bon-Boulogne. Il fut reçu à l'académie en 1704, et mourut en 1754, à 79 ans. On peut le considérer comme un des premiers peintres de l'école française. Son dessin est correct; il drapait facilement, avait une intelligence du clair-obscur, et mettait beaucoup de fraîcheur dans ses teintes. On voit beaucoup de ses ouvrages à Paris, surtout à Saint-Germain-des-Prés, où il a peint l'histoire de saint Vincent et de saint Germain.

CASIMIR Ier, roi de Pologne, vint en France *incognito*, étudia à Paris, se fit religieux de l'ordre de Cluni, et prit le diaconat. Les Polonais ayant su le lieu de sa retraite, obtinrent du pape Benoît IX, en 1041, que leur prince gouvernerait leur état, et se remarie-

rait. Il épousa Marie, fille d'Ulodomir, duc de Russie, gouverna ses états avec sagesse; civilisa les Polonais; défit Maslas, duc de Moscovie, en 1044; enleva la Silésie aux Bohémiens; fonda un grand nombre d'églises; établit un siége épiscopal à Breslau, et mourut le 28 novembre 1059, après un règne de 18 ans.

CASIMIR III, le Grand, né en 1309, et couronné roi de Pologne en 1333, défit Jean, roi de Bohème, auquel il enleva plusieurs places, et conquit la Russie. Il aimait la paix, fondait et protégeait les églises et les hôpitaux, élevait un grand nombre de forteresses. Casimir se fit aimer de tous ses sujets par sa douceur, sa clémence et sa justice. On lui reproche d'avoir trop aimé les femmes et d'avoir fait jeter dans la rivière un prêtre qui le reprenait de ses fautes. Il en fit pénitence, et mourut d'une chute de cheval le 8 septembre 1370, à 60 ans, et le 37e de son règne.

CASIMIR V (JEAN), fils de Sigismond III par sa seconde femme Constance d'Autriche, était destiné à l'église. Il se fit jésuite, et Innocent X lui donna le chapeau de cardinal. Les Polonais le choisirent pour leur roi en 1648, après la mort de Ladislas-Sigismond son frère, dont il épousa la veuve, Louise-Marie de Gonzague, avec dispense du pape. Il fut défait par Charles Gustave, roi de Suède, mais il le chassa ensuite de ses états, et fit la paix avec son successeur en 1660. Son armée défit les Moscovites en Lithuanie en 1661. Casimir réprima une sédition qui s'était élevée contre lui. Sa femme étant morte en 1667, il conçut du dégoût pour les contradictions qu'il éprouvait de la part de ses sujets, et abdiqua la couronne, au grand regret des bons patriotes. Sigismond II avait été le dernier prince, par les mâles, de la maison de Jagellon; Casimir fut le dernier par les femmes. Il descendait d'une sœur de Sigismond II qui avait épousé le roi de Suède. Ce prince s'était trouvé à plus de vingt batailles, qu'il avait presque toutes gagnées. Sa pénétration égalait sa valeur. Et 1661 il disait aux états assemblés: « Je prévois les malheurs qui menacent » notre patrie: puissé-je être un mau- » vais prophète! Les Moscovites et les » Cosaques unis s'approprieront le du- » ché de Lithuanie. Les confins de la » grande Pologne ouverts, offriront à » la Prusse un moyen de faire valoir » des traités que le droit des armes » rendra plus que probables. La maison » d'Autriche portera ses vues sur Cra- » covie, et chacun de nos voisins ai- » mera mieux s'emparer à main armée » d'une partie de la Pologne que d'at- » tendre à posséder peut-être un jour » un royaume que ses anciens privilé- » ges semblent garantir des entreprises » des puissances étrangères. » Au bout d'un siècle nous avons vu effectuer une grande partie de ses prédictions. Il vint ensuite en France, où Louis XIV le reçut très-bien, et lui donna avec l'abbaye de Saint-Germain-des Prés une pension capable de le faire subsister en prince; mais étant d'une complexion faible, il tomba malade à Nevers, où il mourut le 14 décembre 1672. Il avait épousé secrètement en France Françoise Mignot, veuve du maréchal de l'Hôpital du Hallier, morte en 1711. Le corps de Casimir fut transporté à Cracovie, et son cœur fut déposé à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, où les officiers qui l'avaient accompagné en France lui firent dresser un beau monument.

CASIMIR SARBIEVIUS. *Voy.* SARBIEVIUS.

CASLON (GUILLAUME), né en 1692, en Shropshire, exerça l'art de la fonderie en caractères, supérieurement. Ses caractères arabes sont surtout de la plus grande beauté, et ont pris le nom d'arabe anglais. Ses fontes furent recherchées par les imprimeurs étrangers, et il gagna beaucoup de bien dans son art. Il est mort retiré, le 23 janvier 1766.

CASSAGNES (JACQUES), docteur en théologie, naquit à Nîmes, de Michel Cassagnes, maître des requêtes du duc d'Orléans, puis trésorier du domaine de la sénéchaussée de Nimes. L'ode qu'il fit en 1660 à la louange de l'académie française le fit recevoir de cette académie à l'âge de 27 ans; et le poëme qu'il publia l'année suivante, dans lequel il introduit Henri IV donnant des instructions à Louis XIV, lui acquit l'estime de M. Colbert. Ce ministre lui procura une pension de la cour, le fit garde de la bibliothèque du roi,

et le nomma l'un des quatre premiers académiciens dont l'académie des inscriptions fut d'abord composée. L'abbé Cassagnes était sur le point de prêcher à la cour, lorsque Boileau ayant mis son nom à côté de celui de Cotin, dans sa troisième satire, ce trait satirique le fit renoncer à la chaire. S'imaginant ensuite qu'il avait perdu toute l'estime du public, il crut rétablir sa réputation en publiant ouvrages sur ouvrages; mais sa trop grande application et son humeur chagrine lui dérangèrent la tête; ce qui obligea ses parens de le mettre à Saint-Lazare, où il mourut le 19 mai 1679, à 46 ans. On a de lui des Odes, imprimées séparément, et dans des recueils; une Traduction de la rhétorique de Cicéron, in-12, et de Saluste, in-12; un Traité moral de la valeur, in-12.

CASSAN, roi des Mogols en Perse, défit Baidu en 1294, et abjura le christianisme pour se maintenir sur le trône. Quelque temps après, il retourna à la foi, se ligua avec les princes chrétiens, et subjugua la Syrie. Il mourut l'an 1304 de J.-C., très-regretté des chrétiens.

CASSANDER, roi de Macédoine, après Alexandre-le-Grand, était fils d'Antipater. Il fit plusieurs conquêtes dans la Grèce, abolit la démocratie à Athènes, et en donna le gouvernement à l'orateur Démétrius de Phalère. Olympias, mère d'Alexandre, ayant fait mourir Aridée et sa femme Euridice avec plusieurs autres partisans de Cassander, celui-ci assiégea Pydne, la prit par ruse 316 ans avant J.-C., et fit ensuite mourir Olympias. Il épousa Thessalonice, sœur d'Alexandre, et mit à mort Roxane et Alexandre, femme et fils de ce conquérant. Il se ligua ensuite avec Séleucus et Lysimachus contre Antigonus et Démétrius, sur lesquels il remporta une grande victoire près d'Ipsus, ville de Phrygie, 301 ans avant J.-C. Il mourut 3 ans après, la 19e de son règne. Ce prince se faisait donner des préceptes politiques par Théophraste.

CASSANDER (Georges), naquit à Bruges, ou, selon d'autres, dans l'Isle de Cassand, en 1513. Il savait les langues, les belles-lettres, le droit et la théologie. Jamais écrivain ne fit paraître plus de zèle pour concilier les esprits touchant les controverses de religion, plus de modération dans ses écrits, de douceur et de probité dans ses mœurs, de désintéressement dans sa conduite. Il fut constamment attaché à la foi catholique, et mourut à Cologne le 3 février 1566. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1616, in-fol.

CASSANDRE (François), savait le grec et le latin, et faisait assez bien des vers français; mais son humeur farouche et chagrine le rendait insupportable dans la société, et lui fit perdre tous les avantages que son mérite eût pu lui procnrer. Il poussa cette humeur sauvage si loin, qu'étant près de mourir, on eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'il devait aimer Dieu; et comme on lui en démontrait l'obligation, il s'écria d'un ton chagrin : « Ha oui! je lui ai de grandes » obligations, il m'a fait jouer ici bas » un joli personnage. » Il mourut en 1695. Boileau parle de lui sous le nom de Damon dans sa première satire. On a de Cassandre : 1° une excellente Traduction de la Rhétorique d'Aristote, dont les meilleures éditions sont de Paris, 1675, Amsterdam, 1698, et la Haie, 1718, in-12; 2° Les parallèles historiques et les derniers volumes de M. de Thou, traduits en français, que M. du Ryer avait laissés à traduire.

CASSANDRE, fille de Priam et d'Hécube, fut aimée d'Apollon, qui lui donna, dit la fable, l'esprit de prophétie, pourvu qu'elle consentît à sa passion. Cassandre parut accepter la proposition; mais elle n'eut pas plutôt reçu les dons du Dieu, qu'elle se moqua de lui; Apollon irrité la punit en empêchant qu'on ajoutât aucune foi à ses prédictions; ce qui fit qu'elle annonça inutilement la ruine de Troie. Ajax, Locrien, lui ayant fait violence dans le temple de Minerve, fut foudroyé. Cassandre échut à Agamemnon qui l'aima éperdument. Elle lui prédit en vain qu'il devait être assassiné dans son pays. Il fut tué avec elle par les intrigues de Clytemnestre, mais Oreste vengea leur mort. Lycophron a fait un poëme qui porte son nom.

CASSANDRE-FIDELE, dame vénitienne très-savante, veuve d'un médecin, morte à Venise dans un âge fort avancé, vers 1567. Elle a laissé des Lettres et Discours latins, dont les sa-

vans ont fait un grand éloge, Padoue, 1636, in-8°.

CASSARD (JACQUES), né à Nantes en 1672, était fils d'un armateur, qui le laissa en bas âge. Sa mère l'envoya à Saint-Malo pour y apprendre un art qui pourrait le venger de l'injustice de la fortune. Il suivit M. de Pointis à son expédition de Carthagène en 1697. L'intrépidité qu'il fit voir à la tête des flibustiers qu'il commandait, pénétra jusqu'à la cour, qui le chargea, en 1703, de nettoyer la Manche des corsaires, et d'aller ensuite réprimer les Anglais dans la Méditerranée. Ses succès heureux lui firent donner en 1712 le commandement de la flotte qui devait attaquer les Portugais dans leurs colonies. L'infidélité du gouverneur de Ribéra-Grande, capitale des îles du Cap-Verd, qui s'enfuit dans les bois au lieu de payer la rançon de 315,000 livres dont il était convenu, occasionna la ruine entière de la ville, et un butin de plus de 2,000,000. C'est ainsi qu'il vengea les Français de la cruauté des Portugais, qui avaient massacré un officier français avec huit cents soldats, qui avaient fait une descente au Brésil, et qui avaient été forcés de se rendre prisonniers par une capitulation qui leur assurait la vie. Montserrat, Antigoa, Surinam, la Berbiche et Curaçao, appartenans aux Anglais ou aux Hollandais, subirent le même sort, ou furent rançonnés. En arrivant à la Martinique, il y reçut ordre de joindre son escadre à celle d'un officier d'un grade supérieur, et dès lors il se vit subordonné. A leur retour en France, apercevant une flotte anglaise, il fit tout son possible pour engager le commandant à l'attaquer; mais il avait des ordres contraires, et s'y refusa. Cassard, qui ne connaissait pas de frein à sa valeur, détacha son escadre de celle du commandant, dispersa la flotte ennemie, et s'empara de deux vaisseaux. A son arrivée à Toulon, il se trouva disgracié de la cour: le commandant avait déjà écrit. Cassard, le rencontrant sur le port, mit l'épée à la main, en lui disant: « Voyons si vous savez vous battre comme vous savez écrire au ministre. » Les officiers qui les environnaient assoupirent la querelle, et il n'en eut pas moins le titre de capitaine de vaisseau, en 1713. La paix le rendit inutile. Son air rustre et sa fierté ne lui permettaient pas de solliciter des récompenses; il sollicitait seulement l'autorité du ministre pour faire juger un procès qu'il avait à Aix, au sujet d'un armement qu'il avait fait pour la ville de Marseille, et que la ville refusait de lui payer. Il n'obtint rien. Son mécontentement éclata en injures, qui fatiguèrent le ministre. Il fut renfermé dans le château de Ham, où il mourut en 1740.

CASSIANUS BASSUS, avocat à Constantinople, passe pour être l'auteur ou le rédacteur du livre intitulé *Geoponica, sive de re rusticâ*, attribué à Constantin Porphyrogénète. *Voy.* ce dernier mot. Bassus paraît le lui avoir dédié, et c'est le seul ouvrage grec que nous ayons sur la culture des arbres.

CASSIEN (JULES), fameux hérétique du 2e siècle, florissait vers l'an 174. Il était comme le chef des docètes, hérétiques qui s'imaginaient que J.-C. n'avait qu'un corps fantastique, ou qu'une apparence de corps. Cassien avait composé des Commentaires et un Traité sur la continence. Ces deux ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Saint Clément d'Alexandrie les cite dans ses *Stromates*, composées vers 194.

CASSIEN (SAINT JEAN), célèbre solitaire, natif de Scythie, passa une partie de sa vie dans le monastère de Bethléem avec le moine Germain son ami. Ils prirent hautement la défense de saint Chrysostome contre Théophile, patriarche d'Alexandrie. Cassien alla à Rome, et de là à Marseille, où il fonda deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de vierges. Ce fut un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Il mourut vers 448. On a de lui: 1° des *Collations* ou Conférences des pères du désert, et des *Institutions* en 12 livres, traduites en français par Nicolas Fontaine, 1663, 2 vol. in-8°; sept livres touchant l'incarnation. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style clair, simple, et très-propre à insinuer la vertu dans les cœurs. Ils sont imprimés à Paris, 1642, et à Leipsick en 1722, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères. Saint Prosper a écrit contre les conférences.

CASSINI (JEAN-DOMINIQUE), célèbre astronome, né au comté de Nice, d'une famille noble, le 8 janvier 1625,

enseigna l'astronomie à Bologne, et fut envoyé à Rome par les Bolonais, qui lui donnèrent ensuite l'intendance des eaux de Bologne. Alexandre VII lui donna la même charge sur les eaux de l'état ecclésiastique. Il détermina astronomiquement l'apogée et l'excentricité des planètes, et éleva le fameux gnomon de l'église Sainte-Pétrone à Bologne. Cassini fut attiré en France, et reçu de l'académie des sciences en 1669. Il mourut le 14 septembre 1712, à 87 ans, laissant des enfans distingués dans l'astronomie. On a de lui un Traité touchant la comète qui parut en 1652-53-64; un Traité de la méridienne de Saint-Pétrone, 1656, in-fol.; plusieurs Traités sur les planètes, et des Mémoires estimés. Ce fut lui qui découvrit, en 1671, le troisième et le cinquième satellite de Jupiter. Il découvrit les deux premiers en 1684. Il inventa la méthode de représenter les éclipses de soleil, pour tous les habitans de la terre.

CASSINI (Jacques), fils du précédent, astronome et maître des comptes, né en 1677, traça la méridienne de Paris, depuis Saint-Malo jusqu'à Strasbourg. Il mourut en 1756, à 84 ans, dans sa terre de Thury, près Clermont en Beauvoisis. Il a donné plusieurs Mémoires à l'académie des sciences; des Élémens d'astronomie avec les Tables astronomiques, 1740, 2 vol. in-4°; Grandeur et figure de la terre, 1720, in-4°.

CASSINI DE THURY (César-François), fils du précédent, maître des comptes, directeur de l'Observatoire, astronome de l'académie des sciences, naquit à Paris le 17 juin 1714. A 22 ans M. de Thury fut reçu de l'académie des sciences: son père l'avait été à 17 ans. La carte topographique de la France, dont il a donné l'idée, et qui est faite en grande partie, lui fera honneur malgré les défauts inséparables d'un si grand ouvrage. On trouve de lui plusieurs mémoires intéressans dans ceux de l'académie. Il est mort de la petite-vérole le 4 septembre 1784. Son fils est le quatrième de sa famille qui successivement soit reçu de l'académie des sciences. Il a mis au jour les Observations de son père sur la comète de 1531 et 1682, 1759, in-12, et il est auteur des Additions aux tables astronomiques de son père, d'une Relation de deux voyages faits en Allemagne, 1763, in-4°; de divers Opuscules astronomiques, 1771, in-8°.

CASSIODORE (Magnus-Aurelius), secrétaire d'état de Théodoric, roi des Goths, et l'un des plus excellens ministres de son siècle, naquit à Squillace, vers 470. Il fut consul en 514 et eut beaucoup de crédit sous Athalaric et sous Vitiges. Il se retira à l'âge de 70 ans dans un monastère de la Calabre où il s'amusa à faire des cadrans, des horloges à eau et des lampes perpétuelles. Il forma une bibliothèque, et composa divers ouvrages dont la meilleure édition est celle du père Garet à Rouen, en 1679, 2 tom. in-fol. Il s'en trouve dans la Bibliothèque des Pères. Il mourut vers 562, à plus de 93 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont ses Institutions aux lettres divines, et son Traité de l'âme. Son style est simple et rempli de sentences morales très-utiles. Il avait coutume de dire que l'on verrait plutôt la nature errer dans ses opérations qu'un souverain qui ne donne pas à sa nation un caractère semblable au sien. *Faciliùs errare naturam quàm principem formare rempublicam dissimilem sibi.*

CASSIOPÉE. *Voy.* Andromède.

CASSIUS (Avidius), célèbre capitaine romain, se distingua par sa valeur et par sa conduite sous les empereurs Marc-Aurèle et Lucius Vérus; mais après la mort de celui-ci, arrivée en 169 de J.-C., ayant été salué empereur en Syrie, il fut tué trois mois après, et sa tête envoyée à Marc-Aurèle en 175 de J.-C.

CASSIUS-LONGINUS (Caïus), l'un des meurtriers de Jules-César, dit à l'un des complices: « Frappe, quand ce devrait être à travers de mon corps. » Il était épicurien, et néanmoins réglé dans ses mœurs. C'est lui à qui Brutus donna l'éloge de dernier des Romains. Cassius était grand homme de guerre: il fit lever aux Parthes le siége d'Antioche, les défit, et les contraignit d'abandonner la Syrie. Valère-Maxime rapporte que Cassius, s'avançant avec ardeur à la bataille de Philippe, vit César sous une forme plus auguste que l'humaine, et d'un visage menaçant, qui venait à toute bride pour le charger; qu'alors, étonné de ce spectacle, il

tourna le dos, en disant : « C'est à présent qu'il faut quitter la partie. » Cassius se fit donner la mort par Pindare son affranchi, 42 ans avant J.-C.

CASSIUS-LONGINUS (Lucius), préteur romain, juge redoutable et inflexible, dont le tribunal était l'écueil des accusés, fut auteur de la fameuse maxime *Cui bono*, dont le sens est qu'on ne fait jamais de crime sans avoir quelque intérêt en vue. Il vivait environ 113 avant J.-C.

CASSIUS-VISCELLINUS (Spurius), fameux romain, après avoir été trois fois consul, une fois général de la cavalerie, et après avoir obtenu deux fois l'honneur du triomphe, fut accusé d'aspirer à la royauté, et précipité du mont Tarpeïen, 485 ans avant J.-C.

CASSIUS-SCOEVA, soldat romain, dont César, au service de qui il était, fait une honorable mention. Il défendit un petit château près de Dirrachium contre un lieutenant de Pompée, dans une expédition contre la Grande-Bretagne. Cassius s'était embarqué avec quatre compagnons pour y faire descente : les ennemis étant survenus, ses compagnons l'abandonnèrent avec la barque. Il se défendit seul jusqu'à ce qu'affaibli par ses blessures il se jeta dans la mer et se sauva à la nage.

CASTAGNEDA. *Voy.* Ferdinand.

CASTAGNO (André del), fut le premier peintre de Toscane qui sut peindre en huile. Il tira ce secret de Dominique de Venise, qui l'avait appris lui-même d'Antoine de Messine. Castagno conçut une si violente jalousie contre son bienfaiseur qu'il l'assassina un soir. Dominique, n'ayant pas reconnu son meurtrier, se fit conduire chez ce perfide, et mourut dans ses bras. Castagno déclara ce forfait au lit de la mort. Ce fut lui qui travailla en 1478 au tableau où était représentée l'exécution des conjurés contre les Médicis, que la république de Florence fit faire.

CASTALDI (Corneille), né à Feltri en 1480, s'occupa de la jurisprudence et de la poésie, et mourut en 1537. Ses poésies italiennes et latines ont été imprimées en 1757, in-4°, avec sa vie à la tête, par les soins de M. Conti. Il avait été marié et n'avait pas eu d'enfans ; ce qui l'avait déterminé à faire de sa maison un collége où il fonda trois bourses.

CASTAING, ingénieur, a inventé la machine à monnayer qui a été mise en œuvre en 1680 dans toutes les monnaies du royaume, et qui marque la monnaie sur la tranche.

CASTALION (Sébastien), dont le vrai nom est Chateillon, était du Dauphiné, où il naquit en 1515. Il s'acquit à Strasbourg, en 1540, l'estime et l'amitié de Calvin, qui lui fit avoir une chaire dans le collége de Genève ; mais trois ans après, s'étant brouillé avec Calvin et avec Théodore de Bèze, il se retira à Bâle où il enseigna le grec. Il mourut le 29 décembre 1563, laissant 4 fils et 4 filles. Castalion savait le latin, le grec et l'hébreu. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, 1° une Version latine et française de l'Écriture, qui a fait beaucoup de bruit, Bâle, 1556, in-fol. La version française, imprimée à Bâle en 1555, in-fol., est très-rare. 2° *Colloquia sacra*, ou quatre livres de dialogues qui contiennent en beau latin les principales histoires de la Bible. Il y a eu de ce dernier ouvrage un grand nombre d'éditions, dont la plus recherchée est celle de Bâle, 1565, in-8°. Un anonyme l'a publié depuis peu comme de lui. Ce petit ouvrage est excellent et très-propre à former la jeunesse à la piété et à la latinité ; 3° une Version latine des oracles des sibylles ; 4° la Version latine des Dialogues d'Ochin, dont on prétend qu'il avait adopté les sentimens sur la polygamie.

CASTANIER D'AURIAC, avocat-général au grand conseil, mort au mois d'août 1762, est auteur du roman des *Amours de Carite et de Polydore*, 1760, in-12.

CASTEL (Edmond), savant théologien anglais, né à Halley, dans le comté de Cambridge, en 1606, s'est distingué par son érudition dans les langues orientales. Il professa l'arabe à Londres, et fut ensuite chanoine de Cantorbéri. Il mourut accablé de dettes en 1685. C'est lui qui eut la meilleure part à la Bible polyglotte de Londres, et qui fit l'excellent Dictionnaire en sept langues, *Lexicon Heptaglotton*, 1659, 2 vol. in-fol., qui lui affaiblit la vue et qui le ruina.

CASTEL (François-Pérard), savant avocat au conseil, natif de Vire, fut banquier expéditionnaire en cour de Rome, et mourut en 1687. On a de lui

les Définitions du droit canon, Paris, 1700, in-fol.; Questions canoniques, 1689, 2 vol. in-fol.; Règles de la chancellerie romaine, 1685, in-fol.

CASTEL (Louis-Bertrand), naquit à Montpellier le 11 novembre 1688, et entra chez les jésuites le 16 octobre 1703. Il cultiva les belles-lettres dans sa jeunesse, et il les enseigna selon la coutume des jésuites. Il s'adonna ensuite tout entier à l'étude des mathématiques et de la physique. S'étant fait connaître par quelques essais relatifs à son goût et à son génie, ses supérieurs le firent passer de Toulouse à Paris en 1720. Dès lors le père Castel jeta dans ses ouvrages et dans le public les fondemens de ses trois grands systèmes : celui de la pesanteur universelle, celui du développement des mathématiques, et celui de la musique en couleurs, ou du clavecin pour les yeux. C'est par ces trois choses qu'il faut apprécier le génie du père Castel. Sa doctrine de la pesanteur était, selon lui, la clef du système de l'univers. Tout dépendait de deux principes, de la gravité des corps et de l'action des esprits : gravité des corps qui les faisait tendre sans cesse au repos ; action des esprits, qui rétablissait sans cesse les mouvemens : gravité des corps en tous sens et principalement vers les centres ; action des esprits efficace partout, capable en tout temps de rompre l'équilibre et d'empêcher l'inertie de la machine du monde. Ce système exposé dans son *Traité de la pesanteur universelle*, Paris, 1724, en 2 vol. in-12, fut attaqué par le fameux abbé de Saint-Pierre. La *Mathématique universelle* du père Castel, imprimée à Paris en 1728, in-4°, lui valut d'être admis dans la société royale de Londres, sans contradiction, sans sollicitation et sans intrigue. Il fut aussi de l'académie de Bordeaux et de celle de Rouen. Le clavecin oculaire acheva de rendre très-célèbre le nom du père Castel. Il en annonça le projet dès l'an 1725 dans le Mercure de novembre, et il en développa toute la théorie à M. le président de Montesquieu dans les six derniers journaux de Trévoux de 1735. La meilleure partie de ses jours s'est écoulée dans l'exercice presque mécanique de cette construction, par le moyen de laquelle, en variant les couleurs, il prétendait affecter l'organe de la vue, comme le clavecin ordinaire affecte celui de l'ouïe par la variété des sons. Ce clavecin, fabriqué à plusieurs reprises, et même à grands frais, n'a rempli ni le dessein de l'auteur ni l'attente du public. Le père Castel avait une imagination vive et quelquefois excessive, qui le jetait assez souvent dans des écarts, dans des saillies, et dans des singularités qui ont quelque chose d'original et même de comique; l'abbé de la Porte les a recueillis en 1763, in-12 ; mais quand il avait assez de sang froid pour retenir son imagination sous les lois de la raison, son style était attrayant et convenable : il parlait, il écrivait bien. Toujours assidu aux devoirs de son état et rempli de respect pour la religion, le père Castel mena une vie exemplaire et édifiante. Il mourut avec de grands sentimens de piété le 11 janvier 1757, à 69 ans. On a de lui, outre les livres dont nous avons parlé dans cet article, *le Plan d'une mathématique abrégée*, Paris, 1727, in-4°; un Traité intitulé *Optique des couleurs*, Paris, 1740, in-12, et autres ouvrages. *Voy.* le Journal de Trévoux, au 2e vol. d'avril de 1757. Il avait travaillé 30 ans à ce journal.

CASTEL (Pierre), de Messine, professeur de médecine à Rome, et directeur du jardin botanique de Messine, a publié *Hortus messanensis*, 1640, in-4°, figures ; *De smilace asperâ*, 1652, in-4°.

CASTELLAN (Pierre). *Voy.* Chatel.

CASTELLANUS. *Voyez.* Chatel, Chatelain.

CASTELLI (Bernard), peintre italien, né à Gênes en 1557, excellait dans le coloris et le portrait. Il était ami intime du Tasse, et se chargea de graver les figures de la *Jérusalem délivrée*. Il mourut à Gênes en 1629. Valerio Castelli, l'un de ses fils, né à Gênes en 1625, se rendit célèbre, et surpassa son père. Il excellait surtout à peindre les batailles. Il mourut en 1659. Barthélemi Biscaino, bon peintre et excellent graveur, mort en 1657, à 25 ans, était son élève.

CASTELNAU, (Jacques, marquis de), maréchal de France, d'une famille noble et ancienne, se signala en plusieurs siéges et combats. Il eut le

commandement de l'aile gauche à la bataille des Dunes le 14 juin 1658, et fut blessé deux jours après au siége de Dunkerque. Il mourut de ses blessures à Calais le 15 juillet suivant, à 38 ans.

CALTELNAU (MICHEL DE), de la même famille, fut employé en diverses négociations importantes sous les rois Charles IX et Henri III. Il fut cinq fois ambassadeur en Angleterre, et mourut en 1592. On a de lui des mémoires de ses négociations, dont M. Le Laboureur a donné une édition in-fol., 2 vol., réimprimée à Bruxelles, 1731, in-fol.

CASTELNAU (HENRIETTE-JULIE DE), épouse du comte de Murat, a fait quelques petites pièces de poésie, des chansons, et un roman intitulé les Lutins de Kernosi, in-12, 2 parties; des Contes des Fées, in-12, *le Voyage de campagne*, in-12; etc. Elle mourut en 1716, à 45 ans.

CASTELVETRO (LOUIS DE), natif de Modène, est principalement connu par son Commentaire sur la Poétique d'Aristote, ouvrage estimé, et dont la meilleure édition est celle de Vienne en Autriche, 1570, in-4°. Castelvetro se fit un grand nombre d'ennemis par sa démangeaison à critiquer, et surtout par sa dispute avec Annibal Caro, poète italien de son temps. On le déféra en 1560 au tribunal de l'inquisition pour crime d'hérésie. Le pape lui promit qu'on le traiterait doucement; mais après avoir subi trois interrogatoires, craignant d'être condamné, il se sauva à Bâle, où il mourut en 1571, à 66 ans. On a encore de lui *Opere critiche*, 1727, in-4°; etc.

CASTET (DOMINIQUE), né à Tarbes, fut médecin à Bordeaux, et de l'académie de cette ville. Il est mort en 1764. Il a traduit de l'anglais de Colden: *Explication des causes de la gravitation*, 1751, in-12; *Essais sur la construction et comparaison des thermomètres sur la communication de la chaleur*, 1751, in-12; des Thèses de médecine, en 1755.

CASTIGLIONE (JOSEPH), natif d'Ancône, s'établit à Rome et s'y maria en 1582. Il était gouverneur de Corneto en 1598, et mourut vers 1616. Il s'occupait à faire des vers latins sur les divers événemens de son temps. Il a fait aussi quelques ouvrages de critique, contenus dans un livre imprimé sous le titre de *Variæ lectiones et Opuscula*, Rome, 1594, in-4°.

CASTIGLIONE, peintre. *Voy.* BENEDITTE.

CASTIGLIONI, ou CASTELION, (BALTHAZAR), poète du 16e siècle, né à Casatico, dans le duché de Mantoue, en 1478, épousa la célèbre Hyppolite Taurella, ou plutôt Torelli, plus célèbre par son génie que par sa beauté, et se distingua par ses ouvrages en vers et en prose. Jules Scaliger fait un grand éloge de ses poésies latines. Castiglioni fut envoyé par Clément VII vers Charles-Quint; il gagna les bonnes grâces de cet empereur; et si le cartel de François Ier avait eu lieu, il aurait servi de second à Charles V. Ce prince lui donna dans la suite l'évêché d'Avila. Il mourut à Tolède le 5 février 1529. Son livre du *Courtisan* lui acquit beaucoup de réputation. Pour donner une idée de ses Poésies latines, qu'on trouve dans les *Deliciæ poetarum italorum*, nous transcrirons ici l'épitaphe qu'il fit à son épouse morte à la fleur de son âge.

Non ego nunc vivo, conjux dulcissima; vitam
Corpore namque tuo fata meam abstulerunt.
Sed vivam, tumulo cùm tecum condar in isto,
Jungenturque tuis ossibus ossa mea.

Hyppolitæ Taurellæ, quæ in ambiguo reliquit
Utrum pulchior, castior, an doctior fuerit
Primos juventæ annos vix ingressæ,
Baltasar Castilione, insatiabiliter mœrens posuit.
Anno Dom. M. D. XX.

CASTILLO-Y-SAAVEDRA (ANTOINE DEL), peintre, né à Cordoue, y est mort en 1667, à 64 ans. Il a traité avec le même succès l'histoire, le paysage et le portrait; son dessin est excellent, mais il manque par le coloris.

CASTOR et POLLUX, frères d'Hélène, et fils de Jupiter et de Léda, suivirent Jason dans la Colchide, et se signalèrent à la conquête de la toison d'or. Jupiter donna l'immortalité à Pollux, qui la partagea avec Castor, lorsque ce dernier eut été tué. Ils mouraient et vivaient alternativement, et

furent placés au signe des jumeaux. Cette dernière fable vient de ce que ces étoiles ne se font jamais voir toutes les deux à la fois.

CASTORIE (l'évêque de). *Voyez* Neercassel.

CASTRICIUS (Marcus), magistrat de Plaisance 85 ans avant J.-C., refusant des otages au consul Cnéïus Carbo, qui voulait engager cette ville dans le parti de Marius contre Sylla, Carbo lui dit, pour l'intimider, qu'il avait beaucoup d'épées: «Et moi beaucoup d'années», répartit Castricius, voulant signifier par là le peu de jours qu'il avait encore à vivre. Il ne faut pas le confondre avec Titus Castricius, célèbre rhéteur romain au 2e siècle.

CASTRIOT. *Voy.* Scanderbeg.

CASTRO (François-Alfonse de), célèbre théologien du 16e siècle, natif de Zamora, se fit religieux de saint François, et suivit Philippe II en Angleterre lorsque ce prince y allait épouser la reine Marie. Il fut nommé à l'archevêché de Compostelle; mais il mourut à Bruxelles le 13 février 1558, à 63 ans, avant que d'avoir reçu ses bulles. Le père Feuardent publia ses ouvrages à Paris en 1578, in-fol. Le principal et le plus estimé est le Traité contre les hérésies, Paris, 1534, in-fol. C'est un ouvrage historique et de controverse.

CASTRO (Léon de), chanoine de Valladolid et professeur de théologie à Salamanque, s'est fait connaître par *Apologeticus pro vulgatâ translatione et LXX*, Salamanque, 1585, in-fol., dans lequel il soutient, contre Arias Montanus, que le texte de la Bible Vulgate et celui des Septante est préférable au texte hébreu; mais il est bien inférieur en science à Arias Montanus. Il mourut en 1580.

CASTRO (Paul de), l'un des plus célèbres jurisconsultes du 15e siècle, ainsi nommé de Castro, sa patrie, enseigna le droit à Florence, à Bologne, à Sienne et à Padoue, avec tant de réputation, qu'on disait ordinairement de lui: *Si Bartolus non esset, esset Paulus.* Il mourut fort vieux en 1437, laissant un fils professeur en droit canonique. Il y a plusieurs éditions de ses ouvrages, 8 tom. in-fol.

CASTRO (Inès de). *Voy.* Alfonse IV et Pierre Ier, roi de Portugal.

CASTRUCCIO CASTRACANI, naquit à Lucques en mars 1281, de l'ancienne maison des Antelminelli ou des Intelminelli. Les gibelins ayant été chassés de Lucques par les guelfes, les parens de Castruccio, qui étaient de la première, furent obligés de se retirer avec lui à Ancône, où ils moururent peu de temps après. Castruccio passa en Angleterre et vint servir sous Philippe-le-Bel en Flandre. Il s'y signala en plusieurs rencontres et il y fit paraître dès lors sa capacité dans l'art militaire. Castruccio, couvert de gloire, et comblé des bienfaits de Philippe-le-Bel, retourna en Italie en 1313. Il prit de si justes mesures avec Hugguccione que les gibelins entrèrent dans Lucques en 1314, et forcèrent les guelfes d'en sortir. Castruccio se fit tellement aimer du peuple par une conduite sage et prudente, qu'Hugguccione ayant été chassé à cause de ses cruautés, il fut élu gouverneur. Il s'empara de Pistoie et de plusieurs autres villes, et ravagea l'Italie. Il s'allia avec l'empereur Louis de Bavière contre le pape Jean XXII et contre Robert, roi de Naples, et les Florentins. Louis de Bavière lui donna l'investiture de Lucques, érigé en duché, avec le titre de sénateur de Rome. Le cardinal Jean Cajetan des Ursins, pour lors légat en Italie, n'ayant pu arrêter Castruccio dans ses conquêtes, l'excommunia, ce qui ne fit qu'augmenter le mal, qui ne finit qu'à la mort de Castruccio, arrivée le 3 décembre 1328. Il eut de sa femme cinq filles et quatre fils, qui n'eurent pas le même bonheur que lui, et qui ne purent conserver l'autorité qu'il avait eue. Machiavel a écrit sa vie; mais elle n'est pas estimée. Alde Manuce le jeune en a donné une vie plus exacte, imprimée à Lucques en 1590, in-4°. Nicolas Tegrimo, auteur contemporain, a aussi écrit la vie de Castruccio. Elle se trouve dans le tom. XI des écrivains d'Italie par Muratori.

CAT (Claude-Nicolas Le), né à Blerancourt en Picardie le 6 septembre 1700, porta d'abord l'habit ecclésiastique, et le quitta pour étudier en médecine et en chirurgie. Il obtint au concours la survivance de la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, et s'établit dans cette ville en 1733. Il donna naissance à l'académie

de Rouen, dont il a été le secrétaire perpétuel pour les sciences. Il était aussi de presque toutes les académies, et avait reçu des lettres de noblesse en 1762. Il mourut en 1768, ne laissant qu'une fille, mariée à M. David, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il a donné un *Traité des sens*, Paris, 1767, 2 vol. in-8°; *Parallèle de la taille latérale avec le litothome caché*, Amsterdam, 1766, in-8°; *Traité de la couleur de la peau humaine*, 1765, in-8°; *Théorie de l'ouïe*, 1768, in-8°; *Traité du fluide des nerfs*, in-8°, et quelques petits mémoires sur différens objets de médecine et de chirurgie.

CATANOISE (LA), blanchisseuse de son métier, et femme d'un pêcheur, fut choisie pour nourrir le fils dont la duchesse de Calabre était accouchée en Sicile, où son mari, Robert, qui fut depuis roi, faisait la guerre; alors elle était connue sous le nom de Philippine. Cette femme, jeune et belle, joignait à ces dons naturels le talent de plaire et de suivre les passions de ses maîtres pour les subjuguer. A 17 ans la Catanoise fit ce qu'un courtisan vieilli dans l'intrigue tente souvent en vain. La duchesse mourut; le duc épousa dona Sancha d'Aragon. La Catanoise, aussi dévote, aussi contemplative que sa nouvelle maîtresse, s'en fit aimer encore plus qu'elle ne l'était de la première. Dans le même temps parut à Naples un autre phénomène de la fortune. Raimond de Cabane, premier maître d'hôtel du roi, avait acheté un jeune Sarrasin pour son service. Il s'attacha bientôt à cet esclave, et lui donna son nom, son bien et son rang. Le vieux Cabane le fit connaître au roi Robert qui avait succédé à Charles II, et il obtint la faveur de lui céder sa place. Le nouveau Cabane fut armé chevalier par le roi même, qui le fit aussi sénéchal à la vue de sa noblesse indignée. Le mari de la Catanoise était mort. On la maria avec Cabane. Il fallut mettre auprès de la nouvelle duchesse de Calabre, épouse du fils de Robert, une dame d'honneur capable de lui donner de bons conseils et de bons exemples. La grande sénéchale fut choisie pour remplir ce poste. Catherine d'Autriche, sa nouvelle maîtresse, aimait les plaisirs, elle trouva dans l'adroite sénéchale toute la complaisance qu'elle pouvait désirer, et le goût le plus décidé pour les plaisirs. Celle-ci fit place à Marie de Valois, qui fut pour la Catanoise ce que les princesses avaient été, et ce que la reine était encore. Cabane vint à mourir, sa charge fut conservée pour son fils; enfin la duchesse de Calabre, en mourant, la demanda pour gouvernante de deux filles qu'elle laissait. De ces deux filles, l'aînée fut Jeanne Ire, qui lui donna aussi toute son affection. Elle ne fut pas moins complaisante à servir toutes ses passions, et cette facilité criminelle la fit juger coupable du meurtre d'André, mari de Jeanne. La sénéchale et ses enfans furent arrêtés dans l'appartement de la reine, jugés coupables, et expirèrent dans l'horreur des tourmens, en 1346: funeste leçon pour ces vils adulateurs qui ne craignent pas de se porter aux plus grands crimes pour plaire à leurs maîtres, et qui en sont abandonnés à la moindre apparence du danger.

CATEL (GUILLAUME), natif de Toulouse, d'une des meilleures familles de cette ville, y fut conseiller au parlement, et mourut le 5 octobre 1626, laissant 2 filles mariées. On a de lui une Histoire des comtes de Toulouse, 1623, in-fol., et des mémoires du Languedoc, 1633, in-fol.

CATELAN (JEAN DE), conseiller-clerc au parlement de Toulouse, en 1664, mort en 1700, à 82 ans, a donné un Recueil d'arrêts du parlement de Toulouse, 1723, 2 vol. in-4°, sur lequel Vedel a fait des Observations, 1733, in-4°. La famille de M. Catelan s'est distinguée dans l'état ecclésiastique et dans la robe.

CATESBY (MARC), de la société royale de Londres, a publié l'histoire naturelle de la Caroline et de la Floride, 1731 et 1743, 2 vol. in-fol. fig. enluminées. Les explications sont en anglais et en français.

CATHARES. *Voy.* NOVAT.

CATHARES, hérétiques de Flandre, dans le 12e siècle, à qui on donna le nom de *catharos*, qui en grec signifie *pur*, parce qu'ils paraissaient professer une grande pureté de vie: la plupart étaient tisserands. Leurs opinions

étaient à peu près celles des calvinistes. *Voy.* NOVAT.

CATHARIN (AMBROISE), célèbre théologien du 16e siècle, natif de Sienne, enseigna le droit sous le nom de Lancelot-Politi jusqu'à l'âge de 30 ans. Il se fit dominicain en 1515, et prit le nom de Catharin. Alors il s'appliqua à la théologie, et s'y acquit un grand nom. Il parut avec éclat au concile de Trente, fut évêque de Minori en 1547, et archevêque de Conza en 1551. Il mourut en 1553 à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, Lyon, 1542, in-8°, et à la suite de ses *Enarrationes in Genesim*, Rome, 1552, in-fol., où il fait paraître beaucoup d'esprit, et soutient des sentimens singuliers sur la prédestination, et autres points de théologie. Il prétend que saint Jean l'évangéliste n'est point mort, mais qu'il a été enlevé au ciel comme Enoch et Elie; que J.-C. serait venu au monde quand même le premier homme n'aurait pas péché; que la chute des mauvais anges vient de ce qu'ils ne voulurent pas reconnaître le décret de l'incarnation; que les enfans morts sans baptême jouissent d'une sorte de félicité conforme à leur état. C'est lui qui a défendu le premier avec ardeur que l'intention extérieure est suffisante dans le ministre des sacremens, c'est-à-dire que le sacrement est valide pourvu que celui qui l'administre fasse extérieurement les cérémonies requises, quoiqu'intérieurement il puisse avoir la pensée de se moquer du sacrement et des choses saintes. Catharin est fort libre dans ses sentimens, et ne s'embarrasse point de s'écarter de ceux de saint Augustin, de saint Thomas, et des autres théologiens. Au reste, son opinion sur l'intention extérieure du ministre des sacremens a toujours été suivie en Sorbonne dans les décisions des cas de conscience. Il a commenté les Epîtres de saint Paul et canoniques, Venise, 1551, in-fol., et on lui attribue un livre assez recherché intitulé *Rimedio alla pestilente dottrina d'Ochino*, Roma, 1544, in-8°.

CATHELINOT (ILDEFONSE), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Paris le 5 mai 1671, et mort le 16 juin 1756. Il est auteur du Supplément à la Bibliothèque sacrée qui est dans le Dictionnaire de la Bible de Calmet. Il est l'éditeur des Lettres et Opuscules de Bossuet, de son Commentaire sur le Cantique des Cantiques.

CATHERINE (SAINTE), que l'on dit avoir été une vierge d'Alexandrie, si savante qu'à l'âge de 18 ans elle disputa contre 50 philosophes et les vainquit par la force de ses raisonnemens; fut martyrisée, dit-on, sous le règne de Maximin. Mais on n'a rien de certain touchant sainte Catherine, vierge et martyre, et l'on n'en parle qu'au commencement du 9e siècle, à l'occasion du corps d'une fille trouvée sans corruption dans la montagne de Sinaï en Arabie. Les chrétiens de ce pays prirent ce corps pour celui d'une sainte martyre, qu'ils nommèrent Catherine, c'est-à-dire *pure et sans tache*, et lui rendirent un culte religieux qui passa aux Grecs et aux Latins. La fête de cette sainte se célèbre le 25 novembre.

CATHERINE DE SIENNE (SAINTE), célèbre religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, naquit en 1347, et fit vœu de virginité dès l'âge de 8 ans. Quelque temps après elle prit l'habit de l'ordre de Saint-Dominique, et se fit admirer dans la suite par son esprit, par sa charité, par son zèle et par ses écrits. Étant allée à Avignon pour accorder les Florentins avec Grégoire XI, qui les avait excommuniés, elle pressa tellement ce pontife par ses discours et ses sollicitations, qu'elle l'engagea à sortir de France et d'aller à Rome en 1377; il rétablit le siége pontifical, 70 ans après que Clément V l'eut transporté en France. Elle mourut en 1380, à 33 ans, et fut canonisée par Pie II en 1461. On lui attribue diverses Lettres italiennes imprimées à Venise, 1500, in-fol.; des Poésies italiennes, Sienne, 1505, in-8°, et quelques petits Traités de dévotion: le tout réuni à Sienne, 1707, 4 v. in-4°. Sa Légende en italien, Florence, 1477, est très-rare; celles de 1524, in-4°, et 1526, in-8°, sont rares aussi. Sa vie a été écrite en latin par Jean Pins, Bologne, 1505, in-4°. Il y en a une en français par le père Jean de Rochac, Paris, 1647, in-12.

CATHERINE Ire, impératrice de Russie, née en 1689, se nommait Alfendey. Elle était née dans le village de Ringen en Stormie, et fut élevée jusqu'à 14 ans chez le ministre de la paroisse. A 18 ans elle fut mariée à un

soldat livonien, et prise deux jours après dans Marienbourg de Livonie, qui s'était rendue à discrétion aux Russes. Le czar Pierre Ier, qui eut occasion de la voir chez le prince Menzicoff, en devint amoureux, et l'épousa secrètement en 1707. Il rendit son mariage public en 1712, et la fit couronner en 1724. Elle succéda à son mari en 1725, favorisa le commerce, entretint la marine sur un bon pied, et gouverna sagement la Russie. On lui a cependant reproché de ne savoir ni lire ni écrire, et de n'avoir pas le talent de tenir les rênes d'un état : sa fille Élisabeth signait pour elle. Elle mena sur le trône une vie peu régulière, faisant de fréquens excès de vin de Tokaï, ce qui, joint à un cancer et à une hydropisie, termina ses jours le 17 mai 1727. Elle avait d'ailleurs une fermeté et une grandeur d'âme au-dessus de son sexe. Elle suivait son époux dans ses expéditions, et lui rendit de grands services dans la malheureuse affaire de Pruth. Ce fut elle qui conseilla à l'empereur de tenter le visir par des présens, ce qui lui réussit. Lorsqu'elle fut impératrice, elle institua l'ordre de Saint-Alexandre-Newski. On l'a soupçonnée de n'avoir pas été favorable au fils du czar, que son père fit mourir : comme aîné et d'un premier mariage, il excluait ses enfans du trône : c'est peut-être le seul motif qui l'en ait fait soupçonner. La louange solide qu'elle a méritée, c'est son humanité et sa douceur, qui a sauvé la vie à quantité de malheureux que son époux voulait sacrifier à sa colère. Elle avait pour lui, sur cet objet, un ascendant qu'il ne pouvait vaincre; et, quand il voulait absolument satisfaire sa passion, il faisait faire l'exécution pendant son absence. Elle est enterrée auprès de son mari, Pierre Ier, dans la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul de Pétersbourg.

CATHERINE DE FRANCE, la dernière des filles de Charles VI, épousa, en 1420, Henri V, roi d'Angleterre, qui, du chef de sa femme, prétendait que son fils devait succéder à la couronne de France, au préjudice de Charles VII. Après la mort du roi, en 1422, elle épousa un simple gentilhomme nommé Oven Tydor, que le duc de Glocester fit mourir pour avoir osé épouser une reine douairière d'Angleterre. Elle en eut un fils nommé Edmond, dont le fils régna depuis en Angleterre sous le nom de Henri VII. Elle est morte en 1438, et a été enterrée à Westminster.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V et d'Isabelle, reine de Castille, épousa en 1501 Artus, fils d'Henri VII, roi d'Angleterre. Ce prince étant mort peu après, son frère puîné, qui fut depuis Henri VIII, épousa sa veuve avec dispense. S'étant dégoûté d'elle, il lui proposa inutilement le divorce. Henri ne laissa pas de faire prononcer daus son royaume une sentence de répudiation que le pape ne voulut pas confirmer. Catherine n'en fut pas moins exilée à Kimbelton en 1531, avec le titre de princesse douairière de Galles, comme veuve d'Artus. Elle y mourut en 1536. Sa fille Marie Ire succéda à son frère.

CATHERINE DE MÉDICIS, fille de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, et de Madeleine de la Tour, issue de la maison de Boulogne, comtesse d'Auvergne et de Lauraguais, naquit à Florence en 1519. Clément VII, son parent, réussit par ses intrigues à la marier en 1533 au dauphin de France qui fut depuis Henri II. Elle eut le déplaisir de se voir préférer Diane de Poitiers, qui fut depuis duchesse de Valentinois; mais elle s'en dédommagea par des intrigues de cour, qui étaient l'aliment naturel de son esprit. Elle eut la plus grande part aux affaires sous les règnes de ses fils, François II, Charles IX et Henri III. La perte de son crédit sous ce dernier la conduisit au tombeau en 1589. Elle fut enterrée à Saint-Denis. Elle était encore mère du duc d'Alençon, qui fut couronné duc de Brabant, et de Marguerite, première femme de Henri IV. Elle avait un esprit dissimulé, plein d'ambition, et était prête à tenter toutes sortes de voies pour conserver son crédit; attachée à l'astrologie judiciaire et à la magie : en un mot, elle avait tous les vices des Italiens, et n'avait d'eux que le goût pour les beaux-arts. C'est elle qui fit bâtir les Tuileries, l'hôtel de Soissons, où l'on a construit depuis la halle aux blés à Paris : il n'en reste plus que la colonne qui lui servait d'observatoire. Elle fit aussi construire Saint-Maur-des-Fossés, Monceaux en Brie, Chenonceaux

en Touraine. Elle favorisa les gens de lettres, et fit venir en France de Grèce et d'Italie plusieurs manuscrits anciens et rares, qui sont encore aujourd'hui l'ornement de la bibliothèque du roi. Il a paru de violentes satires contre elle : *Legenda sanctæ Catharinæ mediceæ*, 1575, in 8° ; la *Vie, actions et déportemens de Catherine de Médicis*, par H. Estienne, in-12, et dans le Journal de Henri III.

CATHERINE, sœur de Henri IV, aima le duc de Guise, et ensuite le comte de Soissons, auquel elle fut obligée de renoncer pour épouser, en 1599, le duc de Bar, Henri de Lorraine, qui fut depuis duc de Lorraine. Elle mourut sans postérité, le 13 février 1604, à 44 ans. Mlle de la Force a fait sur cette princesse un roman dont les faits principaux sont justifiés par l'Histoire. Elle était restée calviniste. Son mari, plein de remords, alla, en 1600, à Rome, solliciter la dispense dont il aurait dû se munir avant le mariage. Il fut obligé de promettre de vivre éloigné de sa femme, jusqu'à sentence définitive, même de la quitter, s'il lui était ordonné, pour faire son jubilé. Ce jugement se fit attendre jusqu'à la fin de décembre 1603 : il était favorable, mais la mort de la princesse termina tout. Elle est enterrée à Vendôme.

CATHERINE de Bavière. *Voyez* Henri V, roi d'Angleterre.

CATHERINOT (Nicolas), né au château de Lusson, près Bourges, en 1628, se maria dans cette ville, où il exerçait la profession d'avocat. Il mourut en 1688. Il a fait un grand nombre d'opuscules qui concernent le Berry. Quelques curieux les ont réunis, et ces recueils sont rares quand ils sont complets. La plupart sont in-4° ; cependant il y en a d'in-12 et d'in-8° ; la liste se trouve dedans.

CATHO ou CATTHO (Angelo), natif de Tarente, fut envoyé auprès du duc Charles de Bourgogne, qui le retint à son service, et lui donna une pension ; mais après la bataille de Morat, Catho se retira à la cour de Louis XI, qui le fit son aumônier, puis archevêque de Vienne. On dit qu'il servait de médecin et d'astrologue à ce monarque. Quoi qu'il en soit, Catho, qui avait lié amitié à la cour de Bourgogne avec Philippe de Comines, la continua à la cour de Louis XI, et l'engagea à écrire les mémoires que nous avons de lui. Il mourut à Vienne en 1497, et y fut enterré. Il avait ces mots pour devise : *Ingenium superat vires*.

CATILINA (Lucius), fameux Romain, né d'une famille noble, avait l'esprit vif, un grand courage et des talens supérieurs. Ayant dépensé tout son bien par ses débauches, il forma le dessein d'opprimer sa patrie, de détruire le sénat, d'enlever le trésor public, de mettre Rome en feu, et d'en usurper la souveraineté. Pour y réussir, il mit dans son complot plusieurs jeunes gens de la première qualité, auxquels on dit qu'il fit boire du sang humain, pour gage de leur union. Sa conjuration fut découverte par la vigilance de Cicéron, alors consul, et déclarée par Fulvie, amante d'un des conjurés. Cicéron ayant accusé et convaincu Catilina en plein sénat, celui-ci se retira en menaçant « qu'il éteindrait sous les ruines de Rome l'embrasement dans lequel on le précipitait. » Ensuite s'étant mis à la tête d'une armée avec plusieurs des conjurés, il combattit avec une valeur incroyable contre Petreïus, lieutenant du consul Antoine, collègue de Cicéron ; mais il fut défait et tué dans le combat, 62 ans avant J.-C. C'était un homme ambitieux, entreprenant, et capable de détruire la république romaine. Lentulus, Cethegus, et les principaux des conjurés, avaient été arrêtés par ordre du sénat avant la bataille. Salluste a donné une excellente histoire de cette conjuration.

CATINAT (Nicolas), maréchal de France, né le 1er septembre 1637, d'une famille noble dans la robe, s'adonna d'abord au barreau ; mais ayant perdu une cause qu'il croyoit juste, il prit le parti des armes. Il se signala par sa valeur, et passa par tous les grades militaires jusqu'à celui de maréchal de France, le 27 mars 1693. La bataille de Staffarde qu'il gagna en 1690, et celle de la Marsaille en 1693, ont mis le comble à sa réputation. En 1701 il commanda en Italie, et fut la victime d'une intrigue de cour. Il ne s'opposa pas au passage du prince Eugène parce qu'il en avait reçu l'ordre, et ne fut pas moins disgracié pour l'avoir laissé passer. Il servit depuis en second sous

le maréchal de Villeroi, et mourut dans sa terre de Saint-Gracien le 25 février 1712, à 74 ans. Sa Vie a été donnée en 1775, in-12. Louis XVI lui a fait faire une statue de marbre en 1781.

CATON-LE-CENSEUR (MARCUS-PORTIUS), célèbre romain, natif de Tusculum, alla à Rome à la sollicitation de Valérius-Flaccus, et fut élu tribun militaire de Sicile vers 205 avant J.-C., et ensuite questeur en Afrique sous Scipion, qu'il accusa devant le sénat. Alors il fut préteur, charge qu'il exerça avec beaucoup de justice. Il conquit la Sardaigne, la gouverna avec une modération admirable, et fut créé consul. Etant tribun dans la guerre de Syrie, il donna des preuves de sa valeur et de son courage contre Antiochus-le-Grand. A son retour on le fit censeur, charge importante qu'il exerça avec une intégrité sans exemple. Ses ennemis l'accusèrent plusieurs fois, mais ils ne purent jamais ternir son innocence par leurs calomnies. C'est lui qui fit entreprendre la troisième guerre punique, et qui, dans les délibérations du sénat, concluait toujours pour la ruine de Carthage. Il mourut vers 151 avant J.-C., à 86 ans. Il avait épousé Licinia, dont il eut un fils qui se signala sous Paul-Emile dans la guerre de Macédoine, et mourut préteur du vivant de son père. Il épousa depuis Salonia, fille d'un de ses domestiques, dont il eut Caton-Salionacus, qui a donné son nom à la branche des Catons Saloniens. Caton-le-Censeur était, selon Cicéron, un excellent orateur, un sénateur accompli, et un grand général. Il apprit le grec dans sa vieillesse, et composa des ouvrages qui se sont perdus. Il se repentait ordinairement de trois choses, d'avoir passé un jour sans rien apprendre, d'avoir confié son secret à sa femme, et d'avoir été par eau, lorsqu'il pouvait voyager par terre. On lui attribue mal à propos quatre livres de Distiques que l'on trouve avec le Publius-Syrus, Leyde, 1635, in-8°, et séparément latin-français, in-12; mais il est auteur du Traité *De re rusticâ*, dans les *Rei rusticæ Scriptores*, Lipsiæ, 1735, 2 vol. in-4°, traduit en français par M. Saboureux de la Bonetrie, Paris, 1771, in-8°, faisant le tome Ier de l'*Économie rurale*, 6 vol. in-8°.

CATON D'UTIQUE, ainsi nommé du lieu de sa mort, était arrière-petit-fils du précédent. Il fut élevé chez son oncle Livius-Drusus, et fit paraître dès son enfance tant de courage, que, n'ayant que quatorze ans, il demanda une épée pour tuer le tyran Sylla. Caton aimait la philosophie, et s'attacha à la secte des stoïciens, où il puisa cette grandeur d'âme dont il donna des marques en tant d'occasions. Il fit sa première campagne dans la guerre des esclaves révoltés sous Spartacus, 73 ans avant J.-C., et commanda peu de temps après 1,000 hommes de pied dans la Macédoine. A son retour, il fut fait questeur, et demanda la dignité de tribun, pour empêcher un méchant homme de l'avoir. Il se joignit à Cicéron contre Catilina, et s'opposa à César dans le sénat. Ses ennemis le firent nommer pour aller s'emparer de l'île de Chypre, qui avait été injustement confisquée sur Ptolomée, pensant par cette démarche lui faire perdre sa réputation; mais il s'y conduisit avec tant de prudence, qu'on n'eut rien à lui reprocher. Caton fit tous ses efforts pour accorder César et Pompée durant les guerres civiles; mais n'ayant pu y réussir, il suivit le parti de Pompée, qu'il regardait comme le défenseur de la république. Enfin, après la bataille de Pharsale et la mort de Pompée, il se retira à Utique, où ayant appris que César le poursuivait, il conseilla à ses amis de prendre la fuite, et à son fils d'éprouver la clémence du vainqueur. Il se mit ensuite sur son lit, lut deux fois le Traité de l'immortalité de l'âme de Platon, et se donna un coup de poignard dont il mourut 45 ans avant J.-C., à l'âge de 48 ans. Les historiens en ont fait un grand éloge. Il y a néanmoins beaucoup de traits dans sa vie qui ne lui font point honneur, et sur lesquels il est impossible de l'excuser.

CATON (VALÉRIUS), poète et grammairien latin, naquit dans la Gaule narbonnaise, selon Suétone. Il ouvrit à Rome une école qui lui acquit une réputation brillante, et qui lui procura des biens considérables; mais il les perdit bientôt, et supporta avec fermeté une extrême indigence. Il nous reste de lui une pièce intitulée *Diræ*, ou imprécations, qu'il composa en quittant sa patrie et sa maîtresse. Cette pièce est imprimée à Leyde,

1652, et a souvent été imprimée avec les *Catalectes* de Virgile, ainsi que dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Valérius Caton mourut dans un âge fort avancé, environ 30 ans avant J.-C.

CATROU (François), né à Paris le 28 décembre 1659, de Mathurin Catrou, conseiller secrétaire du roi, et de Marthe de Luber, renonça aux avantages temporels que lui offrait M. de Luber, son oncle, trésorier-général de la marine, et entra chez les jésuites en 1677. Ses supérieurs l'ayant destiné à la chaire, il prêcha pendant sept ans avec applaudissement; mais le dégoût que lui causait la contrainte d'apprendre par cœur lui fit abandonner le ministère de la prédication. Comme le Journal de Trévoux commençait alors, le père Catrou fut choisi pour y travailler; ce qu'il fit environ 12 ans. Il s'appliqua en même temps à d'autres ouvrages qui le firent connaître des savans, et mourut à Paris le 18 octobre 1737, à 78 ans. On a de lui, 1° Une *Histoire générale de l'empire du Mogol*, 1725, in-4°, ou 2 vol. in-12; 2° *Histoire du fanatisme des religions protestantes*. Elle contient l'Histoire des anabaptistes, du davidisme, et des quakers ou trembleurs, 3 vol. in-12; 3° une traduction française de *Virgile*, avec des notes critiques et historiques dont la meilleure édition est celle de 1729, en 4 vol. in-12. Elle s'écarte trop de l'original; elle n'est pas estimée; 4° enfin, une grande Histoire romaine, avec des notes. C'est ici le principal ouvrage du père Catrou. Les notes en sont estimées et sont du père Rouillé, qui la continua. Le père Routh s'était chargé de l'achever. Il y en a 21 vol. in-4°. Les 16 premiers ont été imprimés en 20 v. in-12: c'est l'histoire de la république.

CATTES. Ils occupaient la Hesse et la Thuringe. Ils furent soumis par Germanicus, et presque détruits par les Hermundures, qui leur disputaient la rivière de Sala. Ces derniers avaient voué la bataille ennemie au dieu Mars, et l'effet de ce vœu était de massacrer hommes, chevaux, et tout ce qui avait vie. L'usage des Cattes était de ne se point couper la barbe ni les cheveux, jusqu'à ce qu'ils se fussent distingués par quelque action d'éclat.

CATTHO. *Voy*. Catho.

CATULE (Caïus-Valerius), excellent poète latin, né à Vérone, 86 ans avant J.-C., s'acquit, par la beauté et la délicatesse de ses vers, l'estime et l'amitié de Cicéron et des autres grands hommes de son temps. Il serait à souhaiter qu'il n'eût point souillé ses poésies d'obscénités et de pensées lascives. Il fit des vers satiriques contre César, qui se contenta d'une légère satisfaction, et le pria le même jour à souper. Clodia fut celle des femmes qu'il aima le plus. Il lui donna le nom de Lesbie, par allusion à Sapho, qui était de l'île de Lesbos. Il vécut toute sa vie dans la pauvreté, et mourut vers 57 ans avant J.-C. Joseph Scaliger, Passerat, Muret, et Isaac Vossius, ont fait de savantes notes sur ce poète. L'édition qu'en a donnée Vossius à Londres, 1684, et à Utrecht, 1691, in-4°, est recherchée des curieux, parce qu'on a fait entrer dans les notes le fameux Traité de Beverland, *De prostibulis veterum*, qui n'a jamais vu le jour séparément. Au reste ce poète se trouve avec Tibule et Properce, *cum notis variorum*, Utrecht, 1680, in-8°; *ad usum Delphini*, 1685, in-4°; Padoue, 1737, 4 vol. in-4°. Il n'y en a pas d'Elzevir; mais celle de Coutellier, 1743, in-12, y peut suppléer. La première édition de ces poètes réunis est de 1472, in-fol., sans nom de ville ni d'imprimeur. Il en a paru une traduction par le marquis de Pezai, avec Tibule et Gallus, 1771, 2 vol. in-8°. *Les amours de Catule*, de La Chapelle, ne sont qu'un roman.

CATULUS, consul romain. *Voy*. Lucratius.

CATZ (Jacques), naquit à Browershaven en Zélande, l'an 1577. Après avoir fait divers voyages, il se fixa à Middelbourg, et s'acquit par ses plaidoyers une si haute réputation, que la ville de Dordrecht le choisit pour son pensionnaire, ce que fit aussi peu de temps après celle de Middelbourg. Il fut nommé en 1634 pensionnaire de Hollande et de West-Frise; et en 1648 il fut élu garde du sceau des mêmes états, et stathouder des fiefs; mais quelque temps après il résigna tous ses emplois pour jouir du repos que son âge déjà avancé demandait. Il alla cependant en ambassade en Angleterre, dans les conjonctures délicates où la république

se trouvait pendant la régence de Cromwel. Mais à son retour d'Angleterre, il se retira dans sa belle campagne de Sorgvliet. où il vécut tranquillement jusqu'en 1660, qui est l'année de sa mort. On a de lui un grand nombre de poésies hollandaises, presque toutes morales et très-estimées des Hollandais. La dernière édition de ses œuvres a paru en 1726, en 2 v. in-fol.

CAUCHON (PIERRE), fils d'un vigneron, fut évêque de Beauvais, puis de Lisieux, et un des plus grands partisans du roi d'Angleterre contre Charles VII son souverain. Il fut un des juges de la pucelle d'Orléans, et la livra au bras séculier. Il mourut subitement peu après, en 1443. Calixte IV l'excommunia. Ses ossemens furent déterrés et jetés à la voirie.

CAULASSI. *Voy.* CAGNACCI.

CAULET (FRANÇOIS-ETIENNE DE), né à Toulouse en 1610, d'une bonne famille de robe, fut abbé de Saint-Volusiel de Foix, à 17 ans, et sacré évêque de Pamiers en 1645. Il fit revivre dans son diocèse les beaux siècles de la primitive église. L'affaire du Formulaire, pour lequel il témoigna de l'opposition, lui attira l'inimitié des jésuites. Il fut obligé de lancer contre eux l'interdit et l'excommunication, pour réprimer leur insolence. La paix de Clément IX pacifia ces premiers troubles, mais les jésuites lui en suscitèrent bientôt de plus grands dans l'affaire de la régale. M. Caulet était persuadé que son église en était exempte, et refusa de s'y soumettre. Son opposition aux intentions du roi fut suivie de la saisie de son temporel, qui fut faite avec une telle rigueur, que le saint évêque fut réduit à l'indigence. M. Pelletier-des-Touches lui envoya 6000 liv. Le père de la Chaise voulut lui en faire un crime, mais Louis XIV répondit qu'il ne voulait pas que quelqu'un fût puni dans son royaume pour avoir fait l'aumône. Il eut encore le chagrin de voir persécuter son chapitre, qui était un des plus réguliers du royaume, et mourut en odeur de sainteté en 1680. Il est auteur du Traité de la régale, 1681, in-4°.

CAULET (JEAN DE), évêque de Grenoble, né à Toulouse le 6 avril 1693, mort le 27 septembre 1771, a publié une *Instruction pastorale sur la pénitence*, en 1749, *in-4°*; *Réponse aux lettres de Repugnate*; *Discours prononcé dans l'église de Grenoble.*

CAULIAC (GUI DE), célèbre médecin de Montpellier au 14e siècle, est auteur d'un Traité de chirurgie, in-8°, qui est estimé. Il fut médecin des papes Clément VI et Urbain V.

CAUMARTIN (LOUIS LE FÈVRE DE), fut nommé chancelier de France en 1622, et mourut la même année. Louis XIII avait quelque répugnance à le nommer, parce qu'il était bègue; mais la dextérité avec laquelle il s'était acquité de ses ambassades et commissions le détermina.

CAUMONT. *Voy.* AMBROISE.

CAURRES (JEAN DES), natif de Moroeul en Picardie, fut principal du collége d'Amiens, chanoine de Saint-Nicolas de la même ville, et mourut le 17 mars 1587, à 45 ans. Il fit paraître en 1575 ses *Œuvres morales et diversifiées*, in-8°, qu'il fit réimprimer augmentées de moitié en 1583. C'est une mauvaise compilation d'anciennes histoires. Cependant on y trouve des choses assez curieuses, telles que l'Histoire de la papesse Jeanne; des pièces de vers à la louange de la Saint-Barthélemi, du massacre de Coligni, et du supplice du comte de Montgommeri. La singularité peut seule donner le courage de lire ces vers; mais on y verra avec plus de satisfaction quelques déclamations contre les vices de son siècle, qui font connaître les usages et les modes du temps. Bayle en cite un passage contre les modes des femmes qui est fort singulier. Il dit que c'est là qu'il a appris que les femmes portaient des miroirs sur le ventre. Il est aussi auteur de plusieurs petits ouvrages pour l'instruction de la jeunesse en la piété chrétienne, 1573, in-8°; d'un *Traité de la conservation de la santé*, en vers français. La Croix du Maine donne un long catalogue de ses ouvrages imprimés et manuscrits.

CAURROY (EUSTACHE DU), l'un des plus grands musiciens de son siècle, était français, et mourut en 1609, à 60 ans. Il nous reste de lui une messe des trépassés, dont la musique savante et expressive rend tout le pathétique et toutes les horreurs de la mort.

CAUSSIN (Nicolas), célèbre jésuite, né à Troyes en 1583, s'étant acquis beaucoup de réputation par son éloquence et par ses ouvrages, fut choisi confesseur de Louis XIII ; mais ne s'étant point comporté en cette place au gré du cardinal de Richelieu, il fut relégué en Bretagne, d'où il ne revint qu'après la mort de Louis XIII. Il mourut le 2 juillet 1651. On a de lui plusieurs ouvrages. Le plus connu est intitulé *la Cour sainte*, in-fol., ou 5 vol. in-8°.

CAUX (Gilles de), poète français, natif de la paroisse de Ligueris, dans la généralité d'Alençon, est auteur de deux tragédies intitulées *Marius* et *Lisymachus*, et de quelques petites pièces fugitives, entre autres de celle qui a pour titre *L'Horloge de sable, figure du monde* : elle se trouve dans le *Choix des poésies morales*, 3 vol. in-8°. Il mourut à Bayeux en 1733, à 51 ans.

CAVAGNE. *Voy.* Coligny.

CAVALCANTI (Guido), poète et philosophe florentin, mort en 1300, dont on a divers ouvrages en vers et en prose. On a imprimé de lui *Canzone d'amore con espositione*, Siena, 1602, in-8°, et toutes ses poésies dans un recueil d'anciens poètes italiens imprimé à Florence, 1527, in-8°, fort rare ; des Règles pour bien écrire, etc. Il avait été marié. Il ne faut pas le confondre avec Barthélemi Cavalcanti, né à Florence en 1503, qui était aussi très-versé dans les belles-lettres, et qui fut employé par Paul III et Henri II, roi de France. Il fit paraitre beaucoup de prudence, d'intégrité et de capacité dans les affaires dont il fut chargé, et mourut à Padoue le 9 décembre 1562. Ses principaux ouvrages sont sept livres de Rhétorique, Venise, 1558, in-fol. ; et un Commentaire du meilleur état d'une république.

CAVALIER (Jean), l'un des chefs des fanatiques des Cévennes, était fils d'un paysan, et avait été garçon boulanger. Ses compatriotes étaient opprimés pour leur croyance depuis la révocation de l'édit de Nantes. Les ennemis de la France avaient soufflé le feu de la révolte parmi eux, et elle ne fut pas difficile à allumer dans des cœurs ulcérés. Ils choisirent Cavalier pour leur chef. Le désespoir développa en lui des talens militaires. Le maréchal de Montrevel les traita en rebelles, et ne fit qu'accroitre le feu. Cependant Louis XIV avait grand intérêt d'éteindre cet incendie; il y envoya le maréchal de Villars. Grand par lui-même, il ne put s'empêcher de concevoir de l'estime pour Cavalier, et l'amena à traiter de la paix, en faisant poser les armes à son parti. Comme la rébellion n'avait d'autre principe que de n'être pas gêné dans sa croyance, le traité fut bientôt conclu, en 1704, et Cavalier eut la permission de lever un régiment dont il serait colonel. Cavalier étant venu à Versailles, remarqua beaucoup de dédain pour lui dans Louis XIV; et, ne se croyant pas en sûreté en France, il passa en Hollande, se signala à la bataille d'Almanz, et mourut gouverneur de Jersey. Le général Carle, autre paysan des Cévennes, prit le même parti, et se distingua également parmi les ennemis de la France : il eût été plus prudent, sans doute, de les conserver dans leur patrie.

CAVALIERI (Bonaventure), savant mathématicien natif de Milan, se fit jésuite, et fut disciple de Galilée et ami de Toricelli. Il professa les mathématiques à Bologne avec réputation. On a de lui *Directorium generale uranometricum*, 1632 ; *Geometria indivisibilium continuorum*, 1653, et d'autres ouvrages excellens. Il mourut le 3 décembre 1647.

CAVALLINI (Pietro), peintre et sculpteur, natif de Rome, dont on estime beaucoup le crucifix qu'il fit pour l'église de Saint-Paul de Rome, lequel, si l'on en croit le peuple, a parlé à sainte Brigitte. Il mourut au 14e siècle, à 83 ans.

CAVE (Guillaume), savant théologien anglais, et chanoine de Windsor, né le 30 décembre 1637, distingué par son érudition dans l'histoire ecclésiastique, mourut le 4 août 1713. Le principal et le plus estimé de ses ouvrages est son *Histoire littéraire des auteurs ecclésiastiques*, en latin, dont la meilleure édition est celle d'Oxford, 1740, 2 vol. in-fol. On a encore de lui *le Christianisme primitif*, qui a paru en français à Amsterdam, 1711 ; *Vie des apôtres*, 1676, in-fol. ; *Vie des hommes apostoliques des trois premiers siècles*, 1677, in-fol. ;

Vies des Pères de l'église du quatrième siècle, 1683, in-fol.; *Tabulæ ecclesiasticæ*, réimprimées sous le titre de *Carthophilax ecclesiasticus*, Londres, 1685, in-8°; *Gouvernement de l'ancienne Église*, 1683, in-8°.

CAVEDONE (Jacques), peintre italien, né à Sassuolo dans le Modenois, en 1580, fut disciple d'Annibal Carrache, dont il imita parfaitement la manière et les tableaux. Sa famille lui fit éprouver tant de malheurs, que son esprit se dérangea; ce qui le réduisit à une telle misère, qu'il fut contraint de demander publiquement l'aumône. Un jour, s'étant trouvé mal, on le traîna dans une écurie voisine, où il mourut, à Bologne, en 1660.

CAVENDISH (Guillaume), duc de Newcastle, né en 1592, parut à la cour de Jacques Ier avec tous les avantages que l'esprit et la figure peuvent donner à un gentilhomme. Le prince de Galles le fit chevalier du Bain; et, lorsqu'il fut roi, il lui confia l'éducation de son fils, qui fut Charles II. Quand il vit les affaires du roi désespérées, il sortit d'Angleterre, se retira à Hambourg, et de là en Hollande et à Paris, où il vécut fort à l'étroit. Au rétablissement de Charles II, il retourna en Angleterre, et fut créé duc de Newcastle. Il est mort le 25 décembre 1676, à 84 ans. Il a été marié deux fois. Sa seconde femme, Marguerite Lucas, a écrit sa vie, imprimée à Londres, in-fol. Elle a fait aussi des poésies qui sont restées manuscrites, en trois amples volumes. Le duc de Newcastle a publié *l'Art de dresser les chevaux*, qui a été traduit en français, et imprimé à Anvers en 1658, in-fol., édition plus estimée que les suivantes, à cause de la beauté des épreuves. Ce sont les leçons d'équitation qu'il donnait à son élève. On y voit les portraits de la cour. Il est encore auteur de quelques poésies et de quatre comédies. Une d'elles *l'Amant capricieux*, a eu du succès.

CAVENDISH ou CANDISH (Thomas), gentilhomme de Trimly, dans le comté de Suffolck, ayant dissipé presque tout son bien à la cour, imagina de rétablir sa fortune délabrée par un voyage à la mer du Sud, dont Drake avait montré le chemin. Comme on était déjà en guerre avec l'Espagne, il obtint la permission de croiser contre les Espagnols. Il fit construire deux vaisseaux neufs, l'un de cent vingt, le second de soixante tonneaux, auxquels il joignit une barque de quarante. Cent vingt-trois personnes formaient l'équipage, à la tête duquel il se mit. Il partit de Plymouth le 21 juillet 1586. Sa première expédition fut de piller une ville nègre à Sierra-Leona, le 25 août. Le 27 décembre, ils étaient au Port-Désir, sur la côte de l'Amérique méridionale, à quarante-sept degrés et demi, où ils virent des hommes d'une taille gigantesque. Arrivés au détroit de Magellan le 6 janvier 1587, ils prirent vingt-trois Espagnols, reste de cinq cents qu'on avait laissés là pour défendre l'entrée du détroit. Ils trouvèrent dans ce détroit les ruines d'une ville bâtie par les Espagnols, où ceux qui avaient été laissés avaient péri de misère depuis deux ans. Il nomma ce port le Port-Famine. Il pilla différens endroits appartenans aux Espagnols, sur la côte d'Amérique, brûla des vaisseaux et des villes. Comme il perdit aussi des hommes de son côté, il coula sa barque à fond. Enfin, après s'être avancé jusqu'à la Californie, il perdit son vaisseau de soixante tonneaux, qui ne reparut plus. Il reprit la route d'Angleterre, et arriva à Plymouth le 9 septembre 1588, chargé de richesses. En 1591, Cavendish tenta un nouveau voyage autour du monde avec cinq vaisseaux qui partirent de Plymouth le 26 août. Il pilla la ville du Santos aux Portugais, sur la côte de Brésil, et en repartit le 24 janvier 1592. Son équipage éprouva une si grande disette dans le détroit, qu'il fut obligé de laisser ses malades à terre, dans la neige, et de retourner au Brésil. Il perdit quatre de ses vaisseaux, et n'arriva qu'avec un seul à la baie de Saint-Vincent. Il envoya trente de ses gens pour butiner; mais, s'étant enivrés, ils furent tous massacrés par les Portugais. Cavendisch, réduit à la dernière misère, privé des meilleurs hommes de son équipage, fut rejoint par un de ses vaisseaux, qui l'abandonna ensuite indignement. Ses gens le forcèrent à retourner en Angleterre, mais il mourut avant que d'y arriver.

CAVICEO (Jacques), prêtre, eut de grands différends avec l'évêque

de Parme sa patrie. Il en fut exilé, et commit un homicide à son corps défendant, dont il fut absous. Il devint ensuite vicaire-général de l'évêque de Rimini, puis de celui de Ferrare, et mourut en 1511, à 68 ans. Il s'est fait connaître par son roman de Peregrin, Venise, 1526, in-8°, traduit en français, 1528, in-8°, par François Dassy.

CAVOYE (LOUIS D'OGER DE), grand-maréchal-des-logis de la maison du roi, naquit en 1640. L'avantage qu'il eut d'être élevé avec Louis XIV lui a procuré de la faveur, mais ses qualités personnelles lui en auraient mérité sans cela. Etant allé servir en Hollande, il s'y distingua par la noble hardiesse avec laquelle il alla couper les câbles des barques qui conduisaient un brûlot qui venait sur l'amiral Ruyter, et qui brûla inutilement au milieu de la mer. Cette action intrépide, qu'il partagea avec les chevaliers de Lorraine et de Coislin, et M. de Busca, lui firent donner le titre de *brave Cavoye*. Le roi le maria à son retour avec Mlle de Coetlogon, dont il n'eut qu'un fils, qui mourut jeune. Cavoye ne se distingua pas moins par ses sentimens généreux ; il distribua à l'équipage la récompense que les états-généraux lui avaient donnée, et se faisait un plaisir d'employer son crédit pour ceux à qui il ne voyait aucune ressource pour faire connaître l'injustice qui les opprimait. Il mourut en 1716, et sa veuve en 1729.

CAXES (PATRICE), peintre et architecte, noble florentin, a peint l'histoire de Joseph dans la galerie de Pardo. La femme de Putiphar attire principalement les yeux des curieux. Il a traduit en espagnol l'architecture de Vignole, et mourut à Madrid dans un âge fort avancé. Son fils Eugène fut peintre de Philippe IV. On admire dans l'église de Saint-Bernard un tableau de sainte Anne qu'on égale aux plus beaux ouvrages d'Italie. Il mourut à Madrid en 1642, à 65 ans.

CAXTON (GUILLAUME), le premier qui a introduit l'imprimerie en Angleterre, était né dans la province de Kent. Il fut élevé dans le commerce, et le roi Edouard IV l'employa dans une négociation publique et importante, où il lui donna la qualité d'ambassadeur. Caxton imprima dans l'abbaye de Westminster plusieurs livres, les uns de sa propre composition, les autres qu'il avait traduits. Les plus anciens imprimés de sa façon, avec date, sont de l'an 1477. Il mourut en 1494, à plus de 80 ans.

CAYET. *Voy*. CAIET.

CAYLUS (CHARLES-DANIEL DE LÉVI DE TUBIÈRES, DE), né à Paris en 1669, fut grand vicaire du cardinal de Noailles en 1700, et évêque d'Auxerre en 1705. Il fut toujours opposé à la bulle *Unigenitus*, et mourut en 1754, à 85 ans. Ses ouvrages sont en 4 vol. in-12; sa vie en 2, 1765. *Voy*. MAINTENON.

CAYLUS (ANNE-CLAUDE-PHILIPPE DE TUBIÈRES DE GRIMOARD DE PESTELS DE LÉVI, comte de), né à Paris le 31 octobre 1692, suivit le parti des armes jusqu'à la paix de Rastadt. Il fit ensuite plusieurs voyages en Europe et en Asie, visita le temple de Diane à Ephèse, et se repentit toujours de n'avoir pas pénétré jusqu'à la Chine. De retour dans sa patrie, il ne s'occupa plus que des arts, qu'il cultivait pour lui même, et qu'il faisait fleurir en leur procurant des sujets qu'il allait chercher jusque dans les retraites où l'indigence les tenait cachés, et qu'il mettait en état de se perfectionner par ses libéralités et par ses conseils. Il tira la gravure de cet air gêné qu'elle avait; il lui donna de l'élégance et de l'âme. En 1742 il fut admis au nombre des honoraires de l'académie des inscriptions, où il fonda un prix de 500 liv. dont l'objet est d'expliquer par les auteurs et les monumens les usages anciens. Il en avait déjà fondé un dans l'académie de peinture, où il avait été reçu en 1731, pour celui des élèves qui réussirait mieux à caractériser une passion. A son amour pour les beaux-arts il joignait les qualités du cœur les plus recommandables. Il mourut après une année de souffrance, le 5 septembre 1765. Il a donné un recueil d'antiquités, 7 vol. in-4°, 1752 à 1757. C'est à lui qu'on doit le magnifique ouvrage des pierres gravées du cabinet du roi, 2 v. in-fol. Le célèbre Bouchardon en fit les dessins, et M. Mariette les explications. Il a fait encore les Tableaux d'Homère et de Virgile, 1757, in-8°; Histoire d'Hercule, 1758, in-8°, pour fournir de nouvelles idées aux peintres. Il a fait

aussi graver les dessins coloriés qu'avait faits à Rome le célèbre Pietro San-Bartoli, d'après des peintures antiques, dont il n'a fait tirer que 30 exemplaires; des livres d'amusement; la traduction de *Tiran-le-Blanc*, 1740, 2 v. in-12; du *Caloandre fidèle*, 1740, 3 v. in-12; *Les Écosseuses, ou les Œufs de Pâques*, in-12; Féeries nouvelles, 1741, 2 vol. in-12; Contes orientaux, 1743, 2 vol. in-12; cinq Contes de fées, 1745, in-12; *les Manteaux*, 1746, in-12, etc.

CAYLUS (Jacques de Lévis, comte de), dernier mâle d'une branche de l'illustre maison de Lévis, dont les ducs de Ventadour font une autre branche, est fameux dans l'histoire pour avoir été l'un des mignons de Henri III. La rivalité qui était entre le roi et le duc de Guise se communiquait à leurs favoris : c'est pour satisfaire son animosité que Caylus fit appeler en duel le bel Entragues, favori du duc de Guise. *Voy.* Entragues. Caylus avait pour seconds Louis Maugiron et Jean d'Arces-Livarot; d'Entragues était accompagné de François d'Aydie, comte de Ribeyrac, et de Georges, dit le jeune Schomberg, frère de Gaspard. *Voy.* Schomberg (Gaspard). Le combat se donna le 27 avril 1576, à cinq heures du matin, au marché aux chevaux, porte Saint-Antoine, à Paris. Maugiron et Schomberg furent tués sur la place; Ribeyrac mourut le lendemain; Livarot guérit de sa blessure, et fut tué par le marquis de Magnelais en 1581. D'Entragues n'eut qu'une égratignure. Caylus, percé de dix-neuf coups, ne mourut que le 29 mai. Henri III finit les démonstrations d'amitié qu'il avait données à Caylus et Maugiron, par leur faire dresser un magnifique tombeau auprès du maître-autel de Saint-Paul, dans lequel il fit mettre dans la suite Saint-Mesgrin. En 1588, le peuple détruisit ce tombeau; c'est d'une sœur du comte de Caylus que descendent les précédens.

CAYOT (Augustin), sculpteur parisien, fut reçu de l'académie en 1711. C'est de lui que sont les deux anges du maître-autel de Notre-Dame de Paris, et dans les Tuileries une compagne de Diane.

CAZALI (Jean-Vincent), florentin, entra dans l'ordre des serviteurs de Marie. Il apprit la sculpture du frère Jean Ange, et exécuta le maître-autel des Servites de Lucques. Le duc d'Ossone le fit venir à Naples, dessécher les eaux qui infectaient l'air. Il y réussit, et bâtit dans cette ville et aux environs plusieurs édifices publics. Il passa ensuite en Espagne, où Philippe II le chargea de réparer les forteresses de Portugal; mais, comme il se disposait à exécuter cette commission, il mourut, en 1593.

CÉBA (Ansaldo), gênois, mort en 1623, à 58 ans, a fait deux comédies, *Le Gemelle Capuane*, *l'Alcipo*, que le marquis Maffei a insérées dans son théâtre italien, 3 vol. in-8°. Outre cela, il a composé *Il Citadino di republica*, Genoa, 1617, in-fol.; *Il Gonzagao del poema eroïco*, 1621, in-8°, etc.

CEBARES. *Voy.* Œbare.

CEBES, philosophe de Thèbes en Béotie, et disciple de Socrate, auquel on attribue un dialogue intitulé *le Tableau de la vie humaine*. Cet ouvrage est d'un auteur plus récent. Gilles Boileau, de l'académie française, en a donné une traduction en français, in-12, qui est estimée. Gronovius l'a pnblié en grec en 1689, in-12. Il se trouve souvent joint à Épictète.

CEBES. *Voy.* Elichman.

CECCO D'ASCOLI (Cecco est le diminutif de Francesco; Ascoli est le nom du lieu de sa naissance : son nom de famille était Stabili), naquit en 1257. La réputation qu'il s'acquit dans la médecine le fit appeler à Avignon pour être médecin de Jean XXII. La jalousie de quelques courtisans l'obligea d'en sortir. Il alla à Florence, et de là à Bologne, où il enseigna la philosophie et l'astrologie, depuis 1322 jusqu'en 1325. Ayant été obligé de tirer l'horoscope de la femme et de la fille du duc de Calabre, fils de Robert, roi de Naples, il prédit qu'elles s'abandonneraient à l'impudicité; ce qui lui fit perdre la protection de ce duc. Ses ennemis en profitèrent pour l'accuser d'avoir dit que J.-C. était soumis à l'influence des astres. L'inquisition le fit brûler à Florence en 1327. Il a donné un poëme rude et grossier sur la physique. La première édition est de Venise, 1478, in-4°. Celles de Milan et de Venise, 1484 et 1492, in-4°, sont fort rares.

Celles de Venise, 1487, in-4°, 1516, 1519 et 1550, in-8°, sont aussi recherchées. Les deux dernières sont corrigées.

CECCO, peintre. *Voy*. SALVIATI.

CECIL. Il y a eu deux habiles ministres de ce nom sous la reine Elisabeth, tous deux noircis dans l'esprit des Français. Le premier, nommé Guillaume, né à Bourn le 15 septembre 1521, qu'on regarde comme l'auteur de la mort de Marie-Stuart, mourut le 4 août 1598. Le second, nommé Robert, était fils du précédent. Il est regardé comme l'auteur de la mort du comte d'Essex, et de la tragédie de Thomas Corneille ne contribue pas peu à l'idée qu'on s'est formée de lui. Quoi qu'il en soit, Jacques Ier, à son avénement au trône, le conserva dans le ministère. On soupçonna qu'il était dépositaire des intentions, par écrit, d'Elisabeth, qui remettait à la nation le droit de s'élire un roi. Cet écrit vrai ou faux ne parut pas, et cette soustraction fut utile aux Anglais qui auraient eu de la peine à s'accorder, et au roi qui succéda sans difficulté. Cecil fit avec Sully le traité entre la France et l'Angleterre, à l'avénement de Jacques Ier, et mourut le 24 mai 1612. On a traduit en français sa correspondance avec Jacques, lorsqu'il n'était que roi d'Ecosse, 1767, in-12.

CECILE (SAINTE), est honorée comme martyre dans l'église latine depuis le 5e siècle ; mais on ignore ce qui concerne sa vie, ses actions et sa mort.

CECILIEN, diacre de Carthage, fut élu évêque de ce siége en 311, après Mensurius ; mais quelques prêtres de la même église, à la tête desquels étaient Botrus-Celesius et une riche dame nommée Lucile, excitèrent contre lui les évêques de Numidie. Ils élurent en sa place Majorin, et déclarèrent son ordination nulle, sous prétexte qu'elle avait été faite par Félix d'Aptonge, accusé d'avoir livré les livres sacrés aux persécuteurs du christianisme. Donat de Casenoire, et plusieurs évêques d'Afrique, se rangèrent du côté de Majorin ; les autres persistèrent dans la communion de Cécilien ; ce qui causa un schisme dans l'église d'Afrique. L'empereur Constantin se déclara en faveur de Cécilien en 312, et ordonna à Anulin, proconsul d'Afrique, de le faire reconnaître pour évêque légitime ; mais les partisans de Majorin ayant présenté des mémoires au proconsul, il renvoya l'affaire à l'empereur, lequel nomma Maternus, évêque de Cologne, Rhéticius, évêque d'Autun, et Marin, évêque d'Arles, pour juger cette cause avec le pape Melchiade. Ils s'assemblèrent en 313 dans le palais de Latran, et y célébrèrent un concile, où Cécilien fut déclaré évêque légitime, et Donat de Casenoire condamné. Cependant les donatistes, persistant dans leur obstination, demandèrent un nouveau jugement à l'empereur ; il indiqua le célèbre concile d'Arles, tenu en 314. Cécilien y fut encore absous, et ses adversaires condamnés. Enfin, les donatistes ayant appelé de nouveau à l'empereur, il jugea, le 8 novembre 316, que Cécilien était innocent, et ses adversaires des calomniateurs. Par ce jugement, Cécilien demeura paisible possesseur de l'évêché de Carthage, et mourut vers 347. Il avait assisté au concile de Nicée en 325. Ce schisme des donatistes troubla l'église d'Afrique pendant deux siècles.

CECILIUS. *Voy*. METELLUS.

CECROPS, égyptien, et le premier roi des Athéniens, bâtit, ou, selon d'autres embellit la ville d'Athènes. Il épousa Agraule, fille d'Actée, et civilisa les peuples de l'Attique, vers 1582 avant J.-C.

CEDRENUS (GEORGES), moine grec du 11e siècle, dont on a des annales depuis le commencement du monde jusqu'au règne d'Isaac Comnène, empereur de Constantinople. Cet ouvrage est une compilation faite sans choix et sans discernement. Elle a été imprimée au Louvre, 1647, 2 vol. in-fol., et fait partie de la Byzantine.

CELADA (DIDACUS), savant jésuite du 17e siècle, a fait des Commentaires sur plusieurs livres de la Bible. Ils ont été imprimés ensemble à Lyon, en 1658, en 6 vol. in-fol.

CELESTIN Ier (SAINT), romain, succéda au pape Boniface Ier en 423. Il condamna la doctrine de Nestorius dans un concile tenu à Rome en 430, et envoya des députés au concile général d'Ephèse en 431. Il avait eu en 426 un différend avec les évêques d'Afrique, qui ne voulaient point reconnaître les appellations interjetées au

saint siége. Il mourut en 432, après avoir gouverné l'église avec beaucoup de prudence et de sagesse. On a de lui plusieurs lettres importantes, dans l'une desquelles il approuve la doctrine de saint Augustin sur les dogmes de la grâce, dans *Epistolæ romanorum pontificum* de Constant, in-fol.

CELESTIN II, natif de Tiferne, fut élu pape le 25 septembre 1143, et mourut cinq mois après.

CELESTIN III, romain, succéda au pape Clément III en 1191. Il eut beaucoup de zèle pour la conquête de la Terre-Sainte, et se déclara en faveur de Richard, roi d'Angleterre. Après la mort de l'empereur Henri, Célestin donna la Sicile à Frédéric son fils, à condition qu'il paierait un tribut au saint siége. Il mourut en 1198. On a de lui 17 lettres.

CELESTIN IV, de Milan, fut élu pape le 22 septembre 1241. Il mourut 18 jours après son élection, regretté des gens de bien.

CELESTIN V (Saint), appelé auparavant Pierre de Morron, naquit à Isernia en 1215. Il entra dans l'ordre de saint Benoit, et se retira en 1244 au mont Majella, où il institua l'ordre des Célestins, qui fut approuvé par Grégoire X, au second concile général de Lyon, en 1273. Célestin fut élu pape le 5 juillet 1294. Cinq mois après son élection, il fit une abdication volontaire du pontificat, à la sollicitation de Benoit Cajetan, qui était à la tête des affaires politiques, et qui voulait se faire élire. Il fut élu en effet, et prit le nom de Boniface VIII; mais comme Célestin se retirait en sa solitude, Boniface le fit enfermer dans le château de Fumon, où il mourut en 1296. Clément V le canonisa en 1313. On a de lui divers opuscules dans la Bibliothèque des Pères.

CELLAMARE (Antonio del Giudice, prince de), d'une famille originaire de Gênes, naquit à Naples en 1657. Il fut élevé auprès de Charles II, et lui fut toujours très-attaché, ainsi qu'à son successeur Philippe V, qu'il suivit dans ses campagnes d'Italie. En 1707, il fut fait prisonnier au siége de Gaëte, et ne fut échangé qu'en 1712. En 1715, il fut envoyé ambassadeur en France; mais, en 1718, la conspiration contre le régent ayant éclaté, il fallut le rappeler aussitôt. Ses papiers furent saisis, malgré sa réclamation du privilége des ambassadeurs, qu'il ne méritait plus. Philippe V le combla de biens et d'honneurs. Il mourut à Séville le 16 mai 1733.

CELLARIUS (Christophe), naquit à Smalcalde en 1638. Après avoir enseigné la philosophie et les langues orientales en plusieurs villes d'Allemagne, il fut fait professeur d'éloquence et d'histoire à Hall en Saxe, où il s'acquit une grande réputation. Il mourut le 4 juin 1707, à 68 ans, laissant deux fils et deux filles. On a de lui une savante Géographie ancienne en latin, Leipsick, 1731, 2 vol. in-4°; et un grand nombre d'autres ouvrages sur l'Ecriture sainte, imprimés chacun séparément, in-4° ou in-8°. *Voyez* Keller.

CELLIER (dom Remi), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Bar-le-Duc en 1688, et mort en 1761, à 73 ans, a donné l'Histoire des auteurs ecclésiastiques, Paris, 1729 et suivantes, 23 vol. in-4°; *Apologie de la morale des Pères*, 1718, in-8°.

CELLINI (Benevenutto), peintre, sculpteur et graveur, né à Florence en 1500, fut l'un des plus célèbres artistes du 16ᵉ siècle. François Iᵉʳ le combla de ses bienfaits, et le pape Clément VII lui confia la défense du château Saint-Ange, où Cellini acquit beaucoup de gloire par sa prudence et par sa bravoure. Il mourut à Florence en 1570. On a de lui l'histoire de sa vie, Cologne, 1730, in-4°; un Traité sur la sculpture, et la manière de travailler l'or, Florence, 1568, in-4°.

CELSE (Cornelius), célèbre médecin du premier siècle, dont on a huit livres de médecine en beau latin, et d'autres ouvrages. C'est l'Hippocrate des latins. Quintilien en parle, liv. XII, chap. 11. Il excelle pour la partie chirurgicale; il donne la description de l'Elephantiasis, que quelques-uns ont dit être le mal vénérien; mais c'était la lèpre. La meilleure édition est de Padoue, 1722, in-8°. La première est de Florence, 1478, in-fol.; celle d'Elzevir, 1657, in-12, plaît à cause du format, et est moins belle que celle de Paris, 1771, in-12.

CELSE, philosophe épicurien au 2ᵉ siècle, composa contre les chrétiens

un ouvrage intitulé *le Discours véritable*, auquel Origène a fait une savante réponse, à la sollicitation d'Ambroise son ami, traduite par Bouhereau, Amsterdam, 1700, in-4°. C'est à ce philosophe épicurien que le *Pseudomantis* de Lucien est dédié.

CELSUS (Julius), qui vivait quelque temps avant la naissance de J.-C., a fait une Vie de César, 1473, in-fol., et dans l'édition de César, *cum notis variorum*, Leyde, 1713, in-8°.

CELTES (Conrard), poète latin, né à Swenfurt près de Wurtzbourg en 1459, a composé des Odes, Strasbourg, 1513, in-8°; un poëme sur ses amours, Nuremberg, 1502, in-4°, rare, un poëme sur les mœurs des Allemands, 1610, in-8°, et dans Schardius; et un livre sur les coutumes et la situation de Nuremberg, Strasbourg, 1513, in-4°. Il mourut à Vienne en 1508. L'empereur Maximilien lui avait confié le soin de sa bibliothèque, et lui accorda la couronne poétique.

CELTES, première dénomination des Germains et des Gaulois, qui s'étendait auparavant à beaucoup d'autres peuples, et qui se réduisit enfin à la partie de la Gaule qui s'étend le long de la Loire jusqu'à l'Océan.

CELTIBERIENS, habitans de l'Espagne, soumis aux Romains après la destruction de Numance.

CENALIS, en français CENAU, (Robert), savant docteur de la société de Sorbonne, et évêque d'Avranches au 16e siècle, est auteur d'un livre in-8°, *pro tuendo sacro cælibatu*, Paris, 1545; *De ponderibus*, 1547, in-8°, et de plusieurs autres ouvrages. Il mourut à Paris sa patrie en 1560.

CENE (Charles le), célèbre théologien protestant, naquit à Caen en 1647. Après avoir été quelque temps ministre à Honfleur, il fut appelé à Charenton en 1682. Quelques-uns des sermons qu'il y prêcha le firent soupçonner d'arminianisme, et lui attirèrent des affaires; mais avant qu'elles fussent terminées, la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de sortir de France. Le Cène se retira en Angleterre, où il s'appliqua beaucoup à une nouvelle traduction française de la Bible. Il en publia le projet en 1696. Ce projet est un des meilleurs ouvrages qui aient été faits sur l'Écriture sainte: il renferme quantité d'excellentes remarques, mais un peu trop de hardiesse. Il mourut à Londres en 1703. Son fils, libraire à Amsterdam, fit imprimer en 1741, in-fol., la version de Charles Le Cène, avec la seconde partie du projet, qui n'avait pas encore paru. Cette traduction n'a été reçue par aucune communion. Le nouveau traducteur s'y est permis des libertés qui défigurent l'Écriture sainte, et qui ne peuvent que révolter. Les autres ouvrages de Charles Le Cène sont, 1° *De l'état de l'homme après le péché, et de la prédestination au salut*, Amsterdam, 1684, in-12; 2° *Entretiens où l'on examine particulièrement les questions de la grâce immédiate, du franc-arbitre, du péché originel, de l'incertitude de la métaphysique, et de la prédestination*. Il y a une seconde partie, mais qui est de M. Le Clerc, Amsterdam, 1685, in-8°; 3° *Conversations, où l'on fait voir la tolérance que les chrétiens des différens sentimens doivent avoir les uns pour les autres, etc., avec un Traité de la liberté de conscience*. A Philosophie (Amsterdam), 1687, in-12.

CENNINI (Bernard), orfèvre de Florence, qui, à l'aide de ses fils Dominique et Pierre, introduisit l'imprimerie dans sa patrie. Le premier livre qu'ils imprimèrent est un *Virgile* de Servius, commencé en 1471, mais portant la date de 1472, in-fol. On ne connaît pas d'autres ouvrages imprimés par eux. Pierre corrigeait les épreuves.

CENSORIN (Appius-Claudius), sénateur romain et grand capitaine au 3e siècle, fut deux fois consul, préfet de Rome et ambassadeur en Perse et en Sarmatie. On l'éleva à l'empire vers 269, pour l'opposer à Claude II; mais son extrême sévérité le fit tuer par ceux mêmes qui l'avaient élu, sept jours après son élection.

CENSORIN, écrivain du 3e siècle, très-connu par son Traité *De die natali*, ouvrage important pour la chronologie, Cambridge, 1695, in-8°, ou Leyde, 1743, in-8°, et *id.*, 1767, qui se joignent à la collection des auteurs, *cum notis variorum*.

CENTLIVRE (Susanne), auteur célèbre de quinze pièces de théâtre, dans le nombre desquelles on distin-

gue l'*Amant indécis*, resta plusieurs mois à Cambridge, déguisée en homme, pour y prendre une teinture de ce qu'on enseigne dans l'université. Elle vint ensuite à Londres, où elle apprit le français, et lut les meilleurs poètes. Elle s'y fit admirer par la beauté de son génie et de sa figure. Le prince Eugène, le duc d'Aumont, ambassadeur à Londres, et autres grands personnages, la comblèrent de leurs bienfaits. Elle est morte le 1er décembre 1723, ayant été mariée trois fois. Elle a composé quelques poésies, entre autres une ballade qu'elle fit contre l'*Homère* de M. Pope, avant qu'il fût commencé, et qui lui a mérité une place dans la *Dunciade*.

CÉPHALE, fils de Mercure et de Hersé, et mari de Procris, fille d'Érectée, fut enlevé par l'Aurore, qui, n'ayant pu le toucher, le laissa retourner auprès de sa femme. Il se déguisa pour tenter sa fidélité. S'étant fait écouter, il se découvrit et l'accabla de reproches. Procris, pour cacher sa honte, se retira dans les bois, où Céphale, étant à la chasse, la tua, croyant tuer une bête fauve. De désespoir il se perça lui-même. Jupiter les changea en astres.

CEPHÉE, roi d'Arcadie, fut, selon la fable, rendu invincible, à cause d'un cheveu que Minerve lui avait attaché sur la tête, après l'avoir tiré de celle de Méduse. *Voy.* ANDROMÈDE.

CERBIERI (le comte), s'est distingué par ses connaissances dans la mécanique; c'est lui qui a trouvé le moyen de voiturer le rocher énorme qui sert de base à la statue de Pierre Ier, à Saint-Pétersbourg. Ce rocher pesait trois millions, et fut voituré une lieue et demie par terre, et trois lieues et demie par eau. On n'admira pas moins le travail énorme qu'il fit faire pour le détacher du marais dans lequel il avait crû; la description de tous ces travaux se trouve imprimée in-fol. Le comte Cerbieri était retourné dans la Morée sa patrie; il avait fait venir un Français de la Martinique, et il y cultivait avec fruit le sucre et l'indigo, lorsqu'il fut assassiné avec sa femme par les gens qu'il payait pour travailler à cette culture, en 1782.

CERCEAU (JEAN-ANTOINE DU), jésuite et poète français, naquit à Paris en 1670. Il affecte d'imiter Marot, mais il est fort inférieur à cet excellent poète, quoiqu'il ne manque ni d'esprit ni de talens. Il mourut à Veret près de Tours le 4 juillet 1730. Ses Poésies et Pièces dramatiques, composées pour les pensionnaires du collége Louis-le-Grand, sont imprimées en 2 vol. petit in-12. Il a donné encore *les Révolutions de Perse*, 2 vol. in-12; *la Conjuration de Rienzi*, in-12. *Voy.* ANDROUET.

CERDA (JEAN-LOUIS DE LA), savant jésuite du 16e siècle, natif de Tolède, et mort en 1643, a fait d'amples Commentaires sur Virgile, Lyon, 1619, 3 vol. in-fol., sur une partie de Tertullien, et d'autres ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec de la Cerda, célèbre poète espagnol, dont les tragédies sont très-estimées en Espagne.

CERDA (BERNARDE-FERREÏRA DE LA), illustre dame portugaise, au milieu du 17e siècle, était fille d'Ignace Ferreïra, chevalier de Saint-Jacques. Elle se distingua par son esprit et par sa science, non-seulement dans les belles-lettres, mais aussi dans la philosophie et les mathématiques. Elle écrivait bien en vers et en prose, et publia un Recueil de diverses poésies, un vol. de comédies, un poëme intitulé *Espagna libertata*, et d'autres ouvrages. *Voy.* ESPAGNE.

CERDON, fameux hérésiarque, vivait sur la fin du premier siècle et au commencement du second. On dit qu'il admettait deux dieux, l'un bon et créateur du ciel, et l'autre mauvais et créateur de la terre; qu'il rejetait la loi et les prophètes, et qu'il ne recevait du Nouveau Testament qu'une partie de l'évangile de saint Luc, et quelques épîtres de saint Paul. On ajoute qu'il fut maître de Marcion; mais il est beaucoup plus vraisemblable qu'il ne fut que son disciple, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il enseignait que J.-C. n'avait pris qu'un corps fantastique, c'est-à dire un corps en apparence et non pas un corps réel, composé de chair et d'os comme le corps humain; car tous les anciens font Marcion auteur de cette hérésie.

CÉRÈS, fille de Saturne et d'Ops, sœur de Jupiter et mère de Proserpine, est regardée par les auteurs profanes comme la déesse des grains et des

fruits. On dit qu'elle alla d'Égypte ou de Sicile en Grèce, vers 1409 avant J.-C., qu'elle apprit aux Athéniens à semer du blé, et que le premier champ où Triptolème en sema fut le champ Rarius, près d'Eleusine. Selon la fable, Cérès, voulant retrouver sa fille, enlevée par Pluton, alluma deux flambeaux sur le mont Etna, pour la chercher nuit et jour par toute la terre. Dans cette recherche, étant à la cour de Ceré, roi de l'Attique, elle prit soin de l'éducation de son fils Triptolème, et voulant le rendre immortel, elle le nourrissait durant le jour de lait divin, et le cachait la nuit dans le feu. Elle lui enseigna la manière de labourer la terre et d'y semer du grain; et l'ayant mis sur un char tiré par des serpens ailés, elle l'envoya par tout l'univers enseigner l'agriculture à tous les hommes. Cérès, de retour en Sicile, obtint de Jupiter que sa fille lui serait rendue, si elle n'avait rien mangé dans les enfers; mais Proserpine ayant sucé sept grains d'une grenade dans les jardins de Pluton, ne put retourner sur la terre. Cependant Jupiter, pour consoler Cérès sa sœur, lui accorda que sa fille demeurerait six mois dans les enfers avec son mari, et six mois avec elle dans le ciel. On représente cette déesse couverte de mamelles pleines, et quelquefois une faucille dans une main, et des épis de blé dans l'autre.

CERETUS (Daniel), médecin de Bresce en Italie, qui vivait en 1470, a fait quelques poésies latines, que l'on trouve dans le Sannasar d'Amsterdam, 1728, in-8°.

CERINTHE, fameux hérésiarque du temps de l'apôtre saint Jean, était disciple de Simon-le-Magicien. Il enseignait à Antioche, et soutenait la nécessité de la circoncision et des cérémonies légales. Il disait aussi que le monde n'avait pas été fait par le Dieu souverain; que Jésus était un pur homme, et que le Christ s'était envolé au ciel, tandis que Jésus avait souffert, etc. C'est pour le réfuter que saint Jean, à la prière des fidèles, écrivit l'évangile. Saint Irénée réfute au long les hérésies de Cerinthe.

CERISAI (la marquise de). Juliette-Hyppolite d'Estrées, sœur de la belle Gabrielle, épousa, en 1597, Georges de Brancas, marquis, puis duc de Villars, dont elle dédaignait de porter le nom. Le roi l'avait regardée favorablement, quoiqu'elle n'eût d'autre beauté que sa jeunesse et ses cheveux. La faveur de la marquise de Verneuil la rendit son ennemie. Elle sut se faire aimer du prince de Joinville, depuis duc de Chevreuse, et lui tirer des lettres de la marquise de Verneuil, qu'il avait reçues d'elle lorsqu'il en était aimé. Elle s'en divertit avec la reine, qui la décida à les montrer au roi. Ce prince, outré de l'infidélité de sa maîtresse, et du ton de mépris dont elle le traitait, jura de ne la voir jamais. Cependant sa maîtresse se justifia, en assurant que l'écriture était contrefaite. Le prince de Joinville fut envoyé en Hongrie, et Mme de Villars chez elle; mais ils revinrent l'un et l'autre quand la marquise eut été disgraciée pour son intelligence avec l'Espagne.

CERISANTES. *Voy.* Duncan.

CERONI (Jean-Antoine), sculpteur milanais, fut appelé à Madrid par Philippe IV. On admire de lui les deux anges qui sont dans le nouveau Panthéon de l'Escurial. Il est mort en 1640, à 61 ans. La façade de l'église de Saint-Etienne, à Salamanque, est aussi de lui.

CERQUOZZI, peintre. *Voy.* Michel-Ange des Batailles.

CERULARIUS. *Voyez* Michel.

CERVANTES SAAVEDRA (Miguel de), célèbre écrivain espagnol, naquit en 1549, à Séville. Selon quelques auteurs, il se trouva à la fameuse bataille de Lépante, n'étant que simple soldat, et y perdit la main gauche en combattant avec valeur. Il fut ensuite secrétaire du duc d'Albe, et se retira à Madrid, où voyant que le duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, et les autres seigneurs espagnols, étaient entêtés de chevalerie, il composa son roman de Don Quichotte, ouvrage immortel, dans lequel il tourne en ridicule, d'une manière fine, instructive et délicate, le mauvais goût du duc de Lerme et de sa nation. Cependant, après avoir publié, en 1605, la première partie de son roman, il fut maltraité par ordre du ministre, ce qui l'empêcha de continuer; mais Fernandez de Avellaneda en ayant donné une mauvaise

continuation en 1614, Miguel de Cervantes en donna lui-même la seconde partie. La plus belle édition est de Londres, 1738, 4 vol. in-4°; celle de Hollande, 4 vol. in-12, est fort jolie, et a de belles figures. Nous avons une excellente traduction française de ce roman en 4 vol. in-12, par M. Fileau de Saint-Martin. Elle a été continuée jusqu'à 14 volumes in-12. Les volumes suivans ne sont point de Miguel de Cervantes, et ne méritent point de lui être comparés. On a imprimé les principales aventures de Don Quichotte, la Haie, 1746, in-fol. ou in-4°, avec de belles figures. Il mourut en 1616. On a encore de lui douze Nouvelles, la Haie, 1739, 2 vol. in-8°, fig.; traduites en français, la Haie, 1744, 2 vol. in-12; Paris, 1775, in-8°; huit comédies, la *Galatée*, *Persile* et *Sigismond*, qui a été traduite en français en 4 vol. in-12. M. de Florian a fait un roman enté sur la *Galatée* de Cervantes, 1783, in-12, qui a eu du succès, tant par lui-même que par la beauté de l'édition; mais les imprimeurs contrefacteurs l'ont bien déparée par leurs éditions et les gravures qu'ils y ont mises.

CERVEAU (René), prêtre, grand partisan des anti-constitutionnaires, mort en 1780, est auteur du *Nécrologe des défenseurs de la vérité*, 6 vol. in-12; de l'*Esprit de Nicole*, in-12; du poëme sur le Symbole des apôtres et sur les sacremens de l'église, 1768, in-12.

CERVOLE (Arnault de), chevalier périgourdin, surnommé l'archiprêtre, était un de ces aventuriers qui se mirent à la tête des bandes de gens de guerre qui, n'étant ni licenciées ni payées, après la bataille de Poitiers, ravageaient la France, sous le nom de Routiers et de Tard-venus. Sa bande était celle qui faisait le plus trembler les peuples. En 1357, il osa rançonner de quarante mille écus le pape dans Avignon; et, mêlant à ce brigandage une dévotion mal entendue, il s'en fit donner l'absolution, et contraignit le pape à le traiter à table, comme il aurait pu traiter un prince souverain. Il devint chambellan de Charles V, fit des expéditions fameuses en Espagne, en Normandie, en Bourgogne, et en 1365 en Alsace, où il força l'empereur Charles IV à s'enfermer dans Seltz. Il fut assassiné en Provence en 1366. Sa Vie a été donnée par le baron de Zurlauben, dans sa *Bibliothèque militaire*.

CESAIRE (Saint), frère de saint Grégoire de Nazianze, et médecin de l'empereur Julien, prouva un jour, contre ce prince, avec tant d'éloquence, l'impiété des idoles, que Julien s'écria: « O bienheureux père! O malheureux enfans! » voulant marquer l'estime qu'il faisait du père, et la fermeté qu'il trouvait dans la religion des deux frères. Césaire quitta la cour de Julien à la prière de saint Grégoire de Nazianze, et fut dans la suite questeur de Bithynie. Il mourut vers 368. On lui attribue quatre dialogues, dans la Bibliothèque des Pères, mais ils sont d'un auteur plus récent.

CESAIRE (Saint), archevêque d'Arles, au commencement du 6e siècle, naquit en 469, dans le territoire de Châlons-sur Saône. Il se rendit illustre par sa doctrine et par sa piété, présida au concile d'Agde en 506, au second concile d'Orange en 529, et à plusieurs autres. Le pape Symmaque lui donna le pallium. Il fonda à Arles un monastère de filles, et leur donna une règle, adoptée depuis par d'autres monastères, qui se trouve dans le code des règles de saint Benoît d'Aniane. Il fut accusé injustement d'avoir des correspondances avec les ennemis de l'état; mais son innocence reconnue ne fit que rendre son nom plus célèbre. Il mourut le 27 août 544. Nous avons de lui des Homélies, données par Baluse, Paris, 1669, in-8°, et d'autres ouvrages, dont il serait à souhaiter que quelqu'un donnât une bonne édition. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères.

CESALPIN (André), savant médecin, natif d'Arezzo, après avoir enseigné long-temps à Pise, devint premier médecin du pape Clément VIII, et mourut à Rome le 23 février 1603, à 84 ans, soupçonné d'athéisme. Ses sentimens approchaient au moins du spinosisme. Selon lui, il y avait des intelligences plus ou moins parfaites, mais toutes matérielles. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on voit clairement qu'il a connu la circulation du sang. Césalpin est aussi l'un des principaux écrivains de botanique, ayant porté cette science plus loin qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé;

ce qu'il est aisé de prouver par ses seize livres *De plantis*, imprimés à Florence en 1583, in-4°. On voit dans cet ouvrage, qui est fort rare, qu'il compare la semence des plantes à l'œuf des animaux, et qu'il distribue les plantes conformément à leur nature; méthode dont il est l'inventeur. Son ouvrage *De metallicis*, Romæ, 1596, ou Noribergæ, 1602, in-4°, est rare et estimé: il est encore auteur de l'*Appendix ad libros de plantis, et Quæstiones peripateticæ*, Romæ, 1603, in 4°; *De medicamentorum facultatibus*, Venetiæ, 1503, in-4°; *Dæmonum investigatio, in quâ explicatur locus Hippocratis, si quid divinum in morbis*, Florentiæ, 1580, in-4°.

CESAR (Caïus-Julius), premier empereur romain, et l'un des plus grands capitaines du monde, fils de Lucius-Julius-César et d'Aurélie, naquit à Rome, 98 ans avant J.-C. Il prétendait descendre d'Enée par son père, et d'Ancus-Marcius, 4e roi des Romains, par sa mère. Sylla voulut le faire mourir; mais il le laissa vivre à la sollicitation de ses amis, s'écriant, « que celui dont les intérêts leur étaient si chers, ruinerait un jour la république. » César porta d'abord les armes en Asie sous le préteur Thermus. A son retour il accusa Dolabella de péculat. Il s'embarqua ensuite pour aller étudier à Rhodes sous Molon, et fut pris par des pirates. Dès qu'il se vit délivré, il attaqua ces écumeurs de mer, et les fit tous pendre. César parvint aussitôt après aux charges de tribun militaire, de questeur, d'édile, de souverain pontife, de préteur et de gouverneur d'Espagne. On dit qu'alors, ayant vu le portrait d'Alexandre dans le temple de Cadix, il versa des larmes, en disant, « qu'il n'avait encore rien fait de remarquable, tandis qu'à son âge Alexandre avait subjugué presque tout le monde. » A son retour, il forma le premier triumvirat avec Pompée et Crassus. Le premier fruit qu'il en retira fut d'être élu consul avec Bibulus, dont il causa l'expulsion, parce que Bibulus s'était opposé à la loi agraire. Pendant son consulat, appuyé de Pison son beau-père et de Pompée son gendre, il obtint le gouvernement des Gaules. Il subjugua les Gaulois, défit les Germains, et soumit les peuples de la Grande-Bretagne. Durant ses conquêtes, Julie, sa fille, et femme de Pompée, étant morte, l'intelligence entre lui et Pompée fut entièrement détruite, l'un ne pouvant souffrir de maître, ni l'autre d'égal. Pour punir le sénat, qui pendant son absence s'était opposé à toutes ses demandes, à la sollicitation de Pompée, il entra en Italie (51 ans avant J.-C.) avec son armée victorieuse. Ses ennemis prirent la fuite. César parut à Rome, y disposa de tout en maître, et suivit en Espagne Pompée, qui avait abandonné l'Italie. Il y combattit l'armée de son adversaire, commandée par Petreïus, Afranius et Varron, qu'il défit en peu de temps. De retour à Rome, il assembla son armée, et passa en Macédoine pour attaquer Pompée. La célèbre bataille de Pharsale, 48 ans avant J.-C., décida le différend, et donna à César victorieux l'empire du monde. Il poursuivit Pompée jusqu'à Alexandrie, où ayant appris que ce grand homme avait été tué, il en versa des larmes. Il défit ensuite Ptolomée, et se rendit maître de l'Égypte; défit Pharnace, fils de Mithridate, dans le Pont, vainquit Scipion et Juba en Afrique, et les fils de Pompée en Espagne. Tant de victoires ayant affermi sa puissance, il triompha quatre jours de suite, et fut élu dictateur perpétuel; ce qui rendait son autorité égale à celle d'un roi: dignité qui avait fait jusque là l'objet de son ambition, mais dont il n'osa jamais prendre ou se laisser donner le titre, quoique Marc-Antoine et ses autres courtisans voulussent le lui déférer. Il donna ensuite tous ses soins au réglement de la république, réforma le calendrier, en fixant l'année à 365 jours, fit le dénombrement des citoyens, réforma le luxe, et régla toutes choses avec une prudence admirable. Il avait dessein d'élever un temple magnifique à Mars, de réduire le droit en abrégé, de faire des bibliothèques publiques, de sécher les marais du Pont, d'ouvrir des chemins, de couper le détroit de Corinthe, etc.; mais la mort arrêta tous ces projets. Il fut assassiné en plein sénat, de vingt-trois coups de poignard, 44 ans avant J.-C., à 56 ans. César était doué des plus grands talens. Il avait l'esprit grand, vif et pénétrant, intrépide dans les dangers, libéral et généreux ami; doux, agréable, facile, élo-

quent, et si prompt à pardonner, qu'il pleura la mort de Pompée, et qu'après la mort de Caton, il soupira de ce qu'il lui avait enlevé la gloire de lui pardonner; mais tant de belles qualités étaient obscurcies par ses débauches et par une ambition excessive, qui mit toute sa patrie dans le trouble, et fut cause de la mort d'un grand nombre de citoyens et de grands hommes. César avait la taille haute, le teint blanc, les yeux vifs, la tête bien formée. Il était chauve sur le devant de la tête, ce qui l'obligeait de porter toujours une couronne de laurier. Il nous reste de lui des Commentaires sur les guerres des Gaules et sur les guerres civiles; ouvrage admirable, qui prouve les grandes dispositions qu'il avait pour les sciences, et que s'il eût été moins occupé, il serait peut-être devenu et le plus éloquent et le plus savant homme de son siècle. Les éditions les plus recherchées de ses Commentaires sont celles de Londres, 1712, in-fol., fig.; d'Elzevir, 1635, in-12, dont la page 149 doit être cotée 153; celle *ad usum Delphini*, 1678, in-4°; celle *cum notis variorum*, Amsterdam, 1697, in-8°; Leyde, 1713, in-8°, et 1737, 2 vol. in-4°. La première édition est de Rome, 1469, in-fol. Perrot d'Ablancourt les a traduits en français, 2 vol. in-12. Sa traduction a été retouchée dans les nouvelles éditions.

CESARI (Alexandre), habile graveur en creux, vivait vers le 16e siècle. Michel-Ange en faisait un grand éloge.

CESARI (Henri de Saint-), gentilhomme et poète provençal du 15e siècle, a fait des poésies fort estimées de son temps, et a continué l'Histoire des poètes provençaux, que Le Monge des Iles d'or avait commencée.

CESARINI (Julien), célèbre cardinal du 15e siècle, était habile dans les belles-lettres, dans le droit et dans les affaires. Il présida au concile de Bâle, et se trouva aussi à celui de Florence. Le pape Eugène IV l'envoya ensuite en Hongrie pour porter Ladislas à rompre la paix qu'il avait faite avec Amurat. Il réussit dans son entreprise; mais il périt à la bataille de Varnes, au mois de novembre 1444, qui fut une suite de la rupture de la paix.

CESARION, fils de César et de Cléopâtre, fut désigné, à l'âge de 13 ans, successeur au royaume d'Égypte, par Antoine et Cléopâtre; mais Auguste le fit mourir, pour prévenir la rivalité d'un fils de César.

CESONIE, troisième femme de Caligula, qui avait répudié les deux premières, était mariée et avait trois filles quand elle monta sur le trône, l'an 39 de J.-C. Quoique moins jeune et moins belle que les premières femmes de Caligula, elle captiva ce prince par ses complaisances criminelles, et par un goût décidé pour la débauche, pareil à celui de son mari. On prétend même qu'avant de l'épouser elle lui avait donné un philtre, dont Juvénal décrit la composition, pour s'en faire aimer, et qui ne servit qu'à lui troubler le cerveau, et à lui faire faire toutes les extravagances et les cruautés qui l'ont fait assassiner. Dans l'ivresse de son amour, Caligula donnait tout à craindre de sa cruauté; tantôt il disait que, quand il devrait faire donner la question à Césonie, il voulait savoir d'elle pourquoi il l'aimait avec tant d'emportement. Tantôt il la faisait admirer à ses amis, en disant qu'il ne tenait qu'à lui de faire sauter une si belle tête. Césonie eut une fille qu'on nomma Julie Drusille. A l'occasion de sa naissance, son père multiplia ses folies. Caligula venait d'être assassiné, Césonie pleurait sur son corps, lorsqu'elle vit entrer le centurion Lupus; elle l'invita à rendre les devoirs au corps de son empereur; mais elle s'aperçut bientôt qu'il avait une autre intention; alors, reprenant son courage, elle s'avança vers lui et s'offrit à la mort qu'il lui donna. Il écrasa ensuite la tête de la petite Drusille contre la muraille, afin qu'il ne restât rien d'un sang si détestable. Quand l'autorité ne dérive plus de la force des lois, mais de la force des soldats, celui qui la possède est bien près d'éprouver leurs caprices.

CESPEDES (Paul), peintre de Cordoue, y a laissé des ouvrages qu'on admire, surtout son tableau de la Cène, dans la cathédrale. Son dessin est concis, ses airs de tête gracieux, et son coloris excellent. Il est mort à Cordoue en 1608, à plus de 70 ans.

CETHEGUS, noble romain, eut tant de crédit dans Rome, qu'on ne pouvait rien obtenir sans son entremise. Il aimait une femme à laquelle il

ne pouvait rien refuser, et qui, par cette raison, avait en sa disposition toute la ville de Rome. Lucullus fut obligé de lui faire la cour pour obtenir la permission de faire la guerre à Mithridate. Il ne faut pas le confondre avec Caïus-Cornélius Céthegus, le principal complice de Catilina, qui fut étranglé dans la prison. Ceux de cette famille affectaient une manière particulière de s'habiller, qui les faisait regarder comme des hommes mâles et laborieux. Un autre sénateur de cette famille, convaincu d'adultère, fut décapité sous Valentinien, en 363.

CEUS, fils de Titan et de la Terre, prit les armes contre Jupiter, qui avait abusé de Latone; mais il fut foudroyé comme ses frères.

CEZELLI (Constance de), femme de Barri de Saint-Aunez, gouverneur de Leucate pour Henri IV, s'est immortalisée par un courage au-dessus de son sexe. Les Espagnols ayant pris son mari en 1590, comme il allait communiquer un projet au duc de Montmorency, vinrent mettre le siége devant Leucate. Constance se mit à la tête de la garnison, et repoussa les ennemis à divers assauts. Enfin, ils menacèrent cette héroïne de faire mourir son mari, si elle ne rendait la place. Elle répondit qu'elle offrait tous ses biens pour la rançon de son mari, mais qu'elle ne rachèterait pas par une lâcheté une vie dont il aurait honte de jouir. Les assiégeans eurent la lâche cruauté de faire mourir Barri avant de lever le siége. Les assiégés voulaient user de représailles envers un ligueur prisonnier, mais elle s'y opposa. Henri IV, pénétré d'admiration, lui envoya le brevet de gouverneur de Leucate, avec la survivance pour son fils.

CHABANNES (Jacques), seigneur de la Palice, maréchal de France, et l'un des plus grands capitaines de son temps, descendait d'une maison noble et illustre. Il se signala par son courage et par sa prudence en plusieurs siéges et combats, sous les rois Charles VIII, Louis XII et François Ier, et fut tué à la bataille de Pavie en 1525. Il avait sagement conseillé au roi de se retirer; mais le sentiment de l'amiral de Bonivet l'emporta.

CHABAUD (Joseph), du diocèse de Senez, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et mourut le 11 mars 1762. Il a remporté des prix à l'académie française, de Corse et de Pau. Il est l'éditeur du *Parnasse chrétien*, 1748, 2 vol. in-12, réimprimé en 1760: il y a dedans plusieurs pièces de lui.

CHABOT (Philippe), sire de Brion, descendait d'une des plus anciennes familles du Poitou, qui remonte au onzième siècle. Il était ami particulier de François Ier, avant que ce prince montât sur le trône; même vivacité, même bravoure, même amour pour les plaisirs les unissaient. Aussi Chabot se ressentit de la faveur de son maître; mais lui ayant manqué de respect sur une accusation de malversation, le roi fit nommer une commission, à la tête de laquelle était le chancelier Poyet, qui le condamna à perdre sa charge et à 70,000 écus d'amende qu'il ne put payer. Au bout de deux ans de détention il obtint, comme une grâce, la justice d'être renvoyé devant ses juges naturels. Il fut renvoyé devant le parlement de Paris, qui le déchargea de toute accusation. Il mourut le premier juin 1543, et est enterré aux Célestins où l'on voyait son tombeau. Sa postérité masculine finit en son fils, qui ne laissa que des filles; mais sa maison était divisée en plusieurs branches. Il était oncle de Jarnac, qui se battit en duel avec la Chateigneraye. *Voy.* Chateigneraye. C'est un petit-fils de Jarnac qui a commencé la branche des ducs de Rohan-Chabot, qui prit ce titre de Marguerite, héritière de Henri, duc de Rohan, épouse de Henri Chabot, mort en 1655; elle mourut elle-même en 1684.

CHABANNES (Joseph-Gaspard-Gilbert de), évêque d'Agen, était membre de l'académie de Bordeaux, et est mort le 26 juillet 1767. On a imprimé plusieurs de ses discours et sermons.

CHABRÆUS (Dominique), mort au milieu du 17e siècle, a donné *Stirpium sciagraphia et icones*, Genève, 1677, in-fol.

CHABRIAS, célèbre général athénien, remporta une grande victoire sur Pollis, général lacédémonien, 378 ans avant J.-C., défendit les Béotiens contre Agésilas, rétablit Nectenabo dans le royaume d'Egypte, 362 ans avant J.-C., et rendit des services signalés à sa patrie. Il périt devant l'île de Chio

qu'il assiégeait, son vaisseau ayant été coulé à fond, en 357 avant J.-C.

CHABRIT (PIERRE), avocat au parlement de Paris, et conseiller au conseil souverain de Bouillon, s'occupa d'un ouvrage historique et non de jurisprudence, intitulé *De la monarchie française, ou de ses lois*, dont il a fait paraître les deux premiers volumes en 1784, in-8°. Les recherches lui font honneur; mais elles sont obscurcies par un style géné, parce que l'auteur a voulu imiter celui de Montesquieu, et qu'il faut asservir le style aux pensées et non pas les pensées au style. Dans un siècle aussi frivole que le nôtre, un ouvrage de cette nature ne pouvait pas produire à son auteur beaucoup d'avantages pécuniaires. Cependant étant né sans fortune, les besoins s'augmentant chaque jour, le désespoir de les voir finir a terminé sa carrière. Un retard de quelques jours lui aurait conservé la vie. Les bienfaits étaient résolus de son vivant, et ne sont venus qu'après sa mort.

CHABRY (MARC), peintre et sculpteur de Lyon, était né à Barbantane en 1660. Il se maria à Lyon en 1684, et enrichit cette ville de ses productions. L'empereur Léopold avait appelé cet artiste auprès de lui. Après la mort de ce prince il revint à Lyon, où il mourut le 4 août 1727. Le collége de la Trinité renferme beaucoup d'ouvrages de cet artiste. La sculpture du maître-autel de l'église Saint-Antoine de Lyon, le bas-relief au-dessus de l'hôtel-de-ville et le bas-relief du piédestal de la statue de Louis XIV, sont de lui.

CHAISE (FRANÇOIS DE LA), jésuite, confesseur de Louis XIV, naquit dans le château d'Aix en Forez, le 25 août 1624, d'une famille noble. Il était petit-neveu du père Cotton. Après avoir fait ses études, il enseigna la philosophie et la théologie chez les jésuites avec réputation, et fut ensuite provincial. Il sut si bien cacher son inclination pour le luxe et les plaisirs, que Louis XIV le choisit pour son confesseur, en 1675. Le P. de la Chaise conserva ce poste jusqu'à sa mort, arrivée le 20 janvier 1709, à 85 ans. Il tourna l'esprit de son pénitent contre les partisans de Port-Royal; mais il était beaucoup plus modéré que son successeur, le P. Tellier. Il avait été reçu de l'académie des inscriptions en 1701.

CHAISE (JEAN FILLEAU DE LA), frère du traducteur de Don Quichotte, naquit à Poitiers et vint à Paris où il s'attacha à la duchesse de Longueville et aux autres solitaires de Port-Royal, et mourut en 1693. Il a donné une Histoire de saint Louis, en 2 vol. in-4°, sur les mémoires de M. Tillemont, qui eut un si grand succès, que pour le contre-balancer les adversaires de Port-Royal engagèrent l'abbé de Choisi à en faire une, qui fut achevée en trois semaines. Quoiqu'elle fût fort superficielle, les agrémens et la légèreté du style firent oublier l'exactitude de M. de la Chaise.

CHALAIS (HENRI DE TALEYRAND, prince de), né avec tous les talens pour plaire, fut un des instrumens dont le cardinal de Richelieu se servit pour maintenir son crédit auprès de Louis XIII, dont il savait qu'il n'était pas aimé. M. de Chalais devint grand-maître de la garde-robe; mais l'excès de la faveur lui fit tourner la tête. Il voulut se maintenir sans l'appui du cardinal, et même le chasser de la cour. Il se lia avec les courtisans mécontens, qui avaient gagné l'esprit de Monsieur; mais la conspiration ayant été découverte, Chalais eut la tête tranchée le 19 août 1626. Les amis de Chalais avaient fait évader le bourreau, dans l'espérance que les délais donneraient le temps d'obtenir sa grâce; mais ce fut pour le malheur de Chalais; car on se servit d'un prisonnier, cordonnier de son métier, qui ne put séparer la tête du tronc qu'après 34 coups.

CHALCIDIUS, célèbre philosophe platonicien au 3e siècle, dont on a un Commentaire estimé sur le *Timée* de Platon. Ce Commentaire a été traduit de grec en latin, Leyde, 1617, in-4°. Il paraît constant que Chalcidius n'était point chrétien, comme l'ont cru plusieurs auteurs.

CHALCONDYLE (DÉMÉTRIUS), savant grec de Constantinople, passa en Italie après la prise de cette ville par les Turcs. Il enseigna en plusieurs villes d'Italie, et composa une Grammaire grecque, imprimée en 1499 à Milan, in-fol., 1525 et 1546, in-4°. Il mourut à Rome en 1513.

CHALCONDYLE (Laonic), célèbre historien grec du 15e siècle, natif d'Athènes, dont nous avons une excellente Histoire des Turcs, en 10 livres, depuis Othoman, qui régna vers 1300, jusqu'à Mahomet II, en 1463, Paris, 1650, in-fol., faisant partie de la Byzantine. Il y en a une traduction française continuée par Mézerai, 1662, 2 vol. in-fol.

CHALDÉENS, peuple d'Asie qui habitait Babylone, et qui, par la réunion de l'empire de Babylone à celui de Ninive, a été souvent confondu avec les Assyriens. Depuis l'extinction du nom de ce peuple, le nom de Chaldéens s'est conservé dans le même pays pour désigner les savans en astronomie, et par dégénération en astrologie, qui se mêlaient de prédire l'avenir, comme on peut le voir dans la satire X de Juvénal.

Tutor haberi
Principis angustâ capreorum i n rupe sedentis
Cum grege chaldæo?

CHALES (Claude-François Millet de), savant mathématicien, naquit à Chambéry, en 1621, d'une famille noble. Il se fit jésuite et professa les mathématiques à Marseille, à Lyon et à Paris avec réputation. Il mourut à Turin en 1678. On a de lui un cours de mathématiques en latin, qui renferme des choses très-curieuses et très-intéressantes. La meilleure édition est de 1690, en 4 vol. in-fol. Son traité de la navigation passe pour un chef-d'œuvre.

CHALINIÈRE (Joseph-François Saut du Bois de la), chanoine et grand-pénitencier de l'église d'Angers, ancien professeur en théologie et membre de l'académie de cette ville, mort en 1759, est auteur des Conférences d'Angers sur la grâce, 3 vol. in-12. Quoiqu'il y ait moins de netteté et de précision que dans les autres volumes, composés par Babin et de la Blandinière, son ouvrage ne laisse pas d'être estimé. La dernière édition de l'ouvrage entier est de Paris, 14 vol. in-12, auxquels il en a été ajouté deux sur les péchés et actes humains en 1775.

CHALIPPE (Louis-François), récolet, connu sous le nom de P. Candide, mourut à Paris en 1757, à 90 ans, et 73 de profession religieuse. Il est auteur de l'Oraison funèbre du cardinal de Mailly, 1722, in-4°; de la Vie de saint François, 1728, in-4°, et 1736, 2 vol. in-12, et de quelques Sermons.

CHALLE (Charles-Michel-Ange), né à Paris le 18 mars 1718, s'appliqua à l'architecture en sortant du collége. Un cours de perspective qu'il faisait à l'académie lui donna du goût pour la peinture. Il eut le bonheur d'avoir pour maitres le frère André, religieux dominicain, le fameux Le Moine et Boucher. Ayant gagné le prix de l'académie, il alla à Rome en qualité de pensionnaire du roi en 1742. Il y fit pour sa majesté une copie du tableau d'Attila, de Raphaël, qui a été exécuté depuis en tapisserie aux Gobelins. Pendant son séjour en Italie, il dessina des vues, des paysages, des monumens dont plusieurs ont été gravés. Challe, qui avait fait pour le roi de Prusse une Vénus et une Diane endormie, préféra le séjour de sa patrie à l'invitation que le roi de Prusse lui fit de venir dans ses états. Il s'excusa des mêmes invitations que lui firent les Anglais, l'impératrice de Russie et d'autres princes; mais ils eurent soin de se procurer de ses tableaux. A la mort de Slodts, il fut nommé dessinateur de la chambre et cabinet du roi; c'est l'académie, dont il était membre, qui le nomma au roi, qui s'en était rapporté au choix de l'académie. Il était aussi professeur de perspective, et il a rempli cette place jusqu'à sa mort. Son goût pour l'architecture, qui se voit dans ses ouvrages, le fit choisir pour plusieurs fêtes données à Versailles en 1765, et au mariage de Louis XVI, alors dauphin. Il a aussi dressé les catafalques de don Philippe, du roi de Pologne, de la reine d'Espagne, de madame la Dauphine, de la reine et de Louis XV; et afin que ces monumens pussent passer à la postérité, il obtint la permission de les perpétuer par la gravure. Des lettres de noblesse et le cordon de Saint-Michel furent les témoignages honorables de la satisfaction du roi. Il est mort à Paris le 8 janvier 1778, laissant en manuscrit la Traduction des œuvres de Piranèse; des Observations sur le Vésuve, un Voyage d'Italie en forme de lettres. Il avait épousé une fille du célèbre Nattier, dont il n'a pas eu d'enfans. On

voit de lui plusieurs tableaux dans l'église de l'Oratoire à Paris, la délivrance de saint Pierre, le Jugement dernier, une Résurrection, une Ascension, l'Incrédulité de saint Thomas, les pélérins d'Emmaüs. A Saint-Hippolyte, le clergé de Rome venant fortifier saint Hippolyte dans la prison. Les hôtels de particuliers sont ornés d'une grande quantités de ses tableaux : il cherchait particulièrement à imiter le Guide, quoiqu'il ait usé assez souvent de la manière de Salvator Rosa et de Boucher.

CHALONER (Thomas), né à Londres en 1515, suivit en Allemagne Henri Knevet auprès de l'empereur Charles V. Il était avec ce prince à la malheureuse expédition d'Alger, où il pensa faire naufrage; mais à l'aide d'une corde il se sauva. De retour en Angleterre il fut secrétaire du conseil. Elisabeth l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Ferdinand Ier, et ensuite en Espagne en 1561. Il revint à Londres en 1564, et mourut le 7 octobre 1565. Il a traduit en anglais l'*Éloge de la folie*. Il a fait un livre *De republicâ Anglorum instaurandâ*, Londini, 1579, in-4° ; un poëme à la louange de Henri VIII, en latin.

CHALONS (Philibert de), prince d'Orange, issu de l'ancienne et illustre maison de Châlons-sur-Saône, offrit ses services à François Ier ; mais ce prince lui ayant marqué du mépris, il servit l'empereur Charles-Quint. Après la mort du connétable de Bourbon, à l'attaque de la ville de Rome, prise d'assaut, l'armée de l'empereur l'élut général, et il manœuvra si bien, qu'il trouva le moyen de conduire son armée dans Naples, que M. de Lautrec assiégea ensuite. Hugues de Moncade, vice-roi de Naples, étant mort, l'armée élut encore le prince d'Orange pour son général. Il obligea les Français d'en lever le siége, et fut tué au siége de Florence, à l'âge de 30 ans. Il était amoureux de Catherine de Médicis, qui fut reine de France : le pape la lui avait promise. Sa fille unique porta dans la maison de Nassau ses titres et ses biens.

CHALOTTAIS (Louis-René de Caradeuc de la), procureur-général au parlement de Bretagne, se distingua dans les deux comptes qu'il rendit, en 1762, au parlement, des constitutions des jésuites ; mais le différend qu'il eut avec le duc d'Aiguillon, gouverneur de la province, différend qui fut envenimé par sa liberté à parler, sa constance à souffrir les prisons, les exils et la justice que le feu roi lui rendit à la fin de cette affaire, la rendu en effet un personnage intéressant. Il est mort fort âgé à Rennes, le 14 juillet 1785. Son fils lui a succédé dans sa charge. Outre ses Comptes rendus il a donné un Essai d'éducation nationale, 1763, in-12 ; et des Mémoires dans son affaire.

CHALUET (Mathieu de), conseiller au parlement de Toulouse, juge de la poésie française et mainteneur des jeux-floraux, fut nommé par Henri IV à une place de conseiller d'état. Il est connu par une traduction de Sénèque, 1604, in-fol. Il a rendu en phrases longues et boursoufflées le style concis et vif de son original. Chaluet mourut en 1607, à 79 ans. Il a laissé plusieurs enfans.

CHAM, le plus jeune des trois fils de Noé, né vers 2476 avant J.-C., s'appliqua à la culture de la terre. Noé, son père, s'étant enivré, ne connaissant pas encore la force du vin, s'endormit dans une posture indécente ; Cham le vit et en avertit ses frères, pour l'exposer à leurs railleries ; ce qui engagea Noé à maudire Chanaan, fils de Cham, en punition de cette action. On croit que Cham régna ensuite en Egypte, et que ses descendans l'adorèrent sous le nom de Jupiter Hammon.

CHAMBERLAYNE (Edouard), gouverneur du duc de Grafton, fils naturel de Charles II, fut chargé d'apprendre l'anglais au prince Georges de Danemarck, et mourut à Chelféa en 1703. On a traduit de lui en français l'*État présent d'Angleterre*, Amsterdam, 1671, in-12 ; mais l'édition anglaise de 1741 est fort augmentée. Il est encore auteur de l'*Académie pour l'instruction des dames*, 1671 ; du *Presbytérien converti*, ou *l'Église d'Angleterre justifiée dans ses pratiques*, 1668, etc.

CHAMBERLAYNE (Jean), fils du précédent, et continuateur de l'*État d'Angleterre*, a fait beaucoup de traductions de livres français, italiens et hollandais en anglais. Il est mort en 1724.

CHAMBERS (Ephraïm), né à Milton, dans le Westmorland, était le plus jeune de trois frères. Son père, qui occupait une petite ferme dans le voisinage de Kendall, avait placé l'aîné de ses fils à Oxford; mais, n'ayant pas le moyen d'y en placer un autre, quoiqu'Ephraïm eût fait de bonnes études au collége de Kendal, il le destina à apprendre un métier. Ce ne fut que chez le troisième maître qu'il put se déterminer à un art mécanique. Ce maître était M. Sénex, faiseur de globes; encore prit-il plus la théorie de son état que le mécanisme. Après avoir quitté son maître, il passa plusieurs années dans la retraite, dont le fruit fut en 1728 les deux volumes in-fol. de la première édition de son Encyclopédie, dédiée au roi d'Angleterre, laquelle mérita l'estime de gens de toutes professions, non pas par les traits hardis contre la religion et le gouvernement, mais par l'excellente manière d'y traiter chaque art. Il fut sollicité d'en donner une nouvelle édition en France, où il était passé pour raison de santé. Il s'y refusa, repassa en Angleterre en 1739, et y mourut le 15 mai 1740, à Islington. Il avait composé de quoi faire 7 vol. de Supplémens, et l'on travaillait à une nouvelle édition, dont les trois premiers volumes parurent en 1739, le quatrième en 1741, et le cinquième en 1746. Mais le docteur Hill, qui s'en chargea, et qui était assez bon botaniste, n'a tiré de ses manuscrits qu'une compilation botanique peu utile. On l'a réimprimée en 1778. Chambers a travaillé avec M. Martyn à l'Histoire philosophique de l'académie des sciences de Paris, qui a paru depuis en trois volumes in-8°. Voici l'épitaphe que Chambers s'est faite à lui-même, et qui est gravée sur son tombeau, dans le cloître de Westminster :

Multis pervulgatus,
Paucis notus,
Qui vitam inter lucem et umbram,
Nec eruditus, nec idiota
Litteris doctus transegit; sed ut homo
Qui humani nihil à se alienum putat.
Vitâ simul et laboribus functus,
Hic requiescere voluit
Ephraïm Chambers R. S. S.
Obiit XV martii M. DCC. XL.

CHAMBONNIÈRE, musicien français, auteur de plusieurs ouvrages divisés en deux livres. Il mourut vers l'an 1670.

CHAMBRAI (Roland-Freard, sieur de), appelé aussi Chanteloup, est auteur d'un excellent ouvrage intitulé *Parallèle de l'architecture antique avec la moderne*, qu'il publia à Paris en 1650, in-fol., réimprimé en 1702. C'est lui qui amena le Poussin de Rome en France. Il était ami intime et parent de M. Desnoyers, baron de Dangu, ministre et secrétaire d'état.

CHAMBRAI (Jacques-François de), chevalier grand-croix de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, s'acquit une telle réputation dans la guerre qu'il fit toute sa vie aux infidèles, et surtout par la prise d'une sultane, avec pavillon de contre-amiral, en 1732, que le grand-maître mit sous son commandement toutes les troupes de terre et de mer de la religion. Ce brave guerrier fit fortifier à ses frais l'île de Gose, et mourut en 1756. Il fut enterré dans l'église de Saint-Jean à Malte. L'ordre accorda à son neveu Louis de Chambrai, marquis de Conflans, la permission de porter la croix de Malte.

CHAMBRE (François-Illharrart de la), habile docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Paris le 2 janvier 1698. Il mena une vie sédentaire, devint chanoine de Saint-Benoît, et mourut à Paris d'une fièvre maligne, le 16 août 1753, à 56 ans. Il avait l'esprit très-juste, les idées fort nettes, et beaucoup de précision. Il était d'un caractère doux, facile et sociable. Ses principaux ouvrages imprimés sont, 1° un Traité de la vérité et de la religion, 5 vol. in-12; 2° un Traité du Formulaire, 4 vol. in-12; 3° un autre sur les bulles contre Baïus, 2 v. in-12; un autre sur la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-12; et un vol. in-12 intitulé *la Réalité du Jansénisme*. On verra par tous ces Traités qu'on peut être bon thomiste en acceptant les bulles contre Baïus et Jansénius, et la constitution *Unigenitus*. Le dogme y est exposé solidement et très-clairement, et les opinions théologiques y sont traitées avec beaucoup de méthode et de précision; 4° Introduction à la théologie, un v. in-12; 5° Exposition claire et précise des différens points de doctrine qui

ont rapport aux matières de religion, Paris, 1745, in-12. C'est un précis de 22 Traités de théologie. 6° Traité de l'église, 6 vol. in-12; 7° Traité de la grâce, 4 vol. in-12; 8° la Logique, la Morale et la Métaphysique, en français, Paris, 1754, 2 vol. in-12, etc.

CHAMBRE (Marin-Cureau de la), natif du Mans, médecin ordinaire du roi, fut reçu de l'académie française en 1635, et ensuite de l'académie des sciences. Le chancelier Séguier et le cardinal de Richelieu lui donnèrent des marques publiques de leur estime. Il s'acquit beaucoup de réputation par sa science dans la médecine, la philosophie et les belles-lettres. Il mourut à Paris le 29 novembre 1669, à 75 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, 1° *Les Caractères des passions*, 4 vol. in-4°, ou Amsterdam, 1658, 5 vol in-12; 2° l'Art de connaître les hommes; 3° de la connaissance des bêtes; 4° Conjectures sur la digestion; 5° de l'Iris; 6° de la Lumière; 7° le Système de l'âme; 8° le Débordement du Nil, chacun un vol. in-4°, de Paris, etc. Pierre de la Chambre, son fils puîné, fut curé de Saint-Barthélemi, et l'un des quarante de l'académie française, et mourut en 1693. Il a fait plusieurs Panégyriques, imprimés séparément, in-4°.

CHAMIER (Daniel), savant ministre de la religion prétendue réformée, et professeur de théologie à Montauban, au 16e siècle, fut employé dans les affaires de son parti, et dressa le fameux édit de Nantes. Il fut tué d'un coup de canon au siége de Montauban, sur un bastion, en faisant les fonctions de soldat, en 1621, laissant plusieurs enfans. On a de lui un corps de théologie intitulé *Panstratia*, contre Bellarmin, en 4 vol. in-fol. Il s'y trouve des choses très-curieuses.

CHAMILLARD (Michel de), eut la faveur de Louis XIV par son adresse à jouer au billard. Il devint successivement conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, conseiller d'état, contrôleur-général des finances en 1699, et ministre de la guerre en 1707. Les cris publics contre sa mauvaise administration l'obligèrent de se démettre de ces emplois. Il mourut en 1721, regardé comme un particulier honnête homme, mais comme un ministre faible et incapable.

CHAMILLARD (Etienne), jésuite, mort en 1730, à 74 ans, a commenté le Prudence *ad usum*, 1687, in-4°, et a donné des Dissertations sur des médailles et pierres gravées, Paris, 1711, in-4°. Il y a eu un docteur de Sorbonne de ce nom, qui ne reste dans la mémoire des hommes que parce que son nom se trouve mêlé avec ceux de MM. de Port-Royal, qu'il attaquait sans cesse, comme champion des jésuites.

CHAMILLY (Noel-Bouton de), eut le bâton de maréchal de France, à cause de la belle défense qu'il fit à Grave en 1675. Il mourut en 1715, sans laisser de postérité; mais son frère aîné en a laissé. Il est auteur des Lettres d'une religieuse portugaise, 1682, in-12, réimprimées souvent depuis.

CHAMOUSSET (Charles-Humbert Piarron de), né à Paris, était maître des comptes. Il a passé sa vie à chercher à être utile à ses concitoyens. Sa maison était ouverte à tous les malheureux, au soulagement desquels il employait toute sa fortune; et comme elle ne lui permettait pas de remplir ses désirs, il s'est efforcé de produire des établissemens qui pussent remplir ses vues. Il a donné le Plan d'une maison d'association pour les malades, qui a été réimprimé sous le titre de *Vues d'un citoyen*, 1757, in-12; un Mémoire sur la conservation des enfans; un sur l'emploi des biens de l'hôpital Saint-Jacques, in-12; Observations sur la liberté du commerce des grains, in-12. Tous ses ouvrages ont été réunis en 1783, 2 vol. in-8°. C'est à lui qu'est dû l'établissement de la petite poste de Paris. Ce citoyen vertueux est mort trop tôt pour l'humanité, en avril 1773.

CHAMPAGNE (les comtes de), descendans des comtes de Blois, possédaient cette belle province depuis le 11e siècle. Ils y tenaient une cour magnifique, et se croisèrent comme les autres seigneurs du temps. L'un d'eux, Thibaut IV, mourut en 1152, fort regretté de ses sujets, à qui il avait fait de grands biens. Thibaut VI, son arrière-petit-fils, fut roi de Navarre par sa mère, et mourut le 10 juin 1253, à son retour d'une croisade. Nous avons de lui des chansons imprimées en 1742, 2 vol. in-12, par les soins de M. l'évé-

que de la Ravalière, qui prétend que les amours prétendus de Thibaut pour la reine Blanche sont une fable. Ce qui a pu y donner lieu, c'est la facilité qu'eut cette reine à lui faire faire un accommodement, lorsqu'il était dans le parti des mécontens pendant sa régence. La Champagne eut pour premier comte, Robert de Vermandois, qui eut pour successeur Herbert son frère.

Etienne, fils. 1030
Leutgarde, sa tante, avait épousé Thibaut Ier, comte de Blois, dont elle eut :
Eudes. 996
Thibaut II, fils. 1004
Eudes II, frère, fut comte de Champagne 1037
Thibaut III, fils 1088
Etienne, fils. 1102
Thibaut IV, fils. 1152
Henri Ier, fils. 1181
Henri II, fils 1197
Thibaut V, frère. 1201
Thibaut VI, fils. 1253
Du chef de sa mère, il devint roi de Navarre; à ce mot vous trouverez la suite des comtes de Champagne dans les rois de Navarre, jusqu'à * Jeanne Ire, qui épousa Philippe-le-Bel; elle mourut en 1304, à 33 ans; sa petite-fille Jeanne, fille de Louis Hutin, porta ces comtés à Philippe, comte d'Evreux; mais Philippe de Valois les échangea contre d'autres terres, et les réunit à la couronne en 1361 : Jeanne était morte en 1349
Une branche de cette maison, comtes de Sancerre, finit à Marguerite, morte en. 1419
elle fut mariée quatre fois; c'est de son second mari, Béraud, dauphin d'Auvergne, qu'elle eut Marguerite, femme de Jean de Beuil, qui fut la tige d'une autre branche de comtes de Sancerre. Guillaume, fils aîné du comte Etienne, fut privé de son droit d'aînesse, par son imbécillité et les intrigues de sa mère. Il prit le nom de sa femme, Agnès de Sully; cette branche se divisa en plusieurs autres, dont le dernier mâle mourut en 1537
Marie, héritière de la branche aînée, fit passer Sully dans la maison de la Trimouille, ayant épousé en premières noces Guy Ier de la Trimouille, mort en. 1398
Il y eut encore quelques autres branches plus anciennes, et qui ont peu subsisté.

CHAMPAGNE (GUILLAUME DE) dit *aux belles mains*, cardinal et archevêque de Reims, fils de Thibaut IV, comte de Champagne, reçut du pape, en 1179, un bref qui conférait aux archevêques de Reims le droit de sacrer le roi de France; il en fit la fonction sur son neveu Philippe-Auguste, la même année. C'est à ce sacre qu'on voit pour la première fois les pairs de France en fonction, suivant l'ordonnance de Louis VII. Le roi Philippe, en partant pour la Terre-Sainte, établit ce cardinal régent du royaume, en 1190. Il l'avait déjà pris pour premier ministre en 1183. Il mourut le 7 septembre 1202, et fut enterré dans son église métropolitaine.

CHAMPAIGNE ou CHAMPAGNE (PHILIPPE), peintre célèbre, né à Bruxelles le 16 mai 1602, fut recteur de l'académie royale de peinture à Paris, et mourut le 12 août 1674. La reine Marie de Médicis, Louis XIII et le cardinal de Richelieu, lui donnèrent des marques publiques de leur estime. C'est lui qui fut employé à peindre la voûte de l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, où l'on voit un crucifix de sa main qui est estimé. Il avait du dessin, de l'invention, du coloris et de la froideur. Jean-Baptiste Champagne, son neveu, né à Bruxelles en 1643, et mort à Paris en 1688, fut aussi peintre et professeur dans l'académie de peinture; mais ses tableaux n'approchent pas de ceux de son oncle.

CHAMPEAUX (GUILLAUME DE), savant théologien du 12e siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut archidiacre de Paris, et établit une communauté de chanoines réguliers à Saint-Victor-lès-Paris, où il enseigna avec réputation. Abeilard, son disciple, eut de grands démêlés avec lui. Guillaume de Champeaux fut ensuite évêque de Châlons-sur-Marne, se fit religieux de Cîteaux en 1119, et mourut en 1121. On trouve de lui, dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne,

un Traité de l'origine de l'âme. Il y a aussi de lui d'autres ouvrages manuscrits.

CHAMPIER (Symphorien), échevin de Lyon sa patrie, en 1520 et 1533, et médecin du duc de Lorraine, mort vers 1539, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages : La nef des dames, la Nef des princes, in-4° ; les grandes Chroniques de Savoie, 1516, in-fol. ; *Rosa Gallica*, 1514, in-8° ; *Castigationes pharmacopolarum*, 1532, in-8°, 4 tom.; *Hortus Gallicus*, 1533, in-12 ; *Campus Elysius*, 1533, in-12, etc. Claude Champier son fils a composé un volume des singularités des Gaules, 1538, in-16.

CHAMPLAIN (Samuel de), né en Saintonge, fut envoyé en 1603 par Henri IV dans le Canada, où il bâtit Québec. Il forma une compagnie de commerce pour ce pays, et mourut en 1635. Son voyage est imprimé en 1632, in-4°.

CHAMPMELÉ (Marie-Desmares, femme de Charles Chevillet de), naquit à Rouen en 1641. Après avoir couru la province en qualité de comédienne, elle débuta sur le théâtre du Marais à Paris en 1667, et passa successivement avec son mari au théâtre de Bourgogne en 1670, et à celui de Guénégaud en 1679. A la réunion de 1680, elle fut conservée, et mourut en 1698. Elle réussissait dans le tragique, auquel Racine lui-même prenait soin de la former. Son mari, mort en 1701, réussissait mieux dans le comique. Il a donné quelques comédies, 1742, 2 vol. in-12.

CHAMPS (Etienne-Agard de), jésuite, naquit à Bourges en 1613. Il enseigna la théologie à Paris avec réputation, fut trois fois provincial des jésuites, se fit estimer du grand Condé, du prince de Conti, du cardinal de Richelieu, etc., et mourut à la Flèche le 31 juillet 1701, à 88 ans. Son principal ouvrage est intitulé *De hæresi Janseniana*, Paris, 1728, in-fol. Il le dédia au pape Innocent X, en 1654. *Voy.* Deschamps.

CHAMPVALLON (Jacques de Harlay de), fut élevé auprès du duc d'Alençon, qui le fit grand-écuyer pendant la ligue. Il eut la charge de grand-maître de l'artillerie, devint chambellan du duc de Lorraine, et intendant de ses affaires en France. Il figura peut-être moins par les emplois qu'il a eus que par l'amour que la reine Marguerite avait pour lui. Il est mort le 3 avril 1630. Sa postérité finit dans François, tué à Nerwinde en 1693. Il était cousin germain d'Achille, premier président, et grand-père de l'archevêque de Paris. *Voy.* Harlay.

CHANAAN, fils de Cham, ayant été maudit par Noé, ses descendans furent vaincus et détruits par les Israélites, conséquemment à cette malédiction.

CHANCELLER (Richard), eut le commandement en second de la flotte équipée en Angleterre pour chercher un passage à la Chine par le nord, en 1553. Il partit le 10 mai ; et s'étant séparé des deux autres vaisseaux, qu'il attendit inutilement à Wardhus, il tenta seul la découverte. Il s'avança jusqu'à un pays où il n'y avait plus du tout de nuit. Enfin il arriva à la baie d'Archangel, dont le gouverneur lui promit de commercer avec lui, quand il en aurait la permission de l'empereur. Il lui laissait ignorer l'éloignement du séjour de l'empereur, qui est de 1500 milles. Chanceller, s'ennuyant, se mit en chemin pour y aller. Il rencontra en chemin les envoyés qui lui apportaient une gracieuse invitation d'aller à la cour, où il se transporta, fut admis à la table de l'empereur, et fit le premier traité de commerce entre la Russie et l'Angleterre. Chanceller retourna en Moscovie; mais, en revenant de son troisième voyage, en 1555, avec un ambassadeur moscovite, il périt sur les côtes d'Ecosse, avec son vaisseau; à peine put-on sauver l'ambassadeur russe, et quelques-uns de sa suite.

CHANDENIER (François de Rochechouart, marquis de), servit dans les guerres de Lorraine jusqu'en 1635, puis en Flandre et en Roussillon, aux siéges de Collioure et de Perpignan. Le roi l'honora, en 1642, de la charge de premier capitaine des gardes-du-corps; mais s'étant brouillé avec la cour dans le temps de la fronde, il la perdit en 1651, et fut exilé. Il mourut en 1696, âgé de 85 ans. Son fils unique avait été tué au siége d'Ypres, en 1678.

CHANDIEU (Antoine de la Roche), savant ministre de la religion prétendue réformée, d'une famille noble et

ancienne du Dauphiné, se retira à Genève en 1583, avec sa femme et ses enfans, et y mourut en 1591, à 57 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, 1592 ou 1615, in-fol., dans lesquels il prend le nom de Sadeel et de Zamariel, qui, en hébreu, signifie *chant de Dieu* et *champ de Dieu*.

CHANDLER (MARIE), née à Malmesbury en 1687, s'est distinguée par ses poésies anglaises. Son poëme de Bath a mérité l'approbation de Pope. Elle est morte en 1745, âgée de 57 ans.

CHANDLER (SAMUEL), ministre non conformiste, né à Hungerford en 1693, mourut le 8 mai 1766. Il a publié en 1725, in-8°, des Sermons contre Collins, sur la nature des miracles, et les principes de la religion chrétienne; Réflexions sur la conduite des deistes modernes, 1727, in-8°; la traduction en anglais de l'Histoire de l'inquisition de Limborch, 1731, 2 vol. in-4°; l'Histoire des persécutions, 1736, in-8°; Preuves de la résurrection de J.-C., 1744, in-8°; etc.

CHANDOS (JEAN), fameux capitaine au service d'Edouard III, roi d'Angleterre, fut fait chevalier de la Jarretière et lieutenant-général de toutes les terres que ce prince possédait hors de l'Angleterre. Il fit prisonnier le célèbre Bertrand du Guesclin, dans une bataille donnée en Bretagne en 1364. Dans la suite il devint connétable du prince de Galles, fils d'Edouard III, et son sénéchal en Poitou. Il fut tué au combat de Lussac en Poitou, en 1369.

CHANDOUX, philosophe chimiste, pendu en Grève en 1631, pour crime de fausse monnaie, fut un de ces génies libres qui secouent le joug de la scolastique; mais en voulant se frayer un chemin nouveau, il donna dans des écarts qui causèrent sa perte.

CHANTAL. *Voy.* FREMIOT.

CHANTEAU. *Voy.* FEUILLET.

CHANTELOU. *Voy.* CHAMBRAI.

CHANTELOUVE (FRANÇOIS DE), gentilhomme bordelais, chevalier de Malte, est auteur de deux pièces dramatiques assez rares, *Pharaon* 1582, in-16; *Coligni*, 1575, in-8°, réimprimé vers 1740.

CHANTEREAU LE FÈVRE (LOUIS), naquit à Paris le 12 septembre 1588, de François Chantereau Le Fèvre, et de Louise de Saint-Yon. Louis XIII lui donna l'intendance des fortifications de Picardie, et ensuite celle des gabelles, puis celle de l'évaluation de la principauté de Sedan; et enfin, l'intendance des finances des duchés de Bar et de Lorraine, qu'il exerça très-long-temps avec succès. Sa maison était la retraite des gens de lettres, qui s'y assemblaient tous les mardis pour y converser sur les sciences. Chantereau Le Fèvre fut aussi président des trésoriers de France dans la généralité de Soissons. Il mourut à Paris le 2 juillet 1658. On a de lui, Mémoires historiques des maisons de Lorraine et de Bar, 1642, in-fol.; un Traité touchant le mariage d'Ansbert et de Blitilde, 1647, in-4°; un autre sur cette question, « Si les terres d'entre la Meuse et le Rhin sont de l'empire? » 1644, in-4° ou in-8°; un Traité des fiefs, que Pierre Chantereau Le Fèvre, son fils, fit imprimer, 1662, in-fol., etc. C'est lui qui a accrédité dans ce dernier Traité cette grande erreur, que les fiefs héréditaires n'ont commencé qu'après Hugues Capet.

CHANTOCÉ (GILLES DE BRETAGNE DE), frère de François Ier, duc de Bretagne, avait été élevé en Angleterre; son frère l'avait envoyé dans ce royaume en qualité d'ambassadeur, lors de son couronnement. Ce jeune prince avait conservé avec l'Anglais des liaisons qui déplurent à son frère. Le roi d'Angleterre lui faisait une pension de 2000 nobles; et, sûr d'un tel appui, il demanda un autre apanage que celui qui lui avait été assigné par son père. Dans ce même temps, ce jeune prince avait enlevé Françoise de Dinan, riche héritière, qui n'était encore qu'une enfant, pour l'épouser quand elle serait nubile. Par cette entreprise précoce, il se fit autant d'ennemis qu'il y avait de prétendans à ce mariage; et malheusement pour lui, ces ennemis étaient dans la confiance du duc. Les souverains ne se laissent guère approcher de ceux qui sont accusés, et si quelques défenses écrites leur parviennent, ils les mettent souvent entre les mains des accusateurs, qui, parlant seuls, ont toujours raison. Celui-ci, cependant, parvint à se faire introduire une seule fois jusqu'à son frère, mais sans en tirer

aucun avantage. Ses ennemis avaient disposé l'esprit et les réponses du duc aux protestations et aux moyens de son frère, qui étaient prévus. La perte du prince fut résolue; il fut arrêté en 1446, condamné à mort dans le conseil secret du duc. Ses ennemis commencèrent par l'empoisonner; et comme le poison ne faisait pas un effet assez prompt, ils l'étranglèrent la nuit du 24 au 25 avril 1450. Il ajourna son frère à comparaître devant Dieu dans quarante jours, et l'ajournement s'effectua le 17 juillet. Pierre II, successeur du duc François, fit punir les complices de la mort de son frère Gilles.

CHANUT (Martial), fils de l'ambassadeur de France auprès de la reine Christine, mort en 1662, dont on a des Mémoires, 3 vol. in-12, fut abbé d'Issoire, et aumônier de la reine Anne d'Autriche. On a de lui la traduction de quelques ouvrages de piété, du Concile de Trente, de la Vie et Œuvres de sainte Thérèse. Il mourut en 1695.

CHANVALON (de), oratorien, mort en 1765, est auteur du *Manuel des champs*, 1765, in-12, et réimprimé plusieurs fois.

CHAPEAUVILLE (Jean), liégeois, chanoine de Liége, et grand-pénitencier, mort en 1617, à 66 ans, a donné une Histoire ecclésiastique de Liége, 1612 et 1618, 3 vol. in-4°.

CHAPELAIN (Jean), l'un des quarante de l'académie française, né à Paris le 4 décembre 1595, s'acquit beaucoup de réputation sous le ministère du cardinal de Richelieu, auquel il adressa une ode qui fut estimée; mais sa réputation poétique tomba aussitôt qu'il fit paraître son poëme de *la Pucelle*, promis et attendu pendant vingt ans; ce qui donna lieu à ces deux vers de M. de Monmor, maître des requêtes :

Illa Capellani dudùm expectata puella,
Post tanta in lucem tempora prodit Anus.

Linière traduisit ainsi cette épigramme de M. de Monmor :

Nous attendions de Chapelain
Une pucelle
Jeune et belle;
Vingt ans à la former il perdit son latin,
Et de sa main
Il sort enfin
Une vieille sempiternelle.

Ce poëme n'a jamais paru en entier: les douze premiers livres furent imprimés in-fol. en 1656, et les douze autres sont manuscrits à la bibliothèque du roi. Chapelain eut beaucoup de part à la critique du *Cid*, et mourut à Paris, sa patrie, le 22 février 1674, à 79 ans. On voit à Saint-Méry son épitaphe, ridicule par les louanges outrées qu'on fait de ses talens et des qualités de son cœur. Il avait une critique si sûre et si fine, que nos meilleurs écrivains le redoutaient, et que ceux d'Italie le consultaient comme un oracle. Ses qualités d'honnête homme et de bon ami étaient ternies par une avarice sordide qui lui a fait laisser cent mille écus à ses héritiers. Quoique son poëme de *la Pucelle* soit digne de la critique qui l'a accablé, il ne faut pas cependant croire tout ce qu'on en a dit; ainsi Despréaux, dans son *Héros de Romans*, en cite une harangue de la Pucelle à Charles VII, qui n'est qu'un centon composé d'hémistiches de vers pris en différens endroits et réunis ensemble : avec cela rien n'est à l'abri du ridicule.

CHAPELAIN (Jean-Baptiste), né à Riez en 1710, se distingua parmi les jésuites, par son talent pour la prédication. Il eut l'honneur de prêcher devant le roi, et obtint le titre de prédicateur de leurs majestés impériales, pour avoir fait l'Oraison funèbre de l'empereur François Ier. Il est mort d'apoplexie, à Malines, le 26 décembre 1779. Ses Sermons furent imprimés à Paris, en 1767, 6 vol. in-12, et réimprimés depuis.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel Luillier), fils naturel de François Luillier, maître des comptes, prit le nom de Chapelle, d'un village où il était né, entre Paris et Saint-Denis. Il se distingua par ses petites pièces de poésie, dans lesquelles on remarque beaucoup de délicatesse, un tour aisé, une facilité admirable. Il était ami de Gassendi, de Molière, et des autres grands hommes de son siècle. C'était un aimable épicurien, qui, content de 8000 liv. de rente viagère, faisait le plaisir de ses amis et même des grands, auxquels cependant il ne sacrifia jamais sa liberté. C'est à lui que nous devons en partie cet ouvrage en vers et en prose, intitulé *Voyage de Bachaumont*. Il mourut au mois de septembre 1686, à 70

ans. Toutes ses poésies ont été imprimées en 1755, in-12.

CHAPELLE (Jean de la), receveur-général des finances de la Rochelle, secrétaire des commandemens de M. le prince de Conti, et l'un des quarante de l'académie française, naquit à Bourges en 1655, et mourut à Paris le 29 mai 1723, à 68 ans. On a de lui, *Lettres d'un Suisse à un Français sur les intérêts des princes; Zayde, Téléphonte, Cléopâtre*, tragédies; *les Carrosses d'Orléans*, comédie; *les Amours de Catule et Tibule*, 5 vol. Il y a fait entrer différentes pièces de poésie de ces auteurs, qui sont maussadement traduites en vers. *Voy.* Bessé.

CHAPELLE (Armand de la), pasteur de l'église wallone de La Haie, y est mort fort âgé en 1746. Son dernier ouvrage est : *Nécessité du culte public*, qui parut la même année en 2 vol. in-8°, et fut réimprimé l'année suivante à Francfort. Cet ouvrage a pour but de faire l'apologie des assemblées des religionnaires du Languedoc et autres provinces méridionales de France, en réponse a une Lettre sur ces assemblées, qui avait paru en 1745, sous l'annonce de Rotterdam. Il avait encore donné : *Mémoires de Pologne*, depuis 1733 jusqu'en 1737, Paris, 1739, in-12; *Bibliothèque anglaise*, 1716 à 1727, 15 vol. in-12; *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans*, juillet 1728 à juin 1735, 14 vol. in-8°. Il a eu des coopérateurs dans ces deux ouvrages, et le dernier a été continué. Il a encore traduit la *Religion chrétienne démontrée par la résurrection*, de H. Ditton, Paris, 1729, in-4°.

CHAPITRES. *Voy.* Trois-Chapitres.

CHAPMAN (Georges), anglais, né en 1557, s'est acquis de la réputation par ses poésies et ses pièces dramatiques. Il a traduit *Homère* et autres poètes grecs. Ses pièces dramatiques sont au nombre de dix-sept. Il est mort en 1634, à 77 ans.

CHAPPE D'AUTEROCHE (l'abbé Jean), né à Mauriac en 1728, fut reçu de l'académie des sciences en 1759. Après avoir été employé par le gouvernement à lever différens plans, il fut chargé d'aller observer à Tobolsk en Sibérie le passage de Vénus sur le Soleil en 1761. C'est le résultat de ses observations qui a produit son Voyage en Sibérie, imprimé en 1768, 3 vol. in-4°, rempli d'observations astronomiques et minéralogiques. Cet ouvrage est magnifique pour l'exécution. Un nouveau passage de Vénus occasionna à l'abbé Chappe un voyage en Californie : il l'observa le 3 juin 1769; mais une maladie épidémique l'emporta dans ce pays le 1er août suivant. M. Cassini a donné ses Observations, Paris, 1772, in-4°. *Voy.* Halley.

CHAPPEL (Guillaume), né à Lexington, dans le comté de Nottingham, parvint en 1638 à l'évêché de Cork, Cloyne et Ross, en Irlande. Il eut beaucoup à souffrir de ses ennemis, dont les uns l'accusaient d'être puritain, les autres d'être papiste. Il revint dans sa patrie, et mourut à Derby en 1649. On a de lui *Methodus Concionandi*, 1648, in-8°; *Usage de l'Écriture sainte*, en anglais, 1653, in-8°.

CHAPPOTIN DE SAINT-LAURENT (Michel), né à Paris, était attaché à la bibliothèque du roi, et est mort en 1775. Il a traduit le Traité des diamans et des perles de Jeffries, 1754, in-4°.

CHAPPUZEAU (Samuel), écrivain de la religion prétendue réformée, était natif de Genève et originaire de Poitiers. Il fut précepteur de Guillaume III, roi d'Angleterre, puis gouverneur des pages de Georges, duc de Brunswick-Lunebourg. Il fit les fonctions de cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée à Zell le 31 août 1701. C'est lui qui mit en ordre et qui fit imprimer les Voyages de Tavernier en 1675, in-4°. Jurieu ayant écrit contre ce qui est dit des Hollandais, dans son livre intitulé *l'Esprit de M. Arnauld*, Chappuzeau répondit, en 1691, par un écrit qui a pour titre : *Défense du sieur Samuel Chappuzeau, contre l'Esprit de M. Arnauld.* On a encore de lui un Eloge de la ville de Lyon, in-4°; une Relation de Savoie; *l'Europe vivante*, ou *Relation*, nouvelle historique et politique de tous les états, tels qu'ils étaient en 1666, Paris, 1667, in-4°. Il a aussi publié un *Traité de la manière de prêcher, suivi de quatre Sermons prononcés à Cassel.* Il n'y a pas jusqu'à des Comédies que Chappuzeau n'ait faites. Voici les titres de quelques-unes : *L'Académie des Femmes; le*

Partisan dupé; le Riche mécontent, ou le Noble imaginaire; le Colin-Maillard; Damon et Pithias. La plupart de ces pièces ont été rassemblées sous ce titre: *La Muse enjouée, ou le Théâtre comique.*

CHAPT. *Voy.* CHAT.

CHAPUIS (CLAUDE), né en Touraine, était chanoine de Rouen, valet de chambre et garde de la bibliothèque du roi. Il mourut vers 1572, assez avancé en âge. On a de lui différentes poésies dans un livre intitulé *Blasons anatomiques du corps féminin*, faits par divers auteurs, Lyon, 1537, in-16; *Discours de la cour*, Paris, 1543, in-16, etc.

CHAPUIS (GABRIEL), neveu du précédent, était de Nozeroy; il vécut à Lyon jusqu'en 1583, qu'il vint s'établir à Paris, où il est mort vers 1611. On a de lui différentes traductions, entre autres, *Discours politiques et militaires*, traduits de différens auteurs, Paris, 1593, in-8°; *Primalcon de Grèce*, 1618, 4 vol. in-16; plusieurs volumes d'*Amadis de Gaule*, qui a 24 livres et 24 volumes, les 21 premiers in-16, les trois derniers in-8°. Il y a des volumes doubles, et qui sont sortis de l'imagination des prétendus traducteurs, et sont les 7, 15, 16, 19 et 20°. On y joint le Trésor des Amadis, 1606, 2 vol. in-16. *Amadis de Gaule* a pour origine les quatre premiers livres, composés par Vasco de Lobeira, natif de Porto, qui les composa sous le roi de Portugal Denys, ou sous son successeur. Il les avait écrits dans la langue portuguaise, peu différente de la castillane. Garcias Ordonnez en corrigea le style, et en donna la première édition: *Los quattro libros del cavallero Amadis de Gaula, con estampas*, Sevilla, 1526, in-fol.

CHARAS (MOÏSE), savant médecin, natif d'Uzez, s'est acquis une réputation immortelle par son habileté dans la pharmacie, qu'il exerça à Orange, à Paris, en Angleterre en Hollande et à Madrid. On était alors convaincu en Espagne que les vipères n'avaient pas de venin, douze lieues à la ronde de Tolède, parce qu'un archevêque le leur avait ôté. Le docteur français s'éleva contre cette erreur. Les médecins de la cour le déférèrent à l'inquisition, d'où il ne sortit qu'en abjurant la religion prétendue réformée. De retour à Paris, il fut reçu de l'académie des sciences, et mourut en 1698, à 80 ans. On a de lui, 1° une *Pharmacopée*, 1753, 2 vol. in-4°; 2° un Traité de la thériaque, 1668, in-12, et un autre de la vipère, 1694, in-8°. Ces ouvrages sont estimés.

CHARDIN (JEAN), célèbre voyageur, naquit à Paris le 16 novembre 1643, d'un père qui était joaillier. Il fut élevé dans la religion prétendue réformée, et voyagea en Perse et dans les Indes orientales. Il faisait commerce de pierreries, et mourut, le 5 janvier 1713, à Londres où il s'était retiré après la révocation de l'édit de Nantes. Le Recueil de ses voyages est d'Amsterdam, 1711, 10 vol. in-12, ou 3 vol. in-4°; et 1735, 4 vol. in-4°. Cette dernière édition est plus ample et plus estimée.

CHARDIN (JEAN-BAPTISTE-SIMÉON), né à Paris en 1698, exerçait la peinture avec la modestie propre aux gens à talens. A trente ans il ne s'était pas encore présenté à l'académie; cependant il exposait ses ouvrages dans la place Dauphine, le jour de l'octave de la Fête-Dieu, selon l'usage de plusieurs peintres qui n'étaient pas de l'académie. En 1728, la curiosité y ayant attiré quelques académiciens, ils furent frappés de la vérité qui régnait dans les tableaux de Chardin, entre autres dans celui qui représentait une raie ouverte. Ils engagèrent l'auteur à se présenter à l'académie, et à donner ce même tableau pour sa réception. Il n'a peint que de petits sujets domestiques, mais avec une vérité et un coloris qui lui assuraient une des premières places dans son genre. Le tableau du roi, qu'on appelle le Bénédicité, et le tableau du Jacquet, qui appartient à madame Victoire, et qui est son dernier tableau, font voir que l'âge n'avait pas diminué ses talens. Les étrangers, surtout le roi de Suède et Catherine II, impératrice de Russie, se sont empressés de se procurer de ses ouvrages; cependant avec de si grands talens il a laissé peu de fortune. Il a été marié deux fois, et est mort le 7 décembre 1779.

CHARENTON (JOSEPH-NICOLAS), jésuite, né à Blois en 1649, mort à Paris en 1735, a traduit l'Histoire d'Espagne de Mariana, Paris, 1725, 5 vol. in-4°.

Il faut que la Dissertation de Mahudel sur les monnaies d'Espagne soit à la fin.

CHARES, lydien, habile statuaire, disciple de Lysippe, fit le fameux Colosse du Soleil dans la ville de Rhodes, haut de 105 pieds. Il avait un pied posé sur un des rochers qui sont à l'entrée du port, et l'autre pied sur le rocher opposé. Les vaisseaux passaient entre ses jambes. Un tremblement de terre le renversa 46 ans après.

CHARIBERT ou CARIBERT, roi de Paris, succéda à son père Clotaire Ier en 562, et mourut au château de Blaye le 7 mai 567. Ce prince, lent et voluptueux, parlait bien latin. Il ne faut pas le confondre avec Charibert, roi d'Aquitaine, et frère de Dagobert Ier, mort en 631.

CHARILAUS, roi de Lacédémone, succéda à son père sous la régence de Lycurgue, 898 ans avant J.-C. Il vainquit les Argiens, fit la guerre aux Tégéates, par qui il fut fait prisonnier; mais il racheta sa liberté en leur donnant la paix.

CHARISIUS, grammairien latin dont parle Priscien, et dont l'ouvrage se trouve dans le Recueil des anciens grammairiens de Putschius, Hanoviæ, 1605, in-4°.

CHARITÉ (Sœurs de la). *Voyez* Gras.

CHARITÉ (Frères de la). *Voy.* Jean de Dieu.

CHARITON D'APHRODISE, secrétaire d'un rhéteur nommé Athenagore, vivait à la fin du 4e siècle, si ces noms ne sont pas supposés, comme il y a grande apparence. On a trouvé de notre temps un roman grec intitulé *Les amours de Chæreas et Callirhoé*, dont M. d'Orville, professeur d'histoire à Amsterdam, a publié une édition en 1750, 2 vol. in-4°, avec la traduction latine et des notes. Il y en a une Traduction française qui parut à Paris en 1763, 2 vol. in-8°. M. Fallet en a donné une nouvelle traduction en 1775, in-8°. Gesner, Fabricius et M. Huet, avaient parlé de ce roman, comme n'étant connu que de nom.

CHARKE (Charlotte), fille du comédien Cibber, et comédienne elle-même, a publié ses Aventures en 1755: ses folies, ses imprudences, son inconduite lui ont fait éprouver la misère. Elle est morte en 1759.

CHARLAS (Antoine), théologien, natif de Couserans, fut supérieur du séminaire de Pamiez, sous M. Caulet, et se retira ensuite à Rome, où il mourut le 7 avril 1698. Son principal ouvrage est intitulé *Tractatus de Libertatibus Ecclesiæ gallicanæ*, 1720, 3 vol. in-4°. Il y attaque les libertés de l'église gallicane.

CHARLEMAGNE ou CHARLES Ier, *Carolus Magnus*, roi de France, premier empereur d'Occident, et l'un des plus grands princes qui aient régné en Europe, naquit à Salsbourg, château de la haute Bavière, et non à Ingelheim, vers 742. Il était fils aîné de Pepin-le-Bref et de Bertrade, et fut couronné à Noyon le 9 octobre 768. Il défit Hunaud, duc d'Aquitaine, et devint seul roi des Français en 771, par la mort de Carloman son frère. Il remporta une grande victoire sur les Saxons, près d'Osnabruck, passa en Italie avec une puissante armée, prit Pavie, défit Didier, roi des Lombards, en 774, l'emmena prisonnier en France, et mit fin au royaume de Lombardie. Il retourna ensuite contre les Saxons révoltés, qui éprouvèrent, à leur malheur, que la religion chrétienne n'avait pas détruit l'humeur sanguinaire des rois français; car en un seul jour il en fit décoller 4500; exécution épouvantable, qui les éloigna plus que jamais de se soumettre à lui. Il vint cependant à bout de les dompter, dans une guerre qui ne finit qu'au bout de 33 ans, après avoir contraint Witikind, leur roi, de se faire baptiser. Charlemagne passa ensuite en Espagne, contre les Sarrasins, sur lesquels il emporta Huesca, Barcelone, et plusieurs autres places importantes. En s'en retournant, l'arrière-garde de son armée fut défaite à Roncevaux, où périt le fameux Roland, et grand nombre d'autres braves officiers. Charlemagne retourna en Italie en 781; il fit couronner par le pape Adrien ses deux fils Pepin et Louis; le premier, roi d'Italie, et le second, roi d'Allemagne. Il envoya Herbert prêcher la foi en Suède, soumit la Grande-Bretagne, défit Aragise, duc de Bénévent, et Tassillon, duc de Bavière, et dompta les Huns et les Abares. Léon III le couronna empereur à Rome, le jour de Noël, en 800. Charlemagne prit alors les noms

d'Auguste et de César, avec l'aigle romaine. Nicéphore, empereur d'Orient, consentit à ces titres d'honneur, et les bornes des deux empires furent fixées et déterminées. Depuis ce temps Charlemagne s'appliqua à faire fleurir dans ses états les bonnes mœurs, la religion et les sciences. Il attira les savans en France, introduisit le chant grégorien dans les églises de son empire, fonda un grand nombre de monastères, publia des lois que nous avons sous le titre de *Capitulaires*, et fit tenir le concile de Francfort, et plusieurs autres assemblées ecclésiastiques. On dit qu'il étudiait lui-même l'Ecriture sainte, et qu'il voulait toujours avoir au chevet de son lit le volume de *la Cité de Dieu*, de saint Augustin. Il entreprit une communication de l'Océan au Pont-Euxin, en joignant le Rhin au Danube par un canal; mais ce grand projet n'eut point d'exécution. Il mourut et fut enterré à Aix-la-Chapelle en 814, à 72 ans. L'antipape Pascal III le canonisa, et Louis XI ordonna que sa fête serait célébrée le 28 janvier. Charlemagne était grand, bien fait, doux, bienfaisant, d'un port majestueux, d'un accès facile, et d'un naturel charitable envers les pauvres. Il n'imita pas les rois de la première race, qui épousaient plusieurs femmes à la fois; mais il les répudia et en épousa de nouvelles à sa volonté. Outre les *Capitulaires*, dont la meilleure édition est de Baluse, Paris, 1677, 2 vol. in-fol., on a de lui une grammaire dont on trouve des fragmens dans la Polygraphie de Trithème, et d'autres ouvrages dans différens recueils. C'est ce prince qui fit les premières lois somptuaires qui règlent le prix des étoffes, et le rang et l'état de chaque particulier. Il est surprenant qu'un monarque aussi sage ait ordonné par son testament que les contestations qui pourraient naître entre les trois princes ses fils, pour les limites de leurs états, seraient soumises *au jugement de la croix*, lequel, comme on sait, consistait à donner gain de cause à celui qui tenait le plus long-temps ses bras étendus et immobiles. C'est relativement à son nom que l'on donne le nom de livres *Carolins* à un Traité *sur le culte des images*, dont la dernière édition est d'Hanovre, 1731, in-8°, et porte pour titre, *Augusta Concilii Niceni II. Censura.* M. de la Bruère a donné son histoire en 2 vol. in-12.

CHARLES II, le Chauve, roi de France, et ensuite empereur, était le dernier des enfans de Louis-le-Débonnaire. Il naquit à Francfort-sur-le-Mein le 13 juin 823, et succéda à son père en 840. Il défit ses frères Lothaire et Pepin, qui voulaient envahir ses états, punit Bernard, duc de Septimanie, dompta les Bretons révoltés en 845, et se fit couronner empereur en 875. Enfin, après avoir été toute sa vie en guerre avec ses frères et ses parens, ce prince, qui était savant pour son temps, mourut à Briord en Bresse, empoisonné par Sédécias, son médecin, le 6 octobre 877, à 54 ans. Sous ce règne, la France, dévastée par les guerres civiles que les enfans de Louis-le-Débonnaire s'étaient faites entre eux, était devenue la proie des Normands. Les seigneurs français, obligés de se défendre chacun sur son territoire, s'y fortifièrent et se rendirent redoutables aux successeurs de Charles. Ils ne les laissèrent sur le trône que tant qu'ils eurent en main de quoi les enrichir; mais quand enfin ils furent dépouillés de tout, les grands, qui n'avaient plus rien à en espérer, se firent déclarer rois, tels que Eudes et Raoul, dont la puissance ne passa pas cependant à leur postérité, jusqu'à ce que Hugues Capet, l'un des plus grands seigneurs français, se fit élire et proclamer roi au préjudice de Charles, duc de Lorraine, légitime héritier de la couronne, qui était pour lors en Allemagne, et qui n'était pas assez puissant pour revendiquer un simple titre, car le roi de France n'en avait que le titre; toute la puissance, toutes les terres, tous les offices étaient dans la main des seigneurs, et y étaient à titre héréditaire, par conséquent sans espoir de retour à la couronne.

CHARLES III, le Simple, roi de France, fils posthume de Louis-le-Bègue, naquit le 17 septembre 879. Foulques, archevêque de Reims, prélat d'un grand courage, le remit sur le trône, usurpé durant sa minorité, et le couronna à Reims le 29 janvier 893. Il fut forcé d'abandonner la Neustrie aux Normands, pour délivrer ses sujets de leurs pirateries. Haganon, son favori, lui ayant attiré la haine des grands et du

peuple, il fut abandonné à Soissons en 920. Alors Robert, comte de Paris, se fit couronner roi en 922; mais Charles le tua dans une bataille l'année suivante. Il ne profita point de cette victoire. Herbert, comte de Vermandois, le fit prisonnier à Saint-Quentin, et l'envoya à Château-Thierry-sur-Marne, et de là à Péronne, où il mourut après 7 ans de captivité, le 7 octobre 929, à 50 ans. Ce prince et ses successeurs étaient si pauvres, qu'ils cessèrent de tenir des cours plénières, où la magnificence de la nation se déployait: ils auraient été effacés par leurs vassaux, qui les auraient méprisés. Hugues Capet et Robert les rétablirent. Saint Louis, tout modeste qu il était, outrait la somptuosité en ces jours de cérémonie; au reste, ces cours plénières ne se passaient pas seulement en joûtes et en tournois, on y traitait des affaires de la nation, on y jugeait la félonie des grands vassaux.

CHARLES IV, le Bel, roi de France et de Navarre, troisième fils de Philippe-le-Bel, succéda à Philippe-le-Long, son frère, en 1321, et au royaume de Navarre, par les droits de Jeanne, reine de Navarre, sa mère. Il confisqua les biens des traitans, et envoya Charles de Valois son oncle à la tête d'une armée qui s'empara de la plus grande partie de la Guienne en 1324, mais la reine Isabelle d'Angleterre étant venue en France avec Edouard, son fils aîné, faire hommage de la Guienne et du duché de Ponthieu, Charles conclut un traité de paix en 1326. Le pape lui offrit l'empire; mais il le refusa. Il n'avait ni assez de courage ni assez d'intrigue pour pouvoir le prendre et le conserver: il fut le premier qui accorda des décimes au pape, qui lui promit de les partager avec lui. Son zèle pour la justice ne rendit pas ses peuples plus heureux. Il laissa l'état accablé de dettes en mourant à Vincennes, le 1er février 1328, à 33 ans. Il avait épousé en premières noces Blanche de Bourgogne, qui, ainsi que ses deux belles-sœurs, fut accusée d'adultère en 1314. Son mari fit dissoudre son mariage, pour cause de parenté, en 1322. Cependant elle était encore prisonnière en 1325. Elle finit par prendre le voile à l'abbaye de Maubuisson, où elle mourut en 1326. Il épousa en seconde noces Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII, qui mourut en 1324, et est enterrée aux Dominicains de Montargis. Il prit une troisième alliance en 1325, avec Jeanne d'Evreux, qui mourut le 4 mars 1370, et est enterrée à Saint-Denis. Il a eu des enfans de toutes ses femmes, qui sont morts jeunes, excepté Blanche, née de la dernière, qui a épousé Philippe, duc d'Orléans, fils de Philippe II, dit de Valois, dont elle n'a pas eu d'enfans, qui est morte en 1392, et qui est enterrée à Saint-Denis.

CHARLES V, le sage et l'éloquent, l'un des plus grands rois de France, fils aîné du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, naquit à Vincennes le 21 janvier 1337, et fut le premier qui porta la qualité de dauphin. Il succéda à son père en 1364, et se mit rarement en campagne; il faisait la guerre de son cabinet avec prudence et avec succès. Il mit d'abord de son côté Philippe-le-Hardi, son frère, et ayant donné le commandement de ses armées à Bertrand du Guesclin et au maréchal de Boucicaut, il gagna la bataille de Cocherel en Normandie, le 23 mai 1364, contre le roi de Navarre, le plus puissant de ses ennemis. Il envoya ensuite du secours en Bretagne à Charles de Blois, contre Jean de Montfort; et en Espagne, à Henri, contre Pierre-le-Cruel, qui avait fait étrangler Blanche de Bourbon, sa femme, pour plaire à sa concubine. Aussitôt après, à la sollicitation du peuple de Guienne, Charles V confisqua tout ce que les Anglais avaient en France, rappela du Guesclin d'Espagne, pour le faire connétable, chassa les Anglais du Berri, de la Touraine, de l'Anjou, du Limousin et du Rouergue; gagna sur eux la bataille de Chizé en Poitou en 1370, et une célèbre bataille navale sur les côtes de la Rochelle, en 1372, où le comte de Pembrock fut fait prisonnier avec 8000 des siens. Ces guerres ne détournaient pas ses soins de l'administration de la justice: jusqu'à lui les rois avaient nommé les membres du parlement, il voulut qu'ils fussent élus par la voie du scrutin dans l'assemblée des princes, prélats et barons, et de tous les présidens et conseillers au parlement. Le chancelier même était élu dans une pareille assemblée. Le roi reçut avec magnificence l'empereur Charles IV à Pa-

ris en 1377, et mourut le 16 septembre 1380, à 43 ans, d'un poison lent que le roi de Navarre lui avait fait donner quelques années auparavant. Le médecin de l'empereur en avait arrêté la violence en lui ouvrant le bras par une fistule pour faire écouler le venin, mais le poison ayant corrompu tout le sang, il n'y eut plus de remède. C'est lui qui ordonna, par un édit irrévocable, que nos rois seraient majeurs à 14 ans. De son temps a été composé *le Songe du Vergier*, qui traite de la puissance ecclésiastique et temporelle, que l'on attribue à divers savans, Philippe de Maiziers, Raoul de Presle, Jean de Vertu, ou Charles-Jacques de Louviers, Paris, 1491, in-fol., et dans les libertés de l'église gallicane. On raconte au commencement de ce livre, que Charles V se faisait lire chaque jour quelque ouvrage sur le gouvernement. Sa bibliothèque était placée dans le château du Louvre. Les livres qui la composaient furent inventoriés après sa mort. Ils montaient à neuf cents volumes, dans lesquels étaient compris ceux que le roi Jean lui avait laissés. C'était beaucoup pour ce temps-là. C'est aussi de son temps qu'on a commencé à faire des pièces dramatiques françaises, qui sont les mystères.

CHARLES VI, le bien-aimé, naquit à Paris le 3 décembre 1368, et succéda à son père Charles V, en 1380. Louis, duc d'Anjou, son oncle, régent et chef du conseil, foula le peuple par des subsides extraordinaires pour son expédition au royaume de Naples, où il mourut en 1384. Ces subsides excitèrent la sédition des Maillotins, qui aurait eu de fâcheuses suites, si le roi ne l'eût aussitôt réprimée à son retour de Flandres. Il y était allé pour punir les Gantois qui s'étaient révoltés contre leur comte. Le roi gagna sur eux la fameuse bataille de Rosbeck en 1382, et leur tua 25,000 hommes. Charles VI obligea, en 1388, le duc de Gueldres de se ranger à son devoir, accorda une trève aux Anglais, et ratifia, en 1391, l'alliance faite avec le roi d'Ecosse. Il marcha ensuite en Bretagne pour se venger du duc Jean de Montfort, qui avait donné retraite à Pierre de Craon, assassin du connétable Olivier de Clisson. Sur sa route, Charles, qui avait déjà laissé voir quelques égaremens d'esprit, fut frappé d'un coup de soleil, perdit tout à coup la raison, et entra dans un accès de fureur. Sa démence augmenta par un accident qui lui arriva à un ballet, en 1393. Il eut cependant toute sa vie de bons intervalles. Quelque temps après commença l'animosité des maisons de Bourgogne et d'Orléans, au sujet de l'administration des affaires. Jean-sans-Peur, duc de Nevers, qui avait succédé à Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, son père, fit assassiner le duc d'Orléans, en 1407. Cette mort divisa tout le royaume en plusieurs factions, ce qui donna entrée aux Anglais. Ils gagnèrent la bataille d'Azincourt, le 25 octobre 1415, où quatre princes du sang et la fleur de la noblesse française périrent ou furent faits prisonniers. Les Anglais prirent Rouen avec toute la Normandie et le Maine. Le duc de Bourgogne remplit Paris de sang et de carnage, mais il fut tué lui-même en 1419, par Tannegui du Châtel Philippe-le-Bon, son fils, pour venger cette mort, s'unit avec Henri V, roi d'Angleterre. Isabelle de Bavière, femme de Charles VI, entra dans ce complot, contre les sentimens de la nature, et aux dépens du dauphin son fils, qui fut déclaré incapable de succéder à la couronne. En même temps Catherine, dernière fille de France, épousa Henri V, roi d'Angleterre, qui fut déclaré régent et héritier du royaume en 1420. Le dauphin se retira en Anjou, et la guerre se ralluma. Charles mourut le 20 octobre 1422, à 54 ans. On fit après sa mort un inventaire de sa bibliothèque. Elle se trouva composée de 853 volumes, qui furent estimés, par l'évaluation de la prisée, à la somme de 2323 liv. C'est sous ce règne que le parlement devint continuel. Mlle de Lussan a donné son Histoire en 9 vol. in-12. De six enfans mâles qu'il a eus, Charles VII est le seul qui lui ait survécu. Il a eu quatre filles, dont la plus jeune, Catherine, a épousé Henri V, roi d'Angleterre. *Voy.* CATHERINE.

CHARLES VII, le Victorieux et le bien Servi, roi de France, naquit à Paris le 22 février 1403, prit la qualité de régent en 1418, et se fit couronner à Poitiers en 1422. Le commencement de son règne fut très-malheureux. Isabelle de Bavière, sa mère, de concert avec les Bourguignons, fit pro-

clamer roi Henri VI, fils de Henri V, roi d'Angleterre. Les Anglais gagnèrent plusieurs batailles, et nommèrent Charles VII, par dérision, roi de Bourges, parce qu'il résidait dans le Berri. Cependant ce prince se réconcilia avec le duc de Bretagne, et gagna la bataille de Gravelle en 1423, et celle de Montargis en 1427. Mais les Anglais, encouragés par leurs succès, mirent le siége devant Orléans, défendu par le brave comte de Dunois : la ville était sur le point de se rendre, et le roi méditait déjà sa retraite en Dauphiné, lorsqu'une jeune fille âgée d'environ 18 ans se présenta à Charles et le rassura. Jeanne d'Arck (tel est le nom de cette jeune fille, appelée depuis *Pucelle d'Orléans*) chassa le Anglais de devant Orléans le 8 mai 1429, et gagna la bataille de Patay. Les affaires de Charles prirent aussitôt un meilleur train. Auxerre, Troyes, Châlons, Soissons, Compiègne, et plusieurs autres villes se rendent à lui ; Reims lui ouvre ses portes ; la Pucelle d'Orléans le fait sacrer le 17 juillet 1429, et le prince d'Orange est défait au combat d'Anton en Dauphiné le 4 mai ou le 11 juin 1430. Jeanne d'Arck, après avoir accompli sa mission, qui était la levée du siége d'Orléans et le sacre du roi, voulut se retirer, mais on l'engagea à rester ; et ayant été prise près de Compiègne, elle fut menée à Rouen, et brûlée comme sorcière, le 24 juin 1431. Les Anglais couronnèrent leur jeune roi à Paris, mais ils en furent bientôt chassés. Charles y fit son entrée en 1437 ; il soumit la ville de Metz, gagna sur les Anglais la bataille de Fourmigni en 1450, prit Rouen, la Normandie et la Guienne ; enfin Talbot, général des Anglais, ayant été tué en 1451, à la bataille de Carlisle, les comtes de Dunois, de Penthièvre, de Foix et d'Armagnac, généraux de Charles VII, chassèrent tellement les Anglais de toute la France, qu'il ne leur resta plus que Calais qui fut repris par le duc de Guise, environ 100 ans après, en 1558. C'est principalement au comte de Dunois et au connétable de Richemont que Charles VII fut redevable de sa couronne. On peut dire que ses généraux le servaient malgré lui. Le connétable, petit homme, mais d'un courage et d'une valeur à toute épreuve, s'étant aperçu que Giac, favori du roi, détournait à son profit l'argent destiné pour l'armée, ce qui avait occasionné la désertion de la sienne, le fit enlever dans son lit, en janvier 1426, et, après quelques formalités de justice, le fit jeter dans la rivière. Le Camus-Beaulieu, autre favori, n'en usant pas mieux, fut assassiné presque sous les yeux du roi dans les rues de Poitiers, par le maréchal de Boussac, chargé des ordres du connétable. Le roi lui défendit de marcher contre les Anglais en 1429, ce qui ne l'empêcha pas de le faire et de gagner la bataille de Patay. L'année suivante Charles VII eut encore le chagrin de voir le connétable enlever et mettre en prison son favori la Trimouille ; mais le besoin qu'il avait de ses talens lui faisait dissimuler ces prétendues injures, et le connétable ne discontinuait pas de le servir de tout son pouvoir. Sans ses généraux, le courage de Charles VII ne l'aurait pas préservé de sa ruine. Sa passion pour Agnès Sorel lui faisait employer tout son temps en galanteries, en jeux et en fêtes. La Hire étant venu lui rendre compte d'une affaire importante, le roi, tout occupé d'une fête, lui en fit voir les apprêts, et lui demanda ce qu'il en pensait : « Je pense, répondit la Hire, que l'on ne saurait perdre son royaume plus gaiement. » Cette indifférence du monarque, et quelques autres prétextes aussi peu solides, firent soulever Louis, dauphin, qui avait envie de régner, et qui se retira chez le duc de Bourgogne, d'où il ne revint qu'après la mort de Charles VII, arrivée à Meun en Berri le 22 juillet 1461, à 58 ans. Il s'était laissé mourir de faim dans la crainte d'être empoisonné. Il laissa deux fils, Louis XI, et Charles, duc de Berri et de Guienne, qui mourut sans alliance en 1472. *Voy.* Charles, duc de Guienne. De huit filles qu'il a eues, cinq ont été mariées. Il a laissé aussi trois filles d'Agnès Sorel. *Voy.* Sorel. C'est ce prince qui établit la *Pragmatique sanction* à Bourges, le 7 juillet 1438. Sous son règne la taille devint perpétuelle, la gendarmerie fut réduite à 15 compagnies de 100 hommes d'armes ; chaque gendarme avait son chevau-léger. Il établit aussi 5400 archers dont une partie combattait à pied, l'autre servait de cavalerie légère. La France prit alors

une nouvelle force. A l'avénement de Charles au trône, chaque ville, chaque bourg avait sa garnison; on ne voyait que chateaux batis sur des éminences, sur les rivières, sur les passages. Les rois n'avaient eu jusque-là que les troupes que devaient fournir les feudataires, qui ne les fournisaient que pour le nombre de jours stipulé, et avec lesquelles on pouvait livrer une bataille et rien de plus. Mais quand Charles VII eut des troupes à lui, il détruisit beaucoup de ces forteresses, et Louis XI encore plus. C'est aussi sous son règne que cessèrent de se tenir les cours plénières; la guerre contre les Anglais en fut le prétexte: elles étaient fort à charge au roi et à la noblesse. La noblesse s'y ruinait au jeu, le roi en dépense énorme de table, d'habits et d'équipages; il lui fallait à chaque fois habiller ses officiers, ceux de la reine et des princes. Dans les anciennes cours plénières de la première race, les seigneurs faisaient au roi des présens qui l'indemnisaient; ces présens, gratuits dans l'origine, avaient été exigés dans la suite; mais sous les faibles rois de la seconde race, les seigneurs s'en dispensèrent, et Hugues Capet cherchait plus à se concilier la bienveillance des seigneurs français par ses largesses, qu'à exiger d'eux quelque chose contre leur volonté; de sorte que ces assemblées étaient fort ruineuses au roi et à la noblesse, qui en vit la fin sans trop s'en inquiéter. Les états-généraux, qui paraissaient les remplacer, se faisaient avec bien moins de dépense. Mais le roi devint aussi maitre dans les états-généraux du royaume, qu'il l'avait été dans ceux de ses domaines particuliers. Ce changement, ainsi que celui fait dans la milice, acheva de mettre dans la main du roi toute l'autorité qui était auparavant partagée entre le roi et les seigneurs; la perception des impôts y mit le comble. Jusque-là les états-généraux, suivant les besoins de l'état, s'étaient imposé une taille, des droits légers sur la vente des boissons en détail, nommés aides, la gabelle, et ils avaient nommé des gens pour les percevoir: ces impôts n'étaient que pour un temps. Sous Charles VII ils devinrent perpétuels, et le roi nomma des préposés pour les recevoir. Le peuple ne contredit pas, parce que son sort n'était pas pire; mais le roi acquérait toujours de nouveaux degrés d'autorité. Il jugeait ou faisait juger par ses officiers les malversations de ces préposés, qui l'eussent été par le peuple, s'ils eussent continué à être les préposés du peuple. M. Baudot de Jully a donné son histoire en 2 vol. in-12.

CHARLES VIII, l'Affable et le Courtois, roi de France, naquit à Amboise le 30 juin 1470, et succéda à *Louis XI* son père, en 1483, à l'âge de 13 ans. Anne de France, dame de Beaujeu, sa sœur aînée, eut le gouvernement de sa personne, ce qui excita le duc d'Orléans, premier prince du sang, qui prétendait à la régence, à se mettre à la tête d'une armée; mais il fut battu et fait prisonnier à la journée de Saint-Aubin-du-Cormier, le 26 juillet 1488. Charles devait épouser Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien, qui était élevée à la cour de France; mais le duc de Bretagne étant mort, il épousa en 1491 Anne de Bretagne, héritière de ce duché, qui était fiancée à Maximilien, et auquel le roi renvoya Marguerite. Charles VIII, flatté de l'idée de conquérir le royaume de Naples, conquête qui avait pour fondement les droits de la maison d'Anjou, cédés à Louis XI, et qui était inspirée par de Vesc et par Briçonnet, fit la paix avec Henri VII, roi d'Angleterre, avec le roi des Romains, et avec le roi d'Aragon, à qui il rendit la Cerdagne et le Roussillon, perdant ainsi le réel pour une chimère. Il se mit à la tête de son armée en 1494, et entra dans Rome à la lueur des flambeaux. Le pape Alexandre VI fut obligé de lui donner l'investiture du royaume de Naples et de le couronner empereur de Constantinople, les droits de cette couronne lui ayant été cédés par André Paléologue, seul et légitime héritier de cet empire. Charles VIII prit ensuite Capoue et entra dans Naples en vainqueur le 21 février 1495, d'où Ferdinand, fils d'Alfonse, roi de Naples, s'était retiré. Cette conquête, faite en moins de six mois, fut perdue avec la même rapidité. Les Napolitains se révoltèrent, et le pape, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, avec Ferdinand et les autres princes d'Italie, s'étant ligués avec l'empereur, s'opposèrent au retour du

roi en France, avec une armée de 40,000 hommes ; mais Charles, dont l'armée était de beaucoup inférieure, leur passa sur le ventre, gagna la bataille de Fournoue le 6 juillet 1495, et délivra le duc d'Orléans son cousin, assiégé dans Novare. Il mourut trois ans après au château d'Amboise le 7 avril 1498, à 27 ans; un de ses défauts était d'avoir trop de passion pour le jeu. Sa bonté et sa clémence sont louées par tous les historiens. C'est sous son règne que le grand-conseil fut érigé en cour souveraine.

CHARLES IX, roi de France, second fils de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Saint-Germain-en-Laye le 27 juin 1550. Il succéda à François II son frère, le 15 décembre 1560, à l'âge de 10 ans, et fut sacré à Reims le 15 mai 1561. La reine Catherine de Médicis, sa mère, eut l'administration du royaume, dont Antoine de Bourbon, roi de Navarre, fut déclaré lieutenant-général. Le prince de Condé fut mis aussitôt en liberté, et il se forma une espèce de triumvirat entre le duc de Guise, le connétable de Montmorenci et le maréchal de Saint-André. Ainsi le royaume fut divisé en deux partis, celui des princes de Bourbon et celui des Guises, ce qui fut cause des guerres civiles, des meurtres et des horreurs du règne de Charles IX. La reine fit tenir une assemblée des notables à Saint-Germain, et le colloque de Poissi en 1562, pour pacifier les disputes de religion ; mais les esprits n'en furent que plus irrités. Le roi de Navarre se joignit aux triumvirs; ce qui porta la reine, pour contrebalancer ce parti, à accorder en 1562, aux calvinistes, l'exercice public de leur religion. François, duc de Guise, ayant été blessé au massacre de Vassi, la guerre civile se ralluma, le prince de Condé surprit Orléans, et les calvinistes, dont il était chef, s'emparèrent de Rouen et de plusieurs autres villes; mais ils furent vaincus à la bataille de Dreux par le duc de Guise, le 19 décembre 1562. Les généraux des deux armées, le prince de Condé et le connétable, y furent faits prisonniers. L'année suivante, François, duc de Guise, fut assassiné par Poltrot, au siége d'Orléans ; Charles IX prit le Hâvre sur les Anglais, et fut déclaré majeur à 13 ans et un jour. Il conclut la paix avec les Anglais, alla visiter les provinces du royaume, et s'aboucha à Bayonne avec Isabelle de France, reine d'Espagne, sa sœur, en 1565. L'année suivante il tint l'assemblée des états à Moulins. Les huguenots ayant voulu se saisir de sa personne, comme il allait de Meaux à Paris, la guerre civile recommença ; ils furent défaits à la bataille de Saint-Denis, le 10 novembre 1567, par le connétable, qui mourut de ses blessures. Henri, duc d'Anjou, frère du roi, se mit alors à la tête des armées. Il gagna la bataille de Jarnac, après laquelle le prince de Condé fut tué de sang froid par Montesquiou, le 13 mars 1569. Le duc d'Anjou gagna encore la sanglante bataille de Montcontour, le 3 octobre de la même année 1569 ; et la paix fut conclue avec les calvinistes à Saint-Germain en 1570. L'année suivante, les chefs du parti huguenot ayant des soupçons, pour les rassurer, Charles IX proposa le mariage du roi de Navarre (depuis Henri-le-Grand) avec Marguerite, sœur du roi; mais aussitôt après la cérémonie des noces, l'amiral de Coligni fut blessé d'un coup d'arquebuse par Maurevel ; et quelques jours après, on commença par lui le cruel massacre de la Saint-Barthélemi, le dimanche 24 août 1572. Le carnage fut horrible à Paris, et s'étendit presque par tout le royaume ; le roi de Navarre et le prince de Condé firent abjuration pour sauver leur vie. Le roi, qui avait chargé le duc de Guise d'être l'auteur de ces funestes exécutions, s'en chargea lui-même ; et le parlement ordonna que l'amiral serait pendu en effigie au gibet de Montfaucon : ce massacre ne fit qu'irriter les esprits. Les calvinistes ne voulurent point laisser reprendre les places de sûreté qui leur avaient été accordées. Le duc d'Anjou leva le siége de la Rochelle, défendue par La Noue, en 1573. Charles IX mourut au château de Vincennes, le 30 mai 1574, à 24 ans. Ce prince avait l'esprit vif, un grand courage, qu'on ne lui laissa exercer qu'à la chasse, beaucoup d'éloquence et de talent pour la poésie; mais le maréchal de Retz, florentin, avait perverti ses bonnes inclinations ; il l'avait accoutumé à jurer, à être dissimulé ; il l'occupait à des amusemens peu convena-

bles ; son grand plaisir était de battre et de forger un fer. Ce prince déclara en mourant combien il était chagrin de n'avoir pu gouverner par lui-même, et de s'en être rapporté à ses ministres. Sa femme, Elisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, se retira à Vienne en Autriche, où elle fonda le monastère de Sainte-Claire. Elle y mourut le 22 janvier 1592, à 38 ans, et est enterrée dans l'église de ce monastère. Charles IX eut Charles, duc d'Angoulême, de Marie Touchet, fille d'un lieutenant particulier au présidial d'Orléans. Après la mort du roi elle épousa François de Balzac, et fut mère de la duchesse de Verneuil, l'une des maîtresses de Henri IV. *Voy.* Angoulême. Charles IX a composé un Traité de la chasse du cerf, Paris, 1625, in-8°.

CHARLES-LE-GROS, élu empereur en 881, était le troisième fils de Louis-le Germanique. Il se signala d'abord par sa valeur et par ses actions, mais étant tombé malade, il fut perclus de ses membres et devint incapable d'aucune application. Ses sujets cessèrent alors de le reconnaître pour souverain; il fut réduit à une extrême pauvreté, et mourut de chagrin, le 13 janvier 888, à Richenore.

CHARLES IV, empereur, roi de Bohême et duc de Luxembourg, était petit-fils de l'empereur Henri VII, et fils de Jean, roi de Bohême : il fut élu en 1346, et fit en 1356 la célèbre Bulle d'or, touchant l'élection des empereurs. C'est Bartole qui la dressa. On dit de lui qu'il ruina sa maison pour acquérir l'empire, et qu'ensuite il ruina l'empire pour rétablir sa maison. Il mourut le 29 novembre 1378, à Prague, ville qu'il avait fondée.

CHARLES-QUINT, empereur, roi d'Espagne, et l'un des plus grands princes que la maison d'Autriche ait produits, était fils aîné de Philippe Ier, archiduc d'Autriche, et de Jeanne, reine de Castille. Il naquit à Gand le 24 février 1500, succéda aux états de Bourgogne en 1506, et à la couronne d'Espagne en 1517 : deux ans après il fut élu empereur, après la mort de Maximilien Ier son grand-père. Il eut pour concurrent à l'empire François Ier, roi de France. Ces deux princes se firent une guerre ouverte en 1521. Charles-Quint entra en France, y prit Ardres et Tournai, et s'empara en Italie du Milanez défendu par Lautrec. Il se ligua avec le pape Léon X et avec Henri VIII, roi d'Angleterre, et trouva le moyen de corrompre Charles de Bourbon, connétable de France. Les Français, commandés par l'amiral Bonnivet, furent défaits à Biagras, et perdirent en 1525 la fameuse bataille de Pavie, où François Ier fut fait prisonnier et mené en Espagne. Le connétable de Bourbon, général des armées de l'empereur, marcha vers Rome, et fut tué devant cette ville en 1527, ce qui n'empêcha point la prise et le pillage de Rome, où les impériaux commirent des cruautés inouïes. Charles-Quint, feignant de désapprouver ce procédé, prit le deuil, et fit faire des processions publiques pour la délivrance du pape : celui-ci acheta chèrement sa liberté en 1529. L'empereur conclut, le 5 août de la même année, le traité de Cambrai avec François Ier : il fit lever à Soliman le siége de Vienne, remit Mulei-Hassan sur le trône de Tunis, et porta en 1536 la guerre en Provence, d'où il fut contraint de se retirer avec perte de presque toute son armée, après avoir formé en vain le siége de Marseille. La trève se fit à Nice en 1538. L'année suivante Charles-Quint demanda au roi passage par la France pour aller châtier les Gantois révoltés, en lui faisant promettre l'investiture du Milanez pour celui de ses enfans qu'il voudrait. Charles-Quint fut reçu en France avec les plus grands honneurs, et l'on mit en question lequel des deux on devait le plus admirer, de l'empereur qui entra dans Paris avec confiance, et se mit entre les mains d'un prince qu'il avait si souvent irrité et traité durement pendant sa prison, ou de François Ier, qui préféra en cette occasion son honneur à ses intérêts et à son ressentiment. Charles-Quint, après avoir châtié les Gantois, ne voulut point tenir sa parole, ce qui ralluma la guerre en 1542. Les impériaux furent défaits à Cérisolles en 1544, et la paix fut conclue à Crépi en 1545. Les protestans d'Allemagne, ainsi appelés pour avoir protesté en 1529 contre un décret de la diète de Spire qui obligeait de se conformer à la religion de l'église romaine, dressèrent en 1530 la Confession d'Augsbourg, et

firent une ligue offensive et défensive à Smalcade, par laquelle ils forcèrent Charles-Quint à leur accorder la liberté de conscience, jusqu'à la convocation d'un concile général. Ce prince gagna contre eux en 1547 la bataille de Mulberg, où Jean-Frédéric, électeur de Saxe, et le landgrave de Hesse, furent faits prisonniers. L'année suivante il publia l'*Interim*, réglement provisionnel en faveur des luthériens, touchant les articles de foi qu'il fallait croire, jusqu'à ce qu'un concile général les eût décidés; mais, en 1551, Maurice, électeur de Saxe, et Joachim, électeur de Brandebourg, ayant fait une ligue avec Henri II, roi de France, contre l'empereur, ils le contraignirent en 1552 de consentir à la paix, par le traité de Passau, et de donner aux luthériens la liberté évangélique, outre l'élargissement des prisonniers. Charles-Quint marcha ensuite vers Metz avec une puissante armée; mais il fut contraint d'en lever le siége en 1552, cette ville étant vaillamment défendue par François, duc de Guise. L'année suivante, il prit et détruisit entièrement Thérouenne, et ne fit plus rien de considérable. Il se démit de la couronne d'Espagne à Bruxelles, en faveur de Philippe II son fils, le 25 octobre 1555, conclut une trève avec Henri II à Vaucelles, et abdiqua l'empire en faveur de son frère Ferdinand, en 1556; mais son abdication ne fut acceptée des princes allemands qu'en 1558, diverses occurrences ayant reculé une assemblée des états de l'empire jusque-là. Il se retira ensuite dans le couvent de Saint-Just, de la province d'Estramadure, où il mourut le 21 septembre 1558, à près de 59 ans, après en avoir régné 38. Charles-Quint était spirituel, entreprenant, vain, dissimulé, et grand politique. Il avait du courage et une ambition excessive, sacrifiant tout à la passion de dominer. Il était capable de subjuguer toute l'Europe, s'il n'eût eu en tête un aussi grand prince que François Ier. Plusieurs historiens ont écrit sa vie, Leti, en 4 vol. in-12. Robertson, dont l'original anglais a été traduit en français, Paris, 1771, 2 volumes in-4°, et 6 in-12.

CHARLES VI, seizième et dernier empereur de la maison d'Autriche, était le cinquième fils de l'empereur Léopold, et frère de l'empereur Joseph. Il naquit le premier octobre 1685, et fut archiduc en 1687. On lui donna dès son enfance beaucoup de zèle pour la religion catholique, une estime particulière pour les ecclésiastiques, et une connaissance suffisante des langues, des sciences, et des exercices militaires. Charles II, roi d'Espagne, étant mort sans héritiers le premier novembre 1700, Philippe de France, duc d'Anjou, second fils de monseigneur le dauphin, fut proclamé roi d'Espagne à Madrid et à Versailles, sous le nom de Philippe V. L'archiduc, de son côté, se fit proclamer à Vienne roi d'Espagne en 1703, sous le nom de Charles III. Il s'alluma alors une guerre sanglante pour la succession de la monarchie espagnole. L'archiduc eut d'abord de grands avantages, et fit son entrée publique à Madrid; mais Philippe V ayant reçu un secours considérable, sous la conduite du duc de Vendôme, Charles quitta Madrid, et se retira en Catalogne, où il perdit tout, à l'exception de Barcelone et de Tarragone. Il fut obligé de quitter l'Espagne, après la mort de l'empereur Joseph, laissant la régence à son épouse et le commandement de l'armée au comte de Stharemberg. On le proclama empereur la même année 1711. Malgré les traités d'Utrecht, de Radstad et de Bade, la guerre continua en Espagne, ce qui n'empêcha point Charles VI de déclarer la guerre aux Turcs le 5 juin 1716. Le prince Eugène les défit à Peterwaradin, leur prit Temeswar, Belgrade, et plusieurs autres places, ce qui les contraignit à demander la paix. Elle se fit en 1718 à Passarowitz, et par ce traité l'empereur gardait toutes ses conquêtes. On avait suspendu en Italie toutes les hostilité, en vertu d'un traité de neutralité; mais le cardinal Alberoni, ministre d'Espagne, la jeta de nouveau dans le trouble, par la prise de la Sardaigne, entreprise qui donna lieu à la quadruple alliance conclue à Londres le 2 août 1718, entre la Grande-Bretagne, la France, l'empereur, et les États-généraux. L'empereur s'y engageait à reconnaître Philippe V pour roi d'Espagne, et renonçait pour toujours à ce royaume. Les alliés s'engageaient de leur côté à maintenir l'empereur, en qualité d'archiduc d'Autriche, en possession de ses états, et à lui faire donner la Sicile au

lieu de la Sardaigne. La cour d'Espagne n'ayant point voulu accéder à ce traité, la guerre continua; les Espagnols eurent divers échecs, et le cardinal Alberoni ayant été disgracié, l'Espagne entra dans la quadruple alliance le 26 janvier 1720, ce qui termina la guerre. Charles VI s'efforça ensuite d'introduire et d'affermir partout la pragmatique sanction au sujet de la succession dans ses états héréditaires. Après l'avoir fait accepter dans la plupart des états d'Allemagne, il conclut un traité à Vienne, le 30 avril 1725, avec l'Espagne, dans lequel chacun renonça de son côté à tous les royaumes et pays que son rival possédait alors, et l'on garantit la succession héréditaire de don Carlos aux états de Toscane et de Parme, et la pragmatique sanction d'Autriche. Cette alliance fut nommée l'alliance de Vienne. Charles VI eut une nouvelle guerre à soutenir en 1733. Auguste, roi de Pologne, étant mort, la France voulut placer et maintenir sur le trône le roi Stanislas Leczinski; Charles VI au contraire fit élire et maintenir l'électeur de Saxe, qui prit le nom d'Auguste III. Les Français prirent Kehl, Trèves, Trarbach, Philisbourg, et gagnèrent en Italie les batailles de Parme et de Guastalla. Don Carlos, secouru par l'armée espagnole, commandée par le duc de Montemar, attaqua le royaume de Naples, et s'en fit déclarer roi après la bataille de Bitonto. Il se rendit aussi maître de la Sicile en 1735 : il ne restait plus aux impériaux en Italie que Mantoue; mais les Russes et les Saxons étant venus renforcer l'armée de l'empereur sur le Rhin, on cessa subitement les hostilités, et l'on fit la paix. Auguste III demeura roi de Pologne : le roi Stanislas eut les duchés de Lorraine et de Bar, à condition qu'après sa mort ils reviendraient à la France : on rendit à l'empereur Parme, Plaisance et le Milanez; la France garantit la pragmatique sanction. Le duc de Lorraine eut la survivance de la Toscane, et don Carlos garda le royaume de Naples avec la Sicile. A cette guerre en succéda une autre avec les Turcs en 1737; elle fut malheureuse à l'empire, et Charles VI, par le traité de paix qui fut conclu en 1739, fut contraint d'abandonner aux Turcs, Belgrade, la Servie, et tout ce que la maison d'Autriche possédait dans la Valachie. Il mourut après cette paix désavantageuse, le 20 octobre 1740, à 55 ans. En lui finit la tige masculine de la maison d'Autriche, qui s'est entée dans la maison de Lorraine par le mariage de la fille aînée de Charles VI avec le duc de Lorraine. Un mauvais compilateur de gazettes a donné son histoire en 6 vol. in-12.

CHARLES VII, empereur d'Allemagne, était fils de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, et de Thérèse Cunégonde, fille de Jean III, roi de Pologne. Il naquit à Bruxelles le 6 août 1697, et fut nommé Charles-Albert. Il épousa en 1722 la fille de l'empereur Joseph, et succéda à l'électeur de Bavière son père en 1726. Après la mort de l'empereur Charles VI il ne voulut point reconnaître l'archiduchesse Marie-Thérèse, fille aînée de cet empereur, pour héritière universelle de la maison d'Autriche, ni la pragmatique sanction faite en faveur de cette princesse. Ayant reçu des troupes de France, il se rendit maître de Passau, prit le titre d'archiduc d'Autriche, s'empara de Lintz et de la haute Autriche, entra en Bohême, s'en rendit maître, et s'en fit proclamer roi. Ensuite il fut élu empereur le 24 janvier 1742; mais ces prospérités ne furent pas de longue durée. La reine de Hongrie protesta contre son élection, reprit Passau, Lintz et la haute Autriche. Ses troupes entrèrent ensuite dans la Bavière, s'emparèrent de Braunau, de Landshut, de Munich, et mirent presque tout l'électorat à contribution. Quelque temps après, cette princesse réduisit les Bavarois à de fâcheuses extrémités; mais le roi de Prusse s'étant déclaré de nouveau pour Charles, il recouvra ses états, et mourut deux mois après à Munich, le 20 janvier 1745.

CHARLES Ier, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, naquit à Dumfermling le 19 novembre 1600, et succéda à son père Jacques Ier, en 1625. Il épousa la même année Henriette de France, fille de Henri IV, et sœur de Louis XIII. Deux ans après, il envoya du secours aux calvinistes, pour empêcher la prise de la Rochelle; mais les Anglais furent défaits, et la prise de la Rochelle fut suivie d'un traité de paix entre les deux couronnes. Quelque temps après les Ecossais et les parlementaires d'Angleterre prirent les armes contre lui,

sous prétexte que la réformation et la liberté étaient en danger par les conseils de Staffort que le roi fut forcé de laisser aller sur l'échafaud. Les factieux n'en excitèrent pas moins une guerre civile très-sanglante. Après plusieurs siéges et combats, Charles fut contraint de sortir d'Angleterre, et les Ecossais, vers lesquels il s'était réfugié, l'ayant indignement livré aux Anglais, Cromwel le fit condamner à mort, et lui fit trancher la tête devant le palais de Whitehall, le 9 février 1649, à 49 ans, et le 25e de son règne. On l'honore en Angleterre comme un martyr de la religion anglicane, et le jour de sa mort est célébré par un jeûne général. On lui attribue un petit ouvrage intitulé *Icon Basiliki*, qui est traduit en français, sous le titre de *Portrait du roi*, in-12, qui fit autant d'effet sur les Anglais, que le Testament de César sur les Romains. Cet ouvrage, plein de religion et d'humanité, fit détester aux Anglais ceux qui les avaient privés d'un tel roi. Son procès est aussi traduit en français; c'est un petit volume in-12, réimprimé dans la dernière édition de Rapin-Thoiras.

CHARLES II, fils du précédent, naquit le 29 mai 1630. Ayant appris à la Haie la mort cruelle de son père, il passa en Ecosse, où les Ecossais le proclamèrent roi d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande; mais Cromwel, qui s'était emparé de l'autorité souveraine, sous le nom de *Protecteur*, marcha contre lui avec les Anglais rebelles, le vainquit à Dunbar et à Worcester, et fit un sanglant carnage de son armée en 1651. Le roi se sauva déguisé en bûcheron, et ensuite en valet de chambre, et arriva à Rouen, où ayant appris que la France avait traité avec Cromwel, il se retira à Cologne. Les Espagnols déclarèrent alors la guerre à Cromwel, et donnèrent une pension au roi Charles, qui passa en Flandre; de là il se retira en Hollande jusqu'à la mort de Cromwel, arrivée le 13 septembre 1658. Alors le général Monk, s'étant rendu maître absolu du parlement, rappela le roi et ses deux frères en 1660. Charles fut couronné l'année suivante, et épousa en 1662 Catherine, infante de Portugal. Il eut ensuite la guerre contre les Hollandais et contre les Français, avec lesquels il fit la paix en 1667. Il s'unit avec les Français en 1672 contre les Hollandais : la paix se fit deux ans après. Depuis ce temps, il s'appliqua uniquement à éteindre les factions dans son royaume, à y faire fleurir la paix, le commerce, les arts et les belles-lettres. Il laissa ignorer pendant sa vie ce qu'il pensait sur la religion; cependant il ne voulut pas être assisté à la mort par son chapelain anglican; ce fut un bénédictin qui lui administra les sacremens. Il mourut le 16 février 1685, à 65 ans. Le duc d'Yorck son frère lui succéda sous le nom de Jacques II.

CHARLES II d'Autriche, roi d'Espagne, succéda à son père Philippe III. Aussi faible d'esprit que de corps, il ignorait jusqu'au nom des pays sur lesquels il régnait. La seule chose qui l'occupa dans sa vie fut le choix d'un successeur. De Marie-Louise d'Orléans sa première femme, et de Marie-Anne de Neubourg sa seconde femme, il n'avait point d'enfans. Il fit d'abord son testament en faveur du fils de l'électeur de Bavière. Le jeune prince étant mort, il en fit un autre en faveur de Philippe de France, duc d'Anjou, et mourut la même année, en 1700, à 39 ans. *Voy.* Philippe V.

CHARLES-GUSTAVE X, roi de Suède, fils de Jean Casimir, comte palatin du Rhin, et de Catherine, fille de Charles IX, roi de Suède, naquit à Upsal en 1622, et succéda en 1654 à la reine Christine sa cousine, qui fit en sa faveur une abdication de ses états. Charles-Gustave entreprit aussitôt la guerre contre les Polonais, leur enleva Varsovie, Cracovie, et plusieurs autres places; mais Casimir, roi de Pologne, le défit à son tour, et le chassa de la Pologne, après divers combats. Charles fit ensuite la guerre aux Danois, sur lesquels il remporta de grands avantages. Il était brave, entreprenant, et se proposait d'exécuter de plus grands desseins, mais la mort arrêta ses projets. Il mourut à Gottembourg, le 13 février 1660, à 37 ans. Puffendorf a donné son histoire en 2 vol. in-fol.

CHARLES XI, roi de Suède, fils du précédent, naquit de 25 décembre 1655. La reine sa mère gouverna sagement durant sa minorité, et le fit élever avec soin dans l'art militaire, dans

les sciences et dans la connaissance des langues. Il fut couronné en 1674. Christiern V, roi de Danemarck, attaqua alors la Suède. Charles remporta sur lui de grands avantages, et gagna les batailles de Halmstat, de Lunden et de Landskroon, ce qui n'empêcha point le roi de Danemarck et l'électeur de Brandebourg de lui enlever toutes les places qu'il possédait en Poméranie; ces places lui furent restituées par le traité de Nimègue en 1679. Charles contraignit le roi de Danemarck, qui s'était emparé de la personne et des états du duc de Holstein-Gottorp, de remettre ce prince en liberté, et de lui restituer son duché. Il observa ensuite une exacte neutralité durant les guerres de l'Europe, et se serait fait admirer par sa sagesse et par sa prudence, s'il n'eût aboli l'autorité du sénat, régné despotiquement, et tyrannisé ses sujets; il mourut le 15 avril 1697, à 42 ans, après avoir été reconnu pour médiateur par les puissances qui traitaient de la paix à Riswick. On a imprimé un petit livre curieux des anecdotes de son règne, 1716, in-12.

CHARLES XII, roi de Suède, et l'un des plus fameux guerriers qui aient paru dans le monde, naquit le 27 juin 1682. Par le testament du roi Charles XI son père, la reine douairière Hedwige-Éléonore de Holstein Gottorp devait avoir l'administration du royaume, conjointement avec cinq sénateurs, jusqu'à ce que ce jeune prince son petit-fils eût 18 ans; mais il fut déclaré majeur à 15 ans, par les états du royaume, et couronné le 24 décembre 1697. Il consomma aussitôt la paix de Riswick, commencée par son prédécesseur. Frédéric-Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, Frédéric IV, roi de Danemarck, et Pierre Alexiowitz, czar de Moscovie, comptant tirer avantage de sa jeunesse, se liguèrent aussitôt contre lui, et projetèrent de l'accabler chacun de son côté. Le premier effet de cette secrète entreprise tomba sur le duc de Holstein, beau-frère du roi de Suède, contre lequel le roi de Danemarck commit quelques hostilités. L'Angleterre, la Hollande, et les princes de la maison de Lunebourg, s'unirent au roi de Suède. Le roi de Danemarck alarmé, demanda et conclut avec le Holstein une paix qu'il avait long-temps éludée, le 18 août 1700, et se soumit aux conditions qui lui furent prescrites par les souverains, garans du traité d'Altona de 1689. A peine cette paix était conclue, que le roi de Suède reçut avis que Nerva était assiégée par une armée de 100,000 Moscovites. Il marcha aussitôt contre le Czar, malgré la rigueur de la saison, et ayant rassemblé 8000 hommes, il arriva le 30 novembre devant le camp des ennemis, les attaqua, et remporta cette victoire éclatante, qui rendra à jamais son nom immortel. 30,000 Moscovites furent tués ou noyés, 20,000 demandèrent quartier, le reste fut pris ou dispersé. Cette victoire ne coûta au vainqueur qu'environ 2000 hommes tués ou blessés. Les Moscovites furent contraints d'évacuer les provinces qu'ils avaient inondées. Le printemps suivant 1701, il marcha droit à Riga contre les Saxons retranchés sur un des bords de la Dune. Il fit passer son armée sur des bateaux, attaqua les Saxons, les força dans tous leurs postes, et remporta sur eux une victoire complète. Il suivit ses conquêtes jusqu'à la diète de Pologne, où il fit déclarer le trône vacant. Tous les efforts du roi Auguste furent inutiles. Les Suédois battirent ses troupes partout; lui-même manqua d'être fait prisonnier à Cracovie. Le roi de Suède fit élire roi de Pologne Stanislas Leczinski; et après s'être rendu maître de la plus grande partie de l'électorat de Saxe, il obligea enfin le roi Auguste à renoncer au royaume de Pologne, et à reconnaître le roi Stanislas. Les articles de ce traité furent ratifiés de part et d'autre, et la paix publiée dans le camp du roi de Suède, à Leipsick et à Dresde, le 24 novembre 1706. Toute l'Europe apprit avec surprise le succès d'une entreprise si importante, et admira le désintéressement du roi de Suède, qui ne demanda rien pour agrandir ses états, ne voulant pour fruit de tant de victoires que la gloire de les avoir remportées. Charles XII ayant ainsi réduit les rois de Danemarck et de Pologne, déclara la guerre à Pierre-le-Grand, czar de Moscovie. Il eut d'abord sur lui plusieurs avantages, gagna un grand nombre de combats, obligea en 1708 les Moscovites d'abandonner la Pologne, et les poursuivit

jusqu'en Moscovie, mais s'étant engagé trop avant, il perdit la fameuse bataille de Pultawa, dans laquelle il fut blessé et perdit 8000 hommes. Le général Lewenhaupt, avec 18,000 hommes, reste de l'armée suédoise, fut contraint trois jours après de se rendre au prince Menzikou, général du Czar. Ce fut le 8 juillet 1709 que se donna cette bataille décisive entre deux des plus fameux monarques de l'univers : Charles XII, après avoir perdu en un seul jour le fruit de tant d'années de travaux et de combats, se retira chez les Turcs à Bender. Le Grand-Seigneur déclara la guerre au Czar à sa sollicitation; mais le grand-visir ayant fait la paix aussitôt, et le roi de Suède refusant de retourner dans son royaume à moins qu'il ne fût escorté par une armée, le Grand-Seigneur envoya contre lui une armée de Tartares pour l'y contraindre. Il se retrancha dans la maison qu'il occupait près Bender. Les Tartares l'y attaquèrent le 11 février 1713 : il y fit des prodiges de valeur; mais le feu ayant été mis dans sa maison, et ayant reçu deux ou trois blessures, il fut obligé de se rendre. On le conduisit à Andrinople. Le Grand-Seigneur lui retira ses bienfaits et ne lui parla plus de son départ. Enfin, après avoir demeuré plus de cinq ans dans les états du Turc, il partit de Demir-Toca le premier octobre 1714, et s'étant déguisé, il arriva le 22 novembre à Stralsund, suivi de trois personnes seulement. Il fut conduit au général Duker, qui le reconnut aussitôt; Charles trouva les affaires bien changées. Le roi Auguste était remonté sur le trône de Pologne. La Suède avait perdu plusieurs provinces, et se trouvait sans commerce, sans argent, sans crédit et sans troupes. Les vieux militaires étaient tués, ou morts de misère. Tel fut l'état déplorable où Charles XII trouva la Suède à son arrivée. Dès le lendemain il visita les fortifications de Stralsund. Sa présence ni sa valeur ne purent la garantir. Les rois de Danemarck et de Prusse s'emparèrent de l'île de Rugen le 17 novembre 1715, et de Stralsund le 22 décembre suivant. Après cette perte, Charles entra en Norwége avec une armée de 20,000 hommes, entreprit le siége de Frédéricshall; mais comme il allait reconnaître la place, une balle perdue le tua le 12 décembre 1718, à 37 ans. On lui a élevé un tombeau dans l'église de Ritterholm, où est la sépulture des rois. Ce prince, la terreur du Nord, avait la taille haute et déliée; le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds, l'air noble et gracieux, le tempérament robuste. Il parlait peu, mais avec justesse; avait des manières affables et prévenantes, une humeur agréable et enjouée; estimant le mérite, et récompensant la valeur jusque dans ses ennemis; égal dans la prospérité et dans les disgrâces; toujours intrépide, entreprenant et magnanime. Avec tant de belles qualités, ce fut un prince plutôt extraordinaire que grand, plus digne d'être admiré qu'imité. Ses longues guerres épuisèrent ses états, et mirent la Suède dans une malheureuse situation dont elle s'est à peine relevée. Il ne fut point marié. Voyez ses histoires par Voltaire, Alderfeld et Norberg. Cette dernière, pesamment écrite, est en 3 vol. in-4°, Amsterdam, 1742.

CHARLES-MARTEL, maire du palais, illustre général des Français, fils de Pepin Héristal et d'Alpaïde, défit Rainfroi, maire du palais de Chilpéric II, et s'empara du gouvernement de France en 718, sous le nom de différens rois, jusqu'à la mort de Thierri en 737, qu'il régna seul sous le titre de duc de France. Son inclination martiale lui fit donner le nom de Martel : il eut en effet presque toujours les armes à la main. Il vainquit les Saxons, les Allemands, les Bavarois, les Noriciens, Eudes, duc d'Aquitaine, et les Sarrasins commandés par Abdérame; ensuite il s'empara de la Bourgogne et de la Provence, et mourut à Cressi-sur-Oise, le 22 octobre 741, après avoir gouverné 24 ans. C'est sous son gouvernement que les laïques, à son exemple, s'emparèrent des biens ecclésiastiques.

CHARLES DE FRANCE, comte de Valois et d'Alençon, surnommé Défenseur de l'église, était fils puîné du roi Philippe-le-Hardi, et naquit en 1270 : c'est de lui qu'on a dit qu'il était fils de roi, frère de roi, oncle de roi, et père de roi, sans avoir été lui-même roi. Ce prince fit la guerre avec succès en Guienne, en Flandre et en Italie. Il mourut à Nogent le 16 no-

vembre 1325, et fut enterré à Paris dans le chœur des Jacobins, où l'on voit son tombeau. Il était père de Philippe VI, dit de Valois, et de Charles, qui fut duc d'Alençon. *Voy.* Alençon.

CHARLES, duc de Bourbon, connétable de France, fils de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzague, naquit le 27 février 1489. Il donna dès sa jeunesse de grandes marques de valeur, et se distingua en Italie et en Bourgogne. Le roi François Ier le fit connétable, le 10 janvier 1515: il combattit vaillamment à la bataille de Marignan et à la conquête du Milanez. Dans la suite, s'étant brouillé avec Louise de Savoie, mère de François Ier, au sujet de la succession de la maison de Bourbon, il traita avec Charles-Quint, et prit les armes contre le roi. Il entra en Provence en 1524, et servit l'année suivante à la bataille de Pavie, où François Ier fut fait prisonnier. Il commanda ensuite les armées de Charles-Quint, et fut tué au siége de Rome en montant des premiers à l'assaut, le 6 mai 1527. L'amour que les soldats lui portaient ne s'éteignit pas avec sa vie. Craignant que les Romains ne l'exhumassent pour insulter à ses cendres, s'ils l'enterraient dans Rome, ils transportèrent son corps à Cayette, où ils lui élevèrent un tombeau digne de lui. Ce tombeau a été détruit après le concile de Trente, et son corps embaumé est conservé dans une armoire. On le montre aux voyageurs. M. Baudot de Jully a donné un roman de son nom, 1706, in-12.

CHARLES DE BOURBON, cardinal, archevêque de Rouen et légat d'Avignon, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit à la Ferté-sous-Jouare en 1523. Il assista au colloque de Poissi, présida à l'assemblée du clergé en 1580; tint un concile en 1581, et se signala par son zèle pour la religion catholique; les chefs de la ligue le déclarèrent roi, après la mort de Henri III, sous le nom de Charles X. Il mourut à Fontenai-le-Comte, où il était détenu par les partisans d'Henri IV, le 9 mai 1590. Il y a eu des monnaies frappées à son nom. Il ne faut pas le confondre avec le cardinal de Bourbon son neveu, mort en 1594.

CHARLES, duc de Bourgogne, surnommé le Hardi, le Guerrier et le Téméraire, fils de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et d'Isabelle de Portugal, naquit à Dijon le 10 novembre 1433. Il se signala en plusieurs batailles, et devint l'ennemi irréconciliable de Louis XI, roi de France. Il succéda aux états de son père en 1467, défit les Liégeois à la bataille de Saint-Tron, et causa de grands maux à la France. La trahison qu'il fit au connétable de Saint-Pol, qu'il livra à Louis XI, lui valut Saint-Quentin, Ham, etc., et le déshonora. Depuis ce jour ses entreprises furent malheureuses. Il perdit les batailles de Granson et de Morat contre les Suisses, et fut tué au siége de Nanci le 5 janvier 1477.

CHARLES, duc de Guienne, frère de Louis XI, était un prince faible, aimant les plaisirs, que les mécontens surent toujours mettre dans leur parti. Louis XI n'osait pas sévir directement contre son frère, il le fit empoisonner par Jourdain Fabre de Versois, abbé de Saint-Jean-d'Angely, confident du prince. Ce monstre donna une pêche empoisonnée à la dame de Monsoreau, maîtresse du prince. Cette dame trouva la pêche si belle, qu'elle la partagea avec son amant; elle en mourut le jour même; le prince languit quelques mois, et mourut le 12 mai 1472, à Bordeaux, où il est enterré dans l'église de Saint-André. Il eut de sa maîtresse Colette de Chambes-Monsoreau, veuve de Louis d'Amboise, dont elle n'avait pas eu d'enfans, deux filles, dont l'une fut religieuse et abbesse de Saint-Pardoux, et l'autre mariée en 1490 au seigneur de Ruffec, dont elle n'eut pas d'enfans. L'empoisonneur fut arrêté, son procès commencé, mais Louis XI le fit surseoir, et il fut trouvé mort dans la prison.

CHARLES DE FRANCE, roi de Naples et de Sicile, fils de Louis VIII, roi de France, et frère de saint Louis, naquit en 1220, et épousa Béatrix, héritière et fille de Raimond Bérenger, comte de Provence. Il suivit saint Louis au Levant en 1248. A son retour, il reçut l'investiture des royaumes de Naples et de Sicile, gagna une sanglante bataille sur Mainfroi, qui y fut tué, en 1266; et une autre deux ans après sur Conradin, duc de Souabe, qui y fut fait prisonnier avec son cou-

sin Frédéric, et auxquels Charles fit trancher la tête. Ce prince se trouva au siége de Tunis en 1270. A son retour, les princes d'Italie conçurent de la jalousie contre lui; et les Siciliens, irrités de ce qu'il avait dépouillé de ses biens Jean, seigneur de l'île de Procida, se révoltèrent. Ils massacrèrent tous les Français le jour de Pâques 1282, à l'heure de vêpres, circonstance qui fit appeler ce massacre *les Vêpres Siciliennes*. Charles en mourut de douleur, à Foggia dans la Pouille, le 7 janvier 1285.

CHARLES II, roi de Navarre, comte d'Evreux, dit le Mauvais, ternit les belles qualités de son esprit par la méchanceté de son caractère. Il fit assassiner Charles d'Espagne, connétable de France, parce qu'on lui avait donné le comté d'Angoulême, qu'il avait demandé pour sa femme, fille du roi Jean. Charles V le fit mettre en prison, d'où s'étant sauvé, il vint à Paris souffler le feu de la discorde, dans l'espérance de se faire déclarer roi de France : il en fut chassé et fit le traité de 1365. Il mourut en 1387, brûlé jusqu'aux os par le feu qui prit à deux draps trempés d'eau-de-vie et de soufre dont il s'était fait envelopper pour ranimer sa chaleur naturelle, usée de débauche.

CHARLES Ier, duc de Lorraine, fils puîné de Louis d'Outremer, naquit à Laon en 953, et fit hommage-lige de ses états à l'empereur Othon II son cousin, ce qui indigna les seigneurs français. Louis-le-Fainéant, son neveu, étant mort, il fut privé de la couronne de France par les états assemblés, en 987, et Hugues Capet fut mis sur le trône. Charles tenta vainement de faire valoir son droit par les armes. Il fut pris à Laon le 2 avril 991, et renfermé dans une tour à Orléans, où il mourut 3 ans après.

CHARLES II, duc de Lorraine, était fils de Jean, duc de Lorraine, empoisonné à Paris le 27 septembre 1382, et de Sophie de Wirtemberg. Il se signala en plusieurs combats, fut connétable en 1418, et mourut en 1430.

CHARLES IV, fils de François, comte de Vaudemont et petit-fils de Charles III, duc de Lorraine, fut un prince généreux, hardi, entreprenant, mais malheureux et inconstant. Louis XIII s'empara de ses états et les lui rendit. Charles se ligua ensuite avec les Espagnols; ils l'arrêtèrent à Bruxelles en 1654, et le firent conduire à la citadelle d'Anvers, de là à Tolède, dont il ne revint qu'en 1659. L'histoire de sa prison se trouve à la fin des Mémoires de Beauvau, Cologne, 1690, in-12. Trois ans après il fit un traité avec Louis XIV, par lequel il cédait à ce prince tous ses états à des conditions avantageuses; mais à peine fut-il retourné à son duché, qu'il se repentit d'avoir fait ce traité, et ne cessa de susciter des affaires à la France. Le roi se saisit de la Lorraine en 1670, et Charles se retira en Allemagne. M. de Turenne le battit à Sintsheim en 1674: il défit à son tour l'arrière-ban d'Anjou, et le maréchal de Créqui, qu'il assiégea et fit prisonnier dans Trèves. Il mourut près de Birkenfeld l'an 1675, âgé d'environ 72 ans. Il fut aussi bizarre dans ses amours que dans ses états. Mari de la duchesse Nicole, il épousa la princesse de Cantecroix. Il passa un contrat de mariage avec une Parisienne nommée Marie-Anne Pajot, fille d'un apothicaire, que Louis XIV fit mettre dans un couvent, et aurait épousé une chanoinesse du Poussai, sans les oppositions de la princesse de Cantecroix.

CHARLES V, duc de Lorraine, et l'un des plus grands capitaines de son siècle, était second fils du duc François et de la princesse Claude de Lorraine, sœur de la duchesse Nicole. Il naquit à Vienne en Autriche le 3 avril 1643. Après la paix des Pyrénées, il vint à Paris, où le roi voulut lui faire épouser la princesse de Montpensier, puis Mlle de Nemours; mais ni l'un ni l'autre de ces mariages n'ayant réussi, par le caprice de Charles IV, il alla trouver l'empereur, au service duquel il s'attacha pour toujours. Charles V se signala contre les Turcs au passage du Raab, et fut général de la cavalerie que l'empereur envoya contre les mécontens de Hongrie. En 1674, il fut mis sur les rangs pour remplir le trône de Pologne; mais n'ayant pu réussir à se faire élire, il passa en Flandre, où il combattit avec valeur à la bataille de Senef. Après la mort de Charles IV son oncle, il prit le titre

de duc de Lorraine, et servit contre la France. Il épousa en 1678 la reine douairière de Pologne; et ne voulant point rentrer dans ses états aux conditions que la France exigeait de lui par le traité de Nimègue, il aima mieux retourner à Vienne, où il fut déclaré généralissime de l'armée impériale contre les Turcs. Il remporta sur eux un grand nombre de victoires, et leur enleva plusieurs places importantes, et mourut à Weltz en Autriche, dans les sentimens d'une grande piété, le 18 avril 1690, à 47 ans. Malgré ses grands talens et les services qu'il rendit à l'empereur, il essuya mille dégoûts à sa cour. Le duc de Lorraine était le chef d'une faction qui avait les inclinations de l'empereur, et qui était cependant la plus faible. Le duc, modeste, pieux, plein de probité, était incapable d'aucune intrigue pour donner de la faveur à sa faction. Les princes de Bade, au contraire, chefs de l'autre faction, avaient pour eux l'armée, les grands seigneurs, et ne rejetaient aucun moyen pour faire ôter le commandement de l'armée au duc de Lorraine. Ils cherchaient à rendre suspect son attachement à la maison d'Autriche; ils le représentaient toujours prêt à faire son accommodement avec la France. Ils laissaient manquer ses armées du nécessaire; ce qui contraignit le duc à lever le siége de Bude. L'empereur n'avait pas la force de suivre son inclination pour le duc, et de l'affranchir des cabales des princes de Bade. Labrune a donné sa vie in-12. Il a aussi paru sous son nom un testament politique, Leipsic, 1696, in-8°, attribué au cardinal de Furstemberg, ou à un ministre autrichien, M. Destrumar.

CHARLES DE LORRAINE, savant et célèbre cardinal, fils de Claude de Lorraine, premier duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, naquit à Joinville le 17 février 1525. Il se distingua par ses talens et par son éloquence, et fut archevêque de Reims et de Narbonne et ministre d'état. Le cardinal de Lorraine se déclara avec zèle contre les calvinistes, assista avec éclat au colloque de Poissi et au concile de Trente, et tint à son retour un concile provincial à Reims en 1564. Il eut grande part au gouvernement du royaume, fit plusieurs fondations, et mourut à Avignon le 26 décembre 1574. On a de lui plusieurs ouvrages.

CHARLES-EMMANUEL, duc de Savoie, surnommé le Grand, naquit au château de Rivoles le 12 janvier 1562. Il se signala par sa valeur en plusieurs siéges et combats, s'attira beaucoup de disgrâce par son ambition, et mourut à Savillan le 26 juillet 1630, à 78 ans. C'était un prince savant, spirituel et ami des gens de lettres. Il passa pour un des plus grands capitaines de son siècle. Il était si impénétrable dans ses desseins, que l'on disait communément que les secrets de son cœur étaient plus inaccessibles que son pays. Il ne faut pas le confondre avec Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, mort en 1675.

CHARLES-EMMANUEL III, devint roi de Sardaigne par l'abdication de son père Victor-Amédée, en 1730. Il se trouva engagé dans les guerres de 1734 et 1744, dont il se tira avec honneur et agrandissement de ses états. Sa cour était simple; il regardait toute dépense superflue comme un bien enlevé illégitimement à ses sujets, qui n'ont jamais été plus heureux que sous son règne. La mort l'aurait enlevé trop tôt pour eux le 20 février 1773, si son fils Victor-Amédée III n'avait marché sur ses traces. Il avait été marié trois fois.

CHARLES-LE-GUERRIER, duc de Savoie, était fils d'Amédée IX et frère de Philibert Ier, auquel il succéda, en 1482. C'était un prince bien fait, sage, vertueux, affable, libéral et instruit. Il eut beaucoup de traverses à essuyer au commencement de son règne, ce qui lui fit prendre pour devise un soleil naissant sur une tempête, avec ces mots : *Non tamen indè minùs*. Il épousa Blanche de Montferrat, fille de Guillaume Paléologue VI, marquis de Montferrat, dont il eut un fils qui lui succéda. Charles-le-Guerrier promettait un règne glorieux lorsqu'il mourut le 13 mars 1489, à 21 ans. On soupçonna le marquis de Saluces, qu'il avait vaincu, et dont il avait subjugué le pays en personne, de l'avoir fait empoisonner.

CHARLES DE SAINT-PAUL, supérieur-général de la congrégation des feuillans, est connu par son Tableau de la rhétorique française et sa Géographie sacrée, imprimée avec celle de

Samson et d'Eusèbe, Amsterdam, 1707, 3 vol. in-fol. Il se nommait Vialard, et mourut évêque d'Avranches en 1644.

CHARLES (René), professeur royal de médecine à Besançon, mort en 1752, a composé *Quæstiones medicæ circa thermas Borbonienses et Plumbarias; Observations sur la Dyssenterie*, 1741, in-4°; *Sur les pleurésies et les fièvres*, in-8°; *Sur les rhumes*, 1743; *Sur la maladie contagieuse des bœufs et des vaches en Franche-Comté*, 1744, in-4°.

CHARLETON (Walter), médecin anglais, né en 1619, a donné *Exercitationes physi-comedicæ, sive œconomia animalis*, Londres, 1659, in-12; l'édition de la Haie, 1681, in-12, est plus ample: *Exercitationes pathologicæ*, Londres, 1661, in-4°; *De differentiis et numinibus animalium*, Oxfort, 1673, in-fol.; *De scorbuto*, Londres, 1671, in-8°, et de plusieurs autres livres de médecine en anglais. Il est mort vers 1695, à 76 ans.

CHARLEVAL (Jean-Louis Faucon de Ris, seigneur de), ami de Sarrasin et de Scarron, écrivait poliment en vers et en prose. Il mourut en 1693, à 80 ans, et laissa un recueil de ses lettres et de ses poésies manuscrites. On a recueilli en 1759, in-12, ceux de ses ouvrages qui étaient répandus dans des recueils contemporains.

CHARLEVOIX (Pierre-François-Xavier de), jésuite, né à Saint-Quentin en 1684, mort en 1761, à 78 ans. Il a travaillé pendant 24 ans au journal de Trévoux. Il a donné en outre l'Histoire du Japon, 2 vol. in-4°, ou 9 volumes in-12, depuis en 6; l'Histoire de Saint-Domingue, 2 vol. in-4°, ou 4 volumes in-12; l'Histoire du Paraguay, 6 vol. in-12, ou 3 vol. in-4°; l'Histoire de la Nouvelle-France, 6 vol. in-12, ou 3 vol. in-4°, fig.; ouvrages curieux et sensés, qui demanderaient un peu plus de précision dans le style.

CHARLIER (Jean), célèbre docteur, plus connu sous le nom de Gerson, village du diocèse de Reims, où il naquit le 14 décembre 1363, vint étudier à Paris au collége de Navarre. Il fut chanoine de Paris, docteur de Sorbonne en 1392, et chancelier de l'église et de l'université de Paris, en la place de Pierre d'Ailly son maître, en 1395. Il assista avec éclat aux conciles de Pise et de Constance. Il eut la principale part aux affaires traitées en ce dernier concile, et en fut comme l'âme et la langue. Gerson se retira ensuite à Lyon, craignant l'indignation du duc de Bourgogne, parce qu'il avait fait condamner par les docteurs de Paris, dans le concile de Constance, les propositions de Jean Petit, qui avait eu la lâcheté de justifier le meurtre du duc d'Orléans, assassiné par les ordres du duc de Bourgogne. Il y vécut dans la retraite et dans les exercices d'une vie humble et pénitente, instruisant la jeunesse, et y mourut le 12 juillet 1429, à 66 ans. La meilleure édition de ses œuvres est celle de M. Dupin, en 1706, 5 tom. in-fol. Gerson fut l'un des plus grands hommes de son siècle. Il était sage, prudent, inflexible dans la défense de la vérité, et joignait à la science de la théologie une solide piété, et beaucoup de dévotion. Quelques auteurs lui attribuent l'excellent livre de l'Imitation de J.-C.

CHARLIER (Gilles), savant docteur de Sorbonne, natif de Cambrai, dont il fut élu doyen en 1431, se distingua au concile de Bâle en 1433, et mourut doyen de la faculté de théologie de Paris en 1472. On a de lui divers ouvrages dans Canisius, et imprimés à Bruxelles en 1478 et 1479, 2 volumes in-fol. sous le nom de *Carlierii sporta et sportula*.

CHARNACÉ (Hercule, baron de), habile négociateur et brave officier, était créature du cardinal de Richelieu, et fut ambassadeur de Louis XIII auprès de Gustave, roi de Suède, auprès des États-généraux, et ailleurs. Il fut tué en 1637 au siége de Breda, à la tête du régiment qu'il commandait au service des états.

CHARON, fils d'Erèbe et de la Nuit, et batelier des enfers, auquel, selon la fable, on était obligé de payer une pièce de monnaie pour le passage du fleuve Lethé. C'est pour cette raison que les païens avaient coutume de mettre quelque pièce de monnaie dans la bouche des morts, afin qu'ils eussent de quoi payer quand Charon les passerait dans sa barque. Au reste, Charon, en égyptien, signifie un batelier.

CHARONDAS, célèbre législateur des Thuriens, natif de Catane, défendit sous peine de mort, de se trou-

ver armé dans les assemblées : mais un jour, y étant allé lui-même à la hâte, sans prendre garde qu'il avait son épée, on ne lui eut pas plutôt fait apercevoir sa méprise, qu'il se la passa au travers du corps, vers 440 avant J.-C. Une de ses lois excluait des charges publiques ceux qui, ayant des enfans, se remariaient, dans l'idée qu'ayant paru mauvais pères, ils seraient mauvais magistrats.

CHARONDAS, ou LOUIS LE CHARON, savant avocat du 16e siècle, et lieutenant-général de Clermont, natif de Paris, dont on a divers ouvrages, mourut en 1617.

CHARPENTIER (François), naquit à Paris le 15 février 1620. Il fut reçu de l'académie française en 1651, et ensuite de celle des inscriptions et belles-lettres. Charpentier se rendit savant dans la connaissance de l'antiquité et de la critique : il se fit estimer de M. Colbert et des savans, et mourut le 22 avril 1702, à 82 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° la Vie de Socrate, in-12 ; 2° la Traduction de la Cyropédie, in-12; 3° Discours touchant l'établissement d'une compagnie française pour le commerce des Indes orientales, in-4° ; 4° De l'excellence de la langue française, 1683, 2 vol. in-12 ; 5° *Carpentariana*, in-12, etc.

CHARPENTIER (Marc-Antoine), l'un des plus savans et des plus laborieux musiciens du 17e siècle, naquit à Paris en 1634. Il fut maître de musique de la Sainte-Chapelle de Paris, et intendant de la musique de M. le duc d'Orléans, petit-fils de France, auquel il apprit la composition. Il mourut à Paris en 1702. On a de lui *Médée*, *Philomèle* et d'autres opéras, des motets, et plusieurs autres pièces considérables de musique.

CHARPENTIER (Hubert), vertueux prêtre, naquit à Coulommiers, au diocèse de Meaux, le 3 novembre 1565, fut licencié en théologie de la maison et société de Sorbonne, établit les prêtres du Calvaire sur la montagne de Betharam en Béarn, sur le mont Valérien près de Paris, et à Notre-Dame de Garaison, au diocèse d'Auch. Il mourut à Paris au presbytère de Saint-Jean-en-Grève, en odeur de sainteté, le 10 décembre 1650, à 89 ans.

CHARRI (Jacques Prévôt de), gentilhomme languedocien, s'attacha dans sa jeunesse au brave Montluc, qui l'avait choisi pour son enseigne, en 1551, et qui le chargea des expéditions les plus dangereuses dans les guerres de Piémont et de Toscane. Sa bravoure fit jeter les yeux sur lui et sur les dix enseignes qu'il commandait, pour former la garde du roi en 1563. Le 31 décembre de la même année, il fut assassiné sur le pont Saint-Michel, par treize assassins, au nombre desquels était Châtellier-Portant, dont Charri avait tué le frère. M. de Montluc et autres attribuent cet assassinat à Dandelot, colonel-général de l'infanterie, que Charri ne voulait pas reconnaître pour son chef. Au reste, rien n'est si aisé à concilier, c'est que Dandelot aura choisi Châtellier, parce qu'il était l'ennemi de Charri.

CHARRON (Pierre), né à Paris en 1541, s'est rendu fameux par son livre *de la Sagesse*, Bordeaux, 1601, in-8°; Elzevir, in-12, 1646, ou sans date. Il se fit recevoir docteur en droit à Bourges, et exerça à Paris la fonction d'avocat pendant cinq ans. Il s'adonna ensuite tout entier à la prédication et à l'étude de la théologie. Il s'y distingua tellement, que plusieurs évêques s'empressèrent à lui donner de l'emploi. Il posséda des bénéfices considérables, fut successivement théologal de plusieurs cathédrales, et secrétaire de l'assemblée du clergé de France en 1595. Il mourut subitement à Paris le 16 novembre 1603. Outre le Traité de la Sagesse, on a de lui les trois Vérités contre les athées, les païens et les hérétiques, 1595, in-8° ; seize discours chrétiens, Bordeaux, 1600, in-8°.

CHARTIER (Alain), secrétaire des rois Charles VI et Charles VII, fut si estimé de Marguerite d'Ecosse, première femme de Louis XI, à cause de ses écrits, que cette princesse l'ayant vu endormi sur une chaise, s'approcha de lui et le baisa. Comme les seigneurs de sa suite étaient surpris de cette action, elle dit en riant, *qu'elle n'avait pas baisé l'homme, mais la bouche qui avait prononcé tant de belles choses*. Alain Chartier, qui réussissait mieux en prose qu'en vers, fut appelé le père de l'éloquence française. On le croit mort vers 1458. Ses Œu-

vres ont été imprimées en 1617, in-4°. On estime surtout le *Curial* et le Traité de l'espérance. On trouve dans ce recueil beaucoup de pièces qui lui ont été faussement attribuées.

CHARTIER (GUILLAUME), mort en 1472, fameux docteur en droit, était parvenu à l'évêché de Paris, par l'élection, suivant la pragmatique. Il fut député par les bourgeois de cette ville, vers les princes ligués pour la guerre du bien public; il approuva leurs raisons, et les fit introduire dans Paris; ce qui indisposa si fort Louis XI contre lui qu'on a taxé ce prince de l'avoir fait empoisonner. Il fit effectivement ôter son épitaphe, qu'il laissa remettre dans la suite.

CHARTIER (JEAN), moine et chantre de Saint-Denis, a fait une vie de Charles VII, que Denis Godefroy a fait imprimer avec des remarques et d'autres pièces. Au Louvre, in-fol., 1661.

CHARTIER (RENÉ), né à Vendôme, fut reçu docteur en médecine de la faculté de Paris, et mourut d'apoplexie, le 29 octobre 1654, à 82 ans; c'est lui qui a donné l'*Hippocrate* et le *Galien*, grec et latin, Paris, 1639, 13 vol. qui se relient ordinairement en 9 vol. in-fol. L'édition en est très-belle, mais elle est peu estimée des savans. Cette entreprise l'avait ruiné. Il eut un fils, médecin à Paris.

CHARTRES (RENAUD DE), archevêque de Reims en 1414, fut cardinal en 1438, et chancelier en 1425. Il rendit de grands services à Charles VII, et mourut en 1445.

CHASLES (GRÉGOIRE DE), né à Paris le 17 août 1659, étudia au collége de la Marche, où il fit la connaissance de M. de Seigneley, qui lui procura de l'emploi dans la marine. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager en Canada, au Levant, aux Indes orientales. Il fut fait prisonnier en Canada par les Anglais. Il fut aussi prisonnier en Turquie; c'était un homme enjoué, qui aimait la bonne chère, en même temps satirique, surtout contre les moines et la constitution. Quelques-unes de ses saillies le firent chasser de Paris, et reléguer à Chartres, où il vivait assez mesquinement en 1719 ou 1720. Il est auteur des *Illustres Françaises*, 3 vol. in-12, contenant sept histoires, augmentées de deux histoires dans l'édition d'Utrecht, 1737, 4 vol. in-12, et de Paris, 4 vol. Mais ces deux histoires sont bien inférieures aux autres; du Journal d'un voyage fait aux Indes orientales, sur l'escadre de M. du Quesne, en 1690 et 1691, Rouen, 1721, 3 vol. in-12; du tome 6 de Don Quichotte. Quoique de Chasles fût avocat, il ne faut pas lui attribuer le Dictionnaire de justice, police et finances, par François-Jacques Chasles, 1725, 3 vol. in-fol.

CHASSAIGNE (ANTOINE DE LA), docteur de Sorbonne en 1710, ensuite directeur du séminaire des missions étrangères, naquit à Chateaudun, et mourut en 1760, à 73 ans. Il est auteur de la Vie de M. Pavillon, évêque d'Aleth, 3 vol. in-12, écrite avec trop de négligence. Il eut beaucoup à souffrir par son attachement au parti opposé à la bulle *Unigenitus*.

CHASSÉ (CLAUDE-LOUIS-DOMINIQUE LE), écuyer, seigneur du Ponceau, et acteur de l'Opéra, a débuté sur ce théâtre au mois d'août 1721. Il a fait les délices du public, jusqu'en 1757, qu'il a demandé sa retraite. C'était la plus célèbre basse-taille et le plus grand acteur qui ait paru sur ce théâtre. Il est mort au mois d'octobre 1786. Depuis 50 ans il jouissait de la pension de musicien de la chambre du roi, qui est de 100 livres, somme modique pour un homme comme lui, mais bien honorable, puisque le roi le fit mettre sur la liste de ceux qui pouvaient y prétendre, où il n'était pas, et la lui donna, rendant par là justice aux talens qu'il lui connaissait.

CHASSENEUZ (BERTRAND), natif d'Issy-l'Évêque en Bourgogne, en 1480, exerça la profession d'avocat du roi à Autun jusqu'en 1522; François Ier le nomma conseiller au parlement de Paris, puis président au parlement de Provence. Il occupait cette place, quand cette cour rendit l'arrêt contre les habitans de Cabrières et de Mérindol. Il en empêcha l'exécution tant qu'il vécut, et mourut en 1542. On a de lui divers ouvrages, entre autres un Commentaire sur la coutume de Bourgogne, dont la dernière édition est celle du président Bouhier, 1717, in-4°, refondue dans celle qu'il a donnée depuis en 2 vol. in-fol. Il faut laisser aux collecteurs d'anecdotes sa préten-

due défense des rats par-devant le juge de l'officialité d'Autun, qui voulait les excommunier. Nous n'en faisons mention ici que pour dire qu'il n'était pas question de rats qui désolaient le pays, mais de mouches qui mangeaient le raisin dans le territoire de Beaune; qu'il ne demanda pas un délai pour qu'elles eussent le temps de comparaître, mais qu'il approuva l'excommunication qu'on était dans l'usage de pratiquer contre les animaux malfaisans, dans ses *Consilia*, Lugduni, 1531, in-fol., et non pas dans son *Catalogus gloriæ mundi*, Lugduni, 1529, in-fol.; l'un et l'autre réimprimés plusieurs fois depuis. C'est une des fables du *Martyrologe des protestans*. Chasseneuz est encore auteur d'un livre assez rare, intitulé *Épitaphes des rois de France*, en vers français, avec des distiques latins, Bordeaux, in-8°. Il avait épousé Pétronille Languet, qui lui survécut, ainsi que son fis, conseiller au parlement de Dijon

CHASTE (Aymar de Clermont), chevalier de Malte, fut envoyé par la reine Marie de Médicis en 1583, avec 800 hommes, dans les îles Açores, pour y soutenir le parti de dom Antoine, roi de Portugal. Le parti du roi y fut détruit, et Chaste revint en France avec les siens, que les Espagnols épargnèrent. Lorsque Henri IV parvint à la couronne, Chaste lui envoya l'assurance de sa fidélité, et les clefs de la ville de Dieppe qu'il tenait. Il fut aussi grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare, qu'il fit refleurir, et mourut en 1603.

CHASTELET (Gabrielle-Émilie de Breteuil, épouse de Florent-Claude, marquis du), dame illustre par son esprit et par son amour pour les sciences, naquit en 1706, et mourut en 1749. On a d'elle des Commentaires sur Newton, 1759, 2 vol. in-4°. De son vivant elle avait donné *Institutions physiques*, 1740, in-8°.

CHASTEUIL. *Voy.* Galaup.

CHASTRE (Edme, marquis de la), comte de Nançay, connu por les mémoires qu'il a laissés, et qui se trouvent avec ceux de la Rochefoucault, fut maître de la garde-robe du roi, puis colonel-général des Suisses et Grisons en *1643. Il* se signala à la bataille de Nortlingue, où il demeura prisonnier, et fut tué à la guerre d'Allemagne, en 1645.

CHASTRE (Claude de la), maréchal de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur du Berri et d'Orléans. Celui-ci s'éleva par son mérite et par la faveur du connétable de Montmorency, dont il avait été page. Il se signala en divers siéges et combats, et s'étant jeté dans le parti de la ligue, il se saisit du Berri, qu'il remit dans la suite au roi Henri IV, lequel lui conserva la dignité de maréchal de France. Il mourut le 18 décembre 1614, à 78 ans. La maison de la Chastre a produit plusieurs autres personnes illustres, entre autres Louis de la Chastre, fils du précédent, qui, sans beaucoup de mérite, eut cependant le bâton de maréchal en 1616, et mourut en 1630; Pierre de la Chastre, archevêque de Bourges et cardinal, mort en 1171.

CHAT (Aymeri), de la maison de Chapt de Rastignac, fut d'abord trésorier de l'Église romaine, selon Ughelli, puis nommé évêque de Volterre et gouverneur de Bologne, ensuite transféré à l'évêché de la même ville, en 1361. Il obtint en 1365 de l'empereur Charles IV la confirmation des priviléges de son église, et le titre de prince de l'empire. Il donna l'église de Saint-Michel-des-Bois aux moines du mont Olivet, établit à Bologne les camaldules et les célestins, y bâtit en 1367 une partie considérable de la chartreuse, et y fit fleurir l'université, dont il était chancelier, en y attirant des savans de toutes parts. Il fut transféré en 1371 à l'évêché de Limoges, et nommé gouverneur de toute la vicomté de Limoges. Il mourut la veille de Saint-Martin, en 1390.

CHAT (Raymond Chapt de Rastignac), seigneur de Messilhac, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur d'Auvergne, fut un des généraux de son temps les plus recommandables par sa valeur et par sa fidélité pour ses rois, auxquels il donna les preuves les plus éclatantes de zèle et d'attachement, pendant les troubles qui agitaient la France. Il s'opposa avec autant de succès que de courage aux entreprises des ligueurs, en Auvergne, déconcerta leurs projets, leur

enleva plusieurs places, gagna en 1590 la bataille d'Issoire contre le comte de Randan, celle de Villemur en 1592 contre le duc de Joyeuse, et prit des mesures si efficaces pour les intérêts du roi, qu'il vint à bout de rétablir entièrement la paix dans cette province. Il marcha en 1594 contre les révoltés, connus sous le nom de *tard-venus*, qui s'étaient assemblés dans le Limousin, les attaqua, en tua deux mille près de Limoges, et les mit entièrement en déroute. Le roi, pour le récompenser de ses services, le nomma chevalier du Saint-Esprit en 1594. Il fut tué le vendredi 26 janvier 1596, à la Fère, où il était allé pour traiter de quelques affaires avec le roi. M. de Thou l'appelle un homme d'un courage infatigable, *virum indefessæ virtutis*. *Voy.* RASTIGNAC.

CHATEAU (GUILLAUME), habile graveur, natif d'Orléans, dont on a plusieurs belles estampes d'après le Poussin. Il se fit estimer de M. Colbert, qui récompensa son mérite, et mourut à Paris en 1683, à 50 ans. Il a gravé à l'eau forte le martyre de saint Étienne; saint Paul recouvrant la vue; les Aveugles de Jéricho; la Mort de Germanicus, etc.

CHATEAUBRIAND (FRANÇOISE DE FOIX, épouse de Jean de Laval, comte de), fut maîtresse de François Ier, avant la duchesse d'Étampes. Varillas rapporte que son mari lui fit ouvrir les veines, ce qui est invraisemblable. Elle protégea constamment ses frères, les maréchaux de Lautrec et de Foix, et mourut en 1537.

CHATEAUBRUN (JEAN-BAPTISTE VIVIEN DE), né à Angoulême en 1686, fut sous-gouverneur de M. le duc de Chartres, et reçu à l'académie française. Il est auteur de plusieurs tragédies. *Mahomet II*, 1714; *les Troyennes*; 1754; *Philoctète*, 1755; *Astyanax*, 1756. Il est mort en 1775.

CHATEAUNEUF (RENÉE DE RIEUX, dite la Belle), était petite-fille de Jean IV, sire de Rieux. *Voy.* ce mot. Elle fut élevée fille d'honneur de Catherine de Médicis, et tendrement aimée de Henri III, avant qu'il fût roi. Lorsque ce prince se maria, il voulut lui faire épouser François de Luxembourg, comte de Brienne, qui la refusa. Elle épousa un Florentin nommé Antinotti, qu'elle tua de sa propre main en 1577, parce qu'elle le surprit en adultère. Elle se remaria à Philippe Altoviti, baron de Castellane, en Provence, qui fut tué par le grand-prieur de France en 1586, et à qui il rendit la pareille; car, en mourant, il lui plongea son épée dans le ventre.

CHATEAUNEUF (CHARLES DE L'AUBESPINE, marquis de), conseiller-clerc au parlement, fut envoyé en ambassade en plusieurs endroits, et reçut les sceaux en 1630. Il présida en 1632 au jugement du maréchal de Marillac, mais il perdit les sceaux le 25 février 1633, et fut mis en prison. L'on croit que sa disgrâce vint de la joie qu'il témoigna pendant la maladie du cardinal, espérant lui succéder dans sa faveur. Anne d'Autriche le tira de prison au commencement de sa régence, lui rendit les sceaux en 1650, et les lui ôta l'année suivante, parce qu'il cabalait contre la cardinal Mazarin. Il mourut en 1653. *Voy.* AUBESPINE.

CHATEAURENAUD (FRANÇOIS-LOUIS ROUSSELET, comte de) passa en 1661 dans le service de la marine, fut blessé à l'expédition de Gigeri, se distingua tellement avec un seul vaisseau contre les corsaires de Salé, et rendit de si grands services dans les mers d'Espagne, qu'il fut élevé au rang de chef d'escadre en 1673. Alors il commanda en chef contre le jeune Ruyter, qu'il défit en 1675. Il conduisit un convoi en Irlande en 1689, et l'année suivante il en ramena les troupes françaises et 18,000 Irlandais. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il ramena les flottes espagnoles en Europe, et quoiqu'elles eussent été pillées à Vigo, comme le comte n'y avait relâché que malgré lui, et parce que les officiers espagnols ne voulurent pas relâcher en France, le roi lui en écrivit pour lui témoigner sa satisfaction. Il fut fait maréchal de France en 1703, et mourut en 1716, à 80 ans, laissant plusieurs enfans.

CHATEAUROUX. *Voy.* MAILLY.

CHATEIGNERAIE (FRANÇOIS-CATHERINE de la), était lié d'amitié avec Gui Chabot, seigneur de Jarnac. Quelques femmes inconsidérées ayant rapporté au père de Jarnac que son fils s'était vanté d'avoir eu commerce avec sa belle-mère, et qu'elles le savaient de la Chateigneraie, Jarnac en reçut

des reproches de son père. Il protesta que cela était faux, et publia aussitôt un démenti qui s'adressait visiblement à la Chateigneraie. Ils obtinrent de Henri II ce qu'ils n'avaient pu obtenir de François Ier, qui était de combattre à outrance. Le 10 juillet 1547 le combat se fit en champ clos dans le parc de Saint-Germain-en-Laye, en présence du roi, du connétable de Montmorency et de plusieurs autres seigneurs. La Chateigneraie, après avoir reçu plusieurs blessures, tomba à terre d'un revers qu'il reçut sur le jarret. Jarnac supplia le roi d'accepter le don qu'il lui faisait de la Chateigneraie, qui ne voulait pas demander la vie. Le roi, touché par les prières de Jarnac et de Montmorency, permit que l'on portât la Chateigneraie dans sa tente pour le panser; mais de désespoir il débanda sa plaie et mourut trois jours après. Il avait été l'insultant dans le combat, et Jarnac le soutenant.

CHATEL (Tanneguy du), gentilhomme de Bretagne, passa en Angleterre en 1404, pour venger la mort de son frère aîné, tué par les Anglais devant l'île de Jersey : il y causa beaucoup de dommages, et revint de cette expédition chargé d'un riche butin. Il commanda ensuite en Italie les armées de Louis d'Anjou, roi de Sicile, et défit en 1410 l'armée de Ladislas. De retour en France, il fut chambellan du roi, prévôt de Paris et maréchal de Guienne, pour Charles, dauphin de France, auquel il rendit de grands services contre Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, qui fut poignardé à Montereau-faut-Yonne le 10 septembre 1419. On accuse Tanneguy du Châtel d'avoir été un des meurtriers de ce prince; d'autres disent qu'il s'en justifia auprès de Philippe-le-Bon. Quoi qu'il en soit, il mourut en Provence en 1449. Il ne faut pas le confondre avec Tanneguy du Châtel, vicomte de la Bellière, son neveu, qui eut un grand crédit sous les rois Charles VII et Louis XI, et qui fut tué au siége de Bouchain en 1477. C'est lui qui fit faire les funérailles de Charles VII, abandonné par les courtisans occupés à faire leur cour à Louis XI. Il employa 30,000 écus à faire ces funérailles, et n'en fut remboursé que 10 ans après. François II ayant été négligé de même par les Guises après sa mort, on trouva sur son drap mortuaire : *Tanneguy du Châtel, où es-tu?*

CHATEL (Pierre du), *Castellanus*, l'un des plus savans prélats du 16e siècle, natif d'Arc-en-Barrois, après avoir étudié et régenté à Dijon, voyagea en Allemagne, en Italie et dans la Grèce, où il se fit estimer des savans. De retour en France, il devint lecteur et bibliothécaire du roi François Ier, évêque de Tulle en 1539, de Mâcon en 1547, grand-aumônier de France en 1548, enfin évêque d'Orléans en 1551 : il y mourut d'apoplexie en prêchant, le 3 février 1552. Il était savant dans les langues orientales et prêchait avec beaucoup d'éloquence. On a de lui quelques ouvrages. Pierre Galand en a écrit la vie. Baluse l'a fait imprimer, Paris, 1684, in-8°.

CHATEL (Jean), fils d'un marchand drapier de Paris, attenta à la vie du roi Henri IV, auquel il donna un coup de couteau dans la lèvre d'en-bas, qui lui rompit une dent, le 24 décembre 1594. Ce jeune homme, âgé de 19 ans, fut arrêté et condamné au dernier supplice. Les jésuites furent regardés comme les auteurs de cet assassinat, la résolution de Chatel étant due à l'instruction qu'il avait reçue chez eux. Le même arrêt qui condamna Chatel bannit les jésuites de France ; ils n'y revinrent que dix ans après. Les jésuites Guignard et Gueret, chez qui l'on avait trouvé des écrits qui favorisaient cette doctrine, furent pendus.

CHATELAIN (Georges), *Castellanus*, gentilhomme flamand, fut élevé à la cour des ducs de Bourgogne, et passait pour un des hommes de son temps qui entendaient le mieux la langue française. Il eut pour disciple Jean Moulinet, et mourut en 1475. On a de lui, 1° un Recueil en vers français des choses merveilleuses advenues de son temps, 1531, in-4°, et à la fin de la Légende de Faifeu, 1723, in-8°.; 2° *le Chevalier délibéré*, ou la mort du duc de Bourgogne devant Nancy, 1489, in-4°; quelques-uns l'attribuent à Olivier de la Marche; 3° Histoire du chevalier Jacques de Lalain, Anvers, 1634, in-4°; 4° les Épitaphes d'Hector et d'Achille, 1525, in-8°.

CHATELAIN (Claude), chanoine

de l'église de Paris sa patrie, possédait dans un degré supérieur la science des liturgies, des rits et cérémonies de l'église. Il avait parcouru l'Italie, la France, l'Allemagne, et partout il avait étudié les usages particuliers de chaque église particulière. Il mourut en 1712, à 73 ans. On a de lui un Martyrologe universel, Paris, 1709, in-4°; Vie de saint Chaumont, 1697, in-12.

CHATELAIN (Henri), né à Paris en 1684, fut conduit en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes : il y fut pasteur de l'église vallone d'Amsterdam, où il mourut le 19 mai 1743. Ses sermons ont été imprimés à Amsterdam, 1759, 6 vol in-8°.

CHATELET (Paul Hay, seigneur du), gentilhomme d'une ancienne maison de Bretagne, et l'un des quarante de l'académie française, fut avocat-général au parlement de Rennes, ensuite maître des requêtes et conseiller d'état. La cour le chargea de diverses commissions importantes ; mais ayant refusé d'être du nombre des juges au procès du maréchal de Marillac, il fut mis en prison, d'où il sortit quelque temps après. On rapporte qu'étant un jour avec M. de Saint-Preuil, qui sollicitait la grâce du duc de Montmorenci, le roi lui dit : « Je pense que M. du Chatelet voudrait avoir perdu un bras pour sauver M. de Montmorenci. » Il répondit : « Je voudrais, sire, les avoir perdus tous deux, car ils sont inutiles à votre service, et en avoir sauvé un qui vous a gagné des batailles, et qui vous en gagnerait encore. » Du Chatelet mourut le 6 avril 1636, à 43 ans. On a de lui l'Histoire de Bertrand du Guesclin, 1666, in-fol., et 1693, in-4°; Observations sur la condamnation du maréchal de Marillac, in-4°; une Prose rimée contre les Marillacs dans le journal du cardinal de Richelieu; Recueil de pièces pour servir à l'histoire, 1635, in-fol., et plusieurs ouvrages en vers et en prose.

CHATELUS (Claude de Beauvoir, seigneur de), vicomte d'Avalon, et maréchal de France, d'une famille noble et ancienne, suivit le parti des ducs de Bourgogne, dont il était né sujet, et desquels il reçut de grands biens. Il fut employé en des affaires importantes, et mourut à Auxerre en 1453.

CHATILLON, (Gaucher, seigneur de) suivit le roi Philippe-Auguste au voyage de la Terre-Sainte, et se signala au siége d'Acre en 1191. A son retour, il fut sénéchal de Bourgogne et bouteiller de Champagne. Il accompagna le roi à la conquête du duché de Normandie en 1203 et en 1204, et prit ensuite le nom de comte de Saint-Paul, sa femme ayant hérité de ce comté. Il suivit le comte de Montfort en Languedoc contre les Albigeois, eut le commandement de l'armée du roi en Flandre, prit Tournai, donna des preuves de son courage à la bataille de Bouvines, en 1214, se croisa derechef contre les Albigeois en 1219, et mourut au mois d'octobre de la même année. Il ne faut pas le confondre avec Gaucher, seigneur de Châtillon, connétable de France sous Philippe-le-Bel, qui eut la principale direction des affaires sous le roi Louis-Hutin, dont la notice se trouve à la suite de cet article. La maison de Châtillon a produit un très-grand nombre d'autres personnes illustres et de guerriers célèbres. Elle tire son nom de la ville de Châtillon-sur-Marne, entre Epernai et Château-Thierry.

CHATILLON (Gaucher de), comte de Porcean, était de l'illustre maison de Châtillon-sur-Marne, qui possédait la terre de ce nom dès le onzième siècle, et arrière petit-fils du précédent. Les actions de valeur qu'il fit à la journée de Courtrai lui valurent l'épée de connétable que lui donna Philippe-le-Bel en 1302. Il eut grande part à la victoire de Mons-en-Puelle ; conduisit Louis Hutin en Navarre, et le fit couronner à Pampelune en 1328. Il mourut en 1329, à 80 ans. Cette maison a été fameuse dans plusieurs de ses branches, celles de Saint-Paul, de Blois, de Dampierre.

CHATILLON (Jacques de), fut amiral de France, et perdit la vie à la bataille d'Azincourt, le 25 octobre 1415.

CHATILLON (Nicolas de), ingénieur de Châlons en Champagne, donna le dessin de la place royale à Paris, et conduisit les ouvrages du pont Neuf. Il est mort en 1616.

CHATILLON (Louis de), peintre en émail, graveur et dessinateur de l'académie des sciences, était de Sainte-

Menehould. Louis XIV lui fit faire différens portraits en émail. Il a gravé les parques filant la destinée de Marie de Médicis, d'après Rubens; une partie des conquêtes de Louis XIV, d'après Le Clerc. Il est mort en 1734.

CHATILLON (Odet de). *Voy*. Coligny.

CHATILLON, poète. *Voy*. Castiglioni.

CHATTERTON (Thomas), étonnant personnage, qui aurait augmenté la liste des enfans célèbres de Baillet, s'il fût né plus tôt, naquit à Bristol le 20 novembre 1752. Il fut envoyé à l'école de charité, où en peu de temps il apprit à lire, écrire et calculer. A 14 ans il était clerc d'un procureur à Bristol, chez qui il resta trois ans. Quoique son éducation parût tournée de ce côté, on découvrit bientôt son génie pour la poésie, pour les antiquités, principalement pour le blason. Ses premiers ouvrages parurent dans le *Town and Country Magasine*, de mars 1769, où il donna l'extrait de deux manuscrits écrits il y avait 300 ans, par un moine, concernant Henri II. Au mois de mai suivant, il y inséra des Observations sur les armoiries des Saxons. En 1770, dégoûté de la profession de procureur, il vint à Londres, où il continua à enrichir les journaux de ses Observations, mais avec peu de profit, car, exténué de maladies et de pauvreté, et lassé de son existence, il s'empoisonna au mois d'août 1770. On a publié de lui un Mélange de prose et de vers, 1778, in-8o. On trouve la traduction française de plusieurs de ses Poésies dans le *Censeur universel anglais*. Il a été donné en 1777 un vol. de Poésies de Rowley, in-8o, et autres, comme tirées d'anciens manuscrits, qu'on croit être du même. On lui a appliqué ces vers de Virgile, *Ostendent terris hunc tantùm fata, neque ultrà esse sinent.*

CHAUCER, poète anglais, au 14e siècle, natif de Londres, après avoir fait ses études, voyagea en Hollande, en France et en d'autres pays. De retour en Angleterre, il se fit connaître à la cour, où il eut des emplois considérables par la protection du duc de Lancastre, et devint très-riche sous Édouard III et sous Richard; mais ayant donné dans les nouvelles opinions de Wiclef, il fut obligé de se sauver dans le Hainaut, d'où il retourna quelque temps après en Angleterre. Il y fut mis en prison par ordre du roi, et en sortit après avoir obtenu son pardon. Il avait épousé Philippe Swinforth, dame de la cour, sœur de Catherine Swinforth, que le duc de Lancastre épousa lorsqu'il eut apaisé les troubles d'Angleterre. Chaucer devint par là beau-frère du duc de Lancastre, dont il se concilia l'amitié. Il contribua beaucoup, par les éloges qu'il fit de ce prince, à le faire monter sur le trône, et il fut dans la prospérité ou dans la disgrâce, selon les différentes situations de la fortune de ce monarque, qui prit le nom de Henri IV. Chaucer mourut en 1400, à 72 ans, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages, très-estimés des Anglais, Londres, 1721, in-fol. Les meilleures pièces sont le *Testament d'amour*, et un traité de l'Astrolabe. Il avait aussi étudié l'astronomie et les langues étrangères. Ses Contes sont faits d'après les troubadours et d'après Bocace. Il y en a très-peu de son invention.

CHAUFFEPIED (Jacques-Georges de), né à Leuwarde en Frise le 9 novembre 1702, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et exerça successivement le ministère dans les églises protestantes de Flessingue, de Delft; et, depuis 1743, dans celle d'Amsterdam, où il est mort le 3 juillet 1786. Son grand âge ne l'empêchait pas de remplir ses fonctions, jusque dans la prédication qu'il savait allier avec l'étude de l'histoire et des belles-lettres. Son principal ouvrage est un Dictionnaire historique et critique, dans le goût de celui de Bayle, imprimé à Amsterdam, 1750 à 1756, 4 vol. in-fol. Les ministres protestans et les non-conformistes anglais y ont bonne et longue place.

CHAULIAC. *Voy*. Cauliac.

CHAULIEU (Guillaume Amfrie de), abbé d'Aumale, et l'un des plus polis et des plus ingénieux poètes français, naquit au château de Fontenay, dans le Vexin-Normand, en 1639, d'une famille noble. Il fut disciple de Chapelle, et ami intime du duc de Vendôme. Il mourut à Paris le 27 juin 1720, à

61 ans. Les éditions les plus complètes de ses poésies sont celles de 1733, 2 vol. in-8°, et de 1751, par M. de Saint-Marc, 2 vol. in-12, et depuis en 1774, 2 vol. in-8°, par sa famille.

CHAULNES (HONORÉ D'ALBERT, duc de), parce qu'il en avait épousé l'héritière du nom d'Ailly, était frère du connétable de Luyne. Sa faveur lui valut le bâton de maréchal de France, en 1619. Son dévouement au cardinal de Richelieu lui procura plusieurs commandemens, entre autres celui du siége d'Arras. Il est mort en 1649. Son second fils, Charles, qui se distingua dans trois ambassades qu'il fit à Rome, mourut en 1698, à 74 ans, sans postérité : en lui finit la première branche de Chaulnes, que Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, fit revivre en la personne d'un de ses fils, Louis-Auguste, maréchal de France en 1741, mort en 1744, à 67 ans, qui a laissé Louis-Marie, gouverneur de Picardie et d'Artois, capitaine-lieutenant des chevau-légers de la garde du roi, né en 1714, et mort en 1769. Il était de l'académie des sciences. On trouve de lui dans les arts de l'académie un Traité de la division des instrumens de mathématiques et microscopiques, in-fol. Il a laissé un fils.

CHAUMONT (CHARLES D'AMBOISE DE), parvint par la protection de son oncle le cardinal d'Amboise au grade de maréchal et amiral de France : il ne manquait ni de valeur ni de connaissances dans le métier de la guerre; mais son opiniâtreté lui nuisait souvent. Il se trouva à la bataille d'Agnadel en 1509, manqua de prendre le pape en 1511, et laissa prendre la Mirandole. Il en conçut tant de chagrin, qu'il en mourut au mois de janvier de la même année. En mourant il sentit des remords pour avoir fait la guerre au pape, et en demanda l'absolution.

CHAUMONT (JEAN DE), seigneur de Boisgarnier, descendait de l'ancienne maison de Chaumont-en-Vexin, dont la filiation remonte au douzième siècle. Il fut bibliothécaire de Henri IV, et conserva jusqu'à sa mort la garde du cabinet de livres qui était au Louvre. Il était aussi conseiller d'état et garde des médailles qui étaient à la bibliothèque du roi. Il avait épousé en 1614 Marie Bailleul, sœur du président, et est mort le 2 août 1667, à 84 ans. On a de lui plusieurs livres de controverse.

CHAUMONT (PAUL-PHILIPPE), fils du précédent, lui succéda dans sa place de garde des livres du cabinet, et fut reçu de l'académie française en 1654. Le roi lui donna en 1671 l'évêché d'Acqs, dont il se démit en 1684. Il mourut à Paris en 1697. On n'a de lui qu'un livre solide contre l'Incrédulité, intitulé *Réflexions sur le christianisme*, Paris, 1693, 3 parties en 2 vol. in-12.

CHAUSSE (MICHEL-ANGE DE LA), né à Paris, vécut à Rome pour y satisfaire son goût pour les antiquités, et se distingua dans cette science au commencement de ce siècle. Il a donné *Musæum romanum, seu thesaurus eruditæ antiquitatis*, dont la première édition est de Rome, 1690, in-fol., et la dernière de 1746, 2 vol. in-fol.; le *Gemme antiche figurate*, 1707, in-4°; *Picturæ antiquæ cryptarum romanarum et sepulcri Nasonum*, 1738, in-fol.

CHAUSSÉE. *Voy.* NOVELLE.

CHAUVEAU (FRANÇOIS), parisien, fut instruit dans le dessin par Laurent de la Hire. D'abord il a gravé au burin; son esprit trop vif lui a fait abandonner cette manière pour celle de l'eau-forte. Son ordonnance est naturelle; mais il y a quelque chose de contraint et de sec dans les membres de ses figures, en quoi il tient de la manière de son maître. Le nombre de ses gravures monte à plus de 3000, pour différens livres, tels que *Alaric, la Pucelle, les Délices de l'esprit, les Métamorphoses de Benserade*, etc. Un de ses derniers ouvrages est la Vie de saint Bruno, par Le Sueur, avec Le Clerc. Il est mort à Paris en 1676.

CHAUVEAU (RENÉ), fils du précédent, se distingua principalement dans la sculpture. Louis XIV l'occupa. Charles XI, roi de Suède, le fit venir en Suède. De retour en France, il travailla pour plusieurs seigneurs. Le marquis de Torcy l'employa dans son château de Sablé. Après y avoir fait quelque ouvrage, le marquis lui ayant demandé à deux fois combien il voulait gagner par jour, Chauveau fut si piqué de la demande, que, quittant le château et l'ouvrage, il s'en vint à

pied à Paris. La fatigue, jointe à la perte de son argent, qu'il avait converti en billets de banque, le conduisit au tombeau, en 1722. Les statues de saint Pierre et de sainte Geneviève qui sont sur l'autel de l'abbaye de Sainte-Geneviève, à Paris, sont de lui.

CHAUVELIN (Germain-Louis), fut nommé garde des sceaux après M. d'Armenonville, en 1727. Le roi le fit en même temps secrétaire d'état au département des affaires étrangères et ministre d'état. Il fut disgracié en 1737. La place du cardinal de Fleury faisait l'objet de ses désirs; et, pour y parvenir, il insinuait secrètement au roi que son esprit se ressentait de son âge; mais le cardinal sut renverser cette brigue. Il est mort le 1er avril 1762, à 78 ans. Son petit-fils Henri-Philippe, conseiller-clerc au parlement, s'est distingué par la fermeté de ses avis; il a souffert l'exil constamment, et, de retour, il a beaucoup contribué à la destruction des jésuites. Il est mort en 1770.

CHAUVIN (Étienne), ministre de la religion prétendue réformée, natif de Nimes, sortit de France lors de la révocation de l'édit de Nantes, et se retira à Rotterdam, où il commença un nouveau *Journal des Savans*, en 1694, qu'il continua pendant les années 1696, 1697 et 1698 à Berlin. On lui donna dans cette ville une chaire de philosophie, qu'il remplit avec beaucoup d'honneur et de réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1725. Il était âgé de 85 ans. Son principal ouvrage est un Dictionnaire philosophique latin, Rotterdam, 1692, et augmenté à Leeuwarde, 1713, in-fol.

CHAVIGNY. *Voy.* Bouthilier.

CHAZELLES (Jean-Mathieu de), né à Lyon le 24 juillet 1657, professeur d'hydrographie à Marseille, imagina le premier que l'on pouvait conduire des galères sur l'Océan; ce qui réussit. Il servit ensuite en qualité d'ingénieur sur nos flottes, et voyagea dans la Grèce et dans l'Egypte. C'est lui qui mesura les pyramides, et qui trouva que les quatre côtés de la plus grande sont exposés précisément aux quatre régions du monde, c'est-à-dire, à l'orient, à l'occident, au midi et au septentrion. Il fut associé à l'académie des sciences de Paris en 1695, et mourut à Marseille le 6 janvier 1710. On a de lui un grand nombre d'observations très-utiles, surtout pour la géographie, et presque toutes les cartes du *Neptune français*, 1693, in-fol. Vander Aa y a fait une suite en 1700, contenant l'Afrique, sur des cartes portugaises; quelques côtes d'Asie, et les pavillons des nations.

CHAZOT DE NANTIGNI (Louis), né à Saulx-le-Duc en Bourgogne, en 1692, mourut à Paris en 1755. Il est auteur des Tablettes généalogiques, 2 vol. in-24; des Tablettes de Thémis (Généalogie des gens de robe), 2 vol. in-24; Généalogies historiques des rois, 4 vol. in-4°, 1738. Cet ouvrage n'est pas achevé.

CHEDEL (Pierre Chantin), né à Châlons-sur-Marne, apprit la gravure sous Laurent Cars; mais ne se sentant pas de dispositions pour graver l'Histoire, il suivit son goût, qui le portait à graver de petits sujets de paysages, de routes militaires et autres grotesques. Sur la fin de ses jours il se retira dans sa patrie, où il est mort en 1762, âgé d'environ 62 ans.

CHEFFONTAINES (Christophe) à *Capite Fontium*, savant théologien, et cinquante-cinquième général des cordeliers, natif de Bretagne, d'une famille noble et ancienne, fut archevêque titulaire de Césarée, pour faire les fonctions épiscopales au diocèse de Sens, en l'absence du cardinal de Pellevé. Il mourut à Rome le 26 mai 1595, à 65 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie, qui sont estimés, entre autres *De necessariâ theologiæ scholasticæ correctione*, Paris, 1586, in-8°; prendre garde si la feuille signature ì s'y trouve ou n'est pas d'un autre livre, parce qu'elle est souvent retranchée; un livre contre les duels, intitulé *Confutation du point d'honneur*, 1579, in-8°; et *De virginitate Mariæ et Josephi*, 1578, in-8°, etc.

CHEKE (Jean), natif de Cambridge, d'une famille distinguée, fut professeur en grec dans sa patrie, et se rendit fameux par sa dispute avec Gardiner, évêque de Winchester, touchant la véritable prononciation de la langue grecque, dont le Traité est imprimé en latin, Bâle, 1555, in-8°. Henri VIII le fit précepteur d'Edouard son fils, chevalier et secrétaire d'état; mais après la mort d'Edouard, il fut banni pour

sa religion. Il enseigna le grec à Strasbourg en 1555 ; ensuite ayant fait un voyage en Flandre, il fut pris et mené à la tour de Londres. Il y fit abjuration publique de la religion anglicane, et fut absous par le cardinal Polus. Il reçut un équivalent pour ses biens confisqués, et mourut le 13 septembre 1557, à 43 ans. On a de lui un Traité de la superstition, joint à sa Vie, que Jean Strype a écrite, Londres, 1705, in-8°.

CHEMIN (Catherine du), femme du célèbre Girardon, avait un talent distingué pour peindre des fleurs ; ce qui la fit recevoir à l'académie royale de peinture et de sculpture. Elle mourut à Paris en 1698, et Girardon son époux lui éleva le beau mausolée que l'on voyait dans l'église de Saint-Landri à Paris. Ce mausolée fut exécuté par Nourrisson et Le Lorrin, deux de ses élèves, d'après le modèle qu'il en fit lui-même.

CHEMINAIS (Timoléon), jésuite, né à Paris le 3 janvier 1652, acquit une grande réputation par ses talens pour la chaire, et mourut le 15 septembre 1689, à 38 ans. On a de lui 3 vol. in-12 d'excellens sermons publiés par le P. Bretonneau en 1693, auxquels on a ajouté 2 autres vol. qui ne sont pas de lui. Le P. Cheminais est encore auteur des *Sentimens de piété*, 1691, in-12.

CHEMNITIUS (Martin), fameux théologien et ministre luthérien, disciple de Melanchton, naquit à Britzen dans le Brandebourg, en 1522. Il était habile dans la théologie et dans les mathématiques, et fut employé en diverses négociations importantes par les princes de sa communion. Il mourut le 8 avril 1586, à 64 ans. Son principal ouvrage est l'*Examen du concile de Trente*, en latin, Francfort, 1585, in-fol. *Voy.* Andrada.

CHEMNITZ (Chrétien), arrière-petit-neveu du précédent, naquit à Koningsfeld en 1615. Après avoir été ministre à Weimar, il fut fait professeur en théologie à Iene, où il mourut en 1666. On a de lui, 1° *Brevis Instructio futuri ministri ecclesiæ* ; 2° *Dissertatio de prædestinatione* ; 3° *De arbore scientiæ boni et mali*, in-4° ; 4° *De arbore vitæ*, in-4° ; 5° *De tentationibus spiritualibus*, etc. Il ne faut pas le confondre avec Bogeslas-Philippe de Chemnitz, qui a fait en 2 vol. in-fol. une Histoire fort estimée de la guerre des Suédois en Allemagne, sous Gustave-Adolphe.

CHENU (Jean), avocat de Bourges, se maria en 1594, et mourut en 1627, à 68 ans. On a de lui *Antiquités de Bourges*, Paris, 1621, in-4° ; *Chronologie des archevêques de Bourges*, en latin, 1621, in-4°, et quelques livres de jurisprudence oubliés.

CHERBURY. *Voy.* Herbert.

CHERCHEMONT (Jean de), trésorier de l'église de Laon, fut chancelier de France sous Philippe-le-Long, en 1320. A la mort de ce prince, en 1321, il en fut désappointé ; mais Charles-le-Bel le rétablit en 1323. Il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1328. Charles-le-Bel l'avait nommé un de ses exécuteurs testamentaires. Sa famille était éteinte en 1349.

CHEREAU (François), habile graveur, né en 1681, à Blois, élève de Drevet, fut reçu de l'académie et nommé graveur ordinaire du cabinet du roi. Il est mort à Paris le 15 avril 1729, à 48 ans. Parmi ses ouvrages, on remarque particulièrement saint Jean dans le désert, d'après Raphaël ; le Portrait du cardinal de Polignac, d'après Rigaud ; celui de M. de Launay, d'après le même.

CHERILLE, célèbre poète grec, ami d'Hérodote, fit un poëme sur la victoire que les Athéniens remportèrent contre Xercès. Ce poëme parut si beau, que les Athéniens lui firent donner une pièce d'or pour chaque vers, et ordonnèrent qu'on réciterait ses poésies avec celles d'Homère. Le général Lysander voulut avoir Cherille auprès de lui. Les fragmens qui nous restent de ce poète dans la Rhétorique d'Aristote, dans Joseph contre Appion, et dans Strabon, livre 7, sont d'une grande beauté, et nous font regretter la perte de ses ouvrages.

CHERIN (Bernard), écuyer, généalogiste et historiographe des ordres de Saint-Michel, du Saint-Esprit et de Saint-Lazare, commissaire du conseil et censeur royal, s'est fait honneur par la probité qu'il mettait dans l'examen des titres qu'on lui présentait. Il est mort à Paris le 21 mai 1785, et a

été enterré aux Augustins du grand couvent.

CHERON (Élisabeth-Sophie), demoiselle célèbre par la musique, la peinture et les vers, était fille de Henri Cheron, peintre, originaire de Meaux, et naquit à Paris en 1648. Elle fut élevée dans la religion protestante, qui était celle de son père; mais dans la suite elle se fit catholique. M. Le Brun la fit associer à l'académie royale de peinture et de sculpture en 1676. Elle apprit l'hébreu pour mieux entrer dans le sens des psaumes et des cantiques qu'elle voulait traduire. Elle fut mariée à M. Le Hay, ingénieur du roi, et mourut à Paris le 3 septembre 1711, à 63 ans. Elle a laissé, 1° *Essai des psaumes et cantiques, mis en vers*, Paris, 1693, in-8°, avec fig. de Louis Cheron son frère, bon graveur et habile peintre, mort à Londres en 1733; 2° le Cantique d'Habacuc et le psaume 103, traduits en vers français, avec des estampes qui en représentent le sujet, Paris, 1717, in-4°; 3° quelques autres pièces de poésie. Elle avait été reçue, en 1699, de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Son principal talent était la peinture et le dessin. Elle excellait dans l'histoire et dans le portrait à l'huile et en miniature sur l'émail.

CHERON (Louis), frère d'Elisabeth-Sophie, né à Paris en 1660, se distingua dans la gravure et la peinture, à Paris, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, qu'il passa en Angleterre, parce qu'il professait le calvinisme : il y travailla beaucoup. On voit à Notre-Dame de Paris deux tableaux de lui, la fille d'Hérodias, la Prédiction d'Agabus à saint Paul. Il a aussi gravé plusieurs estampes, et l'on a gravé d'après lui; les vingt-trois gravures de l'Essai de traduction de psaumes, de sa sœur, sont de lui. Il mourut à Londres en 1723.

CHÉRUBIN D'ORLÉANS (le Père), capucin, a fait deux ouvrages savans : *la Dioptrique oculaire*, Paris, 1671, in-fol.; *la Vision parfaite*, 1677 et 1681, 2 vol. in-fol., fig.

CHERUSQUES, peuple germain, qui habitait l'emplacement des duchés de Lunebourg et de Brunswick, et qui fit une guerre cruelle aux Romains.

CHESEAUX (Jean-Philippe de Loys de), membre des académies des sciences de Paris, de Gottingen et de Londres, naquit à Lausane en 1718. Il était petit-fils du célèbre de Crousaz. Dès l'âge de 17 ans il composa trois Traités de physique, sur la Dynamique, sur la force de la poudre à canon, sur le mouvement de l'air dans la propagation du son. Une maladie l'empêcha de donner de nouveaux ouvrages jusqu'en 1744, qu'il fit imprimer des Observations sur la comète de l'année précédente. En 1747 et en 1748, il composa pour un jeune seigneur des Élémens de cosmographie et d'astronomie, qui sont des chefs-d'œuvre de clarté et de précision. Il publia peu de temps avant sa mort, arrivée à Paris en 1751, un vol. in-8° de *Dissertations critiques sur la partie prophétique de l'Écriture sainte*. Il a laissé plusieurs manuscrits sur différentes sciences. Il y avait peu de savans aussi universels que lui, ni qui eussent étudié plus de sciences et avec plus d'ordre.

CHESELDEN (Guillaume), démontra l'anatomie dès l'âge de 22 ans, fut reçu de la société royale de Londres et de l'académie de chirurgie de Paris. Il fit l'opération de chirurgie la plus délicate, qui était d'ouvrir la prunelle des deux yeux à un jeune homme de 14 ans, né aveugle, et lui rendit la vue par ce moyen. C'est une opération fort différente de celle d'abattre la cataracte. On trouve les détails circonstanciés de cette opération dans les Transactions philosophiques et dans les Mémoires de l'académie de chirurgie. Cheselden est mort en 1752, à 64 ans. Il est auteur de quelques ouvrages en anglais sur la taille, in-8°; d'une Ostéographie, Londres, 1733, in-fol., et de plusieurs mémoires insérés dans les Transactions philosophiques.

CHESNAYE (Nicole de la), auteur absolument inconnu, auquel on attribue une moralité par personnages assez rare, qui est intitulée *La nef de santé avec le gouvernail du corps humain, la condamnation des banquets et le traité des passions de l'âme*, Paris, Verard, in-4°, sans date.

CHESNE (André du), célèbre historien et l'un des plus savans hommes du 14e siècle, naquit à l'île Bouchard en Touraine, en 1584, et fut écrasé

par une charrette, en allant de Paris à sa maison de campagne à Verrière, le 30 mars 1640, à 54 ans. On a de lui une Histoire des papes, in-fol.; une Histoire d'Angleterre, in-fol.; la Bibliothèque des auteurs qui ont écrit l'histoire et la topographie de France, 1627, in-8°; le recueil intitulé *Historiæ Francorum et Normanorum scriptores*, 6 vol. in-fol.; les généalogies de Montmorency, Châtillon, Guines, Vergy, Dreux, Béthune, Chateigners, 7 vol. in-fol.; Histoire des ducs de Bourgogne, 1619 et 1628, 2 vol. in-4°; *Bibliotheca Cluniacensis Parisiis*, 1614, in-fol., etc. On lui attribue communément la Recherche sur les antiquités des villes de France; mais il y a tout lieu de croire qu'elle n'est pas de lui, car il était trop habile pour faire un tel livre. Son fils François du Chesne, avocat au conseil et savant dans l'histoire, mort en 1693, en a donné l'édition de 1668, 2 vol. in-12, ainsi que l'Histoire des cardinaux français que son père avait commencée, 1660, 2 vol. in-fol.

CHESNE (Jean-Baptiste Philippot du), né en 1682, au Chesne en Champagne, en prit le nom lorsqu'il entra chez les jésuites. Il est mort en 1755. Il est auteur des ouvrages suivans: *le Prédestinatianisme*, 1724, in-4°; *Histoire du baianisme*, 1731, in-4°; *la Science de la jeune noblesse*, 1730, 3 vol. in-12; des Abrégés de l'histoire ancienne, romaine, de France et d'Espagne, chacune un vol. in-12.

CHESNE (Joseph du), seigneur de la Violette, médecin du roi et savant chimiste, mort à Paris en 1609, a fait en vers français *La Folie du monde*, 1583, in-4°; *Le grand Miroir du monde*, 1593, in-8°. Il avait aussi fait plusieurs livres de chimie qui ont eu de la réputation. Si on en croit Gui Patin, c'était un grand ivrogne et franc ignorant, qui ne savait rien en latin. De son premier métier, garçon chirurgien du pays d'Armagnac, il passa à Paris pour un grand médecin, parce qu'il avait appris quelque chose de la chimie en Allemagne. Il ne faut pourtant pas en croire Gui Patin sur sa parole. Du Chesne approuvait l'antimoine, Patin voulait le faire rejeter de la médecine: il n'en fallait pas davantage pour être ennemis. *Voy.* Enzinas.

CHESTERFIELD (Philippe Dormer Stanhope, comte de), naquit à Londres le 22 septembre 1695, d'une famille illustre dès le règne d'Édouard III par des alliances et des services rendus à la patrie. Une charge de gentilhomme de la chambre du prince de Galles l'attachait naturellement à ce prince, et lui fit partager l'espèce de discrédit dans lequel le tenait son père; mais, à la mort du roi, en 1727, le prince de Galles étant monté sur le trône, le jeune Stanhope devint un des favoris, et fut nommé ambassadeur auprès des États-généraux en 1730. Il fut fait chevalier de la Jarretière, grand-maître de la maison du roi et conseiller du cabinet. Mais sa faveur dura peu; sa liaison avec les ennemis du ministre Valpole, qui en triompha, lui fit perdre ses charges, et le réduisit à l'état de simple particulier. Il en profita pour s'occuper des belles-lettres. Les seules pièces fugitives qu'il ait laissé paraître se trouvent dans un ouvrage périodique intitulé *le Monde*, traduit en français, 2 vol. in-12. La disgrâce du ministre prépara son retour à la faveur; il fut renvoyé en 1745 à la Haie, et fut en même temps nommé vice-roi d'Irlande. Quand il eut réussi à maintenir les Hollandais dans l'alliance d'Angleterre, il alla prévenir les troubles qui menaçaient l'Irlande. Il sut y concilier les différentes factions; et le roi, pour le récompenser, le fit secrétaire d'état. Son amour pour sa patrie lui faisait désirer la fin de la guerre avec la France, qui offrait des conditions raisonnables; il fut seul de son avis; il prit du dégoût, remit les sceaux, et songea à vivre en philosophe, et pour lui-même. L'année suivante il vit embrasser l'avis qu'il avait ouvert, mais il n'en fut pas plus tenté de rentrer dans les affaires. Ses occupations littéraires le firent choisir, en 1755, pour associé-libre, par l'académie des inscriptions de Paris. Il mourut le 24 mars 1773. Il n'était pas sans reproche du côté de la vanité. Sa philosophie n'allait pas jusqu'à nier l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme; elle lui donnait de la patience et du courage. Il n'a point laissé d'enfans légitimes. Un fils naturel qu'il avait et qu'il perdit en 1769 est l'ob-

jet de ses Lettres, qui ont été imprimées à Amsterdam, 1777, 4 vol. in-12. *Le Bramine inspiré*, in-12, est une traduction d'un de ses ouvrages : c'est un parent éloigné qui a hérité de lui.

CHÉTARDIE (JOACHIM TROTTI DE LA), savant curé de Saint-Sulpice à Paris, et bachelier de Sorbonne, naquit au château de la Chétardie, dans l'Angoumois, et mourut à Paris le 29 juillet 1714, à 79 ans. Il refusa l'évêché de Poitiers en 1702. On a de lui, 1° Homélies pour tous les dimanches de l'année, 4 vol. in-12; 2° le Catéchisme de Bourges, in-4°, ou 4 vol. in-12; 3° l'explication de l'Apocalypse, in-4°, etc. Il ne faut pas le confondre avec le chevalier de la Chétardie, son neveu, mort vers 1700, dont on a deux petits ouvrages écrits avec beaucoup d'esprit et de politesse, intitulés, l'un, *Instruction à un jeune seigneur*, et l'autre, *Instruction à une princesse*.

CHETWODE (KNIGHTLY), gentilhomme anglais, doyen de Glocester, mort le 4 août 1720, est l'auteur de la Dissertation qui est à la tête du *Virgile* de Dryden, de quelques poésies qui sont dans le Choix de poésies, etc.

CHEVALERIE. *Voy*. FRANÇOIS Ier.

CHEVALET (ANTOINE), gentilhomme dauphinois, auteur de la *Vie de saint Christophe par personnages*, Grenoble, 1530, in-fol., fort rare.

CHEVALIER (NICOLAS), français réfugié à Utrecht, a fait paraître *Recherches curieuses d'antiquités que l'on conserve dans cette ville*, Utrecht, 1709, in-fol.

CHEVALIER SANS REPROCHE. *Voy*. BARBASAN, BAYARD, TREMOILLE.

CHEVASSU (JOSEPH), curé des Rousses, dans le diocèse de Saint-Claude, et mort à Saint-Claude, sa patrie, le 25 octobre 1752, à 78 ans, a publié ses prônes et ses conférences sur le symbole, sous le titre de Missionnaire paroissial, 1758, 4 vol. in-12; des Méditations ecclésiastiques, 1764, 6 vol.

CHEVERNI. *Voy*. HURAULT.

CHEVERT (FRANÇOIS DE), né à Verdun en 1695, s'éleva de simple soldat au grade de lieutenant-général : il avait le talent de communiquer son intrépidité aux soldats qu'il commandait, et d'exécuter par là les projets les plus difficiles. Laissé dans Prague avec 1800 hommes à la retraite du maréchal de Belle-Isle, pressé de se rendre par la famine, par les habitans, par une armée nombreuse qui l'environnait, il prend les principaux de la ville pour otages, les renferme dans sa maison, dont il fait remplir les caves de poudre, et menace de les faire sauter avec lui si les habitans veulent lui faire violence. Le prince de Lobkowitz aima mieux lui accorder les honneurs de la guerre et deux pièces de canon, que de le réduire au désespoir. Ce brave officier mourut couvert de gloire à Paris, le 24 janvier 1769, et fut enterré à Saint-Eustache, où on lui a mis cette épitaphe :

> Sans aïeux, sans fortune, sans appui, orphelin dès l'enfance, il entra au service à l'âge de onze ans. Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite, et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat. Le seul titre de maréchal de France a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle.

CHEVILIER (ANDRÉ), savant docteur et bibliothécaire de Sorbonne, naquit à Pontoise en 1636. Sa piété était égale à sa science. Il se dépouillait lui-même pour revêtir les pauvres, et vendait souvent ses livres pour les assister. Il mourut en Sorbonne le 8 avril 1700, à 64 ans. On a de lui, 1° Origine de l'imprimerie de Paris, 1694, in-4°; 2° une dissertation en latin sur le concile de Calcédoine, 1664, in-4°; 3° le grand Canon de l'église grecque, in-12.

CHEVILLARD (JACQUES), généalogiste, mort à Paris le 24 octobre 1751, à 71 ans, est auteur d'un Dictionnaire héraldique gravé, 1723, in-12, et d'un grand nombre de généalogies qu'on a réunies pour en faire des nobiliaires de provinces.

CHEVREAU (URBAIN), né à Loudun le 20 avril 1613, fut secrétaire des commandemens de la reine Christine de Suède. Plusieurs princes d'Allemagne voulurent l'avoir à leur cour, et Charles-Louis, électeur palatin, le retint auprès de lui avec le titre de conseiller. Après la mort de ce prince, il revint en France, et fut précepteur du duc du Maine. Il se retira ensuite à Loudun, où il mourut le 15 février 1701, à 88 ans. On a de lui, 1° *le Tableau de la fortune*,

in-8°, réimprimé avec des changemens sous ce titre : les *Effets de la fortune*, 1656, in-8° ; 2° l'Histoire du monde, 1717, 8 vol. in-12, ouvrage réimprimé plusieurs fois ; 3° des OEuvres mêlées, la Haie, 1697, in-12 ; *Chevræana*, 2 vol. in-12 ; des comédies.

CHEVREUSE (CLAUDE DE LORRAINE, duc de), cinquième fils du duc de Guise, qui fut tué aux états de Blois, mourut en 1657, à 79 ans. Il fut long-temps connu sous le nom de prince de Joinville, et était aimé de la marquise de Verneuil, qui s'en servit pour venger ses inimitiés particulières contre Bellegarde. *Voyez* BELLEGARDE (Roger II). Il fut ensuite aimé de la comtesse de Moret avec si peu de discrétion, que Henri IV put en venir aux reproches avec sa maîtresse. Celle-ci, pour s'excuser, dit que Joinville la recherchait pour femme. Le roi voulut contraindre sa mère à faire ce mariage; mais la duchesse de Guise le prit sur un ton qui indisposa si fort le roi, que le prince de Joinville fut obligé de sortir du royaume, où il ne rentra qu'après la mort de Henri. Il avait épousé en 1622 Marie de Rohan-Montbason, veuve du connétable de Luynes, dont elle avait des enfans. Cette dame, célèbre par sa beauté, fut ennemie du cardinal de Richelieu, parce qu'elle voyait avec peine la manière dont il traitait la reine, à laquelle elle était attachée. Mais le cardinal l'en punit par l'exil : elle fut même obligée de sortir de France et de se retirer à Bruxelles, d'où elle entretenait commerce avec la reine. Quand cette princesse fut devenue régente, madame de Chevreuse revint triomphante à la cour; mais sa faveur ne dura pas, parce qu'elle entra dans les intrigues contre le cardinal Mazarin, selon que le coadjuteur, avec qui elle était fort liée, penchait pour la cour ou contre elle. La duchesse de Chevreuse conserva cependant toujours de l'ascendant sur l'esprit de la reine, et la poussa à consentir à la disgrâce de M. Fouquet. Elle mourut en 1679, à 79 ans, n'ayant eu de son second mari que trois filles, dont deux religieuses et une morte sans alliance.

CHEVREUSE (CHARLOTTE-MARIE DE LORRAINE), fille du précédent, figure beaucoup dans les *Mémoires du cardinal de Retz*, pour ses projets de mariage qui n'ont pas réussi. Elle est morte en 1652, à 25 ans. La duchesse de Chevreuse, douairière, eut, dans ses reprises, le duché de Chevreuse, qu'elle fit passer au fils qu'elle avait eu de son premier mari.

CHEVRIER (FRANÇOIS-ANTOINE DE), né à Nanci, d'un secrétaire du roi, montra dès sa jeunesse beaucoup d'esprit et de méchanceté. Après avoir parcouru divers pays, tantôt pauvre, tantôt riche, consacré tour à tour à l'intrigue et aux lettres, il alla mourir en Hollande en 1764. Il est auteur de quelques comédies : *la Revue des théâtres; le Retour du Goût; la Campagne; l'Épouse suivante; les Fêtes parisiennes*; et de quelques romans et satires : *Cela est singulier; Magakou; Mémoires d'une honnête femme; le Colporteur; la Vie, le Testament et le codicile du maréchal de Belle-Isle; le Quart-d'heure d'une jolie femme; Recueil de ces dames; Bibi*; Histoire de Lorraine, in-8° ; Vie du père Norbert; quelques pièces de poésies; Almanach des gens d'esprit, etc.

CHEYNE (GEORGES), savant médecin anglais, de la société royale de Londres, né en Ecosse en 1671. Il est mort vers 1725. Son ouvrage *De infirmorum sanitate tuendâ*, Londres, 1726, in-8°, a été traduit en français par l'abbé de la Chapelle, sous le titre de *Règles de santé*, ou *Méthode de guérir*, etc. 1749, 2 vol. in-12. Il est encore auteur des Principes de philosophie en anglais, 1715, 2 parties in-8°, de quelques ouvrages de mathématiques qu'il a désapprouvés lui-même dans un âge plus avancé; d'un Traité de la goutte, 1724, in-8°, en anglais.

CHEYNELL (FRANÇOIS), théologien anglais, né à Oxford en 1608, s'est rendu recommandable par les qualités de son esprit. Il a publié des sermons et autres ouvrages; mais sa conduite avec Chillingworth l'a encore fait plus connaître. Chillingworth était royaliste et anglican, et Cheynell parlementaire et presbytérien. Pendant la détention de l'archevêque Laud à la tour, Cheynell fit paraître, en 1643, un livre intitulé *De l'origine, du progrès et du danger du socinianisme*, dans lequel il accusait l'archevêque de Laud, Halès, Potter, Chillingworth et autres de so-

cinianisme. Cependant Chillingworth ayant été fait prisonnier de guerre dans le château d'Arundel, fut surpris d'une maladie qui l'empêcha de suivre la garnison à Londres, où elle devait se rendre. Cheynell, son adversaire, obtint qu'il resterait à Chichester, et le visita souvent, jusqu'à l'heure de sa mort, et l'on peut dire qu'il lui montra autant de charité et de compassion que sa rigidité presbytérienne pouvait le permettre. Il fit paraître, en 1644, *Chillingworti novissima*, in-4°, dans lequel il traite mal le défunt sur sa manière de penser, en ce qu'elle était contraire à celle des presbytériens, et parce que ses tentatives pour le faire changer de sentimens furent inutiles. Il se trouva à l'enterrement, non pas pour enterrer son corps, mais son livre, avec les erreurs qu'il contient, et il fit à ce sujet un discours qui sent le fanatisme, et ensuite un sermon qui n'en est pas exempt. Cheynell mourut en 1665, à Preston-en-Sussex. *Voy.* CHILLINGWORTH.

CHIABRERA (GABRIEL), né à Savone le 18 juin 1552, reçut des marques publiques d'estime des princes d'Italie et d'Urbain VIII. Il mourut à Savone le 14 octobre 1638, à 86 ans. Il a laissé un grand nombre de pièces. On estime surtout ses Vers lyriques, 1718, in-8°; et Rome, 3 vol. in-12. Toutes ses Œuvres sont réunies à Venise, 1731, 4 vol. in-8°.

CHIARI (JOSEPH), célèbre peintre, naquit à Rome en 1654. Il fut disciple de Charles Maratti, et fit pour les églises et pour les palais de Rome un grand nombre de tableaux qui sont estimés des connaisseurs. Il mourut à Rome d'une attaque d'apoplexie en 1727, à 73 ans.

CHICOINEAU (FRANÇOIS), savant médecin de Montpellier, chargé de la démonstration des plantes du jardin médicinal de cette ville, y mourut en 1740, à 38 ans. Il ne faut pas le confondre avec François Chicoineau, médecin du roi, de l'académie des sciences, chancelier de l'université de Montpellier, mort en 1752, à 80 ans. On trouve quelques Mémoires de lui parmi ceux de l'académie des sciences.

CHIEVRES. *Voy.* CROY.

CHIFFLET (JEAN-JACQUES), savant médecin, né à Besançon en 1588, voyagea dans les différentes cours de l'Europe, et fut médecin ordinaire de l'archiduchesse Elisabeth-Claire Eugénie, souveraine des Pays-Bas, et ensuite de Philippe IV, roi d'Espagne. Il mourut en 1660. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Pour prouver que Hugues Capet ne descend pas, par une ligne masculine, de Charlemagne, et que la maison d'Autriche en descend par femmes, il composa *Vindiciæ hispanicæ*, Anvers, 1650, in-fol.; un Traité contre la sainte Ampoule, 1651, in-fol.; il a fait aussi un Traité du quinquina, 1653, in-8°; une Histoire de Besançon, 1650, in-4°, le tout en latin; le faux Childebran, 1659, in-4°, en réponse au vrai Childebran d'Auteuil de Gombault, 1659, in-4°. C'est encore pour contester l'opinion de ceux qui faisaient descendre Hugues Capet de Childebran, frère de Charles Martel.

CHIFFLET (JULES), fils du précédent, grand-vicaire de l'archevêque de Besançon, et chancelier de l'ordre de la Toison d'or en 1648, a donné l'Histoire du chevalier Jacques de Lalain, in-4°, Bruxelles, 1634; Généalogie de la maison de Rye, 1644, in-fol., de la maison de Tassis, 1645, in-fol., *Historia Velleris aurei*, Ant., 1652, in-4°.

CHIFFLET (PIERRE-FRANÇOIS), savant jésuite, mort le 11 mai 1682, à 92 ans, dont on a aussi divers ouvrages, entre autres l'Histoire de l'abbaye de Tournus, 1664, in-4°; Lettre sur Béatrix, comtesse de Champagne. Il y a eu d'autres savans de ce nom.

CHIGI. *Voy.* ALEXANDRE VII.

CHILDEBERT Ier, fils de Clovis et de sainte Clotilde, fut roi de Paris en 511. Il se joignit à ses frères Clodomir et Clotaire contre Sigismond. Il fit ensuite la guerre à Amalaric, roi des Visigoths, qui traitait mal sa femme Clotilde, sœur de Childebert. Amalaric vaincu fut assassiné par ses gens en 531. Childebert se lia deux ans après avec Clotaire et Théodebert contre Gondemar, qu'ils défirent entièrement. Par la défaite et la mort de ce prince finit le royaume de Bourgogne, qui fut partagé entre les vainqueurs. Childebert fit une seconde expédition en Espagne en 543; mais après de grands progrès, il fut battu devant Saragosse, dont il faisait le siége. Il mourut à Paris sans enfans mâles, le 23 dé-

cembre 558. Ce prince rendait la justice en personne, et parlait bien latin. Ses filles ne lui succédèrent pas; et c'est le premier exemple de la loi qui n'admet que les mâles à la succession à la couronne de France.

CHILDEBERT II, fils de Sigebert et de Brunehaut, succéda à son père dans le royaume d'Austrasie en 575. Il fit la guerre à Chilpéric et à Gontran, et passa ensuite en Italie contre les Lombards. Après la mort de Gontran, son oncle, qui l'avait adopté, il réunit à l'Austrasie, en 593, les royaumes d'Orléans et de Bourgogne, et une partie de celui de Paris. Deux ans après il défit les Varnes, peuple de Germanie, et détruisit leur royaume. Il mourut en 596, à 26 ans, laissant, de sa femme Faileube, Thierri, qui eut le royaume de Bourgogne, et Théodebert qui fut roi d'Austrasie.

CHILDEBERT III, surnommé le Juste, fils de Thierri Ier ou III, et frère de Clovis III, succéda à son frère dans le royaume de France en 695. Il n'eut que le nom de roi, toute l'autorité étant entre les mains de Pepin, et mourut en 711, après 16 ans de règne.

CHILDEBRAND, fils de Pepin-le-Gros, et frère de Charles-Martel, est, selon quelques auteurs, la tige des rois de France de la troisième race. Il eut souvent le commandement des troupes sous Charles-Martel.

CHILDÉRIC Ier, fils et successeur de Mérovée, roi des Français, après avoir été déposé et rétabli par ses sujets, mourut en 451.

CHILDERIC II, fils puîné de Clovis II et de sainte Bathilde, fut roi d'Austrasie en 656, et roi de toute la France en 670. Il gouverna heureusement, tandis que Léger, évêque d'Autun, fut à la tête des affaires; mais dès qu'il cessa de suivre les conseils de ce prélat, il se rendit odieux à ses sujets. Il fut assassiné dans la forêt de Livri par Bouillon, seigneur français qu'il avait traité indignement, en 673, à 23 ans.

CHILDÉRIC III, fils de Thierri de Chelles, fut proclamé roi dans la partie de France gouvernée par Pepin en 742. Ce prince n'eut que le nom de roi, et fut le dernier de la première race de nos rois. Pepin le détrôna, le fit raser, et renfermer dans le monastère de Sithin, aujourd'hui Saint-Bertin, en 752. Il avait un fils, nommé Thierri, qui fut renvoyé dans le monastère de Fontenelle en Normandie, et élevé dans l'obscurité. Ce fut sous le règne de Childeric III, au concile de Leptine, en 743, que l'on commença à compter les années depuis l'Incarnation de J. C. Denis-le-Petit, dans son cycle solaire de l'an 526, est l'auteur de cette époque, que Bede employa depuis dans son Histoire ecclésiastique d'Angleterre.

CHILLINGWORTH (Guillaume), né à Oxford en 1602, s'appliqua principalement à la controverse, ce qui lui donna occasion d'avoir plusieurs conférences avec les missionnaires jésuites qui allèrent en Angleterre sous le règne de Jacques Ier et de Charles Ier. Jean Fisher, le plus célèbre de tous, attaqua Chillingworth sur la nécessité d'un juge infaillible des controverses en matière de foi, et le convertit à la religion catholique. Celui-ci écrivit à ce sujet à Gilbert Sheldon son ami, lui exposa les principaux motifs de sa conversion, et l'exhorta de suivre son exemple. Laud, évêque de Londres, alarmé de cette conversion, en écrivit à Chillingworth, et le pria avec instance d'examiner de nouveau une affaire importante. Chillingworth alla à Douai, et sous prétexte qu'il n'avait pas assez de liberté en cette ville, il retourna à Londres, et rentra dans la communion anglicane. Ce changement lui attira beaucoup de reproches de la part des catholiques romains, qui écrivirent fortement contre lui. Pour se disculper, il composa, en 1635, un ouvrage fameux qu'il publia en 1637 sous ce titre : *La religion protestante, voie sûre pour le salut;* traduit en français, Amsterdam, 1730, 3 vol. in-12, que Locke donne comme un modèle de logique. Cependant il refusa d'abord de souscrire aux trente-neuf articles de l'église anglicane; mais il se défit ensuite de ses scrupules, et y souscrivit le 20 juillet 1638, pour être revêtu de la chancellerie de Salisbury et de la prébende de Bixworth dans le Northampton. Chillingworth savait les mathématiques aussi bien que la théologie. Il se trouva au siége de Glocester, en 1643, et y fit la fonction d'ingénieur. Ayant été fait prisonnier à la prise du château d'Arundel, on le conduisit à

Chichester, où il mourut, le 30 janvier, 1644, d'une maladie qu'il avait contractée sur la route, à cause de la rigueur de la saison. Cet homme qui a vivement défendu la religion protestante, qui était un exemple de piété, de vertu et de modération, fut maltraité par les protestans comme par les papistes. Cheynell, entre autres fanatiques presbytériens, l'accusa de papisme et refusa de l'enterrer. Il se trouva cependant à son enterrement, mais, pour enterrer son livre, comme rempli d'erreurs, dans la même fosse. Il fit paraître, après sa mort, une brochure in-4°, singulièrement intitulée *Chillingworti novissima*, ou *la Maladie, l'hérésie, la mort et l'enterrement de G. Chillingworth*; « (selon sa façon de penser) clerc d'Oxford (et selon la notion de ses compagnons de milice), archi-ingénieur de la reine et espion en chef, étalés dans une lettre à ses illustres et savans amis, où l'on donne la relation de sa prise à Arundel, la découverte de ses erreurs dans un petit catéchisme; et une courte harangue faite à l'enterrement de son livre hérétique, par François Cheynell, ci-devant membre du collége de Morton. Le tout publié avec privilége, à Londres, in-4°, 1664. » *Voy.* CHEYNELL.

CHILMEAD (EDMOND), né dans le comté de Glocester, fut chapelain de l'église de Christ, à Oxfort, enseigna la musique à Londres, et mourut en 1654. Il a traduit plusieurs livres en anglais, et a fait des notes sur quelques anciens auteurs.

CHILON, célèbre philosophe grec, et l'un des sept sages, fut Éphore de Lacédémone sa patrie, vers 556 avant J.-C. On dit qu'il mourut de joie en embrassant son fils, qui avait été couronné aux jeux olympiques. Chilon avait coutume de dire qu'il y avait trois choses bien difficiles : « Garder le secret, savoir employer le temps, et souffrir les injures sans murmurer. » C'est lui qui, selon Pline, fit graver cette sentence en lettres d'or au temple de Delphes : « Connais-toi toi-même. »

CHILPÉRIC Ier, fils de Clotaire Ier, fut roi de Soissons, en 561. Il épousa en 567 Galsuinde, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, et la fit mourir pour épouser Frédégonde qu'il aimait. Brunehaut, sœur de cette princesse, vengea sa mort, et fit armer Sigebert son mari, et Gontran, contre Chilpéric, qui perdit dans cette guerre une partie de ses états. Ce prince eut presque toujours la guerre avec ses frères. Il fut assassiné à Chelles en revenant de la chasse, par ordre de Frédégonde sa femme et de Landri son amant, en 584. Ce prince parlait parfaitement latin. Clotaire son fils lui succéda.

CHILPÉRIC II, appelé auparavant Daniel, était fils de Childéric II. Il succéda à Dagobert III en 715, et fut nommé Chilpéric. Rainfroi, maire du palais, le mit à la tête des troupes contre Charles-Martel; mais il fut défait, et contraint de reconnaître Charles-Martel pour son maire du palais. Chilpéric II mourut à Noyon en 721.

CHINE. La dynastie qui règne dans ce vaste empire et sur une partie de la Tartarie, tire son origine des Tartares Mantcheoux. Elle a commencé à régner en 1644 par

Chi-tçu, ou Chun-tchi, qui est mort en 1661
Kam-hi 1722
Yun-tchin 1735
Kien-Lung.

Voy. CHUN, CONFUCIUS, XI, YAO. *Voy.* Histoire universelle d'une société de gens de lettres, imprimée en Hollande, 36 vol. in-4°; les Mémoires de la Chine du père Le Comte.

CHINILADAN, roi d'Assyrie, succéda à Saosduchin, 668 avant J.-C. Il défit et tua Phraortes, mais Cyaxares, fils et successeur de ce prince, assiégea Ninive; comme il était sur le point de la prendre, Chiniladan se brûla dans son palais, vers 648 avant J.-C.

CHIONE, fille de Deucalion, fut aimée d'Apollon et de Mercure. Elle en eut deux enfans en même temps; elle eut d'Apollon Philamon, grand joueur de luth, et de Mercure, Autolycus, aussi grand filou que son père. Chione, fière de sa beauté, osa se préférer à Diane, qui pour la punir lui perça la langue d'une flèche.

CHIRAC (PIERRE), né à Conques en Rouergue en 1650, fut chargé de l'éducation des deux fils de M. Chicoineau, qui

l'engagea à s'appliquer à la médecine. Chirac devint membre de la faculté de Montpellier, et y enseigna cinq ans après la médecine. Il se mit ensuite dans la pratique, et prit pour modèle M. Barbeyrac, qui tenait alors le premier rang à Montpellier. Il fut médecin de l'armée de Roussillon en 1692 ; l'année suivante une dyssenterie épidémique s'étant mise dans les troupes, l'ipécacuanha n'ayant eu aucun succès, Chirac donna du lait coupé avec la lessive de sarment de vigne, et réussit par ce remède à guérir presque tous les malades. Il reprit quelques années après ses fonctions de professeur et de médecin à Montpellier. Il eut alors deux contestations qui firent beaucoup de bruit ; l'une sur la découverte de l'acide du sang avec M. Vieussens, célèbre médecin de Montpellier, et l'autre sur la structure des cheveux, avec M. Sorazzi, médecin italien. Il accompagna M. le duc d'Orléans en Italie en 1706, où il lui guérit une blessure au bras en la mettant dans des eaux de Balaruc, qu'on fit venir exprès. Il suivit le même prince en Espagne en 1707, et devint en 1713 son premier médecin. Il fut reçu l'année suivante associé libre de l'académie des sciences, et il succéda en 1718 à M. Fagon dans la surintendance du jardin du roi. Il obtint du roi en 1728 des lettres de noblesse, et en 1730 la place de premier médecin, vacante par la mort de M. Dodart; il mourut le 11 mars 1732, à 82 ans. Il légua 30,000 livres à l'université de Montpellier pour fonder deux chaires d'anatomie. Il faisait un très-grand cas de la chirurgie, et opérait quelquefois lui-même. Il s'acquit beaucoup d'honneur dans la maladie épidémique qui régna à Rochefort, sous le nom de maladie de Siam. Il voulait qu'on saignât du pied dans la petite-vérole quand l'inflammation du cerveau est à craindre. Ses Dissertations et Consultations sont imprimées avec celles de Silva, 3 vol. in-12.

CHIRON, fameux centaure, fils de Saturne et de Phillyres, naquit sous une forme monstrueuse, parce que Saturne se métamorphosa en cheval pour jouir de sa mère. Il habitait sur les montagnes, et s'adonnait à la chasse. La connaissance des simples le rendit un des plus célèbres médecins de son temps. Il enseigna cette science à Esculape, et fut ensuite gouverneur d'Achille, qu'il nourrissait de moelle de lion et de sanglier, pour le rendre fort et courageux. Chiron, ayant été blessé par Hercule d'une flèche qui lui tomba par hasard sur le pied, pria les dieux de lui ôter la vie ; Jupiter le plaça dans le ciel, où Chiron forme un des signes du zodiaque sous le nom de Sagittaire.

CHISHULL (EDMOND), bachelier en théologie de l'université d'Oxford, fut chapelain de la factorerie anglaise de Smyrne en 1698 ; ensuite vicaire de Walthamstow, dans le comté d'Essex. Il est mort le 18 mai 1733. On a de lui des Sermons, un Poëme latin en l'honneur de Guillaume III, et sur la victoire navale de 1692; *Antiquitates asiaticæ christianam æram antecedentes nummis et figuris æneis ornatæ*, Londres, 1728, in-fol.; *De nummis smirnæis in medicorum honorem percussis*, joint à l'*Oratio Harveia*, de Mead, 1724, in-4°.

CHOCQUET (LOYS), poète français du 16e siècle, est auteur du Mystère à personnages de l'Apocalypse de saint Jean. Paris, 1541, in-fol., livre rare, qui se trouve ordinairement à la suite des actes des apôtres de Greban.

CHODORLAOMOR, roi de l'Elymaïde, et l'un des premiers conquérans, régnait vers 1925 avant J.-C. Les rois de Babylone et de la Mésopotamie relevaient de lui. Il avait même étendu ses conquêtes jusqu'à la mer Morte. Les rois de la Pentapole s'étant révoltés, il marcha contre eux, les défit, et emmena un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels était Loth, neveu d'Abraham; mais le patriarche surprit et défit l'armée de Chodorlaomor, et ramena Loth avec tout ce que ce prince avait enlevé.

CHOIN (MARIE-EMILIE JOLY DE), d'une famille noble, originaire de Savoie, à qui M. de la Beaumelle fait jouer un beau rôle dans ses Mémoires de Maintenon, est morte en 1744. L'attachement du Dauphin, fils de Louis XIV, pour cette demoiselle, lui fit quitter d'autres engagemens qui n'étaient pas dignes de lui ; mais il est fort incertain que cet attachement ait été jusqu'au mariage, comme dit M. de la Beaumelle. *Voy.* LOUIS, dauphin, fils

de Louis XIV. Un de ses parens, Louis-Albert Joly de Choin, fut évêque de Toulon, et mourut le 17 avril 1759, à 57 ans, étant né à Bourg, le 22 janvier 1702. On a imprimé de lui des *Instructions sur le rituel*, Lyon, 1778, 3 vol. in-4°, qui sont estimées.

CHOISEUL (Charles de), maréchal de France, d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons du royaume, était fils de Ferri de Choiseul et d'Anne de Béthune. Il se distingua sous Henri IV et sous Louis XIII, et mourut le 1er février 1626, à 63 ans.

CHOISEUL (César de), duc et pair, et maréchal de France, se signala de bonne heure en plusieurs siéges et combats. Il fut fait maréchal de France le 20 juin 1645, gagna la bataille de Trancheron en 1648, et celle de Rhetel en 1650. Le roi l'avait choisi en 1649 pour être gouverneur de Monsieur. César de Choiseul mourut à Paris le 23 décembre 1675. On trouve sa Vie et celle du précédent dans le tome 26 des Hommes illustres de France de l'abbé Perau.

CHOISEUL (Gilbert de), fit paraître dès sa jeunesse de grands sentimens de piété et beaucoup de talens pour les sciences. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1640, et nommé à l'évêché de Comminges en 1644. Il changea en peu de temps la face de son diocèse, y fit fleurir la piété et les bonnes mœurs, et s'appliqua avec un soin infatigable à l'instruction des peuples et au soulagement des pauvres. Gilbert de Choiseul fut transféré en 1670 à l'évêché de Tournai. Il n'y fut pas moins chéri du peuple que dans celui de Comminges. Il eut grande part aux affaires ecclésiastiques de son temps, et mourut à Paris en 1689, à 76 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dont le principal est intitulé *Mémoires touchant la religion*, 3 vol. in-12.

CHOISEUL (Claude de), de la branche de Francières, passa en Hongrie, où il se distingua à la bataille de Saint-Gothard. Il n'en fit pas moins au siége de Candie, où il eut un cheval tué sous lui dans la sortie du 25 juin 1669. Il servit dans toutes les guerres de Louis XIV, qui le fit monter par tous les grades militaires jusqu'à celui de maréchal de France en 1693. Il commanda depuis en Normandie et sur le Rhin, et mourut en 1711, à 78 ans, sans enfans.

CHOISEUL (Étienne-François, duc de), pair de France, chevalier des ordres du roi et de la Toison-d'or, gouverneur de Touraine et de la ville d'Amboise, gouverneur et grand-bailli d'Haguenau, ministre d'état pour les affaires étrangères, s'était acquis l'estime des grands du royaume, et la confiance des cours étrangères. On a dit de lui qu'il avait triomphé deux fois en sa vie, le jour de son exil et dans sa maladie, par l'affluence des personnes de considération qui vinrent prendre part à sa disgrâce, et qui s'intéressèrent à sa conservation. Cet attachement était dû à son mérite, et aux bienfaits qu'il répandait sur ceux qui l'approchaient. Après la mort du roi, il reparut à la cour sans rentrer dans le ministère. Il est mort à Paris le 8 mai 1785. Son corps a été transporté à Chantelou, chef-lieu de son duché de Choiseul-Amboise, et il y a été enterré dans un endroit du cimetière qu'il y avait fait préparer, au pied d'un peuplier qu'il y avait planté. Il avait épousé la fille de M. Crozat, dont il n'a pas laissé d'enfans.

CHOISI (François-Timoléon de), doyen de la cathédrale de Bayeux, et l'un des quarante de l'académie française, naquit à Paris le 16 avril 1644. Il fut envoyé vers le roi de Siam en 1685 avec le chevalier de Chaumont, et fut ordonné prêtre dans les Indes par le vicaire apostolique. Il mourut à Paris le 2 octobre 1724, à 81 ans. Il est vrai que sa jeunesse fut peu réglée, et que, déguisé en femme, sous le nom de comtesse des Barres, il s'abandonna au libertinage que lui permettait ce déguisement auprès de jeunes filles sans expérience. Mais il n'est pas vrai que ce fut dans ce même temps qu'il composait son Histoire ecclésiastique; ce qui a pu donner lieu de le dire, c'est qu'il s'était tellement accoutumé de jeunesse à s'habiller en femme pour plaire à Monsieur, frère de Louis XIV, qui aimait ces amusemens, que jusqu'à la fin de ses jours il mettait des jupes chez lui. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages écrits avec politesse, et d'un style fleuri et aisé. Les

principaux sont : 1° quatre Dialogues sur l'immortalité de l'âme, etc., ouvrage excellent qu'il composa avec M. Dangeau, in-12 ; 2° Relation du voyage de Siam, in-12 ; 3° Histoires de piété et de morale, 2 vol. in-12 ; 4° Histoire ecclésiastique en 11 vol. in-4° et in-12 ; 5° la Vie de David avec une interprétation des psaumes, in-4° ; la vie de Salomon, celle de saint Louis, in-4°, de Philippe de Valois et du roi Jean, in-4°, de Charles V, in-4°, de Charles VI, in-4°, et de madame de Miramion, in-12 ; ses Mémoires, in-12. Tous ces ouvrages sont superficiels, et ne se font lire que parce qu'ils sont écrits de cet air libre et naturel qui fixe l'attention, et qui ne permet guère d'examiner l'exactitude du fond. On a imprimé ce qu'il a fait sur l'histoire de France en 4 vol. in-12. Sa Vie a été imprimée à Genève en 1748, in-8° : elle est attribuée à l'abbé d'Olivet, qui y a conservé l'histoire de la comtesse des Barres, 1736, petit in-12, fait par l'abbé de Choisi lui-même.

CHOISI (Jean de), chancelier de Gaston d'Orléans, et père de l'abbé de Choisi, mourut en février 1660, quelques jours après son maître, et de chagrin de l'avoir perdu. Il avait épousé, en 1628, Jeanne-Olympe Huraut de l'Hôpital, descendue de la fille du chancelier de l'Hôpital, qui avait épousé Robert Huraut. Elle a survécu à son mari, et a été très-considérée à la cour. Le roi aimait à s'entretenir avec elle, parce qu'elle avait une conversation agréable, qui la faisait désirer partout. Elle est morte en 1668. Si le portrait qu'on trouve d'elle dans les Mémoires de mademoiselle de Montpensier n'est pas flatté, son fils n'en a pas trop dit dans ses Mémoires.

CHOLET (Jean), cardinal, natif du Beauvoisis, d'une famille noble, s'éleva par son mérite, et fonda à Paris le collége qui porte son nom. Il mourut le 2 août 1293. La fondation du collége des Cholets n'eut son exécution qu'en 1295.

CHOLIERES, ne nous est connu que par des Contes qui portent son nom, sous le titre des Neuf Matinées et Neuf Après-dînées du sieur de Cholières, Paris, 1610, 2 vol. in-12. Les Matinées avaient déjà été imprimées en 1585, in-8°, et les Après-dînées en 1587, in-12 ; et par la Guerre des mâles contre les femelles, et autres œuvres poétiques, 1588, in-12.

CHOLIN (Pierre), fameux protestant, natif de Zug en Suisse, fut précepteur de Théodore de Bèze pendant 4 ans dans la maison de Melchior Volmar. Il devint ensuite professeur de belles-lettres à Zurich. Il mourut en 1542. Cholin était habile dans la langue grecque, et très-estimé de Budée, qu'il allait voir souvent à Paris. Il a traduit de grec en latin les livres que les protestans regardent comme apocryphes, et il a eu part avec Léon de Juda, Bibliander, Pelican et R. Gautier, à la Bible de Zurich, qui est chargée de notes littérales et de scolies sur les marges.

CHOMEL (Pierre-Jean-Baptiste), médecin ordinaire du roi, s'appliqua principalement à la connaissance des plantes, dont il donnait des leçons au Jardin du roi, et qui ont produit les 3 volumes de plantes usuelles que nous avons de lui, 1761, 3 vol. in-12. Il est mort en 1740. Son père, Jean-Baptiste Chomel, avait composé des pastilles pour purifier le sang, et un onguent divin. Il mourut en 1720. Son oncle, l'abbé Chomel, mort en 1712, a donné le Dictionnaire économique, 1766, 3 vol. in-fol.

CHOMEL (Jean-Baptiste-Louis), fils de Pierre-J.-B. mort médecin en 1765, a donné un Essai sur l'histoire de la médecine en France, in-12 ; la Vie de Molin ; l'Éloge de Duret ; Lettre sur une maladie des bestiaux ; Dissertation sur un mal de gorge gangréneux.

CHOMPRÉ (Pierre), champenois, vint de bonne heure à Paris, et y ouvrit une pension. Son zèle pour l'éducation lui procura un grand nombre d'élèves, à qui il inspira le goût de l'étude et l'amour de la religion. Il mourut à Paris en 1760, à 64 ans. On a de lui Dictionnaire abrégé de la Fable, in-12 ; Dictionnaire de la Bible, in-12 ; Vocabulaire latin, in-8° ; Modèles de latinité, 6 vol. in-12, et leur Traduction en autant de volumes.

CHOPIN (René), célèbre jurisconsulte, né à Bailleul en Anjou, en 1537, fut avocat au parlement de Paris, où il plaida long-temps avec réputation. Il se renferma ensuite dans son cabinet,

et composa un grand nombre d'ouvrages, 1663, 5 vol. in-fol. Il y en a une édition latine en 4 vol. Il était consulté de toutes parts, et fut anobli par Henri III, en 1578, à cause de son Traité *de Domanio*. Ce qu'il a fait sur la Coutume d'Anjou passe pour son meilleur ouvrage, et lui mérita le titre et les honneurs d'échevin de la ville d'Angers. On estime aussi beaucoup ses livres *de sacrâ politiâ monasticâ et de privilegiis rusticorum*. Il mourut à Paris le 3 février 1606, laissant plusieurs enfans. Son attachement à la ligue lui valut une satire macaronique, sous le titre d'*Anti-Chopinus*, 1592, in-4°, attribuée à Jean de Villiers Hotman; et comme le style burlesque de cette pièce ne convenait pas à la matière, elle fut brûlée par arrêt du conseil. Ce qui y avait donné lieu, est *Oratio de pontificio Gregorii XIV ad Gallos diplomate à criticis notis vindicato*, Parisiis, 1591, in-4°, qui n'est pas dans ses œuvres. Le jour que le roi entra dans Paris, sa femme perdit l'esprit, et il reçut ordre d'en sortir: il y resta cependant par le moyen de ses amis; ce qui lui donna lieu de faire l'éloge de Henri IV en latin, 1594, in-8°, qui n'est pas non plus dans ses œuvres, non plus que *Bellum sacrum gallicum poema*, 1562, in-4°.

CHORIER (Nicolas), savant avocat au parlement de Grenoble, naquit à Vienne en Dauphiné en 1609, et mourut à Grenoble le 14 août 1692, à 83 ans. Il a publié l'Histoire générale du Dauphiné en 1661 et 1672, 2 vol. in-fol.; le Nobiliaire du Dauphiné, 1697, 4 vol. in-12; l'Histoire du duc de Lesdiguières, 2 vol. in-12; Histoire de la maison de Sassenage; Antiquités de Vienne, in-12. On lui attribue le livre infâme intitulé *Aloysiæ sigeæ satira Sotadica de arcanis amoris et veneris*, imprimé depuis sous le titre de *Joannis Meursii elegantiæ latini sermonis*, in-12.

CHOSROES Ier, le Grand, roi de Perse, succéda à Cabades son père en 531. Il fit la paix avec les Romains, mais il la rompit trois ans après, ravagea la Mésopotamie et la Syrie, brûla Antioche, et aurait traité de même Apamée, si Thomas, qui en était évêque, n'eût détourné ce coup par sa prudence. Quelque temps après il fut contraint de lever le siége d'Edesse, ce qui ne l'empêcha point d'avoir de grands avantages sous les règnes de Justinien et de Justin; mais dans la suite, ses troupes ayant été battues et ses trésors pillés, il en mourut de chagrin en 579. Hormisdas lui succéda.

CHOSROES II, fameux roi de Perse, monta sur le trône en 591. Hormisdas, son père, ayant été renfermé dans une prison par ses sujets, Chosroës le traita d'abord avec humanité; mais ensuite, fatigué de ses menaces, il le fit mourir sous les coups. Les Perses, irrités de ce parricide, obligèrent Chosroës de prendre la fuite. Il laissa aller son cheval au hasard, qui le conduisit dans une ville des Romains. L'empereur Maurice le reçut avec bonté, et le rétablit dans son royaume. Après sa mort, Chosroës marcha contre Phocas, son parricide. Il ravagea tout l'Orient, et s'empara de la Phénicie, de la Palestine, de l'Arménie, de la Cappadoce. Il refusa la paix à l'empereur Héraclius, qui avait fait mourir Phocas en 610, et prit Jérusalem en 615. Ensuite il passa en Afrique, soumit la Lybie et l'Egypte, et se rendit maître de Carthage. Héraclius lui demanda une seconde fois la paix; mais n'ayant voulu l'accepter qu'à condition que lui et son peuple renonceraient à la religion de J.-C., l'empereur reprit courage, marcha contre lui en 622, le défit et le contraignit de prendre la fuite. Siroës, son fils aîné, qu'il avait privé de la couronne pour la donner au cadet, le fit mourir de faim en prison, en 628. Chosroës aimait les lettres et les savans, et avait fait de grands progrès dans la philosophie. On dit qu'il savait mieux Aristote que Démosthènes ne savait Thucydide.

CHOUET (Jean-Robert), savant philosophe, et l'un des plus célèbres magistrats de Genève, sa patrie, fut le premier qui enseigna la philosophie de Descartes à Saumur. On le rappela à Genève en 1669. Il y fit des leçons avec applaudissement. Chouet devint ensuite conseiller et secrétaire d'état de Genève, et composa l'Histoire de cette république. Il mourut le 17 septembre 1731, à 89 ans. Ses ouvrages n'ont point encore été imprimés.

CHOUL (Guillaume du), gentilhomme lyonnais, habile antiquaire du 16e siècle, est auteur d'un Traité sur la

religion et castramétation des Romains, dont la première édition est de Lyon, 1556, in-fol., et la dernière de Wesel, 1682, in-4°, et en latin, Amsterdam, 1685, in-4°. Il avait fait le voyage d'Italie pour se perfectionner dans les antiques, et était bailli des montagnes du Dauphiné.

CHRAMNE, fils naturel de Clotaire Ier, se révolta contre lui et se ligua avec le comte de Bretagne; mais Clotaire livra bataille à son fils, le défit, et le brûla avec toute sa famille dans une cabane où il s'était sauvé, en 560.

CHRÉTIEN (Florent), *Quintus Septimius Florens Christianus*, natif d'Orléans, se nommait *Quintus*, parce qu'il était le cinquième enfant de son père, et *Septimius*, parce qu'il était né le septième mois de la grossesse de sa mère. Florent Chrétien était habile dans les langues et dans les belles-lettres. Il fut précepteur de Henri IV, qu'il éleva dans la religion prétendue réformée. Il rentra dans le sein de l'église catholique avant sa mort, arrivée en 1596, à 56 ans, laissant un fils. On a de lui des Satires contre Ronsard, sous le nom de la Baronnie, 1564, in-8°; quelques pièces de poésies, imprimées séparément; des Traductions, in-8°, dont celle d'Oppien, in-4°, est la principale. Il a travaillé à la satire Ménippée. Son père Guillaume, médecin de François Ier et de Henri II, a traduit en français quelques ouvrages de médecine.

CHRÉTIEN DE TROYES, dit Ménessier, poète français, qui vivait vers l'an 1200, a fait en vers français plusieurs romans de chevalerie de la Table-ronde, qui sont en manuscrits, pour la plupart, dans la bibliothèque du roi. Celui de Perceval-le-Gallois a été traduit en prose et imprimé en 1530, in-fol.

CHRIST. *Voy*. Jésus.

CHRISTIERN Ier, roi de Danemarck, succéda à Christophe de Bavière en 1448, et se fit admirer par sa prudence et par son humilité. Il mourut en 1481.

CHRISTIERN II, roi de Danemarck, surnommé le Cruel, naquit en 1481, et succéda à Jean son père en 1513. Il tenta inutilement de recouvrer le Groenland, que ses prédécesseurs avaient perdu. Il aspira ensuite à la couronne de Suède, et alla assiéger Stockholm en 1518; mais il fut obligé d'en lever le siége l'année suivante. Stenon, roi de Suède, étant mort, Christiern se fit élire en sa place. Il fit arrêter dans un festin les principaux seigneurs ecclésiastiques et séculiers, les fit mourir inhumainement, et exerça des cruautés inouïes, ce qui fit révolter les Suédois, qui élurent Gustave. Christiern se sauva en Danemarck, d'où ses cruautés le firent encore chasser. On élut en sa place Frédéric, duc de Holstein, son oncle. Après un exil de dix ans, il tenta de remonter sur le trône avec le secours des Hollandais; mais il fut pris et mis en prison, où il demeura 25 ans, jusqu'à sa mort, arrivée le 25 janvier 1559, à 78 ans.

CHRISTIERN III, succéda à Frédéric Ier son père, en 1533. Il introduisit le luthéranisme dans ses états, et chassa les évêques. Il institua le collége de Copenhague, et rassembla une belle bibliothèque. Ce prince aimait les lettres et protégeait les savans. Il gouverna avec assez de douceur, et mourut le 1er janvier 1559, à 56 ans, il s'était réconcilié quelques jours auparavant avec Christiern II son prisonnier. Frédéric II son fils lui succéda.

CHRISTIERN IV, roi de Danemarck, monta sur le trône après la mort de Frédéric II son père, en 1588. Il fit la guerre aux Suédois et fut élu chef de la ligue des protestans contre l'empereur, pour le rétablissement du prince palatin en 1625. Il mourut le 28 février 1648, à 71 ans, après s'être distingué par un grand nombre de belles actions. Christiern son fils avait été élu roi de Danemarck du vivant de son père, mais il mourut le 2 juin 1647, ce qui fait que la plupart des historiens ne le comptent point au nombre des rois de Danemarck.

CHRISTIERN V ou VI, succéda à Frédéric III son père, mort en 1670. Il se ligua avec les princes d'Allemagne, et déclara la guerre aux Suédois; mais ceux-ci défirent ses troupes en diverses occasions. Il mourut le 4 septembre 1699. C'était un prince courageux et entreprenant.

CHRISTINE, reine de Suède, illustre par son esprit, par sa science et par son affection pour les gens de lettres, naquit le 8 février 1626, de

Gustave-Adolphe, roi de Suède, et de Marie-Eléonore de Brandebourg. Elle succéda aux états de son père en 1632, et gouverna avec esprit. Cependant les Suédois commençant à s'aigrir, elle abdiqua en faveur de Charles-Gustave, comte palatin, son cousin germain, le 16 juin 1654. Elle alla ensuite en Flandre, fit un voyage en Italie, embrassa la religion catholique et vint en France, où elle se fit admirer des savans, mais d'où elle fut obligée de sortir après avoir fait assassiner Monaldeschi son écuyer, et son amant selon quelques-uns, dans la galerie des Cerfs de Fontainebleau. Elle retourna à Rome en 1658, y fixa son séjour, et y mourut le 19 avril 1689. Cette princesse avait l'esprit vif et pénétrant, l'air mâle, les traits grands, la taille un peu irrégulière. Elle était généreuse, affable, d'un caractère libre et ouvert, mais inégal, et ne sachant pas la décence convenable à son rang. On a imprimé une petite satire contre elle sous le titre de Vie de la reine Christine, 1677, in-12; des Mémoires pour servir à son Histoire, 4 vol. in-4°, peu estimés; le Recueil de ses médailles, 1742, in-fol.

CHRISTOPHE (SAINT), c'est-à-dire Porte-Christ, fut, selon la plus commune opinion, martyrisé en Lycie, durant la persécution de Dèce, en 254. On s'imaginait dans les siècles d'ignorance que quiconque avait vu une image de ce saint ne pouvait mourir subitement ni par accident; de là vient qu'on le représentait d'une grandeur prodigieuse, portant l'enfant Jésus sur les épaules, et qu'on le mettait au portail des cathédrales ou à l'entrée de l'église, afin qu'on pût le voir plus aisément.

CHRISTOPHORSON (JEAN), évêque de Chicester, au 16e siècle, natif de Lancastre, fut avancé par la reine Marie, à cause de son attachement à la religion catholique et de son mérite. Il était habile dans les langues, et a traduit de grec en latin peu élégant Philon, Eusèbe, Socrate, Théodoret, Sozomène et Evagre. Il mourut en 1558, après avoir légué sa bibliothèque, qui était curieuse, au collége de la Trinité à Cambridge.

CHRISTOPHORUS (ANGELUS), auteur grec du 17e siècle, dont on a un ouvrage curieux intitulé l'*Etat présent de l'Eglise grecque*, grec et latin, Leipsick, 1676, in-4°.

CHRODEGAND (SAINT), célèbre évêque de Metz, au 8e siècle, natif d'Austrasie, d'une famille noble et ancienne, fut ordonné par le pape Etienne en 743. Il institua une communauté de clercs réguliers dans son église, et fut employé par Pepin dans diverses négociations. Il mourut le 6 mars 766. On a de lui une Règle pour les clercs réguliers dans les conciles du père Labbe et dans les Annales de Le Comte.

CHROMACE (SAINT), *Chromacius*, pieux et savant évêque d'Aquilée, au 4e siècle, défendit avec zèle Rufin et saint Jean-Chrysostôme, et fut ami de saint Ambroise et de saint Jérôme. Il mourut avant 412. Il nous reste de lui quelques ouvrages imprimés dans la Bibliothèque des Pères.

CHRYSÈS, prêtre d'Apollon, fut père d'Astinomé, plus connue sous le nom de Chryséis. Les Grecs ayant pris la ville de Thèbes en Cilicie, et saccagé Lyrnesse, partagèrent le butin et les prisonniers; Chryséis échut à Agamemnon. Chrysès alla au camp des Grecs, avec tous les ornemens de sa dignité, pour racheter sa fille; mais il fut chassé indignement par Agamemnon, qui avait conçu de la passion pour sa captive. Chrysès implora le secours d'Apollon, qui, selon la fable, envoya une maladie contagieuse dans l'armée des Grecs, ce qui obligea Agamemnon de rendre Chryséis.

CHRYSIPPE, fils naturel de Pélops, fut tué par Hippodamie, qui craignait qu'il n'empêchât ses fils de régner; mais ayant assez vécu pour indiquer sa meurtrière, il détermina Hippodamie à se tuer elle-même.

CHRYSIPPE, célèbre philosophe grec, de la secte des stoïciens, était de Solos, ville de Cilicie, et fut disciple de Cléanthe, successeur de Zénon. Il composa un grand nombre de traités sur différens sujets, principalement sur la dialectique, à laquelle il s'appliqua plus qu'aucun autre philosophe. Il excella tellement en cette science, qu'on disait comme en proverbe : « Si les Dieux avaient besoin de se servir de la logique, ils n'en choisiraient point d'autre que celle de Chrysippe. » Il fut, comme les stoïciens, zélé défenseur de la nécessité du destin, et en même temps de la liberté de l'homme; ce qui est une contradiction palpable. Il tomba

en un grand nombre d'erreurs considérables. Sénèque, Épictète, Arrien, et les autres célèbres auteurs stoïciens, ne paraissent pas avoir eu pour lui beaucoup de vénération. Cependant il y avait d'excellentes choses dans son Traité de la Providence, et entre autres cette belle pensée « que le dessein de la nature » n'a pas été de rendre les hommes sujets aux maladies, ce qui ne conviendrait pas à la cause de tous les biens; » mais que si du plan général du » monde, qui est très-bien ordonné et » très-utile, il en résulte quelques inconvéniens, c'est qu'ils se sont rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans » qu'ils aient été dans le dessein primitif et dans le but de la Providence. » Par exemple, continue Chrysippe, » quand la nature a formé le corps humain, l'excellence et l'utilité de l'ouvrage demandait que la tête fût com» posée d'un tissu d'ossemens minces » et déliés; mais par là il en résultait » l'incommodité de ne pouvoir résister » aux coups. Il en est de même, ajoute-» t-il, de la vertu; l'action directe de » la nature y tend et la fait naître; » mais par une espèce de concomitance, » elle a produit par contre-coup la » source des vices. » *Aulugèle*, livre 5, chapitre 3. Un philosophe païen ne pouvait rien dire de plus raisonnable, surtout dans l'ignorance où il était de la chute du premier homme. Le père Malebranche a éclairci et développé ce beau principe de Chrysippe, qui peut servir de réponse à toutes les difficultés que l'on fait sur l'existence du mal naturel et moral. Chrysippe mourut vers 207 avant J.-C., à plus de 80 ans.

CHRYSOLANUS (Pierre), savant archevêque de Milan, au 12e siècle, dont on a dans Allatius un Discours adressé à Alexis Comnène, touchant la procession du Saint-Esprit, contre l'erreur des Grecs.

CHRYSOLOGUE. *Voyez* Pierre Chrysologue.

CHRYSOLORAS (Emmanuel), savant Grec de Constantinople, au 15e siècle, passa en Europe pour implorer l'assistance des princes chrétiens contre les Turcs. Il enseigna ensuite à Florence, à Venise, à Pavie et à Rome, et fut le principal restaurateur des belles-lettres. Il mourut à Constance durant la tenue du concile, le 15 avril 1415, à 47 ans. On a de lui une Grammaire grecque, Ferrare, 1509, in-8o; trois Lettres dans l'histoire de Constantin Manassès, du Louvre, in-fol., et d'autres petits ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec Démétrius Chrysoloras, autre écrivain grec sous le règne d'Emmanuel Paléologue, ni avec Jean Chrysoloras, neveu et disciple d'Emmanuel, qui fut, comme son oncle, un des restaurateurs des belles-lettres.

CHRYSOSTOME. *Voy.* Jean Chrysostôme.

CHUBB (Thomas), né auprès de Salisbury, le 29 septembre 1679, fut mis en apprentissage chez un gantier, et après son temps fini, il servit son maître en qualité de compagnon; mais ce métier nuisant à sa vue, qui était faible, il passa chez un chandelier, son intime ami, qui lui donna des journées honnêtes. Il s'en procura des livres latins, grecs et anglais, et employait à lire ses momens de loisir. La théologie était son étude favorite; il forma même une société à Salisbury, où l'on ne s'occupait que de points théologiques, de controverse et d'explication de l'Écriture sainte. Ses amis connaissant la force de ses raisonnemens, et la perspicacité de son génie, lui avaient déféré la rédaction de leurs conférences. Celles concernant la Trinité parurent sous le titre de *La Supériorité du père prouvée*, etc. Ce livre répandit au loin sa réputation, et lui procura quelque chose de plus solide. Les présens qu'il reçut l'affranchirent d'un travail étranger à ses études. Il mourut à Salisbury, à 68 ans, en 1747. On a publié 2 vol. d'Œuvres posthumes, et l'on a traduit de lui, en français, *Nouveaux Essais sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, Amsterdam, 1732, in-12. Comme ses sentimens s'éloignent de la façon de penser des théologiens anglais, il en a été maltraité. Ses ennemis firent paraître *Mémoires de M. Thomas Chubb*, qui est une violente satire, où il est accusé non-seulement d'hérésie, mais de perversité dans les mœurs. On lui refusa la sépulture ordinaire.

CHUDLEIGH (Marie-Lée, femme de Georges), dame philosophe et poète, née en 1656, reçut des marques d'estime de la princesse Sophie, douairière de Brunswick, et mourut en 1710, à

55 ans. En 1710, il a paru un volume de ses *Mélanges*, en vers et en prose; et, en 1722, on a imprimé d'elle, pour la troisième fois, un autre volume, où se trouve le *Dialogue de Lucinde et Marisse*, et un poème en l'honneur des femmes, dans lequel on admire la délicatesse de son style.

CHUN (TI-CHUN-YEOU YU-CHI), empereur de la Chine, et le dernier de la seconde dynastie, succéda à Yao, et fit continuer avec succès les travaux immenses que son prédécesseur avait commencés. Yu, fils de Kuen, en fut chargé, et en vint à bout dans 13 années. Pour le récompenser d'un si grand service, l'empereur Chun l'associa à l'empire avec le consentement de toute la nation. La mémoire de Chun est encore en grande vénération parmi les Chinois. *Voy.* Yao.

CHURCHILL (JEAN). *Voy.* MARLEBOROUGH.

CHURCHILL (WINSTON), gentilhomme anglais, descendant d'une ancienne famille, fut élevé à Oxford, où il ne put prendre de degrés, pendant les troubles civils. Il suivit le parti du roi, pour lequel il eut beaucoup à souffrir. Il avait épousé la fille de Jean Drake, avec laquelle il fut obligé de se réfugier dans une gentilhommière, où naquirent ses enfans; mais, au rétablissement de Charles II, il fut député au parlement, en 1661, et le roi lui conféra la dignité de chevalier en 1663, et différens emplois. La société royale le choisit pour un de ses membres, et il justifia ce choix par la composition d'une histoire d'Angleterre, sous le titre de *Divi britannici*, 1675, in-fol. Il est mort le 26 mars 1688, comblé des bienfaits de Jacques II, parce qu'il était père du duc de Marlborough et de sa sœur. *Voy.* MARLBOROUGH.

CHURCHILL (CHARLES), poète satirique anglais, né en 1731, d'un sous-ministre de Westminster, fut élevé au collége de ce lieu, ensuite à Oxford, et se maria à l'âge de 17 ans. Il fut ordonné par l'évêque de Londres; comme il n'avait pas pris de degrés, il l'envoya desservir une cure dans le pays de Galles. Il revint à Londres, où il se fit maître d'école; mais son gain ne suffisant pas à sa dépense, il contracta des dettes, que M. Lloyd, père du poète de ce nom, eut la bonté d'acquitter. Il n'en fut pas plus sage; il quitta sa femme et sa robe, et ne songea qu'à se divertir. M. Lloyd, le fils ayant publié son poème intitulé *l'Acteur*, Churchill, à son exemple, publia *la Rosciade*, dont la sévérité de la satire excita la curiosité du public. Il publia successivement d'autres poëmes, *la Nuit*, *l'Esprit*, *etc.*, qui ont été réunis en 2 vol. in-8°. Il mourut de fièvre le 5 novembre 1764, à Boulogne, où il était venu visiter M. Wilkes.

CHYPRE. Cette île passa de la domination des Ptolomées sous celle des Romains. Les insulaires s'étant révoltés, Isaac Comnène s'en empara et n'en jouit pas long-temps. Richard, roi d'Angleterre, passant à la Terre-Sainte, aborda sur les côtes de cette île. Isaac voulut le maltraiter; Richard s'en empara. Il la vendit aux Templiers en 1191. Ces chevaliers la vendirent l'année suivante trente-cinq mille marcs d'argent à Gui de Lusignan, roi titulaire de Jérusalem, qui, depuis la mort de sa femme, sans enfans, avait même été obligé de céder ce titre au marquis de Montferrat, qui en était l'héritier. Gui établit sa cour à Nicosie, bâtit Limisso, peupla l'île de 25,000 personnes tirées des villes latines d'outre-mer, et mourut sans enfans, en 1194

Son frère Amauri lui succéda, et mourut en 1205
Hugues, son fils 1221
Henri, son fils 1253
Hugues II, son fils, mort sans enfans, à 14 ans 1267
Isabeau, fille de Hugues Ier, avait épousé Henri, prince d'Antioche, fils de Bohémond IV, de la maison des ducs de Guienne
Hugues III, leur fils, succéda à Hugues II, et mourut en . . . 1284
Jean, son fils, mort en 1285
Henri II, son frère 1324
Hugues IV, son neveu 1361
Pierre Ier, son fils 1368
Pierre II, son fils 1382
Jacques, son oncle 1398
Jean II, son fils 1432
Jean III, son fils 1458
Charlotte, sa fille, mariée en secondes noces, à Louis de Savoie, fut chassée de son royaume par son frère naturel, Jacques. Elle vivait à Rome des bienfaits du pape, lors-

qu'elle mourut en 1487, sans enfans. Elle avait cédé ses droits au neveu de son mari, Charles Ier, duc de Savoie, et à ses successeurs. C'est en vertu de cette cession que ces ducs se qualifiaient *rois de Chypre.*

Jacques, frère naturel de Charlotte, usurpa le royaume en... 1473

Jacques III, son fils, mort à deux ans, en 1475

La reine Charlotte vivait encore, et ne put recouvrer son royaume. Les Vénitiens favorisèrent la veuve de Jacques, qui était une Cornaro, et qui, sans aucun droit, céda le royaume aux Vénitiens, qui le gardèrent jusqu'en 1571

que Sélim II, sultan des Turcs, le leur enleva . . . .

Jacques Ier, roi de Chypre, eut un sixième fils, Henri de Chypre . . . .

qui fut apanagé par Jean II, son frère, du titre de la principauté de Galilée, qu'il lui donna en vertu du titre de roi de Jérusalem qu'il portait. Les descendans mâles de ce prince titulaire finirent à la cinquième génération. Jacques II, roi de Chypre, leur avait même confisqué les biens qu'ils avaient dans l'île, parce qu'ils avaient pris le parti de Charlotte. Les Vénitiens ne les leur rendirent pas; mais ils finirent leurs jours à Venise.

Voy. Histoire de Chypre, Jérusalem, etc., par Dominique Jauna. Leyde, 1747, 2 vol. in-4°; l'Histoire universelle d'une société de gens de lettres, 36 vol. in-4°.

CHYTRÆUS (David), fameux ministre luthérien, né à Ingelfing en 1530, et mort en 1600, a composé plusieurs ouvrages dont le plus connu est un commentaire sur l'Apocalypse, rempli de rêveries, Witt., 1575, in-8°; *Chronicon Saxoniæ*, Lipsiæ, 1611, in fol. Ses ouvrages ont été réunis. Hanovriæ, 1604, 2 vol. in-fol. Christophe Sturcius a écrit sa Vie. Nathanaël Chytræus son frère, autre ministre luthérien, était habile dans les belles-lettres, et mourut en 1598, à 55 ans.

CIACONIUS ou CHACON (Alfonse), savant religieux dominicain, natif de Baëça, fut patriarche titulaire d'Alexandrie, et mourut à Rome en 1599, à 59 ans. D'autres disent qu'il vivait encore en 1601. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont le plus considérable est intitulé *Vitæ et gesta romanorum pontificum et cardinalium*. Cet ouvrage, avec la continuation, a été imprimé à Rome en 1676, 4 vol. in-fol., auquel on joint la suite jusqu'à Clément XII, par Marie Guarnacci, Rome, 1751, 2 vol. in-fol. *Bibliotheca scriptorum ad annum 1583*, Paris, 1731, in-fol., et Amsterdam, 1743, in-fol. Cette dernière est composée de l'édition de Paris, que le libraire de Hollande avait achetée, et de quelques additions des éditeurs; elle ne va que jusqu'à la lettre E. Explication de la colonne trajane en latin, 1576, in-fol., fig.; en italien, 1680, in-fol., fig. Il ne faut pas le confondre avec son neveu Alfonse Ciaconius.

CIACONIUS ou CHACON (Pierre), savant prêtre espagnol, né à Tolède en 1525, auquel Grégoire XIII donna un canonicat de Séville, et qui mourut à Rome le 24 octobre 1581, à 56 ans. Il fut employé avec Clavius à la correction du calendrier, et publia des notes savantes et judicieuses sur le décret de Gratien, sur Arnobe, sur Tertullien, et sur un grand nombre d'autres auteurs. On a aussi de lui *De triclinio romano*, Romæ, 1590, in-8°; *Opuscula, in columnæ rostratæ inscriptiones, de ponderibus et mensuris et nummis*, Romæ, 1608, in 8°.

CIAMPINI (Jean-Justin), né à Rome en 1633, fut maître des brefs de grâce, et préfet des brefs de justice. Ces charges n'empêchèrent point Ciampini de cultiver les belles-lettres, les antiquités, la philosophie et les autres sciences; mais sa principale étude était celle de l'histoire ecclésiastique, et ce fut par ses soins qu'il se forma en 1671 à Rome une académie destinée à cette partie de l'histoire. Il établit en 1677, sous la protection de la reine de Suède, une académie de physique et de mathématiques, qui devint bientôt célèbre, et fut reçu en 1691 dans l'aca-

démie des Arcadiens. Il mourut en 1698. On a de lui un grand nombre d'ouvrages latins et italiens ; les principaux sont : 1° *Conjecturæ de perpetuo azymorum usu in ecclesiâ latinâ, vel saltem Romana*, Romæ, 1688, in-4° ; 2° *Vetera monumenta in quibus præcipuè musiva opera, sacrarum profanarumque ædium structura, dissertationibus, iconibusque illustrantur*, 1690 et 1699, 2 vol. in-fol. ; 3° *De incombustibili lino dissertatio*, 1691, in-4° ; 4° *De sacris ædificiis à Constantino magno constructis Synopsis historica*, 1693, in-fol. ; 5° *Examen vitarum pontificum romanorum Anastasi*. Romæ, 1688, in-4°.

CIBBER (Colley), poète lauréat de Georges II, fils de Gabriel Cibber, sculpteur allemand, établi à Londres, naquit dans cette ville le 6 novembre 1671 ; sa mère était fille de Guillaume Colley, écuyer. Cibber, se sentant du goût pour le théâtre, suivit ce parti, d'abord avec peu de succès, puisqu'on ne lui donnait que dix sous par jour ; mais ensuite, avec un applaudissement qui, d'un comédien, en a fait un homme généralement considéré. Il quitta le le théâtre en 1730, et mourut au mois de décembre 1757. Il était aussi auteur, et ses pièces de théâtre sont imprimées en 1760, 4 vol. in-12. Celles qui ont eu le plus de succès sont celles qui avaient trait aux affaires du temps, directement ou par allégorie ; ce qui les rend propres à l'Angleterre, et indifférentes aux autres nations. Cibber est le héros de la *Dunciade*, de Pope ; il avait attaqué ce poète mal à propos, pendant qu'il donnait lui-même beau jeu à la critique, d'un côté, par son enthousiasme ridicule sur son état de comédien. Il osait dire de lui-même, dans sa Vie, que « Goodman, se trouvant à la répétition d'une pièce où il avait un rôle, lui frappa sur l'épaule, en disant : — Je veux bien être un coquin, si vous ne devenez bon acteur. — Or je demande, ajoute Cibber, si Alexandre lui-même ou Charles XII, à la tête de leurs armées victorieuses, ont pu sentir de plus grands transports de joie que je n'en éprouvai alors. » De l'autre côté, par l'adoption qu'il fit dans ses pièces de ce fatras monstrueux, si cher aux spectateurs anglais, de combats de *dragons*, de son de cloches, d'incendies, de multiplicités de lieux et d'actions. « Si l'on me demande, dit Cibber, pourquoi je ne m'y opposai pas, je répondrai simplement que j'étouffai la voix de ma conscience, n'étant pas assez vertueux pour mourir de faim. » Ensuite il compare sa tolérance au changement de religion de Henri IV, et dit qu'il n'en fut pas moins reconnu pour un grand-homme. Mais Henri IV était rentré de bonne foi dans la religion de ses pères ; et Cibber, en admettant les jeux de théâtre anglais, les jugeait contraires au bon sens. Au reste la science de Cibber ne s'étendait pas loin. Dans l'opéra de *Polyphème*, Ulysse dit qu'il s'appelle *Personne* ; et lorsqu'à ses cris les Cyclopes accourus lui demandent : Qui est ce qui t'a crevé l'œil. Il répond : *Personne*, et ils s'en vont. Cibber n'a pas compris ce jeu de mots. Dans la traduction qu'il en a faite, il fait dire à Ulysse, au lieu de *Personne*, Je n'ai point de nom ; ce qui ne signifie plus rien.

CIBBER (Théophile), fils du précédent, naquit en 1703. Son inclination, jointe aux succès de son père, lui fit prendre le parti du théâtre ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il en eût les talens : sa mauvaise conduite lui fit éprouver toutes sortes de disgrâces. Il passait en Irlande pour jouer sur le théâtre neuf, en octobre 1757, lorsque son vaisseau, poussé sur les côtes occidentales d'Écosse, par une tempête qui s'éleva dans le canal de Saint-Georges, y périt avec tous les passagers. Son nom a paru sur les *Vies des poètes anglais et irlandais*, 1753, 5 vol. in-12, et sur quelques pièces de théâtre ; mais c'est une fraude littéraire. Il s'était marié en 1734, à Susanne-Marie Arne, fille d'un tapissier, qui devint elle-même une excellente actrice, qu'on ne peut pas mieux comparer qu'à M[lle] Clairon. Elle ne fut pas heureuse avec son mari, à qui rien ne coûtait pour contenter ses folies. Elle mourut le 30 janvier 1766. On a d'elle une traduction en anglais, de l'*Oracle de Sainte-Foix*.

CICERI (Paul-César de), né à Cavaillon en 1678, eut l'honneur de prêcher devant le roi, et fut abbé de Notre-Dame en Touraine. Il est mort en 1759, à 81 ans. Ses Sermons ont paru en 1761, 6 vol. in-12.

CICERON (Marcus Tullius), célèbre orateur romain, et l'un des plus grands hommes de son siècle, naquit à Arpino, 106 ans avant J.-C. Marcus Tullius son père prit un grand soin de son éducation, et l'envoya étudier à Rome. Cicéron y apprit dès son enfance les lettres grecques, et fit paraître des talens extraordinaires pour les sciences et pour les affaires. A son entrée au barreau, ayant déclamé avec véhémence contre les partisans de Sylla, il fut obligé, pour éviter son ressentiment, de se retirer dans la Grèce. Il y étudia sous les orateurs et les philosophes les plus célèbres, et fit paraître tant d'éloquence dans une harangue qu'il prononça à Rhodes, qu'Apollonius Molon, son maître, s'écria qu'il déplorait le malheur de la Grèce, qui ayant été vaincue par les armes des Romains, l'allait être encore par l'éloquence de son disciple. De retour à Rome, il épousa Terentia, dont il eut un fils nommé Tullius, et une fille appelée Tullia. Il la répudia ensuite pour épouser Popilia, qui était jeune, belle et très-riche. Cicéron fut questeur et gouverneur de Sicile, 75 ans avant J.-C. A son retour il obtint la charge d'édile, et fit condamner Verrès à réparer les concussions qu'il avait faites dans cette province. Cicéron fut ensuite premier préteur et consul avec Antonius, 63 ans avant J.-C. Pendant son consulat il découvrit la conjuration de Catilina, ce qui lui mérita le nom de *Père de la patrie*. Cependant la brigue de Clodius le fit bannir quelque temps après, mais on le rappela l'année suivante, à la sollicitation de Pompée, et on le nomma proconsul en Cilicie. Cicéron suivit le parti de Pompée durant les guerres civiles ; mais après la mort de ce grand homme il employa les flatteries les plus basses pour se réconcilier avec César. Ce trait est peut-être l'endroit le plus déshonorant de sa vie. Quoiqu'il fût ami intime de Brutus, il n'eut aucune part à la conspiration contre César, parce qu'on la lui tint secrète. Après la mort de cet empereur, il favorisa Auguste ; mais Antoine, contre lequel Cicéron avait écrit les *Philippiques*, étant devenu triumvir, le fit tuer comme il fuyait dans sa litière vers la mer de Caïette, 43 ans avant J.-C. Le meurtrier fut un certain Popilius Lenas, auquel Cicéron avait auparavant sauvé la vie dans une cause où il était accusé d'avoir tué son père. Cet homme lui coupa la tête et la main droite, et les porta à Marc-Antoine, qui les fit exposer sur la tribune aux harangues. Auguste consentit à cette mort, quoique Cicéron lui eût rendu de grands services. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages qu'on divise ordinairement en quatre parties. Les livres qui traitent de l'Art oratoire sont de la première ; les Harangues dans la seconde ; les Épîtres dans la troisième ; et les Œuvres philosophiques dans la quatrième. M. l'abbé d'Olivet en a donné une très-belle édition, Paris, 1740, en 9 vol. in-4°. La première édition de Cicéron complète est de Milan, 1498 et 1499, 4 vol. in-fol. Celle de Venise, 1534, 36 et 37, 4 vol. in-fol., est aussi rare. Celle d'Elzevir est de 1642, 10 vol. in-12 ; ou 1661, 2 vol. in-4°. Il n'y a de Cicéron *cum notis variorum*, in-8° ; que *Epistolæ ad familiares*, 1677, 2 vol. ; *Ad Atticum*, 1684, 2 vol. ; *De Officiis*, 1688, 1 vol. ; *Orationes*, 1699, 3 tomes en 6 volumes ; pour les compléter, il faut y joindre les 6 vol. qu'a donnés Davisius à Cambridge, depuis 1730 jusqu'en 1745, qui sont : *De Divinatione*, *Academica*, *Tusculanæ quæstiones ; De Finibus bonorum et malorum ; De Naturâ Deorum ; De Legibus ; Rhetorica*, Leyde, 1761, in-8°. Le Cicéron de Gronovius, Leyde, 1692, 4 vol. in-4°, et celui de Verburge, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-fol., ou 4 vol. in-4°, ou 12 vol. in-8°, sont estimés. Il y en a une jolie édition de Glascou, 1749, 20 vol. in-12 ; et une de Paris, 1767, 14 vol. in-12. Il n'y a de Cicéron *ad usum Delphini* que *De Arte oratoriâ*, 1687, 2 vol. in-4° ; *Orationes*, 1684, 3 vol. in-4° ; *Epistolæ ad familiares*, 1685, in-4° ; *Opera philosophica*, 1689, in-4°. On a réimprimé ce dernier, mais on n'y a pas mis les deux premiers livres *De Officiis*, qui sont dans la première, et les chiffres suivent d'un bout à l'autre du volume, au lieu que dans la première ils recommencent à chaque ouvrage. La rareté de ce livre vient de ce qu'il n'a pas été achevé. Du Ryer a traduit la plus grande partie de Cicéron, 1670, 12 vol. in-12.

L'Orateur a été traduit par l'abbé Colin, in-12; les Oraisons par Villefore, 8 vol. in-12; les Epîtres familières, 4 vol.; les Offices, 1 vol.; la Vieillesse et l'Amitié, 1 vol. par M. Dubois; les Lettres à Brutus, par l'abbé Prevôt, 1 vol.; celles à ses amis par le même, 5 vol. in-12; les Lettres à Atticus, 6 vol., par l'abbé de Montgaut; les Tusculanes, 2 volumes; la Nature des dieux, 2 vol; et les Catilinaires, 1 vol., par l'abbé d'Olivet; Des vrais biens et des vrais maux, par l'abbé Regnier Desmarais, in-12; la Divination, par le même, in-12; le Traité des lois, par Morabin, in-12. Les ouvrages de Cicéron sont des modèles d'éloquence. On admire dans tous l'esprit, le bon goût, l'art, l'invention et les qualités d'un grand orateur, d'un excellent philosophe, et d'un habile politique; le style en est clair, noble, élégant, et d'une pureté admirable. M. Midleton, bibliothécaire de Cambridge, et M. Morabin, ont écrit sa vie. La première a été traduite par l'abbé Prévôt, 4 vol. in-12. La deuxième est en 2 vol. in-4°.

CICÉRON (Quintus), frère du précédent, fut compris dans la proscription des triumvirs, et fut tué avec son fils 43 ans avant J.-C. Il avait été lieutenant de César dans les Gaules et préteur en Asie. On trouve de lui quelques Poésies dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

CID (le), l'un des plus grands capitaines du 11e siècle, s'appelait Rodrigue Dias de Bivar. Il se signala par sa valeur contre les Maures d'Espagne, qu'il vainquit en plusieurs combats, et auxquels il enleva Valence et plusieurs autres places importantes. Ayant eu un différend avec le comte Gomez de Gormas, il le tua dans un combat particulier, ce qui jeta dans un cruel embarras Chimène, fille de ce comte, qui aimait passionnément le Cid, et qui en était aimée. L'amour l'emporta sur la vengeance : elle pria le roi Ferdinand d'obliger le Cid de l'épouser, ne trouvant que ce moyen pour essuyer ses larmes. Elle en eut trois enfans, un fils et deux filles. Le Cid mourut vers 1098.

CIENFUEGOS (Alvare), né dans le diocèse d'Oviédo en 1657, se fit jésuite en 1676. Sa pénétration et son habileté dans les négociations le firent rechercher par les empereurs Joseph Ier et Charles VI. Ce dernier lui procura le chapeau de cardinal en 1720, non sans difficulté, parce que quelques docteurs avaient cru trouver des propositions insoutenables dans son ouvrage intitulé *Ænigma theologicum de Trinitate et libertate divinâ*. Viennæ, 1717, 2 vol. in-fol. L'empereur le nomma ensuite à l'évêché de Catane, et son ministre plénipotentiaire à Rome. De l'évêché de Catane, il passa à l'archevêché de Montréal, et mourut en 1739. On a encore de lui la Vie de saint François de Borgia en espagnol, in-fol.; *Vita abscondita sub speciebus eucharisticis*, Rome, 1728, in-fol.

CIEZAR (Joseph), fils d'un peintre, le fut lui-même. Il était né à Grenade, et mourut à Madrid en 1699, à 40 ans. Il excellait dans les paysages et les fleurs. Il a aussi peint de grands sujets.

CIGNANI (Charles), habile peintre italien, naquit à Bologne en 1628, et fut disciple de l'Albane. Il se fit estimer du pape Clément XI, qui le nomma prince de l'académie de Bologne et le combla de bienfaits. Le Cignani mourut à Forli en 1719. La coupole de *la Madona del Fuoco* de Forli, où il a représenté le paradis, est un ouvrage admirable. Ses principaux tableaux sont à Rome, à Bologne et à Forli. On voyait de lui au Palais-Royal à Paris, un *Noli me tangere*, ouvrage excellent. Il s'est distingué par un coloris gracieux et un dessin correct. Ses tableaux son trop finis, ce qui ôte de la vivacité des passions

CIMABUÉ (Jean), peintre et architecte florentin, ayant pris des leçons des peintres grecs, fut le premier qui commença à relever l'honneur des beaux-arts dans sa patrie. Il s'acquit une si grande réputation, que Charles Ier, roi de Naples, lui alla rendre visite. Il reste encore de ce peintre quelques morceaux à fresque et à détrempe où l'on admire son génie. Il mourut en 1300, à 70 ans.

CIMON, fils de Miltiade et d'Egisiphile, et l'un des plus célèbres généraux des Athéniens, fut mis en prison pour acquitter les dettes de son père, qui était mort sans payer, et n'en sortit qu'en permettant qu'Elphinie sa sœur, et en même temps sa femme, épousât Callias, qui paya pour lui. Il se signala à

la bataille de Salamine, et devint si agréable aux Athéniens, qu'il fut bientôt élevé aux premières charges. Il battit les Thraces près du fleuve Strymon, et rétablit Amphipolis. Ensuite il défit, près de Mycale, la flotte de Chypre et de Phénicie, composée de 200 vaisseaux; le même jour il remporta une victoire sur terre dans la Pamphylie, près du fleuve Eurymédon, 470 ans avant J.-C., et s'empara des îles de Scyros et de Thasos. Cimon fut ensuite exilé, selon la loi de l'Ostracisme, par les intrigues de Périclès et d'Ephialthes; ayant été rappelé, on le déclara général de la flotte des Grecs. Il avait pris des mesures efficaces pour s'emparer de l'île de Chypre et de l'Egypte; mais il tomba malade, au siége de Citium, et mourut, 449 ans avant J.-C. Jamais général ne fut plus généreux et plus charitable envers les pauvres. Cornelius Nepos et Plutarque ont écrit sa vie.

CINCINNATUS (Lucius Quintius), célèbre romain, fut tiré de la charrue pour être consul. On l'en tira une seconde fois pour être dictateur, 458 ans avant J.-C., lorsque l'armée du consul Marcus Minutius était sur le point d'être forcée dans ses retranchemens par les Eques et les Volsques. Cincinnatus vainquit les ennemis, les fit passer sous le joug, et après avoir triomphé, retourna à sa charrue. Enfin il fut une seconde fois créé dictateur à 80 ans. Il triompha des Prenestiens, et abdiqua 21 jours après.

CINEAS, ministre et favori de Pyrrhus, roi d'Epire, était de Thessalie. Pyrrhus, pendant la guerre d'Italie, l'envoya en ambassade à Rome pour y traiter de la paix; à son retour, ce prince lui ayant demandé ce qu'il pensait du sénat romain: « Il m'a semblé, répondit Cinéas, voir une assemblée de rois. » C'est ce Cinéas qui abrégea le livre d'Enée le Tacticien, sur la défense des places. Casaubon a donné au public cet abrégé avec une version latine dans le Polybe de Paris, 1609, in-fol. M. de Beausobre en a donné une traduction française avec des commentaires, 1757, in-4°.

CINNA (Lucius Cornelius), fameux consul romain, 87 ans avant J.-C., fit une loi pour le rappel des bannis. Octavius, son collègue, et partisan de Sylla, s'y opposa et le chassa de Rome. Cinna revint, soutenu de Marius, de Sertorius, et des esclaves. Il tua Octavius, et se rendit maître du Janicule. Il était prêt d'opprimer la république, et de faire la guerre à Sylla, lorsqu'il fut assommé à coups de pierres à Ancône par son armée, à cause de ses cruautés, 84 ans avant J.-C.

CINNA (Caius Helvius), poète latin, vivant du temps des triumvirs, avait composé un poëme sur l'amour de Mirrha, intitulé *Smirna*, dont il reste quelques fragmens dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

CINNAMES (Jean) historien grec du 12e siècle, dont on a une Histoire des règnes de Jean et d'Emmanuel Comnène, qui fait partie de la Bysantine, imprimée au Louvre en grec et en latin, avec les savantes notes de M. du Cange, 1670, in-fol.

CINQ-ARBRES (Jean) *Quinquarboreus*, natif d'Aurillac, professeur royal en langue hébraïque et syriaque, mourut en 1587, après avoir publié une Grammaire hébraïque, Paris, 1610, in-4°, etc.

CINQ-MARS (Henri Coiffier, dit Rusé, marquis de), second fils du maréchal d'Effiat, trouva le chemin de la faveur tout frayé par son père auprès du cardinal de Richelieu. Il s'insinua si avant dans ses bonnes grâces, que le cardinal prit une entière confiance en lui, et le plaça auprès de Louis XIII en qualité de maître de la garde-robe en 1637. Son dessein était que Cinq Mars s'insinuât dans les bonnes grâces du roi, pour connaître par lui les sentimens secrets du prince. Cinq-Mars réussit au-delà de l'espérance du cardinal: mais en jeune homme inconsidéré, il crut pouvoir se soutenir par lui-même, et n'hésita pas à entrer dans les intrigues dirigées contre son protecteur. Le cardinal de Richelieu eut connaissance que ses ennemis voulaient s'appuyer d'un traité avec l'Espagne. Il eut la preuve que Cinq-Mars s'était mêlé de cette négociation. Il le fit arrêter et décapiter à Lyon en 1642, à l'âge de vingt-deux ans. La relation de son jugement et de son exécution se trouve avec celle de M. de Thou.

CINUS ou CYNUS, célèbre jurisconsulte de Pistoie, d'une famille noble, au 14e siècle, dont on a des Commentaires sur le code et sur une partie du

Digeste, et des poésies italiennes imprimées à Rome en 1559, et à Venise en 1589. On les trouve aussi dans un Recueil d'anciens poètes italiens imprimé à Florence en 1527, in-8°, très-rare. Il mourut à Bologne en 1336.

CINYRAS, roi de Chypre et père d'Adonis; par sa fille Mirrha, est compté parmi les anciens devins. On dit qu'il était fort riche, et que son royaume fut ruiné par les Grecs, n'ayant pas voulu leur fournir les vivres qu'il leur avait promis pour le siége de Troie.

CIOFANI (HERCULE), savant écrivain du 16e siècle, natif de Sulmone, dont on a des Observations très-estimées sur les Métamorphoses d'Ovide. Francfort, 1601, in-fol.

CIPIERRE (PHILIBERT DE MARCILLY, seigneur de), natif du Mâconnais, ayant signalé son courage et sa prudence en diverses occasions sous le règne de Henri II, fut choisi par ce prince pour être gouverneur du duc d'Orléans son second fils, qui a régné depuis sous le nom de Charles IX. On dit que si d'autres n'avaient point gâté l'excellente éducation de ce jeune prince, il en aurait fait un très-grand roi. Il mourut à Liége, en allant prendre les eaux d'Aix, en 1565.

CIRCÉ, fille du Soleil, et fameuse magicienne, selon la fable, empoisonna le roi des Sarmates son mari, et fut chassée par ses sujets. Elle se retira en Italie, où elle changea Scylla en monstre marin. Elle reçut très-bien Ulysse lorsqu'il aborda sur ses côtes, et changea ses compagnons en diverses sortes d'animaux.

CIRINI (ANDRÉ), clerc régulier de Messine, mort à Palerme en 1664 à 46 ans, est auteur de *Varæi lectiones, sive de venatione heroum*, Messanæ, 1650, in-4°; *De venatione et naturâ animalium*, Panormi, 1653, in-4°; *De naturâ et solertiâ canum; De naturâ piscium*, id.; *Historia della peste*, Genoa, 1656, in-4°.

CIRO-FERRI, peintre et architecte italien, naquit à Rome en 1634, et fut disciple de Pierre de Cortone, dont il imite tellement les dessins, qu'il est difficile de ne les point confondre. Il se fit estimer du pape Alexandre VII, et de ses trois successeurs, et mourut à Rome en 1689. On lui reproche de n'avoir pas assez animé et varié ses caractères.

CIRON (INNOCENT), savant jurisconsulte, chancelier de l'université de Toulouse, professa le droit en cette ville avec réputation au 17e siècle. On a de lui des Observations latines sur le droit canonique, qui sont estimées; Toulouse, 1645, in-fol.

CISNER (NICOLAS), savant luthérien, né à Mosbach le 24 mars 1529, fut professeur en droit à Heidelberg, et ensuite recteur de l'université de cette ville, où il mourut le 6 mars 1583, à 54 ans. Sa femme était morte peu de temps avant lui. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés à Francfort, 1611, in-8°, de 1031 pages.

CITEAUX. *Voy.* ETIENNE (S.).

CITTADINI (PIERRE-FRANÇOIS), peintre, était né à Milan, ce qui lui fit donner le nom de Milanais. Il fut élève du Guide, à Bologne, et exerça son talent dans cette ville: les animaux, les paysages, les marchés, l'histoire sont des objets sur lesquels il réussissait également. Il est mort à Bologne en 1682, à 67 ans.

FIN DU PREMIER VOLUME.

1261



